

Université Lumière Lyon 2  
**École doctorale : Sciences sociales**  
Faculté d'Anthropologie et de Sociologie  
**Département de Sociologie**  
*Groupe de Recherche sur la Socialisation*

# Sociologie de la gaytrification

## *Identités homosexuelles et processus de gentrification à Paris et Montréal*

**Par Colin GIRAUD**

Thèse de doctorat de Sociologie et d'Anthropologie  
Sous la direction de Jean-Yves AUTHIER  
Présentée et soutenue publiquement le 29 Octobre 2010

Devant un jury composé de : Catherine BIDOU-ZACHARIASEN, Directrice de recherche CNRS,  
Université Paris Dauphine Damaris ROSE, Professeure titulaire, INRS – UCS de Montréal Wilfried  
RAULT, Chargé de recherche, Institut National des études démographiques Yves GRAFMEYER,  
Professeur émérite Thierry BLÖSS, Professeur des universités, Université Aix-Marseille 1 Jean-Yves  
AUTHIER, Professeur des universités, Université Lyon 2



# Table des matières

Contrat de diffusion . . .	5
[Epigraphe] . . .	6
Remerciements . . .	7
Introduction . . .	9
Un mot, un objet, des enjeux . . .	10
Généalogie . . .	13
L'absence des lesbiennes . . .	15
La comparaison . . .	17
Une manière de faire de la sociologie ? . . .	18
L'organisation du manuscrit . . .	20
Première partie : un objet et des outils inédits. . .	23
Chapitre 1 : Les gays dans la sociologie de la gentrification . . .	23
1. De la gentrification aux gentrificateurs : l'évolution des approches. . .	25
2. Les gentrificateurs : une catégorie à disséquer. . .	32
3. Pourquoi les gays ? . . .	39
Conclusion . . .	46
Chapitre 2 : L'espace dans la sociologie des homosexualités. . .	46
1. Pour une sociologie des homosexualités. . .	47
2. Espaces et identités homosexuelles : un rendez-vous manqué ? . . .	56
Conclusion . . .	70
Chapitre 3 : Pour une sociologie de la gaytrification. . .	71
1. Un jeu d'échelles : temps, espace et acteurs. . .	72
2. « Faire feu de tout bois » : un dispositif d'enquête original. . .	85
Conclusion . . .	104
Conclusion de la première partie . . .	105
Deuxième partie : formes et dynamiques de la gaytrification. . .	107
Chapitre 4 : Les commerces gays et la renaissance urbaine. . .	108
1. L'implantation des commerces gays : un rôle pionnier ? . . .	108
2. Les commerces gays et l'amplification de la gentrification. . .	119
3. Un état des lieux contrasté aujourd'hui. . .	132
Conclusion . . .	141
Chapitre 5 : La gaytrification et les images du quartier. . .	141
1. Des ressources locales réhabilitées. . .	143
2. L'alternative institutionnalisée : devenir un quartier à la mode. . .	154
3. Conformisme, embourgeoisement et ghetto : la désaffection ? . . .	168
Conclusion . . .	182
Chapitre 6 : Aspects résidentiels du processus de gaytrification. . .	183
1. Traces indirectes de la présence résidentielle. . .	184
2. Lieux de résidence des gays et gentrification : l'étude du cas parisien. . .	201
Conclusion . . .	226

Conclusion de la deuxième partie . . .	227
Troisième partie : sociologie des gaytrifieurs. . .	229
Chapitre 7 : Trajectoires. . .	230
1. Des trajectoires sociales hors normes ? . . .	231
2. Place et rôle du quartier dans les parcours socio-résidentiels. . .	263
Conclusion . . .	295
Chapitre 8 : Les modes de vie entre logement, quartier et sociabilités. . .	295
1. Le logement : un lieu investi ? . . .	296
2. Les pratiques du quartier : consommation, loisirs et sorties. . .	316
3. Le quartier : une ressource de sociabilité ? . . .	343
Conclusion . . .	364
Conclusion de la troisième partie . . .	365
Quatrième partie : quartier, gaytrification et socialisation. . .	367
Chapitre 9 : Quartier, lieux gays et socialisation. . .	368
1. Les dimensions spatiales des carrières gays. . .	369
2. Les lieux gays et le quartier : instances d'une socialisation spécifique ? . . .	387
Conclusion . . .	409
Chapitre 10 : Variation des expériences de socialisation. . .	410
1. Variations de contexte : le temps et les lieux. . .	411
2. Variations individuelles et pluralité des expériences de socialisation. . .	426
Conclusion . . .	444
Conclusion de la quatrième partie . . .	445
Conclusion générale . . .	447
Des apports et des avancées . . .	447
Prolongements et pistes de recherche . . .	451
Bibliographie . . .	455
Films . . .	471
Annexes . . .	472
Annexe 1. Les populations gays en France. . .	472
Annexe 2. Quelques données sur les deux terrains. . .	474
1. Le Marais : une gentrification précoce et intense. . .	474
2. Le Village : des transformations plus ambiguës, une gentrification de type « marginal ». . .	478
Annexe 3. Les entretiens. . .	480
1. Quelques principes et quelques leçons méthodologiques . . .	481
2. Guide d'entretien. . .	484
Annexe 4 : L'expérience du terrain. . .	491
Annexe 5 : Quelques images du Marais et du Village. . .	499
1. Plans du Marais et du Village. . .	499
2. La rue gentrifiée et ses formes. . .	501
2. L'envers du décor et les images alternatives. . .	511
3. Présence et marqueurs gays. . .	515



## Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

## [Epigraphe]

« Je crois que c'est un quartier où l'on vient se construire, se poser des questions et trouver des réponses » (*Emmanuel, un enquêté, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais*)

« Qu'est-ce que c'est un homosessuel ?, demanda Zazie. C'est un homme qui met des bloudjinnzes, dit doucement Marceline » Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*, Gallimard, Folio, Paris, 1972 [1959], p.65.

---

## Remerciements

Au moment de présenter et de soutenir publiquement cette thèse de doctorat, je souhaite remercier un certain nombre de personnes impliquées depuis cinq années, à des titres différents, dans cette entreprise intellectuelle et personnelle. Ce travail leur doit beaucoup.

Je remercie évidemment mon directeur de thèse, Jean-Yves Authier, d'avoir accepté de diriger cette thèse avec enthousiasme et intérêt. Depuis ma maîtrise qu'il a déjà dirigée, jusqu'aux derniers mois d'écriture, j'ai apprécié son soutien constant, ses conseils et ses encouragements, ses exigences scientifiques et sa curiosité. Qu'il soit remercié pour son engagement dans cette thèse, pour ses relectures précises et efficaces, et aussi, pour la confiance et la liberté qu'il m'a accordées dans la conduite de ma recherche. Je remercie également les membres du jury d'avoir accepté de lire ce manuscrit, d'évaluer mon travail et d'assister à ma soutenance, malgré les longs kilomètres parcourus pour certains.

Je remercie l'ensemble des membres du Groupe de Recherche sur la Socialisation de m'avoir accueilli en tant que doctorant et d'avoir manifesté de l'intérêt pour mon travail. Merci en particulier à Muriel Darmon pour avoir souvent répondu à mes questions et pour m'avoir toujours encouragé de manière réconfortante. Merci aussi à Cécile Odorico, ancienne secrétaire du laboratoire, qui m'a souvent évité bien des déboires.

J'ai eu l'occasion aussi, durant ces années, de rencontrer et d'échanger avec plusieurs chercheurs dont j'ai apprécié la disponibilité, la curiosité et les conseils. Ces échanges ont toujours été féconds et sympathiques et m'ont souvent permis d'avancer dans mes réflexions. Je remercie donc Catherine Bidou-Zachariasen, Yves Grafmeyer, Sonia Lehman-Frisch, Sylvie Tissot, Baptiste Coulmont et Sylvia Faure. Je remercie aussi particulièrement Damaris Rose d'avoir accepté de m'accueillir à Montréal et de m'avoir permis de conduire mon enquête sur place dans de bonnes conditions.

Merci aussi à mes camarades doctorants du laboratoire Junior Focales d'avoir eu la bonne idée d'unir nos forces pour vaincre les obstacles de la thèse et d'être devenus non seulement des compagnons de route solidaires mais aussi des amis. Merci à Jennifer, Aurélien, Loïc, Anaïs, Pierre, Hélène et Johanna pour ces années de discussion et d'échanges, mais aussi pour les moments passés ensemble et surtout, bonne chance pour la fin des thèses respectives !

Un grand merci aussi à mes amis qui ont tous participé de près ou de loin à cette thèse en manifestant leur présence lorsqu'il le fallait ou en donnant leur avis sur tel ou tel entretien. Un merci tout particulier à Sabine et Fatma sans qui la gaytrification ne serait sans doute pas ce qu'elle est. De Paris à Lyon, merci à Mathieu, Paul, Arnaud, Mathilde, Laurent, Thomas, Céline O. et Céline C., Sylvain, Aude, Quentin, Judicaël, Damien.

Durant toute ma scolarité, j'ai aussi appris et bénéficié de nombreux professeurs et j'ai une pensée particulière pour certains d'entre eux au moment de rendre ce travail. Ils ont marqué la construction de mon goût pour la connaissance et m'ont incité, d'une manière ou d'une autre, à regarder au-delà des apparences : Hélène Lepoint, Jean-Pierre Lemaire et Christian Monjou. Merci aussi à Christiane et Michel, à Anita et à ma grand-mère pour leur affection et leur fidélité sans bornes. Je remercie aussi mes parents pour leur amour, leur soutien continu et pour m'avoir transmis tant de choses, au-delà de certaines « dispositions socioculturelles » qu'un sociologue identifierait rapidement. Merci enfin à ma sœur, Marion, pour sa relecture curieuse et redoutable, et, surtout, pour tout le reste...

Enfin, je remercie l'ensemble des enquêtés qui a accepté de participer à l'enquête. Leur nombre et la règle d'anonymat m'empêchent de les citer tous et par leur prénom mais je leur dois beaucoup tant ils ont su m'accorder leur confiance, me confier leur histoire, leurs joies et leurs peines, dans des entretiens parfois intenses, souvent conviviaux et toujours engagés. J'espère avoir respecté leurs propos et avoir su rendre compte, ne serait-ce que partiellement, de leurs parcours et, d'une certaine manière, de leurs vies.

---

# Introduction

L'engagement dans une thèse de sociologie amène à vivre des expériences extrêmement diversifiées ne se limitant pas au monde universitaire et académique. La vie de doctorant comporte évidemment certains passages obligés quelle que soit la discipline choisie : le choix d'un sujet, les rencontres avec un directeur de thèse, les échanges avec d'autres chercheurs et d'autres doctorants, la présentation de l'avancement de ses recherches dans un colloque ou un séminaire, le refus d'un article, les doutes, les incertitudes mais aussi les joies et les plaisirs de certains moments du travail de recherche. Néanmoins, les sciences sociales se confrontent souvent à l'empirie et à un terrain d'enquête appartenant au monde social. Elles amènent alors à vivre d'autres expériences fort éloignées du monde universitaire. Ces expériences sont fondamentalement sociales et peuvent susciter une gamme variée de sentiments de la gêne jusqu'au plaisir. Durant les cinq années consacrées à cette recherche de doctorat, j'ai été amené à vivre ces expériences variées et certaines d'entre elles me reviennent en mémoire au moment d'introduire mon propos : déguster une coupe de champagne sur une terrasse dominant Paris chez un enquêté suite à un entretien, organiser une soirée déguisée dans une association parisienne en tant que volontaire, tomber en panne dans la voiture d'un enquêté sous la neige à Montréal, mais aussi patienter deux heures à l'aéroport de Montréal dans le bureau des services de l'immigration au motif que je ne pouvais pas entrer au Canada, distribuer des « flyers » dans les rues du Marais, interroger un comédien pendant sept heures ou suivre la tournée française d'une chorale gay de Montréal. Ces rencontres et ces moments de l'enquête en font pleinement partie et illustrent la spécificité du travail de recherche en sociologie. Il constitue un travail scientifique mais aussi, sans doute davantage que dans d'autres disciplines, une activité sociale engageant des pratiques et des interactions qui entremêlent l'activité professionnelle et la vie personnelle.

Parmi ces interactions, j'ai aussi suscité parfois l'intérêt et la curiosité de certains journalistes. Trois d'entre eux m'ont contacté durant les dernières années de recherche pour m'interviewer dans le cadre d'articles qui abordaient d'une certaine manière certaines de mes questions de recherche. La dernière interview en date m'a un peu surpris par la manière dont la journaliste me désignait, mais permet d'introduire le processus de « gaytrification » dont ma thèse se propose de faire la sociologie. Cette interview téléphonique commence par un appel reçu un soir de Juillet 2010 vers une heure du matin, en provenance de Montréal. Marie-Claude Lortie, éditorialiste au quotidien montréalais *La Presse*, doit rédiger un article pour le lendemain au sujet du Village Gai de Montréal dans le cadre d'un dossier sur la communauté gay de Montréal, réalisé à l'occasion des dix ans du festival *Diversités*. Cette manifestation, née à l'été 2000, constitue un moment fort de la vie gay montréalaise et de l'animation estivale qui s'empare de la ville chaque année. Il s'agit d'un festival gay et lesbien proposant des concerts, des animations et des festivités se déroulant en grande partie dans le périmètre du Village, quartier gay de Montréal, durant une semaine. À cette occasion, l'artère principale du quartier, la rue Sainte-Catherine Est, est rendue piétonnière pour quelques jours : les terrasses y sont prises d'assaut et les passants très nombreux. Dans son article, Marie-Claude Lortie souhaite plus précisément « faire le point » sur le rôle du Village dans la vie montréalaise et dans les vies homosexuelles. Elle me contacte car elle a trouvé mon nom dans un article paru quelques mois plus tôt dans le mensuel

gay et lesbien français *Tétu*. Selon elle, je suis le « *sociologue spécialiste du Village* » et surtout « *inventeur du concept de gaytrification* ». La conversation dure vingt minutes et, quelques jours plus tard, un article paraît effectivement dans *La Presse*. Marie-Claude Lortie y mobilise le terme de « gaytrification » en rappelant, avec humour, la tendance française à reprendre des anglicismes, en utilisant notamment « gay » plutôt que « gai ». Mon travail de recherche apparaît donc rattaché à ce terme de « gaytrification » et le titre de cette thèse vient le confirmer. Mais quel est le sens de ce néologisme et en quoi permet-il de définir un objet de recherche ?

## Un mot, un objet, des enjeux

Le mot « gaytrification » résulte de la synthèse de deux termes d'origine anglophone, « gay » et « gentrification ». Le premier vise à qualifier d'abord des individus homosexuels, et surtout des homosexuels masculins. En anglais, ses origines sont relativement floues et oscillent entre le sens français de « gai » (qui manifeste la gaieté) et la contraction de l'expression « Good As You ». Le terme est plus ou moins passé dans la langue française est signifie « homosexuel ». Il peut qualifier initialement des individus, mais aussi par extension, des groupes sociaux (« les gays »), des mouvements collectifs (« les associations gays » ou « les militants gays »), des cultures et des supports culturels (« la culture gay » ou « les auteurs gays »), des sujets et des questions politiques (« le mariage gay » ou « les droits gays »), des espaces et des ambiances (« les quartiers gays » ou « les bars gays »). Le terme « gentrification » est lui aussi anglophone et construit à partir de « gentry ». « Gentry » a plusieurs sens et désigne quelqu'un de « bien né », de « petite noblesse » ou de « petite bourgeoisie ». Pour les sociologues, il est rattaché aux travaux de Ruth Glass (Glass, 1963) qui l'utilise pour décrire l'installation d'une petite bourgeoisie britannique dans certains quartiers vétustes et populaires de Londres au début des années 1960 et ses effets sur les destinées de ces espaces. Par extension, le terme de gentrification a dépassé les frontières nationales pour décrire un processus du changement urbain des quartiers centraux des métropoles occidentales. Ce changement sera défini plus précisément dans le premier chapitre de la thèse, mais rappelons pour l'heure qu'il s'agit conjointement d'une transformation plurielle de ce type d'espaces, marquée surtout par la réhabilitation d'un bâti vétuste, la réanimation commerçante et symbolique de quartiers désaffectés et le « retour en ville », en l'occurrence au centre-ville, de catégories sociales moyennes et moyennes supérieures en lieu et place d'anciens habitants des catégories populaires (Bidou-Zachariassen, 2003).

Dès lors, le terme de « gaytrification » permet de présenter l'objet de recherche qui se situe précisément dans l'articulation entre homosexualité et gentrification. Cette thèse vise à étudier, décrire et analyser des processus de gentrification dans lesquels les gays<sup>1</sup> sont, d'une manière ou d'une autre, spécifiquement et significativement impliqués. Par gay, on entendra ici les homosexuels masculins et l'on reviendra dans cette introduction sur

<sup>1</sup> Le terme « gay » désignera dans cette thèse « homosexuel masculin », en tant que substantif comme en tant qu'adjectif. Nous avons choisi d'accorder « gay » au pluriel en « gays » mais de ne pas l'accorder au féminin en « gaye ». Cette règle arbitraire se justifie surtout par un principe de lecture et de prononciation évitant les confusions sur la prononciation de « gaye ». Elle adopte aussi une règle de la langue anglaise parce que le terme « gay » est un anglicisme dont nous avons d'ailleurs respecté l'orthographe anglo-saxonne en abandonnant de manière arbitraire une orthographe francophone en vigueur notamment au Québec qui utilise la forme « gai ».

la restriction au masculin. La thèse se propose d'analyser sociologiquement ces cas de gentrification impliquant significativement les gays pour en tirer des informations sur le rôle plus général des gays dans des cas plus « classiques » de gentrification. L'hypothèse sous-jacente est que les spécificités sociologiques de ces populations se traduisent par une place et un rôle singuliers dans ces processus du changement urbain. L'objet de recherche ainsi défini peut être traduit par une série de questions de départ : en quoi les gays sont-ils des acteurs spécifiques de la gentrification ? Par quels leviers sociologiques participent-ils à ce processus de transformations multiples d'un espace urbain ? Comment évaluer et qualifier cette participation ? Comment peut-on l'expliquer et quels en sont les effets ? Qu'est-ce que la gaytrification permet de saisir au sujet des transformations des villes occidentales contemporaines ? Que révèle-t-elle aussi des homosexualités pour le sociologue ? Ces deux dernières questions inscrivent clairement l'objet de recherche au croisement de deux objets plus vastes : la ville et les homosexualités.

Là est le premier enjeu de la recherche : articuler heuristiquement des traditions disciplinaires peu connexes pour les enrichir mutuellement. Le fait de s'intéresser à des phénomènes spatiaux, en l'occurrence urbains, contribue à « classer » cette thèse dans le champ de la *sociologie urbaine* telle qu'elle s'est développée et institutionnalisée en France (Authier, Grafmeyer, 2008). Si ses frontières sont parfois plus ou moins claires et étanches, la sociologie urbaine reste un domaine relativement institué de la sociologie française avec ses institutions, ses revues et publications, ses traditions intellectuelles et ses formations (cours, séminaires). Dans ce domaine, les travaux portant sur la gentrification se sont fortement développés depuis le milieu des années 1990 (Authier, 1993 ; Bidou-Zachariassen, 2003 ; Authier, Bidou-Zachariassen, 2008). Si la place de certains types de populations composant les « gentrificateurs » a mobilisé plusieurs travaux, celle des gays n'a pas suscité de réel programme de recherche en France. Cette thèse vise à combler ce vide en faisant le pari qu'une sociologie de la gaytrification enrichit la connaissance des processus de gentrification dans leur ensemble. L'entrée « homosexuelle » permettrait alors d'informer de manière plus générale la compréhension des logiques de la gentrification dans ses formes plus « classiques ». Parallèlement, le fait de s'intéresser spécifiquement aux populations homosexuelles inscrit notre recherche dans un ensemble de travaux bien différents, et surtout, moins développés et institutionnalisés en France, celui d'une *sociologie des homosexualités*. Son existence est beaucoup plus fragile et son développement beaucoup moins affirmé et unifié dans le contexte des sciences sociales françaises et l'on reviendra plus tard sur les causes de ce « retard français ». Pour l'heure, il faut insister aussi sur ce second ancrage : une sociologie de la gaytrification permettrait d'en savoir plus sur les populations gays, leurs parcours et leurs modes de vie. Plusieurs recherches travaillent de manière plus ou moins implicite cette question. En étudiant les « nouvelles formes d'union » ou de parentalité, certains travaux enrichissent autant la sociologie de la famille et du couple que la sociologie des homosexualités (Descoutures, Digoix, Fassin, Rault, 2008 ; Rault, 2007). Notre pari est similaire : en travaillant sur le rôle des gays dans la gentrification, on ambitionne aussi de mieux comprendre les spécificités (ou non) des parcours et des comportements sociaux des gays, au-delà des essais plus ou moins étayés empiriquement sur le sujet (Eribon, 1999). L'entrée par la gentrification urbaine produirait des connaissances sociologiques sur les rapports à l'espace des populations gays, mais aussi des connaissances plus générales sur les homosexualités masculines, voire même sur les homosexualités « tout court ». Cette double filiation a étroitement nourri les différentes étapes de cette recherche (construction des hypothèses, enquête de terrain et méthodologie, analyse des résultats) et peut apparaître, modestement, comme un enjeu disciplinaire pour la sociologie française.

Un deuxième enjeu concerne évidemment le traitement du sujet en tant que tel et la production de connaissances empiriques dépassant les représentations de sens commun. Comprendre pourquoi et comment les gays peuvent être impliqués dans les processus de gentrification à l'échelle d'un quartier et de l'espace urbain dans son ensemble, suppose alors de déconstruire et d'explorer cette notion d'implication dans ses différentes formes et à différentes échelles. Dans la mesure où la gentrification est un processus qui prend du temps, l'échelle historique peut constituer un premier regard sur la gaytrification et sur le rôle variable au cours du temps des populations gays dans les transformations d'un quartier. Au-delà d'une vision figée de la ville et du quartier, il s'agit de replacer l'espace et ses transformations dans leur histoire propre. Mais la gentrification engage aussi des dimensions multiples de la vie urbaine qui vont de la réhabilitation du bâti aux changements sociologiques de la population résidante, en passant par les images du quartier, les activités commerciales et la fréquentation piétonnière de certaines rues (Bidou-Zachariassen, 2003). Là encore, les gays peuvent participer de manière variable et multiple à ces mutations puisqu'ils peuvent être présents dans un espace urbain à différents titres : du bar ou commerce gay à la présence individuelle dans un logement, en passant par la fréquentation de certaines rues, l'investissement des espaces publics ou la consommation de certains produits et services. Au-delà des images spectaculaires de la présence gay en ville, l'analyse sociologique requiert une attention à ces différents registres de convergence entre homosexualité et gentrification ainsi qu'à leur articulation. De plus, si la gentrification renvoie à un processus d'ensemble saisi à l'échelle du quartier, elle engage aussi des acteurs et des pratiques individuelles. Le regard porté sur la gaytrification peut alors se nourrir aussi de deux échelles distinctes et de leurs relations réciproques. Dès lors, il s'agit d'évaluer et de qualifier le rôle des gays, saisi comme processus collectif à l'échelle des destinées du quartier, mais il s'agit aussi de saisir la gaytrification à partir des parcours et des modes de vie des gaytrifieurs, de leurs pratiques quotidiennes des espaces et de leur rapport individuel à ces espaces. Qu'est-ce qui fait ou a fait qu'ici les gays ont participé à la gentrification locale et qu'est-ce qui fait que dans leurs rapports quotidiens au quartier et dans ce qu'ils sont sociologiquement, ils en sont des acteurs spécifiques ? L'implication des gays dans la gentrification pose enfin la question de ces effets tant sur la gentrification que sur les gays eux-mêmes. D'un côté, cela replace la gaytrification dans l'ensemble des processus de gentrification : la présence des gays accentue-t-elle ou infléchit-elle certaines logiques de la gentrification urbaine ? D'un autre côté, cela pose la question des effets de l'espace et des expériences spatiales sur les trajectoires gays. Là encore, les connaissances sociologiques à ce sujet restent limitées en France et la thèse a pour ambition d'en fournir à une échelle relativement fine. Ces différentes questions traduisent sociologiquement l'interrogation centrale de cette thèse : sur quoi repose réellement la corrélation soulignée par quelques auteurs pionniers (Castells, 1982 ; Knopp, Lauria, 1985) entre investissement d'un quartier par les gays et gentrification de ce dernier ? Le second enjeu de la thèse est bel et bien de produire des connaissances empiriques permettant de répondre à cette question.

Un dernier enjeu de la thèse concerne, selon nous, ses apports méthodologiques. On aura l'occasion de montrer que l'approche sociologique de la gaytrification suscite un certain nombre d'obstacles empiriques qui sont essentiellement liés au fait de travailler sur des populations gays, populations relativement résistantes à plusieurs outils d'analyse, en particulier à l'outil statistique (Lert, Plauzolle, 2003). Dès lors, plusieurs défis méthodologiques sont à relever dans cette thèse : ils concernent l'identification et l'objectivation des formes de présence gay dans un espace, mais aussi l'accès à ces gaytrifieurs dont on cherche à saisir les modes de vie, les pratiques et les parcours. Plusieurs



auteurs pionniers ont montré l'intérêt de notre objet tout en soulignant les difficultés à enquêter à son sujet (Lauria, Knopp, 1985). De même, des recherches plus récentes ont relevé la présence des gays dans certains contextes gentrifiés ou en voie de gentrification sans explorer centralement ou empiriquement cette question (Clerval, 2008b). L'un des enjeux de cette thèse concerne l'objectivation de ces intuitions et la construction d'outils adéquats pour approcher et évaluer les formes d'implication des gays dans la gentrification. Ces questions méthodologiques retiendront donc notre attention et constitueront aussi l'un des enjeux importants de cette recherche : quels outils et quelles méthodes permettent d'étudier les processus de gaytrification ? Quels en sont les biais et les apports ? En quoi peuvent-ils nourrir les réflexions méthodologiques des chercheurs en sciences sociales, au-delà même de cet objet spécifique ? Ces interrogations seront abordées à l'échelle de deux quartiers constituant les deux terrains d'enquête de la recherche : le quartier montréalais du Village ou Village Gai, et le quartier parisien du Marais. Le terme de « gaytrification » n'est donc pas qu'un artifice de langage ou une « invention » conceptuelle. Dans cette thèse, il contient l'objet de recherche et met à jour un certain nombre d'enjeux épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Mais d'autres objets de recherche auraient pu se révéler pertinents et auraient pu donner matière à « faire thèse ». Pourquoi avoir choisi de travailler sur celui-ci ?

## Généalogie

Il est relativement difficile, au terme de plusieurs années de recherche, de s'interroger sur les raisons multiples ayant conduit au choix d'un objet. La question du choix d'un objet entremêle des motivations variées, notamment en sciences humaines : des motifs intimes et un parcours personnel, une curiosité de passant ou de simple observateur, un cheminement intellectuel et des expériences de lecteur, des opportunités logistiques et matérielles pour réaliser telle ou telle recherche, la rencontre et l'influence d'un directeur de recherche, le caractère inabouti de certains travaux et le faible traitement du sujet nourrissant l'idée qu'il y a là matière à « faire thèse ». Ces différents éléments restent souvent difficiles à dissocier et à analyser au moment de répondre à la question « *pourquoi ce sujet ?* ». Cette question peut intéresser un public universitaire mais, surtout, un certain nombre d'acteurs du terrain. Dans mon cas, la question a parfois été posée par des enquêtés eux-mêmes, de manière plus ou moins humoristique, avec l'idée que je faisais « *une thèse sur le Marais pour draguer* ». Or, la question de mon orientation sexuelle personnelle n'a en réalité pas posé de problème majeur aux enquêtés. Pour la grande majorité d'entre eux, il était évident que j'étais comme eux et cette supposition a sans doute eu un effet bénéfique sur le déroulement de l'enquête : elle instaurait, en entretien notamment, une forme de connivence implicite favorisant le déroulement des conversations et le partage d'informations parfois intimes. De fait, le choix de cet objet s'inscrit dans un cheminement intellectuel et personnel ayant fait progressivement apparaître l'idée d'une thèse sur le rôle des gays dans les processus de gentrification.

La première « étape » concerne le choix d'un sujet de maîtrise en Septembre 2002. Déjà dirigée par Jean-Yves Authier, cette maîtrise devait initialement porter sur « les représentations, les usages et les pratiques d'un quartier gay à Paris ». Ayant eu l'occasion de fréquenter personnellement le quartier du Marais, notamment parce qu'un membre de ma famille y habitait, j'avais été frappé par les formes spectaculaires qu'y prenait la présence homosexuelle qu'il s'agisse des attroupements devant certains bars ou de l'existence de

nombreux « voisins gays » dans certains immeubles du quartier. Cette sur-représentation homosexuelle, largement médiatisée à l'époque par la presse ou certains reportages télévisés, donnait l'impression que se passait ici quelque chose de très particulier et de très circonscrit au quartier, n'ayant pas d'équivalent ailleurs dans Paris. C'était précisément ce « quelque chose » qui m'intriguait personnellement et me rendait curieux sociologiquement : que faisait-on vraiment ici ? Pourquoi l'homosexualité amenait-elle à venir s'installer ou fréquenter ce quartier ? Quels étaient les effets de cette présence sur cet ancien quartier historique de Paris ? Quels étaient aussi les effets de la fréquentation de ce quartier sur les parcours biographiques des gays ? Mais, pour des raisons logistiques et personnelles, j'ai été amené à déménager à Lyon rapidement et à renoncer à ce terrain d'enquête. Ce déménagement m'a amené à me demander s'il existait aussi un tel exemple de « quartier gay » à Lyon et si mon projet de maîtrise pouvait lui aussi « déménager » sur un autre terrain. Dès le début, la recherche de lieux gays et d'informations à ce sujet avait conduit à identifier un « secteur gay » sur le bas des pentes de la Croix-Rousse lyonnaise. Ce secteur présentait cependant un paradoxe très curieux : d'un côté, il était médiatisé comme « quartier gay de Lyon » et comportait effectivement une concentration en termes de commerces et de bars gays; d'un autre côté, il était visiblement beaucoup plus réduit et beaucoup moins investi par les gays que son homologue parisien du Marais. La présence homosexuelle sur le bas des pentes de la Croix-Rousse semblait dès lors ambiguë. Je voulais alors en savoir plus sur ce que signifiait un tel label et à quelles réalités sociologiques il pouvait renvoyer.

La seconde étape de ce cheminement renvoie aux résultats de cette enquête conduite en maîtrise (Giraud, 2003). Cette recherche avait notamment montré qu'il était difficile de penser l'émergence d'un embryon de quartier gay indépendamment du profil sociologique et historique du bas des pentes de la Croix-Rousse. Les habitants et commerçants gays des abords de la rue Royale, interrogés en entretien, insistaient tous sur l'identité croix-roussienne comme facteur de choix de localisation. Cette « identité » renvoyait à plusieurs attributs : l'authenticité d'un quartier populaire à l'esprit contestataire, l'aspect villageois et convivial des relations sociales locales, le cadre historique et animé du bas des pentes. En retour, les habitants hétérosexuels les plus enthousiastes à l'égard de la présence résidentielle et commerçante des gays dans le quartier appartenaient à certaines catégories de population peu anodines. Ils travaillaient dans certains secteurs professionnels spécifiques : communication, média, culture et arts, enseignement. Ils composaient une frange des classes moyennes et moyennes supérieures très attirée par la centralité urbaine, la vie de quartier et ses aménités en termes d'ambiance et de loisirs. Leur enthousiasme pouvait alors se traduire par des relations sociales et des pratiques qui dépassaient la frontière homo/hétéro : fréquentation de lieux a priori gays et relations amicales avec des gays et des lesbiennes du quartier. Ces catégories d'habitants, les valeurs qu'ils mobilisaient et les modes de vie qu'ils développaient étaient tout à fait spécifiques au type de quartier concerné, à savoir un quartier historique et central de Lyon ayant connu depuis les années 1980 un processus de gentrification avéré (Authier, Bensoussan, Grafmeyer, Lévy, Lévy-Vroëlant, 2002). En entrant sur ce terrain du bas des pentes de la Croix-Rousse par le biais du « quartier gay », je rencontrais, pour la première fois, la notion de gentrification, qui traduisait bien les transformations des pentes de la Croix-Rousse depuis les années 1980. Le terme rendait ainsi compte des transformations concernant le cadre bâti (réhabilitation d'un bâti vétuste et dégradé, valorisation du stock de logements et élévation des prix), des changements d'activités et d'images du quartier (transformation des activités commerçantes, réanimation piétonnière, valorisation de l'image du quartier) et de l'inversion de la sociologie résidentielle du

quartier (effacement progressif des catégories populaires et retour au centre des catégories moyennes et moyennes supérieures).

L'articulation entre gentrification d'un quartier et investissement de celui-ci par les populations homosexuelles constituait non seulement un résultat final de cette enquête mais aussi une piste de recherche possible pour des travaux ultérieurs. Or, la troisième « étape » a justement concerné la réalisation d'un master 2 de sociologie en 2004-2005, à nouveau dirigé par Jean-Yves Authier (Giraud, 2005). Le choix du sujet s'est nourri des résultats de maîtrise mais aussi d'un retour à Paris puisque j'ai alors déménagé dans le sens inverse cette fois-ci, de Lyon vers Paris. Ce déplacement a permis de passer à nouveau du temps personnellement dans le quartier du Marais. Il a aussi confirmé le choix d'un sujet de recherche dans la mesure où l'histoire contemporaine du Marais offrait aussi un cas de gentrification différente mais avérée depuis les années 1960 (Djirkian, 2004). Surtout, cette troisième étape a permis d'explorer la littérature nord-américaine disponible sur le sujet afin de faire le point sur les résultats qu'elle avait produits chez des auteurs pionniers sur le sujet (Castells, 1982 ; Knopp, Lauria, 1985). Le travail réalisé à cette époque a nourri bon nombre d'hypothèses de recherche présentes dans cette thèse et certains arbitrages entre les différentes options qu'un tel programme de recherche pouvait adopter. Il a aussi confirmé l'intérêt personnel pour le sujet et la possibilité d'en faire un objet de recherche sociologique. Il a, enfin, suscité trois choix importants qui déterminent certaines options de recherche et qu'il faut maintenant présenter.

## L'absence des lesbiennes

Le premier choix concerne la restriction des « homosexualités » à leur composante masculine et le fait de ne travailler, dans cette thèse, que sur les gays et pas sur les lesbiennes. Le glissement du terme homosexuel au terme gay ne résulte évidemment pas d'une méconnaissance ou d'un oubli de l'existence des réalités lesbiennes. Si l'homosexualité se définit initialement comme le fait d'avoir du désir, des sentiments amoureux pour ou des relations sexuelles avec des personnes du même sexe que soi, elle renvoie de fait à deux situations différentes : l'homosexualité entre homme et l'homosexualité entre femmes. Une recherche travaillant sur les « homosexualités » ou sur les populations « homosexuelles » saisit a priori ensemble les gays et les lesbiennes. C'est d'ailleurs souvent de manière commune et indifférenciée que les récents travaux de certains géographes français traitent des lesbiennes et des gays, voire mobilisent eux-mêmes, une catégorie indigène produite par le monde associatif homosexuel pour décrire certains lieux et certaines populations à travers le sigle « LGBT » signifiant « Lesbiennes Gays Bisexuels et Transsexuels » (Blidon, 2007). Ce choix est rarement justifié et ne semble visiblement poser aucun problème aux auteurs et aux chercheurs. Il apporte néanmoins son lot d'informations et permet souvent d'illustrer le double statut de « dominée » des lesbiennes, dominée en tant qu'homosexuel mais aussi, et peut être surtout, en tant que femme (Wittig, 2001). De la même manière, la faible visibilité publique, médiatique et sociale des lesbiennes parmi les homosexuels renforce l'idée d'une stigmatisation supplémentaire à l'égard des lesbiennes par comparaison aux gays. Dès lors, le traitement conjoint des problématiques gays et des problématiques lesbiennes semble aller de soi puisqu'il ne mérite pas de commentaire. Plus encore, le fait de ne travailler que sur les gays et d'oublier les lesbiennes, en particulier lorsque l'on est soi même un homme, peut légitimement paraître suspect : ne serions nous pas nous-mêmes acteurs et agents d'une domination

masculine venant renforcer et participer à l'invisibilité sociale de l'homosexualité féminine en la rendant invisible dans le champ des recherches sociologiques ?

On pourra évidemment mobiliser cette dernière hypothèse à l'infini. Les mécanismes de la domination masculine relevant largement de processus inconscients, on pourra nous objecter la force et l'efficacité du refoulement de cette domination intériorisée à la manière de la psychanalyse, non falsifiable, mobilisant systématiquement la théorie freudienne du refoulement devant telle ou telle conduite (Popper, 1979). Il est alors impossible de discuter cet argument « pseudo-scientifique » en langage poppérien. C'est plutôt sur des arguments sociologiques et des questions méthodologiques que nous souhaitons revenir à présent. Disons-le d'emblée, si les lesbiennes ne sont pas présentes dans cette thèse, ce n'est pas par oubli mais par choix. Une thèse oblige à définir des priorités et à renoncer à certaines pistes de recherches pour aboutir à des objectifs réalistes : multiplier les questions, les variables à prendre en compte, les terrains et les démarches d'enquête est aussi conditionné par des contraintes de temps et de faisabilité. De ce point de vue, envisager l'ensemble des homosexualités supposait l'ajout d'une variable d'analyse : celle du genre. L'attribut commun de l'homosexualité ne doit pas masquer les effets sociaux des différences sexuées et le poids sociologique de la variable « genre ». En tant que femmes, les lesbiennes sont exposées aux mêmes inégalités que d'autres femmes par comparaison aux hommes, en particulier dans le domaine professionnel et du point de vue des revenus. Comparer les parcours gays et lesbiens suppose alors de prendre en compte la variable « genre », tâche exigeante dans toute analyse sociologique. Nous avons préféré clairement neutraliser les effets du genre plutôt que de maltraiter cette question ou de ne pas la traiter rigoureusement.

Par ailleurs, nous avons aussi constaté que les populations lesbiennes et gays n'étaient pas concernées de la même manière par la question de la gentrification. Là encore, il ne s'agissait donc pas de nier l'existence des lesbiennes en tant que telles et en tant que citadines mais de penser que leurs rapports à l'espace et aux espaces urbains n'étaient pas superposables aux comportements des gays. La richesse des travaux nord-américains au sujet des homosexualités a permis de mesurer aussi les écarts entre gays et lesbiennes en termes de styles de vie, de pratiques spatiales et de rapports à l'espace. Les travaux de Julie Podmore sont sans doute les plus convaincants parce qu'ils sont les mieux étayés empiriquement et qu'ils questionnent les parcours lesbiens sous l'angle des modes de vie concrets plutôt que sous l'angle d'identités lesbiennes plus abstraites et théoriques que réellement vécues par les individus concernés (Podmore, 2001). Ces recherches montrent que l'inscription spatiale des lesbiennes dans l'espace montréalais est bien différente de celle des lieux et des populations gays, fortement ancrés par exemple dans le Village Gai ou dans certains secteurs du plateau Mont-Royal (Podmore, 2006). Elle identifie ainsi un « espace lesbien » sur une partie et aux abords du Boulevard Saint-Laurent. Mais l'analyse ne s'arrête pas à une description géographique : Julie Podmore montre que ces variations spatiales sont aussi des différences sociales. L'inscription des lesbiennes interrogées en entretien dans la ville ne repose pas sur les mêmes processus que celles des gays : elle semble davantage centrée sur le logement que sur le quartier parce qu'elle renvoie à un autre rapport au foyer, au couple et à l'intimité chez les lesbiennes. De même, cet « espace lesbien » est surtout résidentiel : il ne se traduit ni par l'existence de lieux publics lesbiens à proximité (commerces, lieux associatifs), ni par un entre-soi fortement affichée et revendiquée dans le quartier et dans ses rues (Podmore, 2006). La présence locale lesbienne relève davantage de formes plus discrètes et individualisées d'inscriptions dans l'espace du quartier. Ce travail prolonge certaines connaissances sur la spécificité des parcours et des modes de vie lesbiens aux États-Unis et au Canada, récemment renforcées par des travaux français centrés sur le couple lesbien ou la parentalité lesbienne (Chetcuti,

2008 ; Descoutures, 2008 ; Descoutures, Digoix, Fassin, Rault, 2008). Surtout, il a confirmé pour nous l'idée que les rapports lesbiens à la ville et à l'espace constituaient une question de recherche spécifique qu'il était difficile de confondre avec celle des rapports gays à la ville au motif que gays et lesbiennes étaient homosexuels. Il est non seulement possible mais aussi souhaitable que de telles pistes de recherche soient investies, notamment en France. Une thèse portant sur la construction de la conjugalité au sein de l'habitat des couples lesbiens est en cours (Costechareire, 2008) et nous avons souvent échangé avec son auteure au sujet de ces questions. Pour notre part, nous ne traiterons ainsi que des « homosexualités masculines » dans cette thèse.

## La comparaison

Un deuxième choix concerne la question du comparatisme adopté dans cette recherche. Nous avons enquêté sur deux terrains différents et dès lors cette thèse peut être qualifiée de « comparatiste ». Ce terme peut sembler artificiel car toute recherche sociologique passe par un travail de comparaison plus ou moins explicite : comparaison historique, comparaison entre groupes sociaux, entre parcours individuels ou entre contextes. Néanmoins, le fait de choisir deux terrains d'enquête rend explicite et centrale la dimension comparative de l'analyse sociologique. Dans cette recherche, le statut de cette comparaison a beaucoup évolué en cours de route et implique quelques précisions quant à ses modalités et sa raison d'être. C'est d'abord la généalogie et la géographie de l'objet de recherche qui l'ont motivé. Nous aurons l'occasion de décrire précisément le caractère très nord-américain de notre objet de recherche : le rôle des gays dans la gentrification a surtout et d'abord été abordé par des travaux anglo-saxons et nord-américains. Cette filiation est en partie intellectuelle, les traditions françaises et nord-américaines étant très différentes quant au choix et à la légitimité des objets d'étude, mais elle est aussi le produit de réalités sociales et urbaines différentes dans la mesure où l'implication des gays dans la réhabilitation de certains quartiers désaffectés s'est d'abord rendu visible dans des métropoles d'Amérique du Nord, telles que New York, San Francisco, Toronto ou Montréal (Castells, 1982 ; Bouthillette, 1994 ; Chauncey, 1996 ; Remiggi, 1998). Dès lors, la recension des travaux abordant n'a abouti quasiment qu'à des travaux en langue anglaise, ou des travaux en français au sujet de Montréal. Le choix d'un terrain parisien comme le quartier du Marais supposait alors d'emblée un travail implicite de comparaison en forme d'importation ou de transplantation. Ce qui se passe dans les métropoles américaines et qui est observé par les chercheurs en *Urban Studies* est-il comparable à ce qui se passe au centre de Paris ? Les modèles mis en lumière dans les travaux nord-américains sont-ils transposables dans le contexte parisien et dans le contexte français ? Avec quels effets et quelles variations ?

Ce décalage géographique a largement nourri le souhait de réaliser une recherche empirique comparative pendant l'année de master 2, en mobilisant un terrain parisien et un terrain nord-américain<sup>2</sup>. Pourtant, nous avons initialement envisagé une comparaison limitée reposant sur une hiérarchie entre les terrains : un terrain central et principal (celui du Marais) et un « contrepoint » nord-américain. Cette hiérarchie a été maintenue un temps et a organisé une première partie de notre recherche dans laquelle le terrain « proche » semblait nous rassurer. Or, la mise en place logistique et la réalisation du séjour de recherche à

<sup>2</sup> On reviendra plus précisément sur le choix du Village Gai de Montréal parmi les options possibles en termes de terrain (chapitre 3).

Montréal, au printemps 2007, a largement modifié cette conception minimale et restrictive de la comparaison. La découverte d'un nouveau terrain et l'investigation intense de ce dernier ont profondément transformé nos grilles de lecture et nos réflexes. Une annexe décrira ces effets, déjà bien connus par les anthropologues, de l'enquête par dépaysement. Une fois ce travail de terrain accompli à Montréal, l'analyse des données produites et l'écriture de la thèse ont confirmé le caractère souvent artificiel et peu pertinent de cette classification hiérarchique des terrains et des données. Le travail de construction du plan a notamment permis de dépasser une vision sans doute un peu scolaire de la démarche de comparaison. Le temps inégal passé dans chaque quartier n'est pas nécessairement le déterminant de la construction d'un plan de thèse comme nous l'avions implicitement décidé en début d'écriture. Le Village avait fourni beaucoup d'informations et il aurait été dommage de les passer sous silence au motif que nous n'avons pas passé autant de temps dans ce quartier que dans le Marais, en l'occurrence un mois et demi. La réévaluation de chaque terrain explique que l'on peut à présent parler de « comparaison réelle » née par le travail d'analyse et d'écriture. Elle explique aussi que nous n'avons pas souhaité organiser le manuscrit en fonction des terrains, d'autres dimensions de l'analyse rendant bien mieux compte des processus étudiés. Il est par ailleurs évident que la gestion de deux contextes différents dans l'analyse et la présentation des résultats oblige à jouer très souvent du couple différences/similitudes (Vigour, 2005). Dans le manuscrit, ce couple apparaît parfois formellement mais, plus souvent, dans le détail des analyses, qu'il s'agisse des transformations locales du commerce gay ou des trajectoires résidentielles individuelles saisies dans les deux contextes.

Nous espérons, avec modestie, que le pari du raisonnement comparatif a été tenu dans cette recherche : dégager des logiques de la gaytrification communes aux deux espaces investis et rendre compte des formes particulières et contextuelles que ce processus peut prendre dans des quartiers à l'histoire, à la morphologie et au profil sociologique différents. Nous espérons aussi que ce type de recherche localisée peut participer à l'enrichissement des connaissances sur le rôle des gays dans la gentrification par comparaison avec d'autres travaux, comme par exemple, les récents travaux de Sylvie Tissot sur la gentrification du quartier du South End à Boston mettant à jour le rôle important de certains anciens militants ou antiquaires gays dans les transformations du quartier (Tissot, 2010b).

## Une manière de faire de la sociologie ?

Enfin, un dernier « choix » peut être évoqué, il concerne de façon plus générale, la manière dont nous avons tenté de faire de la sociologie durant quelques années, en tant que doctorant. Ce rappel pourrait surprendre bon nombre de chercheurs, notamment dans le domaine des « sciences dures ». Mais dans la mesure où il existe des manières de faire relativement variées et disparates dans la sociologie française, il nous a paru nécessaire de rappeler quelques principes ayant guidé notre travail et nos démarches, même si leurs effets seront sans doute apparents et visibles dans les pages qui vont suivre.

Le premier d'entre eux est sans doute la volonté de ne pas se contraindre trop schématiquement dans la mobilisation et l'utilisation de références sociologiques variées et hétérogènes. Par conséquent, on pourra trouver dans cette thèse, des auteurs et des écoles relativement variés qu'il s'agisse des objets investis, des méthodes employées ou des ancrages théoriques de leur pensée. C'est souvent la confrontation au terrain, l'écoute

d'un entretien, l'observation dans un bar ou la lecture des résultats d'une enquête qui nous a « fait penser » ou rappeler un texte, une théorie ou quelques pages de sociologie. Nous avons souvent relu des textes assez classiques pendant ces années, nous n'avons pas hésité non plus à replonger dans d'autres sociologies que celle que nous étions en train de construire parce qu'elles mobilisaient un langage, des outils ou un regard qui pouvaient enrichir l'interprétation. Cette manière de faire ne nous a pas semblé incompatible avec une analyse sociologique cohérente ou robuste, elle nous a plutôt paru laisser sa place à la complexité des processus sociaux. On pourra ainsi retrouver chemin faisant Max Weber, Emile Durkheim, Pierre Bourdieu, Erving Goffman, Marcel Mauss ou Howard S. Becker sans que ces références ne composent, nous l'espérons, une collection de sésames prestigieux en forme de bouclier protecteur. Ces références classiques ont ouvert la voie à des références et des travaux plus contemporains que nous avons également mobilisés de façon variée, qu'il s'agisse de travaux fondateurs ou plus récents en sociologie urbaine, de textes programmatiques et d'articles empiriques illustrant les approches sociologiques des homosexualités ou de travaux contemporains portant sur les relations entre espaces et homosexualités, en particulier en langue anglaise.

Un deuxième principe de notre démarche a consisté à accorder une grande place à l'enquête de terrain et à ses résultats. Il nous a semblé que l'un des fondements épistémologiques de la sociologie reposait sur son exigence empirique concernant l'administration de la preuve. Dans les débats sociologiques, cette exigence empirique motive souvent un certain nombre de critiques au motif que la validité d'un énoncé dépend de la qualité et de la robustesse des résultats empiriques venant le soutenir. C'est ce qui permet souvent de distinguer un travail sociologique d'un discours sur le monde social. La conduite d'une thèse de sociologie oblige évidemment au respect de ce principe d'argumentation, de démonstration et de preuve. En ce sens, nous avons modestement essayé d'appliquer cette exigence à notre travail en essayant de justifier autant que possible nos choix méthodologiques et nos interprétations, de prouver empiriquement nos résultats et d'accepter aussi, par moments, d'infléchir ou d'abandonner de beaux modèles pré-construits dans lesquels les données ne trouvaient pas d'intelligibilité. La multiplicité des biais et des effets d'enquête nous a conduit à affirmer nos résultats, mais aussi à les situer dans leur contexte et à ne pas passer non plus sous silence les difficultés, les impasses ou les lacunes de certaines parties de cette recherche. Nous n'avons pas la prétention par exemple d'avoir tout découvert, tout dit et tout montré au sujet de la gentrification, ni au sujet des modes de vie homosexuels. Nous avons plutôt saisi un certain nombre de processus dans le cas de nos terrains et de ces populations là : ces processus, comparés à d'autres résultats, peuvent en revanche contribuer à l'accroissement des connaissances sociologiques.

Enfin, un dernier principe concerne plutôt l'écriture du manuscrit et la manière dont nous avons rendu compte de cette recherche dans ce dernier. Dans les sciences humaines, l'écriture fait quasiment partie de la recherche elle-même tant le langage de ses disciplines est faiblement « protocolarisé » pour reprendre les termes de Jean-Claude Passeron (Passeron, 1992). Dès lors, une attention particulière doit être accordée aux termes utilisés ainsi qu'à leur pouvoir suggestif et descriptif. Nous avons écrit cette thèse en ayant conscience des nécessaires clarifications qu'exige un texte sociologique (définition des termes et des notions mobilisés, clarté de la syntaxe). De ce point de vue, nous espérons avoir réussi à écrire une sociologie précise et cohérente. Dans le manuscrit, nous avons également veillé à situer les données, les informations et les propos utilisés qu'il s'agisse des données quantitatives, des propos et des discours rapportés ou des extraits d'entretien attribués à leurs auteurs, situés sociologiquement. De ce point de vue, précisons aussi qu'un

corpus d'entretien est nécessairement inégal et hétérogène du point de vue de la richesse et de l'intérêt des informations. Si nous avons pu exploiter l'ensemble du corpus, le lecteur constatera que certains enquêtés sont davantage présents que d'autres et que certains entretiens sont davantage mobilisés que d'autres dans l'argumentation. Cet élément nous semble inhérent à toute enquête par entretiens. Pour finir, nous n'avons pas cherché à surcharger ce manuscrit : sa longueur relative traduit plutôt le souci de faire varier les échelles d'analyse et les points de vue sur l'objet afin de contrôler un certain nombre de résultats. Nous espérons que ces quelques principes d'écriture amènent à un texte intelligible, rigoureux et convaincant. Il s'agit à présent de présenter la structure de ce texte et l'organisation du manuscrit.

## L'organisation du manuscrit

Le manuscrit est construit autour de quatre grandes parties, elles-mêmes divisées en dix chapitres dont nous avons tenté d'assurer l'équilibre et la cohérence.

La *première partie* rassemble les trois premiers chapitres de cette thèse. Elle présente les procédures théoriques et méthodologiques de construction de la recherche en répondant à la question : comment aborder sociologiquement les processus de gaytrification ? La réponse à cette question se décline à deux niveaux : un niveau théorique et un niveau méthodologique. Les deux premiers chapitres insistent sur le double ancrage théorique de la recherche. Le premier chapitre revient sur l'irruption de la « question gay » dans le champ des recherches sur la gentrification : pourquoi aborder la gentrification à partir des populations gays ? Le second chapitre examine la place de l'espace dans une approche sociologique des homosexualités : pourquoi l'espace est-il un analyseur pertinent des parcours et des comportements sociaux des gays ? Le troisième chapitre articule alors les deux cheminements théoriques précédents pour définir un programme de recherche, c'est-à-dire des axes et des hypothèses de recherche, des échelles d'analyse, mais aussi des procédures d'enquête et des démarches empiriques. Ce chapitre présente alors les terrains choisis, les méthodes d'enquête retenues et les données produites au cours de la thèse.

La *seconde partie* engage une première échelle d'analyse, celle de la gaytrification comme processus dynamique et multiforme du changement urbain à l'échelle d'un quartier et d'une ville. Cette échelle plutôt macrosociologique structure les trois chapitres composant cette partie, les chapitres 4, 5 et 6. Consacrée à l'analyse des formes et des dynamiques de la gaytrification du Marais et du Village depuis la fin des années 1970, cette partie insiste sur l'articulation historique de deux processus centraux sur la période : la gentrification du quartier et sa constitution progressive en « quartier gay ». Le chapitre 4 s'intéresse au rôle des commerces gays dans la renaissance et la réanimation commerçante des deux quartiers depuis trois décennies. Le développement d'un secteur commercial spécifiquement labellisé comme « gay » est-il un levier actif ou plutôt un effet et une conséquence des transformations commerçantes et commerciales typiques des processus de gentrification ? Quel est le rôle du « commerce gay » et de ses évolutions dans les transformations des modes de consommation et de fréquentation du quartier ? Le chapitre 5 reformule une question similaire sur un autre registre : celui de la construction et de l'évolution des images du quartier. Quel est le rôle des gays dans la valorisation nouvelle des images et des ambiances du quartier ? Que produisent-ils eux-mêmes comme image du quartier et que suscitent-ils également comme représentations ? Les discours et les



images produites au sujet du quartier traduisent-elles un pouvoir symbolique des gays dans le retour en grâce d'anciens quartiers désaffectés ? Le chapitre 6 s'interroge enfin sur les aspects résidentiels du processus de gaytrification. Les gays sont-ils des acteurs importants et singuliers dans les transformations résidentielles et sociologiques du Marais et du Village ? Ont-ils investi, depuis une trentaine d'années, ces quartiers comme lieu de résidence privilégié ? Quels sont les indicateurs qui le montrent ? Quels en ont été les effets sur le profil sociologique de ces anciens quartiers populaires ? Les trois chapitres permettent ainsi d'analyser les formes et les dynamiques de la gaytrification selon trois registres de la vie urbaine.

La *troisième partie* se situe à une échelle plus microsociologique, celle des rapports au quartier des gaytrifieurs, c'est-à-dire des gays acteurs de la gentrification du quartier. On se propose de construire ici une « sociologie des gaytrifieurs » durant les chapitres 7 et 8. Elle vise à répondre à la question suivante : pourquoi et comment des gays installés dans ces quartiers peuvent-ils par leurs parcours et leurs pratiques participer quotidiennement aux transformations du quartier ? Cette participation a-t-elle à voir spécifiquement avec le fait d'être gay ? Le chapitre 7 est consacré à l'étude des trajectoires des gays venus habiter à un moment de leur vie dans l'un des deux quartiers et revient notamment sur les conditions d'entrée dans le quartier. Quels sont les parcours de ces individus ? Qu'ont-ils de particulier et quels sont les effets de ces parcours sur le quartier ? Quelle est la place du quartier dans leurs trajectoires résidentielles, mais aussi socioprofessionnelles, affectives et biographiques ? L'articulation des trajectoires et des transformations du quartier permet-elle de distinguer des types ou des vagues de gaytrifieurs ? Le chapitre 8 étudie les modes de vie des gaytrifieurs à partir du triptyque « logement, quartier, sociabilités ». Ces modes de vie sont-ils spécifiques ? Cette spécificité renvoie-t-elle au fait d'être gay, d'être gentrifieur, au fait de vivre précisément dans ce quartier là ? Quel est l'effet des pratiques du logement et du quartier sur l'évolution du Marais et du Village ? Quelles sont les formes de sociabilité locale observées dans un tel contexte et quels sont également leurs effets sur la vie du quartier ? Ces questions trouvent essentiellement des réponses dans l'analyse des entretiens conduits auprès d'habitants gays, actuels ou anciens, des deux quartiers qui permettent de saisir les liens entre homosexualité et gentrification à l'échelle microsociologique des *rapports résidentiels au quartier* (Authier, 1993).

La *quatrième partie* décline une dernière échelle d'analyse mobilisée dans les chapitres 9 et 10. Après avoir insisté sur ce que les individus *font* au quartier, on peut renverser la perspective et s'interroger à présent sur ce que le quartier *fait* aux individus. A la suite de plusieurs travaux (Authier, 2001 ; Beaud, 2002 ; Cartier, Coutant, Masclat, Siblot, 2008), on peut se demander si le quartier constitue une instance de socialisation spécifique. Le chapitre 9 s'interroge sur la place de l'espace dans les parcours et les biographies gays. En particulier, quelle place y occupent le Marais et le Village ? Un quartier gay a-t-il des effets socialisant singuliers ? Quels sont leurs formes et leurs effets ? Quelle est la place des « lieux gays » dans ce rapport biographique au quartier ? Ces questions saisissent surtout la notion de socialisation dans un premier versant qui insiste sur la capacité d'un contexte, en l'occurrence le quartier, à transformer les individus en les soumettant à certaines injonctions et certaines incorporations. Le chapitre 10 élargit la perspective en posant la question de l'efficacité durable et de l'homogénéité des transmissions : les transformations du Marais et du Village ne modifient-elles pas elles-mêmes les formes de socialisation produites par le quartier ? Le quartier gay et les lieux gays du quartier constituent-ils des instances de socialisation homogènes et stables dans le temps ? D'autre part, quel est l'effet des socialisations individuelles alternatives, celles du passé mais aussi celles qui sont expérimentées ailleurs, dans d'autres contextes et d'autres espaces, y compris au moment

où l'on est présent dans le quartier ? En quoi ce que vivent et ont vécu ailleurs les enquêtés interrogés infléchit et informe sur ce qu'ils vivent ici ?

L'ensemble des questions posées dans cette introduction permettra, nous l'espérons, de comprendre ce qui fait l'intérêt et l'originalité de cette recherche. Nous avons souvent eu l'impression, chemin faisant, de défricher des contrées sociologiques peu explorées par la sociologie française et, par conséquent, d'expérimenter des outils et des méthodes nécessairement imparfaites. Si l'objet lui-même supposait des tâtonnements, des hésitations et des retours en arrière, les imperfections de la démarche renvoient aussi sans doute à l'apprentissage progressif et exigeant du « métier de sociologue ». Il fait pleinement partie, selon nous, de l'expérience du travail de thèse que nous avons vécue durant ces cinq dernières années. Souhaitons, avec modestie et humilité, qu'il convaincra le lecteur de l'intérêt du travail réalisé et présenté dans les pages qui suivent.

# Première partie : un objet et des outils inédits.

L'approche sociologique de la gaytrification suppose l'articulation de deux objets sociologiques *a priori* peu liés l'un à l'autre et de deux types de travaux qu'il s'agit de faire dialoguer dans cette première partie. Ce dialogue entre homosexualités et gentrification permet de circonscrire l'objet de recherche, de définir les axes de recherche, mais aussi de construire les conditions empiriques d'enquête, à savoir les terrains explorés et les données mobilisées sur ces terrains. C'est l'enjeu des trois chapitres constituant cette première partie dont la structure est largement déterminée par la généalogie de l'objet de recherche, tant du point de vue de l'histoire des productions scientifiques que de nos propres investigations à ce sujet. Les deux premiers chapitres se font ainsi largement écho en restituant le double-ancrage disciplinaire et théorique de l'objet de recherche. Le chapitre 1 rappelle la première filiation du sujet de thèse, celle d'une sociologie urbaine des processus de gentrification. Il présente les contours sociologiques de la gentrification, en tant que concept et en tant que réalité du changement urbain, tout en situant notre approche dans le champ des recherches conduites depuis plusieurs décennies en France et en Amérique du Nord. Ce chapitre permet ainsi de comprendre l'irruption des populations homosexuelles dans une sociologie des processus de gentrification. Le chapitre 2 insiste sur une deuxième filiation de la recherche, celle d'une sociologie des homosexualités. Il rappelle les difficultés, les enjeux et les apports d'une approche sociologique des homosexualités et montre comment, dans ce type d'approches encore peu développées, la question de l'espace est progressivement apparue décisive. En écho au premier chapitre, on comprend ainsi comment les questions spatiales, dont celle de la gentrification, font irruption dans un questionnement sociologique sur les homosexualités contemporaines. De ces deux cheminements théoriques, naît l'objet « gaytrification », désignant les formes d'implication des gays dans la gentrification. Le chapitre 3 se propose de définir les contours de cet objet de recherche en déclinant ses formes, ses différentes facettes et les échelles d'analyse permettant de l'étudier. De là naissent deux éléments importants dans cette recherche : un programme de recherche organisé en axes et un dispositif empirique construit à partir de ces axes et des deux terrains d'enquête, à savoir le quartier du Marais (Paris) et le quartier du Village (Montréal). Le chapitre 3 présente alors l'ensemble des données et matériaux mobilisés pendant la recherche et dans le manuscrit.

## Chapitre 1 : Les gays dans la sociologie de la gentrification

Popularisée par les sociologues de la ville et les géographes, la notion de gentrification est devenue en quelques années un concept classique des sciences sociales mais aussi un terme courant dans les discours politique, médiatique, voire même dans le sens commun (Authier, Bidou-Zachariasen, 2008). Objet de nombreuses recherches et

publications scientifiques, ce processus du changement urbain a nourri une abondante littérature, d'abord anglo-saxonne, puis francophone depuis une vingtaine d'années. Si cette recherche s'inscrit en premier lieu dans ce vaste champ de recherche international et transdisciplinaire, ce chapitre vise à préciser les modalités de cette inscription. Plus encore, il permet de comprendre pourquoi la question homosexuelle fait irruption dans ce domaine de recherche : que viennent donc faire les populations homosexuelles dans une réflexion sur la gentrification ? En quoi l'orientation sexuelle des individus peut-elle être liée à des processus de réhabilitation des anciens quartiers de centre-ville dans les métropoles occidentales ? Quelles sont les raisons qui amènent le sociologue à interroger la place des gays dans les processus de gentrification ?

Pour répondre à ces questions, un retour minimal sur la définition même du terme « gentrification » et sur l'évolution de ses approches s'impose. On montrera, de ce point de vue, que la gentrification est un processus du changement urbain aux aspects multiples, multiplicité qui explique largement la diversité des approches recensées en sciences sociales. Malgré cette diversité, on peut constater cependant, depuis une quinzaine d'années, l'apparition de recherches saisissant la gentrification à l'échelle des acteurs de la gentrification, c'est-à-dire des individus et des groupes sociaux impliqués dans ce processus : en sociologie, on observe alors le passage d'une sociologie de la gentrification à une sociologie des gentrificateurs, dont les résultats et les apports sont aujourd'hui décisifs. Cette approche constitue en réalité un retour aux sources originelles des travaux de Ruth Glass (Glass, 1963) : elle apparaît dans la sociologie française dès le début des années 1980, même si le terme de gentrification n'est pas encore utilisé par les auteurs (Bensoussan, 1982 ; Bidou, 1984 ; Chalvon-Demersay, 1984). En décomposant la vaste catégorie des « gentrificateurs », de nombreux travaux ont récemment révélé le rôle et la place spécifique que prenaient et que jouaient certains sous-groupes aux caractéristiques sociales singulières, qu'il s'agisse de sous-groupes professionnels (les artistes, les employés de certains secteurs d'activité comme l'éducation, la culture et la santé), de certains sous-groupes de statut (indépendants, free-lance), mais aussi de certains types d'individus et de ménages (les femmes actives, les ménages solos, les jeunes couples sans enfants). Les modes de vie et les pratiques de la ville de ces acteurs spécifiques de la gentrification sont devenus l'objet d'étude privilégié. Leur analyse a permis de déceler certains ressorts des processus de gentrification, au-delà des descriptions et des effets observables de ces mutations urbaines. Le deuxième objectif de cette partie sera d'exposer les caractéristiques de cette approche à travers plusieurs exemples choisis dans cette littérature. Notre recherche s'inscrit en continuité avec ces résultats tout en procédant à un autre découpage du monde social en se focalisant sur une catégorie définie par son orientation sexuelle homosexuelle. Dans un troisième temps, différents arguments seront exposés pour justifier et légitimer notre questionnement relativement inédit : en quoi les homosexuels peuvent-ils constituer eux aussi des acteurs spécifiques de la gentrification ? On insistera enfin, pour terminer cette partie, sur le caractère exploratoire et pionnier de cette recherche dans la mesure où si les homosexuels ont pu apparaître ponctuellement, de manière éparsée et presque anecdotique, dans des recherches sur la gentrification, il existe aujourd'hui très peu de données empiriques et de résultats robustes à ce sujet. Si la littérature nord-américaine est relativement fournie à ce sujet, elle n'a eu que peu d'échos en France et n'a pas non plus suscité de programmes de recherche empirique directement centrés sur cette question (Blidon, 2008a). Ces différents éléments constituent autant de raisons et d'arguments ayant initialement motivé cette recherche sociologique.

## 1. De la gentrification aux gentrificateurs : l'évolution des approches.

Au cours d'une recherche conduite au début des années 1960 dans certains quartiers de Londres, jusqu'alors désaffectés et peuplés par des familles issues des catégories populaires, Ruth Glass utilise le terme de « gentrification » construit à partir de celui de « gentry » (désignant des gens « bien nés », des « petits nobles » ou « petits notables ») pour qualifier les transformations affectant plusieurs quartiers londoniens de ce type (Glass, 1963). De cette première occurrence à la mobilisation du terme dans cette recherche-même, le terme de gentrification a subi des remaniements sémantiques et connu des définitions variées au gré des auteurs, des périodes, des contextes disciplinaires et nationaux, des terrains d'enquête investis (Bidou-Zachariassen, 2003). En France, la publication récente de revues ou d'ouvrages collectifs consacrés à cette question illustre clairement la variété des définitions et des approches retenues (Fijalkow, Préteceille, 2006 ; Authier, Bidou-Zachariassen, 2008).

On commencera par proposer une définition de la gentrification qui tentera d'en saisir les différents aspects et qui sera adoptée au cours de cette thèse : cette définition relativement consensuelle n'épuise pas certains débats sociologiques mais permet de définir ce que nous entendrons dans cette thèse par « gentrification », notion critiquée par certains comme non opératoire (Bourdin, 2008). On montrera dans un second temps la diversité des approches ayant marqué les dernières décennies en Europe et en Amérique du Nord. Différents courants peuvent être identifiés au regard des échelles d'analyse retenues, des ancrages théoriques et disciplinaires de chaque contribution et également des terrains investis (Bidou-Zachariassen, 2003). Cette diversité n'empêche cependant pas de constater que de nombreuses approches sociologiques ont progressivement pris le parti d'une sociologie des gentrificateurs plutôt que d'une sociologie de la gentrification en tant que telle : cette distinction sera explicitée ici car elle inspire largement les questions posées dans cette thèse.

### 1.1. La gentrification : une transformation plurielle affectant l'espace urbain.

Qu'est-ce que la gentrification ? Nous présenterons les cinq dimensions fondamentales de ce processus de transformations affectant les anciens quartiers du centre-ville dans les villes occidentales, ce qui permettra de proposer une définition synthétique et opératoire de la gentrification. Précisons que cette mutation ne concernera ici que les villes occidentales, même si des processus similaires peuvent émerger dans d'autres types de configurations urbaines (Carpenter, Lees, 1995).

En premier lieu, la gentrification est un processus affectant le bâti et la ville comme cadre physique et matériel. Initialement, elle correspond à une transformation architecturale et urbanistique des quartiers centraux historiques des villes occidentales, mais s'est aussi diffusée dans d'autres espaces que les quartiers centraux. Elle concerne en réalité des quartiers ayant souvent connu une phase de rayonnement et d'attractivité sous l'effet du développement urbain, mais ayant surtout connu par la suite une phase de dégradation importante du bâti, la plupart du temps depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle et jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle. Les quartiers historiques du centre connaissent en effet une vétusté croissante durant la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, en particulier en Europe : elle affecte le stock de logements mais aussi bien souvent les espaces publics. Dans la plupart des grandes villes européennes, cette dévalorisation des centres amène, dans les années 1950 et 1960, à une prise de conscience et à des interventions diverses, publiques et/ou

privées. L'amélioration du bâti passe spécifiquement et quasiment exclusivement par des opérations de réhabilitation, sans destructions. Cette réhabilitation peut et a pu prendre des formes variées : plus ou moins planifiée et impulsée par les pouvoirs publics, plus ou moins organisée et encadrée, elle peut également apparaître comme spontanée et localisée, à l'initiative de certains ménages, ou de certains décideurs privés. Pour Neil Smith, la gentrification commence le plus souvent sous sa forme « sporadique » ou « spontanée » avant d'être consolidée par des opérations programmées par les pouvoirs publics. Dans le cas de plusieurs quartiers de New York, Smith montre que les politiques publiques ne font que relayer, dans les années 1990, des microprocessus privés déjà en cours depuis plusieurs années (Smith, 1987). En France, on observe ces décalages chronologiques entre transformation d'un quartier et programme de réhabilitation planifié dans le quartier lyonnais de Saint-Georges au cours des années 1980 (Authier, 1993). La réhabilitation du bâti s'accompagne généralement d'une volonté de préserver un patrimoine historique : limitation des destructions, réhabilitation d'anciens édifices, plans de sauvegarde du patrimoine. Le premier critère de définition de la gentrification repose sur l'existence, dans un quartier historique et central vétuste, d'une phase de réhabilitation du bâti passant par la réfection des édifices, l'amélioration de la qualité des logements, la modernisation des voies d'accès et des équipements publics dégradés. Concernant par définition des quartiers vétustes, où la qualité des logements et du bâti est initialement faible, on la retrouve, en France, dans le quartier parisien du Marais (Djirikian, 2004) au cours des années 1960, dans celui de Saint-Georges à Lyon quelques années plus tard (Authier, 1993). A la même époque, mais dans des paysages urbains différents, c'est aussi le cas de Greenwich et de Soho à New York (Smith, 1979) et de certains quartiers populaires de San Francisco comme Castro ou Eureka Valley (Castells, 1983 ; Lehman-Frisch, 2001).

L'amélioration du cadre bâti a évidemment un impact sur l'immobilier local : l'offre de logements gagne en qualité, sa valeur économique s'en trouve accrue. La gentrification se caractérise alors par la reprise du dynamisme sur le marché de l'immobilier dans le quartier. Les prix de l'achat et de la location, restés faibles pendant longtemps, connaissent une hausse souvent spectaculaire en quelques années, sous l'effet de la valorisation du stock de logement : un tel quartier offre en effet des perspectives de profit et de rentabilité pour les investisseurs et pour les acteurs du marché immobilier. Ce phénomène, connu sous le nom de « rent gap » dans la terminologie anglo-saxonne, désigne précisément un « rattrapage » économique et immobilier par rapport au passé et par rapports aux autres quartiers de la ville (Smith, 1987). Cette reprise immobilière n'est ni régulière, ni continue, elle n'a pas la même ampleur selon le contexte urbain, mais cette tendance lourde à la hausse reste une caractéristique du processus de gentrification, résultant souvent d'une combinaison entre logiques de marché et promotion publique de la réhabilitation (Claver, 2003). Elle s'accompagne le plus souvent d'une modification de la structure d'occupation des logements : le rapport propriétaires / locataires s'inverse progressivement au profit des propriétaires, phénomène déjà repéré par Ruth Glass, et constaté dans d'autres contextes depuis (Hamnett, 1997). Cette « dimension immobilière », retenue comme deuxième caractéristique du processus de gentrification, a été largement mise en avant et disséquée dans les travaux de Neil Smith concernant plusieurs quartiers des grandes villes américaines au cours des années 1970 et 1980, travaux dans lesquels New York joue le rôle d'idéal-type.

L'aspect sans doute le plus spectaculaire de la gentrification et le plus exploré par les sociologues, souvent désigné maladroitement comme processus d'embourgeoisement, est celui qui affecte la composition sociale des populations résidentes dans ce type de quartiers. Parallèlement à leur dégradation physique, les quartiers historiques de centre-ville ont le

plus souvent été abandonnés par les catégories moyennes et surtout supérieures et investis par les catégories les plus modestes (Dansereau, 1985). Cette affirmation n'est pas valable dans tous les contextes urbains et n'a pas non plus la même ampleur en fonction des situations nationales (Bidou-Zachariassen, 2003 ; Préteceille, 2006). Malgré ces variations nationales, de nombreux quartiers du centre historique ont donc connu, de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, un appauvrissement relatif de leur population et regroupent majoritairement des ménages populaires. La gentrification prend alors la forme d'une inversion sociologique relativement rapide reposant sur deux leviers schématiques : le « retour en ville » des classes moyennes, notamment de leur frange supérieure, et l'éviction des anciens habitants issus des catégories populaires. Il y a « gentrification résidentielle » lorsqu'un ancien quartier historique habité par des catégories populaires (ouvriers, petits employés, petits artisans et petits commerçants) est progressivement investi ou réinvesti par de nouveaux habitants plus riches, plus diplômés, appartenant aux classes moyennes et moyennes supérieures. La gentrification est donc une forme d'embourgeoisement, mais qui ne concerne que les quartiers qui constituaient à la période précédente des quartiers populaires : c'est le cas des quartiers londoniens étudiés par Ruth Glass, ou de certains quartiers parisiens au début des années 1980 (Bidou, 1984 ; Chalvon-Demersay, 1984). Cette remarque permet d'éclaircir les confusions récurrentes entre le terme de gentrification et celui d'embourgeoisement (Préteceille, 2006 ; Bourdin, 2008). Ainsi, dans le cas de Paris, les données de recensement de 1982 à 2006 permettent de distinguer les deux notions : si la part des cadres supérieurs et des professions intellectuelles augmente à peu près partout dans Paris, elle correspond dans certains cas à la gentrification d'anciens quartiers majoritairement populaires de l'Est (Belleville, Bastille ou Ménilmontant) et dans d'autres cas à un embourgeoisement, dans des quartiers de la rive gauche ou de l'Ouest parisien, déjà peuplées par les catégories supérieures au début des années 1980. Ces quartiers traditionnellement favorisés ne se *gentrifient* donc pas. La gentrification désigne alors le retour vers les centres anciens de couches de populations aisées ayant longtemps délaissé ces espaces au profit de zones périphériques avec le processus précédent de suburbanisation (Lévy, 2003). Prenant des formes variées selon le rythme et l'ampleur qui la caractérisent, cette « inversion sociale » bouleverse la vie d'un quartier en modifiant localement le rapport de force entre des groupes sociaux, aux trajectoires, aux intérêts et aux ressources bien spécifiques (Lehman-Frisch, 2008). Plus encore, elle valorise des groupes sociaux porteurs de nouveaux modes de vie, qu'il s'agisse des pratiques de consommation, des modes de sociabilité ou des valeurs mises en avant : la montée en force de ces nouveaux venus et de leurs modes de vie à l'échelle locale a des effets multiples et durables sur le quartier. Elle constitue la troisième caractéristique du processus de gentrification, c'est-à-dire sa « dimension résidentielle ».

Ces processus accompagnent généralement mais non nécessairement une autre dimension du processus, la transformation du tissu économique et commercial local. Celle-ci bouleverse les structures économiques du quartier (notamment celles de l'emploi) mais aussi l'espace public, la physionomie et la fréquentation des rues (Van Criekingen, 1997 ; Charmes, 2005 ; Fleury, Van Criekingen, 2006). La gentrification se manifeste par une substitution de nouveaux types de commerces aux activités traditionnelles des quartiers centraux (production, manufacture, artisanat) qui s'effacent progressivement, et par un retour au centre de certaines activités tertiaires, bien différentes des ateliers textiles ou de l'artisanat d'antan. Le paysage commercial de la gentrification est composé de restaurants, de bars, de cafés mais aussi de magasins de design, de boutiques de décoration et d'ameublement plus ou moins exotiques, d'agences immobilières, de commerces spécialisés de luxe (fromagers, vendeurs de vin ou de thé, bijoutiers, fleuristes),

de boutiques de soin et d'entretien du corps (coiffure, cosmétiques). Cette transformation renvoie à une nouvelle demande locale, à des modes de vie et de consommation bien différents de ceux des anciennes populations du quartier (Ley, 1996). De ce point de vue, elle s'articule souvent à la gentrification résidentielle. Elle affecte le quartier en tant que cadre physique et matériel : ces nouvelles activités occupent l'espace d'une nouvelle manière, qui peut rompre ou composer avec les locaux disponibles. De nouvelles activités investissent par exemple un bâti ancien mais réhabilité : un vieil atelier de confection textile peut devenir une galerie d'art ou un bar, une ancienne boulangerie peut accueillir aujourd'hui une boutique de vêtements ou de design (Djirikian, 2004 ; Charmes, 2005). L'importance de ces mutations a amené certains chercheurs à parler de « gentrification de consommation » ou de « gentrification de fréquentation » pour désigner ces dimensions du processus (Beauregard, 1986 ; Van Criekingen, 2003). Qu'ils utilisent ou non ces expressions, des géographes et des sociologues étudient précisément ce processus à l'échelle d'une ville (Van Criekingen, 1997), d'un quartier (Authier, 1989 ; Lehman-Frisch, 2002 ; Zukin, 2007) ou d'une rue (Lehman-Frisch, 2001 ; Fleury, 2009). Cette mutation constitue la quatrième dimension du processus de gentrification, la « dimension commerce » ou « commerçante » : des boutiques de vêtements « branchées » investissent des friches industrielles dans le quartier de Brooklyn, à New York (Zukin, 2007), un café remplace des anciens ateliers de métallurgie en prenant le nom *Les Métallos* à Oberkampf (Fleury, 2004). Ce paysage constitue l'un des traits communs des quartiers gentrifiés de la rue Polk à San Francisco (Lehman-Frisch, 2001) à la rue Oberkampf à Paris (Fleury, Van Criekingen, 2006), en passant par les ruelles étroites du quartier Gothic de Barcelone (Ter Minassian, 2007), les rues du quartier Saint-Jacques à Bruxelles (Van Criekingen, 2001), les étroites rues de la Croix-Rousse lyonnaise (Bordet, 2001), ou l'avenue Mont-Royal à Montréal (Sénécal, Teufel, Tremblay, 1990 ; Rose, 2006).

Ces changements vont de pair avec un changement d'image du quartier. Le quartier passe du statut de quartier « populaire », voire « ouvrier » ou « immigré », à celui de quartier « aisé », voire « bourgeois » ou « huppé », de l'image d'un quartier insalubre, peu agréable, voire dangereux à un quartier vivant, embelli et « convivial » ou « branché » (Bidou-Zachariasen, 2003 ; Fleury, Van Criekingen, 2006). Ce changement infiltre progressivement les mises en scène du quartier produites par les médias, les acteurs politiques locaux (Fijalkow, 2007), les habitants eux-mêmes lorsqu'ils se regroupent en associations de quartier ou qu'ils décrivent leur quartier (Authier, 2008 ; Tissot, 2010a). La revalorisation de l'image du quartier se nourrit cependant très souvent de l'histoire du quartier, de la mémoire locale et de l'esprit des lieux : la gentrification n'est pas une rupture symbolique complète mais bien souvent une revalorisation de composantes anciennes des images du quartier, notamment celles de quartier populaire par exemple (Remy, 1983). Le privilège accordé à la réhabilitation, dans ce type de quartiers, traduit à merveille cette recomposition symbolique à partir des lieux d'antan et accompagne ce que de nombreux nouveaux habitants se représentent comme un retour aux sources porteur d'authenticité. Cette réappropriation de la mémoire locale alimente l'image du « quartier-village », central et convivial, authentique et solidaire, par opposition à l'anonymat des banlieues métropolitaines, des grands ensembles ou même des grands boulevards (Bidou, 1984 ; Chicoine, Rose, 1998 ; Fijalkow, 2007). Ces qualités du quartier peuvent être mobilisées, mises en avant, voire mises en scène, de diverses manières : mobilisation des habitants pour préserver un passé authentique, utilisation du décor urbain ancien par les commerçants, organisation d'événements « localistes » centrés sur l'identité ou l'histoire du quartier, discours politique sur la préservation d'un patrimoine (Capron, Lehman-Frisch, 2007). Ce lien symbolique entre passé et présent est paradoxal : les



nouveaux habitants investissent un passé populaire local mais surtout en détournent largement le sens et les usages. Le cas du quartier lyonnais de la Croix-Rousse est emblématique de la valorisation d'un passé ouvrier et contestataire par une nouvelle élite culturelle et intellectuelle, composée de cadres, d'enseignants et d'artistes aujourd'hui fortement représentés parmi les habitants (Bensoussan, 1982). Plusieurs enquêtes portant sur la Croix-Rousse ont montré l'importance de cette mythologie contestataire dans les représentations de leur quartier chez des habitants n'ayant pas forcément les mêmes origines et positions sociales (Authier, 2001a). À Belleville aussi, derrière les vestiges d'une culture ouvrière du café de quartier, la rue devient le théâtre d'une appropriation symbolique et concrète du quartier par les nouveaux habitants, traduisant leur « capacité de manipuler des codes culturels et sociaux variés [...], d'utiliser et de s'appropriier des espaces à ambiance populaire » (Simon, 1997, p.62). L'une des caractéristiques du processus de gentrification est donc la revalorisation de l'image du quartier, longtemps restée négative et stigmatisante : la gentrification se traduit par la construction progressive d'une image de quartier valorisée et valorisante, c'est la « dimension image » ou « dimension symbolique » du processus.

Processus de réhabilitation du bâti, de revitalisation immobilière et commerciale, d'inversion sociale résidentielle et de revalorisation symbolique d'anciens quartiers populaires et centraux des grandes villes occidentales, la gentrification articule étroitement ces différentes transformations dans le temps et dans l'espace. Affectant le bâti, les modes de vie et les structures sociales locales, elle « est un phénomène à la fois physique, économique, social et culturel. Elle implique non seulement un changement social mais aussi un changement physique du stock de logements, à l'échelle du quartier, enfin un changement économique sur les marchés foncier et immobilier [...] C'est cette combinaison de changements sociaux, physiques et économiques qui distinguent la gentrification comme processus ou ensemble de processus spécifiques. » (Hamnett, 1997)

## **1.2. Diversité des approches et émergence des « acteurs de la gentrification » comme objet d'analyse.**

Définie ainsi, la gentrification offre différentes entrées méthodologiques et différentes facettes aux sociologues qui tentent de la saisir. Cette pluralité explique souvent les débats et les controverses à ce sujet puisque les protagonistes n'abordent en général pas les choses de la même manière. Nous retiendrons ici deux lignes de clivage marquant le champ des recherches sur la gentrification depuis deux décennies. Ce rapide exposé permettra de situer l'approche adoptée dans cette recherche.

Le premier débat a surgi au cours des années 1980 et porte sur les *causes* de la gentrification. Il oppose schématiquement les tenants de la théorie du « rent gap » de Neil Smith aux approches héritées des travaux de David Ley. Chez Smith, le modèle du « rent gap » met au centre les causes économiques structurelles et a été interprété comme un modèle déterministe et « trop » économique (Smith, 1979). La gentrification y est la résultante de la rencontre entre une offre immobilière à bas prix et une demande rationnelle de la part d'investisseurs et d'acteurs bien informés. Les avantages économiques anticipés et les opportunités immobilières expliquent le retour des capitaux vers le centre-ville. Cette approche dessine un modèle à trois étapes dont le déroulement chronologique est systématisé et quasiment prédictif : il distingue des pionniers (gentrification sporadique), des suiveurs (gentrification consolidée) et des super gentrifieurs (gentrification généralisée). « Les groupes sociaux impliqués sont définis principalement en fonction de leur contribution à ce processus » (Collet, 2008, p.125), et leur connaissance sociologique apparaît pauvre

parce que secondaire dans l'explication. A partir de la fin des années 1980, sous la conduite de David Ley, cette conception purement économique est critiquée pour ses aspects réductionnistes, déterministes et caricaturaux (Ley, 1987). Pour de nombreux sociologues français, canadiens et britanniques, la gentrification repose sur autre chose qu'un simple mécanisme de marché : elle renvoie également à des acteurs, à leurs stratégies, leurs comportements et leurs modes de vie (Ley, 1987). Elle n'est pas réductible à une question économique, elle véhicule aussi des ressources culturelles et symboliques, met en jeu des valeurs et des dispositions culturelles, des modes de vie nouveaux et des pratiques individuelles innovantes dans ces anciens quartiers populaires et/ou industriels. Pour Ley, la gentrification n'est pas qu'un rattrapage quantitatif du point de vue économique mais constitue plutôt une transformation qualitative des modes de vie des classes moyennes et supérieures passant par un réinvestissement des quartiers centraux. L'émergence de nouveaux modes de vie construit de nouveaux rapports à la ville et au quartier, trouvant leurs conditions de réalisation dans ces anciens quartiers désaffectés des centres-villes occidentaux. Parcourant la littérature sur la gentrification au début des années 1990, ce clivage semble s'estomper depuis : la prise en compte des différentes dimensions du processus de gentrification semble orienter de plus en plus de recherches et explique notamment notre définition pluraliste préalable. Sans être clos, le débat sur les causes générales de la gentrification n'est plus réellement d'actualité puisque les causes multiples et interdépendantes ne peuvent être réduites à un seul facteur ou un seul effet. Les différents traitements de la question de la gentrification ne nous semblent plus réellement relever d'oppositions théoriques, mais plus fondamentalement de choix méthodologiques et de contextes disciplinaires, voire épistémologiques. La question n'est plus tant de savoir à quoi est due la gentrification de manière générale mais de trouver les échelles pertinentes et les dispositifs méthodologiques pour en améliorer la compréhension. Les travaux qui interrogent la gentrification apparaissent variés et relativement différents les uns des autres parce qu'ils n'entrent pas de la même manière dans ce sujet.

On peut en premier lieu interroger la gentrification comme un processus de transformation urbaine parmi d'autres et tenter d'en délimiter l'extension géographique, le rythme historique et les articulations avec d'autres évolutions socio-économiques des villes d'aujourd'hui. En ce sens, la statistique et les méthodes quantitatives permettent de mesurer la gentrification, de la localiser et de l'identifier dans certaines portions de l'espace urbain, de la confronter également à d'autres processus du changement urbain (rénovation urbaine, éviction, ségrégation, exclusion, etc). Dans ce cadre, il est alors possible de dire si tel ou tel quartier se gentrifie, à quel rythme et rendre compte de l'étendue d'un tel processus à l'échelle de la ville, et au regard également d'autres villes dans d'autres pays. L'apparition des calculs de « ratio de gentrification » en géographie et en sociologie urbaine est un exemple typique de ce type d'approches dans lesquelles la gentrification est saisie à une échelle macrosociologique et en tant que processus global (Préteceille, 2007). Correspondant au nombre de cadres pour 100 employés et ouvriers, ce ratio et ses évolutions historiques permettent de localiser et de quantifier la gentrification à l'échelle d'un quartier et d'une ville (Clerval, 2008a). Ces travaux aboutissent très souvent à des propositions théoriques ou des thèses au sujet de la dynamique urbaine à l'échelle mondiale avec comme point de mire les débats sur l'émergence d'une « ville globale », d'un modèle urbain standardisé, débat largement nord-américain mais dans lequel des chercheurs français apportent également leur contribution (Préteceille, 1995).

Plus récemment encore sont apparus des travaux et des recherches portant sur la gentrification comme programme-clé des politiques de la ville dans le prolongement des travaux de Florida (Florida, 2002). La « politique de la gentrification » est alors

saisie comme une volonté institutionnelle de promouvoir le centre-ville et ses quartiers, voire plus généralement des « villes perdantes » (Rousseau, 2008). Ces recherches ont enregistré l'idée selon laquelle la gentrification est une forme de valorisation et de développement de la ville qui génère des profits, des avantages et redonnent le blason d'espaces urbains longtemps laissés à l'abandon (Florida, 2002). Promoteurs et décideurs politiques auraient donc intérêt ou pourraient au moins profiter des effets de la gentrification qu'ils soient directement financiers et économiques, ou qu'ils passent par un accroissement de fréquentation, d'activité commerciale, de potentiel touristique. De ce point de vue, l'étude des processus de gentrification passe donc par une analyse des politiques publiques, par une fine dissection des acteurs impliqués et surtout de leurs intérêts respectifs, concomitants, divergents, voire contradictoires (Rousseau, 2008). L'approche de la gentrification comme programme de revitalisation urbaine concerne par ailleurs tout autant des acteurs publics, en charge des opérations de politique de la ville, que des acteurs privés, impliqués dans la plupart de ces opérations ainsi que dans les processus de gentrification de consommation et de régénérescence économique des quartiers centraux : elle implique une attention à différentes dimensions du processus de gentrification mais se situe à une échelle singulière, celle des institutions, des réseaux et des acteurs. Elle traverse en réalité de nombreuses recherches portant sur la gentrification qu'il s'agisse de contextes urbains européens (Van Criekingen, 2001 ; Rousseau, 2008), nord-américains (Florida, 2002) ou de contextes urbains très différents, par exemple au Brésil (Scocuglia, 2005).

Plus fidèles aux travaux originels de Ruth Glass, de nombreux travaux prennent le parti de saisir la gentrification à une échelle beaucoup plus fine : celle du quartier d'une part et celle des « gentrificateurs » d'autre part. Depuis le milieu des années 1990, de nombreux travaux sociologiques se concentrent sur les groupes sociaux impliqués dans la gentrification d'un quartier, c'est-à-dire les acteurs qui investissent ou participent d'une manière ou d'une autre à son réinvestissement. D'une manière ou d'une autre, car ces acteurs sont multiples : architectes, agents immobiliers, élus, mais aussi commerçants, urbanistes, personnes fréquentant ou habitant le quartier, personnes qui y travaillent, familles qui le quittent aussi. Parmi eux, est progressivement apparue la catégorie des « gentrificateurs » ou « gentrificateurs », c'est-à-dire les individus, ménages ou groupes sociaux qui investissent concrètement le quartier et qui y sont des nouveaux venus. Les gentrificateurs sont, en premier lieu, de nouveaux habitants du quartier, mais on peut également y inclure d'autres « nouveaux venus », qu'ils y travaillent, y viennent, y consomment ou y tiennent un commerce. En l'absence de précision, « gentrificateur » désignera pour nous un nouvel habitant du quartier. Si l'objet d'étude reste formellement la gentrification, l'entrée choisie est spécifique, constituée par les comportements sociaux, les pratiques et les représentations de groupes sociaux spécifiques, « acteurs de la gentrification » et même « gentrificateurs » en tant que tel. Il s'agit d'une sociologie des gentrificateurs amenant à une compréhension sociologique des processus de gentrification. Ce type de recherches travaille donc la question de la gentrification à partir des modes de vie et des trajectoires des gentrificateurs et à l'échelle relativement fine du quartier, par définition en cours de gentrification. De ce point de vue, la démarche se rapproche de celle de Ley. Elle oriente les recherches pionnières sur la gentrification en France et semble aujourd'hui dominante dans les approches sociologiques de la gentrification (Chicoine, Rose, 1998 ; Capron, Lehman-Frisch, 2007 ; Collet, 2008 ; Charmes, Vivant, 2008). En France, ce type d'approches renvoie à deux questions plus générales qui peuvent expliquer son succès actuel. D'une part, les débats sur la définition, l'évolution et l'homogénéité des classes moyennes trouvent dans ces quartiers et à travers les modes de vie et les parcours des gentrificateurs des éléments de réponse importants. Le

lien entre ces deux questions détermine une bonne partie des travaux et des approches récentes du processus (Bidou-Zachariassen, 2004 ; Oberti, Prêteceille, 2004). D'autre part, l'approche sociologique de la gentrification offre un cas singulier de cohabitation de groupes socialement différenciés dans un même quartier à différentes phases du processus (Authier, 1995 ; Lehman-Frisch, 2008). La sociologie des gentrificateurs fournit ainsi une entrée originale et pertinente pour approcher des formes de cohabitation dans des quartiers où les vagues d'installation de populations sociologiquement différentes produisent des cohabitations souvent inédites dans le reste de l'espace urbain.

Dans cette recherche, nous adopterons de manière privilégiée cette dernière approche pour rendre compte de ce qui sociologiquement permet de comprendre ces pratiques de réinvestissement, ces représentations de la centralité urbaine et du quartier, ces trajectoires de « retour en ville ». Sans négliger les contextes plus larges et les dimensions politiques de la gentrification, l'analyse du rôle et de la place des gays dans les processus de gentrification suppose de se situer à l'échelle de ces pratiques et représentations individuelles afin de comprendre ce qui, chez eux, et d'un point de vue sociologique, amène et attire ici. Par ailleurs, nous ne chercherons pas à trancher dans le débat sur les causes explicatives de la gentrification, car celle-ci nous semble renvoyer non à une explication mono-causale mais à un faisceau d'effets cumulatifs renvoyant à des dimensions multiples de la vie urbaine, économiques et commerciales, culturelles et symboliques, collectives et individuelles. C'est donc à une sociologie des pratiques et des représentations que nous souhaitons nous livrer, en prenant comme entrée celle des acteurs de la gentrification. Reste à comprendre quels en sont les apports, les enjeux et les résultats importants.

## 2. Les gentrificateurs : une catégorie à disséquer.

---

Une fois définies cette approche et cette échelle d'analyse privilégiée, les « gentrificateurs » se définissent par deux traits distinctifs : leur installation relativement récente dans le quartier et leur position dans l'échelle sociale. Cette apparente simplicité cache en réalité une vaste nébuleuse sociologique dont nous tenterons dans un premier temps de délimiter les contours, nécessairement relatifs, et de caractériser les propriétés sociologiques. On montrera qu'en procédant par décomposition de cette catégorie, plusieurs travaux ont exploré et illustré le rôle spécifique de certaines catégories parmi les gentrificateurs. Cette spécificité peut être liée à leur activité professionnelle, à leur sexe, à leur mode de vie, leur situation familiale, voire même à leur...orientation sexuelle.

### 2.1 Les gentrificateurs : une nébuleuse sociologique.

Qui sont les gentrificateurs d'un point de vue sociologique ? Généralement décrits comme appartenant aux « classes moyennes », leur position sociale est des plus floues dans la mesure où les « classes moyennes » se caractérisent aujourd'hui par leur diversité et leur hétérogénéité (Chauvel, 2006). La notion même de classe moyenne a historiquement changé et son contenu reste variable d'une enquête à l'autre, d'un pays à l'autre, d'un auteur à l'autre (Bidou-Zachariassen, 2004). Le débat sociologique sur la définition et les contours des classes moyennes est sans doute l'un des plus denses et les plus fournis de la sociologie française contemporaine. Nous nous contenterons donc de renvoyer aux publications principales sur le sujet (Mendras, 1994 ; Butler, Savage, 1995 ; Bouffartigue, 2004 ; Bidou-Zachariassen, 2004 ; Chauvel, 2006). Il faut cependant souligner que dans ce débat, la question de l'espace apparaît de plus en plus décisive. En particulier, le lieu de résidence et le rapport à l'espace urbain peuvent constituer des éléments de définition des

classes moyennes, des critères de différenciation interne également aux classes moyennes dans leur ensemble (Cartier, Coutant, Masclet, Siblot, 2008). C'est manifeste au sujet des choix résidentiels effectués par ces ménages de type « moyens », mais également dans des choix et des stratégies connexes : l'exemple le plus étudié et le plus net est celui du choix de l'établissement scolaire pour ses enfants, choix dans lequel s'articulent positions sociales des ménages, inégalités d'accès aux établissements prestigieux et inégalités des positions socio-spatiales dans la ville ou l'agglomération (Van Zanten, 2001). La notion même de gentrification renvoie donc au débat sur la définition et la transformation des classes moyennes, mais en retour, les débats sur les classes moyennes ont progressivement pris en compte la dimension spatiale de la définition de ces catégories sociales.

Pour ce qui nous concerne, on peut simplement proposer une approche des catégories sociales composant majoritairement ce que peuvent être les gentrificateurs, en particulier dans le cas français. Les gentrificateurs ne correspondent pas aujourd'hui à l'ensemble des « classes moyennes », ils en composent la frange supérieure le plus souvent, la distinction entre classes moyennes supérieures et classes supérieures pouvant dès lors sembler infime dans certains contextes (Oberti, Prêteceille, 2004). La catégorie des gentrificateurs peut être définie par des critères professionnels (type d'activité, statut professionnel, niveau de qualification), économiques (niveau de revenus) et culturels (niveau de diplôme, capital culturel incorporé sous une autre forme).

En France, elle est d'abord composée d'un groupe d'enseignants et de professions intellectuelles, au capital culturel important et aux revenus suffisamment élevés pour se distinguer des revenus moyens. Nous y trouvons les instituteurs, les professeurs et chercheurs, les journalistes et artistes aux revenus très hétérogènes, les employés exerçant dans le secteur culturel, éducatif et artistique. Ensuite, nous incluons ici un groupe de cadres des secteurs privé et public à capital culturel, scolaire et économique relativement élevés. Exerçant des professions à responsabilité et ayant fait des études supérieures, ils peuvent être cadres moyens ou cadres supérieurs, mais n'ont pas le niveau de rémunération de cadres dirigeants. La distinction entre cadres est souvent fragile : dans plusieurs travaux, une partie des cadres supérieurs est intégrée au groupe des « super gentrificateurs », impliqués tardivement dans le processus de gentrification. On y retrouve les « Yuppies » anglo-saxons (Lehman-Frisch, 2001 ; Florida, 2002) ou « gentrificateurs fortunés » français (Authier, 2008). Un vaste groupe d'employés et de salariés des « nouveaux services » fait également partie de ce groupe, traduisant la montée en puissance de certains secteurs d'activité dans la population active depuis les années 1970. Ces salariés occupent des emplois très différents mais travaillent dans les nouveaux secteurs tertiaires en expansion (informatique, multimédia, communication, médias, services directs aux personnes) qui leur offrent des revenus conséquents et qui concernent, là aussi, des individus ayant fait des études supérieures. Enfin, nous y ajoutons aussi un autre groupe socioprofessionnel composé d'indépendants, de commerçants et de chefs d'entreprise se distinguant des classes supérieures par des revenus souvent moins élevés, même s'ils restent relativement importants. Surtout, ils ne sont pas salariés : ils peuvent être chefs d'entreprise, indépendants ou travailler en free lance ou à la pige, dans les secteurs de la culture, de l'art, de la mode, de la communication, du design, de la presse ou de la publicité. On trouve ici les journalistes pigistes, les designers ou graphistes, les artistes et les publicitaires indépendants. Ce groupe, difficilement identifiable dans la nomenclature socioprofessionnelle de l'I.N.S.E.E., constitue pourtant une population cible dans plusieurs enquêtes qualitatives consacrées aux gentrificateurs (Chicoine, Rose, 1998 ; Collet, 2008).

Cette vaste constellation repose, on le voit, sur la mobilisation de différents critères sociologiques pour définir un groupe social : critères professionnels et économiques, mais aussi dimensions culturelles et scolaires des parcours sociaux. Ceci amène à considérer comme gentrificateurs des populations distinctes qui vont, par exemple, de certains cadres supérieurs de la communication ou de certains universitaires reconnus, potentiels gentrificateurs de haut rang, à des franges moins favorisées de la « new urban gentry » où se rencontrent des attachés de presse, des pigistes, des stylistes en free lance ou des artistes intermittents. Cette diversité peut paraître problématique pour le sociologue mais elle est fondamentale dans la compréhension des processus de gentrification. Elle l'était déjà dans les travaux pionniers du début des années 1980 (Bidou, 1984) et le reste aujourd'hui. Dans le cas de Montréal, cette diversité apparaît sous la plume de Damaris Rose et Nathalie Chicoine pour qui « les nouvelles couches moyennes attirées par les quartiers centraux sont loin de constituer un groupe homogène au plan des revenus et des cheminements professionnels », et pour qui « on a négligé l'étude des rapports à la centralité d'un autre segment de la main-d'oeuvre qui est beaucoup moins favorisé que les professionnels : les petits cols blancs et les employés de service de soutien au tertiaire avancé, œuvrant dans les domaines de l'entretien des édifices à bureau, de la restauration, de l'hôtellerie, de la messagerie etc. » (Chicoine, Rose, 1998, p. 316-317). Dans ce cas précis, les auteures montrent bien qu'au-delà du niveau de revenus, c'est surtout un rapport à la centralité urbaine et des modes de vie peu stables nécessitant une accessibilité au centre-ville qui font de ces individus des gentrificateurs à part entière. Mais ce qui caractérise davantage peut être la sociologie des gentrificateurs depuis une dizaine d'années, c'est qu'elle s'est focalisée sur certaines franges spécifiques de ce vaste groupe afin de décomposer et de décliner ses différents rôles dans la transformation de l'espace urbain. Autrement dit, devant cette hétérogénéité, les sociologues ont procédé par dissection en analysant le rôle de certaines catégories de gentrificateurs définies selon différents découpages de ce groupe social hétérogène. Prolongeant l'idée d'une approche par les acteurs de la gentrification, les recherches ont donc voulu saisir en quoi telle ou telle catégorie pouvait être actrice, impliquée ou mobilisée dans la gentrification d'un espace urbain. Pour mieux comprendre l'orientation de ces travaux et de notre recherche, nous évoquerons ici trois exemples de ces importantes contributions.

### **2.2. Des groupes sociaux au rôle spécifique.**

Parmi les groupes dont le rôle a pu apparaître spécifique et singulier dans les processus de gentrification, nous retiendrons donc trois contributions importantes qui reposent sur des facteurs et des variables sociologiques différents.

Le premier exemple est celui du groupe des artistes dont le rôle de pionnier apparaît régulièrement dans la littérature anglo-saxonne. Leur installation dans des quartiers centraux abandonnés et désaffectés des grandes villes américaines a constitué un levier de la renaissance de ces espaces à Chicago, San Francisco, New York ou dans les grandes villes canadiennes (Ley, 2003). En premier lieu, les artistes s'installent volontiers et massivement dans des quartiers typiques des débuts de la gentrification où le faible coût des logements, l'ambiance populaire et le décor urbain rencontrent chez eux des dispositions spécifiques (Ley, 2003 ; Charmes, Vivant, 2008). Des résultats qualitatifs permettent de comprendre le sens de ces choix résidentiels façonnés par des représentations du monde, de la société et de la ville propres aux artistes. Marqués par une disposition à la critique, sociale et politique, par une attirance pour ce qui est différent et ce qui remet en cause un modèle de consommation standardisée, contestant les normes économiques et marchandes, les artistes interrogés par Ley cherchent donc des quartiers où ce qui

fait la valeur du lieu n'est plus le capital économique ou les ressources financières. Il s'agit alors de trouver des quartiers dans lesquels d'autres valeurs peuvent inverser les hiérarchies dominantes et un quartier populaire peut donc être idéal pour un artiste : un bâti vétuste et une rue restée « dans son jus » peuvent prendre une valeur esthétique importante à ses yeux. Ley inscrit son analyse dans une filiation bourdieusienne : dans le champ artistique, il existe des valeurs et des normes spécifiques, qui se trouvent en relative opposition à des normes marchandes et purement économiques (Bourdieu, 1979). Le capital culturel possédé par la plupart des artistes agit en contrepoint à la prégnance du capital économique dans l'espace social. De ce fait, les artistes procèdent à des choix résidentiels structurés par des motifs propres les conduisant à rechercher des formes d'authenticité, d'alternative et de différenciation des normes dominantes dans des quartiers désaffectés et peu attrayants pour les « dominants ». Par ailleurs, le travail des artistes peut nécessiter ou favoriser le choix d'un type de lieux de résidence, parce que l'espace résidentiel peut souvent être pour ces individus étroitement liés au lieu de travail. Cela peut apparaître à l'échelle du logement, pour le photographe, le vidéaste et leur studio, ou le peintre, le sculpteur et leur atelier : de tels volumes et de tels aménagements sont davantage possibles lorsqu'un ancien bâti relativement peu coûteux est disponible et accessible. Cela peut également apparaître à l'échelle de la ville dans la mesure où la proximité des lieux et des réseaux culturels et artistiques incite à venir s'installer au centre : le cas du quartier de Soho le montrait bien, même si Jean-Samuel Bordreuil critique l'usage généralisé de la notion de gentrification (Bordreuil, 1994). Dans le cas des professions artistiques, l'articulation entre espace résidentiel et espace professionnel renforce donc certains motifs de localisation résidentielle. Dans le cas du Bas-Montreuil par exemple, l'existence de vastes entrepôts industriels abandonnés peut expliquer l'attrait des professions artistiques pour ce quartier et constitue in fine un facteur important de gentrification liée à la spécificité du bâti et aux contraintes du métier d'artiste (Collet, 2008). Enfin, la présence d'artistes dans un quartier constitue également indirectement un catalyseur de la gentrification : les artistes sont des acteurs de la gentrification eux-mêmes mais aussi un élément du décor urbain valorisé et recherché par les autres gentrificateurs. Leurs modes de vie et leur simple présence correspondent en effet à des ambiances urbaines et un voisinage recherché par de nombreux ménages des classes moyennes, culturellement favorisés (Authier, 2008). L'installation des artistes dans un quartier constitue donc, pour eux, un « signal » : les ménages diplômés et issus des classes moyennes et supérieures investissent alors ces quartiers devenus attrayants voire branchés. Vecteur d'un processus d'« esthéticisation »<sup>3</sup> de l'espace, les artistes convertissent les caractéristiques socio-économiques peu attractives du quartier en valeurs positives, voire esthétiques. On retrouve ici le rôle de l'artiste avant-gardiste à travers cette capacité à investir des lieux abandonnés par les autres et cette disposition à agir en décalage ou en contradiction avec les normes dominantes, normes qui valorisent paradoxalement par la suite cette démarche avant-gardiste.

Dans leur diversité, les artistes constituent donc des gentrificateurs au rôle spécifique à ces différents niveaux : leur démarche intellectuelle et esthétique, leurs contraintes professionnelles et l'image qu'ils suscitent chez les autres expliquent pourquoi ils participent activement aux processus de gentrification. Leur rôle de pionnier traverse différents contextes urbains : on le retrouve à Berlin, dans les quartiers de Prenzlauer Berg ou Friedrichshain au cours des années 1990 (Lebreton, Mougel, 2008), mais aussi dès les années 1970 sur les pentes de la Croix-Rousse lyonnaise (Bensoussan, 1982), dans les rues de Castro à San Francisco (Castells, 1983), sur le plateau Mont-Royal à Montréal

<sup>3</sup> Traduction littérale du terme utilisé par Ley, « aestheticisation » (Ley, 2003)

(Rose, 1984 ; Ley, 1986) et plus spectaculairement encore à New York, dans l'East End. Cependant, ce rôle de pionnier est également discuté dans plusieurs contextes urbains où les artistes ne sont plus des pionniers mais apparaissent aussi comme des suiveurs et des accompagnateurs d'un processus déjà impulsé. Cette thèse est développée dans le cas du quartier parisien de Belleville où Elsa Vivant et Eric Charmes qualifient les « artistes off » de suiveurs plus que de pionniers (Charmes, Vivant, 2008). Le débat existant sur ce rôle au cours du processus montre deux choses : d'une part, il confirme malgré tout le rôle particulier de certains artistes dans la gentrification, d'autre part, il invite à considérer le rôle des différents acteurs de la gentrification en lien avec le moment où ils interviennent effectivement dans les transformations locales, c'est-à-dire à relier espace, acteurs et temps.

Un deuxième exemple renvoie au rôle des jeunes actifs « marginaux » du tertiaire avancé et des services dans les métropoles occidentales. Souvent plus diplômés que la moyenne, ils sont « marginaux » au sens où ils connaissent une forme de précarité et de marginalisation sur le marché du travail en raison de leurs statuts instables et incertains du fait du développement des formes particulières d'emploi : temps partiel, piges, free-lance, « petits contrats », missions, etc. Qu'ils soient employés ou travailleurs indépendants (pigistes, free-lance, « petits-contrats »), ces jeunes adultes travaillent et vivent majoritairement dans des grandes villes (Rose, 1987). En explorant leurs modes de vie, leurs usages et leurs représentations de la ville, des travaux montrent que cette catégorie de travailleurs, qui prend une importance croissante parmi la population active des métropoles occidentales, entretient une proximité au centre-ville (Roy, 1992). Les travaux de Damaris Rose et Nathalie Chicoine à ce sujet fournissent des résultats empiriques importants (Chicoine, Rose, 1998). Dans une enquête portant précisément sur cette question, ces deux sociologues ont interrogé deux groupes de jeunes adultes résidant au centre-ville de Montréal : des travailleurs plus ou moins précaires des secteurs de la communication, de l'environnement et des affaires sociales d'un côté, des employés de service de soutien au tertiaire avancé (entretien, restauration, hôtellerie et messagerie) de l'autre. Tous vivent dans des quartiers centraux de Montréal mais tous n'entretiennent pas le même attachement ni le même rapport à leur quartier et à sa localisation centrale. Trois types de rapport à la centralité apparaissent alors : l'un repose sur l'aspect utilitaire du centre-ville, le second sur l'attachement à un mode de vie, le dernier étant une forme de rapport indifférent. Pour une partie de ces jeunes montréalais, le centre-ville est d'abord envisagé dans ses aspects pratiques du point de vue professionnel : il concentre les lieux de travail, les réseaux et ressources professionnels et fournit donc des opportunités d'emploi dans des trajectoires instables où la localisation résidentielle est parfois décisive pour décrocher une mission, obtenir un temps partiel ou pouvoir rapidement venir travailler ponctuellement. On retrouve principalement cette relation au quartier central chez les indépendants pour qui réseau professionnel et réseau personnel se superposent souvent : du point de vue professionnel, mais aussi personnel, en vivant ici, ils ont l'impression d'être au « cœur de l'action » et de se situer à proximité de là où tout se passe pour eux, le travail, mais aussi les relations de sociabilité. La « marginalité » professionnelle incite donc à résider au centre et son développement dans les sociétés occidentales accentue l'attractivité des quartiers centraux. De plus, la centralité permet aussi pour de nombreux jeunes adultes le développement et l'entretien d'un mode de vie spécifique construit en termes de mode de consommation, de pratiques et de représentation de la ville. Ils attachent beaucoup d'importance aux petits commerces du centre-ville, à la proximité des petits magasins d'alimentation et des lieux culturels, au fait de pouvoir s'y rendre à pied par exemple. Ces jeunes citadins sont également attachés à l'image de leur quartier comme



espace de mixité sociale, où la sociabilité et la convivialité entre populations métissées tranchent avec l'anonymat et le conformisme des banlieues résidentielles montréalaises. On retrouve majoritairement ici des travailleurs « marginaux » et quelques employés de l'hôtellerie aspirant à se stabiliser professionnellement. Dans leur cas, le quartier central permet un mode de vie qui correspond à leurs agendas professionnels irréguliers, une proximité vis-à-vis des lieux de travail et des lieux de loisir, et possède une image sociale qui correspond également à leurs souhaits en matière d'environnement social. Enfin, la majorité du groupe des employés de service semble moins attachée à la localisation résidentielle au centre-ville : pour ces enquêtés, le centre-ville est souvent un choix par défaut. A posteriori, ils sont nombreux à apprécier la proximité résidence-emploi mais ils investissent peu dans le quartier ou dans leur logement parce qu'ils envisagent le plus souvent de les quitter bientôt, soit qu'ils ne sont pas originaires de Montréal, soit qu'ils envisagent de s'installer en banlieue par la suite.

Ces trois types de rapport à la centralité ne sont ni exclusifs, ni contradictoires : ils permettent surtout d'observer comment les transformations du marché du travail et les fragilisations professionnelles qui affectent une partie des jeunes citoyens modifient leurs rapports à la centralité urbaine. Celle-ci permet de consolider certains statuts professionnels marginaux, d'associer plus aisément vie professionnelle et vie hors travail tout en offrant des opportunités et des ressources multiples qu'une grande partie de ces nouveaux groupes socioprofessionnels investissent. Elle offre au minimum une accessibilité plus grande en termes d'emplois et des facilités de déplacement que tous ces jeunes adultes apprécient. Cette enquête souligne donc comment certaines franges des travailleurs du tertiaire investissent les quartiers centraux et donc comment des groupes professionnels participent au « retour en ville » que décrit précisément la littérature centrée sur la gentrification. En filigrane, la présence de ce groupe de travailleurs « marginaux » modifie également la vie d'un quartier central qu'il s'agisse des relations sociales à l'échelle du quartier, de son image, de ses rythmes et de ses transformations démographiques et professionnelles (Ley, 1996). Cette importante contribution à la compréhension des processus de gentrification trouve d'ailleurs des échos dans d'autres contextes urbains où les transformations considérables des classes moyennes ont donné naissance à ce groupe de professionnels marginaux, installés au centre-ville des métropoles européennes et nord-américaines (Van Criekingen, 2003 ; Bidou-Zachariasen, 2008).

Ces analyses par découpages socioprofessionnels ne sont pas les seules possibles. D'autres recherches interrogent le rôle de catégories sociales singulières mais dont la singularité ne repose plus essentiellement sur le type d'activité ou de travail exercé. La spécificité de certaines populations repose alors sur d'autres caractéristiques sociales et, pour commencer, sur la question du genre. D'inspiration souvent féministe, il existe ainsi une importante littérature anglo-saxonne consacrée au croisement des questions de genre et de gentrification (Rose, 1987 ; Caulfield, 1989 ; Knopp, 1992 ; Bondi, 1999). Cette littérature peu connue en France interroge fondamentalement le rôle des femmes dans la gentrification : ces travaux proposent des résultats convergents mais des interprétations variables selon les orientations intellectuelles de leurs auteurs. Sous l'effet de la participation croissante des femmes au marché du travail, en particulier dans certaines activités de services, et de l'évolution du rôle de la femme au sein du ménage, les femmes sont de plus en plus confrontées à la contrainte d'un double rôle qui conjugue le travail domestique non rémunéré et le travail rémunéré en tant que tel dans leur activité professionnelle. C'est cet arbitrage qui explique pour la plupart des auteurs la surreprésentation des femmes actives dans la population résidant dans les quartiers centraux. La centralité permet de conjuguer plus facilement ces contraintes spécifiquement féminines parce qu'une localisation centrale

permet la réduction des déplacements, la proximité avec les emplois auxquelles les femmes peuvent accéder et la proximité des services de soutien aux mères de famille (garde d'enfants, écoles, crèches et institutions éducatives ou de la petite enfance). C'est donc l'articulation nouvelle entre carrières professionnelles et rôles familiaux féminins qui explique l'attractivité qu'exercent les quartiers centraux et en voie de gentrification auprès d'un nombre croissant de femmes des classes moyennes et supérieures (Rose, 1987 ; Caulfield, 1994). Certains auteurs y voient donc une condition spatiale d'émancipation féminine et de résolution des tensions auxquelles les femmes occidentales actives sont exposées, alors que d'autres y repèrent précisément de nouvelles formes d'asservissement des femmes, dans la mesure où la gentrification constitue une pérennisation de l'exploitation économique des femmes dont l'activité professionnelle s'ajoute au travail domestique non payé au sein du foyer domestique (Knopp, 1992 ; Bondi, 1999). Au-delà de ces interprétations variables, les femmes peuvent ainsi apparaître comme des populations particulièrement investies dans les processus de retour au centre à travers deux de leurs composantes. Une première population féminine, relativement nouvelle, serait constituée de femmes actives vivant seules ou avec leurs enfants au sein de ménages monoparentaux : ces femmes seules sont particulièrement nombreuses au sein des quartiers gentrifiés, elles sont diplômées, exercent des métiers bien rémunérés mais ont rompu d'une certaine manière avec une structure domestique patriarcale (Markusen, 1981). Elles vivent seules ou élèvent seules leurs enfants : le centre-ville leur permet de mieux disposer de leur temps, de bénéficier de services de soutien lorsqu'elles ont des enfants et de conjuguer avec efficacité travail et vie personnelle ou familiale. Cette composante de la population féminine est souvent la plus investie dans le quartier et la plus attachée au centre-ville, à ses nombreux services, ses lieux de loisir et ses facilités en termes de transport et de déplacement. Un autre groupe de femmes est constitué par celles qui vivent en couple sans enfants ou avec peu d'enfants : elles sont également souvent actives et très diplômées, mais pour elle, le quartier central est surtout pratique et utile puisqu'il permet d'assumer un emploi extérieur rémunéré et un travail domestique non payé mais important. Les tâches dévolues au rôle d'épouse ou de mère sont plus importantes dans ce cas et les facilités offertes par le quartier central apparaissent déterminantes dans les choix résidentiels. Dans les deux cas, la spécificité de la condition féminine reste décisive dans la compréhension de cette attirance des femmes pour des quartiers centraux offrant des conditions de vie propices à ces modes de vie singuliers. Certains auteurs soulignent, enfin, que le quartier gentrifié possède une « ambiance tolérante » selon les termes de Damaris Rose, particulièrement valorisée par ces femmes actives qui cherchent à conjuguer épanouissement personnel (professionnel, amoureux, conjugal) et responsabilités multiples (professionnelles, familiales, parentales) (Rose, 1994). L'introduction de cette variable du genre n'est pas anecdotique. Pour certains chercheurs, elle constitue même un rouage central dans la compréhension des logiques de la gentrification. Parce que les approches en termes de classes sociales ou de groupes définis socio-économiquement se trouvent aujourd'hui confrontées à la diversité croissante des classes moyennes et des gentrificateurs, le raisonnement en termes de configurations sociologiques à l'échelle du ménage ou de l'individu peut paraître plus fécond. De ce point de vue, les conclusions d'Alan Warde sont suggestives et exemplaires : « Gentrification is a process of the displacement of one class by another, but its dynamics are better understood as originating in changes in the labour-market position of women » (Warde, 1991, p. 231).

Ce type d'analyses peut être élargi à des approches qui mettent l'accent non plus sur les positions socioprofessionnelles des individus et des ménages impliqués dans la gentrification mais plutôt sur les configurations domestiques et les types de ménages présents dans les quartiers en cours de gentrification. Sans en faire le détail exhaustif,

on évoquera rapidement et pour conclure le cas des ménages « solos », c'est-à-dire des ménages d'une seule personne. Là encore, le fait de vivre seul constitue à la fois une caractéristique surreprésentée parmi les habitants des quartiers centraux connaissant ou ayant connu un processus de gentrification et un facteur favorisant l'installation dans ce type de quartiers. De récents travaux sur les ménages solos du Plateau Mont-Royal à Montréal montrent que les ménages solos président à un arbitrage subtil entre ancrage et mobilité (Charbonneau, Germain, Molgat 2009) : ils investissent plus que les autres le quartier résidentiel (sorties, fréquentation des bars, restaurants, associations de quartier) et investissent matériellement et affectivement leur logement, mais passent en même temps moins de temps chez eux que les autres et sont plus mobiles que les autres dans la ville. Ils trouvent donc dans le quartier gentrifié un lieu d'ancrage confortable et agréable qui permet facilement cet attachement et cette mobilité à partir du centre (Germain, 2009). Ils y trouvent généralement aussi une ambiance urbaine de tolérance et d'ouverture qui supporte, voire valorise, des modes de vie différents des normes sociales traditionnelles : celles du couple cohabitant, comme celles du ménage familial ou de la superposition entre famille et espace domestique du logement. Ces dernières remarques permettent de comprendre comment des hommes et des femmes vivant plus souvent que les autres seuls ou sans enfants, et recherchant des environnements sociaux tolérants, peuvent être attirés par des quartiers gentrifiés ou en cours de gentrification. Or, parmi eux, ne trouve-t-on précisément un groupe singulier : celui des homosexuels ?

### 3. Pourquoi les gays ?

---

De nombreuses approches sociologiques de la gentrification se sont donc progressivement intéressées aux caractéristiques sociologiques et aux modes de vie singuliers des gentrificateurs. Reste à comprendre pourquoi, dans la continuité avec ces approches, nous avons choisi de nous focaliser sur les populations homosexuelles masculines, c'est-à-dire sur les « gays ». Du point de vue de la sociologie urbaine, développé dans ce chapitre, deux arguments essentiels permettent de justifier ce questionnement : l'un concerne la sociologie des populations homosexuelles, l'autre renvoie plus spécifiquement à l'apparition des « quartiers gays » dans les métropoles occidentales.

#### 3.1. Un argument sociodémographique : profil des populations homosexuelles.

En premier lieu, la connaissance statistique des populations homosexuelles permet d'en comprendre les spécificités sociologiques. Cette approche par la statistique est délicate puisque les sources statistiques sont peu nombreuses et qu'elles comportent des biais importants en termes de recrutement et de déclaration (Messiah, Mouret-Fourme, 1993 ; Schiltz, 1997). L'homosexualité se révèle particulièrement résistante à l'outil statistique (Lert, Plauzolles, 2003). En France, les résultats de trois types d'enquête peuvent cependant être mobilisés : les Enquêtes Presse Gay (EPG) réalisées tous les 3-4 ans environ depuis le milieu des années 1980, les enquêtes Baromètre Gay réalisées en 2000, 2002 et 2005 et l'enquête Analyse des Comportements Sexuels des Français (ACSF) réalisée par l'I.N.S.E.E. en 1993 et en 2005 (Bajos, Spira, 1993 ; Bajos, Beltzer, Bozon, 2006). La première est réalisée auprès de lecteurs de la presse gay et la seconde sur les lieux de rencontre gay (bars, saunas, lieux extérieurs). Toutes deux reposent sur les réponses spontanées et volontaires des personnes qui fréquentent ces lieux, des lecteurs de presse gay ou des internautes lors des dernières campagnes : les répondants s'y déclarent très majoritairement homosexuels. L'enquête ACSF est réalisée auprès d'un échantillon

représentatif de la population française et porte sur la sexualité de la population « générale » : les répondants ne sont pas spécifiquement homosexuels, et les personnes se déclarant homosexuelles sont de fait peu nombreuses dans les échantillons (Bajos, Beltzer, Bozon, 2006). Ces dispositifs méthodologiques variables ont un effet important sur les résultats produits.

On ne peut pas, en premier lieu, déterminer les effectifs de la population homosexuelle dans un pays : les différentes tentatives et discussions à ce sujet aboutissent à des indéterminations, entre surestimations probables et sous-estimations liées à de nombreux facteurs (Lert, Plauzolles, 2003). La proportion d'homosexuels dans une population donnée semble trop varier selon l'environnement social, géographique (métropole, petite ville, campagne) et les modalités d'enquête (conditions de passation, formulation des questions) pour que l'on puisse en proposer une évaluation robuste. Malgré cette incertitude de départ, on observe cependant des régularités sociologiques convergentes au sujet des caractéristiques sociologiques des populations qui se déclarent homosexuelles et il est possible de dresser un rapide portrait de ce groupe. Que peut-on en retenir ?

L'annexe 1 présente quelques résultats statistiques issus des différentes sources disponibles à ce sujet mais, par souci de concision, on peut en résumer rapidement la tendance globale. Les différentes enquêtes traduisent toutes des singularités en termes d'âge, de taille et de configuration du ménage, de profession et de niveaux de revenus mais aussi de parcours scolaire et de lieu de résidence. Parmi les populations se déclarant « homosexuelles », on constate d'abord la surreprésentation des hommes et l'on s'intéressera uniquement ici à leur cas. Globalement, la population gay se caractérise par sa jeunesse et par une surreprésentation récurrente des 25-44 ans et notamment parmi eux, celle des 30-39 ans. Dans la hiérarchie socioprofessionnelle, les gays occupent plus souvent que l'ensemble des emplois de « Professions intermédiaires » et de « Cadres supérieurs et professions intellectuelles ». Ils sont également surreprésentés parmi les employés, mais sous-représentés parmi les ouvriers, les agriculteurs et les chefs d'entreprise, artisans et commerçants. Les gays se situent donc majoritairement et plus souvent que les autres dans les classes moyennes et notamment dans leur frange supérieure. Ce résultat est confirmé systématiquement par deux autres aspects de leurs parcours et conditions de vie : ils sont beaucoup plus diplômés que les autres et disposent de revenus supérieurs à la moyenne. Comme dans de nombreux pays occidentaux, les gays français constituent ainsi une population favorisée socialement, marquée par un fort taux d'activité et par des ressources culturelles, économiques et professionnelles plus élevées que la moyenne (Pollak, 1982 ; Nardi, Schneider, 1998). On trouve selon certains auteurs des surreprésentations professionnelles plus précises encore parmi les gays (Pollak, 1982). Pour plusieurs auteurs, cette position sociale favorisée tranche souvent, et plus souvent que pour les autres hommes, avec des origines familiales modestes avec lesquelles les gays déclarent plus souvent que les autres avoir rompu (Adam, Schiltz, 1995). Les auteurs s'accordent à penser que les trajectoires sociales des gays se singularisent par une autonomie familiale et sociale précoce et un surinvestissement scolaire, vecteur d'une mobilité sociale plus forte que pour l'ensemble de la population. En suivant Michael Pollak et Marie-Ange Schiltz, on peut parler ici de trajectoires sociales de compensation : l'homosexualité, vécue comme un stigmate et un handicap plus ou moins forts selon les milieux d'origine, pousserait les jeunes gays à compenser cette dévalorisation sociale initiale par une valorisation scolaire, professionnelle et économique (Pollak, 1982 ; Schiltz, 1997 ; Adam, 1999). Elle passe par l'acquisition de diplômes élevés, par une carrière professionnelle dans des professions valorisées et valorisantes, par l'acquisition de ressources économiques, culturelles et symboliques considérables et souvent plus

importantes que celles dont disposaient leurs parents. La comparaison de tables de mobilité intergénérationnelle chez les gays et chez les autres hommes montre cet écart (Schiltz, 1997). Cette mobilité sociale s'accompagne bien souvent d'une mobilité géographique vers l'urbain que confirme la surreprésentation des urbains parmi les gays, et notamment la surreprésentation des grandes agglomérations et de la région parisienne dans les lieux de résidence des gays interrogés :

**« En comparaison avec les jeunes gens de leur âge, les trajectoires biographiques des jeunes homosexuels prennent des allures spécifiques : l'autonomie vis-à-vis de la famille est plus précoce, les investissements scolaires et professionnels acquièrent de l'importance, ces investissements favorisent sans doute les mobilités vers des milieux plus tolérants où les possibilités de rencontres avec des pairs sont plus nombreuses. » (Schiltz, 1997, p.1508).**

De plus, les homosexuels vivent nettement plus souvent que les autres en ménage de petite taille, en particulier en ménage solo. Ils vivent moins souvent que les autres en couple cohabitant. De fait, ils vivent encore très peu souvent avec des enfants et développent également des configurations conjugales relativement atypiques : ils se déclarent plus souvent que les autres célibataires mais aussi plus fréquemment en couple non cohabitant. Si elle apparaît souvent plus variée et plus complexe que pour le reste de la population, la conjugalité gay a pour conséquence de réduire considérablement, et en moyenne, la taille du ménage, sans réduire d'ailleurs nécessairement la taille du logement (Bouthillette, 1994).

Malgré les biais importants et inhérents à ce type d'enquêtes, les conséquences de tels résultats sont importantes et devraient être soulignées par la sociologie urbaine. En effet, les gays seraient plutôt de jeunes adultes, appartenant souvent aux classes moyennes et supérieures, fortement diplômés, disposant de revenus supérieurs à la moyenne, vivant en ménage de petite taille, attirés par les métropoles. Ces caractéristiques sociologiques en font des candidats potentiels au groupe des gentrificateurs. Si l'on y ajoute l'allure idéal-typique de leurs trajectoires sociales et la signification de rupture ou de fuite que celles-ci peuvent avoir, on parvient facilement à imaginer des trajectoires résidentielles et biographiques orientées vers le centre-ville, au regard des travaux précédents consacrés aux gentrificateurs dans leur ensemble comme dans leurs singularités professionnelles et sociologiques. Les gays, homosexuels masculins, constituent donc un groupe social dont l'implication dans la gentrification paraît sociologiquement probable et mérite examen.

### **3.2. Les « quartiers gays », des quartiers gentrifiés.**

Une autre observation sous forme de corrélation renforce cette hypothèse. La présence des homosexuels en ville et l'existence de lieux de rencontre et de sociabilité gay n'est pas une nouveauté dans l'espace urbain : de tels lieux, plus ou moins légaux, plus ou moins formels, ont marqué l'espace urbain et ont même pu s'y développer avec une vivacité remarquable, à New York ou à Londres, comme à Paris ou Berlin (Barbadette, Carassou, 1981 ; Weeks, 1990 ; Tamagne, 2000 ; Chauncey, 2003). A partir des années 1960 cependant, cette présence de lieux spécifiquement destinés aux populations homosexuelles, majoritairement masculines, prend la forme d'une concentration spatiale spectaculaire et nouvelle dans plusieurs métropoles occidentales. Elle aboutit à l'émergence de « quartiers gays » dans le paysage urbain nord-américain puis européen, et dans les représentations sociales désignant par ce terme ce regroupement spatial. On reviendra précisément dans la suite du texte sur ces processus complexes d'apparition spatiale et sociale des quartiers gays, mais pour l'heure on se contentera de rappeler ce que sont ces quartiers et de souligner la spécificité de leur localisation dans l'espace urbain.

La notion même de quartier suscite des débats intenses chez les géographes, comme chez les sociologues urbains (Authier, Bacqué, Guérin-Pace, 2007). Renvoyant initialement à une portion plus ou moins étendue de l'espace urbain, elle ne se limite pas à un simple découpage géographique parce que le quartier recoupe d'autres spécificités en son sein. Les critères possibles de définition des quartiers gays en sont un exemple parmi d'autres : ils sont multiples, mais permettent d'identifier ces espaces dans la ville. Par « quartiers gay » on désignera donc, dans cette thèse, des espaces plus ou moins étendus de l'espace urbain dans lesquels se conjuguent théoriquement trois phénomènes. Pour le sociologue, les quartiers gays se présentent aujourd'hui avant tout comme des espaces commerciaux et c'est un critère économique et commercial qui permet en premier lieu de définir ces espaces. Ces quartiers regroupent la majorité des commerces spécifiquement destinés et orientés vers les populations homosexuelles : bars, restaurants, discothèques et boîtes de nuit, mais aussi, depuis quelques années, boutiques et services spécialisés, de l'agence de voyage au salon de coiffure en passant par la librairie labellisée homosexuelle ou le magasin de vêtements. Selon la trame urbaine locale, cette concentration commerciale peut s'étendre sur plusieurs centaines de mètres le long d'une rue centrale en Amérique du Nord par exemple (la rue Sainte-Catherine Est, dans le Village Gai de Montréal), se déployer dans des petites ruelles escarpées du centre historique (Bairro Alto à Lisbonne) ou occuper majoritairement quelques rues adjacentes d'un quartier central (Le Marais à Paris). Dans tous les cas, le quartier gay est le secteur de la ville où l'on constate une forte concentration des commerces et des établissements récréatifs fréquentés par et destinés aux homosexuels, principalement masculins, les lieux lesbiens y étant le plus souvent très minoritaires (Aldrich, 2004). Cette concentration colore donc les quartiers gays d'une centralité commerciale très attractive, quelques établissements se localisant à distance de ce centre névralgique (Redoutey, 2004). A ce critère commercial, s'ajoute un critère symbolique nourrissant l'image du quartier comme quartier gay. Le Castro District de San Francisco ou le Marais parisien offrent des traces concrètes et symboliques de la présence homosexuelle locale qui sont autant de signes et de symboles d'une identité spatiale et culturelle singulières. L'observation empirique permet d'y repérer des surreprésentations dans l'espace public : hommes ou femmes échangeant des signes d'affection<sup>4</sup>, images, posters, flyers mettant en scène des homosexuels, vitrines de commerces et, surtout, présence du rainbow-flag, le drapeau arc-en-ciel, symbole international de la communauté homosexuelle, sur les devantures ou dans la rue (drapeau ou autocollant). Ces éléments matériels, visibles ici plus qu'ailleurs, et parfois même spectaculaires, sont autant d'indicateurs empiriques d'un critère symbolique définissant également ce qu'est un quartier gay : c'est-à-dire un quartier où l'homosexualité occupe par ses mises en scène l'espace public de manière plus visible et plus explicite que dans d'autres quartiers de la ville. Cette visibilité symbolique, décrite et analysée dans plusieurs travaux de géographie nord-américains (Forest, 1995 ; Bouthillette, Ingram, Retter, 1997), est relayée et consolidée par les discours médiatiques et les représentations de sens commun. Le quartier est aussi *le* quartier gay de telle ou telle ville parce que les individus se le représentent ainsi et parce que les médias, les institutions éventuellement, le désignent ainsi et en construisent une image fonctionnant largement comme une évidence « naturelle » qui n'en a que l'apparence. Comme pour d'autres types de lieux, cette logique de la désignation symbolique peut avoir une puissance performative considérable et

<sup>4</sup> Les mains tenues ou baisers échangés entre deux personnes du même sexe peuvent en être des exemples, même si le contrôle méthodologique sur ce type d'indicateurs reste très fragile pour le chercheur (Blidon, 2008b).

renforcer les conséquences sociologiques et spatiales du théorème de Thomas<sup>5</sup>. Le quartier est aussi, et peut être avant tout, un lieu de résidence : cette lapalissade est très souvent oubliée lorsqu'on s'intéresse aux quartiers gays. Or, malgré la surcharge commerciale et symbolique qui les caractérise, les quartiers gays disposent aussi d'un stock de logements. On peut établir un critère résidentiel de définition qui reposerait sur la surreprésentation résidentielle des homosexuels dans les logements du quartier gay. Ce critère résidentiel est évidemment plus fragile pour le moment puisque les données de recensement dans la plupart des pays occidentaux ne permettent pas d'obtenir cette information<sup>6</sup>. Plusieurs indicateurs secondaires sur lesquels nous reviendrons plus tard permettent de penser que, dans ces quartiers, les homosexuels sont également présents dans les logements, sans doute plus significativement qu'ailleurs (Giraud, 2007). Si la figure du ghetto résidentiel est évidemment caricaturale, on peut penser de manière prudente que les quartiers gays sont aussi des lieux de résidence privilégiés par les homosexuels (Castells, Murphy, 1982 ; Forest, 1995 ; Nash, 2006). Les quartiers gays sont donc à saisir à des échelles différentes comme des espaces urbains marqués par une présence homosexuelle s'incarnant dans les différentes composantes de la vie d'un quartier. Ces critères de définition permettent de rendre compte de l'originalité de ces quartiers au regard d'autres espaces urbains et, surtout pour l'heure, de les repérer dans leur contexte urbain immédiat. On trouve des quartiers gays essentiellement dans les grandes métropoles occidentales et ce, depuis une vingtaine d'années, mais on repère également des embryons de quartiers gays dans des contextes plus exotiques comme en Asie du Sud-Est (Aldrich, 2004 ; Sibalís, 2004).

Cette recension empirique de New York à Sydney, en passant par Londres, Paris, San Francisco, Madrid, ou même Hong Kong, se conjugue à une curieuse corrélation sociologique et historique. Les quartiers gays ont ainsi systématiquement émergé dans des espaces urbains marqués par un processus de gentrification avéré ou en cours (Sibalís, 2004). A l'image des artistes, cette distinction entre « avéré » et « en cours » renvoie au contexte dans lequel interviennent les acteurs, ce contexte étant variable selon les cas et important dans l'analyse de leur rôle dans le processus de gentrification. Ceci dit, ces quartiers se situent donc tous dans des quartiers historiques du centre ayant connu une phase de paupérisation, de dégradation du bâti et de délabrement urbanistique et économique, mais ayant connu par la suite une réhabilitation significative, une renaissance commerciale et symbolique, un embourgeoisement résidentiel passant par un retour en ville de classes moyennes et favorisées et une relative éviction des habitants modestes de ce quartier (Sibalís, 2004). Cette corrélation surprenante est plus ou moins synchrone du point de vue historique : l'installation des commerces et des populations gays dans le quartier peut précéder, accompagner ou succéder aux premières traces de la gentrification, mais à moyen et long terme, ces deux processus se rencontrent donc dans différents contextes urbains. On les retrouve dans plusieurs métropoles aux États-Unis et au Canada : à New York, dans le quartier de Chelsea et dans la célèbre rue Christopher Street, à San Francisco, dans le quartier emblématique de Castro, à Los Angeles dans West Hollywood, mais aussi à Chicago sur les rives de Lakeview, dans le quartier rebaptisé « Boystown », à Washington (entre la 17th Street et Dupont Circle), Montréal (quartier du Village Gai), Toronto (Cabbagetown, Church and Wellesley Street), Boston (South End) ou Vancouver

<sup>5</sup> Célèbre thèse sociologique donnant une place fondamentale à la subjectivité et aux représentations des acteurs dans la définition même des réalités sociales et résumée dans la formule « If men define situations as real, they are real in their consequences », in THOMAS W. I., THOMAS D. S., *The Child in America*, Knopf, New York, 1928, p.572.

<sup>6</sup> Même si des inflexions récentes sont apparues, le recensement canadien permet depuis quelques années d'identifier par exemple les couples de même sexe au sein d'un même ménage recensé, mais cet élément ne concerne évidemment que les couples.

(Davie Village). Ces quartiers n'ont pas la même histoire, ni la même physionomie mais constituent tous des quartiers gays plus ou moins complets<sup>7</sup> et des quartiers ayant connu une gentrification, plus ou moins intense et plus ou moins précoce. On retrouve également cette configuration dans des paysages urbains plus anciens et moins rectilignes dans leur topographie, en Europe : à Madrid, dans l'ancien bastion ouvrier de Chueca, à Londres (Old Compton Street, dans le quartier de Soho), Paris (Le Marais), Lisbonne (dans les rues étroites du Bairro Alto), de même qu'à Manchester (Canal Street), Bruxelles (quartier Saint-Jacques) ou dans certaines portions gentrifiées et très fréquentées par les gays de l'ancien Berlin-Est (Prenzlauerberg, Friedrichshain). A l'échelle mondiale, ces configurations sont repérables également ailleurs : à Sydney (Oxford Street), Mexico (Zona Rosa de Coyocan) ou Buenos Aires. Ce qui est commun à ces espaces, c'est bien cette association cumulative de deux logiques urbaines : d'une part, un passé populaire et un processus de gentrification plus ou moins intense et prenant des formes variables dans le temps et dans l'espace, d'autre part, une présence homosexuelle significative dans le quartier et nourrissant un statut plus ou moins labellisé et affirmé de « quartier gay ». Des chercheurs ont donc déjà repéré cette corrélation et tenté d'en tirer des hypothèses sociologiques tout en soulignant le manque de données robustes à ce sujet (Lauria, Knopp, 1985 ; Sibalis, 2004). Ce constat est en grande partie à l'origine de cette recherche qui souhaite travailler ces intuitions et ces questions de départ en profondeur et combler un vide empirique et scientifique tout à fait patent dans la sociologie française.

Rappelons en effet, pour terminer, que cette question n'a pas bénéficié du même traitement en France et dans les recherches anglo-saxonnes. En France, le rôle des gays dans la gentrification n'est pas une question très investie et n'a pas, par exemple, mobilisé jusqu'ici d'enquête empirique en tant que telle. Le bilan anglo-saxon est plus riche et plus robuste. Depuis la fin des années 1970, on trouve donc dans la littérature dite des *Urban Studies* différentes contributions centrées sur l'implication des populations homosexuelles dans les processus typiques de gentrification. Ces travaux seront mobilisés plusieurs fois dans cette thèse, mais nous pouvons déjà en présenter trois aspects. La première occurrence est constituée par le célèbre travail de Manuel Castells sur le quartier de Castro, à San Francisco (Castells, Murphy, 1982 ; Castells, 1983). A partir du cas de San Francisco, Castells insiste d'abord sur les transformations sociales et spatiales à l'œuvre dans les grandes villes nord-américaines au tournant des années 1980, en montrant comment un certain nombre de quartiers centraux vétustes se réaniment avec la naissance et l'installation de groupes sociaux encore marginaux mais en quête de lieux d'expression et d'espaces de vie : jeunes, étudiants, populations immigrées, artistes de la mouvance beatnik et groupes hippies, mais aussi homosexuels (Castells, 1983). Plus encore, l'installation massive et la visibilité croissante des gays dans le Castro District constituent le premier exemple frappant de renaissance d'un quartier sous l'impulsion des gays. Au moment même où de nombreux gays s'installent dans les vieilles maisons victoriennes typiques du quartier et les restaurent, les espaces de consommation et de loisirs fréquentés par les homosexuels se développent aussi à travers certains commerces et de nombreux bars, tenus par des gays et/ou fortement fréquentés par les gays. Ceci traduit pour Castells l'assise croissante d'une communauté gay qui se rend visible dans les limites d'un quartier disponible de fait et qui offre alors la sécurité, la liberté, la tolérance et un certain confort social. En un sens, les gays s'emparent de ces espaces délaissés et surtout les transforment. Cette ré-appropriation se traduit à Castro par la rénovation du bâti dès le milieu des années 1970, par l'organisation et la ritualisation de fêtes de quartier à tonalité ouvertement gay, et enfin par la création, la structuration et l'entretien de réseaux de relations regroupant

<sup>7</sup> Au sens où les trois critères définis précédemment sont inégalement validés selon les cas.



des commerçants, des associations, des représentants politiques et des habitants gays du quartier. L'originalité du travail de Castells est double, selon nous : d'abord, il identifie explicitement et spécifiquement les gays comme des acteurs essentiels du renouveau de Castro, mais aussi, de façon plus diffuse, des quartiers de Noe Valley et de Polk. Plus encore, il se donne les moyens méthodologiques de mesurer et d'illustrer ce rôle en mobilisant des données statistiques (sur le commerce, les comportements électoraux, les prix du logement, la taille des ménages, notamment) et en construisant des indicateurs, en particulier cartographiques, qui permettent de saisir comment les gays ont transformé Castro.

Ce texte est, en quelque sorte, « fondateur » pour nous. Il trouve, par la suite, un écho dans plusieurs réflexions théoriques s'inspirant des pensées féministe et marxiste mais prenant pour objet l'affirmation spatiale des populations homosexuelles au centre de l'espace urbain (Lauria, Knopp, 1985). L'émergence de quartiers gays dans les grandes villes américaines constitue, pour ces auteurs, la réponse *spatiale* des gays face à l'oppression *sociale* dont ils ont été et dont ils sont encore victimes. Cette approche envisage l'homosexualité dans sa forme communautaire comme la mobilisation collective d'individus minoritaires, sortant du « placard » et affirmant leur existence collective spécifique au cœur de l'espace urbain : elle renvoie à ce que l'on peut désigner comme une « épistémologie du placard » dont les dimensions spatiales et visibles sont décisives (Kofosky Sedgwick, 1990 ; Chauncey, 1998). Ces réflexions théoriques n'ont pas pour objet central la gentrification mais, chemin faisant, les auteurs ne manquent pas de souligner certaines spécificités sociologiques de la population gay expliquant son caractère avant-gardiste dans l'espace urbain : faible contrainte familiale, engagement dans une sociabilité dense à l'extérieur du foyer, forte implication dans certains secteurs d'emploi<sup>8</sup> de plus en plus concentrés en centre-ville (Knopp, 1990). Des auteurs comme Mickey Lauria ou Larry Knopp permettent de penser la spécificité sociologique des populations homosexuelles dans sa relation à la reconfiguration de l'espace urbain métropolitain dans l'Amérique du Nord des années 1980. Peu nombreux, ces travaux affirment dès lors la nécessité d'approfondir *empiriquement* ces hypothèses (Lauria, Knopp, 1985). On peut alors trouver quelques contributions empiriques plus récentes et qui consolident encore les acquis à travers plusieurs monographies anglo-saxonnes dans les années 1990. Il s'agit ici clairement de traiter de la question du rôle des homosexuels dans la réhabilitation d'un quartier abandonné et vétuste et d'observer empiriquement ce rôle à l'échelle d'un quartier investi comme terrain d'enquête. On citera ici les travaux d'Anne-Marie Bouthillette à propos du quartier de Cabbagetown à Toronto et ceux de Jon Binnie et Beverley Skeggs sur le cas de Canal Street à Manchester. Dans les deux cas, l'approche du quartier gay est d'emblée reliée à son histoire, au contexte urbain dans lequel il émerge et à sa sociologie résidentielle. Le lien entre gentrification et présence homosexuelle est donc mis en lumière, puis disséqué et explicité à différentes échelles et selon ses différentes dimensions : spécifiquement résidentielles et immobilières dans le cas de Cabbagetown (Bouthillette, 1994), plus commerciale, touristique et symbolique dans le cas de Canal Street (Binnie, Skeggs, 2002). Différentes monographies de ce type apparaissent donc dans le champ des études urbaines anglo-saxonnes depuis une quinzaine d'années (Forest, 1995 ; Bouthillette, Ingram, Retter, 1997 ; Hindle, 2001 ; Podmore, 2006). Mais leur diffusion en France n'a visiblement pas beaucoup inspiré les sociologues et n'a suscité aucune investigation empirique approfondie à ce sujet.

<sup>8</sup> On peut évoquer ici les emplois du tertiaire avec quelques secteurs récurrents : secteurs culturels, presse et médias, publicité et communication, éducation et santé notamment.

## Conclusion

---

La question du rôle des populations homosexuelles dans les processus de gentrification apparaît donc à travers ses différents visages. Elle est d'abord le résultat d'une évolution historique : celle qui affecte les manières de penser sociologiquement la gentrification. A ce titre, notre recherche est alors située historiquement et disciplinairement comme un prolongement des approches de la gentrification « par les acteurs ». Elle est ensuite informée par l'hétérogénéité de ces groupes de « gentrifieurs » dont les propriétés sociologiques sont à comprendre précisément, dans leur relation aux espaces vécus, traversés et occupés. Par ailleurs, des arguments démographiques et géographiques permettent de légitimer cet objet d'étude : les gays sont des candidats sociologiques probables à la gentrification et l'émergence des quartiers gays dans des espaces en cours de gentrification consolide encore cette hypothèse. Enfin, si des recherches anglo-saxonnes ont saisi l'intérêt d'un tel questionnement et en ont mesuré l'importance scientifique, il n'existe pas aujourd'hui de tel programme de recherche en France. C'est en partie ce vide scientifique que cette recherche se propose de combler en proposant une contribution à la sociologie de la gentrification prenant le parti d'une entrée singulière par le rôle des populations homosexuelles masculines dans ce processus. Mais cette recherche s'inscrit également dans une autre filiation, celle d'une approche sociologique des homosexualités.

## Chapitre 2 : L'espace dans la sociologie des homosexualités.

Parce qu'elle mobilise le terme d'homosexualité, cette recherche implique nécessairement l'exploration d'un autre chantier sociologique que celui de la sociologie urbaine, un chantier consacré à l'objet « Homosexualité », que l'on désigne ici une caractéristique individuelle, un fait social collectif ou un ensemble d'individus composant une population. Cette recherche croise donc deux domaines de la sociologie, qui ont, a priori, peu en commun et qui sont surtout peu équivalents du point de vue de leur statut, de leur histoire et de leur assise scientifique et institutionnelle. Composante ancienne, reconnue et instituée de la discipline, la sociologie urbaine en constitue une tradition dont on retrouve les traces chez les pères fondateurs, et dont on connaît la force et les résultats importants, notamment à partir des travaux de la première Ecole de Chicago (Grafmeyer, Joseph, 1984 ; Chapoulie, 2001). À travers ce second chapitre, notre recherche se rattache à un domaine non stabilisé et faiblement structuré de la discipline sociologique : celui d'une approche sociologique des homosexualités. Celle-ci apparaît, au contraire, peu instituée, faiblement reconnue par les institutions qui, de manière générale, donnent la légitimité en sciences sociales. S'aventurer sur les chemins d'une sociologie des homosexualités est donc une entreprise périlleuse dans la mesure où le parcours est nettement moins balisé. Ce chapitre a pour but d'inscrire notre recherche dans une possible sociologie des homosexualités prenant le parti d'une entrée analytique et méthodologique singulière, celle de l'espace. Dans une démarche symétrique au chapitre précédent, il s'agira alors de comprendre comment dans ce domaine de recherches instable, la question de l'espace et des pratiques de la ville s'est progressivement constituée comme une piste de recherche et comment cette thèse envisage de prolonger et de consolider empiriquement une telle perspective scientifique.

On s'interrogera en premier lieu sur les rouages et les enjeux d'une sociologie des homosexualités. On peut comprendre les difficultés et les raisons socio-historiques du développement lacunaire de tels travaux, en partie parce qu'il s'agit d'aborder un objet « anormal » et resté illégitime pendant longtemps. On peut également souligner les obstacles méthodologiques considérables auxquels fait face le sociologue dès lors qu'il aborde les homosexualités. Malgré ces difficultés, on montrera que des discours à portée sociologique ont tenté d'aborder la question homosexuelle : certains travaux constituent aujourd'hui les premiers jalons d'une sociologie des homosexualités. Les apports et les lacunes de ces travaux permettront de repenser l'homosexualité en resituant notamment son statut analytique, ses composantes collectives mais aussi individuelles, ses effets identitaires et biographiques variés construisant des manières socialement différenciées d'être homosexuel. On soulignera ensuite le caractère paradoxal de l'espace dans un tel domaine de recherches. Les contributions sociologiques, historiques, philosophiques et littéraires à la compréhension des homosexualités ont, de manière précoce, souligné l'importance des lieux, des représentations et des pratiques de l'espace dans les modes de vie et les trajectoires homosexuels. En même temps, cet espace reste souvent un support, un décor ou un cadre purement matériel dont on sait peu de choses et dont on oublie les effets propres. On proposera alors une approche sociologique des relations entre espaces et construction des identités homosexuelles. À partir d'une définition et d'un usage opératoires de la notion de socialisation, on insistera sur les dimensions spatiales de celle-ci et sur l'intérêt d'une telle conceptualisation dans le cas des homosexualités. Ces dernières analyses permettront de comprendre en quoi l'étude du rôle des gays dans la gentrification constitue un prisme d'observation fécond dans la compréhension des trajectoires homosexuelles aujourd'hui.

## 1. Pour une sociologie des homosexualités.

---

L'approche sociologique des homosexualités ne constitue pas aujourd'hui un domaine clairement établi et délimité dans les sciences humaines et sociales en France : les publications sur le sujet sont peu nombreuses, il n'existe pas de manuel ou de cours de sociologie consacrés en tant que tels à cette question. Ce statut incertain tient à plusieurs raisons qui renvoient autant à la spécificité de l'objet qu'au contexte socio-historique dans lequel les sociologues français exercent leurs activités de recherche. Les relations complexes entre objet sociologique et question sociale permettent de comprendre les difficultés d'émergence d'une telle question dans les institutions scientifiques : de ce point de vue, le cas français paraît encore plus problématique que d'autres, notamment ceux des Etats-Unis ou du Canada. À quelle condition et selon quelle orientation une sociologie des homosexualités est-elle possible aujourd'hui ?

### 1.1. Un objet interdit, illégitime et peu visible.

L'homosexualité, définie comme le fait d'avoir du désir sexuel et/ou des pratiques sexuelles avec des individus du même sexe que soi, est quasiment absente de la sociologie française jusqu'au milieu des années 1990. Cette absence renvoie à différents problèmes : difficulté à rompre avec une conception pathologique et avec certaines représentations de l'homosexualité, illégitimité d'un objet support d'engagements personnels et politiques, de collusions entre recherche et militantisme, mais aussi difficultés méthodologiques spécifiques à un objet se laissant peu dire et peu voir dans l'espace social.

Dans des sociétés contemporaines occidentales marquées par la norme légitime d'une sexualité hétérosexuelle et du couple hétérosexuel monogame, l'homosexualité apparaît fondamentalement comme un écart aux normes. L'un des apports de l'*Histoire de la sexualité* de Michel Foucault est de montrer comment des institutions construisent et imposent ces normes étroites dans le domaine de l'intimité et de la sexualité, définissant simultanément les catégories de la sexualité normale, et par différence, celles qui deviennent anormales (Foucault, 1984). Foucault montre que l'homosexualité est saisie depuis l'époque moderne comme un objet relevant d'abord de la médecine, puis de la psychiatrie et de la psychanalyse à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle. L'apparition d'un discours médical sur la folie et la déviance au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle aboutit à penser l'homosexualité non plus seulement comme une pratique mais comme une « orientation » : la figure de l'homosexuel émerge au sein de la constellation des « fous » et des anormaux.

La psychiatrie, en tant que discipline<sup>9</sup> émergente au XIX<sup>ème</sup> siècle, prend le relais de l'assignation médicale et biologique pour considérer l'homosexualité comme un défaut du psychisme et une anomalie pathologique à enrayer et réformer. Pour Foucault, la psychanalyse se saisit également de l'homosexualité sur ce mode normatif : l'homosexuel y apparaît comme un individu incapable de parvenir à la maturité psychique, n'ayant pas réglé son complexe oedipien. Ces différentes manières de traiter l'homosexualité ont en commun leur caractère normatif et leur puissante légitimité en tant que sciences de l'homme : elles interdisent pendant longtemps l'accès à l'objet « homosexualités » pour de nombreuses disciplines, dont la sociologie. Mais l'œuvre de Foucault contribue justement à disqualifier les conceptions médicales et psychiatriques de l'homosexualité. Refusant de penser l'homosexualité comme une donnée biologique ou psychique individuelle, Foucault montre précisément qu'en matière de sexualité, les variations historiques, sociales et culturelles sont la règle. Il n'existe pas une homosexualité atemporelle et invariable. Au contraire, chaque époque dessine des configurations singulières dans lesquelles la sexualité et ses formes varient, évoluent et se différencient. Si l'homosexualité prend des formes et des significations différentes en fonction de ces contextes, elle devient alors un objet légitime pour les sciences humaines, en particulier pour l'historien, mais aussi pour le sociologue (Olivier, 1994). L'homosexualité, construite comme catégorie médicale et psychiatrique, interdit les possibilités d'analyse sociologique au sens où les représentations socialement dominantes l'excluent a priori du périmètre légitime de la discipline. Mais à partir des hypothèses foucauldienne, une histoire et une sociologie des homosexualités ne semblent plus interdites de droit et de fait. Les sociologues interactionnistes de la déviance et les premiers représentants américains des *Gay Studies* l'intègrent beaucoup plus tôt que les sociologues français (Weinberg, 1983 ; Olivier, 1994).

Mais, au-delà de l'interdiction, c'est également la question de la légitimité des travaux et des discours sur l'homosexualité qui reste posée et éminemment problématique en France. Depuis l'apparition des premières contestations spécifiquement homosexuelles dans la France des années 1970, comme dans la plupart des pays occidentaux, l'homosexualité a constitué une source intense de mobilisations collectives et de militantisme (Martel, 2000 ; Jackson, 2009). Ce « mouvement homosexuel » prend des formes variées et complexes mais correspond à une double préoccupation : la critique des conceptions médicales et pathologiques de l'homosexualité, puis progressivement la conquête de droits pour les homosexuels (droit à vivre dans la légalité, droit à la reconnaissance, droits sociaux et juridiques). Or, l'émergence de ce militantisme homosexuel a des effets ambigus, notamment en France. À l'image du mouvement féministe, les mobilisations collectives pour

<sup>9</sup> Au double sens du terme.

les droits homosexuels comportent l'implication d'intellectuels, souvent homosexuels eux-mêmes, et la production d'écrits de natures variées consacrés à l'homosexualité depuis la fin des années 1970. Des témoignages personnels sont publiés et ouvrent la voie à une réflexion sur la condition homosexuelle, sur les modes de vie et les parcours homosexuels (Hocquengheim, 1982). Des articles paraissent dans la presse pour dénoncer l'oppression dans laquelle vivent les homosexuels, et surtout pour alerter l'opinion publique au moment de l'apparition du sida, notamment dans *Libération* au milieu des années 1980. Depuis les années 1990, des ouvrages consacrés à la « question gay » paraissent et abordent les enjeux sociaux, juridiques et politiques de l'homosexualité (Borillo, 1998 ; Eribon, 1999). À bien des égards, ces publications traitent un certain nombre de questions potentiellement constitutives d'une sociologie des homosexualités : modes de vie et spécificités des parcours homosexuels, aspirations et comportements des couples homosexuels, attitudes et modes de sexualité des gays, nouvelles formes de conjugalité et de parentalité chez les gays et chez les lesbiennes. Ces discours à dimension parfois sociologique ne parviennent pourtant pas réellement à être convertis dans les règles et les normes reconnues de la démarche scientifique et sociologique. Cette difficulté traduit un problème de légitimité à deux niveaux.

D'abord, la nature de ces discours et leurs objectifs se concilient mal avec les traditions académiques et universitaires françaises. L'influence de l'épistémologie durkheimienne invite le sociologue à rompre avec ses convictions et ses propres opinions pour entrer dans le domaine de la science, objective, neutre et désintéressée. Depuis le début des années 1980, à quelques exceptions près, la plupart des ouvrages consacrés à la question homosexuelle révèlent au contraire des prises de positions personnelles ou politiques, l'expression d'opinions, qui accompagnent des revendications et des objectifs de nature militante. Cet accompagnement est plus ou moins explicite : il se traduit d'une part par l'engagement militant de la plupart des contributeurs (Hocquengheim, Eribon, Le Talec), et d'autre part par des formules et une écriture ne relevant pas du langage sociologique. Dans cette littérature de réflexion sur l'homosexualité, les généralisations et les réticences à se plier à une démarche d'objectivation renforcent ces effets. Ainsi, Didier Eribon écrit dès le premier chapitre de *Réflexions sur la question gay*, paru en 1998 : « Au commencement, il y a l'injure. Celle que tout gay peut entendre à un moment ou à un autre de sa vie, et qui est le signe de sa vulnérabilité psychologique et sociale. » Dans la mesure où cet ouvrage laisse peu de place à l'analyse de données empiriques ou à la confrontation à un terrain, cette généralisation du propos concernant « tout gay » et affectant une « vulnérabilité psychologique et sociale » aux homosexuels *en général* reste fondamentalement spéculative. Quelques entretiens auprès d'un échantillon sociologiquement varié d'hommes homosexuels suffiraient à nuancer fortement cet énoncé. Notre hypothèse est bien que cette production intellectuelle contemporaine au sujet des homosexualités possède peu de légitimité scientifique et académique parce qu'elle entremêle des analyses contrôlées et des préoccupations extra-scientifiques allant du vécu personnel à la dénonciation de l'oppression, en passant par toute une gamme de sentiments, de convictions et d'engagements plus ou moins passionnés. Loin de condamner ces positionnements, constatons simplement leurs effets ambigus : ils font advenir des questions sociales dans l'espace public, mais s'accordent difficilement avec le langage protocolaire et les procédures de contrôle scientifique que nécessite la formulation d'une question sociologique, plutôt que d'une question sociale.

D'autre part, et par conséquent, c'est le rapport même entre l'objet et le chercheur qui semble nuire à la légitimité de ces ouvrages, discours et travaux (Blidon, 2008a). Aujourd'hui encore, la légitimité en sociologie naît du caractère scientifique du discours, caractère

largement déterminé par la prise de distance, l'extériorité et l'objectivation des pratiques et des comportements étudiés. Le soupçon d'illégitimité de nombreuses contributions à une sociologie des homosexualités viendrait en partie des positions extra-scientifiques de leurs auteurs. Dans ce cas précis, ces dimensions renvoient également à l'orientation sexuelle des auteurs eux-mêmes, qui pour la plupart, sont homosexuels. Ce constat de fait renvoie à une question cruciale : doit-on être nécessairement homosexuel pour faire une sociologie des homosexualités ? Cette question complexe d'épistémologie des sciences sociales mériterait des développements importants que nous évoquerons par la suite. Quelle que soit la réponse apportée, cette corrélation marque la plupart des travaux consacrés à l'homosexualité, comme on l'a souvent constaté dans les travaux d'histoire des femmes et de sociologie du genre. Si elle n'est pas à condamner en soi, elle produit, selon nous, des effets décisifs, dont la difficulté à constituer une sociologie des homosexualités en tant que telle en France. Les parcours personnels, et même intimes, militants, politiques des auteurs français qui ont écrit et réfléchi sur la question homosexuelle sont en majorité peu reconnus par la discipline sociologique en France : ils n'empruntent en général pas les sentiers de la légitimité académique et mobilisent, plus que d'autres, leurs opinions, leurs expériences vécues et leurs engagements sociaux et politiques (De Busscher, 1997). Certains auteurs semblent s'accommoder assez facilement de cette situation, voire revendiquer ces interférences en critiquant une hypocrisie ou un excès de pudeur typiquement français. Jean-Yves Le Talec introduit par exemple *Folles de France* par ces mots : « J'indiquerai donc que je suis homosexuel, militant et chercheur, dans cet ordre. » (Le Talec, 2008, p.16). La position du chercheur est explicitée clairement, le rapport à l'objet est posé, mais le « chercheur » est relégué derrière l'homosexuel et le militant, alors même que l'ouvrage prétend faire science. Une telle définition de soi est discutable dans ce contexte et reste, en tous cas, très problématique au regard des critères d'évaluation d'un travail scientifique en sociologie. En ce sens, l'ambiguïté des relations entre militantisme et sociologie est totale (Chamberland, 1997). Si la connaissance des homosexualités en France doit beaucoup à ce militantisme intellectuel, l'interférence entre intérêts de connaissance, positionnement des auteurs et objectivité du discours sociologique n'a pas permis une légitimation réelle de ces contributions. Si une sociologie des homosexualités n'apparaît donc pas réellement en France aujourd'hui, c'est bien en raison de l'histoire spécifique de ces collusions entre militantisme et connaissance et en raison d'une incompatibilité spécifiquement française entre discours scientifique et engagement personnel. Cette incompatibilité apparaît en effet beaucoup moins prononcée dans les traditions anglo-saxonnes et nord-américaines (Chauncey, 1998 ; Le Talec, 2008). En ce sens, l'objet « homosexualité » est longtemps resté marqué du sceau de l'illégitimité.

Enfin, si le faible intérêt de la sociologie française pour les homosexualités s'explique en partie par cet effet d'illégitimité, il renvoie également à des questions méthodologiques encore plus cruciales, celles posées par un « objet invisible ». Cet aspect est souvent et étonnamment passé sous silence, comme si l'homosexualité constituait du point de vue méthodologique un objet comme un autre. Or, il n'en est rien. Définie initialement par une référence incompressible à la sexualité, au désir et à l'intime, l'homosexualité engage une partie de la définition de soi et de la vie sociale faiblement visible pour le sociologue (Bozon, 1998). La stigmatisation et l'illégalité qui ont longtemps caractérisé la condition homosexuelle en Occident et qui subsistent encore aujourd'hui à des degrés divers rendent l'investigation sociologique complexe, car soumise à des problèmes d'identification, de déclaration et donc d'objectivation. Si les représentations sociales de l'homosexualité peuvent offrir des prises empiriques (presse, images, manifestations publiques), le fait d'être homosexuel reste quant à lui peu identifiable, en particulier peu mesurable et quantifiable.

Comment savoir qui est homosexuel, qui ne l'est pas ? Comment accéder à cette sphère de l'intime en maintenant une position d'extériorité vis-à-vis d'un objet sociologique ? Comment faire parler un terrain qui n'a précisément pas le droit ou les possibilités sociales et légales de se dire tel qu'il est ou tel qu'il se vit ? On peut rapidement évoquer ici un exemple parmi d'autres : celui des difficultés que pose l'homosexualité aux méthodes statistiques. En premier lieu, il n'existe pas de données exhaustives permettant de connaître l'orientation sexuelle de chaque individu, dans le recensement par exemple. La question éthique sous-jacente est identique à celle posée lors du débat récent sur l'introduction de statistiques ethniques dans le recensement général de population en France (Félouzis, 2008 ; Schnapper, 2008 ; Simon, 2008) : une fois ces données disponibles, qui pourrait garantir la bienveillance de leurs usages ? Pour le sociologue, il est donc impossible de connaître les effectifs de la population se définissant comme homosexuelle. Différentes tentatives d'évaluation ont été proposées par des méthodes d'approximation par échantillon et selon différentes hypothèses de répartition des homosexuels dans une population d'ensemble, mais aucune ne donne réellement satisfaction : les écarts sont tels qu'ils ne permettent pas de répondre à la question « combien ? » avec assurance (Lert, Plauzolles, 2003). Au-delà de la question des effectifs, c'est plus généralement la connaissance des populations homosexuelles qui est limitée par cet obstacle méthodologique important : des notions et des questions méthodologiques fondamentales en sociologie voient dès lors leur sens infléchi, notamment celle de la représentativité d'un échantillon statistique ou d'un corpus d'entretiens. Ce flottement méthodologique ne concerne pas exclusivement les populations homosexuelles, mais il atteint un degré très fort dans ce cas précis. Selon nous, il explique largement les difficultés et les réticences de la sociologie devant l'objet « Homosexualités ».

Ces différents obstacles illustrent les contraintes ayant pesé et pesant encore aujourd'hui sur une éventuelle sociologie des homosexualités. Elles apparaissent de différentes natures mais renvoient largement à des représentations sociales et des questions de légitimité affectant le monde social mais aussi le champ de la sociologie lui-même. Elles apparaissent également très françaises au sens où elles sont déterminées par des traditions intellectuelles et sociologiques singulières : on pourrait montrer que ces contraintes sont nettement moins prononcées en Amérique du Nord par exemple et que s'y sont développés, beaucoup plus tôt et beaucoup plus solidement qu'en France, des travaux sociologiques reconnus abordant les questions homosexuelles.

## 1.2. Repenser l'homosexualité.

Depuis le milieu des années 1980, mais surtout depuis les années 1990, on peut repérer un embryon de sociologie des homosexualités émergeant en France. L'apparition d'un séminaire de l'E.H.E.S.S. intitulé « Sociologie des homosexualités » au milieu des années 1990 illustre cette tendance, de même que la publication de certains travaux et de plusieurs numéros de revues scientifiques consacrés à ce sujet<sup>10</sup>. Depuis les années 1990, l'homosexualité semble donc apparaître dans la sociologie française alors qu'il existe depuis plus longtemps des travaux et des enquêtes dans la sociologie nord-américaine (Schofield, 1965 ; Levine, 1979 ; Weinberg, 1983), aboutissant notamment à la publication d'ouvrages synthétiques faisant office de manuels de sociologie des homosexualités (Nardi, Schneider, 1998). Aujourd'hui, en France, les questions traitées et les approches choisies sont disparates, les recherches apparaissent hétérogènes. On a déjà évoqué la construction d'une connaissance socio-démographique des populations homosexuelles (Adam, Schiltz,

<sup>10</sup> Par exemple, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°125, « Homosexualités », 1998.

1995). On peut également évoquer l'apparition de travaux centrés sur les représentations de l'homosexualité (Tamagne, 2001 ; Le Talec, 2008), de recherches portant sur les dimensions militantes de l'homosexualité en France (Broqua, 2006), la sexualité homosexuelle et sa place dans l'ensemble des sexualités (Proth, 2002 ; Bajos, Beltzer, Bozon, 2006), les modes de vie (Adam, 1998), les engagements politiques ou religieux chez les homosexuels (Adam, 2001 ; Gross, 2008). Les évolutions juridiques et législatives ont également contribué à l'apparition de travaux traitant spécifiquement des modes de conjugalité et de parentalité chez les homosexuels (Gross, 2006 ; Rault, 2007 ; Descoutures, Digoix, Fassin, Rault, 2008). Ces derniers travaux participent d'ailleurs au renouvellement des problématiques de la sociologie de la famille et l'ensemble de ces différents travaux a mis en lumière un certain nombre de résultats propres mais non unifiés. À partir de ces contributions éparses et inégales, et d'une déconstruction de l'objet « homosexualités », il est possible de repenser une approche sociologique des homosexualités.

Pour le sociologue, qu'est-ce donc qu'être homosexuel ? Si la définition renvoie initialement au registre sexuel, la signification sociale des relations sexuelles amène à se demander ce qui caractérise l'existence sociale des homosexuels au delà de leur sexualité (Bozon, 1999). De ce point de vue, les travaux de Goffman et Becker éclairent d'emblée l'homosexualité sous l'angle de la déviance vis à vis de normes sexuelles et sociales dominantes hétérosexuelles. Chez Goffman, l'homosexualité revêt les habits du stigmaté en tant qu'attribut socialement disqualifiant parce que différent des manières et des normes habituelles en matière de sexualité (Goffman, 1975). Le stigmaté a des origines et des conséquences sociales : il est le produit de normes relatives à une société ou une époque, et il a des conséquences puisqu'il oblige à des techniques et des procédures de gestion d'une identité discréditée. L'homosexualité n'a pas toujours été l'objet de ce discrédit. Les sociétés modernes et contemporaines occidentales ont construit le modèle de la conjugalité hétérosexuelle exclusive comme la règle en matière de relations amoureuses, sexuelles et comme fondement de la cellule familiale (Veyne, 1982 ; Foucault, 1984). On peut donc penser l'homosexualité dans son contexte social comme un écart aux normes dominantes, normes elles-mêmes soumises aux changements sociaux et historiques. Mais cette conception de l'identité homosexuelle stigmatisée reste relativement figée et pourrait laisser croire que l'identité homosexuelle a un contenu et une forme stables. Les travaux de Becker concernant les comportements déviants permettent au contraire d'aborder l'homosexualité de manière dynamique. Chez Becker, la déviance est non seulement un produit de l'interaction, au sens où l'on n'est pas déviant mais on le *devient* dans et par le regard des autres. Surtout, la déviance est un processus (Becker, 1985). Devenir déviant signifie précisément que l'on ne passe pas d'une identité normale à une identité anormale brutalement, mais qu'il existe un processus progressif d'apprentissage de la déviance passant par des pratiques, des incorporations, des mises en forme et des réformes de soi dont l'aboutissement n'est jamais tout à fait stable ni tout à fait définitif. En ce sens, on parlera volontiers de « carrières » homosexuelles, comme Becker parlait des « carrières » de fumeurs de marijuana ou de musiciens de jazz (Becker, 1985). Entre l'identification du désir sexuel, le passage à l'acte transgressif, la définition de soi comme homosexuel et la désignation par les autres de sa propre homosexualité, il existe des variations et des processus de définition identitaires complexes qui prennent du temps. De ce point de vue, des témoignages et des enquêtes statistiques permettent de mesurer l'importance du cycle de vie dans les parcours homosexuels qui semblent marqués, initialement, par une phase de rupture avec le milieu familial ou social d'origine, notamment pour les homosexuels issus de milieux populaires, puis par la construction d'une sociabilité fortement marquée par les relations avec d'autres homosexuels (Schiltz, 1997 ; Nardi, Schneider, 1998 ; Adam,



1999). Ce type de séquences biographiques ressemble relativement bien aux débuts d'une carrière homosexuelle, dont le sens serait proche des descriptions de carrières de voleurs ou d'anorexiques (Darmon, 2003). Être homosexuel, c'est donc être engagé dans une carrière homosexuelle dont les étapes, les effets et l'agencement constituent une entrée biographique pertinente.

Pour autant, les individus homosexuels ne sont pas uniquement des individus qui désirent ou qui ont des pratiques sexuelles : ils sont hommes ou femmes, professeurs ou maçons, fils d'ouvriers ou de chefs d'entreprise, en couple ou célibataires, diplômés ou non. Tous ces éléments composent différents registres identitaires qui interfèrent avec celui de l'orientation sexuelle. Ainsi, l'homosexualité constitue-t-elle pour le sociologue un attribut social individuel au même titre que d'autres propriétés comme le genre, l'âge, ou le niveau de diplômes. De ce point de vue, les enquêtes statistiques développées en France depuis le milieu des années 1980, montrent bien comment cette variable sociologique peut expliquer un certain nombre de comportements sociaux, illustrant les effets propres mais aussi conjugués de cet attribut individuel. Dans plusieurs travaux français, l'homosexualité peut donc être corrélée à des trajectoires scolaires et professionnelles spécifiques, à des pratiques conjugales et amoureuses singulières, à des niveaux de revenus plus élevés que la moyenne (Messiah, Mouret-Fourme, 1993 ; Schiltz, 1997). Trois conséquences apparaissent importantes dans le cadre de ce chapitre. D'abord, l'homosexualité est une caractéristique individuelle particulière puisqu'elle n'est pas considérée comme normale dans les représentations sociales : ce caractère anormal doit être souligné et pris en compte par le sociologue comme ayant des effets potentiels sur les trajectoires et les pratiques des individus. Ensuite, et simultanément, l'homosexualité ne constitue qu'une composante identitaire parmi d'autres : la compréhension de ses effets sociologiques doit être resituée dans l'ensemble des composantes de l'identité, qu'elles soient professionnelle, familiale, économique, culturelle ou politique, par exemple. Enfin, cette définition de l'homosexualité permet également de raisonner en termes de populations : être homosexuel, c'est appartenir aux « populations homosexuelles », strictement définies comme ensemble des individus ayant ce type d'orientation sexuelle et au sens statistique du terme « population ». Mais cette question de l'appartenance fait précisément problème (Dubar, 2000). Dans le cas des identités homosexuelles, elle véhicule un certain nombre de confusions dont celles associées à l'image de la « communauté homosexuelle ».

Plusieurs travaux et plusieurs contributions à portée sociologique ont ainsi focalisé leur attention sur les dimensions collectives de l'homosexualité. On trouve déjà chez Goffman l'idée qu'un stigmaté peut générer la naissance d'une « communauté du stigmaté », amenée par la suite à construire une identité collective positive fondée sur le processus célèbre d'« inversion du stigmaté » (Goffman, 1975). Plus encore, dans les travaux d'histoire ou dans les essais français consacrés à la question gay, apparaît bien souvent la figure collective de l'homosexualité que ce soit à travers l'histoire du militantisme homosexuel, de ses luttes et de ses mobilisations, ou à travers une « communauté homosexuelle », voire une « identité gay » supra-individuelle dont les contours restent flous (Martel, 2000). L'homosexualité, comme le fait d'être une femme ou un ouvrier, constitue effectivement l'objet et l'enjeu de mobilisations collectives : l'histoire des réseaux militants et associatifs français depuis les années 1960 est bien connue et le montre sans conteste (Martel, 2000 ; Fassin, 2005 ; Broqua, 2006). La construction de cette identité collective homosexuelle, que tente de décrire la métaphore de l'ouverture progressive du placard, marque profondément les travaux sociologiques consacrés à l'homosexualité en Amérique du Nord et les représentations sociologiques et historiques de l'homosexualité (Weinberg, 1983 ; Kofosky Sedgwick, 1990 ; Chauncey, 1998). L'homosexualité serait avant tout le lent processus

de mobilisation, de contestations et d'affirmation de son existence dans le monde social, processus passant par une prise de conscience collective de son identité, le retournement d'une oppression vécue collectivement en ferment communautaire, la revendication et la conquête de droits libérateurs. Cette mythologie de la communauté homosexuelle émancipée par une libération collective a eu beaucoup d'influence dans l'histoire du militantisme homosexuel lui-même, dans la littérature sociologique nord-américaine aussi, mais elle structure également un certain nombre d'approches françaises plus récentes. Elle pose problème lorsque ces approches prétendent retracer l'histoire des homosexuels ou aborder les homosexualités d'un point de vue sociologique car le lien entre le fait d'être homosexuel, l'appartenance et le sentiment d'appartenance à un groupe homosexuel ou à une communauté homosexuelle est évidemment loin d'être évident. L'histoire du militantisme homosexuel ne suffit pas à décrire l'histoire des homosexuels, la description des pratiques d'une communauté homosexuelle ne renvoie qu'à une infime partie de la population homosexuelle, l'interprétation des œuvres littéraires du panthéon homosexuel ne permet pas de comprendre ou même d'atteindre les comportements concrets des homosexuels (Eribon, 1999 ; Martel, 2000 ; Le Talec, 2008). Comme toute catégorisation arbitraire et posée a priori, la communauté homosexuelle n'existe pas, au sens où des individus homosexuels n'ont pas mécaniquement les mêmes représentations d'eux-mêmes et du monde, ni les mêmes modes de vie, ni les mêmes pratiques (professionnelles, culturelles, familiales, résidentielles, électorales, etc), ni les mêmes aspirations, ni les mêmes manières de vivre leur homosexualité (Hindle, 1994). Les rares travaux qui prennent le soin de saisir des modes de vie et des biographies d'homosexuels montrent d'emblée les fortes différences sociales internes aux populations homosexuelles : différences de parcours et de trajectoires sociales (Schiltz, 1997), différences de pratiques et de modes de vie (Pollak, 1982 ; Adam, 1998), différences de valeurs et de représentations de soi et des autres (Adam, 2001 ; Rault, 2007 ; Gross, 2008). Qu'ont en effet en commun une lesbienne de 45 ans vivant en couple à Paris, professeur des universités, fille unique d'une famille aisée, et un gay de 28 ans, célibataire, habitant un quartier populaire d'une petite ville de province, chef de rayon dans un supermarché et issu d'une famille de petits artisans ? Ils sont homosexuels, certes, mais sont-ils sociologiquement proches, et se sentent-ils, eux-mêmes, proches, membres d'une même communauté, partageant des valeurs, des modes de vie, une « culture homosexuelle » ? On peut en douter, et les données produites ponctuellement sur le sujet confirment ces doutes. Sans minimiser les logiques d'identification collective, il s'agira, pour nous, de penser l'homosexualité d'abord comme une composante de l'identité individuelle qui ne suppose pas a priori d'identification à un collectif homosexuel, encore moins à une hypothétique communauté homosexuelle. Cette identification collective peut être observée dans certaines configurations, mais elle n'a pas tellement plus de raison d'être qu'une autre identification collective plus « classique » (Elias, Scotson, 2001 ; Hindle, 1994).

Enfin, nous proposons également d'aborder l'homosexualité par le registre des pratiques et des trajectoires, en se distinguant d'une entrée focalisée sur les représentations. Là encore, il s'agit d'observer *concrètement* ce qui se passe réellement lorsque l'on est homosexuel, de la même manière que pour des populations normales et dans les différents domaines de la vie normale de ces individus « anormaux ». Il existe en France une littérature conséquente sur les représentations et les images de l'homosexualité (Tamagne, 2001 ; Le Talec, 2008). Ces représentations et ces images s'incarnent sociologiquement, le plus souvent, à travers des sources littéraires, artistiques et culturelles, des sources médicales et judiciaires dans certains cas, des discours militants, médiatiques ou politiques, des archives associatives ou juridiques. Dans ces travaux, ces

traces visibles dans l'espace public constituent des indicateurs de ce qu'est l'homosexualité à telle époque, dans tel contexte social ou culturel, de la place qu'elle y occupe et des formes qu'elle y prend. On retrouve ce type de démarche dans des travaux historiques (Ariès, 1982 ; Veyne, 1982 ; Tamagne, 2000), mais aussi dans des travaux qui s'interrogent sur la place de l'homosexualité dans la société française depuis une trentaine d'années (Martel, 2000 ; Eribon, 1999 ; Fassin, 2005 ; Le Talec, 2008). Ces travaux amènent un certain nombre de résultats importants : le cadre dans lequel se déroulent les expériences homosexuelles a une influence sur ces expériences, et la mise en lumière des transformations de ce cadre en fonction d'un contexte national ou historique est bien souvent éclairante pour le sociologue (Tamagne, 2001). Mais cette échelle d'analyse ne suffit pas à construire une sociologie des homosexualités. En se focalisant sur les affleurements les plus visibles de l'homosexualité (cinéma, littérature, militantisme), la plupart de ces travaux ne traitent pas tellement des modes de vie, des pratiques et des comportements des homosexuels. De la même manière que la focalisation collective voilait les trajectoires individuelles différenciées, la focalisation sur des représentations occulte une bonne partie des pratiques effectives des individus qui sont homosexuels. Les figures les plus visibles et les plus spectaculaires de l'homosexualité en disent peu sur ce qu'est l'homosexualité dans tel ou tel contexte car c'est la confrontation entre ces images dominantes et leur réception plus ou moins « docile » par les individus qui permet d'en comprendre la portée, le sens et les enjeux (Jackson, 2009). De ce point de vue, on pourrait reprocher à certains auteurs la faiblesse de leur méthode. Les biographies de militants ou d'artistes homosexuels célèbres, les témoignages de personnalités du « monde homosexuel », de ses réseaux militants, politiques ou artistiques fonctionnent souvent comme des preuves empiriques de processus sociaux complexes (libération et émancipation des homosexuels au cours des années 1970, « tentation communautaire » des années 1980). Le militantisme et les figures visibles d'une culture homosexuelle offrent, certes, des traces de l'histoire d'un mouvement social ou de représentations dominantes à l'époque, mais les conditions de vie (emploi, famille, sociabilité, revenus) et les pratiques (consommation, logement, loisirs, sorties) des homosexuels restent méconnues. Interroger des personnalités célèbres, homosexuelles ou non, témoins d'une époque, ne renforce pas la démonstration : il n'est pas sûr que Jack Lang, Martine Aubry, Alain Finkielkraut, Bruno Masure, Patrice Chéreau ou Roger Peyrefitte, pour ne citer qu'eux, soient à même d'illustrer ou d'offrir des exemples de modes de vie homosexuels dans la France des années 1970 ou 1980 (Martel, 2000). Chez Eribon, la démonstration prend la plupart du temps appui sur des sources littéraires du panthéon culturel homosexuel (Proust, Genet, Gide, Wilde). L'exploration précise des représentations littéraires de l'homosexualité, situées dans leur contexte, ne permet pas réellement de questionner les modes de vie et les pratiques effectives des populations homosexuelles (Eribon, 1999). Dans le travail très documenté de Le Talec, le même type de questions finit par se poser : la « folle » désigne tantôt une image, tantôt des individus existant bien réellement (Le Talec, 2008). Mais le lien entre ces deux « folles » paraît parfois mystérieux. *Folles de France* confond parfois implicitement une représentation construite de l'homosexuel comme folle et l'ensemble des individus homosexuels, notamment lorsqu'il retrace leur histoire dans les années 1980. L'absence de confrontation entre ces indicateurs macro-sociologiques touchant à des représentations sociales et les pratiques effectives des individus constitue une lacune importante de ce point de vue. De manière provocatrice, on pourrait dire que cette sociologie de l'homosexualité se fait donc dans une certaine mesure sans les homosexuels, c'est-à-dire sans les pratiques et les modes de vie des individus ayant du désir et des relations sexuelles avec des personnes du même sexe.

Notre recherche se propose donc de contribuer à une sociologie des homosexualités qui considère et définit l'homosexualité comme un attribut social individuel minoritaire ayant des effets potentiels, propres et conjugués, sur les comportements sociaux (pratiques, représentations, trajectoires). Précisons le sens de cette formule. Elle est un attribut social individuel au même titre que d'autres caractéristiques sociales, mais s'en distingue par son caractère minoritaire et déviant. Elle a des effets potentiels sur les comportements sociaux, mais ces effets doivent être resitués au regard d'autres composantes identitaires ayant elles-mêmes des effets propres et conjugués. Enfin, elle est l'objet de représentations sociales et de symboles, mais elle est aussi pratiquée et vécue concrètement par un certain nombre d'individus. Cette manière d'envisager l'homosexualité se distingue donc d'un certain nombre de travaux français, mais se rapproche des rares contributions ayant confronté l'individu et le collectif, les pratiques et les représentations, l'orientation sexuelle et les autres registres de définition de soi pour mettre notamment en avant des manières socialement différenciés d'être homosexuel (Adam, 1999 ; Rault, 2007 ; Costechareire, 2008). Le travail de Philippe Adam constitue aujourd'hui l'exemple le plus convaincant de cette approche sociologique des « expériences homosexuelles » (Adam, 1999) : on y découvre les relations complexes entre identité collective gay et trajectoires biographiques individuelles, les variations socialement situées des manières d'être homosexuel et de se représenter soi-même comme homosexuel, les différences de modes de vie homosexuels en fonction des conditions sociales dans lesquelles vivent les individus, les évolutions historiques de ces expériences homosexuelles sous l'effet du changement social. Cette manière de comprendre les homosexualités dans leurs contextes nous guidera dans cette recherche, contextes dans lesquels l'espace est une possible entrée méthodologique.

## 2. Espaces et identités homosexuelles : un rendez-vous manqué ?

---

Dans la connaissance sociologique des homosexualités, l'espace constitue d'emblée un moyen d'observation et un outil pour accéder à une population difficilement accessible et visible pour le sociologue, comme pour l'historien (Revenin, 2006). Cette capacité des lieux à rendre visible une population « cachée » est au cœur des problèmes méthodologiques posés par certains travaux, notamment lorsqu'ils abordent certaines pratiques sexuelles (Humphreys, 1972 ; Proth, 1998). Mais elle n'est pas qu'une question de méthode et influence de nombreux travaux examinant, depuis les années 1970, la thèse de l'émancipation homosexuelle ou abordant les processus de gestion d'une identité homosexuelle discréditée, tant à l'échelle individuelle que collective (Pollak, 1982). L'espace et la manière dont il est pensé dans les recherches sur les homosexualités est toujours pris dans cette tension entre outil méthodologique, moyen d'observation et objet d'analyse lui-même. Globalement, la littérature disponible sur les relations entre espaces et homosexualité est plutôt géographique que sociologique, cet écart diminuant depuis le milieu des années 1990 (Aldrich, 2004). Elle est plutôt une littérature anglo-saxonne et notamment nord-américaine, que française, ce retard se comblant également depuis les années 1990 (Blidon, 2008a). Ces caractéristiques ont une influence importante sur les résultats produits et leur interprétation depuis une trentaine d'années. La manière dont sont traitées les relations entre espaces et construction des identités homosexuelles pose de nombreux problèmes : on y accorde un privilège aux lieux plutôt qu'aux pratiques spatiales, on y insiste sur les dimensions symboliques et collectives de l'espace investi par les homosexuels, on s'y focalise sur des lieux homosexuels, des quartiers gays et des formes visibles et spectaculaires de présence dans la ville. Dans cette recherche, ce sont plutôt les dimensions spatiales des modes de vie homosexuels qui seront étudiées, ce qui

suppose un changement de regard visant à questionner des rapports à l'espace socialement construits plutôt que des « formes spatiales » (Blidon, 2006) ou des « spatialités » (Leroy, 2009). Mais en quoi consiste précisément ce changement de regard ?

### **2.1. De la ville mythique à l'espace politique : un espace ressource ?**

Dans les recherches sur l'homosexualité, l'espace apparaît principalement dans sa forme urbaine, les recherches sur l'homosexualité en milieu rural étant très peu développées (Bell, Valentine, 1995 ; Forsyth, Kirkey, 2001). La ville est à la fois un refuge individuel permettant de vivre pleinement son homosexualité et une ressource collective mobilisée dans la construction progressive d'une identité homosexuelle collective depuis quelques décennies (Harry, 1974 ; Bech, 1997 ; Aldrich, 2004). Espace relativement abstrait ou métaphorique, la ville constituerait une « terre promise » vers laquelle migrent et convergent des populations homosexuelles, dont on ne connaît finalement ni les pratiques concrètes de l'espace, ni les rapports socialement différenciés à cet espace. L'espace correspond largement ici à un cadre *donné* des comportements sociaux, bien plus qu'à un ensemble de lieux construits, vécus et pratiqués par les individus.

Depuis longtemps, la ville constitue un lieu mythique et mythifié dans les représentations de l'homosexualité et dans les cultures homosexuelles (Bech, 1997 ; Aldrich, 2004). Les évocations littéraires et cinématographiques de cette thématique sont nombreuses (Eribon, 1999 ; Martel, 2000 ; Brassart, 2007). La ville y apparaît comme l'espace des possibles pour les homosexuels : elle est un moyen de fuite et de rupture avec un espace des origines où les normes familiales empêchent l'épanouissement et le vécu de son homosexualité. Contraintes au secret, à la dissimulation et au rejet lorsque cette identité secrète est dévoilée, les trajectoires homosexuelles seraient marquées par cette difficulté à se déployer dans un univers contraignant, oppressif et hostile. Les parcours des personnages littéraires et de fiction homosexuels sont marqués par la migration vers la ville, de préférence la grande ville, qui offre l'anonymat. Eldorado possible et désiré par les homosexuels, la ville permet de vivre son homosexualité (Weston, 1995). En langage foucauldien, la ville constituerait un exemple de ces « hétérotopies de crise », c'est-à-dire de ces « lieux privilégiés, ou sacrés, ou interdits, réservés aux individus qui se trouvent, par rapport à la société, et au milieu humain à l'intérieur duquel ils vivent, en état de crise » (Foucault, 1984, p. 1571). La ville, et plus généralement l'espace, occupe cette place particulière dans les représentations et les mythologies de l'homosexualité, celle d'un ailleurs, affranchi des normes sociales, où tout deviendrait possible. C'est pourquoi, pour de nombreux auteurs, « l'homosexualité a partie liée avec la ville » (Eribon, 1999, p.37).

A l'échelle individuelle, la ville apparaît donc comme un espace refuge en cours de biographies. La place de la sexualité semble importante de ce point de vue (Revenin, 2006). La ville permet concrètement la réalisation des pratiques sexuelles dans les bordels fréquentés par Charlus chez Proust, dans les toilettes des gares parisiennes filmées par Chéreau dans *L'Homme Blessé*, ou dans les jardins publics de Montréal chez Michel Tremblay (Proust, 2000 [1923] ; Chéreau, 1983 ; Tremblay, 2000 [1995]). Elle offre visiblement une probabilité plus grande de rencontres fortuites ou de sociabilités durables chez Jean Genet, André Téchiné ou Yves Navarre (Genet, 2000 [1951] ; Navarre, 1980 ; Téchiné, 2007). Ces représentations semblent avoir des effets sur les pratiques et les trajectoires homosexuelles réelles : on constate la sur-représentation des homosexuels en ville, en France comme ailleurs (Harry, 1974 ; Schiltz, 1997 ; Bech, 1997 ; Gates, Ost, 2004), et on découvre aussi de nombreuses trajectoires de rupture familiale et géographique chez certains homosexuels issus de milieux ruraux et/ou paysans (Risman, Schwartz, 1988 ;

Nardi, Schneider, 1998). De ce point de vue, la trajectoire géographique et résidentielle apparaît spécifiquement liée à l'orientation sexuelle et à ce qu'elle engendre comme relations aux autres, à la famille, au voisinage et aux lieux de vie. Cependant, les données empiriques restent limitées, les trajectoires restent peu décrites et les conditions socio-biographiques de cette migration peu interrogées. Les sur-représentations statistiques sont robustes et relativement bien documentées aux Etats-Unis (Gates, Ost, 2004). Le récent travail de Marianne Blidon, procédant par « sondage », fournit, quant à lui, des résultats ambigus à ce sujet (Blidon, 2008b). Si la plupart des résultats statistiques montre un lien étroit entre la taille de la ville et les « facilités » à vivre son homosexualité de manière visible, l'auteure insiste d'une part sur les quelques résultats qui remettent en cause cette hiérarchie spatiale, et d'autre part, sur les mécanismes d'incorporation des représentations dominantes par les homosexuels qui expliqueraient leurs réponses :

**« On peut donc faire l'hypothèse que les gays et les lesbiennes ont intériorisé les représentations dominantes concernant l'image la plus tolérante des métropoles ce qui conduit relativement à une plus grande liberté dans les pratiques de la part de ceux qui ne vivent pas dans ces métropoles lorsqu'ils s'y rendent » (Blidon, 2008b)**

Plusieurs auteurs s'accordent sur le caractère contestable de cet argument et montrent que les résultats produits par Marianne Blidon tendent plutôt, au contraire, à valider le poids de la ville et de la grande ville dans les trajectoires individuelles, au-delà des lacunes méthodologiques du « sondage » lui-même (Leroy, 2009 ; Verdrager, 2009). La critique virulente de Pierre Verdrager pointe surtout l'absence de données qualitative venant éclairer ces résultats statistiques et la signification précise des choix de localisation chez les gays. Quelques recherches anglo-saxonnes s'y intéressent (Bell, Valentine, 1995), mais c'est souvent de manière caricaturale qu'est évoquée cette migration homosexuelle vers une terre promise, la ville, notamment chez les auteurs français (Eribon, 1999).

□ l'échelle collective et historique, l'espace urbain est abondamment mobilisé au service des thèses de la libération et de l'émancipation des homosexuels dans les sociétés occidentales depuis une vingtaine d'années (Lauria, Knopp, 1985 ; Bouthillette, Ingram, Retter, 1997 ; Sibalis, 2004). Dès le début des années 1980, la présence homosexuelle en ville et l'identification de celle-ci ont focalisé l'attention de certains chercheurs, des géographes, puis des sociologues anglo-saxons, plus récemment des chercheurs français. L'espace urbain est saisi selon deux aspects qui traduisent des transformations sociales plus générales à l'égard des homosexualités. En premier lieu, la présence et la visibilité spatiale sont étroitement reliées à la question de la visibilité sociale : l'apparition des gays et des quartiers gays dans la ville traduit leur montée en force dans l'espace social et la visibilité nouvelle qu'ils y ont acquis historiquement (Sibalis, 2004). Selon un mouvement historique et métaphorique d'ouverture généralisée du placard, les homosexuels seraient amenés à « sortir de l'ombre » (Remiggi, 1998). Cette sortie serait à la fois sociale et spatiale. De nombreux travaux de géographie tendent ainsi à appliquer une « épistémologie du placard » à l'espace urbain. On en retrouve les traces dans de nombreuses recherches consacrées à la signification symbolique de l'apparition de certains lieux homosexuels ou quartiers gays, de Los Angeles (Forest, 1995) à Berlin (Grésillon, 2001). Si les homosexuels sont plus visibles matériellement et physiquement, c'est qu'ils sont plus visibles socialement et que leur place change dans la ville comme dans la société (Brown, 2000). Reflet ou miroir des transformations sociales, l'espace serait une surface d'enregistrement des structures sociales. La ville enregistrerait les modifications historiques de la condition homosexuelle,

en l'occurrence une tolérance sociale accrue, voire une acceptation progressive de l'homosexualité, pour les traduire matériellement.

Cette manière de superposer logiques spatiales et logiques sociales occulte les trajectoires et les pratiques individuelles pour insister sur les dimensions collectives de la présence homosexuelle dans l'espace urbain (Redoutey, 2004). Si la ville offre anonymat et refuge, elle permettrait également la reconnaissance, le regroupement spatial (et social) et l'entre soi homosexuel. En écho à la « ville mosaïque » des sociologues de Chicago, la migration vers la ville commanderait la concentration d'homosexuels et leur rencontre dans des lieux spécifiques. De nombreux auteurs y voient aussi les ingrédients et les fondements de la construction d'une identité collective homosexuelle par regroupement dans la ville. Cette hypothèse marque profondément la sociologie et la géographie des homosexualités depuis le milieu des années 1980 et s'affirme dans les années 1990 (Whittle, 1994 ; Bouthillette, Ingram, Retter, 1997 ; Demczuk, Remiggi, 1998). A ce sujet, les chercheurs constatent plusieurs phénomènes depuis la fin des années 1970 : l'accroissement du nombre, de la concentration, et de la visibilité de lieux gays (commerces, lieux associatifs, « quartiers gays »), la mise en scène de symboles propres et d'images spécifiques dans ces lieux, la sur-représentation piétonnière et le développement d'institutions spécifiquement homosexuelles dans ces quartiers et ces lieux. Les défilés de la « Gay Pride » participerait aussi, par leur parcours urbain et leur audience croissante, à cette accès à la visibilité sociale et spatiale (Leroy, 2009). Ces phénomènes visibles dans l'espace urbain, essentiellement public, traduisent alors la constitution d'une identité homosexuelle collective, relativement exclusive et imperméable, qui aboutirait à l'émergence d'une « communauté homosexuelle ». Dans ces analyses, l'espace urbain constitue une ressource identitaire : il permettrait de construire un groupe social relativement clos et défini par le caractère commun d'une orientation sexuelle homosexuelle. Il traduirait une volonté collective d'entre soi, une ségrégation choisie et revendiquée comme appartenance collective à un groupe s'appropriant un territoire nouvellement conquis (Levine, 1979 ; Hindle, 1994). Si la question de l'appartenance communautaire et de l'existence d'un ghetto homosexuel a percé dans les débats publics français, les travaux nord-américains l'investissent également d'une dimension politique : l'investissement d'un espace urbain par les homosexuels serait porteur d'une contestation politique et d'une revendication collective cohérente, une forme de réponse spatiale à l'oppression sociale subie depuis des siècles (Lauria, Knopp, 1985 ; Grube, 1997). L'espace devient alors enjeu politique pour les homosexuels, saisis comme groupe contestataire d'un ordre social établi (Bailey, 1998).

Dans ces approches de la question homosexuelle par le biais de l'espace, un regard commun se dégage. L'espace, essentiellement urbain, y apparaît comme un moyen de réalisation des identités homosexuelles : réalisation de son identité homosexuelle individuelle mais surtout construction d'une identité homosexuelle collective qui trouverait dans un territoire les moyens d'une visibilité tout autant spatiale que sociale. Les dimensions matérielles et physiques de la vie sociale seraient donc un reflet fidèle, un indicateur pertinent, voire une métaphore et un symbole de processus sociaux complexes et non immédiatement accessibles à l'observation. Cette manière d'approcher l'espace, omniprésente en géographie, apparaît très problématique pour le sociologue : non seulement elle néglige les processus de construction sociale de l'espace physique et des rapports que les individus entretiennent à cet espace, mais elle occulte, de surcroît, les pratiques concrètes de ces espaces par les individus. L'analyse porte sur la « présence homosexuelle » dans l'espace, sa signification identitaire et symbolique, mais on ne sait concrètement pas « ce qui se passe » dans ces lieux, et quasiment rien sur ce que

ces espaces font aux individus, sur la manière dont les homosexuels les fréquentent, les pratiquent et les occupent.

### **2.2. Les lieux homosexuels : un trompe-l'œil ?**

Sous l'effet de la multiplication et de la visibilité croissante de certains « lieux homosexuels » en ville, des recherches ont investi plus concrètement ces lieux de la présence homosexuelle dans les métropoles occidentales. Au-delà du mythe de la ville libératrice, il s'agit alors d'explorer ces espaces singuliers où les homosexuels sont plus présents qu'ailleurs, en interrogeant les pratiques qui s'y déroulent et leur configuration (Levine, 1979 ; Castells, 1982 ; Demzcuk, Remiggi, 1998). La ville n'est ainsi plus seulement saisie dans sa globalité comme terre promise homosexuelle mais ce sont des espaces plus restreints et des lieux plus identifiés qui sont l'objet d'analyse. Les lieux commerciaux, les espaces publics (rue, quartier), les lieux de sexualité plus ou moins formels, ainsi que les lieux de sociabilité sont les principaux terrains explorés. Les résultats produits sont largement déterminés par le type de lieux pris en compte, à savoir essentiellement des lieux publics, collectifs, des lieux très visibles justement et/ou des lieux à fonction sexuelle. Les pratiques et les rapports à l'espace des homosexuels restent circonscrits à deux niveaux : à un niveau spatial, puisque leurs autres lieux de vie (travail, résidence, famille) sont méconnus, à un niveau « identitaire » ensuite, puisque l'entrée spatiale par les lieux homosexuels accentue le rôle du groupe et de l'identité collective dans les trajectoires homosexuelles individuelles (Adler, Brenner, 1992). On s'intéressera dans cette section à deux types de « lieux homosexuels » abordés par les chercheurs : les lieux institutionnels et commerciaux d'une part, les lieux de la sexualité anonyme d'autre part. Qu'apportent ces recherches à l'échelle du lieu homosexuel et quelles en sont les limites ?

Le premier type de travaux concerne les « institutions clés de la vie homosexuelle » (Pollak, 1982) que sont les bars, restaurants, commerces et lieux récréatifs où les homosexuels sont sur-représentés, voire hégémoniques, et qui leur sont plus ou moins spécifiquement destinés. Ce type de lieux existent depuis longtemps, mais leur statut et leur configuration spatiale ont évolué au cours du temps (Remiggi, 1998 ; Chauncey, 2003 ; Redoutey, 2002 ; Revenin, 2006). Interdits et clandestins dans le passé, ils ont bénéficié d'une légalisation progressive depuis les années 1970, ce contexte ayant favorisé leur accroissement numérique mais aussi leur plus grande visibilité (Jackson, 2009). Le développement de lieux ouverts sur l'espace public, de vitrines ayant pignon sur rue, de terrasses et d'enseignes affichant le caractère spécifiquement homosexuel de ces lieux est mis en lumière dans plusieurs contextes urbains (Forest, 1995 ; Grésillon, 2001). Souvent dévolus à la consommation (bars, restaurants, cafés), au loisir (discothèque, librairie), et à la sexualité (saunas, backrooms, sex-shops), ces lieux homosexuels sont analysés dans leur capacité à produire des ressources collectives spécifiquement homosexuelles : des ressources relationnelles, culturelles et économiques. La fonction de rencontre et de sociabilité semble ici primordiale, qu'il s'agisse d'une rencontre amoureuse ou sexuelle, la probabilité que l'autre soit homosexuel étant plus importante ici qu'ailleurs. Mais les motifs de leur fréquentation peuvent dépasser l'enjeu amoureux ou sexuel pour tendre vers une « politique de l'amitié » spécifiquement homosexuelle (Foucault, 1984). Théorisée par Foucault, elle occupe effectivement une place centrale dans les pratiques des homosexuels à l'échelle des bars gays de Newcastle en Angleterre (Lewis, 1994), de Montréal (Higgins, 1998), de Chicago (Lyke, 2004), ou de Paris (De Busscher, 2000). On peut trouver ici un partenaire sexuel, un conjoint durable, mais aussi une sociabilité amicale homosexuelle souvent nécessaire pour de nombreux homosexuels (Schiltz, 1997 ; Higgins, 2000). Plus généralement, les lieux homosexuels constituent des espaces effectivement importants



dans les trajectoires homosexuelles, en particulier pour les jeunes : que cette expérience soit positive ou vécue de manière plus complexe, elle marque de nombreux parcours (Adam, 1999). Les lieux homosexuels ont donc cette fonction importante de rencontre, de sociabilité et de « découverte ». Ils permettent également la production de ressources culturelles et économiques spécifiques. L'âpre débat sur l'usage du terme « culture homosexuelle » tient notamment à la difficile définition de ce qu'est une culture. Les résultats ethnographiques montrent cependant que ces lieux sont des espaces de mise en scène d'une homosexualité visible se caractérisant par des codes (vestimentaires, corporels, langagiers), des comportements rituels (dragage, humour, communication non verbale), des goûts dominants (musicaux, esthétiques). Ces éléments du décor matériel construisent en partie des références communes pouvant « faire office de culture », mais varient cependant en fonction des types de lieux (librairie homosexuelle ou bar gay par exemple), des contextes nationaux et culturels, comme du temps. Depuis quelques années, lieux homosexuels et sous-cultures gays tendraient ainsi à se diversifier selon une palette variée de manières d'être gay et de types d'ambiance (Giraud, 2009). De nombreux auteurs montrent enfin que ces lieux homosexuels possèdent également une fonction économique et commerciale évidente, et surtout grandissante depuis leur multiplication au cours des années 1990. Pour les propriétaires et les gérants, ils constituent d'abord une ressource économique, bien plus qu'un geste militant ou qu'une présence symbolique aux objectifs politiques (Sibalis, 2004 ; Blidon, 2007b). Plus généralement, si leur présence et leur ouverture sur l'espace public pouvaient par le passé constituer une initiative forcément symbolique (Castells, 1983 ; Higgins, 1998), elle reste largement aujourd'hui une activité lucrative obéissant à des motifs économiques et financiers. Elle correspond pour la plupart des auteurs à l'émergence d'un marché économique spécifique du commerce et du marketing gay qui composent la « pink economy » (Quilley, 1997 ; Sibalis, 2004). Ainsi, les lieux homosexuels sont saisis à une échelle plus fine que les relations générales entre la ville et les homosexualités. Ces lieux semblent effectivement avoir gagné historiquement en visibilité et en nombre, et constituent des espaces de production de ressources homosexuelles collectives. Leur fréquentation est l'occasion pour les individus de se confronter aux autres homosexuels, au groupe homosexuel et à une image publicisée et visible de l'homosexualité contemporaine et urbaine. Mais cette image publique, visible et socialement acceptable pour certains auteurs, occulte d'autres sentiers invisibles de l'homosexualité en ville.

Une littérature essentiellement ethnographique s'est dès lors intéressée à des lieux homosexuels beaucoup moins institutionnalisés et beaucoup moins visibles dans le paysage urbain d'aujourd'hui (Busscher, Mendès-Leite, Proth, 1999 ; Proth, 2002). Inaugurée par les travaux de Laud Humphreys sur la fréquentation des pissotières publiques new-yorkaises, cette littérature prend le parti de décaler son regard vers des espaces plus informels de la présence homosexuelle en ville (Humphreys, 2007). Ce sont des lieux publics où se pratique une sexualité anonyme entre hommes, sexualité dont le caractère « anormal », au sens où elle se réalise dans un espace public et de manière généralement expéditive, explique en partie la forte dimension spatiale. Les travaux d'Humphreys, comme ceux de ses successeurs français, mobilisent une ethnographie périlleuse du point de vue des conditions d'observation et de la relation entre sociologue et population observée, étant donné le contexte sexuel et anonyme dans lequel tous se situent. Ces travaux insistent sur le rituel des interactions complexes qui précèdent, traversent et succèdent les pratiques sexuelles en tant que telles, et montrent comment la configuration topographique des lieux nourrit et détermine en même temps les formes et les registres de la sexualité qui s'y déroule. La question des regards, des procédures de négociation de la sexualité, la

gestion du risque social et du nombre de protagonistes décuplent la dimension spatiale de ces pratiques sexuelles (Proth, 2002). Ces enjeux micro-sociologiques sont articulés à des enjeux plus larges : ces lieux se caractérisent par leur distance géographique aux « institutions-clés », par leur faible visibilité dans le paysage urbain, par le caractère temporaire des pratiques. Ils constituent ainsi des marges d'invisibilité sociale et spatiale (Blidon, 2008a). On trouve également dans les recherches de Bruno Proth et Pierre-Olivier de Busscher un questionnement sur les relations entre espaces et identités homosexuelles. En mobilisant la distinction « lieu global » et « lieu local » (Geertz, 1986), ces recherches reformulent des questions identitaires dans leur dimension spatiale (Busscher, Mendès-Leite, Proth, 1999). Les lieux homosexuels se distingueraient donc ainsi entre des « lieux globaux, très populaires, très connus », où se rendent le plus grand nombre d'individus et qui attirent des personnes d'origines géographiques variées, et des lieux locaux « peu connus, davantage fréquentés par les habitants du quartier ou de ses environs », confinés aux « espaces les plus « sauvages » du tissu urbain : la rive d'un canal en contrebas d'un entrepôt, les alentours d'une sablière sur un quai de Seine, un tunnel reliant un terre-plein au RER, un fort militaire désaffecté, une forêt en banlieue parisienne » (Busscher, Mendès-Leite, Proth, 1999, p. 27). Les premiers sont investis dans les recherches précédemment évoquées : des « espaces urbains institutionnalisés de l'homosexualité », concentrés dans les quartiers gays et où l'homosexualité y est visible et régulée par les institutions propres à la communauté gay (commerces, associations, etc). Ils possèdent une « assise identitaire » : les individus y sont présents parce qu'ils sont homosexuels et se vivent comme tels, au delà de leur sexualité, ou bien parce qu'ils « visitent » un lieu qui correspond aux représentations qu'ils se font de l'homosexualité (cas des touristes). Ils correspondraient à la fois à une homosexualité visible, socialement acceptable (Redoutey, 2004) et susceptible de constituer un référent identitaire au delà d'une simple orientation sexuelle. Par contraste, les « lieux locaux » sont des espaces urbains marginaux et éloignés de la « vitrine » du quartier gay. Dans ces lieux peu exposés aux regards et investis principalement de nuit, se déploie « une forme d'économie du plaisir de la relation sexuelle », qui vise « l'obtention d'un plaisir sexuel maximal en contrepartie d'un investissement affectif et social minimum » (Busscher, Mendès-Leite, Proth, 1999, p. 27). Ils posséderaient, eux, une « assise territoriale » : les individus y sont présents parce qu'ils sont proches du lieu au sens géographique et physique. Et nous ajoutons : au sens sexuel. Mais l'identité homosexuelle reste ici purement sexuelle, éloignée de celle qui a cours dans et qui nourrit les lieux globaux. Elle n'engage a priori pas de définition sociale de soi comme homosexuel. La différenciation des espaces accompagne une différenciation des individus, acteurs de ces espaces. Les comportements considérés comme les plus « marginaux » (le rapport sexuel homosexuel, mais aussi anonyme et extérieur) investiraient ainsi les espaces urbains marginaux. Si le lieu global est l'occasion d'être homosexuel pas seulement sexuellement, le lieu local restreindrait l'homosexualité à une pratique, cachée et anonyme, où l'identité sociale serait peu engagée. Ainsi, « même s'ils ne sont pas uniquement fréquentés par des homosexuels identitaires, les établissements commerciaux restent des lieux marqués par une homosexualité affichée et déclarée. Le lieu extérieur permet, quant à lui, de renforcer l'idée, pour ses habitués, "qu'on baise avec des mecs" et non "qu'on baise entre pédés" » (Busscher, Mendès-Leite, Proth, 1999, p. 27).

Ces deux types de travaux rencontrent pourtant de nombreuses difficultés liées aux types de lieux investis, mais aussi au regard qui leur est porté. Ils sont tout d'abord centrés exclusivement sur des espaces publics et collectifs. Dans un cas, l'entrée spatiale sélectionne par définition des lieux publics, visibles et collectifs, pour montrer, presque par tautologie, qu'ils sont des lieux où se construisent des ressources et une identité

collective homosexuelles. Si les seconds ont le mérite d'explorer des lieux moins visibles, ils s'intéressent finalement, eux aussi, à des espaces publics, provisoirement mais illusoirement privatisés, puisqu'ils restent des lieux publics à usage collectif. Dans un cas comme dans l'autre, des individus se confrontent à d'autres individus, à des normes, à des lieux, où des codes et des rituels plus ou moins stricts semblent en vigueur. Mais dans cette confrontation, on n'explore quasiment jamais la question des contextes sociaux et biographiques individuels de cette confrontation, ni les effets et les conséquences qu'elle peut avoir en termes de socialisation. Le silence est quasiment total sur ce que sont précisément et sociologiquement les individus présents dans ces lieux : s'il peut être lié aux conditions d'enquête, il constitue néanmoins un problème majeur pour le sociologue (Proth, 2002). Affirmer qu'en franchissant les portes d'un bar gay, les individus franchissent aussi les portes d'entrée d'un collectif homosexuel mériterait que l'on s'interroge sur la provenance de ces individus : d'où viennent-ils géographiquement ? et socialement ? Or rien n'est dit ici sur ce que sont ces individus, leur travail, leurs origines sociales, leurs conditions de vie. Rien n'est dit non plus sur les autres lieux investis dans leur quotidien et dans leur trajectoire biographique : lieux de résidence, lieux de travail, lieux d'origine, lieux de vacances et de loisirs, par exemple. Il ne reste que très peu de place pour l'ensemble des lieux de socialisation qui marquent une trajectoire sociale et, de manière plus générale, pour les autres composantes d'une identité sociale (travail, famille, origines sociales et géographiques par exemple). En focalisant leur regard sur des espaces publics et collectifs, où l'homosexualité est par définition fortement inscrite dans l'esprit des lieux, par la pratique ou par le type de lieux, les travaux portant sur les lieux homosexuels constituent un trompe-l'œil des dimensions spatiales de la construction des identités homosexuelles, qui se construisent en partie ici, mais aussi ailleurs. Or, cet ailleurs est rarement évoqué, voire totalement occulté.

### 2.3. Les quartiers gays.

Par extension géographique et sous l'effet du changement social et urbain, on doit également évoquer l'abondante littérature qui s'est développée au sujet des quartiers gays, principalement dans les champs anglo-saxons des *Urban Studies* et des *Gay Studies*. Ce constat vient en partie du fait que ces quartiers gays sont de fait plus nombreux et plus étendus sur le continent nord-américain. On a déjà montré comment la définition même de ce type de quartiers posait problème et comment l'interprétation historique de leur apparition semblait discutable. Par ces apports et ces lacunes, cette littérature pose la question transversale de l'existence d'espaces urbains *exceptionnels* où une vie homosexuelle se développerait indépendamment du reste du monde social, et illustre la nécessité de prendre en compte des porosités socio-spatiales auxquelles sont soumis, comme d'autres quartiers, ces espaces urbains. L'hypothèse explorée de manière générale consiste à penser les quartiers gays comme des espaces urbains très spécifiques constituant l'assise territoriale d'une population partageant des modes de vie, des valeurs et des conditions de vie communes. En renvoyant au modèle du quartier communautaire ou de type villageois et à la puissance supposée de l'expérience collective dans le cas des homosexuels, elle amène donc à poser très tôt la question du « ghetto gay », dans sa séparation avec l'extérieur et dans son unité interne. En relisant Wirth, Levine propose dès la fin des années 1970 d'étudier la pertinence de la définition du ghetto de Wirth dans le cas des enclaves gays des métropoles américaines (Levine, 1979). D'autres auteurs participent par la suite implicitement à ce programme de recherche où les quatre critères proposés par Wirth sont examinés : la concentration d'institutions spécifiques à la population concernée, la concentration résidentielle de cette population, l'existence d'une « aire culturelle » localisée

et l'isolement social de cette aire spatio-culturelle vis-à-vis du reste de la ville et du monde social. Difficiles à évaluer, ces quatre critères sont bien souvent non simultanément vérifiés.

Les quartiers gays se distinguent des autres espaces avoisinant par plusieurs éléments. La concentration institutionnelle est la plus souvent vérifiée et renvoie surtout à la concentration commerciale déjà évoquée et à sa structuration institutionnelle souvent observée sous la forme de regroupement syndicaux ou associatifs de commerçants gays (Castells, Murphy, 1983 ; Ray, 2004 ; Blidon, 2007b). Les lieux associatifs homosexuels sont pour leur part moins concernés par cet ancrage spatial local, voire peuvent être franchement exclus de cette enclave gay, notamment en raison de conflits récurrents entre logiques commerciales et logiques militantes, maintes fois évoqués (Nash, 2006). Le développement d'un réseau institutionnel local et spécifiquement homosexuel est plus important en Amérique du Nord et, par conséquent, beaucoup plus exploré par les chercheurs qui en font l'un des fondements de la puissance des mouvements homosexuels depuis les années 1990 (Remiggi, 1998). Son impact politique et électoral peut être important dans ce type de quartiers (Castells, Murphy 1983). Si ces institutions au sens large sont concentrées dans ces espaces urbains, elles n'en dictent pourtant pas à elles seules l'organisation et le fonctionnement. Elles peuvent rentrer en conflit avec d'autres instances locales (Redoutey, 2004), semblent soumises à des nécessaires cohabitations (Nash, 2006), et ne constituent, une fois encore, qu'une surface institutionnelle émergée des homosexualités. L'existence d'une aire culturelle spécifiquement homosexuelle est partiellement vérifiée dans certains cas par l'observation de symboles culturels présents dans l'espace public, par l'existence de codes langagiers, corporels et culturels marquant le paysage urbain local, par la construction d'une mémoire locale spécifiquement homosexuelle. Ces éléments du décor urbain seraient créateurs d'une familiarité avec le lieu pour les homosexuels, le sentiment d'un chez soi sans équivalent dans la ville (Levine, 1979). En même temps, ces éléments matériels et symboliques restent l'objet de questions multiples dans la mesure où ils ne sont pas les seules composantes de la vie de quartiers qui ont existé avant cet investissement spectaculaire et dans la mesure où, une fois de plus, leur réception par les individus est difficile à saisir à partir d'une entrée proprement spatiale. Les gays se reconnaissent-ils réellement dans ces codes ? Les ont-ils tous incorporés en venant ici ? Ce quartier constitue-t-il une aire culturelle de référence pour tous les homosexuels ? Quelles sont les conditions sociales qui favorisent l'investissement culturel dans ce genre de quartiers ? De telles questions semblent décisives mais restent sans réponse dans les recherches disponibles. Les difficultés augmentent encore lorsqu'on aborde les deux autres critères évoqués par Wirth et Levine (Levine, 1979). La question de la concentration résidentielle a été évoquée dans son extrême difficulté méthodologique (Redoutey, 2004). La plupart des auteurs relèvent cette difficulté et se contentent alors de discussions informelles ou d'impressions non objectivées pour conclure à une forte concentration résidentielle des gays dans les limites du quartier (Levine, 1979 ; Sibalis, 2004). Non démontrée, cette sur-représentation résidentielle est discutable et illustre surtout le parti pris du regard porté aux quartiers gays. Ils sont pensés et définis principalement à partir de dimensions publiques, symboliques et visibles de la vie urbaine : ce regard empêche la prise en compte des espaces privés, individuels, peu visibles et par conséquent des espaces résidentiels du logement. En sociologie urbaine, la confrontation du public et du privé, du visible et de l'invisible, a pourtant montré les limites d'une conception homogène, cohérente, voire essentialiste du quartier (Rosental, 1997 ; Simon, 1997) : ce qui est visible dans l'espace public n'est pas nécessairement en continuité avec une vie résidentielle moins visible et bien différente. Enfin, le critère de l'isolement socio-spatial est le produit cumulé des critères précédents et donc de leurs insuffisances. Si les quartiers gays peuvent mettre en scène leurs frontières

matérielles par des symboles homosexuels et par l'effervescence qui caractérise les vitrines commerçantes et l'espace public de la rue homosexuelle, on parvient très mal à relier ces frontières symboliques et construites artificiellement à des frontières sociales réelles. Le statut d'enclave isolée supposerait l'absence de liens entre cet espace et les autres espaces urbains et sociaux, mais faudrait-il encore se doter des moyens méthodologiques et théoriques de saisir ces liens, ce qui est rarement le cas. Or, ces liens sont manifestes à deux niveaux. Les quartiers gays ne sont pas des espaces exclusivement fréquentés par des homosexuels : leur caractère attractif dépasse bien souvent les clivages d'orientation sexuelle et ce résultat semble s'affirmer de plus en plus avec le temps (Binnie, Skeggs, 2004). Par ailleurs, les homosexuels ne semblent pas non plus n'investir que ces quartiers-là et sont, comme tous les citoyens, capables de mobilité en dehors des quartiers gays et les rapports qu'ils entretiennent à ces espaces et ces lieux homosexuels semblent variables (Adam, 1999). La prise en compte des liens entre d'une part le quartier et son environnement socio-spatial et d'autre part, les individus et leur environnement social, permet de dégager de nouvelles orientations de recherche suggérées par quelques monographies (Bouthillette, 1994 ; Binnie, Skeggs, 2004).

Ainsi, les travaux portant sur les quartiers gays amènent à repenser leur approche. Si ces espaces urbains sont le théâtre d'un investissement symbolique et collectif relativement exceptionnel (pas sure) au regard d'autres quartiers, cette mise en scène de l'homosexualité dans l'espace public occulte souvent des processus sociaux plus complexes. Trois d'entre eux nous paraissent décisifs. En premier lieu, le contexte historique et urbain dans lequel s'est construite cette mise en scène et les relations entre ces espaces urbains et leur environnement proche méritent un examen plus approfondi. Deuxièmement, la prise en compte des rapports socialement construits à ces espaces chez les homosexuels et dans l'ensemble de la population citadine permettrait d'éclairer la manière dont ils sont vécus, pratiqués, investis ou évités par les individus. En dernier lieu, l'articulation entre les différentes formes de présence homosexuelle dans ce type de quartiers n'a pas été résolue, notamment l'articulation entre présence résidentielle et fréquentation des espaces publics du quartier ; de la même manière, la question des cohabitations avec d'autres personnes habitant ou fréquentant ces quartiers est faiblement exploitée, alors même que ces cohabitations existent nécessairement ici comme dans tout espace urbain. Dès lors, l'hypothèse d'un quartier gay pensé uniquement à partir de cette caractéristique se fissure si l'on envisage le quartier, non plus comme un symbole ou un pur cadre matériel et physique, mais comme un espace pratiqué par des individus qui peuvent certes y venir pour profiter de ses aménités, mais aussi y habiter, y passer, y travailler ou y entretenir des sociabilités. Cette image d'Epinal se fragmente également si l'on replace ce quartier dans son contexte urbain, historique et socio-économique, si l'on admet de rompre avec les lectures symbolistes de l'espace public et que l'on commence par s'intéresser à la manière dont les individus homosexuels pratiquent et se représentent ce quartier à la lumière de l'économie générale de leurs pratiques de l'espace et de leurs trajectoires dans un espace social différencié. C'est précisément ainsi que la présente recherche explore les relations entre espaces vécus et pratiqués et construction des identités homosexuelles masculines.

#### **2.4. L'espace, les rapports à l'espace et les dimensions spatiales de la socialisation.**

Si l'espace peut constituer un prisme efficace de compréhension des identités homosexuelles, son statut analytique doit être repensé. Trois entrées permettent de passer d'une *géographie des homosexualités* à une *sociologie des dimensions spatiales des processus de socialisation chez les homosexuels*, en interrogeant non plus de simples

formes spatiales mais des rapports socialement construits et socialement différenciés à différents espaces. Elles seront présentées principalement, mais non exclusivement, dans le cas des quartiers gays puisque c'est ce contexte qui permet le mieux d'approcher la question du rôle des gays dans la gentrification : nous reviendrons sur ce point dans le chapitre suivant. Cette précision n'empêche cependant pas de proposer ici une grille valable plus généralement pour aborder les relations entre espaces et homosexualité.

On s'attachera donc à montrer que les espaces homosexuels sont soumis à des processus de construction sociale de l'espace urbain : l'approche sociologique des quartiers gays suppose ainsi un travail de contextualisation approfondie dénaturisant les caractéristiques d'un quartier. « Avant l'espace », il y a donc la construction sociale de cet espace. En second lieu, on proposera de définir et d'envisager les « rapports homosexuels à l'espace » comme l'ensemble des relations concrètes que les individus entretiennent avec un espace. Les outils de la sociologie urbaine enrichissent une approche géographique des homosexualités centrée sur les lieux et occultant les pratiques et les représentations de ces lieux par des individus qui y sont pourtant présents. On insistera donc sur ces espaces comme espaces vécus, pratiqués et représentés : « pendant et dans l'espace », il y a donc des individus, des pratiques et des rapports à l'espace. Enfin, on soulignera l'existence d'une dimension proprement spatiale des processus de socialisation. Si les individus participent à la construction de l'espace urbain, celui-ci forme, déforme et réforme aussi ce qu'ils sont : ce résultat, produit dans d'autres contextes et pour d'autres populations, peut être appliqué dans le cas de notre objet de recherche. « Après et au delà de l'espace », il y a les effets et les conséquences de l'espace sur les trajectoires sociales.

Cette recherche vise donc à rompre avec une conception essentialiste et simplement révélatrice de l'espace urbain. Par conception essentialiste, on entend l'absence de prise en compte des processus de construction sociale et historique d'un espace urbain, d'un quartier en particulier. Dans les premières mises en lumière des relations entre ville et homosexualités, on a montré que ces relations relevaient davantage d'un lien mythique, relativement abstrait, et qui envisageait la ville comme un espace donné possédant des caractéristiques essentielles favorisant la migration homosexuelle vers la ville. Or, la ville, et plus généralement l'espace, ne sont pas simplement des données : ce qu'est une ville, un quartier ou un espace est aussi le produit de constructions sociales permanentes. Perméable aux discours, aux représentations et aux comportements sociaux, l'espace est même produit par le monde social : ce qu'il est ou ce qu'il est censé être résulte de catégorisations et de désignations aux effets puissants et durables. Le caractère cosmopolite du quartier parisien de Belleville n'est pas qu'une donnée de cet espace mais le résultat d'une histoire singulière, d'images et de mises en scène de l'espace public et d'un certain nombre de discours sur le quartier : la mise en scène du « métissage » de Belleville est au moins aussi puissante que ces composantes objectives (Simon, 1997). De même, les images et caractéristiques du « quartier village » ou du « quartier sensible » résultent des discours produits sur le quartier et des processus de catégorisations subjectives de l'espace urbain (Fijalkow, 2007 ; Tissot, 2007). Ce qu'est sociologiquement un espace se joue peut être dans l'espace lui-même, mais aussi ailleurs, par exemple dans les discours médiatiques et les catégories mobilisés pour l'action publique et politique (Tissot, 2007). L'émergence de quartiers gays ne renvoie pas tant au caractère homosexuel de la ville qu'aux procédures de construction sociale de la ville, et de ce quartier en particulier, comme espace favorable aux homosexualités. Par conception révélatrice, on entend l'absence de prise en compte des effets propres de l'espace. Les quartiers gays seraient ainsi censés illustrer et révéler un certain nombre de processus du changement social et une identité collective longtemps restée cachée mais révélée au grand jour depuis quelques années. Si la portée symbolique

de ces lieux est importante, l'espace n'est-il qu'un miroir où se reflèteraient symboliquement des réalités sociales invisibles ailleurs ou autrement ? Dans les quartiers gays, comme dans tout autre espace urbain, ce qui est observable aujourd'hui et au premier coup d'œil n'est pas indépendant de ce qui se passait ici auparavant et de *ce qui se passe* au-delà du premier coup d'œil. Le quartier a aussi une histoire que l'on ne saurait réduire à un processus téléologique dans lequel adviendrait une identité homosexuelle atemporelle qui n'attendrait que sa révélation dans un cadre matériel et physique totalement neutre. De la même manière, le quartier n'est pas qu'un espace public du visible où la présence d'individus serait totalement indépendante de structures sociales, certes moins visibles à l'œil nu, mais dont les effets peuvent être puissants. Une prise en compte minimale du contexte social, historique et urbain dans lequel émergent ces quartiers gays permet d'aller au-delà du visible, du symbolique et du spectaculaire (Rosental, 1997). Le principal défaut des travaux de géographie et des travaux issus des *Gay Studies* est l'absence de prise en compte des effets de lieux et des relations entre homosexualités et autres composantes de la vie urbaine dans ces quartiers (Leroy, 2005). Cela conduit le plus souvent à dissocier la vie homosexuelle des lieux du contexte dans lequel elle se construit en négligeant les effets de contexte historique et urbain. La prise en compte de ces contextes fait apparaître précisément notre objet de recherche et réapparaître la problématique construite dans le chapitre précédent. Resituer les quartiers gays à l'échelle de la ville et de son paysage socio-économique et à l'échelle historique locale conduit plusieurs travaux à faire apparaître le contexte de gentrification comme élément commun et caractéristique (Bouthillette, 1994 ; Sibalis, 2004). Le passé populaire, le contexte de dévalorisation/réhabilitation du bâti et de l'image du quartier, les transformations sociologiques et résidentielles locales, l'apparition de nouveaux paysages commerciaux sont autant d'éléments à prendre en compte : ils informent le contexte historique et socio-économique mais, plus encore, pourraient être reliés à l'investissement d'un espace urbain central par des populations longtemps restées marginales socialement (Lauria, Knopp, 1985 ; White, Winchester, 1988 ; Bordet, 2001). Loin de constituer des enclaves isolées du monde urbain et du monde social, ces espaces urbains seraient étroitement reliés aux transformations du reste de la ville et du reste du monde social : une sociologie des homosexualités préoccupée par ses rouages spatiaux suppose une meilleure prise en compte des processus de constitution de tels espaces, une forme de socio-histoire de leur genèse.

Par ailleurs, la question des dimensions spatiales des identités homosexuelles a été insuffisamment explorée parce qu'elle est partie d'une entrée fondamentalement spatiale et donc bien souvent géographique. La sociologie urbaine privilégie généralement une entrée plus riche, celle des rapports à l'espace et aux espaces (Remy, 1999). Il ne s'agit plus simplement de décrire un espace ou d'y lire par décalque des processus sociaux que les lieux cristalliseraient par magie, mais de partir du point de vue des individus pour interroger leur rapport à l'espace dans la mesure où ceux-ci façonnent à la fois leurs pratiques de l'espace, les comportements associés et les structures de l'espace lui-même (Remy, 1975, 1999 ; Authier, Grafmeyer, 2008). Les recherches de Jean-Yves Authier sur les « rapports au quartier » des habitants de centre-ville fournissent des outils pour penser ces rapports homosexuels à l'espace. La notion de « rapport résidentiel au quartier » peut ainsi être mobilisée dans ce contexte à la fois plus large (le contexte n'est pas simplement résidentiel) et plus précis (on s'interroge précisément ici sur les parcours homosexuels). On peut ainsi penser les *rapports homosexuels aux quartiers gays* dans leurs différentes formes et articulés à bien d'autres expériences de la vie sociale. En s'inspirant de la déclinaison des rapports résidentiels selon différentes composantes (Authier, 1993, 2001), on peut définir « les rapports homosexuels aux quartiers gays » selon différentes facettes. Ils se composent

d'abord des représentations que les individus se font du quartier concerné, de leur propre présence et de la présence des autres dans ce quartier. Ces représentations renvoient à la manière dont ils nomment, délimitent et décrivent le quartier et les lieux homosexuels, mais aussi à l'attachement subjectif qu'ils expriment à l'égard de tels espaces, au sens qu'ils donnent à leur fréquentation, aux significations qu'ils donnent également à la présence des autres dans le quartier, celle d'autres homosexuels, mais pas seulement. Les rapports au quartier se composent ensuite des usages effectifs et des pratiques concrètes du quartier par ces individus homosexuels. Dans les usages du quartier, on doit tenir compte des différents lieux qu'ils fréquentent ou non (lieux publics/privés, commerces/logements, lieux gays/lieux non gays, etc.), des pratiques effectivement réalisées dans le quartier, et de celles qui ne le sont pas, et des relations de sociabilité dont le quartier est ou n'est pas le support (intensité et type de relations, place du quartier dans l'ensemble de la sociabilité). De quelles manières le quartier gay est-il réellement pratiqué, investi et mobilisé par ces individus homosexuels ? La troisième composante des rapports au quartier gay renvoie à la place et aux modes d'inscription du quartier dans les trajectoires individuelles : quelle place objective le quartier gay occupe-t-il dans la vie de ces individus ? quel est son rôle subjectif ? Ces questions conduisent à replacer le quartier dans l'économie générale des lieux et des pratiques de ces individus, dans leur biographie homosexuelle mais surtout et, plus largement, dans leur trajectoire sociale. Quelle place le quartier occupe-t-il donc dans leur vie homosexuelle et dans leur vie de manière générale ? Quelle place prend-il dans leurs pratiques de la ville, au regard d'autres lieux et en comparaison avec d'autres populations ? Cette dernière composante est cruciale dans la recherche : le rapport aux quartiers gays doit être situé dans l'ensemble des expériences urbaines et des expériences sociales, dans d'autres univers spatiaux et sociaux à un instant t mais aussi dans le passé. Les rapports aux lieux sont en effet le produit des rapports antérieurs à l'espace et des expériences socialisatrices multiples (Authier, 2001b, 2008). Ce résultat important souligne les lacunes de nombreux travaux consacrés aux espaces homosexuels qui ne disent quasiment rien sur ces autres expériences en occultant d'une part les autres lieux fréquentés, pratiqués et vécus par ces individus et d'autre part les autres formes et moments de leur socialisation (Proth, 2002 ; Léobon, 2003 ; Leroy, 2005 ; Blidon, 2006). Au-delà de leur orientation sexuelle, les homosexuels sont autre chose que « des hommes qui aiment des hommes », ils ont des positions et des ressources sociales différenciées, produisant des rapports différenciés à leur propre homosexualité (Adam, 1999) et des rapports différenciés aux lieux homosexuels et aux quartiers gays (Ray, 2004). Les relations entre espaces et homosexualités se jouent donc dans des rapports aux lieux et aux espaces urbains multiples qu'il s'agit de décrire précisément, de situer dans le contexte des trajectoires biographiques et sociales homosexuelles, et dans l'ensemble des lieux traversés, fréquentés, pratiqués et vécus par ces individus. C'est cette analyse sociologique des rapports aux quartiers gays que nous souhaitons substituer à certaines spéculations sur la nature communautaire, voire même « tribale », de ces quartiers ou sur leur signification politique générale (De Luze, 1997 ; Vincent, 2009).

De manière plus générale, enfin, cette recherche contribue à la connaissance des relations entre espaces et processus de socialisation. En sociologie, si l'identité est d'emblée une identité contextualisée, se distinguant par là d'acceptions ontologiques ou métaphysiques de l'identité, les débats ont plutôt porté sur deux questions congruentes : celle de l'unicité ou de la pluralité du « moi » et celle de la soumission de l'individu aux structures sociales ou de l'autonomie de son identité (Dubar, 2000 ; Lahire, 2006 [1998]). L'usage de la notion de socialisation permet de dépasser au moins provisoirement ces débats classiques entre autonomie de l'acteur et poids des structures sociales, entre



cohérence d'un moi et dissolution absolue du sujet (Lahire, 2006 [1998]). Sans mettre un terme à ces débats, cette notion fournit au moins un dispositif d'interprétation relativement souple. Nous reprendrons à notre compte une définition à double détente de la socialisation, proposée précisément par un sociologue de la ville. Pour Yves Grafmeyer, la socialisation désigne d'une part, « l'ensemble des mécanismes d'apprentissage qui font que les individus intériorisent les valeurs et les normes d'une société ou d'un groupe social particulier », et d'autre part, les « diverses interactions qui établissent entre les individus des formes déterminées de relations » (Grafmeyer, 1994). Ces deux aspects ne sont pas contradictoires mais compatibles et conjugués l'un à l'autre : l'identité sociale y apparaît comme la résultante de dispositions héritées, transmises et plus ou moins incorporées et de contextes, de situations qui révèlent, forment, déforment et réforment ces dispositions. La socialisation est donc un processus d'incorporations durables et d'ajustements continus aux contextes et aux situations (Dubar, 2000 ; Darmon, 2006). Dans cette définition, les instances de socialisation, les contextes et les situations dans lesquels se trouve l'individu ont un rôle crucial : les instances de socialisation sont les contextes dans lesquels on incorpore « quelque chose », les contextes et les situations peuvent favoriser l'activation de ce « quelque chose » d'incorporé et d'hérité, le modifier, l'inhiber ou le réformer. L'individu est un produit, une production et un « précipité » : un produit au sens où il hérite et incorpore un certain nombre de normes, d'habitudes, de manières d'être, de faire, de sentir et d'agir ; une production au sens où il produit de manière interactive ce qu'il est, fait, sent ou agit en fonction des contextes ; un précipité au sens où il cumule un certain nombre d'expériences, de traces plus ou moins visibles, actives et efficaces selon le contexte présent. Instances de socialisation, contextes, situations, et scènes sont autant de termes qui illustrent un nouvel usage fréquent de l'espace comme métaphore. Or, une configuration ou un contexte ne sont pas simplement des constructions abstraites opérées par le chercheur à des fins heuristiques. Un contexte c'est aussi et peut être d'abord, notamment pour l'individu lui-même, un lieu, un espace physique ; à ce titre, une mise en contexte du « soi » est avant tout aussi une position géographique, une situation spatiale spécifique. Les lieux et les espaces de vie sont donc des instances et des contextes de socialisation qui ont des effets propres et durables (Authier, 2001b). Les lieux de résidence, de travail, de vacances, de balades, les espaces professionnels et familiaux, les espaces de sociabilité, les espaces publics et privés participent pleinement aux processus de constructions identitaires. Ce que l'espace fait aux individus constitue le cœur du pouvoir socialisant des lieux et s'illustre aujourd'hui dans de nombreuses recherches dans lesquelles le quartier bourgeois socialise (Pinçon, Pinçon-Charlot, 1989), dans lesquelles on incorpore des normes dans un quartier populaire que l'on met en œuvre de manières variées selon les autres lieux que l'on fréquente et traverse (Beaud, 2002 ; Cartier, Coutant, Masclet, Siblot, 2008). Plus précisément encore, les « effets de lieu » existent bel et bien, quasiment « toutes choses égales par ailleurs » : pour des populations sociologiquement équivalentes et aux parcours résidentiels proches, le quartier comme cadre matériel et résidentiel peut avoir par exemple des effets propres sur les relations de sociabilité (Bidart, 1988) ou sur les pratiques associatives et culturelles (Bidou, 1997). Ces résultats ont des conséquences pour notre recherche : pour les homosexuels comme pour les autres, l'espace possède donc un pouvoir socialisant non négligeable. Dans les lieux homosexuels, dans les quartiers gays, comme dans d'autres espaces, le fait d'être présent dans ces lieux, d'y venir souvent, d'y habiter ou d'y rencontrer régulièrement ses amis a des conséquences sur ce que sont et ce que deviennent ces individus. Dans le cas de ces espaces, ce pouvoir socialisant a été peu exploré, les conditions de l'incorporation d'une éventuelle socialisation par l'espace peu interrogées. La confrontation à ces espaces est pourtant une occasion de socialisation potentielle et sans doute spécifique dont les effets peuvent être durables et peuvent grandement varier en fonction des trajectoires

individuelles, des socialisations antérieures, des socialisations simultanées et concurrentes, de la plus ou moins grande homogénéité des normes et des manières d'être transmises dans différents lieux (physiques) et contextes (sociaux) d'une socialisation plurielle. Si les quartiers gays peuvent constituer des « quartiers fondateurs » (Remy, 1990), reste à interroger leurs effets concrets et plus ou moins durables sur les trajectoires individuelles. Cette hypothèse mérite un examen tant du point de vue de la trajectoire homosexuelle des homosexuels, c'est-à-dire du point de vue du vécu et des pratiques de son homosexualité, que du point de vue de la trajectoire sociale d'ensemble des homosexuels, notamment parce que ces quartiers ont en commun un profil de quartier gentrifié dont les effets peuvent être importants (Authier, 1993). Par exemple, le fait d'investir le quartier gay et gentrifié constitue-t-il une étape importante dans la construction de soi comme homosexuel ? Permet-il aussi et par ailleurs une mobilité sociale, lorsque l'on vient d'un milieu social populaire et que l'on investit un quartier gay dont le caractère gentrifié peut influencer sur une trajectoire sociale ? Comment ce qu'est le quartier historiquement, sociologiquement, et symboliquement, peut-il modeler, recomposer et orienter des identités sociales homosexuelles ? Dans quelle mesure ce quartier si particulier participe-t-il à la construction d'identités sociales ? Quelle place la dimension homosexuelle de ces questions occupe-t-elle empiriquement ? Si les individus, par leur présence et leurs propriétés sociales, peuvent participer à la construction d'un espace urbain, la réciproque a rarement mobilisé les recherches centrées sur ce type d'espaces. Une manière de comprendre aussi ce qui se joue dans ces lieux est d'étudier leur pouvoir socialisant en les confrontant aux trajectoires homosexuelles, dans leurs dimensions spatiales et sociales, dans leurs composantes proprement homosexuelles comme dans les autres composantes de la définition de soi comme individu socialisé.

Avant et autour, pendant et dans, après et au-delà : tels pourraient être les trois changements de regard majeur que cette recherche se propose de mettre en œuvre pour comprendre ce qui se joue entre des espaces et des identités sociales. La prise en compte de l'espace par les sociologies de l'homosexualité s'est faite de manière incomplète. Incomplète parce qu'elle a largement omis les pratiques concrètes de l'espace par les homosexuels. Incomplète parce qu'elle s'est cantonnée à des lieux publics, collectifs, spectaculaires, mais saisis indépendamment des contextes : contexte local, historique, socio-économique dans lequel émerge un espace ou un lieu, contexte biographique, social et spatial dans lesquels évoluent les individus. Incomplète enfin parce qu'elle n'a pas envisagé ou qu'elle n'a pas exploré l'ensemble des articulations entre social et spatial, individuel et collectif, sexuel et non sexuel. Les outils de la sociologie urbaine permettent de répondre à ces différentes exigences : ces outils « classiques » doivent être mobilisés, même dans un contexte où les lieux et les populations apparaissent au premier regard moins « classiques ».

## Conclusion

---

Les manières restrictives de penser les homosexualités ont produit des manières d'envisager les relations entre espaces et construction des identités homosexuelles également restrictives. Le parallèle entre ces deux processus apparaît clairement dans ce chapitre. Il résulte de positionnements disciplinaires, méthodologiques et théoriques mais aussi de l'influence des représentations et des questions sociales sur les problématiques sociologiques. Les cadrages médiatiques centrés sur les images du ghetto homosexuel, de la communauté gay exclusive et propriétaire d'un quartier ont clairement influencé le regard scientifique sur les dimensions spatiales des parcours sociaux homosexuels. Mais il semble fort éloigné de ce que les acteurs font, disent et vivent concrètement. Un autre

regard sera proposé dans cette recherche à partir de trois hypothèses fondamentales : l'espace n'est pas un donné mais le produit d'une construction sociale et historique qu'il s'agit de comprendre ; les dimensions spatiales des identités et des modes de vie homosexuels renvoient à un ensemble de lieux, de pratiques et d'espaces différenciés qu'il s'agit de restituer ; les relations entre espaces et identités homosexuelles doivent être saisies à partir des pratiques concrètes des acteurs, des configurations sociales dans lesquelles ils évoluent et qui déterminent leurs rapports à l'espace. Ces trois hypothèses générales permettent de passer d'une géographie des homosexualités à une sociologie des dimensions spatiales des processus de socialisation chez les homosexuels, en interrogeant non plus de simples formes spatiales mais des rapports socialement construits et socialement différenciés à différents espaces. Cela suppose d'envisager l'espace non plus comme un simple cadre matériel donné mais comme un construit social ayant également des effets socialisateurs propres, mais non nécessairement autonomes selon la perspective définie par Jean Remy (Remy, 1999). L'espace contribue à la construction des identités sociales. En retour, il est le produit des représentations et des pratiques des individus. Située dans une sociologie urbaine de la gentrification, la question de la gaytrification s'inscrit donc également dans une approche sociologique des homosexualités. Il s'agit à présent de présenter les axes et les moyens empiriques mobilisés au service de cette « sociologie de la gaytrification ».

## Chapitre 3 : Pour une sociologie de la gaytrification.

Dans les études portant sur la gentrification, comme dans les travaux consacrés aux dimensions spatiales des conduites homosexuelles, la relation entre gentrification et présence homosexuelle apparaît comme une piste de recherche encore peu explorée. Cette recherche se propose d'en faire son objet central et de mener une sociologie de la *gaytrification*, définie comme processus de gentrification impliquant de manière significative les populations homosexuelles masculines, c'est-à-dire les gays. Cette thèse cherche à établir et évaluer la pertinence sociologique de cette notion. La notion de gaytrification a-t-elle un sens sociologique ? Peut-on faire une sociologie de la gaytrification et qu'apporte-t-elle ? Dans quels contextes, sous quelles formes, de quelles manières et avec quelles limites, les gays peuvent-ils constituer des acteurs spécifiques de la gentrification ? Quels sont leur place et leur rôle dans les transformations typiques de la gentrification urbaine ? Qu'apporte cette entrée spécifique à la connaissance plus générale des transformations des espaces urbains et des homosexualités ? Une première restriction s'impose dans la définition de l'objet. A priori l'implication des gays dans les processus de gentrification peut s'observer empiriquement dans bon nombre de quartiers gentrifiés ou en cours de gentrification (Chicoine, Rose, 1998 ; Hiernaux-Nicolas, 2003 ; Clerval, 2008b) : la gaytrification peut donc être étudiée dans différents contextes marqués par la gentrification. Nous avons pourtant choisi de l'aborder à partir du cas des quartiers gays parce qu'ici plus qu'ailleurs les phénomènes d'implication et de convergence entre présence homosexuelle et gentrification nous semblaient visibles et accessibles du point de vue empirique. Les quartiers gays, et gentrifiés, constituent une sorte de figure typique ou de modèle emblématique de logiques sociales et spatiales sans doute valables ailleurs, mais concentrées et réunies dans un périmètre restreint. Cette restriction ne doit pas être perçue comme un écueil de visibilité : décrire, analyser et interpréter ce qui se joue ici doit être resitué au regard de ce qui se joue aussi ailleurs, pour d'autres individus et dans d'autres

espaces. Prêter attention aux trajectoires sociales et résidentielles comme à l'ensemble des pratiques et des modes de vie des individus, notamment en dehors de cet espace, constitue des garde-fous contre la tentation d'une focalisation excessive sur le quartier en tant qu'unité imperméable, cohérente et cloisonnée. Dans ce chapitre, on se propose de construire un dispositif de recherche adapté à cet objet par la définition d'axes de recherche, le choix de terrains d'enquête et la définition d'outils méthodologiques opératoires.

Dans une première section, on présentera les axes de recherche retenus et régis par différentes échelles d'analyse. On envisagera d'abord la gaytrification comme un *processus* socio-historique relevant d'une échelle largement macro-sociologique. À cette échelle, on cherche à interroger la nature, le rythme et les formes de la relation entre deux processus du changement urbain observables à l'échelle locale : la gentrification d'un quartier et son investissement par les gays. Évaluer et qualifier le rôle des gays dans la gentrification amène à convoquer aussi une focale micro-sociologique centrée sur les rapports au quartier et les pratiques de celui-ci. Si l'on en vient alors aux acteurs concernés, qu'est-ce qui chez des individus homosexuels et dans leurs manières de vivre peut nourrir la gentrification des quartiers qu'ils investissent ? On passe, en filigrane, d'une sociologie de la gaytrification à une sociologie des gaytrifieurs. Enfin, on mobilisera une échelle d'analyse intermédiaire : celle des processus de socialisation propres aux gays et de leurs relations avec le quartier et ses transformations. La question de la gaytrification amène à une analyse des relations entre espaces et identités homosexuelles dans le cadre du changement urbain et social.

Ces directions de recherche ont largement déterminé les modalités empiriques et méthodologiques de l'enquête de terrain conduite pendant près de quatre ans et présentées dans la deuxième section. On commencera par présenter et justifier le choix des terrains mis en perspective en confrontant le quartier parisien du Marais et le quartier montréalais du Village. Aux vues des nombreuses difficultés méthodologiques posées par la « question homosexuelle », on insistera ensuite sur la construction des données empiriques, la définition des indicateurs, la nature et la portée des matériaux construits. Sur ces terrains et face à ces difficultés, on a cherché à faire varier la nature des données en diversifiant aussi les pratiques d'enquête. Sur les conditions de l'enquête, son déroulement et le vécu du chercheur, la plupart des informations et des analyses sont présentées dans l'annexe 4. Le récit et l'analyse des difficultés et des tournants de l'enquête informe souvent l'objet lui-même. Pour faciliter la lecture du chapitre, nous avons choisi de placer cet appendice dans les annexes bien qu'il soit étroitement lié aux développements méthodologiques présentés dans cette seconde section.

## 1. Un jeu d'échelles : temps, espace et acteurs.

---

La construction des pistes de recherche s'est nourrie d'une déclinaison des échelles d'analyse nécessaires à la compréhension des processus sociaux à l'oeuvre. L'alternance des échelles est une posture méthodologique importante dans cette recherche : elle est apparue comme une piste de travail commune aux différents travaux convoqués dans les chapitres précédents. Ces échelles pourront être macro ou microsociologique, historique ou biographique, collective ou individuelle, celle du quartier, de la ville ou de la rue et du logement. Étroitement articulées dans le monde social, elles sont analytiquement décomposées dans cette section dont l'objectif est de les décrire et d'en déduire des axes de recherche pertinents et opératoires.

### 1.1. La gaytrification d'un quartier : sociologie d'un processus.

On peut entamer cette sociologie de la gaytrification par une analyse du processus et de ses effets à l'échelle du quartier. La gaytrification est saisie ici comme processus inscrit dans le temps long du tissu urbain et de l'espace social et composé de dimensions multiples (résidentielles, commerciales, symboliques notamment) affectant les structures locales de la vie urbaine. On raisonne alors à une échelle macro-sociologique cherchant à décrire et analyser des transformations d'ensemble dont les logiques, les raisons et les effets sont avant tout d'ordre structurel. À cette échelle, la gaytrification se définit par la rencontre et l'articulation entre deux processus socio-spatiaux affectant un même espace, le quartier : la gentrification d'une part, et l'investissement de l'espace par les gays, d'autre part. Ces deux processus se rencontrent à des moments historiques particuliers, dans des lieux et des espaces du quartier et selon des formes sociales et spatiales variées. Ce lien a pu être présenté comme une relation quasi-mécanique par certains (Knopp, Lauria, 1985). Au contraire, nous ferons l'hypothèse que les modalités spatiales, temporelles et sociales de la gaytrification sont variées, différenciées et plus complexes qu'il n'y paraît. La relation entre gentrification et présence homosexuelle prendrait des formes et des significations différentes en fonction du temps, des lieux du quartier, des populations concernées et des contextes urbains (Bouthillette, 1994 ; Ray, 2004).

La première dimension explorée renvoie à l'articulation des processus au cours du temps et à la prise en compte des effets dynamiques et historiques. Dans les quartiers étudiés, on constate une corrélation chronologique et historique : depuis les années 1970, la plupart des quartiers concernés ont donc connu des processus de gentrification et ont, *en parallèle*, été investis par les gays et progressivement qualifiés de « quartiers gays ». Quelques travaux ont décrit ce double-mouvement général avec l'idée d'un modèle historique de déploiement conjoint des deux processus (Knopp, Lauria, 1985), d'autres recherches l'ont évoqué comme élément de contexte sans en faire l'objet central d'analyse (Remiggi, 1998 ; Redoutey, 2004 ; Forest, 1995) tandis que des recherches anglo-saxonnes l'abordaient dans des monographies de quartier (Castells, Murphy 1982 ; Bouthillette, 1994 ; Binnie, Skeggs, 2004). Mais cette relation reste mal connue par les sociologues, en particulier en France. On reste peu informé sur la temporalité exacte de cette « conjonction » de transformations ancrées dans des quartiers historiques des métropoles. On peut se demander « qui a commencé ? » : autrement dit, le quartier a-t-il d'abord été investi par les gays ou d'abord marqué par des processus de gentrification ? Cette formulation pose en réalité la question de la causalité : est-ce parce qu'un quartier se gentrifie qu'il attire les gays ou est-ce parce que des gays investissent un espace que celui-ci se gentrifie ? D'un côté, on suppose que la gentrification produit un contexte socio-spatial favorable à la présence homosexuelle qu'elle précède, de l'autre, on suppose que la présence des gays engendre la revalorisation d'un quartier désaffecté, l'embourgeoisement de la population des habitants, la valorisation de l'image du quartier, bref la gentrification. Cette alternative a déjà été évoquée au sujet des artistes, entre un rôle pionnier et un rôle de simple « suiveur » (Ley, 2003 ; Charmes, Vivant, 2008). Mais ce débat semble réducteur et quelque peu naïf car il envisage les relations entre deux processus complexes sur le modèle de la causalité univoque. Notre hypothèse est que la chronologie comparée des phénomènes met à jour des processus d'entraînements réciproques, des effets cumulatifs et des articulations ponctuelles dont la signification n'est pas nécessairement causale. La « conjonction » serait à penser sur le modèle de la catalyse chimique dans laquelle le catalyseur n'est pas essentiel ou indispensable à la réaction mais l'accélère, la facilite, en accentue l'intensité et les effets. Cette hypothèse amène à traiter de la temporalité, des étapes et du rythme des transformations à l'échelle du quartier : il s'agira donc d'analyser en premier lieu les moments où gentrification et présence homosexuelle se conjuguent et

s'alimentent en supposant que ce processus n'est pas linéaire dans le temps. On insistera alors sur deux effets de contexte historique : celui du déploiement de la gentrification et celui des effets générationnels chez les gays. Investir un quartier en début de gentrification ou ultérieurement n'a pas la même signification sociologique, être homosexuel dans les années 1970 ou à la fin des années 1990 n'a pas non plus les mêmes effets sur une identité sociale et sur un rapport à l'espace et au quartier gay. On testera donc la pertinence empirique d'un modèle à étapes qui met à jour des convergences potentielles entre les deux dimensions de la gaytrification.

	<i>Installation des gays</i>	<i>Gentrification</i>
<b>ETAPE 1</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Homosexualité encore peu visible.</li> <li>• Quartier gay comme espace refuge (Knopp, Lauria, 1985)</li> <li>• Opportunités spatiales de fuite</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Quartier populaire et désaffecté.</li> <li>• Bâti dégradé et logements de faible qualité</li> <li>• Image répulsive du quartier</li> <li>• Opportunités économiques et immobilières</li> </ul>
→ Logique 1                      Venir dans le quartier		
<b>ETAPE 2</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Légalisation de l'homosexualité et visibilité sociale croissante</li> <li>• Implantation commerciale et construction symbolique d'un territoire</li> <li>• Possible identification communautaire</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Réhabilitation, valorisation architecturale, urbaine et culturelle</li> <li>• Revitalisation économique</li> <li>• Embourgeoisement progressif</li> <li>• Gentrification par îlots</li> </ul>
→ Logique 2                      Transformer, investir et valoriser le quartier		
<b>ETAPE 3</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Hypothèses de normalisation sociale progressive et de décloisonnement communautaire</li> <li>• Développement de la « pink economy »</li> <li>• Labellisation du « quartier gay » et tourisme de l'exotisme</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Sélection accrue, flambée immobilière</li> <li>• Attrait, valorisation du centre et gentrification de fréquentation</li> <li>• Valorisation symbolique : muséification, thème du village authentique, du « bon vivre »</li> </ul>
→ Logique 3                      Enracinement, construction d'une vitrine urbaine et saturation ?		

Tableau 1 : Modélisation de la gaytrification d'un quartier.

Ce modèle a vocation d'outil méthodologique pour interpréter la chronologie des processus dans les quartiers investis. Dans les analyses portant sur la gentrification d'un côté, sur le développement des quartiers gays de l'autre, on repère des logiques relativement similaires régissant ces processus au cours du temps, comme le montre les trois étapes du tableau 1. Une première préoccupation sera donc l'analyse croisée des deux processus au cours du temps, visant à illustrer leurs effets conjoints, cumulatifs et

réciroques, en tenant compte des divergences possibles lorsque celles-ci apparaissent sur le terrain.

Au-delà du temps, la deuxième question traitée concerne l'espace ou plutôt les espaces à l'intérieur même du quartier. Les effets d'entraînement et les effets cumulatifs doivent être décomposés selon différentes formes de présence homosexuelle dans les quartiers gays et différents volets de la gentrification. Plusieurs aspects de la vie du quartier peuvent être marqués par ces processus : l'espace public et la fréquentation des rues, les activités commerçantes et les modes de consommation, la vie résidentielle et la transformation du stock de logement, les images du quartier et les formes de présence symbolique, la vie politique et associative locale. Si les travaux anglo-saxons ont décliné ces différents registres, ce sont principalement l'espace public, les modes de consommation et les dimensions symboliques de la présence homosexuelle qui ont retenu l'attention. Quelques travaux isolés ont investi la question proprement résidentielle ou les enjeux politiques et électoraux locaux. C'est surtout le cas du travail de Manuel Castells sur San Francisco (Castells, Murphy 1982 ; Castells, 1983). Son caractère monographique l'amène à décliner les différentes formes d'implication des gays dans la gentrification de Castro. Il y est à la fois question de réhabilitation du bâti, de commerces et de bars gays, de manifestations et de festivités locales, d'aménagement des lieux publics, de résultats électoraux et de fréquentation piétonnière.

On abordera ainsi les dimensions commerciales et commerçantes du processus. Les quartiers gays constituent aujourd'hui, on l'a vu, des espaces de concentration et de visibilité du commerce gay. L'une des dimensions de la gentrification concerne la transformation du paysage commercial local : l'effacement des activités artisanales et des anciens petits commerces de quartier et l'apparition de nouveaux commerces dont les bars, cafés, restaurants, les boutiques de vêtements ou de design, les lieux culturels polyvalents. On se demandera quelle est la place du « commerce gay » dans ce renouveau des espaces publics et dans la construction d'un nouveau paysage commercial local. Cette question renvoie d'abord à celles de l'implantation historique de ces commerces, de leur développement quantitatif et de leur localisation dans le quartier. Elle mérite aussi un examen « qualitatif » sur ce que sont précisément ces commerces gays et ce qu'ils sont devenus depuis leur apparition. On prêtera attention aux types d'activités, de produits et de services proposés, à l'aménagement intérieur des lieux de ce commerce, aux transformations de ce secteur. Il s'agit surtout de penser ces commerces dans leur contexte, c'est-à-dire en relation avec des modifications locales de la « gentrification de consommation » (Lehman-Frisch, 2002 ; Van Criekingen, 2003 ; Bidou-Zachariassen, 2003). Si le rôle des commerces gays, notamment des bars, semble souvent décisif dans l'émergence et l'image des quartiers gays (Redoutey, 2004), il est rarement articulé au tissu commercial local dans son ensemble. Plusieurs géographes français ont décrit des formes et des logiques spatiales du commerce homosexuel, sans les insérer cependant dans la sociologie et l'histoire locale (Leroy, 2005 ; Blidon, 2007b). Notre hypothèse se veut plus précise : l'apparition et l'évolution des commerces gays dans les quartiers gays ne seraient pas imperméables aux transformations commerciales qui affectent les lieux non spécifiquement gays. Selon les types de lieux gays et la période concernée, ceux-ci seraient au contraire indissociables du contexte commerçant et sociologique local.

Ce volet consacré aux commerces amène deux questions connexes : celle de la fréquentation et celle de l'image du quartier. L'évolution des activités dans les quartiers gentrifiés est indissociable de l'évolution des représentations produites au sujet du quartier, notamment du fait de l'enjeu de la fréquentation des espaces publics. Les images et les

représentations des quartiers gentrifiés de San Francisco, Paris ou Montréal se nourrissent largement des espaces du visible, des populations et des vitrines occupant l'espace public (Simon, 1997 ; Chicoine, Rose, 1998 ; Capron, Lehman-Frisch, 2007). Les représentations des habitants du quartier et de l'ensemble des citoyens sont façonnées par ces images (Authier, 2008). La place des gays doit être interrogée à deux niveaux. D'une part, la fréquentation du quartier par les gays, visible dans l'espace public, est-elle reliée aux changements de fréquentation et d'image du quartier spécifiquement liés à la gentrification ? Si la gentrification amène de nouveaux venus, issus des classes moyennes et moyennes supérieures, y compris pour leurs achats et leurs balades, quel est l'effet réciproque du commerce gay et de la présence piétonnière d'homosexuels sur la fréquentation globale de ce quartier ? On peut alors s'interroger sur l'effet de la fréquentation gay du quartier dans le regain d'attractivité de tels espaces. On sait aussi que ce regain d'attractivité peut aboutir à une muséification de l'espace urbain : la mobilisation d'un patrimoine architectural ou culturel, d'un passé populaire mythifié ou d'un tissu industriel revalorisé peuvent participer à un engouement général pour le quartier comme lieu de tourisme, de mémoire et de visite (Remy, 1983 ; Hiernaux-Nicolas, 2003 ; Rousseau, 2008). Comment les gays sont-ils situés et comment se situent-ils dans ces processus de revalorisation ? Participent-ils à cette mise en scène du quartier comme lieu de mémoire et de valorisation du passé ? Sont-ils l'objet, en tant que groupe, d'une telle valorisation, puisque certains y sont présents depuis longtemps ?

On peut également se demander comment s'articulent gentrification et présence homosexuelle dans le renouvellement des images du quartier. La gentrification affecte l'image d'un quartier et les représentations des citoyens à son égard (Capron, Lehman-Frisch, 2007). De manière schématique et binaire, les représentations du quartier produites par les individus qui y vivent, par les médias ou les institutions politiques notamment, opposent deux images successives au cours du processus. Au quartier populaire, ouvrier, parfois « immigré », souvent vétuste, insalubre, résidentiel, désaffecté, voire malsain, mal famé ou même « mort », succèdent des images beaucoup plus valorisantes construisant l'attractivité du lieu. Le quartier en cours et surtout en fin de processus est dépeint comme vivant, animé, renaissant, effervescent, convivial, mais aussi authentique, métissé et villageois, ou encore alternatif, à la mode et branché (Simon, 1997 ; Authier, 2008). Cette palette évolue dans le temps, des images s'affinent et s'affirment : certaines disparaissent au profit d'autres, certaines se transforment, démontrant comment la gentrification compose du nouveau avec de l'ancien et du déjà là. Dans ces transformations complexes, quelle place doit-on accorder à l'étiquette de « quartier gay » ? Le fait qu'un quartier soit un quartier gay ou *le* quartier gay constitue une image et une représentation sociale de la ville : quelle place cette représentation occupe-t-elle dans les dynamiques symboliques de la « renaissance » symbolique des quartiers centraux ? Le qualificatif gay est-il lié à d'autres images du quartier : celle du village, de la convivialité ? Celle de l'animation et de l'effervescence ? Celle de l'alternative ? Ces questions en forme d'hypothèses suggèrent des convergences possibles sur le terrain symbolique : l'image du quartier communautaire gay est-elle une composante du quartier-village des gentrificateurs (Fijalkow, 2007) ? Le réinvestissement d'une mémoire contestataire et le développement de lieux alternatifs font-ils une place à la culture et au militantisme homosexuels ? Les images de l'homosexualité sont-elles une plus-value pour le quartier ? Sur ce terrain symbolique, notamment médiatique, comment s'articulent, à nouveau, homosexualité et gentrification ?

La gaytrification amène enfin à parcourir des sentiers beaucoup moins visibles : ceux qui relèvent de la présence résidentielle des acteurs de la gentrification et des homosexuels. La gentrification affecte la sociologie résidentielle locale et cet aspect du processus a



été bien étudié, les travaux français sur la question ne manquent pas (Bidou, 1984 ; Authier, 1993 ; Bidou-Zachariasen, 2003 ; Préteceille, 2007 ; Authier, Bidou-Zachariasen, 2008). Au contraire, dès que l'on s'interroge sur les lieux de résidence des populations homosexuelles ou sur la part de gays résidant effectivement dans les quartiers gays, géographes et sociologues restent très discrets, voire franchement silencieux. On a déjà évoqué les raisons de cette « boîte noire » de la sociologie des homosexualités. Pourtant, dans le cadre de notre recherche, la dimension résidentielle nous semble décisive, ce qui explique le temps passé à la recherche d'indicateurs à ce sujet. Peut-on observer le rôle des gays dans la gentrification à l'échelle des logements et des espaces privés résidentiels ? Au-delà des formes de présence parfois spectaculaires des homosexuels dans les rues et les bars des quartiers gays, qu'en est-il de leur présence résidentielle ? Et surtout de ses effets potentiels sur la gentrification du quartier ? Ils peuvent être multiples. Les populations gays appartiennent plus souvent que les autres aux classes moyennes et classes moyennes supérieures : leur installation résidentielle dans le quartier a donc un effet probable sur les transformations sociologiques de la population résidente par effet de composition. Mais d'autres aspects doivent être évalués : le voisinage entre gays et autres habitants dans un immeuble, l'appropriation, l'investissement et les éventuels aménagements du logement, l'investissement dans les actions et manifestations locales (réunions de co-propriété, fêtes d'immeubles ou de quartier notamment) sont des dimensions de la vie résidentielle dans lesquelles on connaît très mal le rôle des gays et l'effet de leur présence. À Castro (San Francisco), à Cabbagetown (Toronto) ou dans le South End (Boston), les gays ne sont pas simplement venus gonfler les statistiques des gentrificateurs mais ont contribué à la transformation des logements et joué un rôle important dans la transformation des relations sociales locales (Castells, Murphy, 1982 ; Bouthillette, 1994 ; Tissot, 2010b). Dans le cas de nos terrains, quel est et quel a été le rôle des gays dans la gentrification résidentielle locale ? Quelle influence ont-ils sur les transformations de la vie résidentielle du quartier ? La gentrification étant un processus de sélection sociale progressive, les conditions socio-économiques d'entrée dans le quartier se durcissent avec le temps : qui sont sociologiquement ces gaytrifieurs de type résidentiel ? Au-delà des vastes catégories « gays » et « gentrificateurs », peut-on identifier des types spécifiques de gaytrifieurs ? Comment évoluent-ils au cours du temps ? Les liens entre gentrification et présence homosexuelle évoluent sans doute avec le temps mais se distinguent aussi en fonction des différents registres de la vie d'un quartier et des différentes formes de présence homosexuelle : commerciales et économiques, symboliques et culturelles, et aussi résidentielles. Importante dans le cas du Castro, avec notamment l'avènement d'Harvey Milk, récemment retracé au cinéma (Van Sant, 2009), la question de l'implication politique est apparue moins flagrante sur nos terrains. Elle ne sera pas évoquée en tant que telle, même si elle se manifeste ponctuellement dans le cas du Marais.

Le processus de gaytrification peut ainsi être saisi comme l'articulation de deux transformations dont la conjonction historique et géographique renvoie à des logiques sociales cumulatives et réciproques dans le temps et l'espace. La nature, la périodicité et l'intensité des relations entre ces deux processus interrogent : peut-on alors parler d'accompagnement, d'entraînement, de convergence ? Ces processus sont-ils vérifiés de la même manière au cours du temps ? Quelles en sont les traces et les indicateurs ? Il s'agit également d'interroger les différents registres d'une telle implication : est-elle transversale aux différentes dimensions de la vie urbaine ? Ces questions délimitent une première manière d'envisager les relations entre présence homosexuelle et gentrification. À cette échelle, on traitera également deux questions transversales à notre recherche: celle des effets de lieux à travers la mise en perspective de deux terrains d'enquête différents et celle

de la spécificité de la gaytrification au regard de processus de gentrification plus classiques en sociologie. Cette première entrée reste cependant relativement éloignée des manières de vivre des gays dans le quartier. La dimension résidentielle les suggère et c'est à partir d'elle que nous avons choisi de travailler à une autre échelle la question du rôle des gays dans la gentrification : celle des acteurs susceptibles d'être impliqués dans ce processus, les gaytrifieurs.

### **1.2. Sociologie des gaytrifieurs : l'échelle micro-sociologique.**

L'implication des gays dans les processus de gentrification peut renvoyer à des facteurs structurels, à des manières dont l'homosexualité se construit et s'organise dans un espace urbain lui-même structuré et hiérarchisé. Mais cette échelle ne suffit pas : cette implication peut aussi renvoyer aux manières concrètes de vivre des gays. Qu'est-ce qui chez les gays, dans leurs modes de vie et dans leurs rapports au quartier peut avoir un effet sur les transformations socio-économiques d'un ancien quartier populaire ? Ces questions supposent un changement de regard et un « zoom » vers le niveau micro-sociologique (Ley, 1987, 1996 ; Bidou-Zachariassen, 2008 ; Collet, 2008). Nous cherchons à approcher une population homosexuelle qui par ses parcours, sa présence et ses pratiques dans le quartier, contribuerait ou aurait contribué à divers titres à sa gentrification. Une sociologie des gaytrifieurs apparaît alors nécessaire en complément à une sociologie du processus de gaytrification du quartier. Mais à quelle population doit-on s'intéresser pour aborder cette question ? Celle des gays dans leur ensemble ? De ceux qui habitent telle ville ? De ceux qui travaillent dans le quartier ? De ceux qui y sont déjà venus une fois ?

Nous avons choisi de centrer cette partie de la recherche sur des gays habitant ou ayant habité le quartier au cours de leur vie, en accordant un privilège assumé aux dimensions résidentielles. Confirmé par les premiers entretiens exploratoires conduits auprès de gays habitant dans le Marais, ce choix a plusieurs raisons dont celle de l'originalité. Cette question ayant été la moins traitée par les sociologues, il nous semblait judicieux d'entrer dans la sociologie des gaytrifieurs par la voie résidentielle. Dans les quartiers gays, les phénomènes concernant les espaces publics, la fréquentation et les commerces avaient déjà nourri plusieurs travaux (Remiggi, 1998 ; Redoutey, 2004 ; Blidon, 2007b). De plus, les entretiens exploratoires ont montré que l'entrée résidentielle n'empêchait pas d'accéder à d'autres lieux et d'autres populations du quartier : ils permettaient d'évoquer les lieux gays du quartier et d'autres populations que les seuls habitants (notamment par le biais d'un volet sur les sociabilités), tout en disposant de données qualitatives de type résidentiel. Nous avons alors privilégié cette entrée résidentielle qui apportait des connaissances inédites sans interdire le traitement d'autres aspects importants de l'objet.

Ce sont les rapports à l'espace de cette population et leurs effets potentiels en termes de gentrification qui nous intéressent. Ces « rapports à l'espace » englobent un ensemble de représentations, de pratiques, d'usages et de relations sociales autour du quartier (Authier, 1993). La première direction de travail concerne les conditions d'entrée des résidents gays dans le quartier. La composition sociale des quartiers gentrifiés ou en cours de gentrification est marquée par une inversion sociale qui voit les classes moyennes et moyennes supérieures se substituer aux anciens habitants, majoritairement issus des couches populaires. Il s'agit alors de situer les gays dans ce paysage sociologique mouvant : quand sont-ils arrivés dans leur logement ? Dans quel contexte du point de vue de l'histoire du quartier ? Mais aussi dans quel contexte biographique, à quel moment de leur trajectoire ? Ces deux « moments » sont évidemment susceptibles d'être corrélés, on cherchera à le montrer. Ces individus ont-ils donc des profils sociologiques de gentrifieurs ?

De quels types ? Quel est l'effet de la date d'arrivée sur les profils sociaux rencontrés ? Les quartiers gays attirent-ils une population similaire à d'autres quartiers gentrifiés ? Ces gays venus habiter dans les quartiers gays ont-ils des propriétés sociologiques typiques des autres gentrificateurs ? L'étude des trajectoires sociales et des profils sociologiques d'un corpus d'individus gays et ayant habité au cours de leur vie dans un quartier gay permet d'objectiver leur place et de situer leur présence dans les structures sociales locales. Elle permet aussi d'interroger les motifs individuels qui influent et expliquent le choix de cette localisation résidentielle. Parmi ces motifs, on en examinera précisément deux types. On interrogera ainsi les motifs invoqués par d'autres populations venues habiter dans des quartiers en cours de gentrification ou gentrifiés : la centralité, l'opportunité immobilière, la distance travail-domicile, l'équipement en lieux culturels ou de sortie, l'image du quartier (Chicoine, Rose, 1998 ; Bidou-Zachariasen, 2003). Les gays invoquent-ils alors des motifs typiques des gentrificateurs ? Par ailleurs, on examinera aussi le motif « quartier gay », c'est-à-dire le fait de venir habiter ici parce que l'on est gay et que c'est le quartier gay de la ville. La confrontation de ces motifs permet de qualifier ces choix résidentiels : sont-ils des « choix gays » ? Des choix de gentrificateurs ? Quels sont les facteurs sociologiques qui font varier cette distribution des motifs ? Nos hypothèses à ce sujet se portent sur la diversité des parcours, la différenciation des profils et des motifs en fonction de trois variables : le moment où l'on s'installe, les ressources socio-économiques dont on dispose, la manière dont on vit son homosexualité.

Une fois entrés dans le quartier, ces individus construisent alors des rapports résidentiels au quartier dont les composantes sont multiples (Authier, 2001a). Ces rapports résidentiels renvoient aux pratiques, aux usages et aux représentations du quartier, saisis dans un double contexte, celui du mode de vie des individus et celui de l'ensemble des espaces qu'ils fréquentent et pratiquent, notamment à l'échelle de la ville : ils composent les rapports pratiques et symboliques des individus avec leur espace résidentiel (logement, quartier, ville). On peut commencer par décrire et qualifier les pratiques du logement que l'on occupe, le temps que l'on y passe, les choses que l'on y fait ou pas. De la même manière, comment pratique-t-on le quartier ? Les individus se rendent-ils indifféremment dans tous les lieux du quartier (espaces publics, commerces, lieux gays, notamment) ? Fréquentent-ils les commerces du quartier ? Passent-ils beaucoup de temps dans le quartier où ils habitent ? La notion d'*usage* du quartier permet d'envisager d'autres éléments que les seules pratiques effectivement réalisées au quotidien et de repérer des fonctions moins concrètes mais tout aussi structurantes des rapports à l'espace. Le quartier et le logement sont-ils l'objet d'un investissement affectif et matériel important ? Le quartier et le logement sont-ils les points d'ancrage de relations de sociabilité intenses, nombreuses, localisées ? Sont-ils des lieux centraux et structurants dans les manières de vivre de ces individus ? Enfin, les individus construisent également des représentations et des images de leur lieu de résidence : la nature de ces représentations doit être explorée. Le logement et le quartier sont-ils des lieux que l'on valorise, que l'on dénigre ou qui indiffèrent ? En quoi peuvent-ils nourrir l'image d'un « chez soi » familial ? Ces différents registres des manières d'habiter un quartier doivent être explorés selon trois perspectives.

En premier lieu, il s'agit de manière générale de décrire des rapports résidentiels au quartier auprès d'une population homosexuelle dans un contexte résidentiel particulier. Parvient-on alors dégager des manières de vivre dans ce quartier homogènes ou au contraire différenciées ? Et selon quelles différences ? En second lieu, ces rapports au quartier ressemblent-ils à ceux décrits plus généralement chez les gentrificateurs ? De ce point de vue, y a-t-il un investissement particulier dans le logement, le quartier et les sociabilités résidentielles qui illustreraient le rôle de ressource sociale de l'espace

résidentiel (Bidou, 1984 ; Collet, 2008) ? Parallèlement, peut-on observer des rapports résidentiels au quartier spécifiquement *gays* ? Le fait d'être homosexuel influence-t-il en tant que tel les représentations et les pratiques de son logement, de son quartier de résidence, en particulier lorsque celui-ci est un « quartier gay » ? Au contraire, les pratiques de l'espace résidentiel et de la ville dans son ensemble sont-elles indifférentes à l'orientation sexuelle ? En résumé, parvient-on dans cette population particulière à identifier des manières de pratiquer le lieu de résidence singulières et diffuses ? Cette singularité est-elle due à l'homosexualité, à la position sociale, au contexte de gentrification, au statut de gentrifieur ou à d'autres éléments ? Dans la continuité avec les travaux portant sur la sociologie des gentrificateurs et avec certains travaux centrés sur les modes de vie homosexuels, on prêtera une attention particulière à certains indicateurs empiriques mobilisés dans d'autres travaux et illustrés dans les guides d'entretien notamment (annexe 3). Nos hypothèses à ce sujet sont multiples. D'abord, on doit sans doute insister sur la diversité des rapports résidentiels au quartier en fonction des parcours et des profils sociaux rencontrés, quand bien même ces individus ont tous en commun le fait d'être homosexuel. Ensuite, notre hypothèse est que dans ce type de quartier, ce type de population construit des rapports résidentiels au quartier nourris par deux positionnements sociaux : un positionnement socio-économique et culturel dans les structures sociales locales, un positionnement social dans la palette des manières d'être homosexuel. D'un côté, les individus pratiquent et investissent leur quartier de manière plus ou moins typique des gentrificateurs, de l'autre, leur homosexualité et leur manière de la vivre influence également leurs rapports résidentiels au quartier. Enfin, on fera l'hypothèse que dans certaines configurations socio-biographiques, l'homosexualité et la position sociale se renforcent et se cumulent pour structurer des manières d'habiter son quartier qui contribuent à, voire renforcent, la gentrification de ce dernier. Mais ces configurations socio-biographiques spécifiques ne correspondent pas à tous les parcours homosexuels rencontrés. La sociologie des gaytrificateurs permet alors d'aborder deux questions centrales ici.

Le lien entre une identité collective homosexuelle et un quartier approprié par une communauté homosexuelle cohérente et cohésive apparaîtrait beaucoup plus fragile que ne le laissent penser certaines formes de présence, certains symboles présents dans l'espace public et certains essais (De Luze, 2001 ; Derai, 2003) ou travaux scientifiques (Léobon, 2002). Chez les habitants *gays*, les manières d'habiter le quartier permettraient en effet de constater des variations et des différenciations sociales dans ces rapports au quartier qui accentuent encore les variations observables entre la signification sociologique de l'investissement de l'espace public par les *gays* et leur installation résidentielle dans ce type de quartiers. Réintroduire une sociologie précise des parcours et des modes de vie de ces habitants *gays* invite à rompre avec l'image d'un quartier communautaire homosexuel dans lequel les motifs d'installation, les pratiques quotidiennes et les relations de sociabilité correspondraient à un regroupement entre soi spécifiquement *gay*. Nous pensons notamment que pour un certain nombre d'entre eux, les habitants *gays* sont attentifs à d'autres référents et se définissent d'une autre manière que comme des homosexuels. Leur présence dans le quartier et leur manière d'y vivre sont irréductibles à cette identification à un collectif homosexuel et traduiraient davantage une appartenance sociale à des milieux socioprofessionnels et culturels typiques de la gentrification. L'analyse des modes de vie et des manières de se définir permettraient de conclure sur l'articulation entre les deux phénomènes définissant la gaytrification, à l'échelle des acteurs et des identités sociales. La gaytrification s'y distribue entre une « identité sociale d'homosexuel » et une « identité sociale de gentrifieur » : leur agencement permet de comprendre les raisons et les contextes dans lesquels les *gays* sont acteurs de la gentrification d'un quartier.

L'étude de la gaytrification pose également la question de sa spécificité au regard de phénomènes de gentrification plus classiques. Si par certains aspects, des gaytrifieurs sont gentrifieurs avant d'être gay, nous ferons l'hypothèse que leur influence ne s'arrête pas là. Être homosexuel structurerait pour nombre d'entre eux un certain nombre de dimensions de leur vie quotidienne et de leur trajectoire sociale, qu'il s'agisse de la taille et de la forme du ménage et du foyer, des calendriers conjugaux, familiaux et résidentiels, des arbitrages économiques et temporels entre travail et loisir, entre lieux de résidence, lieux de sortie et espaces des origines, de la nature et de l'intensité des relations de sociabilité ou encore des modalités plus variées de la conjugalité chez les gays (Risman, Schwartz, 1988 ; Nardi, Schneider, 1998 ; Rault, 2007 ; Verdrager, 2007). Ces spécificités sont susceptibles d'avoir une influence sur les lieux investis, les espaces traversés et la manière de les habiter (Harry, 1974 ; Knopp, 1990). À ce sujet, on cherchera à montrer que les ménages gays se situent dans un système particulier de ressources et de contraintes qui conduit à des choix résidentiels, des pratiques du logement et des rapports au quartier différents d'individus hétérosexuels possédant les mêmes caractéristiques sociales. Il y aurait donc certaines spécificités homosexuelles : la question de leurs effets sur la gentrification permet de replacer les gaytrifieurs parmi la vaste constellation des gentrifieurs. La sociologie des gaytrifieurs permet-elle de différencier le rôle des gays dans la gentrification par rapport à d'autres acteurs de ces processus ? Sur quels éléments précis de leurs modes de vie et de leurs parcours cette différence se joue-t-elle ? En quoi est-elle irréductible à des différences sociales traditionnelles ?

En résumé, le rôle des gays dans les processus de gentrification peut renvoyer à leur investissement collectif (économique, commerçant, symbolique et résidentiel) mais il peut également correspondre à leurs manières concrètes et plurielles d'habiter un quartier. Comprendre ce processus de gaytrification, c'est à la fois décrire et analyser ses structures historiques et spatiales mais c'est aussi comprendre comment les identités sociales et les rapports individuels au quartier peuvent avoir partie liée avec les changements en cours dans de tels quartiers. Cela revient à conjuguer d'ailleurs des approches complémentaires de la gentrification qu'elles soient tournées vers des explications structurelles ou vers le rôle des acteurs dans ce processus (Ley, 1987 ; Bidou-Zachariassen, 2003). Si ces deux orientations permettent d'évaluer et de qualifier un rôle pluriel et différencié des gays sur le destin d'un quartier, l'hypothèse réciproque constitue le dernier axe de recherche dans cette thèse.

### **1.3. Quartier, socialisation et trajectoires : les effets de la gaytrification.**

Les relations entre construction des identités et transformation d'un quartier doivent ainsi être envisagées réciproquement à travers le pouvoir socialisant d'un lieu et la capacité du quartier à produire, construire et nourrir des identités sociales. De ce point de vue, il s'agit d'aborder les dimensions spatiales de la socialisation dans le cas de quartiers et de populations spécifiques : des quartiers gays et gentrifiés, des individus homosexuels. Cette approche a deux objectifs : la description et l'identification d'un mode de socialisation propre au quartier et l'analyse de ses effets socialisateurs dans les parcours et les modes de vie individuels.

En premier lieu, il faut examiner l'hypothèse générale selon laquelle l'espace constitue une instance de socialisation spécifique (Authier, 2001b ; Beaud, 2002 ; Cartier, Coutant, Masclat, Siblot, 2008). On a déjà insisté sur cette idée : à l'image d'instances classiques de socialisation, le quartier gay doit être interrogé comme un contexte dans lequel se construisent, sont produites et se redéfinissent des normes et des règles particulières,

susceptibles d'être transmises aux individus et incorporées par ces derniers (Authier, 2007). Quelles en sont les conséquences pour nous ? Parler d'une socialisation spécifique à nos contextes de recherche revient à chercher, décrire et analyser les effets d'un ensemble de règles, de normes, de manière de penser, d'agir et de sentir qui seraient particulières aux quartiers gays et aux populations concernées. Dans l'absolu, on peut imaginer que l'ensemble des populations présentes dans l'ensemble des lieux du quartier est susceptible d'être pris en compte. Cet objectif peu réaliste empiriquement n'a pas beaucoup d'intérêt ici. Nous chercherons plutôt à examiner les dimensions spatiales de la socialisation dans deux cas particuliers éclairant notre problématique. Le premier cas traité n'est que le prolongement du second axe de recherche puisqu'il concerne les habitants gays des quartiers gays. En effet, en continuité avec l'analyse des rapports résidentiels au quartier des habitants gays, on peut chercher à analyser et reconstruire une socialisation de type résidentiel, c'est-à-dire étudier les effets potentiellement socialisateurs de la séquence résidentielle dans des quartiers au double statut de quartier gay et gentrifié. Ce passage résidentiel est-il en continuité ou en rupture avec la trajectoire socio-résidentielle antérieure ? Oriente-t-il également les projets résidentiels et la trajectoire sociale par la suite ? Peut-on y repérer des « réformes de soi » (Darmon, 2006), liées au contexte spatial et résidentiel ? Quels sont les modes de vie, les manières de faire et les manières de vivre valorisés et structurants pour les gays habitant ces quartiers ? Dans quelle mesure les individus et leurs rapports au quartier de résidence les reflètent-ils ? Ces questions seront traitées en continuité avec l'analyse des rapports résidentiels au quartier déjà évoquée en tenant compte du double effet de contexte spécifique à nos terrains, leur statut de quartier gay d'une part et de quartier gentrifié d'autre part. Dans la mesure où l'on cherche à évaluer la spécificité d'une socialisation par le quartier, on se demandera si ces processus de socialisation sont spécifiquement gays, typiques de la gentrification, s'ils combinent éventuellement ces deux dimensions. Concrètement, on replacera les modes de vie et les rapports résidentiels au quartier de ces habitants dans l'ensemble de leurs trajectoires et dans le contexte de transformation du quartier afin d'étudier l'influence de ce contexte résidentiel sur les manières d'être et d'agir des individus. Dans quelle mesure peut-on observer un effet socialisateur spécifique du quartier dans ces parcours individuels ? Cette spécificité renvoie-t-elle au caractère « gay » du quartier ou à d'autres dimensions de ce contexte résidentiel ?

Le deuxième exemple abordé sera plus développé dans la mesure où il a moins été évoqué jusqu'ici. On s'intéressera spécifiquement à une autre configuration, celles des lieux gays du quartier comme espaces d'une socialisation spécifique. Les lieux gays sont des lieux de consommation, de loisirs et de sociabilité marqués par un rattachement identitaire à l'homosexualité et concentrés dans les quartiers gays. Plusieurs travaux ont exploré ces lieux qu'il s'agisse de travaux ethnographiques centrés sur la ritualisation des comportements de drague (Busscher, 2000) et de séduction (Lewis, 1994) ou de travaux géographiques centrés sur les logiques de localisation et de visibilité propres aux établissements commerciaux homosexuels (Grésillon, 2000 ; Leroy, 2005 ; Blidon, 2007a). Une approche de ces lieux par la notion de socialisation paraît particulièrement pertinente et féconde car la fréquentation de ces lieux n'est pas sans effet sur les processus de construction identitaires chez les gays. En s'affichant comme des lieux « homosexuels », ces lieux donnent à voir et matérialisent une image et une forme de l'homosexualité qui sont, par définition, visibles dans l'espace physique et social. Une homosexualité « commerciale », « institutionnalisée » ou « dominante » se dessine alors comme un modèle particulier de l'homosexualité mettant en avant des types d'individus et de corps, des manières d'être et de se comporter qui ne correspondent pas aux modes de vie et aux pratiques des

gays dans leur ensemble. Cet ensemble de lieux, de manières d'y évoluer et de types de population marquent souvent les discours médiatiques et les représentations de nombreux homosexuels eux-mêmes sous la figure du « milieu » (Adam, 1999 ; Verdrager, 2007). Le terme de « milieu » dit bien l'entremêlement des logiques sociales et spatiales dans la construction d'un type d'homosexualité particulier dans et par ces lieux. Or, quel est ce type d'homosexualité ? Comment les individus le décrivent-ils, se le représentent-ils et s'y confrontent-ils ? Quels en sont les traits caractéristiques et les déclinaisons ? Répondre à ces questions renvoie à repérer dans ces lieux des normes dominantes, des règles plus ou moins explicites, des étalons et des repères de jugement, des injonctions sociales ayant valeur potentielle de prescription. On rejoint alors le cœur d'un mode de socialisation, c'est-à-dire « l'ensemble des mécanismes d'apprentissage qui font que les individus intériorisent les valeurs et les normes d'une société ou d'un groupe social particulier » (Grafmeyer, 1994, p.88). Quelles sont nos hypothèses à ce sujet ?

On cherchera, dans un premier temps, à montrer que les lieux gays constituent bien des instances d'une socialisation spécifique que l'on caractérisera à partir de récits de présence et d'observation dans ces lieux. On insistera sur les formes et les logiques de présentation de soi dans ces lieux en prêtant attention au langage, aux termes indigènes mobilisés ou non, aux manières et aux techniques du corps et à la gestion de son identité sociale qu'il s'agisse de son identité homosexuelle ou d'autres composantes de son identité sociale (profession, âge, origines sociales notamment). On interrogera également les formes et les pratiques de la sociabilité dans ce type de lieux en étudiant les registres et les logiques de la rencontre (amicale, sexuelle et/ou amoureuse). Ces différents indicateurs permettront d'identifier des pratiques plus ou moins valorisées et des types d'homosexualité favorisés et érigés en normes dans et par les lieux gays, de repérer des conduites « normales » et des comportements anormaux dans ce « milieu ». Si l'homosexualité est décrite depuis longtemps en sociologie comme une forme de déviance, c'est-à-dire de transgression labellisée des normes sociales, il est surprenant de constater que l'on pense rarement la renaissance de normes sociales spécifiquement homosexuelles. Pourtant, chez Becker, par exemple, le processus de déviance aboutit bien à l'insertion dans un groupe déviant supposant précisément la maîtrise de plusieurs codes, règles et pratiques décrites dans le cas des fumeurs de marijuana ou des musiciens de jazz (Becker, 1985). Être déviant, c'est alors faire partie du groupe des déviants : cette intégration requiert un certain nombre d'étapes et d'incorporations qui ne sont ni immédiates, ni évidentes, mais supposent une socialisation à la déviance. On fera l'hypothèse que la fréquentation et l'investissement des lieux gays ne constituent pas un éloignement du monde social et de ses pesanteurs. Au contraire, dans ces lieux, se reconstruisent également des normes et des modes de socialisation particuliers susceptibles d'avoir des conséquences et des effets réels. Si l'on imagine pouvoir dégager des caractéristiques communes aux différents lieux gays situés dans différents espaces du quartier gay et situés dans deux quartiers gays différents, à Paris et Montréal, cette homogénéité reste probablement relative aux types de lieux gays et au quartier gay concerné. L'observation initiale de ces lieux et leurs stratégies commerciales laissent apparaître une grande variété de types de lieux et d'environnements quand bien même ils sont tous des lieux gays. Cette variété concerne la configuration du lieu, le type de musique diffusée, d'ambiance et d'images mises en avant dans le décor, le type de public présent dans les lieux et par conséquent aussi, le type d'homosexualité valorisée dans un bar, une discothèque ou un restaurant s'affichant comme gay. Derrière des corps et des décors, des styles et des lieux, se construiraient aussi des manières différentes d'être homosexuel, des normes et des modèles de référence variés. Notre hypothèse de travail consistera à montrer qu'il existe des traits communs mais aussi des variations dans

les modes de socialisations par les lieux gays situés dans ce type de quartiers et que cohabitent ici des logiques de socialisation différenciées. On étudiera alors ce qui varie dans ces manières de « devenir homosexuel » en prêtant attention aux effets d'âge et de génération, de ressources culturelles et de trajectoires biographiques. On interrogera également les relations entre ce pouvoir socialisant des lieux gays et le processus de gentrification affectant ou ayant affecté le quartier. Ce qui est mis en avant ici et transmis aux individus est-il favorable ou en continuité avec les valeurs phares du processus de gentrification ?

Une dernière étape de cette recherche portera sur les effets concrets et biographiques de cette expérience socio-spatiale. Confrontés à ces normes et ces modes de socialisation, comment les individus réagissent-ils ? On a souvent envisagé les lieux gays comme l'assise spatiale d'une contre-culture gay et d'une identité homosexuelle collective, deux piliers constitutifs d'une communauté homosexuelle pour laquelle les lieux de rencontre et les quartiers gays constitueraient des ressources identitaires et territoriales. Cette recherche souhaite aller au-delà de cette lecture homogénéisante et purement collective en confrontant des normes collectives construites spatialement et des individus socialement différenciés.

D'abord, on cherchera à montrer que cette socialisation homosexuelle est perçue, « reçue » et incorporée de manière très variable. Si la fréquentation des lieux gays correspond à une forme de socialisation durable chez certains, il existe de nombreux cas où les individus contestent ou rejettent éventuellement cette socialisation par le « milieu gay ». En second lieu et par conséquent, on « remontera » aux conditions sociales de cette confrontation au milieu gay, à ses lieux et ses exigences socialisatrices. Quelles sont les configurations sociales qui favorisent une socialisation durable par les lieux gays et par les quartiers gays, ou qui, au contraire, favorisent la mise à distance de ces manières d'être et d'agir ? Pour revenir au terme de socialisation, qui incorpore quoi et pourquoi ? L'examen des trajectoires biographiques, l'articulation des parcours sociaux et des biographies homosexuelles, permettront de répondre empiriquement à cette question. On testera la proposition générale selon laquelle la socialisation homosexuelle produite par les lieux gays et/ou par le quartier gay est d'autant plus efficace et durable que d'autres modes de socialisation concurrents font défaut. Les gays investissent d'autant plus les ressources sociales valorisées dans ces espaces que d'autres ressources sociales (familiales, culturelles, économiques ou professionnelles, amicales et relationnelles) sont absentes ou faibles. Cette hypothèse repose sur des résultats déjà établis par d'autres chercheurs pour qui l'investissement dans une identité collective homosexuelle, voire dans des réseaux et des modes de vie de type communautaire, est nettement plus fort chez des homosexuels aux ressources sociales modestes (capital culturel, ressources familiales et amicales, carrières professionnelles et revenus). C'est le cas lorsque Philippe Adam constate que les homosexuels les moins dotés en ressources économiques, sociales et les plus éloignés de leur famille ont des modes de vie beaucoup plus communautaires que les autres (Adam, 1999). On retrouve cette tendance dans des travaux plus récents abordant la place plus ou moins structurante de l'homosexualité dans les parcours gays (Verdrager, 2007), mais aussi dans les parcours lesbiens (Costechareire, 2008). Ces travaux orientent sur la piste d'un modèle compensatoire : les ressources identitaires collectives homosexuelles fonctionneraient en raison inverse des autres ressources sociales, culturelles et familiales.

Ce modèle général sera testé et augmenté par l'ajout de trois grandes variables. La première concernera l'âge et la position dans le cycle de vie en faisant l'hypothèse que



l'investissement dans les lieux et les quartiers gays et ses effets socialisateurs évoluent avec l'avancée en âge : les débuts de parcours homosexuels seraient plus favorables à une incorporation, au moins provisoire, des modes de socialisation typiques des lieux gays. L'avancée dans le cycle de vie aurait tendance à favoriser la prise de distance à l'égard des lieux et du milieu (Schiltz, 1997 ; Adam, 1999). La seconde variation concernerait les effets de génération, souvent décisifs dans les parcours gays. Les changements sociaux dans leur ensemble produisent des contextes de socialisation différenciés pour les gays et ces transformations socio-historiques ont des effets sur les manières de vivre son homosexualité et de la pratiquer notamment dans des lieux qui se transforment eux-mêmes au cours du temps. En quoi les générations les plus anciennes ont-elles alors un rapport aux lieux gays différent des générations les plus jeunes ? Un troisième effet concernera enfin la situation conjugale et affective. La fréquentation des lieux gays étant souvent associée à la recherche d'un partenaire sexuel ou amoureux, ou à une pratique de sociabilité, on pourra étudier l'effet de la mise en couple sur le rapport aux lieux gays. La mise en couple favoriserait a priori une distanciation à l'égard des lieux gays et une remise en cause du mode de socialisation qui les caractérise (Verdrager, 2007).

Loin d'une représentation mécaniste de la socialisation, on tentera de montrer que les effets socialisateurs propres aux lieux gays varient fortement selon les socialisations antérieures, la quantité et le type de ressources alternatives, l'âge et la génération, le contexte affectif, familial et conjugal. On cherchera aussi à tester l'hypothèse de deux types de socialisations différenciées ayant des relations différentes au processus de gaytrification. D'un côté, on trouverait des processus de socialisation par le logement chez les gays résidant ou ayant résidé dans le quartier et qui ressembleraient beaucoup à des socialisations résidentielles typiques des gentrificateurs dans leur ensemble. A travers le logement, le quartier socialiserait d'abord par la transmission de modes de vie et de normes valorisées par les gentrificateurs. D'un autre côté, la socialisation produite par les lieux gays dans ces quartiers serait, quant à elle, bien différente : elle renverrait davantage à la dimension « homosexuelle » de la gaytrification qu'à sa dimension « gentrification ». Tout au moins, on étudiera comment s'articulent et se distinguent ces deux formes de socialisation par le quartier gay. Ces deux processus de socialisation ne concernent sans doute pas les mêmes individus, ne reposent pas sur les mêmes normes et valeurs et n'ont, par conséquent, pas les mêmes effets sur les parcours individuels. En résumé, le troisième axe de recherche sera consacré aux relations entre quartiers, identités sociales et processus socialisation. Notre hypothèse générale est que les quartiers gays et gentrifiés socialisent de différentes façons selon la manière dont on y est présent et selon son parcours socio-biographique.

Les relations entre gentrification et homosexualité peuvent ainsi être abordées à différentes échelles et c'est l'articulation de ces échelles qui permet de faire émerger des relations de convergence, d'entraînement, voire de causalité. Dans cette recherche, nous avons choisi de traiter ces différentes échelles comme autant de dimensions constitutives de l'objet de recherche à confronter à présent au terrain.

## **2. « Faire feu de tout bois » : un dispositif d'enquête original.**

---

Pour traiter l'ensemble de ces questions, nous avons conduit une enquête empirique pendant quatre années. Un volet exploratoire s'est déroulé de Septembre 2005 à Avril 2005 durant l'année de master 2, puis l'enquête en tant que telle a commencé au printemps 2005 jusqu'au mois d'Août 2008. Elle s'est nourrie de matériaux variés sur deux terrains

exploités de manière inégale. Si le quartier du Marais (Paris) constituait le terrain principal des recherches, nous l'avons progressivement comparé à un autre terrain permettant d'étudier les mêmes processus dans un contexte urbain différent, celui du quartier du Village Gai à Montréal. Nous avons rencontré de nombreuses difficultés empiriques et méthodologiques dues notamment au caractère invisible des populations homosexuelles. C'est l'une des raisons qui nous pousse à insister sur la construction du dispositif d'enquête et des matériaux empiriques. Son influence sur la portée des résultats est, de manière générale, décisive en sociologie, mais nous paraît encore plus nette dans notre cas.

Dans cette section, on présentera d'abord les deux terrains investis en tant qu'exemples de quartier gay et gentrifié, en tenant compte de la signification différente de ces caractéristiques dans chaque cas. On insistera sur les possibilités de comparaison entre un ancien quartier historique du cœur de Paris (Le Marais) et un ancien quartier industriel et ouvrier de Montréal, le quartier Centre-Sud, dans lequel prend place le Village Gai. Dans ces deux quartiers, on a cherché à construire des indicateurs des processus de gaytrification renvoyant à des aspects multiples et à des échelles différentes des processus. Les démarches empiriques et les matériaux produits peuvent être présentés en quatre « blocs » distincts. Ils se composent de données quantitatives et qualitatives, de statistiques de seconde et de première main, d'entretiens, d'observations, de données ethnographiques, d'archives de presse et d'interactions vécues sur le terrain. On précisera l'intérêt des différentes données au regard des hypothèses de recherche. Pour finir, on reviendra sur l'histoire d'une enquête plus difficile que prévu en exposant et en analysant plusieurs exemples de ces difficultés. On montrera notamment comment un certain nombre d'événements tout autant scientifiques que sociaux constituent, eux-mêmes, des dimensions de l'objet de recherche.

### **2.1. Deux terrains d'enquête particuliers.**

Nous avons choisi de travailler à l'échelle du quartier pour appréhender à la fois les implications concrètes des gays dans les transformations locales et les effets socialisateurs d'un contexte socio-spatial (Cartier, Coutant, Masclat, Siblot, 2008). Ce travail empirique commençait donc nécessairement par le choix du terrain sur lequel enquêter. Celui-ci devait cumuler deux critères constituant le cœur de la recherche : être un « quartier gay » et un quartier gentrifié, sachant que les quartiers gays sont précisément, dans leur majorité, des quartiers gentrifiés (Sibalis, 2004). Pendant l'année de master 2, en 2004-2005, le choix d'un premier terrain s'est porté sur le quartier parisien du Marais : il offre l'exemple français le plus net de quartier gay, en termes de superficie, de concentration commerciale et de représentations sociales. La médiatisation du « Marais gay » parisien dans les années 1990 a largement alimenté cette image et permettait de partir d'un certain nombre de représentations et de discours de sens commun pour les mettre à l'épreuve de la démarche sociologique. Le fait de vivre à Paris pendant ces quatre années explique aussi largement notre choix pour un terrain de proximité qui rend plus réaliste la conduite de l'enquête et permet d'y passer du temps et d'y venir régulièrement. Dans la phase préparatoire de l'enquête, nous avons également vu se confirmer l'existence d'un processus précoce de gentrification dans le Marais (Djirkian, 2004 ; Clerval, 2008a). Nous y reviendrons en détail, mais pour l'heure, ce quartier correspondait globalement à nos besoins en termes de terrains. Si nous sommes restés rivés sur le Marais en master 2, nous comprenions aussi que cette observation exclusive présentait un risque. Elle tendait à substituer à l'analyse sociologique d'un processus, une monographie de quartier éloignée du projet de recherche. De plus, comme nous l'avons rappelé dès l'introduction, un décalage est

rapidement apparu : la littérature sociologique sur le sujet n'abordait que des cas nord-américains ou anglo-saxons, le travail empirique ne traitait qu'un terrain français et parisien.

C'est dans ce contexte qu'est née l'idée de comparer un ancien quartier du cœur historique de Paris à un quartier nord-américain. Par la suite, les possibilités logistiques et matérielles se sont conjuguées à l'intérêt scientifique dans le choix du quartier du Village Gai de Montréal. Contrairement au Castro de San Francisco ou au quartier de Cabbagetown à Toronto, le Village Gai n'avait pas suscité de recherche sous l'angle choisi dans ce travail et offrait un cas plus récent de « gaytrification » que ses cousins des Etats-Unis. Montréal présentait aussi un cas intermédiaire entre le modèle de la grande ville américaine et celui de la capitale européenne du fait de son histoire urbaine et culturelle particulière. Les conditions logistiques de séjour à Montréal étaient plus réalistes : des relations scientifiques existaient entre le Groupe de Recherche sur la Socialisation (G.R.S.) et plusieurs chercheurs du Centre Urbanisation Culture Société de l'Institut Nationale de la Recherche Scientifique (I.N.R.S.-U.C.S.) à Montréal. En particulier, Damaris Rose avait déjà abordé des thématiques proches dans ses nombreux travaux sur la gentrification (Rose, 1984 ; Germain, Rose, 2000) et avait connaissance de notre projet de recherche. Son intérêt pour le projet et son accueil sur place permettaient d'envisager un séjour de recherche fécond. Enfin, l'obtention d'une bourse de séjour du C.C.I.F.Q.<sup>11</sup>, la possibilité de réaliser des entretiens en français, les conditions de vie et de logement à Montréal apparaissaient comme autant d'éléments favorables à la réalisation d'une enquête. Pour toutes ces raisons, le quartier du Village Gai de Montréal a été choisi comme contrepoint à notre terrain principal. « Contrepoint » car cette thèse n'avait pas initialement comme but d'être une recherche comparative intégrale et souhaiter surtout éviter les pièges du localisme. L'enquête, l'analyse des résultats et le travail d'écriture ont néanmoins changé la donne et contribué à mettre en place les modalités d'une comparaison plus ambitieuse, comme nous l'avons déjà rappelé. Présentons à présent les grandes caractéristiques de ces deux quartiers dont les profils diffèrent mais peuvent être « comparés ».

Le quartier du Marais prend place dans le centre historique de Paris, à cheval entre les actuels 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> arrondissements. Selon les critères utilisés, la délimitation et l'étendue d'un quartier diffère évidemment. Nous avons choisi une délimitation relativement large du Marais appuyée sur le découpage INSEE des 80 quartiers parisiens et sur laquelle nous reviendrons par la suite. Dans cette thèse, le Marais désigne donc l'ensemble constitué par les quartiers 9 à 15 de l'I.N.S.E.E. qui dessinent une sorte de quadrilatère délimité par la rue Saint-Antoine et la rue de Rivoli au sud, le boulevard de Sébastopol à l'ouest, la rue de Turbigo au nord, puis les boulevards du Temple et Beaumarchais à l'est.

---

<sup>11</sup> Le Centre de Coopération Interuniversitaire Franco-Québécoise nous a accordé une bourse de 1000 euros pour un séjour de recherche doctorale de 4 à 8 semaines croisant des problématiques françaises et québécoises.

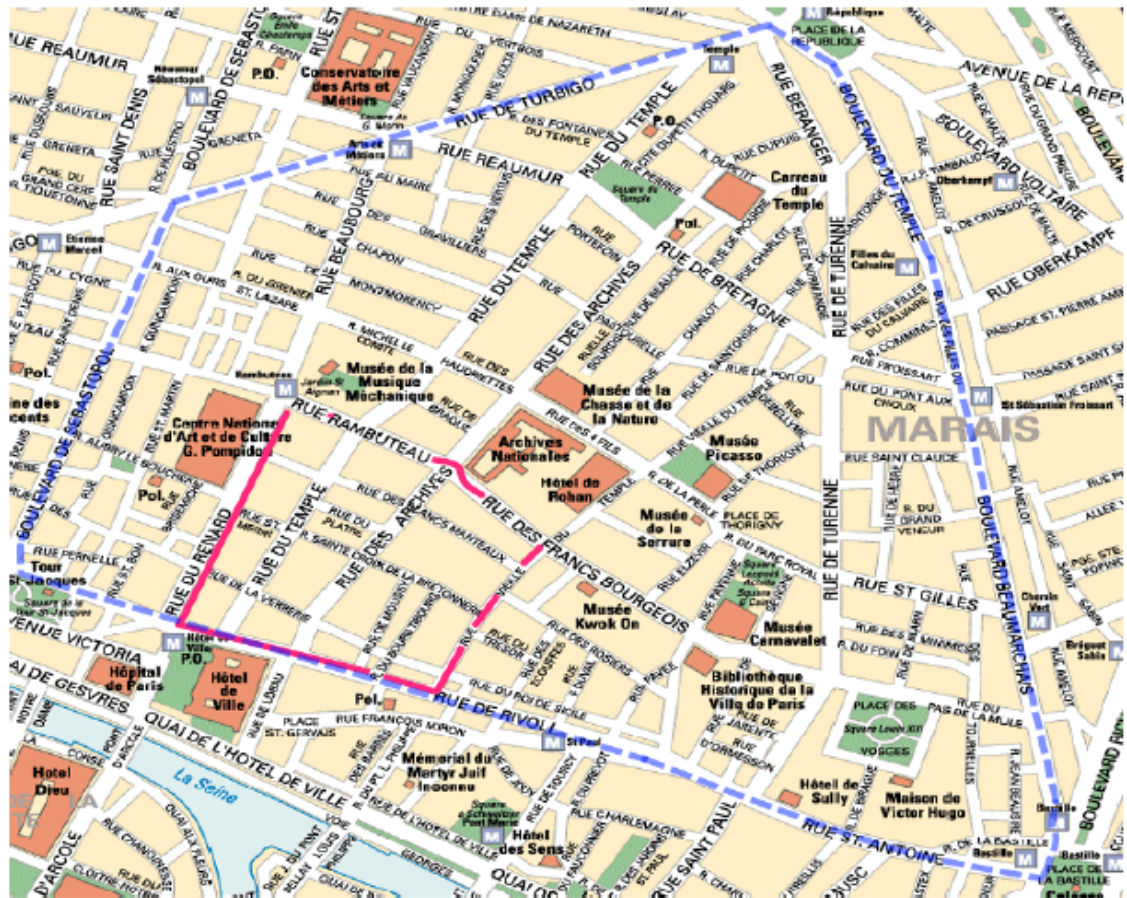


Figure 1 : Le secteur du Marais : le Marais (pointillés bleus), le Marais gay (trait rose).

Carte réalisée par l'auteur à partir d'un plan en libre-accès sur un blog, sur Internet (<http://critikparis.unblog.fr/files/2008/01/plan2.jpg>)

Cette portion du centre historique de Paris se caractérise par une urbanisation très ancienne<sup>12</sup> et un bâti très dense parsemé de rues relativement étroites (autour du Carreau du Temple ou perpendiculairement à la rue Beaubourg) et percé par quelques axes plus importants et souvent plus récents (rue de Turenne, rue Beaubourg, rue du Temple notamment). Le quartier est aujourd'hui doté d'un bâti hétérogène qui mêle de splendides hôtels particuliers du XVII<sup>ème</sup> siècle réhabilités, et des immeubles cossus du XIX<sup>ème</sup> siècle sur les boulevards, ainsi que des immeubles plus récents, notamment dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement. S'y ajoutent des édifices vétustes et non réhabilités, datant souvent de l'époque moderne, concentrés au nord du 3<sup>ème</sup> arrondissement et dans certaines rues (rue

<sup>12</sup> Les travaux de drainage du VIII<sup>ème</sup> siècle inaugurent l'aménagement et les débuts de l'urbanisation en tant que tel d'un espace jusqu'alors hostile car marécageux, caractéristique dont le quartier tire son nom.

des Blancs-Manteaux, rue des Rosiers). Dans Paris, le Marais se singularise surtout par les nombreux hôtels particuliers typiques des règnes d'Henri IV et Louis XIII qui constituent, depuis leur réhabilitation, un atout architectural, patrimonial et touristique important pour ce quartier aujourd'hui très fréquenté par les touristes ou les promeneurs. Ils témoignent à leur manière de la séquence historique en trois actes qu'il faut présenter pour évoquer le contexte de gentrification du quartier.

Le Marais possède ainsi un passé aristocratique à l'époque moderne qui en fait l'un des fleurons de l'urbanisme des princes et du Paris aristocratique jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle (Babelon, 1997) : le premier acte est celui d'un quartier peuplé par des populations fortunées, doté d'un bâti luxueux et dense, structuré par un urbanisme concentré typique des centre-villes européens. Après le départ de la noblesse vers Versailles, le XIX<sup>ème</sup> siècle voit la petite industrie s'installer dans Paris, en particulier dans le quartier où se concentrent progressivement les industries textile et l'industrie des métaux (Duby, 1983). Les ateliers et manufactures se développent en rez-de-chaussée, en particulier au sud de la rue des Francs-Bourgeois : le quartier devient un espace de production, d'artisanat (métaux, bois,...) et de commerce. Les vastes hôtels particuliers sont divisés en volumes plus petits où se loge une population de petits artisans et d'ouvriers modestes, voire pauvres. Le Marais devient alors un quartier industriel, artisan et commerçant, mais aussi un quartier populaire du fait de la présence des couches populaires dans des logements modestes et souvent très vétustes (Prigent, 1980). Historiens et écrivains décrivent tous le délabrement du bâti, l'abandon de certains secteurs et le peu d'hygiène des immeubles du quartier au début du XX<sup>ème</sup> siècle (Babelon, 1997 ; Faure, 1997). Le deuxième acte voit en un siècle, le Marais passer du statut de quartier aristocratique et luxueux à celui de quartier surpeuplé, insalubre et pauvre (Duby, 1983, 1985 ; Sibalis, 2004). Le quartier est dans un tel état de délabrement et de vétusté au début des années 1960 que les pouvoirs publics adoptent le célèbre Plan de Sauvegarde du Marais (1965). Cinquante ans plus tard, le Marais ressemble bien peu au quartier vétuste et populaire des années 1950 : il a connu des transformations considérables qui composent le troisième acte de cette histoire socio-spatiale, la gentrification du quartier. Des processus de gentrification sont repérables dans d'autres anciens quartiers populaires parisiens, notamment dans l'est de la capitale depuis les années 1980. Mais le Marais est souvent présenté comme le cas le plus précoce de gentrification dans Paris (Djirikian, 2004). On retrouve ainsi des années 1960 aux années 1990 les grandes caractéristiques du processus de gentrification : un important mouvement de réhabilitation du bâti en partie inauguré par les pouvoirs publics à partir des années 1960 (Prigent, 1980), une reprise immobilière, puis une flambée des prix depuis le début des années 1990, une transformation typique des activités commerciales locales (Faure, 1997), une inversion sociale au profit des couches moyennes et supérieures (Djirikian, 2004) et un changement profond de l'image du quartier redevenu attractif et convoité. Aujourd'hui, le Marais est donc un quartier central riche d'un patrimoine architectural et culturel revalorisé, un quartier commerçant réanimé fréquenté par les touristes et les promeneurs, un quartier cher, voire huppé où les cadres supérieurs et les professions intellectuelles ont largement remplacé les ouvriers et les petits artisans, où les jeunes couples aisés ont remplacé les familles nombreuses et modestes d'antan. Le tableau 2 ci-dessous traduit les effets en terme de population de ce processus de gentrification. On trouvera des données complémentaires dans l'annexe 2.

**Tableau 2 : Quelques repères sur la gentrification du Marais.**

	1962	1975	1982	1990	1999	2006
Population totale (en milliers)	116 284	77 280	64 632	63 075	60 816	60 536
Ouvriers*	33,7%	27,2%	18,4%	12,7%	7,6%	5,70%
Cadres supérieurs et professions intellectuelles*	5,4%	11,7%	23,4%	35,2%	42,5%	48,5%
Part des locataires parmi les résidents	71,0%	62,4%	59,3%	51,2%	53,5%	—
Part des ménages solos** dans l'ensemble des ménages	37,6%	47,4%	54,0%	55,9%	57,9%	56,6%
Part des ménages de 5 personnes ou plus dans l'ensemble des ménages	6,9%	4,3%	3,3%	3,3%	2,8%	2,5%

\* : part de la PCS parmi les actifs dans les quartiers 9 à 15, compte tenu des modifications de la nomenclature I.N.S.E.E. en 1982. Données APUR, 2001. \*\* : un ménage « solo » désigne un ménage d'une seule personne.

La gentrification du Marais doit être replacée dans cette séquence historique en trois temps qui associe la gentrification à une *revalorisation* plus qu'à une seule valorisation. Si certains secteurs plus populaires subsistent au nord du 3<sup>ème</sup> arrondissement, le quartier du Marais constitue aujourd'hui un quartier aisé dans Paris, aboutissement relativement typique d'une gentrification « complète » depuis la fin des années 1990. Les tendances sont confirmées par les données de recensement de 2006, même si elles semblent en partie ralentir (annexe 2). L'animation des rues commerçantes (rues des Francs-Bourgeois, des Archives, Vieille du Temple), la concentration de lieux culturels et touristiques (musées Picasso et Carnavalet, place des Vosges et proximité du Centre Georges Pompidou) et la présence de certains groupes spécifiques dans le quartier (population juive dans la rue des Rosiers, population chinoise plus récemment installée rue au Maire et...populations homosexuelles) constituent également des spécificités locales.

Dans cet espace, se dégage également un secteur composant le Marais gay, quartier gay de Paris situé essentiellement dans une portion restreinte du 4<sup>ème</sup> arrondissement. S'y concentrent de nombreux commerces gays ou gay-friendly<sup>13</sup> parmi lesquels on retrouve majoritairement des bars et des restaurants, mais aussi deux librairies, des boutiques de vêtements, une boulangerie, une agence immobilière, des salons de coiffure, tous estampillés gays d'une manière explicite (autocollant rainbow-flag en devanture le plus souvent). On y repère aussi précisément la présence des symboles arc-en-ciel de la « communauté homosexuelle » sur des vitrines, des enseignes ou à l'intérieur des lieux, ainsi que la sur-représentation de certains styles vestimentaires et de certains gestes d'affection ou amoureux entre personnes du même sexe (Blidon, 2008b). Ce quartier gay dont on retracera notamment l'histoire prend place en plein cœur du quartier avec trois caractéristiques principales. Sa taille est en réalité restreinte à l'échelle du Marais dans son ensemble. Il est relativement unique en France où peu d'autres exemples de quartier gay existent. Enfin, sa visibilité apparaît assez limitée au sein d'un quartier central animé et très fréquenté : les commerces gays sont identifiables dans l'espace public, mais paraissent finalement relativement intégrés dans des rues très fréquentées et parsemées d'autres commerces. S'il semble moins étendu et moins développé que ces équivalents

<sup>13</sup> L'anglicisme « gay friendly » qualifie des lieux et des ambiances dans lesquels, sans être structurante ou affichée explicitement, l'homosexualité est accueillie favorablement ou avec bienveillance et dans lesquels on retrouve de nombreux homosexuels sans qu'ils y soient hégémoniques, ni même majoritaires.



nord-américains, le Marais gay s'est pourtant progressivement constitué en quartier gay de Paris : les logiques de désignation médiatiques ayant nourri cette image de quartier avec force au cours des années 1990 notamment. C'est dans ce contexte particulier que l'on a enquêté sur la gaytrification en tenant compte de certaines spécificités locales car si le Marais et le Village peuvent être comparés par certains aspects, ils ne se ressemblent pas tout à fait.

Le quartier du Village Gai prend place dans le quartier Centre-Sud de Montréal, lui-même situé dans l'arrondissement administratif de Ville-Marie, au sud de l'île de Montréal sur les rives du Saint-Laurent. Près du port et du Vieux-Montréal, le quartier Centre-Sud appartient à l'Est francophone de la ville et fait partie des quartiers centraux de Montréal.

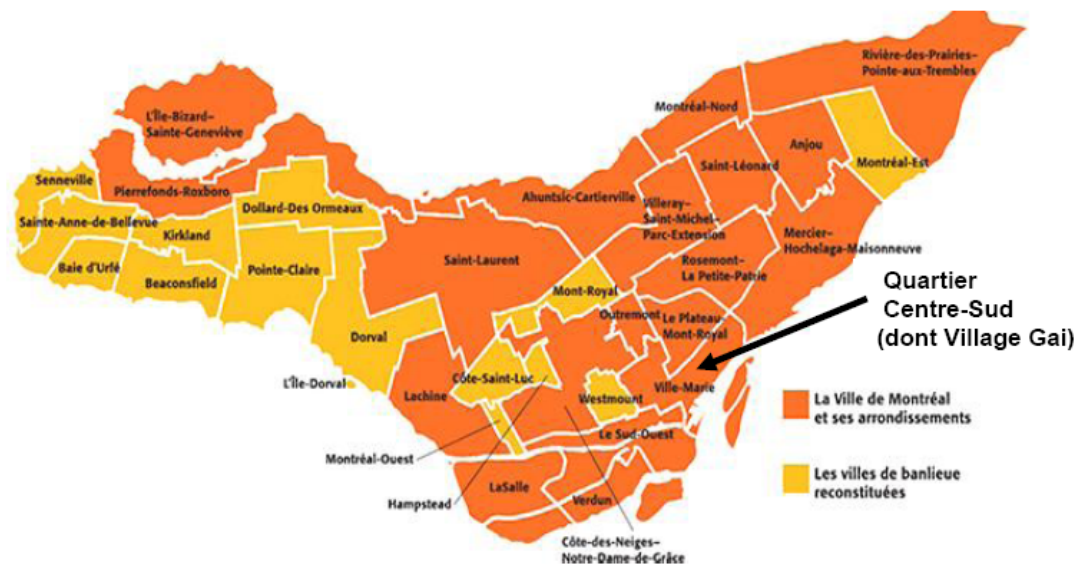


Figure 2 : Le quartier Centre-Sud dans l'île de Montréal.

Source : Carte en libre accès sur Internet, [http://www.elitesmtl.com/site\\_abaj\\_cards\\_marquis/Parcs/parcs\\_montreal.html](http://www.elitesmtl.com/site_abaj_cards_marquis/Parcs/parcs_montreal.html).

Le Village gai correspond à un quadrilatère d'environ 1,5 kilomètre carrés compris entre la rue Sherbrooke Est au sud et le boulevard René Lévesque au sud, l'avenue Papineau à l'est et la rue Saint-Denis à l'ouest. Cela en fait l'un des quartiers gays les plus étendus au monde. Sa morphologie urbaine est typique des grandes villes nord-américaines : plan en damier, longues avenues et petites rues perpendiculaires toutes rectilignes, bâti relativement récent, peu élevé et structuré en blocs, logements regroupés en « plex », c'est à dire de petits édifices de 2 à 4 étages (de duplex à quadriplex) regroupant plusieurs appartements.



Figure 3 : Le Village Gai, un quadrilatère au cœur du quartier Centre-Sud

Source : Carte construite à partir d'une carte en libre accès sur le site Internet de la Société de Développement Commercial (S.D.C.) du Village, <http://www.sdccvillage.com>

Comparé au Marais, le Village gai est plus étendu que le quartier gay parisien, les densités du bâti et de population y sont plus faibles et les frontières du quartier beaucoup plus visibles. Il diffère également du Marais par son profil socio-économique et son évolution historique. Le Centre-Sud n'a ainsi jamais été un quartier riche ni très attractif. Il naît avec l'industrialisation rapide du XIX<sup>ème</sup> siècle qui marque le paysage urbain (entrepôts, usines, bâtiments industriels) et laisse des traces encore visibles aujourd'hui (fabrique de bières Molson), notamment au sud de la rue Sainte Catherine, artère centrale du quartier. Jusqu'aux années 1980, le quartier est dévolu à l'industrie et habité par une population majoritairement francophone, composée de familles populaires souvent très pauvres et mal logées. Le bâti se dégrade tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle et le déprise économique s'accroît encore à partir des années 1960 : fermeture de nombreuses usines et de nombreux petits commerces sur la rue Sainte-Catherine et dégradation importante d'une partie du stock de logements du quartier. La pauvreté, l'insalubrité et le « déperissement » du quartier sont évoqués par plusieurs auteurs (Van Criekingen, 2001 ; Remiggi, 1998). La déprise économique et urbanistique accompagne une paupérisation importante, malgré l'action des groupes communautaires dès les années 1960, collectivités encouragées par la municipalité dans l'action sociale auprès des familles du quartier (logement, aide sociale et sanitaire, action culturelle et scolaire, assistance). L'image du quartier se dégrade continuellement : elle est d'abord associée à la pauvreté d'un quartier ouvrier, puis à partir des années 1970 à la marginalité et l'itinérance, voire la drogue et la prostitution depuis le milieu des années 1980 (Remiggi, 1998). Le Centre-Sud est comparable de ce point de vue au Marais des années 1950 et 1960.

Aujourd'hui pourtant, la situation a bien changé. Si l'ensemble du quartier Centre-Sud n'est pas devenu un quartier huppé, certaines transformations apparaissent typiques d'une



renaissance urbaine tous azimuts depuis le milieu des années 1980. En quoi peut-on parler alors de gentrification dans ce contexte ? Plusieurs auteurs ont apporté des précisions et des nuances à ce sujet. D'abord, l'ensemble du quartier Centre-Sud reste un quartier relativement pauvre et très hétérogène tant du point de vue de l'état du bâti que des conditions de vie des ménages. A l'échelle du Centre-Sud et de Montréal, il est difficile de parler de gentrification : le revenu moyen de la population est faible, le taux de chômage élevé, le nombre de logements sociaux aussi et une population de familles modestes se maintient clairement dans les recensements de 1996 et 2001. Cette pauvreté se traduit par la part importante des ménages à faible revenu dans le quartier (annexe 2) et se conjugue à des difficultés locales et une image encore incertaine : les itinérants sont nombreux dans le quartier, le trafic de drogue toujours présent, les friches industrielles encore visibles. Pourtant, les recherches montrent qu'il existe à Montréal des micro-processus de gentrification au sein de certains quartiers socialement mixtes ou peu favorisés. Mathieu Van Criekingen montre justement qu'un tel processus existe dans les secteurs composant le Village Gai (Van Criekingen, 2001). Le Village apparaît ainsi comme un secteur en gentrification depuis les années 1980 au sein d'un quartier au destin plus contrasté. On constate ainsi une transformation des populations locales depuis la fin des années 1970 (types de ménages, niveau de diplôme, part des emplois favorisés du tertiaire en hausse ; annexe 2). On retrouve également les autres aspects du processus de gentrification dans les limites du Village : réhabilitation du stock de logements plutôt à l'initiative des ménages eux-mêmes, transformation de certains entrepôts en lofts, construction de nouveaux condominiums, élévation des prix de l'immobilier, transformation du paysage commercial surtout le long de Sainte-Catherine et sur la rue Ahmerst, amélioration de l'image de cette partie de Centre-Sud. L'annexe 2 détaille et reprend un certain nombre des données exploitées par Mathieu Van Criekingen avec un découpage géographique légèrement plus large que le sien : elles montrent des résultats ambigus. Si le Village se gentrifie depuis le début des années 1980, cette gentrification est bien différente du processus précoce, abouti et total que l'on trouve dans le Marais. Elle est plus tardive, moins généralisée dans le quartier et surtout qualifiée de « marginale » (Rose, 1984 ; Van Criekingen, 2001). Cette nuance renvoie essentiellement au type de population ayant effectivement investi le quartier depuis vingt ans : de nouveaux ménages jeunes, diplômés, vivant seuls ou sans enfants, occupant des emplois du tertiaire plus ou moins avancé mais disposant de revenus économiques moyens voire faibles, à l'échelle métropolitaine. On y ajoutera l'existence de forts contrastes dans le quartier : contrastes entre des logements de qualité très différente selon leur état de réhabilitation ou non, contrastes entre des jeunes ménages aisés et des groupes sociaux marginaux et pauvres (itinérants, junkies, prostitué(e)s) massivement présents dans les rues et les centres communautaires ou les piqueries du quartier (Ray, 2004). Ainsi, le Village Gai est un quartier très particulier où une gentrification marginale est bien en cours depuis les années 1980, mais sa forme et son ampleur différent du cas du Marais parisien. Les écarts entre l'élévation continue des niveaux de diplôme et le maintien d'une proportion élevée de ménages à faibles revenus correspond bien à cette forme de gentrification marginale (annexe 2, Van Criekingen, 2001).

En parallèle, l'une des caractéristiques importantes du quartier est bien sûr celle d'être le quartier gay de Montréal. Son tracé rectiligne et son extension lui donnent immédiatement une physionomie différente du Marais. On y trouve également une palette de commerces gays plus diffuse dans l'ensemble du secteur, plus variée mais aussi plus visible. Les marqueurs arc-en-ciel sont plus nombreux et plus imposants : ils signalent par exemple les frontières du quartier et colorent la station de métro Beaudry situé en plein cœur du quartier (annexe 5). Le quartier ne possède pas les attraits touristiques et culturels du Marais

mais semble davantage avoir misé sur l'homosexualité (hôtels et chambres d'hôte gays, visite guidée du quartier gay organisée par la S.D.C.<sup>14</sup> du Village). Le Village gai dont on précisera la chronologie et les évolutions par la suite apparaît donc plus étendu et plus immédiatement visible que le quartier gay de Paris. Plus encore, il semble correspondre à un modèle américain du quartier communautaire que l'on retrouve à la fois dans le cas des quartiers gays des Etats-Unis mais aussi plus généralement dans la sociologie urbaine des métropoles d'Amérique du Nord où chaque communauté est censée disposer de son quartier (communauté black, migrants asiatiques, gays, etc.). C'est l'impression qui oriente un premier regard sur ce quartier où l'homosexualité semble plus visible et plus structurante pour un espace par ailleurs moins convoité à l'échelle de Montréal. Cette impression renvoie également à deux modèles sociaux bien différents de chaque côté de l'Atlantique. Rappelons que Montréal domine la province du Québec, au sein d'un Etat fédéral canadien et d'une société où la notion de communauté a un sens plus large et plus positif qu'en France, où on lui préfère de loin les notions d'universalisme et d'Etat nation (Schnapper, 1991, 2000 ; Vibert, 2007). Ces remarques seront précisées en cours d'analyse : les formes, l'ampleur et les rouages de la présence gay dans les deux quartiers constituent un élément fort de la mise en perspective des deux terrains, au même titre que leur profil historique et sociologique.

Resitué dans son contexte historique et urbain, le Village Gai possède lui aussi la particularité de cumuler des processus de gentrification et le statut du quartier gay. Cependant, sa morphologie de quartier nord-américain, son profil socio-économique spécifique et son statut de quartier gay « plus communautaire » le distinguent du Marais. Le tableau 3 synthétise les modalités de cette comparaison selon deux grandes variables. Une première variable concerne des aspects plutôt urbains : la morphologie urbaine contrastée des deux terrains et ses conséquences, la gentrification et ses formes différentes, le contexte urbain variant entre Paris et Montréal. Une seconde variable concerne la question « homosexuelle » : la nature du lien entre quartier gay et identités homosexuelles, plus généralement, la place et les formes de l'homosexualité dans deux contextes sociaux différents.

**Tableau 3 : Le Marais et le Village : les éléments d'une comparaison.**

---

<sup>14</sup> Société de Développement Commercial (S.D.C.)

<b>Variables</b>	<b>Dimensions</b>	<b>Le Marais</b>	<b>Le Village</b>
<b>Une variable « Urbaine »</b>	<i>Morphologie et paysages urbains</i>	Densité urbaine, urbanisme de centre-ville européen	Plan en damier, zonage urbain plus fort. Modèle nord-américain
	<i>Gentrification</i>	Gentrification précoce, rapide et intégrale	Gentrification marginale et plus limitée
	<i>Contexte urbain</i>	Métropole européenne, centralité dans Paris	Centralité relative du quartier, contexte montréalais
<b>Une variable « Homosexuelle et identité</b>	<i>Quartier gay et identité homosexuelle</i>	Petit quartier, visibilité et appropriation limitées.	Institutionnalisation, appropriation et modèle communautaire
	<i>Place de l'homosexualité dans la société</i>	Identités individuelles. Modèle universaliste et logique d'intégration.	Identité collective mise en avant. Apports des communautés et accommodements.

## 2.2. Un matériau empirique varié en quatre volets.

Notre recherche porte sur un objet particulièrement difficile à aborder du point de vue méthodologique, notamment du fait de son « versant homosexuel » et de son invisibilité statistique. Initialement, il fallait alors ouvrir au maximum les pistes méthodologiques en multipliant indicateurs et matériaux empiriques. Une méthodologie plus raisonnée s'est progressivement mise en place, résultant à la fois de la clarification de nos questions de recherche et des contraintes empiriques rencontrées. Le résultat de ces démarches est un matériau empirique varié, par moment inédit, voire peu conventionnel. On le présentera en fonction du type de données construites, mais cette présentation séparée en quatre « blocs » empiriques ne doit pas masquer l'interdépendance des matériaux et leur nécessaire mise en relation dans l'analyse. Le matériau est inégalement distribué selon les deux terrains d'enquête, les conditions de sa production et les possibilités d'accès n'étant pas les mêmes entre deux villes, deux pays et deux continents différents.

Un premier « bloc » est constitué par des données de type quantitatif concernant essentiellement les questions macro-sociologiques. Il s'agit d'abord de données sur les commerces gays de Paris et Montréal produites à partir des annuaires commerciaux spécialisés sur la période 1979-2006. Ces annuaires sont des publications annuelles autonomes ou des index insérés dans différents supports de presse spécialisée (*Gai Pied*, *Gai Infos*, puis *Télu* pour Paris, *Le Berdache* puis *Fugues* pour Montréal). D'autre part, un fichier de lieux de résidence de ménages homosexuels a été construit à partir d'une source de presse dans le cas de Paris : il aboutit à des données résidentielles concernant des gays parisiens pour la période 1997-2007 comme nous allons l'expliquer ci-dessous.

Nous avons d'abord regroupé et traité des données concernant les commerces gays et les établissements plus spécifiquement destinés aux populations homosexuelles. La démarche consiste à travailler à partir de sources répertoriant ces lieux, certaines de leurs caractéristiques, puis de suivre l'évolution de ces données au cours du temps. Nous avons construit ces données à partir des sources de la presse homosexuelle spécialisée : ce type de sources a déjà été mobilisé par d'autres chercheurs et permet d'obtenir une liste de lieux considérés et labellisés comme gays (Leroy, 2005 ; Blidon, 2007a, 2007b). Travailler sur des répertoires (annuaires, index commerciaux) déjà construits et catégorisés par tel ou tel média constitue un biais mais permet justement de travailler sur des lieux socialement

et médiatiquement labellisés comme « gays ». Ce critère nous a semblé opératoire même s'il peut être discuté : seront considérés comme commerces gays ceux désignés comme tels dans ce type de classification. Nous avons ensuite travaillé essentiellement sur trois indicateurs : le nombre d'établissements à l'échelle de la ville, leur localisation, le type d'activités. Ces indicateurs ont été suivis au cours du temps de la fin des années 1970 aux années 2000, en fonction des sources disponibles, de leur forme et de leur plus ou moins grande richesse. Le tableau 4 présente l'ensemble des supports consultés. Dans le cours de l'analyse, nous ne présenterons pas l'intégralité des données mais mobiliserons celles qui illustrent le mieux les tendances générales constatées. Un tel travail n'est pas totalement inédit : on en trouve déjà des exemples dans la littérature consacrée aux espaces homosexuels, notamment chez les géographes (Remiggi, 1998 ; Leroy, 2005 ; Blidon, 2007a). Le plus souvent, ces travaux n'abordent pas la question des différents types de commerces.

Tableau 4 : Les sources de presse utilisées pour l'étude des commerces gays à Paris et Montréal.

Titre de presse	Ville	Période	Nombre de n° étudiés
<i>Gai Pied</i>	Paris	1979-1992	<b>537</b>
<i>Gay International</i> puis, <i>Gay Infos</i> *	Paris	1984 – 1986 ; 1986-1990	<b>68</b>
<i>Illico</i>	Paris	1990-1994	<b>52</b>
<i>Têtu</i>	Paris	1995 – 2007	<b>122</b>
<i>Le Berdache</i>	Montréal	1979-1982	<b>32</b>
<i>Fugues</i>	Montréal	1984-1992 ; 1995-1998 ; 2004-2007.	<b>208</b>

\* : Gay International change de titre et devient Gay Infos en 1986.

De manière plus inédite, nous avons voulu travailler empiriquement la dimension résidentielle de la gaytrification, c'est-à-dire déterminer en quoi les gays avaient pu et pouvaient encore aujourd'hui jouer un rôle dans la gentrification résidentielle. Cette question pose d'importants problèmes méthodologiques déjà évoqués, mais nous voulions obtenir des indicateurs à ce sujet. Cet objectif est longtemps resté une obsession dans cette recherche tant il nous semblait important de produire une connaissance à ce sujet. Nous avons imaginé des manières d'évaluer la part des gays résidant dans le Marais et testé par exemple une procédure de questionnaire par téléphone. À partir d'une sélection représentative d'immeubles du quartier et d'un recoupement avec l'annuaire téléphonique, il s'agissait de faire passer un court questionnaire par téléphone, uniquement auprès des numéros attribués à des hommes dans l'annuaire. En y insérant une question sur l'orientation sexuelle, on espérait atteindre les gays habitant ici, puis évaluer par extrapolation la part des gays parmi les résidents du quartier et recruter aussi des enquêtés en vue d'entretiens approfondis. Cette procédure présente de nombreux biais (présence dans l'annuaire, validité des numéros et des recoupements, prénoms mixtes comme Dominique ou Camille) et s'avère bien peu réaliste. Nous l'avons cependant testé sur 22 immeubles. Si ces 22 immeubles fournissent 384 numéros de téléphone, on doit éliminer les numéros de société ou professionnels et les numéros attribués à des femmes (ce qui masque d'ailleurs en théorie un certain nombre de gays). Entre les appels sans réponse, les refus et les numéros invalides, le taux de réponse chute brutalement et les questionnaires effectivement passés dans leur intégralité sont très peu nombreux (n = 32). La question sur l'orientation sexuelle déroute voire irrite les individus et, au final, deux hommes se

sont clairement déclarés homosexuels. L'abondance des biais, la lourdeur et le manque de robustesse de la démarche nous ont conduits à l'abandonner.

La solution retenue est finalement partie des populations plutôt que du quartier : imparfaite et incomplète, elle est sans doute discutable mais fournit au moins une piste de départ dans un débat sociologique à construire. Nous souhaitons travailler sur un échantillon large d'individus gays dont il fallait obtenir le lieu de résidence précis afin de travailler sur la place du quartier dans la géographie résidentielle homosexuelle de cet échantillon. L'enjeu était triple : trouver cet échantillon, évaluer ses biais et pouvoir en extraire par ailleurs l'adresse du lieu de résidence des individus. La construction d'un échantillon d'homosexuels met à l'épreuve la notion même de représentativité, la population de référence étant inconnue (Lhomond, 1997 ;Verdrager, 2007). Nous avons alors choisi de construire cet échantillon à partir de l'entrée souvent retenue dans les travaux statistiques sur l'homosexualité : la presse gay spécialisée. Son lectorat se déclarant très massivement homosexuel mais aussi masculin, une population gay était bien atteinte de ce point de vue. Pour extraire des lieux de résidence, il fallait obtenir un fichier qui les enregistre individuellement : l'abonnement fournit justement un enregistrement individuel systématique. A notre grande surprise, la revue *Têtu* nous a autorisé l'accès à son fichier d'abonnés tronqué de certains champs pour respecter les contraintes définies par la C.N.I.L.<sup>15</sup>, comme indiqué ci-dessous. Une recherche récente conduite par Marianne Blidon a déjà mobilisé ce fichier de manière limitée en ne travaillant que sur la variable du lieu de résidence (Blidon, 2007a). Nous avons voulu tirer davantage profit de ces données en mobilisant d'autres variables.

Tableau 5 : Les abonnés parisiens à *Têtu* et le passage au fichier étudié

Fichiers	Données disponibles	Effectifs
Fichier de départ des abonnés parisiens à <i>Têtu</i>	Nom, prénom, raison sociale, année de naissance, adresse postale, adresse mail, profession auto-déclarée (sans libellé de réponse)	1997 / N = 385 2002 / N = 1204 2007 / N = 1220
Fichier obtenu pour l'enquête	Raison sociale, année de naissance, code postal, profession auto-déclarée (sans libellé de réponse)	

De longues négociations ont évidemment porté sur le champ « adresse postale » que nous souhaitons obtenir : nous avons du nous contenter de sa restriction au code postal, obtenu de haute lutte. Cette contrainte oblige à travailler à l'échelle de l'arrondissement dans le cas de Paris. Trois séries de données à trois dates différentes<sup>16</sup> permettent de traiter des localisations résidentielles de trois échantillons de population gay et parisienne. Afin de resituer le Marais dans son environnement urbain, nous avons choisi de travailler sur Paris intra-muros. Ces données sont relativement inédites permettent d'aborder plusieurs questions importantes : dans quelle mesure les gays habitent-ils significativement plus dans le Marais qu'ailleurs ? Comment cette question évolue-t-elle au cours du temps, en fonction de l'âge et de la position socioprofessionnelle ? La gaytrification résidentielle transparait-elle dans ces données ? Quel est l'effet des biais de recrutement sur les résultats ? Le traitement statistique et l'analyse des résultats permettront d'y répondre dans le chapitre 6. Pour finir, nous avons également utilisé des données statistiques concernant les deux

<sup>15</sup> Commission Nationale Informatique et Libertés.

<sup>16</sup> *Têtu* n'existant qu'à partir de 1995, nous avons travaillé sur dix ans avec trois repères (1997, 2002, 2007).

quartiers investis et produites par l'I.N.S.E.E. pour le terrain parisien et par la statistique canadienne dans le cas du Village. Ces données ont déjà été traitées dans d'autres recherches et par d'autres auteurs, notamment ceux qui ont travaillé sur la gentrification et sur les transformations des deux quartiers concernés (Van Criekingen, 2001 ; Djirikian, 2004 ; Clerval, 2008a). Lorsque cela était possible et surtout utile nous avons, nous aussi, examiné les données elles-mêmes. La plupart de celles-ci ayant été précisément analysée par les auteurs mentionnés, nous nous sommes le plus souvent appuyés sur leurs résultats afin d'obtenir un cadrage statistique de l'évolution du profil des deux quartiers. Par exemple, dans le cas du Marais, Alexandre Djirikian a étudié et analysé le processus précoce de gentrification du quartier depuis les années 1960 et fournit une synthèse détaillée de ses résultats sur laquelle nous nous sommes souvent appuyés (Djirikian, 2004). Reproduire un traitement statistique déjà très bien réalisé quelques années plus tôt paraissait inutile. Au-delà de ces données de cadrage statistique, nous avons donc essentiellement produit des données empiriques quantitatives dans deux domaines : celui des commerces gays et de leur évolution, celui des lieux de résidence des homosexuels masculins parisiens. On retrouvera principalement ces données dans les chapitres 4 et 6.

Un deuxième matériau empirique est constitué par l'exploitation de documents relativement hétérogènes (textes, images, articles de presse, notamment) fonctionnant comme des archives. Cette hétérogénéité explique la faible pertinence d'un traitement statistique et justifie des méthodes d'analyse plus souples. Trois types de données peuvent être distingués.

Un premier type concerne la presse gay spécialisée dans les deux contextes d'enquête et sur la période des années 1970 aux années 2000. La mobilisation de tels supports accompagne le travail quantitatif sur les commerces car elle porte sur les mêmes sources. Le travail effectué diffère : il consistait ici en un travail de lecture, de recensement, de commentaires et d'analyses de plusieurs formes de données (textes et articles journalistiques, publicités, reportages, photographies, images). Ce travail qualitatif étudie des processus plus fins de constructions d'images et de représentations évoluant dans le temps. Plusieurs objectifs l'ont orienté. Il s'agissait d'y recenser et de caractériser les informations de nature spatiale pour repérer les modes de construction de rapports particuliers à l'espace, notamment urbain. Plus précisément ensuite, il s'agissait de recenser les occurrences du Village et du Marais, de repérer les modes de présentation et de désignation de ces espaces, ainsi que leurs évolutions. Ces deux démarches permettent de situer la place et le rôle de ces deux quartiers dans la construction de modes de vie homosexuels valorisés ou dévalorisés par ces logiques médiatiques. Elles cherchent à tester l'hypothèse d'une construction progressive par les médias gays d'un quartier gay spécifique selon une logique d'étiquetage symbolique. Par la même occasion, on peut discuter des liens entre images d'un quartier devenant gay et images d'un quartier gentrifié, se gentrifiant ou en cours de gentrification. Comment ces quartiers apparaissent-ils progressivement dans cette presse ? Comment contribue-t-elle à construire des images spécifiques de ces quartiers ? La gentrification apparaît-elle dans ces mises en scène, en mots et en images du quartier ?

Une deuxième série de données concerne toujours la presse et les supports « médiatiques » mais non limitées à la presse homosexuelle spécialisée. On s'appuie alors sur une presse généraliste nationale ou locale (parisienne, montréalaise le plus souvent) dans laquelle l'homosexualité intervient beaucoup moins, par construction. Ces documents n'ont pas fait l'objet d'un dépouillement exhaustif et systématique, ce qui limite la portée des analyses et détermine un usage prudent de ces résultats. Le nombre de

titres de presse français ou canadiens, leur variété et leur richesse nous ont paru trop importants pour conduire un travail exhaustif à ce sujet : nous avons utilisé des revues de presse déjà réalisées et donc biaisées par certaines institutions. Dans le cas du Marais, nous avons exploité principalement les revues de presse et le fond photographique de la bibliothèque de l'Arsenal de Paris au sujet des 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> arrondissements et de Paris dans son ensemble. Il s'agit d'archives de presse classées chronologiquement, puis thématiquement et nourries par la presse parisienne et nationale sur toute la période, mais plus fournies depuis les années 1990. On y retrouve des numéros de magazine, des extraits de quotidiens, des articles et des reportages consacrés spécifiquement au Marais. Ils ont été consultés sur place et reproduits autant que possible (photocopies, photographies). Nous avons également consulté les quelques archives de presse disponibles à la bibliothèque du Centre Gay et Lesbien de Paris, celles-ci étant beaucoup plus centrées sur l'homosexualité que sur le quartier lui-même. Les moyens sont différents à Montréal puisqu'il y existe un Centre d'Archives Gai et Lesbien. On y trouve un fond d'archives plus important et visiblement beaucoup plus exhaustif permettant l'accès à un nombre plus important de documents classés avec plus de précision. Nous avons mobilisé d'importantes recensions de presse consacrées à l'homosexualité montréalaise mais aussi au quartier de Centre-Sud et du Village lui-même depuis la fin des années 1970. Le lieu de recension de ces documents détermine une sur-représentation des informations touchant à l'homosexualité mais d'autres types d'articles ou de reportages y sont présents. Ces documents constituent des témoins et des indicateurs de la place et du rôle des gays dans les transformations des quartiers considérés depuis une trentaine d'années. Dans la presse généraliste et locale, comment la présence et l'implantation des gays est-elle identifiée et représentée ? Est-elle située dans les métamorphoses plus générales du quartier ? Quelle place est faite aux gays dans ces transformations ? Comment l'image du quartier est-elle affectée par l'arrivée des gays ? Que produisent les gays en termes de représentations de la ville et du quartier ? Quels sont les discours et les images qu'ils suscitent alors ? Rappelons que ce travail non exhaustif est contraint par des données présélectionnées : leur analyse est nécessairement nuancée et, en partie, biaisée par les sources, nous le verrons au chapitre 5.

À ces deux types de sources s'ajoute également l'ensemble des documents et des informations consultés au cours de cette enquête, inclassables ici. On a ainsi travaillé également sur des publications variées comme des publications associatives, des rapports institutionnels (urbanisme, politiques de la ville) et consulté certains sites Internet (associations de quartiers, vie gay montréalaise ou parisienne, sites d'annonces et d'information sur les quartiers). Nous précisons la provenance de ces informations lorsque nécessaire. Le travail de documentation et d'analyse des représentations a donc surtout mobilisé des sources de presse que nous avons analysées et commentées de manière qualitative et dont le chapitre 5 s'est abondamment nourri.

Un troisième bloc empirique est composé d'entretiens de deux types. Sur les 61 entretiens réalisés au total, 14 ont concerné une phase exploratoire : les personnes interrogées et les questions posées jouaient le rôle d'information et d'exploration du sujet, du terrain et de la problématique générale. Moins préparés que les suivants, ces entretiens visaient une familiarisation avec les terrains ou une prise de contact avec des interlocuteurs susceptibles de fournir des informations, des documents et surtout des enquêtés pour la suite de la recherche. Des canaux institutionnels ou des réseaux de connaissance ont été mobilisés pour interroger différents types d'interlocuteurs (agents immobiliers, responsable de syndicats de commerces gays ou d'associations de riverains, ancien habitant modeste du quartier). Ces entretiens informatifs et périphériques n'ont pas tous eu le même rôle, ni

le même intérêt. Par exemple, un entretien avec une responsable d'association de riverains du Haut-Marais nous donne un entretien avec une habitante lesbienne du quartier « *qui doit connaître pas mal d'homos dans le quartier* » et qui, de fait, nous fournit deux entretiens avec des gays habitant le Marais. Un autre entretien avec un président d'association de riverains de la rue des Haudriettes ne donne que quelques informations déjà connues et l'enquêté refuse de nous mettre en relation avec des homosexuels habitant sa résidence, ne voulant pas « *entrer dans la vie privée des gens* ». L'utilité de ces entretiens est donc inégale mais leur conduite se révèle nécessaire en début d'enquête ou lorsque la recherche s'enlise. Durant entre 45 minutes et 2 heures, ils ont été enregistrés et retranscrits lorsqu'ils s'avéraient suffisamment riches. Leur détail est présenté dans l'annexe 3 : ces entretiens sont au nombre de 14.

Une série plus conséquente de 47 entretiens approfondis concerne ceux réalisés auprès d'habitants ou d'anciens habitants gays du Marais ou du Village. Ces entretiens constituent le cœur du matériau construit dans le second axe de recherche présenté plus tôt. Ils ont été pensés sur le modèle méthodologique de la biographie et du récit de vie parce que l'on souhaitait récolter des trajectoires précises, des pratiques et des modes de vie dans leur détail. L'annexe 3 présente en détail deux éléments essentiels de ce corpus de 47 entretiens<sup>17</sup> : la liste des enquêtés et les guides d'entretien. Nous ne présentons ici que quelques caractéristiques brutes et quelques principes ayant orienté la conduite de ces entretiens. Nous disposons de 47 entretiens de ce type dont 31 pour le Marais et 16 pour le Village. Ces entretiens sont longs : ils ont duré entre 2 et 7 heures (deux entretiens de 7 heures réalisés en deux parties). Cette longue durée tient au nombre important de thèmes abordés, mais aussi à la volonté de recueillir d'une part des pratiques précisément décrites, d'autre part de reconstituer exhaustivement des trajectoires résidentielles, professionnelles, conjugales et familiales, ainsi que des « histoires gays » en fin d'entretien. Cet ancrage dans les pratiques et les trajectoires semble parfois excessif au cours d'un entretien mais permet de reconstituer des modes de vie, des rapports au quartier, des parcours biographiques et sociaux, comme le montre le guide d'entretien (annexe 3). Les dix thèmes évoqués permettaient d'aborder successivement : l'emménagement et le logement, la trajectoire résidentielle d'ensemble, l'immeuble et le voisinage, le quartier et la vie dans le quartier, les sorties et les loisirs, les lieux gays, la trajectoire scolaire et professionnelle, les sociabilités et la famille, puis un retour sur les homosexuels et le quartier, enfin, le vécu de l'homosexualité. La grande majorité des entretiens a eu lieu au domicile des enquêtés : cela permettait de « voir » le logement, d'y observer certains éléments (décoration, aménagement, mobilier) mis en relation avec le discours de l'enquêté, de recueillir un enregistrement audible et, d'une certaine manière, d'entrer progressivement dans la vie de l'individu en entrant chez lui. Certains enquêtés nous ont, par exemple, fait visiter en tant que tel l'appartement, nous ont expliqué en détail les travaux effectués. On a pu également relever des détails matériels devenant indicateurs empiriques une fois mis en relation avec des pratiques résidentielles et des trajectoires sociales racontées en entretien : la présence d'une immense bibliothèque, celle d'affiches ou de disques « classiques » de la culture homosexuelle, un frigidaire vide chez certains, un écran plasma ou l'absence de téléviseur chez d'autres. Ces détails matériels se révèlent parfois importants lorsqu'une bonne partie des questions de recherche porte sur des rapports au logement et au quartier. La conduite et le déroulement des entretiens n'ont pas posé de problèmes particuliers : une fois l'entretien accepté, nos enquêtés ont tous démontré une facilité à parler d'eux, à se raconter, à le faire parfois en détail et de manière intime avec une aisance assez déconcertante. A la différence de

<sup>17</sup> Sur les 47 entretiens, 42 sont des entretiens individuels, 5 sont des entretiens avec des couples gays, ce qui porte le nombre d'habitants interrogés à 52.



certaines milieux sociaux dont on connaît les difficultés à se frotter à l'exercice de l'entretien et de la parole sur soi (Bourdieu, 1993), nous avons affaire le plus souvent à des individus diplômés, habitués à parler, possédant les ressources culturelles et les codes sociaux facilitant ce type d'interaction et accentuant d'ailleurs la longueur de certains entretiens (artistes, enseignants).

La difficulté principale a plutôt porté ici sur le recrutement des enquêtés, déterminé par leur orientation sexuelle homosexuelle et leur parcours résidentiel. Ce recrutement devait, en outre, tenir compte des positions sociales des individus : si l'étude de la gaytrification supposait que l'on vise surtout certains milieux et profils sociologiques, il apparaissait nécessaire de faire varier *a minima* ces profils pour les comparer les uns aux autres. Dans la mesure où habiter de tels quartiers est fortement corrélé à certains profils sociologiques, cette variation était nécessairement relative. Cette question méthodologique renvoie en réalité à l'objet lui-même et sera analysée par la suite. Pour l'heure, trois procédures de recrutement peuvent être distinguées. Un premier essai a consisté à recruter des enquêtés par des annonces et par des voies institutionnelles. Les annonces ont été déposées dans des commerces du Marais, notamment des commerces gays et sur des sites Internet (sites d'habitants du quartier et sites gays de rencontres sur lesquels des petites annonces d'emploi, de logement et de service existent). On a aussi mobilisé deux voies « institutionnelles » : celle des associations homosexuelles et celles de quelques agents immobiliers dans les quartiers concernés. Ce premier recrutement n'a pas été très efficace : quelques personnes ont répondu aux annonces Internet (4 ou 5 entretiens ont effectivement eu lieu), aucune annonce dans les commerces n'a fourni d'enquêté, aucune association homosexuelle n'a permis de recruter d'enquêtés à Paris. Parmi les agents immobiliers, les responsables des agences spécifiquement gays ont été sollicités durant une bonne partie de l'enquête. Malgré leur accord initial et leur sympathie affichée, ils n'ont malheureusement pas été très efficaces, ni très réactifs à nos demandes et n'ont finalement permis que deux entretiens avec deux de leurs clients. Suite à ces premières déceptions et en parallèle à nos réflexions sur les indicateurs résidentiels, nous avons réfléchi à une procédure plus systématique de recrutement qui donnerait au chercheur plus d'autonomie dans la conduite de l'enquête. Deux voies peu réalistes ont été alors imaginés : le porte-à-porte et l'utilisation du questionnaire téléphonique précédemment évoqué. Ces solutions ont rapidement été éliminées car elles supposaient un dispositif logistique, des moyens humains et matériels beaucoup trop lourds pour une recherche individuelle et pour une thèse. En réalité, une dernière procédure a surtout été mobilisée alors même qu'elle nous semblait au départ peu pertinente (annexe 4). Les enquêtés ont ainsi principalement été recrutés par réseaux d'interconnaissance, d'amitié et de voisinage selon le principe de « boule de neige ». On connaît les inconvénients de cette méthode, notamment les effets d'homogénéité qu'elle introduit dans un corpus. Elle s'est révélée cependant très efficace dans l'enquête et a permis de mettre en perspective les entretiens de plusieurs voisins ou de plusieurs amis lorsqu'ils parlaient d'eux mais aussi des autres en cours d'entretien. Dans le cas du Village, c'est cette manière de faire qui a permis de réaliser une vingtaine d'entretiens en moins de deux mois dans un quartier inconnu jusqu'alors, le déroulement rapide de cette phase de l'enquête traduisant aussi sans doute la force des relations réticulaires entre gays dans ce quartier de Montréal. La « boule de neige » est allée beaucoup plus vite ici qu'à Paris pour des raisons évoquées dans l'annexe 4 (dépaysement, sentiment d'urgence, effets de réseau, etc.). Le recrutement par réseaux d'interconnaissance a donc été le plus performant et a permis d'aboutir à ce corpus de 47 entretiens approfondis. Augmenté des entretiens informatifs, ce troisième bloc se compose donc de 61 entretiens au total, 14 entretiens

informatifs et 47 entretiens approfondis auprès de gays habitant ou ayant habité l'un des deux quartiers au cours de leur vie.

Un dernier « bloc » ethnographique s'ajoute aux données. Il regroupe un ensemble de descriptions, de notes d'observation, de récits d'événements et de situations vécues sur le terrain ou en compagnie d'individus impliqués sur ce terrain, ensemble consigné par écrit dans un journal de terrain tenu durant l'enquête. Cette recherche mobilise l'ethnographie comme complément aux autres matériaux, et non comme méthode exclusive. On mobilisera deux types principaux de données ethnographiques concernant deux contextes différents.

Une première série d'observations et de relevés concerne des *lieux* situés sur nos terrains, dont quelques-uns ont été sélectionnés au fur et à mesure de l'enquête comme particulièrement instructifs et donc particulièrement investis. Une bonne partie du journal de terrain concerne ainsi des observations faites lors de notre présence sur le terrain et collectées de manière relativement informelle au cours de ces années d'enquête. Elles peuvent concerner des commerces, des espaces publics, des espaces résidentiels et correspondent à des situations variées. Dans une enquête portant sur un quartier, différentes situations peuvent s'y prêter : prendre un café dans un bistrot du quartier, visiter une exposition dans un musée du quartier, visiter un appartement en compagnie d'un agent immobilier, se rendre à une réunion de la section locale d'un parti politique, suivre une campagne électorale locale, discuter avec un commerçant du quartier, par exemple. Au-delà de ces occasions informelles, nous avons investi trois lieux gays de manière plus systématique et spécifique dans le Marais et le Village. A Paris, il s'agit d'un bar et d'une discothèque, spécifiquement gays, du Marais : le bar *le Duplex* et la discothèque *le Tango*. A Montréal, c'est le bar gay *l'Aigle Noir* qui a été investi de manière plus approfondie. Ces trois établissements nous ont paru significatifs de certaines caractéristiques du processus de gaytrification tant pour ce qui s'y passait et que l'on pouvait observer que par la population présente et que nous y rencontrions. La présence dans ces lieux et les réseaux de sociabilité que nous y avons repéré ont aussi contribué à créer des liens et établir des relations de proximité avec certains enquêtés, renforçant ainsi la qualité des entrées sur ces micro-terrains et celle des observations produites. Dans le cas du *Tango*, nous avons réalisé un entretien avec le gérant de l'établissement puisque celui-ci est gay et habite le 3<sup>ème</sup> arrondissement, à deux pas de l'établissement qu'il dirige. A *l'Aigle Noir*, nous avons réalisé un entretien auprès d'un serveur, gay et habitant du Village, devenu ensuite un informateur privilégié. Le *Duplex*, quant à lui, constituait un endroit très fréquenté par une partie de nos enquêtés, ce qui a permis de les recruter ou de les revoir plusieurs fois après l'entretien. En définitive, la présence répétée dans ces établissements a montré son intérêt multiple : familiarisation avec un « petit monde », rencontre d'enquêtés potentiels, familiarisation avec un lieu et un quartier, observations, discussions informelles en dehors du cadre des entretiens, confrontation aussi entre des discours tenus en entretien et des pratiques. Cette présence sur les lieux a été plus ou moins continue au cours de l'enquête (annexe 4). Dans le cas de *l'Aigle Noir*, elle a été concentrée lors de notre séjour à Montréal (Avril-Mai 2007). Les deux établissements parisiens ont particulièrement été investis entre Septembre 2007 et Janvier 2008, même si nous y sommes allés avant et après. Un carnet de bord rend compte dans le journal de terrain de ces activités de terrain parfois concentrées dans le temps et qui apparaissent dans l'encadré suivant.

**Encadré 1 - Extrait du carnet de bord de l'enquête, Journal de terrain. 19 Septembre - 15 Novembre 2007.** Mercredi 19/09 – 20h-minuit. Avec Mathieu + Marc. *Le Raidd* en terrasse, puis *le Pick Clops*. Dimanche 23/09 – 18h-22h. RDV Denis (serveur Montréal en vacances)

à Paris, a loué un appartement dans le Marais). *Les Piétons* (altercation avec le serveur), la pharmacie « gay » (il est séropositif) puis *le Kofi* (Damien, l'ancien bénévole du CGL est serveur là-bas), puis *le Duplex*. Denis va tout seul au *Glove* (backroom) ensuite. Samedi 29/09 – 15h-17h, puis 23h-2h. Avec Mathieu. Rue des Francs-Bourgeois. *Les cahiers de Colette* + *Le Cactus*. Avec Laurent. Soirée au *Duplex* (23h-2h). Rencontre Philippe. Vendredi 5/10 – 23h-3h. RDV Philippe. Soirée au *Duplex* + *Tango*. Samedi 6/10 – 23h-4h. Avec Laurent. Soirée « La mort aux jeunes » à *La Java*, 19<sup>ème</sup>. Wilfred (CGL). Dimanche 7/10 – 16h-19h. Avec Marion + Mathieu. Ballade Marais : pharmacie + *Les mots à la bouche*. RDV Mathieu au *Pick Clops*. Mercredi 10/10 – 18h-21h30. Entretien Vincent + Tony (début). Atelier Rue Charlot. Jeudi 18/10 – 17h30 – 21h. Entretien Vincent + Tony (fin). Atelier Rue Charlot. Samedi 3/11 – Après-Midi. Avec Mathieu. Salon International Gay et Lesbien (SIGL) au Carroussel du Louvre. 23h – 2h : Soirée au *Duplex* (Boris, John, Javier). Mercredi 7/11 – 14h-17h. Entretien Boris. 41, rue des Blancs Manteaux Vendredi 9/11 – 19h-20h. RDV Pascal à *L'imprévu* → contacts pour entretien. Samedi 10/11 – 21h-3h. Avec Laurent. *Le Baroc Café*, puis *le Raidd*, puis *le Duplex* (Philippe). Jeudi 15/11 – 19h-21h30. Entretien John. 3, rue des Haudriettes. Il va au *Petit Fer à Cheval* après. 21h30 – 23h30. Avec Mathieu. Soirée « Bareback Orange » à la *Petite Vertu* + restaurant chinois, rue au Maire.

Une deuxième situation ethnographique a été mobilisée, surtout en début de recherche, à travers l'observation participante dans une association homosexuelle parisienne. En tant que bénévole dans cette association, nous avons pu, pendant deux ans, faire de cet engagement bénévole un poste d'observation privilégié du monde associatif homosexuel, non sans lien avec la question de la gaytrification du quartier du Marais. Cette démarche permettait de situer le quartier gay dans la constellation du milieu homosexuel parisien : des écarts et des convergences entre l'univers militant et la vie du quartier gay sont rapidement apparus, ouvrant des pistes de réflexion importantes, on le verra par la suite. Plus encore, cet engagement associatif a surtout fourni des liens et des relations avec des gays qui fréquentaient plus ou moins assidûment les lieux et les soirées gays du Marais. Ces relations ont progressivement permis de se rendre dans le Marais et dans ses lieux gays régulièrement et en groupe. Pouvoir s'y rendre accompagné, notamment de personnes habituées des lieux, connues du personnel ou d'une partie de la clientèle, présente deux avantages importants : une aisance accrue dans l'observation des lieux et des interactions puisque l'on y participe en se « fondant » plus facilement dans la masse, une possibilité de rencontres et de discussions informelles utile pour l'enquête et accrue par les réseaux de relations dont disposent nos accompagnateurs occasionnels. Nous n'avons ni caché ni complètement annoncé aux autres bénévoles le sujet exact de la recherche, ni les attentes que nous avons à leur égard. Une partie d'entre eux savait qu'une thèse de sociologie portant sur « les gays » ou « les bars gays » était en préparation sans que le sujet ne soit réellement plus développé. D'Octobre 2004 à Septembre 2006, cette observation participante comportait une permanence hebdomadaire au local de l'association, des réunions régulières, des soirées au local de l'association, des soirées plus amicales dans des bars gays, quelques soirées organisées au *Tango*, seul lieu commercial gay parisien à organiser des soirées dont une partie des bénéfices va au profit de l'association. L'association en question est une fédération de plus de soixante associations homosexuelles parisiennes variées (sport, santé, loisirs, aide psychologique ou juridique) constituées en Centre Gai et Lesbien de Paris. À l'époque, cette association loue un vieux local en mauvais état général dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement, au 3, rue Keller. Respectant tardivement un de ses engagements de campagne de 2001, Bertrand Delanoë, maire de Paris, propose enfin, courant 2006, un nouveau local beaucoup plus vaste et plus

central à l'association qui s'y installe finalement en Février 2008 et inaugure sa nouvelle adresse à quelques jours du premier tour des élections municipales de 2008. Ce nouveau local refait à neuf est situé... dans le Marais, au 63, rue Beaubourg, à quelques centaines de mètres des artères commerçantes gays du quartier et du Centre Georges Pompidou. Nous reviendrons sur cet épisode, ainsi que sur les apports de cette observation participante qui vient s'ajouter aux données ethnographiques constituant le dernier type de données empiriques construit dans cette enquête. Le tableau 6 ci-dessous synthétise l'ensemble des matériaux construits dans cette thèse en fonction du type de données et du terrain concerné. Il rend compte de la richesse d'un matériau diversifié mais aussi hétérogène et non exhaustif. Face aux difficultés méthodologiques, nous avons tenté de respecter les équilibres nécessaires entre créativité et rigueur, imagination et réalisme, quantité et pertinence.

Type de données	Paris et le Marais	Montréal et le Village	Méthodologie
<i>Données quantitatives</i>	Données sur les commerces gays	Données sur les commerces gays	Analyse statistique, cartographie, typologie.
	Données recensement (INSEE, APUR)	Données recensement (Statistiques Canada)	
	Données résidentielles <i>Têtu</i>		
<i>Archives presse et documents</i>	Presse gay spécialisée. Presse locale parisienne.	Presse gay spécialisée. Presse locale montréalaise.	Recensement, analyse des représentations.
<i>Entretiens</i>	Entretiens informatifs	Entretiens informatifs	Analyse biographique, analyse thématique.
	Entretiens approfondis habitants gays	Entretiens approfondis habitants gays	
<i>Ethnographie</i>	Lieux gays dont le <i>Tango</i> , le <i>Duplex</i>	Lieux gays dont l' <i>Aigle Noir</i>	Observation participante.
	Centre gai et lesbien		Description, analyse d'interactions.

Tableau 6 : Les matériaux empiriques : synthèse

## Conclusion

Ce troisième chapitre est construit comme une main tendue vers le lecteur au cours d'une descente vers le terrain qui reprend une manière de raisonner relativement classique dans les sciences sociales. Elle repose sur une forme de déductivisme souple, soucieux de rendre opératoires et opérationnelles des questions théoriques que le terrain et les données empiriques permettent d'élucider. Nous savons pourtant qu'il n'est pas de sociologie sans allers-retours permanents entre théorie et empirie, concepts et méthodes, thèses et terrains d'enquête. Pour mener une sociologie de la gaytrification, un découpage des échelles, des facettes de l'objet et des dimensions du processus était nécessaire. Il a été conduit dans une première section en misant sur les différentes échelles d'analyses et les différents domaines dans lesquels le processus de gaytrification trouve ses formes, ses raisons et ses effets les plus complexes. Entre temps et espaces, entre milieux et acteurs, entre cadres d'action et processus de socialisation, les articulations entre construction des identités homosexuelles et gentrification d'un quartier peuvent alors être déclinées dans le cadre des terrains investis et mis en perspective. S'ils ont fourni des indicateurs empiriques variés et diversifiés, ils ont tous deux été soumis à des hypothèses relativement homogènes et complémentaires. Dans le Village, comme dans le Marais, l'enquête montre que les gays ont, par plusieurs voies et plusieurs aspects, contribué à la métamorphose du quartier. C'est cette question centrale que nous souhaitons traiter à présent en commençant par une approche macro-sociologique de la gaytrification occupant les trois prochains chapitres.

## Conclusion de la première partie

Pour conclure cette première partie, on peut rappeler ses apports essentiels. Un premier apport est de montrer qu'une sociologie de la gaytrification s'inscrit dans une double filiation théorique et disciplinaire : elle se nourrit et peut enrichir d'une part une sociologie des processus de gentrification, et d'autre part, une sociologie des homosexualités. Ce croisement permet de mettre à jour deux enjeux importants de cette recherche. La prise en compte du rôle des gays comme acteurs spécifiques de la gentrification permet d'affiner la compréhension de certaines dimensions du processus de gentrification au-delà des approches statistiques et des explications purement économiques du phénomène. Parallèlement, l'analyse des rapports socialement construits à l'espace chez les gays permet d'explorer la manière dont des identités sociales homosexuelles différenciées se construisent et se transforment en cours de biographie, par exemple. Ces deux enjeux montrent que l'objet « gaytrification » est un analyseur original et fécond des transformations sociales à l'œuvre dans certains quartiers des métropoles occidentales et des aussi, des homosexualités contemporaines. Le deuxième apport de cette partie est de fournir une grille d'analyse méthodologique opérationnelle pour étudier les changements inhérents aux processus de gaytrification affectant les terrains retenus dans l'enquête. Cette grille d'analyse permet de construire des hypothèses de recherche à différentes échelles (le quartier, le logement, la ville, l'Histoire, les biographies, les pratiques quotidiennes, les trajectoires socio-résidentielles), mais aussi des outils et des indicateurs empiriques. De ce point de vue, les spécificités de l'objet amènent à diversifier les techniques d'enquête et les matériaux empiriques. C'est pourquoi nous avons construit quatre types de données, présentés dans le chapitre 3, en cherchant, sur ce terrain, à « faire feu de tout bois ». Enfin, les découpages d'échelles opérés dans cette partie permettent également de comprendre le découpage de la suite du manuscrit en trois grandes parties. Une fois ce travail théorique et méthodologique exposé, il s'agit à présent d'entrer plus précisément dans l'analyse des

données et la présentation des résultats de cette recherche. En particulier, l'objet de la seconde partie est d'analyser les formes et les dynamiques de la gaytrification depuis une trentaine d'années dans les quartiers du Marais et du Village, durant les chapitres 4, 5 et 6.

## Deuxième partie : formes et dynamiques de la gaytrification.

Les différents matériaux produits au sujet des transformations du Village et du Marais depuis la fin des années 1970 permettent d'analyser, d'expliquer et de comprendre les formes et les dynamiques socio-spatiales de la gaytrification telle qu'elle se déploie dans ces deux quartiers. On prend ici le parti d'une approche historique et thématique des processus de gaytrification à l'échelle du quartier, tout en resituant ce dernier dans son histoire et dans son environnement urbain plus large, celui de la ville. Cette approche peut laisser apparaître en filigrane le rôle de certains acteurs mais c'est surtout la troisième partie qui « plongera » à l'échelle micro-sociologique. Nous avons retenu trois registres de la vie urbaine qui permettent d'appréhender les logiques de la gaytrification : le registre des commerces et des activités commerçantes, le registre des images du quartier et le registre plus spécifiquement résidentiel. Dans cette seconde partie, ces trois registres sont quelque peu dissociés par la construction en chapitres, mais cet effet d'écriture ne doit pas masquer les liens qu'ils entretiennent les uns aux autres. Nous ne manquerons pas de le souligner par moment.

Les chapitres 4, 5 et 6 interrogent le processus de gaytrification à partir d'une analyse du rôle des gays dans différentes composantes de la gentrification de deux quartiers concernés. On a délimité des sous-scènes de la vie de quartier sur lesquelles on évalue à la fois la place quantitative des gays durant la période, leur rôle plus qualitatif et les spécificités de leur présence, notamment en termes d'effets sur les destinées du quartier. Trois entrées principales sont mobilisées. La première concerne le « commerce gay » comme composante de la vie commerçante du quartier et comme composante de la vie homosexuelle parisienne et montréalaise : le chapitre 4 utilise cette entrée pour discuter des raisons, des significations et des effets de l'émergence d'une vie commerçante gay dans des quartiers porteurs d'une attractivité nouvelle en termes de fréquentation et de consommation. La seconde entrée concerne « la fabrique médiatique et symbolique des images du quartier » dans laquelle les gays sont envisagés comme des producteurs et des fabricants d'images mais aussi comme des supports d'images eux-mêmes : le chapitre 5 retrace alors l'évolution des images suscitées par la rencontre entre homosexualités, quartier et gentrification. La dernière entrée choisie est focalisée sur « la présence résidentielle des gays » comme élément spécifique de la vie de quartier : le chapitre 6 insiste sur les effets de cette présence quotidienne mais aussi sur sa signification dans l'ensemble des choix résidentiels des gays à l'échelle de la ville. Cette dernière question est explorée uniquement dans le cas de Paris car nous n'avons pas pu réunir un matériau suffisamment robuste au sujet de Montréal.

À partir de ces trois entrées, que peut-on dire des formes et des dynamiques de la gaytrification à Paris et Montréal depuis la fin des années 1970 ? Que nous révèlent-elles sur les changements urbains au centre-ville et sur les transformations des expériences homosexuelles depuis une trentaine d'années ?

## Chapitre 4 : Les commerces gays et la renaissance urbaine.

Dans la littérature anglo-saxonne, le terme « urban renaissance » désigne la manière dont un ancien quartier vétuste et désaffecté *renaît* de ses cendres (Dansereau, 1985 ; Carpenter, Lees, 1995). La plupart du temps, l'accent est alors mis sur la reprise des activités économiques dans le quartier, la baisse tendancielle de la vacance commerciale, la réanimation des vitrines, la fréquentation accrue des nouveaux commerces, une activité piétonnière importante mettant en valeur des modes de vie particuliers. La renaissance urbaine correspond largement aux dimensions « commerçantes » de la gentrification. En comparant le Marais des années 1960 au Marais d'aujourd'hui, on est surpris par l'ampleur des transformations des activités commerçantes, de la fréquentation et de l'animation de ses rues principales. Dans le Village, la rue Sainte-Catherine porte, elle aussi, les reflets d'une réanimation commerçante manifeste depuis deux décennies. C'est dans ce contexte que se pose la question centrale de ce chapitre : celle de la place et du rôle des commerces gays dans les transformations ayant affecté le paysage commercial de ces deux quartiers. De la fin des années 1970 au début des années 2000, on peut montrer qu'un tissu commercial gay naît, se développe et se structure dans le Marais, comme dans le Village. En trente ans, le commerce gay s'est progressivement constitué en secteur commercial dans ces deux espaces. Mais sa physionomie et son profil ont changé et ces évolutions ne sont pas sans lien avec une renaissance commerciale de ces quartiers, typique de la gentrification dite de consommation ou de fréquentation : elles en sont à la fois partie prenante et reflet.

On reviendra d'abord sur les conditions d'installation des commerces gays dans le Marais et le Village selon un processus en partie similaire au début des années 1980. En présentant la situation du commerce gay et les caractéristiques des quartiers investis à l'époque, on montrera que les commerces gays apparaissent alors davantage comme des pionniers à Montréal qu'à Paris. La seconde section analysera comment les commerces gays apparaissent dans les années 1990 comme des leviers de la gentrification commerciale : leur évolution propre accompagne, voire accentue en effet certains effets de la gentrification commerciale. Cette convergence repose sur différents éléments : la valorisation de modes de vie et de consommation spécifiques, le rôle des ambiances et certaines formes de ré-appropriation du passé local. On retrouve ces effets dans les deux quartiers étudiés. Enfin, à partir d'une typologie des commerces gays du Marais et du Village, on montrera que la situation actuelle apparaît contrastée. Dans les années 2000, les liens entre commerces gays et gentrification apparaissent ambigus et plus diversifiés : si certains commerces constituent des foyers persistants de gentrification, d'autres semblent relativement dissociés du processus. Ce résultat interroge en réalité les catégories même de l'analyse : celle de « commerce gay » dans un contexte difficile pour le secteur de la « pink economy », mais aussi celle de « gentrification » comme processus de renouvellement et de mobilité. Les commerces gays ont eu un rôle dans la gentrification commerciale locale mais ce rôle a évolué au cours du temps et varie aujourd'hui en fonction du contexte urbain, du type de commerces concerné et de son plus ou moins fort affichage identitaire homosexuel. Une partie des lieux évoqués, surtout en deuxième et troisième sections, est disponible en photographies en annexe 6.

### 1. L'implantation des commerces gays : un rôle pionnier ?

---



À la fin des années 1970, il n'existe de commerce gay ni dans le Marais, ni dans le Village. Le premier bar gay maraisien, *Le Village*, ouvre en décembre 1978, rue du Plâtre, la première *taverne gay* du Village *Entre deux R* y apparaît en 1982. Les années 1978-1985 constituent la première vague d'installation de commerces gays dans les deux quartiers : ce renouveau se traduit en termes quantitatifs, mais inaugure aussi « quelque chose de nouveau » et d'inédit. Il faut alors s'interroger sur les quartiers investis à l'époque et montrer comment se rencontrent des transformations locales en cours et l'arrivée de lieux homosexuels nouveaux. Les commerces gays ont-ils été ici *pionniers*, en déclenchant une gentrification, notamment de consommation et de fréquentation ?

### 1.1. De nouveaux lieux de localisation.

À Montréal comme à Paris, il existe à la fin des années 1970 un secteur de regroupement principal des commerces gays, situé déjà dans le centre des métropoles. À Montréal, il prend place dans le centre-ville de l'Ouest anglophone, rue Stanley et rue Peel : ce secteur, appelé « Red Light », est alors connu et fréquenté par les gays pour ses petites tavernes, ses restaurants et ses cabarets où l'on croise « *des garçons avec des garçons* ». À Paris, c'est la rue Sainte-Anne qui regroupe, dans le 2<sup>ème</sup> arrondissement, une grande partie des lieux gays nocturnes (Jackson, 2009). Ouverts dans les années 1970, ils ont en partie supplanté des lieux plus traditionnels du Paris gay des années 1950-60 (Saint-Germain des Prés) et de l'avant-guerre (Pigalle-Montmartre). Les premiers index commerciaux répertoriés permettent de dresser un état des lieux au début des années 1980 et d'observer ce qui se joue pour les commerces gays parisiens et montréalais au cours des années 1979-1985 en termes de localisation spatiale.

Tableau 7 : Répartition des commerces gays par secteurs géographiques à Paris en 1981 et 1985 (*Guide Gay Pied Paris, 1981, 1985*).

	1981		1985	
	Effectifs	Part du total	Effectifs	Part du total
Sainte-Anne et alentours	30	27,5%	52	31,3%
Marais et alentours	19	17,4%	34	20,5%
Saint-Germain des Prés	15	13,8%	13	7,8%
Montmartre-Pigalle	17	15,6%	18	10,8%
Reste de Paris	28	25,7%	50	30,1%
Total	109	100%	166	100%

Le nombre total de commerces gays dans Paris progresse fortement au début des années 1980. Dans une géographie relativement équilibrée, le secteur Sainte-Anne apparaît encore comme le secteur phare du commerce gay : il regroupe les alentours de Sainte-Anne mais aussi le nouveau secteur des Halles où plusieurs établissements de la nuit gay parisienne se rapprochent alors du Marais. Les traditions de Saint-Germain des Prés s'effacent, malgré le succès des backrooms du *Manhattan* et ce secteur voit son influence régresser. Le secteur Pigalle-Montmartre perd beaucoup de terrain au début des années 1980, même s'il s'appuie toujours sur deux voies traditionnelles du quartier : la nuit et le sexe. On y trouve toujours en 1985 des cinémas pornos et des sex-shops fréquentés tant par des hétérosexuels que par des gays : classés ici comme lieux gays, ils viennent maintenir le rôle d'un quartier où cabarets et restaurants dansants ont attiré les homosexuels jusqu'aux années 1960, mais qui sont alors sur le déclin. La place du Marais n'apparaît importante que si on la replace dans son contexte immédiat. 20% des commerces gays

s'y localisent au milieu des années 1980, ce qui est relativement faible au regard de la mythologie d'une progression continue depuis l'ouverture du *Village*, en 1978. Il faut cependant rappeler qu'avant 1978, il n'existe aucun commerce gay dans ce quartier et qu'entre 1981 et 1985, c'est le secteur qui progresse le plus (+ 79% contre +58% pour Paris). Si Sainte-Anne, puis les Halles, tiennent encore le haut du pavé, le Marais constitue une terre d'accueil nouvelle et significative du commerce gay parisien. Nouvelle parce qu'en quelques années, une trentaine d'établissements y ouvre dans un espace restreint (surtout dans l'actuel Marais gay du 4<sup>ème</sup> arrondissement), significative car elle est toute récente et que s'y jouent des transformations spécifiques pour ce type de lieux, nous allons le constater. Il s'agit de l'ouverture de nouveaux établissements et non d'une migration de lieux existants et se délocalisant. La part des commerces gays situés dans le Marais reste stable jusqu'au début des années 1990 (selon les *Guides Gai Pied Paris* recensés jusqu'en 1992). Il s'affirme néanmoins comme nouveau secteur émergent. À Montréal, une géographie commerciale nettement plus polarisée marque l'espace urbain. Les commerces gays sont moins dispersés qu'à Paris et la mutation plus brutale.

**Tableau 8 : Répartition des commerces gays par secteurs géographiques à Montréal en 1980 et 1985 (Le Berdache 1980 ; Fugues, 1985)**

	1980		1985	
	Effectif	Part du total	Effectif	Part du total
Secteur Peel-Stanley	19	48,7%	11	13,4%
Village	6	15,4%	41	50,0%
Quartier des Arts / St-Laurent	12	30,8%	15	18,3%
Reste de Montréal	2	5,1%	15	18,3%
Total	39	100%	82	100%

En quelques années, le commerce gay explose à Montréal : le nombre de commerces passe de 39 en 1980 à 82 en 1985 puis 170 en 1989, il est multiplié par plus de 4 en moins de dix ans. Cette forte croissance est surtout portée par un secteur géographique, celui du Village, dont le nom commence à apparaître en 1983. Le Village rassemble dès 1985 la moitié des commerces gays de Montréal alors qu'il n'en regroupait que 15% en 1980. Les données collectées accréditent la thèse d'un changement brusque et brutal dès la première moitié des années 1980 (Remiggi, 1998). Le « Red Light » de l'Ouest, secteur-phare de la vie homosexuelle montréalaise depuis les années 1960, s'efface quasiment du paysage. Le secteur du quartier des Arts, situé à mi-chemin entre le Village et le Red Light, se maintient en termes d'effectifs mais apparaît secondaire face à l'émergence du Village. 18% des commerces gays se situent ailleurs dans Montréal : il s'agit principalement de restaurants mixtes et de services professionnels divers (santé, avocats, etc.). Parmi eux, environ la moitié est située dans le quartier du Plateau Mont-Royal qui attire déjà de nouvelles populations et une nouvelle offre commerçante. Le Village apparaît bien comme un nouveau lieu d'implantation privilégié des commerces gays dès le début des années 1980 : le déplacement qu'il suscite ressemble à celui du Marais par son aspect inédit et ciblé. Il en diffère par son caractère extrêmement rapide et plus massif. Les relevés annuels montrent que la migration et l'explosion se réalisent quasiment en deux ans, entre 1983 et 1985. Dès 1984, le quotidien généraliste *La Presse* en fait sa Une sous un titre aussi évocateur que fondé : « Les gais déménagent. De l'ouest au « Village de l'est ». » (*La Presse*, 18 Mars 1984). Du point de vue commercial, le Village est donc un quartier gay plus tôt et de manière plus spectaculaire que le Marais. Le Marais et le Village émergent

ainsi comme des lieux de localisation nouveaux et privilégiés du commerce gay au début des années 1980.

## 1.2. Des lieux d'un nouveau genre.

Ces nouveaux commerces gays ne sont pas seulement situés « ailleurs » : les années 1980 et en particulier leur démarrage inaugurent un renouvellement et une redéfinition de la notion-même de commerce gay à Paris comme à Montréal.

Les index mobilisés posent le problème de la définition et du repérage des « commerces gays » : l'exemple des cinémas pornos hétérosexuels de Pigalle fréquentés par des gays l'a déjà montré. Or, les nouveaux commerces gays du Marais, à la différence d'autres établissements cités, sont « ouvertement gay » selon le *Guide Gai Pied* de 1989. En distinguant par un astérisque les établissements « ouvertement gay », ce guide montre que les nouveaux bars gays du Marais le sont tous, au contraire de la plupart des lieux situés dans les quartiers les moins dotés. Dès 1980-1982, cet affichage correspond à une marque singulière dans l'espace local et dans l'ensemble du paysage commercial homosexuel. Il correspond à des changements majeurs concernant d'abord les horaires d'ouverture. Les bars gays du Marais comme ceux du Village sont des « bistrots » et des « tavernes » ouverts le jour, en général à partir de la fin de la matinée. Dès 1980, on peut ainsi fréquenter *le Central* ou *le Village* dès midi dans le Marais. La *Taverne du Village* et les établissements voisins proposent des plats au déjeuner dès 1982. À l'inverse des lieux du Red Light et de Sainte-Anne fermés en journée, les nouveaux établissements proposent ainsi une offre gay de jour. Par ailleurs, leurs tarifs sont peu élevés : les consommations y sont moins chères, des tarifs réduits en journée ou pour les jeunes s'y généralisent à partir de 1984. Le déplacement géographique se conjugue ainsi à de nouvelles règles du jeu commercial homosexuel : il devient ici possible de vendre et de consommer gay la journée, à des tarifs raisonnables. On insiste alors sur l'originalité des lieux et les voies qu'elle offre à l'expression d'une identité gay nouvelle et plus franche, comme dans le cas du bar *Le Village*, dans le Marais :

**« Ouvert en Décembre 78, le Village a tout de suite rempli un créneau manquant dans la scène parisienne pédé. Pratiquant une politique de bas-prix inconnue pour Paris, il s'est rapidement constitué une clientèle d'habitues réguliers, mais a continué aussi à être un lieu de passage, en particulier pour les touristes étrangers. Le Village a aussi permis aux gais de se retrouver dans la journée, avant ou après le travail dans une ambiance exclusivement pédé. Il a innové l'horizon homosexuel parisien en proposant une alternative possible aux pratiques financières abusives de nombre de clubs, souvent dirigés par des hétéros, et où tout est bon pour plumer les pigeons gais qui s'y rendent. Il a aussi mis un terme au privilège hétérosexuel de pouvoir « prendre un verre » au café d'à côté, privilège battu en brèche depuis longtemps dans de nombreuses villes d'Europe et d'Amérique. Il faut donc se féliciter de l'ouverture du Duplex, plus grand, moins intimiste que le Village mais aussi plus nocturne (il n'ouvre qu'à 18h) et un peu plus cher. [...] On y verra pas plus l'apparition d'une nouvelle sub-culture plus démocratique gérée par des homosexuels capitalistes avisés, mais plus simplement l'affirmation commune des gais, clients et animateur du Duplex/Village de vivre plus librement au delà du regard hétérosexuel. Enfin, le Village a permis le renforcement d'un sentiment de solidarité communautaire, jusqu'à ces**

**dernières années assez diffus. Ces lieux ne peuvent vivre qu'à la condition d'être soutenus et fréquentés par les gais. » (Gai Pied, n°18, Septembre 1980)**

Accessibilité et solidarité orientent également ces nouveaux lieux sur les voies de la convivialité, principalement entre homosexuels. Aux lieux nocturnes et anonymes de la rue Peel, la revue *Fugues* oppose à partir de 1984, les lieux de jour, conviviaux et plus confortables de la rue Sainte-Catherine dans le Village. Les encarts publicitaires insistent souvent sur les mêmes éléments : présence d'une terrasse, extension des horaires d'ouverture, chaleur et convivialité. Des lieux comme *La Taverne du Village*, *le Rendez-vous* ou *la Garçonnière* sont respectivement valorisés comme « authentique taverne au cœur du Village de l'Est », « seul restaurant disposant d'une terrasse conviviale dans le Village » ou « bar-resto avec une salle chaleureuse » (*Fugues*, vol.2, n°8, Novembre 1985). À Paris, le qualificatif de « bistrot à la française » vient souvent décrire ces nouveaux lieux du début des années 1980, plus intimes et plus conviviaux que les discothèques de la rue Sainte-Anne ou des Halles. Cette convivialité est accentuée par l'apparition progressive de photographies de ces lieux dans la presse gay montréalaise et parisienne à partir de 1983-84. Ces clichés y montrent des groupes de clients mais montrent surtout leurs visages, leurs sourires, leur allure décontractée et festive. L'évolution importante de la législation sur l'homosexualité et le relâchement des contraintes pesant sur le commerce gay dans les deux pays expliquent en partie l'apparition des photographies de lieux et de clients (Remiggi, 1998 ; Martel, 2000). Elle participe à ces nouvelles ambiances gays, plus accessibles et plus conviviales.

Pour finir, un changement important affecte le Village à cette époque : la diversification des commerces gays. Rappelons que les commerces gays parisiens sont peu diversifiés : entre 50 et 60% d'entre eux sont encore des bars ou des restaurants dans les années 1980. En 1985, dans le Marais, ce chiffre frôle les 75%. Or, à Montréal, en quelques années, la structure du commerce gay a déjà beaucoup changé sous l'influence principale des établissements et professionnels installés dans le Village.

**Tableau 9 : Structure du commerce gay à Montréal par type de secteur<sup>18</sup> et par quartiers, 1981-1985.**

	Secteurs	Bars	Restos	Discos	Sexe	Autres	Total
<b>1980</b>	Red Light	42,1%	15,8%	21,1%	15,8%	5,2%	100% (19)
	Village	33,3%	33,3%	16,7%	0%	16,7%	100% (6)
	Montréal	41,0%	18,0%	20,6%	10,2%	10,2%	100% (39)
<b>1985</b>	Red Light	27,3%	18,2%	18,2%	18,2%	18,2%	100% (11)
	Village	24,4%	21,9%	9,8%	12,2%	24,4%	100% (41)
	Montréal	28,0%	24,4%	12,2%	9,8%	25,6%	100% (82)

Au Red Light des bars succède un Village plus diversifié où l'on trouve à présent des commerces et des services gays « autres » que les secteurs traditionnels des bars, restaurants, discothèques et lieux de sexe. Alors que le Marais reste un quartier gay de bars et de restaurants, cette diversification est nette dans le cas du Village. Dès 1985, on y trouve un nouveau type de commerces classés « gays », rue Amherst et rue Sainte-Catherine : boutique de vêtements (*La frippe du Village*), d'encadrement (*Encadrex*), d'art ou d'alimentation (*Pamplorange*). Certains services et certains professionnels classés « gays » s'installent dans le Village dès le « départ » et se multiplient dans les années suivantes: dentistes, avocats, coiffeurs, médecins et même une clinique identifiée « gay ».

<sup>18</sup> Cinq types de secteurs seront différenciés dans ce chapitre : Bars (bars, bistrots), Restos (restaurants), Discos (discothèques, night-clubs), Sexe (saunas, sex-shops, cinémas pornographiques, backrooms), Autres (autres types de commerces et services disposant d'un local commercial).

situé au 1010, rue Sainte-Catherine Est, la clinique *l'Alternative*, ouverte en 1985. Cette diversification précoce constitue un élément décisif : elle explique la rapidité et l'aspect massif du changement et constitue un levier plus robuste de la réanimation du quartier. Elle est, par la suite, une tendance lourde dans ces quartiers dans les années 1990.

Il y a donc du neuf, et pas seulement en termes de localisation. Le Marais n'a pas encore un poids quantitatif décisif mais ses nouveaux lieux gays témoignent de changements multiples en termes de prix, d'horaires, de types de lieux et d'ambiance. La brusque émergence du Village s'accompagne aussi de nouveautés multiples dont la précoce diversification des types de commerces et de services gays. L'investissement de nouveaux espaces signale en grande partie une remise en cause de la marginalité sociale et spatiale des modes de vie gays : les gays ont désormais accès à quelque chose de *nouveau*, de *central* et de *plus valorisant* que dans le passé. Ces qualificatifs concernent le commerce gay en général et ces nouveaux lieux, mais ne concernent-ils pas aussi, en filigrane, les deux quartiers investis ?

### 1.3. Le contexte et les quartiers d'accueil.

Ces résultats posent une première question : celle du contexte d'arrivée des établissements gays dans l'ancien quartier du centre historique de Paris et dans le quartier Centre-Sud de Montréal. Les commerces gays ont-ils été ici à l'origine d'un processus de gentrification ? De ce point de vue, les deux quartiers présentent des profils contrastés.

Dans le Marais, le nombre encore limité de commerces gays réduit d'emblée leur place dans les transformations du quartier. Surtout un certain nombre d'indicateurs de la gentrification locale sont déjà au vert au début des années 1980 (annexe 2), les premiers signes du processus étant antérieurs (Prigent, 1980 ; Faure, 1997 ; Djirikian, 2004). Un processus de réhabilitation du bâti a déjà commencé avant l'arrivée des gays : inauguré par le plan de Sauvegarde de 1965, il a été confié à un groupe d'architectes qui délimite une zone de 126 hectares correspondant au cœur du Marais tel que nous l'avons défini. Préservé des soubresauts de l'immobilier, ce secteur est remis en valeur par la rénovation des grands hôtels particuliers et la réfection devenue urgente de nombreux logements, qu'elle soit impulsée par les pouvoirs publics ou progressivement prise en charge par des promoteurs privés ou par les nouveaux habitants de ces logements. Les données de 1982 montrent que du point de vue de la qualité des logements, le processus a déjà commencé : l'équipement et le confort des logements s'améliorent depuis la fin des années 1960 (Djirikian, 2004). La remise en valeur du patrimoine architectural et des lieux historiques a généré une effervescence culturelle dès le milieu des années 1970 avec l'ouverture de musées, dont le Musée Picasso<sup>19</sup> (Hôtel Salé, rue de Thorigny) et le développement d'associations et d'événements culturels locaux, dont le Festival du Marais<sup>20</sup>. L'ouverture du Centre Georges Pompidou en 1977 à quelques rues du Marais y participe aussi. Au début des années 1980, le Marais est engagé dans les voies de la réhabilitation du bâti, de la revalorisation et de la réanimation de ses espaces publics.

Des changements sociologiques importants sont également en cours. Les données de l'annexe 2 en illustrent une partie. Si dans les années 1960, le Marais est bel et bien un quartier populaire peuplé de familles d'ouvriers, de petits employés, patrons du commerce et artisans, la situation a déjà changé au début des années 1980. Les données du recensement

<sup>19</sup> Le projet est lancé en 1976, le musée ouvre ses portes en 1985.

<sup>20</sup> Festival organisé par l'Association pour la Sauvegarde et la Mise en Valeur du Paris Historique et proposant spectacles, expositions et concerts dans les cours des hôtels restaurés ou en voie de l'être.

de 1982 enregistrent ainsi un premier mouvement d'inversion sociale : éviction massive des catégories d'ouvriers, de patrons de l'industrie et du commerce, et dans une moindre mesure des employés, arrivée massive de professions libérales et cadres supérieurs. Ces données replacées dans le contexte parisien et dans le plus long terme montrent que la gentrification résidentielle est déjà en cours dans le quartier : le mouvement s'accroît dans les années 1980, mais il est déjà engagé depuis les années 1970. Le résultat de ces transformations est connu : le Marais passe du statut de quartier ouvrier à celui de « quartier intermédiaire » (Djirikian, 2004, p.84) en cours de gentrification. Comme le précise Djirikian, « le Marais est clairement le quartier de Paris par excellence qui, en moins de cinquante ans, est passé d'un quartier ouvrier à un quartier bourgeois » (Djirikian, 2004, p.84) et cette métamorphose est en cours au moment où la première vague de commerces gays investit cet espace. Une nouvelle population plus favorisée que l'ancienne génère et accompagne de nouveaux besoins et surtout des transformations de l'espace public également déjà engagées.

Les bars gays du Marais ouvrent leurs portes dans un quartier marqué par une transformation des activités. Les travaux de Juliette Faure illustrent le déclin progressif des activités traditionnelles (artisanat, textile, orfèvrerie, petits commerces d'alimentation de quartier) au profit de nouvelles activités : hôtellerie-restauration, loisirs, objets d'art, agences immobilières, bancaires et de voyage (Faure, 1997). Ce déclin progressif apparaît clair à la fin des années 1980, mais des changements sont visibles dès le début de la décennie. Par exemple, restaurants et cafés se renouvellent : si au début des années 1970, le Nord et l'Est du quartier étaient bien pourvus en petits restaurants et cafés fréquentés par une clientèle d'ouvriers et d'artisans du 3<sup>ème</sup> arrondissement, on commence à voir fleurir des cafés et des bars nouveaux rue des Francs-bourgeois, rue Rambuteau et rue des Archives au début des années 1980. Plus grands et plus modernes, ils s'adressent à une nouvelle clientèle plus aisée. Plus généralement, les ateliers de rez-de-chaussée et petits commerces traditionnels déclinent au profit des cafés, restaurants, magasins de vêtements et des services. Dans ce contexte de transition, les bars, restaurants et cafés spécifiquement gays trouvent ici un terreau favorable du point de vue des modes de vie et de consommation qu'ils supposent puisque le bourgeoisement de nouveaux lieux de consommation a débuté, surtout dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement. L'arrivée des commerces gays ne « provoque » pas à proprement parler des transformations déjà en cours dans le Marais. Au début des années 1980, les premiers bars gays ouvrent dans un quartier en cours de gentrification (Clerval, 2008a). Si celle-ci n'a pas encore déployé tous ses effets<sup>21</sup>, les commerces gays n'ont donc pas eu ici un rôle pionnier dans l'enclenchement du processus de gentrification.

Dans le quartier Centre-Sud où émerge le Village, le processus est différent. À la fin des années 1970, le secteur apparaît globalement moins transformé que le Marais et reste un espace urbain peu valorisé. La crise des industries locales a accentué encore la vétusté du bâti, laissant des entrepôts et des commerces à l'abandon. Le quartier ne cesse de se vider de sa population, qui diminue de près de 40% dans le secteur du futur Village entre 1971 et 1981. Cette population reste pauvre comparée à l'ensemble de Montréal et la rue Sainte-Catherine reste une artère relativement vide au milieu des années 1970. Malgré ce tableau général marqué par la pauvreté et l'abandon urbanistique, des signes de changement encore fragiles apparaissent pourtant dans le paysage du Centre-Sud et dans les données de 1981 (annexe 2). L'installation d'institutions importantes dans le secteur (Radio-Canada, en 1973-74) ou à proximité (nouveaux locaux de l'Université du Québec à

<sup>21</sup> En particulier dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement et le Haut-Marais où les changements socio-économiques sont moins forts et plus tardifs encore que dans le reste du quartier.

Montréal en 1979) y amènent de nouvelles activités, de nouveaux emplois et de nouvelles populations. Si les logements restent encore de faible qualité, on constate des changements sociologiques dans certains secteurs du quartier. Le revenu moyen des ménages reste largement inférieur à la moyenne métropolitaine mais une population plus jeune et plus diplômée s'installe au début des années 1980 dans le quartier. Au cours des années 1970, la part des très diplômés y augmente fortement, celle des ménages d'une personne aussi. Ces nouveaux habitants ont des revenus peu élevés mais peuvent accéder ici à des logements relativement proches du centre et à des prix très bas. Ces signes sont plutôt déjà ceux d'une gentrification « marginale » appuyée par certains groupes sociaux (étudiants, artistes, enseignants, notamment). Ils sont limités à certains secteurs du quartier<sup>22</sup> qui reste, globalement, vétuste, pauvre et relativement stigmatisé. Cette situation d'abandon tout autant urbanistique que symbolique favorise la construction d'une mythologie de la fuite des gays vers Centre-Sud. Les travaux sur la gentrification montréalaise et l'analyse du recensement entre 1971 et 1981 montrent que le secteur Centre-Sud est bien moins engagé dans la gentrification que le Marais parisien ou que le secteur phare de la gentrification montréalaise, le plateau Mont-Royal (Sénécal, Teufel, Tremblay, 1990 ; Van Criekingen, 2001). Quartier dégradé, pauvre et peu cher, marqué par un paysage industriel et ouvrier en crise, le futur Village dispose néanmoins d'une localisation relativement centrale dans Montréal, de nombreux volumes et espaces commerciaux vides, de prix immobiliers très faibles et d'un fort ancrage dans l'Est francophone de la ville. Dans les changements culturels en cours à Montréal depuis les années 1960 et la Révolution Tranquille, ce dernier élément positionne plutôt le quartier du côté de la contestation culturelle francophone des années 1960-70 que du conservatisme anglophone. Le mythe de la fuite et du refuge est accentué par cette thématique de la contestation à l'Est : les gays auraient saisi l'occasion de s'emparer d'un quartier disponible de fait et d'investir un lieu marqué par un subtil mélange culturel entre contestation francophone et mémoire populaire locale. Cette interprétation irait dans le sens d'une appropriation collective d'un espace vacant : les commerces gays seraient le reflet de la construction d'un territoire de repli et d'une ressource identitaire homosexuelle collective. Cette thèse reste discutable et discutée dans ses aspects nationalistes et politiques (Remiggi, 1998). Du point de vue comparatif cependant, les commerces gays investissent un quartier de Montréal encore largement dégradé et abandonné et seraient davantage des acteurs des changements à venir que des accompagnateurs ou des suiveurs.

Au début des années 1980, le Centre-Sud n'est pas encore identifiable comme un secteur en cours de gentrification. Si certains changements socio-économiques sont à signaler, ils n'égalent pas l'ampleur de l'arrivée des commerces gays dans le quartier. Ces derniers apparaissent davantage comme des pionniers et des avant-gardistes que les établissements parisiens dans un contexte où le secteur du futur Village reste dévalorisé, pauvre et très dégradé. À l'image d'une gentrification nord-américaine plus franche et plus nette que son équivalent européen (Bidou-Zachariassen, 2003 ; Bourdin, 2008), l'installation des commerces gays y prend la forme d'une aventure urbaine conduite par des pionniers et jouant un rôle plus central dans les mutations à venir. Parler de « pionnier » renvoie à la question des raisons et des motifs des acteurs dans leur choix de localisation. Pourquoi avoir alors choisi ces quartiers-là, à ce moment-là ?

#### 1.4. Acteurs et intérêts : une terre promise ?

<sup>22</sup> Notamment au nord-ouest du secteur du futur Village, entre les rues Saint-Denis et Amherst.

Poser la question « pourquoi le Marais ? » ou « pourquoi le Village ? » expose à la reconstruction téléologique et *a posteriori* de comportements et de motifs d'action au regard des évolutions et des événements ultérieurs. Or, les acteurs concernés à l'époque « *ne pouvaient pas prévoir* » la suite de l'histoire :

**« Ce qu'ils ne pouvaient pas prévoir c'est si le quartier du Marais allait fonctionner, d'ailleurs y en a qui ont fait un autre pari, qui ont parié sur un autre quartier, sur Bastille et notamment sur la rue Keller, ils se sont pas complètement plantés la rue Keller a eu, à une époque, sa petite côte, mais ça n'a jamais vraiment totalement pris » (Responsable SNEG<sup>23</sup>, entretien exploratoire)**

Nous avons choisi d'aborder la gaytrification commerciale essentiellement à partir des lieux et des établissements commerciaux. Une entrée complémentaire par les *commerçants* serait enrichissante dans cette optique mais elle n'a pas été réellement exploitée dans cette thèse. De ce fait, nous n'avons pas suffisamment exploré les trajectoires propres de ces commerçants gays pour reconstituer l'univers des contraintes et des possibles de leurs choix. On peut cependant proposer un ensemble de motifs et de facteurs favorables amenant vers les deux quartiers. Une première contrainte concerne les aspects économiques et financiers. Les commerces gays restent des *commerces*, soumis à des contraintes d'investissement et de rentabilité. Au début des années 1980, le Marais et le Village sont encore des secteurs particulièrement peu chers en termes de loyers et la vacance commerciale y est élevée (Prigent, 1980 ; Faure, 1997). Dès lors, ces localisations commerciales sont accessibles, voire particulièrement intéressantes car peu convoitées et abordables. Cet aspect est important car les localisations antérieures étaient plus chères et que ces nouveaux établissements pratiquent des prix moins élevés. Les acteurs y voient alors un potentiel de rentabilité élevée :

**« Bon c'était des commerçants, faut pas se leurrer, le Marais personne n'en voulait, moi je me disais mais c'est quoi ce quartier ? Parce que c'était pas comme maintenant, dans le Marais y avait rien et donc c'était pas cher aussi, je veux dire les mecs ils ont bien compris que ça leur coûtait rien et que y avait de la place » (Victor, 49 ans, serveur dans le Marais, 1983-85, entretien exploratoire)**

Ce facteur est d'autant plus important qu'ouvrir un établissement gay n'est pas encore une pratique complètement banale. L'expérience des quartiers Sainte-Anne et du Red Light a été soumise à l'épreuve des descentes fréquentes de police et aux fermetures administratives plus ou moins prolongées. Si la législation a évolué depuis, les risques existent encore et peuvent avoir des conséquences économiques considérables. Il faut insister sur le fait que d'autres quartiers à l'époque sont aussi abordables : l'exemple du quartier de la Bastille montre que le Marais n'est pas le seul quartier économiquement attractif à l'époque mais il en fait partie. Le Marais possède également d'autres atouts en termes de potentiel commercial, notamment celui de la centralité, accentuée par l'émergence des Halles, nouveau centre névralgique de Paris autour du Forum des Halles et carrefour du réseau des transports parisiens. Il y a là une nouvelle position stratégique dans la captation d'une clientèle parisienne et banlieusarde mais aussi touristique. Le métro permet aussi de relier le Village et le centre de Montréal en peu de temps. Les deux quartiers investis constituent ainsi des localisations stratégiques du point de vue économique et offrent un potentiel de rentabilité important.

<sup>23</sup> Le SNEG est le Syndicat National des Entrepreneurs Gays.



Un potentiel esthétique et patrimonial marque aussi le cadre urbain et l'ambiance de ces quartiers. C'est net dans le cas du Marais où les qualités architecturales et le tissu urbain du quartier sont déjà en partie réhabilités. Soumis à l'arbitraire du goût et du jugement esthétique, ce cadre historique semble pourtant jouer un rôle dans le Marais des années 1980 :

**« Le quartier du Marais avait un atout que n'a jamais eu le quartier des Halles, mais qu'avait par contre le quartier Sainte-Anne, le Palais royal, et tout ça, les gays, bon sans vouloir faire de généralités, c'est quand même en général, plus ou moins, des gens qui ont des goûts un peu plus raffinés que les autres, qui aiment bien les belles choses et les beaux endroits, et là, le quartier des Halles, bon c'était neuf, ça n'avait aucun intérêt, aucune histoire, aucun charme, c'est un lieu qui manquait d'identité et d'absolu et l'idée de se dire : on va faire venir les gays dans le Marais qui ressemble à un village, qui a une richesse en termes de patrimoine, d'architecture, d'histoire autrement plus dense que celle du quartier des Halles, ça va forcément leur plaire ! C'est une question de goût, mais moi je préfère me balader dans les petites ruelles étroites avec des façades très originales du Marais, plutôt que d'aller m'asseoir place des Innocents avec des constructions des années 60-70, aussi chic soient-elles, et aussi chères soient-elles, ça a quand même plus de chic, c'est quand même plus sympa de se promener rue Vieille du Temple que rue Pierre Lescot personnellement, donc voilà comment c'est arrivé le Marais, c'est aussi une question de goût »**  
**(Responsable SNEG, entretien exploratoire)**

Rien ne permet d'affirmer que « les gays ont des goûts plus raffinés que les autres » et « aiment les belles choses et les beaux endroits », si ce n'est leur niveau de diplôme plus élevé que les autres. C'est pourtant un argument souvent mentionné dans le « choix » du Marais et un élément souvent évoqué par les gays habitant le quartier (chapitre 7). S'il ne suffit pas à expliquer les processus, il constitue un atout non négligeable pour le quartier au début des années 1980, atout renforcé par les réhabilitations du bâti en cours. Des commerces gays peuvent s'emparer d'un tel atout et l'utiliser comme argument commercial comme dans le cas du restaurant gay du 4<sup>ème</sup> arrondissement, *le Fond de Cour* : « un formidable endroit, il est dommage que l'on ne trouve pas plus de cours d'anciens hôtels particuliers ouverts en restos car c'est une réussite » (*Gai Pied*, n°223, Juin 1986). Cet attrait est plus clair pour le Marais que pour le Village, qui ne dispose ni du même patrimoine, ni de la même richesse architecturale : les paysages industriels en friche du Centre-Sud de l'époque sont davantage des ressources en termes d'espace vide et vacant que des atouts esthétiques indiscutables. Le Marais aurait ainsi attiré les gays par ses allures de musée urbain et culturel, mais aussi par ses petites ruelles en cours de réhabilitation et aux allures de village parisien.

Dans l'émergence du Village, les acteurs mobilisent davantage des facteurs socio-politiques et symboliques : s'implanter dans le Village aurait constitué davantage un acte politique et contestataire fort dans un contexte de mobilisation homosexuelle collective plus prononcé à Montréal qu'à Paris. L'ouverture d'un commerce gay au début des années 1980 est une décision économique mais elle relève aussi, pour une partie des acteurs, d'un geste militant. Les enjeux répressifs et la visibilité d'un lieu gay dans l'espace public d'un quartier central font d'un commerce gay un marqueur d'une présence encore peu banale dans la ville. Au sujet de Montréal, on doit rappeler l'effervescence du mouvement associatif homosexuel depuis les années 1960 et ses implications dans les différentes

formes de contestation sociale du Québec des années 1970 (Demczuk, Remiggi, 1998). Ce climat revendicatif associant presse gay montréalaise, associations gays et commerces gays est perceptible à la lecture des agendas présentés dans *Le Berdache*, puis dans *Fugues* sur la période 1979-1987. Un lien étroit s'y dessine entre les associations gays et le quartier du Centre-Sud. Des manifestations communes sont organisées lors d'arrestations ou de conflits entre commerces et police dans le quartier-même. Des pique-niques festifs associatifs ont lieu dans le quartier et des soirées ont lieu dans certains bars du Village (*KOX*, *la Boîte en Haut*) sur l'initiative d'associations. Ces relations étroites entre militantisme et développement commercial du Village gai marquent les propos de Bruno Grenier, président de l'Association pour les Droits des Gai-es du Québec (A.D.G.Q.) dont les locaux sont situés dans le Village et de Claude Leblanc, propriétaire du célèbre sex-shop du Village, *Priape* :

**« Pour le moment, nous avons tous besoin du Village, les commerçants, les militants et les gais bien sûr, le jour où il n'y aura plus de Village et plus d'association, nous aurons gagné notre cause » (B. Grenier, Montréal Campus, 19 Septembre 1985) « Une ville est d'abord une multitude de communautés. Les autres communautés sont visibles, elles ont leur propre structure dans la ville : les gais n'avaient ni « visibilité », ni associations, ni commerces. Le Village leur a donné tout ça ! » (C. Leblanc, Montréal Campus, 19 Septembre 1985)**

Les associations sont présentes dans le Village, leur poids dans l'espace public montréalais est important et leurs relations avec le commerce gay sont marquées par la solidarité autour de revendications convergentes. Or, cette dimension contestataire et revendicative s'inscrit dans un double contexte. Elle prolonge un militantisme homosexuel montréalais actif s'affirmant dans les années 1970 à travers les actions, manifestations et revendications du Front de Libération Homosexuelle (F.L.H.) puis de l'A.D.G.Q., notamment lors des vagues de répression policière des années 1977-78 (Sivry, 1998). Surtout elle peut être rapprochée du contexte socioculturel du quartier Centre-Sud, ancré dans la partie francophone de la ville, terreau d'une contestation socioculturelle multiforme depuis les années 1960. On serait tenté de voir dans le Centre-Sud, quartier porteur d'une partie de l'esprit frondeur et contestataire qui anime la communauté francophone montréalaise, un lieu accueillant, ouvert et attirant pour les gays et leurs commerces au tournant des années 1980. A la question du « pourquoi ce quartier-là à ce moment-là ? » ces éléments permettraient de répondre : en partie, parce qu'il s'inscrit dans un espace porteur d'un mouvement de contestation de l'ordre établi et que les gays y trouvent un contexte favorable à la remise en cause de normes socio-sexuelles dominantes. Dans le cas du Marais, cette dimension contestataire n'a pas d'équivalent : le mouvement associatif homosexuel possède moins de liens avec les commerces et les commerçants gays dans l'ensemble, le quartier n'est pas particulièrement marqué par un esprit contestataire et revendicatif à l'époque. Si la génération de premiers patrons de bar compte un certain nombre de militants ou, cas plus fréquent, entretient des relations avec les associations homosexuelles (Martel, 2000), les actions communes sont plus discrètes et moins directement liées au quartier en tant que tel. L'articulation entre opportunité économique et geste militant prend des formes différentes à Paris et à Montréal.

Une pluralité de motifs peut donc avoir orienté les acteurs du commerce gay. Ces derniers ont pu voir dans le Marais un quartier central vacant aux atouts économiques, esthétiques et symboliques et avoir perçu le Village comme un quartier abandonné et vacant où l'esprit des lieux et les populations locales pouvaient faciliter la naissance d'un espace de protection, de solidarité et de développement pour une communauté gay émancipée. Dans ces interprétations complexes, certains acteurs individuels apparaissent comme des

pionniers et participent à la construction d'une mythologie de la conquête de quelque chose de nouveau par des entrepreneurs parfois militants. Dans le Marais, certaines figures de patrons de bars deviennent des acteurs légendaires du commerce gay comme Joël Le Roux (*le Village*), Jürgen Pletsch (*le Piano Zinc*) ou Maurice Mc Grath (*le Central*) présentés souvent comme des entrepreneurs plus militants que leurs successeurs des années 1990, Bernard Bousset ou Jean-François-Chassagne (Martel, 2000).

L'implantation des commerces gays correspond donc à un déplacement plus ou moins rapide et massif de la géographie commerciale gay dans les années 1980. Si ce changement n'est pas seulement géographique, il nuance le rôle de pionnier des commerces gays. Ils s'installent dans un Marais en cours de transformations et ne déclenchent pas des processus de gentrification déjà en cours. Le cas du Village semble leur accorder un rôle de pionniers alors que le quartier est encore peu attractif et plus marginalisé. Sans prétendre expliquer le choix de ces quartiers, on peut affirmer qu'ils présentent plusieurs caractéristiques favorables à l'implantation des commerces gays au début des années 1980. Des années 1990 à nos jours, leur rôle se précise et s'accroît, surtout dans le Marais.

## 2. Les commerces gays et l'amplification de la gentrification.

Au cours des années 1990 et jusqu'à aujourd'hui, l'implantation des commerces gays se consolide dans les deux quartiers et le Marais devient *le* quartier gay de Paris. Les commerces gays amplifient alors la gentrification locale en prenant une place importante, visible et structurée dans la réanimation commerciale : ce processus déjà en partie visible dans le Village s'y intensifie et se développe alors aussi dans le Marais au cours des années 1990. Surtout, en se diversifiant, les commerces gays accompagnent les modes de vie et de consommation valorisés et sélectionnés par le processus de gentrification. Certains lieux constituent même des foyers marquants de gentrification par leur ambiance particulière et par le lien que certains tissent avec le quartier et son passé. Une analyse de ces relations au quartier montre que des effets cumulatifs se dessinent entre présence commerciale gay et gentrification de consommation/fréquentation.

### 2.1. Un poids dans la réanimation commerciale.

Au cours des années 1990, le Marais entame sa mue durable en quartier gay. Cette transformation quantitative apparaît dans les statistiques commerciales entre 1985 et 2005 : les commerces gays du Marais, à l'image de ceux du Village, prennent une place considérable dans la réanimation commerciale et la renaissance du quartier.

Tableau 10 : Répartition des commerces gays par secteurs géographiques à Paris, 1985-2005 (*Gai Pied*, 1985 ; *Télu*, 2005).

	1985		2005	
	Effectifs	Part du total	Effectifs	Part du total
Sainte-Anne et alentours	52	31,3%	42	19,5 %
Marais et alentours	34	20,5%	91	42,3 %
Saint-Germain des Près	13	7,8%	4	1,9 %
Montmartre-Pigalle	18	10,8%	10	4,7 %
Reste de Paris	50	30,1%	68	31,6 %
Total Paris	166	100%	215	100,0 %

Le nombre de commerces gays parisiens progresse d'environ 30% en vingt ans à Paris. Cette croissance est particulièrement concentrée sur les années 1995-98 et affecte surtout le Marais qui progresse de 167% en vingt ans alors que tous les autres secteurs régressent : il est le premier secteur gay parisien en 2005, et ce depuis 1994. Le Marais est ainsi devenu un secteur de forte concentration commerciale, sans grande concurrence. Parmi les 42 établissements du secteur Sainte-Anne, une bonne partie se situe d'ailleurs à la limite entre 1<sup>er</sup> et 4<sup>ème</sup> arrondissements, rue de la Ferronnerie (*Banana Café, Tropic Café, London*). La concentration est d'autant plus forte que la zone du Marais concernée est localisée dans une portion restreinte du 4<sup>ème</sup> arrondissement, le long des rues Saint-Merri, des Archives et Vieille du Temple. Dans l'intensification de l'activité piétonnière et commerçante du 4<sup>ème</sup> arrondissement, force est de constater que les commerces gays jouent un rôle très important à partir des années 1995-96, au moment où les artères commerçantes se développent dans le quartier, rue des Francs-Bourgeois ou Vieille du Temple par exemple. Le premier processus est donc celui d'une concentration quasiment hégémonique au moment où la gentrification a ses effets commerçants décisifs. De son côté, le Village a déjà connu ce processus de concentration : il se prolonge de manière relativement continue dans les années 1990 surtout le long de la rue Sainte-Catherine Est, artère commerçante et artère gay du quartier et cette hégémonie concerne tous les secteurs du commerce gay. À partir des années 1995-96, on constate néanmoins l'apparition d'adresses gay et surtout « gay-friendly » situées sur le plateau Mont-Royal, quartier précisément en pleine gentrification commerçante. Le Red Light ne compte plus que quelques bars gays nocturnes, c'est pourquoi nous avons modifié et simplifié le tableau de répartition spatiale en suivant les évolutions en cours. En 2007, plus de 60% des commerces et services gays se trouvent dans le Village, les 40% restant se distinguent selon s'ils sont concentrés sur le plateau Mont-Royal ou disséminés dans le reste de la ville.

**Tableau 11 : Répartition des commerces gays par secteur géographique à Montréal, 2007 (« L'index gay de Montréal », *Fugues*, 2007).**

	Effectifs	Part du total
Village	203	60,4%
Mont-Royal	61	18,2%
Reste de Montréal	72	21,4%
Total	336	100%

Le second changement majeur des années 1990 concerne la visibilité acquise et mise en scène dans le quartier. Inaugurés par les premiers bars gays du quartier, les changements se diffusent au milieu des années 1990 et consacrent les terrasses gays dans la rue des Archives. L'ouverture de l'*Open Café* en 1995 (17, rue des Archives), puis du *Cox* à quelques mètres la même année, entérinent le débordement des commerces gays dans l'espace public du 4<sup>ème</sup> arrondissement. Les devantures opaques ont cédé la place à des vitrines ayant pignon sur rue et arborant le drapeau arc-en-ciel qui fleurit dans plusieurs vitrines du quartier en 1996-97. On distingue à présent plus clairement les commerces ouvertement gays et les autres qu'ils soient des commerces classiques ou des lieux « friendly ». Dès le milieu des années 1990, plusieurs commerces de la rue des Archives deviennent visiblement gays sans l'être ouvertement : s'ils ne se revendiquent pas ainsi, leur clientèle et leur terrasse surreprésentent des hommes et des clients allant effectivement dans les établissements gays du quartier. Dans le guide *Gay Paris* réalisé par *Têtu* pour

l'Europride de 1997 se déroulant à Paris, la rubrique « Terrasses gay-friendly » présentent des « terrasses qui n'ont pas reçu le label arc-en-ciel, mais au vu de la proportion inhabituelle de lunettes de soleil, de cellulaires crépitants et autres coiffures expérimentales, nous avons décidé de les inclure à notre guide du gay Paris ». La visibilité facilite l'organisation d'événements, de fêtes dans les bars ou de rencontres avec des écrivains homosexuels aux *Mots à la Bouche* (librairie homosexuelle située rue Sainte-Croix de la Bretonnerie depuis 1983). Elle intensifie aussi l'occupation et l'animation des espaces publics du quartier. Or, ce réinvestissement de la rue commerçante est une tendance bien connue du processus de gentrification : la rue et ses commerces ne sont plus des espaces vacants ou de simple lieu de passage mais des lieux où l'on se rend et une ressource économique décisive dans la reconversion d'un ancien quartier désaffecté (Lehman-Frisch, 2001 ; Fleury, 2009). Cet investissement suscite cependant des résistances locales, notamment au moment des ouvertures de nouveaux lieux ou lors de l'organisation d'événements particuliers. Les conflits entre associations de riverains, anciennement installés dans le quartier et certains commerçants atteignent leur paroxysme en 1996-97. Ils prennent une tournure politico-judiciaire, opposant d'un côté une bonne partie des établissements gays, de l'autre, deux associations de riverains (rue Aubriot-Guillemites et rue des Haudriettes) soutenues par Pierre-Charles Krieg, maire RPR du 4<sup>ème</sup> arrondissement, qui écrit :

**« L'émergence, depuis quelques années, dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement d'une communauté homosexuelle structurée a trouvé ces derniers temps, auprès des médias, un écho disproportionné et dangereux pour l'équilibre de notre vie locale. Prosélytisme, ostentation ou virulence conduiraient la population à faire siennes les thèses racistes et simplistes d'homophobes patentés » (P-C. Krieg, Journal du 4<sup>ème</sup> arrondissement, Octobre-Novembre 1996)**

Procès-verbaux et fermetures administratives se multiplient. Des manifestations ont lieu dans le quartier en septembre 1997 suite à la fermeture administrative du Cox et de quatre autres établissements. *Têtu* y consacre un dossier en Octobre 1997 sous le titre « Stonewall 1997 ? » : le 14 Septembre, 3000 personnes organisent un sit-in devant le Cox, réouvert quelques semaines plus tard, les commerces gays du quartier ferment symboliquement une journée. La rue des Archives oppose pendant quelques jours, selon *Têtu*, « le peuple du Marais et les forces de l'ordre ». Derrière le problème des nuisances sonores, de l'occupation des trottoirs ou de la prétendue « facilitation d'usage de stupéfiants », se construisent en réalité des débats plus fondamentaux entre visibilité et ostentation, animation et prosélytisme, histoire du quartier et nouvelle mise en scène de l'espace public. Le développement des commerces gays du quartier accentue des questions typiques de la gentrification sur la légitimité à être là et la cohabitation improbable entre anciens et nouveaux venus.

L'impact du développement des commerces gays est enfin décuplé par la structuration progressive de ces commerces en un secteur économique spécifique et organisé. Dans le Village et dans le Marais, elle aboutit à la naissance de syndicats de commerçants gays dont l'action et l'influence s'amplifient jusqu'aux années 2004-2005. À Paris, le Syndicat National des Entrepreneur Gays (S.N.E.G.) est créé en 1990 avec comme projet initial de « faire émerger la force sociale et économique que représentent les établissements gays et leur clientèle ». À Montréal, l'Association des Commerçants et Professionnels du Village (A.C.P.V.) émerge en 1999 et devient la Société de Développement Commercial (S.D.C.) du Village en 2003 : ces deux structures sont d'emblée rattachées et liées au quartier lui-même. S'il a une vocation nationale et des adhérents ailleurs qu'à Paris, le

SNEG naît cependant de la concentration des commerces gays dans le Marais et des enjeux spécifiques qu'elle met à jour<sup>24</sup>. Ces enjeux se précisent au cours des années 1990 et construisent les deux axes d'action du SNEG depuis : un volet prévention destiné à réguler et encadrer l'activité des « commerces sexuels » (saunas et backrooms), un volet syndical destiné à défendre les commerces gays face à des problèmes spécifiquement liés à la prévalence de l'homosexualité parmi leur clientèle. Trois éléments nous paraissent importants du point de vue du rôle des gays dans la réanimation de ces quartiers. D'abord, comme l'A.C.P. du Village, le S.N.E.G. est étroitement lié au quartier lui-même : il naît à l'initiative de commerçants gays du quartier, inquiets face aux problèmes que pose la prévention dans les bars du Marais à la fin des années 1980, notamment sous l'impulsion des gérants du bar *le Central*, menacé de fermeture parce qu'ils proposent des préservatifs en libre-service. Depuis, le S.N.E.G. s'est installé dans le Marais et entretient des liens étroits avec les commissariats de police locaux, puis la nouvelle municipalité socialiste du 4<sup>ème</sup> arrondissement depuis 2001. Il est donc le représentant et le reflet du « pouvoir économique » gay du quartier et traduit son institutionnalisation et sa légitimation à l'échelle locale. La S.D.C. du Village possède un statut équivalent, intervenant dans toutes les concertations politiques locales. Sans y voir un obscur pouvoir gay sectaire et mystérieux, on constate que si ces structures font partie intégrante de ce jeu de l'espace local, c'est que les commerces gays ont un impact économique non négligeable et que le quartier compose progressivement avec. Les adhésions à ces deux structures interrogent enfin les catégories de l'analyse. Un nombre croissant de commerces du Marais non gays adhèrent au S.N.E.G. : *Abraxas* (tatouages, rue Sainte-Croix), *Il fait beau* (institut de soins, rue des Archives), *Lucky records* (disquaire, rue des Lombards). Dans le Village, l'installation d'un commerce sur la rue Sainte-Catherine entraîne l'adhésion quasi-automatique à la S.D.C., quel que soit le type de commerce concerné. Le rattachement au S.N.E.G. et, encore plus à la S.D.C. du Village, entremêle ainsi des logiques identitaires et des logiques spatiales, ce qui traduit la force du lien entre un type de commerces et un quartier devenu *le quartier gay* et d'autre part, l'émergence de la « question gay » dans les stratégies commerciales locales.

Plus concentré, plus visible et plus structuré, le secteur du commerce gay participe ainsi à une réanimation commerciale spectaculaire au cours des années 1990. Dans le Village, elle concerne surtout la rue Sainte-Catherine (dans sa partie Est) qui traverse le quartier et voit se multiplier les établissements gays alors que certains s'y agrandissent de manière spectaculaire (*Sky Club*, *Complexe Bourbon*). A l'image de la rue Castro de la fin des années 1970, à San Francisco, le renouveau commerçant est ici largement porté par les commerces gays, qui représentent la majorité des nouveaux commerces de la rue. Les autres acteurs potentiels de la gentrification enregistrent bien souvent après coup ce renouvellement. Par exemple, les pouvoirs publics interviennent pour soutenir un développement commercial relativement autonome dont ils commencent seulement à percevoir les effets économiques et touristiques positifs : entre 1992 et 1996, la Ville de Montréal investit plus de cinq millions de dollars pour rénover la rue Sainte-Catherine (trottoirs, éclairages, espaces publics) et le Programme Opération Commerces de Montréal (P.O.C.) offre des subventions en 1995 pour la rénovation des façades du *Complexe Bourbon* et du *Sky Club*. Les années 1990 voient aussi naître des événements et des festivités au destin durable : le week-end « Black and Blue »<sup>25</sup> et le « Festival Divers/Cité »<sup>26</sup> rassemblent des centaines de milliers de

<sup>24</sup> Environ 40 à 50% des adhérents du SNEG sont localisés dans le Marais depuis la fin des années 1990. Sur 174 adhérents parisiens, 68 sont situés dans le Marais en 2009.

<sup>25</sup> Week-end de festivités et de clubbing dans le Village organisé au mois d'Octobre, depuis 1990.

personnes dans la rue Sainte-Catherine, piétonne pour l'occasion, et dans les lieux gays du Village. Leviers puissants d'une dynamique commerciale et économique, les commerces gays en sont les premiers acteurs. Le Marais offre au même moment une image moins hégémonique.

Depuis les années 1970, la transformation des activités du Marais est en cours mais s'accélère au début des années 1990. Dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement et le sud du quartier, elle voit se multiplier les cafés, les boutiques de prêt-à porter et d'objets de décoration alors que les boulangeries, commerces de proximité et ateliers d'artisanat disparaissent. Les axes de cette réanimation commerçante et piétonnière ressemblent alors, à bien des égards, aux rues gentrifiées décrites dans d'autres contextes : la rue Rambuteau, la rue des Archives, la rue du roi de Sicile, la place du marché Sainte-Catherine. C'est la rue des Francs-bourgeois qui reflète le mieux cette mutation : on y trouve à présent des boutiques de vêtements et de prêt à porter, des bars, restaurants et salons de thé (*Les enfants-gâtés*, au n°43, ouvert en 1996), des commerces d'accessoires et d'objets de décoration pour la maison (*La Villa Marais*, au n°40, ouvert en 1994 ; *Home*, au n°6, ouvert en 1996). Le quartier Saint-Paul accueille également un nombre important de commerces de design, de luminaires, d'art et de décoration dès 1992-93. Le 3<sup>ème</sup> arrondissement évolue moins rapidement : il accueille surtout des galeries d'arts et des ateliers de créateurs et certains commerces traditionnels s'y maintiennent encore (bistrot de quartier, ateliers d'artisans, commerce de gros). Si cette différence entre nord et sud du Marais est importante, il s'agit ici de souligner que dans un processus de renouvellement et de dynamisation commerciale, les commerces gays se situent au cœur des mutations. Dans ce processus de réanimation commerçante, le secteur gay du Marais a un poids quantitativement plus important que par le passé et renforcé par sa visibilité et sa structuration. Les commerces gays ne sont plus seulement des lieux anecdotiques du paysage local mais des acteurs importants de la reconversion du quartier en lieu de consommation et de fréquentation. Acteurs d'autant plus importants qu'ils s'inscrivent peu à peu dans le quotidien du quartier et qu'ils valorisent des modes de vie en phase avec les effets de la gentrification locale.

## 2.2. De la quotidiennisation à la valorisation de modes de vie spécifiques.

En vingt ans, l'évolution des commerces gays parisiens montre un processus de quotidiennisation porté principalement par le Marais et qui bouleverse leurs fonctions et leur raison d'être. Déjà constaté à Montréal au milieu des années 1980, ce processus apparaît à présent dans le Marais en consacrant une palette plus large de services et de modes de vie.

On insistera davantage, dans cette section, sur les évolutions du Marais que sur celles du Village dans lequel quatre tendances sont observables. La diversification des commerces se poursuit et voit gonfler le secteur des commerces et services spécialisés<sup>27</sup>, qui représente près de 40% des commerces gays du Village en 2007. Ensuite, sous l'influence de l'étiquette de « Village Gai », un tourisme spécifiquement tourné vers le quartier se développe et explique l'apparition rapide d'un secteur gay d'hôtellerie et d'hébergement, une vingtaine de lieux existent en 2007. Parallèlement, si la part des bars et des clubs reste stable, leur taille et leur capacité d'accueil augmente et de très « gros » établissements tiennent le haut du pavé. Ils s'étendent sur plusieurs étages d'un même immeuble et disposent d'immenses terrasses sur les toits (le *Sky*, le *Bourbon*, le *Unity* ou la *Track* par exemple). Enfin, le

<sup>26</sup> Le festival célèbre la fierté homosexuelle (« pride ») pendant une semaine dans le Village et s'achève par le défilé équivalent de la Gay Pride. La première édition de ce type a lieu en 1992.

<sup>27</sup> Près d'un tiers d'entre eux sont voués aux soins, à la santé et au corps.

secteur de la restauration se diversifie en multipliant les types de nourriture (asiatique, italienne, fast-foods, etc.) alors qu'un processus similaire touche les rues du plateau Mont-Royal accueillant des restaurants variés, mentionnés comme « gay friendly » dans les index commerciaux. Les transformations du commerce gay parisien sont plus importantes, comme le montre le tableau suivant.

Tableau 12 : Répartition des commerces gays par type de commerces et secteurs géographiques à Paris, 1985-2005.

	Secteurs	Bars	Restos	Discos	Sexe	Autres	Total
<b>1985a</b>	Ste-Anne/ Halles	9,6%	36,5%	36,5%	17,3%	0%	100%
	Le Marais	38,2%	47,0%	8,8%	2,9%	2,9%	100%
	Autres quartiers	11,2%	57,5%	12,5%	20,0%	0%	100%
	<i>Paris</i>	<i>16,3%</i>	<i>48,8%</i>	<i>19,3%</i>	<i>15,7%</i>	<i>0,6%</i>	<i>100% (166)</i>
<b>1985b</b>	Ste-Anne/ Halles	9,1%	34,5%	34,5%	16,4%	5,4%	100%
	Le Marais	34,2%	42,1%	7,9%	2,6%	13,1%	100%
	Autres quartiers	7,9%	40,4%	8,8%	14,0%	<b>28,8%</b>	100%
	<i>Paris</i>	<i>13,1%</i>	<i>39,3%</i>	<i>15,5%</i>	<i>12,6%</i>	<b><i>19,9%</i></b>	<i>100% (206)</i>
<b>2005</b>	Ste-Anne/ Halles	16,6%	35,7%	9,5%	23,8%	<b>14,3%</b>	100%
	Le Marais	32,9%	28,6%	1,1%	8,8%	28,6%	100%
	Autres quartiers	11,0%	19,5%	15,5%	30,8%	<b>23,2%</b>	100%
	<i>Paris</i>	<i>21,4%</i>	<i>31,6%</i>	<i>6,5%</i>	<i>17,6%</i>	<b><i>22,9%</i></b>	<i>100% (215)</i>

Dans ce tableau, nous avons complété les données de 1985 par celles issues d'un *Guide pratique Paris* paru la même année dans la même revue et qui propose, en plus des lieux gays classiques, une série d'adresses commerciales allant du salon de coiffure au magasin de meubles. C'est pourquoi nous obtenons deux types de données pour 1985 avec deux « totaux » différents. La deuxième source « gonfle » excessivement la part des commerces « autres » mais ne modifie ni la structure géographique par quartiers, ni les hiérarchies principales entre secteurs, hormis pour ce secteur « autres ». On constate alors la diversification du commerce gay parisien dans l'ensemble malgré des données très variables pour 1985 (de 0,6% à 19,9% de commerces gays « autres »). Une hypothèse raisonnable consiste à penser qu'il existe une quinzaine de commerces gays ou à connotation gay « autres » à Paris en 1985, contre 48 en 2005. Comme à Montréal quelques années plus tôt, le commerce gay parisien semble s'être diversifié.

Le Marais s'est montré un fer de lance de cette diversification : en vingt ans, le poids des commerces « autres » y est multiplié par deux alors qu'il reste presque stable dans Paris. Parmi, les commerces gays « autres », ajoutons que ceux du Marais sont ceux qui affichent le plus clairement leur label gay : la boulangerie *le Gay Choc* ouverte en 2001, l'agence immobilière *la Garçonnière*, la librairie *Les mots à la bouche* ou la *pharmacie du Village*, tenue par deux gays, proposant des préservatifs gratuits et des horaires tardifs pour une officine. Chronologiquement, le commerce gay du Marais est d'abord un commerce de bars de jour et de restaurants. Si ces deux secteurs restent majoritaires en 2005, le secteur « autres » égale celui des restaurants. Le Marais n'a jamais été par contre un quartier très sexuel, ni très nocturne : la part des lieux de sexe et des discothèques y reste faible, comparé à d'autres secteurs et à l'ensemble de l'offre parisienne. On peut alors opposer une offre commerciale plus sexuelle et plus nocturne (celle de Sainte-Anne et des Halles,



puis celle des saunas, backrooms et sex-shops depuis 1995) et plus éparpillée dans Paris à une offre commerciale gay du quotidien, diversifiée et répondant à des besoins variés dans le Marais. Cette quotidiennisation accentue en réalité le rôle des commerces gays dans la gentrification locale parce qu'elle valorise au grand jour des modes de vie et de consommations typiques de la gentrification de consommation.

Depuis les années 1990, les commerces gays du Marais misent ainsi sur la consommation de mode, d'esthétique, de loisirs, de décoration, de voyages, de cultures tout en continuant à valoriser les sorties dans les bars, les repas à l'extérieur de chez soi, l'aménagement du chez soi, des pratiques culturelles légitimes telles que la lecture ou le cinéma. En termes de mode de vie, tout en investissant le quotidien, ils continuent à valoriser des temps sociaux spécifiques comme le week-end et la tranche horaire 18h-23h dévolue aux bars et aux restaurants. Le développement et la diversification du commerce gay dans le Marais rencontrent précisément des types de commerce typiques des rues commerçantes de la gentrification et convergent vers les modes de vie des gentrifieurs parisiens. Dans le Village et dans le Marais, ces commerces développent aussi des concepts originaux ayant tout pour séduire les jeunes gentrifieurs habitant ou fréquentant le quartier. Dans le Marais, cela peut être le salon de coiffure branché ouvert jusqu'à 22h avec un DJ en salle, la librairie organisant des débats et des nocturnes ou la pratique du brunch en terrasse dont *les Marronniers* font leur succès, rue des Archives à partir de 1998. Dans le Village, les gays innovent aussi dans des lieux gays séduisants pour des gentrifieurs culturels du Centre-Sud : la *Galerie dentaire* regroupe ainsi une galerie d'art contemporain et un cabinet de plusieurs dentistes gays dans un même lieu où cohabitent vernissages et matériel médical, tandis que les établissements de restauration rapide italiens ou asiatiques se multiplient rue Sainte-Catherine offrant aux employés de Radio-Canada et aux étudiants de l'U.Q.A.M. une consommation alimentaire très à la mode au sein de lieux affichant les couleurs arc-en-ciel.

Trois remarques concluent cette section. D'abord, les secteurs phares du commerce gay correspondent aux secteurs phares des nouveaux paysages de la gentrification en général, mais surtout dans le Marais et le Village des années 1990. Ensuite, cette relation est à double sens : les commerces gays se diversifient sous l'effet des mutations commerciales du quartier, mais en retour les accentuent aussi. Leur rôle ne se limite pas à réanimer le tissu commercial local mais à renforcer des modes de consommation valorisés par la gentrification. Enfin, ce mouvement de convergence contribue à brouiller certaines pistes : à certains endroits et à certaines heures, il devient de plus en plus difficile de distinguer les commerces gays d'autres commerces du quartier. Puisque les gentrifieurs fréquentent certains commerces gays et que certains commerces typiques de la gentrification sont fréquentés par les gays, le clivage commerce gay/commerce classique tend paradoxalement à perdre de sa pertinence, on reviendra sur ce dernier effet en fin de chapitre. Si les commerces gays viennent gonfler donc les statistiques de certains secteurs phares de la gentrification commerciale, c'est surtout par les modes de vie et les pratiques qu'ils supposent qu'ils en accentuent les effets, voire en précèdent les tendances. Ces analyses quantitatives et sectorielles montrent que, dans le Marais, les années 1990 constituent un moment privilégié de convergence entre l'investissement du quartier par les gays et la gentrification accélérée de ce dernier (Djirikian, 2004 ; Clerval, 2008a). À une échelle plus fine, on peut alors explorer des foyers spécifiques de gaytrification, des lieux où l'homosexualité constitue une ressource décisive de gentrification, en particulier à travers le rôle des ambiances

### 2.3. Des foyers de gaytrification : le rôle des ambiances.

Par foyers de gaytrification, on désigne des lieux du quartier dans lesquels l'identité et la présence homosexuelles sont des facteurs potentiels de gentrification. L'implication des commerces gays dans la gentrification ne tient plus seulement à leur poids économique local ou aux types de consommation qu'ils suscitent mais aux ambiances qu'ils produisent.

Dans certains lieux gays se manifeste ainsi un attrait pour une alternative culturelle et un esprit bohème. Limité à certains établissements, il apparaît surtout dans la première moitié des années 1990 dans les deux quartiers. Le cas du *Piano Zinc*, piano bar gay mythique du Marais, entre 1981 et 1998, illustre comment un lieu gay peut attirer certes une clientèle homosexuelle, mais aussi des populations qui, au-delà de leur orientation sexuelle, sont typiques des acteurs de la gentrification (Ley, 2003). Tenu depuis le début des années 1980 par Jürgen Pletsch, allemand et ancien cadre dans la banque, ce lieu traverse les années 1980-90 en conservant un caractère atypique et unique sur la scène commerciale homosexuelle. Son gérant, sa clientèle et ses employés cultivent un goût pour l'alternative et la différence, surtout vis-à-vis d'autres lieux gays du quartier :

**« En 1981, j'aurai pu décider de faire du fric comme les copains en ouvrant un bar où tu éteins la lumière dans un coin et tu devines la suite. Mais j'étais complètement à contre-courant, et si je suis toujours là, c'est bien pour ça, j'ai fait ce que j'aimais » (J.Pletsch, *Gai Pied*, n°317, 1987)**

Plusieurs de nos enquêtés (habitants gays) ont fréquenté ce bar cabaret mythique au cours des années 1990 et évoquent un lieu « hybride », « convivial », « intello » où cohabitait une clientèle d'habitues, composée de gays, d'étudiants, d'artistes et de « milieux culturels ». La presse ne cesse de rappeler à partir du milieu des années 1980 combien le *Piano Zinc* joue sur des registres particuliers, c'est « un coin de chaleur et de chanson française au cœur du Marais », un lieu à « l'esprit titi parisien » fréquentés par « des gens intelligents » où l'on peut passer une soirée « entre un chercheur spécialiste de Duras et une folle perdue spécialiste de Dalida » (*Gai Pied*, n°317, 1987). La particularité du *Piano Zinc* tient à un subtil mélange de traditions populaires et d'avant-garde culturelle : des airs authentiques sont chantés par des individus atypiques, des travestis et des artistes peu reconnus commercialement mais qualifiés de « créateurs » ou de « vraies personnalités » par la presse et les enquêtés ayant fréquenté le lieu. Les descriptions du lieu évoquent des traits saillants des populations, des ambiances et des lieux typiques des espaces en cours de gentrification, nourris par les aspects alternatif et avant-gardiste<sup>28</sup> des cultures homosexuelles. Or, les valeurs et les pratiques des gentrificateurs ont souvent été décrites comme alliant convivialité, authenticité, avant-gardisme et altérité, exotisme, voire découverte de l'étrangeté et de la nouveauté (Simon, 1997 ; Ley, 2003). Cette tonalité semble créer les conditions d'une cohabitation entre des populations différentes mais qui partagent une forme de décalage aux normes sociales dominantes ailleurs, qu'il s'agisse de normes sociales hétérosexuelles ou d'une culture dominante et légitime dans ce cas précis. Dans ce lieu récréatif se dessinent des liens étroits entre différentes franges des nouveaux groupes qui fréquentent le Marais à cette époque là : les gays, mais aussi les professions culturelles, les jeunes étudiants, les artistes et une « faune un peu bohème ». Des lieux gays du Marais ont pu constituer des leviers actifs d'une gentrification de fréquentation parce qu'il offrait une ambiance alternative à d'autres lieux, ambiance valorisée par de nombreux gentrificateurs (Binnie, Skeggs, 2004). Cette rencontre est facilitée par le poids que prennent les professions de l'information, de l'art et des spectacles parmi les résidents du Marais au cours des années 1982-1999 (Clerval, 2008a). Dans le Village, ce caractère alternatif prend les formes de l'avant-garde

<sup>28</sup> Élément que Pierre Bourdieu décrit comme « la combinaison relativement improbable d'une forte disposition subversive, liée à un statut stigmatisé, et d'un fort capital culturel » (Bourdieu, 1998).

et de la réhabilitation de lieux et d'ambiance kitsch ou surannés. L'avant-garde peut ici, plus que dans le Marais, concerner des clubs et des discothèques gays du quartier qui par leur programmation musicale et leur clientèle branchée constitue des hauts-lieux de la nuit montréalaise comme la célèbre discothèque *le Parking*, située rue Amherst. Les jeunes branchés du plateau Mont-Royal et les gentrificateurs culturels du Village se rencontrent alors dans ces lieux où des DJ célèbres se produisent et *font l'événement*. D'un autre côté, des ambiances plus traditionnelles de la nuit gay comme le cabaret ou le piano-bar sont réinvesties d'une dimension alternative : celle d'un passé authentique légèrement suranné, moins bruyant et moins spectaculaire que les complexes gays plus vastes et plus « commerciaux ». Ces lieux sont particulièrement en vogue au début des années 1990, leur nombre diminue depuis mais quelques-uns subsistent et deviennent des lieux mythiques du Village comme le célèbre cabaret *Chez Mado*.

Certains lieux gays valorisent également un attachement à la culture qui distingue le commun et le banal du particulier et de l'anormal. Si les bars et les cafés sont des lieux de sociabilité et de rencontre pour les gays, comme pour les gentrificateurs, ils prennent un sens spécifique lorsqu'ils permettent la discussion, l'échange intellectuel, voire la réflexion. De ce point de vue, le *Duplex* occupe une place très singulière parmi les bars gays du Marais et peut apparaître comme un bar gaytrifié. Comme le *Piano Zinc*, il fait partie de la première génération de bars gays misant sur la convivialité. Le *Duplex* organise depuis ses débuts des expositions modestes mais régulières, la musique n'y est pas très forte, le lieu est relativement petit et son agencement facilite la discussion. Le *Duplex* a organisé aussi dans les années 1980-90 des débats politiques et accueilli des réunions d'associations (associations étudiantes, associations homosexuelles de gauche). Surtout, il a attiré et attire encore une clientèle particulière qui nourrit son image durable et profonde de lieu « *intello* ». Cette clientèle est souvent décrite par ses caractéristiques socioprofessionnelles dans la presse gay et chez les enquêtés qui en parlent et fréquentent le lieu : elle regroupe ainsi des journalistes, des gens du cinéma, de la mode, du design, des enseignants, des artistes, puis avec le temps, des professionnels de la communication, des médias et de la culture. Cet inventaire correspond largement aux rencontres faites pendant l'observation sur les lieux comme le montre cet extrait du journal de terrain :

**« 1<sup>er</sup> Décembre 2007. Liste non exhaustive des professions/activités rencontrées au Duplex en 2 mois : attaché de presse (3), designer, architecte (3), photographe (2), styliste, professeur en collège, comédien (3), jardinier, journaliste (3), formateur professionnel, loueur de vélos (ancien artiste peintre), étudiant (6), magistrat, réceptionniste, infirmier (3), professeur des écoles, consultant (4), réalisateur (3). Beaucoup de free lance, pigistes, intermittents, c'est, en partie, un paysage sociologique de gentrificateurs marginaux : pas beaucoup d'argent, vivant en colocation même à plus de 30 ans mais avec beaucoup de capital culturel. Ils parlent tous plus ou moins de sujets politiques, culturels ou du lieu lui-même, si « particulier » et où on peut discuter. » (Journal de terrain)**

Le *Duplex* s'oppose d'ailleurs au nouveau tissu commercial gay plus identitaire du quartier en ce qu'il valorise la culture, la discussion et les conversations parfois étonnantes sur des... débats sociologiques très pointus<sup>29</sup>. De là vient son étiquetage « *intello* ». À la différence du *Piano Zinc*, il reste pourtant un lieu très gay avec très peu de clients non homosexuels.

<sup>29</sup> Il nous est arrivé plusieurs fois de discuter avec certains clients des travaux de Michel Foucault ou des variations sociologiques des parcours homosexuels en fonction des milieux sociaux d'origine.

C'est plutôt le type d'homosexualité mise en scène qui en fait un lieu-clé de la gaytrification où les gentrificateurs sont quasiment tous gays.

Deux éléments caractérisent également les foyers de gaytrification : la convivialité et le métissage des genres. Ce sont des éléments connus des ambiances de la gentrification commerciale et de l'espace public : la convivialité de relations authentiques et le métissage des origines et des cultures (Bidou-Zachariasen, 2003). Dans le cas de certains lieux gays du quartier, ces deux éléments sont retraduits au prisme des homosexualités. Peu nombreux aujourd'hui, ces lieux jouent un rôle important sur la scène commerciale homosexuelle. Dans le Marais, c'est surtout le cas du *Tango*, « discothèque gay et lesbienne », affiliée au S.N.E.G., située rue au Maire, dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement et ouverte depuis 1997. Les nombreuses séquences d'observation réalisées au *Tango* montrent un brassage tous azimuts de la clientèle : s'y côtoient en effet des âges et des générations variés, des femmes et des hommes, dont les orientations sexuelles et de genre sont multiples. Cette mixité de fait se conjugue à une ambiance singulière où cohabitent différents styles de musique et de danse (danse de salons à deux, airs de musette, en début de soirée, puis tubes discos et tubes plus récents, slows et madison), des codes vestimentaires et culturels très hétérogènes. Cette tonalité métissée colore le *Tango* d'une relative marginalité dans le Marais gay pétri de codes visuels et culturels gays devenus souvent uniformes (Redoutey, 2004). Elle est fortement mise en avant par les gérants de l'établissement, sur leur site Internet comme en entretien : ce lieu est pensé comme un espace « *convivial* » et « *bon enfant* » où priment les valeurs du divertissement, de la tolérance et de l'ouverture. Cette ambiance singulière a plusieurs effets. D'abord, elle facilite indéniablement les échanges et la communication entre les clients au-delà des activités habituelles d'une boîte de nuit : les clients rencontrés sur les lieux le disent tous et nos observations le confirment. Plus métissée qu'au *Cox* ou à l'*Open Café*, cette ambiance propose une autre forme de présence homosexuelle, non exclusive, plus diversifiée et moins ostentatoire. Elle facilite alors la présence d'une clientèle hétérosexuelle venant chercher en partie une ambiance festive et originale tenant à ce mélange des genres. Enfin, le *Tango* voit affluer une clientèle mixte dans laquelle on constate la présence significative de groupes sociaux ressemblant bien à des gentrificateurs. Du côté gay, la clientèle est hétérogène mais bon nombre de clients du *Duplex* sont présents au *Tango*. Du côté hétérosexuel, les jeunes étudiants accompagnant leurs amis gays sont très présents. Mais on constate également que des profils proches du *Piano Zinc* fréquentent le *Tango* : ce sont souvent des hétérosexuels ayant des amis homosexuels et ayant des modes de vie proches des gentrificateurs. Les discussions avec les clients, les différentes rencontres sur les lieux ou les entretiens avec les habitants gays confirment largement nos observations.

Ainsi, les ambiances de certains lieux gays semblent en faire des foyers de gaytrification selon deux effets. D'une part, ils peuvent attirer des gays d'un profil sociologique particulier tout en restant fréquentés uniquement par les gays : on parlera d'un processus de *sélection* sociale au sein même de la clientèle gay. D'autre part, ils peuvent attirer une population hétérosexuelle d'un certain type, en l'occurrence de jeunes adultes aux dispositions culturelles favorables à l'originalité, la convivialité et la mixité sous toutes ses formes : on parlera alors d'un processus d'*ouverture*. Par *sélection* ou par *ouverture*, certains lieux gays peuvent nourrir des ambiances qui attirent des populations de gentrificateurs disposés à fréquenter des lieux où avant-garde et culture cohabitent avec originalité et différenciation. Ces lieux ne sont pas simplement que des lieux gays banals et communs mais des lieux qui s'en distinguent : ce discours socialement distinctif revient souvent parmi

la clientèle et procède de stratégies communes à ces gays-là et aux gentrificateurs de ces quartiers revalorisés.

#### 2.4. Investir et s'approprier l'esprit des lieux ?

Si la gentrification de consommation introduit une rupture entre activités traditionnelles du quartier et nouveaux commerces, l'une des spécificités du processus est de maintenir souvent un lien entre l'avant et l'après, entre le nouveau et l'ancien. De nouvelles activités peuvent réinvestir des lieux, un bâti ou un « esprit » des lieux en vue d'usages nouveaux par une ré-appropriation détournée du passé. Sur nos deux terrains ces phénomènes sont visibles au cours des années 1990. Les usages du passé au service du renouveau commercial prennent de multiples formes : mobilisation du nom du quartier « Marais » ou « Village », réhabilitation d'anciens lieux artisanaux ou industriels à usages nouveaux, installation de commerces « branchés » ou nouveaux dans d'anciens petits commerces du quartier, investissement d'un vieux bistrot populaire par les nouvelles populations du quartier. Les transformations ne sont pas de simples ruptures mais des formes de continuité mobilisant un passé cependant revisité. Plusieurs commerces gays ont participé ou participent encore à ces nouveaux usages du passé caractéristiques des processus de gentrification de fréquentation (Lehman-Frisch, 2001).

Cela peut passer par une ré-appropriation d'un bâti dans lequel on prend soin de conserver les traces d'un passé comme témoin d'une histoire locale ou d'une identité de quartier inscrite dans la pierre. Ce phénomène prend une signification différente avec l'accélération de la gentrification des deux quartiers dans les années 1990. Il concerne un bâti fort différent dans chaque quartier: un tissu d'anciens ateliers et de commerces de quartier de petite taille datant du XIX<sup>ème</sup> siècle dans le Marais, un bâti ouvrier et industriel plus récent dans le Village. Les commerces gays du Marais prennent ainsi place, comme d'autres boutiques du quartier, dans d'anciens ateliers de confection artisanale ou d'anciens commerces du quartier (boulangerie, cordonnerie) en conservant les façades et les enseignes en bois, repeintes avec des couleurs plus vives (*Les Mots à la Bouche*, *La Garçonnière*, *L'oiseau bariolé*). Dans le Village, les plus anciennes tavernes ont, elles aussi, investi un bâti traditionnel métamorphosé : Le *Resto du Village* a ainsi conservé le décor d'une taverne populaire de Centre-Sud mais sa façade a été repeinte aux couleurs du rainbow-flag. Des objets et des photographies rappellent le passé du quartier et de l'établissement fréquenté par une clientèle d'ouvriers habitant le quartier à l'époque. Le menu propose une cuisine familiale et québécoise plutôt traditionnelle. Dans le Village, un bâti plus récent et plus vaste est aussi réinvesti : le *Parking*, « plus grand club gay du Canada » a pris place dans un vaste entrepôt industriel abandonné au coin de Sainte-Catherine et de Amherst. L'ancienne station postale du quartier est transformée en galerie d'arts et d'exposition, puis en immense sex-club à backrooms en 2006, conservant son enseigne malgré une destinée bien différente.

Au-delà du bâti, c'est l'esprit même de certains lieux que les commerces gays peuvent chercher à retrouver, faire revivre ou subsister au-delà du temps et de leur identité de lieu homosexuel. On observe dès le « départ » des traces de cette continuité. Dans le Marais, le bistrot *Au petit bar*, tenu par un patron gay dès 1982, cultive ainsi « un arrière goût de routiers et d'ouvriers du quartier plus virils que jamais », tandis que le restaurant gay *Mérodine* mise sur « des tables rétros en formica, de vraies plantes vertes et des affiches culturelles du quartier » et une « atmosphère de vieux resto populaire d'habitues du quartier » (*Gai Pied*, n°45, 1982). Ces exemples témoignent d'une volonté de maintenir ou de mobiliser un lien au passé local. Dans le Village, c'est le cas du salon de coiffure/barbier gay de l'avenue

Papineau, *Mohawk*. Installé dans l'ancien local du barbier du quartier, il conjugue une activité traditionnelle du quartier dans les mêmes locaux à une ambiance gay et un décor alliant objets d'antan et nouveau design moderne et branché. Le personnel y met en scène une virilité nourrie par l'image de la masculinité en milieu populaire et le culte d'un corps viril propre à la culture homosexuelle « bear »<sup>30</sup>. Le salon voisine avec un bar gay de type bear et viril, le *Stud*, où ont notamment lieu des concours de sciage de bois typiquement populaires et québécois.



*Illustration 1 : Mohawk, le barbier gay du Village, Montréal.*

Photographies de l'auteur.

<sup>30</sup> Le mot « bear » signifie « ours » en anglais et renvoie à la pilosité. Le terme désigne en effet un style physique d'homosexuels censés être particulièrement virils en raison d'une pilosité corporelle et faciale abondante, d'un corps masculin parce que costaud et imposant, qu'il soit très musclé ou « gros ». À partir de ces caractéristiques et ces normes corporelles « bear », on parle de culture bear en référence à des lieux, des codes vestimentaires et esthétiques spécifiques de ces images de la virilité (Méreaux, 2002 ; Le Talec, 2008)





Illustration 2 : Un concours de sciage de bois au Stud.

Photographies en libre-accès sur le site Internet du Stud : [www.studbar.com](http://www.studbar.com)

Dans le Marais, l'exemple le plus net de réinvestissement par un commerce gay d'une culture populaire locale est fourni par le *Tango*. Son ambiance singulière est indéniablement rattachée à l'histoire du lieu et du quartier et à la trajectoire de son gérant. Ancien bal auvergnat né au début du siècle, bal musette parisien des années 1920 jusqu'aux années 1960, le lieu est alors majoritairement fréquenté par les milieux populaires dont les ouvriers du quartier. À partir des années 1980, le lieu intègre de nouveaux genres (discos, musique de variétés) élargissant ainsi sa clientèle. *Le Tango* est repris en 1997 par un gérant gay qui attire une clientèle gay et lesbienne, mais l'identité populaire et musette du lieu reste mobilisée comme facteur de singularité dans l'espace commercial gay. L'emplacement même du *Tango* doit être évoqué : la rue au Maire est située dans une portion du 3<sup>ème</sup> arrondissement contrastant avec la gentrification d'ensemble du quartier. Le bâti y est encore relativement vétuste, la population conserve un caractère populaire et mélangé, les familles kabyles, puis chinoises, constituant une part importante de ces ménages modestes.

<sup>31</sup>

Ce « *joyeux mélange des genres* »<sup>31</sup> associe une mémoire locale et une présence encore effective des milieux populaires à la présence d'un lieu gay très fréquenté en fin de semaine. Les gays ont réinvesti les murs, mais aussi d'une certaine manière, la mémoire, la culture d'un quartier et les références d'une histoire métissée. Cette ambiance est particulièrement favorable à la fréquentation du lieu par des groupes sociaux valorisant l'alternative, la contestation des stéréotypes, le goût pour l'authentique et l'étrangeté, valeurs éminemment présentes chez de nombreux gentrificateurs dont les ressources économiques ne sont pas forcément élevées mais dont les dispositions culturelles rencontrent ces valeurs-là (Bidou, 1984 ; Simon, 1997 ; Collet, 2008). D'ailleurs, la trajectoire du gérant est également éclairante : homosexuel âgé de 42 ans, normalien et ancien professeur agrégé, militant dans les associations homosexuelles, Martin a également habité près du Canal Saint-Martin dans les années 1980 où il a été particulièrement investi dans la vie d'un quartier en cours de gentrification (militant dans plusieurs associations de quartier), déménageant

<sup>31</sup> Expression utilisée sur le site Internet de la discothèque : [www.boite-a-frissons.fr](http://www.boite-a-frissons.fr).

rue au Maire au moment où il reprend le *Tango*. Cumulant un capital culturel important, des expériences militantes et un fort investissement dans les quartiers traversés dans sa trajectoire résidentielle<sup>32</sup>, Martin participe lui-même à travers le *Tango* à la rencontre entre gentrification et homosexualité dans le Haut-Marais. Le cas du *Tango* illustre certaines ambiances locales dans lesquelles un lieu gay s'insère comme élément de décor d'un quartier réinvesti d'une authenticité qu'il s'agit de retrouver. Les commerces gays peuvent ainsi devenir des catalyseurs de la gentrification lorsqu'ils renouvellent en partie le paysage urbain local tout en se nourrissant d'un passé populaire ou d'une identité locale revalorisée.

Trois remarques peuvent conclure ces analyses. La première concerne l'ouverture des lieux gays à la gentrification et aux gentrificateurs : cette ouverture peut se révéler évidemment réciproque, surtout à Paris. Le cas du *Taxi Jaune* le montre bien : c'est un vieux troquet situé rue Chapon, ancien bar populaire, fréquenté par une population jeune et branchée, pour partie résidente du quartier. C'est un lieu emblématique de la gentrification plus récente des bars et restaurants du Haut-Marais, secteur riche en galerie d'arts, ateliers et showrooms. Or, c'est un lieu fréquenté par une bonne partie des habitants gays interrogés pendant l'enquête et où une clientèle gay proche de celle du *Duplex* a ses habitudes. Il y a réciprocité au sens où un lieu non gay au départ, mais investi par une nouvelle clientèle de gentrificateurs culturels avide de lieux authentiques et alternatifs, ouvre aussi ses portes et son ambiance à des gentrificateurs gays qui y trouvent une ambiance spécifique. Quelques bars et restaurants de la rue de Bretagne ou du Carreau du Temple amplifient ce genre d'effets de convergence entre gentrification et présence homosexuelle (*Chez Omar*).

Un deuxième aspect concerne la création d'un lien au passé et d'une mémoire locale à revisiter. Si les gays peuvent participer aux ré-appropriations d'un passé populaire et d'une mémoire qui leur est plus ou moins étrangère selon leurs propres trajectoires, avec le temps, certains commerces et lieux gays du quartier développent progressivement une mémoire locale et homosexuelle autonome : dans le Village, elle peut se constituer dans et par le quartier. Fréquenter un ancien bar gay du quartier peut alors constituer un lien au passé local, une relation à un passé valorisé mais spécifiquement gay cette fois-ci. On peut citer ici les exemples des plus anciens lieux gays de ces quartiers qui conservent leur enseigne ou même leur aspect vieilli et rétro tel que le *Central* à Paris (où commence les « ballades du Gay Paris »<sup>33</sup>). On peut également évoquer la médiatisation d'établissements mythiques du Village comme le cabaret *Mado* ou le sex-shop *Priape*, mais aussi la création d'un monument à la mémoire des homosexuels victimes du Sida en plein Village gai, entouré de murs en brique typiques du paysage urbain de Centre-Sud.

Il faut rappeler enfin que tous les commerces gays n'ont pas joué ce rôle et qu'il existe des écarts, des exemples de rupture et des logiques contradictoires entre processus de gentrification et commerce gay, comme nous allons le voir dans une typologie des types de relation entre présence commerciale gay et gentrification.

### 3. Un état des lieux contrasté aujourd'hui.

---

<sup>32</sup> Quartiers qui se caractérisent par un profil relativement proche à des années d'intervalle, à savoir d'anciens quartiers ouvriers réinvestis par des couches moyennes et supérieures se réappropriant une partie du passé populaire local : les abords du Canal Saint-Martin et le Haut-Marais.

<sup>33</sup> Visites touristiques des hauts-lieux de l'histoire du Paris homosexuel, organisées certains dimanche par l'association Paris Gay Village. La plupart du temps, les visites sont commentées par Martin, gérant du *Tango*.



Si certains commerces gays ont pu apparaître comme des accompagnateurs ou des pionniers de la gentrification locale, leur rôle d'accélérateur ou de catalyseur a principalement marqué les années 1990 et le début des années 2000. Cependant, nous avons observé que les relations entre lieux gays et quartier d'implantation se montraient de plus en plus complexe sous deux effets : le déploiement du processus de gentrification au cours du temps et les différenciations internes au secteur du commerce gay. Cette variété révèle les limites de la notion même de commerces gays tant leur développement s'est accompagné d'une plus grande hétérogénéité. Une première manière de dresser un état des lieux est de construire une typologie des commerces gays en fonction de leur relation au processus de gentrification et à la construction des identités homosexuelles. Cette typologie amène à penser et analyser les limites du processus de gaytrification commerciale : elles renvoient à des effets classiques de la gentrification et à la question de savoir ce qu'est réellement un « commerce gay ». Ces deux réflexions amènent à différencier encore le cas du Marais de celui du Village.

### 3.1. Typologie des commerces gays.

Trois grands types de configurations peuvent être observées dans les deux quartiers et révèlent des relations variées entre commerce gay et processus de gentrification.

#### 3.1.a. Des commerces gays à fort affichage identitaire.

On constate d'abord le maintien de commerces gays où l'affichage identitaire des lieux, la clientèle et l'ambiance sont fortement marqués par l'homosexualité masculine et l'identité gay, c'est-à-dire ici un ensemble de codes, de signes, de pratiques, d'attitudes et représentations, largement structuré par une orientation sexuelle homosexuelle. On distingue alors deux situations : celle des lieux de sexe et celle des autres commerces plus variés mais qualifiés d'identitaires au sens où l'homosexualité de la clientèle structure le lieu et ce qui s'y passe. Par « lieux de sexe », on désigne les saunas, sex-clubs et bars disposant de backrooms. Relativement peu présents dans les deux quartiers, ils constituent cependant des commerces très particuliers et très fréquentés. Le célèbre *Dépôt*, situé rue aux Ours, est « la plus grande backroom d'Europe » et attire une clientèle nombreuse quasiment à toute heure de la journée et de la nuit. Espaces dévolus à une sexualité anonyme, parfois immédiate et socialement peu légitime, ces lieux sont, par définition, structurés par une homosexualité sexuelle avant d'être sociale. Le potentiel de gentrification de tels lieux est limité par la faible ouverture des lieux sur l'espace public, des images et des pratiques de la sexualité éloignées de celles qui dominent chez les gentrificateurs, une ambiance anonyme et peu conviviale. La fréquentation de ces lieux est liée à une identité sexuelle plus qu'à des profils sociaux spécifiques. S'il est difficile de prouver statistiquement l'hétérogénéité sociale de la clientèle, elle semble manifeste dans les discours des enquêtés fréquentant ces lieux et dans l'observation des entrées/sorties du *Dépôt* par exemple. Parmi les commerces gays à forte composante identitaire homosexuelle, on trouve d'autres lieux à la clientèle exclusivement homosexuelle. Cette affirmation identitaire peut passer par des codes vestimentaires, corporels et sociaux alimentant l'image de lieux gays fermés et structurés par un entre-soi communautaire. On y trouve surtout des bars gays (le *Stud* à Montréal, l'*Open Café* à Paris) et des discothèques très fréquentés (le *Unity* du Village), mais uniquement par des gays et qui peuvent interdire l'entrée à des femmes ou à des hommes dont le portier doute qu'ils soient homosexuels. Utilisés par les médias et le sens commun pour développer l'idée d'un ghetto homosexuel, ces lieux quasi-exclusivement masculins produisent des mises en scène de l'homosexualité spectaculaires pour le passant. Les attroupements d'hommes au style vestimentaire uniforme devant le *Cox*, le *Bear's Den* (bars

situés rue des Archives et rue des Lombards) ou devant le *Stud* du Village traduisent cet affichage identitaire, investissant le trottoir en début de soirée et en fin de semaine, comme le montre ci-dessous la terrasse du *Bear's Den*.



*Illustration 3 : La terrasse du Bear's Den, rue des Lombards, Marais, Paris (Vendredi 23 Juin 2006, vers 19h).*

Photographie de l'auteur

De tels lieux existent dans le Marais, surtout dans sa partie la plus « gay » aux abords de la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie et de la rue des Archives. Ils constituent aussi aujourd'hui la plupart des bars gays du Village : le cloisonnement gays/hétérosexuels y semble d'ailleurs plus fort que dans le Marais. Dans ce cas-là, la forte composante identitaire gay ne permet pas réellement, dans les faits, un décroisonnement homo/hétéro : leur implantation dans le quartier peut gonfler les statistiques de secteurs commerciaux hôtellerie, bars, restauration, ce qui accentue les effets quantitatifs de la gentrification commerciale locale, mais, il n'y a pas ici de rencontre concrète entre les gentrificateurs hétérosexuels du quartier et les clients gays de ces établissements. La faible mixité de ces lieux et le fait qu'ils soient le plus souvent associés à la rencontre, voire à la sexualité, les rendent relativement imperméables aux pratiques et modes de consommation des populations qu'attire un quartier gentrifié. La fréquentation de ces lieux semble renvoyer d'abord au fait d'être gay avant d'être gentrificateur, quand bien même certains clients peuvent être gays et gentrificateurs à la fois. En mobilisant d'abord l'orientation sexuelle, ces commerces apparaissent peu liés aux modes de vie et aux pratiques des gentrificateurs habitant ou fréquentant le quartier, ce qui explique leur faible potentiel de gentrification.

### **3.1.b. Des commerces gays « ouverts » à la gentrification.**

Un deuxième type de commerces gays apparaît moins marqué par cette forte composante identitaire et semble davantage profiter ou favoriser des effets de la gentrification. Cette

ouverture tient à deux effets récurrents : un effet secteur (ou type d'activité) et un effet ambiance.

Dans un premier cas, on recense des commerces gays, ayant clairement un affichage identitaire et une orientation spécifiquement homosexuelle, mais il s'agit cette fois-ci de type de commerces et de services différents : boulangerie, librairie, salon de coiffure, boutiques de vêtements, agences de voyage et immobilières. Le nom du commerce, les chartes visuelles choisies et le projet commercial se rattachent explicitement à l'homosexualité masculine. Mais les prestations renvoient à des modes de consommation ou à des services que peuvent rechercher des individus qui habitent et fréquentent le quartier, indépendamment de leur orientation sexuelle et au premier rang desquels on trouve des populations au profil et aux pratiques typiques des gentrificateurs. Ainsi la boulangerie gay du Marais est fréquentée par des habitants du quartier (homosexuels et hétérosexuels), des touristes et des personnes qui travaillent dans le quartier. De la même manière, les agences immobilières gays peuvent accueillir une clientèle majoritairement gay, tout en possédant aussi une clientèle hétérosexuelle composée de ménages aux revenus élevés recherchant un bien immobilier dans des quartiers devenus chers. Parmi elle, on trouve aujourd'hui, dans le Marais, une forte composante étrangère (américaine et italienne notamment). Ces commerces initialement et ouvertement gays attirent ainsi une autre clientèle de jeunes actifs aux revenus élevés et aux pratiques de consommation socialement distinctives (agences de voyage, produits de beauté, design). Ce processus semble concerner de plus en plus la frange des gentrificateurs la plus aisée économiquement, surtout dans le Marais, sous l'effet de l'évolution du quartier depuis une dizaine d'années. Les modes de vie et de consommation au centre-ville tendant globalement à être de plus en plus sélectifs économiquement, ce sont plutôt des yuppies que des gentrificateurs marginaux<sup>34</sup> qui peuvent prétendre à ce type de consommation, de biens et de services. C'est moins évident dans le Village qui reste un quartier hétérogène aujourd'hui.

Mais l'ouverture des commerces gays aux gentrificateurs et à la gentrification peut reposer aussi sur des effets d'ambiance, déjà soulignés. Ce type de configuration présente aujourd'hui trois aspects. D'abord, il tend à s'effacer au fur et à mesure que le processus de gentrification s'amplifie dans un quartier : les populations de gentrificateurs culturels ou marginaux tendent en effet à s'effacer car elles disposent de revenus insuffisants et qu'elles sont plus enclines aussi à fréquenter des lieux plus marginaux et moins conformistes que ce que sont devenus ces quartiers à la mode. C'est l'un des paradoxes bien connus de la gentrification et de ce type de groupes sociaux. Ensuite, cette ouverture concerne donc davantage des gentrificateurs marginaux ou culturels engagés dans des parcours socio-professionnels instables et variées mais possédant en commun des capitaux culturels élevés et des diplômes qui les sanctionnent. Ils ont pu trouver dans certains commerces gays originaux, alternatifs et « exotiques » une ambiance mêlant convivialité, ouverture et avant-garde mais ces caractéristiques sont d'autant plus rares qu'un secteur commercial plus uniforme se constitue dans ces quartiers. Enfin, historiquement, on a montré que ces lieux avaient accentué certains effets de la gentrification en décloisonnant notamment le clivage homo/hétéros : en les accentuant, ils ont paradoxalement réduit les conditions socio-culturelles de leur existence. Ils subsistent donc dans certaines portions des quartiers gays, comme le Haut-Marais par exemple, mais de manière minoritaire et tendent précisément à quitter le quartier pour d'autres espaces encore à conquérir. Dans certains commerces gays, le type d'activité ou l'ambiance du lieu peut apparaître comme « ouvert » à la gentrification, que celle-ci renvoie à des modes de consommation ou à des valeurs culturelles. Dans ce

<sup>34</sup> Distinction présentée largement au cours du chapitre 1.

cas, les commerces gays ont joué et peuvent encore jouer un rôle important dans l'entretien et le prolongement des processus de gentrification.

### 3.1.c. Des « commerces gay de fait ».

Un dernier type de commerces gays occupe aussi une place importante dans le Village et surtout dans le Marais. Il s'agit des « commerces gays de fait » qui illustrent aujourd'hui les ambiguïtés de la gaytrification : il s'agit d'un ensemble de commerces dans lesquels l'affichage gay n'est pas initialement présent mais où une part importante de la clientèle est homosexuelle. Ces commerces sont-ils alors des commerces gays ? Cette question renvoie fondamentalement à la définition initialement adoptée et qui voit son sens évoluer avec le temps et selon le contexte urbain. Si l'affichage explicite de l'identité gay d'un commerce constitue largement un critère pertinent dans le Marais des années 1980 et dans le Village aujourd'hui, le développement progressif de nouveaux commerces et de nouveaux services contribue à un brouillage des lignes entre commerces gays, gay-friendlys et commerces tout court. On peut distinguer trois ressorts de cette « homosexualisation » de fait, en lien avec les transformations d'ensemble du quartier.

D'abord, un effet de proximité géographique peut jouer à plein lorsque certains commerces se situent dans les rues du quartier les plus dotées en commerces gays, rue des Archives ou rue Sainte-Catherine. Le regard ethnographique est mis à l'épreuve par des lieux où la clientèle ressemble beaucoup à celle des bars les plus identitaires et donne le ton mais où l'on ne trouve pas d'autres affichages identitaires gays. Ainsi, les terrasses de *la Comète* ou du *Carrefour* ressemblent en été à s'y méprendre à la devanture du *Cox*. Pourtant, ces deux cafés du Marais ne sont pas nés comme des commerces gays : ce sont d'anciens bistrotts de quartier ou des cafés ayant fleuri dans les rues au cours des années 1990. Certains récits d'enquêtés confirment pourtant que l'investissement de ces cafés par la population gay s'est progressivement affirmé :

**« Oui, on y allait aux Marronniers, c'est vrai que c'est une terrasse sympa, quand il fait beau, mais c'était marrant parce qu'à l'époque, le serveur il nous mettait dans le carré VIP (rires), y avait un carré pédé, à côté tu avais les hétéros, et nous on se mettait dans le carré gay, on matait tout ce qui bougeait [...] Là, c'est carrément pédé maintenant, le carré a envahi toute la terrasse en fait, c'est blindé à toutes les heures maintenant » (Éric, 46 ans, cadre financier de banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

On voit ici comment des commerces non gays le deviennent de fait. La proximité géographique ainsi que des « bricolages » locaux, non dénués d'opportunisme commerçant, expliquent la coloration gay d'un certain nombre d'établissements.

Ce type de situation est accentué par un effet « mode de vie » : des commerces non gays le deviennent de fait aussi parce qu'ils correspondent à des modes de vie communs aux gentrificateurs et aux gays. Comme il s'agit essentiellement de nouveaux commerces de type gentrifiés, cette homosexualisation de fait accentue le rôle des gays dans la gentrification commerçante des deux quartiers. On peut évoquer ici le cas des commerces d'alimentation et des primeurs ou de certains bars. Dans le Marais, la rue Rambuteau s'est transformé en rue de primeurs, fromagers, bouchers et commerces d'alimentation en une décennie : ces commerces correspondent à des modes de vie diffusés chez les gentrificateurs, notamment chez ceux habitant le quartier. À l'opposé de produits industriels vendus en supermarché, les gentrificateurs privilégient des produits frais, bios, vendus à des prix plus élevés dans des commerces spécialisés. Leur fréquentation permet de nouer des liens avec

des commerçants du quartier en investissant son lieu de résidence comme un chez soi authentique et convivial. La fréquentation du quartier et de ses commerces entremêlent les effets de la gentrification et l'attrait des gays pour certains produits et commerces autour de modes de vie caractéristiques des quartiers réhabilités de centre-ville. Dans le Village, on peut classer ici de nombreux commerces de la rue Amherst : à la différence de la rue Sainte-Catherine, elle regroupe plutôt des commerces non gays mais qui le deviennent par proximité et par collusion des modes de vie, dont les antiquaires et les magasins de décoration nombreux dans cette rue.

Ces effets de proximité et de modes de vie peuvent bien sûr être perçus par les commerçants eux-mêmes et générer des stratégies commerciales plus explicites dans des commerces « non gays » à l'origine. L'émergence d'une clientèle gay locale, disposant souvent de revenus supérieurs à la moyenne, constitue une niche commerciale importante pour des investisseurs convoitant un quartier central redevenu porteur, attractif et touristique. Un effet de la gentrification est d'avoir fait du Marais une localisation commerciale très convoitée et la présence des gays renforce par endroits cette convoitise. Des commerces peuvent jouer sur les ressemblances entre modes de consommation des gentrificateurs et modes de vie des gays pour profiter de ces effets cumulatifs et tenter de capter une clientèle gay. L'ouverture du *BHV Homme* en 2007, à quelques mètres du *BHV*, rue de la Verrerie, dans le Marais, en est un exemple. Ce magasin propose des produits de beauté, des vêtements et des accessoires destinés aux hommes, ainsi qu'un espace bar et restauration au rez-de-chaussée, donnant sur une terrasse dans une petite cour intérieure. Situé à quelques mètres des bars gays du Marais les plus fréquentés, il a développé une imagerie publicitaire et des produits qui laissent peu de doute quant à la stratégie commerciale adoptée. La taille spectaculaire du rayon « préservatifs, gels intimes » le montre aussi. Non affilié au S.N.E.G., n'affichant pas les couleurs arc-en-ciel, le *BHV Homme* ne présente aucune trace explicite d'une telle orientation. Pourtant, tout y est présent ou presque, de la clientèle au personnel<sup>35</sup>, des produits aux mises en image du corps masculin, des choix marketing à la musique diffusée dans le magasin, en passant évidemment par la localisation géographique. Or, ce type d'espace commercial est également celui qui est progressivement valorisé dans un quartier gentrifié, cumulant restauration, bar, produits cosmétiques et vêtements de créateurs « branchés ».

Dans les trois cas, on parle de *commerces gays de fait* au sens où ils se nourrissent d'une présence gay et de ses formes (codes, pratiques, mises en scène) même si celle-ci n'est pas leur raison d'existence première. Retrouver principalement ici des commerces typiques de la gentrification contribue à nouveau à mettre en relation la présence commerciale gay dans le Marais et ses métamorphoses socio-économique récentes. Les liens entre commerce gay et gentrification varient ainsi en fonction du type de commerce, du contexte urbain et de la forme comme de l'intensité de la gentrification locale. Le tableau suivant synthétise cette typologie qui permet de penser les configurations variées dans lesquelles gentrification et commerce gay peuvent s'articuler aujourd'hui.

**Tableau 13 : Les types de commerces gays : tableau de synthèse.**

<sup>35</sup> Le personnel recruté semble compter un grand nombre d'hommes homosexuels selon un l'un des vendeurs, gay lui-même et interrogé au cours de l'enquête, en tant qu'habitant gay du Marais.

Types de commerces gays	Sous-catégories	Potentiel de gentrification	Marais	Village
<b>Gays à fort affichage identitaire</b>	<i>Lieux de sexe</i>	Faible	Le Dépôt	Le Backroom
	<i>Lieux identitaires</i>	Faible	Le Cox	Le Stud
<b>Gays ouverts à la gentrification</b>	<i>Effet secteur</i>	Elevé	Agences immobilières et de voyage	Restaurants (rue Sainte-Catherine)
	<i>Effet ambiance</i>	Elevé	Le Tango	Mohawk
<b>Gays de fait</b>	<i>Proximité</i>	Moyen	Café Beaubourg, le Carrefour	Supermarché Métro Papineau
	<i>Modes de vie</i>	Elevé	Primeurs rue des Francs-Bourgeois	Antiquaires et « déco » (rue Amherst)
	<i>Stratégie commerciale</i>	Elevé	BHV Homme	Agence bancaire Desjardins

### 3.2. Les ambiguïtés d'un processus dynamique.

Cet état des lieux montre que le rôle des commerces gays dans la gentrification n'est ni uniforme, ni linéaire dans le temps. Une partie des commerces gays a bien été impliquée dans la gentrification locale mais cette implication concerne inégalement les différents types de commerce et semble être remise en question aujourd'hui. Réciproquement, les commerces gays se sont nourris des ressources économiques, socioculturelles et symboliques disponibles dans des quartiers en réanimation et en réhabilitation, mais ces ressources peuvent aussi s'épuiser avec le temps. En quoi le processus de gaytrification peut-il apparaître aujourd'hui dépassé et saturé ? En est-il de même dans les deux quartiers ?

Dans le Marais, médias et commerçants insistent depuis quelques années sur la « crise » du commerce gay (*Têtu*, n°107, 2006). Les patrons d'établissements insistent sur sa dimension économique et financière : les établissements seraient moins fréquentés, voire délaissés depuis quelques années, alors que les charges financières, notamment immobilières, pesant sur les établissements seraient de plus en plus lourdes. La baisse de fréquentation des commerces gays traduirait le fait que les gays n'en ont plus besoin. Le développement d'Internet et des sites de rencontre faciliterait la rencontre entre gays, notamment la rencontre sexuelle, en minimisant les coûts de déplacement : cet argument fait consensus parmi les acteurs du commerce gay. Mais la problématique du *besoin de lieux* chez les gays va plus loin. Les gays n'auraient plus besoin de lieux gays, identitaires notamment, ni de quartier gay, car ils auraient conquis le droit de vivre leur homosexualité de manière normale à peu près partout dans l'espace social et dans l'espace physique. L'aspect protecteur et sécuritaire de ces espaces ne serait ainsi plus opératoire. Rappelons que cette émancipation reste limitée et surtout valable pour des milieux sociaux favorisés où l'homosexualité est mieux acceptée aujourd'hui que dans d'autres milieux sociaux. Par ailleurs, le développement du commerce gay a également nourri bon nombre de critiques chez les gays eux-mêmes pour deux raisons. D'une part, la concentration et la diversification des commerces rendent possible le fait de pouvoir intégralement « vivre gay » et entre gays : si un tel projet apparaissait dans le passé comme une conquête et une amélioration de la condition homosexuelle, il fait débat aujourd'hui chez les militants gays et, surtout, n'emporte pas l'adhésion de tous les gays, militants ou non (Adam, 1999). L'image du ghetto sclérosant et uniforme décrit ainsi un nouveau type de conformisme homosexuel s'épanouissant dans

les rues du Marais (Le Bitoux, 1997). D'autre part, les commerces gays apparaissent aujourd'hui davantage comme les leviers d'une stratégie économique visant une clientèle plus riche que la moyenne que comme des lieux d'émancipation. Cette critique s'inscrit dans des discours militants radicaux, mais elle se traduit aussi chez les gays par un rejet d'une homosexualité commerciale ou marchande, dans laquelle ostentation rime avec marketing. Par ailleurs, la relation entre gentrification et commerces gays a montré ses paradoxes : de nombreux lieux ont été investis par les « nouveaux venus » dans le Marais, homosexuels ou hétérosexuels, et la catégorie même de *commerces gays* semble remise en question par ces porosités nouvelles. Des commerces gays plus ouverts et fréquentés par des populations hétérogènes, aux commerces branchés non initialement gays, mais investis par les gays, le clivage commerces gays/commerces classiques semble s'effacer au profit d'un paysage commercial dans lequel l'homosexualité s'inscrit selon des degrés et des formes variables. L'émergence et l'affirmation d'une présence commerciale gay semble fragiliser le rattachement identitaire de certains commerces en altérant d'une certaine manière les traits distinctifs de certains lieux gays (clientèle, ambiance du lieu, type de services fournis). Le « joyeux mélange » du *Tango* en constitue un exemple, comme si l'ouverture à d'autres que soi et l'insertion dans un contexte local allaient de pair avec une dissolution identitaire dans l'esprit des lieux. À l'exception des quelques bastions du commerce gay identitaire, ce modèle de la dissolution semblerait façonner le Marais d'aujourd'hui. Il s'agirait donc aussi d'une crise d'identité du commerce gay posant des questions cruciales : qu'est-ce qu'un commerce ou un lieu gay ? Quelle est sa raison d'être ? Le développement du commerce gay est-il un signe de l'intégration sociale des homosexuels, de leur soumission à des intérêts économiques ou de leur « aspiration » par un processus plus général d'attractivité du centre-ville ? De plus, l'augmentation du nombre d'établissements dans un contexte de hausse de l'immobilier local produit une concurrence accrue entre établissements et a engorgé un marché où le turn-over reste très important. Cette saturation commerciale se conjugue à certaines difficultés de cohabitation à l'échelle du quartier : avec les riverains au sujet des nuisances sonores et de l'occupation des trottoirs, comme avec certains autres commerçants du quartier, notamment le commerce de gros et les commerces asiatiques au nord du quartier. Ces tensions témoignent d'une concurrence accrue entre commerçants et de conflits entre des usages différenciés du quartier (résidence, commerce, tourisme). Des difficultés se font ainsi jour : difficultés financières et économiques, questions identitaires, enjeux de cohabitation.

Ces tensions nouvelles ne font en réalité qu'illustrer un processus observable dans les cas de gentrification classique. Lorsqu'un quartier populaire, désaffecté et répulsif est réinvesti par des populations plus aisées, réhabilité et revalorisé, les acteurs de la gentrification n'ont paradoxalement plus devant eux le quartier qu'ils avaient choisi, investi et apprécié. Il en va de même pour les commerces gays investissant un espace peu convoité en début de processus. D'une part, en accompagnant le processus de gentrification commerciale, ils transforment l'environnement urbain local et contribuent à leur propre concurrence. D'autre part, impliqués dans et affectés par des transformations importantes, leur identité et leur spécificité peuvent se révéler confuses avec le temps. Dès lors, on comprend mieux les processus de désaffectation à l'égard du Marais qui touchent aujourd'hui une partie des gays, notamment ceux qui appartiennent aux catégories sociales traditionnellement impliquées dans la gentrification, mais qui touchent aussi les premiers gentrifieurs du Marais, qui ne ressemblent guère aux cadres supérieurs vivant aujourd'hui dans le quartier et qui ont trouvé d'autres espaces parisiens à investir. Le Marais est devenu à la fois un quartier bourgeois et un quartier « populaire », au sens où il est un lieu fréquenté, un quartier attractif, un espace de tourisme, de ballades et de consommation. De ce point

de vue, la gaytrification amène donc aussi à la mobilité. On constate alors que les gays « branchés » et que certains de nos enquêtés fréquentent d'autres lieux ailleurs dans Paris<sup>36</sup>. Si le Marais conserve ainsi la majeure partie des commerces gays parisiens, des lieux différents, plus alternatifs et plus variés ré-apparaissent ailleurs (10<sup>ème</sup>, 11<sup>ème</sup>, 18<sup>ème</sup> arrondissements). Ces tendances récentes seront re-précisées par la suite (chapitres 5 et 6). Le Marais d'aujourd'hui est ainsi exposé aux risques de la muséification urbaine tant son patrimoine et son histoire ont été réinvestis comme ressources symbolique et urbaine alors même qu'il continue de se vider de ses habitants, notamment les plus anciens et les plus pauvres. Le Marais gay en tant que tel est soumis à des risques similaires, dont celui de devenir une vitrine urbaine et touristique de l'homosexualité ne correspondant plus aux modes de vie et aux attentes des populations homosexuelles.

Le cas du Village Gai de Montréal apparaît finalement assez différent aujourd'hui. Les contraintes socio-économiques sont d'abord nettement moindres et le quartier reste un espace hétérogène où les évolutions sociologiques et urbaines sont contrastées. D'un côté, il y a bien des indices d'une gentrification marginale, qui touche principalement certains secteurs du quartier : arrivée de populations plus jeunes, plus diplômées, parfois plus riches et vivant plus souvent seule que l'ancienne population du quartier. D'anciens blocs sont rénovés et des lofts apparaissent par exemple rue Amherst. Plus encore, la rue Sainte-Catherine apparaît comme un axe majeur de la vie commerçante montréalaise et constitue un exemple de rue commerçante gentrifiée au même titre que l'avenue Mont-Royal. Pourtant, le Village Gai est loin de constituer un quartier huppé : il y subsiste des friches urbaines, une population pauvre, un nombre élevé de logements sociaux. Plusieurs indicateurs socio-économiques et un habitat encore hétérogène montrent que le Village comporte certaines niches de micro-gentrification loin d'être diffusées dans l'ensemble du quartier (Van Criekingen, 2001). De plus, les commerces gays du quartier souffrent moins que ceux du Marais d'une crise multiforme. Des tensions y existent également au sujet de la présence homosexuelle (entrée dans certains lieux, nuisances sonores) mais elles semblent moins nombreuses et moins exacerbées que dans le Marais. Dans le Village, les commerces gays apparaissent comme les acteurs essentiels de la reprise locale, notamment de la reprise des activités commerçantes : dotés d'institutions plus fortes et plus présentes dans la vie du quartier, ils y apparaissent toujours comme les fers de lance essentiels des processus de revitalisation et leur place dans le quartier semble plus stable, mieux définie et mieux acceptée aussi que dans le centre de Paris. Dès lors, la gaytrification montréalaise diffère du processus parisien. L'existence d'un quartier de type communautaire est d'une part plus affirmée, d'autre part moins gênante à Montréal qu'à Paris visiblement. Elle passe notamment par des accommodements commerciaux : des chaînes commerciales installent un commerce dans le Village en adoptant clairement les codes gays par un décor et des publicités aux couleurs de l'arc-en-ciel (le glacier *Ben et Jerry*, les cafés *Second Cup*, la banque *Desjardins*) et la station de métro Beaudry est repeinte aux couleurs arc-en-ciel. S'il existe aujourd'hui des commerces gays friendlys et une présence homosexuelle importante dans le secteur de la gentrification montréalaise le plus typique, sur le plateau Mont-Royal, le rôle des commerces gays dans les mutations du quartier Centre-Sud semble encore marqué. Moins intense et plus ciblée, la gentrification n'a pas encore ici mis à l'épreuve aussi profondément l'identité des commerces gays du quartier que dans le Marais.

La situation du commerce gay apparaît différente dans les deux quartiers parce que les formes de la gentrification et de présence homosexuelle y sont différentes. D'un côté, dans le Marais, les commerces gays sont des acteurs de la vie du quartier et de ses évolutions, mais

---

<sup>36</sup> Citons ici les soirées gays de *La Java* (11<sup>ème</sup>), du *Folies Pigalle* (18<sup>ème</sup>) ou le bar gay et rock le *Pop'in* (11<sup>ème</sup>).



des acteurs plus fragiles et surtout des acteurs parmi d'autres. De l'autre, dans le Village, les commerces gays semblent être des acteurs décisifs et légitimés dans les processus de revitalisation affectant une partie du Centre-Sud.

## Conclusion

---

Rappelons, au moment de conclure, les principaux résultats de ce chapitre. Dans le Village comme dans le Marais les commerces gays ont eu un poids et un rôle singulier dans la gentrification locale et notamment dans sa composante commerçante. Dans le Marais, leur implantation se réalise dans un quartier déjà en cours de transformation : ils sont moins des pionniers que des suiveurs et sont moins pionniers que les nouveaux commerces gays du Village au début des années 1980. Pourtant, les années 1990 justifient de leur attribuer un poids et un rôle particulier dans les deux quartiers et surtout dans le Marais où la gentrification s'accélère alors : leur développement quantitatif, leur diversification et les ambiances spécifiques développées dans certains lieux catalysent et accentuent certains effets de la gentrification de consommation et de fréquentation dans ce quartier du centre de Paris en plein renouvellement. La gentrification du Village reste limitée à des processus de gentrification marginale et à la réanimation commerçante de la rue Sainte-Catherine. Les gays en sont les fers de lance, par les commerces qu'ils y développent, mais cette réhabilitation de Centre-Sud n'est pas une gentrification aussi radicale que dans le centre de Paris. Dans le Marais, les effets de la gentrification et les acquis des revendications homosexuelles en termes de droits et de visibilité depuis les années 1990 semblent avoir modifié la donne. Alors que l'espace urbain constituait une ressource à investir pour en tirer des bénéfices sociaux, économiques, symboliques et identitaires, cette ressource une fois conquise et acquise aurait perdu de son attractivité et de son potentiel. En ce sens, la gaytrification est bien un processus dynamique ne se limitant pas aux quartiers où elle prend forme mais amenant à la mobilité et au renouvellement. Dans le Village, ces dimensions apparaissent moins fortes car le contexte local et la place de l'homosexualité dans l'espace urbain différent. Le commerce gay semble y avoir, au contraire, consolidé sa place et tirer encore aujourd'hui bénéfice d'une ressource spatiale moins convoitée mais mise en valeur de manière plus durable. Ces processus de valorisation, revalorisation et dévalorisation de l'espace renvoient également à la construction d'images de quartier singulières qu'il s'agit d'analyser dans le chapitre suivant.

## Chapitre 5 : La gaytrification et les images du quartier.

Au-delà des évolutions des structures commerciales gays du Marais et du Village, on constate que des ambiances, des publics et des représentations de l'espace interviennent aussi dans les transformations des deux quartiers. Depuis le début des années 1980, le Marais et le Village ont suscité des discours, des images et des descriptions qui enregistrent ces transformations, mais qui peuvent aussi les provoquer ou, au moins, les renforcer par leur aspect performatif et leur influence potentielle sur des pratiques et des représentations individuelles. D'espaces désaffectés, pauvres et répulsifs, les deux quartiers voient leur statut et leur image se transformer au profit de quartiers animés, renaissants, voire plus riches, conviviaux et à la mode. Les désignations médiatiques prennent une place importante dans ces métamorphoses parce qu'elles décrivent autant qu'elles « produisent » un quartier (Authier, Bacqué, Guérin-Pace, 2007). Ce processus

intervient souvent dans la gentrification « classique » et peu en devenir partie prenante (Lehman-Frisch, 2001 ; Fijalkow, 2006). Dans l'analyse des dynamiques de la gaytrification, ces dimensions symboliques et médiatiques méritent alors examen. Si les gays participent à la gentrification, cela se manifeste-t-il du point de vue des images de « nos » quartiers ? Comment interviennent-ils dans la construction de nouvelles manières de les mettre en mots et en images ? Ce chapitre est consacré à ces questions, c'est-à-dire au rôle des gays dans la fabrique médiatique du Marais et du Village depuis le début des années 1980, en tant que producteurs de discours et d'images et en tant que supports de représentations et de discours. En effet, la thèse défendue est celle d'une double participation des gays alliant un statut de *producteurs* d'images et un rôle de *supports* de représentations favorisant la gentrification dans ses aspects symboliques. L'analyse repose largement sur un corpus de presse non exhaustif déjà présenté au chapitre 3. On a évoqué son hétérogénéité, ses richesses et ses défauts. Rappelons qu'il est constitué de deux types de supports pour les deux terrains d'enquête : des supports de presse gay spécialisée (quatre revues et 779 numéros consultés pour Paris, deux revues et 240 numéros consultés pour Montréal) et des supports de presse non spécialisée locale ou nationale (une centaine de documents pour Paris, environ le double pour Montréal). Pour tenir compte de leur développement et de leur rôle croissant, on a également ajouté au corpus bon nombre de gratuits gays parisiens dans les années 2000 : ils composent une cinquantaine de numéros sur la période 2003-2006 issus des différents titres (*Mâles à bar*, [e.m@le](mailto:e.m@le), *Baby Boy*, *Sensitif*, *Garçons !* et *Wesh City*). Un corpus d'environ 1300 documents a ainsi été mobilisé comme archives pour la période 1979-2006. La construction du propos est plutôt thématique mais rend compte des évolutions chronologiques qui font en partie écho aux transformations observées dans le chapitre précédent, non sans certains décalages et certaines nuances.

Dans une première section, on montrera comment le quartier est présenté comme le support d'une conquête de l'espace par les gays dans un environnement socio-spatial bien particulier. C'est essentiellement la presse gay qui met en scène cet investissement inédit d'un quartier central présenté comme « populaire » et « authentique », surtout dans les années 1980. Les images du Village et du Marais se construisent ainsi à travers celle d'une aventure identitaire et à partir de ressources urbaines et sociales spécifiques aux environnements dans lesquels ils se localisent. De ce point de vue, la découverte du quartier par les gays s'appuie, en partie, sur des éléments du passé local et de l'environnement socio-spatial qui « renaissent » sous un jour nouveau et participent à une forme de mythologie de la conquête pionnière qui se prolonge au cours des années 1990. Dans une deuxième section, on montrera comment se construit aussi parallèlement l'image d'un quartier à la mode, en particulier du milieu des années 1980 au milieu des années 1990. Ce rapport à la mode se nourrit d'une image alternative progressivement infléchie par un engouement médiatique sans précédents de la presse gay, mais aussi de la presse généraliste par la suite. Au-delà de ces décalages temporels, ce processus illustre une tension progressive entre l'alternative et le conformisme : les deux quartiers sont valorisés pour leur caractère « hors-normes » (lieux, populations, modes de vie) mais cette valorisation institutionnalise et normalise paradoxalement les formes de la marginalité pour les ériger en mode, tendance et normes socioculturelles. On montrera, dans une troisième section, comment une critique tous azimuts du Village et du Marais apparaît depuis la fin des années 1990. Elle existe bien avant mais s'amplifie alors à travers des thématiques variées (embourgeoisement, conformisme, entre-soi et communautarisme) dont l'analyse converge vers une dénonciation de certains effets de la normalisation et de la gentrification. L'idéalisation d'un passé révolu, la dénonciation des logiques économiques, le sentiment

d'envahissement illégitime et le discours de la fuite montrent comment les gays interviennent symboliquement comme acteurs de la gentrification et producteurs de ses images.

## 1. Des ressources locales réhabilitées.

---

Le Village et le Marais font leur entrée dans la presse gay spécialisée au tout début des années 1980, accompagnant et renforçant leur nouvel attrait commercial. Cette entrée se mesure à travers différents indicateurs : mention ou publicité de lieux gays situés dans le quartier, évocation ponctuelle du quartier, articles lui étant spécifiquement consacrés. Ces mentions prennent place dans une thématique plus générale, déjà très présente dans la presse gay : celle de l'espace, étroitement lié à la question de l'émancipation individuelle et collective des gays. Pendant près de trente ans, le Marais et le Village apparaissent comme les supports d'une conquête spatiale et sociale dont plusieurs aspects rencontrent les logiques de revalorisation symbolique d'un espace, inhérents aux processus de la gentrification : mise en scène d'une migration inédite, valorisation du populaire et de l'authentique, de l'histoire et de la vie sociale locale, construction d'une mythologie du quartier.

### 1.1. Images du quartier-ressource : à la conquête de l'espace...

La question des lieux, décisive dans les cultures homosexuelles (chapitre 2), n'est pas vraiment nouvelle à la fin des années 1970. La recension lieux gays et la différenciation spatiale des modes de vie gays selon les espaces (villes, pays) intéressait déjà la revue *Arcadie* dans les années 1950-60 (Jackson, 2009). Mais, de manière générale, on reste frappé par la place centrale du thème général de l'espace dans notre « corpus gay ». Ses occurrences convergent vers une préoccupation relativement concrète, « où vivre son homosexualité ? » et se double souvent d'une injonction à la visibilité collective passant par l'investissement et l'appropriation de l'espace physique. Ces questions sont d'autant plus décisives en début de période que l'homosexualité reste alors fortement contrainte par la loi et les normes sociales à Montréal et à Paris. Le traitement des thèmes spatiaux est donc abondant dans *Gai Pied* et *Le Berdache* dès la fin des années 1970 : il parcourt en réalité toute la période avec comme focalisation centrale le quartier gay comme ressource sociale à investir, puis comme territoire devenu le « nôtre » et qu'il s'agit de préserver.

Les deux quartiers apparaissent ainsi dans la presse gay du début des années 1980 comme des réponses nouvelles aux questions traitées par la presse gay : « où vivre son homosexualité ? » et « où sont les homosexuels ? ». Ces questions y trouvent en général différents types de réponse. Un premier type renvoie à une rubrique traditionnelle et omniprésente dans la presse gay, celle des annuaires et index de lieux gays souvent associée aux plans et cartes « gays » des villes évoquées. On la retrouve d'ailleurs dans les magazines gays d'aujourd'hui à Paris et Montréal. Elle recense les lieux gays, les commerces labellisés, mais aussi les lieux de drague extérieurs. Dans *Gai Pied*, comme dans *Fugues* ou *Le Berdache*, cette préoccupation spatiale se matérialise dès le début des années 1980 par l'abondance des cartes et des plans que l'on retrouve pour longtemps insérés dans des reportages sur une ville ou en fin de magazine. On y dessine la géographie homosexuelle de plusieurs métropoles occidentales, dont certaines sont présentées comme des « villes gays ». Dans notre corpus, San Francisco et New York tiennent le haut du pavé jusqu'à la fin des années 1990. La presse québécoise y ajoute Vancouver, et Montréal elle-même, à partir du milieu des années 1980. La presse française célèbre aussi Montréal et certaines capitales européennes comme Londres, Berlin ou Amsterdam (illustration 1).

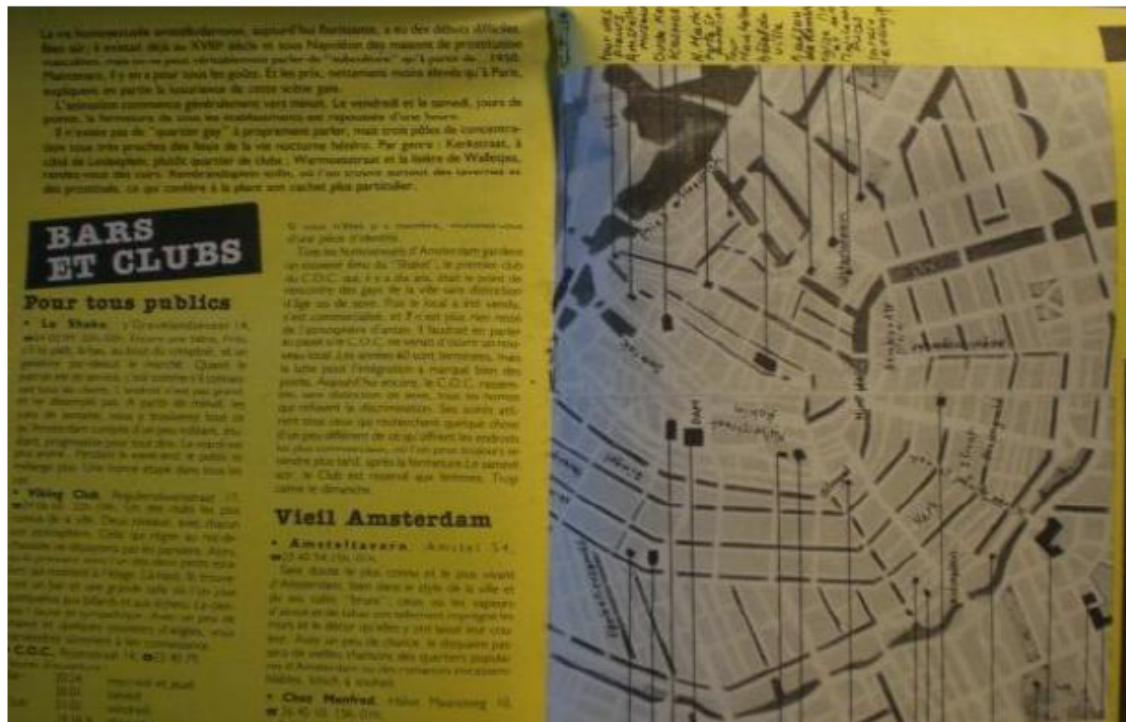


Illustration 4 : Le plan gay d'Amsterdam, *Gai Pied*, n°28, 1981.

L'espace trouve aussi deux occurrences singulières à travers le thème des vacances et celui de la vie quotidienne et résidentielle des gays. Les reportages de type touristique sur les métropoles « les plus gays » sont abondants et fournissent des informations pratiques pour un séjour touristique (compagnies aériennes, hôtels, bars gays, loisirs, budget, informations météorologiques). Se construit alors une géographie touristique gay internationale où l'urbain et certaines localisations littorales (Key West ou Provincetown, aux Etats-Unis, Mykonos en Grèce) jouent un rôle central (Jaurand, 2005). Cette géographie évolue avec le temps : très occidentale et très urbaine dans les années 1980, elle intègre des destinations plus exotiques, plus ensoleillées et plus variées dans les années 1990 (Floride, Bali, Asie, Caraïbes, Japon). Le cadrage choisi est toujours celui d'une destination où être gay et être en vacances se conjuguent harmonieusement : l'espace vacancier est celui d'un ailleurs ou d'un eldorado où les normes sociales se relâcheraient au moins provisoirement. Mais l'espace est aussi celui du quotidien avec lequel les gays doivent composer. Dans les années 1980, ce quotidien est présenté de manière hostile et peu encline à accepter l'homosexualité, y compris en milieu urbain. Dans ce contexte, *Gai Pied* propose de nombreux reportages sur des villes ou des régions françaises dont on évalue le caractère plus ou moins accueillant et propice. Malgré l'hégémonie parisienne, les grandes et moyennes villes françaises retiennent l'attention : Lyon, Lille, Nantes, Toulouse, mais aussi Tours, Montpellier, Orléans et Le Mans sont passées au crible. Outre les index de lieux, des témoignages d'habitants gays mettent en mots et en images leurs modes de vie pour saluer par exemple le précoce « *engayissement de Lille* » (*Gai Pied*, n°8, 1980), les qualités du Languedoc (« *Vivre en Languedoc : 6000 gays au soleil !* », *Gai Pied*, n°139, 1984) ou l'effervescence de la vie gay lyonnaise (« *Gay Lyon pétille !* », *Gai Pied*, n°245, 1986). Cet intérêt pour les dimensions spatiales des modes de vie gay persiste dans les années 1990 dans *Illico* et dans *Télu*. Il apparaît cependant moins centré sur les difficultés ou facilités à vivre son homosexualité dans tel espace, et davantage focalisé sur l'équipement en bars, commerces et activités festives de telle ou telle ville. Ce type de reportages est plus

rare dans la presse montréalaise: l'ailleurs favorable y prend les contours de San Francisco, New York et Vancouver, mais la géographie du Québec et la plus grande visibilité des gays montréalais dès le début des années 1980 focalisent l'attention sur Montréal elle-même, la ville faisant d'ailleurs l'admiration récurrente de la presse française fascinée par « *nos potes québécois* » et leur « *Village de l'Est : 100% gay* » (*Gay International*, n°39, 1988).

Dans les années 1980, l'espace apparaît à travers la quête d'une ville, d'une région ou d'un lieu « autre » où l'homosexualité serait quantitativement présente et surtout plus facile à vivre. Cet ailleurs recherché constituerait une ressource inscrite au cœur des questionnements identitaires collectifs et des trajectoires individuelles. Objet d'une quête plus ou moins située, ce « lieu » conjugue les hétérotopies foucaaldiennes aux revendications militantes homosexuelles de l'époque. Surtout, l'échelle intra-urbaine apparaît comme une nouveauté des années 1980.

Le Marais et le Village émergent dans cette constellation des espaces du possible, avec, en plus, l'attribut de la nouveauté que signale l'abondance des termes « *nouveau* », « *naissance* » ou « *arrivée* » mobilisés dans les années 1980-84. Pour la dénomination, il faut attendre les années 1983-84 pour voir le terme « *Marais* » se généraliser et se stabiliser dans *Gai Pied*, l'appellation « *Village* » étant systématisée dès les années 1981-82 en référence au cousin new-yorkais du West Village. Au début des années 1980, cependant, la presse gay repère bien du « nouveau » dans le centre de Paris et dans l'Est montréalais :

**« Quant au Marais, avec ses vieilles demeures, il est devenu depuis quelques années le centre de la vie gay parisienne, supplantant Saint-Germain des Prés et la rue Sainte-Anne. C'est là que sont nés les premiers bistrotts ouverts de jour » (*Gai Pied, Guide de Paris, 1981*) « C'est tout nouveau et c'est à l'Est. ! Les gays de Montréal auront, eux aussi, leur Village, bien loin des bars de l'Ouest » (*Le Berdache, 1981*)**

Ces espaces sont d'abord valorisés parce qu'ils sont...nouveaux et s'opposent aux traditions et aux habitudes prises dans les anciens secteurs gays nocturnes de la ville (chapitre 4). On a encore besoin d'insister alors sur leur localisation : précise et bien délimitée à Montréal, elle est d'abord plus floue à Paris et oscille pendant les années 1980 entre « *les Halles, nouveau cœur de Paris* » et « *le quartier qui monte, Bastille* » (*Gay International*, n°37, 1987). Ces deux quartiers retiennent autant l'attention que le Marais lui-même, qui s'intègre à une renaissance globale du centre de Paris, pendant une décennie :

**« A l'Est, le Marais, forteresse gruyère et ses bars, au centre, le trou des Halles et ses boîtes à baise [...] Les gays sont devenus les nouveaux rats des Halles » (*Gai Pied, n°46, 1982*) « Aujourd'hui dans le quartier des Halles, les hommes vivent jour et nuit. Ces 3 ans ne sont qu'un début, vous n'avez pas encore tout vu ! » (*Gay International, n°1, 1984*). « Le branché Bastille est au cœur des nouvelles tendances de la scène gay, plus moderne et plus alternatif encore que les pédés des Halles » (*Gai Pied, n°229, 1986*)**

Une autre image importante mise en avant par la presse gay est le statut du quartier-ressource, à conquérir, devenant progressivement un territoire acquis aux gays. Cette thématique prend deux formes en grande partie successives : d'abord l'image de la conquête d'un espace dans les années 1980, puis celle d'un territoire acquis dans les années 1990. La mobilisation du quartier comme ressource collective est néanmoins inégale : dans le Village, elle est mise en avant explicitement et le quartier semble acquis comme territoire spécifique beaucoup plus tôt qu'à Paris. Dès le milieu des années 1980, *Fugues* voit dans le Village un espace inédit où les modes de vie gays se déploient librement

et donnent le ton dans un quartier symbolisant l'émancipation homosexuelle québécoise. Dans la presse québécoise, au milieu des années 1980, il est sans cesse question de « *notre quartier* », « *notre Village* ». Face aux critiques de certains observateurs, *Fugues* explique très tôt que « *nous avons simplement conquis notre lieu de vie et notre espace de liberté* » (*Fugues*, Novembre 1985). Les descriptions du Village enregistrent et promeuvent la conquête de modes de vie dans un éloge des évolutions du quartier mobilisant le lexique de la fierté, traduction francophone de la « *pride* » anglo-saxonne, encourageant les gays à sortir du placard pour investir l'espace public et s'y rendre visible :

**« Le Village est bien sûr réputé pour ses nombreux bars, brasseries et tavernes, pour ses différents nightclubs où l'on peut s'éclater tranquillement [...] De plus en plus, le Village regorge de boutiques diverses, propres à satisfaire vos goûts et vos besoins. On en est pas peu fier »** (*Fugues*, Août 1986)

La revue déplore fréquemment les remises en cause ponctuelles de la présence gay dans le quartier. Les heurts opposant manifestants gays et forces de police sont peu fréquents mais largement relayés par la presse gay et par la presse généraliste. Le quartier du Village est devenu en quelques années l'image d'un « *nous* » homosexuel qu'il faudrait pouvoir encore « *nettoyer* » complètement des traces du « *eux* » :

**« C'est beau, c'est fun, Montréal a un village gai, c'est réjouissant, mais...peut-on se réjouir autant ? [...] Que dire de notre beau quartier avec ses faux « *straights* » ou ses faux gais de la rue Champelain entre Sainte-Catherine et René Lévesque qui vendent tout ce qui peut se vendre ? [...] Notre tolérance a des limites, cette masse de provocation pourrait-elle tourner en violence ? Pour moi, une des solutions à ce fléau, c'est d'avoir des policiers-patrouilleurs à pied dans nos rues et surtout aux endroits les plus stratégiques de notre quartier. Et pourquoi pas des policiers gais qui connaîtraient mieux notre milieu ? Cela éviterait certaines « *confusions* » ! On en parle déjà beaucoup, mais...à quand le grand nettoyage ? »** (*Fugues*, Février 1991)

Les années 1990 entérinent définitivement ce caractère du Village et l'idée qu'il constitue un espace spécifique au cœur de la ville. Dès les années 1980, cette image de la conquête n'est pas seulement mise en scène par la presse gay : la presse généraliste montréalaise signale, elle aussi, un grand déménagement qui nourrit l'image de la conquête spatiale des gays en mettant l'accent sur les liens entre naissance d'un quartier gay et émancipation plus générale des homosexualités occidentales. L'image du « *réveil* » est récurrente dans la presse généraliste montréalaise, beaucoup plus prolixe que son homologue parisienne à ce sujet. L'exemple le plus frappant est la Une de *La presse* du 18 Mars 1984 : « *Les gais déménagent. De l'ouest au « Village de l'est »* », suivie d'un article décrivant l'émergence d'un nouveau secteur gay supplantant le secteur traditionnel de l'Ouest. Trois ans plus tôt *La presse* avait déjà consacré un long dossier au quartier de Castro à San Francisco, « *Les homosexuels ont conquis leur place à San Francisco* » (*La presse*, 7 Juillet 1981), soulignant l'influence de l'installation des gays sur les destinées du quartier et sur l'évolution des représentations de l'homosexualité aux Etats-Unis. À Montréal, l'image de la conquête collective n'est donc pas seulement nourrie par la presse gay, mais aussi par une presse généraliste à l'audience plus large. Cette image se confirme et s'enracine au début, puis au cours des années 1990. La presse généraliste choisit des titres significatifs pour aborder le sujet : « *Un ghetto gai à Montréal ?* » (*Le Journal de Montréal*, 24/06/1986), « *Maîtres de la rue* » (*La presse*, 22/07/1990), « *Un pouvoir gai ?* » (*Le Devoir*, 31/10/1992) décrivant l'appropriation d'un espace par des commerces gays et la fréquentation croissante du



quartier par les gays. De son côté, la presse gay multiplie alors les articles, dossiers et Unes sur le Village gai. Les années 1994-1998 constituent la période la plus fournie et la nouveauté a cédé le pas à des images devenues « classiques » du Village gai, approprié en quelques années par les gays. *Fugues* relaie et développe cette image avec ses titres d'article « *le Village est là pour rester !* » (*Fugues*, Décembre 1995), « *Après la croissance, la consolidation* » (*Fugues*, Août 1996) ou ses numéros spéciaux focalisés sur le Village (« *Montréal : la mecque rose d'Amérique ?* », Juillet 1995 ; « *Diversités : la fête bat son plein dans le Village* », Juin 1998).

L'image de l'appropriation spatiale et de la conquête d'un territoire est présente dans la presse gay française mais apparaît nettement plus fragile et peine visiblement à égaler les processus nord-américains. Au début des années 1980, en France, « *les homosexuels n'ont encore aucun territoire, si bien que leurs revendications flottent désespérément dans l'utopie* » (*Gai Pied*, n°6, 1979) et, malgré une visibilité nouvelle dans le centre de Paris, le constat est sans appel au milieu de la décennie :

**« La scène gay française ne forme pas un monde à part, à l'inverse de la scène gay américaine. Il n'y a pas de ghetto homosexuel à Paris. Le Marais n'est pas Greenwich Village, la rue Vieille du Temple n'est ni Christopher Street, ni Castro Street [...] La culture gay française est moins bouillonnante, moins créative, moins visible que la culture gay américaine ; par contre, en France, les gays sont mieux acceptés, plus intégrés, ils ont un pouvoir plus étendu »** (*Gai Pied*, n°127, 1984)

Pour *Gai Pied* et ses successeurs, cette idée devient refrain : en France, y compris à Paris, aucun quartier ne parvient à rivaliser avec les quartiers gays nord-américains. On souligne bien des formes de conquête de l'espace urbain convergeant vers le Marais : il y a bien ici un embryon d'appropriation spatiale et le Marais « explose » alors médiatiquement au milieu des années 1990 comme un quartier qui permet de vivre son homosexualité au grand jour et de manière pratique. Pourtant, il ne parvient apparemment pas à devenir une ressource collective investie symboliquement comme un support politique homosexuel, terreau d'une identité communautaire bien définie, malgré les injonctions de *Têtu* ou d'*Illico* dans les années 1995-1999. *Têtu* lance par exemple un appel électoral en 1997, en vue des élections municipales de 2001 : « *Inscrivez-vous sur les listes électorales du 4<sup>ème</sup> !* » (*Têtu*, n°14, 1997). En réalité, l'image du « *quartier communautaire* » est surtout mobilisée pour souligner l'absence d'un tel modèle dans le cas parisien. De plus, la conquête du Marais tarde à dépasser le cadre médiatique de la presse gay. Si la presse française généraliste enregistre l'émergence d'un quartier gay, elle le fait relativement tard en l'évoquant abondamment dans les années 1998-2002 (*Le Parisien*, *Le Nouvel Observateur* ou *Libération*). Ce traitement apparaît tardif au regard des processus déjà en cours et de la plus grande réactivité de la presse québécoise. L'investissement du Marais comme ressource identitaire est d'ailleurs un sujet beaucoup moins consensuel en France qu'au Québec, y compris chez les gays eux-mêmes. Les dangers et risques de la constitution d'un territoire homosexuel sont davantage et beaucoup plus tôt soulignés dans la presse gay parisienne qu'à Montréal, qui focalise moins son attention sur ce type d'effets pervers. Malgré ces écarts, la seconde moitié des années 1990 reste marquée par la thématique de l'acquis territorial au moment même où les gays sont en passe de conquérir des droits sociaux nouveaux. Elle apparaît ensuite massivement dans la presse généraliste relatant a posteriori ce mythe de la conquête. Le quartier représente alors le réceptacle spatial de la libération sociale de la condition homosexuelle en France, ses pionniers devenant des visionnaires (chapitre 4) :

**« Concentration maximale autour de la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie après l'inauguration du Central, le seul hôtel 100% gay de la capitale, avec un bar au rez-de-chaussée. Son propriétaire, un Anglais arrivé en France en 1975, a rapidement flairé le potentiel de ce secteur situé au cœur de la capitale et à l'époque l'un des moins chers : J'avais senti que ce serait le point central du Marais, confie Maurice Mc Grath, architecte de formation. » (Le Nouvel Observateur, 12/05/2005) « Un quartier historique qui a accompagné l'évolution de la société, et une libération » (Le Nouvel Observateur, 12/05/2005)**

Le Marais et le Village émergent ainsi dans un contexte de focalisation de la presse gay sur un espace investi symboliquement et traditionnellement présenté comme libérateur. Au regard de cette tradition, le quartier gay apparaît comme une ressource spatiale mobilisée à deux échelles. Du point de vue individuel, il permet l'épanouissement nouveau de modes de vie gays pour des individus dont l'orientation sexuelle serait par ailleurs stigmatisée. Du point de vue collectif, il devient progressivement un espace conquis et une assise spatiale pour la communauté gay. Ce deuxième aspect est plus présent et plus structurant dans les représentations du Village que dans celles du Marais, dans la presse gay, comme dans la presse généraliste. Cette manière d'envisager le quartier gay est cependant décisive dans les années 1980-90 et renforce l'attrait d'espaces renaissant où l'identité homosexuelle serait réhabilitée par son implantation au centre. À cet égard, le processus symbolique de revalorisation d'une image de quartier inhérent à la gentrification apparaît en filigrane puisque la gentrification repose notamment sur cette image du quartier comme ressource sociale à investir pour des groupes sociaux particuliers dont le statut social est renforcé par un tel investissement (Bidou, 1984 ; Collet, 2008). Cette manière de mettre en scène le quartier comme bénéfique symbolique repose souvent sur sa localisation au centre et sa capacité à créer un lien de solidarité par la co-présence. Elle constitue souvent une ressource compensatoire lorsque d'autres font défaut sur d'autres scènes sociales, professionnelle ou économique notamment (Chicoine, Rose, 1998 ; Bidou-Zachariasen, 2008 ; Collet, 2008). Dans le cas des gays, cette mise en scène d'une valeur sociale du quartier est infléchie par deux questions proprement homosexuelles : d'une part, une logique de compensation qui fonctionne au regard de l'orientation sexuelle stigmatisée des individus, d'autre part, une mythologie du rôle émancipateur de l'espace déjà ancienne dans les cultures homosexuelles.

## **1.2. Les attributs du quartier et leur valorisation.**

Les images de la conquête du quartier sont étroitement liées au cadre socio-spatial dans lequel elles apparaissent. La manière dont les espaces investis sont décrits par la presse gay renvoie également à des données du cadre socio-spatial dépassant la seule présence gay et contribuant à la valorisation d'ambiances pourtant peu attractives a priori à la fin des années 1970.

### **1.2.a. L'authenticité du populaire comme exotisme.**

Les images du Marais et du Village se construisent aussi à partir des propriétés initiales des deux quartiers, notamment à travers la thématique du populaire et de l'authenticité, surtout dans les années 1980. Dans cette première période, l'image de quartiers populaires et de lieux et de relations sociales authentiques, semble produire un univers exotique valorisé, comme si l'on cherchait et découvrait ici les vertus d'une sociabilité populaire, la simplicité et la chaleur des lieux d'antan, l'originalité de la mémoire locale. Ces images ressemblent à



s'y méprendre aux discours typiques de gentrificateurs investissant un quartier populaire. Cet aspect de la mise en scène du quartier nous paraît crucial dans la mesure où il converge, une fois de plus, vers un processus typique de la gentrification.

Au début des années 1980, les aspects populaires d'un quartier sont généralement valorisés par la presse gay : on y apprécie les populations locales appartenant à des métiers manuels, les familles du quartier et l'authenticité des lieux d'antan. Ce constat est frappant dans *Gai Pied* y compris ailleurs qu'à Paris, par exemple à Barcelone et à Lyon. On décrit « un vent de folie sur les Ramblas, lieu populaire où les folles côtoient les familles du quartier » (*Gai Pied*, n°38, 1982) et « à Lyon, ça bouge sur les Pentes populaires de la Croix-Rousse ! » (*Gai Pied*, n°160, 1985). Or, le Marais et le Village possèdent, eux aussi, cet attribut de quartier populaire. Il fait précisément le charme et l'attrait de certains lieux qui s'y localisent. Au *petit bar*, situé 75, rue des Archives, on relève « un arrière goût de routiers, des ouvriers du quartier plus virils que jamais » (*Gai Pied*, n°39, 1982). Une série de restaurants du Marais est régulièrement mentionnée au cours des années 1980 pour son décor « un peu vieillot » et « l'ambiance chaleureuse et populaire » qu'on y découvre : c'est le cas du *Rocher de Cancale* et du *Gai Moulin* dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement, du *Mess* et surtout de *Mélodine* dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement dont on apprécie « les tables en formica » et, grâce à qui, « inviter un mec à dîner n'est plus un problème pour un smicard » (*Gai Pied*, n°46, 1983). Au début des années 1990, alors que le Marais n'est plus un quartier « populaire », on valorise encore, dans *Illico* par exemple, les rares résidus d'un passé révolu :

**[Au sujet du Mic-Man] : « Ce cadre à l'ambiance très familiale qui rappelle parfois avec nostalgie l'époque du Village » (Illico, n°14, 1992) [Au sujet du Swing] : « Une déco années 60, un cachet authentique et bien particulier, un endroit comme on n'en fait plus » (Illico, n°14, 1992) « Le Palmier Zinc a gardé son look de vieux resto de quartier. Tout près des Halles, les camionneurs venaient y retrouver les putes ! Cela donne un charme certain à l'endroit, même si depuis la clientèle comme le quartier ont bien changé [...] Gays et branchés le soir, employés de bureaux et commerçants à midi » (Illico, n°15, 1992)**

Pour la presse gay, le thème du populaire est associé à trois vertus principales. Il est d'abord investi d'une dimension sexuelle où la virilité de l'ouvrier, le fantasme du routier et l'image de la prostituée font résonner l'imaginaire sexuel homosexuel et les caractéristiques sociologiques d'un quartier. Les références à la prostitution et aux itinérants du Village dans la presse gay montréalaise fonctionnent sur un registre similaire, mais y ajoutent la dimension marginale. Le populaire est aussi investi dans les années 1980 d'une dimension contestataire qui fait écho, d'une part à la force du militantisme homosexuel québécois, d'autre part au caractère militant de *Gai Pied* en France. Ainsi, l'aspect populaire d'un lieu ou d'une catégorie de population semble davantage valorisé que les figures de la bourgeoisie, le fait de revendiquer quelque chose davantage souhaitable que le fait de vivre un « bonheur tranquille » :

**« Fini le temps des revendications, les gays préfèrent leur bonheur tranquille du Marais » (Gai Pied, n°352, 1989) « Ces bourgeois gays, bien rangés, qui possèdent un loft à Bastille et une garçonnière dans le Marais » in « Je ne suis pas un gay, je suis une pédale » (Gai Pied, n° 537, 1992)**

En tant qu'opprimés parmi d'autres, les gays peuvent encore trouver ponctuellement, dans les années 1980, des éléments d'identification dans les cultures ouvrières notamment à travers ce thème de la contestation. Ces convergences déjà constatées dans d'autres

contextes (Castells, 1983 ; Grésillon, 2000) apparaissent dans *Gai Pied* et marquent profondément le discours de la presse gay québécoise au moins jusqu'au début des années 1990 (chapitre 4). On célèbre dans *Fugues* les nombreux événements festifs organisés dans le Village depuis le milieu des années 1980 : il y aura certes des manifestations et des festivals colorés dans les années 1990 n'ayant plus grand chose à voir avec des fêtes populaires de quartier, mais il existe aussi des événements typiques de la culture populaire québécoise réinvestis par les bars et les associations gays du Village dès cette époque. C'est le cas de la Fête de la Saint-Jean<sup>37</sup> faisant la Une de *Fugues* en 1989 ou des épluchettes de blé d'inde<sup>38</sup> organisées régulièrement dans le quartier depuis le milieu des années 1980. Enfin, la valorisation du populaire est étroitement liée à celles de l'authenticité et de la convivialité des relations sociales. La manière dont la presse gay associe l'émergence du Marais et du Village à la convivialité des ambiances fait écho à la sociabilité des familles populaires qui y vivent encore au milieu des années 1980. Rappelons ici le rôle de la description des établissements : souvent, ils sont présentés par les prénoms de leur gérant selon une familiarité accentuée par les photographies et l'utilisation du « vous » adressé aux lecteurs. Ainsi, « *Jean-Claude et Jacky vous attendent au Manuscrit* » (*Gai Pied*, n°44, 1982) alors que « *Gérard et Philippe vous accueillent aux Jardins du Marais, au cœur de la rue Charlot* » (*Gai Pied*, n°54, 1983). Cette pratique est également manifeste dans le Village : en parcourant les pages de *Fugues* à l'époque, on identifie par les photographies et la mention des prénoms, un ensemble de personnages et de relations sociales localisées qui produisent l'image d'un quartier convivial où l'on connaît et finit par reconnaître les gens que l'on croise. Des personnages du quartier deviennent progressivement omniprésents dans la presse gay : il s'agit souvent de gérants d'établissements gays, mais aussi de simples employés suivant le fort turn-over des établissements depuis la fin des années 1980. Parallèlement, certains artistes et certains clients au départ anonymes deviennent eux aussi des figures locales connues et reconnues dans le quartier.

Dans le cas du Marais, on citera le cas de Victor, rencontré en cours d'enquête, puis interrogé en entretien. Victor avait d'abord été repéré dans la presse gay de la fin des années 1990 par son omniprésence dans les photos et les événements recensés dans le Marais. Un entretien a ensuite été réalisé, notamment parce que Victor avait été, dans les années 1990, serveur et animateur de soirées au *Piano Zinc*, établissement qui nous intéressait beaucoup. Né en 1964, Victor est issu d'un milieu populaire provincial qu'il quitte en 1983, pour venir étudier les beaux-arts à Paris, mais surtout pour entamer une carrière dans la chanson. Il fréquente alors les cabarets de Pigalle et les premiers bars gays du Marais et devient serveur au *Piano Zinc* en 1987, puis chanteur régulier et animateur de soirées dans cet établissement. Victor construit alors sa sociabilité et sa vie professionnelle autour de ce lieu, puis par extension autour des lieux gays du Marais. Son parcours illustre la manière dont le quartier et sa représentation par la presse gay ont pu constituer les ressources socio-spatiales d'une notoriété atypique venant infléchir une trajectoire sociale. Il apparaît omniprésent dans les photographies des soirées et des événements de la nuit gay depuis la fin des années 1990 et anime aussi des soirées dans d'autres lieux gays du Marais, notamment le mardi cabaret au *Gai Moulin*. Victor est d'ailleurs par la suite rédacteur d'une éphémère rubrique « *Au temps de Victor* » dans *Marcel*, gratuit gay des années 2000, dans laquelle il célèbre et raconte des lieux gays d'antan. Il est ainsi représenté comme une figure

<sup>37</sup> Il s'agit de la fête nationale du Québec, célébrée le 24 Juin et dont les dimensions identitaires et contestataires sont renforcées depuis les années 1970.

<sup>38</sup> Fêtes traditionnelles familiales québécoises et rurales autour du maïs.

« *authentique* » et « *gay* » du quartier, authenticité qu'il cultive par son métier de chansonnier et d'animateur de soirées cabaret qui font revivre, le temps d'une soirée, des ambiances du passé. Victor illustre ainsi la mise en scène de relations sociales authentiques et intenses dans les limites du quartier gay.

Cette image reste fortement mobilisée dans la presse gay parisienne depuis la fin des années 1990 : des supports plus récents comme *Mâles à bar*, *Wesh City*, *Sensitif* ou *Garçons !* rejoignent *Illico* en proposant des pages entières de photographies prises lors des soirées et des événements se déroulant dans le Marais. Nous n'avons pas exploré davantage cette piste, mais on pourrait reconstruire ici la mise en scène des réseaux de la notoriété gay locale fonctionnant comme un « milieu » social et spatial. Dans les années 1980, on ne compte plus par ailleurs les anniversaires célébrés dans le quartier et dans les lieux gays du Village ou du Marais : on annonce ainsi l'anniversaire de Francis ou de Claude, auquel « *vous êtes invités* » (c'est-à-dire le lecteur), une photo accompagnant souvent l'annonce ou la publicité. Dans les années 1990, on célèbre également des anniversaires dans le Marais : ceux des employés des bars et ceux des établissements eux-même (le *Central*, le *Quetzal* ou le *Cox* notamment). Ces différents éléments participent à l'image d'un réseau d'interconnaissances fortement localisé, convivial et accueillant. On se rapproche bien souvent de l'image du quartier-village chère aux gentrificateurs et également valorisée par les gays. On joue de fait sur le terme « village » qui renvoie dans le corpus aux quartiers gays new-yorkais (West Village puis East Village), au quartier gay de Montréal lui-même et au célèbre premier bar gay du Marais, *Le Village*. Au-delà du terme même, c'est bien la recreation d'un lien social de proximité et de réseaux étroits de sociabilité qui est mise en scène dans les deux quartiers : au cœur de métropoles de taille mondiale, ces relations sociales semblent intenses, chaleureuses et authentiques.



*Illustration 5 : Publicité pour le Village (Paris), diffusée dans Gai Pied au début des années 1980.*

L'image des quartiers du Marais et du Village est ainsi fortement associée à leur caractère populaire. Rappelons qu'il marque effectivement la sociologie du Marais du XIX<sup>ème</sup> siècle jusqu'aux années 1960 et qu'il correspond bien au profil sociologique du secteur du Village. Cette valorisation du populaire est essentiellement perceptible dans les années 1980. Elle s'estompe au milieu des années 1990 : d'autres valeurs s'affirment dans la presse gay alors que les traces du populaire ont quasiment disparu du Marais et semblent fragilisées dans le Village. Pour autant, en investissant les composantes populaires de l'histoire et de la sociologie de ces deux quartiers, la presse gay se réapproprie ici des ambiances et des symboles en les réhabilitant et les revalorisant. Elle semble en faire un élément relativement exotique dans l'espace urbain parisien et montréalais des années 1980, mais d'autres qualités du quartier sont aussi investies comme support d'une réanimation et objet d'une revalorisation patrimoniale, culturelle et plus largement sociale.

### 1.2.b. Histoire et culture: redécouvrir le quartier ?

Si le caractère populaire du quartier participe à une forme de retour aux sources au centre-ville, plusieurs attributs du Village et du Marais sont également valorisés par la presse gay comme les leviers possibles d'une réanimation à laquelle les gays sont invités à prendre une part importante en découvrant ou redécouvrant le quartier.

La rhétorique de la découverte occupe une bonne partie des années 1980, en particulier dans le Marais, objet de surprises et d'injonctions à la déambulation. Les qualités mentionnées renvoient à différents aspects, aux lieux gays eux-mêmes, mais pas seulement. Le Marais est notamment valorisé pour ses qualités architecturales, ses rues et son patrimoine historique. C'est le cas de la rue des Francs-Bourgeois, « *une rue splendide et pittoresque qui relie les Halles au nouveau quartier qui monte, Bastille* » (*Gai Infos*, n°37, 1987). Les hôtels particuliers du Marais, « *ses vieilles demeures* » et leurs cours intérieures sont fréquemment évoqués (notamment l'hôtel Salé abritant le Musée Picasso) donnant notamment un « *charme atemporel* » au *Fond de Cour*, célèbre restaurant gay de la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie (*Gai Pied*, n°223, 1986). Dans les années 1980, l'investissement du Marais par les gays a beau être nouveau, il se nourrit de l'ancien et du cadre urbain exceptionnel d'un quartier historique du centre de Paris. Qu'il soit découvert ou redécouvert, il est valorisé pour son patrimoine selon une logique déjà visible du côté de certains commerces et redoublée ici par les représentations médiatiques. Cet élément est d'ailleurs mentionné aussi par la presse généraliste à peu près à la même époque, sans qu'on y repère encore les gays. La mobilisation de l'Histoire prend alors deux formes différenciées : mobilisation d'un passé populaire et mobilisation, ici, d'un passé, plus ancien encore, associé au luxe aristocratique et à la valeur exceptionnelle du bâti déjà en cours de réhabilitation.

La presse gay québécoise est moins prolixe sur les qualités du cadre urbain du Centre-Sud, sans doute moins valorisantes *a priori*. Les deux quartiers partagent cependant la qualité de la disponibilité et le fait qu'ils soient encore peu fréquentés renforcent apparemment leur intérêt et leur attrait. Le Village est décrit comme étant longtemps resté « *tranquille* » ou « *paisible* » mais l'heure est au « *réveil de l'Est, après des années de ron-ron* » (*Fugues*, vol.2, n°8, 1985). Les photographies et la description des terrasses du Village offrent en été l'image d'un lieu paisible, calme et agréable où les affres de la vie urbaine semblent s'arrêter pour un temps. Les numéros d'été de *Fugues* nourrissent cette image dans les années 1984-87 : à l'été 1987, le magazine consacre un dossier « *Spécial dehors* » aux terrasses du Village.

**« Sur Amherst, les garçons vont dîner à La Garçonnière sur la terrasse arrière et découvrent un jardin paisible, un petit brin de campagne en plein Village » (Fugues, vol.4, n°5, Août 1987).**

Les différents attraits des deux quartiers s'inscrivent dans une rhétorique de la découverte alimentée par l'importance des reportages et des récits à la première personne de soirées et de nuits passées dans le quartier prenant la forme de circuits. Leurs étapes ressemblent à des déambulations aléatoires jusqu'au milieu des années 1980<sup>39</sup> puis tendent à constituer des circuits-types aux étapes « *incontournables* » et progressivement balisées.

Ces étapes intègrent certes des bars gais mais aussi, et massivement, des lieux culturels. Le Village et le Marais sont présentés d'ailleurs comme des quartiers très culturels, quand bien même leur équipement réel en lieux culturels reste relatif au regard de Paris et Montréal dans leur ensemble. Il s'agit alors de découvrir dans le Marais des lieux culturels variés, qu'ils soient récents ou plus anciens, tels ses musées, ses galeries d'art (3<sup>ème</sup> arrondissement) et ses cafés-théâtre. Cette valorisation dépasse largement les lieux gays et depuis le milieu des années 1980, le Marais est surreprésenté dans les agendas culturels de *Gai Pied* et de *Gay Infos*. Les lecteurs sont invités à fréquenter le nouveau musée Picasso et découvrir l'hôtel Salé qui l'abrite, à découvrir aussi les expositions du Centre Pompidou, les galeries du Perche et celle de Vivane Esolers (3<sup>ème</sup> arrondissement), le théâtre des Blancs-Manteaux, le *Point Virgule*, les cinémas *Le Marais* puis le *Latina*. Dans les années 1985-86, on met en avant les petites expositions organisées au *Duplex* et celles du récent *Centre Culturel Suisse*, rue des Francs-Bourgeois. *Gai Pied* offre des tarifs réduits pour le cinéma *Le Marais* (20, rue du Temple), célèbre la programmation audacieuse du *Latina* et la naissance, en 1987, du « 1<sup>er</sup> festival du Marais-off, du 17 au 30 juin au Thai Théâtre, 37 rue Vieille- du-Temple » (*Gai Infos*, n°32, 1987). A la fin des années 1980, des lieux maraisiens occupent une place centrale dans les agendas culturels de la presse gay sans pour autant être des lieux gays : le théâtre des Blancs-Manteaux (15, rue des Blancs-Manteaux), le *Point-Virgule* (7, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie), le *Petit Casino* (14, rue Chapon). Ces références culturelles sont hétérogènes : elles mélangent culture légitime (Beaubourg, musée Picasso, galeries d'art), culture de café-théâtre, culture patrimoniale et certains artistes plus avant-gardistes. Le cas de la galerie Yvon Lambert<sup>40</sup> constitue un exemple intéressant. Né en 1946, Yvon Lambert ouvre sa première galerie parisienne en 1966 dans le 6<sup>ème</sup> arrondissement, puis se déplace en 1977 pour s'installer rue du Grenier Saint-Lazare, au cœur du Marais populaire, dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement. Il expose alors essentiellement de jeunes artistes participant à l'essor de l'art contemporain au début des années 1980. En 1986, la galerie s'installe à son emplacement actuel, dans un ancien atelier d'artisans, sous une impressionnante verrière, au 108, rue Vieille-du-Temple. Elle constitue l'une des galeries les plus importantes et fréquentées de Paris depuis les années 1990, et a fait connaître des grands noms actuels (Christian Boltanski, Nan Goldin, Sophie Calle, Jenny Holzer). Or, cette galerie d'art contemporain est mentionnée par *Gai Pied* dès le début des années 1980 et fréquemment évoquée par la suite. Son déménagement en 1986 est l'occasion de célébrer les « *jeunes artistes de demain* » y exposant des « *œuvres souvent impressionnantes* » (*Gai Pied*, n°212, 1986). Ce cas est emblématique d'une valorisation

<sup>39</sup> On retrouve ce type de récits dans la littérature homosexuelle française depuis la fin des années 1970, chez Renaud Camus ou plus tard, chez Guillaume Dustan (Camus, 1978, 1994 ; Dustan, 1996, 1997, 1999).

<sup>40</sup> D'après nos informations, Yvon Lambert n'est pas connu pour être homosexuel. Un couple d'enquêtés ayant exposé dans sa galerie a semblé le confirmer en entretien.

culturelle du Marais reposant en partie sur des lieux relativement avant-gardistes prenant place dans un cadre urbain pétri d'histoire et d'une culture plus classique mais aussi des traces de l'artisanat local des années d'après-guerre. Ce curieux mélange des genres, des époques et des cultures alimente jusqu'au début des années 1990 un attrait de type culturel pour le Marais. L'image essentielle du bar gay le *Duplex* repose par exemple sur cette dimension culturelle, voire intellectuelle sur toute la période :

**« Le Duplex est un bar d'art [...] une curieuse alchimie imprègne ce lieu où se mêlent des gens variés aux goûts éclectiques » (Gai Pied, n° 515, 1992) [au sujet du Duplex] : « entre le club de rencontre et le salon de discussion pour les mecs avec gros Q.I. » (Têtu, n°1, 1995)**

Dans le Village, la culture et les arts sont également mis en avant, mais principalement lorsqu'ils sont investis par la dimension gay. Il existe peu de lieux culturels dans le quartier Centre-Sud avant l'installation des établissements gays, hormis un cinéma et deux petits théâtres. De fait, les événements « culturels » sont surtout localisés dans les tavernes et les bars gais pendant les années 1980 : quelques expositions et spectacles musicaux, essentiellement tournés vers les cultures homosexuelles (nus masculins, travestis) y ont lieu. Quelques adresses de cinéma sont mentionnées mais la mise en avant de la culture est moins franche qu'à Paris, l'équipement en lieux culturels non gays étant sans équivalent entre les deux quartiers. Le Village reste d'abord valorisé pour ses bars, restaurants et tavernes accueillants et conviviaux, moins pour ses aménités culturelles et son patrimoine historique.

Ainsi, les médias gays font émerger plusieurs attributs des deux quartiers comme des qualités spécifiques valorisées ou revalorisées alors même qu'elles avaient jusqu'alors suscité peu d'intérêt. Ces attributs peuvent être des propriétés traditionnelles du quartier réhabilitées ou des propriétés plus récentes générées par les débuts de la gentrification ou les initiatives des gays dans le quartier. Dans les deux cas, le corpus de presse des années 1980 montre que le quartier est l'objet d'une découverte ou d'une redécouverte convoquant un profil populaire, des images authentiques, qu'elles soient calmes ou chaleureuses, une vie sociale visiblement plus intense ici qu'ailleurs, des qualités esthétiques et/ou culturelles. L'histoire spécifique à chaque quartier explique un lexique décalé entre Paris et Montréal : le Village semble véritablement *découvert*, le Marais lui, est davantage *redécouvert* et inscrit dans une temporalité plus longue que son homologue montréalais, le rattachant à la fois à son passé populaire immédiat et à son passé aristocratique plus lointain. Ces réhabilitations symboliques du quartier convergent vers des processus de revalorisation typiques de la gentrification : valorisation du populaire et de la convivialité, réhabilitation d'un lien au passé, attrait pour la culture sous des formes variées. En ce sens, la presse gay contribue à la redécouverte du Marais, à la découverte du Village, et en filigrane, à leur gentrification.

## 2. L'alternative institutionnalisée : devenir un quartier à la mode.

---

Si le Marais et le Village sont l'objet d'un réinvestissement symbolique prenant appui sur des éléments du contexte local, leur attrait est renforcé par l'image de quartiers « à la mode ». Sur quoi repose cette image thématifiée depuis la fin des années 1980 par la presse gay, puis par la presse généraliste au milieu des années 1990 ? Ce qui fait la mode ici c'est d'abord le caractère alternatif des pratiques, des habitudes et des populations qui investissent le quartier depuis le début des années 1980. Les gays ont un rôle double de ce point de vue : ils contribuent d'une part à définir et valoriser certains lieux et certaines tendances comme étant « à la mode », d'autre part, ils constituent progressivement un

indicateur de ce qu'est la mode, en particulier pour la presse généraliste qui les représentent comme leviers de l'attractivité culturelle, festive et, plus largement, sociale d'un espace.

## 2.1. L'alternative : populations, modes et pratiques.

La thématique de l'alternative tient, elle aussi, une part centrale dans le corpus étudié et sur l'ensemble de la période. Evidemment, ce qui est « alternatif » évolue avec le temps, en fonction de ce qui est considéré comme « dans la norme ». Le Marais et le Village ne cessent cependant au moins dans les années 1980 d'être présentés comme des espaces alternatifs où se croisent des populations, des pratiques et des modes atypiques. Cette valorisation de la différence et de l'alternatif fait largement écho aux dispositions socio-culturelles des gentrificateurs à l'avant-garde, voire à la marginalité, plutôt qu'au conformisme tranquille des normes sociales dominantes.

Ce sont d'abord des groupes de population qui portent des alternatives socio-culturelles. Leur description signale l'avènement des termes « *look* » et « *branché* » dans la presse gay des années 1980 et mobilise souvent des attributs vestimentaires et des référents culturels ou socio-économiques. À Paris, dans les années 1980, ces populations convergent d'abord vers le quartier nocturne des Halles, puis se déplacent peu à peu vers le Marais. Elles regroupent des noctambules aux looks provocateurs et atypiques, des artistes plus ou moins reconnus, des gays, des personnalités de la culture mais aussi des populations plus marginales de la nuit parisienne (travestis, prostitué(e)s). *Gai Pied* associe d'abord cette « *nouvelle bohème* » au secteur des Halles au début des années 1980 : « *Les nuits des Halles : fast-food, zonards, modistes, banlieusards et gays* » (*Gai Pied*, n° 46, 1982). Mais le Marais apparaît progressivement comme un lieu de rencontre privilégié par ces différents groupes alternatifs. Les journalistes de *Gai Pied* y croisent à la fois des artistes novateurs et avant-gardistes dont bon nombre sont homosexuels (Jean-Paul Gautier, Patrice Chéreau, Grace Jones, Karl Lagerfeld), des personnalités liées au monde de la culture ou de la nuit (Jack Lang, Régine, Fabrice Emaer, David Girard), mais aussi un ensemble d'anonymes majoritairement jeunes et « *branchés* » d'une manière ou d'une autre. Cette faune de la nuit mélange des codes et des référents culturels assez variés. Elle illustre aussi les tendances et les modes spécifiquement homosexuelles qui s'affirment dans les années 1980. Par exemple, l'irruption de la mode du cuir, directement importée des Etats-Unis, marque profondément les codes culturels et le paysage homosexuel parisien de l'époque. De ce point de vue, la presse gay associe le cuir à l'avant-garde, puis à LA tendance du moment. *Gai Pied* propose un dossier sur « *la mode cuir* », puis inaugure une nouvelle rubrique en 1982, la « *fiche branchée* » dont le premier sujet est « le cuir ». On y recense les lieux les plus cuirs, le *Sling*, le *Transfert* et le *Keller*, situés aux Halles et près de Bastille, mais on y évoque aussi le *Central*, en plein cœur du Marais. Le cuir constitue alors une tendance vestimentaire mais aussi sexuelle, associée à certaines pratiques plus ou moins explicitées. On doit nuancer les dimensions sexuelles du discours alternatif au sujet du Marais car le quartier reste faiblement équipé en lieux de sexe, ces lieux étant situés dans le secteur des Halles. La mise en avant de l'alternative dans le Marais repose d'ailleurs davantage sur des populations, des ambiances et des pratiques socio-culturelles que sur des sexualités minoritaires et marginales : l'avant-garde y est plus culturelle que sexuelle. Au *Duplex*, « *tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, la nostalgie des années folles est devenue « chébran »* » (*Gai Pied*, n° 48, 1983) et, dans le Marais, on mise plutôt sur des lieux non-sexuels atypiques que sur des backrooms peu visibles dans le quartier. Ainsi, signale-t-on l'ouverture de la *Boutique sentimentale* au 14, rue du roi de Sicile et ouverte en 1983 :



**« 11 Octobre : vernissage de la Boutique Sentimentale. Galerie d'art, expos, boutique de stylistes : une quinzaine de créateurs indépendants et des créations originales » (Gai Pied, n°87, 1983)**

Dans le Village, les populations alternatives sont également mises en avant mais en un sens différent. Le « cocktail » alternatif et hétérogène parisien a peu d'équivalent à Montréal. On y évoque des populations marginales plutôt qu'alternatives et il s'agit des itinérants, des prostitués et des dealers du quartier, les avant-gardes socioculturelles montréalaises ayant plutôt élu domicile sur le plateau Mont-Royal. De plus, il n'y pas réellement de syncrétisme de la marginalité : les marginaux du quartier semblent étrangers aux gays nouvellement installés et le trafic de drogue pose visiblement problème aux établissements gays. Il n'en reste pas moins que le quartier Centre-Sud possède une image marginale et qu'elle fait partie des représentations médiatiques associées au Village dans les années 1980. Les gays, marginaux par leur orientation sexuelle, côtoient ici des marges plus radicales de la société, aux limites de la légalité.

Au-delà de ces populations marginales et des images qu'elles alimentent, c'est aussi la description des pratiques de consommation et des modes de vie visibles dans le Marais et le Village qui porte en elle les traces de l'alternative et de l'originalité (sexualité, vêtements, looks, musique, consommation). Certaines de ces pratiques sont particulièrement concernées, notamment l'alimentation. Les années 1980 voient ainsi se développer un modèle alimentaire remettant en question les habitudes dominantes :

**« Depuis quatre ans, dîner à l'extérieur, et de plus en plus tard, surtout pour les gays, est devenue une habitude du quartier » (Gai Pied, n°137, 1984)**

Le repas ne correspond plus à ses horaires, ni à ses lieux traditionnels (dont chez soi). La pratique du « brunch » est caractéristique de plusieurs lieux du quartier : célébrée comme une nouveauté du *Coffee Shop* puisque « *le Bar central a un petit frère, le Coffee Shop, 12h-1h, brunch le dimanche, cosy, parler discuter* » (Gai Pied, n°37, 1982), elle devient l'une des spécialités du *Look* où les « brunch-tartines » connaissent un grand succès dans les années 1984-1988, puis du café *The Fourfounes* (40, rue Vielle-du-Temple), dans les années 1992-1995. Dans les années 1990, le brunch devient la marque de fabrique de certaines rues et terrasses du Marais et l'épicentre de la géographie du brunch du dimanche matin se situe aux *Marronniers*, situé au 18, rue des Archives. Des formules originales associées à l'alimentation sont aussi mises en avant, lors de l'ouverture du *Kiosque Gourmand* au 39, rue du Roi de Sicile en 1991 : « *Une formule originale dans un lieu atypique: épicerie fine et restaurant* » (*Illico*, n°11, 1991). Dans le Village, ces manières atypiques de se nourrir apparaissent aussi avec l'ouverture de plus en plus tardive des dépanneurs du quartier, la multiplication de services de restauration, variés, exotiques et ouverts à toute heure. Ce processus converge vers les pratiques des gentrificateurs et constitue un élément fortement valorisé par la presse gay montréalaise qui met fréquemment en avant, depuis la fin des années 1980, tel ou tel restaurant comme une « *formule originale* » ou une « *solution idéale pour faire le plein d'énergie avant une nuit dans le Village* » (*Fugues*, Août 1992).

L'alimentation n'est pas un cas isolé. La presse gay valorise un ensemble de pratiques atypiques explicitement liées aux deux quartiers : elles concernent surtout les sorties, l'alimentation, les vêtements et les références musicales et culturelles. On remarque que l'habitat et les pratiques résidentielles y sont également investis d'une dimension avant-gardiste, notamment dans la rubrique « *Intérieurs gays* » de *Gai Pied*. Dans ce cas, si les pratiques ne sont pas réellement associées au Marais et au Village en tant que tels, on y découvre de nouvelles manières d'habiter son logement (encadré 2).



**Encadré 2 - « Intérieurs gays » : le logement et l'habitat dans Gai Pied.** Au début des années 1980, *Gai Pied* lance une rubrique « *Intérieurs gays* » qui consiste en un reportage-photo chez un gay, en général lecteur de *Gai Pied*, dont le logement ou le mode de vie présente un intérêt particulier. La rubrique comporte des photos et un article décrivant cet « intérieur gay ». On insiste généralement sur des objets, une décoration, un lieu et un mode de vie atypiques. Un premier exemple est celui de Bernard, 39 ans, habitant un loft près de la Gare du Nord à Paris. Le loft est un « *ancien atelier de confection de 120 mètres carrés* » avec « *quatre mètres de plafond* ». Sur le choix du logement Bernard explique : « *J'ai tout de suite pensé que le quartier de la gare du Nord était le Marais des années 90, qu'un loft était d'abord occupé par des marginaux, puis par la bourgeoisie branchée. Je ne me suis pas trompé. Depuis, l'immeuble a été rénové et il existe une demande très forte sur le quartier. C'est un quartier à la fois bourgeois et populaire* ». Il rajoute ensuite : « *Habiter un loft, j'associe ça à une forme de sexualité marginale* » (*Gai Pied*, n°142, 1984) Le second exemple concerne un appartement lyonnais, situé dans le quartier Saint-Georges, acquis par Daniel, 37 ans, qui y vit avec son compagnon. L'appartement était « *déjà occupé par des gays* » en colocation : « *il y avait 6 ou 7 personnes qui habitaient ici, des étudiants, des gays, c'était ambiance un peu bohème* ». Le reportage insiste sur l'insalubrité du logement, le charme du patrimoine architectural et la « *bonne affaire* » réalisée dans un quartier en pleine...gentrification (Authier, 1993). Il consacre le mode de vie d'un couple gay installé dans un quartier au charme particulier : « *Le charme authentique de Saint-Georges, ce vieux quartier de Lyon où Daniel a restauré un appartement cosy dans un vieil immeuble longtemps laissé à l'abandon* » (*Gai Pied*, n° 96, 1984). Ces deux exemples ne sont pas directement liés au Marais. Ils montrent néanmoins que la presse gay valorise des avant-gardes dans le domaine de l'habitat et du logement. Dans les deux cas, on découvre des habitats et des quartiers typiques de la gentrification. Dans le cas de Bernard, on évoque le loft, le passage de la marginalité à la bourgeoisie branchée et le lien entre un type de logement et une sexualité marginale. Avec Daniel, on retrouve sans doute l'un des gentrificateurs de Saint-Georges étudiés par Jean-Yves Authier (Authier, 1993), possédant en plus, l'attribut de l'homosexualité.

Dans la presse gay, la qualité d'un lieu repose largement sur son originalité et sa capacité à proposer des lieux, des ambiances et des pratiques alternatives au sens où elles existent peu ailleurs et remettent en cause les modes de vie dominants. De ce point de vue, le Marais et le Village offrent ce spectacle de la différence jusqu'au milieu des années 1990, avec une obsession croissante pour la « *nouveauté* » et les nouveaux lieux que l'on « lance » bien souvent sur le mode de la prophétie auto-réalisatrice :

**« Ouverture de La reine de Saba. Nouvel endroit « in » dans le Marais (52, rue du Roi de Sicile). L'été 87 se pointe déjà à l'horizon et il pourrait bien être celui de la Reine de Saba, en tous cas dans le Marais » (*Gai Infos*, n°29, 1987)**

Dans le Village, les ouvertures de nouveaux bars, les changements d'administration ou de gérance, les travaux d'établissements déjà ouverts suscitent systématiquement des double-pages de publicité dans *Fugues* annonçant un « *événement de l'année* », une « *ouverture imminente* », voire même une « *révolution* » lors de l'ouverture du *Stud* en 1995. Ce culte de la nouveauté est renforcé par la valorisation d'un goût pour les formes de culture « *différente* » et le mélange des genres dans la sociabilité. A la fin des années 1980, on célèbre ainsi autant le *Piano-Zinc* où se mêle « *spontanéité, humour, tendresse et délire* » (*Gai Pied*, n°211, 1986) et où se produisent des travestis, des chansonniers et des artistes indépendants, que le *Café Beaubourg*, vaste établissement dont le design luxueux est l'œuvre de Christian de Portzamparc et qui rassemble une clientèle jeune et branchée. Le Marais et le Village sont manifestement des quartiers où quelque chose de

différent, de nouveau et d'alternatif élit alors domicile. Ce quelque chose d'alternatif renvoie à plusieurs registres parmi lesquels le registre sexuel apparaît finalement assez discret. L'image des deux quartiers mêlent ainsi nouveauté, différence, minorité et originalité. Ces mises en scène du quartier reposent sur des éléments que l'on retrouve au cœur des représentations et des dispositions socio-spatiales des gentrificateurs. On comprend pourquoi les représentations du Marais et du Village produites par les gays peuvent à nouveau rencontrer les logiques symboliques de la gentrification. Cette rencontre est d'autant plus probable que le versant le plus sexuel de l'alternative portée par les gays n'est ni massivement ni directement mis en valeur dans le Marais et dans le Village, même s'il reste présent dans l'image de ces deux quartiers.

### **2.2. Emballage médiatique et institutionnalisation.**

Si le Marais et le Village se singularisent par certaines ambiances, pratiques et populations, l'emballage médiatique qu'ils suscitent dans la seconde moitié des années 1990 est sans précédent. Cette médiatisation intense a plusieurs caractéristiques plus ou moins partagées par nos deux terrains.

Dans la presse gay d'abord, et dans les années 1990, le Marais et le Village sont hégémoniques comme repères institutionnalisés dans les rubriques traditionnelles : le mot même de *Marais* ou de *Village* devient souvent un nom commun ou un adjectif servant à désigner des looks, des modes de vie ou des types d'homosexuels. Dans les index et les plans de Paris et Montréal, la catégorie « Village » ou « Marais » domine largement les autres, un zoom sur les deux quartiers est systématiquement proposé dans les plans gays des deux villes (*Illico*, *Têtu*, *Fugues*). D'autre part, les Unes, dossiers et articles consacrés spécifiquement au Marais ou au Village prennent une place grandissante dans les magazines, devenant en tant que tel un sujet à traiter : les années 1995-2000 constituent la période la plus fournie à ce sujet. Le propos y est relativement homogène et concerne la croissance et le développement du quartier gay. On valorise aussi la diversification des services et des commerces, les initiatives et la structuration des activités commerciales, le rôle positif que le quartier a sur le tourisme gay, la visibilité homosexuelle et dans de nombreuses trajectoires homosexuelles. En 1995, par exemple, dans son numéro intitulé « *Montréal : la mecque rose d'Amérique ?* », *Fugues* interroge des gays sur leur rapport au Village. Les témoignages insistent sur les avantages que procurent le quartier dans une vie d'homosexuel, son caractère festif, ludique, animé et tolérant : l'enthousiasme de la presse gay n'est plus tellement relié à des vertus alternatives ou des valeurs populaires. Le quartier semble un acquis, on y célèbre à présent d'autres aspects : la consommation, la mode, les institutions gays locales, le caractère incontournable de tel ou tel lieu, la nécessité de ne pas manquer tel ou tel événement. La présence gay dans le quartier a pris des formes et des proportions beaucoup plus importantes et c'est bien un élément valorisant : le Marais est réellement devenu à la fois « *circuit des hommes et circuit des modes* » (*Gai Pied* n°305, 1988). Ce changement de cadrage repose notamment sur deux logiques cumulatives.

Une première logique est celle de la croissance et de la diffusion des formes de présence gay dans les deux quartiers. Les commerces et services gays se multiplient très rapidement et la presse n'a de cesse de signaler les ouvertures de nouvelles adresses gays sur le mode de la « *consolidation* » et de la concentration accrue dans un périmètre central devenu le lieu où tout se passe et tout se joue pour les gays. En quelques années, la rhétorique de la découverte laisse place à la célébration d'une vitrine urbaine des homosexualités. Dans le Village, cette croissance spectaculaire est redoublée par l'audience croissante, la renommée grandissante et notamment

internationale d'événements gays associés au quartier dont les deux principaux sont le festival *Diversités* et le week-end « *Black and Blue* » déjà évoqués. Le Marais ne propose pas de tels événements et ne dispose visiblement pas d'un rayonnement international équivalent : c'est plutôt au quotidien que se construisent les images de l'emballage et de la fréquentation exponentielle des rues du quartier. Elles sont accentuées par les micro-processus d'appropriation ou d'envahissement de l'espace public qui rythment la semaine et l'année dans le secteur du « Marais gay ». À partir du milieu des années 1990, ces rythmes maraisiens scandent ceux de la vie gay parisienne pour la presse spécialisée avec leurs points d'orgue : le week-end (vendredi et samedi soir, mais aussi samedi et dimanche après-midi) et le printemps, période de déploiement des terrasses. Or, l'affluence d'un lieu participe à présent à son intérêt. Le « *calme* » a changé de signification « en langage pédé » :

**[à propos du Bar] : « Après un taux de fréquentation proche de l'asphyxie, l'endroit est aujourd'hui plus calme (ce qui en langage pédé est proche de ringard) » (Supplément Têtu, Guide Europride, 1997)**

Par extension et diffusion spatiale, la presse gay construit ainsi une image de quartier très fréquenté au-delà des populations pionnières et des groupes d'avant-garde : les quartiers gays sont devenus très populaires, non plus au sens socio-économique, mais au sens de l'attrait qu'ils exercent auprès d'un public de plus en plus nombreux.

Une deuxième logique amène la presse gay à se focaliser parallèlement sur quelques « lieux-clés » de la vie gay du quartier dont l'apparition, l'audience et les initiatives (publicité, événements, soirées spéciales) contribuent à l'institutionnalisation. Dans le Marais, certains établissements nés dans les années 1980 consolident leur statut en s'adaptant aux modes et aux tendances (programmation musicale, DJ, soirées à thème) : le *Quetzal* devient notamment l'un des établissements-phares du quartier dès la fin des années 1980 et son statut d'institution perdure dans les années 1990 (encadré 3).

**Encadré 3 - Du bar branché à l'institution, l'exemple du Quetzal.** Ouvert en 1987, au 10, rue de la Verrerie, le *Quetzal* constitue un bon exemple de valorisation d'un bar gay du Marais depuis la fin des années 1980. Il cumule dès son ouverture de nombreuses qualités pour la presse gay (modernité du décor, mélange des looks, originalité des services, ambiance branchée) et devient rapidement une institution locale où il faut venir se montrer. Dix ans plus tard, il est toujours très fréquenté et apparaît comme l'une des valeurs sûres du quartier, même si sa fréquentation a changé (plus âgée et plus « virile »). Si le *Quetzal* existe toujours aujourd'hui, il semble moins prisé depuis quelques années. La presse gay le recense toujours, mais le met beaucoup moins en avant. Plusieurs enquêtés qui fréquentent ou ont fréquenté ce bar évoque fréquemment son côté un peu « *vieillot* » tant du point de vue de la clientèle que du décor, renouvelé en 2006, mais « *mal choisi* », « *froid* » ou « *raté* » selon les enquêtés. Le bar souffre également selon le SNEG d'une baisse de fréquentation, généralisée à tous les lieux gays du quartier, mais particulièrement forte au *Quetzal*. L'ouverture du Quetzal en 1987 : un nouveau lieu branché du Marais gay. « Ouvert depuis plus de deux mois à peine, le *Quetzal* est déjà devenu un des hauts lieux du Marais. Créé par les anciens managers du Gai Moulin, Alain et Bernard, des garçons de tous styles y mélangent leurs looks autour d'un verre en goûtant le soleil sur la terrasse. Décor moderne, matières à la Philippe Starck, le *Quetzal* est sans aucun doute l'un des lieux les plus agréables et les plus branchés du Marais. Le matin, on y prend un solide petit déjeuner santé continental, le midi et le soir le *Quetzal* vous propose des sandwichs variés et raffinés, avec en point fort un happy hour de 18h30 à 20h. Pour un verre, on vous offre le 2<sup>ème</sup> pour votre compagnon. Le *Quetzal*

est ouvert tous les jours de 8h à 2h » (Gai Infos, n°32, Juin 87.) « Où il faut se montrer ? Le quetzal, dernier des bars du Marais, le quetzal cartonne à mort ! Parfaite cohabitation des styles ! » (Gai Infos, n°35, Septembre 87) Dix ans plus tard, une « institution » et une « valeur sûre ». « Le Quetzal fête ses 10 ans d'existence ! Un anniversaire à ne pas rater. Bar pionnier du Marais, il est devenu le repère des mâles, des vrais, mais reste un des rares bars pédés accessibles à tous, une institution dans le quartier. Une ambiance détendue, une programmation éclectique (du disco à la house), une clientèle d'habitues et de nouveaux venus. L'happy hour du vendredi soir est toujours bondé, idéal pour ne pas repartir seul en boîte. Les années ont passé, le Quetzal est resté, preuve qu'il est une valeur sûre ! » (Têtu, n°16, 1997)

De rares lieux pionniers conservent leur place de choix, sans vraiment se renouveler. Dans ce cas, c'est justement leur aspect suranné, vieillot et presque « ringard » qui contribue à leur charme, tout en suscitant une forme de moquerie de la part de la presse qui les envisage comme des institutions forgées par une tradition dépassée :

**« Le Central, premier bar pédé du Marais, mérite le détour pour sa clientèle souvent d'époque et l'ambiance musicale totalement décalée qui enchaîne vieux hits discos et tubes de chanteuses françaises depuis longtemps oubliées » (Supplément Têtu, Guide Europride, 1997)**

Parmi ces anciens lieux, le *Duplex* apparaît toujours aussi inclassable. Sa description allie des motifs culturels et sociologiques typiques des haut-lieux de gaytrification, mais il semble toujours « atypique » et relativement en marge du processus général de renouvellement des années 1990 :

**« Le bar le plus atypique du quartier : la musique va de la pop anglaise la plus obscure à Oum Kalsoum, tout en respectant un niveau sonore acceptable. Il faut dire qu'ici on se parle, que ce soit pour commenter les œuvres exposées aux murs, draguer autrement que par borborygmes ou déclamer des théories fumeuses sur les rôles sexuels- l'endroit est le repaire de la pédocratie locale » (Supplément Têtu, Guide Europride, 1997)**

En parallèle, apparaît surtout une nouvelle vague d'établissements dans le quartier au tournant des années 1995-97, largement médiatisée par la presse gay. Ce sont des bars plus grands, au décor plus moderne, où la musique est plus forte et plus directement liée aux tubes du moment : la presse gay y voit de « *nouveaux concepts* » misant sur de nouvelles tendances musicales, une clientèle internationale, un aménagement intérieur marqué par l'avènement d'un design plus épuré et une homosexualité affranchie de toute injonction au placard. La presse gay se renouvelle en parallèle et son renouveau (*Têtu*, nouvelle formule de *Illico*) accompagne l'engouement pour ces nouveaux lieux. On peut citer les nouveaux bars gays du Marais, « *nouvelle génération* » : l'*Open Café* (1995), l'*Amnésia* (succédant au *Swing* en 1994), le *Cox* (décembre 1995), le *Mixer*, (1997), puis le *Bear's den* (avril 1999), l'*Okawa* (2001), le *Carré* (2001) et le *Raidd* (2003). Non seulement ce renouvellement transforme les structures commerciales et la fréquentation du quartier mais c'est aussi son image qui est modifiée par ces nouvelles tendances décrites par la presse gay : musique plus forte (techno et musiques électroniques), sexualité plus affirmée et débridée, espaces plus grands, fréquentation accrue, consommation à grande échelle et visibilité affranchie. Comme si les *tendances* étaient inéluctables, on peut déplorer certains aspects d'un établissement mais concéder, malgré tout, qu'il reste une institution « *incontournable* », argument définitif et omniprésent pour ne pas le contourner lorsque l'on est gay et lecteur de *Têtu*. Tel est le cas du célèbre *Cox* :

**« Avant d'atteindre le bar, vous serez bousculé et piétiné, si vous ne disparaîsez pas totalement dans la fumée ambiante, puis vous serez finalement rejeté vers la terrasse où, si la techno-house de rigueur est moins forte, le regard des mecs qui vous matent n'en est pas pour le moins très « dur ». Quoi qu'il en soit, l'endroit est incontournable » (Supplément Têtu, Guide Europride, 1997)**

Ces nouveaux lieux ne sont d'ailleurs pas seulement des bars et des discothèques. Certains sont également valorisés parce qu'ils proposent des services allant au-delà de la sociabilité et des sorties. En 1996, *Têtu* consacre ainsi un encart à la pharmacie gay du Marais, la *Pharmacie du Village*, ouverte en Octobre 1995, « rue du Temple, au cœur du Marais », dirigée par Bruno Baron et où l'on diffuse de la musique très gay : « *Line Renaud et Dalida* » (*Têtu*, n°5, Août 1996). Bruno Baron raconte qu'il a « travaillé trois ans dans un grand hôpital de Montréal. Cette ville c'était un rêve d'enfance ! D'ailleurs le nom « pharmacie du Village » est inspiré du quartier gay de là bas ! » Il explique aussi : « Nous avons fait de cette pharmacie un endroit chaleureux et elle a très vite été gay ». Un accueil et des services spécifiques sont proposés aux séropositifs, tenant compte des singularités de la clientèle de l'officine et du quartier :

**« Ici on parle du sida comme d'un mal de gorge. On conseille aussi les gens qui ont peur de parler de sexualité et de maladies sexuellement transmissibles à leur médecin [...] On distribue gratuitement gel et capotes, la pharmacie travaille en collaboration avec le Kiosque Sida Info » (Têtu, n°5, 1996).**

Endroits à la mode, nouvelles tendances et services particuliers semblent marquer l'image du Marais des années 1990 à travers des lieux-clés devenus des « incontournables » du quartier.

Le quartier du Village connaît le même destin, ses hauts-lieux gays devenant des institutions incontournables à plusieurs échelles : celle du quartier Centre-Sud, celle de Montréal dans son ensemble, mais aussi l'échelle nord-américaine et mondiale (Remiggi, 1998). *La Boîte en Haut* est ainsi devenue « le pilier du Village » :

**« Années après années, La boîte en haut ne cesse d'étonner. Surnommée « la vraie boîte gaie du Village », « le seul club authentiquement gai », « l'unique boîte » par les habitués ou les connaisseurs du quartier, La Boîte en haut va célébrer son 17<sup>ème</sup> anniversaire à l'automne. Depuis son ouverture, la boîte s'est consacrée aux goûts de sa fidèle clientèle. Vouée aux spectacles et aux tours de chant, elle a toujours gardé un standing recherché. D'ailleurs plusieurs artistes renommés n'hésitent pas à y faire leur prestation régulièrement tant ils aiment l'ambiance » (Fugues, Août 1992)**

Comme à Paris, la presse gay fait ici l'éloge de deux types d'institutions du quartier à partir du milieu des années 1990. D'un côté, on retrouve certains établissements pionniers ayant renouvelé leur décor, leur image ou leur programmation musicale et événementielle en suivant les tendances et les modes gays : prestation de DJ's, soirées à thème hebdomadaires, décors plus modernes et design. On peut citer ici *La Boîte en Haut*, le *K.O.X.*, la *Taverne du Village*, la *Taverne Normandie*, *Priape* ou le *Resto du Village*, qui continuent d'attirer une clientèle nombreuse. De nouveaux établissements apparaissent aussi avec des moyens matériels et financiers plus importants et des images plus modernes, plus jeunes et plus ouvertes sur l'espace public. D'énormes complexes et de vastes discothèques remplacent les cabarets d'antan et connaissent un succès immédiat : la presse gay y voit le signe de la centralité du Village et de son rôle accru dans l'animation des

nuits de Montréal. Les noctambules, les jeunes branchés et les étudiants du Plateau Mont-Royal investissent ces nouveaux lieux ouverts depuis le milieu des années 1990 : le *Sky Pub* (1994), le complexe *Bourbon* (1995), le *Parking* (2000) ou le *Unity* (2002). De nouveaux lieux deviennent aussi des institutions parce qu'ils se spécialisent vers certains types de clientèles ou d'ambiances : le *Unity* est un lieu « jeune » et « branché » pour *Fugues* alors que le *Stud* (1995) est associé à une clientèle plus âgée, et surtout plus virile. L'image de l'*Aigle Noir* (2000) est liée, elle, à la virilité et au cuir. Le cabaret *Chez Mado* ouvre en 2002 en devenant rapidement « une institution » pour la presse gay et généraliste qui décrivent alors son image « décalée », « kitsch » et « délirante ».

L'institutionnalisation des tendances gays du Village passe ainsi par plusieurs canaux. Comme à Paris, elle repose sur la pérennisation de certains lieux pionniers renouvelant leurs ambiances au grès des modes et des tendances culturelles propres à la communauté gay. Comme à Paris, mais de manière plus spectaculaire, elle passe aussi par un changement d'échelle, de moyens financiers et de critères de valorisation : les endroits à la mode ne sont plus réellement des lieux atypiques à découvrir mais des bars et des discothèques immenses installés dans des édifices imposants et très visibles dans l'espace physique et médiatique. L'atypisme repose alors davantage sur des critères de taille, de visibilité et de quantité que sur les ressorts plus qualitatifs du passé. Légèrement plus tôt qu'à Paris, l'institutionnalisation des modes gays passe aussi par la spécialisation des établissements et des pratiques, fortement redoublée par la presse gay qui prend l'habitude de distinguer à présent des types de lieux, de publics et d'ambiance à l'intérieur même des quartiers gays.

La presse gay poursuit ainsi un travail de valorisation dont les ressorts semblent nouveaux. Les années 1990 illustrent le paradoxe de toute « alternative » : facteur d'attractivité et d'intérêt, elle semble peu à peu dénaturée précisément parce qu'elle se diffuse localement en bénéficiant d'une audience et d'une reconnaissance plus larges. Elle s'apparente, *in fine*, à un ensemble d'habitudes et de références à présent ancrées dans les esprits et les pratiques quotidiennes. Ce qui était alternatif, nouveau ou atypique devient finalement banal et *normal*. Une telle normalisation est d'autant plus structurante qu'elle est renforcée par un autre mécanisme médiatique à travers l'engouement de la presse généraliste pour le Village et surtout pour le Marais.

### 2.3. Le rôle de la presse généraliste.

Un dernier élément décisif caractérise le rapport à la mode et son évolution depuis les années 1990. En effet, l'engouement pour ces quartiers et l'attractivité produite par les gays dépassent progressivement la seule audience homosexuelle : c'est la grande nouveauté de la seconde moitié des années 1990.

Le décroisement des univers homos et hétéros se manifeste d'abord, de manière discrète, par le fait que les lieux à la mode comportent certes une bonne part de lieux gays, mais pas seulement. Au milieu des années 1990, le Marais et le Village font aussi l'événement au-delà des seuls lieux et des seuls événements gays. Cette tendance, on l'a déjà compris, est plus marquée dans le Marais que dans le Village, où la mixité est, de fait, moins présente. La presse gay s'intéresse alors à certains lieux et certains événements du quartier qui, sans être explicitement « gays », constituent des adresses et des sorties de choix. Certains commerces du Marais sont ainsi valorisés dans la presse gay parisienne des années 1995-2005. On peut citer la boutique de thé *Mariage Frères*, les cinémas du quartier, les terrasses non gays de la place du Marché Sainte-Catherine et le marché des Enfants-Rouges (3<sup>ème</sup> arrondissement). Souvent associés à des produits de qualité, de

luxe, des ambiances agréables ou des références culturelles légitimes, ces lieux sont prisés par les gentrificateurs du quartier. Par exemple, *Têtu* consacre un long article à la rétrospective des photographes gays Pierre et Gilles à la Maison Européenne de la photographie en 1996 (*Têtu*, n° 9, 1996). Le lieu n'est pas « gay » mais il est situé dans le Marais et constitue un exemple de lieu culturel ultra-légitime et très à la mode pour les férus de photographie et de culture. Si l'homosexualité débordait des seuls bars et commerces identitaires pour investir des lieux et des événements à la mode dans le quartier, l'image du Marais branché dépasse aussi, au moins ponctuellement, celle du Marais gay, y compris pour la presse gay.

De manière plus décisive, l'emballage médiatique autour du Marais et du Village depuis le milieu des années 1990, est renforcé par *d'autres*, en l'occurrence la presse généraliste qui commence à décrire avec enthousiasme et curiosité ce qui se passe dans ces quartiers. Cette tendance est surtout valable pour le Marais car la presse généraliste montréalaise a depuis plusieurs années déjà signalé le renouveau du Centre-Sud et l'a presque uniquement abordé à travers la présence gay. Plusieurs éléments distinguent donc Montréal et Paris à ce sujet. D'abord, l'image du Centre-Sud renaissant sous l'influence des gays est plus précoce et quasiment exclusive pour la presse généraliste de Montréal. Elle apparaît dès le milieu des années 1980 et peut occuper la Une des journaux. Lorsqu'on y parle de renaissance ou de réveil du quartier, on évoque presque exclusivement les gays : populations, commerces, initiatives des associations et des commerçants gays. Le réveil du Village est donc essentiellement l'œuvre des gays, ce qui est bien différent à Paris. Ensuite, ce « réveil » repose souvent, pour la presse généraliste comme pour la presse gay, sur deux dimensions propres aux populations homosexuelles : des attributs socio-économiques (revenus supérieurs à la moyenne, taille réduite du ménage) et une identité collective en gestation (drapeaux arc-en-ciel en photographie, initiatives et structures associatives). On insiste beaucoup sur leur aisance financière et ses effets sur le quartier :

**« Rose ou vert, un dollar est un dollar... Andreas Bousioutis, propriétaire du restaurant Crystal, 1140 est Sainte-Catherine explique : « Dans le passé ma clientèle était composée d'assistés sociaux et de danseuses à gogo, avec les gais c'est bien mieux ! Ils ont un meilleur pouvoir d'achat. Même ceux qui ne font que 200\$ par semaine puisqu'ils n'ont pas à partager ce revenu avec une femme et des enfants ». Selon Bousioutis, les gais sont en train de transformer un quartier pauvre en quartier prospère, grouillant de consommateurs. Il dit aussi que les gais « donnent vie et couleurs à la nuit. » » (Le Journal de Montréal, 24/06/1986)**

L'image du renouveau du Village laisse d'ailleurs relativement peu de place aux conflits : s'ils existent, ils sont moins relayés par la presse généraliste qui en fait souvent l'occasion de soutenir les gays plutôt que les opposants à leur implantation dans le quartier.

Dans le corpus français, le rôle de la presse généraliste semble plus tardif et plus complexe que celui de la presse montréalaise. Globalement, à Paris, la presse généraliste fait du Marais un quartier à la mode nettement plus tard que la presse gay et enregistre avec retard la présence homosexuelle locale :

**« À l'angle du passage de la rue des rosiers, personne ne s'offusque de voir cheminer, la main dans la main, un couple d'homosexuels. Car le Marais est aussi, aujourd'hui, la nouvelle terre d'élection de la communauté gay de Paris » (France Soir, 27/08/1996)**

Cela confirme certains aphorismes de la presse gay à l'égard des « hétéros » selon lesquels « les gays lancent la mode, les hétéros suivent » (*Gay Infos*, n°27-28, 1987). C'est l'une

des idées directrices de la presse généraliste que l'on peut résumer ainsi : les gays sont plus avant-gardistes et plus « branchés » que les autres, ils fréquentent tel quartier, donc ce quartier est branché et il faut y aller. Cette image imprègne les discours hétérosexuels des mondes de la nuit et de la culture au sujet des homosexuels. Dans une interview à *Gai Pied*, Régine, figure célèbre des nuits parisiennes des années 1980, déclarait ainsi : « *Je considère qu'une soirée sans homosexuels est une soirée ratée* » (*Gai Pied*, n°178-179, 1985). Cette représentation des gays comme plus-value émerge dans la presse généraliste au milieu des années 1990 et devient omniprésente dans les années 1998-2005. La presse généraliste contribue alors largement à la fabrication d'une image du Marais, associant ses aspects gay et « branché ». Cet élément est, selon nous, décisif : si la présence des gays dans un quartier a un pouvoir « gentrifiant » particulier, c'est aussi parce l'ensemble des médias l'envisage comme une plus-value, un indicateur du statut branché d'un quartier.

À Paris, les gays ne sont pas le seul objet d'attention de la presse généraliste lorsqu'elle célèbre la renaissance, l'animation et l'aspect branché du Marais. L'engouement médiatique pour le quartier se construit aussi sur des éléments plus classiques des logiques de la gentrification<sup>41</sup> sur la période 1995-2005. Les échéances électorales municipales de 1995 et 2001 suscitent une profusion d'articles décrivant les mutations sociologiques parisiennes offrant les conditions de l'alternance politique droite-gauche à Paris. Dans ce contexte, *Le Parisien*, le *Figaro* et *Libération* s'intéressent à certains ressorts et certains effets de la gentrification parisienne : or, le Marais occupe une place relativement centrale dans ce moment médiatique. De nombreux articles sont consacrés à des dimensions centrales de la gentrification sans mentionner la présence homosexuelle dans les années 1989-1995 : on insiste sur la restauration architecturale, la renaissance commerciale et patrimoniale, les enjeux de la sauvegarde d'un quartier historique. On peut citer quelques articles centrés sur ces sujets : « *Derrière les portes, les secrets du Marais* » (*Le journal du Dimanche*, 6/11/1989), « *Les habits neufs du Marais* » (*Le Monde*, 11/05/1989), « *Le Marais : une renaissance inespérée* » (*Le quotidien de Paris*, 9/12/1992), « *Le secteur sauvegardé protège-t-il le Marais ?* », (*Figaro*, 19/11/1993) ou encore « *Le Marais devient intouchable* » (*Le Parisien*, 11/01/1994). Si les gays sont encore absents du texte, on les devine en filigrane dans certaines descriptions des changements en cours :

**« Les petits commerçants ont été les premiers à le ressentir. Ainsi, le jeune boucher de la rue des Francs-Bourgeois, Eric X, n'a résisté que deux ans : « mon chiffre d'affaires a baissé de plus de 50% et je suis obligé de partir ». La raison de ce départ est simple : « je n'ai plus de clientèle familiale » [...] Les nouveaux habitants du 4<sup>ème</sup> n'ont plus du tout les mêmes caractéristiques, ni les mêmes habitudes de vie : ils sont jeunes, ne mangent pratiquement jamais à la maison... sauf des surgelés ! » (« Turistico ! », *Le Parisien*, 21/09/1989)**

À partir des années 1995-96, on insiste de plus en plus sur la réanimation tous azimuts du Marais, déclinée selon différentes composantes : réanimation commerçante, tourisme et muséification dénoncée par les habitants ; image du quartier village et du quartier populaire, menacée par la flambée des prix et l'embourgeoisement du quartier ; changements sociologiques rapides ; image branchée, ouverture de lieux culturels à la mode. La presse hebdomadaire consacre des reportages enthousiastes au quartier où l'on découvre « prestige » et « esprit village », « shopping » et « beaux-arts » :

<sup>41</sup> L'annexe 6 présente quelques publications de presse généraliste au sujet du Marais. La plupart des articles et références évoqués dans ce passage sont consultables dans cette annexe.



**« Trait d'union entre la Seine et le Marais des hôtels prestigieux, entre l'Hôtel de Ville et le canal de l'Arsenal, le quartier Saint-Paul cultive un esprit village à découvrir en flânant » (Marie-Claire, Mai 1994) Article « La rue des Francs-Bourgeois jouent l'alternance » : « La rue des Francs-Bourgeois est « la » rue à la mode et, le dimanche, tout est ouvert. Comment y trouver son bonheur entre shopping et beaux-arts » (Femina Hebdo, Juin 1997) Dans le Parisien, 15/06/1998 : dossier consacré au 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> arrondissements : « C'est comme une petite ville de province ! » (à propos du 4<sup>ème</sup>) ; « C'est un vrai quartier populaire [...] Les galeries de peinture tendent à remplacer les friperies. Mais le 3<sup>ème</sup> bouge encore » (Le Parisien, 15/06/1998)**

Deux dimensions centrales apparaissent dans ce corpus : la réanimation commerciale et culturelle du quartier, y compris à travers l'apparition des squats culturels du 3<sup>ème</sup> arrondissement en 1997-2000, et les conflits opposant riverains, commerçants (grossistes, commerces asiatiques et commerces gays) et élus locaux. Pour ce qui est du design et des galeries d'art, le quartier semble bien « bouger » à la toute fin des années 1990 et devient l'objet d'une véritable « ruée » largement alimentée par la presse généraliste. La mode, le design et l'art ont investi le quartier comme l'explique *le Figaro* dès 1995 :

**« La faute à la mode, sûrement, puisque dans ces quartiers « branchés », les commerces de fringues remplacent l'alimentaire » (Le Figaro, 15/06/1995)**

Ce processus s'accroît encore autour du quartier Saint-Paul, de la rue Charlot et dans une version plus alternative, avec l'émergence de squats culturels dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement. *Les Echos* consacrent ainsi un article à « Saint-Paul, nouveau cœur du design parisien » (17/06/2004). *Libération* publie un dossier consacré à « La ruée Charlot. La petite artère du Marais attire designers, galeries, restos, bobos » (14/11/2003) au moment même où *L'Express magazine* décline la même idée en trois articles composant un dossier sur « Le Marais, cœur des modes » : « Le Marais branché élargit son horizon », « Qui sont les nouveaux créateurs du Marais ? », « La nouvelle vague découvre ses charmes » (23/10/2003). La presse généraliste se saisit ainsi des lieux de sortie, de la culture et du design et des bars à la mode pour renforcer l'image branchée du quartier, localisée à présent dans les parties périphériques du quartier et plus seulement au cœur du 4<sup>ème</sup> arrondissement. Un article du *Figaro* le rappelle, il est titré « Le haut Marais à la pointe de la mode » (24/10/2005). On évoque abondamment l'éphémère phénomène des squats artistiques et culturels du quartier du Temple et de la rue Pastourelle, dans les années 1998-2000 : « Méga-squat au cœur du Marais » (*Le Journal du Dimanche*, 23/03/1999), « Des artistes occupent le square du Temple » (*Le Parisien*, 27/04/1999), « La vie va épater la galerie », consacré à « Ici et là-bas, nouveau lieu d'art vivant, ouvert sur la rue parisienne et favorisant les rencontres » (*L'Humanité*, 2/03/2002). Ces éléments montrent que le Marais suscite un réel engouement dans la seconde moitié des années 1990 pour la presse généraliste. Il est caractérisé par une remise en contexte journalistique des évolutions du quartier sous les signes de la renaissance et de la réanimation, un retard relatif par rapport aux débuts des processus, un attrait pour les activités touristiques et commerciales mais surtout pour la culture, la vie de quartier et les créateurs à la mode, un décalage géographique par rapport aux épices de la réanimation. On constate par ailleurs que la presse généraliste se préoccupe beaucoup aussi des conflits, des tensions

et des effets néfastes de la réanimation : plusieurs articles illustrent ces ambiguïtés et ces tensions typiques des processus de gentrification.

Or, au milieu de cet emballement médiatique apparaît aussi...la question gay. La presse généraliste multiplie les articles et les dossiers sur le Marais gay ou sur les effets de la présence des gays dans le quartier, en rappelant très souvent d'une part le rôle des gays dans la réanimation commerciale du quartier, d'autre part les conflits que cette présence suscite. On peut évoquer ici deux dossiers emblématiques et parus à trois ans d'intervalle dans le *Nouvel Observateur* : le premier en 2002, « GAY MARAIS : Ghetto ou village ? » (*Le Nouvel Observateur*, 28/02/2002), le second en 2005, « Le Marais du moyen-âge au quartier gay » (*Le Nouvel Observateur*, 12/05/2005). Dans ces deux documents, on retrouve des éléments présents dans d'autres supports généralistes : le pouvoir et l'impact économique des commerces gays, l'attrait de certains commerces gays « *trendy* » au-delà même de la clientèle gay, leur rôle dans les changements sociologiques du quartier et le récit relativement enchanté d'une conquête spatiale similaire aux autres quartiers gays :

**« 20 000 clients par 24 heures ! Premier employeur du 4<sup>ème</sup> arrondissement, le commerce gay est devenu un modèle : 1000 emplois directs ! »** (*Le Nouvel Observateur*, 28/02/2002) **« L'offre de ce tissu commercial se diversifie, avec 35 boutiques de mode ou de décoration, une quinzaine de coiffeurs, esthéticiens et autres spécialistes des soins du corps, sans oublier une pharmacie, une agence immobilière, des disquaires, des librairies. Cet ensemble forme un pôle d'attraction considérable [...] Une clientèle plus mélangée qu'il n'y paraît : le samedi, nombre d'hétérosexuels se mêlent aux gays pour faire leurs achats dans des boutiques résolument trendy, ouvertes parfois jusqu'à minuit, et même le dimanche, en dépit de la réglementation. »** (*Le Nouvel Observateur*, 28/02/2002) **« Le Marais, en dialecte politique, c'est le centre plutôt classe moyenne, et pas vraiment accro aux barricades. Eh bien, les gays du Marais, qui ont conquis business et citoyenneté plénière entre Saint-Paul et la place des Vosges, ne seraient plus très loin de cette définition pépère. Du ghetto des militants, on passerait plutôt au « village » façon New York : un recentrage bobo cool qui laisse pas mal de monde sur le talus »** (*Le Nouvel Observateur*, 28/02/2002) **« L'arrivée des gays a dopé un quartier en berne dans les années 1980 [...] Partout dans le monde, les quartiers gay se forment dans l'hypercentre des capitales, dès lors qu'il s'agit de coins délabrés pouvant être réhabilités. C'est le cas à Soho (Londres), East Village (New York) ou encore à Base Water (Sydney) »** (*Le Nouvel Observateur*, 12/05/2005)

Les gays représentent une plus-value économique venue « *doper un quartier en berne* » à l'image de la plupart des autres exemples occidentaux. Non seulement de tels discours renforcent le rôle symbolique et médiatique des gays dans la gentrification du Marais mais ils l'insèrent dans une régularité internationale et historique qui renforce encore son poids. Disposant d'une audience plus large, de telles images médiatiques enregistrent autant qu'elles renforcent les processus en cours. Les termes mobilisés disent cette capacité proprement homosexuelle au pouvoir économique, à la transformation de l'espace, mais aussi ce lien particulier entre homosexualité et ambiances « *trendy* » ou « *bobo cool* ». Journalistes et observateurs mettent en relation les changements du quartier et les changements sociaux chez les gays pour les décrire en pionniers ayant à la fois conquis « quelque chose » ici et participé aux métamorphoses de cet « ici » :

**« Il y a trente ans, les militants homos voulaient changer la société. À Paris, c'est quasiment réussi. L'embourgeoisement a fait le reste. » (Le Nouvel Observateur, 28/02/2002) « Si le quartier s'est métamorphosé, c'est qu'il y a eu un travail municipal, sans doute, mais aussi et d'abord l'investissement des gays. L'exemple parisien est à l'image des autres capitales : les gays ont toujours investi les quartiers les plus pourris, les plus anciens et en même temps les plus jolis » (J-F. Chassagne, in « L'avant-garde soluble dans le Marais ? », Le Nouvel Observateur, 28/02/2002)**

Les gays apparaissent ainsi au cœur de la presse généraliste à travers leur poids économique et leur statut « trendy ». Ces images hétérosexuelles au sujet des gays renforcent ainsi le rôle « dopant » des gays dans la transformation des images du quartier en le publicisant davantage dans l'espace public. Cet écho est disproportionné pour certains observateurs visiblement hostiles à un tel processus, comme le maire RPR du 4<sup>ème</sup> arrondissement en 1996 :

**« L'émergence depuis quelques années dans le 4<sup>ème</sup> d'une communauté homosexuelle structurée a trouvé ces derniers temps, auprès des médias un écho disproportionné et dangereux pour l'équilibre de notre vie locale. Prosélytisme, ostentation ou virulence conduiraient la population à faire sienne les thèses racistes et simplistes d'homophobes patentés » (P-C. Krieg, maire du 4<sup>ème</sup> arrondissement (1983-1998), Journal du 4<sup>ème</sup>, Novembre 1996)**

Depuis le milieu des années 1990, la notion d'alternative a donc vu son sens largement infléchi. L'image du Marais et du Village n'est plus tellement celle de quartiers atypiques et vecteurs de transgression dans la presse gay. On observe plutôt une institutionnalisation des lieux, des ambiances et des tendances reposant sur la consolidation de la présence gay, l'audience croissante des quartiers et le décroissement relatif des frontières homos/hétéros. L'engouement de la presse gay, mais aussi généraliste, participe à l'idée que ces quartiers sont au centre de nombreuses dimensions de la vie urbaine (la culture, la fête, les modes musicales et artistiques, les pratiques de consommation) et finalement au cœur des modes de vie de certains groupes sociaux, en particulier les « bobos » parisiens. Cette polarisation sur un centre névralgique cumulant culture, sorties, sociabilité et mode renvoie à la fois à l'image produite *au sujet des gays* et à l'image produite *par les gays* : elle ressemble beaucoup aux représentations de la centralité urbaine construites par les gentrificateurs. Dans le Village, les gays apparaissent comme les producteurs et, surtout, les supports essentiels de ces images attractives. Dans le Marais, les gays prennent place dans un ensemble plus large de représentations de l'attractivité. Cette différence explique sans doute l'existence et surtout la médiatisation plus importante de conflits locaux entre les gays et les « autres » dans le Marais.

Si l'image du Marais et du Village a bien partie liée avec la différence ou l'alternative, ce lien résiste mal aux changements affectant, d'une part la condition homosexuelle, d'autre part les espaces urbains concernés. Les années 1990 montrent que l'engouement concret et symbolique que connaissent les deux espaces fragilise paradoxalement leur image atypique et exceptionnelle pour s'inscrire au cœur des circuits de la mode, ayant vocation à devenir les support de normes socio-culturelles. S'effacent alors peu à peu les traces de l'alternative, de l'anormalité et de la différence selon un processus similaire au renouvellement des images des quartiers gentrifiés. La médiatisation généralisée du quartier comme lieu incontournable de l'animation urbaine correspond mal aux

représentations alternatives des modes de vie gays et des lieux valorisés par la presse gay dans les années 1980. A la fin des années 1990, le Village et surtout le Marais ne semblent plus réellement constituer des quartiers *alternatifs* : en définissant ce qu'est la mode, ils contribueraient au contraire à la production de normes socio-culturelles dominantes chez les gays, et qui, de plus, tendraient à se diffuser auprès d'autres publics et d'autres médias. Les deux quartiers sont affectés par une banalisation tous azimuts dont les paradoxes ressemblent étrangement à ceux de la gentrification. La valorisation trouve alors son revers symbolique dans des images ambiguës illustrant une dernière thématique : celle de la désaffection.

### 3. Conformisme, embourgeoisement et ghetto : la désaffection ?

---

S'il existe très tôt un discours critique à l'égard du Marais et du Village, celui-ci ne cesse de s'amplifier au fur et à mesure que la gentrification se diffuse et que ses effets se font sentir. Une dernière thématique apparaît en effet dans le corpus de presse étudié, celle de la désaffection. Ses motifs sont variables et plus nombreux en fin de période qu'en début. C'est bien à la question de la valeur d'un espace qu'on se confronte en analysant comment les représentations du Village et du Marais sont affectées par un discours beaucoup moins enchanté dans lequel le rôle des gays apparaît aussi comme une responsabilité, voire une culpabilité dans la revitalisation du quartier, dans la mesure où celle-ci a des effets négatifs, potentiels ou bien réels, au début des années 2000.

La presse gay a bien conscience des enjeux socio-économiques de la revitalisation de tels espaces : d'autres images du quartier reposent alors sur l'embourgeoisement, le conformisme et la disparition progressive d'un esprit des lieux. Une critique nostalgique aux dimensions politiques apparaît ainsi, à l'image de certaines dénonciations de la gentrification. Les gays portent cette critique mais en sont aussi objet. La figure rhétorique et symbolique du ghetto le montre par exemple clairement en posant la question de l'entre soi dans des quartiers devenus de plus en plus homogènes et qui suscitent lassitude, ennui et moquerie. Les gays sont ici, à nouveau, juges et partis. En gentrificateurs affûtés, ils proposent alors une poursuite de l'aventure spatiale en développant l'image de la fuite et de l'évitement. Puisque les quartiers gays ne disposent plus des qualités qui faisaient leur attrait, il « faut aller ailleurs » ou « faire autrement ». On mobilise alors les mêmes arguments et les mêmes images que dans le passé, mais au service, cette fois-ci, de la désaffection plutôt que de l'investissement du quartier. Les gays contribuent alors au renouvellement permanent des logiques de valorisation et de dévalorisation des espaces, à l'image des générations successives de gentrificateurs.

#### 3.1. Business et embourgeoisement: la fin de l'espace militant ?

La presse gay enregistre une double mutation en cours depuis la fin des années 1980. D'une part, le Village et le Marais ont connu un embourgeoisement résidentiel plus ou moins fort en dix ans et ne peuvent plus tellement être célébrés comme des quartiers « populaires ». D'autre part, le contenu éditorial de la presse gay a évolué vers d'autres centres d'intérêt et d'autres préoccupations. Dans les années 1980, le militantisme, la contestation et la dénonciation des différentes oppressions subies y tenaient une place centrale. Au début des années 1990, les dangers et les menaces de l'épidémie de sida avaient également monopolisé l'attention des médias gays. Mais depuis le milieu des années 1990, les choses changent. La presse gay se transforme profondément, dirigeants et journalistes sont plus jeunes et souvent moins militants. Le contenu des magazines est beaucoup plus

orienté vers les pratiques de consommation, la publicité, les articles et dossiers plus légers au contenu moins politique ou social. Les deux quartiers gays y apparaissent sous des images et à travers un vocabulaire différents : les effets du changement social au sujet des homosexualités et des transformations socio-économiques locales convergent vers un embourgeoisement et une normalisation tous azimuts. Des critiques virulentes apparaissent alors dans le corpus étudié et sont très bien résumées dans un texte polémique paru en 1997 dans la *Revue h* sous la plume du militant gay fondateur de *Gai Pied*, Jean Le Bitoux, intitulé « Marcher dans le gai Marais » (Le Bitoux, 1997).

Rappelons que, de manière surprenante, la presse gay s'est révélé souvent, elle-même, sociologue. Dans les années 1980, y apparaît une description précoce du destin gentrifié des quartiers gays : alors que le terme de gentrification n'est pas encore mobilisé par les sociologues français, il est fort bien décrit dans *Gai Pied* au sujet de New York :

**« Il y a quelques années tout l'East Village était considéré comme dangereux, les loyers y étaient bon marché. Il attire aujourd'hui beaucoup de jeunes, d'artistes et d'étudiants qui se partagent les frais de cohabitation dans des appartements « chemins de fer » dont les pièces sont disposées en enfilade. Ainsi, à la population d'origine slave et portoricaine, installée depuis longtemps, s'est ajoutée la jeunesse new wave issue de la middle class. C'est la gentrification de ces quartiers, on appelle ainsi le phénomène d'invasion des quartiers pauvres par la middle class » (Gai Pied, n°62, 1983)**

Quelques années plus tard, on retrouve à nouveau cette transition problématique de la bohème au chic, évoquée dans le cas de San Francisco :

**« Le gay Village était synonyme du NY bohème. Aujourd'hui, le quartier est chic et cher, les yuppies l'ont envahi » (Gai Pied, n°374, 1989)**

La description de la « gentrification de ces quartiers » frappe par sa pertinence sociologique et mobilise un terme peu connu à l'époque. Le journaliste gay québécois Pierre Foglia l'utilise aussi de façon précoce et suggestive dans *La Presse*, média généraliste, dans un article intitulé « Retour au Village » :

**« Pourtant le Village n'a pas beaucoup changé. Juste un peu plus kitsch, juste un peu plus design. Conséquence de la gentrification de la rue Sainte-Catherine, particulièrement dans le bout de Papineau. Ça sent la peinture fraîche... » (La Presse, 29/01/1987) :**

Ces descriptions rencontrent un double écho dans le corpus étudié au début des années 1990. En premier lieu, le contenu même de la presse gay et ses lignes éditoriales semblent, d'une certaine manière, se gentrifier. Par exemple, la ligne éditoriale de *Gai Pied* évolue et enregistre, de manière générale, le passage d'une homosexualité militante souvent solidaire des couches populaires à des modes de vie gays plus diversifiés et plus intégrés aux classes moyennes et supérieures. En témoignent le dossier et la Une du n°436 de *Gai Pied* de 1990 : « Cadres sup et homo : double vie » ou la Une de *Illico* sur « La nomeklatura gay » (*Illico*, n°6, 1991). Ce changement traduit plus généralement de nouvelles conditions de vie pour les gays dans les années 1990 : il ne s'agit plus tellement de savoir comment assumer et vivre son homosexualité dans un environnement social hostile, mais de savoir comment la vivre « à la mode » et comment se construire un réel mode de vie gay. De nouvelles valeurs et de nouvelles images apparaissent ainsi, relayées par les nouveaux supports de presse *Illico*, puis *Têtu* à partir de 1995. La mode, la consommation et la fête nocturne y prennent souvent le pas sur les ambiances populaires, solidaires et conviviales. En filigrane, les gays y sont décrits comme des ménages plutôt favorisés, disposant de temps et d'argent, de

peu de charges familiales : le mode de vie qui leur est proposé comme modèle ressemble beaucoup à celui des gentrificateurs de l'époque.

La presse gay n'est pas aveugle face à l'embourgeoisement qui affecte ses deux quartiers de prédilection, le Village et le Marais. Elle a depuis longtemps associé les gays et leur présence spatiale à l'argent et à des enjeux économiques de poids. « *On le voit à Castro où tout est parti de l'argent gai* » (*Gai Pied*, n°21, 1980) mais aussi à Paris puisque « *de nouveaux bars des Halles adoptent l'étiquette gay pour remplir leur tiroir caisse* » (*Gai Pied*, n°37, 1982). La critique du business gay ancré dans le Marais et du ghetto cloisonnant existe dès les débuts de *Gai Pied* où l'on fustige l'asservissement paradoxal des gays dans leur propre refuge dans l'article « *Les pédés, nouvelle cible économique* » (*Gai Pied*, n°10, 1980). La presse française semble ainsi très tôt et durablement partagée entre l'idée d'un Marais « *fief des gays de la capitale, symbole de la visibilité homosexuelle et de la liberté acquise* » (*Illico*, n°3, 1991) et le fait que « *de nouveaux bars des Halles adoptent l'étiquette gay pour remplir leur tiroir caisse* » (*Gai Pied*, n°37, 1982). Le 11 Avril 1986, Bernard Pivot reçoit David Girard dans sa célèbre émission *Apostrophes* pour la parution de ses mémoires *Cher David. Les nuits de Citizen Gay*. David Girard, alors à la tête de plusieurs établissements de la nuit gay et de plusieurs saunas parisiens, est devenu l'archétype du « patron gay ». Au cours de l'émission, il est critiqué pour le cynisme avec lequel il exploite le marché gay à des fins économiques et commerciales. Si les établissements qu'il dirige ne se situent pas dans le Marais, cette critique est aussi portée aux businessmen du Marais par la suite. L'image du Marais apparaît ainsi liée à l'argent, au business et au « fric » par opposition aux valeurs et images typiques des années 1980 : le militantisme, la contestation et l'alternative. Cette opposition un peu caricaturale traduit de fait les effets d'un embourgeoisement local mais renvoie aussi au passage de lieux gays de sociabilité à un quartier symbole d'un véritable secteur économique, la « pink economy » importée d'Amérique du Nord. Dans *Illico*, *Têtu* et *Fugues*, on ne présente plus les acteurs du quartier gay par leur prénom mais on met plutôt en avant leur pouvoir économique et leur statut d'entrepreneurs visionnaires. *Illico* dresse le portrait de « *Bernard Bousset, le gay boss* » (*Illico*, n°3, 1991), puis de Jean-François Chassagne se définissant lui-même comme « *un gestionnaire du gay business* » (*Illico*, n°6, 1991). Cette image du business gay, présente dès le début des années 1990, ne cesse de se développer dans les années 2000 :

**« Les dîners chics remplacent le couscous à 3 ronds, les débats associatifs et les meetings confidentiels. La rue Michel Le Comte fait presque pitié à côté des nouvelles adresses prestigieuses. [...] Les groupes de communication gay ont, eux aussi, produit leur cheptel de nomenclaturistes : Journalistes, photographes, invités aux cocktails, soirées et vernissages en tous genre et rédigeant des piges pour la presse « straight » branchée. »** (*Illico*, n°14, 1991). **« Désormais « convenable », le public gay devient « marketable ». Agence de communication, consultants et experts marketing, médias, tout le monde cherche à s'emparer de ce nouvel eldorado commercial et les gays sont parés de toutes les vertus : créateurs de tendances, riches et consommateurs compulsifs...de véritables machines à cash. »** (*Wesh City*, n°2, Octobre 2005)

Les nombreux supports gratuits de presse gay se développant à Paris dans les années 2000 prolongent ce type d'images du quartier. *Wesh City* consacre un dossier au « Business gay » en 2005, *Je Pocket* inaugure une rubrique « Le boss du mois » courant 2006 offrant des portraits de patrons de lieux gays du Marais en insistant sur leur réussite économique et professionnelle : Jean-François Campana pour le restaurant *Le Divin* (*Je Pocket*, Janvier 2006) ou Richard Legay pour la boulangerie *Le Gay Choc* (*Je Pocket*, Février 2006). Les

commerces et commerçants sont bien les fers de lance du quartier gay, réciproquement le quartier est avant tout l'enjeu du développement du « business gay ». Dans la presse gay montréalaise, le Village offre aussi l'occasion de publicités de plus en plus nombreuses pour les services et les commerces gays. Depuis la fin des années 1990, ces publicités ne concernent plus seulement des commerces et des pratiques de consommation (mode, restaurants, bars) mais laissent aussi place à des services : investissements immobiliers dans des projets locaux, contrats d'assurances, cliniques gays, cabinets d'avocats gays, agences immobilières, agences de voyages. On ne s'adresse sans doute plus exactement au même lectorat, ni aux mêmes gays, et on ne mise plus non plus sur les mêmes aspects des modes de vie gays, notamment dans le Village.

À la différence du Village, les lieux gays parisiens accueillent très peu d'événements associatifs et les commerçants entretiennent visiblement peu de relations avec les associations homosexuelles. Seuls trois lieux font exception à ce sujet. À la fin des années 1980, le *Duplex* accueille les réunions de la Coordination Nationale Homosexuelle qui y organise notamment des débats politiques lors de la campagne électorale des présidentielles de 1988. Le *Tango* organise des tea-dance le dimanche pour différentes associations depuis le début des années 2000, alors que le *Piano Zinc* a accueilli des soirées au bénéfice d'Act Up au début des années 1990. Pour le reste, le quartier gay semble relativement peu concerné par la question du militantisme qui s'efface derrière l'image de l'argent rose en pleine explosion à la fin des années 1990. Jean Le Bitoux dénonce avec virulence cette emprise du commercial sur le militant et critique un nouveau conformisme gay, blanc et bourgeois largement entretenue par une presse gay beaucoup moins militante :

**« C'est le Marais qui a pris les homosexuels en otage. En proposant un mode de vie moderne adapté à nos nouvelles convictions de fierté homosexuelle. Et en en vantant les mérites dans la presse homosexuelle, une presse aujourd'hui d'autant plus jugulée que, de dérive en compromission commerciale, la presque totalité en est devenue gratuite, payée par ses annonceurs. Le lecteur, faible vecteur financier, est devenu largement secondaire. Ce type de presse provoque magiquement la disparition du social et du droit d'opinion au profit de l'économie univoque. Esquivées les valeurs du témoignage, de l'analyse, de la critique, bref toute distance entre les gais et « leur » quartier. Une seule signalétique : être beau, jeune, musclé, blanc, accessoirement bronzé et / ou rasé, à l'œil vif et aux fringues moulantes. Sans quoi, le prix, c'est un regard qui tue, l'un de ceux que l'on ne croise plus dans les bars hétérosexuels du centre de la capitale. » Jean Le Bitoux, « Marcher dans le gai Marais », *Revue h*, Juillet 1997.**

La critique virulente de Le Bitoux traduit le malaise des gays eux-mêmes à la fin des années 1990. L'embourgeoisement du quartier apparaît par plusieurs canaux indirects : la hausse des prix des consommations, l'émergence de produits gays et de commerces gays plus luxueux et relativement onéreux (soins, esthétique et voyages à Paris et à Montréal), la difficile accession à des logements dans Paris et dans le Marais qui apparaît notamment dans les témoignages gays dans la presse française (*Illico* ou *Têtu* notamment). L'exclusion socio-économique devient un problème récurrent pour les gays : dans les années 2000, les dossiers et reportages sur le thème « être en gay en banlieue » décrivent les frontières symboliques mais aussi financières qui séparent une bonne partie des gays du Marais (*Têtu*, n°22, 1998). Dans le cas du Village, le phénomène est plus directement lié aux évolutions

des parcours homosexuels, la gentrification limitée de Centre-Sud n'amenant pas le Village à devenir un quartier huppé ou ultra-sélectif.

### 3.2. Nouveaux conformismes et quartier-musée.

Avec le thème de l'embourgeoisement conjoint du quartier et des gays dans leur ensemble, se développe aussi l'image d'un conformisme tous azimuts affectant les modes de vie et les lieux gays. Comme le bourgeois remplace le populaire, le conformisme, les clichés et les modes stéréotypées remplacent l'alternative et la convivialité. Ces images tranchent avec la transgression que les gays seraient supposés incarner. Deux types de conformisme affectent l'image du Marais et du Village: un conformisme *interne* aux gays et un conformisme « contaminant » venant de l'*extérieur*.

Une première forme de conformisme contrebalance les images alternatives et atypiques des quartiers gays : elle est le produit de l'institutionnalisation de la présence gay dans le quartier. Sur un mode souvent humoristique et ironique, le quartier gay suscite ainsi les moqueries, la mobilisation de stéréotypes et la construction d'images caricaturales. C'est précisément ce qu'on reproche alors au Marais ou au Village : ne rendre visible que des stéréotypes et des caricatures de l'homosexualité qui transforment parfois le quartier en musée ou en zoo dont de plus en plus de touristes seraient friands. L'obsession pour le renouvellement des lieux et des ambiances traduit aussi en miroir les risques de la lassitude, de l'ennui et de la banalisation. Par définition, la nouveauté et la découverte sont vouées à s'effacer derrière les anniversaires des établissements qui subsistent et les auto-célébrations qui, si elles créent de la mémoire locale (notamment à Montréal), enregistrent aussi les marques du temps. Depuis le milieu des années 1990, l'usage de termes péjoratifs pour décrire les lieux, les publics et les ambiances se généralise : « *minets* », « *folles* », « *gym-queen* », « *butch* », « *musclors* ». Les termes sont proches dans la presse gay française et québécoise et désignent péjorativement des looks, mais aussi des modes de vie et les lieux qui leur sont associés. Ainsi, l'*Open Café* ou le *Banana Café* sont souvent décriés sur un mode ironique fustigeant la superficialité et l'exhibitionnisme des lieux :

**« Si l'endroit est incontournable vu de TF1 ou « Voici », il ne l'est pas pour la majorité des gays parisiens. Coincé entre gens du showbiz planqués, gogo, drags et jeunes hommes prêts à tout pour leur quinze minutes de gloire, vous aurez l'impression d'être dans un docu « Tout est possible ». » (Supplément Têtu, Guide Europride, 1997)**

La critique de ce conformisme *interne* est ambiguë : d'un côté, elle apparaît virulente et omniprésente dans la presse gay, de l'autre, la presse gay des années 1995-2005 semble largement participer à la construction de ces normes. Les publicités et l'iconographie des nouveaux supports de presse gratuits parisiens et des supports payants parisiens et montréalais, met en avant des corps sculptés, des looks très gays et un imaginaire sexuel très proche des images proposées dans le Marais et le Village. Des figures très à la mode parmi les gays désavouent d'ailleurs largement ce déploiement à grande échelle d'une culture gay uniforme. Dans *Têtu*, Hedi Slimane déclare :

**« Les aspérités semblent avoir été gommées. La culture gay et ses avatars, à l'échelle globale, j'ai un peu de mal. Un certain nombre de conventions, une norme se sont mis en place, qui ne laissent pas trop d'espace aux alternatives » (Têtu, n°100, 2005)**

Photographe et styliste gay, Hedi Slimane est une figure gay « à la mode » mais selon une mode et des critères très légitimes. Il connaît en effet un succès retentissant dans les



années 2000 en modernisant les lignes homme des maisons Yves Saint-Laurent, puis Dior entre 2001 et 2007. Elu « styliste de l'année » en 2003, il est présenté par *Têtu* comme « *LE créateur phare de la mode masculine* » et ne cesse d'être encensé par les critiques de mode du monde entier. Pour *Têtu*, « *il est de ceux qui bousculent les certitudes* » et son discours critique sur la culture gay accompagne le rejet, par les gays les plus branchés, du Marais et « *de ses avatars* ». Plus généralement, les conformismes du Marais gay et des images qu'il véhicule semblent lasser la presse gay elle-même. Ils s'inscrivent dans une image *inanimée* de la scène parisienne gay associée à l'idée que « *la nuit est finie* » :

**« Pas un seul jour dans le Marais sans qu'on entende que la nuit gay parisienne n'est plus ce qu'elle était et que la splendeur passée a laissé place à la morosité glacée de soirées sans âme organisées dans des supermarchés de la fête » (in « La nuit est-elle finie ?, *Baby Boy*, n°19, 2006)**

Dans le Village, les hauts-lieux de la rue Sainte-Catherine, suscitent le même type d'images stéréotypées mais leur présentation reste moins virulente dans *Fugues*. La spécialisation des lieux, des ambiances, voire même des rues du quartier est plutôt l'objet d'une valorisation que d'une critique des normes. Les nombreux événements associatifs mentionnés dans l'agenda de *Fugues* donnent une image « *équilibrée* » au quartier alliant commerces, loisirs et préoccupations militantes en termes de droits, de santé et d'exclusion. Le conformisme commercial des établissements gays les plus affichés (*Unity*, *Sky*, *Stud*) n'efface pas les actions et le rôle du Centre Communautaire local qui reste très présent dans les médias gays jusqu'à aujourd'hui.

Une première image du conformisme passe donc par la dénonciation, en interne, des clichés et stéréotypes gays que le Marais et le Village rendent visibles et érigent en modèles pour les gays : l'usage généralisé du terme « *clones* » en traduit les excès. Ce thème est nettement plus présent à Paris qu'à Montréal où le regroupement entre-soi des gays suscite certes des critiques humoristiques mais n'enraye pas les images de la solidarité supposée et du militantisme de la communauté gay du Village.

Une autre version des dérives conformistes est plus visible dans le Village et affecte aussi le Marais : elle repose sur le revers de la médaille de l'attractivité et de la visibilité, c'est-à-dire l'irruption des hétérosexuels dans le quartier. La mixité peut et a pu, dans le passé, être ponctuellement valorisée comme carrefour des différences et métissage moderne. Elle apparaît aussi comme un danger croissant à travers deux effets dénoncés surtout par la presse gay française. Elle peut d'abord dénaturer les lieux et les modes de vie gays au cours d'une « *déshomosexualisation* » du quartier : la présence des hétérosexuels peut défigurer les identités homosexuelles et la signification des lieux gays ou du quartier gay. Cette dénaturation est d'ailleurs évoquée par des observateurs extérieurs hétérosexuels. Parmi eux, on trouve déjà en 1992, Michel Maffesoli, déclarant, avec son style habituel, dans *Gai Pied* :

**« A trop vouloir calquer leurs revendications sur celles de la famille mononucléaire, les homosexuels y perdent leur âme, leur spécificité et se perdront ainsi dans la grisaille d'une normalité sans horizon » (*Gai Pied*, n°512, 1992)**

Il faut relier cette crainte au processus d'acquisition de droits nouveaux pour les gays qui peuvent être envisagés comme un calque des modes de vie hétérosexuels (conjugalité, parentalité, droits fiscaux). Du point de vue spatial, la fréquentation du Marais et du Village n'est plus seulement gay (chapitre 4) : une confusion des genres peut alors affecter l'image des deux quartiers. Dans le Marais, l'engorgement de la rue des Francs-Bourgeois, la

multiplication des boutiques misant sur une clientèle mixte, les bars et commerces gay-friendly redessinent les contours d'un quartier-supermarché ou d'un parc d'attraction oscillant entre « boboland » et « Gayland », les deux termes parcourant la presse gay et la presse généraliste. *Libération* titre ainsi « Les Francs-bourgeois, rue barbare » tant « cette artère de 705 mètres du IV<sup>ème</sup> arrondissement n'est plus, le jour du Seigneur qu'un Disneyland pour acheteurs compulsifs » (*Libération*, 21/06/2002). La rue Sainte-Catherine en est la traduction montréalaise, mais cette dernière a d'abord été une rue gay avant d'être une rue commerçante et frénétique, à la différence des Francs-Bourgeois. Cet investissement des rues commerçantes par d'autres populations génère des inquiétudes chez les gays et, surtout, celle d'une muséification du quartier gay. Ce processus typique de la gentrification est augmenté d'un effet « zoo » spécifique aux quartiers gays, par lequel le quartier devient une sorte d'observatoire naturel des gays pour les citadins, les banlieusards et les touristes. À l'image de certains quartiers ethniques, se développe alors un tourisme de l'exotique dans de nouveaux « zoos gays » (Binnie, Skeggs, 2004) où l'on viendrait observer, photographier et côtoyer la différence, en l'occurrence celle de l'orientation sexuelle. On fustige ainsi les « homos refoulés du Marais » dans *Illico*, les « banlieusards en goguette chez les gays » dans *Têtu*, les « cars de touristes des nouveaux gays tours » dans *Fugues*.

La problématique touristique offre, à nouveau, un constat ambigu. Le « business gay », surtout à Montréal, a fait du tourisme et des structures d'accueil hôtelier, l'un des fers de lance du développement économique local. Dans les années 2000, la S.D.C. du Village a beaucoup promu le tourisme gay comme argument de développement du Village auprès des pouvoirs publics, mais ce tourisme a dépassé les frontières homosexuelles. Les visites touristiques généralistes de Montréal en bus passent toujours par le Village où l'on s'arrête devant les institutions gay du quartier, présentées et commentées par le guide, retraçant l'histoire de la renaissance du quartier orchestrée par les gays<sup>42</sup>. Le Marais est également l'objet d'un investissement touristique moins institutionnalisé mais bien réel : son étendue est plus large et dépasse le seul cadrage gay en raison d'atouts touristiques plus nombreux et plus diversifiés que ceux du Village. Par ailleurs, rappelons que les deux quartiers ont peu à peu été investis par une mémoire homosexuelle autonome qui en fait des lieux touristiques spécifiques : on les visite parce que l'on est gay et qu'ils symbolisent une étape décisive dans l'histoire des homosexualités. Une association parisienne organise ainsi des visites guidées du « Paris Gay » dans lesquelles le Marais occupe une place centrale alors que le mémorial aux victimes du sida situé en plein Village s'apparente presque à un lieu de pèlerinage gay. Le rappel récurrent de l'histoire des deux aventures urbaines et sociales du Marais et du Village dans la presse gay joue un rôle important dans la construction de cette image de mémorial gay à ciel ouvert, à l'image du Castro District (San Francisco) devenu haut-lieu touristique dans la géographie homosexuelle planétaire mais aussi dans la géographie touristique californienne, gay ou non. Le passage du musée au zoo repose ainsi sur le passage d'une image touristique et mémorielle interne aux gays, à une image identitaire à potentiel touristique pour d'autres populations : citadins hétérosexuels et touristes. Ce zoo est donc paradoxal car il remet en cause la notion même d'identité gay du quartier mais prolonge aussi le retour en grâce généralisé de quartiers à présent surinvestis médiatiquement et symboliquement. Les gays en sont à la fois acteurs et responsables mais en seraient aussi les victimes potentielles.

Le Marais et le Village possèdent ainsi l'image moins valorisante de musées gays de l'acceptabilité et de quartiers plutôt « friqués » en langage presse gay. Ces deux aspects contrebalancent pendant toute la période les images plus enchantées du quartier populaire,

<sup>42</sup> Nous avons pu le constater lors d'une visite de ce type lors du séjour à Montréal au printemps 2007.

authentique et alternatif et connaissent surtout leur apogée depuis la fin des années 1990. L'image de la vitrine gay conformiste et touristique engage et traduit une conversion des identités gays depuis la revendication militante contestant les normes dominantes jusqu'au compromis de la visibilité acceptable et respectable vouée à la *normalisation* (Redoutey, 2004). Cette tension entre spécificités homosexuelles et intégration prend des formes différentes selon les deux terrains : le Village gai maintient davantage la spécificité gay des lieux, des ambiances et du quartier alors que le Marais parisien met davantage en scène la cohabitation et la confusion entre gays et hétérosexuels, y compris à travers la forme du débat et du conflit. La question de l'embourgeoisement pointe, elle aussi, l'un des effets de la gaytrification à travers l'effacement du populaire venant renforcer le changement d'image et de statut des gays dans l'ensemble de la société. Ces effets, fortement liés à la gentrification elle-même, sont nettement plus présents à Paris qu'à Montréal, la gentrification y ayant été plus précoce et plus intense. Le pouvoir symbolique des gays dans les processus de gentrification apparaît sur un mode ambigu : s'ils ont conscience d'une responsabilité dans la disparition des attributs valorisant du Marais et du Village et d'un rôle dans les mutations de l'image du quartier, les gays semblent aussi déconcertés et souvent critiques devant ces transformations qui interrogent *in fine* le sens de leur regroupement spatial dans les quartiers gays, souvent désignés comme des « *ghettos* ».

### 3.3. La figure du ghetto en question.

Une autre image ambiguë parcourt notre corpus et devient visiblement problématique à la fin des années 1990, c'est celle du ghetto. Le terme est surtout exploité dans un sens péjoratif par l'ensemble des protagonistes : il signifie pour la plupart des médias (gays ou non, parisiens et montréalais) un danger et une configuration à éviter. Le danger est cependant plus inquiétant pour la presse généraliste que pour la presse gay, et plus mobilisé en France qu'au Québec. Le quartier gay comme ghetto homosexuel reste une image cultivée et diffusée avant tout par les médias généralistes français. Quels enjeux symboliques met-il à jour ? Quels sont ses liens aux processus de gentrification ?

Les images du quartier gay ont partie liée avec celles de l'entre soi et du regroupement social dans un périmètre spatial bien délimité. Dans ce contexte, on a vu comment le Marais et le Village étaient à la fois investis comme des espaces aux vertus identitaires pour les gays et en même temps comme des quartiers où la sociabilité se caractérisait par l'intensité et la chaleur des relations dans les années 1980. Le quartier gay véhicule l'idée d'un milieu autant spatial que social où le capital relationnel spécifiquement gay constitue une plus-value. Derrière cette image du quartier-village chère aux gentrificateurs et redoublée par le terme de « village », apparaît aussi assez rapidement, surtout dans la presse généraliste, l'image oppressante et communautaire du *ghetto*. Le terme est évidemment polysémique : il désigne à la fois la configuration dramatique des ghettos imposés aux populations stigmatisées et persécutées (le ghetto juif en particulier) et le cas des ghettos socio-économiques ou culturels de fait (signification nord-américaine des quartiers ethniques). Dans le cas des gays, il traduit plutôt l'idée d'un ghetto choisi et volontairement constitué, idée largement nourrie par la presse généraliste. Parce qu'ils semblent se regrouper ensemble, qu'ils accompagnent chronologiquement des revendications militantes radicales dans les années 1970-80 et parce qu'ils n'apparaissent ni imposés, ni inscrits dans la tradition des modèles urbains occidentaux, les quartiers gays, d'abord nord-américains, apparaissent ainsi comme des ghettos choisis. Les gays auraient décidé de s'agréger ensemble dans certains quartiers disponibles de fait.

Cette image s'enracine fortement dans les représentations médiatiques de la presse généraliste française des années 1990 qui construit le Marais selon cette sémantique et cet imaginaire là : Paris serait le théâtre d'un processus équivalent à la constitution peu souhaitable des ghettos nord-américains. Ce nouveau ghetto élargirait domicile dans le Marais. Le terme « *Gayland* » s'accompagne de l'image excessive d'un séparatisme potentiel :

**« Le Gayland a déjà son drapeau, va-t-il demander son indépendance ? » (Le Nouvel Observateur, 28/02/2002)**

La presse généraliste rapporte les conflits qui agitent le Marais au sujet de la présence des gays depuis 1995 et les conflits autour du déploiement des drapeaux arc-en-ciel rue des Archives et rue Vieille du Temple. Le ghetto homosexuel est alors agité comme un risque pour le quartier et son avenir, par exemple dans le dossier « *GAY MARAIS : Ghetto ou village ?* » (Le Nouvel Observateur, 28/02/2002). En 2002, pour le *Parisien*, « *dans le Marais, la guerre des enseignes est déclarée* » : des associations de riverains demandent à un salon de coiffure gay de retirer ses enseignes dont « *le bleu n'est pas du tout adapté à la rue* » Rambuteau. Ce type de conflits illustre les contestations de la légitimité gay à occuper l'espace public et symbolique des rues du quartier. Plusieurs articles évoquent les initiatives de riverains réunis en association pour sauver le quartier des dangers qui le guettent. Parmi eux, on dénonce la « mono-activité » et de la fréquentation touristique et piétonnière du quartier avec trois cibles privilégiées : les pouvoirs publics inefficaces, la communauté et les commerces asiatiques « *envahissant les rues du 3<sup>ème</sup> arrondissement* » et, enfin, les attroupements et nuisances sonores de « *certains bars* », visant clairement les gays :

**« Huit associations du Marais font pression... « Nous en avons assez de subir des nuisances liées au manque de respect du site et de ses résidents [...] Le problème du commerce de gros, celui du trafic et de la circulation, mais aussi des attroupements créés autour de certains bars du quartier, et la saleté des trottoirs ont été les quatre thèmes principaux abordés ». (Le Parisien, 7/03/2001) « Elle part en croisade contre les bars du Marais... Odile Duquet, présidente de l'association des copropriétaires et habitants du Marais, n'entend pas désarmer : « Nous sommes les oubliés du Marais, depuis qu'il y a les gays ! » [...] Elle voudrait que le Marais, particulièrement le secteur de la rue des Archives, retrouve son caractère originel... sans ses bars qu'elle accuse de tous les maux. Elle a décidé de passer à la vitesse supérieure, depuis son balcon : « Maintenant, je balance des œufs ! » » (Le Parisien, 31/01/2001)**

Ces conflits opposant riverains et commerçants traduisent les enjeux de cohabitation que fait émerger le Marais gay depuis la fin des années 1990. Pour le *Journal du Dimanche*, « *Le Marais cherche sa voie* » (Le Journal du Dimanche, 2/02/2003) et *France Soir* s'inquiète, rue aux Ours, de l'installation du nouveau commissariat de police du 3<sup>ème</sup> arrondissement juste à côté du célèbre établissement sexuel du *Dépôt*, « *1200m2 de plaisir, 100% mec* » dans l'article « *Le dépôt à côté du « Dépôt »* ». Pour la presse gay, les conflits avec les riverains sont l'occasion de rappeler que la figure du ghetto est excessive dans le cas du Marais (*Têtu*, n°18, 1997) et que la présence des gays est ici légitime. *Têtu* dénonce à plusieurs reprises l'association Aubriot-Guillemittes. Ses discours « *contre la multiplication des établissements homosexuels* » attaquent « *un petit groupe qui rêve de faire de ce quartier l'équivalent des quartiers homosexuels de certaines grandes villes américaines* » :

**« Comme si les riverains se plaignaient rue de Lappe de la multiplication des restos tex-mex ? Si ces riverains désirent tant le calme, pourquoi ne déménagent-ils pas dans le XIV<sup>ème</sup> arrondissement ? » (Tétu, n°5, 1996)**

Peu importe le caractère non opératoire du terme « ghetto », reste que la réanimation d'un quartier par les gays produit ici une image ambiguë oscillant entre les bénéfices initiaux d'un entre-soi convivial et les risques d'un modèle communautaire souvent contesté par les autres, mais largement décrié aussi par les gays eux-même (Le Bitoux, 1997). Ces interrogations spatiales rappellent que les images du quartier gay ont une résonance sociale. Le débat récurrent entre intégration par assimilation et séparatisme gay parcourt l'histoire des homosexualités et celle de ces résurgences intellectuelles et militantes (Nardi, Schneider, 1998 ; Jackson, 2009). La visibilité acquise dans et par le quartier met à jour la persistance du débat sur les rapports entre « eux » et « nous ». Ce débat n'est pas spécifique aux quartiers et aux populations gays. On le retrouve très souvent dans les processus de gentrification « classique » à travers les relations et les formes de cohabitation entre anciens et nouveaux, entre catégories populaires et gentrificateurs, entre habitants et passants : il apparaît redoublé dans le cas de la gaytrification par la question de l'orientation sexuelle et le modèle pionnier nord-américain des quartiers gays apparentés à des quartiers communautaires.

À Montréal, l'image du ghetto est également mobilisée, mais émerge beaucoup plus tôt dans la presse locale, gay et généraliste. Si elle peut être présentée comme une menace potentielle, le spectre du ghetto homosexuel reste plus éphémère et beaucoup moins anxiogène pour diverses raisons. L'existence d'un zonage urbain beaucoup plus marqué dans les métropoles nord-américaines y est sans doute pour beaucoup : apparemment, l'habitude des regroupements migratoires et ethniques dans l'espace urbain rend moins effrayante la perspective d'un quartier spécifiquement homosexuel. Si l'émergence du Village est objet de curiosité pour la presse généraliste montréalaise, elle ne semble ni « inquiéter », ni indigner les observateurs. De plus, l'implication des associations homosexuelles dans la vie du quartier renforce sans doute l'image moins négative du Village Gai que l'on envisage autant comme un quartier commerçant que comme l'assise spatiale et identitaire des homosexuels québécois. Le Village possède une assise plus large que le Marais gay et les thématiques de la solidarité, de la liberté et de la diversité montréalaise sont très présentes dans la médiatisation du quartier. Elles contribuent à en forger une image positive dans laquelle des initiatives de coopération entre différents acteurs de la vie locale sont évoquées (sécurité, embellissement des rues, organisation d'événements, développement économique). C'est le cas lorsque associations gays, commerçants et riverains collaborent pour lutter contre la prostitution dans le quartier (*La Presse*, 16/11/1989). L'entre soi apparaît ainsi sous des images différentes à Montréal : très valorisé dans les années 1980 comme facteur de convivialité et d'émancipation, il a pu interroger la presse généraliste pendant une décennie (« Un ghetto gai à Montréal ? », *Le Journal de Montréal*, 24/06/1986) mais suscite moins de conflits, d'inquiétude et bénéficie d'une image plus valorisante :

**« La population a très bien accueilli les gais. Ici c'est du bon monde, du monde ouvert. Il faut dire que les gais ne sont pas venus pour créer un ghetto. Nous sommes aussi des citoyens montréalais qui veulent que la ville soit belle, qui veulent améliorer la qualité de vie du quartier. » (« Un pouvoir gai ? », *Le Devoir*, 31/10/1992)**

Ainsi, le « quartier communautaire » est visiblement investi d'un sens proche de celui du quartier-village des gentrificateurs marqué par la solidarité, la proximité et l'intensité de relations sociale pouvant traverser les frontières homo/hétéro même si, de fait, le Village Gai est peu mixte. D'autres images que celles du ghetto homosexuel menaçant existent donc aussi, notamment celle du quartier communautaire bénéfique dans le corpus montréalais. À Paris, le corpus de presse met aussi en avant la mixité de certains lieux du quartier sous des aspects encore plus ambigus. Si elle modère l'image du ghetto gay parisien, en gommant « l'hégémonie homosexuelle » (Pinçon, Pinçon-Charlot, 2000), elle contribue aussi à fragiliser, pour la presse gay, les identités homosexuelles et leur inscription spatiale dans le Marais. Ces tensions entre images du ghetto et de la mixité entremêlent des clivages autant sociaux que sexuels et redoublent les tensions et conflits de légitimité typiques de la gentrification par de nouveaux clivages en perpétuelle recomposition entre gays, gay-friendlys et « hétéros ». Les associations de riverains du Marais dénoncent d'ailleurs à la fois les effets de la présence gay et les effets de la gentrification (dont ils sont pourtant le plus souvent des acteurs essentiels) en fustigeant autant le ghetto gay que le ghetto de bobos, ses friperies et boutiques de design.

L'ennemi légitime est pluriel et la gaytrification ne fait que renforcer des conflits d'ordre symbolique focalisés sur la présence des uns et des autres et sur les droits et responsabilités de chacun dans les usages d'un espace urbain réhabilité. On retrouve ces conflits au cœur d'autres contextes de gentrification (Lehman-Frisch, 2008) mais le rôle des gays n'est pas totalement classique car ils ne sont pas *que* des nouveaux venus parmi d'autres. Leur présence quotidienne dans le quartier ajoute aux attributs classiques des gentrificateurs des images sans équivalent : l'amour, l'affection, la sexualité entre deux hommes et les gestes ou images qui les accompagnent restent fondamentalement « hors normes ». L'image du ghetto traduit ainsi les tensions identitaires qui agitent les homosexualités lorsqu'elles investissent un espace urbain. Ces tensions entre eux et nous, mais aussi entre différentes composantes du « nous », peuvent nourrir le désir de poursuivre la quête d'un ailleurs, précisément « ailleurs ».

### 3.4. « Aller ailleurs », faire autrement : des quartiers en crise ?

La conséquence de ces critiques tous azimuts est la mise en avant d'une *crise*, partie prenante des nouvelles images du Marais, beaucoup moins visible à Montréal. Cette crise mobilise des images négatives du quartier gay et favorise l'émergence d'autres images : celles de lieux « différents » mais toujours situés dans le quartier, ou alors, plus radicalement, l'injonction à aller ailleurs et la mise en relief d'autres espaces possibles pour les gays.

Depuis la fin des années 1990, un discours critique teinté de nostalgie déplore le conformisme, la lassitude, voire l'ennui caractérisant les institutions gays les plus fréquentées, les deux quartiers gays dans leur ensemble, et surtout le Marais. La presse gay semble déconcertée par l'embourgeoisement et la banalisation de la vie de quartier rimant avec son manque d'intérêt et son aspect paradoxalement « inanimé ». Infiltrant progressivement un discours nostalgique du passé rappelant la renaissance et l'animation conviviale d'antan, un refrain de frustration revient dans la presse gay à travers l'idée que « c'est bien mieux ailleurs », ou que « c'était bien mieux avant » :

**« Les quartiers gays de Londres, Berlin, Amsterdam, New York, San Francisco et Sydney n'ont cessé de déborder de leurs limites territoriales pour devenir de vraies villes à l'intérieur des villes. Paris, elle s'est endormie...du coup pour s'amuser ou découvrir de nouvelles choses, il faut aller ailleurs » (Têtu, n°14, 1997)**

D'autres lieux apparaissent ainsi mobilisés à travers d'autres métropoles ayant su, d'une manière ou d'une autre, préserver et renouveler davantage leurs aménités : animation, avant-garde, mode, culture et fête. Les reportages consacrés aux capitales européennes opposent par exemple l'alternative berlinoise ou la folie londonienne au calme et à l'ennui parisien du Marais. L'image des lieux gays du Marais se détériore alors que les villes américaines et les destinations plus exotiques (Tokyo, Sydney ou les villes asiatiques) fascinent la presse gay. À l'échelle mondiale, le Marais gay semble en retard et dépassé par d'autres eldorados. Cela alimente largement une nouvelle image en vogue dans la presse gay des années 2000, celle d'un Marais en crise et d'un quartier que les gays cherchent à fuir :

**« Berlin, Bruxelles ou Barcelone sont des destinations gay en pleine santé, et souvent moins coûteuses. Les voyageurs gays, comme Attitude Travels, font en effet partie des rares entreprises commerciales à afficher une santé de fer » (in « Commerces gay : la crise ? », *Têtu*, n°54, 2006)**

Plus encore, à l'échelle intra-urbaine, le Marais rencontre de nouvelles concurrences sur le terrain des tendances gays et des lieux qu'il faut fréquenter. D'autres lieux et d'autres quartiers parisiens sont mis en avant dans les années 2000, au moment où la géographie commerciale homosexuelle parisienne se reconfigure effectivement (chapitre 4). Des établissements comme le *Pop'in*, le *Folie's Pigalle*, *Chez Moune* ou le *Club 18* misent sur un affichage gay moins explicite mais sur des soirées orientées vers des genres musicaux ou des publics « plus pointus » : musique rock et public correspondant pour le *Pop'in* (rue Amelot, 11<sup>ème</sup> arrondissement), rap, raï et rn'b et public « *black, blanc, beur* » ou soirées transgenres pour le *Folies Pigalle* (place Pigalle, 18<sup>ème</sup> arrondissement), rock et musiques électroniques pour les *soirées mix* de l'ancien cabaret lesbien *Chez Moune* (18<sup>ème</sup> arrondissement), DJ's à la mode et public très « branché » au *Club 18* (1<sup>er</sup> arrondissement). Ces lieux semblent davantage à l'avant-garde ou au cœur des nouvelles modes culturelles et musicales des années 2000 : ils misent souvent sur une confusion des genres et des orientations sexuelles, sur un affichage gay moins explicite, mais la musique y est plus atypique, les looks plus diversifiés et moins normés que dans le Marais. C'est en tous cas ces images-là qui sont associées à ces lieux dans la presse gay. Si l'on ne peut pas aller à Berlin, Londres ou New York, au moins peut-on préférer ces endroits aux bars de « *Gayland* ». Or, ces lieux sont pour la plupart situés dans le Nord et l'Est parisien, secteurs urbains marqués par une gentrification galopante depuis les années 1990. Cette mise en valeur d'autres lieux et d'autres quartiers donnent l'impression que les gays accompagnent et participent ici aussi aux logiques de la gentrification. L'organisation des soirées « *Mort aux Jeunes* » illustre ces tendances. Ces soirées, mêlant les cultures rock, pop et électro aux cultures gays, regroupent un public mixte avec prédominance gay et prédominance d'étudiants, artistes, journalistes, enseignants et métiers du design, de la communication et de la mode<sup>43</sup>. Elles ont lieu dans des endroits différents mais instructifs du point de vue de notre recherche : un vieux bar investi par les gays et les travestis, *Chez Carmen* (2<sup>ème</sup> arrondissement), une discothèque populaire et hétérosexuelle de Belleville (*La Java*), un ancien entrepôt réhabilité en salle de concert sur les bords du Canal Saint-Martin (*Le Point FMR*). Elles sont relativement peu relayées par la presse gay au début mais y apparaissent ensuite, estampillées des fameux qualificatifs fonctionnant comme sésame de la gaytrification : « *alternatif* », « *branché* », « *délicant* » ou « *décalé* ». En parallèle,

<sup>43</sup> C'est là l'impression qui se dégage de nos observations et discussions avec les participants de ces soirées.

les articles se multiplient sur le thème de la « crise » du Marais, une crise financière et commerciale mais surtout identitaire :

**« Le Marais est-il en crise ? Fermeture d'établissements, réticence paradoxale pour les gays de venir dans « leur » quartier, esprit de fête en berne dit-on : une certaine morosité pèse sur le « milieu », après vingt ans d'existence. » (Baby boy, gratuit gay parisien, n°18, 2005) « Dans le milieu gay, tout se casse la gueule ! [...] Pour faire front les commerçants gays ont décidé de réagir. Á Paris, la tendance est aux investissements et à la « professionnalisation » du métier. En province, le « gay friendly » est de rigueur » (Têtu, n°54, 2006) « Comme celles des homos, l'identité des lieux est devenue plus floue »(Têtu, n°54, 2006)**

Le renouvellement n'est pas uniquement orienté vers d'autres villes et d'autres quartiers. Il apparaît aussi dans la presse gay des années 2000 à travers les images d'un renouvellement interne au Marais. Si « aller ailleurs » est tentant, on incite aussi à « faire autrement » par le biais d'ambiances différentes. Dans les années 1980, l'image du Marais et du Village était marquée par la différence, différence vis-à-vis des lieux hétérosexuels, différence vis-à-vis des anciens secteurs gays (Sainte-Anne à Paris, le Red Light de l'Ouest à Montréal). Dans les années 2000, la différence tient à la spécialisation des établissements et à la volonté de se différencier d'un modèle uniforme et normatif. Pour une partie des établissements, cette image décalée par rapport au quartier gay se rattache à des spécialisations en fonction du look et des normes dominantes du « milieu ». C'est le cas des lieux « bear's » ou virils misant sur la virilité et la maturité par réaction au jeunisme des « gamines » et à la supposée féminité de certains gays et de certaines ambiances :

**« La revanche des quinquas... Il suffit de se promener dans les rues du Marais pour s'en rendre compte : si les minous à peine sortis de l'adolescence ou les fringants trentenaires forment encore la grande majorité des consommateurs du quartier gay et de ses commerces, les mecs plus âgés ne sont plus exclus de ce milieu réputé impitoyable. Désormais être un homme mûr n'interdit plus l'entrée dans les bars, les boîtes ou les saunas. » (Illico, n°144, 2006) « C'est précisément parce qu'il essayait ces railleries dans la plupart des bars du Marais que Patrick a décidé d'ouvrir un bar « no attitude » où la branchitude ne serait pas une obligation. Et toc, dans le mille ! Avec une porte sélective qui fait la part belle aux hommes plutôt qu'aux gamines, le Bear's Den cartonne immédiatement et devient immédiatement un endroit « dont on parle ». Curieuse retournement de la fameuse « tendance » à la grande satisfaction de Patrick qui y voit l'occasion d'attirer une clientèle internationale » (Illico, n°144, 2006)**

En réalité, la contestation des normes passe par la fabrique d'autres normes esthétiques et sociales que la « porte sélective » ne fait que traduire physiquement. Il est plus intéressant de constater que l'image décalée de certains lieux se construit par des éléments du passé, de retour dans certains lieux : la convivialité, les aspects populaires, la différence, y compris par rapport au modèle des ambiances gays dominant le quartier. On a déjà évoqué le cas du *Tango*, son image atypique et son décalage géographique et culturel vis-à-vis du cœur du Marais gay (chapitre 4). On peut aussi évoquer le cas du bar, le *Oh ! Fada*, « aux tarifs très honorables » dont le nom reprend une expression populaire marseillaise et donc provinciale, et dont l'image se construit sur des éléments très particuliers :

**« Oh ! Fada : un bar atypique du Marais Enfin, c'est arrivé ! Un bar de quartier pas prise de tête pour un Ricard...pardon un sou, s'est ouvert dans le Marais.**



***Oh Fada c'est un petit coin de midi dans le cœur de Paris : un baby foot, des enseignes anisées au mur, des serveurs souriants, une convivialité rare... Jean-Marie, un des directeurs, avoue même « que par solidarité pour les autres établissements, le lieu n'est ouvert que 4 jours par semaine », on ne peut pas ne pas moindre se prendre au sérieux ! » (Garçons !, n°67, 2004)***

Ré-apparaissent ici un ancrage local au quartier, une ambiance et des attributs populaires (le pastis, les enseignes d'antan, le baby foot), un calme convivial, qui paraissent « *atypiques* ». Ces images, rares aujourd'hui, rappellent, d'une certaine manière, les premières apparitions du Marais dans la presse gay française : si elles restent relativement marginales, elles témoignent de la persistance d'une nostalgie générale pour le passé et l'ailleurs et d'une obsession pour le renouvellement.

Ainsi, on constate que le quartier est saisi à travers un jeu de tensions tout autant sociales que spatiales entre des valeurs et des qualificatifs parcourant l'histoire des représentations des quartiers gays : le commun, le banal, le touristique face à l'original, l'inattendu et l'exotique ; l'argent, le commerce et le ghetto confrontés au militantisme, à la réflexion et à l'ouverture ; l'alternative, l'avant-garde face au business, au commercial et au conformisme. Ce kaléidoscope montre qu'il n'existe pas une image et une seule mais que les quartiers gays sont l'objet de confrontations entre des symboles, des termes et des représentations plus ou moins cohérentes. Dans le Village, l'image du renouvellement reste associée à l'extension du périmètre d'action des gays. La crise, évoquée dans le Marais, y a nettement moins de pertinence et de résonance. On insiste plutôt et toujours sur les capacités gays au renouvellement par diversification des services et des sous-espaces. La rue Sainte-Catherine reste l'épicentre commercial et symbolique du quartier, mais on enregistre sa sensible « hétérosexualisation » et on valorise aussi d'autres espaces comme la rue Amherst qui accueille plutôt des boutiques et des services de jour, compléments nécessaires à un Village « *équilibré* » pour *Fugues*. Globalement, cependant, les images du Village sont moins souvent négatives et dévalorisantes que celles du Marais et l'image de la renaissance est tellement associée aux gays qu'elle continue à produire ses effets symboliques valorisants et positifs dans la presse gay.

Ce panorama des images médiatiques du Marais et du Village peut sembler relativement déconcertant : il se conclut sur des images et des représentations relativement similaires à celles évoquées dès le début du chapitre, mais tournées vers d'autres « ailleurs » plus ou moins proches. Cette circularité rappelle les dimensions dynamiques des processus étudiés et montre que les obsessions de la presse gay pour la nouveauté, le renouvellement et la découverte ont un rôle important dans la construction des espaces à la mode qu'il s'agisse de pays, de villes, de quartiers ou de lieux plus précis. La quête d'un ailleurs émancipateur y apparaît infinie et perpétuelle parce que sa réalisation concrète et historique dans le Village et le Marais a généré des transformations physiques, socio-économiques et symboliques de ces quartiers. En même temps que l'on y découvrait le charme de l'authentique et du populaire, que l'on réinvestissait un bâti réhabilité et une mémoire redorée, on faisait de ces quartiers des lieux attractifs, des étapes incontournables de l'animation urbaine mais aussi des institutions contraignantes, normatives, voire oppressantes. En fabriquant les images d'une attractivité nouvelle, on construisait aussi les conditions d'un carcan économique et culturel et d'un conformisme qu'il s'agirait bientôt de quitter à nouveau pour conquérir et investir ailleurs. Cette spirale des images du quartier ressemble beaucoup à celle qui caractérise les images du quartier en cours de gentrification, on l'a fréquemment rappelé dans ce chapitre. Pour finir, la figure 4, page suivante, propose de résumer les dynamiques symboliques de la gaytrification restituées dans ce chapitre.

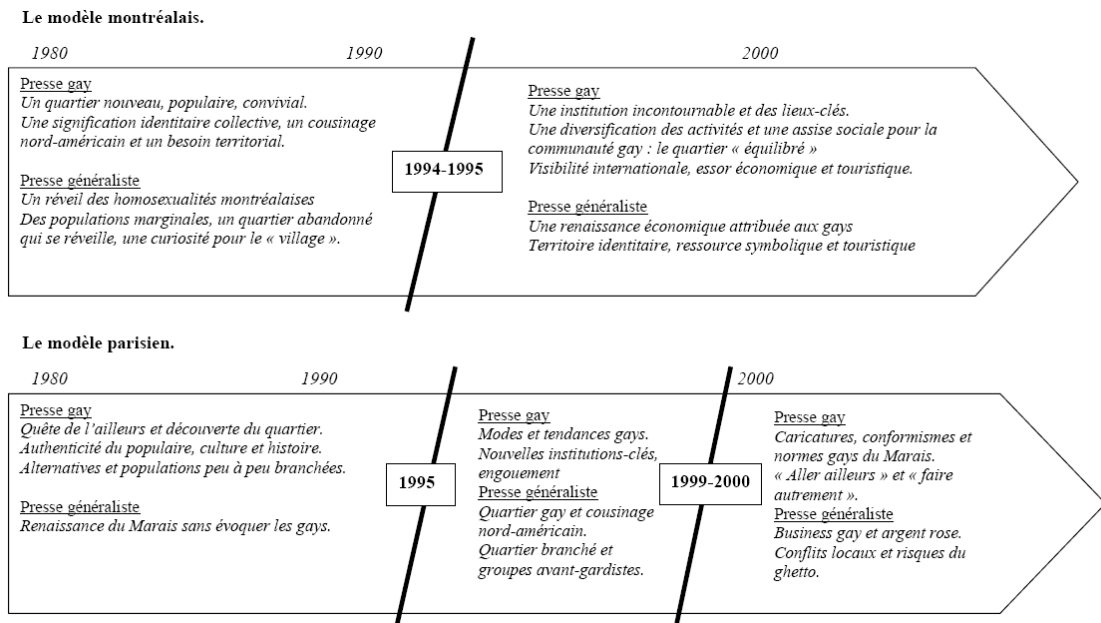


Figure 4 : Les gays et l'image du quartier, deux modèles ?

## Conclusion

Parallèlement aux mutations de l'espace physique du quartier, on constate, au terme de ce chapitre, que le Marais et le Village sont également affectés par des changements importants au regard des images qu'ils suscitent, des discours qu'ils nourrissent et des représentations qu'ils génèrent. Depuis le début des années 1980, l'image de ces quartiers est profondément modifiée par les gays qu'ils soient producteurs ou supports de ces images. Ce double statut permet de mesurer l'ampleur du rôle qu'ils ont joué et peuvent encore jouer dans les mutations de quartiers représentant des exemples majeurs de renaissance urbaine. L'analyse des mises en scène du quartier par la presse gay et par la presse généraliste met à jour des processus proches des logiques de la gentrification. Le quartier est investi symboliquement comme un espace ressource, certaines caractéristiques accentuant sa valeur dans les années 1980. Le quartier se distingue d'autres espaces par son profil historique et sociologique singulier. Dans ce décor

atypique, les normes dominantes (culturelles, sexuelles et sociales) peuvent être remises en question : la recherche de l'avant-garde et la conquête de modes de vie distinctifs semblent provisoirement possibles. De ce point de vue, les gays participent à la confirmation de certaines représentations des gentrificateurs. Le populaire, le culturel et l'authentique sont vecteurs d'alternative et d'originalité, la découverte des traces du passé et l'invention de modes de vie atypiques font l'intérêt d'un espace urbain. À l'inverse, les pratiques, les populations et les ambiances « normales » suscitent la lassitude, l'ennui et la désaffection. Paradoxalement, l'institutionnalisation de ces nouvelles valeurs contribue à leur effacement progressif dans les deux quartiers depuis le milieu des années 1990. Selon une logique de distinction typiquement bourdieusienne, lorsque le « branché » devient trop accessible et l'original trop commun, ils perdent de leur intérêt mais surtout de leur capacité à valoriser un espace pour les gays, comme pour les gentrificateurs de type classique. Dans ce contexte, on comprend les ambiguïtés de la gaytrification du point de vue symbolique. D'une certaine manière, le rôle des gays consiste ici à faire et défaire la valeur d'un espace urbain, comme si la quête d'un « ailleurs » maintes fois exaltée semblait vaine puisque la célébration de cet « ailleurs » enfin trouvé amène progressivement à la nécessité d'« aller ailleurs » à nouveau. Les résultats de ce chapitre confirment certaines interprétations du chapitre précédent et on peut se demander dans quelle mesure les dimensions résidentielles des processus de gaytrification, plus difficiles encore à appréhender, s'articulent à ces aspects commerciaux et symboliques. C'est l'une des questions posées dans le chapitre suivant.

## Chapitre 6 : Aspects résidentiels du processus de gaytrification.

La gaytrification a aussi des ramifications dans les espaces privés du logement qui interrogent le rôle des gays dans la gentrification résidentielle d'un quartier. Nos deux terrains diffèrent beaucoup à ce sujet car la gentrification y apparaît inégale et inégalement diffusée. Dans le Marais, le processus est bien établi et les phases successives traditionnelles sont assez bien identifiables (Djirkian, 2004). Dans le Village, le processus plus limité et moins brutal aboutit à un profil de quartier mixte et intermédiaire où cohabitent gentrificateurs de type marginaux et culturels et ménages populaires (Van Criekingen, 2001). Dans ses aspects résidentiels, le processus de gaytrification ouvre la voie à deux hypothèses principales déjà évoquées. La première suppose que la présence des gays et le statut de quartier gay attirent l'ensemble des gentrificateurs, favorisant par la suite des transformations résidentielles. La présence gay constitue alors une caractéristique du cadre local favorable à la gentrification et les gays apparaissent ainsi comme des acteurs pionniers du processus. La seconde hypothèse envisage les gays comme des suiveurs et des accompagnateurs de la gentrification : la présence résidentielle des gays est envisagée alors comme un élément venant renforcer la gentrification, sous l'hypothèse que les gays présents ici aient effectivement des modes de vie et des rapports résidentiels au quartier typiques des gentrificateurs.

C'est plutôt cette deuxième piste qui est explorée dans ce chapitre à travers une interrogation sur les choix résidentiels des populations homosexuelles dans l'espace urbain. Si différents aspects résidentiels de la gaytrification seront approfondis dans les chapitres suivants, ce chapitre a pour objectif de cerner la place des gays dans les transformations du paysage sociologique résidentielle de deux anciens quartiers populaires au regard des

données quantitatives construites sur leurs choix résidentiels. La thèse développée est la suivante : les gays participent par leurs pratiques résidentielles à la gentrification de certains espaces. Dans nos deux quartiers, il existe des traces de la présence résidentielle homosexuelle spécifique et de ses effets « gentrifiant ». Ces traces prennent sens au regard d'une analyse quantitative des lieux de résidence des gays qui s'inscrivent dans une géographie et des parcours spécifiques. On montre alors comment les gays participent à la gentrification, en précisant les conditions de possibilité d'une telle participation.

Dans une première section, on montrera que plusieurs indicateurs indirects permettent de penser que les gays habitent significativement dans le Marais et dans le Village. Ces indicateurs illustrent à la fois cette présence et les effets qu'elle peut avoir sur certaines dimensions de la vie du quartier. Des écarts apparaissent entre les deux terrains à ce sujet : une présence massive et visible dans le Village se distingue d'une présence moins visible mais aux effets souterrains bien réels dans le Marais. Dans une deuxième section, on partira non plus du quartier mais de la ville elle-même afin de situer la place du quartier dans les choix résidentiels des gays. Ce travail ne porte que sur le cas parisien pour des raisons d'accès aux données et pour des raisons théoriques qui renvoient au caractère abouti et idéal-typique de la gentrification du Marais. On montrera alors que les populations gays ont un poids non négligeables dans les processus de gentrification à Paris, dans le Marais, mais pas seulement. Les gays y apparaissent comme des acteurs de la gentrification car leurs choix résidentiels ne sont pas identiques aux autres populations (notamment les hommes hétérosexuels) et qu'ils s'orientent vers certains types d'espaces aux propriétés singulières. Ce lien n'est cependant pas mécanique : des effets d'âge, de génération et de positions sociales viennent le préciser et le nuancer.

## 1. Traces indirectes de la présence résidentielle.

---

Dans le Village et dans le Marais, la qualification de *quartier gay* renvoie d'abord à la structuration d'un secteur commercial spécifique et à la construction d'une image de quartier singulière. Malgré les difficultés méthodologiques qu'elle comporte, la question du critère résidentiel mérite examen. Au cours de l'enquête, plusieurs indicateurs montrent que les gays habitent significativement nos deux terrains : en l'absence de données quantitatives, d'autres éléments empiriques tangibles permettent d'en rendre compte. De ce point de vue, il existe des traces d'une homosexualité résidentielle inscrite dans les processus de renouvellement local participant à la gentrification du Marais et du Village.

### 1.1. Le « voisin gay » parmi les habitants du quartier.

L'analyse des transformations de la sociologie résidentielle des deux quartiers amène à penser que parmi les « nouveaux venus » du quartier, une part non négligeable de ménages et d'individus ont sociologiquement « tout » pour être homosexuel. Ces éléments non quantifiables participent et accompagnent la construction d'une figure locale : celle du « voisin gay », dont les attributs sociaux et les modes de vie tendent à consolider certaines tendances de la gentrification résidentielle.

#### 1.1.a. L'évolution de la sociologie résidentielle.

La relation structurelle entre les caractéristiques socio-démographiques des populations homosexuelles dans leur ensemble et celles des populations de gentrifieurs se retrouve dans le cas de nos terrains où l'évolution des structures sociales locales laisse apparaître une niche sociologique pour les gays. Dans le Marais, cette niche apparaît relativement

clairement depuis la fin des années 1970 : les catégories de population les « moins gays » tendent à s'effacer tandis que celles qui s'affirment statistiquement sur-représentent les gays. Dans le Village, le processus est similaire mais moins prononcé et plus ambigu : il offre des niches résidentielles plus étroites mais visiblement plus investies par les gays.

Depuis la fin des années 1960, le profil des ménages du Marais se transforme à l'image d'autres contextes de gentrification. La baisse tendancielle du nombre d'habitants se traduit par une baisse du nombre de ménages. Parmi eux, la part des ménages de petite taille augmente fortement, celle des ménages de plus de 2 personnes diminue. En 1999, plus d'un ménage sur deux habitant le Marais est un ménage solo (c'est-à-dire composé d'une seule personne) alors que les ménages de 5 personnes ou plus représentent moins de 3% de l'ensemble. La famille traditionnelle hétérosexuelle bi-parentale avec un ou deux enfants s'efface du quartier et la part des ménages sans enfants, déjà importante en 1968, est quasiment hégémonique en 2006. Ce processus est semblable aux évolutions parisiennes dans leur ensemble mais il est plus fort et légèrement plus précoce dans le cas du Marais. Le quartier consacre ainsi les ménages de petite taille, sans enfants et les ménages solos, notamment les hommes seuls, plus encore que Paris. Les ménages qui quittent le quartier correspondent à des « configurations peu gays », les gays vivant plus souvent que les autres dans des ménages de petite taille et ayant beaucoup moins souvent que les autres des enfants. Comme le montre Djirkian, la gentrification du Marais profite en premier lieu aux hommes seuls (Djirkian, 2004). Ces hommes seuls ne sont bien sûr pas tous homosexuels, mais cette corrélation entre nouveaux habitants et ménages gays dans leur ensemble constitue une première trace probable de l'arrivée de nouveaux habitants dont une partie non négligeable serait homosexuelle. De ce point de vue, l'évolution de la structure des ménages connaît deux moments décisifs, l'un entre 1968 et 1975, l'autre dans les années 1990 (annexe 2). Difficile à dater précisément, la participation des gays à ce processus concernerait plutôt les années 1990 et viendrait alors consolider des transformations déjà engagées. L'évolution des classes d'âge dans le quartier conduit globalement aux mêmes résultats : les catégories d'âge qui progressent et finissent par être sur-représentées dans le Marais sont aussi celles qui sont sur-représentées parmi les gays, à savoir les 30-50 ans, alors que les classes d'âge plus âgées, sous-représentées chez les gays, régressent constamment.

Du point de vue des positions sociales, les conclusions sont similaires. Les catégories traditionnellement dominantes dans le quartier et qui s'effacent avec le temps sont celles qui correspondent le moins au profil dominant des populations homosexuelles. Des catégories beaucoup « plus gays » deviennent, au contraire, dominantes : les jeunes actifs, les cadres supérieurs et professions intellectuelles. La spectaculaire inversion sociale que connaît le quartier depuis les années 1960 correspond à un processus parisien conjuguant baisse des effectifs ouvriers et augmentation des effectifs de cadres et de cadres supérieurs sous l'effet de la tertiarisation des activités. Ce double mouvement est plus précoce et plus intense encore dans le Marais que dans Paris : le quartier est plus ouvrier que Paris jusqu'en 1982, les cadres supérieurs et professions intellectuelles y sont très sur-représentés par rapport à Paris à partir de 1990 (annexe 2). Le processus de gentrification résidentielle commence dès la fin des années 1960, précédant la gestation du Marais comme quartier gay, mais se prolonge, voire s'accroît dans les années 1990. C'est surtout le cas pour l'arrivée des cadres supérieurs et professions intellectuelles dont la part parmi les actifs passe d'environ 24% en 1982 à plus de 42% en 1999. Les catégories populaires s'effacent du Marais : les ouvriers, catégorie dominante jusqu'au milieu des années 1970, ne représentent plus que 7,6% des actifs en 1999. Ce processus est spécifiquement favorable aux gays car ils sont beaucoup plus souvent que les autres situés parmi les cadres supérieurs, les

professions intellectuelles et intermédiaires alors qu'ils occupent beaucoup moins souvent que l'ensemble des postes d'employés et surtout d'ouvriers. Toutes les données disponibles sur la sociologie des populations homosexuelles illustrent ces écarts. On peut alors penser que parmi ces nouveaux venus plus favorisés<sup>44</sup> que les anciens habitants, une part d'entre eux est gay. En 1999, la distribution des actifs en catégories socioprofessionnelles détaillées à Paris et dans le Marais montre certaines sur-représentations confirmant cette hypothèse, notamment parmi les cadres supérieurs et les professions intellectuelles. La sur-représentation des cadres supérieurs et professions intellectuelles correspond également à celle qui existe parmi les gays avec les mêmes spécificités, dont la spectaculaire sur-représentation des professions de l'information, des arts et spectacles. Cette catégorie est généralement très favorable aux gays (Pollak, 1982) et l'on y a fort (socio)logiquement recruté de nombreux enquêtés par la suite. C'est d'ailleurs la C.S.P. la plus active et investie dans la gentrification parisienne et dans celle du Marais (Djirikian, 2004 ; Clerval, 2008a). A l'inverse, les catégories les plus sous-représentées sont également celles où l'homosexualité est bien moins présente, et aussi bien moins souvent déclarée, chez les ouvriers ou chez les retraités (Messiah, Mouret-Fourme, 1993 ; Schiltz, 1997). La sous-représentation des retraités et des personnes sans activité professionnelle hors étudiants correspond à la structure en classes d'âge des populations homosexuelles et à leur fort taux d'activité. L'évolution de la sociologie résidentielle du Marais constitue alors une première trace de l'installation de certains gays dans le quartier au regard des caractéristiques sociologiques des populations homosexuelles. S'il est difficile de quantifier exactement cette part d'homosexuels parmi les nouveaux venus, elle semble non négligeable et contribue à modifier les structures sociales locales. Ce processus semble plutôt venir renforcer des transformations déjà engagées dès la fin des années 1960 que l'initier réellement et à lui seul.

Dans le Village, les évolutions sociologiques sont moins tranchées et moins spectaculaires, mais traduisent d'une part des logiques spécifiques de gentrification et d'autre part, une participation des gays à ses transformations. Les données de recensement et leur analyse par Van Criekingen viennent illustrer ces processus (annexe 2 ; Van Criekingen, 2001). Depuis les années 1970, l'évolution des ménages habitant Centre-Sud ressemble globalement à celle du Marais, de Paris et de Montréal : diminution de la taille moyenne des ménages, croissance des ménages de petite taille, des couples sans enfants et des tranches d'âge médianes (entre 29 et 54 ans). Ces transformations restent plus tardives et moins intenses que dans le Marais : elles sont surtout nettes depuis la fin des années 1980, et l'on constate un maintien relatif de certaines familles nombreuses. Les évolutions socio-économiques sont également spécifiques. Deux indicateurs mobilisés par Van Criekingen permettent de décrire l'évolution ambiguë des propriétés sociologiques des habitants du quartier. L'augmentation continue de la part des très diplômés parmi les habitants traduit l'arrivée d'habitants plus jeunes, étudiants et/ou gentrificateurs dans un quartier où leur part était traditionnellement faible. Ce processus, visible dès la fin des années 1970, s'affirme surtout à partir du recensement de 1981. En revanche, si le niveau de revenu moyen augmente également, il reste l'un des plus faibles de Montréal à la fin des années 1990. En 2001, dans les limites du Village, la part des ménages pauvres est de 49% contre seulement 29% pour Montréal. Se maintient donc une population pauvre en parallèle à une population de nouveaux professionnels s'installant de manière encore sporadique dans certains secteurs du quartier, surtout depuis le milieu des années 1990 (Van Criekingen, 2001). Ces éléments justifient l'emploi des termes de *gentrification*

<sup>44</sup> Leur classement dans les P.C.S. traduit des niveaux de diplôme et de revenus plus élevés que les anciens habitants du Marais qu'ils soient ouvriers, employés ou petits artisans.

*marginale* ou de *gentrifieurs culturels* pour décrire les transformations du Centre-Sud et surtout, du secteur du Village Gai depuis les années 1980 (Rose, 1984 ; Van Criekingen, 2001). Dans les derniers recensements, le Village conserve ses caractères ambigus et plus hétérogènes que la sociologie du Marais : une population traditionnelle du quartier Centre-Sud composée de familles populaires, aux faibles revenus, occupant un parc de logement social encore conséquent cohabite avec une population plus jeune, où les couples en union libre et sans enfants prédominent, disposant de niveaux de diplômes élevés mais de revenus relativement modestes au regard d'autres quartiers gentrifiés, y compris à Montréal (Plateau Mont-Royal, notamment).

La gentrification prend donc une forme spécifique et moins classique que dans le Marais : elle n'efface ni le stock de logements sociaux, ni une population relativement pauvre encore présente. Elle est davantage portée par des gentrifieurs culturels et marginaux que par des gentrifieurs fortunés (chapitre 1). De plus, à l'échelle du quartier Centre-Sud, la gentrification ne se déploie pas uniformément : elle concerne surtout des « niches » situées dans certaines rues et certains îlots, à proximité des rues Sainte-Catherine et Amherst, où les entretiens ont montré la présence massive de gays résidents dans un même bloc ou un même édifice. Au l'échelle métropolitaine, le Village est un quartier significativement plus masculin (59% d'hommes contre 48% à Montréal), où dominent les ménages solos (57% des ménages contre 38% à Montréal) et les familles en union libre (62% contre 26% pour Montréal) et sans enfants (88% contre 62% pour Montréal). Parmi ces hommes en union libre sans enfants, très diplômés, on peut penser qu'une composante gay significative existe, localisée dans les niches de gentrification du quartier (Van Criekingen, 2001). Le raisonnement est identique à celui conduit au sujet du Marais mais avec des différences significatives : la présence homosexuelle est notamment visiblement plus forte dans les rues et les logements du Village. On a par exemple relevé davantage de signes indirects de cette présence au cours de l'enquête comme la présence d'auto-collants arc-en-ciel sur de nombreuses portes ou boîtes aux lettres dans les rues du Village. L'évolution sociologique des deux quartiers dessine ainsi les voies d'une probable présence résidentielle des gays plus importante aujourd'hui que par le passé et plus importante ici qu'ailleurs dans les deux villes concernées. Les gays apparaissent comme des acteurs potentiels des mutations résidentielles observées: une partie d'entre eux est venue habiter ici et infléchir les structures sociales locales.

### **1.b. « The boy next door » : la figure du voisin gay.**

Ces hypothèses sont en partie étayées par une figure récurrente présente dans les entretiens : celle du « *voisin gay* ». Il est très rare que les enquêtés habitant l'un des deux quartiers ne mentionnent pas au moins un voisin gay : la plupart d'entre eux étant gays, ils peuvent être davantage susceptibles de prêter attention à cette information, voire de spéculer sur l'homosexualité supposée d'un voisin. Cette occurrence systématique constitue néanmoins, elle aussi, une trace non négligeable de la présence résidentielle des gays. Les enquêtés l'évoquent dans des proportions très variables dans leur immeuble ou leur bloc, mais on constate l'existence, parmi un voisinage globalement mixte, de certains immeubles ou certains blocs particulièrement « gays ». Ces micro-concentrations sont nettement plus fréquentes à Montréal qu'à Paris. Dans le Village, il n'est pas rare de découvrir des blocs réhabilités ou des nouveaux condominiums exclusivement habités par des gays selon les dires des enquêtés. Dans les différents blocs du Village où a habité Marc-André, les gays ont toujours avoir majoritaires :

« **Présentement, y a 10 logements là, et sur 10, y en a deux qui sont straights<sup>45</sup>, on est...5 couples gays et 2 célibataires [...]**« **En général, là j'y pense mais partout où j'ai habité [dans le Village], y avait plus de gays que de straights, c'était plus de 50% souvent** » (Marc-André, 39 ans, cadre commercial, en couple cohabitant, locataire en cours d'achat, Village)

Le voisinage immédiat de Yann, habitant rue Alexandre de Sève, comme Marc-André, consiste en un condominium récent de 80 logements occupé massivement par des gays :

« **Y : Je connais des gens fin je sais qu'ils habitent dans l'immeuble parce que je les vois aux réunions de gestion mais on s'connait pas plus, bon c'est des personnes seules, y a quelques couples, mais sinon c'est des gens seuls et 95 % c'est des hommes seuls, et gais bien sur ! E: Ah bon ? Sur 80 logements y a 95% de gais ? Y : Ah oui on est dans le Village ! L'édifice en face y a 8 condos ben ça n'est que des gais c'est évident, sur la rue Alexandre de Sève, c'est vraiment que des gais presque hein, ça c'est très net...le village est très gai quand même ! Oh oui, là, les deux édifices c'est vraiment très important... E : Toi tu t'en rends compte quotidiennement ? Dans ta rue, je veux dire comment tu les reconnais (rires) ? Y : J'sais pas moi, on le sait, c'est tout, c'est des gens qu'on peut voir dans les restos, ou dans les bars, je les reconnais quand même... mais comme j'te disais y a une vie de quartier où on voit toujours les mêmes personnes en fait quand on vit ici, c'est comme une petite ville, on rencontre toujours les mêmes personnes aux mêmes heures, bon quand je quitte le matin je vois celui là...ou celui-ci...je sais qu'ils sont gays, je le sais c'est sur et eux aussi, c'est comme ça, c'est le voisinage gai, tu le sais, tu n'as pas besoin de le dire, mon voisin de l'étage je sais qu'il est gai même si il ne me l'a jamais dit** » (Yann, 48 ans, cadre responsable communication, couple cohabitant, propriétaire, Village)

L'homosexualité « évidente » des voisins est souvent associée à plusieurs caractéristiques : vivre seul ou être un « jeune couple gay », occuper certains emplois dans certains secteurs, disposer d'un niveau de vie élevé, d'un logement souvent très confortable, voire « faire la fête ». La plupart des voisins gays a des métiers typiques de la constellation des gentrificateurs, qu'ils soient marginaux ou plus fortunés, journaliste ou serveur de bar :

« **T : Donc y a Laurent, à côté, qui est journaliste et pédé, lui ! Puis y a un voyant... V : Ah oui, un pédé voyant...c'est pas mal aussi ! T : Il est pédé, le voyant ? ah oui, peut être, t'es sur ? V : J'crois bien oui, en tous cas y a que des mecs qui vont le voir...(rires) T : Euh y a le galeriste en bas aussi, lui il est pédé... V : Ah oui, d'ailleurs lui je l'ai revu à des fêtes avec des amis communs, oui puis y en a un autre aussi, celui qui connaissait Pierre-Emmanuel...qui écoute Mylène Farmer... T : Oui alors lui, il est pédé aussi, en fait il a travaillé avec un copain à nous sur des projets de graphisme, il est graphiste d'ailleurs ! Dans cet immeuble, on va dire que ça grouille les pédés !** » (Tony et Vincent, 42 et 43 ans, gays, designers, en couple cohabitant, locataires, Marais) « **Au dessus, c'est le photographe, qui est pédé aussi, tout là haut c'est un décorateur fin photographe aussi, la quarantaine j 'dirai. Avant là, y avait un couple de jeunes mecs qui a**

<sup>45</sup> Straight signifiant hétérosexuel en anglais.



**été viré, ils étaient serveurs dans des bars, un peu bohèmes là, c'était la fiesta tous les soirs, fin, un peu bobo !» (Stéphane, 40 ans, gay, journaliste-monteur, DJ, célibataire, locataire, Marais) « J'ai aussi mes voisins du dessous, ils me font rire, le petit couple de jeunes, tout mignon, je les aime bien, je leur parlerai de ta thèse, j pense qu'ils seront d'accord à mon avis. Nicolas, c'est un prof en banlieue, histoire-géo je crois, il se présente dans l'arrondissement d'ailleurs, ils sont très PS...ils sont à fond dedans, ça me fait rire de les voir là dedans [...] Louis est administrateur à l'Assemblée Nationale, ça s'invente pas hein ! Ils me font rire, ils sont très...très PS, très bobos quoi ! L'autre jour, ils sont venus me donner le tract du PS, Nicolas fait de la propagande dans tout l'immeuble ! » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Ces exemples ne sont pas exhaustifs : il existe des voisinages moins caractéristiques des milieux sociaux de la gentrification où le voisin gay peut être notamment étudiant ou cadre supérieur dans un autre domaine d'activité que ceux mentionnés ici. Le profil qui se dégage cependant est bien celui d'individus âgés de 30 à 50 ans, vivant seul ou en couple, disposant de revenus assez élevés pour accéder à un logement dans le quartier et de capitaux culturels très élevés lorsque ces informations sont connues des enquêtés<sup>46</sup>. Du point de vue de l'installation résidentielle, elle varie en fonction de la propre date d'entrée dans l'immeuble des enquêtés mais correspond généralement à deux types de configurations valables à Paris et à Montréal : une installation récente pour les voisins les plus fortunés, souvent dans les années 2000, une installation généralement plus ancienne ou dans les logements les plus petits pour les voisins gays les moins riches. L'entrée dans le logement a plutôt eu lieu alors dans les années 1990, surtout dans le Village, ou dans des logements plus modestes (jeunes gays installés dans des studios du Marais ou des colocations du Village).

Il est intéressant, enfin, de retrouver ces descriptions chez nos rares enquêtés hétérosexuels, lors des entretiens exploratoires. Dans le Marais, elles prennent des formes différentes en fonction des caractéristiques sociales de chacun. Ces voisins gays, aux modes de vie spécifiques et aux ressources (économiques et/ou culturelles) souvent plus élevées que les populations locales d'antan, peuvent susciter l'incompréhension ou la méfiance de certains, mais aussi attirer la sympathie et l'amitié d'autres types d'habitants. On les décrit comme des gens fortunés aux modes de vie étranges lorsque l'on est un ancien habitant du quartier et que l'on ne les connaît pas vraiment, comme des voisins sociables, cherchant à créer des liens et ayant de bonnes initiatives lorsque l'on est une femme seule, plus jeune et intéressée par l'art et la culture (encadré 4).

**Encadré 4 - Deux regards hétérosexuels différents sur les voisins gays.** Au cours de l'enquête exploratoire, nous avons notamment interrogé deux habitants hétérosexuels du quartier choisis pour leur investissement associatif local, mais avec des profils très différents : André et Nathalie. Tous deux évoquent spontanément la « question homosexuelle » et la présence d'habitants gays, mais sur des registres différents. André illustre une distance et une incompréhension devant cette présence alors que Nathalie se révèle beaucoup moins éloignée de ce voisinage gay avec qui elle interagit et qu'elle voit plutôt comme un atout. Ancien habitant du quartier, André a 68 ans. Fils d'artisans modestes, il a toujours vécu dans le quartier : il y est né puis y a tenu une quincaillerie pendant toute sa vie. Retraité depuis

<sup>46</sup> Les travaux de Marianne Blidon montrent aussi les forts niveaux de diplômes des 26 résidents gays du 4<sup>ème</sup> arrondissement ayant répondu au « sondage » qu'elle a réalisé (Blidon, 2007, p. 89-90).

1993, il a déménagé dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement avec sa femme où il habite actuellement, tout en conservant, un petit local en rez-de-chaussée derrière son ancienne boutique. Il y a installé le local de l'association qu'il a créée au moment de sa retraite, « Raconte moi le Marais », association visant à préserver la mémoire du quartier populaire. Il a participé à un ouvrage écrit par une « *historienne du quartier* » en 1997-98, recueil de photographies et de témoignage sur la vie du Marais populaire dans les années 1950 et 1960. Fêru d'histoire et amateur d'anecdotes locales, lors de l'entretien, André raconte une histoire presque enchantée du Marais populaire dans lequel solidarité, authenticité et ambiance villageoise marquaient le quotidien d'un quartier pauvre, familial et insalubre : « *Vous ne pouvez pas imaginer dans quel état on vivait, dans quelle puanteur les gens vivaient, je veux dire, nous on voyait des rats dans les rues de Paris, c'était Zola ici après la guerre [...] Les gens avaient autre chose à penser, il fallait travailler pour nourrir la famille hein, il fallait manger, alors quand, dans une famille, on était à sec hein, quand l'atelier ça marchait pas fort, on se débrouillait, on passait donner du beurre* » André décrit les transformations du quartier (population, commerces, bâti, ambiance), sur un mode souvent péjoratif ou négatif. Dans ce récit, apparaissent aussi les gays, populations dont André a du mal à comprendre « *ce qu'ils font* » et vis-à-vis desquelles il se sent dépassé : « *On dit beaucoup que le Marais est devenu très riche, très bourgeois...bon d'un côté c'est tant mieux, si les gens vivent mieux c'est pas plus mal hein, mais ce qu'on oublie c'est que ce sont pas les mêmes gens aussi, c'est que pour que les riches viennent s'installer, il faut que les pauvres s'en aillent, c'est mathématique ! Je vais vous dire, moi, j'ai rien contre les ...les homos, il faut appeler un chat un chat, j'ai rien contre eux, ils font bien ce qu'ils veulent hein, mais ça me dépasse un peu moi ! Je sais pas ce qu'ils font là, on dirait qu'ils ne travaillent pas hein, ils sont là, comme ça, ils rachètent tout leur truc, mais ils font quoi ces gens ? il faut bien qu'ils vivent quand même [...] Je saurai pas vous dire, moi je ne les côtoie pas, on dit que c'est une mafia dans le quartier, je ne crois pas tout ce qu'on dit, mais c'est vrai qu'ils ont racheté pas mal d'appartements et qu'ils ont de l'argent, oui c'est vrai, là dans l'immeuble, on voit bien que ce sont des gens qui ont des moyens plus élevés* » L'évocation des nouvelles populations du Marais fait apparaître une catégorie étrangère : les « *homos* », dont les pratiques et les modes de vie semblent « *dépasser* » les habitudes et conceptions d'André, notamment celles du travail, et dont la principale caractéristique est la possession d'argent. De son côté, Nathalie est une femme divorcée de 37 ans qui vit avec ses deux enfants dans un immeuble, passage de l'Ancre, dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement. Cadre supérieur dans une entreprise privée, elle est propriétaire et a créé une petite association de riverains dont le but était essentiellement l'organisation de séances de cinéma dans la cour de son immeuble et de petites fêtes entre habitants. Elle s'est investie dans ce projet à la fin des années 1990, avouant ne plus avoir le temps de s'y consacrer depuis 2 ans. Le moteur initial de ce projet a été la rencontre avec un couple gay arrivé en 1998 dans l'immeuble, alors qu'elle y habitait depuis quelques années. Depuis quelques mois, ce couple a quitté l'immeuble pour emménager et ouvrir un magasin de vélos dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement : Nathalie constate que la vie de l'immeuble est moins festive et animée depuis leur départ. Au moment de décrire ses relations avec ses voisins, elle explique : « *Je pense surtout à Emmanuel et Cédric, en fait, parce que c'est surtout avec eux...c'est des gens qui avaient vraiment envie de rencontre des gens, de créer des liens. Moi, j'étais pas contre, mais disons que je suis pas d'un naturel euh, je vais pas aller vers les gens quoi. Quand ils sont arrivés, je me souviens, un soir, ils sont venus me voir et ils m'ont dit « c'est dommage avec cette cour, que personne n'en fasse rien, il faudrait en profiter de cet endroit pour organiser des choses », et puis je les ai trouvés sympas. On est allé voir la fille qui tenait la galerie et elle, elle a eu l'idée de prendre un drap, de l'étendre*

*comme ça dans la cour, c'était vraiment bricolo hein, et puis du coup, les garçons ont invité tout le monde en passant voir les gens chez eux...ben les gens ont suivi. » « Emmanuel était danseur, bon alors depuis ils ont tout arrêté et ils ont ouvert un magasin de vélos, mais Emmanuel est un danseur à la base, un danseur professionnel, alors il nous avait fait un spectacle dans la cour, c'était drôle de voir que les gens étaient tous venus pour voir ça, la cour était remplie. [...] C'était vraiment très sympa, les gens étaient ravis, et reconnaissants aussi, parce que Emmanuel et Cédric avaient vraiment réussi à faire bouger les gens, à créer quelque chose dans ce petit passage...le fait qu'ils soient homos ça rendait les choses drôles parce que je crois que c'était les seuls de l'immeuble oui, et c'est vrai que ça rendait les choses plus faciles je pense pour eux aussi. »* La présence de voisins gays devient ici l'occasion de créer des relations et des événements dans l'immeuble pour des gens qui n'en avaient pas vraiment auparavant. Cet exemple montre bien que le voisinage gay peut constituer une ressource sociale et un bénéfice pour ceux dont les propriétés sociologiques et les dispositions rencontrent les pratiques et les représentations de ces voisins gays. Dans le cas de Nathalie, le statut de mère célibataire comme les ressources et capitaux culturels importants la rendent plus disponible pour ce type de relations avec ce type de voisins.

L'homosexualité semble bien occuper une place dans le voisinage local. En entretien, les questions posées sur les voisins demandaient une description exhaustive des différents habitants de l'immeuble ou du bloc, sans mentionner a priori la question homosexuelle. Ce sont souvent les enquêtés eux-mêmes qui font intervenir l'homosexualité de tel ou tel voisin, y compris chez les quelques enquêtés hétérosexuels. Ces descriptions composent un portrait sociologique en accord avec les données résidentielles locales tout en resituant ces jeunes ménages gays dans un voisinage mixte où cohabitent différents types de population. Cette mixité semble plus forte dans le cas des immeubles du Marais que dans le Village. Dans le Marais, on mentionne ainsi un ou deux appartements occupés par un ménage gay dans l'immeuble, mais aussi deux ou trois personnes âgées anciennement installées ici, deux ou trois familles aisées avec enfant, quelques étudiants ou jeunes actifs vivant seuls dans les studios et les étages élevés. Dans le Village, on recense généralement moins de voisins, étant donnée la taille plus petite des blocs, mais aussi davantage de gays parmi eux. Les enquêtés du Village connaissent d'ailleurs bien mieux l'orientation sexuelle de leurs voisins, à l'échelle du bloc qu'ils habitent mais aussi à l'échelle des blocs environnants. Le corollaire méthodologique est la plus grande facilité à recruter des résidents gays dans le Village par le biais du voisinage car les enquêtés mentionnaient plus de voisins gays auxquels ils pouvaient proposer un entretien. Cet élément peut d'ailleurs influencer notre perception de ce voisinage gay plus concentré, mais peut aussi être lié à l'image différente des deux quartiers gays : une image très gay, internationale et attractive du Village, une image plus ambiguë et plus controversée du Marais (chapitre 5). Cette différence a sans doute un impact sur la manière dont les habitants du quartier perçoivent et décrivent leur voisinage gay. Non seulement, les gays sont probablement plus présents ici qu'ailleurs dans la ville au regard des évolutions de la sociologie résidentielle des deux quartiers, mais cette hypothèse semble renforcée par l'évocation du voisinage avec les enquêtés. Inégalement fourni sur les deux terrains, le voisinage gay semble correspondre à des franges sociologiques de la gentrification par ses caractéristiques sociodémographiques, ses activités professionnelles ou ses modes de vie. Ces traces de la présence d'habitants gays semblent bien s'inscrire dans le paysage sociologique typique des nouveaux venus de la gentrification du Village et du Marais.

## 1.2. Les traces du quotidien : commerces, activités, immobilier.

Au delà de ces premiers indicateurs, une deuxième série de traces quotidiennes de la présence des gays en tant qu'habitant du quartier est fournie par des indicateurs indirects renvoyant aux activités locales et à certains éléments de l'immobilier local.

Un premier élément renvoie à une tendance déjà évoquée : la quotidiennisation progressive du commerce gay dans les deux quartiers (chapitre 4). Ce processus a été analysé en relation avec l'évolution des modes de vie des nouveaux gentrificateurs du quartier et la visibilité croissante des lieux gays. Il peut également constituer une trace de la présence résidentielle croissante des gays : la multiplication des services spécifiquement gays et la diversification des commerces orientent l'activité gay du Village et du Marais vers le jour et vers des services plus quotidiens, liés à d'autres besoins que la fête, la sociabilité ou la sexualité. Depuis le milieu des années 1990, dans le Marais, et dès le milieu des années 1980, dans le Village, l'apparition de commerces et de services de proximité gays traduit en partie l'existence d'une demande quotidienne dont une partie renvoie à une demande résidentielle. Ce processus distingue les deux terrains : le Village semble davantage doté en commerces et services gays de proximité que le Marais. On y recense l'apparition de toute une gamme de services et d'activités spécifiquement gays dont la fréquentation semble liée au fait d'habiter à proximité : boulangerie, magasin d'alimentation, pharmacies, cabinets médicaux, salons de coiffure, dépanneur, plombier, et même salon de toilettage canin. Ces services desservent souvent une clientèle gay de résidents du quartier dont une bonne part de nos enquêtés fait partie. Si le Village semble davantage doté en services gays du quotidien, c'est aussi parce que s'y est diffusée et appliquée dans les années 1990 la notion d'*accommodement* dont les effets concrets, visuels et quotidiens marquent le quartier. L'*accommodement* est une notion juridique particulièrement en vogue au Canada désignant un ensemble d'aménagements et d'assouplissements des règles, des normes et des lois visant à réduire les discriminations subies par certaines personnes ou certains groupes en raison de ces règles, normes et lois. Par extension, les *accommodements* désignent des aménagements de l'espace public et des lois tenant compte des particularismes religieux, ethniques ou identitaires de certains groupes, relativement proches de mesures de discriminations positives. Les excès de ce type de mesures ont amené ces dernières années à valoriser des *accommodements* dits « raisonnables » au Canada et au Québec. Dans le cas du Village Gai, on peut appliquer ce terme de manière légèrement détournée pour rendre compte du développement d'activités et de services quotidiens qui se colorent d'un particularisme homosexuel dès lors qu'ils se situent dans les limites du quartier. C'est le cas de grandes enseignes ou de chaînes commerciales qui ouvrent une agence, une franchise ou un commerce dans le Village en valorisant une image ou des services spécifiquement tournés vers les gays. C'est le cas de la chaîne de cafés *Second Cup* ou de la chaîne de glacier *Ben et Jerry's*, mais aussi de la station de métro Beaudry ou de l'agence bancaire *Desjardins* sur la rue Sainte-Catherine. Ces exemples montrent que l'on tient compte de la vie locale, et en particulier résidentielle, notamment pour l'agence bancaire, pour ouvrir tel ou tel type de lieu.

Le cas de l'église Saint-Pierre l'Apôtre s'inscrit aussi pour partie dans ce processus (Koussens, 2007). Eglise catholique, datant du XIX<sup>ème</sup> siècle, Saint-Pierre l'Apôtre est située rue de la Visitation, en plein cœur du Village et s'affiche elle même depuis une quinzaine d'années comme une « *église ouverte* ». Dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle, cette église dispose d'un fort ancrage local et d'une image de paroisse tolérante et accueillante pour les familles pauvres du Centre-Sud, puis dans les années 1960, les démunis et les itinérants. L'accueil des personnes exclues et marginales marque profondément l'image et les pratiques de la paroisse, située dans un quartier populaire de Montréal où l'itinérance

et la prostitution se développent dans les années 1980. C'est dans ce contexte que les homosexuels apparaissent progressivement comme une population spécifique du quartier avec laquelle l'église se met à composer et dialoguer. Le catholicisme s'accommode ainsi de l'homosexualité et de la présence de gays parmi les habitants du quartier. En 1996, une partie de la chapelle du Sacré-Cœur est aménagée en lieu d'hommage aux personnes disparues du sida. De multiples apparitions du rainbow-flag marquent les lieux et la fréquentation des messes est également marquée par une forte proportion de gays selon les observations faites lors des messes dominicales et les discussions que nous avons pu avoir avec certains fidèles. Le message lui-même délivré par le curé se colore également de ce particularisme (encadré 5).

**Encadré 5 - Une messe à l'église Saint-Pierre l'Apôtre dans le Village.** *Extraits du journal de terrain - Dimanche 29 Avril 2007. Vers 10h.* « La messe a déjà commencé lorsque je suis entré dans l'église, je me suis assis au fond. Les rangs sont clairsemés mais je dénombre environ une centaine de personnes dans l'assistance dont pas mal de personnes âgés, plutôt au fond, mais aussi quelques familles peu nombreuses. Il y a beaucoup d'hommes, et visiblement, des couples d'hommes assis côte à côte, et puis beaucoup de crânes rasés » « La messe se déroule assez classiquement. Il y a quand même un grand drapeau arc-en-ciel sur le côté près de la Chapelle où se situe le mémorial des disparus du sida et à l'entrée de nombreuses brochures aux mêmes couleurs pour des associations, des ateliers de paroles et de discussions sur l'homosexualité. Surtout dans son homélie, le curé s'adresse d'une manière particulièrement vivante et proche aux fidèles : il se déplace dans l'espace, utilise beaucoup d'injonctions verbales. Il y aborde le thème de la préservation de la nature et de l'environnement en citant des exemples d'actualité puis en vient à la difficulté de construire sa foi dans « *un monde qui ne croît plus en rien* ». Il exhorte les fidèles à ne pas avoir « *honte* » de leur propre foi et à la révéler au monde, comme l'a fait Jésus car « *tout n'était pas donné à lui, Jésus, lui aussi, a dû sortir du placard* ». Aucune réaction particulière de l'assistance devant cette expression : elle a pourtant un sens très particulier dans ce contexte, cette église, ce quartier. « Sortir du placard », faire son « coming-out », ça désigne généralement le fait de révéler son homosexualité aux autres, aux proches, à sa famille ou son entourage. « Lui aussi » signifie d'ailleurs que parmi l'assistance, certains, nombreux ou pas, l'ont fait. Cela situe aussi Jésus aux côtés des homosexuels dont les vies comportent certaines difficultés à se dire, assumer ses positions face à un environnement hostile ou violent. D'une certaine manière, l'homosexualité s'insère ici dans la liturgie-même, le quartier gay est donc aussi un quartier où les gays viennent à l'église et où l'église catholique l'a bien compris et s'en accommode. » « La messe se termine, les gens discutent dans et devant l'église. Je discute avec un couple d'hommes : ils habitent le quartier et viennent de temps en temps à la messe du dimanche où ils sont « *acceptés sans être jugés* » et où ils apprécient « *l'ouverture de pensée* » du curé. Malgré mon insistance, ils déclinent la proposition d'entretien par manque de temps essentiellement selon moi. » *Illustrations : l'église Saint-Pierre l'Apôtre, rue de la Visitation, Montréal.*



Le cas de Saint-Pierre l'Apôtre est emblématique de traces plus ou moins institutionnalisées et formelles, mais nombreuses, de la présence résidentielle gay dans le Village. Parce que ces traces sont liées au quotidien et au fait d'habiter à proximité de son église, son agence bancaire ou sa boulangerie, elles traduisent l'existence d'une population homosexuelle résidant dans le Village. De tels indicateurs sont beaucoup moins nombreux dans le Marais et surtout beaucoup moins formellement identifiables. Deux interprétations sont possibles à ce sujet : soit les gays sont moins présents dans les logements du Marais que du Village, soit leur présence est moins visible et moins affichée localement. Le développement d'activité, de services et de particularismes locaux liés à la présence des gays dans le quartier semble indiquer qu'ils n'y sont plus seulement présents ponctuellement ou pour leurs sorties mais qu'ils s'y sont installés de manière durable, quotidienne et probablement résidentielle. Parmi ces activités, un secteur particulier nous intéresse davantage, à savoir l'immobilier et ses rouages spécifiquement gays.

Dans le Village et dans le Marais, le marché immobilier local a connu depuis la fin des années 1980 une hausse des prix, plus spectaculaire et plus intense encore dans le cas du Marais. Par ailleurs, une activité immobilière spécifiquement gay s'est développée dans ces deux quartiers, notamment avec l'apparition d'agences immobilières spécialisées et orientées vers la clientèle gay à la fin des années 1990. Elles peuvent prendre deux formes : des agences appartenant à un réseau immobilier généraliste ouvrant dans le quartier avec un personnel gay et une stratégie commerciale plus ou moins explicitement tournée vers la clientèle homosexuelle (configuration très présente à Montréal) ou des agences indépendantes souvent plus explicitement tournées vers les gays, comme l'agence *La Garçonnière* dans le Marais. Les entretiens réalisées auprès des agents immobiliers du Village et du Marais montrent que la clientèle gay est une composante particulière de la demande immobilière et une clientèle « qui compte ». De manière générale, les agences, spécialisées ou non, ont appris à composer avec cette clientèle. Les agences spécialisées ont, plus clairement, misé sur des services spécifiques en termes d'accueil, d'assistance juridique et de types de logements recherchés :

**« On voulait se spécialiser sur la clientèle gay, dans le Marais qui n'avait pas d'agence en tant que telle, reconnue et affichée, d'ailleurs maintenant, les autres agences ont tendance à se rapprocher de nous, en se targuant d'être aussi gay friendly alors que nous on s'est affiché dès le départ [...] Au départ, on avait je dirai 90 à 95% de la clientèle qui était gay, puis ça s'est étendu, on avait peu d'étrangers au départ, et ça aussi ça a changé, puisqu'on en a beaucoup maintenant, ça va être aussi bien des américains, australiens, espagnols, italiens aussi [...] Pourquoi les gays viennent ici ? Ils savent pertinemment que c'est une agence gay, que le personnel qui y travaille est gay et ils nous exposent tout leurs problèmes aussi bien le problème de l'achat d'appartement que le problème de la séropositivité, que le problème lié à l'assurance, que le problème qu'ils sont deux garçons, aussi bien à l'achat que pour la location » (Xavier, Agence La Garçonnière, Marais, Paris)**

La spécificité de *La Garçonnière* reposerait ainsi sur plusieurs éléments : une clientèle ciblée et des stratégies de captation associées (publicité, annonceurs, adhésion au SNEG), un accueil présenté comme « différent » misant sur une écoute et une attention particulière portée aux gays et à des problématiques qui leur sont spécifiques (assurances, garanties, aspects juridiques d'un achat immobilier pour un couple de même sexe), une réflexion aussi sur les types de besoins des gays en termes de logements et de biens immobiliers. De fait, ces agences semblent effectivement drainer une clientèle visiblement plus gay que celles des autres agences. Le lien au quartier apparaît également prononcé dans la mesure où ces agences traitent de biens situés majoritairement dans le quartier ou à proximité :

**« A priori, non, on n'est pas vraiment centré sur le quartier, on fait tout Paris ! On se cantonne pas ici, bon après, on travaille principalement sur... 60 à 70% des biens de l'agence sont situés entre le 1<sup>er</sup> et le 4<sup>ème</sup> arrondissement, les 4 premiers en gros, et on a beaucoup de choses qui se situent là, oui, 4<sup>ème</sup>, Marais, 1<sup>er</sup> aussi, oui, mais on fait aussi beaucoup dans le 11<sup>ème</sup>, dans le 19<sup>ème</sup>, le 20<sup>ème</sup>, le 9<sup>ème</sup>, presque tout Paris quoi ! »<sup>47</sup> (Xavier, La Garçonnière, Marais, Paris)**

Les agences spécialisées constitueraient ainsi une trace formelle et formalisée de la demande de logements et de biens immobiliers spécifiquement gay dans les deux quartiers. Mais on découvre aussi, pendant l'enquête, des processus plus fins qui témoignent de particularismes immobiliers gays dans les deux quartiers. En premier lieu, les agents immobiliers évoquent le désir ciblé de certains propriétaires de louer leur appartement à des gays selon une sorte de discrimination inversée dans laquelle être homosexuel constituerait un avantage pour accéder à un logement du quartier :

**« Je ne fais rien du tout pour ça, ce sont les propriétaires qui choisissent . Quand un propriétaire vient me voir pour louer son loft, on discute, je lui expose un peu les choses mais lui, il sait pertinemment qu'il va le louer à des gays, et il veut des garanties, on sait qu'avec un couple gay, il va avoir les garanties parce que il y aura de l'argent hein, et parce que...il veut que son appartement soit entretenu aussi [...] J'ai fait visite à un couple là, sur Amherst [...] Le propriétaire**

<sup>47</sup> Constatons, au passage, que les quartiers mentionnés ne sont justement pas « tout Paris » et ne correspondent par à n'importe quel Paris, on reviendra sur ce point dans la suite du chapitre.

***m'avait bien dit que c'était fait pour les gays ce loft, alors tu vois, c'est comme si c'était fait pour eux, et pas pour les autres ! Moi je l'aurai donné à n'importe qui...lui, il voulait des gays et après, bon ils ont trouvé ça magnifique, avec la grande terrasse, et ils ont eu l'appartement...le propriétaire a dit « oui » de suite, mais il sait bien qu'en venant ici, il aura pas de soucis et c'est pour ça qu'il cherche plutôt des gays ! » (Paul, agent immobilier, Village, Montréal) « La location par exemple y a des agences quand y a deux garçons, ils refusent de louer l'appartement, alors qu'ici au contraire les propriétaires VEULENT louer à des gays, parce qu'ils savent bien que, en général, l'appartement va être tenu de manière impeccable ! » (Xavier, La Garçonnière, Marais, Paris)***

*« Ne pas avoir de soucis », « avoir les garanties », « appartement tenu de manière impeccable » sont autant d'aspects importants pour le propriétaire, hétérosexuel ou gay lui-même, qui sont, pour les acteurs concernés, plus probables chez les gays que chez d'autres. Cette manière de cibler une population gay comme acheteurs ou locataires privilégiés peut se traduire de manière moins formelle encore et reposer sur les profils sociologiques de propriétaires manifestant certaines dispositions à louer un logement à des gays, à cohabiter avec eux, en raison de connivences ou de proximités socioculturelles. Le cas de Jason, propriétaire de Pascal, l'illustre bien, Jason possédant les attributs du gentrificateur pionnier du Village, ouvert et particulièrement proche de ses locataires homosexuels :*

***« C : Le propriétaire, c'est Jason, qui est hétérosexuel, mais il est anglophone et a choisi le Québec comme lieu de résidence dans les années 70 à cause de l'esprit bohème, il avait essayé de vivre à plusieurs endroits, en Australie en Colombie britannique, et puis vraiment quand il est arrivé à Montréal, il aimait l'esprit réfractaire, à l'ordre établi et puis il s'entendait super bien avec les quelques gais établis ici à l'époque, dans le quartier, et c'est pour ça qu'il a choisi d'habiter ici, alors c'est un hétéro mais gai dans l'âme, un peu artiste, bohème, sinon à côté c'est un couple âgé homosexuel, qui loue ses appartements sans préférence à des gais et à des hétéros mais c'est presque tous des homos, l'autre appartement à côté les deux appartements les deux propriétaires habitent là, sont gais tous les deux et c'est un mélange hétéro, homo, étudiants, jeunes couples gais... E : et sur les cinq là dans le bloc ? C : Ici, ben y a Jason le proprio, hétéro, gay friendly, on ne sait pas trop en fait (rires) ,il a l'air tellement proche de ses locataires que...(rires) Il a son bureau dans la cour, dans un petit établi, qui est une sorte d'aquarium de travail magnifique, il récupère des matériaux des différents chantiers où il travaille, c'est un très joli petit endroit où travailler maintenant, qu'il vendra éventuellement ensuite comme un petit appartement. Sous lui, il y a Kate, qui est une hétéroooo...sexuelle, mais qui d'après moi quand elle a aménagé, a quitté son chum, pour se diriger vers autre chose, je pense que présentement elle est en période exploratoire, je la dirai bisexuelle. Ma voisine immédiate est Vibecke, une anglophone de l'ouest, qui est designer d'intérieur, et qui est lesbienne. Elle aime bien faire la fête et m'empêcher de dormir, mais quand je lui dis de baisser le son, elle le fait, elle m'invite toujours mais bon, j'aime bien me lever tôt et être en forme la journée, voilà ce sont les 5 ! Enfin les 4, je me suis trompé » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)***



Sans observer de réelle hégémonie homosexuelle et sans s'attarder sur l'image plus médiatique que scientifique du « ghetto homosexuel », on observe parfois l'existence de blocs ou d'immeubles spécifiquement gays, surtout à Montréal, où la majeure partie des résidents, locataires et/ou propriétaires sont gays. Fruit de proximités socioculturelles entre hétérosexuels gentrificateurs et homosexuels (gays ou lesbiennes) ou résultat de stratégies de propriétaires misant sur des locataires gays, elle peut aussi résulter de l'intervention des agents spécialisées eux-mêmes qui en tiennent compte dans leurs pratiques, notamment locatives, venant par là, renforcer des processus de concentration résidentielle :

**« Disons qu'il y a certains immeubles où vous savez pertinemment que y a quasiment que des gays, bon l'immeuble où j'habite sur 6 appartements, y a 3 gays, bon après là les appartements qui sont rue des Archives à l'angle de la rue Sainte Croix, ce sont des grands appartements donc y a peut être 3 ou 4 gays, mais ce sont des appartements familiaux, donc y a beaucoup de familles aussi dans le 4<sup>ème</sup> hein ! donc après faut pas être idiot non plus, faut ajuster aussi ce qu'on propose à ce qu'on sait pertinemment, en fonction de la recherche du client » (Xavier, La Garçonnière, Marais, Paris) « Il y a aussi de plus en plus de familles qui viennent me voir, alors c'est plutôt le Plateau dans ces cas là, parce que le Village ça va leur paraître trop...trop bruyant ou pas assez calme hein. Mais je vais aussi proposer le Village, oui, c'est possible...parce qu'il y a aussi des familles dans le Village, peut être pas dans les mêmes blocs c'est sûr [...] non y a pas de problèmes de cohabitation, pas plus qu'ailleurs non, de toute façon les gens savent bien comment c'est le Village donc s'ils vont dans un bloc où y a, on va dire, une majorité de gays, bon ils le savent » (Paul, agent immobilier, Village, Montréal)**

Les agents immobiliers interrogés ont bien conscience d'une présence gay dans les logements du quartier et en tiennent compte dans leur travail. Le métier d'agent immobilier peut alors prendre une allure et des couleurs particulières lorsqu'il concerne le Marais ou le Village.

**« E : et du coup votre métier est différent d'un agent immobilier classique ?**

**X : oui, il est totalement différent, parce qu'il est fait sur l'accueil déjà, sur la communication, sur la qualité d'écoute et aussi sur les produits de l'agence, mais aussi sur le suivi de la clientèle parce qu'on a beaucoup de clients qui reviennent nous voir, et qui font fonctionner l'agence sur le bouche à oreille, qui savent très bien qu'on est compétent pour pas mal de choses, donc y a des relations qui se créent et c'est comme ça aussi que le métier peut marcher... » (Xavier)**

**« J'ai beaucoup évolué oui, je me suis lancé dans l'immobilier quand j'ai eu une opportunité, j'ai surtout utilisé mes relations [...] A l'époque, je me suis dit, bon je connais beaucoup de gens, j'ai beaucoup de relations donc ça aide beaucoup parce que je peux appeler les gens facilement, avoir des choses en exclusivité, avoir un réseau, ça aide beaucoup dans ce métier » (Paul)**

Ces éléments ne sont pas spécifiques aux agents immobiliers gays, on les retrouve largement comme des composantes du métier d'agent immobilier en général (Bonneval, 2007). Cependant, le cas de Paul s'enrichit lorsqu'on découvre plus tard, un peu par hasard, qu'il s'est beaucoup investi dans le milieu associatif gay ancré dans le Village dans les années 1980 et 1990. En consultant les archives de la presse gay montréalaise, on le

retrouve régulièrement en photo à la fin des années 1980, notamment lors de soirées dans des bars gays du Village et lors d'événements associatifs également présentés dans les pages de *Fugues*. On comprend mieux alors comment ses « relations » et son « réseau » ont partie liée avec son travail d'agent immobilier actuel. Ces engagements passés fournissent aujourd'hui une forme de capital d'autochtonie (Rétière, 2003 ; Tissot, 2010a) fonctionnant dans le Village Gai : les acteurs du monde associatif gay montréalais le connaissent, le président de la S.D.C. est un de ses amis. On peut relier son activité professionnelle et ses réseaux de connaissance en mobilisant le Village comme ressources spatiale aux vertus socioprofessionnelles. Les réseaux de relation, majoritairement gays et constitués par un engagement associatif ancré dans les limites du Village, sont activés et mobilisés au service d'une activité immobilière très localisée. Quelques mois après la fin de l'enquête, nous apprenons que Marc-André<sup>48</sup>, responsable commercial à la S.D.C. du Village, ancien gérant de deux clubs gays du quartier et producteur de plusieurs événements gays du quartier, est lui aussi devenu agent immobilier spécialisé localement avec comme slogan « *Fier d'être membre de la communauté* ». De manière plus ou moins souterraine, l'implantation résidentielle des gays dans le Village est favorisée et renforcée par ce type d'effets de réseaux, alliant une sociabilité fortement homosexuelle à une capacité à convertir des ressources relationnelles dans le domaine immobilier local. Un dernier élément doit être évoqué à travers la manière dont les habitants gays du Village et du Marais présentent leurs prédécesseurs dans leur logement lorsqu'ils les ont rencontrés ou savent qui ils étaient. Dans 13 cas sur 47 entretiens de ce type, on observe ainsi une configuration similaire : les locataires ou propriétaires précédents étaient gays et ont réhabilité ou réaménagé le logement. Cette situation correspond généralement à une installation assez récente d'une deuxième génération ou deuxième vague d'habitants gays du quartier venant acheter ou louer un appartement déjà transformé par la première vague d'habitants gays. Ce processus est très proche du déploiement en vagues successives des gentrificateurs dans d'autres contextes (Bidou-Zachariasen, 2003). La présence résidentielle des gays s'inscrit donc de manière variable dans le temps mais apparaît associé à des processus de réhabilitation du stock de logement. Deux exemples peuvent être ainsi évoqués.

Philippe et Bruno sont en couple et habitent ensemble dans le Village. Philippe est suisse, il a 44 ans et dispose de revenus et d'un patrimoine financier beaucoup plus élevé que Bruno. Il travaille dans la finance entre Genève et Montréal, et effectue beaucoup de trajets et de séjours en Suisse, pour son travail. Bruno a 33 ans et travaille comme vendeur dans un magasin de vêtements dans le centre-ville de Montréal. Philippe a acheté seul, un immense loft sur la rue Amherst avec une vue panoramique sur Montréal et un espace immense (environ 150 mètres carrés) où seule une chambre est séparée par une cloison sans porte du reste du loft. Lors de ma venue chez eux pour l'entretien, ils commentent par me faire visiter l'appartement qui a été acheté en 2001, en l'état. L'appartement a été acheté à un couple gay qui avait acquis le plateau dans les années 1990 alors qu'il n'était qu'un reste d'ancienne usine désaffectée : c'est ce premier couple gay qui a pris en charge la réhabilitation aidé d'un architecte et d'un décorateur d'intérieur. Philippe et Bruno n'ont pas réalisé de travaux majeurs, hormis le changement des peintures et l'installation de nouveaux meubles dans la partie cuisine du loft. De manière similaire, à Paris, Éric a 46 ans, il est gay et vit en couple depuis plusieurs années. Il a acheté un appartement dans le Marais, rue des Tournelles. Lors de l'achat, Eric cherchait un appartement situé dans le Marais où il louait déjà un appartement dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement. L'appartement a été acheté à

<sup>48</sup> Marc-André a emménagé dans le Village en 1988 et ne l'a quasiment plus quitté depuis : il a occupé 7 logements différents dans le quartier et a exercé différentes activités professionnelles dans le secteur de la nuit gay du Village, puis à la S.D.C. du Village.

un couple de gays propriétaires depuis une dizaine d'années qui avait réalisé d'importants travaux pour aménager les combles et reconfigurer les pièces. L'appartement est en effet aménagé de manière très différente par rapport à l'origine, un plateau central distribuant par un petit escalier, mais sans porte, une chambre qui n'est pas réellement séparée du plateau.



*Illustration 6 : Un intérieur réhabilité par un couple gay dans le Marais : l'appartement d'Éric.*

Cet « intérieur gay » est typique de réaménagements effectués par des résidents gays du quartier et qui transforment de fait le stock de logement ancien du quartier en infléchissant par conséquent certaines tendances immobilières locales sur lesquelles les gays ont bien une influence concrète. Éric n'a pas modifié l'appartement car la réhabilitation a déjà été effectuée par ses prédécesseurs, à savoir...un couple gay :

**« Comme tu vois, c'est très différent de ce que c'était à l'origine, on est là dans les étages supérieures où logeaient comment dire, c'était une chambre de bonne là dans la chambre donc y avait un petit couloir et ils [les propriétaires gays précédents] ont tout fait sauter pour agrandir cet espace et lui donner une autre**

***allure [...] non, nous on a rien fait de gros travaux, si, bon, on a changé un peu la salle de bains parce que les couleurs nous plaisaient pas mais je voulais pas me lancer dans de gros travaux, bon, moi les travaux (rires) tu vois ce que j'veux dire, j'suis pas bricoleur donc j'veulais arriver après, justement que la réfection soit déjà faite et j'veulais pas qu'il y ait trop de trucs à faire. Dans le quartier, on sait bien qu'il y a des travaux à faire à un moment ou à un autre, nous on voulait un truc déjà refait [...] On les a vus une fois, c'était un couple de garçons, d'ailleurs tu vois bien que ça a été refait dans l'esprit, fin par des gays quoi ! Je sais pas trop, je crois qu'ils se séparaient comme souvent chez les gays donc ils voulaient s'en débarrasser le plus vite, ça s'est fait comme ça, ça nous a plu de suite oui » (Éric, 46 ans, cadre financier de banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)***

Ces deux exemples traduisent bien des particularités immobilières gays reposant à la fois sur une présence plus significative qu'ailleurs et une forme de transmission de logements réhabilités entre gays due en partie au type de logement disponible dans le quartier, au type de travaux effectués et au type de besoins de logement apparemment spécifiques aux gays. Il ne s'agit pas nécessairement de circuits et de transactions immobilières cloisonnés : des hétérosexuels peuvent rechercher ce type de biens, accéder à ces logements, les revendre ou les louer à des gays. Les frontières sont donc peu étanches entre des couples hétérosexuels actifs, sans enfant, disposant de revenus et de capacités financières élevés, ayant des modes de vie correspondant avec ce type de logement et des gays aux caractéristiques socio-économiques relativement proches. Un certain nombre d'éléments montre pourtant que le fait d'être homosexuel et de se situer dans ces quartiers-là détermine certaines pratiques et certains choix résidentiels qui influencent l'immobilier local. La présence des gays dans le quartier semble laisser des traces dans le domaine immobilier : elle influence les transactions immobilières, elle influence le travail des agences et même le métier d'agent immobilier dans le Marais et le Village mais aussi les représentations et les pratiques des propriétaires, gays ou non, de même que le stock de logement lui-même dans ses composantes les plus matérielles. De ce point de vue, le repérage de ces traces constitue en retour une preuve ou un indice plus ou moins tangible de la présence des gays en tant qu'habitants du quartier, quand bien même le fameux chiffre de la part des gays parmi les habitants des deux quartiers est impossible à obtenir. Ces informations concernant l'immobilier gay montrent qu'une niche immobilière typiquement gay semble exister dans les deux quartiers. Elle s'est construite sur une présence de plus en plus quotidienne des gays, mais aussi sur des stratégies commerciales, l'existence de réseaux de relations et des interactions entre besoins gays en termes de logement et stock de logements disponibles ici.

La quotidiennisation des commerces, l'institutionnalisation de certaines activités et de certains services, l'existence d'une niche immobilière gay inscrite dans les limites du quartier constituent des traces indirectes de la présence résidentielle des gays dans le Marais et le Village. Par ailleurs, on constate déjà, en filigrane, que cette présence n'est pas neutre du point de vue des mutations du bâti et de la sociologie locale. Elle apparaît souvent associée à des capacités particulières à la transformation, c'est à dire à l'appropriation d'éléments matériels ou symboliques anciens au profit d'usages nouveaux et détournés. Rappelons que ces indicateurs donnent certaines tendances empiriques significatives dans leur contexte : on ne prétend pas affirmer que « les gays représentent 17% des résidents du quartier », ni que les gays sont les seuls habitants, du quartier, ni en tirer des affirmations générales et abusives sur les modes de vie gays en général. Il est également évident que les gays ne sont pas tous venus gentrifier ces deux quartiers et que la gentrification n'est pas le

résultat exclusif des pratiques des ménages gays. Afin de resituer précisément ces premiers résultats dans un contexte plus large, nous avons cherché à élargir l'échelle d'analyse des relations entre choix résidentiels homosexuels et processus de gentrification dans le cas de Paris.

## 2. Lieux de résidence des gays et gentrification : l'étude du cas parisien.

Dans cette section, on se propose d'étudier les interactions entre localisation résidentielle des populations gays et gentrification urbaine à l'échelle de Paris. Dans un premier temps, il s'agit d'établir la géographie résidentielle des populations homosexuelles masculines parisiennes à partir de données quantitatives et de la caractériser au regard des divisions socio-spatiales de l'espace parisien. Ensuite, il s'agit de confronter cette géographie aux processus de gentrification affectant de manière contrastée mais massive l'espace parisien depuis plusieurs années (Clerval, 2008a). Comment les gays habitent-ils l'espace parisien ? Quels sont les quartiers qu'ils investissent le plus et ceux qu'ils évitent majoritairement ? Les espaces les plus attractifs sont-ils des quartiers marqués par des processus de gentrification ? À partir d'un fichier des abonnés à la revue *Têtu* exploité entre 1997 et 2007, la construction et le traitement de données statistiques permettent de répondre à ces questions, en mettant en relief de manière nuancée le rôle des populations gays dans les processus de gentrification résidentielle et en situant le Marais dans l'ensemble de ces processus<sup>49</sup>.

### 2.1. Une population particulière.

N'ayant pas accès statistiquement à l'ensemble de la population homosexuelle masculine, ni à sa composante parisienne, il est nécessaire de travailler sur un échantillon de population. Nous avons déjà évoqué les difficultés méthodologiques que présentait tout échantillonnage de population homosexuelle en sociologie (chapitres 2 et 3). Dans notre cas, il existe plusieurs biais de sélection et de recrutement qui expliquent en partie, mais pas uniquement, l'obtention d'une population d'enquête particulière. Nous allons revenir ici sur la nature et la portée de ces biais et sur les principales caractéristiques de la population de l'échantillon. On terminera par présenter les indicateurs spatiaux utilisés dans cette section.

#### 2.1.a. L'entrée méthodologique et ses effets directs.

Nous avons repris à notre compte l'un des principaux vecteurs d'entrée dans la sociologie française et quantitatives des homosexualités : celui de la presse gay spécialisée, à travers le magazine français *Têtu* (encadré 6). Notre travail porte sur un échantillon de population définie par deux caractéristiques : l'abonnement à la revue *Têtu* et un lieu de résidence principale situé dans Paris intra-muros. Nous travaillons ainsi sur « les abonnés parisiens à *Têtu* » en 1997, 2002 et 2007. Le choix des dates est lié à la naissance de *Têtu* en 1995 et à la volonté d'appréhender les évolutions des processus étudiés. Le choix d'une telle population invite à la prudence quant à la représentativité et la portée des résultats obtenus.

**Encadré 6 - Le magazine *Têtu*.** Publication mensuelle française lancée en juillet 1995 comme le magazine français « des gays et des lesbiennes », *Têtu* connaît un succès

<sup>49</sup> La plupart des développements présentés dans cette section a donné lieu à un article à paraître dans la revue *Sociétés Contemporaines*.

important à la fin des années 90, occupant un espace médiatique vacant depuis l'arrêt de l'historique *Gai Pied* en 1992. Le magazine aborde l'actualité homosexuelle (politique, droits, société, mœurs), mais aussi la culture, la mode, la santé. S'y croisent des sujets généralistes, des thématiques spécifiquement homosexuelles, des dossiers de fond (sida, homophobie, politique) et des sujets plus légers (drague, sexualité, loisirs). Malgré une relative érosion de son lectorat depuis 2005, *Têtu* reste le « média homosexuel » le plus visible et le plus diffusé. En 2006, *Têtu* a présenté de nouveaux chiffres concernant sa diffusion à l'O.J.D. (Office de Justification de la Diffusion) : 44 000 numéros seraient payés et diffusés chaque mois, 18% concernent des abonnés et 82% des ventes hors abonnement. Selon la même source, 90% des lecteurs sont des hommes, 45% des lecteurs ont moins de 35 ans, 15% ont plus de 50 ans. 80% des lecteurs sont des actifs, 47% d'entre eux sont cadres supérieurs, 36% des lecteurs résident à Paris, 54% dans une commune de moins de 100 000 habitants. Le fichier des abonnés de la revue comporte les champs suivants : nom, prénom, sexe, âge, adresse mail, adresse postale, code postal, profession, numéro de téléphone. Pour être traité, ce fichier a subi des modifications : limitation aux personnes physiques, de sexe masculin, résidant dans Paris. Les contraintes d'anonymat nous ont obligés à supprimer certains champs (nom, prénom, adresse mail, numéro de téléphone). Après de longues négociations, l'adresse postale complète a été réduite au code postal, nous contraignant à raisonner à l'échelle de l'arrondissement. Nous disposons au final des trois champs suivants : code postal, âge, profession. Ces informations limitées permettent cependant d'obtenir des lieux de résidence de ménages gays habitant Paris à l'échelle de l'arrondissement, à trois dates différentes (1997, N= 385 ; 2002, N= 1204 ; 2007, N=1220).

D'abord, être abonné à *Têtu* signifie-t-il être gay ? Les enquêtes réalisées par le magazine lui-même sur son lectorat montre qu'il est composé très majoritairement d'hommes (entre 90 et 99% depuis 1995). Nous ne travaillons que sur les abonnés hommes. Parmi eux, une très large majorité se déclare homosexuelle, cette proportion variant entre 92 et 97% sur la période étudiée, 1997-2007<sup>50</sup>. Ces résultats « internes » à *Têtu* corroborent ceux des différentes enquêtes passant par la presse gay (Enquêtes Presse Gay, Baromètre Gay) dans lesquelles les répondants masculins se déclarent presque uniquement homosexuels. Cette quasi-hégémonie parmi le lectorat de la presse gay et de *Têtu* amène raisonnablement à penser que cette prévalence de l'homosexualité atteint quasiment 100% lorsque l'on passe du fait de lire *Têtu* au fait de s'y abonner. Dans la mesure où l'on a retenu uniquement les abonnés privés à titre individuel, on admettra que les abonnés parisiens masculins à *Têtu* se déclarent bien tous homosexuels. Notre échantillon est bien composé de gays habitant Paris. Cependant, tous les individus gays ou se déclarant comme tels et habitant Paris ne lisent pas *Têtu* et tous ceux qui le lisent n'y sont pas abonnés. Deux biais peuvent alors avoir des effets importants.

On peut faire l'hypothèse que la lecture et l'abonnement à un tel support de presse spécialisée est plus fort pour une catégorie de gays pour lesquels l'homosexualité constitue à la fois un centre d'intérêt et une composante identitaire structurante importante : on serait ainsi tenté de penser qu'une part importante de l'échantillon possède « un mode de vie gay très affirmé » (Adam, 1999, p. 65) passant par une identification à l'identité homosexuelle et par l'appropriation de ce genre de supports culturels spécialisés. L'effet de ce biais en termes de composition sociale reste peu déterminé. Il peut favoriser les homosexuels des catégories sociales favorisées dans lesquelles l'affirmation et la révélation de son homosexualité est plus aisée qu'ailleurs (Bajos, Beltzer, Bozon, 2008). Mais il peut inversement favoriser un recrutement d'homosexuels plus modestes, plus susceptibles

<sup>50</sup> Ajoutons que parmi les non-homosexuels, la majorité des répondants se déclare « bisexuel »

d'un engagement de type communautaire et d'un investissement des objets, supports et ressources d'une culture gay (Adam, 1999). D'ailleurs, le fait de s'abonner à *Têtu* plutôt que de l'acheter en kiosque peut aussi permettre l'anonymat et la gestion d'une identité indicible dans son environnement relationnel et dans l'espace public. Ce dernier effet, sans doute important dans des espaces ruraux ou des petites communes, est moins vrai dans le cas d'homosexuels habitant Paris. Retenons qu'a priori l'abonnement à *Têtu* sélectionne une catégorie de gays pour qui l'homosexualité constitue une composante identitaire structurante importante, sans doute plus à même de se dire et se vivre comme « homosexuel ». Un deuxième effet tient aux biais qu'introduit la mobilisation d'une pratique culturelle telle que l'abonnement ou même la lecture d'un magazine. Ces deux pratiques sur-représentent nettement les catégories sociales les plus favorisée culturellement, notamment les cadres supérieurs et les professions intellectuelles (Donnat, 1998). En imaginant classer *Têtu* dans la catégorie définie par les enquêtes sur les pratiques culturelles comme « magazine ou revue culturelle, littéraire, musicale, de cinéma », on remarque que les écarts y sont encore plus marqués (Donnat, 1998). Les gays abonnés à *Têtu* seraient davantage que les autres gays des cadres supérieurs et des professions intellectuelles du fait des inégalités sociales devant ce genre de pratiques culturelles. L'abonnement à *Têtu* déforme la population gay parisienne par deux effets principaux : un effet identitaire gay et un effet de sélection socioculturelle. Le second effet est d'autant plus important qu'il a des conséquences importantes en termes de choix résidentiels dans l'espace parisien (Préteceille, 1995, 2007 ; Clerval, 2008a). Ces biais « attendus » sont largement confirmés par les caractéristiques de l'échantillon d'enquête principal de 2007.

### 2.1.b. De jeunes gays favorisés.

La source mobilisée n'est pas très riche, mais permet de montrer que l'échantillon est composée d'une population homosexuelle globalement jeune, très active et favorisée du point de vue socio-économique. Cette spécificité est certes induite en partie par l'entrée méthodologique choisie, mais produite également par deux facteurs sociologiques qui en sont indépendants : le fait d'habiter Paris et le fait d'être gay.

Tableau 14 : Distribution comparée par classes d'âge dans les différents échantillons.

	Echantillon <b>Têtu 2007</b>	Hommes de plus de 15 ans, Paris (RGP 1999)	Hommes de plus de 15 ans, France (RGP 1999)	Echantillon homosexuel (CSF 2006)	Echantillon hommes gays (EPG 2004)
□ 25 ans	<b>2,3%</b>	14,6%	16,8%	12,7%	12%
25-29 ans	<b>6,6%</b>	13,3%	9,1%	29,4%	14%
30-34 ans	<b>15,3%</b>	11,6%	9,1%		18%
35-39 ans	<b>20,7%</b>	9,9%	9,3%	21,8%	33%
40-44 ans	<b>20,7%</b>	8,3%	9,1%	16,9%	
45-49 ans	<b>13,4%</b>	8,1%	9,1%		23%
50-54 ans	<b>8,5%</b>	8,6%	8,6%	10,7%	
55-59 ans	<b>6,4%</b>	6,3%	5,9%		
□ 60 ans	<b>6,2%</b>	19,2%	22,9%	4,1%	
Effectifs	<b>1055</b>	850 293	23 071 366	108	5 936

La structure de l'échantillon par classes d'âge diffère de celles des populations de référence. Par rapport aux hommes français et aux hommes parisiens, elle se concentre dans la tranche des 30-50 ans alors que les âges extrêmes y sont sous-représentés, qu'il

s'agisse des moins de 30 ans ou des plus de 50 ans. Cette concentration renvoie en partie à un effet « gay » : les deux échantillons « homosexuels » disponibles ont une structure relativement proche. Notre échantillon sur-représente cependant les 35-45 ans y compris par rapport aux échantillons gays des enquêtes CSF 2006 et Presse Gay de 2004. Plus de 41% des individus y sont regroupés alors que cette proportion est estimée entre 33% et, au plus, 36% dans les deux autres enquêtes. Les plus de 50 ans sont particulièrement sous-représentés dans les enquêtes CSF et Presse Gay (entre 15 et 23% au plus contre 34% à Paris et plus de 37% en France) : ils le sont également parmi les abonnés à *Têtu*. Notre population est relativement jeune et très largement composée de trentenaires et de quarantenaires, composant à eux seuls près de 70% des abonnés parisiens à *Têtu*. Du point de vue des positions sociales, notre population est très spécifique aussi. D'abord, on y compte seulement 9,2% d'inactifs, contre plus de 30% d'inactifs chez les hommes parisiens et plus de 48% chez les hommes français<sup>51</sup>. Dans les enquêtes Presse Gay et l'enquête CSF, la part des inactifs est par contre relativement proche de nos résultats : elle oscille entre 8 et 11% qu'il s'agisse de chômeurs, d'étudiants ou de retraités. Le fait que les gays soient plus actifs que les autres explique largement le peu d'inactifs présents dans notre échantillon. Ces actifs occupent surtout certaines positions socioprofessionnelles ce qui informe sur la composition sociale de notre échantillon.

Tableau 15 : Distribution comparée par PCS des actifs occupés<sup>52</sup> dans les différents échantillons.

	Echantillon <b>Têtu 2007</b>	Hommes, plus de 15 ans, Paris (RGP 1999)	Hommes, plus de 15 ans, France (RGP 1999)	Echantillon homosexuel (CSF 2006)	Echantillon hommes gays (EPG 2004)
AGRI	<b>0%</b>	0%	1,9%	1,9%	0,6%
ARTCO	<b>6,5%</b>	8,6%	5,1%	4,9%	5,4%
CSUP	<b>70,3%</b>	39,6%	8,9%	32,0%	40,8%
PROFINT	<b>13,1%</b>	19,8%	13,0%	28,2%	25,1%
EMP	<b>10,2%</b>	15,4%	7,9%	17,5%	21,8%
OUV	<b>1,1%</b>	16,5%	24,4%	15,5%	6,4%
Effectifs	<b>727</b>	566 256	23 071 366	103	5 121

Notre échantillon permet de traiter 727 individus actifs ayant déclaré leur profession sur 1220 abonnés parisiens à *Têtu*. On y observe une hypertrophie de la catégorie « cadres supérieurs et professions intellectuelles » (CSUP) qui regroupe plus de 70% des individus. Cette spécificité apparaît déjà dans deux populations de référence : celle des hommes parisiens au regard des hommes français dans leur ensemble et celle des gays au regard des hommes dans leur ensemble quelle que soit l'enquête de référence mobilisée. Mais elle est plus forte encore dans notre cas, le canal de recrutement accentuant sans doute encore cet effet. En parallèle, les catégories les plus modestes sont fortement sous-représentés, notamment celle des ouvriers, alors que les employés sont sous-représentés par rapport aux hommes parisiens et aux autres échantillons gays mais sur-représentés par rapport aux actifs français. La situation des professions intermédiaires est quasiment identique alors que les artisans, commerçants et chefs d'entreprise sont représentés de manière relativement

<sup>51</sup> On considère les hommes parisiens et les hommes français de plus de 15 ans. Sont inclus parmi les inactifs les retraités (5,2% pour Paris, 22,6% pour l'ensemble de la population masculine française, en 1999).

<sup>52</sup> AGRI=Agriculteurs ; ARTCO=Artisans, commerçants et chefs d'entreprise ; CSUP=Cadres supérieurs et professions intellectuelles ; PROFINT= Professions intermédiaires ; EMP= Employés ; OUV= Ouvriers.



correcte vis-à-vis des différents échantillons et que les agriculteurs sont logiquement absents de cet échantillon parisien. Notre population est largement composée de catégories sociales favorisées et sur-représente les classes moyennes et surtout supérieures. Ce résultat est peu surprenant au regard des caractéristiques de la population parisienne (Préteceille, 2007 ; Clerval, 2008a) et des populations homosexuelles (Schiltz, 1997 ; Nardi, Schneider, 1998 ; Bajos, Beltzer, Bozon, 2008). La population enquêtée est donc jeune, active et favorisée. Située dans les tranches d'âge de l'activité professionnelle, elle occupe le plus souvent des postes de cadres et de professions intellectuelles, disposant ainsi de ressources économiques et culturelles importantes. On peut à présent en projeter les lieux de résidence dans l'espace parisien.

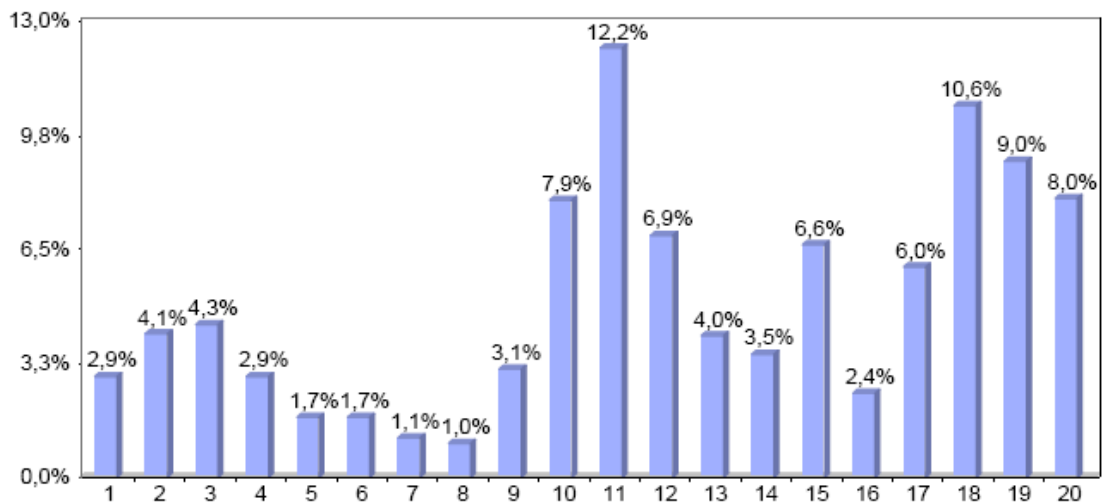
### 2.1.c. Projection dans l'espace parisien.

Une première information concerne la comparaison globale des distributions spatiales de notre échantillon et de celle de la population masculine parisienne dans son ensemble. Le caractère ségrégatif de la répartition des groupes sociaux dans l'espace est une préoccupation constante dans l'histoire de la sociologie urbaine depuis les travaux des sociologues de Chicago (Grafmeyer, Joseph, 1984). Le calcul d'indices de ségrégation et de dissimilarité permet d'en mesurer, mais aussi d'en nuancer, l'ampleur, par exemple pour l'Île-de-France (Préteceille, 2006). Nous appliquons ici cette démarche en calculant un indice de ségrégation entre la population de notre échantillon et celle des hommes parisiens dont les gays font partie<sup>53</sup>. Compris entre 0 et 1, plus cet indice augmente, plus la répartition de nos deux populations est dite ségrégative<sup>54</sup>. L'indice de ségrégation calculé en 2007 vaut 0,209 : il n'est pas nul, ce qui signifie qu'il y a bien une situation de ségrégation au sens strict du terme. Concrètement, il faudrait déplacer 21% des abonnés pour que les deux populations se répartissent identiquement dans Paris, soit plus d'un abonné sur cinq. Les gays parisiens de notre échantillon ne résident donc pas aux mêmes endroits que l'ensemble des hommes parisiens. Cet écart doit être relativisé à l'échelle d'une agglomération comme Paris (Grafmeyer, 1991 ; Préteceille, 1995), mais il est loin d'être négligeable.

Une seconde information concerne la distribution de l'échantillon dans l'espace parisien par arrondissements. Elle montre en premier lieu que les gays de notre échantillon ne sont pas répartis de manière équivalente dans les vingt arrondissements parisiens : des inégalités apparaissent entre des arrondissements privilégiés et des arrondissements faiblement prisés : ainsi, 12,2% des abonnés habitent dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement contre 1% seulement dans le 8<sup>ème</sup> arrondissement.

<sup>53</sup> Cette inclusion du sous-ensemble gay dans la population masculine parisienne nous oblige en toute rigueur à parler d'un « indice de ségrégation » plutôt qu'un « indice de dissimilarité » (Apparicio, 2000).

<sup>54</sup> Le calcul de ces indices est bien connu par ailleurs (Grafmeyer, 1991 ; Préteceille, 1995 ; Apparicio, 2000).



Graphique 1 : Distribution des lieux de résidence par arrondissement, 2007.

Les écarts constatés dépendent en partie de la taille et du poids relatif de chaque arrondissement dans Paris : les arrondissements centraux sont plus petits et moins peuplés que des arrondissements comme le 15<sup>ème</sup>, le 13<sup>ème</sup> ou le 20<sup>ème</sup> arrondissement. Ces résultats bruts ne sauraient suffire à disqualifier par exemple les quatre premiers arrondissements de Paris, comme des quartiers peu habités par les gays (Blidon, 2008c). Si Marianne Blidon a observé les mêmes chiffres et les mêmes valeurs dans sa thèse de doctorat, elle n'a étrangement pas tenu compte du poids relatif des effectifs de chaque arrondissement dans l'ensemble (Blidon, 2008c, p.87) : son travail aboutit ainsi à des conclusions étranges et très partielles sur ce point. Pour neutraliser cet effet et mesurer des écarts plus significatifs, nous avons construit un indicateur spécifique : le coefficient gay de chaque arrondissement, noté  $\lambda$ . Son calcul rend compte de sur-représentations compte tenu du poids de chaque arrondissement au regard de la population masculine parisienne d'ensemble (encadré 7).

**Encadré 7 : Le coefficient gay, calcul et interprétation.** Le coefficient gay est calculé pour chaque arrondissement à partir des données du fichier *Têtu* et des données du recensement général de la population de 1999. Il correspond au rapport entre deux rapports : le rapport entre effectifs d'abonnés à *Têtu* dans un arrondissement et effectifs d'abonnés à *Têtu* dans Paris, rapporté au rapport entre effectifs de la population masculine dans un arrondissement et effectifs de la population masculine dans Paris. Le coefficient gay du 1<sup>er</sup> arrondissement pour 2007 vaut :  $\lambda_{1,07} = (t_{1,07} / T_{07}) / (h_{1,99} / H_{99}) = (11 / 385) / (8370 / 996\ 922) \approx 3,45$  Avec :  $t_{1,07}$  = nombre d'individus abonnés à *Têtu* habitant dans le 1<sup>er</sup> arrondissement en 2007 ;  $T_{07}$  = nombre total d'individus abonnés à *Têtu* à Paris en 2007 ;  $h_{1,99}$  = nombre d'hommes habitant dans le 1<sup>er</sup> arrondissement en 1999 ;  $H_{99}$  = nombre d'hommes habitant Paris en 1999. Ce coefficient permet de comparer le poids de l'arrondissement dans notre échantillon à celui du même arrondissement dans la population masculine parisienne. Malgré les biais de recrutement de notre échantillon, on peut alors comparer les géographies résidentielles masculines et gays dans Paris. Si  $\lambda < 1$ , les gays

seraient sous-représentés dans l'arrondissement. Si  $\lambda > 1$ , les gays y seraient sur-représentés. Plus  $\lambda$  augmente au-dessus de 1, plus la sur-représentation des gays serait forte.

Le calcul de  $\lambda$  fournit des valeurs différentes selon les arrondissements : il existe bien des sous et des sur-représentations dans l'espace parisien et ce sont elles qui permettent de parler d'une géographie résidentielle homosexuelle spécifique. Le fichier des abonnés parisiens à *Tétu* donne ainsi accès à des informations inédites concernant une population gay parisienne bien spécifique : des individus relativement jeunes, actifs et occupant des positions sociales favorisées. Cette population ne se répartit pas de manière totalement aléatoire dans Paris et semble effectuer des choix résidentiels différents de l'ensemble des hommes parisiens. Quels sont les traits principaux de cette géographie résidentielle gay dans Paris ?

## 2.2. Une géographie résidentielle spécifique.

Les résultats obtenus montrent qu'il existe ainsi des espaces plus ou moins marqués par la présence résidentielle des gays dans Paris. Une typologie permet de caractériser les types d'espaces attractifs en lien avec leur situation dans l'espace parisien. Loin d'être figée, cette inscription résidentielle des gays dans l'espace urbain évolue au rythme des transformations de Paris dans son ensemble, mais aussi selon des logiques spécifiques.

Le calcul du coefficient gay permet de construire une typologie des espaces en fonction de leur caractère plus ou moins attractif pour les gays. Le tableau 3 et sa traduction cartographique (figure 1) dressent les structures de cette géographie spécifique.

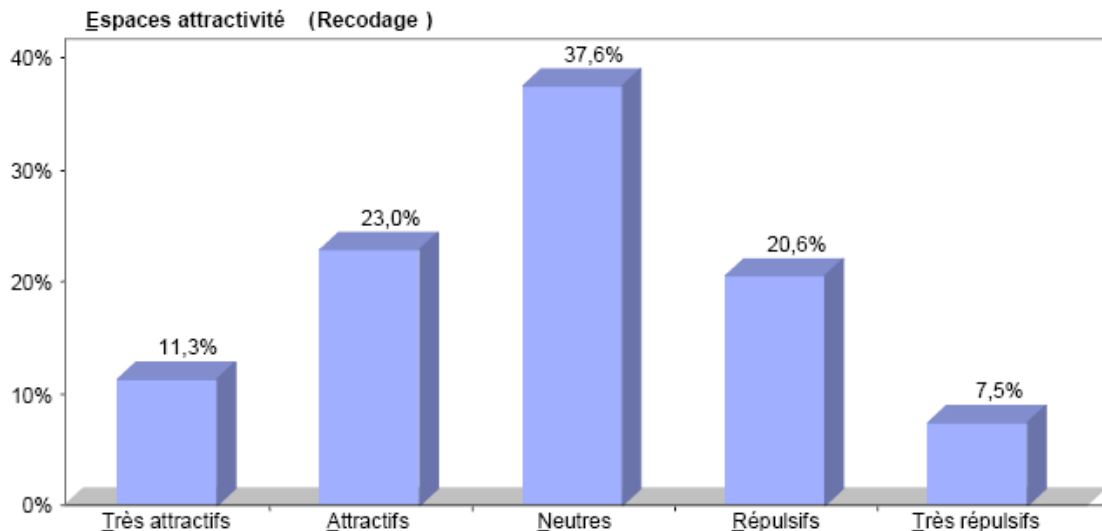
Tableau 16 : Valeur de  $\lambda$  selon l'arrondissement, 2007.

Arrondissements	1 <sup>er</sup>	2 <sup>ème</sup>	3 <sup>ème</sup>	4 <sup>ème</sup>	5 <sup>ème</sup>	6 <sup>ème</sup>	7 <sup>ème</sup>	8 <sup>ème</sup>	9 <sup>ème</sup>	10 <sup>ème</sup>
Valeur de $\lambda$	<b>3,42</b>	<b>4,08</b>	<b>2,55</b>	1,95	0,64	0,84	0,44	0,52	1,16	1,74
Arrondissements	11 <sup>ème</sup>	12 <sup>ème</sup>	13 <sup>ème</sup>	14 <sup>ème</sup>	15 <sup>ème</sup>	16 <sup>ème</sup>	17 <sup>ème</sup>	18 <sup>ème</sup>	19 <sup>ème</sup>	20 <sup>ème</sup>
Valeur de $\lambda$	1,71	1,09	0,50	0,58	0,66	0,32	0,80	1,19	1,08	0,92

Un arrondissement sur deux voit son coefficient gay dépasser l'unité : dans un cas sur deux, les gays abonnés à *Tétu* sont sur-représentés. Cette sur-représentation est maximale dans le 2<sup>ème</sup> arrondissement où  $\lambda$  vaut 4,08. Les trois premiers arrondissements sont les plus attractifs et le sont nettement par rapport aux autres. À l'inverse, des arrondissements sont très peu prisés et apparaissent répulsifs lorsque  $\lambda$  prend ses valeurs les plus faibles (16<sup>ème</sup>, 7<sup>ème</sup>, 8<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> arrondissements). On peut construire une typologie en cinq groupes fondée sur le caractère plus ou moins attractif d'un arrondissement (tableau 4) et observer la distribution inégale de cet échantillon en fonction des types d'espace (graphique 2).

Tableau 17 : Typologie des espaces parisiens en fonction de leur degré d'attractivité, 2007.

Types d'espace	Valeur de $\lambda$	Arrondissements
Espaces très attractifs	Supérieur à 2	1, 2, 3
Espaces attractifs	Entre 1,2 et 2	4, 10, 11
Espaces neutres	Entre 0,9 et 1,2	19, 20, 18, 12, 9
Espaces répulsifs	Entre 0,5 et 0,9	5, 6, 8, 15, 14, 17
Espaces très répulsifs	Inférieur à 0,5	16, 7, 13,



Graphique 2 : Répartition de l'échantillon selon les types d'espaces.

Le graphique 2 montre que les espaces majoritairement choisis par notre échantillon restent les espaces neutres qui concernent plus de 37% des individus<sup>55</sup>. Les quartiers « extrêmes » (très répulsifs ou très attractifs) concernent moins d'un cas sur cinq. Le fait qu'un espace apparaisse attractif ne signifie pas que tous les individus s'y installent, ni qu'il puisse constituer un « ghetto homosexuel ». Un espace « attractif » n'est pas forcément un espace où les gays habitent le plus en termes d'effectifs, mais bien plutôt celui où ils sont sur-représentés. L'attractivité d'un espace ne semble pas accessible à tous mais concerne une minorité d'individus, ce qui laisse penser que l'installation dans ce type de quartiers est fondamentalement sélective. De plus, la cartographie résidentielle traduit géographiquement ces écarts à l'échelle de Paris et permet de dépasser l'échelle de l'arrondissement. Des oppositions géographiques apparaissent, qu'il s'agisse du fort clivage entre quartiers centraux et périphériques, de la différenciation entre les rives droite et gauche de la Seine ou de la fracture géographique et sociologique entre Est et Ouest parisiens.

<sup>55</sup> Résultat explicable par des effets structurels puisque les cinq arrondissements concernés regroupent par ailleurs près de 35% de la population masculine parisienne de plus de 15 ans.

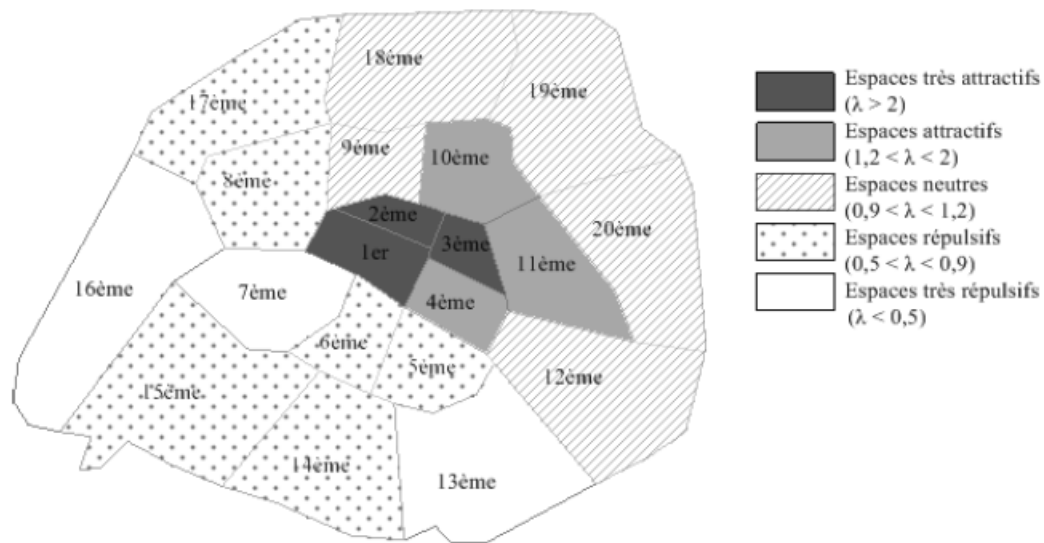


Figure 5 : Valeur de  $\lambda$  selon les arrondissements parisiens, 2007.

Carte réalisée par l'auteur à l'aide des logiciels Philcarto et Photoshop.

Une portion centrale de Paris apparaît nettement valorisée par les gays : elle regroupe les trois premiers arrondissements de Paris, puis les 4<sup>ème</sup>, 10<sup>ème</sup> et 11<sup>ème</sup> arrondissements. Ces arrondissements composent un espace central de la rive-droite entre la Seine, Bastille, République et la gare du Nord dans lequel les deux premiers arrondissements sont les plus prisés, leur coefficient valant respectivement 3,42 et 4,08. Une autre zone géographique se distingue par une valeur de  $\lambda$  proche de l'unité, comprise entre 0,9 et 1,2 : c'est le Nord-Est parisien auquel s'ajoute le 12<sup>ème</sup> arrondissement. Ces espaces, « neutres » du point de vue de l'installation résidentielle des populations de notre échantillon, correspondent à l'est de Paris, prolongement du noyau central vers les 18<sup>ème</sup>, 20<sup>ème</sup> et 12<sup>ème</sup> arrondissements. Les espaces les plus répulsifs où les gays de notre échantillon apparaissent sous-représentés sont situés à l'ouest de Paris et sur la rive gauche. Les 16<sup>ème</sup>, 13<sup>ème</sup> et 8<sup>ème</sup> arrondissements sont les plus répulsifs ( $\lambda$  entre 0,32 et 0,52). La rive gauche constitue une zone répulsive dans son ensemble et le Nord-Ouest de Paris également ( $\lambda$  entre 0,5 et 0,9 ici). Les gays de notre échantillon élisent donc plus souvent domicile dans les quartiers centraux qu'ailleurs, plus souvent sur la rive droite que sur la rive gauche et plus souvent à l'est que dans l'Ouest de Paris. Cette photographie valable en 2007 doit être resituée dans une perspective dynamique laissant apparaître ses tendances récentes. L'étude de l'évolution de cette géographie entre 1997 et 2007 traduit des permanences et des mutations de l'attractivité des quartiers parisiens. Les données obtenues pour 1997, 2002 et 2007 peuvent ainsi être comparées. L'indice de ségrégation vaut 0,234 en 1997, 0,197 en 2002 et 0,209 en 2007 : il traduit une plus forte ségrégation en 1997 que par la suite, même si elle augmente entre 2002 et 2007. Plus encore, le calcul de  $\lambda$  montre des évolutions non négligeables en dix ans.

Tableau 18 : Valeurs et évolution de  $\lambda$  en 1997, 2002 et 2007.

Arrondissements	1 <sup>er</sup>	2 <sup>ème</sup>	3 <sup>ème</sup>	4 <sup>ème</sup>	5 <sup>ème</sup>	6 <sup>ème</sup>	7 <sup>ème</sup>	8 <sup>ème</sup>	9 <sup>ème</sup>	10 <sup>ème</sup>
$\lambda$ 1997	3,45	4,18	3,51	3,74	0,59	1,51	1,19	1,12	1,08	1,73
$\lambda$ 2002	3,81	4,18	3,17	2,86	0,63	0,83	0,84	1,17	1,19	1,55
$\lambda$ 2007	<b>3,42</b>	<b>4,08</b>	<b>2,55</b>	<b>1,95</b>	<b>0,64</b>	<b>0,84</b>	<b>0,44</b>	<b>0,52</b>	<b>1,16</b>	<b>1,74</b>

Arrondissements	11 <sup>ème</sup>	12 <sup>ème</sup>	13 <sup>ème</sup>	14 <sup>ème</sup>	15 <sup>ème</sup>	16 <sup>ème</sup>	17 <sup>ème</sup>	18 <sup>ème</sup>	19 <sup>ème</sup>	20 <sup>ème</sup>
$\lambda$ 1997	1,32	0,87	0,45	0,69	0,48	0,39	0,66	1,17	1,08	0,86
$\lambda$ 2002	1,46	0,95	0,40	0,59	0,65	0,31	0,82	1,17	0,91	1,03
$\lambda$ 2007	<b>1,71</b>	<b>1,09</b>	<b>0,50</b>	<b>0,58</b>	<b>0,66</b>	<b>0,32</b>	<b>0,80</b>	<b>1,19</b>	<b>1,08</b>	<b>0,92</b>

Les effectifs de 1997 étant nettement inférieurs aux effectifs de 2002 et 2007, la signification des évolutions pour la période 1997-2002 est probablement moins assurée que pour la période suivante.

Si les arrondissements centraux parisiens restent les plus attractifs au cours de la période, cette prépondérance s'amenuise avec le temps et leur rôle polarisateur semble diminuer :  $\lambda$  y diminue presque continûment en dix ans. En parallèle, certains quartiers sont, au contraire, de plus en plus prisés : c'est clairement le cas des 11<sup>ème</sup> et 12<sup>ème</sup> arrondissements, c'est relativement vrai des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> arrondissements du Nord-Est, de même que des 9<sup>ème</sup> et 10<sup>ème</sup> arrondissements. Des quartiers relativement attractifs en 1997 perdent ce statut dix ans plus tard : les 6<sup>ème</sup>, 7<sup>ème</sup> et 8<sup>ème</sup> arrondissements. Les alentours de Saint-Germain des Prés ne constituent notamment plus un espace attractif pour les gays parisiens en 2007. Ces tendances apparaissent dans la figure 2 lorsque l'on compare les cartes de 1997 et de 2007 même si la structure d'ensemble de la géographie résidentielle gay parisienne reste stable.

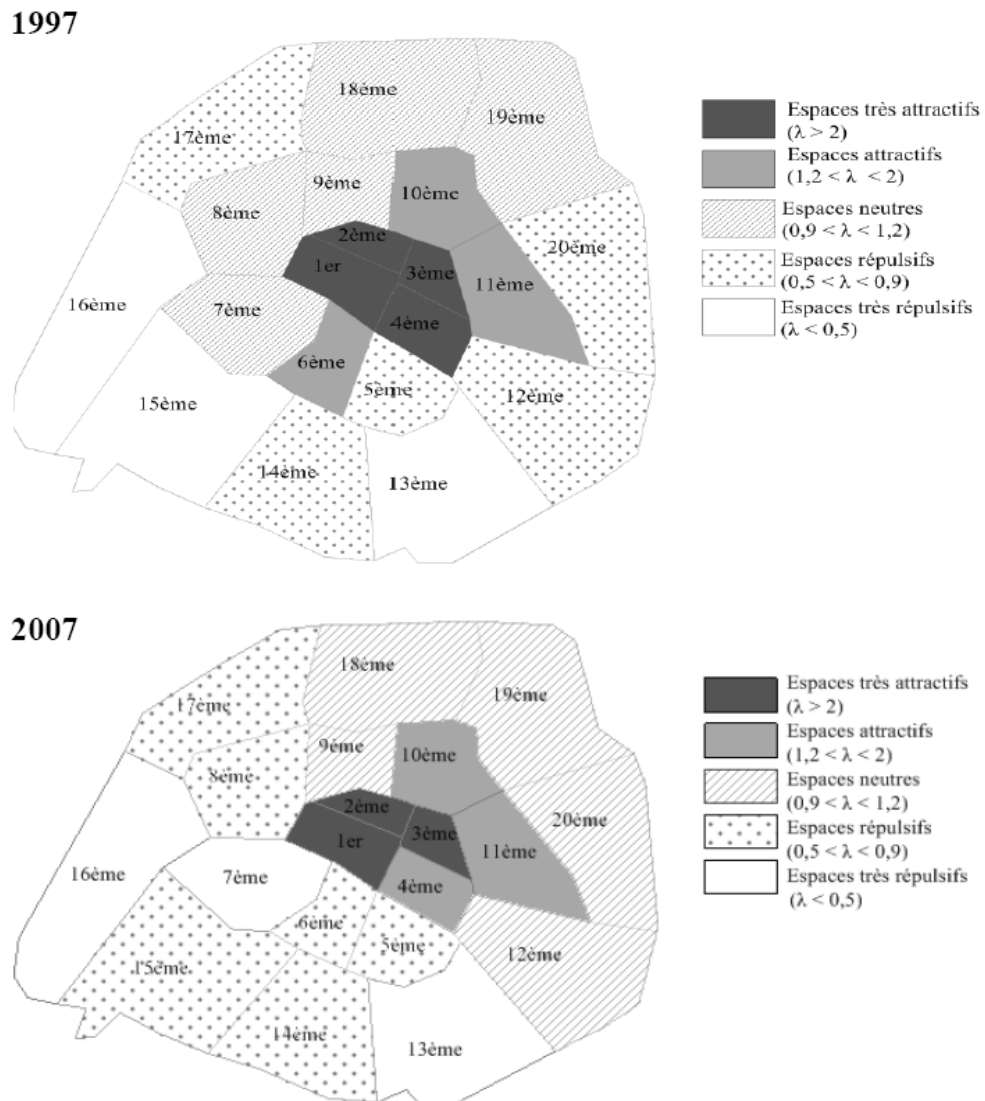


Figure 6 : Valeur de  $\lambda$  selon les arrondissements parisiens en 1997 et 2007.

Cartes réalisées par l'auteur à l'aide des logiciels Philcarto et Photoshop.

En 2007, comme en 1997, le centre rive-droite reste la zone la plus prisée mais les ménages gays semblent se déplacer vers l'Est et le Nord-Est parisien où se concentrent les arrondissements qui voient leur attractivité augmenter le plus. La coupure Est/Ouest, déjà visible en 1997, semble encore plus affirmée dix ans plus tard. Les quartiers parisiens de la rive gauche et de l'Ouest de Paris apparaissent plus répulsifs que les autres et plus répulsifs encore qu'ils ne l'étaient dix ans plus tôt. En une décennie, certains changent alors de statut, et donc de catégorie, passant parfois du statut de quartier attractif à celui de quartier répulsif (6<sup>ème</sup> et 7<sup>ème</sup> arrondissements). La géographie résidentielle des gays parisiens semble s'inscrire dans une relative continuité : les arrondissements centraux restent les plus attractifs même si leur attractivité décline au profit de quartiers plus périphériques, mais situés à proximité, sur la rive droite et dans l'Est anciennement populaire parisien. La coupure Est/Ouest trace un clivage entre quartiers répulsifs de l'Ouest et de la rive gauche et Est parisien plus attractif : ce clivage, accentué avec le temps, renvoie à des caractéristiques

sociologiques et urbaines propres à Paris sur lesquelles nous reviendrons (Pinçon, Pinçon-Charlot, 2001). Les résultats de 2002 montrent également certaines ruptures, notamment à travers l'évolution originale des arrondissements centraux dont l'attractivité augmente entre 1997 et 2002 puis diminue ensuite. Sur cette courte période, il faut souligner le maintien du schéma d'ensemble mais aussi une translation et une migration des ménages gays de l'hyper-centre vers ses périphéries immédiates de l'Est, renforçant la coupure Est/Ouest initiale. Malgré ces évolutions récentes, les structures d'ensemble de la géographie résidentielle gay parisienne semblent relativement stables et se caractérisent par des clivages durables. On a souvent mis en avant l'attrait des gays pour les grandes villes : si Paris continue d'exercer cet attrait dans de nombreuses trajectoires homosexuelles (Blidon, 2008c), ce n'est pas vrai de tous les quartiers parisiens et c'est le premier résultat important de cette analyse.

Une première interprétation consiste à relier géographie résidentielle homosexuelle et géographie des commerces gays pour expliquer l'inégal investissement des différents espaces. Les quatre arrondissements centraux sont en effet les plus dotés en établissements spécifiquement destinés aux homosexuels (bars, restaurants, boutiques). Dans le chapitre 4, on a montré que cette dotation est très spectaculaire dans le cas du Marais depuis les années 1990 et qu'elle a aussi marqué les 1<sup>er</sup> et 2<sup>ème</sup> arrondissements dans les années 1970 et 1980. On peut faire l'hypothèse que cette centralité commerciale et récréative proprement homosexuelle influence certains choix résidentiels, notamment pour une catégorie de gays, impossible à circonscrire ici, mais dont l'homosexualité constitue une composante identitaire centrale structurant des modes de vie et qui, par construction, est sans doute particulièrement représentée dans notre échantillon. L'influence d'un quartier gay sur les pratiques spatiales des populations homosexuelles a souvent été discutée, voire contestée (Leroy, 2005 ; Blidon, 2008b) : dans notre cas, elle aurait bien un effet sur les choix résidentiels de certains gays, choix polarisés par une centralité gay spécifique en termes de lieux commerciaux et de modes de vie associés. On peut envisager à nouveau le cas des 10<sup>ème</sup> et 11<sup>ème</sup> arrondissements comme un prolongement résidentiel probable du Marais gay du fait de sa proximité géographique et d'un contexte immobilier moins sélectif que celui du carré central parisien. De leur côté, les espaces périphériques sont les plus faiblement dotés en « lieux gays » et apparaissent répulsifs pour les ménages de notre échantillon. C'est particulièrement vrai de l'ensemble de l'Ouest parisien, et du sud de la rive gauche. Dans les 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> arrondissements, l'effacement de Saint-Germain des Prés dans la géographie commerciale homosexuelle parisienne depuis vingt ans, ainsi que les contraintes immobilières et financières semblent avoir dissuadé les ménages gays de s'installer ici. Ce processus, visible ici sur une décennie (7<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> arrondissements), illustrerait dans ce secteur le maintien d'une influence de traces résiduelles d'une vie gay autour de Saint-Germain-des-Prés, vie gay tendant à disparaître avec le temps. Les arrondissements du Nord-Est parisien attirent relativement les gays, deux effets pourraient l'expliquer ici. Ces espaces se situent relativement près du cœur gay de Paris et de ses prolongements immédiats (11<sup>ème</sup> arrondissement). Ils constituent également de nouveaux secteurs de localisation certes limités mais non négligeables dans la géographie commerciale homosexuelle : le gradient résidentiel gay correspond dans ses grandes lignes au gradient commercial gay et à ses évolutions récentes (chapitre 4). Cette corrélation tendrait à montrer comment l'attractivité des quartiers centraux parisiens se construit en partie sur des éléments spécifiquement liés à l'histoire de l'homosexualité parisienne (Redoutey, 2002).



Dans le cas parisien, cette influence n'est cependant pas hégémonique : l'articulation entre géographies homosexuelles commerciale et résidentielle y apparaît plus complexe que dans certains cas nord-américains où le quartier gay cumule les critères et nourrit davantage l'image d'un ghetto (Gates, Ost, 2004). Le cas de Montréal l'a suggéré, même s'il est impossible de le vérifier avec des données équivalentes. La situation singulière du Marais peut être appréhendée à partir du cas des 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> arrondissements. Le Marais fait ainsi partie des quartiers très attractifs au milieu des années 1990 : s'il apparaît alors comme le quartier gay de Paris du point de vue de sa dotation commerciale et des images qu'il suscite, il est aussi un quartier habité par les gays, de manière significative à l'échelle de Paris, en particulier dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement où  $\lambda$  vaut 3,74 en 1997. Cet investissement résidentiel spécifique du Marais lui confère le rôle de quartier gay résidentiel au-delà des autres dimensions évoquées jusqu'ici. Cet attrait résidentiel semble pourtant diminuer depuis : l'épicentre gay du 4<sup>ème</sup> arrondissement voit son attractivité diminuer en dix ans de manière plus intense que le 3<sup>ème</sup> arrondissement par exemple. Depuis la fin des années 1990, des quartiers immédiatement périphériques au Marais gay prennent le relais. C'est le cas du 10<sup>ème</sup> et surtout du 11<sup>ème</sup> arrondissement dont l'attractivité égale presque celle du 4<sup>ème</sup> en 2007. Ce qui se joue ainsi à la frontière du 4<sup>ème</sup> et du 11<sup>ème</sup> arrondissement pourrait bien correspondre à une fuite ou une désaffection du Marais gay vers ses abords plus abordables et plus variés du point de vue des populations côtoyées. Le rééquilibrage 3<sup>ème</sup>/4<sup>ème</sup> arrondissements et la percée du 11<sup>ème</sup> arrondissement vont dans ce sens et rejoignent les intuitions de plusieurs chercheurs (Redoutey, 2004 ; Sibalis, 2004) comme les propos des agents immobiliers gays du quartier :

**« Justement aujourd'hui y a beaucoup de gays qui habitent le Marais et qui veulent justement sortir du Marais, c'est pas forcément pour être dans le quartier gay de Paris que les gens viennent ici...Bon, y a des gens qui viennent chercher un appartement mais qui veulent être en dehors du Marais, ils veulent pas être spécifiquement dans le quartier gay, ils veulent pas être loin c'est vrai, mais ils vont chercher autour en fait, au niveau de République ou de Bastille peut être, tout ce côté 11<sup>ème</sup> ou le secteur rue de Bretagne aussi [3<sup>ème</sup> arrondissement] » (Xavier, La Garçonnière, Marais, Paris)**

L'idée d'une communauté gay homogène implantée dans un ghetto résidentiel apparaît alors contestable : elle résiste mal à l'épreuve des faits, comme à l'épreuve du temps. En supposant que notre échantillon sur-représente des homosexuels particulièrement « identitaires », ceux-ci ont pu être tentés par une installation résidentielle dans le quartier gay de Paris, mais cette tentation est moins forte aujourd'hui que par le passé. Les espaces résidentiels informent ainsi l'évolution historique des parcours homosexuels. Dans un contexte de relâchement des contraintes sociales et de « conquête de modes de vie » (Schiltz, 1997), une forme de tentation identitaire a pu traverser les modes de vie gays à Paris et leur composante résidentielle. Elle semble moins opératoire en 2007. Rappelons à ce titre que plus de 92% des abonnés parisiens à *Télu* n'habite pas le Marais en 2007. Si les structures spécifiques de la géographie résidentielle homosexuelle parisienne apparaissent relativement nettes et stables au regard des données produites sur une décennie, elles apparaissent également liées à la géographie commerciale gay. Mais les espaces investis comme les espaces évités ne se caractérisent pas uniquement par leur dotation en commerces gays. D'autres effets sont à prendre en considération dans

l'interprétation des résultats : le profil sociologique différencié des quartiers parisiens et les caractéristiques sociologiques des populations concernées.

### 2.3. Différenciations spatiales, différenciations sociales.

L'interprétation sociologique des résultats ne se limite ni à une description géographique des quartiers attractifs, ni à la problématique de la distance vis-à-vis des lieux gays les plus visibles de l'espace parisien. L'étude des profils sociaux des différents espaces montre que des environnements socioculturels typiques favorisent ou au contraire rendent peu probable une présence résidentielle homosexuelle significative. Quels types de quartiers se démarquent ainsi des autres ?

#### 2.3.a. L'effet des environnements socioculturels.

La cartographie de 2007 ressemble à d'autres cartographies parisiennes concernant d'autres pratiques sociales (niveaux de revenus, comportements électoraux notamment). Comme pour d'autres populations mais de manière spectaculaire ici, c'est la centralité qui caractérise d'abord les espaces attractifs, les espaces répulsifs étant quant à eux, situés en périphérie. Cette centralité géographique vaut en termes de transports (intra-muros et en lien avec l'Île-de-France), d'accès aux commerces et aux services mais permet aussi la proximité avec des lieux de loisirs, des lieux culturels et récréatifs, lieux fortement investis par les gays (Nardi, Schneider, 1998 ; Adam, 1999). La valorisation des sorties et des loisirs semble d'autant plus structurante qu'elle concerne des individus, vivant majoritairement seuls, et dans notre cas, disposant de ressources économiques et culturelles élevées. Le type de ménages majoritaire dans notre échantillon est traditionnellement très attiré par les anciens quartiers centraux des métropoles occidentales (Bidou-Zachariassen, 2003). L'attrait pour les quartiers centraux peut d'abord être envisagé comme le résultat d'une surreprésentation des cadres supérieurs dans l'échantillon. Le tableau 6 montre cependant que cet attrait subsiste chez les gays lorsque l'on contrôle l'effet de la position sociale en comparant les cadres supérieurs de l'échantillon aux cadres supérieurs parisiens dans leur ensemble : la sur-représentation des gays reste robuste, voire augmente (3<sup>ème</sup> arrondissement), traduisant la persistance d'un effet « gay » toutes choses ou presque égales par ailleurs.

Tableau 19 : Valeur de  $\lambda$  selon l'arrondissement en 2007, population des cadres supérieurs et professions intellectuelles.

Arrondissements	1 <sup>er</sup>	2 <sup>ème</sup>	3 <sup>ème</sup>	4 <sup>ème</sup>	5 <sup>ème</sup>	6 <sup>ème</sup>	7 <sup>ème</sup>	8 <sup>ème</sup>	9 <sup>ème</sup>	10 <sup>ème</sup>
Valeur de $\lambda$	<b>2,50</b>	<b>3,14</b>	<b>3,10</b>	<b>1,44</b>	<b>0,43</b>	<b>0,63</b>	<b>0,46</b>	<b>0,63</b>	<b>1,34</b>	<b>1,84</b>
Arrondissements	11 <sup>ème</sup>	12 <sup>ème</sup>	13 <sup>ème</sup>	14 <sup>ème</sup>	15 <sup>ème</sup>	16 <sup>ème</sup>	17 <sup>ème</sup>	18 <sup>ème</sup>	19 <sup>ème</sup>	20 <sup>ème</sup>
Valeur de $\lambda$	<b>1,69</b>	<b>1,13</b>	<b>0,43</b>	<b>0,65</b>	<b>0,53</b>	<b>0,26</b>	<b>0,80</b>	<b>1,69</b>	<b>1,50</b>	<b>0,98</b>

L'opposition entre Est et Ouest parisien permet d'approfondir l'analyse. Cette coupure parisienne traditionnelle est bien connue par les sociologues français. L'Ouest bourgeois, favorisé économiquement et culturellement, et qui vote majoritairement à droite, s'oppose à l'Est parisien historiquement plus populaire, où l'immobilier reste moins cher et où l'on vote depuis le début des années 90, à gauche (Pinçon, Pinçon-Charlot, 2001). Au regard de la composition sociale de notre échantillon, il serait légitime de retrouver notre population à l'Ouest, ou au moins, peu attirée par le Nord et l'Est de Paris. Malgré le poids des cadres

supérieurs et professions intellectuelles dans l'échantillon, les résultats empiriques sont pourtant inverses. Comment interpréter ce résultat ?

D'abord, les arrondissements les plus bourgeois apparaissent souvent comme les plus répulsifs. On peut y voir les effets d'un environnement socioculturel peu enclin à la présence résidentielle des gays, une répulsion des gays pour des quartiers dans lesquels les valeurs et les représentations des résidents sont traditionnellement peu favorables à accepter l'homosexualité. Si les gays de notre échantillon appartiennent majoritairement à des catégories sociales favorisées, elles ne désignent sans doute pas en majorité les groupes sociaux dominants dans ces espaces et dont le statut social dominant repose surtout sur un capital économique et des moyens financiers très élevés. Les modes de vie et les pratiques de ces élites économiques de l'Ouest parisien ou des 7<sup>ème</sup> et 8<sup>ème</sup> arrondissements sont marqués par un attachement aux traditions notamment en matière de vie familiale, de conjugalité et de mœurs (Pinçon, Pinçon-Charlot, 2007). Par ailleurs, les espaces répulsifs peuvent être également qualifiés de « quartiers résidentiels » au sens où plusieurs d'entre eux ne possèdent pas les attraits d'une vie de quartier animée, commerçante et riche en lieux récréatifs, par opposition aux quartiers centraux et à certains anciens quartiers populaires de l'Est parisien. La construction d'images de quartiers animés et vivants peut jouer en faveur de l'investissement de certains espaces par les gays (chapitre 5). A l'inverse, dans le cas des 14<sup>ème</sup>, 15<sup>ème</sup>, 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> arrondissements, l'image du quartier y semble moins attractive pour les gays. Lors des entretiens avec les habitants gays du Marais, on constatera ainsi l'aspect répulsif que possèdent ces arrondissements dans les représentations d'individus pour qui ils constituent des quartiers « *morts* », « *résidentiels* », « *horribles* » et « *loin de tout* ». Le plus souvent « *résidentiel* » s'oppose à « *animé* » et dissuade de s'y installer tandis que « *loin de tout* » signifie surtout loin du centre et de ce qui fait un quartier « *animé* ». Ces différents éléments peuvent expliquer le faible attrait des quartiers de l'Ouest et de la rive gauche parisienne. Leur profil sociologique bourgeois et familial, leur image de quartiers résidentiels peu animés et leur faible dotation en lieux de sortie s'opposent à des espaces différents du point de vue de la sociologie résidentielle et de l'environnement socioculturel qui s'y déploient. On peut alors distinguer deux types de configuration.

Dans le cas des arrondissements centraux, ce n'est plus seulement une situation géographique qui doit être évoquée. Sociologiquement, les quatre premiers arrondissements constituent des « quartiers de cadres », mais il ne s'agit pas du même type de cadres et de populations que dans l'Ouest parisien (Préteceille, 2007) : les cadres du public, les professions culturelles et artistiques y sont nettement plus présents que dans l'Ouest parisien où dominent les professions libérales et les cadres d'entreprise. Les travaux portant sur la gentrification parisienne montrent bien que ces catégories supérieures ne composent pas un ensemble homogène dans l'espace parisien (Clerval, 2008a). Les arrondissements centraux y apparaissent à la fin des années 1990 comme des quartiers privilégiés notamment par les professions de l'information, de l'art et des spectacles (P.C.S. 35 de l'INSEE). C'est donc *un certain type* de classes moyennes et supérieures qui prévaut ici sur les autres (Clerval, 2008a). Disposant de revenus économiques moins élevés que les cadres d'entreprise mais de capitaux culturels au moins équivalents, ils n'ont ni les mêmes pratiques résidentielles, ni les mêmes modes de vie. Les résultats électoraux de ces dernières années montrent d'ailleurs que les 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> arrondissements s'intègrent à la nouvelle sociologie parisienne des gentrificateurs plutôt qu'à celle de la bourgeoisie traditionnelle et économique des beaux quartiers. Dans ce cas, les gays trouvent également ici un environnement sociologique et culturel plus favorable

à leur présence locale, plus proche de leurs modes de vie et de leur environnement socioprofessionnel dominant (Verdrager, 2008). Dans notre cas, l'enregistrement des professions ne permet pas d'obtenir des informations plus précises que celle de la PCS en 6 catégories. On peut faire l'hypothèse que parmi les cadres de notre échantillon, les professions intellectuelles et artistiques sont fortement présentes en raison des spécificités des parcours professionnels et sociaux homosexuels (Pollak, 1982 ; Schiltz, 1997), sans moyens de le vérifier. Ces spécificités socioprofessionnelles gays articulées au profil des quartiers centraux permettraient de comprendre en partie cet attrait du centre de Paris. Le profil de ces quartiers de classes moyennes et supérieures des secteurs de la culture, de l'information/communication, de l'art et des spectacles conjugué à celui de notre échantillon accentue l'influence des localisations résidentielles centrales. Si la centralité géographique et la centralité spécifiquement « gay » ont un effet sur les choix résidentiels des gays, l'influence de l'environnement social et culturel local doit également être soulignée.

Concernant les espaces de l'Est et du Nord-Est parisien, on doit évoquer l'influence des processus de...gentrification. À l'échelle de Paris, on retrouve ici les quartiers les plus affectés par la gentrification : anciennement populaires, ils ont vu affluer les classes moyennes et supérieures depuis la fin des années 1980 (Bidou-Zachariasen, 2008 ; Clerval, 2008b). Leur venue dans ces quartiers, les changements d'image d'Oberkampf, Belleville ou Bastille par l'animation de leurs rues commerçantes (bars, restaurants, lieux artistiques) peuvent être mis en relation avec l'attractivité que certains arrondissements, traditionnellement populaires, exercent sur les ménages de notre échantillon, appartenant majoritairement aux classes moyennes et supérieures. Dans ces quartiers, l'environnement socioculturel et urbain compose un décor et une ambiance marqués par un subtil mélange entre authenticité et alternative, entre convivialité et ouverture, entre culture et métissage. Ces valeurs portées par de nouvelles couches moyennes et supérieures dans ce type de quartiers sont sans doute plus favorables à l'acceptation ou la tolérance de l'homosexualité, comme toute forme de différence (Bouthillette, 1994 ; Binnie, Skeggs, 2004). La relation entre environnement urbain gentrifié et présence homosexuelle, déjà constatée dans d'autres contextes urbains (Castells, 1983 ; Chicoine, Rose, 1998 ; Aldrich, 2004), peut expliquer l'attrait d'espaces anciennement populaires pour des gays cadres supérieurs ou occupant des professions intellectuelles. Des quartiers des 10<sup>ème</sup>, 11<sup>ème</sup> ou 18<sup>ème</sup> arrondissements offriraient ainsi un environnement attractif composé d'un voisinage culturellement favorisé et tolérant, d'une animation commerçante et récréative, d'une image de quartier réanimé, métissé et convivial. On pourrait, sur le long terme, repérer les mêmes tendances pour le quartier du Marais, puisqu'il a lui aussi connu un processus de gentrification des années 1960 aux années 1990 : l'attrait résidentiel du Marais gay au milieu des années 1990 est aussi lié à ce processus de « retour en grâce » d'un vieux bastion artisan au cœur de Paris et aux caractéristiques socioculturelles des populations l'ayant investi à ce moment là. Un environnement socioculturel particulier alliant mémoire populaire et nouveaux ménages diplômés caractérise la gentrification et peut apparaître comme attractif pour les gays parisiens.

Trois types de quartiers privilégiés par les gays apparaissent ainsi dans Paris : les quartiers centraux, les quartiers investis par les professions intellectuelles et artistiques et les quartiers gentrifiés. Ceux qui cumulent ces trois caractéristiques sont particulièrement susceptibles d'attirer les gays. Si le caractère central et animé d'un quartier semble valorisé, le caractère bourgeois et conservateur de certains environnements urbains semble à l'inverse être dissuasif. Ces résultats renvoient aux environnements sociaux privilégiés par une partie des gays parisiens mais aussi à la spécificité de notre échantillon. Composé

majoritairement de catégories favorisées, il semble adopter des pratiques résidentielles typiques d'une partie seulement de ces catégories supérieures dans Paris, partie dont on peut penser qu'ils font d'ailleurs plus souvent partie que les autres. Mais l'attractivité de certains quartiers n'est pas seulement une donnée de l'espace, elle est aussi le fruit des pratiques de certains gays. Tous ne participent pas à la construction sociale de la valeur d'un quartier et une minorité habite effectivement dans des quartiers attractifs ou très attractifs. Qui sont donc les populations que l'on retrouve dans chaque type d'espaces ? Quel est l'effet de l'âge et de la position sociale sur ces localisations résidentielles ? Le croisement des lieux de résidence avec l'âge et la position socioprofessionnelle des individus rend compte des contextes variés dans lesquels s'effectuent des choix résidentiels, sous l'effet de contraintes et de ressources différentes.

### 2.3.b. L'effet des caractéristiques individuelles.

L'influence de la variable âge sur les pratiques résidentielles de notre échantillon permet d'appréhender deux effets distincts : un pur effet d'âge et un effet de génération, difficiles à distinguer statistiquement. Nous avons choisi de resserrer notre typologie en 3 catégories d'espaces et d'observer la structure par âge des trois groupes de gays parisiens les habitant. Le tableau 7 montre que ces structures diffèrent selon le degré d'attractivité des espaces.

Tableau 20 : Structure par âge selon le type d'espaces (3 types), 2007.

	Très attractifs / Attractifs	Neutres	Répulsifs / Très répulsifs	Paris
Moins de 30 ans	9,6%	7,4%	10,2%	8,9%
30-39 ans	<b>40,6%</b>	34,1%	32,9%	35,9%
40-49 ans	35,5%	35,1%	30,8%	34,0%
50 ans et plus	<b>14,4%</b>	23,5%	<b>26,1%</b>	21,1%
Total	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%

N = 1057 /  $\chi^2=18,4$  ddl=6 p=0,005 (Très significatif)

On raisonne ici sur 1057 individus ayant répondu à la question sur l'âge. Les trentenaires sont sur-représentés dans les espaces attractifs, notamment très attractifs (40,6% contre 35,9% dans Paris), mais sous-représentés dans les quartiers neutres et surtout répulsifs. Les plus jeunes se répartissent de manière relativement équivalente dans les trois types d'espaces. La part des 40-49 ans est relativement stable dans les espaces neutres et attractifs (légère sur-représentation) mais plus faible dans les quartiers répulsifs que dans l'ensemble de Paris. En revanche, par opposition franche aux trentenaires, les plus de 50 ans sont fortement sous-représentés dans les espaces attractifs (14,4% contre 21,1% dans l'ensemble) et sur-représentés dans les espaces neutres et surtout répulsifs. Le poids relatif des classes d'âge est déformé par le type de quartiers concerné ; réciproquement, la structure par âge n'est pas uniforme dans les différents espaces. Ces résultats traduisent d'abord un effet d'âge : si certains environnements parisiens attirent les gays, ils attirent surtout des gays trentenaires, en pleine période d'activité et disposant sans doute de plus de ressources (économiques, sociales, professionnelles et culturelles) que des ménages et des individus plus âgés. Les gays les plus âgés sont aussi plus susceptibles d'avoir déménagé au cours de leur vie et d'avoir peut être quitté des espaces, attractifs lorsque l'on est jeune, moins prisés lorsque l'on vieillit (Sibalis, 2004). L'animation d'un quartier central, sa dotation en lieux de sortie, notamment en lieux gays, les possibilités qu'ils offrent, sont généralement plus valorisés par les plus jeunes (Adam, 1999). Dans le cas de Paris, cet

attrait chez les jeunes est cependant contraint par les ressources financières, notamment dans les quartiers centraux : les moins de 30 ans ne sont pas tous en capacité de pouvoir se loger au centre. À partir de 30 ans cette contrainte devient relativement moins forte pour une part de notre échantillon<sup>56</sup>, et les espaces attractifs ou très attractifs deviennent accessibles en même temps que désirés. Cette tendance ne se vérifie plus après 50 ans : les plus de 50 ans sont nettement plus présents dans des quartiers périphériques et moins privilégiés par les gays que dans les quartiers les plus attractifs.

Ces oppositions entre classes d'âge traduisent aussi des effets de génération dont les effets sur les trajectoires homosexuelles ont été déjà mis en lumière (Adam, 1999 ; Verdrager, 2008). L'influence du changement social et des évolutions de la condition homosexuelle en France depuis trois décennies ne doit pas être oubliée. Les trois groupes décrits précédemment font également sens au regard de processus générationnels. Partageant simultanément des conditions socio-historiques singulières, ces générations démographiques constitueraient plus encore des « générations sociales » (Chauvel, 2001). Les gays âgés de moins de 50 ans ont connu un contexte macro-social spécifique, notamment au sujet du vécu de leur homosexualité et de ses effets en terme de mode de vie, de socialisation et de parcours géographiques. Leur « carrière homosexuelle » s'est déroulée dans un contexte historique de relative libération de l'homosexualité, progressivement dépénalisée et dépathologisée (Schiltz, 1997 ; Adam, 1999). Pour la génération des 30-50 ans, le fait d'être homosexuel a davantage structuré leurs parcours sociaux, par opposition aux générations précédentes. De ce point de vue, l'investissement d'espaces attractifs aurait davantage participé à la « conquête de modes de vie » (Schiltz, 1997, p.1485) spécifiquement gays et beaucoup plus visibles que par le passé. Cette génération de *conquérants* a initié de nouvelles carrières homosexuelles plus affichées accompagnant d'ailleurs la gestation et la consolidation spatiale de la présence homosexuelle dans les rues du Marais. Ces éléments peuvent nourrir un attachement plus fort aux espaces parisiens les plus gays et les plus visibles que pour les autres. Les habitants gays du Marais peuvent notamment être venus s'installer entre le début des années 1980 et le milieu des années 1990, même si la méconnaissance des dates d'installation empêche d'approfondir cette hypothèse. En revanche, les générations plus âgées ont probablement moins participé à ces conquêtes sociales et spatiales : le plus souvent, elles ont vécu leur homosexualité dans un contexte moins favorable et ont du composer plus souvent avec la gestion d'une identité indicible amenant à dissocier l'intimité homosexuelle et l'ensemble des autres pratiques, y compris résidentielles (Adam, 1999 ; Jackson, 2009). L'influence de cette socialisation au secret homosexuel influencerait plus ou moins durablement leurs manières d'être homosexuel et, dans notre cas, leurs pratiques résidentielles. Chez les plus jeunes, les effets générationnels sont paradoxaux : une forme de banalisation de l'homosexualité amènerait à un effacement des modes de vie « conquérants » : les possibilités nouvelles et accrues de vivre « normalement » son homosexualité rendraient certains choix résidentiels moins nécessaires et moins déterminants (Adam, 1999 ; Verdrager, 2008). Les quartiers les plus gays ne seraient plus des passages obligés des trajectoires gays les plus récentes et ne susciteraient plus le même engagement ou le même attrait pour des jeunes gays vivant leur homosexualité plus tôt et de manière moins structurante que dans le passé. Le poids de cet effet générationnel, différent d'un pur effet d'âge, apparaît important chez les gays : l'analyse des écarts intergénérationnels dans les pratiques résidentielles fournit un élément nouveau dans le débat sur l'évolution des expériences homosexuelles depuis trente ans (Pollak, 1982 ; Adam, 1999). On sait, par ailleurs, que la position socioprofessionnelle

<sup>56</sup> Rappelons qu'une forte proportion d'entre eux occupe alors des emplois de cadres supérieurs (tableau 2).

exerce aussi une influence importante sur les choix résidentiels des ménages (Debrand, Taffin, 2005) : qu'en est-il dans le cas de notre échantillon ?

On peut étudier la relation entre position socioprofessionnelle et type d'espaces résidentiels. Dans le tableau 8, on inclut le cas des inactifs et l'on raisonne alors sur 809 individus dont 727 sont actifs, en comparant les différents groupes aux résultats d'ensemble. L'influence de la position sociale, appréhendée ici par la P.C.S., semble plus ambiguë que celle de l'âge et des effets de génération.

Tableau 21 : Distribution des lieux de résidence selon la P.C.S., 2007.

	Très attractifs/ Attractifs	Neutres	Répulsifs / Très répulsifs	Total
Cadres supérieurs et professions intellectuelles	34,7%	36,1%	29,2%	100,0%
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	<b>50,0%</b>	39,3%	<b>10,7%</b>	100,0%
Professions intermédiaires	36,4%	38,8%	24,8%	100,0%
Employés /Ouvriers	<b>25,5%</b>	<b>52,0%</b>	<b>22,4%</b>	100,0%
Inactifs	<b>25,7%</b>	37,8%	<b>36,5%</b>	100,0%
Ensemble	33,5%	38,7%	27,7%	100,0%

N = 809 / Pourcentages Lignes.  $\chi^2=18,1$  ddl=8 p=0,021 (Significatif)

Les P.C.S. les plus favorisées choisissent plus que l'ensemble des quartiers attractifs, les milieux populaires et les inactifs le font nettement moins : les espaces attractifs sont globalement moins accessibles aux milieux populaires et aux inactifs. Y résident, en premier lieu, les gays actifs et parmi eux, les artisans, commerçants, chefs d'entreprise, les cadres supérieurs et professions intellectuelles et les professions intermédiaires, sans que l'on puisse détailler davantage parmi ces catégories. Les ouvriers et employés choisissent nettement plus que les autres des espaces neutres (52% contre 38,7% pour l'ensemble), mais ils restent peu nombreux à habiter dans des espaces répulsifs. Dans ces quartiers « répulsifs », les cadres supérieurs et les inactifs élisent plus souvent domicile que les autres : plus de 36% des inactifs y habitent et plus de 29% des cadres supérieurs et professions intellectuelles y habitent. Ce dernier résultat, a priori inattendu, illustre en partie les lacunes analytiques d'un raisonnement sur la P.C.S. « Cadres supérieurs et professions intellectuelles ». Ces 29% correspondent sans doute à certains groupes spécifiques parmi cette catégorie (professions intellectuelles et artistiques aux revenus plus faibles que des cadres d'entreprise notamment) plus susceptibles d'investir ces espaces que des cadres d'entreprise ou des professions libérales aux revenus plus élevés (Préteceille, 2007 ; Clerval, 2008a). Les données ne permettent pas de mettre en lumière ces différences, notamment la spécificité des modes de vie et des pratiques résidentielles de la P.C.S 35 (« Professions de l'information, de l'art et des spectacles ») au sein des « Cadres supérieurs et professions intellectuelles » (Préteceille, 2007 ; Clerval, 2008a). Elles affectent pourtant nos résultats dans la mesure où parmi les 70% d'abonnés à *Têtu*, cadres supérieurs et professions intellectuelles, une part importante d'entre eux appartient sans doute aux professions artistiques et intellectuelles (Pollak, 1982). La spécificité des gays parmi la catégorie des cadres reste difficile à contrôler mais pourrait expliquer la résistance d'un « effet gay » lorsqu'on neutralise l'effet de la position sociale dans le tableau 6. On peut se demander si elle résisterait une fois les sous-catégories socioprofessionnelles décomposées. Cette hypothèse est renforcée par le type

d'espaces attractifs déjà décrit précédemment et qui favorise des quartiers où ce type de milieux sociaux est particulièrement présent qu'il s'agisse des quartiers centraux ou des quartiers gentrifiés du Nord-Est de Paris. Les artisans, commerçants et chefs d'entreprise semblent avoir les comportements les plus distinctifs : ils choisissent d'abord les quartiers attractifs, puis les espaces neutres et enfin les quartiers les plus répulsifs, s'opposant par-là exactement aux inactifs, qui constituent le groupe le plus ancré dans les espaces répulsifs.

Ces résultats traduisent l'inégale distribution des groupes sociaux dans les espaces parisiens et la participation inégale des gays à l'attractivité différencié des quartiers de Paris. Mais ils doivent être lus de manière nuancée. Une relation existe entre le fait d'occuper certaines positions sociales et d'habiter dans un quartier attractif : tous les ménages gays n'y accèdent pas et des inégalités existent. En revanche, le fait d'habiter dans un quartier peu habité par les gays n'est pas forcément synonyme d'une faible dotation en ressources économiques et culturelles : les ménages les plus populaires s'y installent relativement peu, près de 30% des cadres supérieurs et professions intellectuelles y réside. D'autres variables sont plus structurantes que des oppositions traditionnelles dans le champ des pratiques résidentielles, entre cadres supérieurs et ouvriers par exemple : le fait d'être inactif, artisan, commerçant ou chef d'entreprise semble ainsi plus décisif. Lorsque les gays de notre échantillon voisinent ensemble, ils sont le plus souvent trentenaires, actifs, travaillent comme artisan, commerçant ou chef d'entreprise. Ils peuvent également occuper des professions intermédiaires, des emplois de cadres supérieurs ou des professions intellectuelles, dans des secteurs spécifiques et des sous-catégories professionnelles ciblées dont on peut supposer qu'ils correspondent davantage au profil des gentrificateurs culturels qu'à celui des cadres d'entreprises et des professions libérales notamment. En revanche, avoir plus de 50 ans, être inactif, ouvrier ou employé sont des facteurs qui orientent vers des quartiers où les gays sont peu présents, des espaces « répulsifs » tels que nous les avons définis. Une échelle d'analyse plus fine est nécessaire pour mieux rendre compte de ces choix résidentiels et de leur signification, tant du point de vue des positions sociales sans doute trop grossières ici que des motifs des choix résidentiels n'apparaissant pas ici et de l'échelle spatiale limitée par la source à celle de l'arrondissement. On reviendra sur ces questions à partir de matériaux qualitatifs dans les chapitres 7 et 8 notamment.

Que doit-on retenir de cette projection dans l'espace parisien des lieux de résidence des abonnés à *Têtu* ? Malgré la non représentativité de l'échantillon et les biais qu'il comporte, il laisse apparaître des tendances significatives car cet échantillon possède des caractéristiques sociales typiques des populations homosexuelles parisiennes, même si elles sont accentuées par la voie de recrutement choisie. On constate alors que les différents quartiers parisiens n'attirent pas tous les gays et plusieurs facteurs semblent jouer en faveur de la présence résidentielle des gays. Il existe ainsi une relation entre la dotation d'un espace en lieux gays et la présence résidentielle des ménages gays dans Paris. Cet élément n'est pas suffisamment robuste dans le temps pour l'emporter dans l'interprétation et le cas du Marais semble plus ambigu que celui d'un ghetto identitaire et résidentiel. L'environnement social et culturel semble constituer un élément d'interprétation plus performant. Trois facteurs peuvent alors jouer comme des leviers de l'installation résidentielle des gays : la centralité du quartier, la présence de catégories sociales favorisées des secteurs de la culture, de l'information, des arts et des spectacles et le contexte de gentrification d'un ancien quartier populaire. Ces trois éléments permettent de comprendre l'ancrage résidentiel des gays parisiens sur la rive droite de Paris entre les quatre arrondissements centraux et les hauts-lieux de la gentrification parisienne depuis une vingtaine d'années (10<sup>ème</sup>, 11<sup>ème</sup>, 18<sup>ème</sup>, 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> arrondissements, et



dans une moindre mesure, 12<sup>ème</sup> arrondissement). Selon des logiques inverses, la rive gauche et l'Ouest parisien semblent répulsifs : ils constituent des quartiers périphériques et « résidentiels » (s'opposant au centre et à des quartiers animés) ou des quartiers bourgeois, familiaux et/ou plutôt conservateurs (par opposition à des espaces plus animés, plus tolérants et plus ouverts). Ces éléments sont d'autant plus structurants qu'ils concernent d'abord des gays actifs, âgés de 30 à 50 ans, occupant certains emplois et certaines positions sociales. Ce sont des catégories sociales favorisées parmi les gays parisiens qui participent et construisent alors l'attractivité des quartiers centraux et des quartiers animés de la gentrification alors que les plus âgés et les moins dotés en ressources socio-économiques en sont relativement exclus. S'il existe des espaces typiquement attractifs pour les gays, ils ne concernent pas tous les gays vivant à Paris. Y compris dans notre échantillon globalement favorisé, des inégalités d'accès à ces espaces et des choix résidentiels socialement différents apparaissent. Or, dans ce paysage sociologique et à travers ces pratiques résidentielles, on aperçoit en filigrane des traces et des affleurements du processus de gentrification. Qu'en est-il alors du cœur de notre questionnement, c'est à dire du rôle des gays dans la gentrification dans ses aspects résidentiels ?

#### 2.4. En toile de fond, la gentrification ?

À partir de cette étude de cas, on peut resituer la question de la gaytrification résidentielle dans les pratiques résidentielles des gays et dans les transformations générales de l'espace urbain, dans le cas de Paris. La gentrification apparaît comme un processus qui a partie liée avec les pratiques résidentielles des gays, mais la nature de ce lien reste multiforme.

Un premier lien apparaît sous la forme de l'environnement socio-spatial valorisé par les gays pour leur lieu de résidence. La gentrification est l'un des leviers de la présence des gays à travers l'attrait résidentiel qu'exerce, pour eux, un quartier gentrifié. Les quartiers gentrifiés ne sont, certes, qu'un type d'espace valorisé parmi d'autres : les deux premiers arrondissements de Paris sont les plus attractifs et n'ont pas connu de gentrification. Ils sont depuis longtemps des quartiers socialement très favorisés, ne possédant pas en tant que tel de passé populaire. L'effet gentrification peut en revanche être mobilisé dans le cas du Marais et dans le cas du Nord-Est parisien. Dans le Marais, on peut parler d'une gentrification ancienne et, sur le long terme, classer le quartier parmi les espaces de la gentrification parisienne, à partir du milieu des années 1970. L'attrait résidentiel pour les gays y apparaît particulièrement fort dès 1997 et témoigne sans doute d'effets plus précoces de la gentrification, ainsi que de l'influence de l'émergence d'un quartier gay dans ce secteur. Plus encore, on constate qu'entre 1997 et 2007, les évolutions de la géographie résidentielle gay parisienne accompagnent subtilement le déploiement de la gentrification dans Paris en opérant un virage vers le Nord et l'Est de Paris qui voit l'attractivité des 10<sup>ème</sup> et 11<sup>ème</sup> arrondissements nettement augmenter, celles des 18<sup>ème</sup>, 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> arrondissements également croître (figure 2). Or, ces secteurs anciennement populaires connaissent depuis la fin des années 1980, à des rythmes différents et selon des formes variées, une gentrification parfaitement mesurée et illustrée par les travaux français portant sur Paris. Les recherches d'Anne Clerval et de Catherine Bidou-Zachariasen montrent chacune comment la gentrification parisienne se concentre et se diffuse dans ces secteurs. D'une part, elle est portée quantitativement principalement par ces secteurs et voit s'affirmer ici de nouvelles couches sociales de gentrificateurs tant dans les espaces privés du logement que dans l'animation de la vie de ces quartiers et dans leur animation. D'autre part, l'arrivée des gentrificateurs inaugure localement et

quotidiennement un « travail de gentrification » de la part de ces habitants, relativement jeunes, souvent diplômés et exerçant un métier dans les secteurs de l'éducation, de la culture, de la communication, de l'information ou de la santé (Bidou-Zachariassen, 2008). Par des canaux multiples (logement, association, sociabilité et voisinage), ces ménages investissent et s'approprient ces quartiers qu'ils habitent en y construisant des ressources sociales à l'assise spatiale, des images et des modes de vie bouleversant profondément le caractère populaire de quartiers comme Belleville, Sainte-Marthe, Ménilmontant ou Château-Rouge. Le détournement, le remodelage et le réinvestissement d'éléments de la culture populaire (qui peut être ouvrière ou spécifiquement immigrée dans certains cas) et locale par ces nouveaux venus produisent ici des ambiances urbaines singulières et caractéristiques de quartiers gentrifiés. Une bonne partie de ces ambiances favorise la cohabitation entre hétérosexuels et homosexuels parce que des proximités plus fortes que cette frontière socio-sexuelle se manifestent à travers des valeurs comme la culture, la contestation, l'avant-garde, la découverte ou l'alternative. Le fait d'être homosexuel engage une forme de remise en cause des normes dominantes, une sexualité alternative accompagnée parfois d'une culture plus ou moins contestataire et avant-gardiste qui sont autant d'éléments que les gentrificateurs valorisent. Des valeurs telles que la solidarité ou la convivialité peuvent aussi intervenir dans ces proximités entre gays et gentrificateurs. Elles sont d'autant plus structurantes ici que certains secteurs de gentrification du Nord-Est sont plutôt investis par des gentrificateurs culturels et marginaux dont la précarité professionnelle et les revenus souvent modestes accompagnent d'importants capitaux culturels et relationnels. On reviendra « qualitativement » par la suite sur ces proximités qui peuvent largement expliquer pourquoi les environnements parisiens de type gentrifié exercent une telle influence. L'évolution sociologique du Nord-Est de Paris contribue à rendre alors ces secteurs de plus en plus favorables à l'installation des ménages gays sous le double effet d'une vie de quartier animée et d'un voisinage ouvert à ce type de voisinage. Le lien entre gentrification et pratiques résidentielles des gays apparaît ainsi sous sa *première forme*, celle du décor et du cadre urbain favorable à la présence des gays dans un quartier. Le schéma ci-dessous représente ces dynamiques socio-spatiales depuis le milieu des années 1990 à l'échelle de Paris : la gentrification y apparaît comme un processus favorisant l'installation résidentielle des gays dans un quartier.

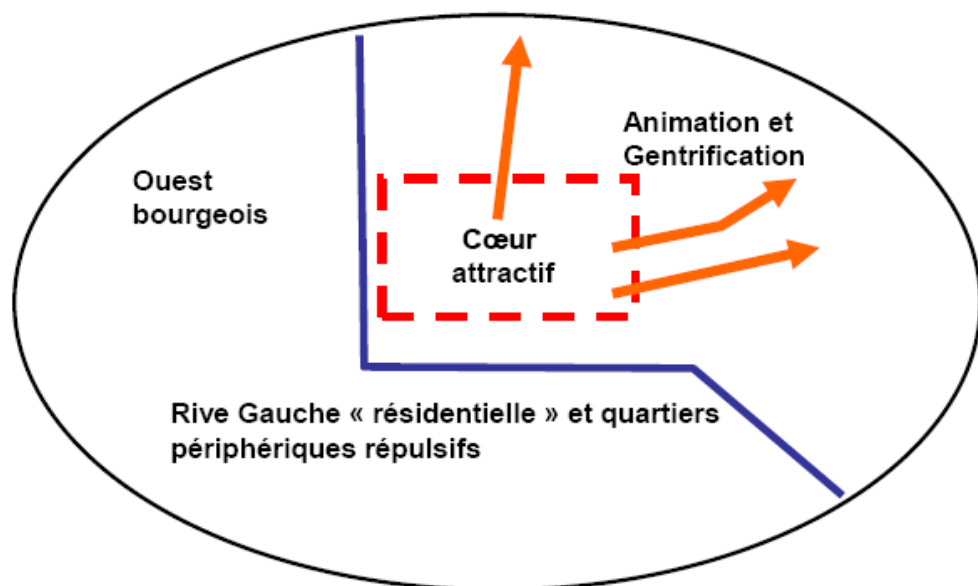


Figure 7 : Les espaces résidentiels gays à Paris depuis les années 1990, schéma de synthèse.

Le deuxième lien visible entre gentrification et pratiques résidentielles des gays prend la forme d'un processus réciproque. À l'image du débat sur le cas des artistes entre un rôle de suiveur et un rôle de pionnier, deux logiques apparaissent dans nos résultats. D'une part, les ménages gays *suivent* et *accompagnent* le déploiement de la gentrification dans le Nord-Est de Paris depuis une quinzaine d'années. Mais d'autre part, étant données leur profil sociologique dominant, on peut s'interroger sur la manière dont les gays *participent* au processus de gentrification à Paris. Les ménages gays particulièrement représentés et attirés dans les espaces attractifs ont des profils particuliers : ils sont majoritairement âgés de 30 à 50 ans, et sont souvent des cadres supérieurs ou des professions intellectuelles. En tant qu'homosexuels, ils vivent aussi plus souvent que les autres en ménages de petite taille, ayant moins souvent que les autres des enfants et des charges familiales. De fait, ils sont probablement souvent eux mêmes des gentrificateurs potentiels : leur installation dans des quartiers centraux et dans d'anciens quartiers populaires ne relève pas simplement de comportements passifs de suivisme ou d'accompagnement des changements urbains. Il faut prendre au sérieux l'hypothèse de leur implication propre dans les transformations de ces quartiers parisiens en se rappelant qu'elle a déjà été illustrée empiriquement à l'échelle d'une métropole (Castells, 1983) ou à travers des monographies (Bouthillette, 1994).

Le déplacement vers l'Est et le Nord-Est peut être interprété ainsi : certains ménages gays fuiraient les quartiers les plus centraux, les plus chers et les plus attractifs pour investir des quartiers plus périphériques, moins onéreux et traditionnellement populaires. Si les gays ont pu participer à la gentrification du Marais en venant y habiter, une partie d'entre eux le quitterait pour d'autres espaces à gentrifier ou en voie de gentrification selon un processus cyclique souvent évoqué dans les travaux sur la gentrification de type « classique ». Parmi les ménages de gentrificateurs interrogés au cours de leurs enquêtes, plusieurs chercheurs mentionnent la présence de ces couples ou individus gays sur leurs terrains (Chicoine, Rose, 1998 ; Clerval, 2008b). Si cette implication reste difficile à quantifier précisément, elle transparaît statistiquement dans la comparaison de nos données sur la période 1997-2007 et plus qualitativement dans plusieurs cas d'enquêtés interrogés en entretien. Dans l'encadré 8, le cas de Philippe montre comment des gays ont pu accompagner la gentrification du Marais, puis la diffuser, la prolonger ou l'exporter ailleurs, dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement par exemple.

**Encadré 8 - Philippe, le départ du Marais, un signal pour les bobos ?** Au moment de l'entretien, Philippe a 50 ans. Né à New York en 1955, il est fils d'un haut-fonctionnaire de la diplomatie sorti de Sciences Po et d'une mère également fonctionnaire, au ministère des finances, puis à l'OCDE. Après une scolarité brillante (bachelier à 16 ans, HEC), il devient rapidement conseiller stratégique et financier dans la banque. Il emménage en 1983 dans le Marais, rue des Francs-Bourgeois, dans un appartement qu'il loue après avoir loué plusieurs appartements dans Paris. Il reste dans cet appartement jusqu'en 1992 où il déménage dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement. Puis, en 1999, il achète un grand volume dans un ancien bâtiment industriel situé dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement, cours de la Métairie et consacre 2 ans à aménager ce loft immense où il habite à présent. Gaytrifieur de haut-rang, Philippe dispose de ressources économiques importantes et d'un important capital culturel qui s'objectivent à la fois matériellement (appartement, livres, oeuvres d'art contemporain, etc.) et dans sa manière de parler. Après une vingtaine d'années passée comme salarié dans la banque, il se lance en free lance comme conseiller stratégique indépendant dans la finance. Ce changement

professionnel a des conséquences importantes: beaucoup plus de temps libre, sorties et pratiques culturelles, voyages, distance vis à vis du travail. Il a un compagnon depuis 22 ans mais chacun a toujours habité dans son propre appartement. Le magnifique loft prend place dans un secteur en pleine gentrification depuis une dizaine d'années dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement que Philippe désigne au cours de l'entretien comme un « *ancien village de titis parisiens* ». Le récit de l'installation dans l'appartement illustre la participation de Philippe à une gentrification résidentielle locale accentuée encore par ses besoin typiquement gays en termes de logements, participation qu'il présente lui-même comme le fait d'être « suivi » par les « bobos » dans ces choix résidentiels du Marais au 20<sup>ème</sup> arrondissement en passant par la rue du Faubourg Saint-Denis dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement : « En 92, je quitte le Marais, et je vais dans un quartier qui est en train de devenir bobo...et en 99, je quitte le 10<sup>ème</sup>...le 10<sup>ème</sup> devient d'ailleurs aussi bobo à l'époque ! (rires) ils me suivent on dirait ! » « J'avais un espace ouvert, j'ai commencé à chercher des petites maisons des lofts, les maisons c'était pas du tout pratique parce que les maisons sont faites pour les familles, c'est pas du tout pratique pour un célibataire c'est-à-dire que y a plein de chambres, y a plein de pièces, t'as trois chambres, deux salles de bain, j'avais regardé les maisons dans le quartier d'la Mouzaïa ou dans la Campagne à Paris, des choses comme ça, là où y avait encore des quartiers entiers de petites maisons. [...] J'ai visité pas mal de lofts, mais qui avaient déjà été aménagés avant, c'était souvent des familles donc c'était pareil, y avait plusieurs chambres, des salles de bain, des trucs dont j'avais pas du tout besoin et par hasard, je suis tombé sur cet immeuble là, au moment où le marchand de biens venait de l'acheter, mais avant la transformation et là bon... j'ai visité, ça m'a beaucoup plus, l'immeuble était magnifique, avec ce côté usine, ce passé de béton et de ferraille aussi, puis dans les étages élevés t'as une vue sur Paris qui est quand même très chouette, bon, au dernier étage t'avais la jouissance de la partie du toit qui correspond à la terrasse, j'ai fait visiter le bâtiment à un copain architecte, qui a un peu regardé les travaux que voulait faire le marchand d'biens, il m'a dit que c'était une bonne occasion, et donc j'ai signé en Septembre 99, là j'ai travaillé avec un architecte, j'ai pris mon temps, de faire les plans, de changer des choses, là ça a pris pas mal de temps, j'ai emménagé en ...en 2001 oui, donc là ça a pris presque deux ans entre l'identification du bien on va dire et puis le déménagement».

Le cas de Philippe traduit bien un déplacement vers un quartier du Nord-Est parisien, déplacement observé au niveau macroscopique presque au même moment. Il permet surtout de montrer que les gays ne sont pas simplement des suiveurs : ils participent plus ou moins activement selon les cas aux transformations des espaces investis. Chez Philippe, cette participation passe par la transformation du bâti et son détournement au profit d'usages résidentiels nouveaux, liés à une position sociale proche de nombreux autres types de gentrificateurs aux parcours et aux représentations spatiales relativement proches (Collet, 2008). Mais l'homosexualité de Philippe introduit aussi certaines spécificités. Par exemple, les besoins en termes de logement et la reconfiguration d'un plateau industriel en loft doté d'une seule chambre renvoie au célibat et à l'absence d'enfants, mais surtout à l'absence de *projets* de parentalité et de *projets* familiaux déterminant un type de logement où plusieurs chambres et une configuration en pièces séparées seraient nécessaires. Or, cette absence de projets familiaux est liée au fait d'être homosexuel puisqu'elle est statistiquement plus probable pour les homosexuels que pour les autres. Bien souvent, le départ du quartier central est lié à un besoin d'espace supplémentaire et à l'impossibilité financière de le trouver dans un quartier où la gentrification a déjà répercuté ses effets immobiliers. Il s'agit alors de trouver un logement acceptable, dans un quartier moins cher,

mais dont les caractéristiques doivent répondre à deux impératifs : le quartier doit être situé à distance raisonnable du centre et doit posséder une animation, un attrait d'authenticité et un environnement socioculturel avec lequel l'homosexualité peut cohabiter. D'autres quartiers « résidentiels », « bourgeois » ou « touristiques » semblent inenvisageables lorsque l'on quitte, de grès ou de force, les espaces centraux les plus convoités. Le rôle des gays dans la gentrification a bien des ramifications résidentielles non négligeables et apparaît ici sous deux formes au moins. D'une part, les environnements gentrifiés ou en cours de gentrification attirent les gays. D'autre part, les gays y semblent impliqués aussi comme acteurs spécifiques et parties prenantes de mutations typiques de la gentrification. Pionniers pour certains, suiveurs pour d'autres, les gays accompagneraient ici le processus de gentrification, comme dans d'autres métropoles européennes ou nord-américaines (Knopp, Lauria, 1985 ; Bouthillette, 1994). On retrouverait ici les traces d'une forme spécifique de la gentrification urbaine, celle de la « gaytrification », dont les rouages résidentiels accompagneraient les aspects commerciaux et symboliques. Deux remarques éclairent cette conclusion en remettant ces résultats dans leur contexte.

Il faut d'abord nuancer ce résultat en rappelant que la gentrification n'est pas la seule logique structurant les pratiques résidentielles des gays, à Paris, comme ailleurs. Nos données montrent que la gaytrification n'est qu'une forme, certes bien marquée, mais non exclusive des manières gays d'habiter un espace urbain. Les espaces les plus attractifs ne sont pas des quartiers gentrifiés ou ayant connu une gentrification. Le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>ème</sup> arrondissements de Paris restent des quartiers centraux au profil sociologique supérieur sans que des processus de gentrification ne viennent modifier cette configuration de long terme. Leur localisation centrale et leur profil culturel très favorisé constituent des éléments plus structurants encore que l'existence de processus de gentrification. Par ailleurs, tous les gays ne sont pas impliqués dans la gentrification : le tableau 9 rappelle que plus de 38% de l'échantillon n'habitent ni dans le Nord-Est parisien, ni dans le Marais.

**Tableau 22 : Répartition de l'échantillon par grands secteurs 2007.**

Grands secteurs	Arrondissements concernés	Lien à la gentrification	Part de l'échantillon
Nord-Est parisien	10, 11, 12, 18, 19, 20	Gentrification en cours ou récente	54,6%
Marais	3,4	Gentrification ancienne	7,2%
Autres quartiers	1,2,5,6,7,8,9,13,14,15,16,17	Pas de gentrification observable	38,1%

Si plus de 54% des gays de l'échantillon habite les arrondissements du Nord-Est, ce résultat doit être lu prudemment. D'abord, l'échelle de l'arrondissement est limitée et amène à une conception relativement floue de la gentrification au regard de l'hétérogénéité réelle des espaces à l'intérieur même d'un arrondissement. Parmi ces 54,6%, tout ne relève pas absolument et indiscutablement de gentrification. Ensuite, la source mobilisée accentue la représentation de populations gays qui, par construction, sont davantage concernés par la gentrification que d'autres catégories, faiblement présentes dans l'échantillon. Notre travail laisse de côté, de ce point de vue, des franges de la population homosexuelle parisienne : les non abonnés à *Têtu*, mais plus largement, des catégories de population moins enclines à participer aux processus de transformations de l'espace urbain parce que moins dotées en ressources sociales, économiques et culturelles et/ou chez qui le fait d'être gay est moins souvent associé à la création de modes de vie spécifiques (Foucault, 1984). Ces éléments renvoient à la question de savoir ce que représente notre échantillon et nos résultats vis à

vis de l'ensemble d'une population homosexuelle parisienne inaccessible empiriquement. Sans rediscuter de cette impossibilité empirique, rappelons simplement qu'elle ne doit pas être occultée et qu'elle invite à la prudence devant des résultats dont on pourrait facilement se satisfaire puisqu'ils viennent largement valider nos hypothèses.

La seconde remarque concerne les incertitudes pesant encore sur la signification sociologique de ces pratiques pour les individus eux-mêmes. L'évocation du parcours de Philippe a permis de relier des résultats statistiques à un parcours individuel et d'interpréter plus précisément des données quantitatives au regard des trajectoires et des discours des enquêtés sur ces trajectoires. Les motifs et les raisons de tels choix résidentiels apparaissent indispensables à l'interprétation sociologique de déplacements géographiques dont le sens n'a rien d'évident. De même, le profil sociologique, le parcours social et le mode de vie de cet enquêté interviennent également dans l'analyse des résultats. L'étude des dimensions résidentielles de la gaytrification amène alors à un changement d'échelle d'analyse dans la mesure où le sens que les individus donnent à leurs comportements, leurs pratiques et leurs choix apparaît comme un élément structurant de ces comportements et comme une information qui permet d'améliorer la connaissance d'un processus inscrit dans le temps et l'espace d'un quartier mais également soumis à des pratiques et des modes de vie individuels.

Au terme de cette section, l'analyse des localisations résidentielles des gays dans Paris laisse donc apparaître en filigrane un rapport au processus de gentrification. Ce rapport prend des formes variées (accompagnement, participation active, suivisme) et joue un rôle non exclusif mais néanmoins clairement visible dans les logiques d'inscription résidentielle des populations homosexuelles dans Paris. En particulier, le quartier du Marais apparaît bien comme l'un des espaces privilégiés de la rencontre entre investissement résidentiel d'un quartier par les gays et gentrification de ce dernier au milieu des années 1990. Si cette rencontre a bien *eu lieu*, elle semble depuis s'être déplacée vers le Nord-Est parisien, nouvel espace de déploiement de la gentrification parisienne et nouvel espace visiblement plus attractif que par le passé pour les gays. Il reste cependant difficile d'approfondir l'analyse du rôle concret et de la participation quotidienne des gays à la gentrification sans faire appel à une description et une analyse plus fines de leurs trajectoires socioprofessionnelles, biographiques et résidentielles. Les rapports individuels aux espaces vécus et pratiqués, les univers sociaux traversés et les parcours biographiques de ces individus apparaissent alors comme des éléments empiriques à investir et mettre en relation avec cette première série de résultats. Si ce changement de regard sur la gaytrification naît ici dans le domaine résidentiel, il déborde en réalité très vite sur les autres aspects du processus évoqués dans cette seconde partie. Loin de s'en tenir à des analyses d'un processus relevant uniquement de structures sociales dépassant les individus et leurs capacités d'agir, il nous faut à présent nous rapprocher d'une certaine manière des individus eux-mêmes afin de saisir comment concrètement ces gays ont partie liée avec les processus de gentrification. C'est dans cet esprit que les résultats de ce chapitre ouvrent notamment la voie à une sociologie des gaytrifieurs occupant la troisième partie de la thèse.

## Conclusion

---

Dans le Marais et dans le Village, il existe donc des signes tangibles d'une présence gay de type résidentiel. Plusieurs indicateurs ont montré que les gays ont d'une part investi le quartier en tant que lieu de résidence et d'autre part influencé les transformations du paysage sociologique local en participant aux mutations socio-résidentielles d'anciens

quartiers vétustes et peu attractifs. L'apparition d'une niche immobilière spécifiquement gay constitue un bon exemple de cet investissement spatial ayant des effets singuliers sur le devenir du quartier en cours de gentrification. Cet investissement résidentiel prend des formes variées selon les deux terrains : plus visible et plus directement relié à la gestation d'une identité collective gay à Montréal qu'à Paris, il n'est pourtant pas hégémonique et semble, surtout à Paris, se recomposer au profit d'autres quartiers depuis le milieu des années 1990. L'investissement résidentiel des quartiers gays par les gays eux-mêmes est donc à la fois manifeste et nuancé dans ses formes et sa temporalité. Replacée dans un contexte urbain plus large, l'installation résidentielle des gays dans ces quartiers est, par ailleurs, difficilement dissociable des mutations sociologiques d'ensemble du tissu résidentiel local.

Ce chapitre élargit alors encore la perspective en replaçant le quartier gay dans l'ensemble des choix résidentiels d'un échantillon de population gay dans le cas de Paris. On y découvre l'influence des environnements sociaux-culturels attractifs et/ou dissuasifs dans l'analyse d'une géographie résidentielle homosexuelles spécifiques. Les gays n'habitent pas une ville comme les autres individus et le fait d'être gay favorise l'installation dans certains environnements socio-spatiaux parmi lesquels les quartiers gentrifiés ou en cours de gentrification prennent une place importante. Cette relation statistique n'est pas mécanique et n'est clairement observable que pour certaines franges de la population gay : des générations de gays *conquérants* et des ménages gays disposant de ressources et de positions socioprofessionnelles très favorables. Du point de vue empirique, la relation entre choix résidentiels des gays et gentrification d'un quartier semble avérée, son interprétation est au moins double. Les quartiers gentrifiés sont privilégiés par certaines catégories de gays dont les ressources et les dispositions permettent d'y accéder alors que d'autres catégories de gays y sont moins présentes. En s'y installant et au regard de leurs profils sociaux, certains de ces gays *participent* au processus même de gentrification, d'où la mobilisation du terme de *gaytrifieur* pour les qualifier. On cherche à présent à mieux connaître leurs trajectoires, leurs modes de vie et leurs représentations : c'est l'objet de la « sociologie des gaytrifieurs » occupant la troisième partie de cette recherche.

## Conclusion de la deuxième partie

Les trois chapitres précédents déclinent les formes d'interaction entre gentrification et investissement d'un espace par les gays. Ces interactions illustrent les rôles multiples et plus ou moins intenses des gays dans la gentrification des deux terrains concernés. Dans le Village comme dans le Marais les commerces gays ont eu un rôle réel et singulier dans la gentrification locale et notamment dans sa composante commerçante. Accompagnateurs, pionniers ou suiveurs, les commerces gays ont misé sur des localisations singulières au début des années 1980 et ont surtout favorisé des modes de vie et de consommation étroitement liés aux modes de vie des nouveaux venus du quartier. De la même manière, les gays ont produit et suscité des images valorisant certains symboles et certaines valeurs proches des systèmes de représentations et de valeurs sélectionnés par la gentrification et adoptés par les gentrifieurs. Au-delà des investissements massifs et conjoints de certains espaces urbains, c'est aussi sur d'autres terrains que se joue la rencontre en homosexualité et gentrification : celui des modes de vie et des types de consommation, celui des ambiances et du cadre de vie, celui des valeurs, des symboles et des croyances. Les aspects résidentiels du processus montrent aussi comment les gays constituent à la fois des acteurs

de la gentrification d'un quartier mais aussi, pour certains d'entre eux, des pionniers de la reconquête d'espaces urbains peu attractifs auparavant. Cette implication multiple et plus ou moins intense ne doit pas masquer son caractère socialement et historiquement « exceptionnel ». D'abord, les années 1990 et 2000 montrent que les commerces gays et les images du quartier sont plus hétérogènes que par le passé et que le rôle des gays dans la gentrification n'est pas uniforme dans le temps. Ensuite, tous les gays ne sont pas acteurs du processus au même titre, ni de la même manière : le chapitre 6 montre que certains profils homosexuels sont davantage impliqués dans les transformations résidentielles que d'autres, tandis que des gays moins favorisés, plus âgés ou plus jeunes, ne sont pas aussi conquérants que la génération charnière des 35-50 ans. Enfin, les formes de la gaytrification ne sont pas non plus homogènes selon les contextes urbains : les différences et les écarts à ce sujet entre Paris et Montréal montrent que le contexte local (morphologie et histoire du quartier) et le contexte socio-culturel (l'image et les conditions de vie des gays) influencent largement la place des gays dans la ville, dans le quartier et dans ses transformations récentes. Il faut donc insister sur la confirmation empirique de certaines hypothèses au sujet des gays comme acteurs de la gentrification, et, en même temps, nuancer l'idée d'acteurs homogènes, constituant un collectif cohérent et collectivement mobilisé dans la conquête d'espaces urbains aux vertus émancipatrices et identitaires. C'est cette diversité des situations et des parcours individuels qui interroge à présent. Elle suppose un changement d'échelle d'analyse et conduit à une nouvelle entrée méthodologique en substituant, à présent, celle des « gaytrifieurs » à celle de la gaytrification.



---

## Troisième partie : sociologie des gaytrifieurs.

L'intitulé de cette troisième partie rappelle avec force le parti pris adopté dans les deux chapitres qui la composent. Dans l'économie générale d'une sociologie de la gaytrification, cette partie se propose donc de construire une sociologie des *gaytrifieurs*. La nuance n'est pas anecdotique car elle traduit un changement d'échelle d'analyse dans le raisonnement. Jusqu'à présent, on a décrit, analysé et expliqué une partie des logiques, des formes et des dynamiques historiques des processus de gaytrification, en saisissant le rôle des gays dans la gentrification à des échelles, le plus souvent, macroscopiques : la ville, le quartier, les commerces, la construction des images du quartier, les échelles historiques du changement urbain et du changement social. On y a observé et mis en relief des corrélations historiques, structurelles ou conjoncturelles, entre présence homosexuelle et gentrification dans le Village et le Marais. Une sociologie des gaytrifieurs tente de resserrer la focale sur des phénomènes sociaux plus microscopiques en privilégiant des outils et des indicateurs plus fins. D'une certaine manière la question d'ensemble est toujours la même : comment et pourquoi homosexualité et gentrification se rencontrent-elles dans le monde social ? Mais le cadre de cette rencontre change profondément dans cette partie et correspond, de manière générale, à l'échelle de l'individu. Comment se rencontre alors, « en lui », l'homosexualité et la gentrification, c'est-à-dire, le fait d'être gay et d'être, ou de pouvoir être, « gentrifieur » ? Cette échelle d'analyse n'est ni contradictoire, ni incompatible avec la précédente : il est par exemple nécessaire de tenir compte d'un contexte historique pour comprendre les modalités de la rencontre identitaire entre « gay » et « gentrifieur ». Être gay dans les années 1980 et dans les années 2000 sont deux choses bien différentes, être gentrifieur pionnier en début de processus ou être gentrifieur « suiveur » par la suite également. Néanmoins, il faut insister sur le caractère « plus micro-sociologique » de cette partie dans laquelle il s'agit de comprendre pourquoi et comment des gays s'installant dans le quartier peuvent apparaître comme des gentrifieurs spécifiques. La question de cette spécificité est informée par la connaissance sociologique déjà bien établie des gentrifieurs dans leur ensemble (Authier, 2001, 2008 ; Bidou-Zachariasen, 2003, 2008 ; Collet, 2008) et suppose d'investir deux dimensions de la « vie » de ces gaytrifieurs. Le chapitre 7 explore d'une certaine manière ce que signifie « être gaytrifieur » : comment, dans ce qu'ils sont, les individus concernés illustrent-ils les relations sociologiques entre être gay et être gentrifieur ? Cette question renvoie à celle des identités sociales, produits des parcours biographiques et des trajectoires sociales, et à l'enjeu de la place du quartier dans ces trajectoires. Le chapitre 8 s'interroge, quant à lui, sur ce que signifie « agir et vivre en gaytrifieur » : comment, dans ce qu'ils font, les individus concernés illustrent-ils les relations sociologiques entre « agir en tant que gay » et « agir en tant que gentrifieurs » ? Cette interrogation amène à traiter des modes de vie, des pratiques et des représentations de ces populations, et à examiner la place du quartier dans ces modes de vie. Rappelons qu'un choix important a été fait dans cette optique puisque nous évoquerons ces questions dans le cas d'individus gays ayant habité à un moment de leur vie dans le Village et le Marais pour des raisons déjà évoquées (chapitre 3).

L'analyse des parcours et des modes de vie de cette population occupera ainsi les deux chapitres de cette troisième partie. Dans quelle mesure permet-elle de comprendre les dimensions micro-sociologiques de la gaytrification ? En quoi les parcours et les pratiques des individus renseignent-ils sur les transformations du quartier ? En quoi leurs rapports résidentiels au Marais et au Village informent-ils sur les spécificités de la gaytrification et sur les significations sociologiques du fait d'être gay ?

## Chapitre 7 : Trajectoires.

La sociologie des gaytrifieurs commence par l'étude de leurs trajectoires saisies par le corpus d'entretien constitué sur les deux terrains étudiés. La « trajectoire sociale » d'un individu se définit par la suite des positions sociales occupées et le regard que porte cet individu sur cette suite de positions (Dubar, 1998, 2000) : elle est le produit d'une série de définitions de soi engageant à la fois des indicateurs objectifs et des éléments subjectifs. De plus, par trajectoire sociale on cherche aussi à embrasser différentes composantes de l'identité sociale : une trajectoire sociale ne se résume pas par une trajectoire socio-professionnelle décrite par l'usage des PCS comme seul indicateur d'une identité sociale. Cet indicateur majeur doit être articulé aux autres composantes de toute identité sociale : familiale, économique, culturelle, conjugale, résidentielle, professionnelle, amicale. La trajectoire sociale renvoie à ces différents registres de l'identité, à leurs variations au cours du temps et à leur articulation. Un divorce ou un déménagement y sont aussi signifiants qu'une mobilité professionnelle : cela est vrai du point de vue des effets socialisants d'un contexte, des ressources et des contraintes auxquelles un individu est soumis, mais aussi du point de vue du regard qu'un individu porte lui-même sur son parcours. Nous emploierons ainsi le terme de trajectoire sociale pour désigner *l'ensemble des positions objectivement occupées et subjectivement vécues sur différentes scènes sociales par un individu au cours du temps*. Nous mobiliserons cette définition au sujet de populations définies par leur sexe masculin, leur orientation sexuelle homosexuelle et leur passage résidentiel dans le Marais ou le Village à un moment donné de leur vie. Quel en est l'intérêt ?

Dans notre recherche, les trajectoires sociales permettent d'abord de situer « nos » gays dans la constellation hétérogène des gentrificateurs. On connaît relativement bien les caractéristiques sociologiques des gentrificateurs ainsi que les grandes lignes de leurs parcours sociaux et résidentiels (Authier, 1993 ; Bidou-Zachariasen, 2003 ; Clerval, 2008a) au-delà de leur hétérogénéité. On cherche à situer nos enquêtés dans ce schéma d'ensemble : les gays venus s'installer dans le quartier ont-ils des parcours sociaux remarquables et typiques des gentrificateurs ? Quel rôle y joue leur trajectoire proprement homosexuelle ? En quoi ces parcours sont-ils exceptionnels ou au contraire tout à fait « normaux » ? En quoi sont-ils susceptibles d'influencer les destinées du quartier ? En quoi, en retour, le quartier constitue-t-il un lieu mais aussi un moment particulier de ces biographies ? Pour saisir à l'échelle micro-sociologique, la nature et l'intensité des liens entre homosexualité et gentrification, l'examen de ces trajectoires et des conditions d'entrée dans le quartier paraît être un outil pertinent : il n'a rien d'original dans ce type de recherches mais fournit des informations très riches sur la sociologie des gaytrifieurs. La thèse défendue dans ce chapitre repose sur l'articulation entre trajectoires sociales, trajectoires résidentielles, carrières homosexuelles et installation dans le quartier. Les trajectoires sociales des gays habitant le quartier sont hétérogènes mais marquées par des formes de mobilité prononcées (mobilité sociale et professionnelle, mobilité géographique, « mobilité affective »). Ces

contextes biographiques variés déterminent des conditions différentes d'entrée dans le quartier. Sur ce point, les facteurs générationnels, historiques et géographiques influent également grandement sur les modalités d'installation dans le quartier. On repère ainsi des parcours de gentrificateurs gays dans lesquels le quartier joue un rôle différent et prend des significations variées. Les gays ne sont pas mécaniquement des gentrificateurs : la manière dont l'homosexualité s'inscrit dans leurs parcours explique leur plus ou moins grande proximité à ce statut de gentrificateur. Elle explique aussi, selon les périodes, le type de gentrificateur qu'ils peuvent être : des gentrificateurs fortunés, des gentrificateurs culturels, des gentrificateurs marginaux, des gays relativement éloignés aussi des parcours typiques de gentrificateurs, pour certains (Chicoine, Rose, 1998 ; Authier, 2008). En filigrane, on insistera sur deux tensions analytiques transversales : la tension entre hétérogénéité et homogénéité des parcours étudiés, la tension entre spécificité et banalité des gaytrifieurs au regard d'autres populations de gentrificateurs.

La première section est consacrée à l'examen des positions et des trajectoires sociales individuelles. Il existe différents groupes sociaux parmi les gays venus habiter le Marais et le Village : ces groupes peuvent être rapprochés des différentes composantes de la constellation des gentrificateurs. En étudiant les mobilités inter-générationnelles, on observe des mécanismes plus ou moins flagrants de différenciation vis-à-vis des origines sociales et familiales : on peut interroger le rôle de l'homosexualité dans ces mécanismes. On doit insister, enfin, sur le caractère mobile et instable des parcours, élément concernant la grande majorité des enquêtés et se déployant dans différentes facettes de leurs trajectoires : professionnelle, géographique et résidentielle, affective et amoureuse. Ces dispositions aux changements et aux bifurcations ont plus ou moins partie liée avec le fait d'être homosexuel.

La seconde section articule ces parcours sociaux à l'installation dans le Village et le Marais. En arrivant dans le quartier, nos enquêtés partagent certaines expériences résidentielles en commun. Pourtant, la date d'entrée dans le quartier et les caractéristiques propres à chacun des deux espaces contribuent à faire varier les parcours et à différencier la place que prend le quartier dans ces parcours. Cette diversité est redoublée par la variété des motifs du choix du quartier sur laquelle nous insisterons : les raisons qui amènent à venir habiter dans le Marais ou dans le Village traduisent en partie la variété des expériences et des attentes résidentielles chez les habitants gays. À partir de ces résultats, on peut présenter les configurations dominantes observées quant à la signification du passage dans le quartier dans les parcours individuels. En articulant parcours socio-résidentiels, carrières homosexuelles et contextes d'installation, on comprend mieux ce que signifie, pour le sociologue et pour les acteurs eux-mêmes, le fait d'habiter ces quartiers.

## 1. Des trajectoires sociales hors normes ?

---

Les 52 personnes interrogées en entretien offrent un paysage sociologique complexe dont on cherche à décrire les caractéristiques et évaluer la spécificité. On commencera par montrer l'homogénéité relative des positions sociales acquises. On insistera ensuite sur les parcours inter-générationnels et leur caractère plus ou moins mobile. Pour terminer, on montrera l'importance des formes de mobilité et d'instabilité dans les parcours sociaux des gays interrogés. On tentera sur ces différents aspects de rendre compte des effets spécifiques de la variable « gay » : dans quelle mesure l'homosexualité oriente de manière plus ou moins structurante ces trajectoires sociales ? En amont de toute relation au quartier, que peut-on dire des parcours sociaux des individus interrogés ?

### 1.1. Positions sociales : une homogénéité toute relative.

Parmi nos enquêtés, on distingue différents groupes dont les positions varient à l'intérieur d'un ensemble globalement favorisé. Vu les terrains investis, il n'est pas étonnant d'avoir rencontré très peu d'individus appartenant aux catégories populaires ou modestes<sup>57</sup>. La prédominance des cadres supérieurs et des professions libérales aux revenus élevés est plus forte dans le Marais que dans le Village, elle semble plus forte pour les personnes installées plus récemment dans les deux quartiers, à l'exception du cas des étudiants. Quasiment tous nos enquêtés ont fait des études supérieures, seuls les plus âgés se sont arrêtés avant le niveau « baccalauréat ou équivalent » pour des raisons renvoyant à des changements générationnels. Cette prévalence des études longues se conjugue à des entrées rapides sur le marché du travail dans des positions plutôt favorables, avec relativement peu d'expérience de chômage. Hormis les étudiants et les retraités de notre corpus, les actifs occupent des emplois et des positions sociales les situant à différents niveaux des catégories moyennes et supérieures. Ce préalable n'est pourtant pas synonyme d'homogénéité sociale : dans ce groupe issu des classes moyennes et supérieures, on observe en effet des différences notoires.

Si les professions déclarées par nos enquêtés illustrent cette diversité, certains secteurs professionnels sont cependant plus représentés que d'autres (annexe 3). C'est d'abord le cas d'un domaine « culture, médias, mode, communications » rassemblant journalistes, designers, attachés de presse, comédiens et stylistes et environ un enquêté sur quatre. Ensuite, on trouve trois domaines bien représentés : « santé, éducation, recherche », « finance et banque » et « commerce, vendeurs ». D'autres professions se répartissent ponctuellement dans d'autres domaines. De ce point de vue, l'attachement à la culture semble manifeste : d'une part, les métiers de la PCS 35 de l'INSEE sont fortement présents, d'autre part, la culture traverse aussi d'autres domaines professionnels : un vendeur travaille dans une librairie, un professeur enseigne les arts plastiques, un attaché de presse travaille pour une maison d'éditions. Nos enquêtés traversent ainsi des univers professionnels marqués par un intérêt pour la culture, la mode et l'esthétique sous ses différentes formes. Ils travaillent aussi dans des professions et des domaines typiques des « nouveaux métiers de la communication » qu'ils soient attaché de presse pour une maison de couture, infographiste, cadre supérieur de la communication dans une entreprise, journaliste à temps plein ou pigiste en complément d'un emploi principal. Les activités de mission, de service ou de conseil apparaissent également visibles, recoupant certaines franges des « nouvelles classes moyennes ». D'emblée, ces types de professions et d'univers socioprofessionnels ont deux caractéristiques essentielles. D'une part, ils correspondent à une déclinaison des sphères professionnelles des gentrificateurs dans leur ensemble. D'autre part, et surtout, ils renvoient à des spécificités homosexuelles révélées par les travaux de Michael Pollak (Pollak, 1982), avec quelques variations dues notamment aux changements structurels du marché du travail et de l'emploi en vingt-cinq ans.

Au-delà de ces spécificités par domaine d'activité, les positions hiérarchiques des enquêtés restent variables. Un premier groupe est constitué de cadres supérieurs (cadres de la banque, de la communication, administrateur à l'Assemblée Nationale) et de professions libérales ou indépendantes à revenus élevés (médecin, consultant financier, designers). La possession de capitaux culturels et économiques très importants les placent dans les catégories socioprofessionnelles supérieures. Ce sont nos enquêtés les plus riches et les plus favorisés : ils disposent souvent des logements les plus confortables et les plus vastes, sont souvent propriétaires et ont des pratiques et des modes de vie

<sup>57</sup> Ce qui découle du sujet de la thèse et des questions de recherche qu'elle se propose d'étudier.

parfois luxueux. Un second groupe rassemble des actifs des classes moyennes supérieures disposant d'emplois moins rémunérateurs tout en restant culturellement et économiquement au-dessus des moyennes nationales. On trouve ici des situations très variées : du journaliste en poste fixe au professeur, en passant par certains cadres supérieurs et cadres moyens. L'hétérogénéité de ce groupe est accentuée par des formes d'emploi atypiques où les revenus sont irréguliers mais, au total, relativement importants. C'est le cas des individus se déclarant styliste en free lance, monteur vidéo, DJ et pigiste en même temps, journaliste et scénariste, par exemple. On est surtout frappé par l'existence d'emplois relativement instables ou aléatoires, mais rémunérateurs et associés à des capitaux culturels très importants acquis par un diplôme du supérieur ou par la trajectoire professionnelle dans des domaines culturels, de l'information et de la communication. La mise en couple avec un partenaire appartenant au groupe précédent peut d'ailleurs « faire passer » clairement dans les catégories supérieures. On peut définir un troisième groupe appartenant aux classes moyennes avec toute l'hétérogénéité que ce terme englobe : on y retrouve les instituteurs, infirmiers, vendeurs dans un commerce, employé du public et du privé, certains retraités disposant de revenus convenables. Ces enquêtés ont des parcours scolaires moins brillants, des emplois moins qualifiés, des logements et des modes de vie moins confortables. Ils sont également moins nombreux dans notre corpus que les deux groupes précédents et plus souvent issus du volet montréalais que du volet parisien. Pour ce qui concerne les enquêtés les plus modestes, on rappellera la présence d'inactifs et de cas plus atypiques. Les retraités ont généralement occupé des postes d'employés dans le passé, les étudiants peuvent travailler à côté de leurs études mais restent globalement les plus modestes. Certains jeunes enquêtés disposent également de revenus modestes lorsqu'ils sont barman, récent vendeur dans un grand magasin ou sans-emploi au moment de l'entretien. Par ailleurs, la répartition des actifs entre secteur public et secteur privé ne montre pas de nette sur-représentation quel que soit le terrain concerné.

Ces éléments descriptifs montrent que l'on se situe bien ici dans certaines régions de l'espace social, tout à fait en phase avec celles occupées par les gentrificateurs en général. Les positions sociales de nos enquêtés se caractérisent par un capital culturel élevé, des revenus globalement supérieurs à la moyenne et des modes de vie plutôt aisés. On constate cependant l'existence de clivages entre différents domaines d'activité, différentes positions hiérarchiques et salariales : il existe ainsi des types de *gaytrifieurs* au regard de la quantité des ressources disponibles et de la structure de ces ressources. On constate également la forte présence des secteurs culturels et des formes d'emploi atypique (free lance, multi-activité, piges). Il est difficile de mobiliser des catégories de classement sociologique habituelles pour en rendre compte. Dans ce type de milieux sociaux, c'est plutôt de manière inductive que l'on peut saisir les différents groupes sociaux rencontrés à travers les entretiens, comme l'ont très bien montré, dans un autre contexte, certains travaux ethnographiques consacrés à d'autres franges des classes moyennes (Cartier, Coutant, Masclet, Siblot, 2008). On peut ainsi regrouper l'ensemble de nos enquêtés selon trois grands groupes.

Un premier groupe est composé de ce que l'on appellera des *supergaytrifieurs* ou *gaytrifieurs de haut-rang* (n = 17). Il s'agit de gays situés dans des positions sociales très dominantes qui tranchent avec les populations traditionnellement populaires du quartier, dans le passé. Cette position dominante se traduit pour tous par des revenus économiques élevés et des capitaux culturels importants. Ces individus peuvent appartenir aux classes moyennes supérieures ou aux classes supérieures mais on distingue deux situations parmi eux. D'une part, on peut identifier des *supergaytrifieurs* de type économique qui correspondent assez bien aux « gentrificateurs fortunés » ou aux « yuppies » décrits dans

la littérature sociologique (Authier, 2009). Ils occupent des emplois de cadres supérieurs, souvent dans des entreprises privées, ou des professions libérales très rémunératrices. Généralement en deuxième partie de carrière, âgés de 38 à 50 ans, ils disposent de niveaux de diplômes élevés, voire très élevés, de revenus et de patrimoines économiques très importants. Leur aisance économique détermine des modes de vie confortables, voire luxueux, se traduisant souvent par des logements de taille importante, dont ils sont souvent propriétaires : on trouve ici les plus grands et les plus beaux appartements du Marais parisien, les rares exemples de lofts dans Paris ou dans le Village. La mise en couple de gays issus des classes moyennes avec ce type de partenaire explique aussi que certains de nos enquêtés disposent d'un mode de vie que leur seul revenu individuel ne pourrait autoriser. Ces ménages ont d'autant plus d'aisance financière qu'ils n'ont pas d'enfant : leurs modes de vie et leurs pratiques de consommation laissent place au luxe, aux voyages et aux week-ends réguliers, aux décorations intérieures soignées et aux sorties les plus coûteuses. C'est le cas de Philippe, gay âgé de 50 ans, diplômé d'HEC, ancien cadre stratégique et financier de la banque, devenu consultant financier indépendant pour des entreprises et institutions internationales, ancien propriétaire dans le Marais (1983-1993) et devenu propriétaire d'un loft, cours de la Métairie dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement, en 2001. Dans le Marais, on citera aussi : Simon, 48 ans, *psychiatre* en couple avec Daniel, 45 ans, lui aussi psychiatre, Éric, 46 ans, cadre financier de la banque, Alexandre, 42 ans, cadre commercial dans une entreprise du secteur agro-alimentaire, Marc, 47 ans, rédacteur en chef d'un magazine. Ces profils sont nettement moins présents dans le Village où l'on peut évoquer le cas de Stefan, 43 ans, directeur stratégique et développement dans une banque suisse (lui-même étant suisse) et Marc-André, 39 ans, cadre commercial pour la Société de Développement Commercial du Village, en couple avec un directeur marketing du privé. Ces enquêtés font figure de « yuppie » au sens où leurs revenus et leur patrimoine sont très élevés et qu'ils proviennent en partie d'une activité professionnelle très rémunératrice dans le domaine des activités économiques, commerciales et financières du secteur privé. Parmi les gaytrifieurs de haut-rang, on trouve également des ménages et des individus dont les revenus sont moins élevés mais encore très supérieurs à la moyenne et dont la caractéristique est d'avoir converti un capital culturel très élevé en capital économique, professionnel et social importants. Leur position de supergaytrifieur tient à leur niveau de vie mais aussi, plus que chez les précédents, à leur position culturelle ultra-favorisée et ultra-légitime. Sur nos terrains, ces cas sont moins nombreux : il y est plus rare de parvenir à des positions économiques dominantes par le biais d'activités ou d'emplois culturels. C'est pourtant le cas de Tony et Vincent : ils sont designers, mais leur notoriété et leur succès leur fournissent un statut professionnel indépendant et des revenus élevés autorisant des modes de vie très distinctifs et donnant accès à des réseaux socioprofessionnels très favorisés et très sélectifs. Dans notre enquête, 17 individus peuvent être classés parmi ce groupe de supergaytrifieurs économiques ou culturels : 14 dans le Marais, 3 seulement dans le Village.

Un deuxième groupe de gays gentrificateurs se distingue dans l'ensemble du corpus : il est composé de *gentrificateurs* de classes moyennes *classiques* et de *gentrificateurs marginaux*. Les *gentrificateurs classiques* le sont parce qu'ils occupent des emplois de classes moyennes leur fournissant des revenus réguliers et supérieurs à la moyenne, qui les situent dans la constellation des classes moyennes par différence à nouveau avec les milieux populaires anciennement majoritaires dans les deux quartiers (artisans, petits employés et ouvriers dans le Marais, ouvriers principalement dans le Village). On trouve ici des professions de type infirmier, instituteur ou vendeur, employé de commerce. Ces enquêtés sont au nombre de 10 sur l'ensemble des enquêtés : ils disposent de revenus et de logements plus modestes que les supergaytrifieurs tout en disposant de capitaux culturels

importants généralement acquis par des études supérieures. Dans des positions sociales hiérarchiquement proches, on trouve des gentrifieurs d'un autre type, les *gentrifieurs marginaux* dont les caractéristiques ont été décrites et mises en lumière depuis plusieurs années déjà (Chicoine, Rose, 1998 ; Van Criekingen, 2003). Ils sont gentrifieurs parce qu'ils possèdent d'importants capitaux culturels et qu'ils travaillent dans des secteurs culturels ou dans les nouveaux services de la communication et de l'information. On les qualifie de « marginaux » au sens où leurs positions socioprofessionnelles sont marquées par l'instabilité, l'irrégularité des revenus, le caractère atypique des formes d'emploi et de contrats de travail qu'ils connaissent (free-lance, pige, missions, multi-activité). Cette composante représente une part importante de nos enquêtés : ils sont 17 à évoluer dans ce type d'univers socioprofessionnel, cumulant d'importantes ressources culturelles et de sociabilité, tout en possédant des capitaux économiques moyens, aléatoires et irréguliers, ainsi que des conditions de travail relativement incertaines et changeantes en fonction de la conjoncture économique, des besoins de leurs employeurs, des opportunités de mission et des rencontres mêlant sociabilité amicale et relations professionnelles. C'est le cas de Boris, styliste en free-lance âgé de 26 ans, Stéphane, 40 ans, simultanément, monteur-vidéo, pigiste et DJ, ou encore Silvio, 42 ans, barman et coiffeur indépendant à domicile, et Igor, 34 ans, se définissant tour à tour comme « *rentier* », « *scénariste* », « *assistant-monteur* » ou « *pigiste* ». La prépondérance de la culture est ici manifeste et accentue une impression générale de mélange entre loisirs, amis, travail, rencontres et contrats. Ces gaytrifieurs marginaux entretiennent ainsi un rapport instable et apparemment peu contraignant aux contraintes professionnelles (travail à domicile, gestion atypique de l'arbitrage temporel entre vie personnelle et travail) tout en adoptant des modes de vie changeants en fonction des revenus disponibles et variables selon les périodes.

Enfin, 8 enquêtés peuvent être identifiés comme membres d'un groupe de *gays modestes* au regard de leurs conditions socio-économiques. Rappelons qu'ils apparaissent « modestes » relativement aux autres enquêtés et à l'environnement sociologique du Marais et du Village. On y trouve 5 retraités dont les revenus sont plus faibles que les enquêtés précédents et qui ont, principalement, été employés au cours de leur vie active. Ils sont évidemment plus âgés que les autres : ils sont arrivés depuis plus de dix ans dans le quartier et, pour les plus récemment installés, le logement est généralement petit et modeste. Les trois autres enquêtés sont jeunes : ils sont étudiants ou en fin d'études, à la recherche d'un emploi. Plus modestes que les autres, ils ont peu ou pas de revenus et sont installés généralement depuis peu dans le quartier (entre quelques mois et 4 ans). La probabilité d'appartenir à ce groupe est plus forte à Montréal qu'à Paris car les contraintes économiques et de logement dans le Marais sont nettement plus fortes que dans le Village. Une question peut légitimement se poser à l'égard de ces enquêtés : entrent-ils réellement dans le cadre de notre recherche sur les gays gentrifieurs ? Leurs positions socioprofessionnelles les éloignent des caractéristiques traditionnelles des gentrifieurs définis par les sociologues français (Bidou-Zachariassen, 2003), mais on doit aussi tenir compte des modes de vie des individus pour les qualifier ou non de gentrifieurs. On peut ainsi être étudiant, ne pas disposer de revenus très importants mais investir les sociabilités, les lieux récréatifs et les bars du quartier, a fortiori lorsque l'on est gay et par là, adopter des modes de vie marqués par la centralité urbaine, les sorties et l'investissement du quartier central (Bensoussan, 1982 ; Authier, 1993 ; Chicoine, Rose, 1998) : être gentrifieur ne renvoie pas seulement à une position dans la hiérarchie des PCS. Le cas de ces enquêtés joue aussi dans notre recherche comme contrepoint dans le corpus d'entretiens : leur position dans la sociologie du quartier ne prend sens qu'au regard des autres catégories de gays habitant le Marais

et le Village. Réciproquement, ces individus permettent aussi d'envisager le rôle des gays dans la gentrification de manière nuancée et comparative.

Ce rapide parcours de la sociologie des enquêtés permet surtout de dégager trois résultats importants. D'abord, malgré une homogénéité en termes de niveau de diplôme notamment, on constate que les gays habitant ou ayant habité le Marais et le Village occupent des positions sociales variées et l'on peut identifier au moins trois grandes configurations : les supergentrifieurs, les gentrifieurs (classiques ou marginaux) et les gays plus modestes. Cette variété est relative à des catégories sociales moyennes et supérieures caractérisées par des ressources économiques variables et des ressources culturelles globalement élevées. Ensuite, cette variété n'est pas stricto sensu représentative de la sociologie du quartier, mais constitue néanmoins un écho qualitatif à la sociologie du Marais et du Village. Dans le Marais, on retrouve bien ici certaines caractéristiques spécifiques de la sociologie du quartier y compris au regard de Paris dans son ensemble : sur-représentation des cadres supérieurs, des professions de l'information, de l'art et des spectacles, mais aussi des étudiants, des professeurs par exemple. On retrouve également l'écart entre Village et Marais : globalement, les enquêtés parisiens sont plus riches et plus aisés que les enquêtés montréalais. Dans le Village, on retrouve une population plus mixte que dans le Marais, produit des transformations sociologiques décrites par Van Criekingen (Van Criekingen, 2001) et permettant de parler, dans le Village, d'une gentrification de type marginal (Chicoine, Rose, 1998 ; Van Criekingen, 2001 ; Decroly, Van Criekingen, 2003). Enfin, un dernier élément renvoie à la question du temps et des générations car du point de vue des positions sociales des écarts entre générations semblent apparaître. On serait tenté d'affirmer que l'on observe ainsi des générations de plus en plus aisées parmi nos enquêtés. Des effets différents sont à relever de ce point de vue. D'abord les conditions d'entrée dans le quartier en tant que résident sont devenues de plus en plus drastiques du point de vue des revenus et des professions : les enquêtés semblent d'autant plus aisés qu'ils se sont installés tard dans le quartier, excepté le cas des étudiants et des retraités qui ont pu s'installer dans de petits logements ou des studios plus récemment sans beaucoup de moyens financiers. On retrouverait ainsi des vagues de gentrifieurs de plus en plus aisés et favorisés accompagnant les effets locaux de la gentrification. Cependant, d'autres effets viennent nuancer ce résultat. Les personnes les plus modestes sont les plus âgées et les plus jeunes et l'on retrouve là un effet d'âge classique liée au cycle de vie : les supergentrifieurs sont majoritairement des gays de 35 à 50 ans en pleine période d'activité ou en fin de carrière. Pour résumer, des effets d'âge et de générations viennent rompre l'homogénéité d'une population homosexuelle socialement diversifiée : les 35-50 ans apparaissent les mieux dotés en ressources socio-économiques et culturelles, les plus âgés semblent avoir connu des parcours moins favorisés, et les plus jeunes sont également moins favorisés dans le contexte local. On retrouve ainsi qualitativement certains résultats quantitatifs déjà valables pour les gays parisiens dans leur ensemble, mais ils apparaissent ici liés également aux logiques de la gentrification locale dans le Marais, et de manière moins prononcée dans le Village. Le tableau 1 synthétise ces hiérarchies et différences sociales parmi les enquêtés interrogés.

**Tableau 23 : Les groupes sociaux composant le corpus d'enquêtés.**



Groupes	Effectifs	Sous-groupes	Autres attributs dominants
<i>Supergentriefieurs</i>	N = 17 Marais = 14 Village = 3	Yuppies, gentriefieurs fortunés	Plus de 40 ans, couples
		Gentriefieurs culturels	Professions culturelles et reconnaissance
<i>Gentriefieurs</i>	N = 27 Marais = 15 Village = 12	Gentriefieurs classiques	Plus jeunes, diversité des emplois
		Gentriefieurs marginaux	Grande variété (secteurs, parcours) Fortes mobilités
<i>Modestes</i>	N = 8 Marais = 4 Village = 4	Retraités modestes	Plus vieux, revenus plus faibles
		Etudiants	Jeunes, provinciaux, diversité origines sociales

Notre population se caractérise ainsi par une homogénéité sociale relative. Une catégorisation grossière les situe dans des couches sociales moyennes et favorisées, une catégorisation inductive plus fine montre des différences socio-économiques, culturelles et générationnelles qui rappellent les écarts internes à la constellation des gentriefieurs, des gentriefieurs les plus fortunés aux gentriefieurs marginaux plus modestes mais très diplômés. Une petite frange des enquêtés s'avère plus modeste au moment de l'enquête. Ce paysage varié découle des ressources disponibles au moment de l'entretien mais aussi de parcours contrastés.

## 1.2. La mobilité inter-générationnelle : un modèle gay ?

La compréhension de la sociologie des enquêtés mérite un détour minimal par l'examen de leurs trajectoires sociales. Celles-ci sont variées et hétérogènes, notamment en raison d'origines sociales différentes qui viennent accentuer la diversité des profils. On peut cependant y repérer des configurations dominantes vérifiant de manière frappante les analyses de Michael Pollak sur les parcours socioprofessionnels des gays, il y a plus de vingt ans (Pollak, 1982). S'y dessine un quasi-modèle gay de mobilité inter-générationnelle qui permet de comprendre comment « nos » gays se retrouvent aux avant-postes de la gentrification.

### 1.2.a. « Sortir de ce monde-là » : les gays issus de milieu populaire.

Une première configuration concerne les gays issus de milieu populaire, soit environ la moitié des enquêtés avec une forte coloration montréalaise et des origines souvent provinciales dans le cas parisien. Un enquêté sur deux environ a ainsi grandi soit dans une famille d'agriculteurs à la campagne, soit dans une famille d'ouvriers et/ou de petits employés. Dans les deux cas, les parents ont des ressources économiques modestes, voire très faibles et n'ont pas fait d'études. Habitants de quartiers gentrifiés, ces enquêtés se situent, pour la plupart, dans des catégories moyennes ou supérieures : on observe alors, très majoritairement ici, des cas d'ascension sociale pour des gays issus de milieu populaire « passant » dans les classes moyennes ou les catégories supérieures. Les plus anciens enquêtés, retraités, ont connu une mobilité sociale ascendante en devenant employé pour la plupart et en s'installant en ville : leur ascension est moins spectaculaire (diplômes moins élevés que les générations suivantes notamment) et le statut de retraité au moment de l'entretien modère l'idée d'accroissement des revenus. L'ascension sociale s'est davantage nourrie d'une ascension professionnelle dans les métiers de service accompagnant la migration vers la ville : l'arrivée à Montréal a visiblement joué un rôle décisif dans leur cas.

Pour les autres, on retrouve très souvent l'image idéale-typique de gays issus de milieu populaire, réussissant à l'école, ayant le goût des études et de la culture. Ils s'engagent à partir de la période charnière des études, dans des ascensions socioculturelles parfois fulgurantes. Se cristallisent alors les changements entre deux générations: études, départ du foyer familial, rapprochement de la grande ville et « sortie » d'un milieu populaire. Pour Alexandre, 42 ans, les études signalent la sortie d'un milieu paysan aboutissant à une position sociale de cadre supérieur du privé, quelques années plus tard. Né dans la Marne en 1964, dans une famille où les hommes « *sont tous agriculteurs de père en fils* », « *un monde à part* » dans lequel « *on vit juste pour la terre* » car « *la terre c'est tout pour eux* », Alexandre part pour Dijon à 20 ans pour ses études puis « *bouge beaucoup* » ensuite pour ses études et ses différents emplois (Dijon, Montpellier, Bordeaux, Angers, Nantes, puis Paris). Les études représentent un « *moyen de sortir de ce monde là* », décision acceptée assez passivement par des parents, n'ayant pas fait d'études eux-mêmes :

**« Mes parents m'ont pas poussé ni retenu pour faire des études, ils m'ont laissé faire ce que je voulais et en plus moi, j'ai fait des études volontairement pour sortir justement de ça, j'ai cherché le moyen de partir en fait, et bon les études c'était le moyen de sortir de ce monde-là, de pouvoir vivre autre chose...mais ils ne m'ont ni incité, ni freiné, ils m'ont toujours donné les moyens nécessaires, ils étaient très passifs là-dessus, je l'ai fait parce que pour moi c'était un moyen de quitter ce milieu » (Alexandre, 42 ans, cadre commercial, couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Ce cas est emblématique des enquêtés issus de milieux populaires dans le Marais et dans le Village : ils font des études, et viennent constituer les effectifs de gentrificateurs déjà décrits, principalement ceux de type « classiques ». C'est le cas de Stéphane, 40 ans, né dans une famille d'agriculteurs du Poitou. « *Montés à la ville pour devenir ouvriers* », ses parents se sont installés en Seine-et-Marne, dans « *LA ville ouvrière moche, construite par Schneider dans les années 1930, Champagne-sur-Seine* ». Stéphane insiste en entretien sur le mode de vie populaire de ses parents, des « *gens simples* » et « *dépassés* » par les choix, notamment scolaires, puis professionnels, de leur fils :

**« Après la 3<sup>ème</sup>, j'étais super mauvais en maths mais très bon en français, et ma prof principale était ma prof de maths et elle voulait m'envoyer en enseignement technique, la bonne idée ! Vu que j'étais fils d'ouvrier ! Et que j'étais nul en maths ! Heureusement, moi je savais déjà un peu ce que je voulais, et j'ai eu chaud ! Parce que mes parents ouvriers, on leur dit votre fils est capable de faire une seconde, ben eux qu'est-ce que tu veux ! Ils disent ah bon ? et puis voilà, ils savent pas, ils disent oui et heureusement c'est moi qui suis allé voir ma prof de français qui m'aimait bien, puis elle a convaincu mes parents, moi je disais, moi je veux aller en seconde et ça a fait que non seulement je suis allé en seconde mais en plus, je me suis retrouvé au lycée à Fontainebleau parce que j'allais en littéraire ! Je sais pas si c'est le fait d'être allé à Fontainebleau, mais en tous cas je suis devenu le plus snob de la famille dans une famille de gens très simples ! C'est une famille de paysans et d'ouvriers tu vois, et moi ben je me suis retrouvé loin de ça, dans un endroit nouveau, avec des gens friqués c'est clair, mais bon je suis le snob dans la famille quoi ! le parisien et...le mouton noir! » (Stéphane, 40 ans, monteur vidéo, pigiste et DJ, célibataire, locataire, Marais)**

Ce moment inaugure une prise de distance progressive entre origines populaires et nouveaux univers sociaux pour Stéphane. Après un DEA de Lettres, il renonce à une thèse de cinéma pour devenir animateur radio, puis monteur vidéo pour la télévision en parallèle avec des activités de pigistes pour la presse et de DJ pour des soirées parisiennes. Ses pratiques et ses références culturelles avant-gardistes tranchent avec un milieu familial le faisant passer pour « *le parisien* » ou un « *snob* ». Ces écarts socioculturels restent, au moment de l'entretien, marqués et s'incarnent lors des moments, néanmoins réguliers, passés en famille :

**« Je rentre une fois par mois à peu près et ça a toujours été comme ça, une fois par mois à peu près. Comme mon père a des problèmes de santé maintenant, ils se déplacent presque plus, ils sont venus une fois à Noël parce que ma mère voulait aller à la messe de minuit à Notre-Dame, mes parents sont des gens très simples hein, c'est des ouvriers, donc on y est allé » (Stéphane)**

Observables également à Montréal avec une forte coloration des origines rurales et paysannes dans ce cas, ces parcours montrent l'importance des ressorts scolaires et culturels dans les trajectoires d'ascension sociale. Les études, les opportunités de la grande ville et les opportunités en cours de trajectoire professionnelle ont généralement comme effet de faire changer ces individus de catégorie sociale, mais aussi d'univers de référence et de contexte de socialisation, qu'ils soient devenus, pour nous, des gentrifieurs classiques ou marginaux, voire pour certains, des supergentrifieurs. Cette première configuration « ascension sociale en provenance de milieu populaire » traduit qualitativement plusieurs résultats statistiques portant spécifiquement sur les parcours homosexuels. Ces travaux montrent notamment que les gays connaissent plus souvent que les autres des trajectoires d'ascension sociale (Schiltz, 1997) et viennent renforcer et confirmer certaines représentations médiatiques et idéal-typiques de l'homosexuel, issu de milieu populaire, rompant avec ses origines pour accéder aux classes moyennes ou aux catégories supérieures : le quartier gay comme eldorado libérateur pourrait en être le réceptacle ou l'aboutissement « naturel ». Chez ces enquêtés, on retrouve souvent ce que Pollak écrit à ce sujet :

**« Les homosexuels d'origine populaire tentent souvent d'échapper à un milieu qui leur est hostile par un investissement éducatif au-dessus de la moyenne. Ainsi on observe une disparité marquée quand on compare l'origine sociale (catégorie socioprofessionnelle du père) et la position sociale : tandis que l'origine sociale des homosexuels correspond globalement à peu près à la distribution générale de la population globale en classes sociales, on observe une sur-représentation des homosexuels dans la nouvelle petite bourgeoisie, dans les métiers de service et surtout dans les métiers qui demandent des déplacements fréquents. » (Pollak, 1982, p.190)**

S'il est difficile d'objectiver des récits d'enfance et d'adolescence fortement reconstruits par les enquêtés, ces derniers comportent néanmoins des éléments accréditant l'idée d'une spécificité homosexuelle dans ces parcours d'ascension sociale passant par « un investissement éducatif au-dessus de la moyenne » (Pollak, 1982, p.190). Lorsque les enquêtés évoquent leur enfance et leur adolescence, trois dimensions apparaissent de manière récurrente. Un premier élément concerne la description du « populaire » par différence avec sa propre trajectoire et sa situation actuelle : ce récit de la différence n'est pas spécifique aux gays, il est plutôt typique des parcours d'ascension sociale quelle que soit l'orientation sexuelle des individus concernés. Mais cet écart ressenti s'accompagne aussi

d'un sentiment de différence plus large vis-à-vis de son milieu d'origine et de sa famille. Au moment de l'entretien, il prend la forme d'identifications à des figures psycho-sociologiques de l'enfance et de l'adolescence homosexuelles : le « *petit garçon sauvage* », l'adolescent « *littéraire* », voire même le « *mouton noir* » polysémique évoqué par Stéphane. Ces images appartiennent souvent aux cultures homosexuelles (Eribon, 1999 ; Le Talec, 2008) : elles sont renforcées et réinvesties biographiquement dans de nombreux cas où l'enquêté est le seul de la fratrie à avoir fait des études. Il est difficile d'interpréter ces images rétrospectives et ces récits renvoyant à la question de la généalogie de son homosexualité : à partir de quand est-on ou sait-on que l'on est homosexuel ? Située aux frontières de la sociologie, cette question ne peut être résolue à partir de nos matériaux.

Ce que l'on observe, néanmoins, en dernier lieu, c'est que l'engagement dans les études prend une signification particulière pour les gays issus de milieu populaire et c'est là le point central. L'école semble valorisée et investie pour ce qu'elle ouvre comme horizons et ce qu'elle génère comme attendus : se forger une autre culture, atteindre une position sociale plus favorisée que ses parents, mais surtout quitter le foyer familial, et trouver ailleurs les conditions possibles d'une vie homosexuelle. Elle propose une alternative possible aux modèles culturels et aux modèles de genre dominants dans les catégories populaires et les enquêtés se racontent également sur un mode alternatif vis-à-vis de leur milieu. Le cas de Claude, 36 ans, permet d'observer comment ces différentes dimensions s'articulent. Si l'homosexualité n'y est pas structurante en tant que telle, elle vient s'agréger aux autres registres de différenciation et autres motifs d'ouverture vers des ailleurs sociaux et culturels.

**« Mes parents ont quitté l'école très jeune, mon père à l'âge de 10 ans, il est allé travailler avec mon grand-père sur les chantiers de construction, mon arrière-grand-père, mon père, mon frère et les enfants de mes cousins, ils sont maçons, ils sont briqueteurs, d'une famille de maçons très réputée à Trois Rivières. Ma mère a aussi quitté l'école à 12 ans pour devenir serveuse de restaurant, alors que son père était facteur, mais il y a de l'alcoolisme important dans cette famille, de générations en générations, ma mère c'est la bonté incarnée, mes grands-parents très généreux et ma mère a hérité de ça, donc un milieu très peu stimulant intellectuellement » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)**

Dans cet environnement familial « *très peu stimulant intellectuellement* » et marqué par des tensions conjugales, l'entrée en école de musique inaugure « *une possibilité d'aller un peu plus loin* » et une « *plus grande liberté d'action* » :

**« Mon père alcoolique, travailleur, quand il revient le soir tard à la maison, il boit il ne s'occupe pas de moi, ma mère travaille très dur le soir, dans un restaurant, pour être indépendante de mon père et nous payer tout ce dont on a besoin, alors je suis seul, j'ai eu beaucoup d'autonomie toute ma vie, je suis seul à la maison et mon frère a 12 ans de plus que moi, donc lui, il quitte la maison à 18 ans, il était très rebelle, je me ramasse seul, enfant unique, tout jeune, et c'est moi qui a 10 ans, dis je veux aller à l'école de musique, et c'est là que tout a commencé, j'ai passé l'audition, j'y suis allé, j'ai découvert que j'avais du pouvoir sur mes parents, à cette école je découvre la musique, alors qu'à la maison y avait rien, pas de poste pour la musique, pas de livres, rien ! C'est là que j'ai connu la musique, que j'ai connu un milieu un peu plus intellectuel, une possibilité d'aller un peu plus loin dans mon potentiel, un milieu qui me**

**donnait une plus grande liberté d'action, plus que chez mes parents où c'était un peu sclérosé. Autour de mes parents j'avais des oncles et des tantes, des gardiennes d'enfants qui m'avaient déjà un peu éveillé à des petites choses, mais c'est surtout l'école de musique qui m'a ouvert, qui m'a fait voir autre chose. Quand j'ai accédé au secondaire, dans le privé, j'ai accentué cet intérêt pour la culture, pour le raisonnement, j'ai jamais été un élève très performant mais j'aimais bien travailler, apprendre, j'aimais bien plaire à mes profs, les aider, prendre des décisions, être à l'honneur, être président de classe, m'occuper du journal » (Claude)**

Le parcours de Claude fait intervenir des institutions et des passeurs de culture périphériques qui se renforcent les uns les autres. L'attitude des parents est plus ou moins hostile ou favorable selon les moments : Claude apprend à profiter des « bribes » « à gauche et à droite » que lui offre le contexte. Dans ce récit d'« épanouissement », s'infiltré aussi la question homosexuelle chez un adolescent qui s'« affiche comme gay » : l'épanouissement n'est alors pas seulement intellectuel et culturel, il renvoie aussi à une manière de « marquer sa différence » et à une lente maturation de soi avant d'être « prêt » pour l'Université mais aussi pour ses premières expériences amoureuses et sexuelles qu'il vivra une fois entré à l'Université et éloigné du foyer familial :

**« E : et tes parents par rapport à l'école, ils... C : ils me secondaient, ils étaient derrière moi, tout ce que j'ai voulu faire, même si mon père dans ces moments de beuverie avait tendance à me rabaisser, mais c'était par amour, il trouvait que j'étais bizarre et il avait peur que je souffre et pour lui, se protéger c'était rester à la maison et ne rien faire, écouter la télévision, et puis il pouvait me dire « pourquoi tabernac tu sors ? Reste ici ! Écoute la télé, on se voit jamais ! », puis une semaine après « pourquoi tabernac, t'es tout le temps ici ? Va jouer, sors, t'es tout le temps à la maison christ ! », Mais en même temps ils étaient fiers de moi, je le sentais quand même, il se demandait toujours pourquoi je faisais ci ou ça, pourquoi j'étais comme ci ou comme ça, mais je sentais quand même de la fierté, et j'aimais quand même faire chier cet homme que je détestais, me confronter à lui et je voulais en faire encore plus, lui prouver que j'étais capable... E : et ça s'est manifesté après quand tu es parti ? C : Beaucoup plus tard oui ! Parce que j'ai compris plus tard que c'était par amour, pour me protéger tout ça ! Il avait peur que je sois pas capable, mais c'est un homme qui m'a jamais pris dans ces bras, qui n'a jamais joué avec moi, ma mère très peu aussi, mais ma mère, comme elle n'avait pas vraiment de mari, son mari était saoul, puis avait une maîtresse pendant des années, ma mère m'amenait avec elle en voyage, et elle gagnait souvent plus que lui et donc elle partait en voyage en autobus, parfois en avion, et elle m'amenait et donc moi j'ai été stimulé par bribes, à gauche, à droite, un peu par ma maman, mes oncles, mes tantes, et là ça a continué, secondaire 4 et 5, j'ai fait de la musique, je pars en tournée en Europe, je pars, j'aime voyager, je suis des cours, j'suis pas difficile, les gens m'aiment bien, j'aime goûter à tout, j'aime parler, j'aime écouter, mais tout ça je le fais un peu bon enfant, parce que je me rends compte que je suis pas plus doué que ça, je suis pas une tête à Papineau, j'suis pas brillant...[...] mais j'étais un élève apprécié, alors ça s'est poursuivi dans tout, cégep, université...par**

**contre, au secondaire, c'était une école seulement de garçons, alors j'aurai voulu prendre un peu plus l'initiative, parce que je m'affichais comme gay, un peu, je me promenais pas avec une banderole, mais autour de moi, mes amis le savaient, puis au secondaire, les gens avaient beaucoup ri de moi à cause de ça, vers l'âge de 13 ans, j'avais été l'objet de railleries, même de menaces physiques, mais ça m'a pas trop affecté, et ensuite j'étais devenu président de classe, les gens avaient compris que j'étais différent mais j'étais rigolo, dans le bon sens, j'étais pas complètement extraverti, et puis mes amis étaient des amis fidèles. Comme y avait que des garçons, j'ai pas pu aller aussi loin que j'aurais voulu, et je me sentais pas aussi beau, assez désiré, aussi bien que j'aurais pu et puis au Cégep, y a eu des filles, donc c'était différent. Le cégep ça a été un bassin d'expérience à échelle humaine, deux ans de bonheur, des cours de philo, de français, des cours de littérature, philosophie du marxisme, y avait des filles qui me trouvaient beau, qui m'aimaient, qui savaient pas que j'étais gay (rires.) Je me suis senti tellement valorisé, j'ai fondé une cellule d'Amnesty international et là je sentais que j'étais aimé, j'ai commencé à faire du théâtre, à aller encore plus loin, là ça a vraiment mis les bases pour l'université et là, l'université ça a été le plein épanouissement, j'étais prêt... E : Un épanouissement intellectuel ? C : Oui, bien sûr ! Mais pas que ça, là j'ai perdu mon accent c'était aussi pour ça, c'était pour m'ouvrir des portes, pour entrer en contact avec les autres, peut-être aussi pour marquer la différence avec le monde d'où je venais, marquer ma différence avec les autres, arriver à vivre ce que j'étais, sans vivre de la honte, y a eu de la honte par rapport à mon père, mais pas au milieu lui-même »**

Si les références à l'homosexualité sont discrètes dans cet extrait, c'est que l'homosexualité s'articule à d'autres motifs de différenciation vis-à-vis des origines familiales : c'est bien la collusion des différences qui fait sens dans son ensemble. Il en va souvent ainsi au moment des choix d'orientation chez plusieurs enquêtés : les études (et les choix qu'elles supposent) et les premiers emplois pour ceux qui commencent à travailler tôt peuvent ainsi apparaître comme des prétextes ou des occasions de prendre de la distance, tout autant géographique, que sociale et culturelle. Elles accompagnent aussi la carrière gay au sens où elles correspondent le plus souvent avec l'entrée concrète en homosexualité. Dans ce contexte, de nombreux enquêtés décrivent leur parcours et leur famille sous les traits de la rupture. Cette rupture entremêle les dimensions socioculturelles à celle de l'homosexualité. Dans le cas de Stéphane, déjà présenté plus haut, cette « rupture » prend la forme d'un agglomérat « *d'incompréhensions* » mêlant distances géographique, culturelle et homosexualité dont ses parents ne sont pas officiellement au courant :

**« Mes parents ne savent pas qui je suis en fait, à un moment donné c'est vrai que c'est bien tombé que je me sois mis à faire de la mode, tout ça, bon je faisais des choses qu'ils ne comprenaient pas, je m'habillais d'une manière qu'ils ne comprenaient pas, ils ont très vite compris qu'ils ne me comprenaient pas en fait, donc ça a été assez pratique parce que je m'étais enveloppé dans un espèce de paquet cadeau d'incompréhensions et je suis devenu le snob de la famille, le snob original, le parisien, j'avais des pantalons roses fuchsia, des chemises orange fluo et ma mère avait honte de mettre ça à étendre dans le jardin et puis genre deux ans après elle voit Nagui à la télé, avec une veste orange, et elle me dit : « ah mais t'étais vachement en avance en fait ! », donc tout ça était très utile**

**en fait, t'arrives en fait à mettre tout ça dans un espèce de grand sac qui nous sépare, où en effet je suis gay, mais ça fait partie du paquet ! » (Stéphane)**

Le « *grand sac qui nous sépare* » oppose des parents ouvriers à un fils journaliste, travaillant dans la mode, pour la télévision et comme DJ, un milieu rural et une culture paysanne à un milieu parisien et une culture plus avant-gardiste, la honte à l'originalité, la famille hétérosexuelle au célibataire gay. Ces ruptures socioculturelles existent chez de nombreux enquêtés qui ont révélé ou non leur homosexualité à leurs parents, mais où la compréhension implicite d'une différence fondamentale en termes de modes de vie et de références sociales, culturelles et morales est souvent identifiable. Par comparaison avec des parcours d'ascension sociale hétérosexuels, la spécificité renvoie alors à la collusion des motifs et des changements décrits à partir de ce moment particulier de leur vie. L'homosexualité constitue alors un moteur ou un motif supplémentaire d'investissement dans des capitaux dont la rentabilité attendue est le départ du foyer, la prise de distance et la rupture, au moins provisoire, avec la famille et ce qu'elle signifie comme environnement socioculturel. Elle n'est évidemment pas le seul motif et le seul élément de compréhension de ces parcours, elle renforce cependant les engagements de plusieurs enquêtés dans les études et l'acquisition de capitaux scolaires et culturels. Dans ce type de contexte, les thèses sur le désir de fuite des origines prenant la forme d'un investissement scolaire plus fort chez les homosexuels peuvent trouver du crédit empirique (Eribon, 1999 ; Verdrager, 2008). Chez les gays issus de milieu populaire, l'homosexualité a un effet particulier dans le parcours d'ascension sociale en venant renforcer les marqueurs et les sentiments de différence vis-à-vis des origines et s'agréger aux motifs de l'engagement scolaire. On en trouve d'ailleurs un exemple très représentatif dans le récit autobiographique de Didier Eribon, lui-même, intitulé *Retour à Reims* (Eribon, 2009) : très proche des écrits d'Annie Ernaux sur les effets identitaires de l'ascension socioculturelle parmi les enfants de milieux populaires, *Retour à Reims* y ajoute la dimension homosexuelle et sa conjugaison aux autres effets sociologiques (Ernaux, 1983; Eribon, 2009). C'est bien l'articulation entre la construction d'une identité homosexuelle et la situation sociale qui permet de comprendre ces débuts de parcours, bien plus qu'une « espèce d'intelligence ou de brillant particuliers » (Pollak, 1982, p.191).

**1.2.b. D'autres origines, d'autres processus de différenciations sociales.**

Si tous les enquêtés sont gays, ils ne sont, en revanche, pas tous issus de milieu populaire. Une deuxième configuration correspond à des origines socio-économiques et culturelles plus favorisées s'échelonnant entre les classes moyennes (parents instituteurs, cadres moyens, ou employés diplômés) et les catégories supérieures (professions libérales, hauts-fonctionnaires, professeurs ou cadres supérieurs). Ces cas apparaissent moins spectaculaires de prime abord car les écarts inter-générationnels entre catégories socioprofessionnelles y sont plus faibles : le modèle d'ascension sociale décrit plus haut n'est pas le seul observable. On reprendra à notre compte les sociologies qui pointent l'importance des micro-différenciations sociales et des « petits déplacements sociaux » (Lahire, 2004) au-delà des mécanismes les plus spectaculaires de mobilité sociale (Cartier, Coutant, Masclat, Siblot, 2008).

On observe peu de réels déclassements sociaux chez nos enquêtés : lorsqu'ils sont issus de classes moyennes ou supérieures, ils ont tous fait des études supérieures, acquis un niveau de diplôme plus élevé que leurs parents et parviennent, en majorité, à reproduire les positions sociales de leurs parents. De ce point de vue et de manière

brute<sup>58</sup>, ce second groupe se situe soit dans des parcours de reproduction sociale, soit dans des formes plus modérées de mobilité sociale. Au-delà de ce résultat grossier, l'idée de stabilité inter-générationnelle apparaît pourtant contestable et la comparaison des P.C.S. des parents et des enfants ne suffit plus à rendre compte des parcours. La plupart de ces enquêtés a certes, rejoint une catégorie moyenne ou favorisée déjà occupée par leurs parents, mais leur position sociale s'en distingue pourtant très souvent, notamment chez les gentrificateurs marginaux : ils ont fait des études plus longues dans des filières différentes, ils travaillent plus souvent que leurs parents dans les domaines de l'art, de la culture et de l'information, ils sont plus souvent en contrats à la pige, indépendants ou en free lance que leurs parents, ils ont des parcours professionnels beaucoup moins stables que leurs parents. Ces caractéristiques socioprofessionnelles s'accompagnent de ressources et de modes de vie très différents : nos enquêtés n'ont pas nécessairement des revenus économiques supérieurs à leurs parents, mais disposent presque toujours de capitaux culturels plus élevés. Concrètement, on peut illustrer ce processus par quelques exemples de ces différenciations qualitatives : Frédéric, fils de notaire et de clerc de notaire qui devient critique de cinéma, puis scénariste ; Boris, fils de contrôleur des impôts et de gestionnaire de portefeuilles en assurance devenant styliste en free lance, Vincent ; fils de cadre supérieur du privé et d'institutrice devenant designer indépendant (et chef de sa propre entreprise par la même occasion) ; Rémy, fils d'employés devenant professeur d'arts plastiques, doctorant en histoire de l'art et critique d'art ; John, fils de cadre de la finance et de professeure devenant attaché de presse dans une maison de couture.

Ce résultat ne signifie pas seulement que nos enquêtés exercent des métiers différents de leurs parents, affirmation n'ayant pas beaucoup d'intérêt puisqu'elle est valable pour la plus grande majorité de la population quels que soient ses caractéristiques sociales, ses origines et son métier. Il introduit des différenciations sociales plus caractéristiques entre parents et destinées des enfants : capital culturel plus élevé, instabilité et mobilité professionnelles plus grandes, prévalence de certains secteurs d'emploi et univers sociaux (journalisme et information, art et culture, communication et nouveaux services). Ces différences sont d'une part objectives, et d'autre part ressenties comme telles par les enquêtés. Elles sont d'abord marquées, chez certains enquêtés par le sentiment précoce d'une spécificité identitaire accompagnant l'émergence de leur homosexualité. Comme chez les enquêtés issus de milieux populaires, on trouve ici des récits et des descriptions de l'enfance et de l'adolescence introduisant l'homosexualité comme vecteur de l'écart entre parents et enfants. Quelle qu'en soit la portée, certains passages d'entretien manifestent à nouveau cette représentation précoce de sa différence et laissent entrevoir son caractère parfois structurant. Frédéric raconte par exemple une « *scène fondatrice* » aux implications directement spatiales :

**« Alors, scène fondatrice, quand j'avais 10 ans, j'avais un cousin qui bossait au Guide du routard, qui habitait dans le Marais. On était venu le voir un week-end à Paris et il nous avait fait la visite du Marais et on était passé devant le Central, qui est le plus vieux bar pédé de Paris et j'me souviens que mon cousin avait dit à mes parents, bon, ben je sais plus comment il avait formulé ça mais il avait dû dire « ah ben là c'est un bar d'homosexuels » et y avait des espèces de vitres fumées, tu voyais que les têtes qui dépassaient et j'avais l'impression qu'il parlait à moi parce que je savais déjà que j'étais pédé, donc je me sentais à poil complètement et en même temps ça m'avait super intrigué, et je me suis dis, bon**

<sup>58</sup> C'est-à-dire en se tenant à une comparaison des niveaux de diplômes, des PCS et des niveaux de revenus entre les enquêtés et leurs parents.



***ben un jour, j'veais essayer de me démerder pour venir là et voir ce qui se passe. Tout ça pour dire que c'était implanté dans ma tête, c'était un quartier pédé et ça fait forcément envie, ça me faisait envie et en même temps ça faisait un peu peur aussi, ces mecs derrière les verres fumés, bon j'étais petit aussi » (Frédéric, 39 ans, critique de cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)***

Quel que soit le milieu social d'origine, il existe cette idée que l'on s'est senti différent très tôt et que l'on a vécu une forme de spécificité homosexuelle qui aurait eu des conséquences et des effets non négligeables sur le déroulement de son parcours.

Dans certains milieux favorisés, on constate que l'homosexualité et son vécu introduisent des différenciations et des prises de distance à l'égard du milieu familial, très proches de celles observées dans les milieux populaires. C'est le cas des milieux les plus bourgeois et les plus conservateurs, bien souvent hostiles, eux aussi, à l'homosexualité. Cette hostilité, commune aux milieux populaires et aux milieux bourgeois, peut renvoyer à des fantasmes, des suppositions et des anticipations de la part des enquêtés ou à des expériences concrètes et réelles de rejet. C'est ce qui permet de rapprocher les enquêtés en fuite de milieux populaires des enquêtés en fuite de milieux conservateurs et catholiques par exemple, notamment dans le cas de Mathieu. Issu d'une famille bourgeoise de Lille, Mathieu est un lycéen brillant qui obtient son baccalauréat dans un lycée privée catholique de Lille. Il vit alors dans le grand appartement familial du centre de Lille et envisage de poursuivre ses études en droit ou en économie à Paris. Ses parents l'encouragent à rester à Lille mais Mathieu finit par les convaincre et s'installe à Paris pour ses études avant de partir à Montréal pour s'engager dans une thèse de sciences politiques, qu'il achève au moment de l'entretien. Il s'est d'abord installé avec son compagnon dans le Village, puis sur le Plateau Mont-Royal. Le parcours scolaire de Mathieu s'apparente à une prise de distance croissante avec le lieu des origines et surtout avec l'influence d'origines familiales pesantes. L'« océan » géographique permet de maintenir une distance sociale supportable et d'être homosexuel ailleurs :

***« Eux, je pense qu'ils voulaient que je reste chez eux, ça leur convenait bien, bon en plus on avait des relations un peu tendues à l'époque hein, c'est vraiment la bourgeoisie, la bonne famille bien bourgeoise [...] Mais, ici, je me sens libre oui, je me sens loin de la France. Faut dire que j'ai mis du temps à être bien avec tout ça, avec le fait d'être...homosexuel, mais ici c'est plus simple, je me pose pas la question de mes parents, la distance ça permet d'oublier un peu. Je crois que c'est pour ça aussi que je voulais venir ici, j'aurai pu faire une thèse en France hein, mais j'avais envie de faire ma thèse à Montréal [...] C'est un peu progressif je crois, mais Paris ça devait pas être assez loin, Montréal bon au moins, y a un océan entre eux et moi (rires) » (Mathieu, 28 ans, doctorant et assistant de recherche en sciences politiques, en couple cohabitant, locataire, Village, puis Plateau-Mont Royal)***

Dans ce cas, les études et leur déroulement viennent installer une distance géographique et sociale qui éloignent des origines et pesanteurs familiales. L'homosexualité constitue alors un motif venant renforcer le désir ou le besoin de cette distance lorsqu'elle se déploie dans des univers familiaux qui la disqualifient. Là encore, les écrits de Pollak résonnent avec ce type de parcours, lorsqu'il s'intéresse aux gays issus de milieux favorisés, où la prise de distance avec les origines a des effets proches de ceux déjà évoqués dans le cas des origines populaires :

**« En haut de la hiérarchie sociale, on assiste au phénomène inverse. L'homosexualité semble plutôt freiner le carriérisme. Forcés de réconcilier leur préférence homosexuelle avec une vie sociale d'une grande visibilité difficilement conciliable avec la marginalité sexuelle, et compte tenu du risque de chantages ou de la nécessité d'accepter un mariage de convenance, les fils de grands bourgeois préfèrent souvent s'orienter vers des carrières intellectuelles et artistiques plutôt que vers les affaires et la politique. Ils se contentent souvent d'un peu moins que ce qu'ils auraient pu espérer atteindre vu leurs origines sociales. » (Pollak, 1982, p.191)**

Ce passage éclaire les quelques cas de fils de grands bourgeois ayant effectivement choisi des parcours plus artistiques, culturels ou intellectuels que « bourgeois ». En revanche, le contexte a sans doute évolué depuis 1982 et les origines sociales de nombreux enquêtés ne sont pas du type « grande bourgeoisie » : le déclassement souligné par Pollak n'est donc pas aussi visible dans notre corpus. Pour la plupart des enquêtés issus d'origines moyennes et favorisées, la mobilité inter-générationnelle prend des formes très variables et apparaît moins claire. Elle peut correspondre à de légers déclassements, à des ascensions sociales ou des reproductions à l'équivalent de la position des parents.

Si, globalement, il y a donc peu de transfuges de classe ici, il existe des mécanismes de différenciation sociale plus fins remettant en cause l'idée de stabilité inter-générationnelle. Ces « petits déplacements » (Lahire, 2004) sont observables par plusieurs indicateurs : parcours scolaire et diplôme, statut et secteur professionnel, type de métiers et représentations associées. Devenir designer indépendant, styliste ou comédien lorsque ses parents étaient des fonctionnaires, des cadres moyens du public ou des enseignants ne passe pas forcément pour de l'ascension sociale mais traduit néanmoins un changement d'univers socioprofessionnel, de type d'activité et de statut social indéniable. Or, on retrouve souvent ce genre de configurations chez nos enquêtés issus de milieux sociaux moyens ou supérieurs. Les formations et les parcours scolaires sont davantage marqués par les sciences humaines, la communication et l'écrit que celles des parents. Les statuts sont volontiers plus souvent indépendants que salariés, ils changent aussi davantage en cours de trajectoires que ceux des parents. Les secteurs d'activité et d'emploi sont plus souvent tertiaires qu'industriels ou techniques. Les types de métiers sont, plus souvent que ceux des parents, associés à des tâches intellectuelles, créatives, organisationnelles et de services aux personnes que techniques, gestionnaires et productives. Ces tendances sont valables y compris lorsqu'un enfant de cadre devient cadre et les différenciations qualitatives que l'on observe ressemblent beaucoup à « cet écart qui pousse les homosexuels à être, par exemple, journalistes dans le domaine culturel plutôt qu'économique ou avocats spécialisés dans le droit d'auteur plutôt que dans le droit des affaires » (Eribon, 1999, p.54-55). Ainsi, Rémy est professeur...d'arts plastiques, John est attaché de presse dans...une maison de mode, Frédéric et Pierre sont journalistes...critiques de cinéma aux Inrockuptibles et à Télérama, Gaël est vendeur dans...une librairie, Karim dans un magasin de...meubles et décoration. Sur ce point, le raisonnement sociologique est à nouveau à l'épreuve : comment interpréter ces orientations scolaires et professionnelles tout en ne réduisant pas le fait d'être homosexuel à une donnée innée ou un attribut figé de l'identité individuelle ? En réécouter les entretiens, on comprend que ce n'est pas le fait d'être homosexuel en soi qui explique un don ou une appétence particulière pour tel ou tel domaine. C'est plutôt la manière avec laquelle l'homosexualité apparaît, est vécue et prend place dans un contexte socio-culturel qui peut infléchir des manières de se positionner à l'égard de l'univers familial. De fait, il

existe certaines corrélations entre le sentiment psychologique d'une différence personnelle et les processus de différenciation sociale par les études et l'activité professionnelle.

Dans certains cas, ce sentiment de la différence est précoce et intense. Il peut générer des tensions intra-familiales, y compris dans des milieux sociaux favorisés, et venir participer, accentuer et catalyser des aspirations scolaires, professionnelles et culturelles, comme dans le cas de Mathieu. Dans d'autres cas, l'identification de soi comme homosexuel peut être moins précoce et surtout moins structurante dans un parcours. Elle occupe une place nettement moindre dans l'articulation entre origines familiales et parcours socioprofessionnel. C'est le cas dans plusieurs familles de classes moyennes ou supérieures où le désir de fuite des enquêtés et le besoin de rompre avec la famille et ses univers culturels sont nettement moins prononcés. On peut y voir un effet des socialisations familiales et culturelles : grandir avec des parents enseignants ou très diplômés rend plus probable l'acceptation dans la famille de l'idée-même d'homosexualité et visiblement moins nécessaire l'idée de rupture avec les origines pour la vivre. Parallèlement, le fait de faire des études supérieures est également moins original dans ce type de milieux et amoindrit aussi le rôle du facteur « homosexuel » dans l'analyse et la compréhension des parcours. Chez John, par exemple, l'ensemble de la fratrie a fait des études, les parents sont très diplômés, la mère enseigne à l'Université et l'entretien révèle plutôt un rapport aux études typiques de ce genre de milieu social qu'une volonté d'affirmer une identité homosexuelle singulière par un parcours spécifique au regard des origines. La spécificité vient plutôt plus tard, par l'insertion professionnelle progressive dans le milieu de la mode, après des études de marketing et communication plutôt « classique » pour un gay irlandais issu des catégories supérieures.

Pour décrire les mobilités inter-générationnelles des gays issus de milieux moyens et favorisés, on parlera d'une configuration « stabilité et différenciations » : si les enquêtés retrouvent globalement des positions sociales hiérarchiquement équivalentes à leurs parents au regard des structures sociales dans leur ensemble, une bonne part d'entre eux se différencient de leurs milieux d'origine. Sur cette différenciation, on retiendra trois éléments. Elle est d'abord plus ou moins forte selon les configurations familiales. Elle se traduit ensuite par des indicateurs plus fins que le changement de catégorie socioprofessionnelle. Enfin, elle a des ressorts plus ou moins liés à l'orientation sexuelle homosexuelle des enquêtés : dans certains cas, le fait d'être gay vient nourrir les mécanismes de différenciations sociales vis-à-vis des origines, dans d'autres cas, l'effet de la variable « gay » n'apparaît pas clairement.

La mobilité inter-générationnelle de nos enquêtés se caractérise ainsi par deux configurations principales : l'ascension sociale des gays issus de milieux populaires et la stabilité et différenciation des gays issus des catégories moyennes et supérieures. Ce double mouvement a tendance à concentrer les gays dans des groupes socioprofessionnels singuliers.

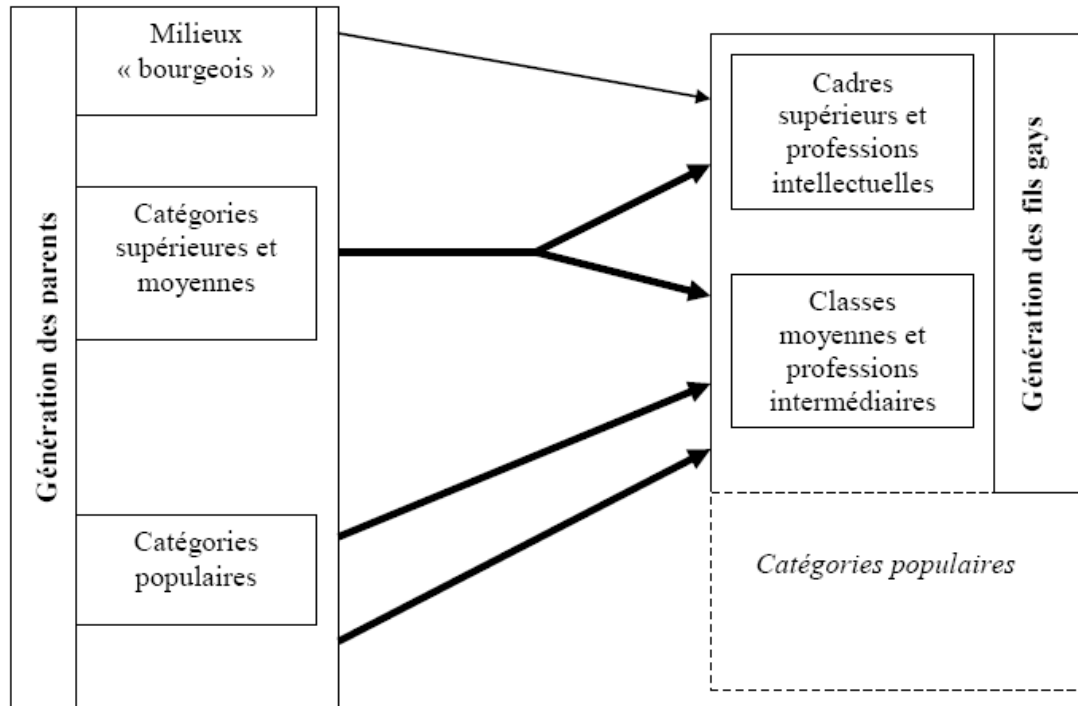


Figure 8 : Le processus de concentration socioprofessionnelle des gays.

L'examen des parcours sociaux des enquêtés permet de mieux comprendre pourquoi ils viennent d'où ils viennent et évoluent dans de tels univers sociaux, avec en filigrane, l'idée d'un « modèle gay » de mobilité inter-générationnelle :

**« En somme, la concentration d'homosexuels dans certaines catégories socioprofessionnelles n'a rien à voir avec la mythologie de la sensibilité naturelle, des dons artistiques innés, d'une espèce d'intelligence ou de brillant particuliers. C'est la logique sociale et la logique du milieu qui fabriquent cet empiètement des stratégies sexuelles sur la carrière professionnelle. Et la sensibilité spécifiquement homosexuelle reflète tout d'abord une lucidité provenant de ce jeu permanent de rôles, de cette distanciation par rapport à soi en réponse à une exclusion toujours ressentie, mais jamais prononcée. » (Pollak, 1982, p.191)**

Les processus évoqués par Pollak sont décisifs dans notre recherche. D'une part, les groupes socioprofessionnels évoqués comme lieux de concentration des gays ne sont

pas anodins : « les métiers de service », « les métiers qui demandent des déplacements fréquents », « les professions qui valorisent la maîtrise du jeu social et des capacités diplomatiques », « les carrières artistiques et intellectuelles » ne sont-ils pas largement ceux de nos enquêtés ? Plus encore, la « nouvelle petite bourgeoisie » évoquée par Pollak en 1982 ressemble beaucoup à la catégorie des gentrificateurs aujourd'hui mobilisée en sociologie, apparaissant ainsi comme groupe d'accueil privilégié et dominant de gays en provenance d'origines sociales diverses. Rappelons que les 52 individus interrogés ne constituent pas un échantillon représentatif des gays dans leur ensemble : les processus décrits sont valables et pertinents pour ce type de population, même s'ils nous disent aussi un certain nombre de choses sur les parcours sociaux homosexuels dans leur ensemble. D'autre part, il y aurait bien des spécificités homosexuelles à l'origine de ces regroupements et concentrations. Chez nos enquêtés, l'engagement dans les études et les débuts de parcours illustrent ces spécificités. Ce qui se joue dans l'acquisition de ressources scolaires et culturelles renvoie aussi aux possibilités concrètes de vivre son homosexualité dans certains environnements plus propices. C'est très net dans le cas des enquêtés quittant un milieu familial populaire ou plutôt conservateur : les hauts niveaux de diplôme obtenus et les choix d'orientation effectués ne sont pas sans lien avec leurs parcours d'homosexuels. Pour ce qui concerne les gays issus de milieux plus favorisés ou moins hostiles à l'homosexualité, les choses sont moins claires, on l'a vu. Les différenciations inter-générationnelles se construisent sur des ressorts plus fins et le fait d'être gay a des effets plus ou moins marqués dans ces processus de différenciations.

Les engagements artistiques et culturels constituent l'un des processus les plus visibles dans notre corpus. Ce résultat renvoie à la question posée par Didier Eribon : « comment se produit cette corrélation, que Proust attribuait à une anomalie de la nature, entre des dispositions sexuelles et des dispositions intellectuelles ou artistiques ? » (Eribon, 1999, p.57). Nous n'avons pas réellement les moyens empiriques d'y répondre mais plusieurs hypothèses existent. La première, chère à Eribon, fait de ces engagements professionnels des voies de résistance à un ordre socio-sexuel incarné par la famille. Le sentiment de la différence accompagnerait une perception, plus ou moins consciente, de son statut minoritaire et assujéti que la culture, les métiers intellectuels et artistiques permettraient de dépasser ou de contrer. « Comme si l'assujétissement faisait naître dans son processus-même la volonté, déjà là avant toute décision consciente, d'y résister, d'y échapper. De se choisir soi-même. » (Eribon, 1999, p.57). Cette analyse suggestive trouve peu d'écho empirique : dans les milieux moyens et favorisés, on trouve peu de traces d'un sentiment d'assujétissement et la culture, comme les arts, ne s'opposent pas fondamentalement aux valeurs familiales. Une autre hypothèse porte sur l'articulation entre famille, genre et activités. Les études littéraires et de sciences humaines, comme les professions artistiques, intellectuelles et culturelles, sont plutôt statistiquement et symboliquement associées à des activités et des domaines « féminins ». Les enquêtés ont souvent grandi dans des familles où l'hétérosexualité et le modèle conjugal exclusif étaient dominants et reposaient sur des images traditionnelles de la masculinité, y compris chez les catégories moyennes et supérieures. Le sentiment de différence présent chez de nombreux enquêtés à l'adolescence a pu se traduire par une remise en cause, pour soi, de ces images de la masculinité. Ces enquêtés ne se sont pas volontairement et délibérément tournés vers des activités parce qu'ils s'identifiaient à des pôles plus féminins. On peut plutôt penser qu'ils ne s'identifiaient pas au modèle familial du masculin et qu'ils trouvaient dans les domaines évoqués un autre modèle de la masculinité, une alternative possible dans la construction de leur identité sociale. Enfin, l'effet des représentations dominantes constitue une hypothèse intéressante. L'idée qu'il y a beaucoup de gays dans le théâtre,

la danse, la mode, le design ou le journalisme favorise chez certains l'engagement dans ces univers professionnels. Dans les entretiens, ces représentations dominantes sont d'une part, partagées par les enquêtés, d'autre part étayées par le parcours et les expériences des enquêtés : ils rencontrent beaucoup d'autres gays dans leur travail et leurs images des « métiers homosexuels » vient se renforcer ainsi. Plus largement, on retrouve ce type de processus dans d'autres types de métiers qui d'une part renvoient aux typologies déjà évoquées (Pollak, 1982) et d'autre part se caractérisent par des activités de service, d'information, de création et de relations publiques, typiques de la gentrification. Ainsi, Frédéric affirme travailler dans des « *repaires de pédés* » (les Inrockuptibles, les critiques de cinéma) tandis que John avoue que la mode l'a « *attiré pour ça* », parce que « *dans la mode, tous les mecs sont pédés* » :

**« Mais c'est tous des pédés ! Evidemment dans la mode, tous les mecs sont pédés, à la limite, le mec qui est pas pédé, c'est...bizarre en fait. C'est pas qu'une image hein, cette image elle est vraie, oui, bien sûr ! [...] Non, ça me dérange pas du tout, au contraire, c'est plutôt mieux aussi, quand tu arrives tu te poses même pas la question, moi ça m'a attiré aussi pour ça, parce que je savais que je serais pas jugé, que les gens trouveraient ça normal » (John, 26 ans, attaché de presse dans la mode, célibataire, co-locataire, Marais)**

Quelles que soient les raisons fondatrices que l'on retient, la corrélation rappelée par Eribon traverse bien notre corpus d'entretiens, surtout pour les gays issus de milieux moyens et favorisés. Elle constitue un des leviers de différenciation de ces gays vis-à-vis de leurs milieux d'origine et renvoie, en partie au moins, à la manière de vivre une forme de différence. L'analyse de la mobilité inter-générationnelle des enquêtés fournit ainsi plusieurs résultats importants de la sociologie des gaytrifieurs. Par ascension sociale et par différenciations sociales plus fines, la sociologie des gays interrogés se distingue de celles de leurs parents et se concentrent dans les couches moyennes et favorisées, voire dans certaines composantes de ces catégories. Ces changements inter-générationnels ne peuvent se réduire au seul effet propre de la variable « gay » tant les parcours sont variés et complexes. Néanmoins, cette différence identitaire produit certains effets d'accentuation plus ou moins intenses selon les milieux d'origine et les manières de la vivre : il existe bien des traces de l'homosexualité dans ces parcours socioprofessionnels.

### **1.3. « Bougeotte » et « aventure » : instabilité et autonomie des trajectoires.**

La mobilité sociale des enquêtés ne se réduit pas à la mesure des écarts entre origines et positions acquises. Une autre composante des trajectoires nous intéresse, la composante intra-générationnelle. C'est surtout du point de vue empirique que les entretiens nous incitent à mettre en relief un aspect décisif et récurrent des parcours observés, à savoir leur forte instabilité et leur caractère hyper mobile. En entretien, les différents volets thématiques permettaient d'aborder plusieurs facettes des trajectoires : les difficultés des enquêtés eux-mêmes et de l'enquêteur dans la reconstruction des parcours ne sont pas uniquement liées à de tels exercices de mémoire. Elles renvoient aussi à des parcours complexes et souvent instables, marqués par une propension très élevée aux changements, aux bifurcations et aux ruptures. À l'image des analyses exploratoires conduites en Master 2 (Giraud, 2005), nos enquêtés se révèlent ainsi très mobiles qu'il s'agisse de changements professionnels, de mobilités géographiques ou de bifurcations familiales et conjugales. Ces mobilités cumulées et conjuguées traduisent des capacités et des dispositions sociologiques intenses au changement, voire au « renouveau de soi ». Cet élément imprègne les parcours sociaux et biographiques d'une grande autonomie, là est le point central de l'analyse. Nos enquêtés

sont gays et cela colore leurs parcours d'une indépendance accrue, dans l'ensemble des dimensions de leur vie, « source presque inépuisable d'énergie transformatrice » (Kofosky Sedgwick, 1993).

Du point de vue professionnel d'abord, la mobilité des enquêtés prend des formes variées : changements nombreux d'emplois et de type de travail, changements d'employeurs et de lieux de travail, changements de postes et d'activités. Cette mobilité est observable à deux niveaux : la multi-activité et les instabilités de court-terme d'une part, la mobilité à plus long-terme à l'échelle des trajectoires d'autre part.

L'instabilité professionnelle apparaît dans la description du travail et des activités quotidiennes au moment de l'entretien. C'est souvent le cas avant 35 ans, pour les gentrifieurs marginaux, cela affecte aussi d'autres types de profil. Ce rapport au travail est marqué par l'instabilité, l'aléatoire et la débrouille : il renvoie souvent à une période du cycle de vie marquée par les changements rapides de professions et de lieux de vie mais aussi à des conceptions singulières du travail. Chez les gentrifieurs classiques et marginaux du corpus, notamment, le travail n'a pas réellement de valeur en soi. On peut ainsi accepter « *des boulots alimentaires* » laissant du temps et de la disponibilité pour d'autres choses : les sorties, la culture, les amis. On peut également accepter l'aléatoire et l'instable lorsque l'on a l'impression d'avoir choisi un « travail-plaisir ». Chez certains gaytrifieurs de type culturels, cette idée est manifeste : le travail devient une activité incertaine financièrement mais que l'on mène par goût ou par intérêt. C'est le cas pendant plusieurs années avant leur reconnaissance des designers Vincent et Tony, c'est aussi le cas des activités de DJ de Stéphane, du stylisme en free lance pour Boris.

L'incertitude et l'aléatoire ne sont pas seulement liés à la jeunesse et tendent à se prolonger aussi chez des enquêtés dont le travail n'est ni régulier, ni défini précisément une bonne fois pour toutes. La nature même des activités exercées peut être à l'origine de l'instabilité : c'est le cas des comédiens, journalistes, des gens travaillant en free lance ou sur des missions ponctuelles. Pour Boris, l'alternance des grosses périodes de travail et des périodes creuses a des effets économiques importants mais aussi des effets sociaux décisifs en introduisant le travail comme incertitude fondamentale imprégnant les autres dimensions de son parcours, notamment géographique. Dans le cas d'Emmanuel, les castings, projets, refus et acceptations rythment aussi la vie de comédien : il peut être effectivement très occupé pendant quelques semaines, puis avoir le sentiment de « *ne rien faire* » pendant plusieurs mois. Chez Frédéric, le travail rime plutôt avec la multi-activité et la variété des occupations entre, d'une part, un emploi fixe de critique de cinéma depuis une dizaine d'années et qui tend à être abandonné et, d'autre part, les activités de scénariste et de rédacteur d'émissions de télévisions, qui tendent à se substituer au métier principal. À d'autres niveaux, Philippe connaît aussi ces séquences alternées en tant que consultant financier indépendant tandis que Silvio ajuste son emploi du temps entre la coiffure à domicile et l'emploi de serveur dans un bar gay du Village. La multi-activité et la nature des activités exercées accentue les formes d'instabilité socioprofessionnelle à court terme.

En parallèle, à plus long terme, les parcours professionnels sont eux aussi marqués par l'instabilité lorsqu'on envisage la succession des différentes occupations des enquêtés. Dans le cas de Yann, 48 ans, cette instabilité se traduit par des changements d'emplois et d'activité en cours de carrière situés dans des activités rémunératrices mais variées, ces changements n'étant pas sans lien avec l'évolution de sa vie personnelle, comme par exemple le projet de s'installer à Miami pour ouvrir un « *bed and breakfast* », parenthèse professionnelle et personnelle de 5 ans ouverte à l'âge de 40 ans :

**« J'ai étudié en psychoéducation, je suis psycho éducateur, j'ai travaillé pendant une quinzaine d'années auprès de jeunes en difficulté, en particulier les jeunes autistes, mais en 1986, j'ai décidé de changer de carrière parce que c'était un travail difficile et j'en avais comme marre un peu. J'ai pris une pause, je suis allé suivre un cours d'agent de voyage, parce que je voulais plus faire de relation d'aide, j'ai travaillé quelques temps là dedans, mais pas longtemps parce que c'était vraiment pas payant à ce moment-là. J'ai eu un poste pour la ville de Montréal en travail social pour mettre en place des programmes d'aide financière avec les démunis et je travaille là depuis 89, mais avec une coupure encore ! En 2000, en fait je suis parti à Miami avec mon chum, j'ai pris un congé sans solde de mon employeur ici, j'avais le droit à deux ans, on a trouvé la maison, oui parce qu'on avait un rêve, c'était d'ouvrir un bed and breakfast. On a acheté la maison, j'ai rénové, j'ai décoré, j'ai refait les peintures, tout ça, c'était mon travail parce que mon conjoint travaillait dans un hôpital, il avait un très bon poste là, puis on s'est mis à rouler comme ça, moi je gérais le bed and breakfast. Au bout de deux ans j'ai dû décider et j'ai pris la décision de démissionner à ce moment-là, et trois ans plus tard en fait ils m'ont rappelé pour que j'viennne donner un coup de main et à ce moment-là, j'suis revenu quelques mois, fait qu'on a mis quelques mois le commerce en vacances, on a gardé la maison, je suis venu ici, mais pendant que j'étais ici mon conjoint a rencontré quelqu'un d'autre là-bas, ce qui a mis fin à notre relation et donc on a vendu la maison, et moi je suis pas retourné, mais là j'ai plus le même poste parce que je fais plus de la communication maintenant pour expliquer nos programmes d'aide aux travailleurs sociaux des hôpitaux, des centres hébergement, donc c'est plus de l'information, de la communication, c'est pour le même employeur mais j'ai changé d'activité encore » (Yann, 48 ans, cadre responsable communication, couple cohabitant, propriétaire, Village)**

Les ruptures du type « Miami » apparaissent dans de nombreux entretiens. Des parcours plus atypiques et plus mouvementés encore existent dans notre corpus, y compris pour les plus âgés qui n'ont pas forcément eu les parcours les plus rectilignes. Au moment de l'entretien, Raymond vient de prendre sa retraite à 62 ans : il a commencé à travailler à 17 ans comme employé de la Banque de Montréal et a terminé sa carrière comme employé d'une compagnie d'assurances. Entre temps, il a été serveur, puis cuisinier dans plusieurs restaurants de Montréal, puis pâtissier, gérant d'un magasin de matériel médical, libraire, puis a ouvert sa propre librairie, transformée ensuite en dépanneur, puis en salle de jeux. Il est devenu ensuite successivement employé d'une société de messageries, du *Drugstore* du Village, d'un restaurant du quartier, et enfin, d'une société d'assurances. De même Michel, retraité de 62 ans, a connu de multiples emplois de service : employé d'une manufacture de manteaux, puis de la sécurité et de l'accueil dans l'hôtellerie, serveur dans des restaurants et dans un bar gay, réceptionniste d'un camping gay, employé dans différentes sociétés ensuite. Les mobilités et instabilités professionnelles sont ainsi globalement prononcées mais inégalement. Elles le sont plus souvent en début de parcours, plus souvent chez les gentrificateurs classiques et marginaux que chez les plus fortunés, et plus fortes pour les québécois que pour les parisiens. Sur ce dernier point, plusieurs gays du Village ont « eu des affaires » pendant un temps, ont « fait plusieurs business » ou se sont plus brutalement reconvertis professionnellement.



Ces instabilités accompagnent des mobilités géographiques et résidentielles importantes, mesurables par le nombre de déménagements, y compris à l'intérieur d'une même ville ou d'un même quartier. La mobilité résidentielle et géographique de nos enquêtés est liée pour partie à leurs propriétés sociologiques : niveau de diplôme élevé, taille du ménage réduite à une ou deux personnes, niveau de revenu supérieur à la moyenne (Debrand, Taffin, 2005). La mise en couple et l'avancée en âge semblent réduire ces mobilités, comme pour l'ensemble de la population. Plusieurs enquêtés ont des trajectoires géographiques et résidentielles relativement classiques orientées par les études, les contraintes professionnelles et sanctionnées par des étapes de cycle de vie « classiques » au regard des origines sociales. Le tableau 2 le montre, dans le cas de Frédéric, fils de notaires, devenu journaliste et critique de cinéma et propriétaire d'un deux pièces, rue Rambuteau, dans le Marais, depuis 2002.

Tableau 24 : Un exemple de parcours résidentiel, Frédéric (39 ans, Marais).

Logement	Dates	Ville	Type	Statut	Informations
1	1969-1987	Petit village, Haute-Saône	Maison familiale	Hébergé	Parents propriétaires, 1 frère
2	1987-1991	Dijon	2 pièces	Parents propriétaires	Achat des parents, vit seul
3	1991-1993	Lille	Studio	Locataire	Ecole de journalisme
4	1994-1995	Paris 8 <sup>ème</sup> Ecole Militaire	Chambre de bonne	Locataire	Service militaire
5	1995-2000	Paris 1er, rue de Rivoli	2 pièces	Locataire	Couple non cohabitant
6	2000-2008	Paris Marais	2 Pièces	Propriétaire	Rue Rambuteau + Travaux

Très souvent, ce parcours « habituel » est affecté par des déménagements et des déplacements plus nombreux, plus spectaculaires et plus inattendus, qui introduisent de l'instabilité dans les parcours reconstitués. Ces mobilités géographiques accompagnant de près les mobilités professionnelles et affectives intenses amenant à changer d'appartement, de quartier, de ville, de pays. Là encore, les parcours traditionnels sont rompus, y compris pour des individus occupant des emplois stables de cadres, parfois amenés à « *tout recommencer* » ou revenir « *à la case départ* ». Le parcours de Renaud a retenu l'attention car il comporte l'ensemble des facettes de cette capacité aux déplacements géographiques et résidentiels. L'entretien a lieu à un moment où ce jeune cadre supérieur « *fait le point* » sur sa vie, son parcours professionnel et personnel. Son récit est mouvementé et révélateur de certaines logiques récurrentes chez les enquêtés : nombre élevé de séquences résidentielles, formes transitoires de multi-résidence, ruptures brutales, lien entre relations affectives, logement et travail. La longueur de l'extrait<sup>59</sup> vise à rendre sensible l'aspect quasiment chaotique de l'instabilité résidentielle, à seulement 34 ans. Tout commence, déjà, par des expériences de « *navette* » dès l'adolescence et au début des études supérieures à Poitiers, puis à Bordeaux :

**« J'ai vécu à Rochefort, en Charente, 30 000 habitants, dans un quartier un peu mort, c'était la maison familiale sans grand intérêt. J'ai vécu là jusqu'à l'âge de**

<sup>59</sup> Les extraits commentés sont donc tirés de l'entretien avec Renaud, 34 ans, cadre responsable logistique, célibataire, locataire, rue du Trésor, dans le Marais.

**15 ans avec mes parents, ensuite eux ils ont acheté une maison au bord de la mer, et pendant un moment, pendant 3 ans, je faisais la navette entre les deux, j'allais au lycée donc j'étais souvent seul la semaine et je les retrouvais le week-end. Mais la maison de Rochefort était pas conçue pour l'hiver en fait, c'était très mal chauffé donc, moi j'avais 18 ans, ils ont revendu Rochefort pour faire construire une autre maison au même endroit presque, près de la mer, mais là ils se sont installés vraiment et c'est là qu'ils vivent encore » (Renaud, 34 ans, cadre responsable logistique, célibataire, locataire, Marais) « A 18 ans, après le bac, je suis parti à Poitiers pour faire une classe prépa, alors là, j'ai commencé par vivre dans une chambre dans un foyer de jeunes travailleurs, mais bon là c'était horrible, j'ai craqué, la prépa c'était très dur tu sais, finalement mes parents ont trouvé une petite chambre dans une résidence étudiante, un truc tout simple, assez petit mais c'était déjà mieux. Mais j'aimais pas trop non plus en fait, mais comme je rentrais tous les week-ends ça allait, c'était suffisant ! » « Après la prépa [deux ans en classe préparatoire commerciale], je me suis inscrit en IUT à Bordeaux, parce que mon frère habitait à Bordeaux. C'était à Talence plus exactement, donc là j'avais un petit appartement en face de la fac, dans une résidence privée, c'était pratique et c'était pas mal foutu, et le week-end j'allais souvent chez mon frère qui avait une maison avec un jardin. Je faisais encore un peu la navette en fait ! »**

Jusqu'ici rien de très atypique, hormis les années de lycée où Renaud habite souvent seul en semaine dans une maison pour investir une autre maison, celle où habite les parents, le week-end. Les expériences de vie à plusieurs endroits au même moment font écho à des configurations identiques dans le cadre conjugal par la suite. Les choses commencent à bouger davantage au moment où Renaud quitte Talence pour rejoindre le centre-ville de Bordeaux. La « bougeotte » et les rencontres commencent à orienter le parcours résidentiel :

**« J'en ai eu marre rapidement, et puis j'en ai eu marre aussi parce que c'était éloigné du centre, et donc à ce moment-là aussi j'avais pas une vie gay très active. Puis j'en avais marre aussi d'être dépendant de mes parents financièrement, donc j'ai décidé que j'allais commencer à travailler, plus grand dans le centre de Bordeaux, dans le quartier étudiant, là j'ai trouvé un appart cool, plein centre, vraiment bien et... j'ai rencontré quelqu'un à ce moment-là, et au bout d'une semaine, en fait, on a commencé à vivre ensemble presque, on avait deux appartements, lui c'était encore plus dans le centre, donc on faisait le week-end chez lui, et la semaine souvent chez moi, on avait les deux clés. Donc là je suis resté comme ça jusqu'en 1997, oui je devais avoir 23 ans oui c'est ça. »**  
**« Ensuite, je suis parti en Allemagne, on avait décidé de faire une pause dans la relation en fait, et là, surtout, je voulais vivre à la dure, je trouvais que, pour un étudiant, j'étais plutôt pas mal loti, le rythme à la fac, après la prépa, c'était tranquille, donc je trouvais que c'était un peu cool, donc j voulais changer, vivre un peu à la dure avec l'esprit de communauté, je suis parti en Erasmus, et je suis allé à la fac à Dresde, et donc c'était la vie de communauté, on partageait une chambre à 3, les sanitaires en commun à l'étage et ça m'a un peu endurci disons. »**  
**« Au bout d'un an, je suis revenu, et finalement je me suis remis avec mon copain là, et on a pris un appartement ensemble, donc 60 mètres carrés**

**avec mon copain dans le centre de Bordeaux, lui était architecte donc on a tout refait, c'était très grand mais très froid, très blanc, tout était blanc ! J'aimais bien le côté minimaliste mais c'était pas très accueillant, mais comme lui était architecte j'avais pas trop mon mot à dire, voilà donc là on reste presque 3 ans oui, on s'est séparé trois ans après, en 2001, mais moi je suis resté un peu dans l'appartement. »**

La « bougeotte » et les rencontres continuent ensuite à marquer le parcours résidentiel de Renaud : le compagnon américano-japonais, puis le compagnon américain et les solutions plus ou moins provisoires qui vont avec renforcent encore l'instabilité professionnelle, géographique et résidentielle :

**« Finalement, ça faisait 5 ou 6 ans que j'avais pas vécu seul, donc là je me suis retrouvé seul dans un appartement mais comme je savais pas ce que j'allais faire, j'avais un peu la bougeotte, j'avais rencontré quelqu'un à l'étranger mais je savais pas trop et je savais que j'avais la bougeotte, j'allais pas rester là, donc j'ai pris un mini T2 tout petit et c'était un mini refuge, j'étais assez isolé, ça correspondait à un moment de ma vie où je me remettait bien en question, j'avais besoin de...faire le point donc c'était vraiment un refuge quoi, confortable mais qui demandait pas trop de maintenance, j'y suis resté un an. Et après j'ai rencontré quelqu'un à nouveau et cette fois-ci, lui était américano-japonais, il travaillait à Rennes, c'était la fin de son contrat, c'était très compliqué, on a trouvé tout un système, on s'est démené. La seule possibilité c'était qu'on soit tous les deux à Paris, donc en deux mois j'ai trouvé du travail à Paris et donc lui était encore à Rennes, je suis resté trois mois chez une amie dans le 9<sup>ème</sup> et puis, par Internet, j'avais trouvé un type qui louait des apparts, donc tout a été pile poil, mon copain était reparti au Japon pour les papiers, mais revenait au bon moment, on a loué un truc qui faisait 40 mètres carrés, dans le 18<sup>ème</sup> à Marx Dormoy, on s'est retrouvé là. »**

Mais l'installation parisienne ne résout pas tout et Renaud se retrouve à habiter dans l'appartement du 18<sup>ème</sup>, à l'hôtel parfois, puis entre celui de son compagnon dans le 11<sup>ème</sup> et le sien, à deux ou seul selon les moments de leur relation :

**« Lui, ça lui plaisait pas du tout le quartier, il était eurasien tout le monde l'appelait chinois, pour un japonais ça n'allait pas du tout. Donc ça a été le bordel, l'appartement était pas complètement fini en plus, donc on passait des nuits à l'hôtel, fin c'était chaotique. Je devais régler ses problèmes de papier, je l'ai beaucoup aidé, puis lui n'en pouvait plus de l'appartement donc je lui ai trouvé un truc dans le 11<sup>ème</sup> et moi j'suis resté à Marx Dormoy, moi j'aimais bien mais j'vivais seul à nouveau et j'avais beaucoup d'amis qui venaient je m'y faisais bien, puis on s'est séparé puis remis ensemble pendant deux mois. Donc là c'était pareil, c'était le week-end chez lui, et puis la semaine chez moi, bon, ça a duré comme ça 3-4 mois »**

Renaud se sépare à nouveau de son compagnon et, très rapidement, en vient, à nouveau à « rencontrer quelqu'un », qui l'amène à « tout laisser » derrière lui:

**« Et puis j'ai à nouveau rencontré quelqu'un, un américain cette fois-ci, lui habitait dans le 11<sup>ème</sup> aussi, et puis ça se passait très bien. On s'est posé la question car lui est reparti un mois aux Etats-Unis, alors moi j'ai craqué je suis allé le rejoindre 15 jours, on a discuté puis il est revenu chez moi finalement, mais j'ai refait un peu l'appartement là, parce que je voulais pas qu'il ait l'impression de vivre « chez moi » en fait. Donc on est resté 8 mois là comme ça, puis lui est reparti aux Etats Unis en Août 2005 et là moi je suis parti un mois après avec lui, j'ai retrouvé quelqu'un pour prendre la suite et j'ai tout laissé, j'ai revendu mes meubles, et tout, je suis parti avec un chèque et un sac c'est tout ! Mon copain a trouvé un appartement dans Los Angeles, juste en dessous du quartier gay d'ailleurs, West Hollywood, c'était pas un choix, mais c'était comme ça. Là on avait un 60 mètres carrés, deux pièces, dans un très bel immeuble, très joli quartier et tout, ça a duré un an, puis on s'est séparé, lui est reparti à San Diego chez son père, il continuait à venir un peu parce qu'il avait des cours, il venait deux nuits par semaine, moi je restais seul dans l'appartement, c'était un peu dur, ça clarifiait pas les choses ! »**

L'expérience américaine prend fin quelques mois plus tard et aboutit au retour en France : une nouvelle rencontre et quelques mois d'hésitations plus tard, Renaud « atterrit » dans un petit appartement, rue du Trésor où il habite au moment de l'entretien et dont le caractère modeste n'est pas sans effet sur l'image de soi, voire même sur sa propre « dignité », apparemment sauvée par le statut du quartier. Le logement actuel est souvent présenté comme un « refuge », qualité déjà présente dans un des logements bordelais du passé et qui accompagne aussi des moments biographiques d'incertitude :

**« Mon boulot c'était dur, mon boss je le supportais plus donc tout ça a fait que j'ai voulu revenir en France, donc je suis revenu au mois d'Octobre...2006 oui, donc j'rentre 10 jours chez mes parents, j'reviens 10 jours ici chez des amis, j'rencontre quelqu'un, donc j'vivais entre la personne que j'avais rencontrée, dans le 4<sup>ème</sup> et le 3<sup>ème</sup> chez des amis et puis en Février, j'ai atterri ici, donc je sais pas si c'est très clair, mais c'est un peu ça » « J'ai 34 ans, j'vis dans 25 metres carrés après tout ce que j'ai vécu c'est un peu dur quand même et en même temps, je garde ma dignité parce que le quartier est sympa, l'appartement est bien, et donc je me dis, voilà, ça correspond peut-être à peu près à ce que je vis en ce moment, une espèce de transition, puis je vis seul aussi donc il faut se laisser le temps et accepter certaines choses, ça permet aussi de faire le point là en ce moment »**

En réalité, le cas de Renaud permet d'identifier les différents aspects des mobilités géographiques et résidentielles que nous retrouvons dans l'ensemble du corpus.

On y observe d'abord une mobilité intense à l'échelle biographique que l'on retrouve dans d'autres trajectoires et qui remet en cause les articulations traditionnelles entre cycle de vie et parcours résidentiel. Dans le cas de Raymond, 62 ans, les séquences résidentielles sont presque innombrables, relativement courtes et ne connaissent pas de ralentissement avec l'âge, hormis depuis son installation dans le Village, il y a cinq ans. Raymond se décrit sur ce mode là, par des « séquences de 3-4 ans », faisant écho à la manière dont Éric se présente :

**« Je fais généralement des séquences de 3 - 4 ans dans un logement, je demeure 3 - 4 ans dans un endroit et puis il faut que je bouge encore [...] Mais ça a toujours été comme ça, je n'ai jamais demeuré très longtemps à un endroit, j'suis comme un grand voyageur, j'ai toujours été un peu aventurier dans ma vie » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village) « Je m'installe rarement en disant je vais rester 20 ans dans un endroit, non ça c'est pas mon style ! » (Éric, 46 ans, cadre financier de banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

À l'image de Renaud, les aventures résidentielles peuvent se déployer à des échelles géographiques variées. Les déménagements se réalisent à l'échelle d'une ville, voire même d'un quartier, mais aussi à l'échelle internationale et les mobilités de grande distance sont fréquentes chez les enquêtés. Elles concernent en premier lieu les jeunes, étudiants ou en fin d'études, qui quittent leur pays d'origine pour Montréal ou Paris par exemple. Mathieu, 26 ans, a quitté Paris depuis 2 ans pour venir faire sa thèse à Montréal, et vient, au moment de la rédaction, de s'installer à Florence, en Italie. John, 25 ans, a quitté son Irlande natale pour vivre à Angers, New York, Sydney avant de s'installer à Paris. Depuis l'entretien réalisé, Boris a également quitté Paris pour vivre et travailler à Londres, à l'âge de 26 ans. Ce type de mobilité ne concerne pas que des jeunes encore non « installés » : il concerne aussi des gays plus âgés et disposant d'emplois fixes et rémunérateurs. David et Sébastien vivent en couple cohabitant dans un grand appartement, rue Charlot, dont Sébastien est propriétaire. Ils travaillent tous les deux mais envisagent ainsi de quitter Paris et le logement du Marais pour s'installer à...Montréal. Ce projet s'est depuis concrétisé par un emménagement dans...le Village. De la même manière, Frédéric, 39 ans, est propriétaire dans le Marais, mais ses projets restent ouverts, y compris sur l'étranger :

**« Régulièrement, j'me pose la question est-ce que je vais quitter ce quartier ? Est-ce que je vais revendre l'appart ? Pour acheter plus gros ici ? Plus gros dans le quartier ? Bon mais aujourd'hui à court terme, je crois qu'on peut dire que pour le moment, je vais rester ici...mais là, tout est possible, je peux très bien imaginer vivre avec un mec ou moitié du temps en province, moitié du temps ici, ou ailleurs, me retrouver avec un mec qui habite à New York ou je sais pas, tout est ouvert là dessus » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Certains semblent plus stables, notamment ceux qui restent dans la même ville ou le même quartier. Mais rester dans le quartier, notamment dans le Village ou le Marais, ne signifie pas toujours rester dans le même logement. Plusieurs enquêtés passent ainsi une bonne partie de leur vie dans le Village ou le Marais mais changent de logement. Cette mobilité interne est guidée par deux motifs : la volonté de trouver un logement plus confortable ou plus agréable (Village et Marais) et la volonté de devenir propriétaire chez ceux qui peuvent y prétendre financièrement (surtout dans le Marais). Éric, 46 ans, habite ainsi trois appartements différents dans le Marais entre 1992 et 2008 : un premier deux pièces en location entre 1992 et 1998, puis un deux pièces acheté entre 1998 et 2005, puis un trois pièces réhabilité depuis 2005. Le premier appartement semble très agréable à vivre, mais la mise en couple durable motive un désir d'achat venant consolider la conjugalité et la concrétiser. Mais l'appartement a été acheté « trop vite » et ne correspond pas vraiment aux exigences d'Éric et de son compagnon qui le revendent pour acquérir un appartement plus spacieux et surtout plus en adéquation avec leurs goûts en matière d'aménagement et de confort. Tout en étant stable en tant qu'habitant du Marais, Éric continue à être mobile parce

que, chez lui, la conjugalité amène à la propriété et qu'il peut se permettre de prolonger une ascension socio-résidentielle dans les limites du quartier.

Le parcours de Renaud contenait aussi des périodes relativement courtes de fortes instabilités résidentielles et des épisodes de multi-résidence. Ces deux caractéristiques sont également observables chez d'autres enquêtés. Les séquences de forte instabilité résidentielle sont généralement imbriquées avec des périodes d'incertitude professionnelle ou amoureuse, mais elles peuvent être à la fois incertaines et durables dans le temps. De la même manière, les configurations multi-résidentielles sont généralement transitoires mais peuvent s'installer comme une manière durable d'habiter plusieurs lieux et plusieurs logements. Dans le cas de François et Stefan, cela se traduit par une double résidence de Stefan entre le loft acheté dans le Village, rue Amherst et l'appartement loué à Genève en Suisse. François et Stefan sont en couple stable depuis plusieurs années, ils ont tous les deux un emploi fixe et unique. Néanmoins, Stefan travaille comme cadre financier pour une banque suisse et partage son temps entre Genève et Montréal, entre un loft qu'il possède dans le Village et un appartement qu'il loue à Genève, entre une « *vie de célibataire* » et une vie de couple. Le rythme des allers-retours n'est pas régulier et reste relativement aléatoire, mais cette manière de vivre s'est installée dans le temps, depuis cinq ans au moins. De la même manière, Carlos, 60 ans, habite à la fois à Montpellier et à Paris dans deux appartements dont il est propriétaire et partage son temps entre ces deux lieux de résidence depuis une vingtaine d'années avec des rythmes variables selon les époques et les saisons :

**« J'ai passé une semaine à Montpellier la semaine dernière, mais j'ai pas fait le calcul, je sais même pas exactement, moi je disais 1/3 ici, 1/3 à Montpellier, 1/3 ailleurs mais je crois pas quand même, ça doit être 3/5 à Paris en ce moment, ici j'y suis plus l'hiver, l'été ça m'arrive de passer 5-6 semaines à Montpellier mais je peux rentrer 4-5 jours à Paris parce que j'ai des amis qui peuvent passer à Paris » (Carlos, 60 ans, ingénieur actuellement sans emploi, célibataire, propriétaire, Marais)**

La mobilité géographique et résidentielle prend des formes variées et se déploie à des échelles multiples : si elle est flagrante chez certains, elle reste favorisée par certains contextes. Elle se réduit globalement avec l'avancée en âge, avec la vie en couple cohabitant au sein d'un même ménage et diminue avec la stabilisation professionnelle, même si, on l'a vu, ces facteurs ne suffisent pas à ancrer définitivement les individus au sein d'un logement, d'un quartier ou d'une ville. Le nombre de déménagements tend à diminuer lorsque l'on vit en couple de manière durable, lorsque l'on occupe un emploi stable à durée indéterminée, l'effet de l'âge étant visiblement plus faible. Il n'y a pas ici de forte différenciation en revanche entre le terrain parisien et le terrain montréalais.

Les registres de mobilité et d'instabilité sont géographiques, professionnelles et résidentielles mais laissent apparaître au cours des entretiens un autre registre fondamental de mobilité : celui des amours et des relations affectives. On a constaté l'influence des rencontres sur la trajectoire géographique et professionnelle de Renaud. On doit insister à présent sur le caractère décisif de la vie amoureuse, affective et conjugale des enquêtés qui participe largement à l'instabilité des parcours : cet effet nous semble très spécifique aux gays, en particulier par comparaison à d'autres types de gentrificateurs. Dans le registre amoureux, on constate une forte propension à la mobilité chez la plupart des enquêtés.

Les parcours amoureux et conjugaux des gays interrogés se caractérisent par la prédominance du célibat, au moment de l'entretien, mais surtout au cours des trajectoires.

La plupart des enquêtés a vécu de nombreuses relations amoureuses, mais leur durée reste globalement faible et, surtout, n'entraîne pas souvent la formation d'un couple stable, et encore moins souvent, la mise en ménage. D'un côté, les rencontres, les relations et les ruptures sont en général très nombreuses : la vie affective reste ainsi relativement instable. D'un autre côté, les relations de couple ne sont pas souvent converties en conjugalité durable, stable et cohabitante. Dans ce contexte, on peut observer des conjugalités relativement atypiques. Par exemple, Philippe, 50 ans, se déclare ainsi en couple depuis 17 ans avec la même personne mais n'a jamais habité avec son compagnon. Ghislain<sup>60</sup>, 43 ans, partage son appartement, dont il est propriétaire, avec un ex-compagnon, venu emménager chez lui quelques mois après leur séparation, chacun ayant depuis rencontré un autre partenaire. Cette dernière configuration dure depuis plus de cinq ans avec différentes phases et selon différentes modalités à un, deux, trois ou quatre occupants. Une part importante des enquêtés manifeste cette tension entre conjugalité et cohabitation résidentielle avec un caractère relativement durable dans les parcours, comme le montre les propos de Frédéric :

**« Ma constante c'est que j'ai très très très peu habité avec les mecs avec qui j'ai eu des histoires et c'est vraiment lié à ce dont on parle parce que c'est lié aux espaces, moi j'suis vraiment quelqu'un qui a une vie assez solitaire et j'ai vraiment besoin d'avoir mon nid, mon espace vital où je me replie et c'est hyper constitutif de ma personnalité, c'est ma limite mais c'est aussi une force, moi je peux passer 3 jours ici chez moi sans sortir » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais) « C'est vachement lié, l'espace où tu vis à ta vie amoureuse, je pense qu'à terme, moi j'ai envie de vivre une histoire avec quelqu'un quand même et peut-être que j'aurai encore envie de faire le fameux numéro « chacun chez soi », mais aussi parce que je vieillis, je suis prêt à imaginer les choses autrement, on sait jamais » (Frédéric)**

Ces expériences viennent d'abord renforcer l'instabilité des parcours, accentuant encore les bifurcations et ruptures biographiques en tout genre : dans l'ordre affectif et amoureux, la rupture est une expérience fréquente qui participe d'une socialisation au changement de vie, comme l'a montré le cas de Renaud, ses rencontres et ses séparations, rythmant, avec rapidité, sa vie, ses changements professionnels et résidentiels. Ensuite, ces expériences amoureuses et ces formes atypiques de conjugalité nourrissent des représentations du temps, du couple et de l'engagement de soi par séquences. Paradoxalement, on peut s'engager facilement, rapidement, affectivement et matériellement mais de tels engagements ne sont pas nécessairement durables et correspondent, plus souvent que pour d'autres types de population, à des moments et des périodes sans amener nécessairement de projections dans l'avenir. Sur ce point, parmi les couples cohabitants, l'accession à la propriété se fait rarement à deux. Chez François et Stefan, chez Sébastien et David, chez Alexandre et Jean-Michel, chez Louis et Nicolas, l'un des conjoints est propriétaire, l'autre pas. Alexandre a acheté l'appartement du Marais en 1997 et s'y installe en Mai 1998, au même moment à peu près où il rencontre Jean-Michel qui vient rapidement s'installer chez lui. Au moment de l'entretien, Alexandre cherche à vendre cet appartement pour en acheter un autre, plus grand, dans le quartier : si l'appartement sera « à tous les deux », Alexandre achète seul et sera « propriétaire seul » comme c'est déjà le cas depuis une dizaine d'années. L'extrait suivant montre le lien entre cet aspect légal de l'achat et le « fonctionnement du couple » :

<sup>60</sup> Ghislain a été rencontré au cours de l'enquête parisienne mais nous n'avons pas pu l'interroger en entretien.

**« Ici, c'était la première fois que je suis propriétaire donc je me suis beaucoup investi en termes de décoration, objets et autres euh...et comme on était deux au moment des travaux, on était deux à s'investir dans cet appartement...et donc pour moi cet appartement, c'est pas le mien quoi ! Même si, j'en suis propriétaire légalement, ce n'est pas que moi qui suis là quoi ! C'est des choix communs, des objets communs, qui appartiennent autant à lui qu'à moi enfin c'est des projets communs...c'est vrai qu'il y a une coïncidence de rencontres et de constructions de choses ensemble et c'est un appartement où je pourrai dire que nous avons vécu, alors que par rapport aux autres appartements qu'on évoquait tout à l'heure, je ne pourrai que dire que moi, j'y ai vécu...enfin j'y suis passé quoi !  
E : Et donc le prochain appartement vous l'achetez à deux ou seul ? A : Seul, je le fais seul encore une fois oui...c'est moi qui achète, mais c'est comme ici, ce sera notre appartement à tous les deux, mais j'achète seul oui... E : Pour quelles raisons ? A : Pour des raisons euh... Financières tout simplement, donc euh c'est plus simple, j'achète seul d'un commun accord et puis on aménagera à deux, comme on a fait ici, y a pas de différence... E : Financièrement, ça veut dire que Jean-Michel n'a pas les moyens aujourd'hui de...? A : D'acheter, non, enfin...bon puis c'est aussi sécurisant pour moi d'être propriétaire seul, c'est vrai qu'après c'est le fonctionnement de chaque couple, c'est très intime ça. Moi j'ai les moyens financiers, et lui, bon...c'est la décoration, c'est les moyens esthétiques on va dire ! » (Alexandre, 42 ans, cadre commercial, couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

D'une part, la répartition des rôles conjugaux et résidentiels est claire : Alexandre apporte l'argent, Jean-Michel l'esthétique et la décoration. D'autre part, on peut penser que la sécurité procurée par l'achat individuel constitue une protection face aux incertitudes de l'avenir conjugal, quand bien même le couple est formé depuis dix ans. Dans l'ordre amoureux homosexuel, l'incertitude étant plus forte, il faut s'en prémunir. L'absence d'un cadre légal équivalent au mariage pour les unions homosexuelles peut favoriser ce type de pratiques et renforce, de droit et de fait, le caractère moins engageant du couple pour les gays (Rault, 2009). Rappelons notamment que, malgré certaines inflexions législatives, la signature d'un PACS (pacte civil de solidarité) n'ouvre pas aux mêmes droits que le mariage et repose, par défaut, sur le régime de la séparation des biens entre co-contractants.

On comprend ainsi que, pour la plupart des enquêtés, la relation amoureuse et conjugale apparaît moins contraignante que dans le cadre d'un ménage hétérosexuel aux propriétés sociales équivalentes. Être en couple y est moins souvent associé au fait d'avoir des enfants, de composer une famille et d'assumer des charges communes de long-terme (assumer une autorité parentale, acheter un appartement ensemble, accumuler et transmettre un patrimoine notamment). L'apparente facilité avec laquelle nos enquêtés se désengagent de certaines relations traduit cette mobilité affective. Elle a également comme corollaire la facilité fréquente avec laquelle certains de nos enquêtés s'engagent de fait rapidement lors d'une rencontre amoureuse. On a vu, avec Renaud, comment les rencontres façonnaient largement les choix résidentiels, y compris lorsqu'il s'agissait de partir loin, de tout quitter et lorsque l'histoire conjugale n'avait que quelques mois ou quelques semaines. Le cas de Raymond l'illustre autour de la figure du « bel anglais » qui apparaît, provoque des changements résidentiels puis disparaît (encadré 9).



**Encadré 9 - « Suivre le bel anglais ».** Raymond vit à Montréal, dans le Village, il a 60 ans au moment de l'entretien. Retraité depuis peu de temps, il a connu un parcours résidentiel et biographique mouvementé l'amenant à se décrire lui-même comme un « *aventurier* » : « *j'suis comme un grand voyageur, j'ai toujours été un peu aventurier dans ma vie* » et « *l'aventure c'était comme une manière de vivre* ». On a recensé 13 logements différents depuis le départ du foyer familial, au moins autant d'emplois différents, et Raymond revendique en entretien avoir « *baisé avec 5000 hommes* ». Son cas illustre le poids des rencontres amoureuses sur certaines destinées résidentielles homosexuelles. Ses amours interviennent et guident, même ponctuellement, les périodes de sa vie : « *je me suis promené au grès de mes amours* ». Raymond apparaît très autonome, capable à tous moments de tout quitter pour une « *aventure* ». En même temps, certaines de ses rencontres déterminent explicitement son parcours. C'est le cas d'un « *bel anglais* », amant récurrent de Raymond, imprégnant son récit de moments quasi-romanesques. Il le rencontre pour la première fois à 25 ans, le retrouve, le suit et le perd à différents moments de sa vie. « *On a vécu d'abord comme ça, en amour, deux ans près de Rosemont, puis lui est parti à Toronto parce qu'il était anglophone hein, alors il a trouvé un emploi là-bas...bon ben moi, je suis parti pour le retrouver là-bas en 1972, mais voilà que j'arrive et il était déjà parti, c'était pas croyable là ! Bon donc je suis resté quelques 6 mois là-bas !* » « *Mais là [en 1973], je recroise encore mon anglais là, sur Saint-Denis par hasard, et c'est reparti...je me remets en amour avec lui et comme il revenait à Montréal, on se réinstalle un peu comme ça dans le Village oui, mais il disparaît encore !* » « *Longueuil, non c'était pas une bonne période de ma vie, tout est ralenti un peu, il n'y a rien à faire, je suis rentré à Montréal pour ça [1988], ah oui, mais entre temps aussi, j'avais retrouvé mon anglais qui était de nouveau rendu à Montréal. Je me suis rapproché aussi de lui, mais ça n'a pas duré à nouveau...cette fois-ci, j'avais pris mon appartement à moi parce que j'avais dit « tu vas pas me refaire encore le coup là ! ».* [...] *Mais écoute, c'est très spécial là, parce que je l'ai croisé (rires) encore il y a deux ans là, et on a tout de suite baisé là, chez moi, c'était si intense, je crois que j'aurai pu encore le suivre tellement ce gars-là, il est important pour moi* ».

L'influence des rencontres sur les parcours individuels n'est pas spécifique aux gays. Ce qui leur est spécifique c'est le nombre, le rythme, les formes et les effets de ces rencontres. Dans ce domaine aussi, tout reste affaire de propension, de probabilité et de tendances. Dans le corpus, il existe en effet des contre-exemples sur lesquels on reviendra par la suite : des couples stables, moins mobiles à tous points de vue et pour lesquels, le fait d'être gay introduit moins de singularités dans leurs parcours. L'instabilité amoureuse, affective et conjugale n'en reste pas moins un trait saillant des trajectoires sociales dans notre corpus. Articulée aux autres dimensions des trajectoires, elle accentue bien des mobilités observées.

Cumulées et conjuguées, ces mobilités tous azimuts se cristallisent parfois en des moments biographiques particuliers illustrant des capacités au changement et au renouvellement. On peut en rendre compte en repérant, dans les entretiens, les occurrences d'expressions ou de passages désignant des « *changements de cap* » : « *foutre le camp* », « *tout laisser* », « *tout recommencer à zéro* », « *repartir dans autre chose* », « *changer de vie* » sont des expressions récurrentes qui prennent généralement un sens professionnel, affectif, géographique et résidentiel. Après avoir vécu quelques années dans le Village avec son compagnon, celui-ci étant « *un peu dépressif* » et n'allant « *pas bien* », Claude achète une maison à la campagne à cinq heures de Montréal, s'y installe avec Sylvain en abandonnant provisoirement son poste d'enseignant à Montréal : comme pour changer de vie, changer de manière de fonctionner ensemble, le couple déménage et commence une

« *nouvelle vie* ». Mais ce premier changement de cap en amène rapidement un second, en retour :

**« On s'est retrouvé vraiment inondé de visites cet été-là, ça a été magique pour moi... (baisse les yeux)...mais terrible pour Sylvain, il s'est retrouvé propriétaire d'une maison loin de Montréal. Enfin, tu sais, ça se raisonne pas, tu sais, la maladie, y avait absolument rien à raisonner dans son lien à ce déménagement-là, mais en tous cas, pour lui, tout allait mal ! C'était terrible ! Et là je me retrouvais démuné du support que j'avais ici à Montréal quand il avait des crises alors un jour je lui ai dit « écoute, on fout le camp avant l'hiver, je loue un camion, on retourne à Montréal, on retourne dans le Village...ou sur le plateau »...et voilà, on a rempli le camion, puis on a débarqué en trombe à Montréal, sans rien presque, comme ça, à la recherche d'un appartement avec un chien...et c'est là qu'on s'est retrouvé sur Beaudry, je pensais qu'il fallait tout recommencer ici » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)**

Chez plusieurs enquêtés, on retrouve ce type d'épisodes plus fréquents et plus importants par leurs effets que chez des ménages hétérosexuels aux propriétés sociales équivalentes. Changer de cap est rendu possible ou suscité par la mobilité professionnelle, le célibat ou les ruptures d'union plus fréquentes chez nos enquêtés que dans la population d'ensemble : une forme d'autonomie accrue caractérise nos enquêtés et rend plus probables ce type d'événements biographiques. Ainsi, on peut vendre son appartement, déménager à la campagne puis en revenir, partir à l'étranger, se mettre à son compte, « tout quitter » parfois mais aussi revenir au point de départ en cas d'échecs ou de difficultés. Cette faculté socialement déterminée au mouvement, au changement et aux transformations apparaît très forte chez certains enquêtés. Si on peut la retrouver chez d'autres enquêtés non homosexuels ou n'habitant pas dans nos quartiers, les conditions de possibilité de telles ruptures sont particulièrement réunies chez ces enquêtés. Cette tendance à la rupture, et par conséquent, à l'instabilité des trajectoires, n'est cependant pas également répartie : les plus modestes et les plus âgés sont moins mobiles que les autres, plus les ménages se rapprochent du modèle d'un couple stable cohabitant, plus la probabilité de ces bouleversements biographiques semble faible.

On retrouve ainsi en partie une mobilité et une instabilité typiques de certaines couches de gentrificateurs déjà décrites dans la littérature sociologique (Chicoine, Rose 1998 ; Authier, 1998), en particulier celles des ménages les plus jeunes et des gentrificateurs de type marginal. Mais ces spécificités ne sont-elles pas accentuées dès lors que l'on est homosexuel, et notamment plus souvent célibataire et sans enfants que les autres ? Lorsque l'on interroge frontalement les enquêtés sur ce que l'homosexualité a changé dans leur vie, ils semblent souvent désarçonnés, avouant ne pas avoir « *grand-chose à dire là-dessus* » : c'est d'autant plus vrai qu'ils l'ont globalement et objectivement bien vécue, qu'ils sont jeunes, que leur homosexualité a été acceptée par leur famille et leur entourage professionnel et/ou amical. Pourtant, les capacités à la mobilité apparaissent souvent, en cours d'entretien, liées à une autonomie et une propension au changement spécifiquement homosexuelles. Cela ne signifie ni que les enquêtés sont des atomes isolés dans le monde social, dénués de tout ancrage relationnel, social et spatial, ni que le fait d'être homosexuel produit en soi ce rapport au temps, à l'espace et à son propre parcours. Ce sont les effets sociaux et la manière de vivre son homosexualité qui peuvent générer des dispositions au renouvellement de soi.

On insistera finalement volontiers sur la spécificité des parcours sociaux de nos enquêtés au-delà de leur diversité. Certes, ils ont des origines sociales diverses et, aujourd'hui, des positions sociales différenciées permettant de retrouver dans ce corpus la quasi-totalité des palettes de gentrifieurs. Il y a ainsi des facteurs de différenciation interne à ce groupe gay. On observe néanmoins des éléments communs dans les parcours : l'investissement scolaire, la concentration dans certains groupes socioprofessionnels et la forte instabilité des biographies. Quels résultats retenir finalement de cette analyse des trajectoires sociales ? En premier lieu, les gays interrogés compose une palette variée de gentrifieurs, des plus fortunés aux plus marginaux. Si les positions sociales varient au grès des expériences biographiques, des parcours sociaux et des ressources actuellement disponibles, on se situe, le plus souvent, dans les classes moyennes et favorisées. Ensuite, les trajectoires des enquêtés se caractérisent par une différenciation plus ou moins forte vis-à-vis des origines familiales, différenciation parfois accentuée par le sentiment d'une différence particulière renvoyant à l'homosexualité comme composante identitaire minoritaire dans un contexte familial et social majoritairement hétérosexuel. Enfin, et surtout, l'homosexualité de nos enquêtés se traduit sociologiquement par une propension à la mobilité tous azimuts structurant souvent des parcours instables. L'instabilité se manifeste à la croisée des chemins entre activités professionnelles, lieux de vie et relations affectives et amoureuses. Elle a des effets et des formes différentes en fonction des positions et des trajectoires sociales individuelles mais relève d'une logique d'autonomie irréductible. Ce n'est pas tant dans l'ordre sexuel que dans l'ordre social que l'on identifie des trajectoires « hors normes » : elles ont des conséquences importantes sur la relation au quartier et sur la place de ce dernier dans les parcours individuels.

## **2. Place et rôle du quartier dans les parcours socio-résidentiels.**

---

Jusqu'ici nous avons délibérément peu parlé du quartier et beaucoup parlé des trajectoires individuelles : cette approche est conforme à la manière dont nous avons choisi d'appréhender les dimensions spatiales de la vie sociale dans cette thèse (Chapitres 2 et 3). Cette deuxième partie du chapitre est centrée sur l'articulation entre trajectoires sociales, parcours résidentiels et quartier. Quelle place et quel sens prend la séquence résidentielle dans le quartier pour quels individus et surtout quelles trajectoires ? Là est l'enjeu de cette section, compte tenu des grandes tendances dégagées précisément sur ces trajectoires. Dans une première section, on montrera que le Marais et le Village ne concentrent pas des expériences résidentielles homogènes. Si certains éléments communs traversent le corpus, deux effets viennent différencier les parcours d'entrée dans le quartier : un effet de contexte historique lié aux transformations des deux quartiers et un effet de contexte géographique qui distingue le Village du Marais. L'examen des motifs de choix du quartier montre, dans une deuxième section, que les significations du choix du quartier sont multiples et renvoient à des motifs parfois peu spécifiques aux populations interrogées, souvent typiques des gentrifieurs et liés aussi à leur statut homosexuel. Dans une dernière section, on présentera les configurations dominantes émergeant du matériau et permettant de comprendre le sens variable que prend la présence résidentielle dans le quartier dans les trajectoires : sur les deux terrains, le quartier apparaît alors comme le produit « de la convergence non intentionnelle de projets d'acteurs divers dont la diversité d'intentions débouche sur une solidarité d'effets » (Remy, 1983).

### **2.1. Une place variable : le poids du contexte.**

Pour saisir le sens du quartier dans les parcours et la manière dont ceux-ci transforment aussi les deux quartiers en retour, il convient de replacer la séquence résidentielle dans le Marais et le Village au sein de ces expériences sociales et spatiales. Les parcours résidentiels reconstruits par les entretiens montrent que les enquêtés partagent un certain nombre d'expériences résidentielles en commun. Mais, la place du quartier dans ces parcours reste variable et influencée par deux éléments de contexte : une composante historique (date et période d'installation) et une composante spatiale (les différences entre Paris et Montréal).

### 2.1.a. Des expériences résidentielles en commun ?

La comparaison des parcours résidentiels montre certaines occurrences dans l'ensemble du corpus : on a montré que l'instabilité et la mobilité géographique et résidentielle en faisaient partie. Elles se conjuguent à une expérience déjà ancienne de la ville, voire de la grande ville, et un éloignement important des lieux de résidence des parents. Elles accompagnent aussi la prépondérance des expériences locatives, des séquences résidentielles de transition et la diversité des contextes résidentiels. Ces parcours produisent *in fine*, le plus souvent, certains goûts résidentiels similaires pour la ville, la centralité, le mouvement et l'animation.

Les expériences résidentielles visiblement communes aux enquêtés s'articule étroitement au type de ménage concerné, à savoir des gays souvent célibataires, sans enfants et ayant souvent fait des études les amenant à quitter l'espace des origines pour rejoindre la grande ville. Les enquêtés ont quasiment tous une expérience de la vie urbaine avant de s'installer dans le Marais ou le Village. Cette expérience urbaine a des formes et des effets variables. Pour les enquêtés du Marais, il s'agit d'une expérience parisienne, mais surtout d'expériences de résidence dans de grandes villes de province qu'ils ont rejointes pour leurs études ou au cours de leur parcours professionnel. Ils sont nombreux à avoir habité Nantes, Bordeaux, Strasbourg, Montpellier, Lille ou Marseille, ils sont également nombreux à avoir résidé aussi dans des villes moyennes (Nancy, Amiens, Perpignan, Reims ou Grenoble). Ces expériences de la ville sont presque toujours associées à la centralité et souvent à des quartiers « *animés* » : le quartier Saint-Michel à Bordeaux, le vieux-Lille ou les abords de la gare à Strasbourg. A Montréal, les expériences urbaines sont moins diversifiées géographiquement : elles passent par de petites villes du Québec (Trois-Rivières, Drummondville), et surtout, assez rapidement dans leur parcours, par Montréal elle-même. Les enquêtés québécois peuvent, à la différence des parisiens, avoir connu leur première résidence en milieu urbain dans le quartier. S'ils ont des origines géographiques majoritairement provinciales, rurales ou périurbaines, ces gays ont donc une expérience importante de la vie en milieu urbain. En France, elle passe par une série de logements en ville et en centre-ville. Au Québec, elle passe plus rapidement par Montréal. Au moment de l'entretien, les enquêtés habitent souvent loin de chez leurs parents, hormis pour quelques enquêtés parisiens dont les parents habitent en banlieue, et très rarement à Paris. Ce résultat suscite deux commentaires. Cette distance n'est pas simplement valable en termes statiques : elle n'est pas observée seulement au moment de l'entretien, une fois qu'ils ont décohabité, les enquêtés ne se sont pas rapprochés de leurs parents, cet élément n'intervenant jamais comme critère de choix dans les déplacements géographiques et les mobilités résidentielles observées. Les distances socio-culturelles construites vis-à-vis des origines pourraient se traduire ici en termes résidentiels. On doit nuancer cette hypothèse car la famille réapparaît régulièrement dans le domaine résidentiel et spatial à travers trois formes : la présence de frères et sœurs à proximité, le soutien visible des parents dans les projets d'achat ou la mise à disposition d'appartements dans le Marais, le temps passé

chez les parents pour les vacances pour certains et l'accueil des parents dans son propre logement pour d'autres comme on le verra dans le prochain chapitre.

Les descriptions des étapes résidentielles montrent que les enquêtés ont peu vécu en couple pendant la plupart de leur parcours résidentiel : ils ont fait l'expérience de la location d'appartement la plupart du temps et y ont vécu seul (surtout pour les enquêtés du Marais) ou en colocation (cas de presque tous les enquêtés du Village). Plus précisément, s'il existe des épisodes de vie en couple cohabitant, ils ne durent pas très longtemps, même si chez certains, ils peuvent commencer à apparaître plus durablement juste avant l'entrée dans le quartier, dans le Marais surtout. Par ailleurs, si les expériences résidentielles ont été nombreuses, elles ont surtout été locatives : les enquêtés sont très peu à avoir accédé à la propriété au cours de leur vie, et encore moins nombreux à l'avoir fait avant d'entrer dans le quartier. Les écarts de revenus et d'âge interviennent ici de manière décisive mais l'instabilité résidentielle et professionnelle aussi. Certains ont disposé de revenus importants relativement tôt dans leur parcours mais cela ne s'est pas souvent traduit par un achat immobilier avant d'arriver, à Paris ou Montréal, dans le quartier gay. De même, les cycles traditionnels qui articulent l'accession à la propriété au cycle de vie et aux trajectoires familiales apparaissent ici remis en question (Bonvalet, 1998) : la faible taille des ménages gays interrogés et l'absence de projections familiales déterminent à la fois les types de logement investis (l'absence de « maisons » en France par exemple) et le prolongement fréquent des expériences locatives. Sur ce point, l'expérience de la colocation est très développée chez les habitants du Village, elle est moins visible à Paris. Elle n'est pas forcément limitée à la période des études pour les enquêtés montréalais. André, 42 ans, photographe et éducateur à Montréal, a quasiment toujours vécu en colocation. Habitant depuis plus de 10 ans dans son logement de la rue Beaudry, il y accueille des colocataires plus jeunes depuis son installation : des étudiants, de jeunes actifs, des gays, des étrangers qui y restent quelques années avant d'en partir. Son célibat, ses histoires conjugales non cohabitantes, ses revenus moyens mais aussi ses goûts pour la sociabilité et « *la découverte d'autres univers* » que le sien favorisent beaucoup cette manière d'habiter un logement et d'y voir circuler des co-colocataires variés.

L'instabilité des parcours a aussi comme conséquence un nombre important de séquences résidentielles, assez courtes mais récurrentes chez certains, que l'on qualifiera de « transitions ». Elles correspondent à des configurations variées : hébergement chez un proche, sous-location d'un logement, location de quelques mois, bi-résidence et « *navette* » entre deux villes ou deux quartiers différents d'une même ville, retour provisoire chez les parents. Ces séquences résidentielles sont fortement corrélées aux mobilités professionnelles et amoureuses mais elles n'arrivent pas nécessairement uniquement en début de parcours et peuvent, elles aussi, se prolonger au-delà de la trentaine voire de la quarantaine, et se prolonger aussi en termes de durée. Si David habite à 38 ans dans l'appartement acheté par son compagnon, Sébastien, ses expériences résidentielles antérieures sont nombreuses et complexes. Entre 1991 et 2002, entre 21 ans et 32 ans, il « habite » huit logements différents entre lesquels il « *circule* », « *squatte* » et « *erre* » : la maison de ses parents à Mont L'évêque (Oise), le logement de fonction de sa petite amie surveillante dans un lycée, une chambre chez sa tante à Paris, puis un appartement loué par son petit copain à Reims, des appartements parisiens loués par des amis chez qui il « *squatte par moments* » ou avec qui il est plus ou moins en co-location. La confusion des lieux occupés accompagne d'ailleurs une orientation sexuelle incertaine à l'époque et un usage polysémique du terme « *habiter* » :

**« Disons que je ne savais pas très bien où j'en étais, y a un moment je savais pas où j'habitais au sens propre comme au sens figuré si tu vois ce que je veux dire (rires) » (David, 38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais)**

Ces séquences de transition mettent en relief une autre caractéristique fréquente chez nos enquêtés et dont nous avons déjà parlé : celle de la multi-résidence. On a déjà abordé cet élément comme facteur d'instabilité, il constitue également un contexte de socialisation spécifique puisqu'il s'inscrit pour certains dans la durée. Chez Carlos ou Stefan, la bi-résidence ne relève pas de la simple transition mais d'un mode d'habiter durable qui implique des habitudes et la construction d'« identités à la carte » (Authier, 2001) : le déplacement d'un lieu vers l'autre, l'aménagement et l'investissement différenciés des deux logements, l'impression d'une vie organisée par séquences. Pour Carlos, l'appartement de Montpellier est clairement associé à la famille, à ses parents qui habitent cette ville, à ses origines et son rôle d'enfant, alors que le logement du Marais accompagne son identité sociale d'adulte autonome, son homosexualité, ses amitiés et ses loisirs notamment culturels. Pour Stefan, le loft acheté dans le Village est le lieu de la conjugalité et de la propriété, de l'animation urbaine et des sociabilités, tandis que l'appartement co-loué à Genève revoie au travail, à la vie de célibataire, aux faibles sociabilités et à une moindre animation (loisirs, sorties). Le cas de Philippe permet d'ailleurs d'évoquer une autre caractéristique récurrente : celle de la vie à l'étranger. Plusieurs enquêtés, en effet, en ont fait l'expérience dans leur vie, et notamment avant d'arriver dans le Village : Yann a vécu à Miami pendant 5 ans, Carlos a vécu un an à Madrid, Renaud à Dresde et Los Angeles, Maxime a vécu à Stockholm et dans le Kentucky, John a multiplié les mobilités entre le Dublin de ses origines, Angers, Sydney, New York, puis le Marais. Réciproquement, plusieurs d'entre eux sont étrangers : des français ou des suisses à Montréal, un américain ou un irlandais à Paris.

Dès lors, on peut faire ressortir le partage de certaines expériences communes aux gays venus habiter le Marais ou le Village. Ils possèdent tous une expérience de citadin déjà ancienne dans laquelle les quartiers centraux ont occupé une place importante (qu'il y aient effectivement habité ou qu'ils les aient fréquentés en habitant dans un autre secteur). Ils ont connu des mobilités géographiques et surtout résidentielles importantes au cours desquelles ils ont multiplié les expériences locatives, très peu habité en couple et, pour nombre d'entre eux, expérimenté des configurations résidentielles « atypiques »<sup>61</sup> (multi-résidence, épisodes de transition, colocations, séjours à l'étranger). Le fait d'avoir connu un parcours résidentiel souvent diversifié vient sans doute renforcer des dispositions socioculturelles favorisant la parole sur soi en entretien. Ainsi, la plupart des enquêtés manifeste une aisance, voire un plaisir, à parler de la ville, du quartier et de ses propres conditions de logement tout au long de sa vie. Dans ce registre, ils ont produit des capacités aiguës à la description des espaces et au jugement sur les lieux qui se caractérisent très souvent par un goût très citadin valorisant la grande ville, le centre-ville, l'animation, le mouvement et un environnement socio-culturel aussi riche que diversifié. Ces dispositions socio-spatiales sont le produit conjugué d'expériences résidentielles et socioprofessionnelles mais aussi de parcours biographiques homosexuels. On y reviendra très vite dans ce chapitre. Au-delà de ces éléments d'homogénéité, le détail des parcours, notamment le contexte d'installation dans le Marais et le Village, montre qu'il existe des groupes et des vagues beaucoup plus diversifiés.

<sup>61</sup> Au sens où elles restent minoritaires statistiquement dans les populations « générales », y compris à l'échelle de Paris ou Montréal.

### 2.1.b. Les effets de contexte : des trajectoires diversifiées.

L'analyse des parcours reconstruits sur les deux terrains amène d'abord à différencier les cas parisien et montréalais : les deux quartiers ont une place différente au sein de parcours différents, de pays et de contextes urbains différents. La première forme des variations contextuelles renvoie à la distinction entre les deux quartiers pris dans leur contexte spatial propre. Mais la place du quartier dans les parcours résidentiels dépend aussi étroitement du moment où l'on y arrive. C'est d'autant plus décisif dans un contexte de gentrification où le quartier se transforme lui-même au cours du temps. Le déploiement des trajectoires résidentielles aboutissant au quartier permet d'ailleurs d'en reconstituer une « petite histoire résidentielle », moins évidente et linéaire cependant que dans des quartiers plus récents (Cartier, Coutant, Masclet, Siblot, 2008). La deuxième forme des variations contextuelles renvoie aux dates d'installation et d'entrée dans le quartier.

#### *L'espace : Paris et Montréal*

Si l'on a dégagé un certain nombre d'expériences résidentielles communes, elles masquent en partie les différences entre nos deux terrains. Or, celles-ci sont nombreuses au sujet des entrées et des sorties du quartier notamment.

A Montréal, les expériences résidentielles antérieures au Village possèdent leurs spécificités. Les origines géographiques et résidentielles y sont clairement extra-métropolitaines : elles se distribuent entre des fermes, des maisons dans des petits villages ou des petites villes du Québec (Abitibi, Gaspésie, Lac Saint-Jean, Côte Nord). La géographie et l'histoire du Québec expliquent largement cet ancrage rural et périurbain comme ces expériences résidentielles hors de la grande ville. Elles expliquent aussi le départ précoce des enquêtés vers des villes plus grandes et très rapidement, pour la majorité d'entre eux, vers Montréal ou Québec, bien souvent entre 17 et 21 ans. La plupart des enquêtés québécois a vécu tôt à Montréal ou, au moins, dans sa région métropolitaine. L'arrivée à Montréal constitue souvent la rencontre avec la grande ville, ses aménités, son animation et accompagne le premier emploi et la première confrontation avec l'homosexualité. Pour les plus âgés cette confrontation a lieu soit au travail par la rencontre d'autres gays, soit dans les lieux gays de l'Ouest des années 1970. Mais pour de nombreux gays arrivant à Montréal depuis les années 1980, la découverte de la métropole se conjugue aux premières sorties dans le Village : les enquêtés déclarent tous avoir fréquenté et bien connu le quartier bien avant d'y habiter. Leurs descriptions du Village de l'époque conjuguent deux représentations fidèles aux descriptions médiatiques : un quartier « pauvre » et des bars gays. Le quartier constitue souvent pour eux un deuxième lieu de résidence dans Montréal, suite à un premier logement que l'on n'a pas vraiment choisi. Sa localisation relativement centrale et son caractère peu onéreux peuvent même en faire un premier lieu de résidence dans Montréal pour certains.

Il en va différemment pour les enquêtés parisiens : s'ils ont majoritairement des origines provinciales, Paris arrive souvent plus tard dans leur parcours résidentiel. De nombreux enquêtés ont des trajectoires géographiques passant par des grandes villes de province avant Paris. Pour les rares parisiens ou banlieusards d'origine, à une exception près, ils sont aussi passés par la province et ses grandes villes (Nantes, Strasbourg, Bordeaux, Lille, Lyon ou Marseille). Le contexte géographique et la distribution des échelons urbains en France expliquent largement ces passages par les grandes villes de province. De la même manière, le Marais arrive relativement plus tard dans les parcours résidentiels des enquêtés que le Village. Ce caractère tardif n'est pas forcément observable par l'âge mais bien par le parcours résidentiel : lorsqu'ils arrivent dans le Marais, les enquêtés ont connu davantage

d'autres logements et villes que lorsque leurs homologues arrivent dans le Village. Cet écart tient surtout au fait que le contexte immobilier et économique permet d'accéder au Village plus facilement qu'au Marais quelle que soit la période concernée : à l'échelle de Montréal, le Village reste abordable pendant les années 1980-1990.

Par ailleurs, les enquêtés quittent peu le Marais, une fois qu'ils y habitent, quelle que soit la date de leur entrée dans le quartier : ils le quittent, en tous cas, moins souvent que leurs homologues ne quittent le Village. De fait, le Marais apparaît souvent comme l'aboutissement (provisoire) de parcours résidentiels traduisant une ascension dans les échelons de l'urbain en France. Les trajectoires résidentielles antérieures au quartier et à l'intérieur même du quartier correspondent majoritairement à des parcours centrifuges de la province vers Paris (passant souvent par la grande ville de province, puis Paris, puis le centre de Paris) et à des ascensions socio-résidentielles de la location vers l'accession à la propriété, pour certains. C'est le cas d'Éric, dont le parcours est du type « Province - Paris - centre de Paris », « locataire – propriétaire » avec une amélioration constante des conditions de logement et une installation progressive dans le Marais des années 1990.

Tableau 25 : Le parcours résidentiel d'Éric, 46 ans, Marais.

Logement	Dates	Ville	Type	Statut	Informations
1	1962-1970	Besançon	Appartement	Locataire	Parents + 2 enfants
2	1970-75	Reims	Maison	Locataire	Parents +2 enfants
3	1975-1980	Laon	Maison	Propriétaire	Parents + 2 enfants
4	1980-1983	Lille	Chambre	Locataire	Seul
5	1983-1986	Paris 12 <sup>ème</sup>	Chambre de bonne	Locataire	Seul
6	1986-1992	Paris 11 <sup>ème</sup>	Deux pièces	Locataire	Seul puis en couple en 1991
<b>7</b>	<b>1992-1998</b>	<b>Paris Marais 4</b>	<b>Deux pièces</b>	<b>Locataire</b>	<b>Rue Vielle du temple Couple</b>
<b>8</b>	<b>1998-2005</b>	<b>Paris Marais 3</b>	<b>Deux pièces</b>	<b>Propriétaire</b>	<b>Rue de Montmorency Couple</b>
<b>9</b>	<b>2005-2008</b>	<b>Paris Marais 4</b>	<b>Trois pièces</b>	<b>Propriétaire</b>	<b>Rue des Tournelles Couple</b>

On retrouve le mouvement centrifuge vers et dans Paris, l'installation dans le Marais commence par la location d'un deux pièces en couple au début des années 1990, six ans après avoir commencé à travailler comme cadre de banque à Paris et un an après avoir emménagé avec son compagnon dans le 11<sup>ème</sup>. Éric entre dans le Marais en 1992 comme locataire, puis accède à la propriété pour la première fois à 36 ans et le fait dans le nord du quartier, secteur encore abordable, dans un appartement ancien de la rue de Montmorency. L'appartement n'a pas été totalement rénové et comporte certains problèmes pour le couple : manque de lumière, humidité, esthétique « *vieillotte* » avec poutres apparentes et salle de bain étroite. Il est revendu sept ans plus tard et Éric achète cette fois un ensemble dernier étage et combles réhabilité par un couple gay auparavant. L'appartement est plus grand, plus agréable et « *aménagé pour un couple gay* » dans un secteur huppé du 4<sup>ème</sup> arrondissement. L'impression qui se dégage de l'entretien et de cette trajectoire résidentielle est bien celle d'un ménage de « double income no kids », composé de deux actifs très diplômés, ayant progressivement accédé à un quartier parisien central, un logement de valeur et un chez-soi dont l'aménagement intérieur s'accorde aux



propriétés sociales du ménage (chapitre 6). Le cheminement résidentiel à l'intérieur même du Marais comporte trois étapes montrant cette ascension socio-résidentielle.

A l'inverse, les parcours résidentiels des gays québécois offrent plus de marges de manœuvre : on peut s'installer dans le Village, le quitter, y revenir, en repartir, y repasser quelques années. Les allers-retours semblent plus nombreux et plus faciles quelle que soit leur raison. Chez Raymond, 62 ans, le Village intervient plusieurs fois dans le parcours et les circulations internes au quartier sont nombreuses, y compris depuis la fin des années 1990. Les « sorties » du Village ne sont pas provoquées par des événements très précis (changement d'emploi ou ruptures amoureuses) : elles sont davantage liées à la volonté répétée de changer de lieu de vie ou de logement en tant que tel. Entre 1974 et 1981, Raymond ne se rappelle plus lui-même du nombre de logements occupés dans le Village. Le tableau suivant illustre ces variations autour du quartier, accentuées ici par l'âge de Raymond qui se présente lui-même comme un « *pilier du quartier* », affirmant y avoir vécu « 40 ans ». En réalité, il y a vécu 28 ans et son parcours est plus mobile que ce que suggérerait l'idée de « *pilier* ». Son appartement actuel est un logement dans un édifice en habitat social destiné prioritairement à des retraités, dont bon nombre sont gays. Ce logement lui permet de rester dans le quartier malgré des revenus actuellement faibles et des prix immobiliers ayant fortement augmenté depuis les années 2000. Raymond envisage, a priori, de rester durablement dans le quartier.

Tableau 26 : Le parcours résidentiel de Raymond, 62 ans, Montréal.

Logement	Dates	Ville	Type	Statut	Informations
1	1947-1964	Petite ville (100km de Québec)	Maison	Parents propriétaires	Maison familiale
2	1964-1966	Banlieue Ouest Montréal	Chambre	Locataire	Chez l'habitant
3	1966-1969	Montréal Nord	Chambre	Locataire	
4	<b>1969-1970</b>	<b>Montréal près du Village</b>	<b>Appartement</b>	<b>Locataire</b>	<b>Partie sud de Centre-Sud</b>
5	1970	Montréal Hochelaga	Appartement	Colocataire	4 colocataires
6	1970-1972	Montréal Rosemont	Appartement	Locataire	Avec son compagnon
7	1972-73	Toronto	Appartement	Locataire	
8	1973-1974	Montréal	Appartement	Locataire	Rue Saint-Denis
9	<b>1974-1981</b>	<b>Montréal Village</b>	<b>Plusieurs appartements</b>	<b>Locataire et colocataire</b>	<b>Nombreux logements</b>
10	1981-82	Montréal Ouest	Appartement moderne	Locataire	Quartier anglophone
11	1982-88	Longueuil	Maison	Locataire	
12	<b>1988-1996</b>	<b>Montréal Village</b>	<b>Appartement</b>	<b>Colocataire</b>	<b>Rue Beaudry</b>
13	<b>1996-2002</b>	<b>Montréal Village</b>	<b>Appartement</b>	<b>Locataire</b>	<b>Rue Lartigue</b>
14	<b>2002-2007</b>	<b>Montréal Village</b>	<b>Equivalent HLM</b>	<b>Locataire</b>	<b>Rue Ontario</b>

Jacques illustre aussi les possibilités de sortir du Village puis d'y revenir, dans un contexte un peu différent. Il a 41 ans, son parcours résidentiel est moins long et davantage guidé par des déterminants classiques (professionnels et conjugaux). Le Village intervient deux fois dans ce parcours résidentiel. Jacques l'a quitté il y a deux ans pour emménager

chez son compagnon anglophone à l'Ouest de Montréal, mais « vit » encore beaucoup dans le Village car il y a ouvert un « *lieu fusion* » entre galerie d'art, cabinet dentaire et salon de massothérapie.

Tableau 27 : Le parcours résidentiel de Jacques, 41 ans, Montréal.

Logement	Dates	Ville	Type	Statut	Informations
1	1966-1985	Lac Saint Jean	Maison	Parents propriétaires	Parents enseignants achètent en 1968
2	1985-1988	Québec	2 appartements	Colocataire, puis locataire	Etudes et 1 <sup>er</sup> emploi (policier)
<b>3</b>	<b>1989-1992</b>	<b>Montréal Village</b>	<b>Appartement</b>	<b>Locataire</b>	<b>Rue Champlain</b>
4	1992-1999	Vancouver	Appartement	Locataire	Avec son compagnon
5	1999-2001	Londres	?	?	Congès sans solde
<b>6</b>	<b>2001-2005</b>	<b>Montréal Village</b>	<b>Appartement</b>	<b>Locataire</b>	<b>Monte une galerie d'art dans le Village</b>
7	2005-2007	Montréal Ouest	Appartement	Locataire	Chez son compagnon anglophone

Le Village vient ici sanctionner des étapes biographiques et jouer un rôle « *sécurisant* » en 2001 lorsque Jacques revient à Montréal après dix ans d'absence :

**« Quand je suis rentré de Londres, je dirai que j'avais besoin de sécurité, fait que je revenais aux sources un peu. C'était un bon choix pour le travail aussi et puis les amis, je montais le projet de la galerie, j'avais besoin d'un endroit que je connaissais c'est sûr, j'avais un abonnement dans le gym du quartier, je connaissais des gens [...] J'avais habité pendant 8 ans à Vancouver, 2 ans à Londres, j'avais eu un congé de mon emploi, mais c'était plus sécurisant d'habiter ici, c'était comme le retour au pays » (Jacques, 41 ans, galeriste, couple cohabitant, locataire, Village puis Montréal Ouest)**

Plus globalement, le Village occupe manifestement une place singulière dans les parcours résidentiels des enquêtés québécois : il n'est pas tant un point d'aboutissement des trajectoires qu'un lieu de référence avec lequel on peut jouer des distances et des proximités, de manière beaucoup plus variable que le Marais. Ces possibilités tiennent en partie aux conditions locales particulières. A l'échelle de la ville, le Village reste un quartier financièrement plus accessible pour la plupart des enquêtés que d'autres quartiers centraux (tels le Plateau Mont-Royal, qui peut séduire nos enquêtés). Néanmoins, lorsque l'on revient, on retrouve rarement ce que l'on avait quitté en partant et Jacques insiste aussi sur cet aspect :

**« Tout a changé, le quartier s'est beaucoup amélioré, c'est bien plus propre, ils ont fait beaucoup de choses pour améliorer le quartier, avant tu n'avais que des bars, là y a une diversité de commerces, tu vas avoir des cafés, des boulangeries, des p'tites épiceries [...] Le Village s'est vraiment implanté, avant c'était comme incertain, c'était moins net, ça se voyait pas tellement, c'était moins visible, mais c'était que des bars en fait, donc la journée tu voyais pas**

***tellement qu'il y avait un quartier [...] C'est devenu beaucoup plus cher, hors de prix maintenant, tu sais la rue Sainte-Catherine, c'est passé de 500 à 5000 dollars un local commercial ici ! Tu te rends compte, c'est multiplié par dix ! » (Jacques)***

Cet extrait oblige à aller au-delà d'une opposition entre les deux terrains. Les cas analysés ne sont pas représentatifs de l'ensemble des entrées dans le Marais et le Village : ils correspondent à un moment particulier de la sociologie du quartier et à un type d'enquêtés. Le poids du contexte renvoie en effet aussi à l'évolution historique des deux espaces perceptible à travers les différentes dates et époques d'installation des enquêtés. De nouveaux clivages apparaissent lorsque l'on replace ces parcours dans leur contexte historique : on peut alors reconstruire, par les parcours individuels, une sorte de petite histoire résidentielle du quartier.

### ***Le temps : variations historiques.***

Dans le Marais, les contextes d'installation varient beaucoup en trente ans et colorent les parcours résidentiels de significations différentes. On peut identifier trois périodes contrastées et y rattacher trois modalités d'entrée dans le quartier qui informent autant le quartier que les individus. La première génération d'arrivants s'installe dans le quartier dans les années 1980 : elle est composée de cadres supérieurs, originaires de province ou de banlieue, en début de carrière, qui achètent leur premier appartement et le font à Paris, dans un quartier central encore accessible du point de vue financier. Cette première génération a alors pu bénéficier d'un logement relativement confortable pour un prix raisonnable : elle arrive néanmoins entre 1982 et 1992, alors que la gentrification du quartier est déjà enclenchée. L'achat se réalise entre 27 et 35 ans et concerne de jeunes actifs bien rémunérés pour qui l'accession à la propriété peut encore se réaliser dans le Marais. Avec Carlos, on comprend que le Marais peut constituer un quartier accessible, d'abord pour la location, mais immédiatement ensuite pour l'achat. Ingénieur en informatique, il n'a que 25 ans, en 1983, lorsqu'il achète un appartement de 48 mètres carrés avec un balcon, rue du Temple, en plein Marais gay actuel pour environ 350 000 francs. L'appartement est en mauvais état, Carlos effectue des travaux entre 1983 et 1988, tout en remboursant seul son prêt. La même année, Philippe, cadre de la banque, âgé de 28 ans accède à la propriété pour la première fois en achetant un deux pièces dans le Marais. Tous deux ont connu des mobilités géographiques et résidentielles pendant les études et au tout début de leurs parcours professionnels entre 17 et 25-28 ans, ils sont arrivés à Paris dans un premier logement en location (un an dans le Marais pour Carlos, deux ans dans le 6<sup>ème</sup> arrondissement pour Philippe) mais accèdent rapidement à la propriété dans le Marais. Rappelons que ces individus sont peu nombreux dans le corpus parisien, notamment parce qu'on peut penser qu'une partie d'entre eux a quitté le quartier, comme Philippe, bénéficiant de la valorisation de son appartement pour en acquérir un plus grand et plus confortable, en dehors du quartier. Un cas très particulier doit être évoqué : celui de Gérard. Gérard est né dans le Marais en 1942, rue au Maire : il a vécu chez ses parents ouvriers, jusqu'à l'âge de 34 ans, avant d'acheter un appartement dans l'immeuble d'en face, toujours rue au Maire. Par deux fois, il achète ensuite deux studios adjacents à son appartement et réunit le tout à la fin des années 1980 en un trois pièces qu'il habite encore au moment de l'entretien. À bien des égards, Gérard est une exception dans le corpus : il a vécu toute sa vie dans le Marais, dans un rayon d'une cinquantaine de mètres. Il est surtout le seul représentant gay des vestiges populaires du quartier. Employé de la RATP, il accède à la propriété, puis agrandit son appartement à une époque où le Marais, et surtout le secteur en question, reste encore vétuste et accessible à des populations modestes locales.

Dans les années 1990, une deuxième génération de gays s'installent dans le quartier : ils sont plus souvent locataires que propriétaires à présent, ils arrivent plus tard, en provenance soit d'un quartier moins central de Paris, soit d'une grande ville de province (Marseille, Bordeaux). Ceux qui peuvent prétendre à l'achat sont des cadres supérieurs, déjà parisiens, plus âgés et plus avancés dans leur carrière et/ou disposant de revenus supérieurs à leurs prédécesseurs (Patrice, Frédéric) ou de rares gays plus jeunes bénéficiant d'une aide familiale importante (Emmanuel). Les locataires se divisent en deux groupes. D'un côté, des individus ou des couples de cadres louent un deux pièces ou un trois pièces à des prix déjà élevés mais semblent attirés à la fois par l'effervescence nouvelle du Marais gay et par la réanimation commerçante du quartier (Benoît, Tony et Vincent). De l'autre côté, des gaytrifieurs marginaux s'installent progressivement en location dans des logements modestes : studios et petits appartements en mauvais état (Stéphane, Karim). Dans leur cas, l'arrivée dans le Marais inaugure une stabilisation résidentielle tranchant avec les mobilités importantes qui la précède : elle se raconte en entretien sur le mode de la « chance » ou du « coup d'bol », renforcés par la bienveillance d'agents immobiliers leur faisant une faveur. On comprend qu'une fois installés au cœur du Marais, ils y restent plus facilement que d'autres : leurs marges de manœuvre sont réduites en raison de revenus irréguliers. Dans les années 1990, l'installation dans le Marais commence à intervenir plus tard dans les parcours résidentiels de gays plus favorisés encore, notamment lorsqu'ils achètent. Parallèlement, des gaytrifieurs marginaux peuvent accéder à la location dans ce quartier et s'y stabiliser un moment mais dans des logements peu confortables et au prix d'une préoccupation croissante avec le temps au sujet de la hausse du loyer. Pour cette seconde génération, la connaissance du quartier est déjà importante avant même d'y habiter : elle l'est d'autant plus que l'installation dans le quartier est retardée dans les parcours et que les enquêtés ont déjà une expérience résidentielle parisienne à un moment où le Marais gay se consolide et attire un public de plus en plus nombreux.

La troisième génération de gays, installés depuis le début des années 2000, illustre le durcissement des conditions d'accès au Marais et la place différente qu'il prend dans les parcours résidentiels. Ces derniers arrivants sont d'une part des gaytrifieurs fortunés et/ou bénéficiant d'héritages familiaux (appartement ou apports financiers) ou ayant revendu un appartement dans Paris et, d'autre part, de jeunes gays s'installant dans des studios étroits et bénéficiant de « combines » pour louer ces logements (reprise de bail, connaissances familiales louant un appartement). Les premiers sont déjà locataires dans Paris (éventuellement dans le Marais) ou propriétaires dans le Marais. Les conditions d'entrée sont plus sélectives pour eux que pour les générations précédentes : ils ont plus de ressources économiques, sont plus souvent en couple, sont plus âgés et plus avancés dans leurs parcours professionnel et résidentiel. L'achat concerne essentiellement des individus déjà propriétaires dans Paris ou même dans le Marais : seuls les bénéfices d'une revente autorisent l'acquisition d'un appartement dans le quartier. En parallèle, des gays plus modestes et souvent plus jeunes entrent dans le quartier dans des conditions fort différentes qu'il s'agisse de leurs ressources ou du type de logement loué. Dans des parcours instables et mobiles, le Marais n'apparaît pas tellement comme un lieu de résidence spécifique et ils n'envisagent pas vraiment d'y rester. Depuis la réalisation des entretiens, certains sont d'ailleurs partis prolongeant leur mobilité géographique, résidentielle et professionnelle. Ces variations générationnelles et historiques montrent que le Marais peut jouer dans les années 1980 le rôle d'un quartier d'accession à la propriété pour de jeunes gays de classes moyennes et supérieures, mais cette possibilité se réduit avec le temps. Dans les années 1990, l'accession à la propriété devient de plus en plus sélective : l'avancée dans la carrière professionnelle et les soutiens familiaux deviennent indispensables, tandis que les prix

locatifs exigent également des sacrifices ou des revenus très élevés. Les écarts entre les différents groupes de résidents gays augmentent entre des gays fortunés, locataires ou propriétaires, pour qui le quartier apparaît souvent comme un aboutissement des trajectoires socio-résidentielles et de jeunes gays occupant de petits logements en location, pour qui l'entrée dans le quartier constitue une étape fort différente. Ces écarts s'accroissent dans les années 2000 et montrent l'hétérogénéité des statuts résidentiels parmi nos enquêtés.

Dans le Village, les destinées du quartier sont relativement différentes (chapitres 3-6) : la morphologie, le peuplement du quartier et la sociologie résidentielle qui en découle aujourd'hui restent beaucoup plus hétérogènes. Pendant longtemps, le quartier reste accessible à différentes catégories de population et voit s'installer des gays beaucoup moins favorisés du point de vue socio-économique. Les prix du logement dans le Village restent relativement faibles jusqu'à la fin des années 1990. On peut même constater que les gays s'installant dans le Village jusqu'au milieu des années 1990 sont souvent des fils de milieux populaires en ascension sociale mais situés dans les catégories moyennes. L'accession à la propriété est beaucoup moins présente dans les séquences résidentielles de nos enquêtés dans le Village : ils louent ou habitent des logements en co-location, s'ils achètent un édifice, ils le revendent rapidement, et l'accession durable à la propriété de nos enquêtés dans le Village se manifeste plutôt à la fin des années 1990. Le Village reste donc accessible à des catégories moyennes dans les années 1980 et 1990, ce qui correspond bien aux caractéristiques du quartier à ce moment-là. Par conséquent, il voit converger en son sein les trajectoires résidentielles de jeunes actifs arrivés depuis quelques années à Montréal, mais aussi celles de primo-arrivants. Par ailleurs, jusqu'à la fin des années 1990, on constate que le Village peut être un quartier de passage dans des parcours individuels variés tant du point de vue résidentiel que socio-professionnel, mais aussi un quartier fortement investi par certains qui y trouvent un logement, des réseaux de sociabilité et professionnels (Marc-André).

La seule rupture chronologique visible dans notre corpus est située au tournant des années 2000. Plusieurs enquêtés évoquent alors le rattrapage des prix immobiliers et les caractéristiques socio-économiques des entrants deviennent plus déterminantes dans leur installation dans le Village. Ceux qui arrivent depuis les années 2000 sont confrontés à une amélioration du stock de logements et une hausse des prix immobiliers : elles n'ont pas le caractère aussi sélectif que dans le Marais mais ont quand même deux effets notoires. D'un côté, on voit apparaître des gays plus fortunés et souvent en couple qui louent, seuls à présent, des maisons à plusieurs étages ou qui achètent ce genre de biens ainsi que des lofts ou plateaux à aménager rue Amherst. Ils ont généralement plus de 40 ans et des emplois très rémunérateurs. D'un autre côté, des gaytrifieurs marginaux continuent à habiter des logements en colocation et envisagent, pour certains, de quitter le quartier au motif que les loyers sont trop chers. De plus, si l'image du quartier s'est nettement transformée en valorisant des modes de vie gays aisés et diversifiés, elle apparaît plus ambiguë dans les représentations des gays vivant déjà ou arrivant dans le quartier. Leurs perceptions du quartier manifestent une dualité entre la vitrine « *propre* » et « *améliorée* » des abords de Sainte-Catherine et le maintien d'une population pauvre et de groupes marginaux visibles dans l'espace public (dealers, toxicomanes, prostitué(e)s, itinérants). Ce contraste parfois saisissant, en entretien comme dans les rues du Village, se traduit aussi dans la différenciation interne aux espaces du Village. De manière très localisée, certaines rues bénéficient clairement d'un renouveau d'image et attirent alors la composante la plus favorisée des gays interrogés : c'est le cas de la rue Amherst et de ses abords au nord-ouest du quartier, c'est manifestement aussi le cas de la portion nord des rues Plessis et Alexandre de Sève. A l'inverse, la rue de la Visitation et la rue

Beaudry constituent des secteurs peu valorisés et restent stigmatisés par la présence des toxicomanes et des prostitué(e)s notamment. Ces secteurs accueillent principalement des gaytrifieurs marginaux célibataires, très mobiles dans leurs parcours et dont le logement dans le Village est moins confortable et moins cher que les précédents. Ces différenciations socio-spatiales correspondent bien à ce que des analyses quantitatives ont montré au sujet du secteur Centre-Sud, à savoir l'existence de niches de gentrification situées dans certains micro-secteurs du Village gai et le maintien de secteurs plus vétustes et plus pauvres à quelques centaines de mètres (Van Criekingen, 2001). L'entité « quartier » perd encore de son homogénéité, du point de vue spatial et du point de vue temporel : de même, le fait d'habiter le Village correspond en réalité à présent à des configurations et des populations variées.

Les parcours sociaux et résidentiels individuels se déclinent ainsi non seulement de manière statique à travers la diversité des contextes locaux et la spécificité de chaque quartier, mais aussi selon les dates d'arrivée et les conditions d'entrée dans ces quartiers. On a déjà constaté des temporalités différentes entre le Village et le Marais, notamment au sujet des images du quartier. Les dates et conditions d'installation des gays dans les deux quartiers permettent de retrouver ces décalages par le biais d'une reconstruction micro-sociologique des logiques de peuplement local. Par opposition à d'autres types de populations, on observe certes des expériences résidentielles relativement communes à nos enquêtés, mais le quartier n'a cependant pas une place univoque dans leurs parcours : celle-ci varie selon les deux terrains et au cours du temps, sa signification recouvrant des expériences très variées. En retour, les installations successives et localisées des enquêtés permettent de rendre compte de transformations du Marais et du Village dont on avait déjà dégagé les grandes lignes mais qui se traduisent en partie ici à l'échelle micro-sociologique. Reste à savoir comment les enquêtés décrivent eux-mêmes leur installation dans ce quartier : l'examen des motifs du choix du quartier se révèle particulièrement riche de ce point de vue.

### 2.2. Le choix du quartier et ses motifs.

L'installation dans le quartier est un moment privilégié pour la saisie des représentations de l'espace urbain et du quartier. À travers la question des motifs du choix de ce quartier et de ce logement, on retrouve une partie des raisons permettant de comprendre la présence de ces gays-là dans ces quartiers-là à ce moment-là, mais aussi une partie des représentations qu'ils se construisent du lieu de résidence « idéal ». Lorsque l'on demande les raisons du choix du Village ou du Marais, les réponses varient évidemment selon les individus. Ce genre de questions expose souvent, et c'est le cas chez de nombreux enquêtés, à la mobilisation du « hasard » à travers les formules récurrentes : « *ça s'est fait un peu par hasard* », « *je suis arrivé ici un peu par hasard* » ou encore « *c'est un peu un concours de circonstances* ». Derrière le hasard invoqué, l'examen des circonstances et des processus de recherche de logement montrent des critères de choix et de décision peu hasardeux. Le croisement de ces informations avec celles concernant les autres quartiers envisagés ou inenvisageables à ce moment-là permet d'en savoir plus. Il permet, en filigrane d'analyser aussi les représentations que se font les individus de leur quartier, élément important de leur rapport au quartier (Authier, 2008). Quels sont les éléments ayant motivé l'installation dans le Village ou le Marais ?

On repère d'abord des motifs de choix relativement « classiques » et peu spécifiques à première vue : c'est le cas de la distance travail-domicile. Dans le contexte métropolitain et étant donné les emplois exercés, le centre-ville remporte l'adhésion au moment de la

recherche du logement. Le Marais et le Village apparaissent bien reliés au reste de la ville, voire à la banlieue. Pour plusieurs enquêtés, ils permettent de se rendre au travail en vélo ou à pieds, qualités maintes fois évoquées en entretien. Derrière la proximité du lieu de travail se jouent aussi des dimensions propres aux gentrificateurs. Pour Boris, le fait d'être styliste free lance l'amène à se déplacer dans les quartiers centraux de Paris du fait de la géographie de ses employeurs multiples : habiter dans le Marais permet d'être à proximité de ces réseaux et lieux de travail. De même se déplacer à pied ou en vélo s'oppose à des déplacements en voiture supposant d'en posséder une, ce qui est quasiment systématiquement exclu par nos enquêtés et qui constitue une pratique très peu répandue chez les gentrificateurs, comparé à d'autres groupes sociaux et d'autres environnements résidentiels.

Un autre motif « classique » est constitué par les contraintes financières : le choix d'un quartier dépend aussi des prix du logement et des capacités financières de chacun. Dans notre cas, ce motif prend une forme particulière. A Montréal, le Village apparaît au moins jusqu'aux années 2000 comme un quartier accessible pour les gays interrogés : cette accessibilité est relative, et notamment confrontée en entretiens au cas du Plateau Mont-Royal, dont la localisation et les attraits peuvent séduire mais qui paraît « trop dispendieux ». Silvio, 42 ans, est barman dans le Village et coiffeur à domicile. Il a habité le Plateau entre 1989 et 1998 et en garde un très bon souvenir mais ne peut plus y prétendre et se retrouve finalement dans le Village en 2005 :

**« Mont-Royal là, je suis parti, c'était devenu bien trop dispendieux [...] y avait beaucoup d'artistes, des hippies et c'était très animé oui, mais ça a beaucoup changé, ça s'est embourgeoisé, y a comme un snobisme là et c'est bien trop dispendieux pour moi . [...] Je cherchais pas vraiment dans le Village, mais près d'un métro, il fallait que ce soit central parce que je travaille chez moi, donc je cherchais en fonction des stations de métro. Je pouvais pas centre-ville, vraiment centre-ville là, c'est trop cher. Fait que le Village c'était correct encore, ça a bien augmenté là, mais c'était correct encore pour moi » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)**

Dans le Marais, le facteur « prix » n'est globalement pas favorable au choix du quartier. Il l'est cependant dans les années 1980 pour les arrivants de l'époque (Carlos, Philippe ou Éric) et peut l'être pour des gays fortunés, relativement à d'autres quartiers parisiens (centre-rive gauche notamment). A l'inverse, le facteur « opportunité d'un logement » par un biais autre que la logique de marché incite aussi à élire domicile dans le quartier, notamment chez les plus récents arrivants :

**« J'habitais dans le 2<sup>ème</sup>, un copain m'a parlé de son appartement bon qui était ici, lui achetait en fait et moi j'en avais marre de mon appart, et c'était sympa comme quartier donc j'avais pas vraiment les moyens brillantissimes donc j'ai été plutôt opportuniste sur le coup [...] 500 euros pour un appartement comme ça, c'est pas cher, c'est finalement un peu moins cher que mon ancien appartement donc c'est une bonne opération pour moi ! » (Laurent, 31 ans, chercheur en CDD, célibataire, locataire, Marais)**

Ces motifs sembleraient à première vue les moins spécifiques aux gaytrifieurs : d'autres populations choisissent d'autres quartiers en fonction de leur distance au lieu de travail et de leur correspondance aux moyens financiers. La distance au travail montre déjà néanmoins que la question se pose de manière spécifique pour notre population du fait de ses lieux

de travail et de ses représentations des déplacements. Les choses se précisent à travers d'autres motifs.

Comme d'autres populations, les enquêtés tiennent beaucoup compte de la localisation du quartier au regard de l'ensemble de la ville et des images qu'ils possèdent. Dans leur cas, le jugement sur la localisation physique et les caractéristiques du quartier est traversé par des représentations de l'espace urbain associées à des modes de vie particuliers. On peut y voir émerger les traces de rapports à la ville typiques des gentrificateurs. Ces motifs « gentrificateurs » sont omniprésents et rappellent combien les images associées au Marais et au Village ont changé depuis des décennies, ce changement ayant un impact décisif sur les représentations des enquêtés. Le motif remportant presque tous les suffrages reste la centralité qui conjugue les aspects pratiques aux possibilités concrètes de sorties. « Habiter au centre » permet certes d'accéder rapidement à son travail ou à des lieux de déplacements fréquents (gare, métro) mais on y valorise surtout des modes de vie. On peut sortir plus tard (aller au cinéma, boire un verre, dîner au restaurant) sans se préoccuper des moyens de transport et des horaires pour rentrer chez soi, notamment en semaine :

**« Quand j'ai quitté Sèvres, j'en avais ras le bol de me taper les taxis le samedi soir pour rentrer chez moi, des transports à n'en plus finir, fallait m'appeler une heure et demie pour un ciné avant que j'arrive. Donc là ça me pourrait moins la vie pour tout ce qui est sorties, loisirs, hier soir on est allé boire un verre comme ça après le ciné, et je me pose plus la question à quelle heure je rentre. Mais ça a surtout changé dans la semaine, si j'ai envie d'aller boire un verre en semaine, c'est possible quoi, avant c'était une expédition, et dans la semaine, ça me claquait en fait. » (Maxime, 28 ans, chef de projet informatique chez Air France, célibataire, co-locataire, Marais)**

La centralité et les facilités de déplacement ne sont pas des motifs de choix en soi : ils dépendent évidemment des modes de vie et des lieux effectivement fréquentés. Le Marais et le Village sont d'autant plus centraux et pratiques que les enquêtés ont une géographie quotidienne qui leur est propre et qui passe par ces deux quartiers bien avant d'y habiter. Pour Maxime, c'est surtout parce que la plupart de ses amis lui proposaient des « cinés » ou des « verres » dans le Marais qu'y habiter facilite aujourd'hui ses déplacements : la centralité est relative aux modes de vie et aux lieux investis par les enquêtés. Dans le Marais, quartier rime aussi avec histoire et culture. Les qualités historiques et culturelles valorisées médiatiquement sont aussi significatives pour Emmanuel qui y trouve un alliage entre histoire et modernité :

**« Ce qui l'a emporté ici c'est vraiment la situation géographique, et cette vue, sur cet étrange monument [le centre Pompidou], y a aussi le rapport avec cette vue au quotidien bon, l'idée m'amusaient quand même d'habiter un quartier historique, chargé d'histoire, et d'avoir ce truc ultra moderne en face de soi. Ce qui m'intéressait c'était d'avoir aussi un monument de Paris en face de moi, depuis ma chambre, d'être là finalement. » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

S'il a quitté le quartier, Philippe partageait aussi cet attachement au passé et appréciait, dans le Marais, les qualités architecturales de son immeuble :

**« J'avais l'impression d'habiter dans un immeuble un p'tit peu historique, avec une architecture qui venait du passé, c'était un peu comme un retour dans le passé, donc c'était une belle adresse, c'était un bel immeuble » (Philippe, 50 ans,**



**consultant financier, couple non cohabitant, propriétaire, Marais, puis 20<sup>ème</sup> arrondissement)**

Dans le Village, ces éléments ne sont pas vraiment mentionnés : ils le sont surtout quand le logement a déjà été réhabilité et qu'il possède un charme architectural nouveau (alliance entre un bâti plutôt ancien et une embellie moderne). Il apparaît chez François et Stefan, au regard de l'immense et luxueux loft acheté rue Amherst, qui témoigne d'un patrimoine industriel et d'une histoire locale singulière. L'histoire et le décor du quartier restent cependant peu présents dans les récits du choix du Village comme lieu de résidence.

Parmi les attributs d'un quartier gentrifié ou en cours de gentrification, certains sont massivement repris par les enquêtés, d'autres pas. L'aspect populaire est par exemple peu mentionné comme un critère de choix : dans le Marais, les enquêtés arrivent bien trop tard pour trouver dans le quartier un espace « populaire », dans le Village, l'image des catégories populaires est associée à la pauvreté mentionnée comme une caractéristique plutôt négative. Les enquêtés ne recherchent que rarement un quartier populaire. Seul Martin l'envisage réellement sous un aspect valorisant expliquant en partie son installation dans un lieu très particulier du 3<sup>ème</sup> arrondissement, la rue au Maire, dont on a vu qu'elle constituait un dernier vestige du « Marais populaire ». Cette caractéristique, aujourd'hui plus symbolique, que réelle a attiré Martin, féru d'ambiances métissées, alternatives et populaires. Il identifie d'ailleurs le secteur de la rue au Maire comme le « Québec du Marais gay », ce qui signifie, pour cet agrégé de sciences sociales devenu gérant d'une boîte de nuit, une tonalité locale populaire faisant écho aux caractéristiques du Village :

**« Ce coin là, c'est un peu le Québec du Marais gay, c'est microscopique mais c'est resté un quartier populaire, y a encore 4 ou 5 bars kabyles qui sont des bars populaires, rue des Vertus y a le Nevers, moi j'y vais prendre mon café tous les matins, je le connais très bien, on est un peu dans le Paris des années 50, y a un hôtel meublé au dessus, avec les retraités algériens qui habitent là depuis très longtemps [...] Moi j'aime cette ambiance, cette partie du quartier, ça reste populaire, et surtout grâce aux chinois, si les chinois s'en vont, c'est terminé » (Martin, 48 ans, ancien professeur devenu gérant de discothèque, célibataire, propriétaire, Marais)**

A l'inverse, l'animation du quartier constitue un critère important et un motif de choix du quartier récurrent, parfois réinvesti a posteriori, mais structurant sur les deux terrains. Les entretiens montrent à ce sujet l'omniprésence de l'image de quartier « animé » et « vivant » rattachés à la présence de commerces, l'ouverture tardive des lieux, la présence des terrasses et de piétons, du matin jusqu'au soir, dans le Village, rue Sainte-Catherine, dans le Marais, rue des Archives, Rambuteau et Vieille du Temple. Les enquêtés opposent l'attrait d'un quartier animé, vivant et proche de lieux animés à d'autres quartiers « résidentiels », « morts » et excentrés. Se retraduisent en entretien des oppositions déjà constatées de manière quantitative (chapitre 6) et construites, en partie, médiatiquement (chapitre 5). A Montréal, les lieux repoussoirs sont essentiellement des quartiers de banlieue résidentielle (Longueuil notamment) ou des quartiers anglophones de l'Ouest. A Paris, la banlieue peut aussi être décriée mais jamais autant que certains arrondissements comme le fameux 15<sup>ème</sup> arrondissement qui cumule les critiques contre lui, chez quasiment tout le monde. Les extraits abondent au sujet de l'animation opposée aux quartiers résidentiels, par souci de concision, on retiendra le suivant :

**« C'est un quartier des plus vivants oui, ça c'est exceptionnel, par l'agrément des rues, les commerces, j'veux dire les rues animées, c'est un quartier animé, fin moi j'ai horreur des quartiers résidentiels très beaux mais très sinistres, enfin l'animation il faut qu'elle soit dans la rue aussi, dans la rue faut que ça vive ! [...] C'est très vivant, y a toujours du monde, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, on sort dans la rue on est sûr de voir ça, de voir du monde, du passage oui, c'est ça aussi hein le côté vivant, animé d'un quartier, parce que sinon c'est sinistre ! » (Alexandre, 42 ans, cadre commercial, couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Si l'aspect populaire du passé local reste peu présent dans les critères de choix du quartier, plusieurs discours sur le quartier et sur ses attraits au moment de l'installation montrent des préférences très nettes pour la centralité, l'animation et les modes de vie qui les accompagnent. La dimension esthétique et patrimoniale s'y ajoute dans le Marais, pas dans le Village. On retrouve ici des motifs et des logiques de choix du quartier typiques des gentrificateurs opposant « *vie* » et « *mort* » d'un quartier et valorisant le centre animé plutôt que les périphéries résidentielles « *sinistres* ». Reste la question de la spécificité gay du quartier et de ses effets sur les choix résidentiels.

Le « motif gay » apparaît de manière très variée en entretien et reste globalement peu mentionné. Bon nombre d'enquêtés anticipent à ce sujet notre curiosité et y opposent une fin de non recevoir, comme pour ne pas être réduit à une identité homosexuelle, surtout en début d'entretien, ou se distancier des stéréotypes du gay habitant le quartier gay<sup>62</sup>. Des propos tels ceux d'Alexandre (présenté précédemment) revenaient souvent en début d'entretien :

**« Pourquoi ici ? Je vous vois venir (rires) C'était mon budget, euh, c'était le type de produit que je recherchais, le plus n'a pas été, si c'est ça la question, le plus n'a pas été que ce soit à deux pas...de l'épicentre gay quoi ! C'était vraiment pas un critère, si c'est ce que voulez savoir ! »**

Au delà de ces premières réactions, les « motifs gays » se laissent entrevoir plus ou moins clairement dans les récits de recherche d'appartement et les représentations du quartier. Chez certains, la réponse est claire et franche et correspond d'ailleurs à l'expression d'un motif déterminant de la venue dans le Village ou le Marais. Pour Claude, la venue dans le Village avec son compagnon Sylvain correspondait à une plus grande liberté de modes de vie :

**« Sylvain venait juste de faire son coming-out donc y avait vraiment cet intérêt, moi ça faisait longtemps que c'était fait, mais j'avais toujours fini par passer par le Village occasionnellement, alors y avait une curiosité c'est clair, on savait tout à fait ce qu'on choisissait, que c'était le Village gay, c'est sur, ça faisait partie de notre choix. On avait aussi une envie de se sentir protégé, libre, Sylvain était un peu moins porté sur les gestes extérieurs mais pour moi, le prendre par la main, j'en avais envie et je sentais aussi que c'était un quartier où c'était possible » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)**

C'est le cas aussi chez Marc-André qui associe sa découverte de la vie gay, un soir de 1988, à 20 ans et son emménagement immédiat dans le Village, quelques semaines plus tard avec une facilité à le dire que l'on retrouve davantage à Montréal qu'à Paris :

<sup>62</sup> C'est d'autant plus vrai que nos enquêtés étaient recrutés sur ce critère et qu'il en avaient connaissance. On les contactait au motif qu'ils étaient gays et qu'ils habitaient le Marais ou le Village.

**« J’suis descendu à Montréal, j’allais voir des amis en banlieue de Montréal, j’avais jamais mis les pieds dans un bar gay et puis je devais rejoindre des amis straight, et puis j’ai pas été capable de les rejoindre et en conduisant j’m disais, si je les retrouve pas j’va essayer de trouver un bar gay, cette fois-ci j’vais essayer de faire le grand là, fait que c’est Montréal, fait que je vais essayer de rentrer seul là, voir ce que ça donne, puis j’ai passé le week-end à sortir, ça a été fabuleux là, je voulais vivre ici de suite. J’suis arrivé le vendredi soir, j’suis ressorti le samedi, j’suis ressorti le dimanche, après ça j’suis venu toutes les fins de semaine et un mois et demi après j’déménage à Montréal, et je suis heureux là, parce que je trouve de suite un logement sur Maisonneuve, dans le Village, alors j’étais heureux, ma vie a basculé en l’espace d’un mois là ! » (Marc-André, 39 ans, cadre commercial, en couple cohabitant, locataire en cours d’achat, Village)**

La plupart du temps, on ne vient pas habiter ici parce que le quartier est gay. On ne fait pas de cet élément un motif essentiel du choix, ou plutôt, on ne le formule pas en ces termes face à l’enquêteur. Néanmoins, au moment de l’installation, le caractère gay du quartier peut d’autant plus être pris en compte que l’installation est tardive dans le temps et que le quartier est effectivement devenu un quartier gay en tant que tel. Il peut susciter alors des réactions variées et mitigées. D’un côté, certains enquêtés avouent avoir jugé cet élément comme un facteur positif et intervenant dans leur choix du quartier :

**« L’idée première n’était pas d’habiter le Marais, mais plutôt le 2<sup>ème</sup> ou le 3<sup>ème</sup> arrondissement. J’ai visité une vingtaine d’appartements et cet endroit s’est peu à peu imposé à moi, une espèce d’histoire comme ça. On voyait bien qu’on pouvait en faire quelque chose mais y avait cet aspect encore pas terrible mais pourtant...ça s’est imposé à moi et puis d’un coup revenait à moi l’idée que je pouvais habiter...là...alors à la fois là, là au centre, là dans le quartier gay, tout ça jouait de concert, c’est sûr » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

D’autres enquêtés sont plus ambivalents. En arrivant, ils peuvent ressentir une forme d’inquiétude précisément liée à cette présence gay locale :

**« Vivre dans le Village ça me faisait un peu peur, vivre c’est différent...la sollicitation 24h sur 24, parce que je suis entouré de gays, donc dès que tu sors, tu peux pas...des fois tu te lèves le matin, tu vas chez le dépanneur, t’es pas coiffé et tout le monde toujours est aux aguets, ça, ça m’énerve » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)**

On peut aussi en faire un élément favorable dans le moment de son installation mais avoir pris du recul avec le temps. En 2001, Boris souhaitait habiter « vers Beaubourg », souhaitait-il habiter dans le Marais gay ?

**« Je sais pas, c’est dur à dire...je voulais pas plus au sud là, en plein 4<sup>ème</sup>, là non, mais pas trop loin non plus quand même ! (rires) Je crois que ça me fait chier, mais en même temps je trouvais ça très chouette au début, maintenant bon avec le recul, ça fait 6 ans que je suis là et j’en ai vraiment ras le bol ! Et puis ça a beaucoup évolué aussi l’air de rien, parce que moi je venais beaucoup à Paris, quand j’habitais encore en province [...] Je venais déjà dans le Marais, quand j’étais adolescent, donc j’ai vu tout ça évoluer en 15 ans on va dire, et**

***puis même, depuis que je vis ici, mais moi ça me fatigue, je veux dire, c'était pas comme ça avant ! Mais oui, oui, c'était bien moi ça me plaisait comme idée, ça me dérangeait pas, bon, même au contraire, pour être honnête, ça me disait bien oui, maintenant ça me gonfle j'ai envie d'être tranquille, donc bon ça passe, ça change disons » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)***

Fréquemment, la dimension gay peut aussi apparaître de manière détournée et plus subtile : elle n'est pas nécessairement un motif conscient et déterminant du choix du quartier, mais se révèle, à l'usage une qualité supplémentaire, qui n'est sans doute pas pour rien dans la manière dont se sont par exemple concentrées les recherches. On l'a vu plus haut, en début d'entretien, Alexandre nous « *voit venir* » et ne fait pas du statut de quartier gay du Marais un motif de son installation, mais la suite de l'entretien est néanmoins plus ambiguë : elle nous donne d'abord sa représentation du « *centre de Paris* » où il ciblait ses recherches :

***« 3<sup>ème</sup>, 4<sup>ème</sup> en fait, c'est à dire que j'avais un périmètre euh Bastille, République, Hôtel de Ville, voilà...centre de Paris en fait...rive droite aussi, mais j'ai visité beaucoup ouais, une trentaine peut-être ouais, donc surtout le centre, entre 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> » (Alexandre, 42 ans, cadre commercial, couple cohabitant, propriétaire, Marais)***

A la même époque, il habitait dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement et déclare, par la suite, au sujet de sa fréquentation des bars gays du Marais :

***« J'habitais dans le 20<sup>ème</sup> à Gambetta, j'étais un peu isolé quoi, on se sent mouton noir hein, tandis qu'en venant ici, ben on se dit ça va quoi. C'était pour voir mes semblables ! (rires) Alors que là, c'est bon mes semblables je les vois tous les jours, donc y a plus besoin d'aller dans un bar pour ça...à l'époque je venais dans le quartier parce que j'y trouvais ce que je n'avais pas ailleurs et que c'était plus, enfin c'était plus facile quoi, moins pesant que d'être isolé au fin fond du 20<sup>ème</sup> »***

Comme bon nombre d'enquêtés, Alexandre concède d'ailleurs qu'« *à l'usage* » il peut être « *très agréable* » d'habiter près d'un « *décor* » gay, celui-ci se déployant sous ses fenêtres, en l'occurrence rue des Blancs-Manteaux :

***« A : Il se trouve qu'à l'usage c'est très agréable mais c'était pas du tout une motivation première. E : Á l'usage, c'est-à-dire ? A : Ben c'est-à-dire que même si ce n'était pas pour ça (ton insistant) que je suis venu habiter, parce que ça s'est fait comme ça, c'est vrai que c'est agréable de vivre ici aussi pour ça, parce que le décor je dirai, la toile de fond est agréable... »***

Pour terminer, rappelons qu'Alexandre cherche au moment de l'entretien à vendre son appartement pour en racheter un dans un périmètre de « *500 mètres* ». Il s'est pour cela adressé à l'agence immobilière spécialisée *La Garçonnière* :

***« Là on cherche depuis deux mois on va dire, et j'ai restreint mon périmètre de recherche plus qu'à l'époque, ça c'est net ! J'me plais bien dans ce quartier, c'est vraiment là que je cherche...enfin, pas loin, on va dire dans un rayon de ...500 mètres d'ici (rires) [...] J'irai plus par exemple habiter Bastille, alors qu'à l'époque j'aurai trouvé un truc bien à Bastille j'y serai allé, de même que j'irai***

***plus à République. Mais ça, je sais pas si vous avez regardé d'autres enquêtes immobilières, enfin pas spécialement gay, mais très souvent les gens cherchent à rester dans le même quartier, très souvent les gens reviennent au final au même endroit ou ne bougent pas beaucoup en fait, parce qu'on aime bien on a nos petits repères, notre boucher, notre boulanger »***

Sans forcer davantage le trait, on peut simplement imaginer que le motif gay n'est pas totalement absent dans les choix d'Alexandre : il ne l'était pas lors de son installation initiale en provenance du 20<sup>ème</sup>, il ne l'est pas totalement non plus dans sa volonté de rester dans les limites étroites du cœur gay du Marais, quitte à traiter avec une agence immobilière labellisée gay. Cet exemple n'est pas isolé et traduit l'effet dominant du quartier gay dans les choix de nos enquêtés : s'il est rarement le seul motif premier du choix, il est rarement totalement absent dans les processus de recherche de logement. C'est d'autant plus vrai que de nombreux éléments mentionnés comme critères de choix ont tendance à masquer provisoirement l'homosexualité dans les entretiens avant qu'elle ne réapparaisse plus tard. Il en va ainsi de la centralité, de l'animation et des distances travail-domicile. Derrière chacun de ces éléments, se déploient par la suite, les modes de vie des enquêtés et ce que représentent concrètement, pour eux, « le centre de la ville », « l'animation d'un quartier » ou « le lieu de travail ». Pour plusieurs enquêtés montréalais, l'activité professionnelle est liée à l'homosexualité : Denis est barman dans un bar gay, Silvio aussi, Marc-André travaille pour la SDC du Village, François aussi, Martin est gérant du *Tango* à quelques mètres de son appartement. Leurs lieux de travail sont dans le quartier et lorsque François explique apprécier le fait de « *pouvoir être à la maison en 5 minutes, en rentrant, même pour manger à midi* », on comprend comment son homosexualité, son travail et son lieu de résidence ont partie liée. De même, derrière l'animation d'un quartier, on peut se demander ce qui fonde pour les enquêtés l'idée d'un quartier « animé » ou « vivant ». Or, la plupart des réponses à ce sujet met en relief une animation commerçante, culturelle et piétonnière où se mêlent étroitement images de la rue gentrifiée et théâtre de la rue gay :

***« Ben c'est ça qui est appréciable ici, c'est l'animation, les rues, c'est vrai que c'est agréable de se balader, se poser en terrasse, y a toujours du monde, de l'animation, des beaux garçons aussi (rires) Ben oui, les gays ça fait toujours de l'animation dans un quartier, c'est toujours comme ça ! Puis c'est le côté parisien aussi du quartier avec les p'tits restos, les cafés, ici on se régale pour ça » (Éric, 46 ans, cadre financier de banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)***

Dans ces conditions le rapport au quartier des enquêtés n'est pas indépendant de son statut de quartier gay, y compris au moment de s'y installer. On reviendra en détail sur les variations sociologiques orientant ces choix résidentiels plus ou moins « gays ». Pour l'heure, le « motif gay » occupe un statut particulier dans le matériau : si certains enquêtés revendiquent ce choix résidentiel identitaire, la plupart d'entre eux est plus ambivalente à ce sujet. On constate une forme d'attraction à l'égard du quartier gay mais elle peut être nuancée par une forme d'inquiétude ou de questionnements sur le sens de ce choix. Par ailleurs, c'est souvent l'usage qui permet d'apprécier *a posteriori* cette localisation résidentielle spécifique. Enfin, derrière d'autres motifs déterminants du choix d'un espace résidentiel, des logiques propres aux gays apparaissent : des activités professionnelles liées au milieu et au quartier gay, des représentations de la centralité et de l'animation urbaine en partie polarisées par la présence de lieux gays et la distance vis-à-vis du cœur de la vie gay urbaine.

Finalement, le quartier est choisi pour des raisons variables et polysémiques. Certains choix et certaines raisons invoquées apparaissent relativement « classiques » : on choisit

ce quartier et pas celui-ci parce qu'il est plus ou moins pratique au quotidien et qu'il est plus ou moins accessible financièrement. Néanmoins, on choisit aussi le Marais et le Village pour des raisons observables dans d'autres contextes gentrifiés et auprès d'autres populations de gentrificateurs : le quartier apparaît plus central, plus animé et plus vivant que d'autres espaces résidentiels possibles. Ces qualités mentionnées pour les deux quartiers évoluent avec le temps : le trop plein de l'animation du Marais depuis les années 2000 peut notamment amener à privilégier des portions du quartier moins surchargées et bruyantes. Ceux qui peuvent ainsi choisir réellement vont privilégier certaines rues du 3<sup>ème</sup> arrondissement ou de l'est du 4<sup>ème</sup> au détriment de secteurs au statut « *infernal* » : la rue des Francs-Bourgeois et, paradoxalement, certaines des rues les plus gays de Paris (Archives, Temple). Pour ce qui est du caractère gay du quartier, il est revendiqué par certains, formulé prudemment, exclu ou rejeté par d'autres. Son caractère déterminant semble plus prononcé pour les générations les plus anciennes (y compris lorsqu'elles s'installent tardivement dans le quartier), pour les gays ayant d'une manière ou d'une autre connu des parcours homosexuels « problématiques » (difficile acceptation par la famille, ou par soi-même) comme nous le verrons par la suite. L'association entre homosexualité et choix du quartier gay n'a rien de mécanique mais transparait souvent à travers ce qui fait pour les enquêtés la centralité, l'animation et l'agrément d'un quartier. Ce que sont nos enquêtés et la manière dont ils vivent en ville ont partie liée avec leur installation dans le Marais ou le Village. Derrière le hasard ou les heureuses surprises du marché immobilier, les processus de recherche de logements, les conceptions de ce qu'est un espace résidentiel agréable et les parcours individuels montrent que le choix du quartier répond à des critères de jugement et des priorités parfois énoncés précisément. Le plus souvent des « motifs classiques » sont imprégnés par des « motifs gentrificateurs » et des « motifs gays » qui rappellent que nos enquêtés sont certes des citadins, mais des citadins d'un certain type. On a vu par exemple comment les modes de vie, la fréquentation de certains lieux gays et certaines pratiques professionnelles pouvaient construire des rapports aux espaces résidentiels particuliers et favoriser le choix du Marais ou du Village. Cette composante du rapport au quartier permet d'enrichir encore la compréhension du sens de la séquence résidentielle dans les parcours individuels dont nous allons à présent dresser un bilan synthétique en forme de typologie<sup>63</sup>.

### 2.3. Le sens des parcours, les sens du quartier.

L'ensemble du chapitre a insisté à différentes reprises sur les résultats observables dans l'ensemble du corpus et sur des facteurs de différenciations. Il s'agit à présent de proposer une grille de lecture des articulations entre trajectoires et quartier qui rende compte de quatre configurations dominantes observées empiriquement. En quoi montrent-elles le lien entre parcours sociaux, trajectoires résidentielles, carrières homosexuelles et présence résidentielle dans le quartier du Marais ou du Village ?

#### 2.3.a. Le « *refuge* » gay.

Le type « *refuge* » désigne la configuration dans laquelle le quartier apparaît comme un lieu investi, voire recherché, parce qu'il offre un environnement sécurisant, épanouissant et en conformité avec ses propres attentes homosexuelles. Dans ce cas, les entretiens montrent souvent des parcours dans lesquels l'homosexualité a eu visiblement un effet

<sup>63</sup> On rappelle qu'une typologie fait ressortir des traits saillants idéalisés pour chaque type, ce qui explique notamment que certains cas individuels puissent relever de plusieurs types ou d'une combinaison de types.

déterminant sur plusieurs choix et dans plusieurs domaines de sa propre vie, y compris dans le domaine résidentiel. Ce type de rapport au quartier est celui qui ressemble sans doute le plus aux représentations médiatiques et littéraires de la fuite homosexuelle vers la ville et son eldorado gay. Mais il est loin d'être hégémonique et concerne essentiellement certains gays.

Il s'agit généralement des gays pour lesquels l'homosexualité a été la plus difficile à vivre parce qu'elle prenait place dans des contextes socioculturels et familiaux hostiles ou qu'elle était vécue au moins en début de carrière comme un problème, une difficulté ou un handicap. On comprend pourquoi on retrouve ici les gays les plus âgés, les moins bien dotés en ressources socioculturelles et relationnelles alternatives et aussi les gays les moins diplômés dans notre corpus ou les gays dont les origines étaient les plus populaires et avec lesquelles ils ont moins rompu, moins brutalement et moins rapidement que d'autres. Les enquêtés les plus âgés sont ceux qui déclarent le plus souvent et le plus explicitement avoir choisi le quartier parce qu'il était le quartier gay. L'installation dans le Village correspond ainsi au sentiment très fort de rejoindre les siens, de se reconnaître dans son propre monde :

**« Je voulais rester avec mon milieu, je cherchais dans ce quartier-là, je me sentais plus protégé dans cette place [...] Ici, je suis avec mon monde » (Michel, 60 ans, employé, couple non cohabitant, locataire, Village) « Moi j'me sens en sécurité dans le Village, quand je me balade j'connais un peu tout le monde partout et puis faut dire que le gay il va vite reconnaître l'autre gay, le straight lui il comprendra pas, mais nous on se reconnaît, c'est comme ça, tu peux pas l'expliquer » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Cette installation résidentielle accompagne chez eux une connaissance et une fréquentation précoce du quartier gay pour y sortir, venir y manger, y danser, mais surtout pour y faire des rencontres, essentiellement sexuelles. Le logement peut même devenir pour certains un poste d'observation et le centre de stratégies sexuelles peu communes :

**« A 3 heures du matin, j'pouvais avoir un gars comme je voulais sur la rue, tu ouvrais ta porte tu le regardais, tu le faisais entrer, puis tac à tac, si tu veux pogner un gars l'été tu te mets tout nu dans le jardin là, c'est facile, ça va vite [...] Moi j'vois du monde passer, tu vois ce que t'aimes voir, t'es voyeur en fait, ici j'ai un balcon, et y en a qui se fourrent en bas là, juste en bas alors c'est bien » (Michel, 60 ans, employé, couple non cohabitant, locataire, Village)**

La manière de vivre son homosexualité peut sembler paradoxale chez ces enquêtés. D'un côté, l'homosexualité a fortement déterminé des décisions professionnelles et résidentielles : en ce sens, elle a un effet sur leur mode de vie. Au cours de sa vie, Michel décide visiblement de ses lieux de résidence en fonction de leur potentialité sexuelle. Lorsqu'on lui demande pourquoi et comment il s'est installé à Laval, il répond :

**« C'était bien, oui, à Laval ça marchait bien, tu peux faire des choses là bas, tu peux faire les toilettes, les parcs là, tu peux t'avoir du cul très facilement dans le coin, à deux pas de chez toi aussi ! »**

On serait tenté de dire que, chez Michel, tout est d'ailleurs sexuel et homosexuel. Plusieurs questions non sexuelles aboutissent à des réponses engageant la sexualité. On lui demande s'il a « rencontré beaucoup de monde dans le quartier », il répond : « *ben oui, beaucoup de sexe oui* », on lui demande s'il a « une activité particulière dans le quartier, un sport, des loisirs, une association », il répond : « *ah oui, le sexe ! Je suis très solitaire moi, je vis pour moi* ». Sur sa jeunesse dans le Village, Raymond affirme, quant à lui :

**« 95% de ma vie c'était le sexe [...] J'ai vu un mois, j'ai emmené 31 gars chez moi là, un gars par jour là, tous les soirs et jamais le même » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Cette homosexualité, particulièrement sexuelle, reste souvent cachée et non affichée, notamment auprès des proches et de la famille, elle n'est pas tant sociale que définie par ses dimensions sexuelles et la pratique même :

**« Les gens le savent pas, ils s'en doutent peut-être mais je leur dis, quand tu m'auras vu coucher avec quelqu'un, avec un gars, tu pourras dire que je suis gay » (Michel, 60 ans, employé, couple non cohabitant, locataire, Village) « Je n'ai jamais ressenti le besoin de le dire, ça veut pas dire que j'ai pas assumé, ça veut jute dire que pour moi, c'est la vie privée des gens, ce que je faisais de mes nuits, ça ne regardait pas mes parents [...] C'est difficile pour vous de comprendre, c'était une époque aussi, moi j'étais fils d'ouvriers, mes parents je sais pas...s'ils savaient que ça existait même ! » (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais)**

L'arrivée dans le Village ne modifie pas tellement les manières de vivre, ni même la pratique des lieux gays du quartier. En revanche, elle procure visiblement un sentiment de bien-être et d'accomplissement de son homosexualité. On s'y sent en sécurité, on apprécie l'entre-soi, et à Montréal, on se reconnaît souvent comme membre de la communauté gay, sans que cette appartenance n'apparaisse gênante ou réductrice. Pour les plus jeunes, ce sont uniquement les gays d'origine populaire arrivés il y a peu dans le quartier qui adoptent ce rapport sécurisant et épanouissant au quartier :

**« Clairement, moi je me sens à l'aise dans le quartier parce que voilà, je me sens en sécurité, j'vais pouvoir tenir la main de mon copain sans m'poser de questions, et ça c'est super agréable, je veux dire par rapport à la province, tu vois on se disait l'autre jour avec Anthony, on vit vraiment dans un cocon, on se sent vraiment dans un cocon, protégés et tout, pas forcément déconnectés, mais tu le sens par rapport à d'autres quartiers, même à Paris » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais)**

Pour les plus anciens, le rapport au quartier est souvent teinté de nostalgie : certains semblent dépassés par les transformations du quartier, son changement de sociologie résidentielle et l'évolution des lieux et des publics gays. Ils évoquent le bonheur passé d'une homosexualité conviviale et culturelle pour certains, mais aussi marginale, sexuelle et secrète pour d'autres :

**« Nous, on a connu un âge d'or je crois, on sortait au Fiacre, à Montparnasse, c'était une vie homosexuelle très sociable et on aimait la littérature, les intellectuels, c'était très festif aussi, le Fiacre j'aimais beaucoup parce qu'il y avait cette ambiance très particulière, ça n'avait rien à voir avec les jeunes d'aujourd'hui qui s'affichent dans les bars là » (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais) « Nous les plus vieux, notre homosexualité on la garde pour nous. Mes voisins n'ont pas à savoir ce que je fais. Les jeunes veulent que tout le monde le sache et y en qui aiment ça, alors que si tu suis ton chemin, moi j'ai suivi mon chemin, mais j'ai jamais eu de problèmes parce que je faisais ma vie en cachette » (Michel, 60 ans, employé, couple non cohabitant, locataire, Village)**



On constate d'ailleurs que ce décalage correspond aussi à une conception séparatiste de l'homosexualité dans laquelle hétérosexuels et homosexuels constituent deux mondes à part. L'humour de certains ne doit pas masquer non plus un séparatisme des genres assez spectaculaire et un rejet marqué des femmes :

**« Dès qu'il y a des femmes mêlées dans le monde gay, c'est un fiasco, parce que ce n'est pas leur monde et de toute façon les lesbiennes n'aiment pas les hommes » (Michel, 60 ans, employé, couple non cohabitant, locataire, Village)**  
**« Les filles, soit elles supportent pas les gays, soit elles jouent les filles à pédé [...] La fille à pédé, elle n'a que des copains gays, elle est un peu amoureuse d'eux en fait, c'est la bonne pote des pédés qui baise jamais en fait, moi ça m'gonfle ça, j'évite ce genre de meufs du Marais » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais)**

Le sentiment de refuge ou de cocon exprimé en entretien n'est compréhensible que dans des parcours où l'homosexualité a suscité des expériences difficiles, chez les plus âgés mais aussi chez des gays de moins de 35 ans. C'est notamment le cas des gays issus de milieux populaires n'ayant pas connu les ascensions sociales les plus fulgurantes. Ils sont peu nombreux puisqu'ils ont moins accès que d'autres à un logement dans le quartier. Lorsqu'ils y parviennent pourtant, le sentiment de sécurité que procure le quartier se traduit par un ancrage fort aux lieux. Damien en est un exemple : « je ne sors pas du 4<sup>ème</sup> arrondissement de la journée ». On doit signaler que cette manière de vivre le quartier comme un refuge intervient également dans des parcours autres. Simon n'est ni très âgé, ni issu de milieu populaire et vit en couple stable depuis des années. Il déclare lui-même avoir eu du mal à accepter son homosexualité et c'est l'enquêté le plus catégorique sur le choix du Marais :

**« Absolument, c'était capital ! On voulait habiter près du Marais de toute façon, ça c'était clair, 4<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> c'était ça, limite 11<sup>ème</sup> mais on voulait des trucs gays, absolument, c'était absolument impératif, c'était clair, net et précis, ça c'était capital oui ! [...] Mais c'était pour l'ambiance générale je crois. On avait envie de voir quelque chose qui était différent, qui n'était pas calibré hétéro quoi, je veux pas dire qu'on en a souffert à Strasbourg, mais on avait envie de vivre quelque chose de différent » (Simon, 48 ans, psychiatre hospitalier, couple cohabitant, propriétaire d'un appartement familial, Marais)**

D'une certaine manière, c'est à partir du moment où l'identité homosexuelle pose problème qu'elle devient structurante, ceci étant plus probable dans des milieux populaires, des générations anciennes et des entourages hostiles, mais cela peut aussi constituer un problème personnel dans d'autres milieux. Pour finir, les réfugiés sont également ceux qui déclarent le plus spontanément habiter « dans le Marais » ou « dans le Village », y compris lorsqu'ils vivent à la limite de ses frontières géographiques. Leurs représentations du quartier sont également marquées par l'identité gay du quartier : lorsqu'on leur demande de délimiter le Village ou le Marais, ils mobilisent la concentration et la présence de lieux gays comme indicateur territorial des limites du quartier. Pour les réfugiés, l'installation dans le quartier est reliée à son caractère gay, voire à l'attrait d'un modèle de vie relativement communautaire. Se traduisent spatialement des résultats et des parcours homosexuels identitaires déjà connus par ailleurs : un fort investissement dans les modes de vie communautaire chez les gays issus de milieux populaires et chez les générations homosexuelles les plus âgées (Adam, 1999). Les réfugiés correspondent ainsi aujourd'hui

à des profils sociologiques peu concernés a priori par la gentrification. Néanmoins, ils peuvent y prendre part pour trois raisons. D'abord, ils sont arrivés plus tôt dans le quartier : les retraités d'aujourd'hui étaient des actifs des classes moyennes, en ascension sociale et célibataires lorsqu'ils sont arrivés. Ils correspondaient pour partie à des « aventuriers du quotidien » des années 1970 et 1980 (Bidou, 1984). Ensuite, leurs modes de vie relativement atypiques (sexualité, attrait communautaire pour certains) peuvent parfois être assimilés à une marginalité sociale qui fonctionne comme un ressort de la gentrification, au même titre que pour les groupes d'artistes dans certains quartiers. Enfin, s'ils ne sont pas des gentrificateurs par leurs parcours et leurs attributs sociaux, on se demandera si leurs modes de vie dans le quartier ont malgré tout à voir avec ceux des gentrificateurs plus aisés (chapitre 8).

### 2.3.b. Le quartier comme aboutissement.

Le type « aboutissement » désigne des contextes bien différents : il correspond aux parcours dans lesquels l'accession résidentielle au Marais ou au Village vient « couronner » un parcours socio-professionnel ascendant et une homosexualité socialement acceptable, souvent vécue en couple et dans l'aisance financière. Le quartier vient renforcer une position sociale favorisée et un parcours homosexuel vécu comme moins problématique mais aussi moins structurant. Par opposition à des gentrificateurs, souvent marginaux, qui compensent par l'espace résidentiel, des positions professionnelles et socio-économiques fragiles ou marginales (Bidou-Zachariasen, 2008 ; Collet, 2008), le quartier apparaît ici comme une ressource socio-spatiale sur le mode du cumul.

Cette situation concerne ainsi des gays plus fortunés et beaucoup plus diplômés, généralement âgés de 40 à 50 ans, exerçant des professions de cadres supérieurs. Ils ont souvent connu des parcours d'ascension sociale ou au moins la reproduction d'origines familiales favorisées. Professionnellement stables, ils le sont aussi plus souvent affectivement et conjugalement : on retrouve ici une bonne partie des couples les plus stables que nous avons rencontrés, mais aussi des accédants à la propriété dans le Village et surtout dans le Marais. Du point de vue de la palette des gaytrificateurs, on trouve principalement ici les gaytrificateurs fortunés et quelques couples de gaytrificateurs classiques de notre typologie initiale : c'est notamment le cas, à Montréal, de François et Stefan, Gaël et Dominique et à Paris, d'Alexandre et Jean-Michel, Frédéric, Benoît ou David et Sébastien. L'installation résidentielle et les pratiques du quartier viennent renforcer les trajectoires d'ascension et constituent un aboutissement dans des parcours homosexuels plus favorables : l'accession à la propriété, la cohabitation conjugale et la sécurité économique accompagnent une relation positive au quartier perçu comme un décor agréable « couronnant » la conquête de modes de vie gays. Nés dans les années 1960, ces individus ont eu 20 ans dans les années 1980 et ont, pour la plupart, vécu leur entrée en homosexualité au moment où celle-ci était dépénalisée et apparaissait plus visible socialement (Martel, 2000 ; Jackson, 2009). Une partie d'entre eux correspond probablement à la génération des « conquérants » décrite plus tôt (chapitre 6). Si l'homosexualité semble aujourd'hui bien vécue, elle n'est pas pour autant mise en avant ni réellement structurante. Benoît en tient compte parfois mais s'en « *fout un peu* » :

**« La présidente du conseil syndical elle avait déjà demandé si on comptait habiter là, bon et puis elle nous avait sorti une phrase bizarre : bon vous savez on n'est pas trop favorable à l'évolution du quartier », donc on avait trouvé que c'était un peu limite quand même par rapport au fait qu'on soit deux garçons. Après, moi je m'en fous un peu, je veux dire, les gens se doutent bien qu'on est ensemble**

**quand il voit les deux noms sur la boîte aux lettres, c'est vrai que c'est quand même quelque chose auquel moi je pense si j'emménage dans un immeuble, mais on n'a jamais eu de problèmes vraiment, non, aucun problème, mais moi je suis pas du genre à aller me présenter genre bonjour je suis gay et je vis avec lui, non ça non ! » (Benoît, 43 ans, cadre financier dans la banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Pour eux, l'accomplissement est multiple et cumulatif : c'est à la fois le sentiment d'avoir réussi professionnellement et socialement, mais c'est aussi celui d'avoir géré son homosexualité d'une manière progressive pour parvenir à cumuler les satisfactions : être gay et être interrogé par un sociologue en tant que tel, être gay et habiter au cœur de la vie gay, être gay et être en couple stable, être globalement visible, reconnu, voire valorisé en tant que gay, de classes supérieures, propriétaire, membre d'un couple. Ils sont souvent les enquêtés les plus bavards en entretien, mais aussi les plus occupés dans leur emploi du temps et, par conséquent, les moins faciles à rencontrer pour les entretiens. Faisant souvent preuve d'une grande réflexivité sur leur propre vie, ils reviennent parfois sur ce sentiment d'accomplissement. Frédéric en parle à plusieurs reprises en associant le quartier à la réussite, à sa « projection fantasmatique », mais aussi à son identité sociale :

**« Pour moi, le moment fort avec le quartier, oui c'était ça, j'avais des émotions dans le premier studio, l'impression que j'avais atteint une étape de ma vie, j'me disais bon j'ai réussi ça, et quand même en tant que pédé, ça avait vraiment du sens ! [...] J'me revois me préparer dans cet appart-là, avant de sortir, avec un sentiment d'atteindre un truc que j'avais rêvé depuis longtemps, le moment où une projection fantasmatique coïncide avec la réalité, tu vois [...] Y a un truc de rapport à la propriété aussi, tu vois, quand t'es pédé, je pense que ça a du sens, un jour, de te dire bon je vais acheter un appart dans LE Marais quoi. Même par rapport à mes parents, c'était important que je le fasse. Je me disais bon, être propriétaire, posséder un truc, ça me fait pas bander quoi, mais en fait je me rends compte que ça a vraiment du sens pour moi, y compris parce que je suis pédé, que j'ai la vie que j'ai » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Les parcours résidentiels de ces individus sont marqués par une progression régulière dans des logements et des quartiers de plus en plus valorisants. Cette ascension accompagne l'ascension sociale et culturelle depuis les origines familiales. Ces parcours socio-résidentiels sont sans doute les moins instables parmi nos enquêtés, hormis lors des transitions études - premier emploi. Ils opposent aussi les anciens lieux de résidence au quartier actuel sur un mode assez négatif : la province, le quartier où il ne se passe rien. Ils sont également particulièrement exigeants en termes de logements et de confort. Ce dernier point permet de comprendre certains projets de départ du quartier ou certains départs effectifs comme celui de Philippe qui cherchait une maison ou un loft à aménager à sa guise en quittant le Marais en 1993. C'est d'autant plus compréhensible dans leurs cas, que l'attrait pour le quartier gay en tant que tel n'est pas vécu sur le même mode que les réfugiés. Les « aboutis » ont souvent beaucoup fréquenté le quartier et ses lieux gays avant d'y habiter mais ces pratiques et cet attachement identitaire déclinent, chez eux, avec l'âge et la mise en couple. Les propos de Jérôme résument des relations au quartier observables chez de nombreux enquêtés de ce type :

**« C'est très sympa quand t'es célibataire, ça l'est beaucoup moins quand t'es en couple [...] J'y ai passé tout mon temps, j'y ai vraiment dépensé des fortunes,**

***j'ai traîné comme tu imagines même pas dans les bars, ah mais tous les soirs, tous les soirs, j'rentrais du boulot j'passais chez moi, j'enlevais ma cravate et j'rejoignais les copains au bar, jusqu'à ce que ça ferme [...] J'avais plein de copains dans le quartier mais c'est quelque chose qui fait plus partie de ma vie, qui en fait beaucoup moins partie en tous cas, mais c'est lié à l'âge aussi, bon c'était un truc de jeune ça, après moi j'ai mon boulot, mon mec, ma vie de quarantenaire tranquille, je vois mes copains, tout ça, mais ça a passé ce truc des bars pour moi » (Jérôme, 37 ans, directeur commercial, couple cohabitant, locataire, Marais)***

S'ils apprécient le décor gay local et l'idée de pouvoir y accéder rapidement et facilement, de fait, ils en ont un usage moins intense que par le passé. On constate enfin que les « aboutis » s'installent généralement dans le Marais à partir du début des années 1990, et arrivent plus tard dans le Village. Ils ont pu passer un temps dans le Village mais y reviennent plus tard, mieux dotés économiquement et à présent en couple cohabitant. Le quartier correspond ainsi à la fois à leur vie homosexuelle souvent visible, connue de leurs proches et relativement stable, et à leur statut social de cadres supérieurs ou d'indépendants aisés, disposant du confort, de la centralité urbaine et de sociabilités intenses, gays mais pas uniquement. Ces ménages et individus correspondent aux franges supérieures du corpus : des gaytrifieurs fortunés arrivés en fin de processus ou des gaytrifieurs culturels de haut-rang dans le Marais, des gaytrifieurs fortunés ou classiques dans le cas du Village où ils apparaissent clairement comme les plus favorisés du quartier. L'élévation sociale au sein de ce groupe de gaytrifieurs est corrélée aux conditions d'installation dans le quartier : plus ils sont favorisés socio-économiquement, plus ils sont arrivés tard et plus souvent ils sont propriétaires.

### **2.3.c. Lieu de passage et indépendance.**

Le type « indépendance » concerne des individus nettement plus mobiles au cours de leurs trajectoires. Ils occupent souvent des professions indépendantes et ont des modes de vie tournés vers la centralité urbaine, typiques des gentrificateurs des métropoles. L'indépendance a plusieurs sens dans leur cas. Elle renvoie souvent à leur statut professionnel et à leurs fortes mobilités dans ce domaine, mais aussi à leur fréquent célibat, leur forte propension aux mobilités géographiques et résidentielles, et un moindre investissement dans les lieux et les normes homosexuels de type communautaire. Le quartier occupe une place plus ambiguë dans leurs parcours : il s'apparente souvent à un « lieu de passage » mais, ils y habitent, l'apprécient et l'investissent. Leur installation et leur rapport au quartier renvoient surtout à des motifs professionnels, des opportunités de logement et des modes de vie tournés vers les quartiers centraux, et pas à une identification homosexuelle. Ils peuvent se dire « *de passage* » dans l'appartement ou le quartier et attribuent souvent leur choix du quartier à des circonstances chanceuses, surtout liées à l'opportunité d'un logement accessible facilement :

***« J'avais pas tellement le temps de chercher, c'était un copain qui habitait ici, et il m'a dit qu'il lâchait cet appart parce que lui il avait trouvé un autre appartement, donc j'suis allé voir son agence et c'est la seule agence que j'ai faite, donc j'ai eu du bol en fait... j'avais pas trop de garants tout ça donc là je suis tombé sur une agence, j'ai eu du bol là aussi, c'était une nana 70 piges, super folle qui me l'a donné en fait...mais là aussi j'ai eu du bol en fait parce qu'elle m'a vu, elle m'a dit ah vous êtes pas français, moi non plus, je suis grecque, la Méditerranée, c'est***

**beau, tout ça, on a parlé de ça, de Corfou, puis elle m'a dit bon ben c'est vous qui avez l'appartement ! » (Karim, 33 ans, assistant de direction, célibataire, locataire, Marais)**

D'emblée, ces enquêtés sont plus mobiles dans leurs parcours : ils ont eu des expériences résidentielles plus atypiques et plus nombreuses, ils ont connu des « galères », ont mis en place des bricolages résidentiels par moment. Ils valorisent beaucoup la centralité urbaine, la proximité des aménités du centre-ville : ils connaissent et fréquentent les lieux gays mais le quartier gay n'est pas un élément central de leurs parcours résidentiel ni de leurs manières de vivre au quotidien. Ils sont locataires de logements plus ou moins étroits mais ne vivent pas leurs conditions de logement sur un mode négatif : ils aménagent, bricolent, décorent. Même s'ils n'ont pas le sentiment d'avoir choisi ce quartier ou ce logement en tant que tel, cela n'interdit pas une appropriation du logement :

**« Des fois, ça me prend donc je vais vouloir changer le coin bureau en coin canapé, et puis après je rechange deux semaines après, bon donc non, j'y passe pas beaucoup de temps, disons que j'aime bien...j'aime bien que ce soit mignon quoi ! Peut être que c'est mon côté un peu artiste aussi, genre comment faire du design dans un appartement tout pourri ? (rires) Bon, après, c'est pas très réussi peut-être » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Ils ont néanmoins ont connu des mobilités importantes au cours de leur vie et continuent souvent à être mobiles au quotidien, notamment à l'échelle intra-urbaine : le lieu de travail peut ainsi être situé pour partie à domicile et pour partie dans plusieurs endroits de la ville. L'intérêt du quartier central apparaît alors d'autant plus décisif dans leur cas et le goût pour l'urbain et le centre urbain est très marqué chez ces enquêtés :

**« La ville pour moi oui c'est plus important, m'enterrer en province non merci ! Pas maintenant en tous cas ! Je suis urbain ça c'est sûr et j'irai pas non plus en banlieue, enfin sauf si je voulais acheter un appart peut-être, mais bon après si tu vis à Paris autant être en plein dans Paris, sinon ça n'a pas d'intérêt » (Laurent, 31 ans, chercheur en CDD, célibataire, locataire, Marais)**

Concernant les parcours sociaux, les origines sont variées mais les trajectoires sont surtout caractérisées par l'instabilité professionnelle, la prédominance des professions et activités artistiques et culturelles, les formes d'emploi atypiques. Les études sont généralement longues mais différentes des « aboutis » : chez leurs prédécesseurs, on relevait des études longues de type scientifique ou commercial (écoles d'ingénieurs, de commerce, notamment), ici on change d'univers, y compris pour les plus diplômés (études universitaires en histoire de l'art, sciences humaines, lettres, écoles de design). Certains ont développé aussi des formes d'autodidaxie. Denis, 43 ans, a interrompu ses études de géographie avant leur terme mais a continué à se passionner pour la cartographie et l'urbanisme en multipliant les lectures, les prises de vue de Montréal, les réflexions aussi sur « *la ville comme énergie* », ce qui explique son enthousiasme pour l'enquête et son investissement comme informateur privilégié lors du séjour à Montréal<sup>64</sup>.

Ces enquêtés ont toujours réussi à s'en sortir professionnellement et économiquement en mobilisant leurs réseaux de connaissances, leurs activités de loisirs, leurs goûts pour la culture et éventuellement, à Montréal seulement, des réseaux de connaissance gays dans le Village (Denis, Silvio). Pour autant, leur homosexualité occupe une place moins centrale dans leurs modes de vie et leurs parcours : elle apparaît moins structurante du

<sup>64</sup> Intérêt réciproque pour nous, Denis étant, de plus, barman dans un bar gay du Village.

point de vue identitaire et du point de vue des pratiques. Surtout, elle n'est pas un support d'identification à une communauté homosexuelle, que les enquêtés critiquent souvent et qu'ils maintiennent à distance de leur identité sociale. L'homosexualité apparaît alors sous deux formes principales dans leurs parcours. D'une part, en début de carrière gay, on retrouve des étapes similaires aux autres groupes : « découverte » de son homosexualité, plus souvent que les autres, déclaration de celle-ci à l'entourage, fréquentation des lieux gays et des deux quartiers. Mais avec le temps, et même si l'on continue à les fréquenter parfois, une prise de distance concrète et surtout symbolique se dessine. Ils peuvent ainsi avoir apprécié le quartier et ses lieux gays avant d'y habiter et en apprécient encore certains (le *Duplex* notamment, dans le Marais) mais ont souvent un regard critique et un sentiment de lassitude à l'égard du quartier gay en général, on y reviendra par la suite. D'autre part, l'homosexualité est présente dans leur vie lorsqu'elle est associée à d'autres attributs : principalement la mode, la culture, la connaissance, les amitiés les plus solides, les relations professionnelles. C'est une homosexualité plus sélective et distinctive socialement que simplement communautaire. Par exemple pour Boris, Stéphane ou Karim, les ambiances « *pédés* » fréquentées et appréciées conjuguent l'homosexualité à l'avant-garde culturelle à tel point que l'avant-garde culturelle peut également être non spécifiquement homosexuelle. C'est davantage les lieux, les personnes, les événements et les activités « *branchées* » et « *alternatives* » qui sont déterminantes que leurs équivalents gays. Il se trouve que leurs amis et modes de vie « *branchés* » sont aussi gays, « *mais pas seulement* » et tout réside précisément dans ce « *pas seulement* ». Ces logiques de différenciation et de distinction sociale se traduisent d'ailleurs par la description et la pratique de frontières internes aux deux quartiers et sur lesquelles nous reviendrons par la suite (chapitre 8). Les enquêtés parisiens privilégient notamment le nord du Marais et le 3<sup>ème</sup> arrondissement, plutôt que les artères les plus animées et les surchargées du 4<sup>ème</sup> arrondissement. Dans le Village, les rues Amherst et Beaudry peuvent être plus investies que l'artère de la rue Sainte-Catherine.

Les dénominations employées pour désigner son lieu de résidence sont plus variées et moins associées aux termes identifiés précédemment, notamment pour le Marais et les enquêtés parisiens de ce groupe. Habitant rue du Trésor, Renaud ne s'identifie pas au Marais : « *Moi, j'dis Hôtel de Ville, non j'dis pas Marais non* ». Stéphane, habitant rue des Arquebusiers s'identifie plutôt à « *République* » malgré un éloignement relatif au quartier République : « *Non j'dis pas Marais je crois, j'dis plutôt 3<sup>ème</sup> ou République ou oui, près de République* ». Les indépendants n'ont ainsi pas choisi le quartier gay en tant que tel, mais s'installent dans le Marais et le Village gaytrifiés. Le quartier occupe une place paradoxale dans leurs parcours : il est à la fois un lieu de passage parmi d'autres, mais correspond en même temps à certains de leurs attributs sociaux et de leurs goûts citadins. Clairement située parmi les gaytrifiants marginaux, cette frange des habitants gays entretient un rapport spécifique au quartier entre ancrage et mobilité, investissement et passage.

### 2.3.d. Opportunisme et « quartier-tremplin ».

Le type « opportunisme » concerne des gays de classes moyennes, âgés de 27 à 45 ans, aux origines diverses. S'ils ne manifestent pas apparemment d'engagement identitaire ou communautaire homosexuel très marqué, ils apprécient et fréquentent les lieux gays du quartier. Cette catégorie est la plus variée sociologiquement mais ce qui en fait l'unité est la manière dont le quartier apparaît comme une opportunité saisie et investie sous différentes formes dans le parcours des individus qui la composent. Ils y sont plus ancrés par l'usage que par une réelle volonté d'habiter ici, mais y trouvent des ressources sociales et spatiales

qu'ils investissent durablement et qui viennent modeler ce qu'ils sont pour le quartier et ce que le quartier recouvre aussi dans leurs trajectoires.

Du point de vue des parcours sociaux et résidentiels, on constate ici la présence des origines populaires associées aux mobilités ascendantes, mais aussi d'origines sociales plus diversifiées. De même, du point de vue des positions acquises, ce groupe est majoritairement composé de gaytrifieurs classiques avec toute la diversité que celui-ci contient. Dans ces parcours, deux éléments caractéristiques ressortent : d'une part, la conscience et la description d'écarts générationnels avec leurs parents au sujet des modes de vie, notamment familiaux et culturels et d'autre part, la fréquentation relativement précoce des lieux gays, limitée dans leurs cas, aux deux quartiers gays de Paris et de Montréal. Par ailleurs, ces enquêtés n'ont pas vraiment de parcours résidentiels types hormis le fait d'arriver tôt dans une grande ville, très souvent Montréal mais aussi Paris, dans ce cas précis. Cette hétérogénéité est accentuée par des écarts de niveaux de vie relativement importants. Pour le dire vite, on retrouve dans ce groupe des gays aux parcours et aux ressources sociales plus diversifiés que dans les trois catégories précédentes. De même, l'installation résidentielle dans le quartier a lieu dans des contextes très variés : en couple ou non, en location ou non, entre 25 et 43 ans, entre la fin des années 1980 à Montréal et les années 2000 pour les deux terrains. Elle est par contre vécue de manière très positive par tous et suscite en général une forme d'euphorie qui accompagne le sentiment qu'une nouvelle étape commence. S'ils disent d'ailleurs avoir choisi le quartier parmi tant d'autres, ils en apprécient, une fois arrivés, les aménités, l'animation socioculturelle, mais aussi les spécificités homosexuelles.

Ce qui est intéressant dans ces configurations, c'est précisément ce que le quartier inaugure, à savoir un investissement non anticipé auparavant. Cet investissement produit généralement des bénéfices sociaux, professionnels, relationnels et symboliques et se réalise dans des activités et des événements très variés. Il peut engager l'identité homosexuelle ou non et plusieurs individus y trouvent des ressources spécifiques qui fonctionnent comme des ressorts et des tremplins professionnels, relationnels et sociaux infléchissant en partie le cours des trajectoires sociales et biographiques.

C'est vrai dans le domaine professionnel, avec une forme très gay dans le Village, plus culturelle dans le Marais. Le quartier peut ainsi fournir des ressources pour des individus plus ou moins disponibles professionnellement, saisissant l'opportunité de leur présence locale pour fréquenter des lieux et des personnes qui les amènent progressivement à se rapprocher de possibilités d'emplois ou d'activités. Marc-André intègre peu à peu au cours des années 1990 les réseaux gays de la nuit dans le Village, gravit les échelons des emplois du secteur pour finalement reprendre successivement deux établissements phares du Village Gai, puis devenir l'un des businessmen gays les plus connus du quartier et intégrer la Société de Développement Commercial du Village. Il est depuis l'entretien devenu agent immobilier spécialisé dans le Village, auprès des gays. On comprend mieux pourquoi l'installation dans le Village a fait « basculer » sa vie comme il le dit : l'installation résidentielle a offert des possibilités nouvelles qui ont d'une certaine manière transformé ce qu'il était ou envisageait d'être. Marc-André nourrit d'ailleurs un attachement objectif (relationnel, résidentiel, professionnel) mais aussi affectif au quartier :

**« Quoi qu'il arrive, j'veux garder un logement dans le Village de toute façon, jusqu'à ma retraite [...] J'suis content d'avoir vu le Village grandir, je me sens privilégié, je vois à quel point la cause gay elle a rejoint celle du quartier, et inversement on peut dire aussi » (Marc-André, 39 ans, cadre commercial, en couple cohabitant, locataire en cours d'achat, Village)**

D'une manière différente, Tony et Vincent ont aussi investi et profité du Marais dans leur parcours professionnel de designer. Il s'agit, dans leur cas, du Haut-Marais des galeristes à la mode et de la rue Charlot. L'entretien montre comment ce petit secteur a joué comme un catalyseur de leur trajectoire de designers, notamment avec l'aide d'un célèbre galeriste pionnier du quartier. Habitants du quartier, jeunes designers, ayant installé leur atelier dans le Haut-Marais, ils cumulent ici les réseaux professionnels, amicaux et de voisinage dans un petit monde « branché » où l'homosexualité et la mode semblent d'ailleurs omniprésents :

**« C'était quand même lié à la mode, à la culture, et c'était un peu le quartier un peu branché oui. Mais on aurait été un plus âgés on serait sans doute allé à Saint-Germain, on aurait été plus âgés et bourgeois, on serait allé à Saint-Germain, ou alors encore plus tôt, je veux dire, une dizaine d'années avant, un peu plus intello, on serait peut être allé à Saint-Germain, au quartier latin, c'est possible, je sais pas. J pense que le Marais a pris le relais à ce moment-là, ça a fait le relais avec d'autres quartiers qui commençaient eux à changer aussi, à être moins prisés un peu en fait » (Tony, 42 ans, designer, couple cohabitant, locataire, Marais) « T : Bah tu connais pas Yvon Lambert ? C'est un des plus grands galeristes de Paris, dans l'art contemporain, qui est ici depuis 40 ans, et par un ami architecte qui avait travaillé dans sa galerie, on a rencontré la galerie d'Yvon Lambert et c'est aussi ce qui nous a introduit donc dans notre domaine artistique et dans le quartier aussi un peu V : Oui, il a sa galerie juste à côté, rue Vieille du Temple, et il habite à côté... T : Oui, après ça nous a donné d'autres relations, dans d'autres domaines aussi, mais il représente pour nous, il représentait pour nous quand on avait 25 ans, vraiment LE galeriste important ! Et je crois que c'est un des premiers qui a installé sa galerie dans le quartier d'ailleurs, il a vraiment lancé ça, puis on a commencé à travailler pour la galerie. V : On l'a rencontré au moment où on a pris le bureau ici, en fait, on allait souvent manger dans le même restaurant puis on a discuté comme ça au début et on est devenus amis en fait » (Tony et Vincent, 42 et 43 ans, designers, couple cohabitant, locataires, Marais)**

À partir du quartier se construisent ainsi des amitiés et des relations professionnelles aux effets décisifs puisque Tony et Vincent s'engagent alors dans une ascension professionnelle fulgurante qui, en quelques années, les fait passer du statut de jeune couple d'étudiants designers à la reconnaissance internationale dans leur domaine<sup>65</sup>.

Le quartier peut, pour certains, constituer une ressource relationnelle et de sociabilité intense, qui mêle amitié, travail, culture et loisirs. Plusieurs de nos enquêtés parisiens ont construit à partir de certains lieux très précis, des groupes, voire des « clans » au fort ancrage spatial. Igor, Karim et Boris ont visiblement fait partie d'un même réseau ancré au Duplex, réseau composé de gays partageant des attributs « intellos », « branchés » et culturels. Ce « clan » a recoupé une partie de notre corpus de manière plus ou moins délibérée :

**« Le clan, c'est les amis, après les amis des amis, après tu te retrouves avec leurs amis d'amis d'amis, les collaborateurs de tes amis, puis bon après ça fait des gens que tu connais comme ça, c'est pas forcément tes amis, mais c'est des connaissances en fait [...] Surtout au Duplex en fait, et ça c'était après, un autre clan on va dire, ben là c'est Igor et toutes ses relations (rires) c'est des gens que**

<sup>65</sup> Ils multiplient les collaborations avec des musées et institutions culturelles, avec des artistes et personnalités reconnues (Christian Lacroix) et décorent les vitrines du *Printemps*. En fin d'enquête, une exposition leur est consacrée au Musée des Arts Décoratifs à Paris.



***j'ai connus au Duplex, c'est eux qui m'ont fait découvrir l'Marais, puis d'autres endroits, des soirées gays, des trucs de plus en plus mondains, tu vois c'est plus des soirées privées chez eux depuis quelques temps, mais à la base c'est vrai que le Duplex a vachement facilité les choses pour moi » (Karim, 33 ans, assistant de direction, célibataire, locataire, Marais)***

Nous avons saisi ici en partie une composante du petit monde « *intello pédé* », trait saillant du *Duplex* comme foyer de gaytrification (chapitre 4). Pour certains de nos enquêtés, ce bar a joué comme une porte d'entrée relationnelle socialement sélective à l'égard du quartier.

Dans le Village, sous une forme plus communautaire et plus mixte socialement, ce sont des activités comme la chorale gay de Montréal, *Ganymède*, qui constituent un tremplin relationnel local. Nous avons recruté quelques enquêtés par le biais des répétitions de la chorale gay : elles avaient lieu dans une salle du centre communautaire de Centre-Sud et, à notre grande surprise, la grande majorité des choristes habitent le Village. Pour plusieurs d'entre eux, l'installation dans le quartier accompagne l'entrée dans la chorale et celle-ci ouvre le champ des sociabilités de manière considérable. Jean-Paul, 57 ans, et Pierre-Yves, 42 ans, évoquent le rôle décisif de cette activité culturelle dans leurs relations amicales qui sont simultanément des sociabilités de quartier. Pour Jean-Paul, ce processus s'apparente presque à la fonction de « refuge gay » du quartier, excepté le fait qu'il n'y a pas ici de volonté délibérée et initiale de rejoindre son monde et que l'homosexualité n'est pas vécue de manière aussi structurante d'un parcours. Il n'en reste pas moins que le quartier constitue pour eux une ressource relationnelle nouvelle et investie massivement : ils partent en week-ends avec d'autres choristes, les tournées internationales<sup>66</sup> offrant l'occasion de vacances avec les amis de la chorale qui sont, le plus souvent, des voisins du quartier.

Un dernier exemple peut être évoqué à travers les investissements et engagements politiques locaux que le quartier suscite, permet et amène. L'enquête nous a amené à nous y intéresser dans le cadre du militantisme au sein des sections du Parti Socialiste du Marais. Là encore, les effets boule de neige ont contribué à interroger plusieurs militants des sections socialistes des 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> arrondissements. Au delà des relations sociales locales qu'amènent souvent l'appartenance à ce type de structures, on constate l'effet tremplin que peuvent jouer simultanément l'engagement politique et le quartier. Cet effet est spécifique au quartier et aux individus dans la mesure où tous affirment la forte présence des gays dans les sections. Deux cas individuels ont retenu l'attention : Quentin et Nicolas, âgés de 26 et 27 ans.

Nicolas, issu de milieux modestes, professeur d'histoire-géographie en banlieue parisienne s'installe dans le Marais parce qu'il est en couple avec Louis, 30 ans, dont les parents possèdent un appartement rue Rambuteau. Administrateur à l'Assemblée Nationale, Louis est issu d'une famille très aisée : pour Nicolas, la mise en couple constitue déjà un tremplin socio-résidentiel. Sous l'influence de Louis, il s'intéresse de plus en plus à la politique : tous deux entrent à la section socialiste du 4<sup>ème</sup> arrondissement lors des primaires socialistes de 2007. Fortement investis lors des élections présidentielles, ils participent intensément aux activités militantes locales (réunions, débats, tractages). Finalement, Nicolas est présent sur la liste socialiste de Dominique Bertinotti aux élections municipales de 2008 et devient conseiller d'arrondissement « en charge de la démocratie participative ». Ce parcours illustre d'abord comment le fait d'être un jeune professeur en ascension sociale, mais aussi un jeune gay, peut constituer un atout politique. Nicolas

<sup>66</sup> Nous avons notamment eu l'occasion de revoir les choristes lors d'une tournée estivale en France en Août 2007 passant par Paris, Lyon et Vaison-la-Romaine.

pense que son homosexualité n'est pas totalement innocente dans sa présence sur la liste socialiste : « *non, c'est pas des quotas, mais bon, tu regardes toutes les listes du 4<sup>ème</sup>, même l'UMP, tout le monde a mis des gays quand même !* ». Surtout, Nicolas n'a de cesse de valoriser cet engagement politique dans ce quartier-là : l'activité militante fournit des relations (autres militants, voisins, commerçants, élus locaux) et, réciproquement, « *un quartier comme ça, ça donne plus envie de s'engager aussi, c'est sûr, parce qu'il y a des choses de qualité à préserver* ». Le quartier peut, ici par l'intermédiaire du militantisme local, infléchir un statut social, construire une notoriété locale, renforcer une position sociale de classes moyennes et jouer comme un tremplin (Observatoire Social du Changement, collectif, 1986 ; Tissot, 2010a).

Le tremplin est encore plus net dans le cas de Quentin, militant socialiste plus précoce, qui raconte une discussion dans un taxi avec Dominique Strauss-Kahn où ce dernier lui aurait expliqué : « *Toi, il faut que tu t'implantes dans le 3<sup>ème</sup>, tu as tout pour réussir dans le 3<sup>ème</sup> !* ». Le « tout » englobe sans doute autant la jeunesse, les diplômés que l'homosexualité. Quentin n'habite pas encore le quartier lorsqu'il intègre la section socialiste du 3<sup>ème</sup> arrondissement, mais en gravit rapidement les échelons : ses réseaux municipaux lui offrent d'ailleurs un emploi à la mairie dans les services du logement et de l'urbanisme. Il s'installe alors dans le quartier puis est élu en 2008, 2<sup>ème</sup> adjoint du maire du 3<sup>ème</sup> arrondissement, et par la même occasion, devient conseiller de Paris. Pour Quentin, le statut de conseiller de Paris signifie des indemnités mensuelles de plus de 4000 euros bruts et l'engagement politique infléchit directement le parcours professionnel de Quentin. Le quartier du Haut-Marais constitue un tremplin : il fournit non seulement une sociabilité et une notoriété locale, mais aussi des revenus, du travail et un statut pouvant dépasser l'échelle locale cette fois-ci. Quentin est issu d'une famille d'instituteurs de la Picardie et n'a de cesse en entretien de mettre en avant les valeurs méritocratiques présidant au programme et au fonctionnement de son parti politique, à l'échelon municipal comme à l'échelon national. Dans son cas, le quartier est investi comme une ressource politique puis sociale qui fournit des bénéfices considérables, y compris lorsque la dimension gay n'est pas la plus visible dans ce processus.

Pour les « opportunistes », c'est bien le quartier comme ressource multiforme qui fait l'homogénéité du groupe. D'une manière ou d'une autre, il apporte des ressources dans des trajectoires très diversifiées et quelles que soient les conditions d'entrée dans le quartier. Celles-ci ne relèvent pas nécessairement d'un choix résidentiel affirmé, lié par exemple à son orientation sexuelle, mais une fois installés, ces individus profitent pleinement des possibilités qu'offrent le quartier pour en faire un tremplin biographique plus ou moins décisif. Ce rôle de ressource associe étroitement ce dernier groupe aux parcours et pratiques de gentrificateurs, dont l'une des caractéristiques est justement d'investir et de transformer une localisation spatiale en ressource sociale, de faire du quartier l'assise d'un capital spatial ayant des effets sur les différents aspects de leur vie (Bidou, 1984 ; Bidou-Zachariasen, 2008 ; Collet, 2008). Cela accompagne souvent chez eux, et chez ce groupe d'enquêtés, notamment les plus jeunes, une vision positive du quartier où se conjuguent les qualités de la vie sociale, du cadre urbain, des aménités culturelles et commerciales. La présence des lieux et des populations gays est souvent envisagée ici comme un décor agréable et appréciable régulièrement valorisé en cours d'entretien.

Ainsi, on doit insister sur les variations contextuelles, biographiques et sociologiques qui caractérisent la place du quartier dans les trajectoires individuelles. La relation entre

identités homosexuelles, parcours socio-résidentiels et quartier n'a rien de mécanique : le quartier n'est pas immédiatement le lieu de convergence d'homosexuels conquérants en quête d'un territoire collectif à investir, réhabiliter et revaloriser. Les parcours socio-résidentiels conjugués aux manières de vivre son homosexualité montrent qu'un tel quartier peut être envisagé, vécu et choisi de manière différenciée. Selon ces configurations, s'associent plus ou moins intensément et durablement les statuts d'habitants gays et de gentrificateurs.

## Conclusion

---

Dans ce chapitre, on souhaitait reconstruire les trajectoires des gays venus habiter le Village et le Marais pour comprendre plus finement la signification sociologique de leur présence résidentielle dans le quartier. L'examen des 52 trajectoires sociales des enquêtés fournit des informations considérables : elles montrent d'une part l'importance des différenciations inter-générationnelles et d'autre part le caractère particulièrement mobile des parcours homosexuels reconstruits. Ces trajectoires produisent des positions sociales situées dans les classes moyennes et supérieures : elles sont à la fois homogènes (par opposition à d'autres types de populations) et contrastées (différenciations internes en termes d'âge, de revenus, d'emplois et de statuts professionnels). On y retrouve ainsi un paysage sociologique de gentrificateurs, ce qui suppose, en réalité des facteurs grossiers d'unité (appartenir aux classes moyennes et supérieures, habiter un ancien quartier populaire) et surtout une palette variée de type de gentrificateurs. Dans ce contexte, on a voulu souligner ce qui paraissait spécifique aux homosexuels : un rapport à la famille et au couple, un rapport à l'espace et à la mobilité, un rapport au temps et au cycle de vie, notamment. Ces éléments de spécificité expliquent en partie le partage de certaines expériences résidentielles, mais des facteurs plus « lourds » viennent fragiliser l'idée de destinées résidentielles communes : les écarts Paris-Montréal et la date d'entrée dans le quartier sont les plus marquants à ce sujet. Le choix du quartier peut dès lors correspondre à des combinaisons de motifs plus ou moins marquées du sceau de l'homosexualité, mais aussi par des discours typiques de gentrificateurs. Articuler les conditions biographiques et historiques d'installation dans le quartier aux parcours sociaux et biographiques permet de mieux comprendre ce que le quartier signifie objectivement et subjectivement pour les individus. En retour, au-delà d'un regard figé et homogénéisant porté sur les quartiers gaytrifiés, cette démarche montre qu'il est le lieu de cohabitation et de confrontation de différentes expériences socio-spatiales et de différents rapports au quartier. Ces deux aspects essentiels de la recherche se confirment amplement par l'examen des pratiques du quartier dans le chapitre suivant.

## Chapitre 8 : Les modes de vie entre logement, quartier et sociabilités.

Si les gaytrifieurs se caractérisent par des parcours et des expériences sociales particulières, la compréhension de leur mode de vie et de leurs rapports au Marais et au Village passe aussi par l'étude de leurs pratiques concrètes de ces quartiers. L'analyse des pratiques résidentielles des habitants est une démarche classique en sociologie urbaine : à partir d'un cadre spatial (le quartier) et d'une série d'indicateurs des pratiques (déplacement et présence, fréquentation et consommation, connaissances et relations, etc.), elle vise à

analyser concrètement ce que des individus font et ne font pas dans un quartier, voire ce qu'ils font et ne font pas d'un quartier. Le classicisme de la démarche s'enrichit, dans notre cas, de deux présupposés implicites. Le premier renvoie au contexte « gentrifié » du terrain (les deux quartiers investis et la population interrogée) qui accompagne généralement des pratiques du quartier intensives contribuant à en faire une ressource sociale valorisée et valorisante. Dans un quartier gentrifié, les gentrificateurs se caractérisent généralement par un investissement matériel et affectif, symbolique et pratique, physique et relationnel du logement, du quartier et du voisinage environnant<sup>67</sup>. Le deuxième présupposé renvoie au contexte « gay » du terrain (les deux quartiers investis et la population interrogée) qui signifierait *a priori* une relation intense entre le fait d'être gay et d'investir un quartier gay, aussi bien matériellement et physiquement que symboliquement et affectivement. La présence résidentielle des gays dans un quartier gay correspondrait à la mise en correspondance entre une appartenance identitaire, voire communautaire, et des pratiques résidentielles déterminées par une orientation sexuelle. Mises en relation, ces deux hypothèses reformulent deux questions centrales de cette thèse à l'échelle des pratiques individuelles et résidentielles des habitants gays : en quoi les pratiques et les modes de vie des habitants gays ont-elles un pouvoir gentrifiant sur le quartier ? Ce pouvoir gentrifiant est-il spécifique ou les gays ne sont-ils là encore « que » des gentrificateurs comme les autres ? Pour y répondre, on abordera les pratiques résidentielles par trois entrées : le logement, les activités et modes de vie dans le quartier et les sociabilités.

Dans une première section, on montrera que le logement est l'objet d'investissements multiples et variés, caractéristiques des pratiques de gentrificateurs. Ces investissements varient selon les ressources disponibles, les générations et les statuts d'installation. Le fait d'être gay introduit par ailleurs des usages et des significations du « chez soi » singuliers sur lesquels on insistera. Dans une deuxième section, on montrera que nos enquêtés développent des usages du quartier guidés par la centralité et les pratiques de proximité. Le quartier est investi par des modes de vie qui présentent des traits homogènes mais aussi des variations en fonction des parcours et des attentes résidentielles de chacun, en particulier en ce qui concerne la place des lieux gays dans les pratiques du quartier. Une dernière section montrera que les sociabilités locales se construisent de manière socialement sélective : certains contextes favorisent plus ou moins l'entretien et l'intensité de relations de voisinages au-delà d'un entre-soi homosexuel. Dans ce contexte, on examinera alors les formes et les limites du « quartier village ».

## 1. Le logement : un lieu investi ?

---

Réalisés le plus souvent au domicile des enquêtés, les entretiens fournissent des informations sur le rapport des habitants à leur logement et sur leurs manières de l'habiter. Ce dernier est l'objet d'investissements multiples mais inégaux, influencés par des facteurs sociologiques traditionnels mais aussi par des dimensions spécifiquement homosexuelles.

### 1.1. L'investissement matériel : dépenses et travaux.

Une première forme d'investissement du logement est d'ordre matériel. Elle se décompose ainsi pour les enquêtés : la valeur et le poids économique qu'ils supportent, les travaux et modifications éventuelles de la configuration matérielle qu'ils apportent au logement. De ce point de vue, les conditions d'installation et la forme des ménages gays influencent

<sup>67</sup> Ce présupposé est en partie caricatural, certains cas de gentrification montre des nuances à ce sujet (Clerval, 2008b).

les investissements matériels : il y est question de ressources économiques mais pas seulement.

### 1.1.a. Un investissement économique inégal.

Le logement constitue un poste de dépense important pour les ménages et ce poids a globalement augmenté depuis plusieurs décennies (Accardo, Bugeja, 2009). Les enquêtés sont confrontés à des dépenses souvent importantes dans ce domaine, en particulier dans les quartiers qu'ils habitent, et surtout dans le Marais. Cette dépense apparaît plus ou moins lourde aux enquêtés selon leurs revenus, le type de logement occupé, le statut d'occupation et le contexte d'installation. De ce point de vue, les inégalités économiques restent structurantes.

Pour les moins riches et les plus instables, le logement constitue un poste de dépense important et lourd dans leur budget : c'est le cas des jeunes étudiants, d'une partie des gentrificateurs classiques et de la plupart des gaytrifieurs marginaux. Cette dépense est objectivement conséquente même si son poids est difficile à mesurer étant donné le caractère aléatoire et irrégulier des revenus de nombreux enquêtés. Le moindre logement loué dans le Marais suppose un loyer de 600 à 700 euros : seule la connaissance personnelle du propriétaire ou l'occupation en couple d'un logement peut faire diminuer la charge économique supportée par chacun. Pour Goran (31 ans, infirmier) ou Damien (26 ans, sans emploi), le fait d'être en couple avec un compagnon actif autorise l'accès au quartier et l'obtention d'un appartement en location (studio, petit deux pièces). Si, comme le dit Goran, « *de toute façon, un appartement c'est toujours trop cher* », c'est surtout vrai pour les jeunes locataires du Marais. Ces enquêtes n'ont pas une place très favorable sur le marché du logement, leurs recherches sont souvent compliquées dans ce domaine, notamment dans les années 2000. Ils insistent sur la « *chance* », le « *bol* » ou la générosité de l'agent immobilier qui a retenu leur dossier de locataire. Pour les individus les moins favorisés économiquement, l'installation dans l'appartement du Marais passe souvent par le « hors marché » ou obéit à des logiques peu rationnelles de sélection de la part du propriétaire ou de l'agent immobilier. Du côté du hors marché, on peut citer les réseaux familiaux et amicaux comme moyen d'obtention d'un appartement sans doute impossible à louer par le marché. Laurent reprend l'appartement d'un ami et bénéficie d'un propriétaire compréhensif : ce dernier a lui-même « *fait un doctorat quand il était jeune* » et « *accepte de pas augmenter le loyer au changement de bail* » parce que Laurent est en thèse et qu'il n'a pas des revenus « *brillantissimes* ». Il loue ainsi un petit deux pièces (moins de 30 mètres carrés) pour 500 euros par mois, rue du Bourg-Tibourg. De même, Cyril bénéficie d'une « *amie de la famille* » possédant un appartement dans le Marais qui accepte de le lui louer à un prix inférieur aux prix du quartier : il loue un 32 mètres carrés, rue du Temple, pour « *450 euros par mois* ». Ces mécanismes incitent à rester dans son appartement par crainte de la hausse généralisée des loyers parisiens et des loyers du quartier. Dans le Village, les difficultés semblent moins importantes, le marché est moins sélectif. Les locataires les plus jeunes et les moins aisés occupent des appartements plus grands qu'à Paris, même si les prix du marché ont fortement augmenté depuis la fin des années 1990 : plus les enquêtés se sont installés tard, plus les recherches ont été difficiles. Des solutions alternatives sont adoptées par certains. Raymond, 62 ans, occupe un logement social dans le Village, où il en existe encore beaucoup, à l'inverse du Marais. Ce type de logement lui permet de rester dans le quartier :

**« En 1978, je louais cette petite maison sur Visitation, mais c'était pas croyable, je payais 175 dollars pour un 4 ½ alors qu'aujourd'hui c'est rendu au moins à 800**

***dollars je pense [...] Bah ici c'est presque honteux là, si je te dis combien je paye, hein, je ne peux pas rêver mieux, c'est 140 dollars » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)***

De même, à 42 ans, Henri envisage la colocation comme un mode de vie choisi par goût, mais produit aussi par des contraintes économiques qui amènent à augmenter progressivement le nombre de colocataires en réduisant l'espace dont chacun dispose :

***« Au début on était deux en fait, avec Maria, mais comme tu vois c'est pas étroit hein, y a de l'espace pour loger du monde, et puis moi aussi je trouvais que ça augmentait beaucoup, et il fallait que chaque coloc paye autant, alors ensuite on est passé à trois » (Henri, 42 ans, photographe et éducateur, célibataire, colocataire, Village)***

L'investissement financier dans le logement nécessite ainsi combines et stratégies pour les locataires les moins fortunés, surtout dans le Marais. Il est motivé aussi par le désir de centralité des enquêtés : ces derniers semblent prêts à diminuer leurs exigences en matière de logement au bénéfice d'une localisation centrale et sacrifie sur le logement pour s'installer ou rester dans le quartier. Plusieurs enquêtés en ont conscience, imaginant pouvoir « avoir mieux ailleurs », mais leurs recherches de logement montrent qu'ils privilégient des quartiers plutôt chers parce que plutôt centraux.

Il en va différemment pour les enquêtés plus riches, souvent plus âgés et souvent propriétaires. Si l'engagement financier est plus important en valeur (achats d'appartements à 300 000 dollars à Montréal ou à plus de 500 000 euros à Paris), ils ont des ressources économiques plus importantes et les charges réelles d'un achat sont généralement plus faibles que celles d'une location dans de tels contextes (Accardo, Bugeja, 2009). Pour une partie des enquêtés, l'investissement économique dans le logement est très élevé en valeur absolue et engage davantage sur le long terme, mais il n'est pas nécessairement plus lourd dans leur budget. Plusieurs facteurs facilitent pour eux l'achat ou la location à des prix élevés. Le premier est le niveau élevé de revenus : Simon et son compagnon gagnent plus de 8000 euros par mois et peuvent prétendre à la location d'un appartement confortable dans le Marais. Mais ils finissent par s'installer dans un logement familial, juridiquement possédé en indivision, mais dont ils envisagent de racheter les parts aux autres membres de la famille de Simon. On doit alors rappeler aussi le poids décisif des logiques familiales. La plupart des propriétaires du Marais en bénéficie sous des formes diverses : héritages mais surtout donations et « faux prêts », permettant un apport considérable au moment de l'achat. Le fait de pouvoir donner ou prêter 100 ou 150 000 euros à son enfant n'est évidemment pas distribué au hasard dans l'espace social. Ce facteur est d'autant plus important que le temps (historique) passe. Jusqu'au milieu des années 1990, certains enquêtés ont pu acheter dans le Marais sans un soutien familial aussi important (Carlos, Philippe, puis Frédéric plus tardivement), depuis les années 2000, ces cas se raréfient, y compris pour les gays les plus fortunés :

***« A l'époque, en 1999, c'était encore possible d'acheter avec des revenus je dirai normaux, bon c'était déjà très cher, mais ce que j'ai acheté aujourd'hui ça a pris 50% de plus depuis 1999, je suis arrivé à une période tout à fait charnière, aujourd'hui alors que je gagne sensiblement plus, je pense pas que je pourrais l'acheter » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)***

L'accession à la propriété dans le Marais est d'autant plus favorisée que l'on possède déjà un appartement dans Paris, ou mieux, dans le Marais lui-même : bénéficiant d'une

valorisation immobilière exceptionnelle, plusieurs enquêtés peuvent envisager un tel achat parce qu'ils revendent leur ancien bien en réalisant des plus-values importantes. C'était le cas de Philippe à la revente de son appartement du Marais en 1993, c'est le cas de plusieurs enquêtés ensuite : Éric revendant son appartement du Marais pour en acheter un autre dans le quartier en 2005, Alexandre en cours de vente au moment de l'entretien, Sébastien, susceptible de vendre l'appartement de la rue Charlot alors même qu'il lui a été « donné » par ses parents. Le logement acquis en propriété correspond ainsi à des contextes particulièrement favorisés économiquement : niveaux de revenus, valeur du patrimoine et contexte familial, époque et date d'acquisition. Les investissements financiers semblent considérables du point de vue de la valeur économique des biens concernés mais ne constituent pas nécessairement une charge très lourde dans le budget des ménages concernés.

Une dernière remarque renvoie précisément à la question de la structure des budgets. Elle concerne globalement l'ensemble des enquêtés, mais surtout ceux qui ont plus de 30 ans. L'homosexualité rend pour eux la place du logement dans le budget spécifique via la structure d'ensemble des dépenses et le type de logement habité. Dans les entretiens, nous n'avons pas observé de projections biographiques dans la parentalité : les enquêtés n'ont pas d'enfants et n'envisagent pas d'en avoir au moment de l'entretien. En termes statiques, on peut sans doute comparer ici des jeunes ménages actifs hétérosexuels et des jeunes ménages actifs gays. Mais, en termes dynamiques, l'absence de projets de parentalité est spécifique aux gays : elle modifie le rapport au temps, aux dépenses et au logement. La première conséquence est budgétaire : l'absence de charges économiques associées aux enfants infiltre non seulement les dépenses actuelles mais surtout les dépenses anticipées. À revenus équivalents, les enquêtés gays interrogés ont davantage de marges de manœuvre que des parents hétérosexuels ou même, sans doute, que des hétérosexuels envisageant d'avoir des enfants. Par conséquent, de nombreuses dépenses sont possibles pour eux, notamment des dépenses supplémentaires concernant le logement. Cette spécificité homosexuelle est de plus en plus cruciale avec l'avancée dans le cycle de vie : les revenus ont tendance à augmenter et les hétérosexuels, de leur côté, sont davantage susceptibles d'avoir des enfants à 40 ans qu'à 25 ans. Tony et Vincent, 43 et 42 ans, peuvent se permettre de louer un appartement à 1800 euros par mois environ et avoue avoir souvent « *aimé les trucs chers* » :

**« Je sais plus, ça devait être 1100 euros ouais, à peu près 7000 francs à l'époque [1995] là, ça doit être 1700, 1800 maintenant, donc ça a augmenté oui, comme partout aussi [...] On s'est un peu posé la question je me souviens, parce que c'était assez cher, surtout qu'à Nation on devait payer dans les 4500 francs je crois, mais on a toujours aimé prendre des trucs chers aussi ! Fin on a toujours pris des trucs qui nous plaisaient et l'appart nous plaisait vachement, on était trop content, il nous faisait super envie, on avait bien bossé donc on pouvait se le permettre, et puis bon, on n'a pas d'enfants non plus, donc on s'est fait plaisir »**  
(Vincent, 42 ans, designer, couple cohabitant, locataire, Marais)

De la même manière, l'absence d'enfants et de projets de parentalité autorise *a priori* des appartements moins grands, ayant un nombre de pièces plus petit. Pour plusieurs propriétaires (Alexandre, Patrice, Benoît, Yann) et plusieurs locataires (Stéphane, Gaël et Pierre, Jacques, Michel), l'avancée en âge au-delà de 40 ans, ne s'accompagne pas d'une augmentation du nombre de pièces dans le logement. On peut ainsi acheter ou louer un deux pièces dans le Marais, un 4 ½ dans le Village : ce type de biens est nettement moins cher que les appartements recherchés par des familles à un ou deux enfants.

Mécaniquement, les prix auraient ainsi tendance à baisser. Ce dernier effet reste cependant discutable dans la mesure où plusieurs enquêtés fortunés louent ou achètent des deux pièces de grande superficie : un deux pièces de 70 mètres carrés (Tony et Vincent) ne coûte pas nécessairement moins cher qu'un trois pièces de la même superficie, de même pour un loft dépassant 100 mètres carrés.

Face à l'investissement économique lors de l'achat ou lors du paiement du loyer, les enquêtés ne sont pas confrontés aux mêmes arbitrages. Les dépenses en matière de logement sont affectées par des contraintes « classiques » et des facteurs proprement homosexuels. Les ménages gays recherchent *a priori* des logements moins grands que les autres et surtout leur budget peut laisser une place plus grande au poste « logement » puisque des postes associés à la parentalité n'existent pas dans leur cas. En revanche, les statuts sociaux et résidentiels contribuent à diversifier le montant et les formes de l'investissement économique dans le logement. Pour les gaytrifieurs indépendants et marginaux, pour les célibataires et les plus modestes, le logement est une charge lourde face à laquelle ils semblent fragilisés sur le marché immobilier local. Pour les gaytrifieurs fortunés, pour ceux qui sont arrivés jusqu'au milieu des années 1990, et ceux qui bénéficient de soutiens familiaux, le logement est un investissement important mais visiblement moins lourd et plus rentable. Au-delà du coût, l'investissement matériel passe également par l'appropriation physique de l'habitat.

### 1.1.b. Travaux et aménagements : un habitat gay ?

Investir matériellement un logement amène aussi à aménager l'espace et à y effectuer des travaux. Cette pratique est généralement typique des gentrificateurs, particulièrement investis dans leur logement (Lévy-Vroelant, 2001). En procédant à des travaux et des réhabilitations privées, ils contribuent à la revalorisation du stock de logement du quartier. Sur ce point, les deux terrains ne sont pas équivalents : la réhabilitation des logements maraisiens est nettement plus ancienne et a bénéficié de programmes publics. Le stock de logement du Marais est globalement moins « gentrifiable » que celui du Village dans les années 2000. De plus, ce sont surtout les propriétaires qui se lancent dans les travaux les plus importants, leur ampleur dépend aussi des moyens financiers et de l'état initial de l'appartement. En matière de travaux, le contexte d'installation apparaît ainsi à nouveau décisif. Pourtant, globalement et à différents degrés, on constate que nos enquêtés sont nombreux à effectuer des travaux plus ou moins conséquents. Dans certains cas, ils restent limités à un rafraîchissement de l'appartement ou à quelques aménagements peu coûteux permettant d'adapter le logement à ses exigences. Carlos procède ainsi, les travaux s'étalant dans le temps après l'achat en 1983 :

**« L'appartement était plutôt en mauvais état, mais y avait de la lumière et ça me plaisait beaucoup. J'ai un peu rafraîchi les peintures, j'ai mis des couleurs plus claires, y avait une sorte de vieux lino pourri, donc ça j'ai changé, bon puis en 1988, j'ai tout rafraîchi encore, j'ai fait faire une cuisine intégrée, et la salle de bain. Et puis en 2002, j'ai repeint avec du mauve pâle là, ça tient pas terrible je trouve et j'ai fait mettre du double vitrage, des volets roulants » (Carlos, 60 ans, ingénieur actuellement sans emploi, célibataire, propriétaire, Marais)**

Ce type de travaux est fréquent, y compris chez les locataires. Bon nombre de locataires, même modestes, ont repeint leur appartement, voire y ont accompli d'autres travaux. Dans le Village, l'état initial est souvent mauvais mais dans le Marais, la plupart des enquêtés n'a pas trouvé bien mieux en arrivant. Quel que soit le contexte et la date d'entrée dans le logement, les enquêtés procèdent ainsi à des travaux de peinture et des aménagements :



**« Ben c'était crade et puis c'était moche aussi ! Donc on a refait le sol, on a repeint les murs, on changé l'évier de la cuisine, on a remis du carrelage dans la salle de bain, donc on a fait pas mal de travaux, bon on a géré avec les proprios pour avoir moins de loyer du coup, mais on a pas mal eu de travaux ! » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais) « Le proprio avait refait les murs en blanc, mais bon, il s'est pas trop foulé, donc nous on a fait le reste, on a refait le parquet, on a loué une ponceuse puis on a fait ça le week-end, on a fait changer la gazinière, l'évier, on a mis des tringles à rideaux aussi, c'était un peu lourd des fois, mais finalement c'est bien comme ça » (Maxime, 29 ans, chef de projet informatique, célibataire, colocataire, Marais)**

Cette pratique est particulièrement répandue dans le Village où la plupart des habitants gays a modifié quelque chose en arrivant dans son logement, souvent ancien et peu entretenu. Si Raymond et Marc-André ont été très mobiles et ont loué de nombreux logements dans le Village, par petites touches, ils ont laissé leurs traces dans ces habitations et toujours contribué à les restaurer, même en tant que locataires :

**« Tous les appartements, moi j'ai toujours repeint en arrivant, même si je restais pas longtemps, je prenais toujours le temps, je nettoyait les murs et les sols, j'ai dû refaire des parquets des fois [...] Les gays n'habitent pas dans la saleté, ils vont essayer de ramasser, de rénover, de rajeunir, surtout ici, ils ont beaucoup fait pour les logements, ils ont mis des fleurs tout ça, ils aiment bien le propre, il faut bien que ce soit propre si on veut se rouler par terre (rires) » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village) « C'était tout croche là sur Beaudry, c'était pas croyable là ! Le plancher il était pas droit, fait que tu laissais tomber une bille, elle roulait jusqu'à l'autre côté, alors on s'est décidé avec mes colocs, on a refait le plancher [...] Quand on est parti de Champlain [petit cottage dont il est propriétaire cette fois-ci, rue Champlain, 1999-2002], j'ai tout refait, même le plancher tout frais, la personne qui entre elle sera toute contente ça c'est sûr [...] J'ai pas fait beaucoup de choses là [appartement loué depuis 2005, rue Alexandre de Sève], juste repeint les murs, changé un peu la salle de bain et on a changé les lampes sur la terrasse là, la semaine dernière, on a fait un peu des choses propres là » (Marc-André, 39 ans, cadre commercial, en couple cohabitant, locataire en cours d'achat, Village)**

Ces appropriations du logement sont transversales aux différentes catégories d'enquêtés, surtout à Montréal. Se considérer comme « de passage », être globalement mobile du point de vue résidentiel ou louer un petit appartement n'empêchent pas les appropriations et l'investissement matériel du logement : les plus « indépendants » manifestent, eux aussi, le désir de s'approprier leur lieu de vie, avec une prépondérance montréalaise cependant. S'ils n'ont pas les moyens financiers ni les aspirations des supergaytrifieurs propriétaires, ils réalisent des travaux, ou au moins, bricolent des aménagements. Ils le font d'autant plus fréquemment et volontiers qu'ils sont eux-mêmes « un peu artiste », qu'ils ont des idées à ce sujet, voire qu'ils sont des « hystériques » de la décoration. C'est le cas de Boris, jeune styliste locataire d'un deux pièces dans le Marais :

**« C'était comme ça en gros mais en pire, en plus moche on va dire, donc moi j'ai essayé de le rendre un peu plus coquet, bon je me préoccupe pas mal de comment c'est chez moi, donc je change les meubles de place tous les mois par exemple hein, j'suis un peu hystérique là-dessus, j'aime bien mettre des**

**choses aux murs, accrocher un truc là, changer le tissu sur le lit, tu vois [...] Ça me prend, je vais vouloir changer le coin bureau en coin canapé, et puis après je rechange deux semaines après, bon donc non, j'y passe pas beaucoup de temps, disons que j'aime bien, j'aime bien que ce soit mignon quoi ! Peut-être que c'est mon côté un peu artiste aussi, genre comment faire du design dans un appartement tout pourri ? (rires) [...] Quand je suis arrivé, ça m'a excité j'ai tout repeint, après j'ai peint ce mur-là en couleur, mais je me suis calmé parce qu'après j'ai vu de la moisissure partout, donc je me suis dit je vais pas repeindre tous les ans, donc bon, j'ai changé la moquette là, j'ai tout repeint en blanc une dernière fois, mais je peux pas faire grand-chose à part acheter des absorbeurs d'humidité et arranger un truc mignon » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Des travaux plus conséquents sont visibles chez ceux qui achètent leur appartement et qui ont les moyens financiers les plus élevés. Ces investissements ont d'abord un effet sur le stock de logement, en revalorisant des logements vétustes et anciens. Le terrain montréalais illustre cet impact significatif. Les gays participent à la réhabilitation locale plus clairement à Montréal qu'à Paris, où les logements ont souvent déjà été réhabilités lorsqu'ils s'y installent, hormis les rares enquêtés arrivés dès les années 1980. Ces investissements matériels révèlent ensuite des spécificités homosexuelles en termes de goût et de besoin en habitat : les gays ne sont alors plus des gentrificateurs identiques aux autres. Ils innovent par les configurations d'habitat qu'ils se choisissent et qui sont liées à des goûts et des besoins propres.

Selon l'état du logement et les possibilités financières, les propriétaires font des travaux plus ou moins importants et ambitieux, mais tous ou presque en font un minimum, contribuant ainsi, à revaloriser le stock de logement et à associer propriété, installation et appropriation du lieu de vie :

**« C'était pas Dien Bien-Phû non plus, mais c'était l'esthétique aussi, y avait un parquet flottant que je trouvais super moche, je trouvais ça plus joli le parquet et au même moment j'ai rencontré un mec, il avait le sens de la déco, donc on a découvert les couches successives et on a tout vitrifié. J'ai refait les peintures aussi, ça a vieilli le mauve là, donc c'est un peu chem<sup>68</sup> maintenant, mais c'était mignon quand je me le suis approprié, je me suis fait plaisir, j'ai acheté deux trois meubles, j'avais prévu de garder du fric pour ça. Là j'étais vraiment dans un trip je m'installe, j'avais pas des fortunes mais j'me suis dit ça vaut le coup, jsuis chez moi maintenant j'achète, donc c'est pas comme un truc de location où tu sais que tu vas te barrer » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Les travaux effectués à Montréal sont souvent plus conséquents parce que les biens acquis sont en moins bon état. Pour certains propriétaires, s'installant notamment dans les années 1980, les travaux réalisés sont l'illustration micro-sociologique du rôle des gays dans la réhabilitation des logements du Village. Ce type de réhabilitation rappelle beaucoup celles déjà décrites dans la littérature sociologique dans des contextes urbains équivalents (Castells, 1983 ; Bouthillette, 1994). Il est clairement plus typique de certaines rues du Village que du Marais dans son ensemble. Michel est ainsi l'artisan de la réhabilitation d'une petite maison néo-victorienne de la rue Plessis :

<sup>68</sup> « Chem » est la traduction de « moche » en verlan.

**« C'était une très vieille demeure, très sale, il y avait des rats qui passaient dans la cuisine quand je suis arrivé alors j'ai fait beaucoup de travaux, j'ai tout refait les plafonds, les planchers, j'ai tout nettoyé les murs, même dehors j'ai fait nettoyer le devant parce que c'était si sale, j'ai changé les balcons après [...] Après, c'était un gros coup d'argent, j'ai vendu au triple quand je suis parti » (Michel, 60 ans, employé, couple non cohabitant, locataire, Village)**

Au-delà des rafraîchissements de peinture et des réfections d'équipements usés, certains choix d'aménagement révèlent des spécificités en termes de goût et de type de ménage. Plusieurs enquêtés réorganisent le logement et y construisent un espace relativement atypique et innovant : les choix effectués ont autant à voir avec des goûts en matière d'habitat qu'avec la composition du ménage et ses effets. L'aspect le plus significatif concerne la distribution des pièces, leur nombre et leur taille. Le « *coup de cœur* » de Gilles pour son appartement est lié à sa configuration : une grande pièce, une seule chambre et une petite cuisine, suffisante lorsqu'on n'a pas d'enfants et que l'on dîne souvent dehors :

**« Ce qui est génial et ça m'a beaucoup plus quand je l'ai acheté, c'est la grande pièce, c'est une pièce de 30 mètres carrés, dans un appart de 55 mètres carrés, et ça c'est très agréable, la terrasse fait 7 mètres carrés, alors la cuisine est petite mais on s'en fout en fait de la cuisine ! » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Le fait d'abattre des cloisons est une pratique très présente chez les propriétaires. S'il s'agit de gagner de l'espace ou de la lumière, cette possibilité renvoie surtout à la taille du ménage, les enquêtés vivant seuls ou à deux, mais sans enfant. La structure des ménages gays oriente les appropriations et transformations du logement : on le perçoit bien dans le cas des grands deux pièces ou lofts que l'on a visités. Tony et Vincent ne sont « que » locataires d'un appartement réhabilité par le précédent propriétaire, gay, mais ils ont conscience des spécificités de leur logement lors de l'entretien réalisé à leur atelier, également situé dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement :

**« V : Il était complètement refait, tout repeint en blanc, c'est un deux pièces, c'est un hôtel particulier du XVIIIème siècle, avec une super cage d'escalier et l'appartement c'est le deuxième étage, donc c'est la galerie, c'est 65 mètres carrés mais y a que deux pièces en fait, avec 7 fenêtres, les deux pièces sont communicantes, donc ça c'est pas très pratique... T : Ben, tu peux pas avoir d'enfants dans un truc comme ça, tu passes par la chambre pour aller dans le salon, ça fait une aile, tu vois ça ressemble à ici, ça fait une aile où les pièces communiquent avec l'antichambre puis la chambre, et le salon. Y a un couloir qui fait communiquer les pièces à l'origine, la personne qui vivait là, quand elle recevait, elle pouvait passer par le salon, ce qui est plus le cas, puisque ce petit couloir est devenu une sorte de buanderie, donc ça fait deux grandes pièces magnifiques, très lumineuses, sans vis-à-vis... V : Pour nous c'était idéal en fait, quand on est rentré, c'était tout repeint en blanc, on voulait que ce soit en couleur, donc on a tout fait repeindre, des couleurs framboise, parme, un peu comme ça, des teintes plus vivantes » (Tony et Vincent, 42 et 43 ans, designers, couple cohabitant, locataires, Marais)**

Les chambres traditionnellement attribuées aux enfants ou anticipées comme telles n'existent pas : elles sont soit absentes dans le logement convoité et/ou obtenu, soit

supprimées par la destruction des cloisons. Les pièces sont ainsi ouvertes les unes sur les autres, les espaces privatifs réduits à la chambre, les circulations plus libres, les espaces moins séparés. De nombreux enquêtés abattent ces fameuses cloisons :

**« J'ai fait quelques travaux c'est-à-dire j'ai abattu la cloison pour pouvoir faire des pièces un peu vivantes, une cuisine américaine, j'ai refait la salle d'eau, c' était pas énorme à l'époque mais j'ai peut être fait 30 ou 40 000 francs d' travaux pour un budget d' achat de 400 000, c'était vivable quoi mais dans les agences on dit un appartement dans son jus quoi, donc je l'ai un peu adapté à l'air du temps, au niveau des couleurs et pour la distribution des pièces » (Philippe, 50 ans, consultant financier, couple non cohabitant, propriétaire, Marais, puis 20ème arrondissement) « Tout a été refait, donc j'ai fait casser la cloison pour amener de la lumière, j'ai déplacé une autre cloison pour agrandir la salle de bain. J'ai fait poser une cheminée, ensuite les peintures, la pose de la bibliothèque. C'était très important pour moi d'ouvrir l'espace » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

Le choix du maintien des cloisons n'est pas lié aux mêmes contraintes que pour des ménages hétérosexuels. Il ne faut pas loger un ou plusieurs enfants, mais plutôt penser aux nombreux amis que l'on reçoit :

**« On a beaucoup réfléchi, ça mettait en question toute notre façon de se projeter dans l'avenir en fait. Par exemple, on a une chambre et une toute petite chambre d'amis, et à un moment on se disait est-ce qu'on veut pas une grande chambre ? Jusqu'à ce qu'on se dise qu'on a plus de chambre d'amis après et si y a bien une chose qu'on voulait c'était recevoir nos amis de province, qu'ils puissent venir, jeter leurs affaires et se sentir libre quoi, ça c'est vachement important pour nous, de recevoir les amis quand ils viennent en week-end » (Simon, 48 ans, psychiatre hospitalier, en couple cohabitant, propriétaire d'un appartement familial, Marais)**

Les logements occupés sont du type deux ou trois pièces, malgré des superficies parfois élevées : ils se composent d'une grande pièce à vivre, ouverte ou non sur une cuisine, d'une chambre, voire d'une pièce supplémentaire, attribuée aux amis ou au travail pour certains. Certains enquêtés trouvent ce type de logement ainsi configuré et ne le modifient pas. Mais l'initiative avait déjà souvent été prise auparavant par des propriétaires gays chez Éric ou Tony et Vincent par exemple. Dans d'autres cas, ce sont les enquêtés qui font réaliser de tels aménagements, parfois à l'aide de décorateurs d'intérieur, souvent...gays. Pour certains, il s'agit d'ailleurs de dispositions durables qui affectent plusieurs de leurs logements en cours de trajectoire. Avant d'acheter un « condo » dans le Village, Yann a réaménagé plusieurs de ses appartements, notamment l'un d'eux, sur le plateau Mont-Royal, photographié par un ami journaliste, lui-même gay :

**« L'appartement, que j'avais, c'était un appartement très beau, mais qu'il fallait rénover, parce que c'était en mauvais état et ça coûtait 195 dollars par mois, le coût du loyer c'était fou, alors je m'en suis un peu occupé, il est passé dans une revue de décoration Décomag, y avait deux chambres à coucher avec des boiseries en chêne, c'était merveilleux, aujourd'hui le même appartement coûte 1500 dollars par mois, 1500 ! Donc c'est un 4 et demi... J'avais un ami qui travaillait pour cette revue, il est venu chez moi, .il a trouvé ça sympathique**

**et bien aménagé donc il m'a proposé ça » (Yann, 48 ans, cadre responsable communication, couple cohabitant, propriétaire, Village)**

De même, Philippe abat des cloisons et réhabilite son logement du Marais dès les années 1980 (1983-1992), puis achète un plateau dans une ancienne usine du 20<sup>ème</sup> arrondissement qu'il transforme en loft, comme on l'a déjà vu (chapitre 6). Dans son cas, comme dans celui de Stefan et François, le loft traduit non seulement un goût en matière de rapport à la ville, au passé et à l'industriel mais aussi un rapport à l'habitat et au chez-soi :

**« J'ai visité pas mal de lofts, mais qui avaient déjà été aménagés avant, c'était souvent des familles donc c'était pareil, y avait plusieurs chambres, des salles de bain, des trucs dont j'avais pas du tout besoin et par hasard, je suis tombé sur cet immeuble-là, au moment où le marchand de biens venait de l'acheter, mais avant la transformation et là bon, j'ai visité, ça m'a beaucoup plu, l'immeuble était magnifique, avec ce côté usine, ce passé de béton et de ferraille aussi, puis dans les étages élevés t'as une vue sur Paris qui est quand même très chouette, bon, au dernier étage t'avais la jouissance de la partie du toit qui correspond à la terrasse » (Philippe, 50 ans, consultant financier, couple non cohabitant, propriétaire, Marais, puis 20<sup>ème</sup> arrondissement)**

Pour Stefan, l'acquisition d'un loft correspond à des goûts typiques de gentrificateurs pour les espaces industriels réinvestis autrement (Collet, 2008) :

**« En visitant un autre appartement, les gens m'ont dit allez voir sur Amherst, on va commencer à transformer une ancienne usine en loft, l'idée me plaisait déjà, le vrai loft dans un ancien bâtiment des années 50, on a visité l'usine qui n'était pas encore transformée et je pouvais avoir le dernier étage avec la terrasse [...] J'aurai envisagé d'autres quartiers, mais toujours des quartiers industriels où de tels volumes existaient, l'idée du vieux bâtiment qui prend une nouvelle allure oui, ça, ça me plaisait beaucoup, le problème était aussi de trouver le bon plan et de ne pas s'éloigner non plus du centre » (Stefan, 43 ans, cadre financier de banque, en couple cohabitant, propriétaire, Village)**

Stefan aménage le loft avec son premier compagnon, se sépare de lui, puis le réaménage avec François, qui modifie certaines couleurs et installe un rideau entre l'espace chambre et l'ensemble. Les travaux décidés par Stefan incluaient la destruction de toutes les cloisons et l'absence de chambre en tant que telle :

**« Mon copain précédent, lui, était plutôt du type minimaliste donc c'était très sobre, très blanc, béton brut, métal tu vois, mais François est plutôt couleurs, lui, donc on a repeint pour qu'il y ait plus de vie, on a mis beaucoup de meubles aussi, il fallait combler les vides (rires). [...] Bon au départ, on a décidé de tout abattre, il ne devait même pas y avoir de chambre en fait, tout était ouvert, puis il se trouve qu'on a trouvé, avec François, que c'était quand même bien de conserver la séparation, alors on a ajouté un rideau, c'est quand même plus sympa si quelqu'un vient de pouvoir fermer un peu » (Stefan)**

François a, semble-t-il, beaucoup contribué à une deuxième version du loft caractérisée par des couleurs plus vives et innovantes, comme le montre le passage suivant

**« F : Petit à petit on a fait des choses, on voulait faire un coin lecture, télé, on a mis le piano... S : Oui puis on a passé BEAUCOUP de temps... à peindre le**

***coin chambre en orange passé qui ressemble à une vieille peinture mexicaine du dix-huitième siècle (rires) F : (rires) On a mis du temps mais on s'est amusé, on s'est jamais dit demain faut que ce soit aménagé, on le fait comme ça avec plaisir, on prend le temps... S : Culturellement, moi j'ai jamais été très couleurs, c'est plutôt blanc cassé, beige clair, coquille d'œuf, mais ici, le style c'est très anglais, moutarde, framboise, pistache et tout ce qui suit...c'est plutôt François ça, chez lui avant, c'était bleu, vert, la chambre c'était très coloré, c'était rose et vert, ça ressemblait à la Gay Pride, mais dans la chambre ! (rires) » (Stefan ; François, 36 ans, cadre commercial, couple cohabitant, Stefan propriétaire, Village)***

Les couleurs vives et originales sont d'ailleurs aussi une spécificité fréquente des choix en matière de peinture et d'ameublement. Nous n'avons malheureusement pas pu obtenir de photographies de l'appartement spectaculaire de Gaël et Pierre, couple franco-qubécois de 34 et 36 ans, locataires, rue Plessis. Ils ont repeint entièrement leur appartement en rose, du plus clair au fuchsia en passant par le rose fluo de la salle de bain. Le hall d'entrée rose comporte une boule à facettes au plafond, le mobilier est essentiellement rouge, la décoration festive, colorée et spectaculaire. En matière de goût et de décoration, de nombreux enquêtés font ainsi preuve d'originalité, voire d'audace esthétique. Ces différents éléments font de certains enquêtés des fers de lance d'une réhabilitation dont les formes et les enjeux se colorent de spécificités gays. Ce n'est pas le caractère représentatif de ces réhabilitations qui intéresse ici, mais plutôt le type de configurations et d'aménagements privilégié. Il révèle des goûts et surtout des besoins particuliers qui singularisent les investissements matériels des gays dans leur logement et dans ces quartiers là. Si ces investissements sont liés aux ressources économiques et au contexte d'installation, l'appropriation matérielle du logement révèle plus qualitativement des formes et des types de transformations spécifiques. On comprend ainsi comment les habitants gays peuvent participer aux métamorphoses du quartier d'une manière qui leur est propre.

## **1.2. Les relations au « chez soi » : biographies et usages du logement.**

Les rapports au logement se jouent aussi au-delà du registre matériel et prennent des formes affectives plus ou moins intenses. L'investissement affectif d'un chez-soi est globalement lié au parcours biographique et socio-résidentiel : le logement revêt une signification spécifique au regard de ce qu'on y vit, de ce qu'on y a vécu et de ce qu'on a vécu par ailleurs.

### **1.2.a. Les attaches affectives : se sentir chez soi.**

Pour commencer, on doit rappeler le rôle relatif du logement occupé dans le Marais ou le Village au regard des parcours de vie. Le contexte de l'entretien a tendance à survaloriser celui-ci : réaliser les entretiens dans ce logement, avoir choisi les enquêtés parce qu'ils habitent ici et poser beaucoup de questions au sujet de cet appartement accentuent son poids. La mémoire des autres logements peut aussi faire parfois défaut et la reconstruction *a posteriori* des images des différents lieux de résidence peut masquer des attaches vécues sur le moment, mais a présent obsolètes ou moins significatives : parler des différents « chez soi » reste soumis aux évolutions biographiques du « soi ». De plus, des liens très diversifiés apparaissent à l'égard du logement et plusieurs effets restent relativement indéterminés. Par exemple, le temps passé dans un logement n'est pas nécessairement corrélé au sentiment d'attache ou de bien-être dans ce dernier : si les attaches au logement

sont globalement plus fortes lorsqu'on y habite depuis longtemps, la réciproque est peu valide. Certains enquêtés n'habitent pas depuis très longtemps dans leur logement du Marais et y paraissent néanmoins attachés. Enfin, les indicateurs empiriques des relations affectives au logement sont disparates et hétérogènes. Nous avons notamment posé la question « Parmi les différents logements que vous avez occupés, quels sont ceux auxquels vous étiez ou êtes le plus attachés ? ». Cette question n'a pas semblé très efficace ni féconde, même mise en relation avec d'autres indicateurs matériels (objets, travaux, achats, décoration) et biographiques (événements, relations sociales et affectives, vie amoureuse et conjugale, homosexualité). Ces non-résultats peuvent faire sens. Les réponses sur l'attache au logement amènent souvent des discours sur les périodes de vie au sens large : le logement signifie ainsi plus qu'un cadre matériel et véhicule des séquences biographiques l'imprégnant d'autres significations. Nous rendrons ainsi modestement compte de trois résultats qui nous semblent significatifs.

Le premier résultat concerne le lien entre logement et quartier. En entretien, les liens au logement sont parfois difficiles à dissocier des attaches au quartier et de sa place dans les trajectoires socio-résidentielles (chapitre 7). C'est notamment le cas pour les trajectoires d'accomplissement ou d'aboutissement présentées auparavant : le logement participe au sentiment positif que procure la présence résidentielle dans le quartier. Il est souvent possédé, de taille et de confort élevés et l'on s'y sent plus souvent « *installé* ». On se souvient peu des autres logements et, de la même manière qu'on opposait les qualités du Marais ou du Village aux défauts des anciens quartiers, on valorise l'appartement considéré : il est « *plus grand* », « *mieux situé* » que d'anciens logements et Gilles se demande bien « *qu'est-ce qu'on pourrait vouloir de plus dans Paris ?* ». Dans le cas des parcours d'accomplis, le lien logement-quartier apparaît ainsi cumulatif. On retrouve aussi ces attaches cumulatives pour les parcours de type « opportuniste », mais le résultat est moins net. Cette deuxième catégorie d'enquêtés montre en effet des attaches affectives au logement plus aléatoires et davantage soumises à des événements biographiques très personnels : on peut attribuer un rôle important à d'autres logements du passé parce qu'ils correspondaient à une vie de couple ou à une période spécifique de sa vie (une autre ville, un autre emploi, une colocation particulièrement chaleureuse à Montréal par exemple). À l'inverse, pour les parcours de type « refuge », les relations affectives au logement semblent nettement plus faibles. Les logements sont plus modestes, les ressources économiques moins importantes et les positions sociales moins favorisées. On est ici moins souvent en couple cohabitant et moins souvent propriétaire. Si le logement est objectivement moins valorisant, il est surtout moins valorisé par les enquêtés eux-mêmes. On reçoit d'ailleurs peu de gens chez soi et on est globalement moins prolixe sur la description et la visite du logement devant l'enquêteur. Ici, c'est le quartier qui fait sens, beaucoup plus que le logement, même si on y habite depuis plus de dix ans. Les rapports au quartier de type indépendance et autonomie se traduisent de manière plus complexe du point de vue de la relation affective au logement. À l'échelle biographique, les enquêtés évoquent d'autres logements « *importants* » dans leur vie et ce sont eux qui les décrivent le plus souvent et le plus précisément. Or, ce sont aussi eux qui ont connu le plus de logements différents au cours de leur vie. Par conséquent, le logement du Marais ou du Village est souvent vécu sur le même mode : ils ne s'y sentent pas attachés au sens où ils imaginent pouvoir le quitter un jour, mais cela n'empêche pas d'y construire un chez-soi investi affectivement. C'est souvent sur un registre affectif et « *pas matérialiste* » que se joue pour eux la relation au logement, distinction qui correspond très souvent à leur situation sociale :

**« Y a plein de problèmes dans ces vieux appartements, bon le plancher est pourri, les rideaux, ils sont morts [...] Mais, moi je suis pas matérialiste, en tous**

***cas en ce sens-là, donc bon...je m'en fous, moi c'est pour moi, pour mon bien-être, je me sens vraiment très bien ici, ça me rendrait triste de partir c'est sûr, pas tant pour le quartier que pour l'appartement lui-même, tu vois, l'appartement, la cour, les voisins en fait [...] Je me suis même posé la question de l'acheter un jour si ils le vendent, bon alors après pour l'entretenir, c'est autre chose, moi, aux moindres travaux, financièrement je s'rais dans la merde, mais j'aimerais bien me poser là » (Stéphane, 40 ans, monteur vidéo, pigiste et DJ, célibataire, locataire, Marais)***

Ces enquêtés « indépendants » investissent souvent le logement de significations biographiques très personnelles, comme ils l'ont fait dans d'autres logements. Ils ne sont pas forcément plus attachés à celui-ci, c'est plutôt une disposition générale à s'approprier un chez-soi qui s'actualise une fois de plus dans cet appartement. On serait tenté d'ailleurs de relever chez eux, un attachement au logement dépassant l'attache au quartier, y compris lorsqu'ils passent peu de temps au domicile. L'investissement affectif au logement s'articule ainsi étroitement à la place du quartier dans les trajectoires résidentielles mais cette articulation n'est pas forcément cumulative. Ce premier résultat laisse par ailleurs apparaître deux autres effets influençant la signification biographique du logement occupé.

Le premier renvoie à la question de la propriété. Les investissements matériels et affectifs du logement sont généralement plus forts pour les propriétaires, la signification sociologique de la propriété dépassant les seuls aspects juridiques et financiers. Ce résultat classique prend un sens particulier sur nos terrains. Plus les enquêtés sont propriétaires et plus ils se disent attachés à leur logement, moins ils s'en plaignent. Ils le valorisent au regard des autres logements habités dans le passé, non seulement matériellement en investissant dans des travaux, mais aussi en affirmant souvent que c'est le logement qu'ils apprécient le plus. Chez Emmanuel, l'affection est liée au statut de primo-accédant, au sentiment d'avoir son « *truc à soi* ». Elle se construit par le suivi quotidien des travaux (activité ne l'ayant jamais intéressé auparavant) et par le statut de président de la copropriété qui lui prend beaucoup de temps :

***« Je crois que j'aime cette maison vraiment, c'est mon premier achat, c'est ma maison, c'est mon truc à moi, donc c'était un vrai investissement [...] C'était important pour moi, bien sûr, en plus bon, y avait que moi qui m'en occupait, je venais presque tous les jours pour voir comment ça avançait, c'était très important et puis j'allais changer de vie, donc je voulais un lieu qui me ressemble » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)***

En fin d'entretien, on comprend mieux les mécanismes et les significations particulières de l'accession à la propriété dans le Marais pour ce jeune comédien homosexuel n'ayant pas les moyens propres d'y prétendre. Le soutien familial vient colorer l'achat immobilier d'une signification singulière : celle de la protection. Ses parents, universitaires reconnus, « *plutôt de gauche mais très catho* » lui ont fait une donation pour acheter un appartement à 500 000 euros dans le Marais. Elle n'est pas sans lien avec la « *vie* » de leur fils :

***« Y a jamais eu d'opposition, mais ça a pas été facile avec mes parents, à cause du théâtre peut-être, à cause de ma vie peut-être...Ils ont toujours aimé le théâtre, ils ont une connaissance quand même, voilà, après on commence à jouer...C'est sûr que lorsque ma mère a voulu commencer à faire que je m'installe ici, c'est aussi pour me donner un port d'attache et me libérer de cette contrainte là, c'était lié à une appréhension qu'elle pouvait avoir sur ma vie, ça a joué à ce moment***



***là, ça la rassurait, elle se disait « Au moins il sera bien là, il se pose là » et c'est rassurant pour elle » (Emmanuel)***

Ce type d'intervention familiale peut évidemment exister pour des enfants hétérosexuels. Mais, chez bien des enquêtés, l'accession à la propriété peut signifier une protection, une assurance et un acquis face aux incertitudes accentués des parcours gays (conjugalités plus fragiles, absence de descendances familiales directes). Le logement possédé peut alors signifier « *quelque chose* » de particulier. Frédéric et Vincent illustrent cette dimension biographique et sociale liée notamment à leur homosexualité. Par la propriété, Frédéric a « *quand même construit ça* », et Vincent, ironisant sur son héritage, y « *viendra sans doute* » :

***« En achetant j'avais conscience de reproduire quelque chose de familial, de mes parents, un truc de propriété tu vois, mais en même temps, je me dis aussi bon, au moins j'ai ça, au moins j'ai fait ça, j'ai réussi et c'est un truc d'autonomie aussi, une manière de rompre le cordon, j'ai payé cet appartement seul et par rapport à ma famille, y a cette idée que j'ai quand même construit ça [...] Y a un truc de rapport à la propriété aussi, tu vois, quand t'es pédé, je pense que ça a du sens, un jour, de te dire bon je vais acheter un appart dans LE Marais quoi. Même par rapport à mes parents, c'était important que je le fasse. Je me disais bon, être propriétaire, posséder un truc, ça me fait pas bander quoi, mais en fait je me rends compte que ça a vraiment du sens pour moi, y compris parce que je suis pédé, que j'ai la vie que j'ai » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)*** « *L'idée de posséder, pour moi, c'est un truc que t'as en toi, qui est inscrit, que tu portes un peu avec toi, bon, moi ça me dépasse un peu ce côté posséder son truc à soi là...bon après c'est vrai qu'on n'a pas d'enfants, on n'en aura pas donc on peut se dire, mais qu'est-ce qu'on va laisser ? Qu'est-ce qu'on laisse ? Ben...rien, enfin on laisse nos œuvres d'art (rires) mais c'est sûr qu'on y viendra sans doute* » (Vincent, 43 ans, designer, en couple cohabitant, locataire, Marais)

La propriété prend un sens classique (stabilité, reconnaissance sociale, sentiment de construire quelque chose) redoublé dans le cas des habitants gays. Elle accompagne le sentiment d'avoir réussi et construit quelque chose qui fait sens socialement et qui se substitue aux enfants et à la famille. Cet acquis, signe de distinction sociale, est d'autant plus valorisé qu'il prend place dans un quartier central et un quartier-vitrine de l'homosexualité. Dans les parcours d'accomplissement décrits précédemment, le logement est alors investi comme symbole d'une reconnaissance sociale et d'une normalité conquise alors même que l'on est homosexuel et que l'on ne se projette pas dans des cycles de vie « normaux ». Si cet achat s'inscrit dans une transmission patrimoniale « à vide », il peut recréer aussi des liens de substitution avec d'autres membres de la famille. Lorsque l'on demande à Michel, pourquoi il a revendu sa petite maison du Village pour louer un appartement plus modeste, il répond :

***« Ben moi je suis gay, y a pas d'enfants après moi, mais c'est pas pour ça que je veux rien laisser à mes neveux, je veux qu'ils aient quelque chose quand même, alors j'ai revendu puis je leur ai donné l'argent, toute façon l'argent il allait servir à rien, il allait pas rester comme ça, autant que je leur laisse » (Michel, 60 ans, employé, couple non cohabitant, locataire, Village)***

La question de la propriété nous a semblé essentielle dans les relations que les enquêtés pouvaient construire avec leur logement. En l'absence d'enfants, le logement peut procurer un sentiment de réalisation de soi et d'accomplissement par la propriété : ce sentiment accompagne souvent des discours intenses sur le fait d'aimer son appartement, d'être bien et d'être « *chez soi* ». De plus, si les mécanismes traditionnels de transmission patrimoniale ne sont pas possibles, le logement peut constituer une trace ou un acquis matériel qui donne du sens à une trajectoire. Ces discours d'accomplissement par le logement sont nettement plus présents chez les propriétaires, surtout dans les configurations d'aboutissement et chez les propriétaires « opportunistes ». L'achat dans ce quartier renforce le sentiment d'avoir atteint une étape de sa vie et certaines régions distinctives de l'espace social.

Tout comme la propriété, la cohabitation conjugale décuple les attaches affectives au logement. Le fait de vivre dans un logement avec quelqu'un donne un sens particulier à la séquence résidentielle : le « *chez soi* » devient « *chez nous* » et cette distinction multiplie les liens affectifs au lieu de résidence. Cet effet, observable dans l'ensemble de la population, est, là encore, redoublé, pour les gays et dans ce type de quartiers. Les enquêtés le mentionnent eux-mêmes en distinguant ce logement des précédents parce qu'ils y vivent en couple :

**« Ben c'est sûr que c'est ici, oui, je dirai pas que j'ai pas aimé les autres apparts, la coloc j'ai beaucoup aimé, j'aimais bien le salon et tout, mais bon, ici c'est quand même avec Louis, on est un couple quoi, donc c'est plus chez toi, fin chez moi, là ça devient chez nous, on a choisi les travaux un peu, on choisit les meubles, on aménage à deux donc ça change tout » (Nicolas, 26 ans, professeur en collège, en couple cohabitant, Louis propriétaire, Marais)**

Pour Claude, le couple donne sens au lieu. L'attachement très fort qu'il noue avec son logement du Village est lié à deux relations amoureuses successives qui se traduisent par des aménagements différents. C'est bien la conjugalité et l'image de l'autre partenaire qui attache au lieu, devenu un temps, « *musée de la relation avec Sylvain* » :

**« Un lieu c'est une histoire et ici, ça change tout ! Oh oui ! Vivre avec quelqu'un c'est la stabilité dans la vie, des moments d'intimité, t'as envie de baiser, peu importe, tu veux le faire dans la cuisine ou le salon, tu le fais, tu le fais avec amour, et passion, et intensité, c'est chez toi. Tu te mets à rêver d'aménager le lieu, le rendre à l'image de ton couple, de la synergie, de l'énergie des gens qui le composent. On commence tout juste à réaménager ici, là tu vois, on a repeint une pièce avec une couleur sur laquelle on s'est entendu, ça avait pas bougé l'appartement depuis Sylvain parce que quand Sylvain m'a quitté ce sont des colocs qui ont habité ici, sans meubles, sans rien, alors pendant 3 ans ça a été un peu un musée à ma relation avec Sylvain, et ça m'a permis de vivre lentement la transition, le deuil, et en plus, le vrai deuil de Sylvain, puisqu'il est décédé y a quelques mois et je suis très content d'accueillir maintenant Alan, qui accepte d'entrer ici et de voir que c'est un lieu qui va se transformer et qui va nous amener à se mettre d'accord sur une base, pour qu'à l'achat, on suive cette mise en place là. C'est un décor, c'est un milieu de vie, c'est un nid, de repos, de bien-être, quand on y est, tous les deux, faut que chacun puisse s'y ressourcer ici, c'est formidable de vivre ensemble ! » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)**

Plusieurs couples du corpus ne vivent pas ensemble, plusieurs enquêtés sont célibataires et c'est bien chez les enquêtés qui vivent en couple dans leur logement que les discours les plus enthousiastes et affectifs imprègnent les images du logement. Les pratiques confirment d'ailleurs l'influence de la conjugalité sur les usages du « chez soi », notamment sur la tendance à y être plus présent, plus souvent et plus volontiers. Après des appartements que l'on n'a peu investis ou une première période de célibat où on semblait peu attaché à son logement, la cohabitation conjugale amène au retour chez soi devenu chez nous. Depuis qu'il est en couple, Gilles rentre plus souvent chez lui pour dîner alors qu'il le faisait rarement quand il était célibataire et qu'il vivait seul :

**« J'ai eu des périodes où je mangeais tous les soirs au resto, surtout quand j'étais à Saint-Mandé, mais au début ici aussi, bon maintenant que je suis plus seul à décider non plus, j'ai tendance à revenir chez moi aussi, après une réunion, les autres vont aller au resto, mais Hassen va pas m'accompagner dans toutes mes pérégrinations et avant je pense que c'était un peu too much, quand tu manges tous les soirs au restaurant, c'est plus vraiment un plaisir, et puis tu as envie de retrouver la personne avec qui tu vis, on se voit pas forcément beaucoup donc faut essayer de se retrouver » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Au vu des parcours affectifs et amoureux parfois très incertains des enquêtés, on comprend que l'installation en couple cohabitant constitue, elle aussi, un événement biographique très structurant dans les parcours. À défaut d'engagements juridiques, sociaux et civils, le couple gay peut alors s'incarner par le logement habité ensemble, ce dernier prenant un sens spécifique pour les individus.

Les attaches au logement sont ainsi fortement renforcées par la propriété et la conjugalité. Ces effets s'observent dans l'ensemble de la population mais prennent un relief particulier pour les gays au regard de leurs parcours conjugaux et familiaux atypiques. Ils constituent des signes de reconnaissance sociale venant tempérer la dimension marginale, anormale ou minoritaire de l'homosexualité. Dans un quartier gay, ils apparaissent aussi comme des signes distinctifs parmi les gays et une manière de se différencier des « siens » :

**« Je dois dire j'aime bien avoir eu ce rapport avec le quartier, m'y être installé avec le sentiment inavouable qui consiste à dire « moi j'habite là et pas toi » et voir aussi quand même les mêmes têtes » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

Être parvenu à la propriété dans le Marais et habiter en couple dans le Village signifient en partie « être gay » mais l'être d'une manière atypique au regard des tendances dominantes des modes de vie gays que les enquêtés ont eux-mêmes parfois connus dans le passé et qu'ils perçoivent quotidiennement sous leur fenêtres. Ce logement signifie qu'ils sont parvenus à être propriétaire dans le quartier gay (et plus seulement passant) et qu'ils ont « réussi » à y construire un couple (au-delà des mobilités amoureuses exacerbées du passé et des populations gays dans leur ensemble).

### **1.2.b. Des investissements plus originaux.**

Le logement est aussi un lieu investi au sens où il est pratiqué. Nous avons choisi d'insister ici sur certains usages originaux du logement qui révèlent le rôle des appartenances sociales des enquêtés : professionnelle, socioculturelle mais aussi homosexuelle.

Pour plusieurs enquêtés, le logement est l'objet d'investissements professionnels qui détournent certaines fonctions traditionnelles du chez-soi. Comme pour plusieurs types de gentrificateurs (dont les artistes), l'imbrication des espaces professionnels et résidentiels favorise un usage atypique et un investissement plus fort du chez-soi : c'est surtout le cas pour les gaytrificateurs marginaux mais pas seulement. Silvio, barman et coiffeur à domicile peut ainsi accueillir des clients chez lui, dans le Village, ce qui suppose des aménagements particuliers. Emmanuel est comédien et « travaille » hors de chez lui essentiellement en soirée. La plupart du temps, il travaille ses textes et ses pièces en journée chez lui, où il donne aussi quelques cours particuliers de culture générale pour « *arrondir les fins de mois* ». Boris, styliste en free lance, travaille en partie chez lui où l'on trouve un mannequin au milieu de la pièce et des croquis affichés aux murs. Pour Frédéric, la carrière de critique de cinéma a permis de ne plus être obligé de se rendre au bureau pour écrire ses articles. Pour ce gaytrificateur de haut-rang, propriétaire et reconnu dans sa profession, travail et chez-soi se mélangent étroitement :

**« Sinon y a un grand classique chez moi, c'est bosser dans mon lit, alors là en cette saison, c'est clair, les gens savent pas où tu es avec les mails, le boulot est fait, moi je me mets sous ma couette avec l'ordi et j'écris comme ça mes papiers, je peux être dans mon lit avec mon thé, plutôt que dans un bureau avec des cons qui me saoulent » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Ce type de pratiques montre que le logement peut être vécu sur un mode professionnel et que, réciproquement, le travail peut être vécu sur un mode privé et personnel, chez soi. On retrouve ici des usages du logement bien décrits chez des gentrificateurs de type culturels et des gentrificateurs marginaux (Bidou-Zachariassen, 2008 ; Collet, 2008). Ils sont ici facilités par la taille réduite du ménage et la possibilité accrue de pouvoir disposer d'un espace professionnel plus ou moins distinct à l'intérieur même de chez-soi et en plein centre-ville, à proximité de plusieurs réseaux professionnels propres aux activités exercées. De même, Tony et Vincent disposent en réalité de deux « chez eux » à quelques centaines de mètres l'un de l'autre : l'appartement qu'ils louent comme logement, rue de Sévigné et l'atelier de design, rue Charlot. Les circulations quotidiennes et biographiques entre les deux espaces articulent étroitement le chez-soi, la vie privée et le travail. Le fait de travailler en couple et de disposer de deux espaces confortables et aménagés selon ses goûts renforce ces liens. L'atelier est en réalité un grand appartement disposant d'une cuisine, d'un canapé-lit et d'une partie semi-privée : il arrive à Tony et Vincent d'y dîner, voire d'y dormir.

Chez soi, on peut également recevoir des visites, inviter et héberger des gens<sup>69</sup>, mais l'intensité de cet usage nous a semblé plus faible qu'attendu. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas de passage dans l'appartement, c'est bien là la spécificité de nos observations. Très souvent, le logement constitue ainsi une porte d'entrée collective dans le quartier à l'image d'autres catégories de gentrificateurs (Authier, 2001) : on y passe et on y reçoit avant d'en sortir pour investir le quartier. Les enquêtés évoquent abondamment les « *rendez-vous* » chez eux et les amis qui « *passent à la maison avant de sortir dans le quartier* ». Ces amis sont en l'occurrence souvent gays, ils n'habitent pas le quartier, et peu souvent un quartier central. Une pratique très fréquente, et propre aux gays et au quartier gay ici, consiste alors à recevoir ces amis gays chez soi avant de « *sortir* » dîner ou boire un verre dans le quartier, et très souvent dans un établissement gay. Le logement devient un « *lieu de ralliement* », voire même un « *vestiaire* » pour Gilles, qui habite tout près du *Tango* :

---

<sup>69</sup> On reviendra plus tard sur l'ensemble des pratiques et des lieux de sociabilité (3<sup>ème</sup> partie de ce chapitre).

**« C'est aussi le fait qu'on habite le Marais justement et la plupart de nos amis n'y habitent pas, c'est une situation centrale, située dans le quartier gay, ça fait un peu lieu de rendez vous quoi ! Oui, ici, bon c'est central, en général ça arrange tout le monde d'ailleurs, donc plutôt que de se retrouver dans un bar alors qu'on habite à 5 minutes, on préfère se retrouver ici, c'est le point un peu de ralliement, c'est ça ! (rires) Par contre, ce qui arrive souvent c'est qu'on se retrouve ici, pour prendre l'apéro et puis on sort ensuite, plus tard quoi, mais on va pas se donner rendez-vous initialement dehors ou dans un bar, parce que maintenant on est plus tous jeunes hein, donc on va privilégier d'abord la discussion » (Alexandre, 42 ans, cadre commercial, couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

**« Mais d'ailleurs c'est très pratique ici pour le tango, c'est le vestiaire pour nous parce que quand on va au Tango, les amis passent poser leurs affaires ici, et on n'est pas pressé, quand on veut y aller, on a juste à descendre, les gens ben, ils laissent leurs affaires chez nous avant et on y va ensemble » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

À Montréal, la pratique du traditionnel « 5 à 7 », équivalent québécois de « l'apéro » parisien, peut obéir au même schéma. Nous l'avons expérimenté lors d'une invitation chez Gaël et Pierre, rue Plessis pour un « 5 à 7 » dans le fameux appartement rose. Il était prévu de se retrouver vers 17h chez eux, la plupart des convives étaient gays et n'habitaient pas le quartier : la soirée a continué dans un restaurant gay puis un bar gay du quartier. Deux amis gays vivant relativement loin du Village ont dormi chez Gaël et Pierre. Cet usage du logement est surtout associé aux réseaux amicaux où les gays sont surreprésentés. Il est aussi élargi à l'hébergement fréquent d'amis gays n'habitant pas la ville :

**« Si y a bien une chose qu'on voulait c'était recevoir nos amis de province, qu'ils puissent venir, jeter leurs affaires et se sentir libre quoi, ça c'est vachement important pour nous de recevoir les amis quand ils viennent en week-end, y a plein de monde qui vient ici donc on leur passe les clés et ils se débrouillent. Tu vois ce week-end, l'ami qui était là, en général on le voit quand même une fois, mais là on l'a même pas vu, on a laissé les clés au gardien et on l'a même pas vu mais ça c'est très important pour nous, on veut que ce soit comme ça, et donc pour la chambre on peut pas faire autrement en fait ! [C'est-à-dire la supprimer pour agrandir le salon] » (Simon, 48 ans, psychiatre hospitalier, en couple cohabitant, propriétaire d'un appartement familial, Marais)**

On peut d'ailleurs convertir économiquement cette pratique valorisant l'identité gay et la localisation centrale du quartier. Michel et Jean-Paul expliquent tous deux avoir loué leur appartement du Village à des gays européens durant les Outgames de l'été 2006 organisés à Montréal, équivalent gay des Jeux Olympiques. Le logement constitue ainsi un pivot relationnel et une porte d'entrée spécifique dans le quartier gay : il est investi collectivement par les gays comme lieu de ralliement et point de départ de pratiques du quartier.

Une dernière relation au chez soi se joue et se construit à travers le temps passé au domicile et à l'extérieur de celui-ci. Nous n'avons pas produit d'indicateur quantitatif de cette répartition spatiale du temps, choisissant plutôt d'insister sur ses significations subjectives. Le temps passé chez soi dépend d'abord des modes de vie et notamment des contraintes professionnelles et du type de ménage comme on l'a déjà vu. Il diminue lorsque l'on est cadre supérieur ou salarié à temps plein : on travaille très souvent hors de chez soi, les temps de travail et de déplacements augmentent et le temps passé au domicile se réduit.

D'autres types de profils passent beaucoup plus de temps au domicile, en particulier lorsque l'activité exercée et le statut professionnel permettent de travailler, en partie au moins, à domicile (free lance, pige, journalisme, enseignement, professions artistiques). De même, pour les jeunes étudiants et les retraités, le temps professionnel diminue nettement et le temps passé au domicile augmente. Ce n'est donc pas au cœur des gaytrifieurs de haut-rang que le logement semble le plus investi du point de vue temporel. L'influence du statut conjugal est moins nette : si elle renforce les attaches affectives au chez-soi, elle ne signifie pas nécessairement que l'on passe plus de temps au domicile. Surtout, le temps passé au domicile et la manière de le percevoir informent sur les relations entre privé et public, entre logement et quartier, entre identité personnelle et identité sociale. De fait, le logement est souvent au cœur d'un arbitrage pratique, relationnel et identitaire entre visibilité et invisibilité, entre dehors et dedans.

D'un côté, le logement, situé au cœur du quartier gay et localisé au centre-ville constitue indéniablement une entrée privilégiée dans la vie urbaine et la vie homosexuelle. Pour de nombreux enquêtés, les modes de vie se caractérisent par l'abondance des sorties, des déplacements urbains, des activités de loisirs et de sociabilité extérieure au chez soi. Dans ce cas, le logement peut devenir un point de repère et d'ancrage des nombreux déplacements et des sorties mais reste un lieu où l'on passe pour dormir, poser des affaires, éventuellement manger, les usages du logement restant largement fonctionnels. Cet usage du logement correspond surtout à des périodes de vie généralement situées avant 40 ans et rappelle aussi des pratiques types des ménages solos de certains quartiers gentrifiés (Charbonneau, Germain, Molgat, 2009), comme dans le cas de Jérôme, dans son précédent logement occupé seul à proximité de Saint-Paul :

**« Tous les soirs, tous les soirs, j'rentrais du boulot j'passais chez moi, j'enlevais ma cravate et j'rejoignais les copains au bar, jusqu'à ce que ça ferme » (Jérôme, 37 ans, directeur commercial, couple cohabitant, locataire, Marais)**

Dans ce cas, le logement comme lieu de passage s'oppose au quartier comme lieu investi, pratiqué et familial. Il apparaît comme un sas d'entrée dans le quartier gay, voire la base-arrière d'une conquête quotidienne de la vie gay parisienne. De même, les cas de multi-résidence peuvent réduire le logement à un pied-à-terre durant certaines périodes biographiques ou certaines saisons. Carlos, propriétaire dans le Marais et à Montpellier, vit davantage à Montpellier l'été : l'appartement du Marais n'occupe que quelques journées de Mai à Septembre, il y passe « *comme ça, en coup d'vent* ».

Pourtant, le logement peut aussi apparaître très différemment en cours d'entretien et constituer un lieu de repli identitaire, pratiqué et vécu comme tel. Cet usage intervient lorsque la vie urbaine prend des rythmes et des formes excessives, lorsque les enquêtés manifestent une lassitude devant le trop plein d'animation du quartier, l'envahissement touristique et la surcharge homosexuelle des rues du quartier. Si les habitants gays apprécient beaucoup cette animation urbaine, notamment lorsqu'elle est de type gay, plusieurs entretiens montrent que l'espace privé fournit aussi un abris plus calme où l'on peut se retrouver et se protéger en partie des regards et des effets pervers de la surcharge des espaces publics locaux. Frédéric a des réseaux professionnels et sociaux très vastes dans les milieux du cinéma, de la mode, dans les milieux homosexuels et dans le quartier. Il prétend néanmoins et de manière très subjective, avoir « *une vie assez solitaire* » qui passe par le besoin de s'isoler chez lui, dans son « *nid* » :

**« J'suis vraiment quelqu'un qui a une vie assez solitaire et j'ai vraiment besoin d'avoir mon nid, mon espace vital où je me replie et c'est hyper constitutif de ma personnalité, c'est ma limite mais c'est aussi une force, moi je peux passer 3**

***jours ici chez moi sans sortir » (Frédéric, 39 ans, critique de cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)***

Plus encore, Emmanuel, comédien de 34 ans, ayant beaucoup fréquenté le Marais gay dans les années 1990, décrit un espace public qui ne lui « appartient plus », l'obligeant à rester chez lui le week-end :

***« A partir du samedi après-midi, ce quartier ne m'appartient plus, c'est un nœud d'autoroutes, une sorte de Disneyland à ciel ouvert, et ça, c'est pas pour moi. Le dimanche ça a toujours été ça, le dimanche faut faire la queue dans la rue ! Dans la rue des Franc-Bourgeois, tu n'avances plus. Le dimanche à midi, c'est le brunch des bobos, les voitures, les poussettes. C'est très rare que je sorte de chez moi le dimanche sauf si je me lève tôt et dès le début j'ai compris que j'avais la chance d'être là, mais qu'il fallait le partager avec l'univers entier » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)***

Sur un registre théâtral, il décrit des stratégies d'évitement du quartier, la porte de derrière, l'immeuble et le logement formant la « coulisse ». Le vocabulaire théâtral évoque autant le métier d'Emmanuel que les métaphores goffmaniennes éclairant les « mises en scène de la vie quotidienne » (Goffman, 1973) :

***« Comme j'ai cette sorte de traboules, je peux sortir par derrière, y a parfois l'idée que j'ai pas envie d'aller sur cette scène là, ou que j'ai pas envie qu'on m'y voie, parce que j'ai une sale gueule ou autres, donc je passe par la rue du Temple, qui est la coulisse pour moi. Y a le truc que quand tu sors de chez toi, t'es directement là, au centre de la scène, tu es exposé, c'est un espace sans intimité » (Emmanuel)***

Ces manières de se protéger du dehors, de préserver son intimité et son identité jouent souvent sur deux registres : celui de la gentrification et celui de l'homosexualité. On peut ainsi dénigrer l'envahissement dominical des artères commerçantes du quartier qui drainent touristes, banlieusards et « parisiens en goguette » dans le Marais. Une mention spéciale est alors attribuée à « l'enfer de la rue des Francs-Bourgeois » qui alimente les critiques de presque tous les enquêtés parisiens. Elle rappelle les critiques formulées contre la popularité considérable de la rue Sainte-Catherine en fin de semaine dans le Village. La réanimation commerçante et piétonnière de ces rues, effet et levier de la gentrification, génère aussi, chez les gentrificateurs résidents déjà installés (y compris depuis peu de temps), le sentiment d'envahissement, de dépossession et d'oppression. Mais il est aussi question d'homosexualité, d'un sentiment d'être regardé, observé et jugé dès que l'on sort de chez soi :

***« La sollicitation 24h sur 24, parce que je suis entouré de gays, donc dès que tu sors, tu peux pas...des fois tu te lèves le matin, tu vas chez le dépanneur, t'es pas coiffé et tout le monde toujours est aux aguets, ça, ça m'énerve [...] Le pire c'est à l'épicerie Métro, je sors pour faire des courses et j'ai l'impression d'être dans un bar tout le temps » » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)***

Claude évoque cette ambivalence entre animation gay et sentiment d'oppression lié à l'humeur du moment et au contexte biographique :

***« Selon l'état d'esprit dans lequel tu es, tu peux descendre sur Sainte Catherine, et ça t'énergise de voir tous ces gens qui marchent, qui rigolent, si tu es un peu***

***triste, de voir tous ces mecs seuls en train de prendre un café, tu les sens en train d'attendre quelque chose, tu rentres dans un bar, tu peux avoir l'image d'un comptoir de viande fraîche, de gens qui cherchent de la viande fraîche, ou tu peux y rentrer deux jours après, t'es en pleine forme, t'es dans une envie de boire, de faire la fête, et là ce que tu vas percevoir sera très différent, c'est la fête, les gens qui veulent danser, mais quand tu marches sur Sainte Catherine, c'est ça que tu sens en permanence, tu sens toujours ces deux pôles d'attraction, cette euphorie, cette énergie, qui peut à la fois t'en donner ou t'en bouffer » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)***

Le logement n'est donc pas qu'une ouverture sur le quartier : il constitue aussi un rempart éventuel et un lieu de replis face au « *comptoir de viande fraîche* » que peut constituer l'espace public d'un quartier gay. La relation au chez-soi est travaillée par ce rapport ambivalent et instable à l'ambiance locale et à l'homosexualité. Si le logement peut constituer une voie d'accès valorisée et valorisante à la centralité urbaine et à la centralité gay, il conserve également ses usages intimes et constitue aussi le lieu d'un repli individuel. Habiter le quartier gay signifie souvent disposer d'un double privilège : habiter à proximité de l'animation et des « siens » potentiels, mais aussi pouvoir s'en éloigner au moins provisoirement pour regagner son « *nid* ». Ainsi, l'investissement du logement n'est ni uniforme, ni nécessairement intense. À Paris, comme à Montréal, les relations au chez-soi sont influencées par les relations au quartier et le statut résidentiel. Les gays peuvent envisager le chez soi comme l'aboutissement d'un parcours, l'investir affectivement et en faire une ressource biographique, renforcée par sa localisation spécifique. Mais cette localisation et les manières de vivre son homosexualité peuvent aussi amener à définir et redéfinir les frontières entre espace résidentiel privé et espace public local. Le logement n'est plus un lieu investi en soi, mais un espace où se forment et se transforment des identités gays variées, tant du point de vue inter-individuel qu'à l'échelle biographique. Cette première section montre que le logement n'est pas qu'un espace physique stable dans lequel se déploieraient des homosexualités invariantes. Les investissements du logement dépendent de conditions et de ressources économiques différentes qui favorisent plus ou moins la valorisation du chez-soi et les transformations du stock de logement. Les modes de vie homosexuels produisent des contraintes et des rapports au logement particuliers : s'ils convergent vers des tendances dominantes pour l'ensemble des gentrificateurs, ils se singularisent par plusieurs aspects (aménagement intérieur, relation ménage-logement, sens de la propriété, de la conjugalité, relation entre chez-soi et espace public). Les investissements du chez-soi montrent qu'un cadre matériel et physique est imprégné par des parcours socio-résidentiels mais aussi informé par les biographies homosexuelles, notamment dans la relation entre logement et quartier. De ce point de vue, on doit à présent s'intéresser aux pratiques du Village et du Marais par les habitants gays.

## **2. Les pratiques du quartier : consommation, loisirs et sorties.**

---

Cette seconde section vise à caractériser les modes de vie des habitants gays du Village et du Marais : les caractériser « tout court » et les caractériser dans leur lien au quartier. Les pratiques du quartier sont un bon analyseur des modes de vie et de leur plus ou moins fort ancrage spatial, mais aussi un indicateur des différenciations sociales structurant des appropriations différentes des lieux et des espaces composant le quartier. On montrera que le quartier est un lieu central dans les modes de vie, il permet certains types de consommation et le déploiement d'une « *culture du dehors* ». Cet investissement du quartier



n'efface cependant pas des différenciations spatiales et des inégalités sociales : tous ne pratiquent pas les mêmes lieux du quartier, tous ne disposent pas des mêmes ressources, tous ne sont pas gaytrifieurs au même titre. Un dernier point concerne la place des lieux gays dans ces pratiques du quartier : leur fréquentation inégale suffit-elle à invalider l'idée de modes de vie spécifiquement gays ?

## 2.1. Le quartier au cœur d'un mode de vie commun ?

Les emplois du temps et les différentes activités évoquées en entretien montrent globalement que le quartier occupe une place centrale dans les déplacements, la consommation, les activités et les sorties des gays habitant le Village et le Marais. Damien ou Patrick semblent se rendre compte eux-mêmes au moment de l'entretien qu'ils ne sortent « *jamais du quartier* ».

### 2.1.a. Un localisme dominant mais non exclusif.

De nombreux enquêtés ont choisi le quartier en raison de sa localisation centrale. Ce désir de centralité est globalement satisfait par l'équipement commercial, culturel et de services du Marais et du Village. Au quotidien, les pratiques de consommation peuvent ainsi se réaliser dans les limites du quartier. L'équipement des deux quartiers et les besoins de chacun restent cependant variables : dans certains cas, on peut être amené à « *sortir du quartier* », mais ces occasions sont apparues globalement limitées pour la plupart des habitants.

C'est particulièrement vrai dans le cas du Marais. Les enquêtés parisiens habitent un quartier « *très pratique* » où les commerces, les équipements culturels, de loisirs et de services semblent correspondre à leurs besoins quotidiens : ils permettent de « *tout trouver* » à proximité. L'opposition maintes fois répétée entre quartiers « *résidentiels* » et « *morts* » et quartiers « *animés* » et « *vivants* » comme le Marais se traduit par l'ancrage au quartier de nombreuses pratiques. Parmi elles, on trouve les achats et certains postes de consommation : l'alimentation, la presse, la boulangerie et les cavistes du quartier, les équipements de l'habitat et objets divers dans le très fréquenté et très populaire *BHV*. Dans une moindre mesure, on fréquente aussi certaines boutiques de vêtements ou librairies et certains magasins de décoration du Marais, plus ou moins luxueux et plus ou moins branchés, même si ici, on peut plus souvent quitter le quartier. Le Marais concentre aussi les loisirs et les pratiques culturelles les plus diffusées chez les enquêtés : cinéma, balades, visites éventuelles d'expositions et des musées du quartier. Certains amateurs de théâtre et d'opéra sortent du quartier à ces occasions mais valorisent la facilité et la rapidité avec laquelle on peut accéder aux lieux culturels parisiens depuis le Marais. Les enquêtés parisiens sont peu sportifs : ceux qui pratiquent une activité sportive sont majoritairement abonnés à une salle de sport à proximité du quartier (République, les Halles). Pour ce qui concerne les restaurants, bars et cafés, les enquêtés se singularisent par une fréquentation très élevée et située presque exclusivement dans le quartier. Enfin, les activités associatives et militantes quelle que soit leur nature sont également très ancrées au quartier : elles concernent des effectifs restreints mais peuvent prendre beaucoup de temps, temps passé dans le Marais. Globalement, dans les pratiques de l'espace parisien, le Marais apparaît ainsi très dominant pour la plupart des enquêtés. Les occasions de sortie du quartier existent néanmoins à un niveau intra-urbain et à un niveau plus large. À l'échelle parisienne, les enquêtés sont amenés à sortir du quartier pour des raisons professionnelles mais aussi dans leur temps libre, surtout pour des visites au domicile des amis ou des membres de la famille. Quelques enquêtés investissent d'autres quartiers pour « *sortir* » :

les gaytrifieurs marginaux et les enquêtés aux parcours « indépendants et autonomes ». Les destinations apparaissent, dans ce cas, marquées du sceau de la gentrification car il s'agit de quartiers de l'Est parisien et de lieux devenus à la mode dans ces espaces. Ils suivent ainsi les déplacements de la gentrification et de la gaytrification dans les 10<sup>ème</sup>, 11<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> arrondissements (chapitres 4 à 6) pour des sorties à Oberkampf, Jaurès, Belleville ou Ménilmontant. À une autre échelle, l'ancrage quotidien au Marais n'empêche pas l'investissement plus exceptionnel de lieux de voyage, de vacances et de week-end. Les plus représentatifs, de ce point de vue, sont les gaytrifieurs les plus fortunés aux trajectoires d'aboutissement ou d'opportunisme. Leurs modes de vie se caractérisent par un fort ancrage quotidien au quartier associé à une mobilité nationale et internationale (week-ends hors de Paris, vacances à l'étranger). Les destinations « classiques » (lieux ensoleillés et littoraux, week-ends à la campagne) se conjuguent à des destinations plus spécifiques. Il en va ainsi des destinations très urbaines où l'on apprécie le label gay de certains quartiers (San Francisco, New York, Londres) et de certains lieux du tourisme gay international (Provincetown, Key West) :

**« Chaque fois qu'on va à l'étranger je dirai, à chaque fois qu'on va dans une destination à l'étranger oui, on va se balader dans le quartier gay, oui c'est normal je pense, tous les gays font comme ça [...] On a déjà fait Madrid, qui ressemble un peu à Paris, San Francisco avec Castro, New York, Montréal aussi, on est allé à Key West aussi en Floride, ça c'est à voir vraiment ! (rires) »**  
**(Alexandre, 42 ans, cadre commercial, couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Constater que le Marais occupe une place centrale dans les modes de vie de ses habitants gays justifie l'usage de la notion de localisme : elle ne signifie pas que ces individus ne traversent pas d'autres espaces et d'autres lieux, notamment pour les moins stabilisés ou, au contraire, les plus dotés en ressources socio-économiques. Comme pour d'autres habitants des quartiers centraux, le quartier recouvre néanmoins un ensemble considérable et diversifié de pratiques.

Dans le Village, le localisme est majoritaire mais moins hégémonique encore. Comme à Paris, le quartier polarise de nombreuses pratiques et sorties : courses d'alimentation, achats et services quotidiens, fréquentation des restaurants, des cafés et des bars et certains loisirs (salle de gym, chorale, ballades). Néanmoins, le Village ne dispose ni du même équipement, ni des mêmes aménités culturelles que le Marais. Quartier moins intensément et plus tardivement gentrifié que son homologue parisien et que son voisin du plateau Mont-Royal, il est moins investi par exemple pour les pratiques culturelles. On fréquente ainsi le *Cinéma du Village*, on se balade dans le nord du quartier, mais les lieux culturels sont moins nombreux et les ballades ont tendance à déborder sur la rue Saint-Denis, le parc Lafontaine et sur Mont-Royal. Plusieurs pratiques de consommation illustrent une géographie plus éclatée dans la ville et différenciée selon les individus. Si deux librairies du quartier sont très fréquentées par les plus ancrés au quartier (*Serge et Réal, Librairie Aubert*), notamment en raison de leur spécialisation homosexuelle, d'autres commerces culturels du centre-ville et de Saint-Denis sont également prisés (librairies, disquaires, *Archambault*). Si les boutiques d'antiquaires et de décoration de la rue Amherst sont prisés par les gaytrifieurs les plus fortunés, souvent en couple et aménageant leur logement selon des goûts culturellement distinctifs, une bonne partie des enquêtés moins dotés en capital économique ne les fréquente pas. Les achats vestimentaires se réalisent un peu partout dans Montréal, souvent au centre, mais pas vraiment dans le quartier où les magasins de vêtements gays dominent le secteur et semblent finalement peu prisés. Le localisme

semble ainsi moins prononcé pour les habitants gays du Village et comporte également deux aspects significatifs au regard du cas parisien. D'une part, il s'agit d'un localisme plus étendu : si les habitants déclarent effectuer certaines pratiques dans le quartier, celui-ci est entendu en un sens plus large que les limites du Village. Ainsi, Pierre-Yves apprécie les « *balades dans le quartier* », balades qui débordent en réalité largement les limites du Village :

**« Je suis un marcheur aussi, alors j'aime bien prendre de longues marches dans le quartier, des fois on prend des marches par ici, sur Ontario, en été on aime bien aller au parc Lafontaine faire un pique-nique, on marche sur Saint-Denis aussi en fin de semaine, le quartier est bien agréable pour ça, mais c'est surtout l'été hein ! » (Pierre-Yves, 42 ans, responsable-qualité en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Village)**

D'autre part, le localisme des pratiques est fortement associé et corrélé au caractère gay des lieux et du quartier. Autrement dit, quand le quartier polarise les pratiques, celles-ci ont une coloration gay plus forte que dans le Marais. Cela concernait la fréquentation des librairies, c'est également vrai pour d'autres lieux et pratiques : le sex-shop historique, visible et à la mode, *Priape*, les sorties en discothèque pour les plus jeunes (établissements gays du quartier), mais aussi le salon de toilettage canin *Gai Toutou* pour Gaël et Pierre. Au sujet des pratiques sportives, les sportifs gays du Village fréquentent surtout des « *gym* » spécifiquement gays, comportant parfois un sauna, que l'on investit aussi comme lieu de pratique sexuelle : tout cela prend place dans le quartier, chez Yann, Pierre-Yves et Marc-André. Pour les parisiens, la salle de sport se situe plus souvent en dehors du quartier, surtout lorsqu'elle comporte une « partie sexuelle ». Par ailleurs, le Village accueille aussi le Centre Communautaire Gai et Lesbien de Montréal, rue Plessis, qui regroupe de multiples associations homosexuelles aux missions sociales et sanitaires, mais aussi des associations sportives et de loisirs ainsi qu'une bibliothèque spécialisée. Si la directrice du centre interrogée en entretien insiste sur sa fréquentation « *assez mixte* » en termes de milieux sociaux et de provenance géographique, tous les enquêtés connaissent le centre et nombreux sont ceux qui l'ont déjà fréquenté ou y ont aujourd'hui une activité : soutien bénévole aux malades du sida pour Robert, pendant les années 1990, pratique de la chorale pour Claude ou Jean-Paul, fréquentation de la bibliothèque pour Denis. La pratique religieuse de Jean-Paul s'effectue dans le quartier au sein de la paroisse de Saint-Pierre l'Apôtre, connue pour son ouverture à la communauté homosexuelle (chapitre 6). Le quartier est ainsi particulièrement fréquenté et investi dans le cadre de pratiques et d'activités marquées par leur spécificité identitaire homosexuelle. L'existence d'un cadre communautaire plus développé dans le Village que dans le Marais se traduit par un localisme des pratiques fortement lié à la dimension homosexuelle. Ce résultat, non représentatif statistiquement, donne néanmoins l'impression d'un plus fort engagement dans les modes de vie communautaires dans le quartier gay de Montréal que dans celui de Paris. Le quartier apparaît ainsi globalement comme un lieu central dans les pratiques et l'emploi du temps des habitants gays : s'ils n'y sont pas absolument fixés, ils y trouvent souvent un espace de consommation et de loisir satisfaisant. Ce localisme reste cependant plus fort dans le Marais que dans le Village, il se colore d'une forte dimension culturelle pour les enquêtés parisiens et d'une dimension plus nettement homosexuelle dans le Village. Il correspond aussi à des styles de vie spécifiques.

### **2.1.b. Des courses alimentaires atypiques.**

Nous avons beaucoup parlé des commerces avec les enquêtés, en écoutant notamment leurs opinions sur la quantité et la qualité de l'offre locale. Ils sont très nombreux à saluer l'équipement commerçant des deux quartiers : le quartier est bien équipé et pratique, sa localisation centrale permettant de « *tout trouver* » à proximité. Les entretiens révèlent aussi des manières, des lieux et des goûts en matière de consommation. Ils correspondent à certains types de besoins et de ménages, surreprésentés dans le quartier comme dans notre corpus. Nous avons retenu un exemple particulièrement frappant à ce sujet : celui de l'alimentation. Il n'est pas choisi au hasard car l'alimentation et les modes de consommation associés sont un indicateur souvent fécond des modes de vie des gentrificateurs (Lehman-Frisch, 2001 ; Rose, 2006 ; Tissot, 2010b). De fait, on se fournit presque exclusivement dans le quartier, voire dans sa propre rue lorsqu'elle est très commerçante, comme chez Frédéric :

**« J'étais malade y a quinze jours et j' étais quand même super content de pouvoir acheter mes légumes à trois mètres, mon pain à quatre mètres et mon journal à cinq mètres [...] Le primeur, la boulangerie, enfin tout est dans la rue quoi, je quitte pas la rue. Dans les grands moments de folie, je pousse jusqu'à la rue du Temple<sup>70</sup>, mais faut vraiment que j'ai une bonne raison » (Frédéric, 39 ans, critique de cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Il n'est pas uniquement ici question de proximité spatiale. Les courses d'alimentation révèlent surtout des styles de vie typiques des quartiers centraux et des goûts socialement situés. Cette spécificité apparaît à travers le type de commerces fréquentés et surtout, la manière de faire et de « vivre » ses courses.

Dans le quartier, deux types de commerces sont privilégiés : les commerces spécialisés et les petites supérettes ou supermarchés de proximité. Les grandes surfaces n'existent quasiment pas dans le Marais et se limitent à un supermarché *Méto*, près de Papineau, dans le Village. Dans le Marais, les commerces spécialisés fréquentés se situent principalement le long des rues Rambuteau et de Bretagne. On y trouve boulangeries, primeurs, boucheries, crémeries et traiteurs (traditionnels, italiens, asiatiques), mais aussi fleuristes et cavistes. Cependant, les prix des produits y sont élevés et peuvent dissuader ou au moins susciter des remarques sur les tarifs « *hors de prix* ». Les moins fortunés se contentent souvent des supérettes de quartier et fréquentent rarement les petits commerces spécialisés :

**« Moi je vais rue de Bretagne, le primeur, le Franprix, le fromager, mais c'est beaucoup trop cher ! Donc je fais plutôt mes courses au Franprix, chez le primeur, bon, une courgette à 8 euros, des fois je me lâche un peu, mon coloc est plus du style à claquer 50 euros comme ça chez les petits commerçants » (Maxime, 29 ans, chef de projet informatique, célibataire, colocataire, Marais) « Les courses d'alimentation, c'est surtout rue Rambuteau, presque exclusivement, la boulangerie la plus proche, c'est là, rue Sainte-Croix, la boulangerie gay, sinon ça va être rue Rambuteau, y a presque tout » (Alexandre, 42 ans, cadre commercial, couple cohabitant, propriétaire, Marais) « Pour les petites courses comme ça, rapide, je vais dans les petits marchés du quartier, comme en bas là, Poivre et Sel, ou des fois à Tutti Frutti, sinon je vais jusqu'au marché Metro de temps en temps pour faire plus de courses, c'est à Papineau, où là c'est plus les courses, d'ailleurs faut aller là le soir parce que ça**

<sup>70</sup> Soit un trajet d'environ 10 minutes à pied depuis son domicile.

***n'est que des gais ! » (Yann, 48 ans, cadre responsable communication, couple cohabitant, propriétaire, Village)***

On fréquente donc aussi les supérettes du quartier (*Franprix* surtout) par commodité et manque de temps ou pour des raisons budgétaires (pour les moins fortunés, les gaytrifieurs marginaux et les étudiants). Une pratique occasionnelle chez les plus fortunés et les plus occupés par leur travail, consiste à « se faire livrer » des courses plus conséquentes par l'un des *Monoprix* du quartier et à compléter ensuite dans des commerces spécialisés. Les inégalités économiques expliquent en partie la fréquentation plus ou moins assidue des commerces spécialisés évoquées précédemment : les enquêtés de type « réfugiés » et, plus largement, les moins riches, fréquentent moins ce type de commerces.

Les commerces spécialisés sont moins présents dans le Village que dans le Marais ou que sur le plateau Mont Royal : le Village n'est que partiellement un théâtre typique de la « gentrification de consommation » (Lehman-Frisch, 2002). On trouve néanmoins un gradient commerçant dans le Village, équivalent au précédent : d'une part, le petit supermarché *Métro* et les dépanneurs, d'autre part, des commerces plus spécialisés et plus chers, situés rue Ontario Est et sur Sainte-Catherine (boulangerie française, traiteurs). Plusieurs enquêtés apprécient ces commerces spécialisés, l'approvisionnement en légumes frais, issus de l'agriculture biologique, mais doivent parfois se rendre sur Mont-Royal pour ces achats :

***« Tutti Frutti et le Métro, de Papineau, sinon je monte facilement sur Mont royal pour les fruits par exemple, y a une meilleure ambiance, mais c'est surtout l'été parce que c'est quand même à 20 minutes [...] Le pain, oh joie, nous avons la chance d'avoir notre couple extraordinaire, Régis et Didier, qui possède une boulangerie La Mie Matinale, c'est une boulangerie française, ça fait 8 ans que j'y vais, je les connais bien, je les aime beaucoup, leur pain est plus ou moins intéressant mais leurs croissants aux amandes sont les meilleurs de Montréal. J'achète aussi mon pain au point de chute de mon panier de légumes biologiques parce que y a un fermier depuis 5 ans dans le Village qui livre des paniers de légumes bio chaque fin de semaine et j'ai cette qualité là de légumes qui arrive chaque semaine, il livre dans la cour du centre communautaire de centre-sud, au coin de Robin et Beaudry » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)***

*Tutti Frutti*, déjà évoquée dans les travaux de Damaris Rose, remporte de nombreux suffrages (Rose, 2006). Cette épicerie disposant d'un bel étal de fruits et légumes est fréquentée par de nombreux enquêtés, y compris des gaytrifieurs marginaux. Ce qu'en dit Denis traduit des goûts et dispositions alimentaires typiques des gentrifieurs, même peu fortunés :

***« Je vais à Tutti Frutti, ça c'est la deuxième vague, c'était pas un ancien du quartier, c'était la vague des pionniers qui voulaient quelque chose d'un peu plus fin, mais ça reste quand même simple, ça a une vingtaine d'années, c'est une petite épicerie, c'est très mignon, y a beaucoup de fruits, beaucoup de produits bios et naturels donc j'aime bien moi, c'est sûr que c'est un peu plus cher que d'aller dans un supermarché, comme Métro, mais je trouve que c'est mieux le petit marché de quartier, y a beaucoup moins de choix, y a une quantité plus réduite, mais c'est une autre qualité et puis moi, c'est mon habitude, j'aime bien***

***y aller, je préfère ça au gros supermarché » (Denis, 43 ans, barman, célibataire, locataire, Village)***

Dans les deux quartiers, il existe bien des pratiques de consommation tournées vers les petits commerces spécialisés de rue typiques de la gentrification. Elles sont plus massives dans le Marais que dans le Village et leur intensité varie surtout en fonction des ressources financières de chacun : on apprécie généralement ces lieux d'approvisionnement mais on ne peut pas y prétendre systématiquement.

Ce qui traverse l'ensemble des entretiens et qui frappe surtout l'observateur, c'est un modèle particulier du « faire ses courses » : on se rend plusieurs fois dans la semaine, parfois quotidiennement, dans des commerces d'alimentation pour acheter des produits en petite quantité. Si quelques couples se font parfois livrer « *un plein* », surtout à Paris, on pratique globalement peu le « *plein* » régulier ou hebdomadaire. Le contexte résidentiel y est pour quelque chose, par opposition à des espaces urbains périphériques, des contextes péri-urbains ou des habitudes dominantes très différentes pour les citadins nord-américains (Rose, 2006). Le type de ménages et les modes de vie expliquent surtout ce rapport à l'alimentation et aux courses : les enquêtés habitent seul ou en couple, les repas et les courses sont modifiés par le faible nombre de personnes à nourrir (Charbonneau, Germain, Molgat, 2009). Nos enquêtés, on y reviendra, se singularisent par ailleurs par de très importantes pratiques du restaurant, quel que soit le niveau de revenus : ils mangent donc souvent « *dehors* » et peu, voire très peu, chez eux. Dès lors, les courses d'alimentation n'ont pas le même sens que pour d'autres types de ménages (familles, autres groupes sociaux). Yann l'évoque précisément, avec un plaisir à faire ses courses « *comme ça* », en se baladant, au grès des produits et des commerces du quartier :

***« Beaucoup de gens font leur marché le jeudi soir, ben je sais pas c'est comme ça, c'est québécois peut être, ben t'sais d'habitude au Québec on fait un gros marché par semaine comme ça là, une fois par semaine vont faire le gros marché pour la semaine, bon...moi j'fais pas souvent comme ça en fait, des fois mais j'aime bien acheter un peu au jour le jour, acheter un peu comme ça par moments, puis y a des boulangeries, y a des pâtisseries aussi dans le quartier, donc moi en retournant chez moi je passe devant les boulangeries, les traiteurs italiens donc j'fais mes courses comme ça tranquillement, en rentrant chez moi sur Sainte Catherine, Amherst » (Yann, 48 ans, cadre responsable communication, couple cohabitant, propriétaire, Village)***

La pratique du marché illustre aussi ce type de comportements. Aller au marché n'est pas tant orienté par la nécessité des achats alimentaires que par une envie de participer à la vie de quartier, mêlant traditions populaires et usages plus récents de l'espace public local. Si certains gays font effectivement des courses au marché des Enfants Rouges (Marais) ou au petit marché Saint-Jacques (Village), nombreux sont ceux qui n'en ont pas les moyens financiers et qui se contentent de participer à l'ambiance locale. Rappelons que le marché des Enfants Rouges a suscité une mobilisation active des habitants du quartier suite à sa fermeture en 1994. Ré-ouvert en 2000, il constitue depuis un haut lieu de l'animation gentrifiée du Haut-Marais. Le dimanche matin, les cafés ouvrent leur terrasse, servent des brunchs à une clientèle de jeunes couples du quartier, d'artistes et de gays tandis que les quelques stands du marché sont devenus hors de prix. Boris s'y rend pour les terrasses et le côté « *mignon* » mais n'y achète finalement rien :

***« Les Enfants Rouges, c'est génial, c'est vrai que c'est bien, ça m'arrive d'aller bouffer une pizza là bas, ou de faire un brunch en terrasse, mais après c'est***

**très cher, et j'y vais plus parce que je trouve que c'est mignon et parfois tu peux t'attabler à un truc, et un truc de traiteur voilà, mais j'achète pas mes légumes là bas, ni mon poisson, non, de toute façon mon frigo c'est toujours la même chose, des trucs pas très intéressants (rires) » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Cette manière de faire ses courses (ne pas vraiment les faire, en faire peu et tous les jours ou presque) aboutit à la faible garnison des réfrigérateurs, détail évoqué par plusieurs enquêtés. Tony et Vincent ont ainsi l'impression de « *moins manger* » que par le passé, et oppose un avant, ailleurs, « *plus structuré* » à un fonctionnement « *plus éclaté* » aujourd'hui et ici :

**« V : Avant c'était plus structuré, on allait dans les Monoprix, dans les Franprix du quartier on faisait des grosses commandes et on se faisait livrer, c'est vrai qu'on le fait presque plus ça... T: C'est vrai, c'est amusant de voir qu'on fait plus que des petites courses ! C'est drôle non ? V : Oui, c'est vachement plus éclaté ! On en fait tout le temps, mais on fait que des petits trucs, alors qu'avant on faisait vraiment le plein, on y allait ensemble, on remplissait le frigo pour la semaine, c'est moins comme ça aujourd'hui ! T : Oui c'est étonnant, je m'en étais même pas rendu compte, c'est bizarre, c'est tes questions là qui me font réaliser des trucs, c'est fou ! (rires) C'est-à-dire que si tu as une vie plus structurée et que tu sors du travail, tu fonctionnes différemment, après faut pas oublier que moi je sors beaucoup depuis un an, donc je sors à 7h, je reviens à 2h du V : Oui on mange moins, ça c'est vrai ! T : J'veux dire quand t'as pas une vie super organisée, pour aller faire des courses, si tu veux faire du sport, bon, on a vraiment changé de vie finalement ! Avant, je crois qu'on était super organisé, on était dans le 15<sup>ème</sup>, quand on était jeune (rires), dans le 15<sup>ème</sup>, on allait faire les courses, rue Lecourbe, et on le faisait vachement régulièrement, on achetait des œufs, du lait, tout ça, on était très organisé ! V : Mais ici aussi, quand on est arrivé au début, un peu, c'était pareil, on se faisait livrer du Monoprix ou du G20, on aimait bien les livraisons ! Là c'est depuis quelques temps, c'est le laisser-aller total ! » (Tony et Vincent, 42 et 43 ans, designers, couple cohabitant, locataires, Marais)**

Dans le cas de Simon, « *neuf fois sur dix le frigo est vide* » alors qu'un second frigo est rempli de bouteilles de champagne, boisson particulièrement distinctive, surtout lorsqu'elle est « *toujours* » stockée en quantité et que l'on en propose à l'enquêteur en fin d'entretien :

**« Les courses, j'avoue qu'on cuisine pas, donc neuf fois sur dix, le frigo est vide, là tu vois je pense qu'y a rien, doit y avoir une bouteille de vin, du jus d'orange, des yaourts. On est un peu spéciaux ! (rires) On a rien à manger dans la cuisine, mais on a toujours du champagne ! Ça on n'en manque pas, à côté là, on a acheté un frigo spécial pour mettre le champagne, on le garde là comme ça il est bien frais, on n'a rien à manger mais on a toujours 10 bouteilles au frais, tu dois te dire qu'on est vraiment bizarres ! » (Simon, 48 ans, psychiatre hospitalier, en couple cohabitant, propriétaire d'un appartement familial, Marais)**

Chez les moins fortunés, le modèle des courses limitées et très fréquentes est également valable, même s'il est tempéré par certaines nécessités d'agenda et de ressources. Gilles essaie de se « *faire livrer le gros au moins une fois de temps en temps* » tandis que Gérard

ou Jérémy dans le Marais, Jean-Paul ou Pierre-Yves dans le Village « essaient » de « se discipliner » :

**« Si j'avais le temps et l'argent aussi, parce que c'est très cher, j'irai plus rue de Bretagne, mais j'essaie de me discipliner un peu, souvent, je vais prendre l'essentiel chez Franprix le samedi matin, mais bon je peux m'arrêter rue de Bretagne aussi si j'ai envie d'un morceau de viande ou si y a un truc qui me fait envie, mais bon, t'en as vite pour cher dans ces trucs aussi » (Maxime, 29 ans, chef de projet informatique, célibataire, colocataire, Marais) « On aime bien le marché Jean Talon, mais on n'y va plus beaucoup parce qu'on est très paresseux ! Le marché Saint-Jacques qui est plus près, après, on va aller au coin Beaudry et Maison neuve, Tutti Frutti, mais on essaie aussi des fois de prendre l'auto et de faire les courses un peu plus importantes, au Métro de Papineau. C'est pas très agréable, je trouve, mais des fois, c'est fait en une seule fois » (Pierre-Yves, 42 ans, responsable-qualité en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Village)**

Les courses d'alimentation disent beaucoup de choses sur les modes de vie des gaytrifieurs du Marais et du Village. Leurs pratiques et leurs habitudes révèlent autant des effets de la vie urbaine au centre-ville que des modèles de consommation spécifiques, éloignés des normes dominantes familiales et hétérosexuelles et des modes de consommation populaire (Bourdieu, 1979). On y trouve des préférences pour la finesse, la fraîcheur et les bons produits (une « *crèmerie formidable* » ou des « *croissants merveilleux* ») sans préoccupation de quantité, qui ressemblent beaucoup aux pratiques et dispositions des gentrificateurs (Rose, 2006). On y voit apparaître un modèle dominant du « faire ses courses » dans lequel l'homosexualité accentue encore certaines dispositions de gentrificateurs : le fait de vivre seul est évidemment central dans ces modes de consommation comme l'ont bien montré les récents travaux sur les ménages solos de Montréal (Charbonneau, Germain, Molgat, 2009). Mais le fait de vivre seul est bel et bien une caractéristique plus probable encore lorsqu'on est gay, de sorte que le facteur « gay » conserve un effet particulier à ce sujet.

### **2.1.c. Une « culture du dehors » en commun.**

Un dernier élément apparaît transversal à l'ensemble des entretiens, à travers le partage d'une « *culture du dehors* », expression suggestive mobilisée par Gilles en entretien :

**« Moi je suis vraiment d'une culture du dehors, j' préfère inviter les gens au resto si je les invite, moi j'suis nul en cuisine, Hassen est un peu meilleur que moi donc globalement on invite de temps en temps, plutôt pour des brunchs, mais globalement on mange plutôt dehors, moi j'aime bien aller au marché des Enfants Rouges, bruncher, dans le Marais, avec les amis donc voilà moi je suis pas de la catégorie invitante j'suis plutôt de la catégorie sortante » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Plusieurs pratiques montrent en effet que les habitants gays des deux quartiers sont des « *sortants* » très réguliers qui passent beaucoup de temps « *dehors* » et dans le quartier.

Sortir dans le quartier, c'est d'abord y marcher et s'y promener. Dans les deux quartiers, l'espace résidentiel est l'objet de balades et déambulations se déclinant selon deux formes différentes. D'un côté, elles empruntent les rues les plus commerçantes et les plus animées du quartier et sont l'occasion de « *magasiner en fin de semaine* » sur Sainte-Catherine ou Amherst, dans le Village, d'emprunter les artères les plus animées du Marais et les hauts-



lieux du passé local (hôtels particuliers, jardins, place des Vosges). Mais un autre modèle répandu est celui de balades moins convenues empruntant des parcours moins populaires et moins touristiques. Stéphane évoque ainsi ses « *coins secrets* » du 3<sup>ème</sup> arrondissement, excentrés des rues très commerçantes, lui donnant l'impression de redécouvrir son quartier. Le Carreau du Temple et les abords du Musée Picasso apparaissent plus « *calmes* », plus « *authentiques* » et significatifs d'une ambiance locale préservée des excès de la vie urbaine. Dans le Village, ce type de ballade s'oriente vers le nord du quartier et déborde souvent sur le parc Lafontaine et le plateau Mont-Royal. Ce type de parcours et de discours concerne surtout des gaytrifieurs marginaux proches des milieux artistiques et intellectuels. Nombre d'entre eux dénonce d'ailleurs les excès de la fréquentation du Marais gay et du 4<sup>ème</sup> arrondissement. Envahie de « *lave* », la rue des Francs-Bourgeois cumule contre elle tous les griefs :

**« La rue des Francs-Bourgeois, mais c'est l'enfer pour moi, non y a rien à dire c'est horrible ! [...] Tu as vu le dimanche ? (rires) alors tu as la lave qui descend de Rambuteau et qui déferle là, qui envahit tout, tu peux même pas marcher normalement, tu mets une heure pour remonter la rue, c'est les poussettes, les familles bien gentilles, j'sais pas c'qu'ils viennent chercher, c'qu'ils viennent foutre là, c'est vraiment trop bondé ! [...] Y a un côté international, faut qu'ça pète quoi ! C'est des passants, des gens qui croient que cette rue c'est le paradis, pour eux c'est vraiment une après-midi, une soirée, ils y habitent pas en fait, ils viennent là en famille, avec les enfants, les poussettes et en plus, ils ont pas d'thunes, donc ils achètent rien, moi j'discutais une fois avec une vendeuse et (rires) elle disait qu'ils sortent tout, ils foutent tout en l'air, ils fouillent mais en plus ils achètent pas ! Là c'est vraiment le parc d'attraction » (Karim, 33 ans, assistant de direction, magasin de décoration, célibataire, locataire, Marais)**

Il n'en reste pas moins que dans les deux contextes, le quartier est un espace où l'on marche, se balade et où l'on peut déambuler un peu à l'aventure, en témoignant souvent d'un rapport esthétique aux lieux urbains, de dispositions à leur contemplation, surtout hors des lieux touristiques institutionnels. Ce dehors urbain, lieu d'aventure et de découverte, rappelle des dispositions propres aux gentrifieurs, « *aventuriers du quotidien* » (Bidou, 1984) et certaines images du quartier alimentées par la presse gay des années 1980 notamment (chapitre 5).

Mais la « *culture du dehors* » renvoie surtout à la très forte fréquentation des restaurants, des cafés et des bars. Ces pratiques, très répandues chez les enquêtés de tout profil, ont lieu essentiellement dans le quartier. Le restaurant constitue la pratique la plus fréquente et la plus surreprésentée : elle prolonge les résultats sur les courses d'alimentation. Le repas a rarement la signification d'un moment familial partagé chez soi ou d'un repli sur l'espace privé. Les nombreux repas pris à l'extérieur, dans le quartier, ont des significations bien différentes. Pour ceux qui travaillent à proximité de chez eux ou même chez eux, le déjeuner peut par exemple interférer avec le travail, débordant lui-même sur les relations amicales et/ou locales :

**« On est quand même dans des métiers où les rapports professionnels ont un côté cool tu vois, donc le déjeuner de midi c'est entre le professionnel et l'amical en fait » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Les dîners au restaurant font partie du quotidien : ils se déroulent dans le quartier, avec des amis, des connaissances ou en couple, ne sont pas nécessairement anticipés et peuvent se conjuguer à d'autres sorties (cinéma, bar, spectacle) mais aussi se suffire à eux-mêmes au grès des envies ou lorsque le réfrigérateur est vide :

**« C'est impossible à compter, c'est au minimum je dirai deux fois par semaine mais ça peut être tous les soirs, ça peut être avec des amis comme ça après un ciné, puis si un soir on sait pas quoi manger oui, ou quand depuis deux ou trois jours on n'est pas allé au restaurant, y en a un des deux qui va vouloir y aller » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais) « Je suis très friand des soupers dehors, dans le Village on a de très bons restaurants, si tu as l'occasion, il te faut te rendre au Saint-Hubert [...] C'est pas gastronomique là, mais c'est bien correct pour le prix. Je dois faire attention, parce que je prendrais tous les soupers au restaurant, tous les soirs » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Les deux quartiers offrent un panel varié de lieux de restauration (type de cuisine, prix), mais le restaurant reste une pratique très répandue témoignant d'un rapport au dîner particulier. Il s'éloigne du modèle social dominant du dîner familial pour associer dîner, sorties, loisirs et quartier. Des travaux statistiques ont montré que ce modèle concerne, généralement, des jeunes, des célibataires et des ménages n'ayant pas d'enfant (Saint-Pol, 2007, 2008). Mais ces résultats sont infléchis par la configuration des ménages gays. L'influence de l'âge disparaît dans notre enquête (les plus âgés pratiquent autant le restaurant que les autres), alors que les autres effets statistiques sont accentués (absence d'enfants, célibat et niveau de diplôme élevé). De plus, si Thibault de Saint-Pol met en évidence un pic de fréquentation le samedi soir, pour ce type de catégorie sociale (Saint-Pol, 2007), les entretiens montrent qu'il n'existe pas vraiment ici :

**« Ben ça va être le week-end, le samedi, le vendredi, le dimanche soir aussi quand on n'a pas envie de rester là, mais...non ça va être en semaine aussi, ça peut être n'importe quand en fait, bon si je rentre et que Hervé est là, bon on va se dire tiens si on se faisait un resto ! » (Éric, 46 ans, cadre financier de banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

La difficulté récurrente à comptabiliser le nombre moyen de repas au restaurant pris dans la semaine traduit la force d'une culture du dehors imprégnant le quotidien, force légèrement tempérée par la conjugalité cohabitante et la diminution des revenus.

Une autre trace de la « culture du dehors », actualisée dans le quartier, concerne la pratique des cafés et des bars avec des nuances quant à leur analyse commune. Deux pratiques sont très répandues et significatives d'un usage du quartier singulier : « prendre un café » et « l'apéro » parisien (dont l'équivalent québécois est « prendre un verre » ou un « 5 à 7 »). La fréquentation des cafés peut alors se réaliser en groupe mais aussi et fréquemment seul. Elle s'effectue souvent près de chez soi et constitue un moment de détente et de plaisir :

**« Moi quand je suis en congés et que je n'ai rien d'autre à faire, un de mes grands plaisirs c'est d'aller prendre un journal, un café et de m'installer à l'Etoile manquante, ça j'adore, en particulier quand ils ont ouvert les vitres sur la rue, je peux rester en terrasse une heure comme ça » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Le café du coin peut devenir un lieu très familier, un second chez soi que l'on investit au quotidien, comme le montre l'entretien avec Boris adepte de ce « sport » singulier :

**« Je trouve ça nul de boire des cafés chez soi ! On est à Paris donc c'est une belle ville, pour les cafés quoi ! Donc, oui, boire un café en terrasse oui, c'est fabuleux quoi ! C'est un vrai sport en fait ici et moi j'adore ça ! Moi je trouve ça super, le matin moi si je veux un café je vais le boire au comptoir en bas, ou alors j'vais me faire une terrasse, t'achètes le journal, et voilà, boire un café chez moi, c'est l'angoisse, ça n'a aucun intérêt quoi ! Et ça je fais ça presque tous les jours, tous les matins ! Et ça, si je quitte Paris par contre ça va me manquer, parce qu'à Londres, y a pas de café comme ça, c'est que des Starbucks et j'aime pas ça, après tu as ces grands espaces à Londres, des sortes de Starbucks, en plus cool, tu as des canapés et c'est très sympa, mais ça remplacera jamais les cafés parisiens ! Bon ça, je le fais tous les matins et donc ça fait partie de mes habitudes, après quand tu déménages... E : Donc les cafés d'en bas là, dans la rue, tu y vas souvent ? B : Ah oui, j'y suis tout le temps, ben j'y étais ce matin là, au Bouquet des Archives, pendant deux heures avec un ami, et bon, tu vois, si tu m'avais pas dit qu'il fallait un endroit sans bruit (rires), non mais voilà, je t'aurai sans doute donné rendez vous là, oui c'est sûr même... E : Et tu dois connaître les serveurs du coup ? B : à La fronde oui, parce que c'est mes vendeurs de cigarettes donc oui, ils sont là depuis longtemps, je les aime beaucoup, vraiment » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)**

L'opposition entre cafés parisiens et cafés anglo-saxons plus impersonnels fait écho aux pratiques québécoises : prendre un café y est plus souvent une pratique collective et amicale située dans des cafés plus récents et plus modernes, dont l'ambiance peut être conviviale et chaleureuse pour certains. Tel est le cas du *Second Cup* de la rue Sainte Catherine :

**« Je vais aussi au Second Cup, quand je croise un ami, on s'en va au Second Cup prendre un cappuccino, alors là ça va être une jaserie quoi, on va jaser l'après-midi, c'est le fun avec les fauteuils » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)**

Dans le Marais, Frédéric a des habitudes similaires mais y ajoute aussi le travail, muni de son ordinateur. Le « dehors » occupe d'ailleurs une place importante dans sa « journée idéale », un dehors polysémique mais toujours situé dans le quartier ou autour par « rayonnement » :

**« Moi j'peux bosser dans un café, ça peut être un lieu de travail pour moi, j'aime bien ce côté café du quartier, où tu t'installes un moment, j'prends mon ordi et je bois des cafés [...] Ma journée idéale, c'est vraiment traîner un peu le matin, bosser, être sur l'ordi, régler mes mails, écrire 2,3 textes, tu vois, sortir déjeuner avec quelqu'un, entamer une vie sociale, j'aime bien avoir mon moment tranquille à moi où j'fais mes p'tits trucs à moi chez moi, tranquille ici, et puis après, à midi, commencer une séquence plus sociale, avec un déjeuner, après l'après-midi rayonner un peu autour d'ici, faire les trucs que j'ai à faire, pour mon boulot, ou bosser dans un café avec l'ordi, mais faire mes trucs quoi et ensuite, bon comme hier soir, retrouver les amis pour l'apéro, dîner dans le quartier et voilà !**

***C'est affreux quelle vie de merde ! (rires) » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)***

Dans cet agenda quotidien apparaît aussi « l'apéro » entre amis en fin de journée dans un bar du quartier. Cette pratique est très répandue chez les enquêtés qui retrouvent des amis, habitant le quartier ou non, dans un bistrot du Marais, un bar gay ou non, à partir de 18h, en semaine ou le week-end. L'offre locale et la centralité du quartier en font un lieu de prédilection pour « boire des coups », renforcé parfois par l'homosexualité des amis et le désir d'aller dans un bar gay. Damien a ainsi ses habitudes au Carré, « seconde maison », investie parfois seul à présent, ou en groupe, quotidiennement, en début de soirée :

***« J'y allais jamais seul au début, maintenant au Carré je peux y aller seul parce que je sais qu'il y a tel serveur qui est là à tel moment, donc je sais très bien où je vais. Bon là, voilà j'ai un ami qui a appelé, il a une pause donc j'vais aller prendre l'apéro avec lui à 18h, mon copain tout à l'heure quand il va rentrer il va vouloir décompresser donc il va m'appeler il va m'dire voilà on s'retrouve au Carré, c'est comme ça sur une envie, pour moi c'est pas la grosse sortie du week-end, voilà on va pas organiser une sortie, se dire ouais on va dans un bar, c'est plus au quotidien, c'est ma seconde maison [...] J'y vais quasiment tous les jours » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais)***

Cette pratique, plus intense chez les plus jeunes et les célibataires, reste significative pour les couples et les plus âgés. Les plus de 50 ans (Raymond, Jean-Paul à Montréal, Gérard à Paris) ont toujours eu l'habitude de fréquenter les bistrotts et les bars et cette fréquentation se prolonge avec l'âge, avec une polarisation croissante sur le quartier. Jean-Paul a l'habitude d'un « 5 à 7 » hebdomadaire dans le Village avec d'anciens amis de la chorale gay, Gérard retrouve aussi souvent des amis dans un restaurant gay du Marais. Les enquêtés les plus insérés dans les milieux de la nuit et des bars fréquentent beaucoup les bars du Village. Marc-André en fait partie, avec un effet décuplé lorsqu'il était barman dans le Village :

***« Moi j'allais au bar parce que j'y travaillais tous les soirs, donc on était comme un gang de barmen, on sortait 5 soirs par semaine dans les bars, 4 soirs de travail et une soirée amicale, on va dire, on arrivait à 11h, on partait à 3h30. Le staff de Unity [le bar où il travaillait] c'est devenu une gang d'amis [...] Mais ça s'est arrêté y a 5-6 ans. Mais j'exagère aussi parce que c'était comme trop excessif ça ! Pour répondre précisément à ta question, je vais toujours prendre des 5 à 7 dans le quartier mais c'est plus à l'occasion, disons une ou deux fois par semaine, mais je vais rentrer beaucoup moins tard et puis ça va être avec des amis plus proches maintenant » (Marc-André, 39 ans, cadre commercial, en couple cohabitant, locataire en cours d'achat, Village)***

La « culture du dehors » accompagne ainsi le localisme des pratiques et des modes de consommation alimentaire atypiques qui font du quartier une scène centrale dans des modes de vie proches de ceux des gentrificateurs dans leur ensemble, mais parfois accentués par la configuration dominante des ménages homosexuels concernés. Pourtant, l'homogénéité des modes de vie est remise en cause par des géographies internes au quartier et des différences socioculturelles qui parcourent le détail des entretiens. Tout le monde n'y est pas habitant de la même manière, tout le monde ne contribue pas à la gaytrification de la même manière.

## **2.2. Des usages différenciés, des manières d'être gaytrifieur.**

Les habitants gays ont des attributs sociologiques en commun mais ne se ressemblent pourtant pas tous. S'ils fréquentent un même « dehors », ce dehors n'est pas uniforme : le détail des lieux fréquentés et des pratiques effectuées met en relief ces différences, étroitement articulées à des différences de ressources et des manières différenciées d'être gay.

### 2.2.a. Un quartier ou des quartiers ?

Derrière un quartier saisi comme une entité homogène, se construisent des géographies et des modes de vie différenciés : on peut décrire « plusieurs quartiers » et plusieurs manières de les pratiquer, les investir et les envisager.

Dans le Marais, une ligne de fracture apparaît entre un Marais culturel et branché d'une part, et un Marais commerçant, touristique et très gay d'autre part. Ce clivage recouvre largement la distinction géographique entre 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> arrondissements, mais aussi deux types de populations et de pratiques différents.

Un premier groupe d'habitants se rattache plutôt au Haut-Marais, à des pratiques culturelles légitimes et avant-gardistes, à des modes de vie distinctifs. Ces gays parisiens sont essentiellement des gaytrifieurs marginaux, certains gaytrifieurs de classe moyenne et les gaytrifieurs culturels de haut-rang. Leur ancrage au 3<sup>ème</sup> arrondissement n'est pas nécessairement lié au lieu de résidence, ils peuvent habiter administrativement le 4<sup>ème</sup> arrondissement. Ce « petit monde » de journalistes, designers, enseignants, stylistes ou comédiens, aux revenus très hétérogènes, fréquente les galeries d'art branchées du 3<sup>ème</sup> arrondissement et leurs vernissages, la Maison de la Poésie, rue Saint-Martin et les Centres Culturels Suisse et Suédois. Boris, jeune styliste de 26 ans, en est un exemple :

**« B : Les activités culturelles, ben j'fais que ça hein (rires) j'ai de la chance, le Marais c'est super pour ça, ben tout, Beaubourg, le MK2, le centre Wallonie-Bruxelles où mon ex travaille, donc j'y vais plus trop (rires), le Centre Culturel Suisse, le Centre Culturel Suédois, bon j'ai plein d'copains qui ont des galeries dans le quartier, rue Saint-Claude, rue de Turenne, rue vieille du temple, donc je fais tous les vernissages tout le temps, hein, tous les mois, sinon y a aussi le cinéma le Latina, qui est très bien ! Donc là on est servi ! E : Quand tu parlais des vernissages, c'est des choses que tu fais souvent ? B : Ben oui, en fait parce que c'est mes copains, donc tout le temps oui, bon j'ai rapidement ma dose parce que j'ai pas les moyens d'acheter tout simplement, mais c'est mes amis donc, oui, rue saint Claude, puis sinon j'ai des amis qui travaillent chez Lambert, chez Ropac, donc oui je fais les galeries, je fais souvent ça avec Tony et Vincent qui sont rue Charlot eux, donc oui, je sors beaucoup comme ça, et non, on passe pas notre vie qu'à boire des bières » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Comme Boris, on valorise ici des lieux qui mélangent encore parfois les traces d'un passé populaire aux signes de la mode, de l'avant-garde, de la création et du « bohème intello pédé » selon Frédéric. C'est le cas d'anciens bistrot populaires du quartier fréquentés depuis la fin des années 1990 par une nouvelle clientèle de gentrificateurs, d'artistes, d'étudiants, de jeunes actifs et de gays : le *Taxi Jaune*, rue Chapon, *Chez Omar* ou le *Progrès*, rue de Bretagne :

**« Samedi je suis allé Chez Omar, la brasserie qui est rue de Bretagne, le couscous algérien, c'est vraiment bien, c'est toujours bon et les gens sont super sympas, y a vraiment une ambiance sympa, tu vois tout le monde mange son couscous, c'est vraiment agréable. J'aime bien aller rue Chapon aussi, j'aime bien le Taxi Jaune, plutôt à midi, le cuisinier est vraiment sympa, il fait vraiment attention à la carte, je l'ai déjà vu au Duplex d'ailleurs, j'aime beaucoup le Taxi Jaune, c'est un endroit très vieillot là, assez kitsch, mais la bouffe est vraiment bonne et puis ça fait un peu vieux bistrot de quartier » (Vincent, 43 ans, designer, en couple cohabitant, locataire, Marais)**

Il en va de même pour *la Perle* dont le succès rapide et spectaculaire tranche avec ce que c'était « avant », en l'occurrence « rien », selon Boris :

**« J'habite depuis longtemps dans le quartier, la Perle moi j'y allais à l'époque où c'était rien, y avait le même décor mais y avait personne, c'était drôle, c'était le vieux rade popu, y avait une petite vieille, trois mecs hétéros qui se bourraient la gueule au comptoir, y avait John Galliano qui mangeait une omelette parce qu'il habite juste derrière, c'était bizarre, c'était marrant quoi ! Puis tout à coup, c'est devenu énorme, une espèce de point de ralliement de tous les gens qui étaient saoulés par le Marais, par Montorgueil, tu vois comme le Progrès un peu plus haut, le même genre de truc, mais ça va vite retomber » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Le marché des Enfants Rouges s'inscrit aussi dans ce tableau associant un cadre ancien, des traces de cultures populaires (bistrot, vieux comptoir en zinc, couscous, marché) appropriées par des designers, des stylistes et des comédiens gays comme des lieux « kitsch », « bizarres », « vieillots » et « drôles ». Là est sans doute le cœur de la gaytrification encore en cours dans le Marais. Par ailleurs, ces enquêtés ont des pratiques culturelles très légitimes voire avant-gardistes (Bourdieu, 1979 ; Lahire, 2004). Lorsqu'ils vont au cinéma dans le quartier, ils évoquent systématiquement le *MK2 Beaubourg*, près du Centre Pompidou : il s'agit d'un cinéma MK2 comme il en existe beaucoup dans Paris, mais il propose une programmation pointue et, surtout, tournée vers le cinéma gay et lesbien :

**« Je connaissais bien le MK2 Beaubourg avant, parce que j'étais très cinéphile, et le MK2 Beaubourg c'est quand même une des programmations les plus....les plus pointues en matière de films LGBT donc je connaissais bien ce cinéma, c'est là où je vais aller le plus souvent, moins en ce moment là, mais sinon ça peut être en général une fois par semaine oui » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Le *Latina*, cinéma explicitement gay et lesbien du Marais, est moins évoqué à l'inverse des salles du Centre Pompidou à la programmation très cinéphile, légitime et/ou avant-gardiste. Les galeries et ateliers d'artistes de la rue Charlot sont souvent connus et fréquentés. Chez ce type d'enquêtés, la visite des appartements, même modestes, offrent des traces de culture légitime : livres (de Kant à Echenoz en passant par Barthes, Duras ou Guibert), goûts musicaux (de Bach à Björk en passant par Satie, Boulez et les Smiths), affiches aux murs (expositions, films d'auteur, festivals de photographies). La culture très légitime accompagne de longs parcours scolaires et des diplômes élevés, mais aussi des discours très précis, très informés et nostalgiques au sujet d'une culture populaire locale à présent révolue. Cet élément, qui n'apparaissait pas comme un motif explicite du choix du quartier, constitue pourtant un fort élément d'appréciation de l'esprit des lieux, pour ce

type d'enquêtés. Peu importe si l'on a réellement connu le Marais populaire (ce qui est très rare), on se fait, en entretien, dépositaire de cette mémoire locale en opposant un avant et un après, souvent dénigré :

**« Cette rue au Maire, elle est quand même très particulière, ce quartier il est différent, on n'est pas dans le carré d'or du milieu gay ici, on reste dans un quartier populaire je dirai, pour le moment en tous cas, même si ça commence à être remis en cause un peu là. En 97, on a été un peu les homos qui arrivaient dans le quartier populaire quoi » (Martin, 48 ans, gérant du Tango, célibataire, propriétaire, Marais) « Quand je suis arrivé y a 10 ans, y avait encore des entrepôts, y avait encore des artisans du coin, le nettoyage avait déjà commencé, mais il s'est accéléré, y a plus que des boutiques à la con, des coiffeurs, des agences de voyage. Moi quand je suis arrivé, au bout de 6 mois, les commerçants me connaissent, t'es pas obligé de payer, si t'as pas tout ton fric sur toi, tu payes le lendemain, c'était ça au primeur, moi je venais d'Etoile, alors t'imagines ! C'était complètement différent ! » (Stéphane, 40 ans, monteur vidéo, pigiste et DJ, célibataire, locataire, Marais) « Ça a du commencer par les antiquaires, les artisans, et puis des galeries aussi d'artistes, ensuite c'est vrai qu'il y a eu les restaurants et là maintenant c'est les boutiques de mode, et là c'est différent, y a pas un mois sans une nouvelle boutique de mode [...] Par exemple nous on a fait de la dorure à chaud, et y avait encore un doreur dans la rue avec son atelier, c'est fermé, c'est devenu une galerie » ( Vincent, 43 ans, designer, en couple cohabitant, locataire, Marais)**

Ces manières de pratiquer et de parler du quartier révèlent une gaytrification très culturelle située à distance relative des artères commerçantes et très gays du 4<sup>ème</sup> arrondissement, « carré d'or du milieu gay » selon Martin. Elle est portée par des habitants gays d'un certain type : ils ont entre 25 et 45 ans, exercent des professions et/ou des artistiques, intellectuelles, touchant plus ou moins directement à la culture et peuvent être arrivés à des périodes relativement variées, ce qui ne les empêche pas de s'inscrire dans le temps long du quartier, y compris lorsqu'ils ont connu des parcours de grande mobilité résidentielle et qu'ils habitent un appartement très modeste en location. « Leur » Marais allie un passé pris en compte à une culture pointue, avant-gardiste et confidentielle (création poétique, performances, art contemporain) accueillant une homosexualité artistique, cultivée, voire intellectuelle et alternative. Il correspond d'une part aux modes de vie de gaytrifieurs marginaux parisiens et de quelques supergaytrifieurs culturels, d'autre part à des parcours de type « autonomie et indépendance » ou « opportunisme », qui s'opposent à des enquêtés moins avant-gardistes culturellement et dont l'homosexualité prend des formes plus identitaires et structurantes.

Un second groupe parisien se distingue par des pratiques davantage tournées vers les lieux les plus commerçants et les plus fréquentés du 4<sup>ème</sup> arrondissement. S'ils appartiennent globalement aux classes moyennes voire supérieures, ils disposent de ressources culturelles moins légitimes et ont des parcours scolaires différents (moins longs ou dans des filières plus scientifiques, techniques ou commerciales). On y trouve de jeunes gays aux revenus moyens et des gays plus âgés, souvent aisés et vivant en couple. Leurs pratiques et leurs représentations du Marais empruntent les rues commerçantes, très fréquentées par des résidents, des touristes et des gays résidant ailleurs (rue des Archives, rue Vieille-du-Temple). Ils sont nombreux à fréquenter les restaurants plus standardisés

et les bars plus « *clinquants* » avec des amis gays, parisiens ou de passage à Paris. Ils fréquentent plus que les autres des enseignes de chaînes commerciales (*Fnac* pour la musique, *UGC* des Halles pour le cinéma), y compris en sortant du quartier (Forum des Halles, rue de Rivoli). S'ils sortent beaucoup dans le quartier, ces sorties sont collectives et moins culturelles que précédemment : le restaurant, le bar et le « *shopping* » dominant. Le cinéma constitue une pratique habituelle, effectuée à proximité, mais sur un mode très différent de celui de Gilles :

**« Le ciné, oui, c'est pratique l'UGC des Halles est à côté, puis j'ai la carte illimitée donc j'en profite, je rentabilise pas mal [...] J'aime pas trop les films prise de tête, trop intellos là, je vais au cinéma pour passer un bon moment quoi, faut que ce soit un plaisir » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais)**

On trouve chez Damien, les traces d'une culture bien moins légitime : le cinéma est un plaisir rentable opposé à la « *prise de tête* ». Sur la table basse *Têtu* a remplacé *Les Inrockuptibles*, sur les murs Madonna a remplacé Almodovar, en fond sonore Mylène Farmer a remplacé Bach<sup>71</sup>. Au-delà de ce cas singulier et caricatural, les activités culturelles, de loisirs et les sorties dans le quartier n'empruntent pas du tout les sentiers gaytrifiés et culturels du Haut-Marais. Les lieux les plus populaires sont ici les restaurants *Les Marronniers*, *Chez T'sou*, *Vito*, les bars gays du secteur et le *Café Beaubourg*. La méconnaissance réciproque des lieux et des vies de chacun est sur ce point asymétrique. Les gaytrifieurs culturels du Haut-Marais ont généralement connaissance des lieux fréquentés par ce second groupe d'habitants gays, ironisent et fustigent ces univers sociaux et les goûts associés, leurs lieux de prédilection restant, quant à eux, méconnus des autres gays. En entretien, ces derniers ne sont pas en mesure de localiser et d'identifier de nombreux lieux du quartier, y compris certains bars du 4<sup>ème</sup> aux ambiances gentrifiées comme *le Pick-Clop*. Les différences culturelles s'articulent à des positionnements différents vis-à-vis de l'homosexualité. Les restaurants, bars et commerces fréquentés sont davantage des lieux explicitement gays et labellisés comme tels. C'est même le cas pour des besoins quotidiens tels que la boulangerie, puisque les rares habitants gays fréquentant *Le Gay Choc*, boulangerie gay du Marais, se trouvent dans ce groupe. De même, les pratiques et goûts culturels sont marqués par les cultures homosexuelles : abonnement à une salle de gym fréquentée par des gays, fréquentation de soirées gays très populaires telles que les *Follivores* au Bataclan, goûts musicaux et vestimentaires. L'homosexualité infiltre les pratiques de consommation et les goûts mais il s'agit d'une homosexualité bien différente de ses versions intellectuelles, culturelles et avant-gardistes : elle se nourrit de codes internationaux standardisés, de lieux de forte visibilité et de forte concentration homosexuelle, de consommations moins sélectives culturellement. Par opposition aux gaytrifieurs culturels, ces gays sont davantage des *suiveurs*, c'est-à-dire des consommateurs de lieux et de cultures gays déjà institués : « leur » Marais est un espace ludique acquis, une forme d'enclave protégée où l'on peut vivre gay, consommer gay et profiter des conquêtes du passé. Ce type de rapports au quartier va avec certains attributs : la jeunesse, des origines souvent populaires, mais surtout des parcours de « réfugiés », des ressources culturelles moins légitimes (y compris pour certains cadres supérieurs), des réseaux relationnels exclusivement gays ou presque. La force de la composante identitaire homosexuelle oriente les pratiques du quartier, les amitiés, les goûts en matière de lieu et d'ambiance mais ne se traduit par contre pas du tout

<sup>71</sup> *Têtu*, Madonna et Mylène Farmer font clairement partie d'une culture gay diffusée, plutôt populaire mais éventuellement appropriée par des gays culturellement favorisés (Madonna). Le cinéma d'Almodovar fait certes partie aussi des cultures homosexuelles, mais plus élitistes et intellectuelles.



dans des engagements associatifs ou militants, très souvent fustigés par ces individus. En ce sens, le quartier et l'homosexualité sont vécus sur un mode ludique et hédoniste : on est davantage spectateur ou bénéficiaire de la gaytrification qu'acteur-pionnier. Se dessine ainsi une géographie socioculturelle de l'homosexualité interne au Marais. L'épicentre gay et commercial du 4<sup>ème</sup> arrondissement rassemble des lieux et des pratiques fortement marquées par l'homosexualité, des lieux très identitaires peu centrés sur la culture (bars, restaurants, coiffeur, agence immobilière) tandis que le Haut-Marais, les abords de la rue Charlot et du Carreau du Temple renvoient à des avant-gardes culturelles plus sélectives et confidentielles, à une homosexualité plus intellectuelle et artistique que commerciale et ludique, à des publics moins exclusivement gays mais plus homogènes du point de vue socioprofessionnel. Le plan ci-dessous permet de mieux situer ces deux secteurs.



Figure 9 : Les deux secteurs du Marais : le Haut-Marais des gaytrifieurs culturels (trait vert), le Marais gay « commercial » (trait orange).

Les pratiques des enquêtés parisiens semblent *soumises* à mais aussi *productrices* de ces différenciations socio-spatiales : elles s'inscrivent dans une tension entre renaissance commerciale, touristique et grand public du secteur le plus gay du Marais et réanimation culturelle, plus sélective et plus distinctive socialement dans le Haut-Marais.

Dans le Village, les modes de vie des habitants gays montrent des différenciations socio-spatiales plus complexes et sans doute moins tranchées : elles sont d'ailleurs difficiles à représenter par la cartographie. L'histoire du quartier et son profil sociologique plus mixte expliquent des processus plus fins, mêlant générations, entrées dans le quartier, parcours sociaux et modes de vie. Subsiste d'abord un Village modeste et populaire, marqué par la présence de populations typiques de l'histoire du Centre-Sud : familles pauvres, anciens habitants de milieux populaires, mais aussi marginaux et itinérants. Plusieurs rues résidentielles constituent l'envers du décor-vitrine de la rue Sainte-Catherine (rue de

la Visitation, rue Beaudry, avenue Papineau). Les plus anciens « réfugiés » et certains gaytrifieurs marginaux rappellent cette composante populaire et sa géographie interne, en associant « *Village* » et « *pauvreté* » :

**« C'est un quartier pauvre, à une époque ça coûtait plus cher d'assurer sa voiture ici, à cause des vols, on est dans la pauvreté là quand même ! Y a des gens, des familles qui vivent très simplement par ici » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village) « Mais ici [rue de la Visitation], c'est très pauvre et très misérable aussi, en face tu as des logements d'une personne et c'est un peu comme la cour des miracles, des junkies, des jeunes dans la marginalité, beaucoup de gays qui arrivent à Montréal, qui sont partis de leur famille [...] Ici je suis dans un deuxième Village, qui a toujours été pauvre et qui fait un peu plus peur aux gens » (Denis, 43 ans, barman, célibataire, locataire, Village)**

Ces représentations apparaissent souvent chez les gays moins aisés économiquement : anciens employés à la retraite, jeunes employés, très mobiles professionnellement. Ils habitent eux-mêmes plus souvent que les autres ces secteurs du Village, leurs modes de vie sont souvent plus modestes que les autres. Ils fréquentent les artères commerçantes du Village mais leurs pratiques sont centrées sur certains lieux : les plus anciennes tavernes gays pour les plus âgés, les restaurants de quartier, les petits dépanneurs, le Centre Communautaire, les fast-foods de l'entrée ouest de Sainte-Catherine. Une bonne partie de la renaissance urbaine locale leur apparaît dénaturer ce qu'est le Village et ce qu'il a été. Il est devenu trop cher et a surtout perdu de son authenticité. Sur ce terrain là, Silvio oppose ses « *goûts simples* » à ceux des « *professionnels* », la « *vraie friperie* » à ce qu'est devenue la friperie du Village :

**« Tout ce qui est magasins un peu branchés là, c'est ce que j'aime pas dans le quartier, c'est beaucoup plus cher qu'en centre-ville, c'est pour les professionnels là, c'est trop pour moi, pour mes goûts qui sont comme plus simples, moi c'est plutôt simple [...] C'est plus vraiment comme avant, tu vois, la friperie, c'est pas une friperie, une friperie, ça coûte rien, une vraie friperie ça coûte rien, les gens ils croient faire des affaires mais si tu regardes le prix, c'est pas du tout ça » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)**

Ces enquêtés sont éloignés du stéréotype des « double income no kids » dont ils n'ont pas l'aisance financière. Ils sortent dans le Village, fréquentent des commerces moins sélectifs, leurs pratiques culturelles sont plus ou moins légitimes (cabarets, soirées associatives). Leurs logements sont plus anciens et plus modestes et leur homosexualité a été vécue comme une marginalité exposant soit au rejet, soit à la contestation militante (Denis, Silvio). Ils la vivent aujourd'hui d'une certaine manière comme une différence fondamentale et irréductible. S'ils n'appartiennent pas aux catégories populaires, c'est parce que leur célibat permet de vivre correctement et que les plus jeunes d'entre eux ont connu des ascensions scolaires ou culturelles au regard d'origines très populaires. Leur première entrée dans le Village a généralement eu lieu tôt, au moment où le quartier était encore peu réhabilité (années 1980-1990). Ce groupe a peu d'équivalent dans le Marais : son existence et son statut sont très liés à une gentrification plus marginale et sporadique dans le Village. On peut les considérer comme des gaytrifieurs de fait : ils sont venus s'installer dans le Village avec des ressources supérieures aux familles du quartier et des modes de vie différents. Ils ressemblent cependant peu aux gaytrifieurs fortunés et aux yuppies plus récents du quartier.

Un « second Village » apparaît au fil des représentations et des pratiques saisies en entretien : il s'agit d'un Village gay ou Village-vitrine qui concerne surtout la rue Sainte-Catherine comme artère commerçante et piétonnière centrale du quartier. Les habitants gays la décrivent sous le triple sceau de l'animation (piétonnière, touristique, commerciale), de l'homosexualité (lieux gays, affichage identitaire, fréquentation) et de la rénovation (propreté, « *nettoyage* », « *embellissement* »). Ce Village correspond à l'image mise en avant par les médias et les institutions à l'échelle métropolitaine, nord-américaine et internationale : des commerces, des bars gays, des festivités, une forte visibilité, un dynamisme communautaire et économique. Les opérations de marketing des différents acteurs du business gay et le discours des enquêtés mettent l'accent sur la propreté et la beauté d'une rue, tranchant avec les espaces plus vétustes décrits précédemment :

**« Le quartier a beaucoup changé, ils ont fait beaucoup de choses sur Sainte-Catherine, ils ont nettoyé, ils ont fait beaucoup de travaux, l'été ils mettent des palmiers, avec les terrasses, ils nettoient tous les jours » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Les entretiens illustrent l'ambiguïté des rapports résidentiels à cette vitrine commerçante et gay. D'un côté, elle est effectivement pratiquée et investie par certains enquêtés. C'est le cas de ceux dont les activités professionnelles sont liées au business gay local (Marc-André, Denis, François notamment) : ils connaissent les commerces du quartier, les fréquentent, travaillent sur Sainte-Catherine et investissent l'espace public au quotidien. De même, les sorties collectives entre gays sont l'occasion de pratiquer le Village gay sur un mode ludique, festif et nocturne. On trouve plusieurs parcours d'opportunisme parmi ce type d'enquêtés. Les plus âgés fréquentent les plus vieux restaurants gays du Village, notamment le *Restaurant du Village*. Pourtant, le discours plus distancié accompagnant certaines pratiques montre que ce Village-là n'est pas tellement vécu comme un quartier où l'on habite. On y relève un sentiment d'envahissement, une critique des excès et du « *trop-plein* » commercial, une élévation des tarifs, la transformation du quartier en un « *Disneyland gay* » pour touristes :

**« Les gens qui habitent ici ont pris pour acquis que Sainte-Catherine c'est un Disneyland gay où les gens viennent faire la fête, c'est un Disneyland qui peut vivre avec la clientèle qui vient y faire la fête mais qui ne peut pas vivre par lui-même durant les longs mois d'hiver, pendant les semaines régulières, ordinaires et c'est là qu'on voit un peu plus les gens du quartier, ils viennent sur la rue, ils s'y promènent mais sinon les gens désertent ce Disneyland, je parle surtout pour les gays là » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)**

L'opposition récurrente entre venir dans ce Village et y habiter se traduit par exemple chez Mathieu. Il a habité pendant deux ans à l'angle de Sainte-Catherine et Montcalm, puis a déménagé sur le plateau Mont-Royal depuis quelques mois. Habiter le Village n'a pas forcément été une bonne expérience pour lui :

**« On habitait au pire endroit, à l'angle Montcalm, le voisin c'était le Unity, le plus gros club du Village, t'imagines ! On donnait juste sur la rue, c'était infernal, déjà t'avais le bruit toute la nuit et puis le passage, pfff ! Le line-up [la file d'attente], les gens étaient devant nos fenêtres, c'était comme ça la nuit, c'était vraiment l'enfer à la fin [...] J'ai bien aimé au début, l'appart était vraiment grand, mais y avait ce truc du Unity qui était pas possible, fin c'est des trucs que tu retrouves dans tous les quartiers animés, y a une différence entre quand tu y habites et quand tu n'y habites pas, le Village quand tu peux être un peu éloigné du centre-**

***centre, c'est très bien, c'est super même, en plein milieu c'est invivable ! »  
(Mathieu, 28 ans, doctorant et assistant de recherche en sciences politiques, en couple cohabitant, locataire, Village, puis Plateau-Mont Royal)***

Ce processus résulte en partie de la configuration « nord-américaine » du quartier : un axe commerçant central distribue des rues résidentielles perpendiculaires et plus étroites. Le Village-vitrine est un quartier finalement moins pratiqué par les habitants gays du Village que par des gays qui, d'abord, y travaillent, des touristes (gays ou non) et d'autres gays québécois.

Un dernier Village se construit dans d'autres lieux et par d'autres modes de vie : c'est le Village gentrifié. Il correspond aux secteurs et « niches de micro-gentrification » recensés par Van Criekingen (Van Criekingen, 2001) : la rue Amherst, les portions nord des rues Plessis, Alexandre de Sève et Champlain. Amherst est une rue commerçante récente misant sur des produits et des modes de vie typiques des gentrificateurs aisés : boutiques d'antiquaires, de design et de décoration, galeries d'art flambant neuves, quelques bars de standing élevé.



## La rue Amherst

*Illustration 7 : La rue Amherst et ses commerces (Village).*





La *Galerie dentaire*, rue Amherst (cabinet dentaire et galerie d'art)



Une boutique de décoration et de meubles, rue Amherst

Quelques entrepôts y ont été transformés en lofts, dont celui de Stefan et François. Les autres rues mentionnées disposent de blocs complètement réhabilités où habitent certains de nos enquêtés. Une autre rue intègre ce Village gentrifié : la toute petite rue Sainte-Rose au sud de Sainte-Catherine, systématiquement décrite par les enquêtés et les agents immobiliers comme « *la rue réhabilitée par les gays* »<sup>72</sup>. En termes de mode de vie, les pratiques de consommation sont centrées sur de petits commerces spécialisés, des achats de meubles et d'objets rue Amherst et des pratiques culturelles plus légitimes n'hésitant pas à déborder les limites du quartier. Cette population est composée de gaytrifieurs de classes moyennes et de supergaytrifieurs (enseignants, cadres supérieurs, très diplômés) âgés de 30 à 45 ans. Ils habitent des logements confortables et réhabilités dans des rues plus calmes que Sainte-Catherine. Ils sont quasiment tous séduits par le plateau Mont-Royal et le Quartier Latin où ils se rendent régulièrement pour des achats, des ballades ou pour aller au cinéma. Nombreux sont ceux qui se sont installés ou sont revenus dans le Village dans les années 2000. Ces habitants gays composent un mélange de quasi-Yuppies et de gaytrifieurs culturels plus « aventuriers » que les autres : leurs parcours

<sup>72</sup> Nous n'avons pas tellement pu en savoir plus sur son histoire et n'avons pas réussi à rencontrer d'habitant gay de la dite rue.

correspondent souvent aux types aboutissements ou indépendance. Ils apprécient leur logement et sa localisation dans Montréal mais mettent en valeur les qualités propres à leur secteur résidentiel situé à distance du cœur commercial et gay du Village (dans lequel ils n'achètent pas beaucoup) : calme, authenticité du bâti, mixité et convivialité du voisinage. S'ils sont moins sévères que leurs homologues parisiens au sujet des formes les plus commerciales de la gentrification locale, ils considèrent souvent que Sainte-Catherine est devenue « *plus un business qu'un quartier* » pour reprendre les termes de Pierre-Yves. Les trois espaces sociaux et spatiaux décrits sont évidemment perméables. Ils montrent néanmoins, à l'image des différenciations observées dans le Marais, que le Village n'est pas une entité homogène dans laquelle homosexualité et gentrification se conjuguerait au singulier. Le gradient des modes de vie, des parcours sociaux et des rapports au quartier se traduit par des usages et des pratiques du Village variés et des capacités différentes à le transformer et se l'approprier. Rappelons pour terminer que le Village est moins doté en équipements et lieux culturels que le Marais, mais qu'il dispose de structures commerciales et communautaires homosexuelles plus développées. Sur ce point, une dernière question mérite examen : celle de la fréquentation des lieux spécifiquement gays.

### 2.2.b. Lieux gays, modes de vie gays et quartier.

On souhaite revenir à présent sur la place des lieux gays dans les pratiques du quartier. Habiter dans un quartier gay implique la proximité physique entre logement et « lieux clés » de la vie homosexuelle. Ce contexte résidentiel particulier favorise-t-il des modes de vie tournés vers les lieux gays ? Peut-on parler alors de modes de vie gays ? La fréquentation des lieux gays n'est, en première instance, pas aussi importante ni aussi régulière que les hypothèses du « ghetto homosexuel » pourraient le laisser penser. Si nos enquêtés vont souvent au restaurant ou dans des cafés du quartier, ce ne sont pas uniquement des lieux gays et labellisés comme tels. On observe plusieurs tendances à ce sujet.

En premier lieu, l'intensité de cette fréquentation a globalement tendance à diminuer avec l'âge, l'élévation du niveau de diplôme et l'installation durable en couple. Elle est plus importante pour les enquêtés qui entretiennent un rapport au quartier de type « refuge » : leur homosexualité ayant joué un rôle décisif dans leur installation dans le quartier, on peut comprendre qu'elle gouverne en partie leurs pratiques du quartier. Mais ce résultat est ambigu car un second résultat, plus transversal, est que, dans l'ensemble, les enquêtés affirment moins fréquenter les bars gays du quartier depuis qu'ils y habitent. Ce lien émerge souvent en cours d'entretien et les enquêtés en donnent plusieurs interprétations. Il peut être lié à un moindre besoin de lieux gays une fois qu'on les sait à proximité, près de chez soi et à disposition. Retrouver ses « semblables » ne serait plus alors un réel « besoin » :

**« Là, c'est bon mes semblables je les vois tous les jours, donc y a plus besoin d'aller dans un bar pour ça, à l'époque je venais dans le quartier parce que j'y trouvais ce que je n'avais pas ailleurs et que c'était plus facile quoi, moins pesant que d'être isolé au fin fond du 20<sup>ème</sup> » (Alexandre, 42 ans, cadre commercial, couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Ce moindre investissement peut aussi être lié à des motifs biographiques, notamment chez les couples « accomplis » ou les gaytrifieurs marginaux aux trajectoires d'indépendance et d'autonomie. On s'installe dans le Marais à un moment où l'on a mûri, où l'on travaille plus, où l'on a moins de temps, d'énergie et d'envie de ce type d'ambiances dont on « sature » :

**« Quand j'habitais pas l'Marais, je sortais plus dans l'Marais en fait, je venais au moins trois ou quatre fois par semaine ici, l'apéro au Cox ou si j'allais au ciné**

***après on finissait souvent au Duplex, en fait maintenant, à part le Duplex, j'sors moins dans c'oin là c'est clair! [...] Tu sais, à chaque fois que tu fais quelque chose, y a un côté agréable, c'est la nouveauté, tu découvres des gens, c'est agréable, puis après c'est comme tout, tu satures, parce que tu t'rends compte que t'es trop là dedans et puis t'as d'autres aspirations, tu bosses, y a l'âge et puis le côté renouvellement, y a des fois des déclics, des éléments extérieurs qui font que tu sors, mes potes je vois bien, des fois y en a qui se mettaient en retrait aussi, t'as plus la même énergie pour les mêmes choses quoi ! Ta vie change en fait » (Karim, 33 ans, assistant de direction, magasin de décoration, célibataire, locataire, Marais)***

Le plus souvent, on a fréquenté des lieux gays dans sa jeunesse, à partir de 18 ou 20 ans. Cette expérience des premières sorties dans des lieux gays en début de parcours homosexuel peut avoir eu lieu ailleurs parce qu'on ne vivait pas à Paris ou Montréal, mais les enquêtés ont tous une expérience des lieux gays du quartier avant d'y habiter<sup>73</sup>. Ils ont ainsi fréquenté plus ou moins intensément le quartier avant d'y vivre pour sortir dans le milieu et les lieux gays. Chez Emmanuel, les années 1994-96 sont une période d'intense présence dans le Marais. Autour de 25 ans, sans y habiter, il y sort quotidiennement pour boire des verres, dîner, et draguer. Depuis son emménagement dans le quartier en 1999, sa fréquentation a nettement diminué, des lieux moins gays se substituant à ces intenses pratiques du Marais gay :

***« Pendant deux ans, j'étais dans ce quartier entre 6h et 8h du soir tous les jours, il m'arrivait parfois de ressortir parfois soit pour aller en boîte mais aussi de quitter Sceaux à dix heures, d'aller rue des Blancs-Manteaux au Piano Zinc, une heure et demie jusqu'au dernier RER, parfois 7 jours sur 7 [...] La fréquentation s'est beaucoup relâchée et elle se mixifie aussi, je vais dans des endroits du quartier qui sont pas gays, elle est surtout concentrée sur le Cox, où je peux aller boire une bière tout seul oui, mais avec les copains on se voit plus chez nous maintenant » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)***

Entre les habitants gays eux-mêmes, et au moment de l'entretien, les écarts d'intensité de fréquentation renvoient à des facteurs déjà décrits (parcours socio-résidentiels, âge, niveau de diplôme, rapports au quartier, manière d'être homosexuel). On reviendra sur les significations sociologiques de ces écarts (chapitres 9 et 10), mais, globalement, la fréquentation des lieux gays est d'autant plus forte que l'on est : plus jeune, célibataire, moins diplômé, moins doté en ressources culturelles légitimes, situé dans des parcours de type « réfugié », employé dans le business gay. Par ailleurs, on constate un effet de sous-déclaration chez les plus diplômés, les professions artistiques et culturelles, cherchant visiblement à convaincre l'enquêteur qu'ils se distinguent de ses éventuels préjugés. Le déroulement des entretiens amène souvent à nuancer leurs affirmations initiales catégoriques. Des contrastes restent cependant visibles en comparant les entretiens :

***« Ma vie ne tourne pas autour du fait que je sois gay, c'est vrai, je vais pas aller dans une boulangerie gay parce que j'suis gay, j'suis gay de toutes façons, là n'est pas la question mais si j'veux acheter du pain j'veis aller là où ils ont font du bon pain et là où ça m'arrange » (Patrice, 50 ans, cadre des ressources humaines, couple non cohabitant, propriétaire, Marais) « Je suis très attaché à cette idée de quartier gay, tu dépenses ton argent pour encourager ta communauté,***

<sup>73</sup> À l'exception de Gérard qui est né dans le Marais.

**même si c'est qu'une pièce de plus à l'édifice, tu dois bien faire vivre aussi ta communauté » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**  
**« Là je suis tout le temps au Carré en ce moment, le bar est sympa, c'est le bar où moi je suis allé quand on est arrivé à Paris, et je m'y suis senti le plus à l'aise et après tu prends tes habitudes, tu rencontres des gens [...] C'est mon quotidien, ma seconde maison » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais)**  
**« Je déteste ça [Le Carré] Pour moi c'est l'horreur, l'horreur totale ! Tout ce que je déteste, la musique insupportable, c'est un truc de coiffeuses de banlieue, et les coiffeuses de banlieue ou de province là, les trucs super beaux là ! Non, je déteste ça ! » (Boris, 26 ans, styliste free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Tous ne fréquentent pas autant les lieux gays du quartier, mais surtout tous ne fréquentent pas le même type de lieux gays. Les distinctions effectuées au chapitre 4 se construisent et se retrouvent à travers les pratiques des gays interrogés. Elles offrent un gradient socio-spatial entre, d'un côté, les pratiques des gays les plus identitaires aux parcours de réfugiés localisées dans des établissements à fort affichage identitaire et exclusivement fréquentés par des gays, et, de l'autre, les pratiques plus mixtes de gaytrifieurs culturels et marginaux, fréquentant des foyers de gaytrification et des lieux « *hétéros* », du Haut-Marais par exemple, investis par une population mixte d'artistes, de « *jeunes branchés* » et de « *pédés intellos* ». Des écarts culturels et biographiques expliquent ces différents types d'investissements des différents lieux plus ou moins gays du quartier, on aura l'occasion d'y revenir (chapitres 9 et 10). La catégorie de lieu gay éclate au grès des goûts et des dispositions de chacun. Boris fustige « *les coiffeuses de banlieue* » du Carré, mais valorise le public gay différent du fameux *Duplex*, repère des gaytrifieurs culturels, dont Frédéric, Tony, John ou Stéphane :

**« Le Duplex c'est très bien pour moi, les gens sont très sympas, ils ont toujours quelque chose à dire, on peut parler de tout, on n'est pas obligé de parler de cul, ou de baskets, on peut parler de cinéma, d'architecture, de philo, de politique, de mode mais de vraie mode hein ! Et c'est vraiment un truc où y a des amitiés, des croisements, des gens qui connaissent des gens, c'est très, très exacerbant de mélange social, c'est très bien, moi j'adore cet endroit pour ça, c'est très cosmopolite, y a des gens de l'étranger qui viennent parce qu'ils en ont entendu parler » (Boris, 26 ans, styliste free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Le « *mélange social* » en question paraît très relatif tant les formes d'homogénéité socioculturelle observées au *Duplex* (chapitre 4) expliquent que l'on y parle volontiers de « *cinéma* » (des films « *prise de tête* » que n'aime pas Damien), « *d'architecture, de philo, de politique* » et de « *vraie mode* ». De ce point de vue, la pratique de lieux gays aux histoires, décors, publics et images différentes traduit souvent des manières d'être homosexuel variées. Dès lors, habiter le Marais ou le Village n'est pas nécessairement synonyme de fréquentation intense et accrue des lieux gays du quartier : celle-ci semble, au contraire, diminuer une fois que l'on habite le quartier. Ce résultat est cependant soumis à des variations de deux types. D'une part, certains facteurs sociologiques et types de parcours introduisent des écarts à ce sujet, d'autre part, il existe plusieurs types de « lieux gays ». Ces observations suscitent plusieurs questions, notamment celle de la spécificité « gay » des modes de vie et des pratiques du quartier. C'est le dernier point que nous souhaitons aborder à présent.



On a souvent fait des lieux gays les « institutions-clés de la vie homosexuelle » (Pollak, 1982) et on définit souvent en première instance un quartier gay par sa concentration en lieux commerciaux spécifiquement destinés aux populations gays. Or, on constate que ces lieux ne sont pas nécessairement structurants des modes de vie des habitants gays du quartier : ils sont investis par certains types d'habitants gays et les relations entre présence résidentielle et investissement de l'espace public gay sont très variables. Peut-on alors affirmer que les pratiques du quartier et les modes de vie de nos enquêtés ne sont pas spécifiquement gays ? Plusieurs arguments viennent maintenir la spécificité gay des modes de vie. D'une part, les *pratiques gays du quartier* ne se limitent pas aux *pratiques du quartier gay* : on a montré que dans des lieux non gays du quartier gay des manières de consommer, de se balader et de juger étaient infléchies ou accentuées par le fait d'être homosexuel et par ses effets sociologiques. Plus encore, on constate que certains lieux plus ou moins anciens du quartier, non labellisés comme gays, peuvent être investis par les enquêtés d'une manière proprement liée à leur homosexualité. Un exemple étonnant est constitué par le cas du *BHV*, grand magasin historique du Marais. S'il n'a rien de gay a priori, sa proximité avec le Marais explique sans doute la fréquentation intense qu'en ont les enquêtés. Mais il existe, de plus, un usage spécifiquement gay du *BHV*, usage sans doute connu des seuls initiés :

**« Ben le *BHV* oui, beaucoup, et pour tout hein, donc ça peut être des draps, des clous, du cirage, des serviettes, enfin tout quoi ! Le sous-sol du *BVH* c'est la caverne d'Ali Baba, et ça va t'intéresser mais ça a toujours été, oui toujours, un lieu de drague connu dans tout Paris [...] Moi j'ai déjà dragué des mecs là bas, c'était très connu à l'époque, les pédés du Marais ils faisaient leurs courses au *BHV* (rires), leurs courses en tout genre ! » (Stéphane, 40 ans, monteur vidéo, pigiste et DJ, célibataire, locataire, Marais) « C'est un magasin que j'aime beaucoup, c'est hyper pratique, et en plus, c'était pas la peine de faire un *BHV tafioles*<sup>74</sup> parce que l'étage bricolage [le sous-sol], c'est déjà plein de pédés, et c'est un lieu de drague ! » (Boris, 26 ans, styliste free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Les spécificités gays ne sont pas nécessairement là où on les attend, à savoir dans les lieux les plus visibles et explicitement associés à l'homosexualité. Là est aussi la spécificité de nos terrains : l'homosexualité peut y avoir infiltré des espaces plus neutres a priori. Situé dans un autre quartier, le *BHV* n'aurait probablement pas vu son rayon bricolage investi, fantasmé et pratiqué comme lieu de drague homosexuel.

Par ailleurs, l'idée de modes de vie gays est obscurcie par des représentations dominantes et des stéréotypes médiatiques de ce que peut être un *mode de vie gay*. Les entretiens montrent, dans leur diversité, que la variable gay peut prendre plusieurs formes qui influencent plusieurs composantes des modes de vie observés. Il existe bien un *effet gay identitaire* observé chez certains : ils peuvent consommer et *vivre gay* parce qu'ils se vivent d'abord comme gay et que leur rapport au quartier se joue essentiellement sur ce registre. L'homosexualité peut alors infiltrer l'ensemble des pratiques, la manière de vivre dans le quartier, comme la manière de vivre tout court :

**« Moi je vis gay, tout est gay autour de moi. Au travail, je pensais gay, dans la rue, je pense gay, je vis dans mon monde gay, j'ai toujours pensé comme ça et je pense toujours comme ça » (Michel, 60 ans, employé, couple non cohabitant, locataire, Village)**

<sup>74</sup> Il s'agit du *BHV Homme* ouvert en 2006 et déjà présenté (chapitre 4)

Si les effets identitaires sont spectaculaires, ils restent rares parmi les enquêtés. Nous avons, en revanche, mis en lumière d'autres effets gays socio-économiques décisifs, notamment des effets projectifs par lesquels les gays se projettent différemment dans leur propre parcours et leur cycle de vie que des ménages hétérosexuels équivalents. Cela a des conséquences sur les arbitrages budgétaires, les choix résidentiels et de consommation, directement en lien avec le quartier et ses évolutions. C'est ce qui explique selon nous les propos suivants :

**« Oui c'est un quartier pratique, mais pour des gays, pour des gays ! Pas pour des hétéros ou des familles, c'est évident » (Simon, 48 ans, psychiatre hospitalier, en couple cohabitant, propriétaire d'un appartement familial, Marais)**

**« C'est équipé pour une clientèle masculine, alors tout ce qui touche à l'enfant, c'est pratiquement éliminé, pareil si une femme veut un endroit pour s'habiller c'est pratiquement impossible » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

L'effet du célibat, de la forme du ménage et des investissements familiaux fait partie de ces infléchissements spécifiquement gays des cycles de vie et des projections dans l'avenir. Ces infléchissements sont globalement indépendants des effets purement identitaires : on les observe parmi les différentes catégories d'enquêtés et ils influencent considérablement les rapports aux quartiers. Leur mise en lumière suppose de saisir la présence gay locale au-delà de son rapport aux seuls lieux gays, dans un rapport plus général aux espaces vécus, traversés et pratiqués, y compris au-delà du quartier. Nous avons affirmé la fécondité de cette démarche dans la compréhension des dimensions spatiales des modes de vie des gays (chapitre 3), les entretiens et les résultats produits le confirment. De fait, nos enquêtés ont bien des modes de vie gays non pas au sens où ils ne traversent que des lieux gays mais plutôt au sens où ils pratiquent, se représentent et investissent des lieux en tant que gays. Si cette identité n'est pas investie subjectivement par tous, elle a des effets objectifs indéniables et irréductibles contribuant à former, déformer et réformer leurs comportements sociaux, à l'échelle du quartier et de manière plus générale.

Au-delà d'un mode de vie commun, se dessinent donc des manières de pratiquer et de mobiliser le quartier plus diversifiées qu'un investissement intense du quartier comme ressource sociale. Dans différents espaces du quartier, différents types d'habitants gays ont des pratiques et des modes de vie différents. Pourtant, sans forcer le trait, ils sont tous concernés d'une manière ou d'une autre par les logiques de la gaytrification. Les réfugiés venus vivre et se vivre gay ici restent des hommes célibataires, sans enfants, en ascension sociale, profitant des aménités essentiellement gays de leur quartier. Comme d'autres enquêtés, ils sont bénéficiaires, consommateurs et suiveurs d'un processus leur offrant un point de ralliement commercial, ludique et un nouvel espace de sociabilité, accessible dans les années 1980-90, plus sélectif aujourd'hui. Les acteurs du business gay, les employés de la « pink economy » et les clients réguliers des bars et commerces gays du Village sont des gaytrifieurs professionnels et économiques, acteurs de la réanimation commerciale et piétonnière du quartier. Plusieurs enquêtés aux parcours d'accomplis, participent moins au cœur de la vie gay, mais y ajoutent des modes de vie typiques des gentrifiants aisés profitant du quartier pour consommer et sortir mais aussi, dans le cas du Marais, pour s'investir professionnellement ou politiquement à l'échelle locale : ils sont typiquement des gaytrifiants conquérants ayant renforcé leur position sociale par l'installation dans un logement du quartier gay. D'autres gaytrifiants apparaissent enfin comme des avant-gardistes ou des gaytrifiants par distinction : dans le Marais, ils apparaissent clairement munis de dispositions culturelles à la différence, la nouveauté, la création et l'originalité. Même aujourd'hui, le

terme de pionnier leur correspond car ils défrichent, d'une certaine manière, les rares traces d'un passé populaire et authentique qu'ils effacent eux-mêmes en s'y installant durablement.

Cette section a permis de mieux comprendre les modes de vie et les pratiques du quartier. Certains traits communs se dégagent à ce sujet : l'ancrage spatial des pratiques, certains modes de consommation singuliers et l'existence d'une « culture du dehors » commune. Ces traits communs sont des facteurs puissants de gentrification, fruits d'une triple causalité : le contexte résidentiel particulier (Marais ou Village), l'homosexualité et ses effets sociologiques, les positions sociales et les ressources individuelles. Mais tous les gays ne pratiquent pas exactement le même quartier : ils ne fréquentent pas tous les mêmes lieux, ne les pratiquent pas non plus de la même manière. Sur ce point les écarts entre Paris et Montréal sont décuplés par des différenciations internes aux deux terrains. Il existe au final des modes de vie gays spécifiques mais leur variété détermine des rôles différents dans les processus de gaytrification observés dans deux quartiers où cohabitent des populations diversifiées. De ce fait, la notion de cohabitation amène au traitement de la question des sociabilités.

### 3. Le quartier : une ressource de sociabilité ?

Dans les rapports que les habitants gays construisent à leur lieu de résidence se déploient et se construisent des relations sociales dont on sait qu'elles peuvent constituer des ressources valorisées et valorisantes dans de tels quartiers et pour des populations de gentrificateurs. Leur ampleur et leur nature doivent être examinées à la lumière d'un contexte particulier. D'abord nos enquêtés sont gays et cette caractéristique est susceptible d'influencer leurs relations sociales : en nouent-ils avec des gays et des gays du quartier ? L'homosexualité est-elle, de ce point de vue, une entrave ou un atout dans le quartier ? Ensuite, nos enquêtés n'ont pas tous le même statut social, ni les mêmes ressources de sociabilité alternatives au quartier : le quartier constitue-t-il une plaque tournante dans l'ensemble de leurs relations sociales ? Le quartier est-il un support spécifique de sociabilités ? Enfin, dans un contexte « gentrifié », l'intensité et la convivialité des sociabilités de quartier constituent l'un des ressorts de l'image du « quartier-village » : qu'en est-il pour nos enquêtés ? Ont-ils cette représentation de leur quartier ? Le pratiquent-ils réellement sur un mode villageois ? On insistera dans cette section sur deux résultats essentiels de l'analyse des sociabilités. En premier lieu, on montrera que les relations de voisinage sont d'une intensité variable et très sélectives socialement: l'endogamie socioculturelle semble plus structurante que l'entre-soi homosexuel mais le fait d'être gay oriente les sociabilités vers certains voisins et certaines voisines aux profils spécifiques. En second lieu, on montrera que l'image du « quartier-village » est nuancée par l'analyse des sociabilités de quartier : elles sont plus ou moins intenses, plus ou moins appréciées et montrent la cohabitation de plusieurs « villages », peu reliés entre eux. La majorité des enquêtés manifeste une nostalgie pour un mode de relations locales qu'elle n'a souvent pas vécu elle-même. On montrera aussi que le quartier peut être moteur mais surtout réceptacle des sociabilités, celles-ci se construisant aussi ailleurs.

Avant cela, une précision s'impose quant à la manière de traiter les sociabilités dans le manuscrit. Nous avons interrogé les enquêtés sur l'ensemble des sociabilités (amis, famille, travail), sur l'intensité et les formes de l'ensemble de leurs relations sociales. Mais, dans le manuscrit avons traité les sociabilités dans leurs relations aux processus étudiés (trajectoires, pratiques du quartier et du logement). Il n'y a donc pas, dans le texte, de « tableau » d'ensemble des pratiques de sociabilité, ce tableau reconstitué par les entretiens

est mobilisé en filigrane quand sa signification informe les processus socio-spatiaux étudiés (trajectoires sociales au chapitre 7 ou investissement du quartier dans ce chapitre-ci).

### 3.1. Les voisins : des relations variables et très sélectives.

Globalement, nous avons été surpris par la faiblesse des relations de voisinage, faiblesse relative à nos hypothèses initiales de relations intenses, conviviales et valorisées. Les enquêtés sont relativement bavards sur la description de leurs voisins mais les fréquentent peu et déclarent faire peu de choses ensemble. L'entretien de relations de voisinage est par ailleurs fortement déterminé par le type de voisins que l'on a et le type de voisins que l'on est. Les relations de voisinage dépassent souvent les clivages homos/hétéros : on ne voisine pas tellement plus avec des gays qu'avec d'autres, même si le Village et le Marais se distinguent sur ce point. Par contre, les profils sociologiques des autres habitants sont déterminants dans les rencontres et l'entretien de sociabilités d'immeuble ou de quartier.

#### 3.1.a. Un voisinage hétéro(clite).

En enquêtant sur des quartiers dont l'image et même le nom sont associés à celui de « village », on peut légitimement s'attendre à l'existence de sociabilités locales fortes et valorisées, notamment des relations de voisinage intenses. Elles sont typiques de certains rapports au quartier en contexte gentrifié et peuvent aussi être suggérée par les images du ghetto homosexuel. Or, nos enquêtés sont nombreux à être très modéré sur le sujet, en terme de pratiques et en terme de dispositions à voisiner. Boris a peu de relations de voisinage et n'a pas envie d'en avoir, ses voisins il n'en a « rien à foutre » :

**« Je les vois comme ça en rentrant mais non, j'ai jamais invité quelqu'un chez moi, non, Mais ça m'intéresse pas beaucoup non plus, je veux dire j'ai jamais demandé un tire-bouchon ou un truc comme ça, alors je laisse toujours des meubles traîner devant là, donc voilà, une fois j'avais mis un truc et ils m'ont demandé s'ils pouvaient le prendre, ceux d'à côté-là, donc moi j'ai dit oui, mais bon en fait maintenant j'suis dégouté j'aurai du le garder, mais non j'ai aucun rapport et je m'en fous, j'aime pas ça...[...] J'ai pas envie de vivre dans une grande ville pour vivre comme dans un village hein, j'aime pas qu'on me voit comme ça là, non ça me gonfle ça ! Moi quand je rentre chez moi, j'ferme la porte je me fous en caleçon, et basta ! J'ai pas envie qu'on m'emmerde, si je suis chez moi, j'suis chez moi et voilà ! J'vois mes amis mais les voisins j'en ai rien à foutre ! » (Boris, 26 ans, styliste, célibataire, locataire, Marais)**

Sans être aussi radical, un bon nombre d'enquêtés allie un discours plutôt autonome vis-à-vis du voisinage à des pratiques minimales dans ce domaine, dans ce logement mais aussi dans ceux du passé. S'ils peuvent être séduits « par l'idée » d'un voisinage convivial et les récits d'amis très investis dans ce type de sociabilité, ils n'y participent pas eux-mêmes :

**« Moi j'ai été un peu déçu par la vie de l'immeuble quand on est arrivé, on n'est peut-être pas extrêmement liant non plus, je sais pas [...] On avait un couple d'amis, ils avaient le chic pour tomber dans des rues et des immeubles sympas, donc nous on a été un peu déçus là dessus, moi ça m'aurait plu je crois oui, avoir un peu plus de relations avec les voisins » (Benoît, 43 ans, cadre financier dans la banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Cette participation minimale s'incarne dans des interactions limitées : le très répandu « bonjour, bonsoir » qui « s'arrête là » est souvent mentionné. Pour les propriétaires, si

les assemblées de co-propriété constituent une occasion importante d'interaction avec les voisins, elle est peu souvent prolongée en relations proches et amicales. Globalement, on concède « *connaître* » ses voisins mais le sens-même de cette formulation est souvent remis en cause:

**« Est-ce qu'on les connaît ? Ben c'est difficile de répondre, je veux dire, connaître ses voisins ça veut dire quoi ? Si c'est juste identifier leur tête, oui je connais mes voisins, je les croise dans l'escalier, je dis bonjour, bonsoir, mais c'est pas vraiment connaître ça, connaître pour moi c'est avoir des relations plus amicales et là c'est pas vraiment le cas » (David, 38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais)**

Dans les descriptions du voisinage, on reste pourtant frappé par la connaissance quasi-sociologique des enquêtés au sujet des habitants de l'immeuble ou du bloc. Même lorsqu'ils déclarent entretenir peu de lien avec leur voisinage, voire très mal connaître les gens de l'immeuble, ils sont souvent capables de bien décrire leur âge, leur appartenance sociale, leur statut d'occupation notamment. Ces descriptions sont globalement plus fines lorsque l'on fréquente davantage ses voisins, qu'on échange quelques conversations avec eux ou que l'on est propriétaire. Elles illustrent surtout les capacités élevées de nos enquêtés à la réflexivité et au discours sur les différenciations sociales internes à leur immeuble ou leur quartier et brossent un portrait typique du voisinage des habitants gays. En filigrane, elles permettent aussi de comprendre avec qui l'on voisine et pourquoi l'on voisine ou non avec certains types de populations. Le tableau suivant rassemble les voisins les plus souvent décrits en entretien avec des différences notables entre les deux quartiers.

Tableau 28 : La palette des voisins du Marais et du Village.

<b>Marais</b>			
<b>Désignation</b>	<b>Attributs</b>	<b>Logement</b>	<b>Relations</b>
« <i>Étrangers jamais là</i> »	Riches, propriétaires, italiens, américains, australiens, japonais	Appartement luxueux ou pied-à-terre	Aucune
« <i>Locataires qui tournent</i> »	Jeunes, célibataires, étudiants, locataires, de passage	Studios, chambres de bonne, étages élevés	Très peu, sauf pour les gays appartenant à ce groupe
« <i>Personnes âgées</i> »	Vieux, modestes, anciens habitants, souvent propriétaires	Appartements familiaux	Souvent limitées mais quelques cas particuliers
« <i>Bourges</i> » et « <i>Familles</i> »	Couples et familles, riches, pas très sympa, ancienneté variable	Beaux appartements	Limitées, politesse, assemblées de copropriété
« <i>Voisins sympas</i> » et « <i>cools</i> »	Jeunes couples, célibataires, diplômés, professions intellectuelles, gays, « bobos »	Location ou propriété	Plus importantes et éventuellement amicales, conviviales, intenses
<b>Village</b>			
<b>Désignation</b>	<b>Attributs</b>	<b>Logement</b>	<b>Relations</b>
« <i>Familles pauvres</i> »	Anciens habitants, assistance sociale, pauvreté	Vétuste, peu confortable	Limitées avec quelques cas particuliers
« <i>Marginaux</i> »	Jeunes, migrants, drogue, prostitution	Chambres, foyers, logements sociaux	Limitées, avec certains conflits
« <i>Gays</i> »	Riches, couples, plus ou moins anciens, professionnels, nombreux	Condo neufs, logements réhabilités	Plus importantes, relations cordiales, amitiés, échanges de service
« <i>Hétéros qui savent bien où ils habitent</i> »	Plutôt jeunes, professionnels, tolérants, couples ou célibataires, peu d'enfants	Logements réhabilités	Bonnes relations, certaines amitiés, proximités socioculturelles

Ces groupes de voisins reconstruits qualitativement correspondent en partie aux descriptions statistiques des sociologies résidentielles du Marais et du Village (annexe 2) dont plusieurs enquêtés maîtrisent visiblement la finesse et les évolutions historiques. On observe des voisinages différenciés entre les deux quartiers avec une forte composante hétérosexuelle, familiale et « riche » dans le Marais, et un voisinage montréalais mixte, entre catégories populaires et marginales et professionnels aisés dont une bonne partie est homosexuelle. On voisine globalement davantage entre voisins qui se ressemblent, mais les rouages de cette proximité sont complexes : ils ne se limitent pas au partage d'une orientation sexuelle homosexuelle commune.

### 3.1.b. Les conditions sociales du voisinage.

Les relations de voisinage se construisent très clairement avec certains types de voisins et pas avec d'autres. Dans le Marais et dans le Village, le voisinage enchanté et convivial n'est pas une donnée intangible mais une construction sociale très fine qui se nourrit d'interactions quotidiennes et de représentations sociales.

De ce point de vue, plusieurs types de voisins sont délibérément peu fréquentés, voire peu appréciés. En retour, les enquêtés supposent souvent que ces voisins sont rétifs à développer des relations plus poussées avec des voisins, surtout lorsqu'ils sont gays. Dans le Marais, il s'agit d'abord d'anciens habitants traditionnels du quartier, propriétaires âgés, souvent préoccupés par le maintien de la tranquillité, du calme et de la bonne tenue

de l'immeuble et du quartier. Ils apparaissent peu sympathiques aux enquêtés et n'ont visiblement pas des modes de vie compatibles avec les leurs :

**« Quand je faisais des travaux, j'avais mis la musique à fond, et y a une vieille dame qui est venue marquer son territoire, et me raconter l'histoire de la rue du Trésor : « Il faut pas mettre la musique vous comprenez, faut respecter le calme et tout ! » » (Renaud, 34 ans, cadre responsable logistique, célibataire, locataire, Marais) « Le jour où j'ai signé, la femme de l'agence m'a dit « Bon, j'espère que ça se passera bien avec les voisins », donc j'ai eu un peu peur mais c'était trop tard [...] C'était un couple de vieux, ils avaient tout connu là, quand je suis arrivé, c'était infernal, la guerre pendant des années, dès le premier jour, ils sont venus à 20h30 me dire vous faites trop de bruit, alors que je déménageais ! Ils sont venus me voir un jour aussi pour me dire que mon micro-onde faisait trop de bruit, tu imagines ! Là j'ai craqué, je l'ai foutu à la porte, c'était des vrais cons » (Carlos, 60 ans, ingénieur actuellement sans emploi, célibataire, propriétaire, Marais)**

De tels conflits peuvent manifester des incompatibilités de modes de vie, des inquiétudes face aux évolutions du quartier. Ils peuvent être perçus par les enquêtés comme les traces d'une homophobie latente chez des personnes d'une autre génération et de certains milieux sociaux :

**« La présidente du conseil syndical elle avait déjà demandé si on comptait habiter là, bon et puis elle nous avait sorti une phrase bizarre : « Bon vous savez on n'est pas trop favorable à l'évolution du quartier », donc on avait trouvé que c'était un peu limite quand même par rapport au fait qu'on soit deux garçons. » (Benoît, 43 ans, cadre financier dans la banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

On voisine très peu avec ces voisins garants d'une intégrité du quartier, de même qu'avec des familles et des couples plus jeunes, installés plus récemment dans le quartier et disposant de capitaux économiques importants mais très éloignés de soi du point de vue socioculturel. Nos enquêtés les plus exigeants culturellement peuvent mobiliser ici des catégories d'analyse assez fines, même si intuitives, pour dépeindre cet « autre monde » :

**« Au 2<sup>ème</sup> étage y a un garagiste, qui a un garage dans le quartier et qui doit bien gagner sa vie, là c'est intéressant, c'est des gens qui ont vraiment une vie de petits bourgeois de province, ils font des dîners, ils reçoivent leurs amis, ils sortent le grand jeu, je vois leur salle à manger d'ici, je vois l'argenterie, ça pète ! T'as l'impression de voir Madame Figaro spécial Noël, un truc comme ça et en même temps, j'ai pas envie d'être méprisant, c'est vraiment affreux mais j pense que si je vais dîner chez eux, on parlerait de cinéma et cette semaine ils parleraient de L'auberge rouge avec Balasko et Clavier tu vois, qui est sûrement pas le film que je vais considérer comme le film de la semaine, et ça va mettre beaucoup de distance entre nous » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Cet extrait très *distinctif* est emblématique du caractère extrêmement sélectif des relations de voisinage excluant les « petits bourgeois » férus d'argenterie et d'une culture peu légitime. Deux autres groupes de voisins très peu fréquentés sont les « étrangers qui ne sont jamais là » et les « locataires qui tournent ». Le premier est massivement apparu en entretien et se compose d'étrangers fortunés (italiens, américains, australiens et japonais) que l'on

ne connaît pas, que l'on ne voit pas et qui viennent passer quelques jours par an dans leur pied-à-terre. Le second groupe habite les étages élevés et n'est pas très visible dans l'immeuble : seuls les jeunes gays, eux-mêmes locataires et mobiles, peuvent entretenir quelques relations avec ces voisins qui leur ressemblent sans être très investi affectivement dans ces relations.

Dans le Village, le jeu de proximités et distances avec les voisins prend place dans un contexte très différent du point de vue du bâti et du point de vue du paysage sociologique. Les voisins les plus distants, qu'on ne fréquente pas et qui ne manifestent pas de désir de sociabilités correspondent essentiellement aux figures marginales, voire problématiques et inquiétantes du quartier. Les enquêtés sont divisés au sujet de ces populations « marginales » :

**« C'est un peu comme les banlieues en France, c'est des pauvres, et la pauvreté amène la drogue d'après moi, et la violence, une personne éduquée elle va pas se ramasser là dedans [...] Y a toute cette population qui fait peur dans le quartier, tous ces junkies, ces itinérants qui se ramassent dans les piqueries, c'est pas bon pour le quartier ça ! » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village) « En face, c'est miséreux, ça se drogue, ça se bat de temps en temps, c'est des junkies, mais bon ça me dérange pas, j'ai jamais eu de bisbilles avec eux, ça ne me gêne pas [...] Tu sens bien que c'est la misère qui se ramasse là, c'est des gens en rupture c'est évident, mais ça fait partie du quartier aussi » (Denis, 43 ans, barman, célibataire, locataire, Village)**

En revanche, du point de vue des pratiques, on n'entretient pas de relations avec cette population. On n'entretient pas tellement de relations non plus avec les familles modestes du quartier, de sa rue ou de son bloc<sup>75</sup>. Les représentations des habitants gays à leur égard semblent moins hostiles que les discours parisiens sur le voisinage mais les relations restent faibles. Ces résultats montrent qu'il existe des types de voisins avec qui les sociabilités sont réduites : des anciens habitants, des marginaux, des familles. Par ailleurs, nos enquêtés n'expriment pas tous de déception à ce sujet et ne manifestent pas non plus tous des dispositions au voisinage très développées. Les enquêtés qui s'essayent le plus au voisinage et qui aimeraient voisiner davantage sont surtout des habitants aux parcours « opportunistes » voyant dans le quartier une ressource sociale dont le voisinage peut être une composante importante. Plus globalement, voisiner suppose des connivences et des attributs en commun, éléments que l'on retrouve davantage chez d'autres voisins, dont les propriétés sociologiques se rapprochent de celles de la majorité de nos enquêtés

Ces proximités sociales et culturelles favorisent l'entretien de relations, l'échange de services, les réceptions à domicile et l'éventuelle participation à des activités collectives au sein de l'immeuble (repas d'immeuble, pot entre voisins). De ce point de vue, les descriptions les plus enchantées de relations de voisinage amicales, festives et agréables mettent en scène des voisins typiquement gentrificateurs. Le cas le plus exemplaire est celui de Stéphane :

**« Au dessus, c'est le photographe, tout là haut c'est un décorateur, avant là, y avait un couple de mecs qui a été viré, ils étaient serveurs dans des bars, un peu bohèmes là, c'était la fiesta tous les soirs, fin, un peu plus bobo quoi ! A l'époque on disait pas encore ça, mais c'était ça, des gens qui avaient un peu d'argent**

<sup>75</sup> De fait, les blocs habités sont tels qu'ils n'accueillent pas beaucoup ce genre de populations, comme on l'a déjà expliqué précédemment.



**mais bon moyen quoi, juste pour vivre correctement hein, et qui étaient plus dans l'esprit artiste comme ça, un peu bohème, et là actuellement ça change, ça empêche pas que les gens sont sympas, mais c'est plus avocat, gros bourgeois de province, pharmaciens en l'occurrence, c'est plus ce genre là qui arrive dans le quartier » (Stéphane, 40 ans, monteur vidéo, pigiste et DJ, célibataire, locataire, Marais) « Les gens au dessus de moi, là, ils sont photographes et stylistes, au-dessus c'est une fille qui bosse chez France 3 aussi, c'est un hasard, elle est artiste aussi...y a un locataire à côté d'elle, qui est saxophoniste, donc on entend ça toute la journée, bon ça, bon c'est ok, la fille qui habite là haut c'est la fille d'une des propriétaires, elle est un peu spéciale en fait, elle est entrée au carmel, mais elle s'en est fait éjecter parce qu'elle était trop mystique, trop borderline, c'est pour te dire, mais elle a des bons côtés, elle est très...il faut se parler, il faut créer des liens, et il faut s'entraider, donc c'est elle qui a commencé à organiser des petits pots dans la cour, et puis voilà, ensuite ça s'est fait comme ça » (Stéphane)**

Ce joyeux monde « bobo » mélangeant « intellos » et « pédés » apparaît comme un voisinage « cool » réjouissant Stéphane, mais excluant à un couple de nouveaux arrivants, « hétéros » et « jeunes cadres dynamiques », peu intégré à ce petit réseau socio-amical :

**« Bon y a un facteur un peu bobo, je sais pas quoi, y a pas mal d'intellos aussi bon...puis les pédés aussi bon, c'est sûr, je sais pas, des gens qui sont peut être un peu plus cool, qui réfléchissent un peu plus dans la vie hein, mais bon des cons on en trouve partout quand même ! je pense que là c'est vraiment un coup de bol, parce que là bon y a une dame qui a je sais pas au moins 65 ans, ben elle vient à tous les pots, elle est adorable, c'est pas non plus un immeuble de jeunes hein, pas du tout ! Y a les autres là aussi, c'est un couple là, de petits cons, trentenaires là, propres sur eux, ils appellent les flics, attends, ils nous envoient les flics parce qu'on fait des pots dans la cour quand même ! Bon c'est des hétéros là, jeune cadres dynamiques, tu vois le genre...c'est des cons ! » (Stéphane)**

Les pratiques de voisinage passent par des échanges de services (courrier, clés, plantes vertes), des discussions professionnelles au vu des proximités entre voisins, et l'organisation des pots et des fêtes dans la cour, dont le recrutement peut déborder sur l'immeuble voisin :

**« Quand ça a démarré, ça a démarré fort ! Je te dis on fait des apéros dans la cour, tous les vendredis, et même tous les jours en été, on a même converti des gens de l'immeuble d'à côté qui sont devenus des amis, moi j'ai fêté mes 40 ans l'an dernier dans la cour, ce qui est quand même exceptionnel à Paris, bon le soir de la fête de la musique, mais bon avec la sono dans la cour, les cocktails, les DJ tout ça, donc bon c'est quand même pas banal à Paris, avec tous les voisins qui étaient là hein, enfin presque tous, sauf quelques emmerdeurs qui nous font chier ! Sinon y a un couple qui est pas de l'immeuble, mais de l'immeuble d'à côté, qui sont pas du tout dans le même registre économique que nous, elle, elle est directrice de comm chez Coca, et lui, il a une boîte de pub, donc tu vois, ça carbure, mais euh...ils sont hyper sympas, ils sont hyper marrants, là ils font encore une fête demain soir, on est tous invités. Je me souviens quand on**

***s'est mis dans la cour, de suite, ils ont débarqué avec les plateaux, le fromage délicieux, les bouteilles et tout, en disant « c'est génial, mais quelle bonne idée ! » » (Stéphane)***

Le cas de Stéphane illustre les cas de voisinages amicaux et conviviaux : leurs conditions sociologiques de possibilité et les formes matérielles qu'ils prennent. Dans ces cas là, les gays rencontrent en réalité d'autres gentrificateurs plus ou moins aisés, plus ou moins marginaux mais cette rencontre n'est possible que sous le sceau de références culturelles et de manières de vivre suffisamment proches, de signes matériels de distinction culturelle, de tenues « cool », de métiers « intéressants » ou de certaines vies « borderline ». À ces conditions sociologiques-là, on peut effectivement trouver des descriptions enchantées, de relations de voisinage chaleureuses, festives, voire villageoises. De telles configurations peuvent apparaître aussi dans le Village. Dans le bloc de Claude, rue Plessis, se mélangent lesbiennes, gays, hétéros friendly aux parcours singuliers, dont Jason, le propriétaire de Claude :

***« Jason, qui est hétérosexuel, est anglophone et a choisi le Québec dans les années 70 à cause de l'esprit bohème, il avait essayé de vivre à plusieurs endroits, en Australie en Colombie britannique, et puis vraiment quand il est arrivé à Montréal, il aimait l'esprit réfractaire, à l'ordre établi et puis il s'entendait super bien avec les quelques gais établis ici à l'époque, dans le quartier, et c'est pour ça qu'il a choisi d'habiter ici, alors c'est un hétéro mais gai dans l'âme, un peu artiste, bohème, à côté c'est un couple âgé homosexuel, qui loue ses appartements sans préférence à des gais et à des hétéros mais c'est presque tous des homos, à côté les deux appartements les deux propriétaires habitent là, sont gais tous les deux et c'est un mélange hétéro, homo, étudiants, jeunes couples gays » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village) « Jason le proprio, hétéro, gay friendly, a son bureau dans la cour, dans un petit établi, qui est une sorte d'aquarium de travail magnifique, il récupère des matériaux des différents chantiers où il travaille, c'est un très très joli petit endroit où travailler maintenant, dessous, il y a Kate, qui est une hétérosexuelle, mais qui d'après moi quand elle a emménagé, a quitté son chum, pour se diriger vers autre chose, je pense que présentement elle est en période exploratoire, je la dirai bisexuelle, ma voisine immédiate est Vibecke, une anglophone de l'ouest de l'île, qui est designer d'intérieur, et qui est lesbienne, elle aime bien faire la fête ! » (Claude)***

Les enquêtés qui voisent le plus intensément sont des gaytrificateurs voisinant avec des gentrificateurs (gays ou non). L'importance et la nature des relations de voisinage ne sont pas tellement déterminées par une orientation sexuelle commune, mais plutôt par des conditions sociales d'acceptabilité et de sympathie vis-à-vis de *certain*s gays. Là est le point central de l'analyse. D'un côté, nos enquêtés les plus prompts à ce genre de sociabilité et les plus investis de fait, sont des gaytrificateurs : ils sont diplômés, « artistes » ou « intellos », souvent jeunes, ne cachant pas leur homosexualité, mais ne la vivant pas non plus de manière très identitaire, en couples ou non. En face d'eux, ils rencontrent des populations qui leur ressemblent : des gentrificateurs, des jeunes couples, des célibataires, des populations tolérantes, ouvertes voire même « fascinés » par l'homosexualité. Vu le contexte résidentiel, il existe aussi des voisins gays avec qui l'on entretient plus ou moins de relations. Commençons par signaler que le voisinage homosexuel peut constituer une ressource sexuelle ou amoureuse : dans le Village, la voisine lesbienne de Claude, lui a

présenté son actuel copain Brian, avec qui il habite à présent. L'immeuble ou le bloc peut être un cadre spécifique de drague ou de relations sexuelles :

**« Je suis allé à la première assemblée de copropriétés et dès le soir, je dînais chez un couple de pédés de l'immeuble, la cinquantaine, qui s'est dit, tiens un petit nouveau, on va se le taper, bon c'était pas trop une surprise, mais j'étais tout de suite dans le bain! [...] Au rayon expériences de voisinage, y a aussi coucher avec des voisins, ça m'est arrivé plusieurs fois dont un qui bon, je crois qu'il en voulait plus, c'était pas clair, j'ai été froid après, chaud pendant mais froid après » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Le fait que les voisins soient gays semble être davantage structurant dans les relations de voisinage à Montréal qu'à Paris, sans doute parce que la densité d'habitants gays y est plus forte, de même que l'affichage visible de leur homosexualité dans le quartier. On a tendance à saluer et bavarder plus systématiquement avec ses voisins gays dans le Village qu'à Paris, où l'on spéculé et fantasme davantage sur des homosexualités plus ou moins connues sans engager de conversations. Par ailleurs, deux significations différentes apparaissent au sujet des voisins gays. D'un côté, les relations entre voisins gays peuvent être valorisées et investies par des « réfugiés » pour qui l'homosexualité d'un voisin peut engager des relations de solidarité en forme de connivence essentiellement homosexuelle :

**« Ici, y a 80 logements, mais tous les gens n'ont pas envie de parler, ils veulent peut-être parler mais ils ont peur je crois ! Fait que je dois parler à 5 ou 6 personnes oui, et c'est surtout des gays [...] Mon voisin d'à côté c'est surtout avec lui que je vais jaser, c'est un gay qui a mon âge, il fait de la couture alors c'est bien pratique, il me fait mes reprises, il est toujours de bonne humeur, on rit beaucoup, beaucoup, c'est toujours des niaiseries ! » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Mais le plus souvent, sur les deux terrains, l'homosexualité ne vient qu'accentuer des attributs socioculturels filtrant déjà le voisinage. Autrement dit, on voisine avec des gays lorsqu'ils nous ressemblent au-delà de leur orientation sexuelle, et ce type de gays intègre le paysage des voisins « cools » lorsqu'il correspond à des enseignants, des cadres supérieurs cultivés, des artistes, des gens « gay et bobo en même temps » :

**« On a surtout des relations avec Marc, c'est pas un ami mais on peut dire qu'on le connaît et qu'on s'apprécie Il est architecte et un peu designer, il en parle beaucoup d'ailleurs (rires) mais c'est quelqu'un de très intéressant, bon il est gay j'ai oublié de préciser, mais c'est sans doute important. C'est quelqu'un de pas sophistiqué non, plutôt bobo je dirai, gay et bobo en même temps [...] On a dû l'inviter deux fois ici pour l'apéro, on est allé chez lui aussi, mais on se voit souvent dans la rue en fait, c'est plutôt dehors qu'on se voit » (Sébastien, 41 ans, chef de projet marketing, couple cohabitant, propriétaire, Marais )**

Dans un autre contexte, Éric a peu de relations de voisinage dans son actuel et troisième appartement du Marais : il l'attribue à une « grande différence de milieux sociaux » avec ses voisins (dentistes, juristes, personnes âgées). Mais dans son premier appartement de la rue Vieille-du-Temple, il pratiquait un voisinage plus intense et plus amical avec des trentenaires et des lesbiennes, « un milieu social » dans lequel il « se reconnaissait plus » :

**« Rue Vieille du Temple, là pour le coup, oui, on était sur cour, donc ça a permis de lier, y avait la voisine du rez-de-chaussée qui était une jeune femme qui**

**recevait beaucoup (rires), elle invitait à tour de bras, en face y avait une copine à elle aussi, on se voit toujours d'ailleurs, puis y avait deux couples aussi, donc là on faisait des dîners chez les uns et chez les autres [...] On avait tous la trentaine, la fille du rez-de-chaussée était une riche héritière qui foutait rien, elle faisait des études de psycho à un moment, l'autre en face, était créatrice chez Bernardaud, elle crée les dessins sur la porcelaine, c'est très intéressant, elle fait des choses superbes, et puis les deux couples, les filles étaient hôtesses de l'air chez Air France, y avait un couple de filles, et puis l'autre le mari était journaliste, y avait les voisins de palier aussi, elle, elle bossait dans une maison d'éditions et lui, pour le dictionnaire Robert, donc c'était homogène en terme d'âges, mais aussi mais on se reconnaissait plus dans ce milieu social » (Éric, 46 ans, cadre financier de banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Globalement, on constate une forte endogamie des relations de voisinage, endogamie souvent plus structurante que l'entre-soi homosexuel, mais endogamie qui comporte des gays et des lesbiennes. Les gays participent au voisinage à la condition que les voisins soient « ouverts » à leur homosexualité, elle-même acceptée et valorisée lorsqu'elle accompagne des attributs valorisant aux yeux des voisins, on peut l'imaginer. Les relations entre voisins homosexuels correspondent parfois mais rarement à l'idée d'un entre-soi homosexuel.

Enfin, des résultats plus fins montrent que la valorisation du voisin homosexuel pour des hétérosexuels du quartier n'est pas qu'une histoire de positions sociales mais engage aussi les biographies et d'autres dimensions des identités sociales. Plusieurs figures typiques hétérosexuelles peuvent devenir des voisins potentiels particuliers, manifestant un désir de sociabilité envers les enquêtés et, suscitant, au moins initialement, la sympathie. Il faut bien avouer qu'il s'agit essentiellement de femmes, célibataires, divorcées ou veuves dont les âges dépassent 40 ans. Une configuration typique de voisinage convivial se transformant parfois en amitié associe des gays, souvent en couples, et des femmes seules et « célibattantes ». Cette « team » de voisines peut même être « pushy » selon Frédéric, c'est-à-dire insistante :

**« Y a pas mal de femmes seules, cinquantenaires célibataires, version pré troisième âge, très ambiance j'adore les pédés, on a souffert des hommes nous aussi (rires) [...] Les deux allemandes de l'immeuble font un peu team sur ce coup là, la prof allemande là, divorcée et très célibattante, elles sont très pushy pour organiser une sorte de vin chaud party à Noël, bon j'y vais aussi, et que j'te fais des Strudel, t'as l'impression d'être à Munich, bon sympa, bon moi j'y vais » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Visiblement, Lily, voisine de Simon et son compagnon, les a rapidement adoptés comme de « gentils garçons qui arrosaient les plantes » :

**« Au 3<sup>ème</sup> étage, y a Lily, 63 ans, notre voisine qui a la terrasse là bas, son mari est mort, elle habite seule, elle a des enfants, y a même des petits enfants. Quand on est arrivé, elle avait une super terrasse, avec des fleurs, c'était extraordinaire donc nous elle nous aimait bien, tu vois, le couple de gentils garçons qui arrosaient les plantes de la vieille dame. On allait dîner chez elle, elle nous invitait, on s'entendait très bien » (Simon, 48 ans, psychiatre hospitalier, en couple cohabitant, propriétaire d'un appartement familial, Marais)**

Des tensions sont cependant apparues au moment où le couple a senti qu'elle leur « avait mis le grappin dessus » :

**« On s'entendait très bien jusqu'à ce qu'on comprenne qu'elle était très intéressée parce qu'elle voulait nous mettre dans son camp un peu. Mais elle en était malade, parce qu'on voyait bien que ça la minait, elle m'a traité un jour de traître parce que je n'avais pas voté ce qu'elle demandait à une assemblée, bon j'étais pas d'accord et tout. Donc c'est un peu dommage ! On a senti qu'elle nous avait mis le grappin dessus » (Simon)**

Ces exemples sont récurrents : ils rappellent l'amitié entre Nathalie et ses voisins gays (chapitre 6) mais aussi des résultats que nous avons relevés dans un travail de maîtrise (Giraud, 2003). Un entretien avec une veuve de 50 ans habitant la rue Royale à Lyon avait montré comment une telle situation amenait à trouver du soutien relationnel et des sociabilités locales intenses avec des gays et des lesbiennes du petit « quartier gay » de Lyon. On imagine que, pour ces femmes seules, l'absence a priori d'enjeux sexuels ou de séduction, de même que des expériences de célibats au-delà de 40 ans favorisent une proximité avec de tels voisins : le partage d'expériences socialement « anormales » crée de telles proximités. Certains de nos enquêtés se révèlent sensibles à ces voisines « célibattantes » mais posent des limites aussi à ce statut de « garçon gentil » capables « d'arroser les plantes ». L'ironie de Frédéric dit bien, en creux, sa réflexivité sur ce type de relations, sur leurs enjeux sociologiques et sur l'image que lui-même peut susciter auprès de ces voisines, image que l'on n'est pas forcément prêts à confirmer en endossant le rôle du « voisin pédé ». Le cas de plusieurs personnes âgées permet également d'apporter des nuances aux résultats d'ensemble, comme le montre le récit de Gilles :

**« Y a un couple de personnes âgées à côté, ils doivent avoir 70 ans, c'est pas des jeunes, on se connaît, on papote et un jour ils m'ont croisé à une cérémonie de commémoration de déportation des homosexuels donc moi j'y étais en tant que militant associatif gay et à la fin de la cérémonie, ils sont venus me voir, mais pourquoi vous êtes là ? alors je leur ai expliqué ben voilà, je suis militant d'une association homosexuelle et voilà pourquoi je suis là, et quelques jours après j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres, un mot avec des documents, ils avaient imprimé des documents sur la déportation homosexuelle, ils avaient fait des recherches « si ça peut vous intéresser », donc y a aussi cette tradition ici d'intégration, les gens se baladent dans la rue, ils sont habitués et ils se font bien à l'idée en fait » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitait, propriétaire, Marais)**

Comme si le quartier possédait une histoire et un cadre spécifiques permettant de telles interactions, plusieurs personnes âgées se lient avec leurs jeunes voisins gays. Le cas de plusieurs « vieilles mamies » nuance aussi le poids des positions sociales de chacun car ces femmes âgées sont d'anciennes habitantes du quartier aux ressources modestes. Sans tomber dans un discours enchanté sur ce type de configurations, on constate cependant que les relations observées entre jeunes gays quarantenaires et femmes âgées de milieu populaire remettent en cause certains stéréotypes binaires entre nouveaux et anciens, gentrificateurs et milieux populaires, gays et hétérosexuels. Le plus bel exemple est fourni par Tony et Vincent, attachés à une « mamie italienne » de leur immeuble, spectatrice de la gentrification. Ce couple de designers a beaucoup de relations dans le quartier, mais relativement peu avec les « familles très bourges » de son immeuble. Une seule voisine les « adore » :

**« V : Elle a 80 ans, si j'ai bien compris, une ancienne femme de chambre d'un hôtel parisien, une italienne, très sympathique qui s'occupe des plantes... T : En gros c'est la seule qui est là depuis très longtemps, qui est disons LA pauvre de l'immeuble, déjà elle doit payer un loyer de 48, donc bon c'est LA pauvre, c'est la seule ! V : Cette mamie elle est drôle quand même, on est abonné au Monde, mais alors faut pas jeter maintenant, elle me dit « ah vraiment si vous voulez me faire plaisir vous me les donner », donc maintenant je lui fais des piles et à chaque fois, elle est ravie, elle lit les magazines, je lui donne des magazines aussi de design ou d'architecture, alors elle regarde ça, elle est aux anges. Un jour c'était drôle parce qu'on avait un article dans Libé et moi je lui avais amené des Libé et elle a poussé des cris en nous voyant en photo, « mais vous êtes des célébrités ! » Alors je lui ai expliqué un peu ce qu'on faisait en fait, elle savait même pas, je lui ai montré des trucs, elle trouvait que c'était très bien » (Tony et Vincent, 42 et 43 ans, designers, couple cohabitant, locataires, Marais)**

Une ancienne femme de chambre de 80 ans, immigrée italienne et habitant le 3<sup>ème</sup> arrondissement populaire depuis longtemps découvre ainsi le travail avant-gardiste d'un couple gay de designer branché vivant près de chez elle et suffisamment célèbre pour être présent dans *Libération*. Contrairement à d'autres voisins plus « *chiants* » et moins attachants, cette héritière d'un passé populaire suscite l'intérêt et l'affection de ces deux gaytrifieurs culturels de haut-rang :

**« V : non mais on parle peu aux gens de l'immeuble, y a que la mamie. Elle, elle nous adore, elle sait pas comment nous remercier, alors elle adore nos plantes aux fenêtres, quand on est arrivé c'est vrai qu'on a mis plein de plantes, on s'en est occupé, alors elle aime bien, elle entretient les pots de la cour, tout ça donc elle nous aime bien ! T : Oui, elle, elle nous aime bien mais parce qu'on est sympa aussi. Elle nous dit tout le temps « ah mais si vous voulez que je m'occupe de vos fleurs, donnez les moi, je m'en occuperai moi ! », puis elle nous aime bien parce que mine de rien, on est parmi les plus anciens maintenant, donc y a un truc d'anciens presque (rires), j'crois que bizarrement, oui, elle nous a adoptés un peu comme des voisins sympas oui, puis quand y avait ma grand-mère, elle venait voir ma grand-mère, elle discutait avec elle, comme ça V : Oui, moi aussi y avait une amie de ma mère qui était venue chez moi, elles avaient sympathisé, elles prenaient le thé chez nous des fois, elles s'étaient trouvées comme ça, elles étaient italiennes toutes les deux » (Tony et Vincent)**

Ce type de relations est autant lié aux propriétés sociologiques du couple qu'à des dispositions favorables chez cette voisine italienne dont on ne connaît pas le parcours mais qui se révèle d'une certaine manière « *open mind* » pour reprendre les termes de Simon au sujet des voisins âgés « *du dessus* » qu'il « *aime beaucoup* » :

**« Ceux du dessus, très sympas, un couple de 65 ans, alors eux on les aime beaucoup, ils ont la forme c'est des bons vivants, ils sont rigolos, elle c'est une ancienne hôtesse de l'air qui a fait le tour du monde, mais ils sont vraiment open mind, c'est vraiment des hétéros qui sont réellement open mind, c'est pas juste un jeu, ils sont sympas, ils sont marrants ! Avec eux des fois on s'invite à dîner, et ils nous aiment bien je pense » (Simon, 48 ans, psychiatre hospitalier, en couple cohabitant, propriétaire d'un appartement familial, Marais)**

On peut même observer des formes d'alliances inattendues entre gays et vieux habitants du quartier face à certaines nuisances locales, mais il s'agit précisément d'habitants marginalisés par les processus de gentrification beaucoup plus que de « yuppies » hétérosexuels récemment installés. Comme si le partage de certaines formes de marginalités rapprochait des habitants aux niveaux et aux modes de vie très différents. Le cas de « Yoda », figure « colorée » et « sentinelle » de la rue Plessis, évoquée par Claude et Pierre-Yves, peut le montrer :

**« Nous avons une chance extraordinaire d'avoir une des propriétaires de petite maison en face, qu'on surnomme Yoda, comme dans la Guerre des étoiles, parce qu'elle a une voix comme ça, elle est toute petite (imitant une voix de sorcière) et elle passe son été, assise, devant chez elle, dans une chaise pliante, et sur la rue plessis, ici, on a un des taux de criminalité les plus bas du Village, c'est dû à cette sentinelle qui surveille là ! Dans les cours, y a jamais de vols, Yoda elle est là, elle salue tout le monde, puis tout le monde la salue, mais personne s'arrête trop pour lui parler, parce que c'est une femme un peu vulgaire, plus ou moins intéressante à discuter, mais c'est une voisine très colorée, omniprésente, quand les fenêtres sont ouvertes on l'entend crier sur toute la rue « Hé taberrnaaaac ! », si par exemple y a un vendeur de drogues, un pimp, parce que y en a quand même de plus en plus ici, comme c'est une rue large, discrète et tranquille, c'est facile. Ben elle va pas s'gêner : « Taberrnaaac ! Qu'est-ce tu fais là ? Va-t-en chez vous, j'veis appeler la poliice ! » Elle est merveilleuse, on l'adore, elle nous empêche pas de dormir parce qu'elle se couche tôt, elle nous empêche des fois d'ouvrir les fenêtres, mais on lui doit une fière chandelle » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)**

Les relations de voisinage révèlent ainsi toute leur finesse. Elles correspondent à des interactions quotidiennes plus ou moins développées mais éminemment sociales au sens où elles varient en fonction des attributs et des attentes de chacun : gays, lesbiennes, hétérosexuels, couples, familles, personnes âgées, célibataires. Le rôle des gays dans les transformations du Village et du Marais apparaît aussi à cette échelle-là par deux vecteurs principaux : les attaches et proximités qu'ils entretiennent avec d'autres gentrificateurs, mais aussi celles qu'ils peuvent se construire avec des populations et des ambiances plus traditionnelles du quartier. Leur acceptabilité sociale accompagne aussi la définition des contours d'une « gayfriendliness » chez les gentrificateurs : c'est-à-dire d'une capacité sociale à être attiré et à tisser des liens avec des gays lorsqu'on est soi-même hétérosexuel, comme certains travaux l'ont déjà montré dans d'autres contextes urbains relativement proches (Tissot, 2010b).

### 3.2. Sociabilités et quartier : un village ?

La figure du « quartier village » occupe une place importante dans les discours et les représentations des gentrificateurs (Capron, Lehman-Frisch, 2007) et dans la promotion publique et médiatique des processus de gentrification (Fijalkow, 2007). Héritage des sociologies urbaines de Chicago, cette figure oppose le quartier comme support d'interconnaissances et d'échanges intenses à la métropole impersonnelle et anonyme (Authier, Grafmeyer, 2008). Dans la construction de ce rapport au quartier de type villageois, les sociabilités jouent un rôle central. De même, le cas des quartiers gays a souvent été envisagé comme une alternative à l'anonymat que procure la grande ville : si les homosexuels en fuite vers la ville peuvent rechercher cet anonymat, ils reconstruiraient à

l'échelle du quartier gay des relations de sociabilité et de solidarité entre semblables (Eribon, 1999). Plusieurs quartiers nord-américains reprennent le terme même de village : il s'agit de quartiers ayant connu une gentrification (Greenwich Village à New York) dont des quartiers gays (le Village Gai à Montréal) ou très fréquentés par les gays (West Village, puis East Village à New York). Ces deux hypothèses associent étroitement quartier et sociabilités, le quartier investi devenant le moteur de sociabilités locales, souvent entre-soi. Les habitants gays du Village et du Marais vivent-ils leur quartier sur ce mode là ? Comment mobilisent-ils l'idée de village ? Le quartier est-il, au-delà de l'immeuble et du bloc, moteur de sociabilités ? Et de quelles sociabilités ?

Plusieurs habitants mobilisent l'expression de village à différents moments des entretiens, notamment lorsqu'on les interroge sur les gens qu'ils connaissent dans l'immeuble, la rue et le quartier. La mobilisation du « *village* » apparaît souvent comme une image réflexe, avec laquelle on n'est pas forcément d'accord personnellement :

**« Y a un petit côté village quand même, un petit peu, quand tu y vis, le quartier est très intéressant pour ça, y a des moments on se croirait vraiment dans une petite ville, y a des visages qu'on connaît, les commerçants de la rue de Bretagne, tout ça, ça fait vraiment vie de village, le soir tu as les gens du quartier, les gays, moi c'est ce que je recherche » (Sébastien, 41 ans, chef de projet marketing, couple cohabitant, propriétaire, Marais) « Le côté village c'est un peu cliché, c'est très à la mode, mais ici c'est pas tellement un village, ça reste Paris, c'est pas la province » (Laurent, 31 ans, chercheur en CDD, célibataire, locataire, Marais)**

Ces discours ne suffisent pas à l'analyse car, bien souvent, la mobilisation du « *village* » ne dit pas grand-chose sur les modes de vie eux-mêmes. Stéphane affirme « *ne pas rêver du tout* » d'un « *village parfait* » alors même qu'à l'échelle de son immeuble il a décrit des sociabilités quasi-villageoises. À l'inverse, les enquêtés québécois entremêlent nom propre et nom commun pour décrire leur quartier comme « *un village* » quand bien même leurs connaissances dans le quartier sont faibles. Michel affirme ainsi à plusieurs reprises « *c'est un village ici* » sans réellement parvenir à décrire ou illustrer, dans son cas, comment cela se traduit au quotidien : il ne connaît presque pas de voisins de son immeuble et ses relations sociales sont très peu centrés sur le quartier. Ses relations familiales, notamment avec sa sœur, et ses rares relations amicales se situent ailleurs que dans le quartier : en banlieue de Montréal ou dans d'autres villes. Il faut alors essayer de dépasser le terme lui-même pour étudier ce qu'il recouvre au quotidien.

De ce point de vue, plusieurs éléments permettent d'illustrer des modes de vie et de relations sociales validant en partie l'idée d'un quartier village à différentes échelles. Plusieurs habitants, à l'image de Sébastien, expliquent alors qu'ils croisent souvent et « à l'improviste » beaucoup de connaissances dans le quartier :

**« C'est la vie de quartier ici, genre tu vas prendre un café t'es sur que tu vas rencontrer des gens, quand tu t'en vas faire ton marché tu rencontres des gens dans la rue qui vivent dans le quartier que tu connais, tu vas jaser avec sur la rue, c'est ça pour moi la vie de quartier, moi j'aime bien ça [...] Comme je disais tantôt y a une vraie vie de quartier, je vais au café, je vois les mêmes personnes et j'y vais pour voir ces gens là justement, pour jaser, claquoter avec ces gens, prendre un café, le samedi après midi par exemple, je vais aller marcher, prendre mon café, je sais que j'vais rencontrer des gens que j'connais, je sais qu'ils**



**sont là, c'est bien rare que je rencontre pas quelqu'un si je m'en vais prendre un café en rentrant du gym » (Yann, 48 ans, cadre responsable communication, couple cohabitant, propriétaire, Village) « C'est un peu le quartier et un peu le militantisme politique aussi, mais les deux sont liés en fait, depuis que je milite, c'est là que j'ai rencontré beaucoup de monde oui, donc je connais beaucoup de monde maintenant oui, je peux pas sortir rue de Bretagne ou descendre Rambuteau sans croiser quelqu'un que je connais, mais j'aime bien cette idée de réseau, de relations » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Les propos de Gilles rappellent que ce capital social local est lié aux manières dont on investit plus globalement le quartier et à sa propre trajectoire : les parcours de type opportunistes sont très favorables à ce type de sociabilité villageoise.

Dans le Marais, on constate que les engagements politiques locaux de Quentin, Gilles, Nicolas et Benoît au sein des sections socialistes enclenchent cette relation villageoise au quartier. Pour ces enquêtés, le quartier est le ressort principal des sociabilités au regard de l'ensemble de leurs relations sociales (travail, amis, famille). Cet élément est selon Benoît « très important pour [notre] enquête » :

**« Les seules vraies connaissances qu'ont s'est faites c'est par la section du PS, oui, ça c'est très important pour ton enquête, y a eu deux campagnes et en deux campagnes c'est vrai qu'on a pu rencontrer beaucoup de gens dans le quartier. Les municipales surtout, nous ça nous a fait connaître plein de gens du quartier oui, maintenant des gens que tu croises dans la rue, que tu croises chez le boulanger, et les commerçants aussi, même s'ils sont pas de ton bord on va dire, ça fait quand même très petit quartier après, tu connais les gens » (Benoît, 43 ans, cadre financier dans la banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Pour Quentin, l'engagement politique actualise des dispositions villageoises « déjà là » :

**« Quand tu milites, forcément tu rencontres les gens du quartier, là avec la campagne ça s'est accéléré pour moi parce que quand tu es tous les dimanches au marché, les gens te parlent, te reconnaissent [...] J'ai toujours aimé ce côté connaissances du quartier, surtout dans le 3<sup>ème</sup>, tu sens bien que y a du lien social et moi j'ai toujours aimé rencontrer des gens comme ça, des anciens, même dans le 11<sup>ème</sup>, militer ça a renforcé ça mais c'était déjà là chez moi je crois » (Quentin, 26 ans, conseiller de Paris, couple cohabitant, locataire, Marais)**

Au-delà des engagements politiques, d'autres pratiques peuvent générer des relations de sociabilité locale dans un « petit monde ». Les parcours d'opportunisme et d'aboutissement accompagnent généralement certaines relations avec certains commerçants : les commerçants de la rue Rambuteau pour Frédéric, la patronne de la librairie des *Cahiers de Colette* pour Nicolas et Louis habitant juste au-dessus de la librairie, plusieurs serveurs du *Progrès*, situé rue de Bretagne pour ceux qui vont au marché des Enfants Rouges ou le caviste d'Éric :

**« C'est un super caviste et on y va depuis qu'on habite le quartier, donc on se connaît un peu, bon pas plus que ça, c'est une relation commerciale hein, mais bon on est déjà allé à des dégustations chez lui, il connaît nos goûts aussi, donc y a une connaissance oui, on est habitué et il nous connaît lui, on discute un peu**

**quand on y va, disons que si on se croise dans la rue on se dit bonjour » (Éric, 46 ans, cadre financier de banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

**« Colette est une figure du quartier, une figure locale, tout le monde ne l'aime pas mais moi je l'aime bien, puis c'est agréable de connaître les commerçants du quartier ! [...] On a déjà laissé des clés chez Colette, puis je pense qu'on peut lui demander des services, elle est pas toujours de bonne humeur mais elle nous aime bien je crois, on achète pas mal de livre aussi donc on est de bons clients ! » (Nicolas, 26 ans, professeur en collège, en couple cohabitant, Louis propriétaire, Marais)**

Le parcours de Tony et Vincent passe et se construit en partie par un « village » résidentiel et professionnel : celui des designers, des galeries et galeristes du Haut-Marais, de leurs vernissages, de la rue Charlot, de ses habitants, commerçants et artistes. Leur installation dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement en 1994 accompagne leur ascension professionnelle dans le milieu du design par le biais d'un galeriste célèbre du quartier. Mais le quartier leur fournit progressivement un ensemble de connaissances et d'entrées dans des réseaux culturels et branchés où l'on retrouve des stylistes et des designers à la fois voisins proches et amis (Hedi Slimane, Isabel Marant, notamment). Il est impossible de recenser les méandres et l'étendue de ces relations qui associent proximité spatiale, connaissances amicales et professionnelles : elles constituent clairement un petit monde d'artistes, de stylistes et de professions artistiques associé au quartier et apporté par ce dernier. Tony et Vincent y connaissent beaucoup de gens des amis proches aux connaissances plus éloignées et y font aussi « entrer » leurs amis comme Boris, rencontré par leur biais :

**« Je les ai rencontrés à un vernissage y a 4-5 ans voilà, et là coup de cœur avec eux, et puis eux m'ont présenté beaucoup de gens aussi, pas des intimes là, mais bon à un moment, on faisait tous les vernissages, j'y allais soit avec eux, soit avec Olivier qui a fait la même école que moi, mon meilleur ami, qui a 37 ans, c'est ma grande sœur, il est dans la mode aussi, c'est quelqu'un qui est très sain, qui a la tête sur les épaules, il est en couple depuis dix ans, donc Olivier voilà, et aussi Sami qui a 23 ans, il est plus jeune que moi, il travaille dans le quartier et lui c'est ma petite sœur, il bosse dans la mode aussi, encore un ! » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Dans le Village, ces engrenages relationnels sont, à nouveau, davantage reliés à l'homosexualité et à un village nettement plus gay. Les habitants gays du Village croisent des connaissances dans la rue, rencontrent d'autres habitants du quartier et d'autres acteurs de la vie locale. Mais cette vie locale et ces habitants sont surtout gays. Il en va ainsi pour le « gang de la chorale », constitué de choristes et d'anciens choristes de *Ganymède* et qui se décline en sous-groupes relationnels dont la particularité est d'être exclusivement gays et d'habiter le Village pour la plupart. Ceux qui n'y résident pas y sortent souvent et y croisent d'autres choristes. Plus généralement, le partage d'une expérience passée du Village inscrit un village gay dans la durée des trajectoires biographiques, configuration accentuée par le fait, pour certains, d'avoir travaillé dans des bars et des lieux gays du quartier. On a déjà montré comment ce type de parcours a des effets décisifs dans la constitution d'un capital social local et gay (cas de Pierre Viens et de Marc-André, devenant agents immobiliers après un passé de militant et/ou de barman gay du Village), il alimente aussi le sentiment villageois :

**« Quand tu travailles dans un bar, si tu gères un établissement comme Unity, tu deviens un peu un personnage aussi, fait que je suis très connu ici, y a des gens qui vont me demander des interviews, comme toi en fait (rires) mais y a des gens qui vont m'arrêter dans la rue pour me dire « ah mais t'étais pas le boss de Unity toi ? », moi je les reconnais pas toujours mais eux, bon, ils me redonnent un visage [...] Dans le bloc là, la plupart sont des gays, comme je disais, on se connaît bien parce qu'y en a qui venait à Unity, on s'invite, on fait des partys des fois dans la cour oui, c'est sympa, c'est un peu le village de ce côté »(Marc-André, 39 ans, cadre commercial, en couple cohabitant, locataire en cours d'achat, Village)**

De la même manière Denis et Silvio, tous deux serveurs dans le Village confirment le rôle de ce métier et de ce statut dans l'importance de leurs sociabilités locales gays. Mais ils le confirment aussi par la part importante des individus gays habitant ou travaillant dans le quartier parmi l'ensemble de leurs relations sociales. Le Village comporte cette dimension villageoise spécifiquement gay, construite dans le temps, l'espace et la proximité entre gays :

**« Avant ce n'était que des petits bars, les gens se reconnaissaient, moi j'ai connu des gens par centaines à la Boîte en Haut, les gens te connaissaient et pouvaient te dire : « ce gars là, je le connais, il est bien, tu peux partir avec lui, y a pas de problème », oh oui, les serveurs connaissaient tes goûts, même pour les gars hein [...] Y a un gars, 77 ans, là, il habite pas très loin, c'est amusant, on se croise dans la rue, on jase un peu, c'est un ancien amant, avec qui j'ai baisé toute ma vie et on se ramasse là tous les deux à refaire le passé » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Cet aspect très gay du quartier-village est plus clairement observable à Montréal qu'à Paris. A Paris, il concerne essentiellement les gays les plus adeptes des lieux gays au moment de l'entretien ou peut être évoqué à travers les expériences des débuts de carrière homosexuelle. Seuls ces moments biographiques semblent susciter la représentation et la pratique du quartier comme un village gay, on y reviendra par la suite. Des formes d'interconnaissances très localisées peuvent ainsi apparaître au cœur des centres métropolitains.

Pourtant, ce village paraît ambigu et fragile. La première ambiguïté du quartier-village repose sur la pluralité des villages coexistant et cohabitant au sein d'un même quartier. On constate que les discours et les pratiques des villages de chacun ne se croisent pas forcément : tous n'évoquent pas le même village et les circulations entre chaque village ne sont pas si fréquentes. Il n'y a ainsi rien de commun entre l'ambiance villageoise du voisinage de Stéphane, le village des militants socialistes de Gilles ou Quentin et le petit village gay de Damien centré sur sa « seconde maison » du Carré :

**« L'ambiance du quartier, ben elle est agréable et conviviale, c'est-à-dire que bon à force de fréquenter toujours les mêmes bars, ben tu croises toujours quelqu'un que tu connais, tu vas dans le bar où t'as l'habitude d'aller, t'es sur de tomber sur quelqu'un et tu passes un bon moment, donc c'est appréciable quand même d'avoir cette ambiance [...] Pascal, il était serveur au Carré, et puis il a arrêté mais bon, c'est devenu un ami, hein, on s'appelle quasiment tous les jours en ce moment, puis je l'ai aidé pour ces travaux en ce moment, ben avant qu'tu viennes là j'étais au Carré avec lui » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais)**

Ces manières d'envisager différents villages sont évidemment liées à des parcours et des pratiques du quartier différents, qui rendent compte des différences sociales parcourant le groupe des habitants gays du Marais et du Village.

Une autre ambiguïté repose sur les effets pervers de la densité des relations sociales locales parfois envahissantes et oppressantes. L'intense sociabilité de quartier comporte des inconvénients bien souvent associés à l'idée de « sociabilités forcées » par l'espace public du dehors et aussi par l'insistance des amis gays à venir dans le quartier :

**« C'est la sollicitation 24h sur 24, parce que je suis entouré de gays, donc dès que tu sors, tu peux pas, des fois tu te lèves le matin, tu vas chez le dépanneur, t'es pas coiffé et tout le monde toujours est aux aguets, ça, ça m'énerve [...] Le pire c'est à l'épicerie Métro, je sors pour faire des courses et j'ai l'impression d'être dans un bar tout le temps » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)**

Pour Boris, les sociabilités forcées par le quartier évoquent un kidnapping « fatigant » susceptible de faire quitter le quartier. Une telle lassitude est liée au quartier gay et au fait d'y vivre au quotidien :

**« J'habite dans un quartier où tous mes amis viennent, ils y vivent pas forcément mais ils y viennent tous. Même quand j'ai pas rendez-vous c'est facile d'en croiser deux par jour, c'est assez chiant d'ailleurs, c'est pour ça que j'aimerais partir parce que c'est très fatigant quand toi tu vis dans un quartier où les gens sortent et toi tu ne sors pas, tu y vis, et t'as toujours des gens qui vont vouloir te kidnapper pour un café, ou une bière, après finalement t'en bois une, puis t'en bois quinze, moi j'en ai marre de ça ! E : Et ça tu l'as ressenti en venant habiter ici ? B : Ah oui non mais c'est horrible ! Tu peux pas sortir en pyjama pour aller acheter une baguette, il faut forcément que je tombe sur une personne qu'il faut pas que je croise, quelqu'un qui me déteste ou que je déteste, maintenant en plus j'ai mon ex qui vit dans le quartier, il travaille dans le quartier c'est l'enfer, et y a une promiscuité ici du fait que tout le monde vient dans ce quartier, et de plus en plus, et même plus forcément dans les bars de pédés, j'parle essentiellement des homos là » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Il en résulte une relative perte de liberté et d'intimité, « difficile à gérer » :

**« Chaque fois, il faut s'arrêter, discuter, et forcément tu vas prendre un café, ou une bière, donc la gestion du temps, de l'intimité et de la liberté, faire ce que tu veux ici, tu peux pas, tu peux vite te faire confisquer ton temps, ta vie, parce que c'est difficile à gérer en fait » (Boris)**

Du point de vue historique, le quartier-village semble aussi remis en cause et fragilisé par les transformations du quartier. La plupart des enquêtés mettent l'accent sur ces fragilisations actuelles ou en cours depuis plusieurs années. La nostalgie de Raymond pour les « petits bars », les critiques émises par Claude au sujet du « Disneyland gay » ou les nombreuses railleries contre « l'envahissement des poussettes » dans le Marais (Emmanuel, Karim, Stéphane) montrent bien qu'en bons gentrificateurs, plusieurs enquêtés envisagent le village comme un avant difficile à préserver face aux nouveaux venus, à l'engouement que suscite le quartier et à son embourgeoisement résidentiel ou sa « boboïsation » pour reprendre les enquêtés parisiens. Au rang des accusés, tout le monde y passe ou presque : les touristes, les familles, les « bourges », les « gays de banlieue », mais aussi à Montréal, les « hétéros » et les « professionnels ». Ces envahisseurs fragilisent les différentes versions du village

local décrit sur les deux terrains. Dès lors d'autres espaces « plus villageois » peuvent apparaître comme des références plus pertinentes et venir rappeler que le quartier-village est une image tout à fait relative dans le Marais notamment :

**« Moi je l'ai déjà ressenti dans la rue Oberkampf, et je pense que c'était même beaucoup plus net, tu connais les commerçants tu discutes, y a un côté bobo, mais pas bobo...j'ai du fric, j'fais ce que je veux avec mes cheveux, non c'est un côté plus simple, plus convivial, y compris avec ma voisine maghrébine à Oberkampf, on se ramenait des choses de nos voyages, c'était très comme ça le 11<sup>ème</sup>, cette ambiance là » (David, 38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais)**

De même, Mathieu semble juger le plateau Mont-Royal plus propice à des sociabilités villageoises que le Village. Il a emménagé il y a quelques mois sur le plateau où les célèbres « marches » d'escalier devant les petites maisons divisés en « plex » constituent un support de sociabilités particulièrement typique du quartier :

**« Le plateau c'est vraiment l'image du quartier-village c'est sûr, après c'est une image peut-être mais c'est vrai que tu le sens, plus que dans le Village je trouve. Tu as plus le truc des gens qui se posent sur les marches devant chez eux avec des bières, nous on a le proprio en dessous et je sais que l'été, ben il ouvre les portes, on discute sur les marches, les gens passent en vélo, en roller, et tu as plus l'impression de pouvoir créer des liens comme ça, sur le trottoir, même si ça peut rester superficiel, ça joue quand même » (Mathieu, 28 ans, doctorant et assistant de recherche en sciences politiques, en couple cohabitant, locataire, Village, puis Plateau-Mont Royal)**

Ainsi, les représentations et pratiques d'un quartier-village restent incertaines car elles mettent à jour des cohabitations plus ou moins étanches davantage qu'une participation commune à une sociabilité de type villageois et parce que les logiques de la gentrification promeuvent autant qu'elles effacent ces petits villages locaux.

Enfin, la place du quartier dans les sociabilités des habitants gays du Marais et du Village prend également des significations variables en fonction des histoires propres aux relations de sociabilité. Ces histoires montrent que le quartier peut être un moteur propre des amitiés mais qu'il est souvent aussi un réceptacle de relations existant avant le quartier et construites en dehors. Plusieurs réseaux personnels de sociabilité illustre le pouvoir relationnel spécifique du Marais et du Village. Il permet notamment de se construire une sociabilité très gay par la fréquentation des lieux gays avant même d'habiter le quartier : les relations qui naissent et les amitiés qui se construisent commencent effectivement et initialement dans les lieux gays du quartier. Le cas de Damien a bien montré ce processus dans le cas du bar le Carré. Emmanuel évoque à plusieurs reprises également cette sociabilité naissant dans les bars et pouvant éventuellement se prolonger dans le temps et dans d'autres espaces. On reviendra en détails, dans les deux derniers chapitres sur cette capacité des lieux gays à produire des « politiques de l'amitié » très particulières (Foucault, 1984). Par ailleurs, les parcours d'opportunisme et de réfugiés se caractérisent aussi par des amitiés géographiquement centrées sur le quartier : la plupart des amis habitent ou travaillent dans le quartier et, dans plusieurs cas, c'est la co-présence dans le quartier qui a fait apparaître la relation. Pour certains enquêtés le quartier est bien le point de départ de la plupart des relations sociales. Chez Martin, on trouve ce type de configurations : installation dans le quartier, rencontres très nombreuses, insertion dans des

réseaux de sociabilité locaux et quasi-hégémonie du quartier dans les relations de sociabilité (travail, amis, connaissances). Martin est un ancien professeur de Sciences Economiques et Sociales, ayant quitté l'éducation nationale pour devenir gérant du *Tango* en 1997 alors qu'il habite dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement, rue de la Grange aux Belles. Pendant quelques années (1997-2002), il est à la fois gérant du bar gay la *Petite Vertu*, rue des Vertus et du *Tango*, rue au Maire, les deux lieux étant tout près l'un de l'autre. En 2000, il achète un appartement au dessus de la *Petite Vertu*, puis le revend en 2005 pour acheter un autre appartement rue au Maire, juste à côté. En 2002, il cède la *Petite Vertu* pour ne plus gérer que le *Tango*. Près du Canal Saint-Martin, Martin connaissait beaucoup de monde et avait déjà participé activement à la vie du quartier (associations, voisinage). Depuis son arrivée dans le Marais « *encore populaire* » de la rue au Maire, il a tissé des relations étroites avec les populations locales : gays et notamment clients gays, commerçants traditionnels du quartier, population kabyle des deux rues, commerçants chinois de la rue au Maire, habitants modestes du quartier, gérants des hôtels meublés, rue des Vertus. Il est très inséré dans le milieu associatif : association de sauvegarde et défense du quartier, collectif de vigilance pour les sans-papiers, très actif dans cette partie du Marais, membre de différentes associations gays aussi. Il décrit une sociabilité locale extrêmement dense et conviviale mélangeant des populations très métissées (catégories populaires, immigrées, homosexuels habitant ou non le quartier). Les relations se sont construites par le quartier et par différentes portes d'entrée :

**« Très tôt je suis allé aux réunions de quartier, aux repas de quartier, c'est comme ça que les liens se créent dans un quartier comme ça, ça facilite beaucoup les choses [...] De suite, moi j'ai fréquenté les bars d'à côté, j'ai sympathisé avec les gens, donc moi étant client de ces commerces là, j'ai fait le lien, sinon les gens ils voient les pédés passer, bon mais ils voient que c'est une clientèle pas trop chiante, qui fait pas trop de bruit, donc j'dirais que l'intégration elle se fait assez bien[...] Y a des gens que j'ai connus à la petite vertu, y en a d'autres c'est au Tango, y en a c'est dans l'immeuble et puis j'ai des activités militantes dans le quartier avec un comité qui défend les sans-papiers du coup ça fait de suite des rencontres » (Martin, 48 ans, gérant du Tango, célibataire, propriétaire, Marais)**

Ces relations articulent étroitement différents univers sociaux et relèvent d'une « *alchimie* » très valorisée chez Martin, dans la généalogie du *Tango* comme dans son parcours personnel :

**« Les kabyles sont venus au Tango, Rachid est venu avec sa femme et eux ils se sont sentis très à l'aise, à la Petite Vertu aussi, ils se sont pas sentis exclus [...] Ce style ça a été voulu, c'est notre style, c'est une alchimie de différents éléments qui sont là, y a un vieux plancher tout ça, on a eu ces envies, on a fait un trait d'union entre le passé, le présent, culturellement, ça c'est tout mélangé comme ça en fait, les années 30, 50, et en même temps l'homosexualité c'est pas que la culture anglo-saxonne c'est aussi la culture parisienne, le militantisme aussi [...] Rue des vertus, je tenais le bar en bas, les gens venaient prendre l'apéro, quand j'ai ouvert le bar, j'avais fait un truc, donc y avait beaucoup de propriétaires, on se connaissait, on se parlait, y avait des vieux mais moitié-moitié, la vieille était là depuis 36 je crois, une espèce de vieille parisienne gouailleuse, c'était assez mixte » (Martin)**

Cette mixité valorisée se veut alternative au « tout gay » et aussi alternative aux « jeunes bobos » qui « tuent le quartier » :

**« C'est quelque chose de très important pour moi, je trouve ça affolant de rester entre soi, d'ailleurs, dans le 10<sup>ème</sup>, à un moment donné j'allais pas bien, c'était l'époque du sida, tout mes copains mourraient, donc je me suis dit il faut que je quitte un peu le microcosme gay les soirées dans le Marais, faut que j'essaie d'avoir un cadre de vie et une sociabilité plus équilibrée quoi et là j'ai commencé à m'investir dans la vie de quartier et j'ai rencontré des pères de famille, des vieux, des amis [...] Ici, les personnes âgées sont cools, ils supportent très bien, c'est pas eux qui gueulent, ceux qui gueulent c'est les jeunes bobos qui viennent s'installer, qui achètent parce que c'est sympathique et tout mais qui se rendent pas compte qu'ils tuent le quartier quoi ! » (Martin)**

Le quartier, ici lieu de résidence et de travail, est bien moteur de nouvelles sociabilités. Mais le quartier n'est pas toujours au centre de la construction des relations sociales. S'il est un espace de réception et de pratiques de sociabilité, celle-ci se construit aussi ailleurs : par la famille, la fratrie, les relations professionnelles ou certaines relations créées pendant les études, notamment. En entretien, nous avons posé des questions sur l'ensemble des relations de sociabilité, qu'elles prennent place dans le quartier ou qu'elles dépassent ce cadre-là. De ce point de vue, un résultat important de l'enquête est le rôle de réceptacle du quartier. Dans le Marais, on ne compte pas les entretiens dans lesquels les enquêtés expliquent voir souvent de nombreux amis dans le quartier, mais des amis qui n'habitent pas le quartier et que l'on a rencontré ailleurs, dans d'autres contextes. Ces amis sont très souvent gays et prennent place dans une sociabilité dominée par les gays et les lesbiennes pour tous les enquêtés. Si le quartier est bien le lieu d'entretien et de réalisation de la sociabilité, il n'est pas ici le lieu de naissance de celle-ci. Par ailleurs, les relations de sociabilité ne sont pas toutes dominées par le Marais ou le Village, à la différence du cas de Martin. Nous avons finalement été frappés par le maintien de relations familiales très importantes pour de nombreux gays du Marais et du Village. Y compris s'il y a eu rupture (sociale, culturelle, géographique) à un moment donné du parcours, les liens familiaux conservent une importance qui tranche avec les différentes formulations sociologiques de l'idée de déclin de l'institution familiale. Par exemple, des gays aux parcours de réfugiés ou d'accomplis peuvent décrire les multiples ruptures de la décohabitation et de la concrétisation de leur homosexualité. Cela ne les empêche pas de maintenir et d'entretenir des liens familiaux, notamment avec leurs parents (coups de téléphone réguliers, visites réciproques). Les parents d'Alexandre peuvent ainsi venir passer quelques jours chez leur fils gay, même s'ils appartiennent à un « autre monde » et qu'ils ne sont pas officiellement au courant de l'homosexualité de leur fils...qui les accueille chez lui avec son compagnon et leur rend visite aussi avec lui :

**« On a des relations mais j'suis pas vraiment famille quoi, j'ai pas de mauvaises relations, non, ça va être bon je les appelle en moyenne une ou deux fois par semaine, j'y vais...5, 6 fois par an, ils sont en province, puis eux viennent ici trois fois par an, à peu près » (Alexandre, 42 ans, cadre commercial, couple cohabitant, propriétaire, Marais) « [À propos de l'homosexualité] C'est dans le non-dit, c'est dans le non-dit, non dit complet ! Encore aujourd'hui ! C'est dans le non-dit en ce sens qu'ils savent, mais, c'est pas verbalisé ! Ça l'a jamais été et ça le sera plus, c'est plus nécessaire ! Ils connaissent très bien Jean-Michel, on y va**

***ensemble, mais c'est vraiment dans le non-dit, ça a pas été verbalisé mais c'est su, moi ça me gêne pas, je crois que maintenant ça ne me gêne pas parce que ma vie est quand même bien avancée, bien posée, je vois pas l'intérêt de faire une grande déclaration maintenant ! Et ça ne pose pas de problème, quand ils viennent ici, ils dorment là, on se ballade avec eux, comme une famille normale quoi, ils aiment beaucoup Jean-Michel et ils aiment bien venir chez nous aussi » (Alexandre)***

Le logement et le quartier constituent alors le réceptacle de sociabilités qui ne naissent pas du quartier mais de l'espace des origines familiales : le quartier ne constitue donc pas non plus le point de départ d'un renouveau intégral des sociabilités passant par une rupture avec là d'où l'on vient. S'il peut être investi comme moteur de nouvelles sociabilités, il est aussi un réceptacle pour des relations sociales plus anciennes et existant aussi en dehors du quartier. C'est dans cette configuration mixte que s'inscrivent et se déploient la plupart des réseaux de sociabilité des enquêtés, même si leurs relations sociales restent dominées par des connaissances et des amis gays. Ainsi, les pratiques des sociabilités constituent une ressource globalement valorisée par les enquêtés. Cette ressource fait intervenir le quartier comme lieu d'ancrage, parfois moteur de relations sociales très singulières mais aussi comme réceptacle de liens sociaux. Les attraits du quartier habité peuvent susciter l'engouement des amis et des connaissances pour venir dans le quartier lorsqu'eux-mêmes n'y vivent pas et qu'ils sont gays. La figure du village dans la ville existe bien localement, mais elle prend des formes très diversifiées selon le contexte local et selon les parcours et attentes des habitants et n'est pas forcément pratiquée effectivement au quotidien, ni même très valorisée par tous. Elle paraît également fragilisée par les transformations à l'œuvre dans le Marais et le Village depuis plusieurs années.

Plus globalement, les relations de sociabilités révèlent surtout la diversité des parcours et des attentes des habitants gays du Village et du Marais. Ils ne voisinent pas tous de la même manière et n'investissent pas non plus de la même manière les ressources relationnelles d'un même quartier. Ces relations sont plus ou moins déterminées par l'entresoi homosexuel entre certaines configurations réticulaires très gays (cas des réfugiés et du Village) et d'autres, structurées par des proximités socioculturelles. L'homosexualité reste cependant présente dans l'ensemble de ces relations : tous les voisins et tous les acteurs de la vie du quartier ne l'envisagent pas de la même manière et sont plus ou moins prompts à nouer des liens avec des voisins ou des clients gays. De ce point de vue, les figures typiques du voisinage montrent qu'il existe des conditions sociales de possibilité d'un voisinage intense et convivial faisant une place aux gays. Ces conditions sont sans doute davantage réunies dans des quartiers gentrifiés ou en cours de gentrification mais ne sont pas hégémoniques, même dans ce type d'espace urbain.

## Conclusion

---

Pour conclure ce chapitre, on peut rappeler qu'il révèle des convergences entre les modes de vie de nos enquêtés et les traits dominants des modes de vie des gentrificateurs mais aussi les spécificités des parcours et des pratiques des gays habitant sur nos terrains : c'est vrai au sujet des rapports au logement, au sujet des sorties et des commerces du quartier, au sujet du voisinage et des sociabilités de quartier. Dans la continuité de l'analyse des trajectoires, on constate aussi que notre population n'est pas uniforme. Les quelques travaux empiriques qui ont interrogé le rôle des gays dans les processus de gentrification brossent finalement un portrait relativement homogène, voire désincarnée, d'une « communauté » gay investissant



et revalorisant un espace laissé à l'abandon jusqu'ici (Castells, 1983 ; Bouthillette, 1994). On retrouve ici certains éléments allant dans ce sens : certains aspects des modes de vie analysés dans ce chapitre sont partagés par la grande majorité des enquêtés et ont effectivement eu un effet sur les métamorphoses des deux quartiers. Pourtant, il existe des façons multiples de devenir et d'être gaytrifieur au quotidien dans le Marais et le Village : les usages et les géographies internes des deux espaces montrent des contrastes, des rapports au quartier et à son homosexualité très diversifiés. C'est aussi sur cette diversité qu'il faut mettre l'accent. La variable « gay » a bien des effets propres mais ces effets ne se manifestent pas avec la même intensité ni sous les mêmes formes selon les parcours et les ressources des individus : le rôle des gays dans les transformations du Village et du Marais n'est pas unique, mais se décline en différentes facettes temporelles (pionniers, suiveurs, bénéficiaires), spatiales (lieux très gays, commerces, espace public du visible, immeuble, bloc, appartements, lieux mixtes et lieux moins visibles) et sociales (réseaux professionnels locaux, voisinage, lieux culturels, bars, associations). On a beaucoup insisté sur les pratiques individuelles et sur leur capacité à transformer les lieux et l'espace urbain par le prisme du quartier. Reste à présent à renverser la perspective en s'interrogeant sur les capacités du quartier et des lieux à transformer les individus. C'est l'objet de la dernière partie de cette thèse qui propose une analyse des effets socialisateurs de l'espace urbain à partir des terrains et des populations de l'enquête : elle occupe les deux prochains chapitres.

## Conclusion de la troisième partie

L'entrée choisie dans cette partie permet d'enrichir la compréhension sociologique des logiques de la gaytrification. L'analyse des parcours et des rapports au quartier des enquêtés montre que la gaytrification n'est pas seulement qu'une rencontre historique entre deux transformations urbaines conjuguées dans les limites du quartier. Elle renvoie plus précisément à ce que sont sociologiquement les gays interrogés et à ce qu'ils font au regard des ressources et des contraintes spécifiques que leurs parcours et leurs modes de vie impliquent. Les trajectoires sociales et biographiques des gaytrifieurs éclairent le sens qu'ils donnent au Marais et au Village et le sens que prennent ces deux quartiers dans leur vie. D'une part, ce *sens* du quartier influence leurs pratiques et leurs modes de vie. D'autre part, ce sens varie en fonction des trajectoires sociales et des parcours biographiques des individus. De ce point de vue, les gays qui investissent ou ont investi le quartier ne composent pas une population aussi homogène qu'il n'y paraît et ils ne sont pas tous investis dans la gentrification de la même manière, avec la même intensité ou pour les mêmes raisons. Les chapitres 7 et 8 montrent également que la population interrogée est spécifique à plus d'un titre. Cette spécificité renvoie à des propriétés sociales, des parcours et des attributs socioprofessionnels et des trajectoires familiales et affectives particulières. Mais elle renvoie aussi, pour partie, au fait d'être gay et à ses conséquences sociologiques : des pratiques comme celle des études en milieu populaire, celle de la conjugalité, celle du repas ou des courses d'alimentation, celle de l'accession à la propriété ou des travaux dans le logement, ou encore, celle de la sociabilité locale, laissent apparaître les effets sociologiques de l'homosexualité vécue dans de tels espaces et à ce moment-là. Derrière les variables du type de ménage ou de la position socio-professionnelle, se construisent aussi les effets de la variable « orientation sexuelle » en ce qu'elle rend plus probable telle ou telle position dans l'espace social. Au-delà de la diversité interne des parcours et des modes de vie, les gays ne sont alors pas des gentrifieurs tout à fait comme les autres. Distinguer

les gays parmi la constellation des gentrificateurs constituait une hypothèse centrale de cette recherche (chapitres 1 et 3) et cette hypothèse est largement validée par la troisième partie de cette thèse. Une telle distinction ne repose ni sur une différence « naturelle » entre homosexuels et hétérosexuels, ni sur une identification subjective à une « communauté gay » isolée du monde social. En réalité, elle renvoie à ce qu'engage le fait d'être gay dans telle société, tel quartier et à telle époque. Or, dans bien des cas, le fait d'être gay dans un tel contexte oriente un certain nombre de trajectoires, engage certaines bifurcations et certaines pratiques, infléchit certains modes de vie, certains types de consommation et certains rapports aux espaces urbains et aux autres. La sociologie des gaytrificateurs rend alors compte des raisons sociologiques de l'implication des gays dans les processus de gentrification. Mais l'échelle micro-sociologique adoptée ici amène aussi à s'interroger sur d'autres dimensions de la gaytrification, notamment en termes d'effets biographiques et de socialisation par le quartier : c'est ce que permet de comprendre la quatrième et dernière partie de la thèse.

## Quatrième partie : quartier, gaytrification et socialisation.

La dernière partie de cette thèse renverse, d'une certaine manière, la perspective adoptée dans les deux précédentes. On y a analysé la manière dont nos populations contribuaient de manière différenciée aux transformations du Village et du Marais depuis une trentaine d'années : les identités sociales individuelles et collectives interviennent dans la formation et la transformation des espaces urbains investis, pratiqués et représentés. La réciproque est apparue en filigrane dans les chapitres 7 et 8 à travers l'idée que l'espace urbain, et notamment le quartier, intervenait aussi dans la formation et la transformation des identités sociales. C'est précisément cette thèse que nous souhaitons développer et illustrer à présent dans les deux derniers chapitres de cette thèse. En ce sens, les chapitres 9 et 10 prolongent l'analyse des relations entre espaces et identités sociales en explorant les dimensions spatiales des processus de socialisation (Authier, 2001 ; Cartier, Coutant, Masclet, Siblot, 2008). L'organisation de cette partie est structurée par les tensions théoriques qui parcourent les définitions et les débats autour de la notion de socialisation. D'un côté, la socialisation peut être envisagée comme l'ensemble des processus et des mécanismes qui font que les individus incorporent et adoptent les normes, pratiques et valeurs propres à un groupe social particulier ou à une société : elle est incorporation de normes produites par des institutions, des contextes ou des configurations qui influencent ce que sont et deviennent des individus. D'un autre côté, cette incorporation n'est pas seulement passive et mécanique : elle est plus ou moins prononcée, plus ou moins complète et plus ou moins durable selon les socialisations antérieures et les parcours individuels, eux-mêmes ayant un impact et une influence sur ce que les individus font et ne font pas des contextes auxquels ils sont confrontés. Le chapitre 9 illustre alors plutôt le premier versant de cette conception de la socialisation, tandis que le chapitre 10 vient l'enrichir du second volet.

Le chapitre 9 examine l'hypothèse d'un mode de socialisation spécifique au quartier en rappelant la manière dont les espaces traversés et notamment le quartier gay influence la construction des identités homosexuelles. Deux dimensions centrales sont exposées ici. D'une part, les espaces physiques et les espaces urbains occupent une place centrale dans un modèle idéal-typique de parcours que l'on peut décrire comme une « carrière gay ». Les dimensions spatiales de ces carrières sont observables empiriquement et illustrent la place du quartier gay dans ces processus. De ce point de vue, le quartier gay s'inscrit dans l'horizon des carrières gays, au-delà de la séquence résidentielle puisque les enquêtés construisent un rapport au Marais et au Village bien avant d'y habiter. D'autre part, les entretiens montrent que les lieux gays du quartier constituent plus précisément des instances de socialisation singulières : leur fréquentation et les rapports individuels à ces lieux ne se décrivent pas seulement physiquement (présence, décor, localisation) mais aussi à travers ce qu'ils véhiculent comme représentations, ce qu'ils génèrent comme pratiques et habitudes, ce qu'ils valorisent comme manières d'être gay. Être présent dans le quartier, fréquenter tel bar gay ou ne pas y aller, sont des expériences sociales et socialisatrices qui peuvent se manifester comme une force de rappel dans la suite des parcours individuels, en particulier lorsqu'on vient habiter dans le quartier. Le chapitre 10

confronte ce mode de socialisation spécifique aux parcours individuels et aux différentes expériences sociales antérieures et simultanées. Il s'agit alors de décrire les conditions socio-biographiques d'incorporation d'une socialisation gay pour rendre compte des raisons sociologiques des différentes manières d'être gay, structurant elles-mêmes des rapports aux lieux gays et au quartier différents. Au-delà de nos terrains, cette approche s'inscrit résolument dans une approche sociologique plus générale des homosexualités ayant comme entrée méthodologique celle des rapports aux espaces urbains: il nous a semblé qu'il était légitime d'ouvrir aussi des pistes de recherche à ce sujet pour terminer cette thèse.

## Chapitre 9 : Quartier, lieux gays et socialisation.

La sociologie des processus de gaytrification prolonge et enrichit la compréhension des processus de gentrification, mais doit également rendre compte des spécificités liées au caractère « gay » des espaces et des populations concernés. Les entretiens illustrent le caractère irréductible du facteur gay : les récits de vie se distinguent de ceux de gentrificateurs hétérosexuels ou, plus généralement, d'individus hétérosexuels parce qu'ils racontent des vies homosexuelles aux aspects singuliers. Cette irréductibilité n'a rien de « naturel » car elle prend des formes historiquement, biographiquement et sociologiquement variables. Plus encore, si l'homosexualité reste souvent étrange ou anormale pour le sens commun, c'est surtout parce que les normes sociales dominantes sont fondamentalement hétérosexuelles dans les sociétés contemporaines occidentales. Le caractère « anormal » de l'homosexualité conjugué à l'aspect séquentiel des récits de vie nous a amené à reconstituer une « carrière gay » sous l'influence des approches interactionnistes de la déviance (Becker, 1985). Ce type d'approches s'est montré particulièrement fécond au sujet de populations plus ou moins marginales : les fumeurs de marijuana initialement, mais aussi les danseurs et musiciens de jazz, certains criminels et voleurs, plus récemment les jeunes filles anorexiques, les sportifs dopés, les hooligans ou les militants d'extrême-droite (Lafont, 2001 ; Darmon, 2004 ; Bodin, Héas, 2004 ; Aubeil, Brissonneau, Ohi, 2008). En quoi permet-il de comprendre la construction sociale des identités gays ? Comment articuler l'idée de « carrière gay » aux formes spatiales que l'homosexualité prend dans le Marais et le Village ? Au-delà des stéréotypes du « ghetto homosexuel », comment l'espace du quartier gay participe-t-il à ces carrières ? La thèse développée dans ce chapitre repose sur les dimensions spatiales des carrières gays et sur le rôle central qu'y joue le quartier gay, au-delà même de l'investissement résidentiel des enquêtés. C'est pourquoi l'entrée de ce chapitre problématise de manière secondaire le statut d'habitant du quartier puisque le rapport au quartier gay se construit avant même et au-delà de ce statut. Dans une première section, on montrera qu'il est possible de décrire et de modéliser des « carrières gays » en revisitant les résultats de la sociologie de la déviance dans le cas des homosexualités masculines. On montrera que les séquences de ces carrières se distinguent notamment, les unes des autres, par le registre spatial et les rapports au quartier gay. Dans une deuxième section, on passera de l'analyse des carrières à l'exploration des processus de socialisation à l'œuvre dans les lieux gays du quartier. Qu'est-ce qui s'incorpore exactement ici et quels en sont les effets identitaires ? On montrera certains effets socialisants durables des lieux gays, qui seront interrogés de manière plus approfondie encore dans le chapitre 10. On s'interrogera également sur le sens de l'expérience résidentielle, spécifique à nos enquêtés, dans cette socialisation gay par le quartier et les lieux gays.

## 1. Les dimensions spatiales des carrières gays.

Les récits de soi et de son homosexualité n'étaient pas explicitement demandés aux enquêtés, même si un volet final de la grille abordait davantage ce thème. Pourtant, l'ensemble d'un entretien permet souvent de retracer des *moments homosexuels* distincts les uns des autres chez un même individu. Aussi, si les entretiens laissent apparaître des parcours homosexuels variés, on peut identifier des séquences et des étapes récurrentes construisant une « carrière gay ». Cette carrière est autant un apprentissage pratique qu'une socialisation spécifique façonnant et produisant les identités homosexuelles masculines. Ses dimensions spatiales sont centrales et mettent souvent au premier plan le rôle du quartier gay.

### 1.1. Avant et ailleurs.

Le modèle séquentiel proposé par Becker n'est pas ici un choix théorique posé a priori. Il nous a plutôt semblé pertinent au fur et à mesure que les entretiens s'accumulaient car les enquêtés y *racontaient* leur homosexualité sous des traits proches des récits recensés chez Becker : la découverte, l'apprentissage notamment pratique, la familiarisation progressive et l'incorporation plus ou moins intense de manières d'être, de voir et d'agir spécifiques. Ce processus prend du temps : il engage des événements, des contextes, des pratiques et des lieux qui sont autant d'incitations à mobiliser le terme de « carrière » au sujet des gays. Il est d'autant plus justifié que l'homosexualité implique la transgression d'une norme sociale, celle de l'hétérosexualité, et que dans l'approche de Becker, c'est une condition nécessaire à l'utilisation du terme « carrière »<sup>76</sup>. Comme souvent, l'expérience d'une forme de déviance sociale amène les individus à en distinguer différentes étapes, notamment à identifier un « début » et des expériences de commencement. Dans sa description des « carrières anorexiques », Muriel Darmon insiste sur les difficultés à identifier ce « commencement » :

**« La question du commencement est peut-être moins celle de son assignation dans le temps que celle de sa définition : qu'est-ce qui commence en fait ? Les hésitations dans l'assignation d'un commencement, ou les assignations de commencement multiples sont moins ici une question de mémoire, de datation, de difficulté à créer une discontinuité dans une expérience continue qu'une question de définition. Il y a en effet toujours, dans les entretiens, assignation d'un moment où quelque chose « commence ». Mais la question que posent les hésitations des interviewées, c'est « qu'est-ce qui commence ? » » (Darmon, 2002, p.107)**

Muriel Darmon montre, à ce sujet, que le commencement anorexique prend au moins trois formes différentes qui ne se limitent pas à l'initiative d'un premier régime, mais qui correspondent à « une même phase d'engagement dans une prise en main comme première phase de la carrière anorexique » (Darmon, 2006, p.109).

Chez nos enquêtés, les débuts sont encore plus difficiles à identifier, dater et surtout définir. Les indicateurs d'entrée en homosexualité semblent plus diversifiés et discutables que les débuts des carrières de sportifs dopés ou d'anorexiques. Commencer se raconte d'ailleurs souvent par le fait de « découvrir » : les enquêtés reviennent ainsi fréquemment sur les origines de leur homosexualité à travers sa *découverte*. En amont même de la pratique, elle est alors décrite sur un mode cognitif ou psychologique : on « prend conscience », « découvre », « sait » ou « comprend » que l'on est homosexuel. Mal situé dans le

<sup>76</sup> Ce qui n'est pas le cas chez tous les auteurs interactionnistes, notamment chez Hughes (Hughes, 1996).

temps, élastique dans la durée et difficile à qualifier, ce commencement oscille souvent entre enfance et adolescence. Selon certains enquêtés, leur homosexualité constituerait une sorte de donnée plus ou moins inconsciente et déjà là qu'ils finissent par résumer en affirmant qu'ils ont toujours su plus ou moins qu'ils étaient gays. Ces discours sont étayés par une série de modèles psychologiques enfantins stéréotypés (chapitre 7). Par exemple, le récit d'Emmanuel met à l'épreuve le raisonnement sociologique sur la genèse biographique d'une homosexualité :

**« Je me souviens, quand j'étais petit, je me déguisais beaucoup en magicien, en roi mais surtout en reine, je déboulais dans le salon en princesse comme ça et les copains universitaires maoïstes de ma mère lui disait toujours "tu sais comment ça va se terminer!", y a pas de secret hein ! (rires) » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

Ce type de récit évoque ceux analysés par Pierre Verdrager dans son travail sur les parcours et les identités homosexuels où certains enquêtés semblent s'être toujours senti « homosexuel » (Verdrager, 2008). L'auteur y décrit certaines de ces enfances et adolescences homosexuelles participant au processus de « montée en identité » caractérisant, selon lui, la construction des identités homosexuelles. Défini comme « le fait d'emprunter un itinéraire qui aboutit au fait de se dire – classification - et de dire – expression – qu'on « est homosexuel ». » (Verdrager, 2008, p.44), ce processus comporte une étape décisive qui est celle de la « nomination » de soi et de ce que l'on est. Or, l'analyse de ces débuts de « montée en identité » comme les récits de nos enquêtés recèlent un problème méthodologique des plus aigus puisqu'ils reposent sur une lecture du passé sociologiquement problématique.

Elle est en partie le fruit de réinterprétations du passé, effectuées a posteriori, notamment sous l'influence des étapes ultérieures de la « carrière gay » : c'est d'autant plus manifeste lorsque, comme Emmanuel, les enquêtés se sont construits depuis une culture homosexuelle mobilisant à la fois la littérature, le cinéma, les sciences humaines et la psychanalyse. Ces ressources culturelles nourrissent en partie la mobilisation de stéréotypes dans lesquels on peut se classer, se retrouver et s'identifier *a posteriori* au risque de l'illusion biographique (Bourdieu, 1986). De plus, cette manière de raconter son homosexualité repose souvent, en filigrane, sur l'idée que l'on a toujours été homosexuel, depuis la naissance. Or, c'est une hypothèse contestée par les approches interactionnistes de la déviance qui invitent précisément à penser que l'on ne naît pas déviant mais que l'on apprend à le devenir (Pollak, 1982 ; Becker, 1985). Ces approches nous paraissent plus convaincantes d'un point de vue sociologique. En abordant la question du « comment » plutôt que celle du « pourquoi », elles substituent la problématique des manières et des techniques à celle des causes et des origines. Nous n'avons d'ailleurs pas les outils adéquats pour distinguer, dans ces récits d'enfance, les formes conscientes ou non de cette identification homosexuelle et il nous a paru intenable sociologiquement de suivre intégralement, sur ce point, le discours des enquêtés. Ce problème méthodologique, mais aussi épistémologique et théorique, ne peut être approfondi davantage ici, mais nous souhaitons en rappeler l'existence et l'ampleur pour justifier notre approche des carrières gays. Par conséquent, on envisagera ces récits rétrospectifs comme les descriptions d'un *avant* plutôt que celles d'un commencement, passant nécessairement par l'identification d'une rupture dans la continuité biographique. Insistons sur le fait qu'il n'est pour l'heure plus tellement question d'habitant du quartier gay, mais bien de gays construisant leur identité homosexuelle.

En ce sens, la carrière gay commence lorsque cet *avant* indécis et élastique est rompu par un élément qui fait transgresser la norme. Du point de vue spatial, l'*avant* se situe dans des lieux et des espaces spécifiques identifiés en entretien. Il s'agit d'une part des lieux d'origines, majoritairement des espaces ruraux, des villes de province plus ou moins importantes, des espaces périurbains et des lieux éloignés du centre des métropoles. D'autre part, il s'agit aussi de lieux rattachés à la famille et à ses formes socialement dominantes. Si Gérard est né et a grandi dans le Marais, au centre de Paris, cet espace reste longtemps associé aux origines et aux modèles familiaux puisque Gérard y vit d'abord chez ses parents et que sa vie homosexuelle ne « commence » alors pas. Il n'a alors pas de relations amoureuses ou sexuelles avec d'autres hommes, il n'est pas non plus étiqueté comme homosexuel. De même, Jean-Pierre, 62 ans, raconte une « *première vie hétérosexuelle* » qui l'amène à se marier en 1976 et à vivre dans différentes villes d'Abitibi. Il achète une maison avec son épouse où il vit pendant cinq ans avant de divorcer à 35 ans. Il n'a alors pas commencé sa « carrière gay » et cette vie d'avant se localise dans des espaces et des logements associés aux origines rurales, au modèle conjugal et familial hétérosexuel. Les espaces de l'avant valorisent, d'une manière ou d'une autre, les normes dominantes de l'hétérosexualité qu'il s'agisse de la maison familiale et de l'école pendant l'enfance, de la maison, de l'espace rural, de la petite ville, mais aussi du quartier familial ou du logement en couple hétérosexuel pour les « carrières retardées ».

## 1.2. Un engagement individuel qui oriente dans l'espace.

En suivant les travaux de Becker, le « vrai » commencement de la carrière gay interviendrait avec la transgression de la norme en tant que telle ouvrant la voie à la première séquence de la carrière gay, celle d'un *engagement individuel*. Le commencement, événement rarement isolé en tant que tel dans les récits, prend deux formes légèrement différentes : l'entrée dans la sexualité homosexuelle ou la première relation amoureuse ou sentimentale homosexuelle. La confrontation pratique à la déviance vient rompre la continuité biographique « normale » selon des formes variables. Pour les plus âgés des enquêtés, cela « commence » souvent par une relation sexuelle avec un homme rencontré au travail, dans le cadre des études ou dans un bar gay plutôt discret. Le passage à l'acte reste relativement invisible dans l'espace social. Pour la génération des « conquérants », la première rencontre amoureuse et/ou sexuelle a lieu par le biais de contextes plus ou moins cachés : le minitel, les premiers bars du Village ou du Marais, le réseau amical au moment des études. Pour les plus jeunes, la première expérience amoureuse et/ou sexuelle est plus souvent associée à des lieux gays connus et reconnus comme tels. Dans tous les cas, les lieux de drague homosexuelle (parcs, quais, espaces publics investis de nuit) peuvent constituer des lieux d'entrée en homosexualité, sous sa forme ici clairement sexuelle.

L'engagement individuel se caractérise par un certain nombre d'éléments qui restent encore limités à la sphère intime. La cohérence des débuts repose surtout sur cette dimension individuelle qui oblige à une plus ou moins longue gestion du secret, notamment en famille et vis-à-vis de certains proches. Le fait d'être gay se vit ainsi à l'échelle individuelle et nécessite de composer avec le risque d'être identifié comme tel. Aux yeux de ses origines familiales algériennes et musulmanes, Karim développe, en début de carrière, des stratégies de dissimulation plus ou moins efficaces :

**« Quand j'étais à Marseille, les potes qu'on avait en commun avec mes frères, sont venus me voir, même mon cousin est venu du bled à Marseille et eux je leur avais pas proposé. Mes potes ils ont vu mon mec, j'ai dit que c'était un copain, ils voyaient les magazines pédés, tu vois alors ils me disaient « Ah t'aimes les trucs**

**sur les mecs musclés ? », « Tu fais de la musculation maintenant ? », je disais oui, mais si tu veux je pense que tout ça, ils l'ont su, ils l'ont bien vu, ils ont du s'en douter » (Karim, 33 ans, assistant de direction, magasin de décoration, célibataire, locataire, Marais)**

Les débuts de carrière gay sont fréquemment marqués par une « boulimie de sexe » que les enquêtés associent à un « besoin de rattraper le temps perdu ». Elle peut concerner différents âges selon le déroulement des carrières gays, mais a généralement lieu entre 18 et 30 ans, notamment pour les générations les plus récentes. La sexualité y est souvent intense en termes de nombre de partenaires et passe par de nombreuses « rencontres d'un soir » dont la finalité est surtout sexuelle. Cette séquence très sexuelle est l'occasion de différents apprentissages : des apprentissages corporels et sexuels, mais aussi des apprentissages sur les rituels de la drague homosexuelle, avec comme point de ralliement, le quartier gay, eldorado d'une nouvelle vie sexuelle :

**« Puis des mecs, des mecs, des mecs, une grosse période de sexe là, j'avais ce truc d'avoir été un provincial qui baisait pas et là c'était la libération sexuelle à fond ! Et là le Marais, tu y allais, tu pouvais croiser un mec, te retourner et hop, hop, hop, il te suivait et tu le ramenaient chez toi » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais) « Quand je venais, que j'avais 20 ans, c'était chaud comme quartier, on pouvait draguer dans la rue, pour moi c'était une découverte aussi, c'était un lieu des possibles en fait [...] Je devais avoir 18 ans la première fois oui, mais c'était plus glauque, on sentait que ça commençait à s'ouvrir mais il y avait aussi la nécessité de ménager une partie cachée pour ceux qui voulaient rester cachés en fait » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

Au-delà de la sexualité, cette phase amène à se rapprocher pratiquement et symboliquement de l'homosexualité. Ce rapprochement passe souvent par une forme de conversion culturelle encore discrète mais initiée. On commence à renouveler ses goûts et ses choix en matière de pratiques, de modes de vie et en matière culturelle. Par exemple, la lecture de la presse gay et la recherche de renseignements par les supports culturels gays constituent une nouveauté dans les parcours. Elles s'accompagnent parfois d'une découverte des référents culturels homosexuels (littéraires, cinématographiques, musicaux). Le partage de certaines références par nos enquêtés n'a rien à voir avec un goût *naturel* pour Pasolini, Genet ou Madonna. Il résulte de cette familiarisation progressive avec une culture historiquement accumulée et constituée que chacun découvre lorsqu'il apprend à devenir gay par confrontation aux lieux, référents et supports socialement et spatialement constitués de l'homosexualité :

**« Je vivais à Saint-Etienne j'avais besoin de ces auteurs gays, de ces sujets-là, c'était pareil avec le cinéma, le premier film qui m'a marqué c'était My Beautiful Laundrette, je l'ai vu à Saint-Etienne, dans un ciné art et essais et puis Maurice de James Ivory, et pendant toute une période j'étais en manque de ça, je me suis construit avec ces trucs là [...] Les mots à la bouche, c'est une institution historique et c'est très important pour moi, j'y vais beaucoup moins parce que je crois que j'en ai moins besoin, mais quand je suis arrivé à Paris, j'y allais tous les week-ends, c'était un besoin de livres gays, je pouvais y rester des heures » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**



Vers l'âge de 20 ans, Gaël était lui aussi « *à fond là dedans* », s'imaginant volontiers travailler plus tard dans une librairie gay et distinguant aujourd'hui une « *période très gay* » et un moment « *moins gay* » dans sa vie :

**« Je passais des heures aux Mots à la Bouche quand je suis arrivé à Paris, et en fait je me voyais bien travailler là bas, carrément, c'était ma période très gay, j'étais à fond là dedans. C'est drôle parce qu'aujourd'hui ben je suis là, dans le Village, et je suis libraire mais dans un truc généraliste. En fait, je dois être moins gay on va dire (rires) » (Gaël, 36 ans, libraire, en couple cohabitant, locataire, Village)**

Ce « rapprochement » est également spatial et physique car les possibilités de rencontre et de réalisation de sa sexualité sont perçues comme faibles dans les lieux du quotidien comme dans les espaces de l'*avant*. Cela a deux conséquences importantes. D'abord, l'engagement individuel accompagne presque toujours de près la décohabitation familiale et la migration vers un espace plus urbain (grande ville, voire Paris ou Montréal) : il suppose un détachement des espaces familiaux et l'investissement d'espaces urbains. Cela ne signifie évidemment pas que des gays ne vivent pas ailleurs qu'en ville mais ce rapprochement vers l'urbain constitue l'une des conditions de possibilité de la *poursuite* de la carrière. Là est sans doute le sens du besoin de « lieu gay » caractérisant ce moment biographique. En arrivant de Saint-Etienne à Paris, Gilles le ressent en début de carrière gay, tout comme Raymond arrivant à Montréal :

**« J'allais dans le Marais pour aller dans le Marais, pour voir des homos, à un moment donné c'est comme une espèce de libération, de se dire ah ben voilà, j'suis pas tout seul, c'est pas un truc horrible, on est une minorité mais on existe et y a plein de gens qui sont comme ça et qui sont heureux et au tout début je pouvais faire le tour du Marais dix fois dans la journée, en déambulant dans les rues » (Gilles, 40 ans, directeur informatique, en couple cohabitant, propriétaire, Marais) « Comme j'ai pu partir à 17 ans à Montréal, j'ai été chanceux, à la banque ou dans la restauration aussi, j'ai jamais eu peur de dire que j'étais gay après, parce que c'était plus facile à Montréal que dans le village de tes parents, c'était plus clair et c'était mieux pour moi, alors ça faisait bien mon affaire de venir à Montréal, j'allais dans les bars de l'Ouest, c'est comme ça que j'ai eu une vie qui devenait gay » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

À une échelle intra-urbaine, l'engagement se traduit par la première sortie dans un « lieu gay » puis la fréquentation croissante de ce type de lieux. Ces « lieux gays » peuvent rester des lieux anonymes de drague dans des espaces publics, mais tendent progressivement, à devenir des bars, des discothèques et des établissements commerciaux nocturnes. Un tel résultat est d'autant plus massif qu'une telle offre existe de fait : il est d'autant plus observable que les individus sont plus jeunes. Mais ces premières sorties peuvent provoquer la surprise ou le malaise :

**« J'avais vingt ans je crois, oui, c'était dans le Marais, j'étais allé au Central parce que j'avais vu plusieurs fois la devanture, mais c'était horrible cet endroit, t'avais ces vitre fumées, y avait un truc de mystère un peu, l'endroit un peu malfamé tu vois, le truc d'initiés, mais les gens venaient pas pour se montrer non plus, ça faisait plutôt glauque, j'ai du rester dix minutes je pense, ça m'avait fait flipper » (Jérôme, 37 ans, directeur commercial, couple cohabitant, locataire, Marais)**

Petit à petit, Jérôme apprend à connaître les lieux, à maîtriser leurs ambiances et les pratiques qu'elles supposent : un bar où l'on va « pour baiser » ou un bar qui suppose une alcoolisation préalable pour « se mettre dans l'ambiance » quitte à modifier les sensations que l'on y éprouve, à la manière des apprentissages sensorielles chez Becker :

**« Le Mixer, c'était sympa, c'était plus cool aussi parce que ça avait déjà changé d'ambiance, y avait un DJ qui mixait, c'était un truc plus tranquille, on y allait pour baiser aussi, c'était le truc pour trouver un mec en fin de soirée, très clairement [...] Le Quetzal, c'était très sympa, fin très sympa parce que tout le monde était fin bourré aussi, à cinq heures du mat, j'y suis jamais allé à jeun je pense, fallait boire avant pour se mettre dans l'ambiance et là oui, c'était très sympa » (Jérôme)**

Les lieux de sexe supposent une familiarisation particulière, notamment à la nudité, qui n'a rien d'évident pour les enquêtés et qui met à l'épreuve les apprentissages sociaux antérieurs de la pudeur :

**« Je suis allé pour la première fois dans un bar à cul avec la boule au ventre, je ne connaissais pas et j'veux dire bon c'était pas évident par rapport à la nudité, ça a pris du temps avant que je sois à l'aise avec le fait de me mettre à poil comme ça, bon c'est quand même pas évident quand tu débarques de ta province de te mettre à poil » (David, 38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais) « J'ai toujours fréquenté les saunas, mais au début, j'étais gêné, je pouvais passer une soirée à attendre comme ça sans rien faire [...] Tout ça fait aussi partie de la découverte, j'ai mis du temps moi, mais maintenant je trouve que c'est formidable le sauna, les gars sont nus, et quand t'es nu tu peux pas jouer au gars employé de bureau ou faire des manières là, et je me sens bien dans ce monde là » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

La fréquentation se prolongeant et les expériences s'accumulant, l'initiation s'accomplit : on apprend à décrypter les ambiances, maîtriser les rituels et le sens des interactions. De plus, on rencontre aussi des gens, d'autres gays, que l'on revoit dans ces lieux, sans forcément les connaître au départ et plusieurs enquêtés insistent sur ces besoins : d'une part, voir des gens comme soi, qui nous ressemblent et qui permettent de penser que l'on est « pas le seul à être comme ça » et d'autre part, « croiser des gens de la veille » :

**« C'était aussi un plaisir à voir des gens, à voir passer des gens, à croiser des gens de la veille ou de la semaine d'avant aussi, c'était très fédérateur en fait » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

Pour certains enquêtés, l'engagement individuel peut passer par l'expérience d'une première relation amoureuse homosexuelle dépassant le cadre strictement sexuel. Cette première expérience de la conjugalité homosexuelle suscite et suppose aussi des changements dans les manières de vivre et des formes d'apprentissage. On apprend alors la gestion du secret comme élément structurant de la conjugalité, apprentissage souvent fortement spatialisé. Plusieurs récits montrent que ces premières relations homosexuelles amènent à définir à deux les lieux dans lesquels on peut se vivre comme un couple, s'échanger des baisers, se libérer des contraintes sociales et du regard public. Ces lieux sont souvent limités au chez soi de l'un des partenaires et aux lieux gays qui protègent du rappel à l'ordre de la norme et assurent un environnement plus sécurisant, comme le montre le cas de Grégory (encadré 10).

**Encadré 10 - Grégory et l'intimité par le quartier.** Grégory est un jeune bénévole du Centre Gai et Lesbien que j'ai côtoyé pendant la période d'observation participante au sein de l'association. Je l'ai rencontré pour la première fois en Janvier 2005 lors d'une réunion, puis nous nous sommes fréquentés de Mars 2005 à Janvier 2006 environ. Nous avons parfois tenu la permanence d'accueil ensemble et sommes sortis plusieurs fois avec d'autres bénévoles dans le Marais. Grégory est originaire d'Alfortville, où ses parents habitent encore : son père est agent SNCF, sa mère assistante maternelle à domicile après plusieurs années sans emploi. Il a 23 ans et poursuit avec difficulté des études de droit, après un échec en médecine. Après avoir vécu deux ans en colocation avec une amie, il est revenu s'installer chez ses parents. Il est clairement venu au CGL pour rencontrer des gens, se faire des amis gays. Il a rencontré son copain à l'automne 2004 via Internet : ils se sont donnés rendez-vous dans un bar gay du Marais puis sont restés ensemble depuis. Grégory dit souvent lui-même vivre « *dans le placard* » : ses parents et ses amis ne sont pas au courant de sa relation avec Frédéric, 26 ans, agent RATP, habitant en banlieue parisienne. Grégory passe beaucoup de temps dans le Marais et ne voit pratiquement Frédéric que dans ce contexte là. Ils s'y retrouvent dans la semaine en soirée et y passent une grande partie du week-end. Le couple « s'affiche » très peu en dehors des endroits « gays ». Un jour, de manière frappante, on constate un changement d'attitude progressif sur le chemin qui mène de la rue Keller où se trouve le CGL jusqu'au bar du Marais l'*Okawa*. Une fois entrés dans le Marais Gay (rue Vieille du Temple), les deux jeunes hommes se prennent la main, une fois arrivés devant le bar, ils s'embrassent. Leur intimité conjugale est clairement structurée par la distance au quartier gay. L'éloignement de leurs lieux de résidence et les conditions de logement de Grégory limitent fortement les possibilités d'intimité conjugale et notamment sexuelle. Cette situation crée progressivement des tensions dans la relation : Grégory avoue souvent en avoir « *marre de se voir que dans le Marais* » et incite aussi Frédéric à l'inviter plus souvent chez lui. Mais Frédéric ne veut pas « *se griller* » dans sa résidence et s'avère obsédé par cette exigence de discrétion. Le couple adopte plusieurs stratégies pour se construire une possibilité d'intimité sexuelle qui passe étonnamment toujours plus ou moins par le Marais : l'une d'elles consiste, par exemple, à aller, en couple, dans un sauna du Marais pour avoir une sexualité conjugale. Grégory et Frédéric finissent par se séparer au bout de quelques mois, non sans l'influence de plusieurs bénévoles plus avancés dans leur carrière gay incitant Grégory à quitter « *quelqu'un qui ne s'assume pas* ». Lors de notre dernière rencontre, Grégory était célibataire, passait toujours autant de temps dans le Marais et se situait visiblement en phase de « *boulimie sexuelle* » évoquée plus haut.

Que le commencement de cette carrière soit sexuel ou amoureux, il instaure une rupture entre l'avant et l'après en modifiant certaines pratiques et certains référents. L'engagement individuel a des effets et des ressorts très spatiaux dans la mesure où il suppose certains déplacements dans l'espace pour se déployer. S'il repose largement sur la capacité à évoluer entre deux rôles relativement étanches, cette étanchéité s'effrite souvent avec le temps, ouvrant ainsi une deuxième étape, celle de l'*engagement social*.

### 1.3. Un engagement social et spatial.

L'engagement s'approfondit principalement par un processus de « socialisation à la déviance » déjà décrit dans le cas des fumeurs de marijuana (Becker, 1985). Cette socialisation passe par une forme d'immersion dans l'univers déviant, qui correspond précisément aux usages indigènes du terme de « *milieu gay* ». Entrer dans ce milieu passe d'abord par le développement d'une sociabilité dominée par les gays. Le prolongement des apprentissages sociaux et culturels de type gay facilite la sociabilité, elle-même permettant

récioproquement certains apprentissages des « techniques de la déviance homosexuelle » : maîtrise d'un langage, développement du réseau d'interconnaissances, connaissance des lieux gays et de leur personnel, référents culturels, vestimentaires et musicaux, par exemple. L'engagement est *social* au sens où il déborde ici sa propre homosexualité pour rencontrer celle de son entourage, de ses amis et de ses relations sociales. Bon nombre d'enquêtés évoquent ici le rôle d'un ou de plusieurs « passeurs » qui suscitent, provoquent ou suggèrent l'imitation. Vincent a rencontré son compagnon actuel, Tony, à l'âge de 21 ans, puis c'est surtout leur ami Pierre-Jean qui les initie aux lieux gays et qui les amène à une homosexualité plus sociale et plus visible. Il permet aussi d'aller dans des endroits où l'on se sentait « *mal à l'aise* » par le passé et d'apprendre à les « *décrypter* » :

**« *Moi j'étais pas à l'aise dans ces lieux là, et j'étais assez fermé, j'étais un peu coincé je crois, si j'y allais seul, j'étais vite mal à l'aise en fait, et je n'y allais pas beaucoup parce que j'étais avec Tony, on avait pas besoin de ça je pense [...] Mais on avait notre meilleur ami Pierre-Jean qui est mort du sida en 93, c'est essentiellement avec lui qu'on sortait dans les bars et tout ça, après sa mort c'est vrai qu'on avait plus envie de sortir, du coup on s'est plus retrouvés, on s'est plus soudés entre nous je dirais, tous les deux. Pierre-Jean sortait beaucoup, beaucoup à cette époque là, donc on sortait avec lui, on le suivait, il nous emmenait un peu dans le monde on va dire, on faisait la fête ensemble* » (Vincent, 43 ans, designer, en couple cohabitant, locataire, Marais) « *J'ai une perception du Marais qui a changé parce que c'est vrai qu'avec l'âge peut être que je décrypte un peu mieux les endroits et les ambiances* » (Tony, 42 ans, designer, en couple cohabitant, locataire, Marais)**

L'espace joue ici un rôle décisif à travers la fréquentation accrue des lieux gays. Dans bien des cas, il constitue le levier principal de l'intense sociabilité gay, elle-même fortement ancrée dans le temps et dans l'espace : le quartier constitue souvent dans les carrières gays, un lieu mais aussi un moment particulier. Il faut alors insister sur la valorisation intense de la vie sociale et sociable qui caractérise cette phase de l'engagement, y compris chez des individus peu habitués à avoir beaucoup de relations et de connaissances jusqu'ici, comme Emmanuel :

**« *Pour moi, y a eu vraiment, 1994-96, c'était un groupe d'amis qui se voyait tous les soirs, avec un rendez-vous informel au Café Beaubourg à 18h30, et là c'était le rendez-vous des amis, on pouvait se retrouver à 15, aller dîner à 7, aller danser à 5, et ça c'est des gens que j'ai rencontrés dans le quartier, c'est mon groupe d'amis gays, c'est vraiment ça, c'est l'époque où j'avais d'une part des amis comédiens dont pas mal étaient gays, dont certains sont devenus célèbres, et d'autre part mes amis gays, à l'exclusion de tout autre ami d'enfance, du collège, tout ça avait disparu totalement, je n'avais pas d'autres relations en fait [...] On était connus un peu, enfin on en avait l'intention, les piliers du Beaubourg, en gros, d'ailleurs je crois qu'on nous draguait pas beaucoup, c'était comme un cercle d'initiés si on veut, c'est souvent revenu ça parce que les gens nous le disaient et maintenant je croise des gens sur le chat et ils me disent « ouais t'étais au Beaubourg y a quelques années, t'as pas changé » des choses comme ça* » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

Ce réseau social prend des fonctions multiples et variées. Il peut constituer un répertoire d'amants et de partenaires sexuels occasionnels, un réseau d'amitiés nouvelles et de

connaissances dont on imagine qu'on ne les aurait pas connues ailleurs. Il peut aussi procurer des ressources culturelles, des opportunités professionnelles ou immobilières. Cet engagement est alors *social* au sens où l'homosexualité prend un rôle plus structurant dans différentes dimensions de sa vie : sexuelle certes, mais aussi amicale, culturelle, voire professionnelle. Au moment de l'entretien, Damien est plongé dans cette phase de la carrière gay : il fréquente assidûment les lieux gays du Marais, y connaît le personnel et y retrouve ses amis, qui sont quasiment tous gays, il est également féru de culture gay. Il est en recherche d'emploi, mais quelques mois après l'entretien, on le croise comme vendeur au *BHV Homme* du Marais. Damien explique alors avoir trouvé cet emploi par l'intermédiaire d'un barman de son bar gay préféré, le *Carré*, qui semble avoir placé plusieurs amis gays dans différents commerces du quartier, en particulier au *BHV Homme* qui vient alors d'ouvrir. De même, Marc-André décrit a posteriori « *la grande époque* » de son engagement social, un moment où l'homosexualité infiltre et structure sa vie professionnelle, ses pratiques spatiales et ses relations de sociabilité au quotidien :

**« C'était la grande époque, parce qu'on était un gang d'amis aussi, on sortait tous les soirs dans les bars, le soir on travaillait au Unity, mais le soir où on travaillait pas on s'en allait dans le Village aussi, fait qu'on passait la semaine dans les bars (rires), on arrivait à 11h, on partait à 3h30 » (Marc-André, 39 ans, cadre commercial, en couple cohabitant, locataire en cours d'achat, Village)**

Ces moments de sociabilité sont indissociablement des moments de socialisation gay. Avec ces pairs, on apprend une nouvelle vie où la norme n'est plus l'hétérosexualité mais bien l'homosexualité : les amis d'amis sont gays, les lieux du quotidien sont des lieux gays, le célibat est majoritaire, les référents et rythmes quotidiens sont modifiés, on le verra par la suite. Cette phase est souvent décrite sur le mode du besoin, un besoin d'homosexualité autour de soi, un besoin d'homosexualité dans sa vie, un besoin de codes communs, inaccessibles aux néophytes :

**« Quand t'es gay, t'as envie malheureusement ou heureusement, t'as envie d'être avec des gays parce qu'y a certaines choses, certains codes de drague, des choses comme ça qui sont difficiles à comprendre pour certaines personnes (rires) » (Sébastien, 41 ans, chef de projet marketing, couple cohabitant, propriétaire, Marais )**

Dès lors, l'anormal tend progressivement à se normaliser et l'engagement dans la carrière peut amener à la prise de distance accentuée avec la norme sociale hétérosexuelle. Cette prise de distance peut se réaliser de deux manières : un *effacement* ou une *contestation*. Par *effacement*, on entend la diminution progressive de la place des amis non gays dans les sociabilités, la prise de distance souvent provisoire avec la famille et l'effacement des sorties dans des lieux non gays. Le « tout gay » efface, pour un temps, les traces d'un autre monde. C'est le cas du moment où l'on interroge Damien en entretien et c'est aussi le cas de certains bénévoles rencontrés au Centre Gai et Lesbien de Paris, lors de notre observation participante en son sein. Chez ce type d'enquêtés, on vit surtout avec des gays, dans des lieux gays, en se tenant à distance du monde « normal ». Le cas des bénévoles du CGL permet aussi d'illustrer la prise de distance par la *contestation* : leur engagement bénévole dans une telle association constitue un prolongement militant de l'engagement identitaire dans l'homosexualité. En les écoutant et en passant du temps avec eux, nous avons été frappés par certains discours virulents à l'égard de tout ce qui peut être « *hétéro* » ou assimilé, et qui constitue, provisoirement dans leur carrière, un repoussoir que l'on fustige, que l'on évite et que l'on conteste. Cet engagement social et militant peut accompagner la publicisation de son homosexualité, au regard de la famille et des amis. En langage

béckerien, on trouve ici les formes les plus claires d'étiquetage ou de labellisation : les individus deviennent gays parce qu'à présent, ils le sont aux yeux des hétérosexuels, tout en manifestant ouvertement leur différence. Ces formes contestataires restent cependant minoritaires dans l'enquête.

La phase d'engagement social dans l'homosexualité est sans doute la plus explicite dans les récits des enquêtés : il existe quasiment toujours un moment où tout ou presque devient gay dans le quotidien des individus sans, rappelons-le, qu'ils n'habitent nécessairement le quartier (sorties, lieux, amis, habitudes). Cette phase n'arrive pas nécessairement au même moment de la vie des enquêtés et ne dure pas non plus aussi longtemps pour tous, nous reviendrons sur ces écarts (chapitre 10). Si elle est la plus directement orientée vers le Marais et le Village, elle pose progressivement la question des possibilités du prolongement d'un engagement identitaire de ce type : comment continuer ?

#### **1.4. Continuer ou prendre de la distance ?**

La dernière étape observée peut être décrite comme une alternative entre « continuer » ou « prendre de la distance ». L'engagement social et spatial ouvre la voie à deux prolongements distincts et structurés par un « virage » arrivant plus ou moins tardivement, en termes d'âge comme en termes de déroulement de la carrière.

##### **1.4.a. « Ma vie ailleurs » : la prise de distance.**

La *prise de distance* se manifeste généralement par l'entrée dans une phase de lassitude et/ou de rejet à l'égard de l'engagement social et spatial. Les enquêtés évoquent le sentiment d'ennui et l'impression, maintes fois citées, de « tourner en rond », socialement mais aussi spatialement :

**« Quand t'as vu, bon finalement au bout d'un moment tu en reviens, parce que moi j'en avais marre je crois de ruiner mes week-ends dans le Marais, t'as qu'un week-end, tu changes aussi, tu évolues et t'as plus envie de rentrer chez toi dans un sale état tous les soirs » (Sébastien, 41 ans, chef de projet marketing, couple cohabitant, propriétaire, Marais )**

Cette lassitude concerne le quartier mais pas seulement. Frédéric la repère à travers un changement de géographie interne au quartier qui révèle une « révolution personnelle » :

**« Maintenant, j'fréquente beaucoup plus le nord, j'vais plus avoir de plaisir à aller boire un verre au Progrès rue de Bretagne que à l'Open café, rue des Archives et je pense que c'est lié vraiment à un parcours de pédé, c'est moi qui ait changé plus que les lieux. C'est comme cette consommation sexuelle maintenant je me suis beaucoup plus calmé, c'est très différent, j'vais plus courir les backrooms mais vraiment, sincèrement, ça a changé, j pense que j'ai beaucoup moins besoin d'aller dans des endroits pédés en tant que tels et quand j'y vais, c'est pour aller avec des amis, mais c'est ma révolution personnelle » (Frédéric, 39 ans, critique de cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)**

Renaud ressent ainsi une sorte de fatigue d'être gay dans le Marais, qui révèle les effets de l'engagement social dans un tel « milieu » :

**« Tout est tellement catégorisé, je trouve que c'est un quartier dur dans ce sens là, même quand on marche dans la rue, pour quelqu'un comme moi, qui n'a pas confiance en moi ou qui est un peu dans mon monde à moi, je regarde**

**plus trop, mais les regards des autres se posent sur moi des fois, j'trouve ça très agressif et on peut pas faire autrement, c'est un peu dur des fois, et puis faut constamment faire attention à ton look, à comment tu es, y a une sorte de pression sur l'apparence qui est énorme, c'est superficiel ce quartier et je trouve que c'est dur, alors ça va parce que je vis ma vie mais des fois, quand t'es seul c'est un peu dur, et t'as une image des mecs qui devient très négative [...] J'en ai marre de toute cette masse de mecs là, j'suis fatigué, j'fais un rejet de tout ça, j'en ai un peu marre parce que c'est toujours les mêmes têtes, je sais que les gens me connaissent, me reconnaissent, mais j'aime pas ce truc, ça me fait mal en fait » (Renaud, 34 ans, cadre responsable logistique, célibataire, locataire, Marais)**

Plus généralement, l'avancée dans la carrière gay amène à ne plus avoir « besoin des mêmes choses » : les aspirations professionnelles, les désirs matériels et les envies amoureuses prennent le pas sur l'effervescence de la « vie gay » dans laquelle on a été plongé. L'extrait suivant illustre les ressorts multiples de ce changement :

**« K : Tu vois y a pas longtemps j'ai croisé un pote bon on a discuté, on a mangé une glace, c'était sympa, on s'est baladé dans le Marais comme ça bon ça allait mais y a des soirs où je peux pas quoi, je peux pas traverser le Marais... E : Pourquoi tu peux pas ? K : Ben parce que le samedi soir tu peux pas, y a plein de monde, tu peux pas marcher sur le trottoir normalement, non y a des moments où t'as vraiment envie que ce soit plus fluide, de pas te confronter à ça, bon et ça c'est vrai que c'est mon sentiment de plus en plus fort depuis quelques temps, je m'en suis rendu compte, j'ai grandi quand même, et tu évolues, tu t'rends compte que tu perds ton temps, qu'on t'impose des choses, parce que t'es gay tu dois aller là bas, mais merde, moi je suis pas ça, je m'en fous de Mylène Farmer et de cette bière qui sent la pisse (rires) et ça je m'en suis rendu compte on va dire en grandissant en fait. Puis bon après la vie change aussi quand tu bosses, parce qu'après c'est différent, le matin tu bosses, l'après-midi tu bosses, des fois le soir, tu bosses, ta vie change, une fois que tu as ton activité professionnelle, les sorties sont agréables mais c'est plus la même chose, c'est de la détente ou de la découverte, de la nouveauté, tu veux plus de simplicité, de calme... E : Comme si tu en avais un peu marre maintenant ? K : Oui, puis tu as le groupe aussi, parce que le groupe c'est le clan après et après ben si tu as tes amis qui se mettent en couple ben tu fais les choses différemment, après ça peut être des dîners, des vacances, ça peut être des week-ends, c'est différent, bon je peux continuer à faire la fête mais c'est vrai que pour moi la fête est rattachée au Marais et le Marais est rattaché à des endroits et des gens en fait, donc non aujourd'hui, je n'ai pas de poids qui me rattache au Marais, si ce n'est mon habitat. Je ne suis plus là dedans, j'ai ma vie ailleurs » (Karim, 33 ans, assistant de direction dans un magasin, célibataire, locataire, Marais)**

Cette « vie ailleurs » se joue autant sur un registre spatial que social. Elle est souvent liée à la conjugalité. On a l'impression de rencontrer quelqu'un au « bon moment » et cette rencontre change le rapport à son homosexualité et aux manières de la vivre :

**« Derrière le côté détente, tout est axé sur l'apparence en fait, si tu dépasses une certaine limite d'âge, c'est fini, et j'aurai pu devenir comme ça, j'ai rencontré**

***mon ami au bon moment je pense et on s'est rencontré dans un bar parce qu'on était décalé je crois, on a senti qu'on attendait la même chose, que c'était le bon moment » (Jérôme, 37 ans, directeur commercial, couple cohabitant, locataire, Marais)***

Plusieurs cas de stabilisation conjugale se traduisent par une prise de distance tous azimuts avec l'engagement socio-spatial : les sociabilités de bar se réduisent et se recentrent sur des amis proches, la fréquentation des lieux gays diminue et/ou change de signification, les pratiques du quartier gay sont moins intenses, le temps passé chez soi augmente. La vie se passe ainsi doublement « *ailleurs* » : ailleurs au sens où le quartier gay est moins investi, ailleurs au sens où d'autres composantes identitaires prennent le pas sur l'homosexualité. Cependant le rôle de la conjugalité n'est pas toujours aussi mécanique car nos enquêtés ont des pratiques du couple variées et parfois atypiques. Si la mise en couple a tendance à faire baisser la fréquentation du quartier et des lieux gays, elle transforme surtout sa signification :

***« On sort pas forcément moins mais on sort différemment, forcément y a pas la drague, y a moins la drague c'est évident, par exemple y a un copain là, Philippe, qui m'a dit, oui quand on sort tous les trois c'est pas pareil que quand on était que tous les deux, lui, il est célibataire donc il sent une différence parce que nous on est plus spectateur de la sortie je crois, c'est plus convivial pour nous que pour lui qui est plus dans la drague » (David, 38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais) « On sort peut être moins, parce que quand t'es en couple, forcément, tu ne vas pas aller chercher ce que tu as déjà avec toi, c'est sûr que ça change oui, mais moi j'ai de la chance parce que Bertrand aime bien sortir donc on s'est bien trouvé là-dessus. On rentre peut-être plus tôt, on est plus vieux aussi, donc c'est moins la sortie toute la nuit, mais c'est surtout parce qu'y a plus la drague donc du coup tu sors, mais c'est différent, tu sors en couple, avec des amis et c'est beaucoup moins drague forcément » (Stefan, 43 ans, cadre financier de banque, en couple cohabitant, propriétaire, Village)***

De plus, la conjugalité n'est pas nécessairement un obstacle à la fréquentation des lieux de sexe. Ainsi, plusieurs enquêtés en couple semblent bien avoir pris de la distance avec les sociabilités et les sorties du passé, mais peuvent encore les fréquenter, y compris lorsqu'ils sont engagés dans une relation conjugale stable et cohabitante. Dans l'extrait suivant, la relance insistante de l'enquêteur et les rires de Simon montrent une forme de gêne au moment d'aborder implicitement le fonctionnement « ouvert » du couple et les infidélités de chacun :

***« S : Les bars c'est rare, non, les boîtes et les bars pour moi c'était clairement associé à la drague, je n'y allais que pour draguer, avec l'idée que j'allais vraiment trouver l'homme de ma vie à chaque fois, donc ça non, on n'y va plus trop non, enfin on peut y aller comme ça avec des amis, mais c'est pas pareil, et pour les saunas, non, ça n'a pas vraiment diminué les saunas, j'y suis toujours allé comme ça, pas beaucoup, mais non j'y suis toujours allé... E : Même depuis que tu es en couple, tu y vas autant qu'avant ? S : Oui, absolument... enfin non (rires). Enfin disons qu'au début avec Bertrand, j'y allais moins parce que c'était l'amour à fond évidemment, bon puis après le temps passe, donc disons qu'on fonctionne chacun de son côté-là-dessus, chacun vit ses fantasmes pour lui, et depuis quelques années je dirai, j'y retourne souvent oui, mais c'est plus du***



***fantasme à assouvir tu vois. C'est marrant d'ailleurs car je sais très bien y aller mais les noms après je ne les retiens pas, je sais que Bertrand va à l'Impact, il aime bien lui, mais moi c'est plutôt le sauna, le Sun City un peu par exemple » (Simon, 48 ans, psychiatre hospitalier, en couple cohabitant, propriétaire d'un appartement familial, Marais)***

La distinction établie par Simon entre « *homme de ma vie* » et « *fantasme* » n'est pas anecdotique : elle permet de penser la prise de distance, une fois trouvé l'« *homme de sa vie* », tout en laissant possibles une pratique et un rapport aux lieux structurés par des « *fantasmes* ». Hormis le cas des pratiques sexuelles, la prise de distance se traduit de différentes manières. D'abord, l'effervescence de la sociabilité gay tend à se réduire : les relations sont plus sélectives tandis que les réseaux de connaissances associés au quartier s'effritent. Pour Jérôme, la sociabilité gay du Marais apparaît alors obsolète et illusoire :

***« On y allait tous pour les mêmes choses je veux dire et c'est terrible parce que c'est des endroits de solitude, t'as pas de vie couple, au bout d'un moment t'as plus de vie stable, t'as l'illusion d'avoir une vie affective, avec des amis, c'est illusoire en fait parce que moi dès que je me suis mis en couple, j'ai vu les gens que je n'intéressais plus, et en fait dès que j'ai commencé à plus trop sortir... C'est comme quand t'arrête de boire, t'as plus les mêmes amis que quand tu bois et j'vois le tri, alors qu'avant le milieu c'était en fait comme la maison, comme une famille, c'était des endroits où j'étais sûr de pas passer une soirée seul[...] Non, en fait, les gens je les revois pas, je veux dire c'était pas des amis proches, c'était des connaissances on va dire, des copains de sortie, des gens que je voyais beaucoup dans les bars en fait, dans le quartier mais bon, voilà une fois que j'ai arrêté de sortir, c'est pas que je voulais plus les voir mais bon, t'as plus...ben t'as plus d'occasions en fait, c'est tout » (Jérôme, 37 ans, directeur commercial, couple cohabitant, locataire, Marais)***

Par substitution, d'autres relations sociales, plus variées, se consolident. Si la prédominance gay se maintient, l'emploi du temps et les pratiques de sociabilité incluent à présent d'autres relations, professionnelles, amicales et aussi familiales. Des relations « *hétéros* » peuvent se révéler finalement plus importantes à ce moment là que d'anciens « *copains pédés* » :

***« Pendant un moment, j'ai eu ce besoin d'avoir des amis pédés, dans mon affirmation personnelle, mais c'est moins le cas, tu vois Manu et Sarah sont hétéros, et je les vois beaucoup, c'est ce genre de personnes que je cherche aujourd'hui, on a des affinités autres qu'être pédé...C'est un exemple précis puisque tu la connais, Sarah, je me sens vachement d'affinités avec elle, de goûts, d'humour, d'esprit et le fait qu'elle soit hétéro est secondaire. C'est une vraie amie pour moi, tu vois, et c'est différent de tous les pédés que j'ai pu connaître en sortant » (Frédéric, 39 ans, critique de cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)***

Pour Mathieu, la stabilisation conjugale se déroule à distance des parents, dans le Village puis sur le Plateau Mont-Royal. Après des tensions familiales dues notamment à l'homosexualité de Mathieu et une « *vie gay un peu loin d'eux* », Mathieu renoue avec ses parents. Depuis l'entretien, Mathieu et Alex se sont d'ailleurs mariés à Montréal en leur présence :

**« Nos relations se sont apaisées mais c'est des deux côtés en fait, c'est eux mais c'est moi aussi, une fois que t'as fait tes expériences et que tu t'es posé, j pense que c'est plus facile de gérer ça, d'assumer avec tes parents, tu vois je leur en veux pas, c'était forcé que je vive ça un peu loin. Après, tu reviens vers eux aussi, tu te rends compte que c'est quand même important [...] Ils connaissent Alex ouais, ça se passe très bien, on y est allé à Noël, c'était un peu le premier Noël en famille, et y a eu aucun problème parce qu'Alex est hyper gentil et du coup, mes parents vont venir nous voir cet été, ce qui est une grande première mais ça va être sympa » (Mathieu, 28 ans, doctorant et assistant de recherche en sciences politiques, en couple cohabitant, locataire, Village, puis Plateau-Mont Royal)**

La prise de distance se traduit aussi par un positionnement identitaire nouveau où l'homosexualité semble moins investie. Le quartier gay ne paraît plus aussi nécessaire que par le passé, ce passé étant historique mais aussi biographique :

**« Maintenant je dirai que le Village c'est plus aussi nécessaire que par le passé, parce que les choses ont changé, enfin c'est bien que ça existe pour les jeunes. Quand tu es jeune et que tu es en découverte, c'est bien que ça existe pour ces gens là [...] Moi j'peux tenir ma main à mon chum partout presque maintenant, à Montréal ça me gêne pas, je vois pas trop de problèmes dans mon cas avec ça, alors c'est sûr que moi je n'ai peut être pas autant besoin du Village que eux, enfin c'est aussi que je m'assume plus aussi, quand tu avances dans ta vie, tu t'assumes plus » (Marc-André, 39 ans, cadre commercial, en couple cohabitant, locataire en cours d'achat, Village)**

Plusieurs entretiens montrent que l'on se sent alors « moins gay » :

**« Maintenant je crois que je m'en fous, même pas je me dis un jour je suis gay, je m'en fous en fait, j'ai plus le sentiment d'aller dans un endroit gay parce que c'est un endroit gay, j'vais dans ces endroits là parce que c'est ma vie, c'est comme ça, c'est mon monde mais c'est pas autre chose, quand j'étais plus jeune, c'était plus « Ah là là, y a des garçons, c'est gay et tout ça, c'est fabuleux », je m'en souviens quand j'avais 20 ans, c'était un peu comme ça, l'enjeu c'était de retrouver des gens comme moi, et puis de rencontrer potentiellement quelqu'un bien sûr oui » (Renaud, 34 ans, cadre responsable logistique, célibataire, locataire, Marais)**

Ce processus peut d'ailleurs être présenté comme une sorte de décision volontaire prise par crainte des projections dans l'avenir, comme chez Rémy :

**« J'ai pris conscience que des gens vivaient quasiment uniquement dans le milieu gay et je crois que j'ai décidé de ne pas y vivre, de ne pas vouloir me faire par ça, vraiment ça, ça a été déterminant dans l'évolution de ma vie. Non pas que j'en ai pas eu envie, mais je ne veux pas me retrouver dans vingt ans avec des gays autour de moi, je ne veux pas cette vie là » ( Rémy, 40 ans, professeur d'arts plastiques et doctorant en Histoire de l'art, couple cohabitant, locataires, Marais)**

Les manières de se présenter à l'enquêteur disent aussi la prise de distance et la volonté de la mettre en avant. Dans le Village, comme dans le Marais, on observe, chez ceux qui semblent le plus « désengagés », un souci de ne pas être réduit à leur homosexualité ou à leur attache au quartier. On le constate fréquemment en entretien et en amont, lors des

prises de contact téléphonique, chez des enquêtés qui pensent ne pas être « dans le profil » ou « représentatif » des gays du quartier :

**« Je sais pas si ce que je dis là, ça te sert beaucoup, mais faut dire que je suis pas vraiment un exemple, je suis pas la bonne personne je pense à interroger dans le Village [...] Mais quand je dis que j'aime pas Mado là, bon, tout le monde a le droit d'aimer là, j'pense pas que je suis le portait robot des gays, je suis pas vraiment le bon exemple pour toi » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village) « C'est surtout que moi je sors très peu finalement, fin j'veux dire dans des interviews tu dois avoir des mecs qui sortent plus, si tu as des jeunes, et oui, moi j'suis plus très jeune (rires). Je suis peu représentatif je pense parce que mon parcours est quand même un peu...un peu bizarre et je colle pas vraiment au profil que tu cherches je pense » ( Rémy, 40 ans, professeur d'arts plastiques et doctorant en Histoire de l'art, couple cohabitant, locataires, Marais)**

Une bonne partie des carrières gays se « termine » par cette prise de distance avec les engagements du passé : elle se traduit largement par une prise de distance avec les lieux et le quartier gays, y compris chez « nos » gays, qui habitent encore, pour la plupart, le Village ou le Marais. Le fait de rester habiter dans ce quartier peut poser question : selon nous, il montre qu'en réalité, habiter le Marais et être gay ne signifie pas nécessairement y vivre son homosexualité de manière identitaire ou communautaire. Mais la séquence d'engagement social et spatial n'amène pas nécessairement à la prise de distance, bien au contraire.

#### **1.4.b. Continuer : faire communauté ?**

Chez plusieurs enquêtés, la carrière gay peut aussi se prolonger de manière plus continue à travers une phase d'*approfondissement* caractérisée par le maintien d'une forte sociabilité gay, les attaches nostalgiques et pratiques à certains lieux, certains groupes et certaines valeurs gays du passé, l'idée d'appartenance à une communauté et des modes de vie où l'homosexualité est structurante. Cette phase de « continuation » est paradoxale car la continuité des modes de vie masque des ruptures dans les représentations individuelles et le vécu subjectif des individus. On retrouve en effet, ici aussi, des formes de lassitude mais surtout des discours sur le vieillissement, le temps qui passe, pour soi et pour les autres. Une nostalgie infiltre les récits faisant état de changements concernant les homosexuels en général mais aussi les lieux gays, les interactions et les comportements que l'on peut y observer. Chez les plus âgés, âge et génération se conjuguent dans le sentiment d'être dépassé par une liberté accrue, nouvelle mais aussi « incroyable » :

**« On avait beaucoup moins de liberté c'est évident, mais le fait que ce soit moins libre c'était plus excitant aussi, le côté interdit, marginal tandis que maintenant bon tout est ouvert, les habitudes ont beaucoup changé. Pour nous qui avons connu ça, ça paraît des fois incroyable ! [...] Dans le temps, je pense qu'on pouvait plus parler, on pouvait discuter, là c'est impossible » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Le sentiment d'être dépassé concerne aussi le nouveau brouillage des lignes entre « homos » et « hétéros » :

**« C'était beaucoup plus raffiné aussi, c'était très raffiné, les gens se soignaient pour sortir, c'était très élégant, c'était presque plus sexy que maintenant. On dirait que ça a dégringolé un peu ça aussi, bon c'était peut être plus féminin**

***aussi, y avait plus de folles je crois, mais c'est aussi que maintenant finalement, quand je passe rue des Archives, y a de tout, y a des hétéros, des homos, on sait plus très bien qui est quoi au final, c'est comme quand on voit des flics à la Gay Pride, bon ça paraît incroyable parce que pour nous, les flics, on les voyait dans les descentes de police hein (rires)» (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais)***

Ces discours oscillent entre étonnement et critique. Dans ce type de parcours, l'homosexualité reste souvent « séparée » du monde social « normal » notamment parce que les expériences de début de carrières ont été marquées par une hostilité environnante (service militaire, famille, entreprise et milieu professionnel). Le prolongement des engagements homosexuels accentuent souvent des représentations presque « séparatistes » qui se traduisent, par exemple, par des cloisonnements entre hétérosexuels et homosexuels<sup>77</sup>. Les enquêtés rappellent alors leur condition minoritaire et leur désintérêt pour les sociabilités avec les hétérosexuels :

***« Il faut quand même se rappeler que l'on a souffert, on est une minorité et ça, ça dérange quand même la société. On parle de libération, on voit les jeunes qui se roulent des pelles dans la rue mais ça n'efface pas les difficultés des gays et ça n'empêche pas les regards, les discours homophobes, tous les jours hein ! » (Martin, 48 ans, gérant du Tango, célibataire, propriétaire, Marais) « Un straight ne sera jamais gay, et un gay, ce sera jamais un straight ! Tu peux pas changer ça, tu peux pas y faire beaucoup, c'est comme ça, et puis c'est normal de se ramasser avec des gens qui ont des points communs, c'est logique » (Jean-Paul, 57 ans, employé en pré-retraite, célibataire, locataire, Village) « J'étais chez Air France, mais au travail c'était compliqué parce que c'était très macho comme environnement hein, alors moi forcément les histoires d'hétéros, moi je ne disais rien de ma vie et je n'avais rien à dire à ces gens. Je veux dire quand les gens parlent de leur famille, de leurs enfants, qu'est-ce que vous voulez qu'un homo dise de ça ? Ben il n'a rien à dire et il se tait ! » (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais)***

Les sociabilités effectives enregistrent l'effet de ces postures : si elles ont tendance à se réduire en nombre par rapport à la séquence précédente, leur caractère homosexuel masculin devient systématique et l'on peut fréquenter alors un groupe de « piliers » ou d'amis gays que l'on connaît depuis longtemps, notamment par le biais du Village ou du Marais. Chez plusieurs enquêtés, on constate l'existence d'une petite communauté gay ancrée au quartier et partageant des souvenirs et des expériences en commun :

***« Les bars, oui, les restaurants gays aussi toujours, je trouve que c'est très convivial parce qu'après à force, les patrons et les serveurs, on se connaît, on se fait la bise, c'est cet esprit de convivialité, c'est un peu ça les restaurants gays, on discute plus facilement avec son voisin de table, c'est plus facile, et c'est plus facile aussi qu'avant je pense [...] Dans un restaurant normal, vous savez pas sur qui vous allez tomber donc on fait attention, mais au Gai Moulin, c'est plus détendu, on se retrouve entre garçons, j'y vais avec mes vieux amis, on se fait la bise avec le patron et du coup le client se sent reconnu. Quand on a son petit cercle d'amis gays, on a beaucoup de complicité, on a vécu des choses***

<sup>77</sup> Et une hostilité envers les femmes pour certains, comme Michel (chapitre 7).

**ensemble, donc c'est convivial» (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais)**

Ces enquêtés restent donc très engagés dans l'homosexualité. Ils ont vécu seuls la plus grande partie de leur vie et sont, très souvent, célibataires au moment de l'entretien. Plusieurs d'entre eux semblent bien constituer un groupe résiduel, ayant perdu une bonne partie de ses membres « désengagés ». Gérard décrit ainsi le groupe de ses « *compagnons de route* » :

**« Ben ce sont d'anciens amants qui sont devenus des amis, c'est quand même souvent comme ça chez les homos, donc oui beaucoup d'anciens amants qui sont devenus des amis, des compagnons de route en quelque sorte » (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais) « C'est comme le vieux de 77 ans là, je t'ai dit, on se connaît depuis presque 40 ans maintenant, on est comme une sorte d'ancêtres du Village ou des fossiles (rires) ! C'est pas un ami là, mais c'est des gens comme moi, on est un peu ici comme des forces du quartier, on est des vieux gays, on a pas de chum mais on s'entraide, on se salue, on se dit « va-t-en tu pas prendre un café ? », on jase un peu, on a du cul aussi (rires), fait que c'est ça que ça veut dire communauté pour moi » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Ces parcours témoignent certes d'effets générationnels mais pas seulement. Ils constituent aussi des moments de prolongement des identifications et des modes de vie gays de type communautaire. L'homosexualité continue à structurer bon nombre de pratiques et orienter le regard que l'on porte sur le quartier gay, où l'on ne voit pas de « *bars hétéros* » :

**« Quand je vais au restaurant, forcément, je choisis une ambiance gay, c'est normal, même si y a des endroits qui sont pas vraiment gays du fait des patrons qui sont pas gays, mais qui vont vendre gay parce que les gays demandent ça [...] Mais dans le quartier il n'y a que des bars gays non ? Je ne vois pas beaucoup de bars hétéros moi, je regarde....mais non, il y en a peu, et puis si on va dans un bar, c'est un bar gay, oui bien sûr » (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais)**

Plus généralement, la séquence d'*approfondissement* est un prolongement et une pérennisation de l'engagement socio-spatial. Les sociabilités et les représentations sont fortement structurées par l'homosexualité, le célibat apparaît comme le fil conducteur de la carrière gay. Mais ce qui distingue cette phase de celle de l'engagement est précisément « le temps qui passe », l'impression que l'on a changé de statut dans un milieu tout en restant présent dans ce milieu. Ce changement de statut est rarement valorisant pour les individus qui se considèrent comme « *vieux* », attribut peu valorisant dans le milieu :

**« Les jeunes n'aiment pas les vieux, c'est toujours comme ça, ça a toujours été comme ça, moi quand j'étais jeune j'aimais pas les vieux non plus, c'est normal » (Michel, 60 ans, employé, couple non cohabitant, locataire, Village) « Qu'est-ce que je vais aller à Unity ? C'est que des jeunes, des drogués, des excités, je n'ai rien à faire là bas, c'est plus pour moi » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Dès lors, en tant qu'initié ou que « *pilier* » de longue date, peut-on endosser le rôle d'initiateur ou de passeur pour des individus en début de carrière ? Les enquêtés semblent partagés à ce sujet. Certains évoquent cette forme d'encadrement, par les initiés, des jeunes recrues telle qu'ils l'ont vécue :

**« Quand tu rentrais dans le milieu t'étais épaulé, t'étais drivé, y avait un vieux à chaque fois, qui te montrait les trucs quoi, maintenant c'est un peu démerde toi, y a plus de codes, y a plus de culture. Nous c'était une culture, une culture littéraire aussi, là y a pas de culture, c'est individualiste, c'est chacun pour sa gueule » (Sébastien, 41 ans, chef de projet marketing, couple cohabitant, propriétaire, Marais )**

Pourtant, nos enquêtés les plus engagés et en dernière phase de carrière ne semblent pas en mesure de jouer ce rôle et se sentent plutôt dépassés qu'investis d'un rôle spécifique dans les logiques d'entrée dans le milieu.

« Continuer » correspond ainsi au prolongement des engagements sociaux et spatiaux dans l'homosexualité mais le maintien des modes de vie et des engagements pratiques n'empêche pas une réflexivité plus ou moins intense, non pas tellement sur ce qui change en soi, mais sur ce qui change par rapport au milieu. Les dimensions spatiales de ce prolongement renvoient largement à l'analyse des trajectoires résidentielles : on trouve ici bon nombre de « réfugiés » que l'on avait découvert précédemment (chapitre 7). Dans leur cas, la présence résidentielle dans le quartier s'inscrit largement dans ce fort engagement identitaire dans l'homosexualité. Par ailleurs, c'est sans doute dans cette étape que l'on s'identifie le plus explicitement à une « communauté gay », dans une forme proche de la « communauté émotionnelle » décrite par Max Weber dans le cinquième chapitre (Weber, 1995 [1921]). Le partage d'expériences construisant une mémoire collective et créant des identifications communes constituerait le terreau émotionnel et affectif de cette communauté informelle. Par exemple, les nombreux récits évoquant les ravages du sida dans l'entourage amical que l'on s'est construit par le quartier en sont un exemple :

**« En 1990-91, c'était comme un cimetière à ciel ouvert dans les bars, c'était atroce, tu voyais pas quelqu'un pendant deux semaines, bon ben tu savais ce que c'était, c'est une époque où on se voyait au Père Lachaise, le samedi matin, tous les samedis, entre nous pour enterrer un copain. C'est très douloureux comme expérience parce qu'on est quelques uns à y avoir échapper et on sait bien qu'on est miraculé, je crois que ça a créé un lien, bon un lien morbide, mais un lien entre nous, toute une génération de miraculés » (Martin, 48 ans, gérant du Tango, célibataire, propriétaire, Marais) « Là on déborde le sujet, je ne veux pas m'étendre sur le sujet parce que mes amis, ça devient trop personnel quand même, je n'ai pas envie de m'étendre...les années 80, j'ai beaucoup souffert, vous n'avez pas connu ça, vous êtes jeunes vous, on a perdu beaucoup d'amis pour les raisons que vous savez, avec le sida hein, donc on va passer là dessus » (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais) « J'ai été accompagnant pour les séropositifs en fin de vie dans les années 1990, c'était un moment très fort pour moi parce que je les accompagnais dans leur martyr, c'était beau de les voir mourir parce qu'ils en avaient fini avec ce martyr, mais c'était si dur pour certains, ils étaient seuls à l'hôpital, pas de famille, pas de frères ou de sœurs, pas d'amis, rien, alors quand on voit ça, on est bouleversé forcément et on peut pas attendre, on doit agir [...] C'est une époque très triste, ça m'a beaucoup marqué dans la suite de ma vie » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Tous les parcours gays se laissent évidemment difficilement réduire à l'enchaînement linéaire des séquences identifiées et définies dans cette section. Néanmoins, elles

permettent de *construire* un modèle d'analyse des parcours d'homosexuels qui rend compte des variations biographiques des manières d'être homosexuel. Cette carrière gay comporte des composantes spatiales permettant de comprendre pourquoi et comment l'espace intervient dans la construction des identités gays. Au cœur de cet espace, comme au cœur des identités gays, on trouve le quartier gay et les lieux gays de ce quartier qui participent à une socialisation plus ou moins durable et intense. Ces lieux et moments de socialisation doivent être explorés plus finement pour comprendre ce qui se joue et s'incorpore précisément ici.

## 2. Les lieux gays et le quartier : instances d'une socialisation spécifique ?

---

En cours de carrière, le quartier gay joue un rôle structurant dans la manière dont les individus vivent, pratiquent et se représentent leur homosexualité mais aussi l'homosexualité en général et ce rôle déborde largement le moment précis de la présence résidentielle dans le quartier. C'est une forte spécificité de nos terrains et de nos populations : nos enquêtés ont tous habité à un moment de leur vie le Marais ou le Village mais leur rapport au quartier s'inscrit dans un horizon plus large, celui de leur carrière gay. Plus encore, ce sont surtout les lieux gays du Marais et du Village qui laissent apparaître les traces d'un mode de socialisation singulier auquel sont confrontés les enquêtés. Cette confrontation, racontée en entretien et observée *in situ* pendant l'enquête, met à jour des normes et des habitudes valorisées et valorisantes qui dessinent un mode de socialisation singulier, souvent étendu au quartier selon les enquêtés. Il s'agit alors de décrire les « principes » de cette socialisation (Darmon, 2006), c'est-à-dire, les manières dominantes d'agir, de penser et de sentir dans ces lieux. On décrira ensuite la « force de rappel » exercée par le quartier au-delà des moments d'engagement social et spatial dans la carrière. Trois types de rappel peuvent être évoqués : l'auto-définition de soi comme gay en relation au quartier, la conjugalité confrontée aux rencontres par le quartier et l'expérience résidentielle en tant que telle.

### 2.1. Qu'est-ce qui s'incorpore dans les lieux gays ?

On peut ainsi décrire les traits saillants d'un mode de socialisation gay produit dans et par les lieux gays. Il repose sur des normes sociales spécifiques qui régissent l'insertion dans un monde et qui renvoient à trois registres principaux: le corps, le temps et la sociabilité. S'il est toujours difficile d'observer une socialisation ou des incorporations au moment même où elles se déroulent, les récits rétrospectifs des phases d'engagement social permettent de saisir ces processus. Les injonctions ainsi repérées peuvent se traduire concrètement dans les pratiques et les représentations individuelles.

#### 2.1. a. Le corps.

De manière relativement inattendue, les entretiens font apparaître, derrière des lieux et des pratiques, « le corps comme l'objet, l'enjeu et le produit de la socialisation » (Détrez, 2002). Lorsque l'on demande aux enquêtés de décrire un bar du Village ou une boutique du Marais, ils évoquent un lieu fait pour telles ou telles personnes, un bar « *pour les mecs comme moi* », ou un bar « *pas pour les mecs de mon style* ». L'association entre des lieux et des publics renvoie à des « styles », qui sont d'abord des allures physiques, ce que confirment plusieurs séquences d'observation dans le Village et le Marais. Ce registre corporel mobilise souvent des figures indigènes, les « *folles* » ou les « *clones* » par exemple.

**« A l'Open, c'est bon les folles et les modasses, c'est des gamins qui vont dans ces bars, des clones. Le Cox c'est tous en jean 501, crâne rasé avec la bière » (Karim, 32 ans, vendeur, magasin de meubles, célibataire, locataire, Marais)**

Le corps même de l'enquêteur est mobilisé, sa tenue vestimentaire permettant de lui faire comprendre « par corps » ce que l'on décrit:

**« T : Le « Duplex » c'est celui où la population ressemble le plus à nos amis, à notre entourage. La population est très différente des autres bars, c'est sûr, mais tu retrouves quand même des gens qui peuvent aller dans d'autres bars, mais comment dire ? Quand ils sont ensemble les gens du Duplex se ressemblent beaucoup entre eux, par exemple toi, t'as un pull, c'est un pull qu'on peut retrouver facilement au Duplex (rires), qu'on trouvera plus difficilement au Cox ! Mais toi, tu pourrais quand même aller au Cox, je veux dire tu fais quand même mec, donc au Cox, ça passera sans problème ! [...] Tu serais plus le genre à aller au Duplex assez souvent, c'est ce que je me dis là, en te voyant E: À cause de ce fameux pull donc ? (rires) V: C'est vrai que ce pull, c'est comme ça que les gens vont au Duplex » (Tony et Vincent, 42 et 43 ans, designers, couple cohabitant, locataires, rue de Sévigné (logement), rue Charlot (atelier-bureaux), Marais)**

Le matériau empirique fait ainsi émerger des corps valorisés et dévalorisés dans et par ces lieux : il rend compte de normes, de critères de jugement dessinant un « corps idéal » et ayant un effet potentiel sur les corps eux-mêmes. Le premier aspect de ces normes est le primat accordé à la jeunesse d'un corps ne laissant pas apparaître les traces du temps. L'avancée en âge dévalorise : elle est évoquée par des enquêtés trentenaires se considérant déjà « vieux » et par d'autres, plus jeunes, qui dévalorisent, en retour, les « vieux ». La plupart du temps, la vieillesse handicapée dans le jeu de la séduction, elle peut être suspecte, voire « malsaine ». Dans le cas de Philippe, l'avancée en âge apparaît comme un inconvénient qui renforce encore la distance au quartier gay qu'il a prise en cours de carrière et par son déménagement du quartier il y a déjà plus de 15 ans :

**« Dans les bars pédés de base ou l'image des boîtes, j'ai l'impression qu'on va te dévisager, te soupeser, qu'est-ce qu'il fait celui là ? C'est qui ce vieux ? Je veux dire que bon moi si je vais au Raidd, on va se dire mais il est vieux lui, et c'est vrai, à côté de petits minets de 18 ans, bon, ben je suis pas à ma place, j'ai plus 18 ans donc je suis pas intéressant pour eux et puis....ben j'ai vieilli quoi ! Donc là je me sens mal à l'aise direct » (Philippe, 50 ans, consultant financier, couple non cohabitant, propriétaire, Marais, puis 20ème arrondissement)**

En retour, l'évaluation des « vieux » comme des « gros » est sans appel :

**« Ben je sais pas, c'est des vieux libidineux là, des mecs de 50 ans qui te regardent avec un truc malsain, là, non j'aime pas, c'est trop de vieux pédés qui cherchent de la chair fraîche » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais) « Tu te retrouves avec des populations qui ne maîtrisent pas les codes, la démocratisation c'est ça en fait, c'est un peu des gros, des moches, des vieux, donc tant mieux pour eux, mais moi j'irai pas baiser avec eux alors que c'est quand même la fonction du lieu, et du coup bon faut bien dire que baiser avec des vieux comme ça, ça fait bander personne » (David,**



**38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais)**

Ce primat de la jeunesse est lié à la fonction de drague ou sexuelle attribuée à la plupart des lieux gays. Support du désir et outil de la sexualité, le corps y est évalué en fonction de ses potentialités sexuelles. Les lieux gays apparaissent alors comme le théâtre social d'une « chasse », dont le lexique est souvent mobilisé par les enquêtés. Les « familiarités » et l'organisation de « soirées facteur »<sup>78</sup> traduisent cette sexualisation du corps, objet de désir :

**« J'ai du mal au bout d'un moment avec cet endroit, parce que j'aime pas trop les familiarités des pédés, les mains au paquet, les trucs où ça se chauffent, là, ou ça se renifle comme des chiens, moi c'est pas mon truc, cette façon de se toucher, j'aime pas qu'on me tripote comme ça, c'est pour ça que j'aime pas ces endroits » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)**

De même, les attributs sexuels masculins sont soumis à une évaluation dont les critères sont parfois incorporés par les enquêtés, au point d'influencer leurs pratiques :

**« Je viens d'une famille de naturistes donc je n'ai aucun problème avec la nudité, mais quand je suis à poil si tu veux, ce que j'ai à montrer n'est pas très impressionnant, en l'absence de toute excitation, c'est pour ça qu'aller à l'Impact comme ça, je m'y vois pas, ça me bloque un peu » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

Dans les lieux gays, le corps doit aussi se rapprocher autant que possible des signes sociaux dominants du corps mince, dynamique et en « forme » : les muscles ou la minceur sont valorisés, à l'inverse bien souvent du surpoids<sup>79</sup>. Soutenue par les discours des enquêtés, cette norme l'est aussi par les différentes images du corps présentes dans ces lieux : photos, vidéos diffusées sur des écrans et flyers disponibles dans certains bars. Qu'il soit musclé ou fin, c'est toujours d'un corps maîtrisé et entretenu dont il s'agit, cette discipline corporelle et sociale rappelant d'autres injonctions adressées au corps, notamment au corps féminin (Détrez, 2002 ; Darmon, 2003). L'anecdote de la taille des fauteuils dans un café mixte du Marais, mais très fréquenté par les gays, montre comment ces injonctions peuvent provoquer le malaise de ceux dont le corps ne « rentre pas dans le moule » :

**« T : Le café Beaubourg, en fait moi je l'aime bien. Y a une sorte de répulsion aussi, parce que c'est un endroit très bourgeois, très guindé, mais moi, quand j'étais plus gros je pouvais pas rentrer sur certains fauteuils et là tu te dis mais il était encore plus gros que maintenant ? (rires) E : Non c'est pas ça, je réfléchissais à la taille des fauteuils surtout ! T : Ils sont assez étroits en fait et c'est très désagréable, je veux dire, si tu fais pas 30 kilos, ça devient pénible au bout d'une heure. Mais je te dis ça sérieusement parce que souvent c'est la raison pour laquelle je voulais pas y aller, si on me proposait. Et ça veut dire de choses ! C'est un endroit conçu par un designer et moi je me rendais compte que je rentrais pas dans les fauteuils que le designer avait conçu, j'étais trop gros et ça va bien avec l'importance de la représentation sociale dans cet endroit,**

<sup>78</sup> Certains établissements organisent des soirées « facteur » ou « messagerie ». Chaque participant porte une étiquette numérotée, le numéro correspond à un casier ou un crochet sur un tableau, où arrivent des messages venant d'un autre participant : la drague est alors institutionnalisée par un système de messages.

<sup>79</sup> On nuancera ce résultat par la suite (chapitre 10).

***c'est le cas partout mais là c'est plus important » (Tony, 42 ans, designer, couple cohabitant, locataire, Marais)***

Ce corps valorisé est aussi « équipé » : s'y ajoutent des techniques et des accessoires de transformation du corps tels les vêtements, les tatouages, les piercings ou le bronzage dont le rôle est renforcé par les nombreux salons de bronzage ouverts dans le Marais ou le Village.

Ces normes n'ont de poids que parce que le regard joue un rôle décisif dans les lieux gays. Les descriptions sur le registre de la chasse, du spectacle ou du défilé de mode mettent au centre le regard sur les corps. Les lieux gays s'apparentent à des scènes sociales sur lesquelles l'apparence et le jugement sur cette apparence structurent les comportements :

***« Elle te bouffe tout cru Sainte-Catherine, elle te renvoie à tes fragilités, à tes limites, à ce que les gens ressentent, à ce que tu dégages, à ce que tu veux bien laisser voir aux autres, parce que TOUT le monde se regarde, y a de l'anonymat et en même temps y a un lien les uns aux autres qui est un lien d'appât, de proie, on peut pas y échapper, c'est très spécial. C'est anonyme mais pas totalement, c'est une rue qui attire des milliers de personnes qui sont pas tous gays, mais les gays s'y retrouvent et ça continue, malgré tout, ça continue, toujours, et tout le temps, ce zyeutage, ce jugement » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)***

Les récits évoquent souvent ces implicites corporels sur un mode négatif : les normes sociales ne se manifestent jamais autant que lorsqu'on s'en écarte ou cherche à s'en défaire (Durkheim, 1988 [1895]). Les malaises et les décalages corporels ressentis le rappellent. Ce malaise peut prendre des formes spectaculaires dans les lieux de sexe (saunas, backrooms). Dans le cas d'Emmanuel, les normes de la performance sexuelle ou des attributs de la virilité peuvent susciter des complexes sur son propre corps : la prétendue taille réduite de son sexe l'amène à ne pas fréquenter les lieux de sexe du quartier même s'il « pense que ça [lui] plairait ». Chez Boris, c'est le corps lui-même qui peut réagir violemment :

***« Un endroit comme ça, ça me fait pas du bien tu vois, j'ai vomi les trois fois. Bon j'étais bourré mais pas seulement je crois, c'est aussi pour les choses que j'y ai vues, l'espèce de misère, les épaves qui sont là et puis l'absence d'hygiène aussi, c'est sale, c'est pas le pire, mais c'est quand même déjà dégueulasse, moi je peux pas, ça pue la merde, c'est dégueulasse je veux dire ! Non, moi je peux pas, ça me traumatise, je suis peut être pas à l'aise avec mon corps mais je peux pas faire ça moi » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)***

Les normes corporelles décrites ont bien des effets concrets sur les individus : plusieurs entretiens montrent qu'elles infiltrent la vie de nos enquêtés et que les lieux *socialisent* par le corps. Ces injonctions corporelles apparaissent ponctuellement par des « changements de peau », mais aussi plus durablement comme un jeu de références avec lequel on apprend à composer. Âgé de 36 ans, Jérôme a beaucoup fréquenté les bars gays du Marais lorsqu'il était plus jeune. Il explique, en entretien, comment en changeant de vêtements, il changeait alors de lieu mais aussi d'identité sociale. Ce changement de peau est autant un changement de « face » qu'une incorporation des codes vestimentaires en vigueur du bar qu'il fréquentait :

**« C'était toujours pareil, j'rentrais du boulot bien clean tu vois, le costard, looké bien hétéro, j'passais chez moi en coup d'vent, j'enlevais ma cravate, j'enfilais un jean, je choisisais le plus serré (rires) et j'rejoignais les copains au bar, j'retrouvais un autre monde, un autre euh...en fait je passais sans problème d'un truc à un autre, et le lendemain je redevais le mec en costard au bureau, ni vu, ni connu » (Jérôme, 37 ans, directeur commercial, couple cohabitant, locataire, Marais)**

A une autre échelle, le cas de Claude et Sylvain, couple gay québécois, illustre des relations complexes entre lieux gays, corps et couple. Interrogé quelques années après sa séparation d'avec Sylvain, puis le suicide de celui-ci, Claude raconte l'histoire de son couple sur une dizaine d'années, histoire complexe et localisée dans différents lieux du quartier gay de Montréal<sup>80</sup>. Les lieux gays du quartier et la rue Sainte-Catherine y apparaissent comme un baromètre de la relation conjugale : les périodes difficiles sont associées à un poids contraignant du quartier et des images de l'homosexualité qu'il véhicule, les périodes les plus sereines sont vécues comme des moments où le quartier est moins présent dans la vie du couple, où il y sort moins, voire en déménagement pendant quelques mois avant d'y revenir. Claude décrit ses difficultés avec Sylvain en évoquant les changements physiques de celui-ci. Le corps de Sylvain change au rythme de son rapport au quartier gay, rapport au quartier évoluant lui-même au rythme de l'histoire conjugale. Les crises de couple se traduisent par des transformations physiques, des variations de poids et des démarches volontaristes pour « changer de corps » : régime, pratique intense de la musculation, changements de coupe de cheveux, puis port de jupes, tatouages et piercings. Le récit de ce corps changeant et instable est à réinsérer dans une histoire conjugale complexe, soumise au rapport au quartier :

**« Mon copain, lui, a décidé d'aller à fond la planche vers le Village, alors il a décidé de se mettre à faire de l'aérobic, à porter des jupes à l'occasion, mais vraiment des jupes, avec les bottes de cuir, tatoué, à se faire percer les oreilles, il a beaucoup changé physiquement, il était vraiment dans l'extrême, dans la destruction même à quelque part, c'est un peu ce qu'il cherchait d'ailleurs, mais il cherchait des façons de s'exprimer et ça l'a amené à...avoir envie de baiser avec quelqu'un d'autre, ce qui était jamais arrivé dans nos 5 premières années ensemble, non pas qu'il ne m'aimait plus mais bon encore une fois, essayer quelque chose pour s'en sortir, alors ça a été un échec aussi par rapport à mon couple, alors pour moi les mois qui ont suivi ce retour dans le village ont été très difficiles ! » ( Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)**

Le cas de Tony<sup>81</sup>, enfin, illustre un processus différent. Tony se sent mal à l'aise dans ce type de lieux jusqu'à l'âge de 40 ans, où il finit par trouver des lieux gays dans lesquels il se sent bien et qu'il fréquente dès lors assidûment. Mesurant plus d'1m85, relativement costaud, Tony se sent complexé dans des lieux où les gays sont fins, musclés ou plus « folles » : il commence à fréquenter tardivement des lieux plus virils et plus masculins selon lui, dans lesquels d'autres normes corporelles sont en vigueur. Là est le paradoxe : Tony fustige le poids des normes corporelles dévalorisant son propre corps mais s'adapte et accepte celles qui lui sont plus favorables. Cet exemple illustre la rencontre entre des contraintes physiques de départ, des normes corporelles et l'adaptation à celles-ci (se laisser pousser la

<sup>80</sup> Ils y ont habité trois appartements différents, mais toujours dans le même quartier.

<sup>81</sup> Sur lequel on reviendra à nouveau dans ce chapitre.

barbe notamment). Tony enregistre les codes corporels et esthétiques du quartier et choisit de fréquenter un bar où son physique est adapté aux normes en se pliant aux stéréotypes corporels des lieux gays : je suis comme ça, je vais donc ici, semble-t-il nous expliquer ici :

**« J'ai commencé à sortir au Bear's Den, parce que comme j'ai pas 22 ans, comme je fais pas 55 kilos, et que je suis barbu, je corresponds à une sorte de cliché « bear », et comme j'étais très intimidé pour sortir dans des endroits très gays, ça me faisait peur et ça m'angoissait, mais le Bear's Den, c'est pas un lieu angoissant pour moi en fait » (Tony, 42 ans, designer, couple cohabitant, locataire, rue de Sévigné (logement), rue Charlot (atelier-bureaux), Marais)**

La confrontation aux normes corporelles des lieux gays peut donc se traduire par une incorporation plus ou moins profonde et durable de règles de présentation et de réforme de soi. S'il peut y avoir identification à ces critères esthétiques et incorporation d'une partie d'entre eux, ce processus varie beaucoup selon les parcours, on le verra par la suite.

### 2.1. b. Le temps.

Une autre dimension de la socialisation produite par les lieux gays concerne un rapport général au temps relativement spécifique et nouveau dans les parcours des enquêtés. La fréquentation intense des lieux gays s'accompagne d'une manière d'envisager et d'organiser son temps où prédominent le temps ludique et festif, et surtout, le temps des circuits de fréquentation progressivement incorporé par les individus comme les étapes d'un agenda des plaisirs et des lieux qui, derrière un aspect relativement aléatoire, obéit à des logiques bien précises que l'on apprend progressivement.

Les lieux gays du Village et du Marais se sont historiquement diversifiés et ont notamment ouvert en journée par opposition à une offre uniquement nocturne jusqu'aux années 1980-1990 (Chapitre 4). Pourtant, la soirée et la nuit restent des moments décisifs dans la vie des quartiers gays comme dans la pratique qu'en ont les individus au cours de leur vie :

**« C'est surtout un quartier gay le soir quand même, la journée y a plus de straights, c'est vers 17h que ça change [...] Dans les restaurants, ça dépend, c'est pas gay le jour, le midi c'est straight, c'est des professionnels qui viennent manger, le soir c'est gay » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village) « Le Carré c'est mélangé en fait moi je trouve, enfin ça dépend des moments, y a toujours des gays, mais l'après-midi tu as aussi une autre clientèle, tu as des filles, après 18h je dirai, ça devient beaucoup plus gay, le soir c'est très gay du coup » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais)**

La « gayification » des lieux au cours de la journée corrobore relativement bien les pratiques individuelles et cela est vrai quelle que soit l'intensité de la fréquentation. Celle-ci est tournée vers la fin de journée, avec trois moments successifs privilégiés : la tranche 18h-21h (temps du verre, de l'apéro ou du cinq à sept), la tranche 20h-23h (temps du dîner) et la tranche plus étendue, à partir de 22h (temps du verre, du pot, de la sortie). L'intériorisation des rythmes et des horaires fait partie d'une socialisation par les lieux gays

qui distinguent, selon David, ces lieux des lieux et populations « hétéros »<sup>82</sup> :

<sup>82</sup> L'opposition entre lieux homos et hétéros sur ce point reste discutable, notamment dans un contexte gentrifié.

**« La différence avec les hétéros c'est aussi que t'as des horaires, tu sais que si tu vas dans des bars à certaines heures, tu sais que c'est bondé, si tu viens avant ou après, t'as plus la même population, donc quand on dit on sort, ça veut dire qu'à chaque fois, on s'arrange pour faire l'happy hour, ou alors si on veut voir des amis, si oui, lesquels et donc on va choisir plutôt tel endroit, ça veut dire que quand on sort on fait maximum deux bars, pour rester dans les horaires potables » (David, 38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais)**

La distinction entre semaine et week-end reste, quant à elle, plus ambiguë. Les lieux gays ferment généralement plus tard le week-end et la fréquentation des deux quartiers est plus massive entre le vendredi soir et le dimanche. Pourtant, les enquêtés témoignent, lors de leur investissement intense du quartier gay, d'une autre temporalité. Si elle est maquée par le soir et la nuit, les phases d'engagement montrent en revanche une fréquentation de jour également prononcée : les lieux festifs et de sociabilité gay infiltrent alors aussi l'emploi du temps des journées, pour le déjeuner et en après-midi. La diversification de l'offre commerciale gay illustrée précédemment accompagne cette temporalité gay répartie tout au long de la journée et sa mise en valeur dans les réseaux de barmen et de clients assidus des lieux gays.

Une autre dimension temporelle de ces logiques socialisatrices articule temps et espaces à travers l'idée de circuits internes au Marais et au Village. Les entretiens et les sorties dans les deux quartiers ont montré que la fréquentation et les pratiques des lieux gays n'avaient, derrière les apparences, rien d'aléatoire, mais s'inscrivaient dans des sentiers balisés extrêmement codifiés et réglés du point de vue de leur temporalité :

**« Ben ça dépend beaucoup du moment je dirai, si c'est 19h30 voire 20h, ça va être plutôt Cox, au Cox, ou Oh Fada selon les amis, ou alors on va directement au Quetzal si c'est avec Greg, ou alors on va au Quetzal après en deuxième position, mais le Quetzal c'est plutôt deuxième partie de soirée quand même » (David, 38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais) « C'est comme un parcours, c'est des étapes en fait donc nous ça donnait comme je disais Beaubourg, Amnésia, Banana, ou parfois Quetzal en fonction des gens avec qui tu es, puis le Queen pour aller danser si ça se prolongeait oui, on appelait ça être folle dans le Marais, est-ce que tu es folle dans le Marais ce soir ? Est-ce qu'on se retrouve ? Y a longtemps que t'as pas été folle dans le Marais ? Donc on passait la soirée dans le quartier, c'était surtout le week-end, on s'arrêtait souvent vers 20h en semaine hein, le circuit total disons, c'était plutôt le week-end » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

En début d'enquête, nous pensions voir apparaître un seul circuit fonctionnant comme une norme commune locale mais l'analyse des entretiens montre l'existence de plusieurs circuits. Les lieux où il faut être à tel moment ne correspondent pas aux mêmes critères chez tous les enquêtés. Les plus jeunes et les plus engagés dans la carrière gay ont tendance à décrire un circuit qui sélectionne les lieux les plus fréquentés et les plus fortement affichés gays. L'intensité de la fréquentation est le moteur de ce circuit :

**« Le Sky, c'est là que tu vas commencer la soirée, c'est plutôt un bar où tu vas aller pour un 5 à 7, moi j'aime bien à ce moment là, y a un bon feeling, et puis c'est là qu'y a le plus de monde. Mais si je sors après, plus tard, là c'est**

***plus club, au Sky après minuit y a plus personne, ils sont tous à Unity ou au Parking, le soir vraiment le soir après, faut aller à Unity d'abord même, et après au Parking, même pour l'after, c'est le Parking » ( Andrew, 28 ans, étudiant et vendeur, célibataire, locataire, Village)***

Chez d'autres, souvent plus âgés et/ou moins assidus, les circuits peuvent emprunter des chemins plus « calmes ». Ces enquêtés ont souvent, eux aussi, une grande maîtrise des circuits les plus fréquentés et les ont fréquenté auparavant, mais ils se sont construits des itinéraires et des agendas de sortie plus sélectifs. Par exemple, John connaît l'ensemble des lieux gays du Marais. S'il maîtrise les circuits les plus institutionnalisés, il pratique des lieux et des horaires un peu plus décalés :

***« Le Duplex, la Perle, le Cud, le vendredi et le samedi surtout. Des fois, je passe aussi au Duplex dans la semaine, si quelqu'un m'appelle, en semaine pour boire une bière, y a moins de monde, c'est plus calme mais j'aime bien aussi. Après ça peut être d'autres bars, où y a des gays, mais plus mixtes, je dirai des cafés aussi plus simples, plus mélangés, le Bouquet des Archives j'aime bien, et le Petit fer à cheval beaucoup aussi, mais plutôt le soir là, c'est plus calme aussi [...] Je sors pas trop finalement, fin je sors, mais je sors pas trop dans les bars gays là, où tout le monde va, l'Open là, le samedi soir, j'aime pas du tout, j'aime pas tout ce monde là, ça me plaît pas quand y a trop de pédés collés les uns sur les autres » (John, 26 ans, attaché de presse dans la mode, célibataire, co-locataire, Marais)***

Pour autant, la plupart des enquêtés disposent de représentation du temps et des lieux gays pointues qu'ils se sont construites par la fréquentation du quartier, les expériences de sorties et les habitudes qu'ils y ont prises, qu'il s'agisse d'investir ou d'éviter tel ou tel lieu. Ce temps-circuit se construit sur des habitudes qui ne sont évidemment pas indépendantes des horaires d'ouverture des lieux, des incitations à y venir à tel ou tel moment. La pratique des « happy hour » structure par exemple les rythmes de fréquentation de nombreux bars du Village et du Marais. En retour, les enquêtés prennent conscience des faibles marges de manœuvre dont ils disposent dans leurs pratiques du quartier gay. La « routine », trace d'une incorporation des rythmes des lieux gays, semble bien difficile à « casser » pour David qui relativise l'aspect « personnel » des choix de sorties :

***« On peut vite passer par les mêmes endroits, les mêmes chemins en fait, des fois tu te dis, je vais faire un détour de 50 mètres pour casser un peu ta routine mais c'est bizarre parce qu'en fait entre les lieux tu te rends compte que tu prends toujours un circuit qui est comme... Tu crois que c'est ton circuit personnel en fait, mais les autres ont le même, du coup c'est pas vraiment ton circuit à toi » (David, 38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais)***

Un dernier élément nous a paru central dans le rapport au temps que produisent les lieux gays : c'est l'introduction d'un rapport au temps relativement aléatoire et « élastique » (Beaud, 1997 ; Lahire 1997). La fréquentation intense qui caractérise certains moments biographiques amène à se familiariser avec certains bars et surtout à y rencontrer et y connaître des gens. Dès lors, le statut d'habitué permet de rencontrer des gens « par hasard » dans les bars ou à proximité : ces rencontres, fréquentes et quotidiennes, amènent à l'imprévisibilité des sorties et des emplois du temps. C'est le cas chez plusieurs enquêtés, comme Denis, qui décrivent des périodes de leur vie où « ça avait pris le dessus

sur le reste » de leurs activités notamment parce que les occasions de sortie étaient imprévisibles dans leur durée :

**« Oh là là ! Oh oui, très souvent, très très souvent même, c'était très intense cette époque parce qu'il y avait toujours quelqu'un pour proposer un party, pour s'en aller dans un pub, ou un bar et c'était très socialisant, on était un gang élargi, on rencontrait beaucoup de gars à chaque fois, alors ça multipliait les sorties aussi, moi je passais mon temps à sortir là, je vivais la nuit même, je parlais mais je savais pas bien quand je serai rendu chez moi » (Denis, 43 ans, barman, célibataire, locataire, Village)**

Ce temps de l'aléatoire ressemble souvent à certaines formes du temps étudiant, alors que l'on ne l'est plus depuis plusieurs années (Lahire, 1997). Il infiltre plusieurs emplois du temps, processus souvent facilité par le fait d'habiter dans le quartier :

**« Quand je sors je programme pas forcément, et le Cud, je vais pas forcément me dire je vais au Cud ce soir, si je vais à une soirée dans un appartement, et en rentrant je passe, je m'arrête, parce que je connais un peu les gens, le duplex, c'est pareil, je sais que je vais connaître quelqu'un c'est sûr, alors je peux passer voir et puis rentrer ensuite, je peux passer comme ça, sans avoir prévu d'y aller ce soir là » (John, 26 ans, attaché de presse dans la mode, célibataire, co-locataire, Marais)**

Ainsi, lorsque les enquêtes parlent des lieux gays, ils parlent presque systématiquement du temps. Ce temps est marqué par des rythmes spécifiques, des agendas locaux relativement bien connus des enquêtés, voire même incorporés dans leur emploi du temps personnel. Ce temps est aussi celui des sorties et des sociabilités : il peut prendre une place centrale dans la vie des enquêtés et modifier, au moins provisoirement, des rythmes sociaux plus traditionnels centrés sur la famille, le travail et les loisirs. Il y a ici socialisation au sens où, en fréquentant ces lieux, les enquêtés y découvrent, y apprennent et y enregistrent des relations au temps singulières, qu'ils mettent plus ou moins en application dans leur propre agenda. Ces relations au temps semblent moins spécifiques au mode de socialisation gay que celles construites vis-à-vis du corps : elles le restent dans la mesure où elles prolongent ici plus longuement des normes temporelles qui ressemblent à celles des populations étudiantes ou des jeunes citadins en cours de décohabitation.

### **2.1. c. La rencontre et l'amitié.**

Les lieux gays sont fondamentalement décrits et vécus par tous les enquêtés comme des « lieux de rencontre ». Ce qualificatif n'a rien a priori de spécifique : il s'agit d'espaces publics, de bars ou d'établissements récréatifs où la possibilité de rencontrer des gens est plus forte que chez soi et dans un contexte gentrifié ce genre de description n'est pas totalement surprenant. Néanmoins, cette capacité des lieux à faire rencontrer prend des formes et une signification particulières dans le cas des lieux gays et des populations interrogées.

En premier lieu, il faut insister sur les enjeux sexuels et amoureux de la rencontre car les enquêtés ne cessent d'insister sur cette caractéristique des lieux gays par différence avec d'autres bars, restaurants ou discothèques. Tous sont unanimes sur la fonction de rencontre des lieux gays qui détermine largement le rôle qu'y jouent le look, le corps et le regard. Par extension d'ailleurs, le quartier gay peut jouer ce rôle de creuset sexuel, on l'a déjà évoqué :

**« Pour moi si tu veux, j'avais tendance à utiliser le Marais comme une backroom géante, ouais (rires), une backroom grandeur nature...bon, en plus faut dire que sexuellement, si tu veux (ton très sérieux), je cherche des jeunes garçons, plutôt des jeunes garçons, plus jeunes que moi, et j'en ai beaucoup rencontré qui débarquaient dans l'Marais » (Igor, 34 ans, rentier et quelques activités dans le cinéma, célibataire, locataire, Marais) « Quand je sors mon chien, le soir, je fais gaffe parce que je veux pas trop me faire mater, c'est pour ça que je sors mon chien, je mets l'ipod sur les oreilles comme ça, il y a toujours des mecs qui traînent dans la rue, qui te tournent autour, alors oui, je te dis ça parce que c'est vrai, je suis obligé des fois de marcher plus vite pour qu'ils ne croient pas que je suis intéressé » (John, 26 ans, attaché de presse dans la mode, célibataire, co-locataire, Marais)**

Cette atmosphère singulière détermine des apprentissages sur les manières de se conduire, les rituels de la drague et l'impression qu'ici, plus qu'ailleurs, se joue quelque chose de sa vie affective ou sexuelle. C'est ainsi que l'on ressent l'entrée dans un lieu gay :

**« Tu y vas parce que tu sais que tu as pas beaucoup de possibilités ailleurs, je veux dire que moi par exemple, quel que soit ce qui se passait dans ma vie, je suis toujours allé dans les bars avec le même sentiment qui est une sorte d'excitation et d'impatience. Quand tu rentres dans un bar gay, tu as toujours ce moment particulier où tu sens comme une boule au ventre ou une sorte de poussée de fièvre bizarre parce que tu sais malgré tout que c'est peut être possible. Tu vois, c'est ça la différence avec un bar hétéro, si je vais dans un bar hétéro je vais dans un bar, point, si je vais au Mixer, ou au Duplex même, je vais d'abord dans un lieu gay, ça change peut être un peu quand tu es en couple, mais moi qui suis célibataire, je ressens ça encore plus fort » (Laurent, 31 ans, chercheur en CDD, célibataire, locataire, Marais)**

Les sensations corporelles évoquées par Laurent disent bien que les lieux gays font quelque chose aux gays qui les fréquentent, quelque chose qui n'arrive pas ailleurs. La fonction de rencontre a une importance plus large du point de vue de la socialisation car elle englobe plus que la sexualité ou les rencontres amoureuses. Les lieux gays construisent un rapport à la rencontre et aux sociabilités ressemblant beaucoup à la « politique de l'amitié » spécifique aux gays décrite par Michel Foucault (Foucault, 1982). De fait, la phase d'engagement social de la carrière gay fait apparaître le Marais et le Village comme un foyer de sociabilités gays extrêmement puissant et surtout très étendu. On y rencontre beaucoup de gens, que l'on croise et recroise et qui constituent *in fine* un réseau de connaissances qui mêle amours, amants, amis, amis d'amis, figures du « milieu » que l'on connaît plus ou moins bien :

**« En fait, c'était petit à petit, c'est mes amis aussi, tu vas dans un endroit avec des amis, puis dans un autre, mais c'était très bizarre, ça s'mélangeait pas vraiment, j'avais des amis qui fréquentaient un endroit puis des amis qui allaient ailleurs, donc au bout d'un moment ça se fait comme ça, après y a des recoupements, et je me souviens qu'à un moment je me suis rendu compte de ça, qu'il y avait des recoupements dans tous ces réseaux, et là je trouvais que c'était différent oui, au bout d'un moment ça se mélange un peu » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais) « Je suis devenu comme connu là dans le quartier, ça fait un peu prétentieux de dire ça, mais c'est un**



**peu ça, entre l'Aigle Noir [bar gay cuir du Village] et les clients, les serveurs, bon ça fait vite du monde. Puis tu as toujours quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un, ça va vite après » (Denis, 43 ans, barman, célibataire, locataire, Village)**

Le quartier valorise ainsi la construction et l'entretien de relations de sociabilité entre gays par le biais des lieux gays eux-mêmes. Il ajoute aux « amis », les connaissances et les partenaires sexuels, les frontières étant plus ou moins bien définies selon les cas, ce qui apparaît très spécifique à ce type de sociabilités, notamment au regard des gentrificateurs et de leurs pratiques de sociabilités. Le quartier fournit aussi un soutien relationnel et des ressources valorisées localement qui permettent de se sentir « plus fort » parce qu'elles se situent précisément « ici » :

**« C'était un groupe avec un noyau dur, puis des cercles concentriques autour au grès des amours et des rencontres de chacun, chaque membre du cercle ouvrait un peu vers d'autres cercles, parce qu'on ne couchait pas ensemble, le sexe se passait en dehors du groupe d'amis disons. Mais on arrivait à la trentaine, le monde était pour nous quoi, ce monde là en tous cas, c'était lumineux, y avait plus rien de glauque, c'était l'ouverture, donc c'était assez euphorique je pense et on se sentait forts parce qu'on était ici et qu'on était ensemble » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

Cette expérience socialisante est indépendante du lieu de résidence au moment où elle est vécue : elle n'exige pas d'habiter dans le quartier et a lieu généralement avant que l'on s'y installe. Comme on l'a déjà aperçu, ces sociabilités sont très localisées, souvent temporaires et surtout, pour la plupart, jugées superficielles par les enquêtés eux-mêmes. Là est sans doute la spécificité de la rencontre amicale dans les lieux gays. Elle ne renvoie pas à une disposition naturelle des gays à la sociabilité car elle est très fortement liée à des lieux, des moments biographiques et des contextes. Dès lors ces sociabilités s'effritent lorsque l'on fréquente moins les lieux, que l'on se met en couple, que l'on fait « le tri » entre « les vrais amis » et « les autres » :

**« Après les gens se sont beaucoup mis en couple aussi donc une fois que ton mec rentre à la maison, tu vas pas sortir au Beaubourg, donc ça s'est disloqué comme ça un peu, c'est comme ça aussi que tu fais le tri entre les vrais amis que tu revois et les autres, ceux avec qui tu as vraiment des points communs et ceux que tu connais juste par les bars, sur le groupe, je dirai qu'il reste trois personnes aujourd'hui » (Emmanuel) « Oui, tu rencontres des gens dans les bars, mais ça reste très superficiel, je veux dire ça débouche pas beaucoup sur des trucs sérieux, même pour de l'amitié, c'est très superficiel » (Goran, 31 ans, infirmier, couple cohabitant, locataire, Marais)**

L'illusion des amitiés gays peut susciter l'étonnement et une forme de déception chez Goran qui rend compte d'une stigmatisation interne au milieu gay, altérant la sincérité et la profondeur des relations naissant dans les bars :

**« Y a un truc bizarre en fait, c'est un peu l'arroseur arrosé, fin c'est comme si les gays se rappelaient pas du passé, on a été stigmatisé, les gays ont souffert, mais maintenant c'est eux qui stigmatisent et qui font souffrir, c'est un peu comme les gens qui ont vécu des abus sexuels et qui vont reproduire le truc. Là, les gays vont juger les femmes, les lesbiennes et voilà, et même entre eux en fait, quand tu vas à l'Open, si tu ne colles pas avec le truc, les gens vont pas te parler, vont**

**se foutre de toi, alors comment tu veux te faire des amis dans un endroit comme ça ? » (Goran)**

A posteriori, on comprend combien les lieux gays favorisent une sociabilité étendue mais assez volatile et essentiellement construite sur des liens faibles. Notre propre immersion dans quelques lieux gays du Village et du Marais nous a semblé accréditer cette idée<sup>83</sup>, notamment dans le cas du *Duplex*. En quelques mois d'investigation dans ce bar « *intello pédé* » de la rue Michel Le Comte, nous avons pu expérimenter ces relations sociales paradoxales. D'un côté, le *Duplex* nous a permis en quelques soirées de rencontrer un nombre impressionnant de gays habitués des lieux, chaque interaction et chaque discussion amenant à être présenté à une autre personne, nous présentant elle-même d'autres personnes et ainsi de suite. Cette sociabilité est *forte* au sens où des gens se retrouvent ici sans l'avoir prévu, qu'ils se rendent compte lors d'une soirée qu'ils connaissent aussi des gens en commun sans le savoir auparavant. L'annexe 4 rappelle l'intérêt méthodologique de ces interactions autour du *Duplex*. Mais, en même temps, cette sociabilité repose aussi sur la force de liens *faibles* (Granovetter, 1973 ; Giraud, 2005a). En observant Boris lors d'une soirée au *Duplex*, l'impression est bien qu'il connaît la majorité des gens présents ce soir là, il parle à beaucoup de gens et notamment à Juan, photographe d'origine espagnole habitué des lieux. Boris le présente ainsi ce soir là : « *Colin, il faut que tu viennes discuter avec Juan, il habite dans le quartier, il est vraiment sympa, viens !* ». S'en suit de longues embrassades et une discussion entre les deux jeunes hommes : à première vue, on a l'impression d'une amitié profonde et d'une bonne connaissance entre les deux protagonistes. Or, quelques semaines plus tard, Boris explique au téléphone : « *Juan, je le connais pas très bien, on se voit pas non, je dois avoir son numéro si tu veux mais je sais même pas, si je le vois je lui dirai de t'appeler* ». Nous n'avons jamais réussi à réaliser un entretien avec Juan, qui de fait, il l'expliquera plus tard, n'habite pas le Marais.

Ces différents éléments nous ont paru relever d'une socialisation spécifique aux lieux gays. Dans le Village et le Marais, ces lieux mettent en scène et produisent des manières d'être gay qui passent par des normes corporelles, un temps et des rythmes singuliers, des formes et des manières de se rencontrer. Elles sont efficaces et socialisent surtout à certains moments de la carrière gay, en particulier dans la phase d'engagement social et spatial. Le « zoom » opéré dans cette section correspond ainsi à un contexte très particulier : celui de la fréquentation assidue des lieux gays. C'est ce qui explique que l'enjeu ne soit pas tant ici d'habiter le quartier que d'en fréquenter les lieux gays et que l'on ait mobilisé la grille de lecture de la carrière gay davantage que l'entrée résidentielle. Mais les traces et les effets de cette socialisation peuvent dépasser ce simple cadre d'observation et le quartier peut alors constituer une force de rappel biographique plus ample.

## **2.2. Le quartier comme force de rappel.**

Quelle que soit l'étape dans laquelle les enquêtés se trouvent, leurs discours, leurs représentations et leurs manières de vivre rappellent que l'expérience de socialisation par les lieux gays du quartier peut « laisser des traces » et constituer une référence par rapport à laquelle on se positionne et se définit y compris par la négative ou la mise à distance. Si ce pouvoir socialisant est inégalement observable selon les parcours, plusieurs expériences font ressurgir le quartier gay comme espace référence et espace fondateur (Rémy, 1990 ; Gotman, 1999). La notion de force de rappel est ici entendue au sens biographique.

<sup>83</sup> Avec toutes les nuances nécessaires, dans la mesure où nous y occupons le rôle particulier d'enquêteur, plus ou moins révélé à certaines personnes.

### 2.2.a. Un référent identitaire durable.

Dans les biographies, le quartier gay, les images qu'il renvoie de l'homosexualité et les normes qui s'y construisent constituent un référent identitaire durable. On y trouve des mots, des figures sociales et des critères de catégorisation de soi que l'on mobilise en entretien pour décrire les lieux, mais aussi pour se décrire soi-même, y compris par écart et décalage à des images visibles dans ces lieux. D'une certaine manière, à de multiples reprises, le quartier gay constitue un baromètre identitaire auquel on se mesure en mobilisant un jeu de références produit et incorporés dans les lieux gays.

Les termes même de « Marais » et de « Village » constituent des qualificatifs identitaires utilisés pour désigner des lieux, des styles ou pour se situer soi-même par rapport au quartier mais surtout aux manières dominantes d'y être gay :

**« E : Les Marronniers, j'ai l'impression d'aller chez l'auvergnat en bas de chez moi, un bistrot quoi, bon hormis le fait que t'as plus de garçons sur la terrasse c'est sûr, mais c'est plus le quartier qui veut ça que le commerce ou la politique revendiquée des gérants, j'définirai pas les Marronniers comme un lieu typiquement Marais quoi E: Ah, et ce serait quoi les lieux typiquement marais pour toi ? E: Ben franchement, pour moi, c'est des lieux qui donnent une image très gay, avec un style de mecs, une identité quoi, bah c'est le central, ben t'as les cotés un peu bars de mecs comme ça, le central, t'as le quetzal aussi, le coté un peu vieux truc, l'amazonial où le coté un peu mec quoi, mais c'est entre soi quoi, on est entre soi, les Marronniers c'est pas comme ça, c'est plus ouvert, plus mixte en fait » (Éric, 46 ans, cadre financier de banque, en couple cohabitant, propriétaire, Marais)**

Les lieux, les ambiances mais aussi les populations « *typiquement Marais* » désignent ainsi les principes et les produits de la socialisation gay associés au quartier. Or, ces modèles peuvent constituer des repères auxquels on se compare, s'étalonne ou se réfère pour se définir ou se décrire. Cette manière de mobiliser les lieux et le quartier pour se raconter en entretien n'est pas limitée au moment précis où l'on fréquente intensément le quartier, mais peut se prolonger bien au delà, y compris lorsque l'on a pris de la distance vis-à-vis du quartier gay. Plusieurs exemples peuvent l'illustrer, tout d'abord à travers la palette des « *styles* » gay mis en scène dans le quartier : l'image de certains lieux gays définit et accompagne certains styles vestimentaires, physiques et identitaires parmi les gays, styles que certains enquêtés mobilisent pour se présenter ou se définir :

**« J'suis pas non plus très baraqué, tu vois j'suis plutôt assez minet, dans le style minet on va dire, j'suis pas très grand, j'suis plutôt pas musclé » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais) « J'ai toujours aimé les choses un peu radicales, très affirmées, alors là, oui quand je te dis radical, c'est que je suis cuir, les choses un peu décalées, c'est ça qui fait que je suis plutôt cuir et viril là » (Denis, 43 ans, barman, célibataire, locataire, Village)**

La catégorie « *minet* » accompagne pour Damien une taille modeste, un corps assez mince et c'est plutôt le modèle gay dominant certains lieux fréquentés, notamment le Carré. De même, pour Denis, se définir comme « *cuir* » correspond à son emploi de barman et sa fréquentation intense de l'*Aigle Noir*, bar cuir de Montréal. L'identité du lieu s'entremêle aux tenues de Denis et à la manière dont il se vit, comme un gay « *viril* ». Claude, lui, se réfère au quartier pour évoquer, à l'inverse, son physique hors « *critères* » :

**« Je sais que je réponds pas à certains critères, à ce qui fait visuellement le plus tripper, j'veux juste dire que je pense qu'une raison qui pourrait me pousser à ne pas sortir ce serait ce lien au corps, je généralise, mais je sais que dans mes amis ceux qui sortent beaucoup c'est ceux qui sont fiers de leurs corps, qui aiment l'exploiter, sentir que ça attire » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)**

Par identification, différenciation ou distinction, la mobilisation de ce type de représentations constitue souvent une trace durable de l'incorporation de schème de perception en vigueur dans le décor des quartiers gays. Si Renaud ne fréquente plus tellement les bars gays du Marais, un passage de l'entretien montre néanmoins qu'ils ont produit, chez lui, des catégories de classement physiques et identitaires qu'ils continuent à utiliser pour essayer de se « classer » par tâtonnement :

**« C'est vrai que moi je saurai même pas trop me classer entre les bear's, les gym queen, les intellos, le Quetzal c'est pour les plus âgés que moi, donc c'est pas vraiment ça non plus. Moi je serai plus dans le groupe alternatif je pense mais je saurai pas tellement dire pourquoi » (Renaud, 34 ans, cadre responsable logistique, célibataire, locataire, Marais)**

Le quartier gay exerce ainsi une influence sur les manières de se définir. Il infiltre l'intimité des images de soi et peut intervenir dans les histoires de l'ego de certains enquêtés. Le quartier gay reste présent dans la vie de Renaud à travers la pratique des lieux de sexe qui constitue une forme de réassurance de son « ego » :

**« Le sauna, j'y vais de temps en temps, mais je crois que c'est pour satisfaire mon ego en fait, comme pour me dire que je peux encore attirer les mecs » (Renaud, 34 ans, cadre responsable logistique, célibataire, locataire, Marais)**

Au-delà du modèle de la carrière décrit précédemment, cette dimension biographique du rapport au quartier s'inscrit plus finement encore dans les parcours pour constituer un baromètre des identités gays. Le poids identitaire du quartier peut dépasser les seuls moments de l'engagement social et rester présent, en arrière-fond, dans les représentations et les pratiques des individus. L'entretien avec Claude montre la prégnance et la force d'un tel espace sur un parcours. Si Claude habite relativement éloigné des lieux gays et de l'agitation de la rue Sainte-Catherine, cette rue est omniprésente dans son esprit, qu'elle lui « bouffe de l'énergie », lui fasse « mal » ou qu'elle détermine l'histoire conjugale qu'il a vécu il y a quelques années :

**« C : Ce que je ressens du Village, ça dépend dans quel état d'esprit on est, bon, à l'époque, c'était un moment de grande fragilité pour moi donc bon, mon copain me renvoyait ces fragilités là, parce que lui commençait à s'intéresser à ces choses là, aux choses que je n'avais pas, que d'autres avaient et qui étaient sur Sainte-Catherine. E : Parce que lui fréquentait beaucoup Sainte-Catherine ? C : Non, très très peu, disons un peu, mais juste le « un peu » c'était déjà énorme pour moi, ce peu là était suffisant pour me faire haïr sainte Catherine, pour me faire mal aussi et cette rue m'a fait du mal à ce moment là ! » (Claude, 36 ans, instituteur, en couple cohabitant, locataire, Village)**

Le Village représente alors une sorte de menace dans la trajectoire conjugale de Claude, y compris parce qu'il renvoie à certains complexes et à une « compétition » permanente. Claude a d'ailleurs quitté le Village pendant quelques mois parce qu'il ne supportait plus la pression psychologique et sociale qu'un tel environnement lui imposait. Il est revenu y

vivre ensuite en essayant de faire jouer au quartier un « rôle » différent dans sa vie. L'extrait suivant témoigne de ce travail individuel sur la « distance » au Village :

**« C : Je pense que des gens se sont suicidés à cause d'une certaine compétition qui s'y vit, des peines amoureuses qui n'existent pas si on vit dans un lieu, un village à la campagne et qu'on trouve un amoureux et qu'il y a pas de compétition, tandis qu'ici c'est fragilisant, parce que ton chum quand il marche il peut toujours trouver mieux, plus beau, plus costaud, y a des milliers de gays au coin de la rue, oui alors peut être que y a des gens qui dépriment, qui souffrent beaucoup de ça. Par rapport à l'affirmation de soi et à la prise de contact, le Village est utile, il faut juste savoir le resituer dans son besoin et jusqu'à quelle place on peut lui accorder dans sa vie, parce qu'il y a des gens qui en développent comme une dépendance, ça devient comme une drogue, on peut s'y perdre, en jouer, on peut baiser à plus finir dans le Village, on peut danser, on peut se perdre, oublier qui l'on est, c'est là où des gens disent que c'est un ghetto, le village c'est un lieu malheureux ! E : Et toi tu te sens pas dans un ghetto ici ? C : Si, tout à fait, mais je l'ai quitté pour ça, mais j'y suis revenu et j'ai pris une distance, j'ai réfléchi, j'ai mûri et je lui fais jouer présentement le rôle que dans ma vie je souhaite, ni plus, ni moins » (Claude)**

Un autre exemple illustre les « pouvoirs » biographiques du quartier gay à l'épreuve de la conjugalité et de l'image de soi. Tony est en couple depuis plus de vingt ans avec Vincent. On a déjà présenté ce couple de designers à succès installé dans le Marais comme exemple de gaytrifieurs culturels de haut-rang. On a insisté sur leur qualité de gentrificateurs culturels, mais une autre dimension de l'entretien s'avère intéressante. Elle concerne la « crise » que vit Tony depuis environ un an au moment de l'entretien. Tout commence, en entretien, par les questions portant sur les sorties dans les lieux gays : le couple explique avoir toujours eu une pratique modérée des bars gays, mais Vincent rappelle qu'ils sortent « quand même plus souvent depuis un an ». À ce moment de l'entretien, Tony quitte un instant la pièce et l'on comprend que ces sorties nouvelles se font séparément :

**« E: Par rapport à aujourd'hui, tu disais que vous ressortiez plus, c'est lié à quoi ? Comment ça s'est fait, en fait, cette histoire de ressortir plus souvent ? V : J'sais pas, c'est lui qui ressort...et du coup je sors aussi E : Oui, du coup tu le suis (rires) V : Non je le suis pas parce qu'on sort pas ensemble ! E : D'accord [froid, blanc]....Mais ça veut dire que vous finalement vous avez retrouvé des endroits qui vous plaisent ? V : Je sais pas, c'est aussi, comme on est ensemble depuis longtemps, tout d'un coup... Moi j'ai tendance à sortir, avec des amis, m'amuser tout ça, mais Tony avait tendance à être très casanier, à pas sortir, à pas bouger et tout d'un coup, c'est, c'est lui qui a vraiment changé, je pense que c'est ça la crise de la quarantaine (rires), j'attribue ça à la crise de quarantaine, mais c'est lui, faut qu'il en parle, il t'expliquera mieux que moi... E : Mais toi tu sors aussi ? V : Oui je sors, mais pas comme lui, lui il sort tous les jours, tout le temps, moi non. Je suis toujours plus sorti que lui, mais c'est pas pareil, c'est plus régulièrement si tu veux, mais c'est moins comme ça, c'est moins le besoin là comme lui, moi c'était voilà, j'aime bien sortir de temps en temps avec des amis, rigoler, faire la fête. E : Hum, et ça va être dans des lieux gays du coup ? V : Ça dépend, c'est vrai que j' préfère aller dans des fêtes, des fêtes organisés,**

**par des gens, dans des anniversaires, dans des appartements plutôt que dans des bars, j'trouve ça plus sympathique ! » (Vincent)**

Le nouvel emploi du temps des sorties est lié à la « crise de la quarantaine » de Tony, crise sur laquelle il s'explique à son retour dans la pièce, non sans quelques résistances tant la situation peut être gênante et renvoyer à une intimité qui éclate aux yeux de l'enquêteur :

**« E : Oui donc en fait le changement de rythme, c'est... [Tony revient] V : Oui alors, pourquoi tu ressors toi ? [Ton agressif] T : Euh...c'est un sujet sur lequel il est pas forcément utile de se...on peut être bref ! La raison, en ce qui me concerne, c'est le passage des 40 ans, le fait d'avoir connu qu'un seul garçon dans ma vie, donc euh...voilà...j'ai...j'me sens trop dépendant...euh...là, on va vraiment raconter notre vie privée...euh...disons que là, je raconte très facilement ma vie mais là disons que...j'sais pas, tu peux comprendre sans doute...c'est moi qui suis sorti hein ! E : Oui, et le fait d'être dans le quartier, c'est plus... c'est des lieux aussi... T : En fait moi j'ai commencé à sortir, mais pas vraiment dans le Marais, on peut considérer que c'est les confins du Marais ! Puisque moi j'ai commencé à sortir au Bear's Den, parce que comme j'ai pas 22 ans, comme je fais pas 55 kilos...et que je suis barbu, je corresponds à une sorte de cliché « bear », comme j'étais très intimidé pour sortir dans des endroits, ça me faisait peur, ça m'angoissait V : Et tu étais super casanier ! T : Oui, on peut dire que j'étais casanier, j'ai entendu parler du Bear's Den par deux trois personnes, j' y suis allé, y a un an à peu près, c'était en Octobre dernier. C'est le Marais bien sûr mais c'est déjà un quart d'heure de marche ! Enfin ça va (rires) E : Oui c'est pas si loin, et cet endroit tu y vas très souvent du coup ? T : J'y suis allé beaucoup, beaucoup, oui, j'y suis allé énormément surtout en Décembre-Janvier, j'ai continué aussi, je suis allé au Wolf oui, donc c'est le quartier oui si on veut ! C'est vrai que j'aurais peut être pas eu l'idée mais j'y serais allé de toutes façons, même si il avait été dans le 18<sup>ème</sup> ! V : Ah oui ? T : Oui, j'aurais pris le métro pour ça oui, après j'y serai allé moins souvent, c'est sûr parce que des fois j'y allais à 19h, et puis j'allais diner, et puis j'y retournais à dix heures après ! Donc tu fais pas ça si t'es pas à côté, c'est évident ! Bon je fais plus ça, j'y vais beaucoup moins souvent maintenant ! » (Vincent, Tony)**

Les nouvelles sorties prennent ainsi un sens singulier pour Tony au regard de sa trajectoire conjugale et de son capital corporel<sup>84</sup>. Tony sort dans les lieux gays parce qu'il est en couple depuis longtemps et qu'il ressent un besoin, comme il le dit par la suite, d'évaluer son « pouvoir de plaire », ce qui rappelle la fonction de drague des lieux gays et qui est confirmé par des sorties sans Vincent. De plus, Tony se sentait mal à l'aise dans des lieux « très jeunes » et « très folles », mais s'adapte aux normes corporelles du Marais en se dirigeant vers des lieux plus virils, comme le *Bear's Den*. L'intrusion des normes propres aux lieux gays et de leurs principes de socialisation, en l'occurrence les assignations corporelles, les injonctions à la drague et à l'autonomie conjugale, se retrouvent ainsi au cœur de l'entretien, réalisé en couple :

**E : ça veut dire que ces endroits sont indissociables du côté rencontre, pas forcément amoureuse je veux dire, mais c'est pas des endroits qui sont faits pour y aller en couple ? T : Ben moi j'ai pas envie d'y aller avec Vincent, mais**

<sup>84</sup> On a déjà évoqué les complexes physiques de Tony à ce sujet.

*euh...dans un premier temps, j'y suis allé attiré par cette idée de...de la drague, ce truc bear, mais c'est vrai que c'était mélangé aussi à l'idée de rencontrer des gens que j'aurai pas rencontré ailleurs, c'était à 50% l'idée de la drague et à 50% l'idée de rencontrer des gens...de me sortir de mon milieu, parce que je connais que des gens avec qui je travaille, donc les gens me connaissent tous par mon travail, par mon couple, et là, même si je cache pas du tout ce que je fais...fin au début je le disais pas trop quand même, de toutes façons j'en parle peu, j'aime bien le fait de rencontrer des gens que j'aurai pas rencontré autrement, c'est vrai que ça me soulage !* E : *D'accord, et si on prend l'exemple du bear's den, c'est un milieu différent de ton milieu professionnel en fait ?* T : *Ah oui clairement, oui ! Bah ouais, c'est des gens...* V : *J'connais pas moi Colin, j'y suis allé une fois mais j'ai pas le droit d'y aller moi !* T : *C'est vrai que j'ai un copain, un vrai copain, Michel, il est écrivain ! C'est peut être pas le meilleur exemple ! Il habite dans le 4<sup>ème</sup>, mais c'est pas le Marais, c'est près de la tour Saint-Jacques, donc assez différent. La raison essentielle pour laquelle j'y vais, je peux dire que c'est ça, bon maintenant je m'y ennuie un peu, mais y a un moment où j'avais envie d'y aller tout le temps. D'ailleurs j'en profite incidemment pour dire à Vincent, que Michel m'a appelé, il voulait qu'on aille boire un coup pour me faire rencontrer sa copine Anne-Marie...* V : *Super ! [Ton ironique]* T : *Si tu veux tu peux venir, je pense qu'y a pas de problème...* V : *Non, j'suis malade...* T : *Cela dit au-delà de ça, entre la sociologie du quartier gay et la sociologie des endroits, des bars, j'veux dire y a un écart fabuleux ! Je trouve ça génial !* E : *(rires) C'est-à-dire ?* T : *J'trouve ça vachement intéressant, y a un côté tellement romanesque...* E : *Romanesque ? C'est-à-dire ?* T : *Non mais j'ai pas très envie d'en parler parce que...* [Montre Vincent du doigt] V : *Quoi ? (rires) c'est son parc...secret !* M : *Oui, j'ai pas envie de...parce que je pense que j'ai envie d'avoir une vie en dehors de ma vie professionnelle et de ma vie avec Vincent, c'est justement pour ça que je suis allé dans ces endroits là, c'est extrêmement limité la manière dont je le fais. Je suis allé un peu au Coxx aussi, je suis allé dans des boîtes un peu cuir, je suis allé au Deep aussi ! C'est le premier endroit où je suis allé ! J'étais jamais rentré dans une backroom et on y était jamais allé avec Vincent hein ! Jamais de ma vie, j'avais mis les pieds dans une backroom, c'était un truc tabou, un truc effrayant ! Et le Deep, j'y suis allé avec un copain, au début, c'était en Novembre »* (Tony, Vincent)

Une séparation nette entre la vie avec Vincent (professionnelle, amoureuse, sociale) et la vie dans les lieux gays apparaît ainsi clairement. Le « *parc secret* » de Tony participe à une sorte de retour à retardement du quartier gay dans la vie du couple. Cette impression de « *rappel* » retardé du quartier dans la trajectoire est confirmée par un autre moment de la discussion. Nous avons dû revoir une deuxième fois le couple pour finir l'entretien et Tony était seul, durant la première heure de ce second rendez-vous. Voilà comment il évoque ce « *rappel* » du quartier dans sa vie :

**« Tu m'aurais posé la question y a un an, j'aurai dit non, je me sens pas à l'aise, c'est clair, aujourd'hui c'est différent je me sens assez à l'aise au Bear's Den, je me sens moins regardé et surtout je suis plus dans la drague, ça c'est évident. Entre 20 et 25 ans, on y allait pas beaucoup mais je me souviens effectivement**

***d'avoir été très mal à l'aise, j'avais l'impression de pas être à ma place. Mais j'ai toujours eu l'impression que j'étais...en dehors du circuit...d'une part parce que j'avais mon mec, j'étais amoureux, et aussi parce que j'étais pas conforme, ou en tous cas je me faisais l'idée que j'avais pas de sex appeal, donc voilà. C'était comme ça et j'ai pas dépassé ça, donc en fait y avait pas d'enjeux pour moi dans ces endroits là, ça c'est venu plus tard en fait, après 40 ans, où là l'enjeu c'est devenu que ça ! » (Tony)***

D'une certaine manière, être en couple et nourrir le sentiment de ne pas avoir le physique qu'il faut ont longtemps construit l'idée chez Tony qu'il vivait « *en dehors du circuit* ». De même, son mode de vie éloigné des normes du milieu a pu lui donner l'impression d'avoir raté certaines « *étapes* » de la carrière gay :

***« Je me suis rendu compte aussi que j'avais pas eu la phase assez classique de la drague et du sexe, tu vois quand je discute avec les gens au Bear's Den, je me rends compte, ils ont vécu des étapes que moi je n'ai pas vécu, je regrette pas ma rencontre avec Vincent, ce n'est pas lui le sujet, c'est moi, c'est moi qui ressent ce besoin depuis un an, de sortir, de rencontrer d'autres gens, de pouvoir me lâcher un peu et ça veut dire aussi que je voulais tester mon pouvoir de plaire, c'est important aussi. Et bon le Bear's Den ça m'a permis de vivre ça, de vivre un truc que je n'avais pas connu parce que tout était allé trop vite un peu, et quand je passais devant le Bear's Den, j'étais attiré parce que les gens m'en avaient parlé et je voulais connaître, maintenant je peux dire que je connais au moins » (Tony)***

On constate ainsi que même pour un individu en couple, stabilisé professionnellement, ayant dépassé la quarantaine et se situant jusqu'ici à distance du mode de socialisation des lieux gays, celui-ci peut manifester son existence et sa force au fil d'un entretien. Reste à évoquer ici un dernier point : le statut et les effets de l'expérience résidentielle dans le quartier, expérience qui singularise nos enquêtés.

### **2.2.b. L'expérience résidentielle en question.**

Les résultats précédents montrent certains effets du quartier sur les parcours à l'échelle de la carrière gay et indépendamment du statut d'habitant gay dans le quartier. Cependant, nos enquêtés ont habité à un moment de leur vie le quartier, ce qui les particularise au regard de l'ensemble de la population gay. Si on peut penser que leurs rapports au quartier gay sont nécessairement influencés par cette expérience, ils restent très nombreux à dissocier ces deux facettes et ces deux moments de leur rapport au quartier : la fréquentation du quartier comme quartier gay et la résidence dans le Marais ou le Village. Cette dissociation est souvent d'abord chronologique puisqu'ils ont connu et fréquenté les lieux gays du quartier avant d'y habiter la plupart du temps. Par ailleurs, on a déjà évoqué la diminution fréquente de l'investissement des lieux gays avec l'installation résidentielle dans le Marais et le Village. Par conséquent, l'installation résidentielle dans le quartier gaytrifié semble obéir à des logiques bien différentes du rapport au quartier gay précédemment décrit. Il faut d'ailleurs insister sur l'idée qu'il n'y a pas visiblement de moment-clé de la carrière où l'on s'installe en tant qu'habitant dans le quartier : les enquêtés le font à des moments très variés de leur carrière et c'est ce qui justifiait une entrée différente de l'entrée purement résidentielle. En réalité, l'articulation des expériences résidentielles et de la socialisation de fréquentation laisse apparaître alors des effets contrastés et des configurations variées. La séquence résidentielle peut constituer une expérience de prolongement ou de renforcement, mais



inaugure plus souvent un changement de statut et une mise à distance des principes de la socialisation gay (rapport au corps, au temps, aux sociabilités, à la drague, entre-soi).

Chez certains enquêtés, l'expérience résidentielle s'inscrit dans la continuité de la socialisation gay caractéristique du quartier et des lieux gays. C'est essentiellement le cas dans les parcours de réfugiés où le quartier attire et est investi essentiellement pour sa composante gay. Le fait d'habiter le quartier accentue certains traits de l'engagement social dans l'homosexualité et permet de profiter de la proximité des bars gays pour y tisser des liens de proximité et y venir plus facilement. Si cette localisation résidentielle ne fait pas exploser le rythme de fréquentation des bars, elle peut favoriser parfois leur investissement en tant que « voisin » :

**« J'avais à l'époque 35 ans et je sortais beaucoup plus que maintenant, bon c'est lié à l'âge. Y avait beaucoup moins de lieux, mais le Piano Zinc, j'ai été un des piliers, j'y allais 3 fois par semaine entre 1982 et 1985-86, bon c'était sympa, l'ambiance était sympa. Je rentrais du cinéma à minuit, je passais, des fois je restais 10 minutes et puis je rentrais, c'était pratique aussi parce que c'était juste à côté de chez moi, c'était comme si je passais voir un voisin » (Carlos, 60 ans, ingénieur actuellement sans emploi, célibataire, propriétaire, Marais)**

De même, les relations de voisinage et de sociabilités locales peuvent renforcer l'entre soi des sociabilités de bar, pour certains, parce qu'elle fonctionne sur le partage de certaines références gays à l'échelle d'un immeuble, d'un bloc ou d'une résidence. On peut dire des choses entre soi qu'on ne peut pas dire aux autres voisins de l'immeuble :

**« On a sympathisé de suite avec Simon, et puis un autre couple de garçon de la résidence, c'est vrai qu'en arrivant, on a de suite rencontré ces deux couples et c'était assez naturel parce qu'on partage quand même pas mal de choses, des références en commun, des manières de penser un peu proches, et puis on aime bien se retrouver ensemble aussi, y a des choses qu'on peut dire chez eux qu'on peut pas dire chez tout le monde. On est certainement plus libres avec des gays qu'avec d'autres, mais ça je me demande si c'est pas l'intériorisation aussi de certaines choses qu'on a vécu avant et ailleurs » (Rémy, 40 ans, professeur d'arts plastiques et doctorant en Histoire de l'art, couple cohabitant, locataires, Marais)**

Ces relations de voisinage dans un micro-entre soi à trois couples gays peuvent non seulement prolonger l'ambiance des lieux gays du quartier mais aussi s'y substituer par compensation ou en complément d'une sociabilité gay entre-soi cultivée dans les bars:

**« Moi j'aimerais sortir davantage, bon c'est comme ça, il se trouve que je vis avec quelqu'un qui n'aime pas du tout ça, il est pas du tout sorties, et encore moins milieu gay, et moi ça me manque un peu parfois, j'irai bien danser un peu par moments, et ça me sert à moi, à ne pas être frustré de voir des voisins comme ça, à l'occasion, que Simon et Frédéric peuvent inviter des amis à eux, donc du coup, c'est un autre mode de vie qu'on peut avoir ici » (Rémy)**

Sur un autre registre, l'espace public du quartier peut par extension constituer une sorte de lieu gay grandeur nature. Le plus frappant concerne sans doute les usages sexuels de la rue par certains habitants gays : s'ils ne sont pas l'apanage des habitants, ils restent néanmoins possibles et réalisables en bas de chez soi, comme l'ont montré les récits et les pratiques de Michel (chapitre 7). Par certains aspects, habiter le quartier gay contribue à renforcer certaines habitudes et certains principes de socialisation en vigueur dans les lieux gays eux-mêmes : adoption de styles corporels, de normes sexuelles ou entre-soi relationnel. On

observe ces continuités dans des cas bien particuliers et relativement minoritaires dans le corpus : les parcours de réfugiés, les débuts de carrière et les phases d'engagement intense dans l'homosexualité. Ces cas sont particulièrement peu représentés dans le Marais dans la mesure où la gentrification avancée défavorise l'installation résidentielle de ce genre de populations dans le quartier. Les socialisations résidentielles de renforcement restent donc peu visibles et limitées dans leurs effets.

A l'inverse, il est nettement plus fréquent que la socialisation résidentielle obéisse à d'autres logiques et que l'expérience d'habitant apparaisse en rupture avec celle de la fréquentation intense des lieux gays du quartier. De nombreux entretiens opposent précisément ce qui se passe dans l'espace public ou les lieux gays et ce que l'on vit en tant que résident, même si l'on est gay. Cette opposition passe par la critique de l'envahissement du quartier par des gays « *de passage* » ou « *qui vivent pas ici* » et des valeurs qui l'accompagnent. Pour bien des enquêtés, l'installation résidentielle change la vision que l'on se faisait du quartier parce que l'on y change de statut. Pour Emmanuel par exemple, le changement est très net. S'il a connu une forte période d'engagement gay se traduisant par un investissement massif des lieux gays du quartier, son installation résidentielle comme propriétaire d'un appartement rue des Archives change la donne. Son statut de président de la co-propriété amène à mobiliser d'autres pratiques et d'autres valeurs que celles qu'il adoptait dans son « *moment très gay* », le calme et la tranquillité plutôt que le bruit et la fête, le mélange des genres plutôt que l'entre soi gay, un emploi du temps plus régulier et moins festif que par le passé :

**« Tout ça se supporte plutôt que ça ne s'entend : y a pas de fête des voisins hein, c'est plutôt sage cohabitation disons. Il se trouve que je suis président de la co-propriété, ce qui me permet de veiller à ce que j'appelle la préservation de notre patrimoine, c'est à dire le silence, la tranquillité, le respect des voisins, de ne pas claquer les portes, de pas laisser hurler ces enfants, de faire attention quand on fait des fêtes si on en fait, surtout les gays de l'immeuble d'ailleurs » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais) « Y a un couple de lesbiennes aussi, une très charmante et la brune, infernale, qui ne supporte pas les hommes visiblement, elle ne parle pas aux hommes, et leur chien s'appelle Mâle, ce qui veut tout dire [...] Les deux couples gays sont de l'autre côté de l'immeuble, bon ils sont très typiques dans la mesure où ils sont très festifs hein, très bruyants et très ghettos je crois, alors ils ont mis un bémol parce qu'au début c'était vraiment de la provocation, les fenêtres ouvertes jusqu'à 3h du matin et ça a créé des problèmes qui sont remontés jusqu'à moi, je suis intervenu parce que les bars bon à la limite, mais le calme dans l'immeuble c'est primordial pour tout le monde » (Emmanuel)**

Les « interventions » d'Emmanuel révèlent un changement de statut et de priorités dans son rapport au quartier gay centré à présent sur « *le calme dans l'immeuble* ». Il rappelle d'ailleurs que face à la « *débauche* » qui arrive jusque dans l'immeuble, c'est sa « *casquette de président qui passe avant les autres* » :

**« Je pense que l'œil des habitants là maintenant est exercé, deux garçons qui vivent ensemble bon ça fait sens pour eux, mais ça c'est assez récent, par petite touches, c'est comme si la débauche du quartier était arrivé jusqu'à nous quoi [...] Moi je n'ai pas de problèmes avec ça, non, car j'ai cette casquette de président qui passe avant les autres, personne ne me demande qui vient chez**

***moi d'où je viens, je suis là comme le président, point ! Donc après, personne ne me demande ce que je fais, après ils imaginent aussi sans doute des choses, mais j'en sais rien ! Et puis je n'ai plus la vie que j'avais non plus, je me suis assagi ou j'ai vieilli si on veut, mais je pense que ça change les choses quand on habite le quartier en tant que tel » (Emmanuel)***

Cet exemple renvoie à de nombreux cas où les enquêtés distinguent clairement ce qui relève de leur rapport résidentiel au quartier de ce qui relève de leur investissement passé du quartier en cours de carrière gay. Cette distinction n'est pas que subjective, elle renvoie aussi à des principes de socialisation différents entre un milieu gay et un contexte résidentiel gentrifié. Si tous deux peuvent valoriser la sociabilité, l'interconnaissance localisée, les sorties et les soirées passées dans le quartier, ces pratiques n'ont pas le même sens et ne répondent pas aux mêmes enjeux. L'importance accordée au corps, à ses mises en scène, le primat de la drague et de la sexualité, les rituels de sorties dans les lieux gays, sont autant d'éléments très spécifiques à la socialisation par les lieux et le quartier gays que l'on ne retrouve pas dans les modes de vie, les valeurs et les pratiques des gentrificateurs et qui ne constituent pas non plus des éléments structurants des socialisations urbaines en contexte de gentrification (Bidou-Zachariasen, 2003). Dès lors, l'expérience résidentielle ne signifie plus une socialisation de renforcement de la carrière gay mais, plus souvent, une expérience plus ou moins alternative aux principes de socialisation des lieux gays.

Habiter un quartier gay peut alors constituer autant un poids qu'une ressource identitaire. Si plusieurs travaux ont cherché à montrer que les quartiers gays constituaient des espaces de liberté et d'autonomie pour les gays, et que cette autonomie expliquait largement leur désir ou leur besoin de ce type d'espace (Forest, 1995 ; Léobon, 2002 ; Blidon 2008c) plusieurs entretiens nuancent cette idée. En réalité, l'autonomie supposée peut se transformer en contrainte et en pression quotidienne, notamment lorsqu'on habite ici :

***« C'est un espace de grande liberté sans doute, je veux dire c'est plus facile de vivre ici pour un couple de garçon par rapport à Toulouse, moi je vois, ça n'a rien à voir, c'est plus libre, mais pourtant y a toujours cette pression de la drague omniprésente, donc c'est pas si libre que ça, c'est la liberté mais aussi la pression » ( Rémy, 40 ans, professeur d'arts plastiques et doctorant en Histoire de l'art, couple cohabitant, locataires, Marais)***

La trop faible mixité du quartier où l'on habite peut s'avérer pesante parce que l'on ne se définit pas soi-même uniquement comme homosexuel, même si l'on est gay et que l'on habite le quartier gay. On ne s'identifie par forcément aux normes dominantes du milieu, ce qui peut « donner envie de partir » :

***« C'est vrai qu'y a une grande superficialité, on en veut beaucoup à ton cul, ça c'est sûr, mais j'aimerais bien un endroit un peu plus mixte je crois, de la musique un peu moins forte, ça c'est plus notre style. Moi je me sens pas exclu parce que je connais quand même des gens au-delà de la superficialité, mais tu peux très vite te sentir exclu, c'est ce que je pense quand je pense au Marais, et puis j'ai une vie en dehors du Marais aussi et ça je pense que c'est très important, de garder une vie en dehors de ça aussi [...] J'aime bien aussi le dépaysement dans d'autres quartiers, avoir un peu plus de mixité sociale, de diversité, mais c'est aussi comme je te disais que je me définis pas par rapport à mon homosexualité, je ne me dis pas tous les matins je suis gay, je le sais bon d'accord, mais j'ai pas besoin de me le dire tous les matins, je vis pas ce truc***

***comme ça, donc ce quartier ça peut aussi me donner envie de partir des fois » (Goran, 31 ans, infirmier, couple cohabitant, locataire, Marais)***

Le quartier gay constitue alors, pour certains enquêtés, un label et une étiquette attribués par les autres et difficiles à supporter. Ils le ressentent notamment lorsqu'ils révèlent leur lieu de résidence. C'est tout à fait frappant dans le cadre des sites de rencontres sur Internet comme le racontent Emmanuel et Renaud :

***« Sur Internet, c'est bizarre d'ailleurs, quand on voit où j'habite on me pose des questions sur où je vais, pourquoi j'habite ici, si je suis Marais ou si je suis pas Marais, et les réactions sont imprévisibles, c'est comme une sommation à se plier à ça, il faut répondre oui pour des gens, non pour des autres » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais) « Y a un truc qui est dur, c'est que quand on est célibataire, qu'on habite dans le Marais, j'ai tout de suite une étiquette, c'est soit le queutard, le mec qui vit là et qui n'a qu'à descendre dans le bar pour lever un mec, ce qui n'est pas mon cas, ou alors c'est la vieille branche, le vieux garçon qui a pas de mec, qui en a plus en l'occurrence [...] Sur le tchat, c'est systématique, mais pourquoi t'habites dans le Marais ? tout de suite, les gays rejettent ça mais en même temps, ils y passent leur vie, dans les bars, les saunas, tous les mecs qui se disent hors ghetto, mon cul oui, c'est eux que tu vois tout le temps dans les bars ! Donc moi je leur dis mais c'est pas parce que j'habite ici que voilà » (Renaud, 34 ans, cadre responsable logistique, célibataire, locataire, Marais) « Quand tu dis que tu habites le Village, les gars ils te regardent comme une bête là, comme si ils allaient te jeter des grains dans ta cage, y en a qui vont te zyeuter comme ça parce qu'ils ont envie de se rendre ici, mais aussi d'autres qui vont te juger comme négativement, comme si tu avais une maladie » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)***

Le quartier gay produit ainsi des modèles et des normes que les entretiens rappellent fréquemment, soit parce qu'ils sont incorporés et que l'on s'y identifie, soit parce qu'on se juge, se confronte et se définit par ces modèles, y compris par différenciation. Au-delà du moment d'engagement, cette présence des lieux et du quartier dans la vie des individus est manifeste et pas seulement parce qu'ils habitent le quartier. Elle passe par des canaux variés : langage, catégories de classement de soi et des autres, baromètre de son identité homosexuelle et de sa valeur dans l'échelle de référence du milieu, force de rappel biographique. De ce point de vue, la notion d'espace fondateur nous a semblé très pertinente. Pour Jean Remy, ce terme permet de décrire, dans le cas de populations d'immigrants, des quartiers d'arrivée et d'entrée dans l'espace urbain (Remy, 1990). Ce type de population tend progressivement à quitter ces espaces au fur et à mesure de son installation socioprofessionnelle, mais entretient toujours des liens à cet espace : des liens pratiques (ballades, consommation), symboliques et affectifs. Dans un autre contexte, Anne Gotman identifie aussi des espaces fondateurs au sein des trajectoires socio-résidentielles de populations plus vastes (Gotman, 1999). Elle montre qu'il existe ainsi des espaces singuliers au cours de ces trajectoires au sens où ils façonnent, plus que d'autres, des représentations et des rapports à l'espace ayant des effets durables dans l'ensemble d'un parcours. S'il peut s'agir des lieux d'origine et des espaces vécus pendant l'enfance et en famille, d'autres espaces peuvent fonder par la suite des dispositions socio-spatiales transposables et transposées dans des contextes ultérieurs, comme le montrera le chapitre 10. Ces deux usages de la notion d'espace fondateur illustrent son double intérêt : rendre

compte de l'incorporation de « quelque chose de spatial » à un moment t (l'espace *fonde*) et rendre compte aussi des effets durables de ce « quelque chose » (l'espace est *fondateur* d'une référence). Cette section invite également à penser les quartiers gays comme des espaces fondateurs dans les parcours gays<sup>85</sup>. La socialisation produite par la fréquentation du quartier gay constitue une expérience aux effets plus ou moins durables et transposables mais rarement négligeables, en particulier dans la manière dont les individus vivent et décrivent leur homosexualité. Le premier moment du raisonnement présenté dans ce chapitre le laisse entrevoir, le chapitre 10 viendra préciser l'ampleur et les formes de ce processus.

Bon nombre de travaux de géographes tentent de modérer et de réduire le rôle des quartiers gays dans les modes de vie gays et dans la compréhension des identités homosexuelles contemporaines. Cherchant à conduire une « géographie critique » (Blidon, 2008), ces travaux n'ont de cesse de rappeler le caractère excessif, caricatural, voire erroné des représentations médiatiques et du sens commun dans l'interprétation des images de la ville et de l'homosexualité que proposent les quartiers gays. Mais, selon nous, l'argumentaire développé reste souvent lacunaire pour deux raisons. D'une part, les arguments proposés ne répondent pas à la question posée : affirmer que tous les gays n'habitent pas le ghetto homosexuel ou ne le fréquentent pas tous ne signifie pas que ce quartier n'a pas d'influence dans leur parcours, ni qu'ils n'y ont pas un lien singulier, qui dépasserait celui de l'investissement par la pratique à un moment donné de leur vie (Redoutey, 2004 ; Blidon, 2008a, 2008c). D'autre part, et par conséquent, l'entrée par les « formes spatiales » de l'homosexualité dans la ville reste fondamentalement spatiale et ne dit pas grand chose sur les parcours et les pratiques des individus concernés :

**« L'entrée par les lieux n'épuise donc pas le sujet. Pour sortir des seules logiques spatiales, il faut opérer un déplacement du champ de l'analyse des lieux vers les individus, leurs pratiques et leurs représentations. » (Blidon, 2008a, p.183)**

Malgré cette remarque judicieuse, force est de constater que les travaux français ont bien peu mis en application cette démarche. Or, ce type d'approches, que nous avons modestement essayé de mettre en œuvre, ne permet pas d'affirmer que le quartier gay n'influence pas les parcours gays : le chapitre 10 doit tenter de le montrer plus précisément encore.

## Conclusion

---

L'entrée choisie dans ce chapitre est délibérément « plus homosexuelle » que l'approche générale de la thèse. Deux raisons peuvent l'expliquer. D'une part, les chapitres précédents ont montré que la variable « gay » possédait un pouvoir spécifique au regard de l'analyse des parcours de gaytrification et des dynamiques de gaytrification des deux quartiers. D'autre part, ce sont surtout les entretiens qui ont montré que l'homosexualité des enquêtés n'était pas un élément anecdotique car elle construisait des expériences sociales et spatiales sans équivalent. Dès lors, ce chapitre permet de reconstruire sociologiquement les identités gays selon un processus séquentiel de « carrière gay » qui répond aux exigences d'une sociologie des homosexualités (chapitre 2) : on y comprend mieux les différentes manières d'être gay selon les moments où on se situe dans cette carrière. Par ailleurs, l'analyse des carrières gays resitue le rôle du Village et du Marais dans les manières de vivre son homosexualité. D'une part, la relation entre espaces et identités n'est ni mécanique, ni stable : il existe des moments du soi où l'on se sent ici plus ou moins « chez soi ». D'autre

<sup>85</sup> Au-delà du registre résidentiel présent dans le cas des travaux de Jean Rémy et Anne Gotman.

part, l'espace du quartier gay n'est pas non plus réductible à une surface d'enregistrement d'identités homosexuelles constituées une bonne fois pour toutes et agrégées dans une « communauté gay ». Au contraire, les lieux gays et le quartier gay constituent des instances de socialisation, à travers lesquelles l'espace urbain contribue à façonner, produire et transformer des identités sociales. Les bars, restaurants et discothèques ne sont pas seulement des espaces récréatifs et des lieux de détente, ils ne sont pas non plus des espaces en apesanteur social, dégagés du poids de normes sociales contraignantes. S'y construisent des normes sociales dont les effets peuvent être puissants et durables au-delà même du moment où l'on y vient. À l'image d'autres contextes de socialisation, comme l'école, la famille ou le travail, le quartier gay, ses lieux et son milieu constituerait ainsi une matrice de socialisation spécifique qui transforme les individus qui s'y exposent. Pourtant, ce résultat semble provisoire. Il a déjà été affiné par la variation des manières de vivre et de ressentir le « poids » du quartier dans sa propre trajectoire. Plus encore, la description d'un mode de socialisation masque souvent des incorporations individuelles inégales. Il s'agit à présent de décrire et d'explicitier la nature et les raisons de ces inégalités afin de mieux évaluer la puissance et la durabilité de tels processus de socialisation.

## Chapitre 10 : Variation des expériences de socialisation.

Si l'analyse des dimensions spatiales d'une socialisation gay tend à rappeler qu'un contexte de socialisation s'évalue à la lumière des normes et des injonctions sociales qu'il produit et diffuse, elle doit aussi se préoccuper des effets concrets produits par cette socialisation. Le chapitre précédent a volontairement mis l'accent sur les effets puissants d'un mode de socialisation à travers sa capacité à fonder des références, produire des catégories de jugement, engendrer des pratiques et transformer des individus. Pourtant, le renouvellement des analyses en termes de socialisation insiste aussi sur les limites de tels processus en mettant à jour ses oublis : les cas de socialisation « ratés », l'incohérence et l'hétérogénéité de certains modes de socialisation, les conflits identitaires entre des socialisations concurrentes, la pluralité des expériences socialisatrices auquel un individu est confronté. Ce renouvellement doit beaucoup aux travaux de Bernard Lahire dans le domaine des socialisations scolaires et de la sociologie de la culture (Lahire, 2004, 2006 [1998]), travaux qu'il est possible d'exporter de manière plus générale dans d'autres contextes et sur des questions sociologiques différentes, en rappelant l'un de leurs résultats importants :

**« La cohérence des habitudes ou schèmes d'actions que peut avoir intériorisé chaque acteur dépend donc de la cohérence des principes de socialisation auxquels il a été soumis. Dès lors qu'un acteur a été placé, simultanément ou successivement, au sein d'une pluralité de mondes sociaux non homogènes, et parfois même contradictoires, ou au sein d'univers sociaux relativement cohérents mais présentant sur certains aspects, des contradictions, alors on a affaire à un acteur au stock de schèmes d'actions ou d'habitudes non homogènes, non unifiés et aux pratiques conséquemment hétérogènes (et même contradictoires) variant selon le contexte social dans lequel il sera amené à évoluer. » (B. Lahire, 2006 [1998], p. 50)**

C'est l'une des ambitions de ce dernier chapitre : comprendre les expériences variées de socialisation par les quartiers gays au sein d'une population gay diversifiée. La thèse développée dans ce chapitre est la suivante : s'il existe un mode de socialisation gay spécifique dont le quartier gay est le levier principal, ce mode de socialisation n'est pas aussi homogène qu'il y paraît et son efficacité reste limitée et relative aux expériences de socialisations concurrentes, qu'elles soient antérieures ou simultanées. L'énoncé de cette thèse fournit la structure du chapitre.

Dans une première section, on mettra en relief un premier registre de variations à travers les variations du contexte de socialisation lui-même, c'est-à-dire le quartier gay. Ces variations sont essentiellement de deux ordres : variations historiques et générationnelles d'une part, variations entre les différentes composantes et instances d'un même contexte d'autre part. Derrière un mode de socialisation homogène se distinguent en réalité des logiques de socialisation plus fines et moins stables. Dans une deuxième section, on montrera l'ampleur des différenciations sociales dans les effets et les incorporations des socialisations gays produites par le quartier. À partir de plusieurs portraits sociologiques, on peut ainsi réévaluer le pouvoir socialisant du quartier en fonction des socialisations et des ressources alternatives. Cette dernière section permet de comprendre pourquoi certains enquêtés semblent adhérer profondément aux valeurs et aux modes de vie que le quartier gay valorise tandis que d'autres s'en éloignent et y semblent moins soumis.

## **1. Variations de contexte : le temps et les lieux.**

---

Les variations observées dans les manières d'être gay reposent d'abord sur des expériences non homogènes du quartier gay. Derrière les logiques transversales saisies précédemment, on peut montrer que le contexte de socialisation que constitue le quartier gay n'est pas homogène au regard des expériences individuelles. L'hétérogénéité observée se situe d'abord à un niveau diachronique à travers des écarts générationnels.

### **1.1. Le poids des générations.**

La prise en compte du temps dans l'analyse des rapports au quartier gay ne doit pas se limiter au temps biographique mais doit aussi intégrer le temps historique. L'homogénéité d'un mode de socialisation dépend pour partie de la stabilité d'un contexte et des principes de socialisation qui le définissent. Or, dans ce domaine, les dimensions historiques des processus de gaytrification constituent un facteur d'instabilité et les effets générationnels viennent fortement perturber l'idée d'une socialisation gay par le quartier gay homogène. De ce point de vue, l'ensemble des évolutions observées dans les chapitres 4 et 5 constituent évidemment des transformations importantes du contexte de socialisation lui-même et expliquent largement le poids du facteur générationnel dans la variation des expériences socialisatrices.

En premier lieu, l'existence même du contexte de socialisation est soumise à une histoire propre (chapitre 4). Dans notre cas, l'émergence et la structuration des quartiers gays a pris du temps et le déroulement des carrières gays est fortement marqué par des effets générationnels. Jusque dans les années 1980, les débuts de carrière sont moins fortement tournés vers le Marais et le Village : il est possible et plus fréquent d'être entré en homosexualité par d'autres lieux, des lieux gays plus éparpillés dans la ville et des lieux non gays. Nos enquêtés les plus âgés permettent ainsi de revisiter les chapitres 4 et 5 :

**« Je sortais beaucoup à Saint-Germain, c'était la grande période du Fiacre, je ne sais pas si vous connaissez, vous n'avez pas connu non, c'était un très beau dancing, on se retrouvait beaucoup plus là-bas à l'époque [...] C'était plus distingué je dirai, c'était très intellectuel, tout à fait différent de ce qui se passe ici maintenant, mais c'était une autre époque aussi, nous on a connu les grands moments de Saint-Germain » (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais) « Mais c'était pas le Village moi quand je suis arrivé à Montréal, c'était les bars de l'Ouest, sur Stanley, à l'époque c'est là que ça se passait. J'aimais pas beaucoup les anglais moi, d'ailleurs je suis un peu comme raciste là dessus, mais on n'avait pas beaucoup le choix, c'était ça ou rien » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Pour ces individus nés dans les années 1940-1950, le Village et le Marais apparaissent dans leur vie, vers l'âge de 30-35 ans, au moment où ils sont déjà, pour la plupart, entrés en homosexualité. À l'inverse, à partir du milieu des années 1980 et de manière croissante depuis, le Marais et le Village semblent monopoliser les expériences d'engagement individuel et social dans la carrière gay : les individus âgés de 35 à 50 ont en effet rencontré le quartier gay souvent plus tôt dans leur carrière et leur parcours homosexuel a accompagné relativement étroitement le développement du quartier gay ainsi que sa gentrification. Il s'agit de la génération des « conquérants » massivement représentée dans notre corpus. Pour les plus jeunes, le contexte est fort différent puisque le Marais et le Village constituent des institutions déjà visibles et reconnues comme telles lorsqu'ils s'engagent dans la carrière gay : le fait de se tourner vers le quartier gay, dès les débuts de leur carrière, apparaît quasiment incontournable, ce contexte socialisateur s'étant fortement institutionnalisé et consolidé dans ses structures et sa capacité d'attraction. Ce rappel chronologique n'est pas sans effet sur les expériences de socialisation par l'espace et le quartier : il influence à la fois les apprentissages sociaux des manières d'être gay, le type de lieux et de cadres de socialisation traversés et le contenu même de cette socialisation. Les apprentissages pratiques et sociaux amenant à devenir homosexuel n'ont pas été vécus de la même manière par les générations successives.

Pour les plus âgés, les récits insistent sur les risques, les peurs, les menaces policières et les différents obstacles à franchir pour vivre son homosexualité ou rejoindre le « milieu gay », un milieu qui n'est alors pas situé encore dans l'espace du quartier, à Paris comme à Montréal. Par exemple, Gérard évoque, bien avant l'investissement du Marais, des circuits beaucoup moins visibles d'une socialisation homosexuelle très différente de celle des bars gays de la rue des Archives d'aujourd'hui. Ces circuits empruntent certains établissements de la nuit parisienne situés sur la Rive Gauche, à Saint-Germain des Près ou Montparnasse. Mais ces établissements ne sont pas des lieux gays en tant que tels : ils peuvent être fréquentés par des homosexuels à certains moments de la semaine ou de la journée, selon des logiques informelles reposant sur la discrétion et une information partagée entre initiés. De même, Gérard a fréquenté un temps les soirées et les locaux du groupe *Arcadie*, rue Béranger. Si *Arcadie* a pu constituer dans les années 1960 et 1970, un lieu de socialisation homosexuelle, son fonctionnement et ses principes étaient bien spécifiques, comme l'a montré l'ouvrage de Julian Jackson (Jackson, 2009) et comme le rappelle Gérard lui-même :

**« Ce truc d'*Arcadie* c'était très spécial, j'y suis allé à un moment mais pas très longtemps parce que c'était quand même « vous êtes bien gentils les homos, mais taisez-vous, écrasez-vous ! », c'était vraiment une autre époque, il fallait montrer patte blanche, d'ailleurs le responsable c'était un ancien séminariste**



***alors ça restait très culpabilisant je trouve, c'était une salle minable là alors on préférait aller au Fiacre quand même » (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais)***

De même, les récits de Raymond, Michel ou Jacques montrent que les expériences de la jeunesse homosexuelle restent alors marquées par une socialisation au secret et des pratiques plus ou moins clandestines à Montréal. Les lieux où l'on devient homosexuel peuvent se situer aux interstices de lieux de socialisation plus traditionnels (travail, famille) ou dans les tavernes gays de l'Ouest anglophone. Mais dans ce cas, on reste contraint à la discrétion et soumis à des menaces de tous ordres : législation, descentes de police fréquentes, risque d'être vu et identifié par d'autres. Cette nécessaire gestion d'un soi clandestin influence à la fois les lieux eux-mêmes et les comportements individuels : faire attention sur les lieux de drague, entrer et sortir discrètement des lieux gays encore peu ouverts sur la rue, gérer une sorte de double vie. Le contexte est relativement similaire à Paris et à Montréal dans les années 1970 :

***« J'allais draguer aussi aux Tuileries, c'est très connu comme lieu de drague, mais des fois on ne faisait rien de spécial, on se rencontrait, on discutait comme ça, c'était très fréquenté la nuit, moi j'y allais de temps en temps mais c'était risqué parce qu'une fois je me suis fait attrapé par la brigade des mœurs, ça n'allait jamais très loin, mais ils arrivaient et ils embarquaient tout le monde, ça m'avait un peu refroidi quand même, quand on se retrouve au poste devant des flics très homophobes, je vais vous dire, on en mène pas large ! » (Gérard, 65 ans, employé retraité, célibataire, propriétaire, Marais)***

Au début des années 1980, l'émergence du Marais et du Village comme quartier gay en gestation transforme la donne et offre, de fait, un nouveau contexte de socialisation marqué par une visibilité nouvelle pour cette génération (chapitres 4 et 5). Néanmoins, pendant une décennie, certaines « traditions » subsistent et, surtout, cette génération semble marquée durablement par des expériences produisant des dispositions à certaines manières de vivre son homosexualité. Le maintien de ces « traditions » homosexuelles est largement dû au caractère progressif des changements socioculturels : l'homosexualité ne se banalise pas du jour au lendemain. Du point de vue spatial, elle reste encore cantonnée à des espaces intérieurs relativement coupés de l'espace public : des bars fermés, des portiers et des judas à leur entrée, une faible visibilité, des lieux encore mal équipés. Cette étape marque durablement les représentations et les manières de vivre son homosexualité des plus anciens caractérisées par un relatif séparatisme homos/hétéros, un fort sentiment d'appartenance à un groupe ou une communauté homosexuelle, une conception transgressive de l'homosexualité et une forte culture du minoritaire. De même, ils ont vécu les lieux gays et l'apparition du quartier gay comme des expériences collectives portées par les valeurs de solidarité et de convivialité. On comprend l'attachement de certains à l'idée de « communauté » gay si l'on resitue ainsi leur propre homosexualité dans un contexte socio-historique spécifique où les menaces et les expériences du secret et de la dissimulation ont conduit à investir le Marais et le Village sur le mode du refuge identitaire et du rattachement à une nouvelle « famille homosexuelle élargie » (Pollak, 1982). Il n'est dès lors pas surprenant qu'en 1982, les travaux de Pollak insistent sur un nouveau « bonheur dans le ghetto » en partie incarné par les débuts des quartiers gays (Pollak, 1982). Il n'est pas surprenant non plus que l'on retrouve aujourd'hui chez ces individus les traces de cette socialisation, y compris dans leur jugement sur les lieux gays du Marais et du Village. L'expérience du quartier gay a été fortement marquée par un double contexte : celui d'un sentiment d'hostilité généralisée à l'égard de l'homosexualité et celui d'une socialisation par

les lieux gays centrée sur la solidarité, la résistance et la gestion d'une identité encore en partie indicible. C'est ce qui explique largement les décalages générationnels quant à la question de la mixité des lieux puisqu'aujourd'hui les plus âgés semblent décontenancés par le « mélange des genres » observé dans certains lieux gays et gay-friendlys et par la manière dont les jeunes générations vivent leur homosexualité au grand jour, dans le quartier mais aussi ailleurs :

**« Maintenant tu as des gars avec des filles dans le Village, tu t'en vas cruiser un gars mais tu sais plus si le gars il est avec la fille, tu as des p'tits jeunes bien mignons là, mais tu sais plus si ils sont gays, mais avant, mais 99% étaient des gays, alors moi j'ai besoin de confiance pour emmener quelqu'un à la maison, fait que j'veais pas m'en prendre comme ça » (Raymond, 62 ans, employé retraité, célibataire, locataire, Village)**

Pour la génération suivante, qui rencontre le quartier gay dans les années 1980, celui-ci est vécu dans un contexte historique de transition entre une homosexualité encore confinée au placard et la conquête de la visibilité. Or, pour cette génération, le temps historique rejoint le temps de la carrière gay et les transformations du quartier semblent accompagner et catalyser rapidement l'engagement social dans la carrière gay. Les enquêtés connaissent ainsi un contexte encore « glauque » et « clandestin » lorsqu'ils entrent en homosexualité, mais décrivent surtout les changements rapides des années 1980 et du début des années 1990 :

**« Ben avant, je m'en rappelle très bien parce que l'image que j'ai encore c'est que les commerces étaient placardés, étaient fermés abandonnés, avec du bois là devant les vitrines, et j'avais l'impression la première fois, que j'étais dans une zone de guerre ! Moi je viens de la campagne alors pour moi c'était très particulier de voir ça, et pour moi c'était une zone bizarre, dangereuse même. Le premier contact, bon c'était en 81-82, et là, c'était vraiment un endroit à part, enfin c'était une zone de misère et ensuite, comme je disais, bon y a eu quelques bars et là on venait plutôt pour sortir le soir, mais on venait pas le jour pour prendre un café ou pour aller au resto parce qu'y avait pas de restos, y avait deux bars seulement donc on venait au bar et puis ont quittait après, c'est tout ! [...] Quand je suis arrivé, mais c'était plus clandestin aussi, mais on avait aussi beaucoup de plaisir dans ces lieux, mais c'était plus caché hein et puis après, le village est né, donc j'ai continué à sortir régulièrement et là c'était plus avec beaucoup d'amis le cercle était plus grand, c'était plus ouvert aussi, c'était très différent avec l'ouverture sociale, on sortait souvent, moi j'adorais danser donc on allait danser, c'était beaucoup plus facile après » (Yann, 48 ans, cadre responsable communication, couple cohabitant, propriétaire, Village) « Au début, les bars étaient plus glauques que maintenant, surtout pour un jeune, c'était moins ouvert et moins rutilant, donc après c'était plus dehors en fait, mais j'ai le souvenir de rues plus détendues en même temps et c'est devenu depuis un lieu de parade, j'étais frappé, en fait y a plus d'enjeu, les gens viennent comme à Paris après la révolution, les gens venaient se montrer avec leur belle toilette [...] Pour moi c'était d'abord un lieu de possibles en fait et je l'ai vu devenir un lieu où l'on montre son mari, sa voiture, sa réussite ou son chien d'ailleurs, c'est pour ça que j'aime le Cox, y a un espèce de retour animal vers la chair et le désir des mecs,**

***complètement édulcoré ailleurs » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)***

Au fur et à mesure de leur carrière, les conquérants âgés de 35 à 50 ans au moment de l'enquête, enregistrent les effets de la visibilité et du relâchement de certains étaux législatifs, sociaux et culturels. Le Marais et le Village offrent de fait un contexte plus « ouvert », plus « libéré » et plus « facile » : malgré certaines inégalités sociales, la « peur » et les menaces tendent à s'effacer des parcours gays. De même, les principes de la socialisation spatiale gay évoluent et s'orientent vers des normes plus hédonistes, des injonctions à la visibilité et au déploiement d'un mode de vie gay plus affirmé. L'ère des terrasses qui s'ouvre au milieu des années 1990, dans les deux quartiers, ne signifie-t-elle pas qu'être gay c'est maintenant le montrer et l'être dehors, aux yeux des autres ?

***« 1992-1996, pour moi, c'est l'apogée du Beaubourg en tant que lieu gay de rencontre, c'était à la fois assez chic et surtout visible, je suis arrivé moi dans cette génération qui voulait plus se cacher en fait, donc je comprenais pas cette idée de sexe glauque en fait, ou caché, ce côté on va se cacher et surtout faut pas qu'on nous voit » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)***

Des enquêtés comme Emmanuel, Tony, Vincent ou Frédéric à Paris, Yann, Silvio ou Denis à Montréal ont connu cette période et ont d'une certaine manière vécu une frénésie libératrice qu'ils décrivent comme « *mon grand moment avec le quartier* » (Frédéric) ou « *la grande époque* » (Denis). Leur engagement social dans l'homosexualité est synchrone avec le grand moment d'effervescence des deux quartiers gays et la visibilité spatiale nouvelle favorise leur visibilité sociale. La socialisation qui en résulte correspond sans doute le plus précisément au modèle de base de la carrière gay : on s'oriente vers le quartier, on y vit une séquence gay intense (sociabilités, sexe, sorties) qui s'achève par la stabilisation conjugale ou la lassitude et le besoin de renouvellement. Au moment de l'entretien, le quartier gay reste envisagé comme un lieu d'épanouissement à un moment donné de son parcours. S'il est devenu un espace de consommation et de loisirs que l'on investit moins, le quartier reste disponible sous ses fenêtres lorsque l'on souhaite en profiter et symbolise aussi une partie de sa vie :

***« Pour un pédé comme moi, branché un peu culture, oui, ben par exemple, la première fois où tu vas aux mots à la bouche tu t'en souviens, tu gardes ce lieu en tête, pour moi c'est comme un musée aujourd'hui, j'y vais rarement aujourd'hui, mais ça reste un lieu de ma vie » (Frédéric, 39 ans, critique cinéma et scénariste, célibataire, propriétaire, Marais)***

Très souvent, cette génération a l'impression d'avoir vécu une vie gay plus heureuse dans le quartier que celle de ses successeurs. Cette tendance à valoriser un passé révolu est très fréquente dans ce type de contexte urbain et chez d'autres populations de gentrificateurs. Chez les gays, elle se double du sentiment d'avoir vécu et participé à une autre époque de l'homosexualité, dont le quartier symbolisait l'avènement et l'effervescence. Or, plusieurs éléments concernant cette « *grande époque* » renvoient à des logiques de socialisation propres à un moment du quartier comme à un moment dans l'histoire des homosexualités (Martel, 1996). Trois éléments nous paraissent ici centraux.

D'abord, l'évolution relative du contexte socioculturel et législatif donne l'impression que la socialisation au secret et à la dissimulation s'effrite depuis la fin des années 1980, malgré des inégalités sociales à ce sujet. Le Village ou le Marais sont alors les fers de lance et les lieux privilégiés d'une émancipation homosexuelle individuelle et collective pour une génération. L'entre-soi des lieux gays est moins fortement lié à un sentiment de solidarité

nécessaire, l'idée d'appartenance communautaire est moins revendiquée par les enquêtés, surtout à Paris. Les lieux gays mettent davantage en avant les conditions d'un « bonheur individuel » (Adam, 1999) passant par la visibilité, la consommation gay à toute heure de la journée, l'affichage de son orientation sexuelle. De fait, on retrouve chez ces enquêtés les traces les plus franches du modèle de la carrière décrit précédemment : ils ont mobilisé le quartier de manière intense à un moment donné de leur parcours, ils y ont rencontré beaucoup de gens, y ont passé du « *bon temps* ». Une fois rencontré leur compagnon, ils s'en sont éloignés tout en appréciant le fait d'y habiter et de pouvoir y sortir de temps en temps en couple ou avec des amis gays. Le passage historiquement situé des expériences de « bonheur dans le ghetto » à celles de « bonheur individuel », très bien décrit par Philippe Adam, est tout à fait pertinent au regard de notre corpus (Adam, 1999) : il est structuré par et structure aussi un rapport aux lieux gays qui évolue dans le temps.

Ensuite, si la socialisation produite par les lieux gays reste guidée par une injonction à la sociabilité entre-soi, sa signification a beaucoup changé entre deux générations. Elle ne repose plus tellement alors sur une solidarité de résistance mais sur le plaisir, la culture et une convivialité plus festive que solidaire. Sans caricaturer la variété des expériences, certains lieux en vogue à l'époque l'illustrent. Par opposition au Marais d'aujourd'hui, de nombreux entretiens insistent sur une culture plus informée et plus légitime à l'époque, un goût pour l'avant-garde et la fête bien différents aussi. Un lieu comme le *Piano-Zinc* se révèle typique des socialisations gays de l'époque et de représentations mêlant convivialité, fête et culture :

**« On y a vécu vraiment heureux, c'était un endroit incroyable et qui marcherait pas aujourd'hui je pense, parce que y avait un côté plus discret, plus simple aussi, moins pétaradant tu vois [...] On y allait, on y passait avec les copains en se disant allez hop on va faire une bise à Jürgen, on y passait pas une soirée mais c'était le parcours un peu obligé, je dirais, tu avais toujours quelqu'un pour chanter et mettre une ambiance du tonnerre, c'était vraiment très particulier, les gens étaient simples, y avait des jeunes, des vieux, mais ça se prenait pas la tête, et puis y avait un certain truc culturel aussi, les gens étaient cultivés je crois, et ça bon ça fait toute la différence avec les pédales aujourd'hui [...] À part Mylène Farmer et Madonna bon, ils connaissent pas grand-chose et bon, voilà, moi j'ai pas été élevé dans ces références là, donc moi j'ai d'autres références, d'autres modèles culturels en fait, mais bon tu le vois bien avec les jeunes, enfin je veux dire moi, tu dis à un mec ben c'est comme telle chanson et là il fait « hein, quoi ? », et moi avec des gens plus âgés je vais avoir les mêmes références, tu vois, là bon Jean Gabin c'est qui ? » (Jérôme, 37 ans, directeur commercial, couple cohabitant, locataire, Marais) « C'était un tel succès, c'était vraiment très en vogue ! Sûrement parce qu'y avait une grande convivialité là-bas, et puis ça draguait pas mal surtout mais c'était une drague sympa [...] Les gens qui chantaient régulièrement étaient très follasses perdues, un peu à l'ouest mais tout autour y avait une population de classes variées en fait. C'était ni branché ni ringard, ou plutôt c'était branché et ringard en même temps ! » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

Ces discours ne signifient pas qu'il existerait un âge d'or de la fête gay dans les deux quartiers, ce jugement étant très subjectif. Ils font plutôt écho à l'efficacité d'une socialisation culturelle homosexuelle davantage manifeste dans les parcours et surtout plus légitime :

**« Maintenant c'est un peu démerde-toi, y a plus de codes, y a plus de culture. Nous c'était une culture, une culture littéraire aussi, là y a pas de culture, c'est individualiste, c'est chacun pour sa gueule » (Sébastien, 41 ans, chef de projet marketing, couple cohabitant, propriétaire, Marais) « L'Open, c'est très décrié, alors bon, après chacun est libre d'y aller, mais c'est vrai que quand tu vois la terrasse, ça fait presque pitié, ces petits jeunes qui arrivent là, on se replie, on va pas vers les autres, on lit rien, bon, c'est n'importe quoi » (David, 38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais)**

Enfin, le dernier trait spécifique de ce « moment-lieu » de socialisation a trait à la valorisation de la marginalité. Les enquêtés ont l'impression, davantage que les autres, d'avoir participé au moment où le quartier était le plus en vogue parce qu'il était également moins aseptisé, comme le rappelle l'exemple du *Piano Zinc*. D'une certaine manière, ils se vivent et se présentent parfois comme les *pionniers* de l'aventure urbaine de la gaytrification. Ils sont nombreux à opposer les lieux gays d'aujourd'hui aux lieux gays qu'ils ont connus, à opposer les valeurs qu'ils y ont construites à de nouvelles normes plus banales et commerciales :

**« J'ai l'impression d'être arrivé dans un quartier qui était encore à la mode et qui ne l'est plus, tout ce qui est de l'ordre de la branchitude n'est plus là en fait, et le côté parade du coup est un peu à côté de la plaque puisque la branchitude s'est éloignée en fait [...] Mais c'est devenu un business, un truc de fric aussi, ça compte beaucoup le fric dans le milieu maintenant j'ai l'impression, et du coup, quand y a du fric c'est plus branché, c'est branché tant que le fric n'intervient pas, après c'est fini » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

À Montréal, on retrouve le même type de décalages entre une effervescence générationnelle et culturelle du Village et ce qu'il est devenu depuis. Jusqu'au milieu des années 1990, cet engouement est manifeste et comporte des dimensions encore politiques dans le Village, mêlant contestation et conquête des droits :

**« Tous les soirs, tous les soirs, on sortait beaucoup, c'était vraiment là les grandes années, y avait même une chanson d'un groupe comique qui s'appelait Rock et Belles Oreilles qui avait fait une chanson sur le Village, « Tous les soirs, je sors dans les bars, tous les soirs », alors c'était ça, c'était vraiment ça, plus on s'est fait politisé aussi notre génération, aussi, par le fait qu'y a eu encore une descente de police qui a été très mal accueilli en 1990 ou 1991 là, et là on a très mal réagi » (Denis, 43 ans, barman, célibataire, locataire, Village)**

Là encore, il est difficile d'adhérer naïvement à cette vision enchantée du quartier gay. Insistons plus spécifiquement sur le fait que ce qui était branché ou à la mode dans le Marais et le Village des années 1990 n'est plus tout à fait d'actualité : l'expérience du quartier gay « branché » d'alors structure des représentations et des pratiques qui ne sont plus tout à fait en adéquation avec le quartier gay d'aujourd'hui. Les changements repérés aux chapitres 4 et 5 se traduisent alors par un mode de socialisation plus hédoniste orienté par la conquête de modes de vie et la visibilité.

Depuis les années 1990, les processus d'institutionnalisation des quartiers et des lieux gays et de gentrification de consommation ont profondément modifié les cadres et le contexte de socialisation pour les différentes générations d'enquêtés. Les effets sont doubles : d'une part, les générations précédentes constatent ces changements et ces

décalages, d'autre part les plus jeunes ne vivent pas la même expérience socialisatrice que leurs aînés au même âge, des années auparavant. Ces deux indicateurs mis en relation permettent de repérer les principaux changements du cadre de socialisation et de ses principes structurants. Les valeurs de solidarité et de résistance structurant le rapport aux lieux des premières générations sont largement remises en cause par le développement du commerce gay et de ses intérêts financiers. Participant au processus de gentrification de consommation et de fréquentation, les lieux gays enregistrent les effets de la hausse des prix dans le quartier et d'une homosexualité plus tournée vers la consommation et la possibilité de profiter plus facilement des aménités du quartier gay. Plusieurs enquêtés insistent sur l'importance nouvelle du « *fric* » comme valeur à présent affirmée dans le Marais et dans le Village, le « *fric* » et le « *calcul* » commercial étant, pour certains enquêtés, opposés au caractère branché d'un lieu gay :

**« C'est rendu plus bourgeois, donc c'est plus faux le Village et moi j'suis pas bien avec le monde chic, comme trop sophistiqué parce qu'ils paient cher, mais ils m'ennuient, ils n'ont rien à dire [...] Moi j'vois la valeur de quelqu'un à ce qu'il dit, pas à ses mille pièces ou à sa beauté » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village) « Y a un côté fric, on se la ramène, ça c'est sûr, mais je sais pas si c'est bobo, tu sens plutôt qu'y a un côté fric quoi, la moindre personne va avoir pour des milles et des cents de sapes sur lui, donc bobo pour moi pas tellement, parce que quand je dis bobo, je veux dire plutôt l'esprit bohème, un peu plus détaché que tu vas retrouver à Montorgueil, donc non c'est différent, c'est quand même plus carré les restos du Marais, c'est quand même plus pédé international qui s'affiche avec la thune oui, c'est devenu plus une histoire de fric qu'autre chose » (Karim, 33 ans, assistant de direction dans un magasin, célibataire, locataire, Marais) « Le Quetzal, c'est le problème du branché qui est ringard avant même d'être branché, sans être assez ringard, pour être branché (rires), le branché doit pas être calculé, sinon c'est pas intéressant, justement si tu calcules c'est fini, ça va pas, depuis quelques années, ils ont voulu surfer sur une vague déco pour coller à la mode, mais finalement ils sont tombés à côté, c'est complètement dépassé leur truc là » (Sébastien, 41 ans, chef de projet marketing, couple cohabitant, propriétaire, Marais )**

En retour, plusieurs jeunes enquêtés soulignent le caractère dissuasif des tarifs de certains lieux gays et y opposent d'autres valeurs qui déterminent en partie leur goût en matières de sorties, y compris parmi les lieux gays eux-mêmes. De la même manière, le caractère solidaire et convivial des lieux gays tend à disparaître de l'esprit des lieux pour les générations anciennes au profit de la superficialité d'un lieu de « *parade* » et d'une vitrine très conventionnelle de l'homosexualité. Les jeunes générations font écho à cette superficialité et insistent sur le manque d'intérêt culturel et social du Marais et du Village. Ils sont nombreux, toutes générations confondues, à regretter que dans ce type de lieux, on ne puisse pas ou ne puisse plus se « *parler* » :

**« Le Raïd j'y suis allé deux ou trois fois dans ma vie, je me suis fait chier à mourir, on est tous tassé là dedans, personne parle, personne danse, personne se regarde, on est resté comme des débiles là au milieu, horrible, et ça m'avait choqué le côté, il est beau mais il parle pas ! » (Maxime, 29 ans, chef de projet informatique, célibataire, colocataire, Marais) « Á l'Okawa, je n'irai plus parce**

***que je commande une boisson, le serveur me dit que ça lui fait chier de la faire, alors peut-être que c'était pour rire, mais bon tu peux quand même vendre pour faire plaisir au client, tu peux être sympa » (Laurent, 31 ans, chercheur en CDD, célibataire, locataire, Marais)***

Le type d'interactions décrit par Laurent tranche avec les relations plus conviviales et plus intimes que Raymond entretenait avec les barmen du Village dans les années 1980, qui connaissaient ses goûts et lui conseillaient tel ou tel partenaire comme étant un « *gars sûr* ».

De plus, le relâchement de certaines contraintes socioculturelles et législatives pesant sur les homosexualités transforme profondément la signification des lieux gays du quartier en vingt ans. La génération des conquérants a vécu le quartier à un moment relativement exceptionnel dans l'histoire des homosexualités occidentales et dans celle des deux quartiers. Or, un mode de socialisation opératoire et efficace à un moment donné de l'Histoire n'est pas nécessairement durable et pérenne, il est même plus probablement amené à s'effriter : on retrouve ici l'un des enjeux de la relecture des travaux de Pierre Bourdieu par Bernard Lahire (Lahire, 2006 [1998]). Cette remarque permet de mieux comprendre une autre évolution générationnelle des modes de socialisation par le quartier gay : celle qui concerne l'entre-soi gay et la mixité des lieux. On a montré auparavant que de nombreux lieux avaient tendance dans le Marais et le Village à mélanger les genres sous l'étiquette gay-friendly par opposition aux lieux à fort affichage identitaire. On constate que pour les plus jeunes enquêtés, le goût pour les ambiances exclusivement gays est moins affirmé au même âge que pour les plus anciens. Leur expérience du quartier gay est aussi marquée par une socialisation au mélange et à la mixité relative entre homos et hétéros selon deux formes possibles : un rejet du « tout gay » encore valorisé dans certains lieux et la recherche de lieux plus mixtes et moins strictements gays, dans le quartier mais aussi en dehors. On verra plus tard que le cas d'Alexis relève de choix et de goûts en réalité très hybrides, mais plusieurs lieux « trop milieu » ne lui plaisent pas :

***« Le côté livres pédés, je comprends pas trop le concept en fait, ça me dépasse un peu, mais je peux passer comme ça un peu, j'peux rentrer avec quelqu'un qui veut y aller mais pas souvent non [Les mots à la Bouche], l'Open, pour moi c'est vraiment milieu, vraiment le côté vraiment milieu j'aime pas, autant des lieux avec des pédés j'aime bien, mais le côté j'sais pas comment décrire, mais vraiment milieu ça m'excite pas, les gens qui y sont, l'emplacement, la déco, y a plein de trucs quoi, c'est un tout, par exemple ce jeu de pédés de vingt ans à l'Open, cette espèce de jeu entre pédés, ça m'attire pas du tout, c'est une mentalité que j'ai pas, j'ai pu aller à l'Open un peu au début, quand j'suis arrivé à Paris, mais pas beaucoup, j'aime pas trop ce jeu, ça m'excite pas vraiment » (Alexis, 29 ans, sans emploi, célibataire, locataire, Marais)***

Cette tendance historique masque de fortes différenciations individuelles sur lesquelles nous reviendrons. Néanmoins, elle dessine de nouveaux rapports au quartier gay, à Paris davantage sans doute qu'à Montréal, marqués par une moindre identification communautaire et une socialisation moins homogène. Les manières de vivre son homosexualité apparaissent globalement plus diversifiées et l'institution que constitue à présent le quartier gay est paradoxalement davantage contestée. La pratique du Marais ou du Village apparaît plus rapidement dans les carrières mais l'appartenance au « milieu » qui s'y construit apparaît moins nécessaire et moins légitime aux jeunes générations : elle peut

être concurrencée relativement tôt par d'autres ambiances, d'autres modes de socialisation et une mixité plus facile à vivre, en particulier dans l'entourage amical<sup>86</sup>.

L'évolution du Marais et du Village, ainsi que l'évolution générale des conditions et des modes de vie gays en France et au Québec, transforment ainsi radicalement la place et le rôle du quartier gay dans les parcours individuels. Les effets en termes de socialisation sont importants tant du point de vue du contexte de socialisation que de ses effets potentiels. Paradoxalement, le quartier gay apparaît à la fois comme une institution dans l'espace urbain et dans les parcours homosexuels mais en même temps, il semble moins jouer le rôle de creuset identitaire. Il existe d'importantes variations selon les parcours sociaux à ce sujet, mais l'identification à un collectif (communauté ou milieu) incarné par le quartier est moins nécessaire et moins enthousiaste que par le passé. On décrit les lieux gays et le quartier comme un espace commercial et superficiel, un théâtre des apparences, une vitrine lisse et normative et beaucoup moins souvent que par le passé comme un refuge, un quartier à la mode ou un espace de sociabilités conviviales. Les dimensions spatiales de la socialisation gay semblent ainsi soumises à des variations générationnelles décisives. Ces évolutions traduisent d'une part certains effets de la gentrification, d'autre part certaines évolutions des expériences homosexuelles depuis trente ans. D'un point de vue théorique, l'homogénéité d'un mode de socialisation par les lieux gays est alors remise en cause par un travail d'historicisation qui permet de nuancer la puissance et la cohérence de ses effets.

### 1.2. Types de lieux et socialisations concurrentes.

L'homogénéité d'un mode de socialisation dépend également de la cohérence des programmes de socialisation auxquels un individu est soumis simultanément et qui peuvent eux-mêmes varier au sein d'un contexte ou d'une institution apparemment fortement cohésive, homogène et stable. Le quartier gay a souvent été saisi comme entité homogène et les principes de socialisation qu'il produit comportent certains éléments transversaux (chapitre 9). Pourtant, l'observation *in situ* et les représentations que se font les enquêtés du quartier gay rendent compte d'une forte différenciation interne aux lieux gays, cette différenciation étant visiblement accentuée avec le temps. Dès lors, dans le Marais et dans le Village, les instances de socialisation gay apparaissent beaucoup plus hétérogènes, voire contradictoires, ce qui constitue un nouveau facteur de différenciations des expériences individuelles de socialisation par l'espace. Une typologie des lieux gays avait permis dès le chapitre 4 de mettre en avant la diversité des lieux gays à l'intérieur d'un même quartier. De même, la description par les enquêtés des différents circuits festifs à l'intérieur du Village et du Marais en montrait les différentes facettes et les différentes ambiances. Ces deux éléments contribuent déjà à fragmenter l'homogénéité d'un mode de socialisation unique. Plus encore, nous avons repéré des tensions et des concurrences en termes d'ambiances, de publics, de pratiques et de valeurs qui tendent à opposer des lieux mais aussi des manières d'être gays. Nous avons choisi d'en étudier un seul exemple, celui qui oppose virilité et féminité.

Les cultures homosexuelles sont depuis longtemps parcourues par une tension entre deux modèles d'homosexualités masculines mettant à l'épreuve les relations entre genre et orientation sexuelle, celui de l'homosexuel viril et celui de l'homosexuel efféminé (Le Talec, 2008). Ces deux modèles ne sont pas nouveaux, leurs relations et leur histoires propres ne seront pas retracées ici mais ont déjà fait l'objet de travaux d'historiens bien documentés (Levine, 1979 ; Spencer, Sulmon, 1999 ; Le Talec, 2008). On peut simplement rappeler

<sup>86</sup> Ces derniers résultats, en termes de générations, restent soumis à des inégalités sociales que nous développerons en fin de chapitre.



que, du point de vue de cette histoire des figures et des sous-cultures homosexuelles, nos terrains et nos différentes générations se situent à un moment charnière et en même temps très fluctuant. En effet, plusieurs travaux montrent que si le modèle de l'homosexuel efféminé domine plutôt les cultures homosexuelles dans les années 1960 (en partie parce qu'il domine aussi les représentations sociales dominantes dans les sociétés occidentales), les années 1970 et 1980 enregistrent la montée en puissance et l'affirmation d'un modèle contraire, celui de l'homosexuel viril. Importé des cultures gays américaines et triomphant au début des années 1980 à Castro, ce gay macho et viril constitue une « réaction contre cette caricature » (Pollak, 1982, p.195) faisant de l'homosexuel « au mieux un homme efféminé, au pire une femme ratée » (Pollak, 1982, p.195). Depuis les années 1980, ces deux modèles et leurs intermédiaires ont ainsi cohabité dans l'ensemble des représentations et des supports culturels gays, et par conséquent, aussi, dans le Marais et le Village. Au moment de l'enquête, on retrouve largement cette ligne de partage culturelle, corporelle et sociale sur les deux terrains et à travers les représentations et les discours des enquêtés. Elle oppose autant des normes corporelles plus fines que celles recensées précédemment que des attributs sociaux et des valeurs différentes.

D'un côté, on retrouve un modèle que l'on se représente comme féminin ou féminisé et qui affecte des corps comme des lieux et des types de population gay. Les termes indigènes utilisés pour désigner ces lieux et ces individus varient mais possèdent souvent une connotation péjorative : « *folles* », « *modasses* », « *dindes* », « *fashionista* », « *minets* », parfois féminisé en « *minettes* », mais aussi « *tafioles* », « *pédales* ». A Montréal, on peut y ajouter volontiers en entretien, « *branchés* », « *fashion victim* » ou « *fif* »<sup>87</sup>. Ces termes décrivent principalement des lieux et des corps. Dans le Marais, les lieux les plus souvent désignés comme « *repère de folles* » sont l'*Open Café*, le *Carré*, l'*Amnésia*, et par extension parfois, *Les Marronniers*, le *BHV Homme*, le *Raid Bar* ou l'*Okawa*. Dans le Village, ils sont moins nombreux et sont principalement les deux plus importants établissements du quartier : le club *Unity* et le *Sky Pub*. L'observation et les descriptions des enquêtés montrent que cette féminité supposée repose sur des critères corporels mettant de fait en avant l'androgynie et masquant les signes dominants de la masculinité. Le corps « *minet* » ou « *tafiolle* » est ainsi un corps « *fin* » ou « *mince* », celui de « *celles qui mettent des crèmes de jour toutes les deux heures* » selon Denis. C'est aussi un corps « *imberbe* » qui masque les attributs corporels dominants de la masculinité (pilosité, barbe, musculature). Il est fréquemment fait mention aussi de gestes et de postures spécifiques mobilisant aussi des stéréotypes féminins :

**« Pour moi, c'est vraiment la Cage aux Folles, tu vois c'est le modèle Cage aux Folles, le petit doigt relevé, la voix de tafiole, et vas y que je tords du cul sur la terrasse, limite tu as le string qui dépasse du taille basse, comme des ados quoi (rires) » (David, 38 ans, responsable ressources humaines, en couple cohabitant, compagnon propriétaire, Marais) « Le Saloon, pour moi c'est une place de Barbies, ça sent trop le parfum, ça m'écoeure » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)**

Et cette féminité du corps glisse rapidement en entretien sur le mépris culturel et intellectuel des « *pédales* » incapables, selon Karim, d' « *entretenir une conversation* » :

**« Ils ont pas inventé la poudre j'veux dire, ils viennent là pour le cul tu le sens bien, au bout d'un moment j'sais pas, moi j'ai envie de parler de plein de trucs,**

<sup>87</sup> Le terme québécois « *fif* » est l'abréviation de « *filille* ». Il désigne un homosexuel efféminé (usage de nos enquêtés), mais peut aussi désigner un homosexuel en général ou constituer une insulte plus générale.

***même si je cherche pas l'homme de ma vie (rires). Mais bon tu peux entretenir une conversation quand même, l'Marais des pédales je veux dire c'est aussi un truc de moutons, de moutons, voilà, c'est un bon troupeau de moutons et ça veut dire pas grand-chose dans la tête aussi, le côté mouton » (Karim, 33 ans, assistant de direction, magasin de décoration, célibataire, locataire, Marais)***

De fait, les enquêtés qui habitent le Marais et le Village et qui fréquentent ces lieux avec enthousiasme sont rares : il s'agit essentiellement de certains jeunes, comme Damien ou Andrew, ce qui révèle déjà des profils sociologiques particuliers. Nous avons surtout rencontré des amateurs de ces ambiances au CGL, parmi un groupe de bénévoles particulièrement adepte de l'ambiance « folle » (environ une dizaine de personnes de 22 à 35 ans). L'engagement de ce groupe dans l'association n'était d'ailleurs pas réellement guidé par des convictions militantes ou une politisation particulièrement forte. Lors des réunions et de la période de notre engagement dans l'association, on leur reprochait d'ailleurs souvent de venir au CGL « en touriste », privilégiant les fêtes, la drague et les sorties plutôt que les réunions, les permanences et les projets militants. Le cas de Fabien nous a particulièrement intéressés à ce sujet : Fabien est né en 1980, il a 26 ans lors de notre première rencontre. Originaire d'un milieu modeste et de banlieue parisienne, il a suivi des études supérieures en classe préparatoire littéraire et dispose manifestement d'un capital culturel élevé. Nos relations au sein du CGL n'ont jamais été très amicales et Fabien s'est montré très moqueur et parfois agressif à l'égard de ma présence au sein de l'association comme à l'égard de mon parcours de doctorant en sociologie. Rapidement, Fabien est devenu serveur dans un restaurant gay du Marais en même temps qu'il était administrateur de l'association. On peut dire qu'il a adopté et toujours mis en œuvre les codes de la « folle » (Le Talec, 2008). Exigeant qu'on utilise « elle » ou « la reine mère » pour parler de lui, il déployait une bonne partie des « rituels de la féminité » goffmaniens (Goffman, 1977) : pousser de faux cris d'effroi, rire bruyamment et « faire de tout son corps un instrument de gesticulation amusante, une sorte de marionnette clownesque » (Goffman, 1977, p.48). Plus encore, Fabien mettait aussi en avant des attributs dominants de la féminité décisifs dans les codes de la « folle » : travestissement fréquent en femme aguicheuse, humour et dérision sexuels, exubérance des tenues et du maquillage (Le Talec, 2008). De fait, Fabien fréquentait beaucoup le Marais et surtout celui des « pédales » pour reprendre les termes indigènes (l'*Open Café*, *Les Marronniers*). Les éléments connus du parcours de Fabien nous ont amené à faire l'hypothèse d'une socialisation secondaire de conversion par le milieu gay. Elle valorisait la légèreté et l'amusement plutôt que le sérieux (incarné par d'autres administrateurs de l'association beaucoup plus préoccupés par la respectabilité du CGL et en conflit avec Fabien), mais aussi la transgression ludique de normes hétérosexuelles et masculines, la contestation des modèles gays masculins et des manières plus « *intellos* » d'être pédé. Fabien ne fréquentait pas le *Duplex* où se retrouvaient selon lui « *les honteuses* ». Au regard de son capital scolaire, Fabien aurait pu se retrouver dans le petit monde du *Duplex*, mais la fréquentation d'une autre composante du milieu (notamment par son travail) a favorisé une conversion socialisatrice pour reprendre les termes de Muriel Darmon (Darmon, 2006). Dans un contexte différent, Damien s'identifie, lui, comme « *minet* » et trouve dans le Marais, et au Carré, l'opportunité de faire les « *gestes de folles* », ce qu'il juge « *impossible ailleurs* ». Les écarts entre les circuits de fréquentation internes au quartier gay renvoient à des écarts entre les manières d'être homosexuel, c'est-à-dire ici, entre des manières du corps mais aussi, plus largement, des valeurs et des manières de penser, d'agir et de sentir. Car, à l'inverse, un modèle supposé « *viril* » produit et transmet d'autres principes de socialisation.

Les termes mobilisés pour décrire ce modèle homosexuel plus « viril » utilisent à nouveau autant des lieux que des corps, des personnes et des valeurs. Ils consacrent d'abord des corps musclés (« *musclors* », « *bodybuildés* », « *gym queen* »), mais aussi des corps moins sculptés et moins jeunes. Les attributs dominants sont plus ou moins univoques : un corps « *poilu* », « *la barbe* », un corps « *costaud* », bref, un corps de « *vrai mec* ». Dans le Marais, le spectacle de l'envahissement des trottoirs du Cox en fin de journée consacre ainsi un modèle de la virilité homosexuelle défini ainsi par Quentin :

**« Le Cox, c'est assez drôle, tu vois, ça fait catalogue de panoplie du mec viril, ils ont tous le crâne rasé, tu as le modèle sans barbe ou avec barbe, avec la barbe c'est plus un vrai mec hein, ensuite le tee-shirt qui moule un peu les pecs ou le bide quand t'as passé la date de péremption, le jean, les baskets et si possible le blouson de moto cuir et le casque et la bière à la main et tu parles comme ça [imitation voix grave] » (Quentin, 26 ans, conseiller de Paris, en couple cohabitant, locataire, Marais)**

Intègrent aussi cette homosexualité virile, des établissements et des codes plus précis tels ceux des bars « *cuirs* » ou « *bears* » qui singularisent encore davantage les traits et les normes d'une virilité homosexuelle passant d'abord par le corps. Il s'agit bien ici d'une virilité spécifique : celle des cultures « *bear* » ou cuir<sup>88</sup>.

L'investigation ethnographique de l'un de ces établissements montre comment se construisent ici des principes de socialisation qui mobilisent mais surtout dépassent les normes corporelles et le rattachement vestimentaire à une identité « cuir ». La rencontre avec Denis, puis Silvio, nous a en effet permis d'en savoir plus sur ce qui se joue en entrant à l'*Aigle Noir*, célèbre bar gay cuir de Montréal, situé au 1315, rue Sainte-Catherine Est, en plein Village. Denis est barman à l'*Aigle Noir* et habite le Village : nous l'avons rencontré en tant qu'habitant du quartier, mais il a aussi joué le rôle d'informateur du fait de ses multiples connaissances dans le quartier et de son intérêt pour cette recherche<sup>89</sup>. Les discussions, les rencontres et les sorties en sa compagnie ont permis d'investir l'*Aigle Noir* et d'y rencontrer plusieurs membres du personnel et plusieurs clients habitués. Lors de notre première rencontre consacrée à l'entretien, Denis nous propose de venir le voir au bar :

**« Denis m'a proposé de venir au bar ce soir. Je trouve ça drôle mais je lui dis que je vais pas venir habillé comme ça (jean, pull, baskets), et que je suis pas du tout cuir moi. Il me dit que c'est bon, je rentrerai sans problème puisque je le connais et puis qu'ils sont pas comme ça, que les vêtements c'est pas important : « cuir, c'est plutôt un esprit et toi, tu as un peu l'esprit cuir ! » On rigole. Le soir, je constate qu'il y a pas mal de clients ayant au moins un vêtement en cuir, mais c'est vrai c'est plutôt le physique viril qui fait l'unité : ils sont assez costauds, et il y a juste un jeune habillé en jean avec une casquette. Je discute avec lui et Denis : il m'explique que ce qu'il aime bien ici, c'est que les mecs « font pas de manières », qu'ils parlent de tout, et qu'ils discutent de sujets plus intéressants qu'ailleurs, on parle politique, on discute de Sarkozy. Il me dit que y a qu'ici qu'on peut avoir ce genre de discussions. Un new-yorkais en costume est de passage**

<sup>88</sup> La musculature des « *gym queen* » et des « *body buildés* » peut souvent apparaître suspecte dans les cultures bears et cuirs. Elle relève encore d'une autre conception de la masculinité chez les gays.

<sup>89</sup> Denis a fait des études de géographie à l'Université. Il se passionne pour les cartes, les transports urbains et a imaginé un nouveau réseau de transports montréalais qu'il a cartographié et qu'il nous a montré longuement. Il possède par ailleurs une importante culture homosexuelle.

***pour le travail. Il dit qu'ici les gens sont intelligents, qu'on peut parler avec des gens cultivés. Denis explique que moi je suis cultivé, intelligent, que j'ai « du caractère et un avis sur tout » [...] On dirait que la virilité cuir désigne une sorte de maturité, une capacité à discuter, argumenter, à tenir une conversation au-delà de la drague expéditive. Critique des jeunes, des gens superficiels, entre-soi presque intellectuel, en même temps y a des milieux sociaux populaires aussi visiblement. » (Journal de terrain, Montréal, 8 Mai 2007)***

Derrière des normes corporelles et des stéréotypes de genre, se dessinent d'autres fractures concernant les motivations à venir dans un bar, les capacités intellectuelles et les compétences culturelles des personnes que l'on y rencontre, les valeurs et les références que l'on mobilise. Ce ne sont pas uniquement des looks et des codes vestimentaires qui définissent ainsi ce que signifie dans ce lieu et pour ces individus « être cuir ». En réalité d'ailleurs, Silvio rappelle le caractère accessoire, aux deux sens du terme, du cuir :

***« Tu peux rentrer à l'Aigle Noir en jean's, tout à fait...tu peux y rentrer avec les tenues que tu veux en fait [...] J'avais cette vision superficielle avant de travailler à l'Aigle, mais ça change complètement la perception des choses. J'suis quelqu'un de très timide, mais là tout le monde te parle, tu réalises que les gens qui te snobent là dans le Village, ils se mettent à te parler là, T'sais le milieu gay, c'est un milieu d'image, d'apparence, très très peu de gens correspondent vraiment à ces stéréotypes, en fait les gens de l'Aigle sont bien parleurs, ils sont gentils » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)***

La description de Denis est très révélatrice des enjeux sociologiques de la mise en scène de la virilité à l'Aigle Noir. Le cuir, la virilité et la masculinité glissent subtilement vers des valeurs et des référents beaucoup plus sociaux qu'esthétiques : la « simplicité », l'absence de « prétention », le « look prolétaire » et « pas branché », la « taverne québécoise » aussi, plutôt que le « cocktail américain » :

***« Un bar cuir, ce n'est pas forcément un sex-club mais l'idée ça a toujours été le bar sans prétention, plus taverne, hein taverne québécoise, beaucoup plus taverne que boîte, plus masculin, avec des gens qui étaient simples, looks plus prolétaires, plus masculins et pas nécessairement branchés, mais c'est ça qui est drôle c'est que t'es tellement pas branché que tu le deviens, et c'est ce qui s'est passé avec le vieux K.O.X. parce que les gens apprécient la simplicité, c'est tout, et apprécient la bonne humeur, moi aller prendre un cocktail ce n'est pas mon genre, le cocktail des américains là non, moi je vais prendre une bière et je rencontre des gens de tous les âges, comme dans une simplicité » (Denis, 43 ans, barman, célibataire, locataire, Village)***

Le métissage des valeurs en vigueur dans de tels lieux est extrêmement instructif. Selon Denis, il mêle l'intelligence des gens à la simplicité du cadre, la bonne humeur de la taverne aux allures populaires, la culture francophone à la bière et à la mixité des âges. Plus encore, cette culture spécifique est porteuse d'authenticité au-delà des modes et s'inscrit dans un lien étroit au passé populaire de Centre-Sud puisque « le bar cuir c'est très souvent un bar de quartier » :

***« Le bar cuir a une clientèle fidèle, tu fais pas beaucoup d'argent mais tu fais de l'argent longtemps, le Stud est là depuis dix ans, l'Aigle Noir depuis quinze ans,***

**alors que les bars branchés ça dure trois ans, pas plus, c'est la mode, « Hein, tu portes encore du Dolce Gabbana ? Mais c'est fini depuis trois ans ! ». Le noyau qui dure c'est le bar cuir, t'as pas besoin de changer ta déco tous les 6 mois, t'as une clientèle fidélisable et de quartier, ça commence avec une clientèle du quartier [...] Le bar cuir, c'est très souvent un bar de quartier ! » (Denis)**

Par ailleurs, la virilité du lieu est également associée à l'intellect et aux compétences intellectuelles des individus. La poursuite de l'entretien avec Denis montre le lien qui se construit ici et pour lui, entre « niveau intellectuel », « cuir » et masculinité :

**« J'ai eu plus de conversation de grande littérature et de philosophie dans les bars cuirs et je ne l'ai jamais eu dans une boîte branchée, y a des bonnes chances que si tu rentres dans n'importe quel bar cuir au monde, j'peux te garantir qu'y a quelqu'un qui est intello là et c'est très facile de faire une conversation intellectuelle de haut-niveau, j'ai toujours eu cette expérience là, donc si tu veux rencontrer quelqu'un qui a lu Zola, t'as plus de chance de le rencontrer dans un bar cuir. Parce que le fétichisme a besoin de passer plus par la cervelle, c'est pas juste, lui je le trouve mignon, c'est au-delà de l'enveloppe physique » (Denis) « A l'Aigle, je sens moins le jugement des gens surtout, le jugement il existe comme partout, mais il est différent, je vais pas me demander si un gars est beau, je vais me demander si il est bien, c'est pas beau, c'est bien » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)**

Ces extraits peuvent être envisagés à deux niveaux. D'une part, par opposition aux lieux branchés ou folles, les lieux virils engagent apparemment d'autres normes socioculturelles. La virilité y est associée à l'intelligence, la maturité, la culture alors que féminité rime avec superficialité, frivolité et immaturité. Des stéréotypes très genrés et valables dans l'ensemble de l'espace social restent très présents ici et contribuent à socialiser différemment selon les lieux et les modèles qu'ils consacrent. D'autre part, réapparaît ici, en filigrane, un système de valeurs qui rappelle très finement les liens entre homosexualité et gentrification dans le contexte du Village et cette réapparition nous a d'abord beaucoup surpris. Denis et Silvio mobilisent plusieurs références qui rappellent avec force le goût des gentrificateurs : les attaches au populaire et au passé local (le look prolétaire, la simplicité, la taverne québécoise, la clientèle de quartier), l'intérêt pour la culture et l'alternative (la grande littérature mêlée au fétichisme, la conversation intellectuelle de haut-niveau et la politisation), la convivialité et la bonne humeur d'un bar. De fait, Silvio et Denis sont des gays gentrificateurs marginaux qui disposent de revenus modestes et aléatoires mais de capitaux culturels importants (notamment scolaires puisqu'ils ont tous deux étudié à l'Université). L'engagement de Denis dans l'enquête et les conversations sociologiques que l'on a pu avoir avec lui témoignent de ces ressources culturelles légitimes. De même, certains propos de Silvio le montrent aussi :

**« J'suis quelqu'un de créatif, la création c'est très important pour moi, ça peut être la création matérielle mais c'est aussi ma création dans ma tête, avec la photo, le dessin, je me fais des dessins dans la tête et j'essaie ensuite de les reproduire en photo, c'est très mental comme méthode [...] Je fais plein de choses, je fais de la photo, du dessin, j'ai monté des spectacles aussi pour le Moto Men Club, je fais aussi du body painting, c'est de la peinture sur corps qu'on expose après dans des performances et j'ai aussi un projet de body painting qui reprend un peu ce que faisait Yves Klein, c'est-à-dire utiliser le**

***corps, mais pas comme un toile, comme un outil cette fois ci [...] Je n'aime pas vraiment ce mot, loisir pour moi ça veut dire légèreté, loisir c'est oisif, c'est comme du temps perdu, alors je déteste la télévision, tu vois, ça m'intéresse pas c'est comme rester passif là, moi j'essaie d'être productif, de créer quelque chose, alors la photographie c'est un loisir mais c'est du travail créatif pour moi » (Silvio)***

Et lorsqu'il revendique certains choix de vie comme relevant de la « *simplicité volontaire* », l'explicitation de cette expression québécoise confirme ce système de valeurs :

***« Simplicité volontaire ? ben ça veut dire pour nous que...que tu peux gagner plus d'argent, avoir des revenus comme plus hauts là, mais on fait le choix de vivre plus simplement et d'avoir plus de temps libre, de temps pour soi, fait que c'est comme ça simplicité volontaire, ça vient de ton choix » (Silvio)***

D'une certaine manière, cette socialisation virile et cuir fait écho à des valeurs et des modes de vie de gentrificateurs, bien davantage que dans le cas d'autres lieux gays plus « branchés » ou commerciaux, même si le paradoxe des lieux branchés est rappelé par Denis. Ce paradoxe est d'ailleurs central dans les discours des gentrificateurs à l'égard de leur quartier, de ses cafés et de ses bars : ne tellement pas être branché conduit à le devenir progressivement (chapitre 5).

La distinction et la concurrence entre les deux types de lieux et les deux modes de socialisation présentés ici montre que le quartier gay et les lieux gays ne produisent pas un mode de socialisation unique, unifié et homogène. D'autres différenciations peuvent d'ailleurs contribuer à cette hétérogénéité dont la différenciation entre lieux « *très pédés* » et lieux « *plus mixtes* », entre lieux « *100% gays* » et lieux « *gay friendly* » par exemple. L'intérêt n'est pas de recenser l'ensemble de ces micro-différenciations mais de souligner qu'elles fragmentent un mode de socialisation univoque et cohérent. L'exemple des lieux « *folles* » et des lieux « *cuirs* » montre que ces différences spatiales et corporelles révèlent plus profondément des différences en termes de logiques et de programmes de socialisation, qui s'ajoutent aux différences générationnelles et historiques explorées dans la section précédente.

Le chapitre 9 a montré comment le quartier et les lieux gays pouvaient constituer des instances d'une socialisation spécifique aux effets réels. Cependant, l'idée d'un mode de socialisation cohérent, homogène et stable semble contestable pour deux raisons essentielles. D'un point de vue diachronique, les transformations historiques du contexte même de cette socialisation affectent son contenu. Les générations successives n'ont pas rencontré un même quartier gay dans un même contexte socio-historique : le déroulement des carrières et les manières de vivre son homosexualité témoignent de ces écarts. D'autre part, d'un point de vue synchronique, il existe des agents de socialisation hétérogènes au sein même d'un contexte tel que les quartiers et les lieux gays. Cette hétérogénéité accentue encore la différenciation des rapports au quartier et des expériences individuelles de l'homosexualité. Ces deux effets sont essentiellement liés au contexte, mais il existe aussi de grandes variations dans les parcours des individus eux-mêmes.

## **2. Variations individuelles et pluralité des expériences de socialisation.**

---

Si les expériences de socialisation par les lieux gays varient beaucoup selon les contextes, leurs effets sont également inégaux. Ces inégalités doivent être resituées à deux

niveaux d'analyse, souvent présentés comme contradictoires, mais que nous envisageons ici comme complémentaires. Le premier niveau concerne l'effet de socialisations essentiellement antérieures. En fonction de ce que les individus ont vécu, appris et incorporé dans le passé, ils sont plus ou moins susceptibles, dans la confrontation aux lieux et aux quartiers gays, d'incorporer un programme de socialisation. Cette hypothèse d'inspiration relativement bourdieusienne fait la part belle aux enchaînements harmonieux et continus des expériences de socialisation et à l'hypothèse de transférabilité dans un contexte nouveau de dispositions acquises dans le passé et ailleurs. Elle s'avère convaincante dans certains cas sur lesquels nous reviendrons. Le second niveau d'analyse concerne la discontinuité dans les expériences de socialisations successives et surtout simultanées : inspiré des travaux de Bernard Lahire, il s'intéresse surtout à des situations et des parcours où les expériences de socialisation sont moins univoques et où un même individu peut traverser des univers sociaux fortement différenciés (Lahire, 2006 [1998]) Ces deux niveaux de lecture permettent de penser le quartier gay comme expérience socialisatrice aux effets très diversifiés selon les parcours individuels. Les cas mobilisés dans cette section tentent à la fois d'illustrer finement ce résultat et d'en dégager certaines tendances plus générales.

### 1.3. Conversion et compensation : Damien

Force est de constater qu'il existe dans notre corpus, des enquêtés qui illustrent, au moment de l'entretien, la force et l'efficacité d'un mode de socialisation par le quartier gay : ils donnent l'impression d'être ici comme chez eux et de s'être d'une certaine manière « converti » par socialisation aux normes du milieu (Darmon, 2006). Bien souvent, ces cas d'incorporations poussées correspondent à certains profils sociologiques singuliers (jeunes et en début de carrières, anciennes générations, mais aussi moindre dotation en capital culturel). La scène sociale du quartier gay apparaît comme un refuge mais aussi une ressource investie qui vient compenser l'absence ou la faiblesse d'autres ressources sociales. L'exemple le plus frappant à ce sujet est celui de Damien.

Plusieurs fois cité dans les chapitres précédents, Damien a 26 ans au moment de l'entretien. Il est né et a vécu à Nantes dans une famille de petits commerçants. Ses parents sont charcutiers-traiteurs et ont repris l'affaire des grands-parents paternels de Damien : ils habitent au-dessus de la charcuterie dans un quartier populaire de Nantes. Issu d'un milieu familial d'artisans et d'ouvriers, les revenus économiques familiaux ont toujours permis de subvenir à tous les besoins mais Damien explique que dans sa famille « *on n'a jamais fait beaucoup d'études* » à l'exception de lui et de sa sœur. Après deux ans d'études en Faculté de Biologie, Damien a fait un BTS Marketing, qui l'a amené par la suite à faire des stages. Au moment de l'entretien, Damien termine justement un stage et recherche un emploi, son compagnon est employé dans un hôtel. Il vit à Paris depuis deux ans : il a quitté la maison familiale à 21 ans, puis a vécu dans une cité universitaire de Nantes pendant trois ans, avant de s'installer à Paris. Il y emménage avec son petit copain, près de Beaubourg, dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement, dans un petit deux pièces dont ils sont locataires. L'appartement offre d'emblée des signes matériels d'une certaine culture gay commerciale et peu légitime au regard d'autres registres des cultures homosexuelles : affiches et images de corps nus masculins aux murs, calendrier des *Dieux du Stade*, discographie marquée par l'influence des lieux gays, abonnement au magazine *Têtu*, présent sur la table basse au côté du *Gay Vinci Code* (version gay du best-seller populaire *Da Vinci Code*). Damien a commencé par fréquenter ses premiers lieux gays à Nantes mais cette pratique s'est intensifiée depuis son arrivée à Paris et participe selon lui à sa « *vie dissolue* ». Cette vie est marquée par un fort ancrage pratique et affectif au Marais gay : Damien le traverse quotidiennement, y fréquente

de nombreux établissements et y connaît beaucoup de gens. Il est notamment habitué d'un bar « *très gay* », le *Carré*, identifié par d'autres comme un « *bar à tafioles* ». Ce lieu constitue un passage quasi-quotidien dans son emploi du temps et une plaque tournante de ses sociabilités, comme l'ont montré plusieurs passages d'entretien déjà cités (chapitre 8).

Damien est l'un des enquêtés qui connaît le mieux les lieux gays du quartier. Il connaît les lieux, leur nom, leur situation géographique précise et, surtout, maîtrise les circuits et les ambiances gays locales. Il mobilise le langage des lieux gays, ainsi que les catégories indigènes du milieu pour décrire le quartier, classer les différentes populations présentes et pour se classer lui-même aussi. Damien connaît aussi le personnel de plusieurs bars ou restaurants gays du Marais et dispose d'un réseau de connaissances locales très gay qui entremêle habitués et employés des bars. A l'inverse d'autres enquêtés nettement plus critiques, il met en avant l'aspect convivial, chaleureux et quasiment familial des lieux gays : il explique y retrouver une « *seconde maison* » et une ambiance proche de celle de son quartier d'origine à Nantes où il était attaché au voisinage et aux relations de sociabilité nombreuses que permettait le commerce tenu par ses parents.

Ce qui distingue clairement pourtant le Marais d'autres lieux investis auparavant est bien évidemment son statut de quartier gay. De ce point de vue, on retrouve typiquement la fonction de refuge du Marais à travers la métaphore du « *cocon* » protecteur, un cocon qui permet des choses impossibles ailleurs ou au moins, plus difficiles :

**« Clairement, moi je me sens à l'aise dans le quartier parce que voilà, je me sens en sécurité, j'veais pouvoir tenir la main de mon copain sans m'poser de questions, et ça c'est super agréable, je veux dire par rapport à la province, tu vois on se disait l'autre jour avec Anthony, on vit vraiment dans un cocon, on se sent vraiment dans un cocon, protégés et tout, pas forcément déconnecté, mais tu le sens par rapport à d'autres quartiers, même à Paris [...] C'est comme ça à Nantes mais, à Paris aussi, y a certains quartiers où tu vas... voilà, on va se la jouer sérieux, viril, on va pas faire les gestes de folles, on va pas tenir la main de son mec non plus » (Damien, 26 ans, en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Marais)**

Ces « possibles » rappellent à la fois le caractère spécifique du quartier dans la ville mais aussi des possibles biographiques pour plusieurs types d'enquêtés : de jeunes gays issus de milieux populaires comme Damien, mais aussi, au même âge, des générations plus anciennes et plus largement l'ensemble des profils de « *réfugiés* ». De plus, le cocon constitue aussi une ressource sociale très investie pour Damien, comme pour d'autres enquêtes du même type. Le Marais est ainsi une ressource relationnelle foisonnante. Au-delà d'une sociabilité amicale avec d'autres habitués, le personnel des établissements lui offre des consommations, des entrées gratuites et de l'aide dans différentes démarches (travaux pour son appartement, recherche d'emploi). C'est un barman du *Carré* qui permet à Damien, quelques mois après l'entretien, d'obtenir un emploi de vendeur au *BHV Homme* comme on l'a déjà expliqué. De fait, le quartier polarise aussi les déplacements dans la ville et les connaissances parisiennes, centrés explicitement sur le Marais :

**« C'est vrai que c'est un peu le hasard qui fait les choses, mais à part ma copine d'enfance qui est dans le 17<sup>ème</sup>, tous mes amis habitent dans le quartier ouais, c'est une catastrophe, du coup ben moi je sors pas du quartier, je ne sors pas du 4<sup>ème</sup> arrondissement de la journée, ni du 3<sup>ème</sup>, vraiment c'est les deux**



***arrondissements qui sont mon centre de vie, c'est les gens qui viennent après »  
(Damien)***

Par ailleurs, Damien fait partie des rares enquêtés développant un regard relativement « enchanté » sur le Marais gay. Il est le seul enquêté à ne pas trouver « *du tout* » le quartier « *bourgeois* ». Plus encore, on ne retrouve jamais, chez lui, de réelle posture critique sur les inconvénients d'un tel quartier : sentiment d'oppression et d'assignation, excès commerciaux du business gay, superficialité des ambiances et des gens, standardisation des comportements. Dans l'entretien, la seule occurrence du terme « *norme* » concerne bien, par défaut, la norme hétérosexuelle puisque « *quand t'es gay, t'es forcément pas dans la norme* ». A l'échelle du corpus, cette posture est rare : les autres enquêtés sont souvent beaucoup plus critiques envers les « *normes* » du quartier gay lui-même. En ce sens, on rappellera aussi que Damien se définit lui-même comme un « *minet* » pouvant faire parfois des « *gestes de folle* », sans que ces termes ne prennent chez lui, et c'est presque unique dans le corpus, un sens péjoratif.

Plus globalement, on serait tenté de dire que Damien a fait siennes un certain nombre de caractéristiques du mode de socialisation gay décrit dans le chapitre 9, dans une version en partie rattachée au modèle « *féminin* » de la section précédente et au modèle « commercial et standardisée » du chapitre 8. Ce mode de socialisation est en effet centré sur les sorties, la convivialité et les rencontres faites « *facilement* ». L'emploi du temps des sorties suit les circuits gays et les rencontres faites dans la rue ou en passant devant un bar peuvent « *piéger* » pour la soirée entière. L'extrait suivant montre de nombreuses dimensions de l'ancrage relationnel, social et spatial autour du Carré :

***« D : J'y allais jamais seul au début, maintenant au Carré je peux y aller seul parce que je sais qu'il y a tel serveur qui est là à tel moment, donc je sais très bien où je vais. Bon là, voilà j'ai un ami qui a appelé, il a une pause donc j'veis aller prendre l'apéro avec lui à 18h, mon copain tout à l'heure quand il va rentrer il va vouloir décompresser donc il va m'appeler il va m'dire voilà on s'retrouve au Carré, c'est comme ça sur une envie, pour moi c'est pas la grosse sortie du week-end, voilà on va pas organiser une sortie, se dire ouais on va dans un bar, c'est plus au quotidien, c'est ma seconde maison (rires) E : Et tu disais que tu y allais souvent, ça veut dire plusieurs fois dans la semaine, le Carré ? D : Ah mais (rires), fin c'est même pas ça, c'est...j'y vais quasiment tous les jours, j'y vais parce que j'connais les serveurs, j'passe devant, j'vois des gens que je connais donc je passe dire bonjour, je m'arrête, bon en général c'est un peu le piège parce que...(rires)... je dis que je reste pas et puis, là y en a un qui met sa tournée donc je reste, puis on enchaîne et puis après c'est dix heures, t'as même pas vu le truc venir, t'es mort et tu sais pas pourquoi » (Damien)***

On retrouve chez Damien, en temps réel, la phase d'engagement socio-spatial : forte attirance pour le « milieu », les lieux gays et les personnes qui s'y trouvent, mais aussi incorporation de normes et de ressources culturelles spécifiquement gays qui infiltrent ses goûts musicaux, vestimentaires, ses pratiques et des représentations valorisant la jeunesse et stigmatisent les « *vieux libidineux* ». Si la boulimie sexuelle n'est pas de mise chez Damien, l'ensemble des autres traits de cette séquence de la carrière gay sont observables chez lui. Mais tout n'est pas uniquement question d'âge et de carrière car l'intensité de l'engagement et l'ampleur des incorporations sont également liées à son parcours, ses origines et ses ressources culturelles.

L'hypothèse est en effet ici que l'investissement dans le quartier et dans le milieu gay est d'autant plus bénéfique que d'autres ressources sont peu abondantes ou font défaut. L'intégration au milieu, et les traits socialisants qui la nourrissent, n'est pas observable chez des enquêtés du même âge et ne prend pas non plus les mêmes formes. Le cas de Boris montre un tout autre rapport au quartier gay, à ses normes et ses injonctions à être gay de telle ou telle manière, on le verra dans la partie suivante. Or, Boris dispose de ressources culturelles beaucoup plus légitimes et bien plus élevées : des origines familiales favorisées et des parents diplômés, un capital scolaire élevé, et surtout un parcours qui l'amène rapidement à fréquenter des dominants culturels (comédiens, artistes, designers). Ses goûts culturels et ses pratiques montrent une très forte légitimité marquée par l'avant-garde, le cinéma d'auteur et les galeries d'art du 3<sup>ème</sup> arrondissement. A l'inverse, pour reprendre le vocabulaire bourdieusien, Damien fait figure de dominé culturellement, comme on l'a déjà vu auparavant (goûts musicaux populaires, critique des films « *prise de tête* », « *je suis allé une fois au théâtre dans ma vie au collège je crois* »). De même, les ressources relationnelles alternatives au milieu et au quartier sont faibles : Damien n'a quasiment que des amis gays, hormis son amie d'enfance qui vit en dehors du quartier et passe visiblement très peu de temps dans d'autres quartiers de Paris. Le travail ne constitue pas non plus un univers susceptible de faire changer de « *monde social* » au moment de l'entretien puisque Damien est sans emploi et qu'il finit par en obtenir un dans une boutique où travaillent de nombreux gays par l'intermédiaire d'un barman gay du quartier. On pourrait rajouter que Damien a des relations limitées avec sa famille : elles ne sont « *pas mauvaises* », mais « *pas tellement plus importantes que ça* ». Dans ce contexte, l'investissement dans le quartier gay apporte des ressources nouvelles et localisées qui viennent compenser la faiblesse de celles qui sont disponibles par ailleurs. C'est cet investissement compensatoire qui favorise largement, selon nous, l'incorporation d'un mode de socialisation gay et les conversions qu'il suppose, comme par exemple le fait de se mettre à la musculation dans une salle de gym disposant d'un sauna dans le quartier, quelques mois après s'y être installé en tant qu'habitant. L'expérience résidentielle s'inscrit d'ailleurs ici en continuité étroite avec cette socialisation par le quartier gay. Damien décrit d'ailleurs ici ces deux voisins de palier :

**« Je connais mes deux voisins de palier, un très bien, celui qui est à droite là, qui est super sympa, on s'entend super bien et l'autre voisine à gauche, je la connais, on a de très mauvais rapports, c'est tout dans l'immeuble je connais personne d'autres [...] Le voisin d'à côté en fait on s'est rencontré sur Citegay avant, c'était super marrant, on discutait comme ça, puis je lui ai dit où j'habitais et en fait on s'est rendu compte qu'il allait emménager juste l'appart à côté, on s'est dit c'est pas vrai ! Du coup, je sais plus on était allé boire un verre après, au Carré justement et après on l'avait aidé un peu à monter ses meubles, donc c'était vraiment le hasard, c'était super marrant ! On s'entend super bien, on s'appelle de temps en temps, il a les clés de chez nous au cas où fin on s'entend vraiment super bien. C'est pas comme l'autre, à côté (rires), l'autre voisine, ben le premier contact c'était quand on faisait des travaux, à 18h, elle a gueulé à travers le mur « putain c'est pas bientôt fini ce bordel », voilà donc elle...ben... elle c'est...Franchement tu veux que je te dise ce que j'en pense ? C'est une fille de 35 ans mal baisée crade, habillée dégueulasse, l'appart dégueulasse aussi, c'est immonde chez elle, elle a l'air dépressive cette fille, c'est une mal baisée ! » (Damien)**

Le cas de Damien permet ainsi de retrouver bon nombre des résultats énoncés précédemment mais y ajoute un positionnement hiérarchique dans l'espace social. L'engagement dans le milieu gay et ce qu'il mobilise (rapport au quartier, socialisation, manière de vivre son homosexualité) y apparaissent d'autant plus intense que d'autres ressources socioculturelles sont plus faibles. Ici, les socialisations antérieures (familiales et plutôt populaires) et simultanées (travail, logement, amis, loisirs) facilitent le « travail » d'une socialisation par les lieux et le milieu gay. Ce résultat peut d'ailleurs être élargi au corpus avec plusieurs effets récurrents observés. La faible dotation en ressources culturelles (origines populaires mais surtout faible capital scolaire de l'individu) favorise des engagements, au moins provisoirement, intenses dans le quartier et dans son programme de socialisation. Les ressources fournies par le quartier gay sont d'autant plus rentables et investies que d'autres positions sur d'autres scènes sociales sont peu favorisées. Ces résultats concernent également souvent les plus anciens des enquêtés. S'ils ont connu des trajectoires d'ascension sociale (chapitre 7), la stigmatisation sociale de l'homosexualité en famille, mais aussi, à l'époque, au travail, a pu inciter à des conversions par le quartier gay : l'entrée dans un « nouveau monde » permettait alors de transformer l'homosexualité de contrainte en ressource et venait compenser des conflits familiaux ou des frustrations professionnelles pour certains. Ces cas restent cependant minoritaires dans le corpus parce que le contexte résidentiel sous-représente aujourd'hui les gays faiblement dotés en ressources sociales et culturelles.

## 2.2. La distinction et le cumul : Stéphane, Boris et les autres...

Une configuration plus souvent observée chez les enquêtés se caractérise par une distance plus marquée vis-à-vis des normes du « milieu » et des incorporations nettement plus limitées et/ou sélectives. On l'observe pour de nombreux enquêtés mieux dotés en ressources culturelles et dont les parcours sont très différents. Bien souvent, on peut parler de goûts, de pratiques et de postures marqués par des logiques de distinction socioculturelle prenant deux formes différentes.

En premier lieu, on observe un mode de distinction *par rejet*. Ce rejet est multiple et se manifeste à différents niveaux. Pour plusieurs enquêtés, il passe par une faible fréquentation des lieux gays, une critique et une faible incorporation des normes du milieu gay, une difficulté voire une impossibilité à se reconnaître dans ces lieux, dans les modèles corporels, culturels et sociaux qu'ils valorisent, et le sentiment de ne pas appartenir à une communauté gay, accompagnant souvent la revendication d'autres identités que son identité homosexuelle. Ces indicateurs relevés en entretien rappellent avec force la séquence de la « prise de distance » observée dans les carrières gays : on retrouve ainsi des enquêtés situés dans cette phase-là mais pas seulement, mais tout n'est pas qu'affaire de carrière, ici non plus. Sur quoi y a-t-il rejet et en quoi y a-t-il distinction ici ?

D'abord, le rejet concerne bien, selon nous, des manières de penser, d'agir et de sentir, qui au-delà des ambiances et des lieux gays, décrivent un mode de socialisation dans son ensemble. Cela passe par une critique et un rejet des normes corporelles et de ce qu'elles engagent comme « travail de soi » :

***« Moi je suis pas trop là d'dans, j'fais plus trop attention à ça mais c'est l'défilé de mode enfin de ce qu'ils croient être la mode, c'est des dindes et moi je suis dindophile [...] Les dindes ? Ben c'est les p'tits minets follasses, des crevettes souvent en plus, qui hurlent, fringués comme des tafioles, j'sais pas moi, jean ras du cul, cheveux courts brillants et qui tordent du cul en t'faisant la gueule***

**bien sûr! » (Stéphane, 40 ans, monteur vidéo, pigiste et DJ, célibataire, locataire, Marais)**

Le quartier est ainsi le lieu d'un « défilé de mode », mais la mode qui s'y construit et s'y donne à voir ne correspond pas à ce qui fait la mode pour ce type d'enquêtés. D'ailleurs, le rejet des normes culturelles gays est explicitement un rejet du « populaire », du « commercial » et de tout ce qui « tape » comme le dit Frédéric ou des allures et des ambiances « m'as-tu vu » maintes fois décriées dans le Village :

**« Tu sens bien que là, tu es dans un circuit commercial, c'est le côté touristique et fric qui compte, moi je cherche plutôt des endroits calmes ou borderline, en plus c'est cher, c'est pas très beau, moi j'y vais plus de toutes façons [...] Le Marais gay, c'est vraiment cette zone autour des Archives, de l'Open Café, les bars pff...ça se ressemble trop, c'est tous la même chose, tu bois ton cocktail à 7 euros, tu mates et puis tu t'casses » (Stéphane) « Le Village c'est rendu très commercial aussi, et ça fait que c'est des populations très différentes aussi, c'était comme plus simple je crois au début, mais c'est très m'as-tu vu » (Pierre-Yves, 42 ans, responsable-qualité en recherche d'emploi, couple cohabitant, locataire, Village)**

L'ensemble des modèles de comportements et de modes de vie marqué par une dimension « trop gay » et spectaculairement mis en scène dans l'espace public des quartiers gays suscitent ainsi le rejet, voir le dégoût de certains. Plusieurs restaurants gays paraissent particulièrement répulsifs de ce point de vue :

**« Mais en bas de chez moi, on m'a dit que c'était très bien mais c'est hors de question, j'peux pas, en plus je les aime pas les mecs-là, donc non, non, et puis à côté aussi y a un truc de pédés qui a ouvert, qui encore une fois, est pfff...avec des fauteuils Habitat ou Ikea dégueulasses, des trucs de chez Dôme là, j'ai horreur de ce genre d'endroits, c'est tellement raté ! » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais) « Non, rue Sainte-Croix, non, ça me dit rien du tout, j'y passe devant à pied, mais ça fait assez touristes gays, donc j'y vais pas parce que j'me dis ça doit être de la bouffe à touristes, donc ça me dit rien [...] Le concept de la salade à 15 euros, j'ai jamais compris, ça me dégoûte un peu même, t'as trois feuilles de salade, un morceau de tomate et du fromage dégueu et hop, allez, 15 euros, même les Marronniers, bon la terrasse est vraiment bien, mais la bouffe, ils se font pas chier, ils abusent clairement ! » (Maxime, 29 ans, chef de projet informatique, célibataire, colocataire, Marais) « C'est tout ce que je déteste, c'est le contraire d'une bonne table, c'est d'une prétention qui se veut branchée, on te sert des antipasti pour des prix incroyables ! Mais c'est insupportable entre la musique, les serveurs qui sont bien mignons là, mais les pauvres ils sont perdus, tu leur demandes un tartare, ils te demandent quelle cuisson ! (rires) Pour moi, c'est du racket » (Denis, 43 ans, barman, célibataire, locataire, Village)**

Plusieurs restaurants gays sont qualifiés de « dégueulasse » par plusieurs enquêtés. Or, ce n'est pas tant la nourriture en elle-même qui suscite le dégoût, mais plutôt une ambiance générale (décor, personnel, manières d'être servi, tarifs) et les modes de consommation qui en découlent. On ne peut ignorer que ces rejets comportent une forte dimension distinctive

au sens que Pierre Bourdieu a donné à cette notion dans son ouvrage éponyme (Bourdieu, 1979).

Cette distinction est déjà apparente dans les extraits ci-dessus à travers le rejet de la « bouffe à touristes gays », du « circuit commercial », de tout ce qui « se ressemblent trop », des images trop clinquantes comme des serveurs qui demandent la cuisson d'un tartare de viande. Elle passe par une mise à distance du banal et du commercial pour privilégier clairement l'alternative, le culturel et l'intellect. Chez Stéphane par exemple, les goûts, les lieux, les ambiances et les personnes que l'on valorise suscitent la liste de qualificatifs suivant en cours d'entretien : « *borderline* », « *underground* », « *faune de la nuit* », « *milieu junk* », « *créatif* », « *alternatifs* », « *original et décalé* », « *transgression* », « *marges* », « *démarches qui remettent en question notre monde* ». Ces attributs sont souvent fort différents des catégories de classement produites par la socialisation langagière et culturelle des lieux gays. Leur mise en œuvre concrète se traduit par la recherche de lieux de sorties alternatifs au Marais gay : qu'il s'agisse de lieux plus périphériques du 3<sup>ème</sup> arrondissement ou d'autres quartiers de l'est et du nord de Paris. C'est d'autant plus significatif que ces individus habitent le Marais et parfois le Marais gay lui-même.

Plusieurs expressions ou discours d'enquêtés comportent clairement une dimension de mépris culturel et de mépris social. Derrière les lieux et les tenues de certaines populations, se construit aussi un écart hiérarchique fondamentalement social et culturel : on valorise des « *démarches qui remettent en question notre monde* », des lieux où l'on « *peut parler de plein de choses* » et des gens capables de « *tenir une conversation* ». A l'inverse, de nombreux lieux gays sont stigmatisés socialement et culturellement. Les barmen de l'*Aigle Noir*, Silvio et Denis, l'ont clairement exprimé et le *Raidd* de la rue des Archives n'est pas simplement un lieu « *horrible* » esthétiquement, pour Boris :

**« C'est un truc de coiffeuses, pour la banlieue, et les coiffeuses de banlieue ou de province là, les trucs super beaux là ! Non, je déteste ça ! » (Boris, 26 ans, styliste en free lance, célibataire, locataire, Marais)**

Au même âge que Damien, Boris évoque ainsi des profils culturels pour les mettre à distance et s'en distinguer. Le *Raidd* est sans doute un bar très gay misant sur des stéréotypes corporels et un décor sexualisé où des hommes nus prennent des douches suggestives dans une cabine installée au centre du bar. Mais il est surtout, pour lui, un lieu investi par des « *coiffeuses de banlieue* » et des « *beaux* » dont il cherche à se démarquer clairement.

En termes de pratiques, le rejet se manifeste alors par plusieurs indicateurs : la faible fréquentation de nombreux lieux gays du quartier (les plus gays et les moins mixtes), le raccourcissement de la séquence d'engagement social, la pratique d'autres quartiers et d'autres lieux, non nécessairement gays, même si l'on habite le Marais ou le Village. Les pratiques culturelles et les sorties sont structurées par une double exigence : celle de l'alternative, de l'avant-garde et de ce « *qui change un peu* » d'une part, celle de la légitimité culturelle, de la réflexion et de ce qui est « *pointu* » d'autre part, les deux étant évidemment liées (Bourdieu, 1979). C'est seulement lorsque l'homosexualité rencontre ces régions de l'espace social du goût qu'elle est mobilisée et vient orienter certaines pratiques, d'où l'intérêt supplémentaire du 3<sup>ème</sup> arrondissement dans le Marais ou de certains lieux gay atypiques pour ces enquêtés. La discussion et la parole sont mises en avant ici comme rempart à la « *vulgarité* » que symbolisent certains lieux gays, à l'inverse du *Duplex* par exemple :

**« Les Marronniers, mais c'est le comble de la vulgarité même ! Puis surtout les gens m'intéressent pas je crois, c'est surtout ça, si tu peux pas avoir de discussions intéressantes bon après, un bar c'est quoi ? Oui, c'est de la bière mais c'est surtout les gens, les rencontres, donc tu y vas aussi en fonction de ça, c'est pour ça que je vais au Duplex, tu me verras jamais aux Marronniers » (Boris)**

De même, les gays semblent moins hégémoniques dans les sociabilités que chez d'autres et l'homosexualité structure moins centralement l'ensemble d'un mode de vie. Les relations sociales et amicales passent davantage par des connivences culturelles et une homogamie sociale que par un entre-soi homosexuel exclusif. Cette variété relative des sociabilités est favorisée généralement par la fin de l'engagement social dans une carrière gay mais elle est aussi favorisée ici par les positions sociales et les milieux professionnels de ce type d'enquêtes : ce sont souvent ceux qui travaillent dans les milieux culturels, artistiques et dans des secteurs où l'homosexualité est probablement moins stigmatisante ou mieux acceptée. Les témoignages sur l'environnement professionnel viennent le confirmer chez les artistes, les designers, les professionnels de la mode, de la culture, de l'enseignement aussi.

Une traduction légèrement différente de ces logiques de distinction sociale par rejet concerne la distinction par *sélection* et *différenciation*. Elle repose exactement sur le même type de discours et de représentations à l'égard de l'homosexualité, des lieux gays, de la culture, de la consommation et de l'ensemble du monde social, au final. En termes de pratiques en revanche, il y a visiblement moins rejet en bloc de tout un monde gay incarné par le quartier, mais plutôt différenciation forte entre plusieurs de ses composantes et sélection des espaces, des normes et des populations que l'on accepte et auxquels on s'identifie plus volontiers. Ces pratiques et ces configurations viennent nuancer l'idée précédente de rejet : leur existence et leur signification ont largement été appréhendées à partir des cas de l'*Aigle Noir*, dans le Village, et du *Duplex*, dans le Marais. Dans le cas du *Duplex*, les habitués que nous avons rencontrés et interrogés insistent beaucoup sur le caractère exceptionnel et atypique du lieu qui leur plaît tant et que nous avons déjà mis en lumière (chapitres 4 et 5). Le public présent, le cadre, les habitudes et les traits dominants des manières d'y être gay semblent spécifiques au regard des autres lieux gays du quartier:

**« Le Duplex, c'est un bar très sympa puisque c'est un bar où on peut vraiment discuter avec les gens, la musique est atroce, mais on s'entend donc on peut parler, les gens sont très ouverts, c'est très mélangé, c'est assez cosmopolite, ce qui est pas du tout représentatif de Paris je trouve, et c'est très agréable, tu rencontres plein de gens qui font plein de choses intéressantes dans la vie, qui sont intelligents aussi, y a beaucoup de respect, pas beaucoup de familiarités, ce qui est pas le cas de beaucoup de bars pédés non plus » (Boris) « Le Duplex c'est le seul endroit, j'veux dire gay, où tu peux avoir des discussions intéressantes, sinon les mecs du Marais, ils ont pas inventé la poudre j'veux dire, ils viennent là pour le cul et tu le sens, c'est pas l'même milieu, fin j'sais pas, moi c'est vrai, j'ai envie de parler de plein de trucs » (Stéphane, 40 ans, monteur vidéo, pigiste et DJ, célibataire, locataire, Marais)**

Malgré ses spécificités, le *Duplex* reste pourtant un lieu « *intello pédé* », c'est-à-dire à la fois « *intello* » et... « *pédé* » : il reste un lieu essentiellement fréquenté par des gays, il est une institution ancienne du Marais gay et est recensé dans tous les guides gays les plus récents. En revanche il s'oppose à d'autres lieux déjà décrits et les enquêtés qui le fréquentent assidûment opposent bien son ambiance et, d'une certaine manière, son programme de

socialisation implicite, à des ambiances plus superficielles, touristiques et commerciales. Il en va de même pour l'*Aigle Noir* : il appartient ainsi aux lieux gays à fort affichage identitaire, il est particulièrement marqué par des normes corporelles et vestimentaires, mais propose une ambiance alternative et c'est la raison principale pour laquelle il est investi et apprécié. Dans un quartier gay supposé porteur de marginalités socio-sexuelles, ces deux établissements apparaissent ainsi comme la marge de la marge.

Or, ces oppositions retraduisent largement des oppositions sociologiques entre des types d'enquêtés et des socialisations antérieures et simultanées très différentes. Les publics et les enquêtés concernés ne ressemblent sociologiquement pas du tout à Damien. Ils sont en revanche relativement similaires dans les cas de distinction par *rejet* et de distinction par *sélection*. Leurs profils sont marqués par des ressources culturelles nettement plus abondantes et nettement plus légitimes. Ces ressources peuvent être clairement héritées ou avoir été acquises par des socialisations secondaires. Dans le cas de Denis, Boris ou Frédéric, par exemple, on se situe dans des héritages sociaux et familiaux plutôt reproductifs. Frédéric est enfant d'un couple de notaires de la Haute-Saône, au niveau d'études et aux revenus élevés. Les récits de vacances « *culturelles* » à Paris pendant l'enfance, comme l'encouragement « *naturel* » à faire des études montrent qu'on se situe bien dans un milieu familial culturellement favorisé. La socialisation familiale se prolonge par des études supérieures à l'Institut d'Etudes Politiques de Lille, puis la réussite au concours d'entrée à l'Ecole Française de Journalisme de Paris. La spécialisation culturelle de Frédéric dans le journalisme accroît encore un capital culturel légitime, puis ultra-légitime lorsqu'il devient critique de cinéma aux *Inrockuptibles*. Cette position professionnelle se traduit de plus par des revenus économiques réguliers, stables et élevés et accompagne surtout des dispositions culturelles extrêmement légitimes (cinéma d'auteur, musique et labels indépendants, culture artistique et littéraire légitime très importante). De même, derrière des emplois atypiques et irréguliers, Denis est issu d'une famille aisée et culturellement favorisée : un père haut-fonctionnaire au ministère des Finances à Québec, une mère femme au foyer mais issue d'une « *famille cultivée* ». Il a fait des études supérieures de communication et d'histoire des religions à l'Université du Québec à Montréal, puis a suivi différentes formations (coiffeur, photographe) et a enchaîné plusieurs activités professionnelles plus ou moins « *alimentaires* ». Cette position professionnelle assez instable et moyennement rémunératrice ne doit pas masquer des dispositions culturelles légitimes et élevées: son goût pour les arts et la création, ses activités associatives et culturelles (organisation de spectacles pour des enfants malades, militantisme dans la lutte contre le sida), son dégoût de la télévision, sa pratique intensive de la lecture et ses performances de « *body painting* » le montrent bien. Ces deux enquêtés sont particulièrement sévères envers les normes du milieu gay. Très réflexifs et critiques sur leurs propres pratiques de certains lieux gays dans le passé, ils font preuve de distinctions en tous genres à l'égard des lieux gays et des publics les plus dociles à leur encontre. Les dispositions acquises en milieu familial et renforcées par la suite sont transposées dans le quartier gay et mobilisées pour le penser, le décrire et le pratiquer.

Pour Stéphane ou Denis, les origines sont populaires et rurales : les parents n'ont pas fait d'études ou très peu et la description de l'enfance montre que l'on ne se situe pas d'emblée dans des milieux culturellement distinctifs. En revanche, l'ascension scolaire et culturelle est manifeste et se traduit par des études supérieures (géographie, littérature, linguistique), des pratiques de lecture intenses (Denis) et des pratiques culturelles très légitimes et pointues (Stéphane). C'est une socialisation secondaire marquée par les études, la connaissance, l'art et la politisation aussi, dans le cas de Denis, qui construit des dispositions à la distinction socioculturelle. Dans les deux cas, on observe, assez

rapidement dans la carrière, une application de ces dispositions au quartier gay et aux cultures homosexuelles, puis des logiques de rejet et de mise à distance dans le cas de Stéphane. Pour Denis, les passages d'entretien déjà cités montrent une relative continuité entre dispositions culturelles, sexualité et socialisation par les lieux gays à travers l'identification au « cuir », à ses codes, ses ressorts culturels, ses enjeux sociologiques et son lieu d'implantation dans le Village : l'*Aigle Noir*. Par ailleurs, les quatre profils présentés peuvent trouver dans le quartier gay une ressource provisoire ou partielle mais leurs modes de vie montrent que d'autres ressources existent en dehors du milieu et qu'elles sont investies. Cela peut être des ressources culturelles alternatives aux strictes cultures homosexuelles, notamment d'autres parmi d'autres cultures avant-gardistes où d'autres populations donnent le ton, qu'il s'agisse d'autres populations gays (artistes plus « indépendants » que Madonna ou Mylène Farmer, designers et peintres encore méconnus) ou de populations non spécifiquement gays. Les références culturelles « *underground* » parfois mobilisées en entretien le montrent. Cela peut aussi également être des ressources familiales différentes. C'est net dans le cas de certaines familles socialement favorisées dans lesquelles on accepte plus facilement une homosexualité :

**« Y a jamais eu de gros problèmes, quand j'ai dit que j'étais gay, y a pas vraiment eu de drames à l'américaine, mes parents ont pas pleuré non, ma mère peut être qu'elle était un peu gênée mais non, pas de problème » (Silvio, 42 ans, barman et coiffeur à domicile, célibataire, locataire, Village)**

Cela peut aussi être le cas avec des frères et sœurs qui acceptent l'homosexualité d'un frère qui peut devenir un oncle que l'on sollicite ou dans des contextes familiaux plus complexes où ce type d'enquêtés bénéficie, au final, d'un soutien et de relations familiales proches :

**« J'ai aussi appris quand j'étais à l'Université que j'avais une autre mère biologique, ma mère n'était pas ma mère biologique alors j'ai voulu la revoir mais...ça a pas été facile parce qu'elle était témoin de Jéovah, fait que j'ai eu vraiment peur là [...] Ben pour les Témoins de Jéovah, ils ont une éducation sur ce qu'est être gay qui te dit que c'est œuvre démoniaque, que tu es possédé par le démon tout ça, mais ce qui m'a étonné c'est qu'elle m'a dit quelque chose que j'ai jamais entendu de ma vie je crois, jamais, ça m'a marqué parce que présentement je pense que je ne l'ai jamais entendu une autre fois, elle m'a dit comme ça « Mais qui je suis pour te juger ?, c'est à toi de faire tes choix », comme tu vois, elle m'a laissé avec moi-même là-dessus et elle n'a jamais jamais fait une réflexion là-dessus, jamais, même ma demi-sœur, elle sait là, mais elle est toujours gentille avec moi et je m'en occupe beaucoup, je fais des cadeaux, c'est ma sœur aussi » (Silvio)**

L'investissement dans d'autres ressources incite nettement moins à s'engager durablement et profondément dans le milieu gay : les normes qu'ils proposent et/ou imposent se confrontent ici à d'autres ressources et d'autres univers sociaux. Que faut-il alors en retenir ?

D'une part, du point de vue des processus de socialisation, on se trouve à la fois proche et à mille lieux de Damien. Proche, parce que d'un point de vue théorique, l'influence des socialisations familiales et secondaires est manifeste dans les effets de la socialisation par les lieux gays dans les deux cas : le quartier gay est bien une instance de socialisation spécifique, mais l'on ne s'y confronte pas comme un individu vierge de toute autre expérience de socialisation. Au contraire, ces autres expériences (en particulier antérieures ici) permettent de comprendre pourquoi et comment les types et formes de socialisation produites par le quartier gay ont des effets plus ou moins efficaces, profonds



et durables dans la fabrique des individus. Mais on se trouve également à mille lieux du cas de Damien et des incorporations « réussies » car elles sont ici incomplètes, partielles, très provisoires et parfois « ratées ». On constate d'ailleurs que d'autres ressources que celles du quartier gay peuvent être alors investies parce qu'elles sont disponibles et plus nombreuses. Les ressources professionnelles, les ressources culturelles alternatives au modèle gay, les ressources de sociabilité et familiales en font partie. Ces résultats constituent un prolongement éclairant de ceux obtenus par Philippe Adam au sujet des plus ou moins grandes propensions sociologiques à s'engager dans des modes de vie communautaires chez les gays (Adam, 1999).

D'autre part, pour en revenir au quartier, on comprend ici des ressorts encore plus fins de la gaytrification. Les postures de distinction, de valorisation des marges de la marge, de même que certains goûts pour le mélange et le métissage plutôt que pour l'entre soi font largement écho aux systèmes de valeurs de nombreux gentrificateurs. Il y a ici transpositions de dispositions entre les deux registres centraux de cette thèse : la scène résidentielle du quartier et la « scène gay ». On cumule alors des positions distinctives similaires dans ces deux domaines avec l'impression souvent donnée, avec insistance, en entretien, que l'on ne vit pas comme tout le monde, que ce monde soit celui des « gays », des « gays du Marais » ou celui des « bobos » et des « branchés ». Ce résultat est d'autant plus intéressant que l'on est précisément bien souvent les quatre à la fois : gay, gay du Marais, bobo et branché.

### 2.3. L'homo pluriel

Si les deux configurations évoquées peuvent être opposées du point de vue des effets de socialisation produits, on constate qu'elles relèvent d'un modèle explicatif commun qui tend à révéler le poids déterminant des socialisations du passé (familiale, scolaire, professionnelle) dans les incorporations actuelles d'un mode de socialisation gay. De fait, les effets et l'intensité des incorporations dépendent largement des autres expériences de socialisation et de leur caractère plus ou moins homogène à une socialisation typiquement gay. Elles mettent dès lors l'accent sur des inégalités socioculturelles qui traversent les modes de vie et les manières d'être gays. Ces résultats ne sont pas incompatibles avec le modèle des carrières gays car on a montré par exemple que les séquences étaient plus ou moins longues et le passage entre elles plus ou moins rapide ou prononcé selon les parcours sociaux. Ces deux grilles d'analyses ne sont pas contradictoires mais bien complémentaires, si l'on accepte, de réinsérer les carrières et leur déroulement dans un espace social hiérarchisé (Darmon, 2003). En revanche, à y regarder de plus près, les exemples présentés auparavant constituent des cas où ce qui est incorporé dans un contexte est transféré dans un autre et cette configuration n'est pas systématiquement observée. Les entretiens montrent en effet que, dans bien des cas et des situations concrètes, les pratiques et les représentations des individus se laissent moins réduire à des situations de transfert intégral.

D'abord, le jugement sur les lieux gays et leur ambiance n'est pas toujours aussi cohérent et tranché. Les oppositions de style que les enquêtés les plus critiques décrivent ont semblé recouper un certain nombre de classifications que nous avons établies dans la typologie des lieux gays. Or, de nombreux enquêtés classent autrement ces lieux et ne mobilisent pas forcément la même cohérence, quelles que soient d'ailleurs leur appartenance sociale et leur trajectoire. De même, il existe aussi des pratiques qui paraissent plus dissonantes (Lahire, 2004), comme dans le cas de Maxime. Maxime a 29 ans, il est originaire d'une petite ville cossue des Monts d'Or, près de Lyon, où il a vécu jusqu'à 20 ans. Son père est professeur des Universités en Physique à Lyon et sa mère,

ingénieure de recherche au CNRS, est décédée il y a quelques années. Il a une sœur plus jeune que lui et après avoir suivi des études en classe préparatoire, il a intégré une grande école d'ingénieurs en banlieue parisienne. Depuis l'âge de 21 ans, il a multiplié les expériences semi-professionnelles (stages), notamment à l'étranger et a ainsi vécu aux Etats-Unis pendant près d'un an. Depuis bientôt un an, il est chef de projet informatique chez Air France, après avoir été consultant pendant trois ans dans une autre entreprise. Il gagne environ 2800 euros par mois, sans compter ses primes régulières et vit en colocation avec un ami gay du même âge, consultant dans un cabinet de conseil en finances dans un appartement situé rue Montmorency, dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement, pour un loyer de 1850 euros par mois. Ses origines familiales, son parcours scolaire et professionnel, ses revenus et son capital culturel le classent indéniablement parmi les catégories favorisées. Il a commencé à fréquenter des lieux gays vers l'âge de 20 ans à Lyon avec des amis, il y appréciait le côté « humain », voire villageois :

**« Les lieux lyonnais quand tu sors, tu connais vite tout le monde comme en province, dans un village et à Paris, c'est un peu plus fashion, mais un peu plus distant du coup ! » (Maxime, 29 ans, chef de projet informatique, célibataire, colocataire, Marais)**

En arrivant à Paris, il fréquente aussi le Marais et ses lieux gays, de manière relativement « classique » pour son âge : il y sort avec des amis, surtout le week-end et y fait des rencontres amoureuses et/ou sexuelles. En s'installant dans le Marais, il quitte la banlieue de Sèvres et avoue sortir nettement plus souvent dans les lieux gays. Ce qui est intéressant dans ce cas, c'est que les sorties, les descriptions et habitudes de Maxime sont relativement mixtes du point de vue des typologies utilisées par d'autres enquêtés. D'un côté, il est relativement critique sur certains lieux, à l'image des postures de distinction de Stéphane ou Boris. Il est très sceptique sur les restaurants gays qui font trop « *bouffe pour touristes gays* » et critiquait « *le concept de la salade à 15 euros* » des *Marronniers*. De même, certains lieux lui semblent « *trop gays* » pour emmener des copains hétéros ou pour y aller « *habillé comme ça* ». Sans surprise, on retrouve ici notamment l'*Open Café* :

**« C'est plus sympa que le Cox déjà, j'suis plus dans la cible déjà, vu ma tenue (rires) mais c'est quand même très très gay, donc dès que j'ai un ami hétéro pour l'emmener là c'est trop ciblé. C'est vraiment pas discret au niveau matage mais une fois qu'on le sait c'est pas gênant, j'irai pas habillé comme ça, c'est sûr ! Mais...bon (rires) ça m'arrive d'y aller » (Maxime)**

En même temps, il lui y arrive d'y aller et le « *matage* » explicite entre gays n'est « *pas gênant* ». Les avis sur d'autres lieux sont du même type : Maxime souligne parfois leurs limites mais « *peut y aller* ». Ces possibilités d'aller dans ce type de lieux sont surprenantes au sens où elles accompagnent certains modes de vie et certaines pratiques nettement plus distinctives dans d'autres domaines : lectures plutôt légitimes (romans de Pennac, *Le Monde* quotidiennement), sorties au cinéma, dont le *MK2 Beaubourg*, parfois au théâtre. Cependant, ses pratiques accompagnent des goûts en matière de lieux gays moins homogènes que chez les plus « distingués ». C'est notamment le cas du *Banana Café* :

**« Ah le Banana, j'y suis beaucoup allé quand je bossais moins aussi, beaucoup ouais, quand j'étais étudiant, on y allait très souvent [...] J'y vais encore, moins souvent, mais j'y vais, j'aime bien, c'est une ambiance sympa je me lâche quand j'y suis, ça crée une ambiance un peu moins mécanique que la techno, on y va assez souvent parce qu'on connaît les gens qui bossent. Y a moins à paraître**

***qu'aux Bains j'trouve ! Et y a moins de complexes en fait ! Moi je me sens bien là-bas, je me sens vraiment pas pareil » (Maxime)***

Cette sensation particulière de se « sentir bien » et de ne pas avoir besoin de « paraître » est relativement étonnante dans la mesure où le *Banana Café* est un lieu très fustigé par d'autres comme appartenant aux lieux « *tafiolos* ». Il a été un bar « branché » dans les années 1990, un lieu gay fréquenté aussi par des personnalités peu légitimes du show business, de la télévision et, aujourd'hui, par des anciens candidats de télé-réalité, des personnalités gays peu légitimes et des comédiens de théâtre de boulevard. Nos observations au *Banana Café* nous ont globalement donné l'impression d'un lieu relativement proche par exemple de l'*Open Café* ou du *Carré*. Mais pour Maxime, les choses sont différentes et ce contexte particulier lui enlève ses complexes alors même que l'*Open Café* lui rappelle certaines injonctions corporelles. Selon nous, on a affaire ici à une situation où des critères de jugement produits en partie par des socialisations antérieures et alternatives ne sont pas intégralement ou systématiquement transposables dans tout autre contexte. Le fait d'avoir vécu ici des expériences heureuses entre jeunes étudiants dans le passé peut favoriser l'inhibition de certaines dispositions, celles qui font « détester » le *Raid* ou des lieux proches. Comme le dit Maxime lui-même, les processus apparaissent ici « moins mécaniques » et permettent de se « lâcher », de se sentir, ici, « pas pareil ». Or, plusieurs enquêtés semblent ainsi avoir des jugements et des pratiques plus hybrides que mécaniques.

Le cas de Maxime permet aussi de souligner le poids du contexte sur l'activation de certaines dispositions ou, au contraire, leur inhibition. Il s'agissait ici d'un lieu particulier, mais aussi, en filigrane, des gens avec qui l'on y va ou l'on y est. Cet élément revient souvent dans plusieurs entretiens au sujet de la fréquentation des lieux gays dans leur ensemble :

***« C'est plus souvent bars gays que avant, à cause du quartier, mais ça dépend des jours ou des gens avec qui je suis disons. Si je suis avec des gays, on va dans un bar gay, ça c'est clair, enfin presque toujours, si j'suis avec des hétéros j'vais pas aller là-bas, et ça dépend des hétéros aussi, y en a que tu peux emmener au Banana sans problème, mais ça dépend qui c'est » (Maxime)***

On imagine que l'absence de complexe ressenti au *Banana Café* et le fait de pouvoir s'y « lâcher » est largement favorisée, voire suscitée par les pairs gays, les anciens amis étudiants notamment. De la même manière, plusieurs enquêtés fréquentent beaucoup plus volontiers les lieux très gays du Marais et du Village lorsqu'ils sont entre gays. Ainsi, plusieurs choristes de la chorale gay de Montréal affirment en entretien ne pas aimer la plupart des restaurants « trop gays » du Village. Jean-Paul affirme ainsi que la *Taverne du Village* est un restaurant « trop touristique ». Pourtant, l'organisation d'un repas de choristes dans ce même restaurant fait légèrement varier le point de vue et le ressenti :

***« On a fait un souper avec le gang de la chorale cet hiver, c'était formidable, on est allé à la Taverne du Village, qui est la plus vieille place gay du Village, c'était une criss de bonne ambiance là ! Oh oui, absolument ! Puis c'était très fin aussi » (Jean-Paul, 57 ans, employé-retraité, couple non cohabitant, locataire, Village)***

Les lieux changent de signification parce que l'on y est avec des pairs gays et les critères de jugement sur un lieu peuvent alors varier. Un exemple légèrement différent montre aussi comment l'environnement social inhibe certaines dispositions. La fréquentation tardive du *Bear's Den* par Tony prend sens dans un parcours conjugal et un contexte personnel très particulier, on l'a vu. Mais, alors que Tony est l'un des gaytrifieurs les plus critiques envers les normes et les stéréotypes, il se plie d'une certaine manière à un modèle corporel très

précis : celui de l'homme costaud et barbu. L'environnement social du *Bear's Den* est justement à l'origine, selon nous, de l'inhibition de certaines dispositions à la contestation des normes. Le passage suivant donne l'impression que l'enquête n'est sociologiquement plus le même parce qu'il est ici et avec ces gens-là, et qu'il s'agit d'ailleurs d'un des moteurs de sa présence au *Bear's Den*, changer de rôle :

**« Dans un premier temps, j'y suis allé attiré par cette idée de la drague, ce truc bear, mais c'est vrai que c'était mélangé aussi à l'idée de rencontrer des gens que j'aurai pas rencontré ailleurs, c'était à 50% l'idée de la drague et à 50% l'idée de rencontrer des gens, de me sortir de mon milieu, parce que je connais que des gens avec qui je travaille, donc les gens me connaissent tous par mon travail, par mon couple, et là, même si je cache pas du tout ce que je fais, enfin au début je le disais pas trop quand même, de toutes façons j'en parle peu, j'aime bien le fait de rencontrer des gens que j'aurai pas rencontré autrement, c'est vrai que ça me soulage ! » (Tony, 42 ans, designer, en couple cohabitant, locataire, rue de Sévigné (logement), rue Charlot (atelier-bureaux), Marais)**

**« Mais c'est très mélangé, c'est très mélangé, c'est-à-dire que tu peux avoir des banlieusards, des beurs banlieusards qui viennent là dans le quartier, dans le Marais le week-end et puis tu peux avoir le mec qui habite dans le quartier en même temps. Oui, c'est sûr que ça, c'est plus varié si tu veux que la population qui habite le quartier parce que quand je discutais avec les gens, c'est ça que j'aimais bien, t'as des gens qui vendent des climatisations, t'as des gens qui vendent des tableaux de bord de métro, t'as des financiers, des banquiers, des commerciaux, y a des dessinateurs de chaussure ! (rires) La population n°1, c'est des mauvais créateurs de chaussure, ça tu peux pas y échapper ! J'en ai quand même rencontré beaucoup ! J'en connais quand même trois en fait du Bear's den. C'est compliqué c'est vrai, y a des gens qui nous ressemblent, y a des gens qui nous ressemblent un peu et puis y a des gens qui ne nous ressemblent pas du tout ! Y a beaucoup de couples aussi qui viennent ensemble, ou pas, y a des célibataires aussi, donc y a cette variété et puis dans les backrooms, tu as aussi ce côté bizarre où tu vois des habitués, que tu vois tout le temps, que tu connais et puis à côté de ça tu as aussi des mecs que tu vois pas, tu as des mecs bon, ils rentrent, ils boivent même pas, ils descendent directement dans la backroom, t'as des mecs mariés, bon bah eux tu ne les vois même pas en fait ! C'est vraiment incroyable ça, vraiment un truc énorme en fait ! Mais c'est quand même ça la population française et ce sont pas que des créateurs de chaussure du coup ! Moi je trouve honnêtement que c'est des endroits de brassage, enfin de mélange oui » (Tony)**

Le « soulagement » de ne pas dire qui l'on est ailleurs et habituellement a lieu dans un contexte situé aux antipodes de l'environnement social habituel de Tony. Le bar et les autres clients lui permettent de se sentir « à l'aise ici », de suspendre, provisoirement et ponctuellement, son rôle social quotidien, ses exigences et ses attributs. Tony ne transfère pas tellement ses dispositions culturelles de designer branché et à la mode dans ce bar : certes il précise que les créateurs de chaussures sont « mauvais » mais il s'est lié ici avec des gens qu'il n'aurait « pas pu rencontrer autrement », dont son ami Michel, employé peu diplômé.

Ces résultats permettent d'éclairer d'autres pratiques d'hybridation à l'échelle intra-individuelle. En effet, plusieurs enquêtés combinent des lieux et des pratiques qui n'obéissent ni à des références homogènes, ni à des ressorts déterminés par des socialisations antérieures ou concurrentes très cohérentes. Comme Alexis, ils sont plusieurs à « picorer » des lieux, des ambiances et des univers gays diversifiés dans des proportions variées :

**« Ben c'est moitié gay moitié pas gay, un peu moins même, je dirais c'est gay oui, 40% de mes sorties seulement en fait, pas plus non, le Duplex ouais, un peu Oh fada, les Marronniers de temps en temps aussi [...] Ouais j'allais pas mal au Dépôt de temps en temps, y a le Dépôt aussi, j'aimais bien de temps en temps en arrivant ici [dans le quartier]. Pour un gay, je fréquente pas tant que ça les lieux gays non, par rapport à la moyenne nationale de la population française, oui, évidemment (rires), mais pour un pédé, pas tellement je crois, enfin avec modération on va dire » (Alexis, 29 ans, sans emploi, célibataire, locataire, Marais)**

Les lieux mentionnés par Alexis se rattachent à des normes et à des goûts jugés jusqu'ici très différents. Ils ont été appréciés et investis ou dévalorisés et non fréquentés par des publics assez homogènes dans le corpus. Dans le cas d'Alexis, les jugements sont non seulement moins clivés mais les pratiques sont également plus hétérogènes. On remarquera d'ailleurs à ce sujet que les lieux de sexe peuvent souvent occuper une place « à part » dans les pratiques de nos enquêtés quel que soit leur âge et leur parcours. Ils sont notamment nombreux parmi les gaytrifieurs les plus critiques envers le milieu gay à avoir toujours maintenu cette pratique des lieux de sexe plus ou moins régulière. Le *Dépôt* ou les saunas ne correspondent pourtant pas aux normes socialement dominantes de la sexualité : la sexualité et les modèles implicites valorisés par une backroom ou un sauna introduisent une dissonance dans bien des rapports au quartier gay.

Les dissonances ne se limitent pas à la sexualité en tant que telle et à ses établissements institutionnels. Le cas d'Emmanuel montre aussi des dissonances, chez un enquêté au profil sociologique favorisé et aux ressources culturelles très légitimes (comédien au capital culturel très élevé, fils d'universitaires réputés). Emmanuel a globalement pris ses distances avec le milieu gay : des distances biographiques en termes de carrière accentuées par des distances socioculturelles prononcées. Mais les dispositions culturelles, héritées en famille et redoublées par la formation et le métier de comédien, traversent les manières d'être gay de façon complexe. D'un côté, Emmanuel affirme :

**« Mon appréhension de l'homosexualité, ma manière de l'aborder a toujours été d'abord littéraire, cinématographique, artistique » (Emmanuel, 34 ans, comédien, célibataire, propriétaire, Marais)**

En même temps, ce transfert dispositionnel dans l'homosexualité ne suffit pas à « *la vivre réellement* » :

**« A partir du moment où ce que je vivais, le désir que j'avais n'était pas pris en compte dans la vie que j'avais, y avait quelque chose qui ne pouvait pas exister là donc forcément on va regarder à l'extérieur, voir si ça existe là bas, donc on est obligé de remettre en cause ce qu'on nous a enseigné ce qui est bien et ce qui est mal, moi j'ai été assez vite habitué à remettre les choses en cause, par mon homosexualité, je pense que la vocation de faire autre chose, de ne pas entrer en prépa, ça m'a aidé, mais j'aurai pu être dans ce type de certitudes, alors que**

***l'homosexualité ça a fait voler tout ça en éclats, il fallait que je quitte un monde où l'homosexualité n'était que littéraire, artistique pour la vivre réellement » (Emmanuel)***

Il s'engage alors de manière intense dans le quartier gay (fréquentation, sociabilité, habitudes, etc.) puis s'en éloigne, en se mettant d'abord en couple puis en achetant un appartement dans le Marais avec l'aide de ses parents. Au moment de l'entretien, pourtant, certaines dimensions de la socialisation gay subsistent et cohabitent avec ses dispositions culturelles artistiques et intellectuelles très légitimes. D'un côté, il retrouve des « fondamentaux » hérités en famille et valorisée par la profession de comédien :

***« J'en ai eu moins besoin de tout ça, puis j'ai retrouvé d'autres fondamentaux, un des remèdes à la solitude c'est la lecture, plus que les boîtes de nuit finalement, et faire l'amour avec un homme, avec cet homme, c'est plus important que faire la tournée des bars quoi ! » (Emmanuel)***

En même temps, les attaches pratiques et affectives au Cox semblent toujours actives et fortes. Elles apparaissent dissonantes parce qu'elle concerne un lieu particulièrement stéréotypé du point de vue des codes vestimentaires, relationnels et corporels, qu'il n'en fréquente pas d'autres et que les autres scènes de sa vie (comédien, président du syndicat de copropriété, coach culturel pour étrangers fortunés) sont marquées par une forme de « respectabilité » qu'il perd en entrant au Cox :

***« Ma fréquentation des lieux gays se réduit à presque rien maintenant, seulement au Cox, je vais dans des endroits du quartier qui sont pas gays, et sinon c'est surtout concentré sur le Cox, où je peux aller boire une bière tout seul [...] J'aime le Cox parce que c'est de la bière, des mecs, c'est brut, ça ne donne pas de respectabilité particulière, c'est plus mélangé à l'intérieur que ça en a l'air, c'est ce qui reste aussi de mon époque en fait [...] C'est pour ça que j'aime le Cox, y a un espèce de retour animal vers la chair et le désir des mecs, complètement édulcoré ailleurs » » (Emmanuel)***

Le dernier extrait permet de comprendre comment le Cox et le « bonheur d'être là » inhibent certaines réticences incarnées par les « 30% qui auraient pu me détourner de cette vie là » :

***« Je m'y reconnaissais à 70% quand même, même si ma nature est d'être plus posé plus dans l'intime, j'avais besoin de sortir de moi même parce que j'avais besoin de me retrouver avec d'autres gays, parce que j'ai quand même souffert de pas pouvoir partager ça, à un moment, j'avais besoin de ma vie spécifiquement gay. Cette musique ne m'a jamais correspondu par exemple, la techno je déteste ça, mais c'était un mal nécessaire, les 30% qui auraient pu me détourner de cette vie là, oui ben c'était une certaine vulgarité, une apparence un peu excessive, mais ça me gênait pas parce que j'avais un bonheur à être là et à sentir que c'était là que la vie était surtout, la vie n'était pas ailleurs, la vie réelle en dehors du théâtre, du travail, elle était là, lire des bouquins, voir de films c'était différent » (Emmanuel)***

Cet extrait résume presque la thèse développée ici : une « nature », en réalité déjà produite par d'autres socialisations, est bien là, présente mais plus ou moins active dans le contexte d'un lieu gay. Ce contexte peut l'inhiber pour transmettre certaines dispositions spécifiques ou, comme ici, réactiver des dispositions déjà acquises ici, mais mises en sommeil dans d'autres contextes (travail, famille, logement).

Un dernier exemple de dissonance nous a paru intéressant parce qu'il engage une autre échelle spatiale et qu'il rappelle le rôle central de la prise en compte de l'espace dans la définition de contexte d'analyse sociologique. Il concerne en réalité les pratiques de vacances de certains de nos enquêtés comme le couple formé par David et Sébastien. Dans leur cas, on se situe a priori dans des comportements de type cumul et distinction et en phase de mise à distance plus ou moins prononcée, faisant suite à des engagements sociaux plutôt moyens en termes de durée. David et Sébastien méprisent visiblement bon nombre de lieux gays commerciaux et sont très virulents à l'égard des normes socio-vestimentaires en vigueur dans la plupart des lieux gays du Marais. Ils aiment la danse contemporaine, le marché des Enfants-Rouges, la convivialité de quartier (dans le Marais comme à Oberkampf). Ils sont très critiques à l'égard des gays d'aujourd'hui qui ne « *lisent aucun bouquin* » et leur fréquentation des lieux gays concernent quelques bars qu'ils investissent avec leurs amis de longue date et quelques lieux de sexe du quartier. Ils disent aussi aimer « *beaucoup voyager* ». Or, sur ce point, les vacances sont typiquement un contexte de réactivation de dispositions gays qu'ils mettent souvent en sommeil dans le Marais. Les destinations sont clairement influencées par la géographie internationale gay et « *tous les classiques y sont passés* », y compris récemment :

**« C'est vrai qu'on aime bien les vacances gays un peu, je pense qu'on est pas les seuls hein donc on en a fait pas mal, qu'est-ce qu'on a fait ? Ben c'est plutôt qu'est-ce qu'on n'a pas fait ? Mykonos, Key West, San Francisco bien sûr deux fois moi, une fois avec David, bon Sitges c'est pas super mais on y est allé en Septembre là, et puis le Brésil ça c'était génial, le quartier gay à Rio c'est vraiment énorme, là ils ont vraiment le sens de la fête, et ça baisait partout, c'est fou et puis bah Montréal bien sûr, ça on en a parlé, ça on adore vraiment le Village et là ben on va retourner à Ibiza, parce qu'on a envie de faire la fête un peu cette année (rires), de voir des beaux mecs et de faire la fête [...] A Ibiza, on y était allé au début, et on avait vraiment fait toutes les fêtes, c'est pas vraiment des vacances parce que tu dors jamais mais ça vaut le coup d'y aller une fois au moins » (Sébastien, 41 ans, chef de projet marketing, couple cohabitant, propriétaire, Marais )**

Non seulement le choix des destinations mobilisent les circuits classiques du tourisme gay international (Jaurand, 2005 ; Leroy, 2009) mais les vacances sont aussi un contexte (un moment et un lieu) où la fête, le sexe et les « *beaux mecs* » réintègrent clairement l'emploi du temps et les appréciations sur le séjour. Il faut rappeler que de nombreuses destinations consacrent certains modèles et modes de vie gays peu éloignés de ceux qui dominent certains lieux du Marais fustigés par le couple. Sitges, Key West et les vacances à Ibiza sont des destinations littorales qui surexposent les corps masculins « travaillés » sur des plages gays, valorisent la fête à toute heure et sont aussi réputés pour la facilité des rencontres sexuelles (Jaurand, 2005). Les vacances de David et Sébastien ne sont donc ni des vacances culturelles, ni des vacances de cadres supérieurs parisiens en couple, ni des vacances alternatives ou atypiques. Elles sont fondamentalement des « *vacances gays* » dont le caractère dépaysant est en revanche, et paradoxalement, probable au regard de la manière dont ils vivent au quotidien dans le Marais. Le caractère exceptionnel et anormal de ce que l'on fait ou de qui l'on est en vacances n'est pas propre aux gays (Remy, 1994). Ce qui paraît plus important dans notre cas, c'est plutôt l'articulation singulière des programmes de socialisation au sein de ce couple. L'espace des vacances réactive, à distance, des dispositions incorporées dans le passé et dans les lieux gays du Marais que David et Sébastien ont fréquenté plus jeunes. Ces dispositions peuvent être mises en

sommeil au quotidien, même si l'on habite le quartier gay, pour des raisons qui renvoient à la fois au déroulement des carrières gays et aux propriétés sociales du couple. Elles ne sont alors ni transférées intégralement dans tous les univers sociaux que l'on traverse, ni totalement supprimées et effacées du corps et de l'esprit des individus. Là réside la finesse et l'intérêt d'une approche des rapports entre espace et homosexualités privilégiant l'analyse des processus de socialisation et de leurs dimensions spatiales. Elle permet aussi de nuancer des résultats sans doute rassurants parce qu'homogénéisants mais qui ne tiennent pas compte du caractère continu, pluriel et éminemment complexe de la construction des identités homosexuelles, comme de toute identité sociale, aujourd'hui.

L'influence d'un quartier gay dans les parcours de nos enquêtés s'observe ainsi dans différents moments de leurs parcours, dans différentes régions de l'espace social et dans différents moments et lieux de leur vie quotidienne. En ce sens, le quartier gay socialise bien en suscitant de manière plus ou moins intense et durable des injonctions à la « réforme de soi ». Pourtant, cette réforme n'est pas une conversion univoque, homogène, intégrale et mécaniquement subie par les individus qui s'y exposent, voire s'y engagent. On a montré que le programme de socialisation qu'elle comporte n'est ni stable dans le temps, ni homogène dans l'espace, ni nécessairement cohérent dans son contenu et dans ses formes. Plus encore, les effets de cette socialisation par le quartier gay sont diversifiés tant dans leur ampleur que dans leur propension à durer et infléchir des pratiques, des représentations et des trajectoires sociales et biographiques. Il existe des conditions sociales plus ou moins favorables à l'incorporation de ces manières du corps, de ces rapports au temps, aux autres et aux lieux. Ces conditions renvoyaient clairement jusqu'ici à des étapes du parcours conduisant à devenir gay, mais elles renvoient aussi, dans certains cas, à des origines sociales, des expériences de socialisation et des ressources inégales et variables. Pour autant, il est difficile de rendre compte de l'ensemble des configurations gays en ne prenant pas en compte les effets de contexte et la manière dont ces derniers orientent des « identités à la carte » (Authier, 2001b). La construction sociale des identités gays est donc mieux informée par la figure de l'*homo pluriel* que par des catégories de sens commun parfois reprises par les sciences humaines elle-même, en particulier celle de « communauté gay ».

## Conclusion

---

Le chapitre 10 éclaire les résultats du chapitre 9 et montre la complexité des logiques socialisatrices qui amènent à être gay de telle ou telle manière, dans tel ou tel contexte, à telle ou telle époque et avec telles ou telles ressources. Inspiré par des débats théoriques de la sociologie française sur la question de la socialisation, il l'a aussi été pas le détail des modes de vie, des parcours et des représentations saisis en entretien et amenant à nuancer certains réflexes interprétatifs. Les processus de socialisation y montrent leur complexité dans le cas de contextes urbains et de populations spécifiques. Un contexte n'est pas historiquement stable ni totalement homogène, de même, des individus ne sont pas simplement des réceptacles passifs de socialisation surpuissante et univoque. En traversant l'espace social et l'espace urbain, ils traversent des contextes différenciés et l'ensemble constitué de ces différentes expériences n'est pas nécessairement cohérent, homogène et continu. Là est le sens majeur de la figure de l'*homo pluriel*, en référence aux travaux de Bernard Lahire. Par ailleurs, les dimensions spatiales des socialisations et des comportements des populations gays ont laissé réapparaître les effets et les enjeux particuliers du contexte urbain à partir duquel elles étaient saisies, à savoir celui de la rencontre entre homosexualités et gentrification. Les rapports aux lieux et aux quartiers



gays des enquêtés n'ont de cesse de se confronter à des schèmes et des catégories qui résonnent doublement dans de tels quartiers. Dans leur confrontation aux lieux, aux autres (gays ou non) et à leur propre carrière, il est sans cesse question d'un passé révolu et d'un présent renouvelé, de normes standardisées et de marginalités alternatives, d'identité et de différenciation, d'entre-soi et de mixité. Ces questions temporelles, spatiales et identitaires sont tout à fait proches de celles posées par les processus de gentrification « classiques » et de celles que posent aussi les parcours et les modes de vie des gentrificateurs « classiques ». De ce point de vue, l'analyse des rapports au quartier gay informe largement les processus de gaytrification, mais rend compte aussi des enjeux identitaires des cas de gentrification plus traditionnels. Plusieurs dimensions le montrent clairement. C'est le cas des rapports entre marges, alternatives et normes sociales et des circulations historiques et sociologiques entre ces trois ensembles. Lorsque les gays se situent par rapport aux normes culturelles et aux types de bars, ils reformulent sur un autre registre les propos des gentrificateurs à l'égard des cafés ou des commerces de leur quartier, comme à l'égard de pratiques culturelles ou de loisirs. C'est aussi le cas des relations et formes de cohabitations entre des populations socialement différenciées au sein d'un même espace. Lorsque les gays abordent les lieux trop gays, les lieux plus mixtes ou leurs voisins plus ou moins prompts à voisiner, ils reformulent aussi la question des relations entre différents groupes de gentrificateurs, entre nouveaux et anciens, entre gentrificateurs et gentrifiés dans de tels quartiers. C'est enfin le cas de la place du quartier dans les parcours sociorésidentiels et du rôle de l'espace comme ressource sociale. Lorsque les gays se réfugient dans le quartier ou lorsqu'ils y conquièrent des modes de vie, ils font écho aux stratégies de compensation ou de cumul des gentrificateurs sur la scène résidentielle (Collet, 2008). Au-delà des convergences explicites et les plus marquées dans le corpus entre gentrificateurs et gays, ce sont les dimensions spatiales des parcours homosexuels qui peuvent informer sur les enjeux et les rouages des processus de gentrification. Cette hypothèse était constitutive d'une sociologie de la « gaytrification », la dernière partie de la thèse a tenté d'en montrer la richesse et la pertinence.

## Conclusion de la quatrième partie

Cette dernière partie reposait sur une approche légèrement décalée vis-à-vis des deux précédentes. Il s'agissait explicitement de renverser la relation entre espaces et sociétés, quartier et individus, lieux et identités. Dans les chapitres 2 et 3, nous avons fait l'hypothèse que ce changement de perspective par rapport à bien des travaux de géographie aurait des vertus heuristiques. Il s'avère fécond au sens où il permet de compléter une sociologie du quartier, de la ville et de la gaytrification par une sociologie des rapports à l'espace, au quartier et à la gaytrification. Deux résultats principaux viennent soutenir la démonstration.

On a d'abord montré que le quartier gaytrifié occupe bel et bien une place singulière dans la construction sociale des identités gays. Cette construction prend la forme d'une « carrière gay » relativement homogène même si la durée des séquences et la forme des transitions peuvent varier selon les individus. Or, cette carrière montre aussi que les lieux gays et le quartier gay jouent un rôle central dans certaines étapes et dans certains passages d'une étape à l'autre, y compris dans la prise de distance observée en « fin » de carrière. Mais ce rôle est surtout celui des lieux gays qui produisent des normes et des manières d'être gay en partie incorporées par les individus. C'est essentiellement là qu'ils ont appris à devenir gay. Ces apprentissages sont plus ou moins profonds et

durables. Ils peuvent engager d'importantes réformes de soi, mais aussi produire des effets à retardement dans certaines carrières. Le rapport des gays aux quartiers gaytrifiés se construit ainsi surtout par la fréquentation des lieux gays et ses effets biographiques. La séquence résidentielle semble, quant à elle, occuper une place beaucoup plus variable dans les parcours : elle peut venir renforcer les expériences antérieures du quartier en tant que lieu fréquenté mais elle vient plus souvent les infléchir et les nuancer chez nos enquêtés. Pourtant, les expériences détaillées des individus montrent qu'un processus de socialisation complète, durable et univoque reste extrêmement rare : les effets individuels semblent beaucoup plus contrastés et différenciés. Comment l'expliquer ?

Là est le deuxième résultat de cette dernière partie : si le quartier constitue, pour nos populations, un contexte de socialisation spécifique, ses effets ne sont ni univoques, ni homogènes dans le temps. Ils dépendent étroitement du poids et du contenu des expériences de socialisations antérieures et alternatives auxquelles les individus ont été confrontés. D'une part, le mode de socialisation décrit précédemment correspond à une forme dominante et un contexte historique singulier. Or, le quartier gay n'est pas une entité stable dans le temps, ni une entité homogène en termes de types de lieux et de populations qui y sont présentes. Un même contexte peut se transformer historiquement et les générations successives qui le traversent n'en font pas la même expérience. De même, au sein d'un même contexte, il existe aussi des agents de socialisation non nécessairement coordonnés et homogènes : le cas des différents types de lieux gays montre que des valeurs, des normes et des habitudes différentes sont transmises au sein du « quartier ». D'autre part, les socialisations alternatives peuvent favoriser, concurrencer ou infléchir l'efficacité d'une socialisation par le quartier gay. Ce dernier aspect explique qu'il n'existe pas *un* rapport gay au quartier gay et qu'il n'existe pas non plus *une* communauté gay homogène produite par le quartier. Ce sont plutôt des manières d'être gay que l'on reconstitue à partir des manières de vivre le quartier, de le pratiquer, de se le représenter et de l'investir. Réciproquement, on peut décrypter dans les relations différenciées au quartier, des constructions de soi très diversifiées à l'intérieur même d'une population partageant une orientation sexuelle homosexuelle en commun. L'espace constitue alors à la fois un objet, un indicateur, voire une méthode d'investigation pour la sociologie des homosexualités, et, de manière plus générale, pour la sociologie tout court.

---

# Conclusion générale

Une thèse de sociologie se construit à partir des résultats d'une recherche censée être terminée et aboutie, elle constitue aussi souvent une étape dans un programme de recherche plus général et plus ouvert. Pour conclure, on souhaiterait alors insister sur les apports et les enseignements essentiels de cette recherche tout en soulignant ce qu'elle suggère comme questions et comme prolongements possibles.

## Des apports et des avancées

Les dix chapitres précédents permettent de dégager de nombreux résultats améliorant la compréhension des processus de gaytrification, mais aussi la connaissance plus générale des processus du changement urbain d'une part et des homosexualités contemporaines d'autre part. Ces trois domaines de connaissance nous semblent, plus que jamais, intimement liés dans cette recherche.

Un premier résultat important est le caractère spécifique de la gaytrification, comme forme particulière de gentrification urbaine portée par les gays. Dans le Village et le Marais, on a certes identifié et décrit des processus typiques de la gentrification qui surprennent peu le lecteur. Mais derrière des transformations « classiques » dans ce type de contexte, on a aussi saisi le rôle spécifique et singulier des gays à différentes échelles et selon différentes modalités. Pour le dire vite, le « facteur gay » reste, le plus souvent, effectivement opératoire. Ainsi, la gaytrification comme processus historique de transformation d'anciens quartiers désaffectés est fortement liée à l'histoire des homosexualités dans les deux espaces étudiés. Dans la première partie comme dans les récits des parcours individuels de générations différentes, l'investissement du quartier apparaît alors comme une aventure urbaine dont la signification collective et individuelle est étroitement liée à la place et aux représentations de l'homosexualité. La renaissance commerciale et symbolique du Marais et du Village passent par l'émergence d'images renouvelées et plus visibles de l'homosexualité en France et au Québec dans les années 1980. La revalorisation des rues commerçantes et du cadre urbain bénéficie largement de cette séquence relativement exceptionnelle dans l'histoire des homosexualités occidentales. De même, pour une génération de gays, les années 1980 et 1990 constituent un moment-clé car leur affirmation biographique en tant que gay y rencontre une affirmation collective sur les scènes médiatique, politique, symbolique et urbaine. En ce sens, l'histoire des homosexualités françaises et québécoises informe les transformations du Marais et du Village parce que ces transformations enregistrent les rythmes, les enjeux et les effets de cette histoire spécifique. Le chapitre 4 a montré ces effets dans le cas des commerces gays. En se transformant eux-mêmes, ces commerces ont contribué à transformer le Marais et le Village, à y construire une attractivité et des manières de consommer nouvelles, quitte à y reconstruire de nouvelles normes gays et de nouveaux carcans identitaires. Le chapitre 5 a permis de souligner le rôle des gays dans le renouvellement des images du Marais et du Village. Les évolutions historiques de la condition homosexuelle en France et au Québec produisent des images historiquement différenciées allant de l'alternative et de la marge vers la banalisation

et le conformisme en passant par la mode et l'animation. Ces résultats révèlent d'ailleurs le double statut des gays dans ce domaine : ils ont été à la fois des producteurs d'images et des supports de discours et de représentations. Les chapitres 6 et 7 montrent, enfin, que l'investissement résidentiel du quartier n'est pas homogène au fil des générations. Le « refuge » des débuts a cédé la place à un espace d'accomplissement, puis à un lieu de passage moins structurant dans les trajectoires socio-résidentielles. Là encore, l'histoire des expériences homosexuelles permet de comprendre dans quel contexte et à quel titre les gays ont pu être en capacité de transformer des logements, des rues et des quartiers tels que ceux du Marais et du Village. D'autre part, les parcours sociobiographiques et les modes de vie des gays se caractérisent par certaines singularités qui infiltrent les pratiques de la ville et ont des effets sur ce qu'est la ville, le quartier, la rue ou le logement. Ces parcours sont marqués par des tendances à la mobilité et l'autonomie, mais aussi par certains types de choix scolaires et professionnels, certains modes de conjugalité et certaines formes de consommation. Des facteurs sociologiques classiques interviennent ici : le célibat, le statut professionnel favorisé, le niveau de diplôme élevé et le niveau de revenu important. Mais ces facteurs sont précisément plus probables chez les gays que chez d'autres types de population. On a pu, par exemple, dégager et comprendre la signification du célibat gay, le sens des orientations scolaires et professionnelles, mais aussi le sens particulier de la conjugalité ou de la propriété chez les gays. Or, ces facteurs spécifiquement gays agissent fortement sur les rapports à l'espace, à la ville et au quartier. On l'a montré dans le cas de certaines pratiques : les courses d'alimentation, les sorties dans le quartier, les pratiques de sociabilité ou les pratiques vacancières. Plus encore, ces manières de vivre la ville et le quartier ont la capacité de les transformer selon des orientations proches de la gentrification. Il en va ainsi de la pratique de certains commerces, de certaines formes de sociabilité ou de l'appropriation de son logement. Sur nos terrains, ce que sont sociologiquement les gays n'en fait pas des gentrificateurs exactement identiques aux autres et permet de comprendre pourquoi et comment ils participent aux différentes transformations propres à la gentrification urbaine. Le chapitre 7 a montré comment les profils et les parcours sociologiques des gays modifient le paysage sociologique local. Le chapitre 8 a souligné, quant à lui, la spécificité des modes de vie gays et la manière, relativement innovante, dont ils s'inscrivaient dans le quartier, notamment au regard de son histoire et de sa sociologie traditionnelle. Ces résultats rencontrent aussi certaines nuances. On doit insister, en particulier, sur les variations internes au groupe des « gaytrifieurs » ainsi identifié et défini. Le « facteur gay » ne s'y manifeste pas d'une manière univoque et l'on a pu observer, à de nombreuses reprises, une version gay de la palette différenciée des types de gentrificateurs, notamment des « gentrificateurs marginaux » (Chicoine, Rose, 1998) aux « gentrificateurs fortunés » (Authier, 2008). Les manières différenciées d'être gay informe ainsi les manières différentes d'être gentrificateur dans le Marais et le Village. Ces différents éléments rendent compte du caractère spécifique de la gaytrification comme forme particulière de gentrification, spécificité « grossie » par le statut de quartier gay des deux terrains choisis, mais sans doute valable aussi ailleurs, lorsque des gays investissent d'autres contextes gentrifiés ou en cours de gentrification.

Un deuxième résultat important concerne les parcours sociaux des gays et leur lien à l'espace urbain. Si le fameux tropisme homosexuel pour la ville a parcouru en filigrane l'ensemble de cette recherche, la perspective sociologique adoptée dans cette thèse a permis d'en montrer les ressorts sociologiques, les effets biographiques et les nuances. En premier lieu, la ville, les lieux et le quartier gays ne sont pas des espaces appréciés et investis « naturellement » par les individus. Au-delà des images spectaculaires et des « formes spatiales » repérées par les géographes (Blidon, 2006), c'est bien une sociologie

des rapports à l'espace qui permet de resituer la place du Marais et du Village dans les parcours individuels. Le quartier gaytrifié y apparaît comme un espace de socialisation, c'est-à-dire un lieu où se construisent et se développent des normes sociales auxquelles les individus se confrontent, se « frottent » et qu'ils peuvent potentiellement incorporer de manière plus ou moins intense et plus ou moins durable. Dans des biographies qui s'apparentent à des carrières gays, le quartier occupe bien une place centrale. S'il apparaît à certains chercheurs (Eribon, 1999 ; Blidon, 2007a) et aux individus eux-mêmes, en début de carrière, comme un espace d'émancipation et de liberté accrue, il est surtout le lieu de construction de certaines injonctions à être gay de telle ou telle manière. L'examen des rapports au quartier gay montre alors, d'une part, que les rapports au quartier s'inscrivent dans un horizon plus large que celui de la séquence résidentielle (en l'occurrence, l'ensemble de la trajectoire homosexuelle), et d'autre part, que le quartier socialise au sens où il produit des référents identitaires et des manières de penser, de sentir et d'agir parfois profondément incorporées par les individus. Plus généralement, le Marais et le Village constituent des référents spatiaux et identitaires avec lesquels on apprend à composer, par adhésion, investissement et incorporation, mais aussi par rejet, distanciation et remise en cause. L'entrée spatiale par les transformations du quartier gaytrifié amène à repenser les homosexualités à l'aide d'outils sociologiques originaux. En ce sens, avec le chapitre 9, on peut parler d'une socialisation gay par laquelle on apprend à devenir gay : elle comporte des étapes, des séquences, des apprentissages et des expériences socialisatrices qui marquent bon nombre de biographies. Dans ces expériences, l'espace revêt une place importante : un espace recherché et découvert dans la phase d'engagement individuel, un espace d'apprentissages, de sociabilité et de construction de soi dans la phase d'engagement social, un espace de repli ou de distanciation dans les deux phases possibles de continuation d'une carrière gay. Le chapitre 9 montre l'intérêt d'une sociologie des rapports à l'espace pour appréhender la construction des identités homosexuelles et la fécondité d'une entrée spatiale dans la sociologie des homosexualités. Mais cette recherche montre aussi les nuances des effets socialisants d'un contexte urbain tel que le Marais ou le Village. L'image d'un quartier gay appropriée et dévolue à une communauté gay homogène, cohérente et partageant des modes de vie et des codes culturels identiques résiste mal aux changements historiques et aux variations sociologiques. D'une part, la gentrification modifie largement le contexte de socialisation que peut constituer le quartier gay : elle transforme ce qu'est le quartier gay pour des individus qui le rencontrent et le pratiquent à des époques différentes. De ce point de vue, deux conséquences apparaissent immédiatement. D'abord, le quartier n'est ni un contexte de socialisation stable dans le temps, ni une instance homogène dans ses formes (chapitre 10). Ensuite, comme les homosexualités transformaient la gentrification, la gentrification contribue ici à transformer ce que sont les homosexualités en transformant les lieux dans lesquelles elles se construisent. D'autres nuances parcourent aussi le chapitre 10. À l'image d'autres contextes de socialisation, les effets de la socialisation gay par le quartier et les lieux gays ne sont pas aussi puissants et aussi durables chez tous les individus. Tous n'ont pas connu des socialisations antérieures similaires, tous n'ont pas les mêmes expériences de socialisation alternative et tous ne sont donc pas « égaux » dans leur confrontation au quartier et au milieu gays. Des écarts socioculturels et biographiques viennent alors expliquer des incorporations très variées dans leurs formes, leurs effets et leur caractère durable et transposable. Le quartier gay constitue donc bel et bien une expérience de socialisation singulière mais ses effets sont loin d'être mécaniques : ils varient en fonction de ce que sont, par ailleurs, les individus, de ce qu'ils vivent et ont vécu dans d'autres contextes, des univers sociaux qu'ils traversent et ont traversé, comme tout individu, gay ou non. Dès lors, les rapports entre ville et homosexualité apparaissent ainsi plus nuancés et plus précis

que leur simple superposition géographique ou que leur corrélation historique. Le mythe de la « ville homosexuelle » renvoie à certaines réalités sociologiques mais, comme tout mythe, il en accentue certains traits. L'examen des parcours et des pratiques des individus concernés permet de mieux comprendre la complexité et les nuances affectant les relations entre espaces urbains et homosexualités.

Un troisième résultat important renvoie aux formes diversifiées de la gaytrification. Derrière un processus général commun, le Marais et le Village connaissent et ont connu des formes de gaytrification différentes. À plusieurs reprises, la perspective comparative adoptée a mis en relief ces différences et a construit deux modèles en soulignant le poids du contexte urbain et socioculturel dans les logiques de la gaytrification. D'un côté, on a pu dégager un « modèle parisien » dans lequel une gentrification ancienne, précoce et intense est *accompagnée* par les gays. Ils en sont des acteurs parmi tant d'autres et n'y apparaissent pas toujours comme des pionniers. Leur participation à la gentrification apparaît plus discrète et moins conséquente qu'en Amérique du Nord. Cela renvoie aussi, en France, à des représentations dominantes particulières de l'homosexualité et de la vie urbaine dans lesquelles la notion de communauté suscite craintes et controverses. De fait, le quartier gay de Paris ressemble peu aux quartiers gays de type communautaire que l'on retrouve dans certaines métropoles nord-américaines et qui effraient tant d'observateurs ou d'hommes politiques. La présence gay dans le Marais s'est plutôt fondue dans un espace fortement concurrencé et son emprise spatiale est limitée à quelques rues du 4<sup>ème</sup> arrondissement. Si certaines rues ou terrasses laissent peu de doute quant à l'orientation sexuelle des clients de certains bars et quant au type de quartier dans lequel on se situe, le quartier n'a pas été gentrifié uniquement par les gays et c'est peut-être la convergence de nombreux groupes de gentrificateurs vers le quartier qui explique l'ampleur des transformations du Marais depuis la fin des années 1960. De l'autre côté de l'Atlantique, on l'a vu, la gentrification du quartier Centre-Sud est beaucoup plus modérée et prend surtout une forme très différente. On l'a qualifié de gentrification « marginale » en adoptant et en confirmant plusieurs résultats déjà établis à son sujet (Rose, 1984 ; Germain, Rose, 2000 ; Van Criekingen, 2001). Cette gentrification marginale modifie certes le paysage sociologique local, mais produit un contexte socio-économique et culturel plus mixte et plus diversifié que dans le Marais. Surtout, cette forme de gentrification est apparue davantage portée par les gays, en tant que pionniers et qu'acteurs essentiels du renouveau d'une partie de Centre-Sud. Au début des années 1980, la « naissance » du Village inaugure des formes de présence gay nettement plus affirmées, institutionnalisées et plus communautaires : elles sont pour beaucoup dans les évolutions du Village depuis une trentaine d'années. Le contexte urbain montréalais et le contexte socioculturel québécois l'expliquent en partie dans la mesure où la morphologie de la ville et le rapport à la communauté y sont extrêmement différents du cas français et parisien. Le zonage urbain est nettement plus prononcé dans ce modèle urbain et l'idée de communauté y apparaît moins dévalorisée. Elle n'est pas tant une menace fragilisant un universalisme théorique, comme en France, qu'une entité et une ressource sociale fournissant des services en fonction de ses propres besoins. En revanche, la gentrification marginale du Village n'apparaît pas aussi puissante et aussi conséquente que dans le Marais. C'est particulièrement vrai si on la replace à l'échelle métropolitaine où d'autres quartiers sont nettement plus représentatifs d'une gentrification classique et aboutie, tel le plateau Mont-Royal, le Vieux-Montréal ou le quartier de Petite-Bourgogne (Van Criekingen, 2001). Les modèles parisien et montréalais ainsi dégagés ont bien sûr fonction d'idéal-type pour le sociologue, la thèse ayant aussi révélé les nuances propres à chaque contexte. Cependant, cette recherche a montré l'intérêt d'une

comparaison tenant compte des différences urbaines mais aussi socioculturelles dans la compréhension des processus du changement urbain.

On peut d'ailleurs, en dernier lieu, insister sur un autre résultat important de la thèse, résultat plus général concernant le statut de l'espace en sociologie. Cette recherche et la manière d'y « faire » de la sociologie sont délibérément tournées vers l'espace en tant que contexte physique et social de l'action. Le sujet de la thèse y invitait par définition puisque l'on prétendait retracer des processus sociaux ayant l'espace comme cadre, comme enjeu, comme support et comme ressource. Mais il n'est pas question uniquement de sujet de thèse ou d'objet de recherche. Les difficultés actuelles à définir les contours, les limites et l'unité d'une sociologie urbaine, notamment en France, renvoient principalement à un constat simple en même temps que paradoxal. D'un côté, tout objet sociologique contient de l'espace et des espaces, puisque tout comportement social se situe bien dans un espace d'abord physique : en somme, l'espace est partout. D'un autre côté, tous les lieux et les espaces physiques investis par les sociologues impliquent des individus, des groupes sociaux, des relations entre eux, mais aussi de l'économique, du culturel, du politique, du travail, de la famille ou du pouvoir : en somme, l'espace ne suffit jamais. Dès lors, si nous avons fait œuvre de sociologie urbaine, c'est peut être aussi en un sens méthodologique parce que l'espace est apparu souvent comme un moyen d'entrée, un instrument d'intelligibilité, un outil de compréhension du monde social. Cette conviction quasi-épistémologique n'a, nous l'espérons, pas été l'objet d'un aveuglement naïf mais a souvent rencontré aussi le sens que les individus donnaient à leurs actions, voire à leurs parcours. C'est, selon nous, le sens des propos quasi-conclusifs d'Emmanuel, comédien de 34 ans, au bout de sept heures d'entretien à son domicile en plein cœur du Marais :

**« Je crois que c'est un quartier où l'on vient se construire, se poser des questions et trouver des réponses. Je trouve ça assez cohérent d'être venu habiter ici finalement, on m'a enseigné le goût de la beauté d'un quartier et c'est un peu comme si ces deux parties là que je pensais difficiles à concilier se retrouvaient ici, comme elles se retrouvent en moi, la partie intellectuelle et la chair de l'autre côté »**

Cette recherche a donc produit des résultats qui répondent largement aux questions qu'elle s'était proposé d'examiner initialement. Mais elle ouvre aussi un certain nombre de chantiers et invite à des réflexions et des prolongements à plusieurs niveaux. C'est sur ces ouvertures possibles que nous souhaitons conclure le propos.

## Prolongements et pistes de recherche

Tant pour ce qui concerne les questions spatiales que les questions homosexuelles, plusieurs voies de recherche restent ouvertes à la fin de cette thèse. Parmi elles, on souhaite en présenter quelques unes qui concernent les améliorations méthodologiques possibles dans la connaissance des parcours gays, l'extension des terrains et des populations d'enquête ouvrant la voie à d'autres hypothèses sociologiques, mais aussi l'approfondissement des résultats concernant la gentrification et la nécessaire multiplication de recherches empiriques portant sur la gaytrification.

Si les outils et les méthodes utilisés au cours de cette recherche ont montré leur intérêt, ils ont aussi posé un certain nombre de difficultés. C'est notamment le cas des

données statistiques visant à questionner les choix et parcours résidentiels des gays. L'échantillon utilisé dans cette thèse a permis par approximation et extrapolation de travailler la question des parcours résidentiels homosexuels. Si ce volet de l'enquête a constitué, de notre point de vue, une certaine avancée sociologique, ce type d'outils reste largement perfectible. Il prolonge les débats et discussions sur l'approche statistique des populations homosexuelles, de leurs comportements et de leurs modes de vie (Lhomond, 1997). Les traditionnelles enquêtes Presse Gay se confrontent régulièrement à ce problème en y apportant certaines réponses mais en laissant également en suspens certains biais de sélection. Plus récemment, les débats et controverses autour des travaux de Marianne Blidon ont également montré les difficultés à construire un échantillon gay significatif et à nuancer les interprétations des résultats produits sur un tel échantillon (Blidon, 2008b ; Leroy, 2009 ; Vedrager, 2009). Différentes tentatives empiriques récentes montrent une forme d'effervescence actuelle sur ces sujets (Decroly, Deligne, Gabiam, Van Criecking, 2006). En particulier, le comptage des couples de même sexe et la géographie de nouvelles formes d'union, comme le PACS en France, fournissent des indicateurs statistiques nouveaux et originaux même si leur interprétation reste encore problématique (Cassan, Toulemon, Vitrac, 2005 ; Jaurand, Leroy, 2009). Sans être parvenu à une solution idéale, nous espérons que notre travail et nos réflexions à ce sujet participeront à cette entreprise collective encore en construction. De la même manière, on peut sans aucun doute construire des données plus robustes et plus systématiques sur les trajectoires gays dans leur ensemble. D'un point de vue qualitatif, on peut également imaginer des recherches de plus grande ampleur auprès d'un public gay plus vaste et diversifié mais travaillant précisément à la reconstruction relativement fine des parcours sociaux, biographiques, géographiques et résidentiels des individus. En réalité, cette question de la diversité des personnes interrogées n'est pas qu'un problème de méthodologie : elle ouvre la voie à une extension de notre approche à des contextes plus variés, tant du point de vue des espaces que des populations concernées.

En effet, l'analyse des dimensions spatiales des parcours homosexuels s'enrichirait d'abord d'une prise en compte de la diversité des contextes résidentiels et des espaces géographiques. À partir du cas des quartiers gays, on a réussi, en partie, à aborder d'autres types d'espaces par le biais des trajectoires résidentielles et des pratiques de la ville. Mais l'approche de ces autres espaces pourrait sans aucun doute être approfondie en faisant varier notamment les contextes résidentiels. On peut par exemple imaginer que les parcours et les modes de vie gays sont d'abord très différents dans d'autres type de contextes urbains, dans des quartiers encore populaires, dans des quartiers très bourgeois, mais aussi dans des espaces périurbains et notamment dans certaines banlieues des grandes villes. On peut aussi imaginer des recherches questionnant les manières de vivre son homosexualité dans des espaces moins urbains, et notamment dans des espaces ruraux ou dans de petites villes. Les rapports biographiques à ce type d'espaces sont apparus particulièrement spécifiques dans certains entretiens et au cours de certaines séquences résidentielles dans ce type d'espaces. On peut imaginer que le rapport aux lieux gays mais aussi à la conjugalité, aux sorties et au chez-soi, à la famille et aux amis, sont fortement modifiés par le fait d'habiter à la campagne ou dans une commune de petite taille. Il serait alors intéressant de conduire une enquête approfondie sur les parcours et les modes de vie gays en traitant de manière centrale ces problématiques spatiales et résidentielles et en diversifiant la population d'enquête à ce sujet.

Un autre approfondissement de cette recherche consiste aussi à prendre en compte les évolutions législatives, juridiques et socio-historiques affectant les expériences homosexuelles. Par exemple, l'évolution des formes familiales contemporaines et



l'existence de fait de familles homoparentales affectent probablement les modes de vie homosexuels mais aussi les pratiques résidentielles et les mobilités géographiques des individus. La question des projets immobiliers, l'enjeu des projets familiaux ou parentaux, le choix d'un établissement scolaire ou de formes atypiques de parentalité (co-parentalité à trois ou quatre adultes par exemple) constituent autant d'éléments nouveaux intervenant probablement dans les rapports à la ville et à l'espace de manière plus générale. Cette « nouvelle donne » familiale concerne d'ailleurs autant les gays que les lesbiennes. Or, nous avons évoqué dès l'introduction l'absence des lesbiennes dans cette recherche. Ce part pris de départ amène évidemment à imaginer travailler sur les populations lesbiennes d'une manière proche de celle que nous avons proposée. Les travaux de Julie Podmore ont ouvert la voie à une intéressante réflexion à ce sujet : une réflexion sur l'existence et la spécificité d'espaces lesbiens en ville, mais aussi une réflexion sur la spécificité des modes de vie lesbiens. L'ensemble de ces suggestions pourrait nourrir l'idée d'une recherche sur les ménages homosexuels dans leur rapport à la ville, de manière plus générale et surtout plus étendue. Une telle recherche prolongerait une bonne partie de nos analyses en y ajoutant d'une part, des comparaisons lesbiennes/gays et homosexuels/hétérosexuels, et d'autre part, en tenant compte des différentes formes de « ménage homosexuel » (célibataires sans enfants, couples gays ou lesbiens, familles recomposées, homo-parents gays ou lesbiens). De ce point de vue, les apports de la thèse en ce qui concerne la sociologie des homosexualités doivent être approfondis.

À un autre niveau, notre thèse met aussi à jour des aspects centraux des processus de gentrification en venant enrichir les données empiriques et les réflexions théoriques sur le sujet. Mais certaines questions supposent encore des approfondissements. Par exemple, le travail de contextualisation historique invite à explorer et défricher de nouveaux « fronts de gentrification ». La thématique de la désaffectation et de l'envahissement explorée notamment dans les chapitres 4, 5 et 6, mais aussi à l'échelle des départs individuels du Marais, a montré que les dimensions dynamiques de la gentrification amenait les gentrificateurs à investir d'autres espaces et se projeter vers d'autres quartiers. Certains de ces espaces, amenés probablement à se gentrifier à l'avenir, sont, par définition, plus difficiles à identifier et à localiser, la sociologie n'étant pas science de la prédiction. Il serait pourtant intéressant d'investir ces nouveaux fronts de la gentrification, qui dépassent souvent le cadre des anciens quartiers historiques de centre-ville (Collet, 2008). À un niveau encore différent, l'analyse du rôle des gays dans la gentrification s'inscrit dans une sociologie des gentrificateurs déclinant le rôle de différents sous-groupes sociaux dans ce processus. De ce point de vue, le défi est double. Il paraît important, d'une part, de continuer à identifier et étudier des sous-groupes spécifiques de gentrificateurs : une enquête centrée sur le rôle des commerçants et de certains de leurs employés (serveurs de bars, galeristes, cuisiniers de restaurant) viendrait sans doute enrichir la sociologie de la gentrification de consommation et de fréquentation (Van Criekingen, 2003). Nous avons beaucoup parlé de commerces et de modes de consommation, mais nous avons précisément abordé ces questions à partir des « commerces », très peu à partir des « commerçants ». Leurs parcours, leurs habitudes et leur statut dans le quartier semblent constituer une piste de recherche fructueuse et encore peu explorée, en tant que telle. D'autre part, et d'un point de vue plus théorique, de telles approches nécessitent aussi une réflexion plus générale sur les contours, l'unité et la signification de la catégorie sociologique de « gentrificateurs ». Quel est le sens d'une catégorie que l'on dissèque, que l'on décompose et qui, d'une certaine manière, se fragmente en de multiples sous-groupes ? Cette question reformule, pour la sociologie urbaine, une partie des débats sur le sens et la définition d'une autre catégorie d'analyse sociologique : celle

des classes moyennes (Bidou-Zachariassen, 2004). Concernant la gentrification, un dernier élément suscite encore la curiosité en cette fin de thèse.

Notre thèse a peu parlé de politique de la ville, ce n'était pas l'objet de cette thèse et ce n'était pas non plus son ambition. Néanmoins, ce thème constitue aujourd'hui une des entrées de certaines approches de la gentrification (Rousseau, 2008). Sous l'influence des thèses de Richard Florida, la gentrification a pu notamment apparaître comme un véritable programme de politique urbaine à promouvoir pour assurer le développement urbain et le bien-être des habitants (Florida, 2002). Schématiquement, la thèse centrale développée par Florida repose sur l'existence d'une « classe créative » dans les sociétés occidentales et sur son rôle central dans le développement économique des métropoles. Cette classe créative est constituée par une population très urbaine, hautement qualifiée, hypermobile, aux modes de consommation très spécifiques et fortement reliée aux réseaux des technologies de l'information et de la communication. L'auteur résume ces attributs par « 3 T » : « Talent, Technology and Tolerance ». La proportion élevée d'habitants appartenant à la classe créative assurerait la croissance économique et l'attractivité d'une métropole. Par conséquent, Richard Florida fournit ainsi une forme de programme politique aux décideurs en matière de développement urbain. Ils ont tout intérêt à attirer et retenir ces groupes sociaux dans leur ville, avant même de développer des infrastructures dont la rentabilité n'est pas assurée. Or, les travaux de Florida ont eu d'autant plus de succès qu'ils ont été précisément mobilisés par des décideurs politiques et des acteurs du développement urbain en Amérique du Nord, mais pas seulement. L'auteur a d'ailleurs, parallèlement à ses activités d'enseignement et de recherche, créé un cabinet de conseil pour soutenir, conseiller et engager les municipalités nord-américaines dans des projets visant à augmenter leur pouvoir d'attractivité. Ce qui nous intéresse plus précisément dans les travaux et le programme de Florida, c'est qu'ils font une place de choix aux... gays. En effet, l'indice de créativité d'une ville qu'il calcule contient des composants assez classiques (niveau de qualification de la population, indice de développement des hautes technologies, etc.) mais comporte surtout un indice plus original : le « Gay Index » ou « Bohemian Index ». Il correspond, selon l'auteur, à la part des ménages homosexuels présents dans une métropole, qui traduit le degré de tolérance d'un environnement (Florida, 2002). Plus cet indice augmente, plus le degré de créativité d'une métropole s'élève et plus son développement économique est sensé être assuré. Dès lors, la première place du classement des villes créatives est occupée, pour Florida, par la « Mecque gay » de San Francisco. D'une certaine manière, l'un des leviers possibles de la politique urbaine en matière de développement économique reposerait sur une injonction inédite dans le domaine : attirer et favoriser l'installation des gays dans une ville. La « gaytrification » constituerait alors un véritable programme de politique urbaine. On pourrait ainsi explorer cette question en s'interrogeant sur la place des gays dans les politiques de la ville : est-elle réellement prise en compte ? Sous quelles formes et avec quelles attentes ? Les décideurs en matière de politique urbaine ont-ils identifié cette question comme un enjeu effectif du changement urbain et des évolutions sociologiques des métropoles et de certains de leurs quartiers ? La gaytrification est-elle en passe de devenir un mot d'ordre politique, au même titre que la gentrification dans certains contextes ?

Ces dernières questions sont autant d'incitations à prolonger les recherches sur des processus, des espaces et des populations souvent surinvestis médiatiquement, mais encore mal connus et peu explorés par la sociologie, en particulier en France. Souhaitons, avec humilité, que cette thèse apporte modestement sa pierre à l'édifice.

# Bibliographie

- ACCARDO Jérôme, BUGEJA Fanny, « Le poids des dépenses de logement depuis vingt ans », *Cinquante ans de consommation en France*, Insee Référence, 2009, p.33-48.
- ADAM Philippe, « Lutte contre le sida, Pacs et élection municipale. L'évolution des expériences homosexuelles et ses conséquences politiques », *Sociétés Contemporaines*, n° 41-42, 2001, p.83-110.
- ADAM Philippe, « Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique? Enquête sur l'évolution des expériences homosexuelles », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°128, 1999, p.56-72.
- ADAM Philippe, SCHILTZ Marie-Ange, « Les homosexuels face au sida: enquête 1993 sur les modes de vie et la gestion du risque VIH », *Rapport à l'Agence française de lutte contre le sida*, 1995.
- ADLER Sy, BRENNER Johanna, « Gender and Space: Lesbians and Gay Men in the City », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol.16, n°1, 1992, p.24-34.
- ALDRICH Robert, « Homosexuality and the city: an historical overview », *Urban Studies*, vol.41, n°9, 2004, p.1719-1737.
- ALLAN James, *Sky's the limit. The operations, renovations and implications of a Montréal gay Bar*, Thèse non publiée de l'Université McGill, 1997.
- ARIÈS Philippe, « Réflexions sur l'histoire des homosexualités », *Communications*, n°35, 1982, p.56-67.
- APPARICIO Philippe, « Les indices de ségrégation résidentielle : un outil intégré dans un système d'information géographique », *Cybergeo*, Espace, Société, Territoire, article 134, en ligne le 16 juin 2000.
- AUBEL Olivier, BRISSONNEAU Christophe, OHL Fabien, *L'épreuve du dopage. Sociologie du cyclisme professionnel*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008.
- AUTHIER Jean-Yves, « Les citadins et leur quartier. Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France », *L'Année sociologique*, vol. 58, n° 1, 2008, p.21-46.
- AUTHIER Jean-Yves, GRAFMEYER Yves, *Sociologie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2008.
- AUTHIER Jean-Yves, BIDOZ-ZACHARIASEN Catherine, « La question de la gentrification urbaine », *Espaces et Sociétés*, n°132-133, 2008, p.13-21.
- AUTHIER Jean-Yves, « La question des « effets de quartier » en France. Variations contextuelles et processus de socialisation », in AUTHIER J.-Y., BACQUÉ M.-H., GUÉRIN-PACE F. (dir.), *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris, La Découverte, 2007, p.206-216.

- AUTHIER Jean-Yves, BACQUÉ Marie-Hélène, GUÉRIN-PACE France (dir.), *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris, La Découverte, 2007.
- AUTHIER Jean Yves, « Habiter son quartier et vivre en ville: les rapports résidentiels des habitants de centres anciens », *Espaces et sociétés*, n°108-109, 2002, p.89-110.
- AUTHIER Jean-Yves (dir.) *Du domicile à la ville : vivre en quartier ancien*, Paris, Anthropos, diffusion Economica, 2001a.
- AUTHIER Jean-Yves, « Espace et socialisation. Regards sociologiques sur les dimensions spatiales de la vie sociale », Habilitation à diriger des recherches, Université Lumière - Lyon 2, 2001b.
- AUTHIER Jean-Yves, « Formes et processus de ségrégation dans les quartiers anciens centraux réhabilités. L'exemple du quartier Saint-Georges à Lyon », *Sociétés Contemporaines*, n°22-23, 1995, p.107-126.
- AUTHIER Jean-Yves, *La Vie des lieux. Un quartier du Vieux-Lyon au fil du temps*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1993.
- AUTHIER Jean-Yves, « Commerces et commerçants d'un espace en mutation : le quartier Saint-Georges à Lyon », *Revue de Géographie de Lyon*, vol. 64, n° 2, 1989, p.63-69.
- BABELON Jean-Pierre, « L'urbanisation du Marais », *Cahiers du Centre de Recherches et d'Etudes sur Paris et l'Île-de-France*, n°59, 1997, p.17-34.
- BAILEY Robert W., *Gay Politics, Urban Politics. Identity and Economics in the Urban Setting*, New York, Columbia University Press, 1998.
- BAJOS Nathalie, BELTZER Nathalie, BOZON Michel (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008.
- BAJOS Nathalie, SPIRA Alfred (dir.), *Les comportements sexuels en France*, Paris, La Documentation Française, 1993.
- BARBADETTE Gilles, CARASSOU Michel, *Paris Gay 1925*, Paris, Presses de la Renaissance, 1981.
- BEAUD Stéphane, *80% au bac...et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte, 2002.
- BEAUD Stéphane, WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1998.
- BEAUD Stéphane, « Un temps élastique. Etudiants des « cités » et examens universitaires », *Terrain*, n° 29, 1997, p.43-58.
- BEAUREGARD, R.A., « The Chaos and Complexity of Gentrification », in SMITH, N., WILLIAMS, P. (dir.), *Gentrification of the City*, Boston, Allen and Unwin, 1986, p.35-55.
- BECH Henning, *When Men Meet: Homosexuality and Modernity*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.
- BECKER Howard S., *Outsiders*, Paris, Métailié, 1985.
- BELL David, VALENTINE Gill, « Queer country: Rural Lesbian and Gay Lives », *Journal of Rural Studies*, vol.11, n°2, 1995, p.113-122.

- BELL David, VALENTINE Gill, *Mapping Desire: Geographies of Sexualities*, Londres, Routledge, 1994.
- BENSOUSSAN Bernard, « Le recours au quartier. Enjeux et changement social en milieu urbain », *Cahiers de l'OCS*, vol.16, Paris, Editions CNRS, 1982, p.183-227.
- BIDART Claire, « Sociabilités: quelques variables. Le travail et le quartier », *Revue française de sociologie*, vol.29, n°4, 1988, p.621-648.
- BIDOU-ZACHARIASEN Catherine, « Le « travail » de gentrification : les transformations sociologiques d'un quartier parisien populaire », *Espaces et Sociétés*, n°132-133, 2008, p.107-124.
- BIDOU-ZACHARIASEN Catherine, « Les classes moyennes : définitions, travaux et controverses », *Education et Sociétés*, vol.14, n°2, 2004, p.119-134.
- BIDOU-ZACHARIASEN Catherine (dir.), *Retours en ville*, Paris, Descartes et Cie, 2003.
- BIDOU Catherine, « La prise en compte de l'effet de territoire dans l'analyse des quartiers urbains », *Revue Française de Sociologie*, vol.38, n°1, p.97-117.
- BIDOU Catherine, *Les aventuriers du quotidien. Essai sur les nouvelles classes moyennes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.
- BINNIE Jon, SKEGGS Beverley, « Cosmopolitan knowledge and the production and consumption of sexualized space: Manchester's gay village », *The Sociological Review*, vol.52, 2004, p.39-61.
- BLIDON Marianne, « Jalons pour une géographie des homosexualités », *L'Espace géographique*, Tome 37, 2008a, p.175-189.
- BLIDON Marianne, « La casuistique du baiser. L'espace public, un espace hétéronormatif », *ÉchoGéo* [en ligne], n°5, mis en ligne le 13 Juin 2008, 2008b, URL : <http://echogeo.revues.org/5383>.
- BLIDON Marianne, *Distance et rencontre. Éléments pour une géographie des homosexualités*, Thèse de Géographie, Université Paris 7 Denis Diderot, 2007a.
- BLIDON Marianne, « Les commerces gays entre logique économique et logique communautaire », in PERREAU B. (dir.), *Le Choix de l'homosexualité. Recherches inédites sur la question gay et lesbienne*, Paris, EPEL, 2007b, p.151-166.
- BLIDON Marianne, « Entre visibilité et invisibilité, les formes spatiales gays dans la ville », *Géopoint 2004. La forme en géographie*, Avignon, 2006, p.59-63.
- BODIN Dominique, HEAS Stéphane, « Comprendre le hooliganisme à travers la carrière déviante des leaders « ultras » », *Dispositions et pratiques sportives. Débats actuels en sociologie du sport*, Paris, L'Harmattan, 2004, p.365-376.
- BONDI Liz, « Gender, class and gentrification: Enriching the debate », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol.17, n°3, 1999, p.261-282.
- BONVALET Catherine, « Accession à la propriété et trajectoires individuelles », in DANSEREAU F., GRAFMEYER Y. (dir.), *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1998, p.235-262.
- BORDET Guillaume, *Homosexualité, altérité et territoire: les commerces gais sur le bas des pentes de la Croix-Rousse et dans le Marais*, Mémoire de Maîtrise de Géographie, Université Lumière - Lyon 2, 2001.

- BORDREUIL Jean-Samuel, « SoHo, ou comment le « village » devint planétaire », *Villes en parallèle*, n°20-21, Université Paris X- Nanterre, 1994, p.145-181
- BORRILLO Daniel (dir.), *Homosexualités et Droit : de la tolérance sociale à la reconnaissance juridique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.
- BOUFFARTIGUE Paul (dir.), *Le retour des classes sociales. Inégalités, dominations, conflits*, Paris, La Dispute, 2004.
- BOURDIEU Pierre, « Quelques questions sur la question gay et lesbienne », in ERIBON D. (dir.), *Les études gay et lesbiennes*, Paris, Editions Centre Georges Pompidou, 1998, p.45-50.
- BOURDIEU Pierre, *La misère du monde*, Paris, Minuit, 1993.
- BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°62-63, 1986, p.69-72.
- BOURDIEU Pierre, *La Distinction*, Paris, Minuit, 1979.
- BOURDIN Alain, « Gentrification: un « concept » à déconstruire », *Espaces et sociétés*, n°132-133, 2008, p.23-37.
- BOURDIN Alain, « Restauration/réhabilitation : l'ordre symbolique de l'espace néo-bourgeois », *Espaces et Sociétés*, n°30-31, 1979, p.15-35.
- BOUTHILLETTE Anne-Marie, INGRAM Gordon B., RETTER Yolanda, *Queers in Space*, Seattle, Bay Press Editions, 1997.
- BOUTHILLETTE Anne-Marie, « The role of gay communities in gentrification: A case study of Cabbagetown, Toronto », in WHITTLE S. (dir.), *The Margins of the City: Gay Men's Urban Lives*, Brookfield, Ashgate Publishing, 1994, p.65-84.
- BOZON Michel, « Les significations sociales des relations sexuelles », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°128, 1999, p.3-23.
- BOZON Michel, LERIDON Henri, « Les constructions sociales de la sexualité », *Population*, n°5, 1993, p.1173-1196.
- BRASSART Alain, *L'homosexualité dans le cinéma français*, Paris, Nouveau Monde, 2007.
- BROQUA Christophe, *Agir pour ne pas mourir ! Act Up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2006.
- BROWN Michael P., *Closet Space. Geographies of Metaphor from the Body to the Globe*, Londres et New York, Routledge, 2000.
- BUSSCHER (de) Pierre-Olivier, « Le monde des bars gais parisiens : différenciation, socialisation et masculinité », *Journal des anthropologues*, n° 82-83, 2000, p.235-249.
- BUSSCHER (de) Pierre-Olivier, MENDES-LEITE Rommel, PROTH Bruno, « Lieux de rencontre et back-rooms », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°128, 1999, p.24-28.
- BUSSCHER (de) Pierre-Olivier, « Les enjeux entre champ scientifique et mouvement homosexuel en France au temps du sida », *Sociologie et sociétés*, vol.29, n°1, 1997, p.47-60.

- BUTLER Tim, SAVAGE Mike, *Social change and the middle classes*, Bristol, UCL Press, 1995.
- CAMUS Renaud, *Tricks*, Paris, P.O.L., 1988 (réédition [1978])
- CAMUS Renaud, *La campagne de France. Journal 1994*, Paris, Fayard, 2000.
- CAPRON Guenola, LEHMAN-FRISCH Sonia, « Le sentiment de quartier en milieu gentrifié : de San Francisco à Bogota », in AUTHIER J-Y, BACQUE M-H, GUERIN PACE F (dir.). *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques, pratiques sociales*, Paris, La Découverte, 2007, p.116-126.
- CARPENTER Juliet, LEES Loretta, « Gentrification in New York, London and Paris: an international comparison », *International Journal of Urban and regional Research*, vol.19, n°2, 1995, p.286-303.
- CARTIER Marie, COUTANT Isabelle, MASCLLET Olivier, SIBLOT Yasmine, *La France des « petits moyens ». Enquête sur la banlieue pavillonnaire*, Paris, La Découverte, 2008.
- CASSAN Francine, TOULEMON Laurent, VITRAC Julie, « Le difficile comptage des couples homosexuels d'après l'enquête EHF », in FILHON Alexandra, LEFEVRE Cécile (dir.), *Histoires de familles, histoires familiales : les résultats de l'enquête Famille de 1999*, Paris, Éditions de l'INED, 2005, p.589-602.
- CASTELLS Manuel, *The City and the Grassroots. A cross-cultural theory of urban social movements*, Berkeley, University of California Press, 1983.
- CASTELLS Manuel, MURPHY Karen, « Cultural identity and urban structure: the spatial organization of San Francisco's gay community », *Urban Affairs Review*, vol.22, 1982, p.237-259.
- CAULFIELD Jon, *City form and Everyday Life: Toronto's Gentrification and Critical Social Practice*, Toronto, Buffalo et Londres, University of Toronto Press, 1994.
- CAULFIELD Jon, « Gentrification and desire », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol.26, n°4, 1989, p.617-632.
- CERTEAU (de) Michel, *L'invention du quotidien*, tome I, « Arts de faire », Paris, UGE, 1980.
- Chalvon-Demersay Sabine, *Le Triangle du XIVème : des nouveaux habitants dans un vieux quartier de Paris*, Paris, Editions MSH, 1984.
- CHAMBERLAND Line, « Du fléau social au fait social. L'étude des homosexualités: présentation », *Sociologie et sociétés*, vol.29, n°1, 1997, p.5-20.
- CHAMBOREDON Jean-Claude, LEMAIRE Madeleine, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement. », *Revue française de sociologie*, vol.11, n°1, p.3-33.
- CHAPOULIE Jean-Michel, *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*, Paris, Seuil, 2001.
- CHARBONNEAU Johanne, GERMAIN Annick, MOLGAT Marc, *Habiter seul. Un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2009.
- CHARMES Eric, VIVANT Elsa, « La gentrification et ses pionniers. Le rôle des artistes off en question », *Métropoles*, n°3, 2008 [En ligne]. URL: <http://metropoles.revues.org/document1972.html> .

- CHARMES Eric, « Le retour à la rue comme support de la gentrification », *Espaces et Sociétés*, n°122, 2005, p.115-137.
- CHAUNCEY George, *Gay New York (1890-1940)*, Paris, Fayard, 2003.
- CHAUNCEY Georges, « Gay New York », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°125, 1998, p.9-14.
- CHAUVEL Louis, *Les classes moyennes à la dérive*, Paris, Seuil, 2006.
- CHICOINE Nathalie, ROSE Damaris, « Usages et représentations de la centralité: le cas des jeunes employés du secteur tertiaire à Montréal », in DANSEREAU F., GRAFMEYER Y. (dir.), *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1998, p.315-333.
- CLERVAL Anne, *La gentrification à Paris intra-muros : dynamiques spatiales, rapports sociaux et politiques publiques*. Thèse de Géographie, Université Paris 1, 2008a.
- CLERVAL Anne, « Les anciennes cours réhabilitées des faubourgs : une forme de gentrification à Paris », *Espaces et Sociétés*, n°132-133, 2008b, p.91-106.
- COLLECTIF, *Amour et sexualité en Occident*, Seuil, Paris, 1991.
- COLLET Anaïs, « Les « gentrifieurs » du Bas Montreuil : vie résidentielle et vie professionnelle », *Espaces et Sociétés*, n° 132-133, 2008, p.125-141.
- COSTECHAREIRE Céline, « Les “parcours homosexuels” et conjugaux au sein d’une population lesbienne », *Enfances, familles, générations*, n°9, 2008, URL : <http://www.erudit.org/revue/efg/2008/v/n9/029631ar.html>.
- DANSEREAU Francine, « La réanimation urbaine et la reconquête des quartiers anciens par les couches moyennes : tour d’horizon de la littérature nord-américaine », *Sociologie du Travail*, n°2, 1985, p.191-205
- DARMON Muriel, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2006.
- DARMON Muriel, *Devenir anorexique. Un travail de soi*, Paris, La Découverte, 2004.
- DEBRAND Thierry, TAFFIN Chloé, « Les facteurs structurels et conjoncturels de la mobilité résidentielle depuis 20 ans », *Économie et Statistique*, n°381-382, 2005, p.125-146.
- DECROLY Jean-Michel, DELIGNE Chloé, GABIAM Koessan VAN CRIEKINGEN Mathieu, « Les territoires de l’homosexualité à Bruxelles: visibles et invisibles », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol.50, n°140, 2006, p.135-150.
- DECROLY Jean-Michel, VAN CRIEKINGEN Mathieu, « Revisiting the diversity of gentrification: neighbourhood renewal processes in Brussels and Montreal », *Urban Studies*, vol.40, n°12, 2003, p.2451-2468.
- DEM CZUK Irène, REMIGGI Frank W., *Sortir de l’ombre : histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB Editeur, 1998.
- DERAI Yves, *Le Gay Pouvoir. Enquête sur la république bleu, blanc, rose*, Paris, Ramsay, 2003.
- Descoutures Virginie, Digoix Marie, Fassin Éric, Rault Wilfried (dir.), *Mariages et homosexualités dans le monde. L’arrangement des normes familiales*, Paris, Autrement, 2008.



- DESJEUX Dominique, JARVIN Magdalena, TAPONIER Sophie, *Regards anthropologiques sur les bars de nuit*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- DETREZ Christine, *La construction sociale du corps*, Paris, Seuil, 2002.
- DIGOIX Marie, FESTY Patrick, *Same-sex couples, same-sex partnerships and homosexual marriages. A focus on cross-national differentials*, Document de travail de l'INED, n°124, 2004.
- DJIRIKIAN Alexandre, « La gentrification du Marais », Mémoire de Maîtrise de Géographie, Université Paris I, 2004.
- DOUGLAS Mary, « La connaissance de soi », *Revue du Mauss*, n°8, 1990, p.125-136.
- DREUILHE Alain, *La société invertie ou les gais de San Francisco*, Paris, Flammarion, 1979.
- DUBAR Claude, « Formes identitaires et socialisation professionnelle », *Revue Française de Sociologie*, vol.33, 1992, p.505-529.
- DUBAR Claude, « Trajectoires sociales et formes identitaires », *Sociétés Contemporaines*, n°29, 1998, p.73-85.
- DUBAR Claude, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Presses Universitaires de France, Paris, 2000.
- DUBY Georges (dir.), *Histoire de la France urbaine. Tome 4. La ville de l'âge industriel*, Paris, Seuil, 1983.
- DUBY Georges (dir.), *Histoire de la France urbaine. Tome 5. La ville aujourd'hui : croissance urbaine et crise du citoyen*, Paris, Seuil, 1985.
- DUNCAN Otis D., DUNCAN Beverly, « A Methodological Analysis of Segregation Indexes », *American Sociological Review*, vol.41, 1955, p.210-217.
- DURKHEIM Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, 1988 (réédition [1895]).
- DUSTAN Guillaume, *Dans ma chambre*, Paris, P.O.L., 1996.
- DUSTAN Guillaume, *Je sors ce soir*, Paris, P.O.L., 1997.
- DUSTAN Guillaume, *Nicolas Pages*, Paris, Balland, 1999.
- ELIAS Norbert, SCOTSON John L., *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, 2001 [1965].
- ERIBON Didier, *Retour à Reims*, Paris, Fayard, 2009.
- ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.
- ERNAUX Annie, *La Place*, Paris, Gallimard, 1983.
- FASSIN Eric, *L'Inversion de la question homosexuelle*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.
- FASSIN Eric, « Politiques de l'histoire: Gay New York et l'historiographie homosexuelle aux Etats-Unis », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°125, 1998, p.3-8.
- FAURE Juliette, *Le Marais, organisation du cadre bâti*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- FESTY Patrick, « Pacs: l'impossible bilan », *Populations et Sociétés*, n°369, 2001, p.2-4.

- FELOUZIS Georges, « Les catégories ethniques en sociologie : éléments pour un débat », *Revue Française de Sociologie*, vol.49, n°1, 2008, p.127-132.
- FIJALKOW Yankel, PRÉTECEILLE Edmond, « Introduction. Gentrification : discours et politiques urbaines (France, Royaume-Uni, Canada) », *Sociétés contemporaines*, n°63, 2006, p.5-14.
- FIJALKOW Yankel, « Construction et usages de la notion de quartier-village. Village de Charonne et Goutte d'Or à Paris » in AUTHIER, J-Y. BACQUE M-H., GUERIN-PACE F. (dir.), *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris, La Découverte, 2007, p.75-85.
- FLORIDA Richard, *The Rise of the Creative Class*, New York, Basic Books, 2002.
- FLEURY Antoine, « Rues des permanences, rues du changement: espaces publics et patrimoine à Paris et à Berlin », in VALLAT C., DELPIROU A., MACCAGLIA F. (dir.), *Pérennité urbaine ou la ville au delà de ses métamorphoses. Volume II : Turbulences*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.105-116.
- FLEURY Antoine, VAN CRIEKENGEN Mathieu, « La ville branchée : gentrification et dynamiques commerciale à Bruxelles et à Paris », *Belgeo*, n°1, 2006, p.113-114.
- FLEURY Antoine, « La rue: objet géographique ? », *Tracés*, n°6, 2004, p.33-44.
- FOREST Benjamin, « West Hollywood as symbol: the significance of place in the construction of a gay identity », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol.13, 1995, p.133-157.
- FORSYTH Ann, KIRKEY Kenneth, « Men in the valley: gay male life on the suburban-rural fringe », *Journal of Rural Studies*, vol.17, n°4, 2001, p.421-441.
- FOUCAULT Michel, *Dits et Ecrits*, Volumes 1 et 2, Paris, Gallimard, 2001.
- FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité. Tome 3. Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.
- GATES Gary J., OST Jason, *The Gay and Lesbian Atlas*, Washington D.C., Urban Institute Press, 2004.
- GEERTZ Clifford, *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986.
- GENET Jean, *Notre-Dame-des-fleurs*, Paris, Gallimard-Folio, 2001 (réédition [1951]).
- GERMAIN Annick, « Le quartier au coeur du mode de vie des ménages solos dans la ville centrale », in CHARBONNEAU J., GERMAIN A., MOLGAT M. (dir.), *Habiter seul. Un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2009, p.199-217.
- GERMAIN Annick, ROSE Damaris, *Montréal. The Quest for a Metropolis*, Chichester, John Wiley & Sons, 2000.
- GIRAUD Colin, « Les commerces gays et le processus de gentrification », *Métropoles*, n°5, 2009. [En ligne]. URL : <http://metropoles.revues.org/3858>.
- GIRAUD Colin, « Habiter les quartiers gays », in PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNES C., *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p.295-312.

- GIRAUD Colin, « Repenser le capital social », *Idées*, 2005a.
- GIRAUD Colin, *Sociologie de la gaytrification. Les quartiers gays à l'épreuve de la gentrification*, Mémoire de master 2 de sociologie, Université Lumière - Lyon2, 2005b.
- GIRAUD Colin, *Peut-on parler d'un quartier gay à Lyon ?*, Mémoire de maîtrise de sociologie, Université Lumière – Lyon 2, 2003.
- GLASS Ruth, *London. Aspects of change*, Londres, Mc Gibbon and Kee, 1964.
- GOFFMAN Erving, « La ritualisation de la féminité », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°14, 1977, p.34-50.
- GOFFMAN Erving, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975.
- GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973.
- GRAFMEYER Yves, *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan, 1994.
- GRAFMEYER Yves, *Habiter Lyon. Milieux et quartiers du centre-ville*, Paris, CNRS Éditions/PPSH Rhône-Alpes, 1991.
- GRAFMEYER Yves, JOSEPH Isaac, *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier Montaigne, 1984.
- GRANOVETTER Mark, « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, vol.78, n°6, 1973, p.1360-1380.
- GRESILLON Boris, « Faces cachées de l'urbain ou éléments de culture d'une centralité urbaine? Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin », *L'espace géographique*, n°4, 2000, p.301-313.
- GROSS Martine, « Être homosexuel et chrétien en France », *Sociétés Contemporaines*, n°71, 2008, p.69-94.
- GROSS Martine, « Désir d'enfant chez les gays et les lesbiennes », *Terrain*, n°46, 2006, p.151-164.
- GRUBE John, « No More Shit. The Struggle for Democratic Gay Space in Toronto », in BOUTHILLETTE A-M, INGRAM G. B., RETTER Y., *Queers in Space*, Seattle, Bay Press Editions, 1997, p.127-145.
- GUILLUY Christophe, *Atlas des fractures françaises : les fractures françaises dans la recomposition sociale et territoriale*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- HAMNETT Chris, « Les aveugles et l'éléphant : l'explication de la gentrification », *Strates*, n° 9, 1997, p.173-189.
- HAMNETT Chris, « Gentrification and residential location theory: a review and assessment », in HERBERT D.T., JOHNSTON R.J., *Geography and the urban environment. Progress in research and applications*, vol.6, Londres, John Wiley, 1984, p.283-319.
- HARRY Joseph, « Urbanization and Gay life », *The Journal of Sex Research*, n°10, 1974, p.238-247.
- HÉRAN François, « La sociabilité, une pratique culturelle ? », *Économie et Statistique*, n°216, 1988, p.3-22.

- HIERNAUX-NICOLAS Daniel, « La réappropriation des quartiers de Mexico par les classes moyennes: vers une gentrification ? », in BIDOUC-ZACHARIASEN C. (dir.), *Retours en ville*, Paris, Descartes et Cie, 2003, p.205-240.
- HIGGINS Ross, *De la clandestinité à l'affirmation: pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*, Montréal, Comeau & Nadeau, 2000.
- HIGGINS Ross, « Des lieux d'appartenance: les bars gais des années 1950 », in DEMCZUK I., REMIGGI F.W. (dir.), *Sortir de l'ombre Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1998, p.103-128.
- HINDLE Paul, « Gay communities and gay space in the city », in WHITTLE S. (dir.), *The Margins of the City. Gay Men's Urban Lives*, Aldershot, Ashgate Publishing, 1994, p.7-25.
- HINDLE Paul, « The influence of the Gay Village on migration to central Manchester », *North West Geography*, vol.1, 2001, p.54-60.
- HUGHES Everett C., *Le Regard sociologique. Essais sociologiques*, (textes choisis et rassemblés par Jean-Michel Chapoulie), Paris, Editions de l'EHESS, 1996.
- HUMPHREYS Laud, *Le Commerce des pissotières*, Paris, La Découverte, 2007 (traduction [1975]).
- JASPARD Maryse, *La sexualité en France*, Paris, La Découverte, 1998.
- JAURAND Emmanuel, LEROY Stéphane, « Espaces de pacs : géographie d'une innovation sociale », *Annales de Géographie*, n°667, 2009, p.179-203.
- JAURAND Emmanuel, « Territoires de mauvais genre. Les plages gays », *Géographie et cultures*, n°54, 2005, p.71-84.
- KARSTEN Lia, « Family gentrifiers: challenging the city as a place simultaneously to build a career and to raise children », *Urban Studies*, vol.40, n°12, 2003, p.2573-2584.
- KNOPP Larry, « Sexuality and the spatial dynamics of capitalism », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol.10, n°6, 1992, p.651-670.
- KNOPP Larry, « Some theoretical implication of gay involvement in an urban land market. Gender and political geography », *Political geography Quarterly*, vol.9, n°4, 1990, p.337-352.
- KOFOSKY SEDGWICK Eve, « Queer Performativity », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol.1, n°1, 1993, p.1-16.
- KOFOSKY SEDGWICK Eve, *Epistemology of the closet*, Berkeley, University of California Press, 1990.
- KOUSSENS David, « Une pastorale aux frontières de la normativité catholique. Étude d'une église montréalaise In and Out », *Journal of Religion and Culture*, vol.18-19, 2007, p.158-174.
- LAFONT Valérie, « Les jeunes militants du Front National : trois modèles d'engagement et de cheminement », *Revue Française de Science Politique*, vol.51, n°1-2, 2001, p.175-198.
- LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 2006 (réédition [1998]).

- LAHIRE Bernard, *Les manières d'étudier*, Paris, Observatoire de la vie étudiante - La Documentation française, 1997.
- LAURIA Mickey, KNOPP Larry, « Toward an analysis of the role of gay communities in the urban renaissance », *Urban Geography*, vol.6, n°2, 1985, p.152-169.
- LEBRETON Alexis, MOUGEL Grégory, « La *gentrification* comme articulation entre forme urbaine et globalisation : approche comparative Londres/Berlin », *Espaces et sociétés*, n°132-133, 2008, p.57-73.
- LEHMAN-FRISCH Sonia, « Gentrifieurs, gentrifiés : cohabiter dans le quartier de la Mission (San Francisco) », *Espaces et sociétés*, n° 132-133, 2008, p.143-160.
- LEHMAN-FRISCH Sonia, « Like a village: Noe Valley, un quartier gentrifié de San Francisco », *Espaces et Sociétés*, n°108-109, 2002, p.47-69.
- LEHMAN-FRISCH Sonia, *La rue commerçante dans l'expérience urbaine aux Etats-Unis : transformation et renouveau des quartiers de San Francisco (1950-2000)*, Thèse de doctorat de Géographie, Université Paris X-Nanterre, 2001.
- LEIGHTON Barry, WELLMAN Barry, « Réseau, quartier et communauté. Préliminaire à l'étude de la question communautaire », *Espaces et Sociétés*, n°38-39, 1980.
- LEMENOREL Alain (dir.), *La rue, lieu de sociabilité ?*, Actes du Colloque de Rouen (16-19 Novembre 1994), publication n°214 de l'Université de Rouen, 1997.
- LEOBON Alain, « Les dynamiques territoriales de la communauté homosexuelle », in BARD C. (dir.), *Le genre des territoires masculin, féminin, neutre*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 2003, p.201-216.
- LEOBON Alain, « Population homosexuelle et processus d'intégration : de l'interstitiel au communautaire », *Travaux et documents de l'U.M.R. 6590*, n°17, 2002, p.23-32.
- LEROY Stéphane, « La possibilité d'une ville. Comprendre les spatialités homosexuelles en milieu urbain », *Espaces et société*, n°139, 2009, p.159-174.
- LEROY Stéphane, « Le Paris gay. Éléments pour une géographie de l'homosexualité », *Annales de géographie*, n° 646, 2005, p.579-601.
- LERT France, PLAUZOLLES Philippe, « Apport des enquêtes quantitatives dans la connaissance des comportements sexuels et préventifs chez les homosexuels et bisexuels masculins », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y. (dir.), *Homosexualités au temps du sida : tensions sociales et identitaires*, Paris, Editions de l'ANRS, 2003, p.55-69.
- LEVINE Martin P. (dir.), *Gay Men. The Sociology of Male Homosexuality*, New York, Harper and Row, 1979.
- LEVINE Martin P., « Gay ghetto », in LEVINE M.P. (dir.), *Gay men. The Sociology of Male Homosexuality*, New York, Harper and Row, 1979, p.182-204.
- LEVY Jean-Pierre, « Gentrification », in BRUN J., DRIANT J-C., SEGAUD M. (dir.), *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, 2003, p.199-201.
- LEVY-VROELANT Claire, « Les investissements matériels dans le logement », in AUTHIER J-Y (dir.), *Du domicile à la ville. Vivre en quartier ancien*, Paris, Anthropos, 2001, p.51-71.

- LEWIS Marc, « A sociological pub crawl around gay Newcastle », in WHITTLE S. (dir.), *The Margins of the City: Gay Men's Urban Lives*, Brookfield, Ashgate Publishing, 1994, p.85-100.
- LEY David, « Artists, Aestheticisation and the field of gentrification », *Urban Studies*, vol.40, n°12, 2003, p.2525-2542.
- LEY David, *The New Middle Class and the Remaking of the Central City*, Oxford, Oxford University Press, 1996.
- LEY David, « Reply: the rent gap revisited », *Annals of the Association of American Geographers*, vol.77, 1987, p.465-468.
- LEY David, « Social upgrading in six Canadian inner cities », *Canadian Geographer*, n°32, 1986, p.31-45.
- LE BITOUX Jean, « Marcher dans le gai Marais », *Revue h*, n°1, 1997, p.47-51.
- LE MOËL Michel, « Désaffection et dégradation du Marais aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles », *Cahiers du Centre de Recherches et d'Etudes sur Paris et l'Île-de-France*, n°59, 1997, p.65-78.
- LHOMOND Brigitte, « Le sens de la mesure. Le nombre d'homosexuel/les dans les enquêtes sur les comportements sexuels et le statut de groupe minoritaire », *Sociologie et sociétés*, vol.29, n°1, 1997, p.61-69.
- LUZE (de) Hubert, *Une morale ondulatoire. Enquête chez les sauvages parisiens de l'archipel du IV<sup>ème</sup> arrondissement et plus particulièrement de l'île du Marais*, Paris, Talmart, 2001.
- LYKE Sheldon B., *Bathhouses as commercial sexual landscapes. A spatial ethnography of Chicao bathhouses*, Document de travail de l'auteur, 2004 [En ligne]. URL : <http://home.uchicago.edu/~sblyke/Bathhouse+ASA+Submission.pdf>
- MARKUSEN Ann, « City spatial structure, women's household work and national urban policy », in DIXLER E., NELSON M. J., YAKRAKIS K. B. (dir.), *Women and the American City*, Chicago, University of Chicago Press, 1981, p.20-41.
- MARTEL Frédéric, *Le rose et le noir. Les homosexuels en France depuis 1968*, Paris, Seuil, 1996.
- MAUPIN Amistead, *Chroniques de San Francisco*, Paris, 10/18, 2000.
- MENDRAS Henri, *La seconde révolution française*, Paris, Gallimard, 1994.
- MEREAUX Julien, « La codification de la beauté chez les homosexuels masculins parisiens », *Champ Psychosomatique*, vol.2, n°26, 2002, p.67-80.
- MESSIAH Antoine, MOURET-FOURME Emmanuelle, « Homosexualité, bisexualité. Eléments de sociobiographie sexuelle », *Population*, vol.48, n°5, 1993, p.1353-1380.
- MURRAY Stephen O., « The institutional elaboration of a quasi-ethnic community », *International Review of Modern Sociology*, n°9, 1979, p.165-177.
- NARDI Peter M., SCHNEIDER Beth E., *Social Perspectives in lesbian and gay studies*, Londres et New York, Routledge, 1998.
- NASH Catherine Jean, « Toronto's gay village (1969-1982): plotting the politics of gay identity », *The Canadian Geographer*, vol.50, n°1, 2006, p.1-16.

- NAVARRE Yves, *Le Jardin d'acclimatation*, Paris, Flammarion, 1980.
- OBERTI Marco, PRÉTECEILLE Edmond, « Les classes moyennes et la ségrégation », *Education et Sociétés*, vol.14, n°2, 2004, p.134-153.
- OLIVIER Lawrence, « Michel Foucault: problématique pour une histoire de l'homosexualité », *Revue Sexologique*, vol.2, n°1, 1994, p.7-31.
- O.C.S. (Collectif Programme Observation du Changement Social), *L'esprit des lieux, localités et changement social en France*, Paris, Éditions du CNRS, Paris, 1986.
- PASSERON Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991.
- PINCON Michel, PINCON-CHARLOT Monique, *Sociologie de Paris*, Paris, La Découverte, 2004.
- PINCON Michel, PINCON-CHARLOT Monique, *Paris Mosaïques*, Paris, Calmann-Lévy, 2001.
- PINCON Michel, PINCON-CHARLOT Monique, *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, 1989.
- PODMORE Julie, « Gone 'underground' ? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montréal », *Social and Cultural Geography*, vol.7, n°4, 2006, p.595-625.
- POLLAK Michaël, *Une identité blessée*, Paris, Métailié, 1993.
- POLLAK Michaël, « L'homosexualité masculine : le bonheur dans le ghetto ? », *Communications*, n°35, 1982, p.37-55.
- PRÉTECEILLE Edmond, « Is gentrification a useful paradigm to analyse social changes in the Paris metropolis ? », [Environment and Planning A](#), vol.39, n° 1, 2007, p.10-31.
- PRÉTECEILLE Edmond, « La ségrégation sociale a-t-elle augmenté ? La métropole parisienne entre polarisation et mixité », *Sociétés contemporaines*, n° 62, 2006, p.69-93.
- PRÉTECEILLE Edmond, « Division sociale de l'espace et globalisation. Le cas de la métropole parisienne », *Sociétés contemporaines*, n°22-23, 1995, p.33-67.
- PRIGENT Annick, *La réhabilitation du Marais*, Paris, Éditions de l'E.H.E.S.S., 1980.
- PROTH Bruno, *Lieux de drague. Scènes et coulisses d'une sexualité masculine*, Toulouse, Octarès, 2002.
- PROUST Marcel, *La Prisonnière*, Paris, Gallimard, 2000 (réédition [1923]).
- QUILLEY Stephen, « Constructing Manchester's "New Urban Village": Gay Space and the Entrepreneurial City », in INGRAM G.B., BOUTHILLETTE A-M., RETTER Y. (dir.), *Queers in Space*, Bay Press, Washington D.C., 1997, p.275-292.
- RAULT Wilfried, *L'invention du PACS. Pratiques et symboliques d'une nouvelle forme d'union*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.
- RAULT Wilfried, « Entre droit et symbole. Les usages sociaux du pacte civil de solidarité », *Revue Française de Sociologie*, vol.48, n°3, 2007, p.555-586.
- RAY Brian, « Un paradoxe de la diversité: le Village gai de Montréal », *Nos diverses cités*, 2004, p.70-74.

- REDFERN Paul A., « What makes gentrification 'gentrification'? », *Urban Studies*, vol.40, n°12, 2003, p.2351-2366.
- REDOUTEY Emmanuel, « Le Marais, un quartier gay ? », *Revue Urbanisme*, n°337, 2004, p.20-23.
- REDOUTEY Emmanuel, « Géographie de l'homosexualité à Paris, 1984-2000 », *Revue Urbanisme*, n°325, 2002, p.59-63.
- REMIGGI Franck W., « Le village gay de Montréal : entre le ghetto et l'espace identitaire », in DEMCZUK I., REMIGGI F.W. (dir.), *Sortir de l'ombre : histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB Editeur, 1998, p.267-289.
- REMY Jean, « Le statut de l'espace dans l'analyse sociologique », *Espaces et sociétés*, n°96, 1999, p.165-202.
- REMY Jean, « L'implication paradoxale dans l'expérience touristique », *Recherches sociologiques*, vol.25, n°2, 1994.
- REMY Jean, « La ville cosmopolite et la coexistence inter-ethnique », in BASTENIER A., DASSETO F. (dir.), *Immigrations et nouveaux pluralismes. Une confrontation de société*, Bruxelles, De Boeck, 1990, p.85-106.
- REMY Jean, « Retour aux quartiers anciens, recherches sociologiques », *Recherches sociologiques*, vol.14, n°3, 1983, p.297-319.
- REMY Jean, « Espace et théorie sociologique. Problématique de recherche », *Recherches sociologiques*, vol.6, n°3, 1975, p.279-293.
- RETIERE Jean-Noël, « Autour de « autochtonie ». Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, vol.16, n° 63, 2003, p.121-143.
- REVENIN Régis, « L'émergence d'un monde homosexuel moderne dans le Paris de la Belle-Époque », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol.4, n°53, 2006, p.74-86.
- RISMAN Barbara, SCHWARTZ Pepper, « Social research on Male and Female Homosexuality », *Annual Review of Sociology*, vol.14, 1988, p.125-147.
- RODRIGUEZ Véronique, « Le Vineberg Building, un cas de gentrification artistique dans le milieu montréalais », *Possibles*, vol.23, n°1, 1999, p.171-189.
- ROSE Damaris, « Les atouts des quartiers en voie de gentrification: du discours municipal à celui des acheteurs », *Sociétés Contemporaines*, n°63, 2006, p.39-61.
- ROSE Damaris, VILLENEUVE Paul, « Gender and occupational restructuring in Montreal in the 1970s », in KOBAYASHI A. (dir.), *Women, Work and Place*, Montréal, McGill-Queen's Press, 1994, p.130-161.
- ROSE Damaris, « Un aperçu féministe sur la restructuration de l'emploi et sur la gentrification: le cas de Montréal », *Cahiers de géographie du Québec*, vol.31, n°83, 1987, p.205-224.
- ROSE Damaris, « Rethinking gentrification : beyond the uneven development of Marxist urban theory », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol.2, n°1, 1984, p.47-74.
- ROSENTAL Paul-André, « La rue, mode d'emploi », *Enquête*, n°4, 1997, p.113-133.



- ROUSSEAU Max, « « Bringing politics back in » : la gentrification comme politique de développement urbain ? Autour des « villes perdantes » », *Espaces et Sociétés*, n°132-133, 2008, p.75-90.
- ROY Jacques, « L'exode des jeunes du milieu rural : en quête d'un emploi ou d'un genre de vie », *Recherches sociographiques*, vol.33, n°3, 1992, p.429-444.
- RUSHBROOK Dereka, « Cities, queer space and the cosmopolitan tourist », *GLQ : A journal of lesbian and gay studies*, vol.8, n°1-2, 2002, p.183-206.
- SAINT-POL (de) Thibault, « La consommation alimentaire des hommes et des femmes vivant seuls », *Insee Première*, 2008, n° 1194.
- SAINT-POL (de) Thibault, « Le dîner des français : un synchronisme alimentaire qui se maintient », *Économie et Statistique*, n° 400, 2007, p.45-69.
- SCHILTZ Marie-Ange, « Un ordinaire insolite: le couple homosexuel », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°125, 1998, p.30-43.
- SCHILTZ Marie-Ange, « Parcours de jeunes homosexuels dans le contexte du VIH: la conquête de modes de vie », *Population*, n°6, 1997, p.1485-1537.
- SCHNAPPER Dominique, *La France de l'intégration. Sociologie de la nation en 1990*, Paris, Gallimard, 1991.
- SCHNAPPER Dominique, *Qu'est-ce que la citoyenneté ?*, Paris, Gallimard, 2000.
- SCHNAPPER Dominique, « Les enjeux démocratiques de la statistique ethnique », *Revue Française de Sociologie*, vol.49, n°1, 2008, p.133-139.
- SCHOFIELD Michael, *Sociological Aspects of Homosexuality*, Boston, Little, Brown, 1965.
- SCOTT Gunther, « Le Marais: the indifferent ghetto », *The Harvard lesbian and gay Review*, vol.6, 1999, p.34-36.
- SENECAL Paul, TEUFEL Dominique, TREMBLAY Carole, *Gentrification ou étalement urbain ? Le cas du centre de Montréal et de sa périphérie*, Montréal, Société d'habitation du Québec (Direction de l'analyse et de la recherche), 1990.
- SIBALIS Michael, « Urban space and Homosexuality: the example of the Marais, Paris' « gay ghetto » », *Urban Studies*, vol.41, n°9, 2004, p.1739-1758.
- SIMON Patrick, « Les statistiques, les sciences sociales françaises et les rapports sociaux ethniques et de "race" », *Revue Française de Sociologie*, vol.49, n°1, 2008, p.140-148.
- SIMON Patrick, « Les usages de la rue dans un quartier cosmopolite », *Espaces et Sociétés*, n°90-91, 1997, p.43-68.
- SIMON Patrick, « La société partagée. Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation. Belleville, Paris XX<sup>ème</sup> », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°98, 1995, p.161-190.
- SINGLY (de) François, *Libres ensemble*, Paris, Nathan, Paris, 2003.
- SIVRY Jean-Michel, « Traces militantes éphémères : l'ADGQ et *Le Berdache* », in DEMCZUK I., REMIGGI, F.W. (dir.), *Sortir de l'ombre : histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, Montréal, VLB Editeur, 1998, p.235-263.

- SMITH Neil, « Gentrification and the Rent Gap », *Annals for the American Geographers*, vol.77, 1987, p.462-478.
- SMITH Neil, « Toward a Theory of Gentrification : a Back to the City Movement by Capital, Not People », *Journal of the American Planning Association*, vol.45, 1979, p.538-548.
- TAMAGNE Florence, *Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité*, Paris, La Martinière, 2001.
- TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe (Berlin, Londres, Paris, 1919-1939)*, Paris, Seuil, 2000.
- TER MINASSIAN Hovig, « Le paysage de la gentrification à Barcelone », *Strates*, n°13, 2007, p.235-250.
- THOMAS William Isaac, THOMAS Dorothy Swain, *The Child in America. Behavior problems and programs*, New York, Knopf, 1928.
- TISSOT Sylvie, « Quand la mixité sociale mobilise des gentrificateurs. Enquête sur un mot d'ordre militant à Boston », *Espaces et sociétés*, n° 140-141, 2010a, p.127-142.
- TISSOT Sylvie, *Catégorisation sociale et hiérarchisation spatiale, des réformateurs aux notables de quartier. France - Etats-Unis*, Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Université Lumière – Lyon 2, 2010b.
- TISSOT Sylvie, *L'État et les quartiers. Genèse d'une catégorie de l'action publique*. Paris, Seuil, 2007.
- TREMBLAY Michel, *La nuit des princes charmants*, Arles, Actes Sud, 2000.
- VAN CRIEKINGEN Mathieu, « La ville revit ! Formes, politiques et impacts de la revitalisation résidentielle à Bruxelles », in BIDOUC-ZACHARIASEN C. (dir.), *Retours en ville*, Paris, Descartes et Cie, 2003, p.73-103.
- VAN CRIEKINGEN Mathieu, *La rénovation résidentielle à Montréal et à Bruxelles. Dynamiques, impacts sociaux et rôle des pouvoirs publics*, Thèse de doctorat de Géographie, Université Libre de Bruxelles, 2001.
- VAN CRIEKINGEN, Mathieu, « Les nouveaux paysages commerciaux de la gentrification : un exemple bruxellois », in GRIMEAU J-P. (dir.), *Localisations différentielles dans le commerce de détail*, Bruxelles, Editions UGI - CNRS, 1997, p.109-114.
- VAN ZANTEN, Agnès, *L'école de la périphérie. Scolarité et ségrégation en banlieue*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.
- VERDRAGER Pierre, « Faire la guerre aux lieux communs ? » [En ligne], *Controverse*, Site personnel de l'auteur, 2009. URL: [http://verdrager.free.fr/textes/controverse-marianne-blidon.htm#\\_ftn16](http://verdrager.free.fr/textes/controverse-marianne-blidon.htm#_ftn16) .
- VERDRAGER Pierre, *L'homosexualité dans tous ses états*, Paris, Les Empêcheurs de tourner en rond, 2007.
- VEYNE Paul, « L'homosexualité à Rome », *Communications*, n°35, 1982, p.26-33.
- VIBERT Stéphane, *La communauté au miroir de l'Etat. La notion de communauté dans les énoncés québécois de politiques publiques en santé*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007.

- VINCENT Frédéric, « La socialité dionysiaque au cœur de la tribu homosexuelle. Une intuition de Michel Maffesoli » in CAZIER J-P (dir.), *L'objet homosexuel*, Paris, Sils Maria, 2009, p.161-168.
- WARDE Alan, « Gentrification as consumption: issues of class and gender », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol.9, 1991, p.223-232.
- WARREN Carol A.B., « Destigmatisation of identity: from deviant to charismatic », *Qualitative Sociology*, 1980, vol.3, p.59-72.
- WEBER Max, « La communauté émotionnelle » in *Economie et société*, Paris, Plon, 1995 (réédition et traduction [1921]), p.204 - 211.
- WEEKS Jeffrey, *Coming Out: Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present*, Londres, Quartet Books, 1990 (réédition [1977]).
- WEINBERG Thomas S., *Gay Men, Gay Selves. The Social Construction of Homosexual Identities*, New York, Irvington Press, 1983.
- WESTON Kath, « Get Thee to a Big City: Sexual Imaginary and the Great Gay Migration » *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol.2, n°3, 1995, p.253-277.
- WHITE Paul E., WINCHESTER Henry P., « The location of marginalised groups in the inner city », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 6, 1988, p.37-54.
- WHITTLE Stephen (dir.), *The Margins of the City. Gay Men's Urban Lives*, Hampshire, Arena Press, 1994.
- ZUKIN, Sharon, *Loft living: culture and capital in urban change*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1982
- Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°87, « Nuits et lumières », Editions du Secrétariat permanent du PUCA, 2000, Paris.

## Films

- Harvey Milk*, réalisé par Gus Van Sant, 2009.
- L'Homme Blessé*, réalisé par Patrice Chéreau, 1983.
- Les Témoins*, réalisé par André Téchiné, 2007.
- J'embrasse pas*, réalisé par André Téchiné, 1991.

# Annexes

## Annexe 1. Les populations gays en France.

En France, le développement d'enquêtes statistiques sur les populations homosexuelles depuis le milieu des années 1980 a fourni un certain nombre d'indicateurs sur les caractéristiques sociologiques des populations homosexuelles, en particulier sur les gays. Cet annexe présente certains résultats concernant la sociologie des gays français depuis le début des années 1990, en comparaison notamment aux populations masculines hétérosexuelles. On utilise ici les résultats de différentes enquêtes présentées ci-dessous.

**E.P.G. 1995, 2000 et 2004** : Enquêtes Presse Gay réalisées régulièrement par le biais des médias gays (presse écrite, puis Internet à partir de 2000). Les échantillons ne sont pas représentatifs de la population française mais sont de taille importante (entre 5000 et 6000 individus dans les dernières éditions). Nous utilisons les enquêtes de 1995, 2000 et 2004.

**A.C.S.F. 1993 et C.S.F. 2006** : Enquêtes sur les comportements sexuels des Français conduites par l'INSEE. Les échantillons sont représentatifs de la population française, l'enquête porte sur l'ensemble des individus (homosexuels ou non) : elle est réalisée par téléphone mais fournit des échantillons d'homosexuels très réduits. Ici, on n'utilisera que les homosexuels ayant eu des relations sexuelles avec d'autres hommes au cours des 12 derniers mois, ce qui réduit considérablement les effectifs interrogés en 1993 comme en 2006. En 1993, on compare ces résultats à ceux de l'échantillon « hétérosexuel exclusif » dont les résultats apparaissent entre parenthèses dans les colonnes « ACSF 1993 » des tableaux. En 2006, on indique aussi cette information lorsqu'elle est disponible. **R.G.P. 1999** : Recensement Général de la Population. On utilise les résultats en population générale pour rendre compte des spécificités des populations gays. On a retenu les résultats de 1999 pour « coller » à peu près aux dates des autres enquêtes.

Nous avons souhaité utiliser les enquêtes dont les protocoles méthodologiques nous semblent les plus assurés, ce qui explique par exemple la non-exploitation des résultats du « sondage en ligne » réalisé par Marianne Blidon dans sa thèse de géographie (Blidon, 2007a). Ces éléments visent à illustrer les propos du chapitre 1 sur les spécificités sociologiques des gays en termes d'âge, de parcours scolaires, professionnels, conjugaux et géographiques. Quatre tableaux synthétiques en donnent plusieurs exemples. Malgré certaines hétérogénéités dans les données et la formulation des questions, on constate que les gays ne sont pas sociologiquement des hommes comme les autres.

Tableau 1 : Âge et situation familiale des gays.

	<b>EPG 1995</b>	<b>ACSF 1993</b>	<b>EPG 2000</b>	<b>EPG 2004</b>	<b>CSF 2006</b>	<b>RGP Hommes 1999</b>
Moins de 25 ans	20%	19% (18%)	12,9%	13,3 %	12,7%	16,8%
25-34	36%	62% (49%)	41,8	33,5%	29,4%	18,2%
35-44	32%		30,3%	32,0%	31,8%	18,4%
Plus de 45 ans	7%	19% (33%)	14,9%	21,2%	21,7%	46,5%
Célibat	46%	71% (25%)	46 %	32,7%*	—	13,1%**
Vie en couple stable exclusif	26%	29% (75%)	19 %	51,4%*	25,7%	—
Effectifs échantillon	2291	52 (2359)	4753	5936	113	23 071 366

\* : Ces résultats de 2004 s'expliquent en partie par l'abandon de la notion d'exclusivité au profit du seul « couple stable ». La part des « célibataires » ne déclarant pas de partenaire stable est relativement faible également. Rappelons que le célibat légal chez les gays en 2004 est de 79,9%. \*\* : La définition du célibat comme fait de « vivre seul » fournit un chiffre très fragile ne rendant pas compte du célibat « réel ». La notion de « couple stable exclusif » a peu de sens au regard des données du recensement.

**Tableau 2 : Niveau de diplôme et catégorie socioprofessionnelle des gays.**

	<b>EPG 1995</b>	<b>ACSF 1993</b>	<b>EPG 2000</b>	<b>EPG 2004</b>	<b>CSF 2006</b>	<b>RGP Hommes 1999</b>
Inférieur au Bac	19%	32% (67%)	16,7%	18,9%	—	70,2%
Bac et équivalent	21%	68% (33%)	21,7%	18,1%	—	11,9%
Etudes supérieures	60%		61,5%	63,1%	—	17,9%
Part des actifs Dont...	99%	82% (92%)	80%	77%	91%	60,7%
AGRIC	0%	0% (4%)	14,9%	0,5%	1,9%	1,9%
ARTCOM	4%	35% (17%)	4,4%	5,2%	4,9%	5,1%
CSUP	40%		39,0%	39,0%	32,0%	8,9%
PROFINT	37%	43% (40%)	29,0%	23,9%	28,2%	13,0%
EMP	16%		20,0%	20,8%	17,5%	7,9%
OUV	4%	4% (31%)	7,3%	6,1%	15,5%	24,4%
Effectifs échantillon	2291	52 (2359)	4753	5936	103	23 071 366

**Tableau 3 : Lieu de résidence des gays.**

	<b>EPG 1995</b>	<b>ACSF 1993</b>	<b>EPG 2000</b>	<b>EPG 2004</b>	<b>CSF 2006</b>	<b>RGP Hommes 1999</b>
Moins de 20 000 hab.	16%	9% (44%)	20,8%	21,6 %	24,8%	40%
20-100 000 hab.	14%	5% (11%)		20,0%	12,9%	14%
Plus de 100 000 hab.	25%	40% (28%)	32,5%	58,4%	37,6%	29%
Région parisienne*	45%*	46% (17%)*	42%	35%	24,7%	17%
dont Paris	33%	—	28,6%	23%	—	3,5%
Effectifs de l'échantillon	2291	52 (2359)	4753	5936	113	23 071 366

\* : Dans les résultats EPG 1995, ACSF 1993 et RGP 1999, les trois premières catégories (moins de 20000 habitants, de 20 à 100 000 habitants et de plus de 100 000 habitants) correspondent à des villes de province. La Région parisienne et Paris ne sont donc pas comptées deux fois, mais distinguées dans ces trois colonnes.

**Tableau 13** : Table de mobilité comparée entre les répondants à l'enquête sur la Formation et la qualification professionnelle et ceux à l'enquête Presse gaie :

	Agriculteur	art., comm. chef entr.	cadre	prof. intermédiaire	employé	ouvrier
agriculteur						
FQP	28%	2%	0%	0%	0%	1%
EPG	4%	1%	0%	0%	0%	0%
art., comm., chef entr.						
FQP	7%	26%	7%	5%	1%	7%
EPG	4%	8%	4%	2%	2%	3%
cadre						
FQP	9%	19%	48%	28%	17%	8%
EPG	29%	34%	61%	38%	35%	21%
prof. intermédiaire						
FQP	14%	23%	27%	35%	29%	22%
EPG	37%	41%	27%	45%	40%	36%
employé						
FQP	7%	9%	10%	12%	16%	11%
EPG	16%	14%	6%	14%	17%	30%
ouvrier						
FQP	35%	22%	8%	19%	30%	51%
EPG	11%	3%	1%	3%	5%	9%

Champ : les hommes actifs occupés de 25 à 59 ans.

Source : enquête Formation et qualification professionnelle, 1993 ; enquête Presse gaie, 1995.

*Tableau 4 : Table de mobilité comparée  
des gays et de la population d'ensemble, 1995.*

Source : SCHILTZ Marie-Ange, « Parcours de jeunes homosexuels dans le contexte du VIH: la conquête de modes de vie », Population, n°6, 1997, p.1485-1537.

## Annexe 2. Quelques données sur les deux terrains.

Cette annexe propose un certain nombre d'indicateurs et de données concernant la sociologie du Marais et du Village depuis les années 1960. L'exploitation des données de recensement à une échelle géographique fine permet de mesurer l'ampleur et la nature des transformations sociologiques à l'œuvre sur les deux terrains. Les tableaux fournis n'ont pas pour but d'analyser l'ensemble de ces transformations : ils visent à illustrer les processus décrits essentiellement dans le chapitre 3. Nous insistons ici sur les évolutions de la population locale. Par souci de concision, nous avons synthétisé un certain nombre de données et d'indicateurs à ce sujet, en fonction des possibilités d'accès, de précisions et de comparaison dans le temps et dans l'espace. Nous avons mobilisé des indicateurs communs aux deux terrains lorsque cela été possible et tenu compte aussi des spécificités de chaque terrain et de chaque type de recensement, les catégories et les indicateurs utilisés étant différentes en France et au Canada.

### 1. Le Marais : une gentrification précoce et intense.

Concernant le Marais, les données de recensement ont été utilisées à partir des publications de l'A.P.U.R. et des données de l'INSEE à l'échelle du « quartier » parisien défini par l'INSEE de 1962 à 1999. Pour les résultats de 2006, ce sont les données à l'échelle de l'Iris qui ont été agrégées afin d'obtenir des données à l'échelle de la même entité spatiale, c'est-à-dire

les quartiers parisiens 9 à 15. On peut ainsi suivre l'évolution de la population du Marais, de la forme des ménages et des classes d'âge, mais aussi celle des différentes catégories socioprofessionnelles.

**Tableau 1 : Population et ménages du Marais depuis les années 1960.**

	1962	1968	1975	1982	1990	1999	2006
Population	116 284	103 286	77 280	64 632	63 075	60 816	60 536
<i>Paris</i>	2 789 811	2 586 634	2 296 945	2 176 652	2 152 329	2 125 851	2 181 374
Nombre de ménages	51 878	50 650	39 080	35 268	34 942	35 007	34 471
<i>P\$aris</i>	1 192 502	1 153 159	1 109 120	1 097 452	1 095 108	1 110 912	1 131 595
Part des ménages solos	37,6%	39,9%	47,4%	54,0%	55,9%	57,9%	56,6%
<i>Paris</i>	35,0%	37,9%	44,0%	48,2%	49,9%	52,4%	51,5%
Part des ménages de 5 personnes ou plus	6,9%	6,1%	4,3%	3,3%	3,2%	2,8%	2,5%
<i>Paris</i>	7,6%	6,6%	4,6%	4,0%	4,2%	4,1%	3,9%
Part des ménages sans enfants*	—	73,8%	82,3%	84,8%	84,8%	86,3%	79,7%
<i>Paris*</i>	—	78,2%	80,8%	81,5%	81,8%	82,5%	78,4
Part des ménages d'hommes seuls	—	12,9%	20,3%	23,4%	23,3%	27,1%	26,3%
<i>Paris</i>	—	—	—	16,6%	18,7%	21,9%	21,4%

\* : en 2006, les enfants comptabilisés sont ceux ayant moins de 25 ans, les années précédentes, les enfants ont moins de 16 ans, ce qui explique les résultats de 2006 à ce sujet.

**Tableau 2 : Les classes d'âge dans le Marais et à Paris (1962-1999).**

	1962		1968		1975		1982		1990		1999	
	M	P	M	P	M	P	M	P	M	P	M	P
<b>0-24 ans</b>	29,0%	28,9%	30,0%	30,0%	26,9%	27,7%	25,1%	27,5%	28,6%	27,3%	23,4%	23,7%
<b>25-34 ans</b>	16,1%	15,6%	15,6%	15,1%	17,7%	18,1%	20,2%	19,4%	21,3%	19,6%	24,4%	18,6%
<b>35-64 ans</b>	41,8	42,0%	39,2%	39,0%	37,3%	36,1%	36,5%	36,1%	38,1%	37,2%	38,4%	43,6%
<b>&lt; 65 ans</b>	13,1%	13,5%	15,2%	15,9%	18,2%	17,9%	18,0%	17,1%	15,0%	16,0%	13,8%	14,1%

M : Marais ; P : Paris

**Tableau 3 : Les classes d'âge dans le Marais et à Paris en 2006.**

	0-14 ans	15-29 ans	30-44 ans	45-59 ans	60-74 ans	+ de 75 ans
Marais 2006	12,5%	24,5%	27,3%	18,6%	11,1%	6,0%
Paris 2006	14,3%	23,7%	24,1%	18,9%	11,6%	7,4%

**Tableau 4: L'évolution des catégories socioprofessionnelles dans le Marais et à Paris depuis la fin des années 1960. Nomenclature 1975**

<b>Marais</b>	<b>1962</b>	<b>1968</b>	<b>1975</b>	<b>1982a</b>
Nombre total d'actifs	69 875	60 875	44 645	36 320
Patrons industrie et commerce	13,4%	11,8%	11,0%	10,5%
Cadres supérieurs et prof. libérales	5,4%	6,2%	11,7%	23,4%
Cadres moyens	9,4%	11,3%	14,0%	17,0%
Employés	23,3%	22,0%	21,8%	22,9%
Ouvriers	33,7%	33,6%	27,2%	18,4%
Personnels de service	11,8%	12,1%	11,0%	9,1%
<b>Paris</b>	<b>1962</b>	<b>1968</b>	<b>1975</b>	<b>1982a</b>
Nombre total d'actifs	1 498 746	1 359 619	1 204 675	1 109 500
Patrons industrie et commerce	9,7%	8,9%	7,2%	6,6%
Cadres supérieurs et prof. libérales	9,6%	11,0%	15,8%	18,8%
Cadres moyens	13,0%	15,2%	16,5%	17,6%
Employés	23,3%	22,8%	24,2%	24,1%
Ouvriers	28,4%	26,3%	22,2%	19,7%
Personnels de service	12,7%	12,8%	11,1%	10,2%

**Tableau 5: L'évolution des catégories socioprofessionnelles dans le Marais et à Paris depuis la fin des années 1960 (suite). Nomenclature 1982**

<b>Marais</b>	<b>1982b</b>	<b>1990</b>	<b>1999</b>	<b>2006</b>
Nombre total d'actifs	34 302	34 584	35 710	35 696
Artisans, commerçants	9,8%	9,3%	7,2%	6,0%
Cadres supérieurs	23,4%	35,2%	42,5%	48,5%
Professions intermédiaires	17,6%	20,4%	21,2%	22,6%
Employés	29,3%	21,2%	20,5%	16,6%
Ouvriers	18,4%	12,8%	7,5%	5,7%
<b>Paris</b>	<b>1982b</b>	<b>1990</b>	<b>1999</b>	<b>2006</b>
Nombre total d'actifs	1 112 808	1 132 419	1 128 120	1 189 388
Artisans commerçants	7,3%	7,1%	6,1%	4,7%
Cadres supérieurs	22,1%	30,2%	34,9%	31,3%
Professions intermédiaires	19,2%	21,1%	23,0%	25,6%
Employés	32,2%	25,9%	24,4%	28,1%
Ouvriers	17,6%	14,5%	10,3%	10,3%

**Tableau 6 : Le profil détaillé des catégories socioprofessionnelles à Paris et dans le Marais en 1999.**



CSP	CSP détaillées	Marais	Paris sans Marais	Ecart (M - P)	PCS 2	Artis
Commerçants et assimilés		2,5	+ 0,8			
Chefs d'entreprise de plus de 10 salariés	1,0	1,0	0			
<b>PCS 3</b>	Professions libérales	3,7	2,6	+ 1,1		
	Cadres de la fonction publique	3,0	2,6	+ 0,4		
	Professeurs, professions scientifiques	4,5	3,5	+ 1,0		
	Profession de l'information, des arts et spectacles	6,6	3,8	+ 2,8		
	Cadres administratifs et commerciaux d'entreprise	9,4	7,9	+ 1,5		
	Ingénieurs et cadres techniques d'entreprise	5,1	5,3	- 0,2		
<b>PCS 4</b>	Instituteurs et assimilés	1,9	1,7	+ 0,2		
	Professions intermédiaires, santé et travail social	1,3	1,8	- 0,5		
	Clergé, religieux	0,1	0,0	+ 0,1		
	Professions intermédiaires administratives de la f° publique	1,0	1,3	- 0,3		
	Professions intermédiaires administratives et commerciales d'entreprise	7,8	7,4	+ 0,4		
	Techniciens	1,8	2,1	- 0,3		
	Contremaîtres, agents de maîtrise	0,5	0,8	- 0,3		
<b>PCS 5</b>	Employés civils, agents de service de la f° publique	2,1	2,8	- 0,7		
	Policiers, militaires	1,2	1,2	0,0		
	Employés administratifs d'entreprise	3,5	4,3	- 0,8		
	Employés de commerce	1,9	1,6	+ 0,3		
	Personnels de service direct aux particuliers	3,3	3,6	- 0,3		
<b>PCS 6</b>	Ouvriers qualifiés type industriel	0,7	1,1	- 0,4		
	Ouvriers qualifié type artisanal	2,1	2,9	- 0,8		
	Chauffeurs	0,3	0,9	- 0,6		
	Ouvriers qualifiés manutention, transports, magasinage	0,3	0,4	- 0,1		
	Ouvriers non qualifiés type industriel	1,0	1,2	- 0,2		
	Ouvriers non qualifiés type artisanal	0,7	1,2	- 0,5		
	Ouvriers agricoles	0,0	0,0	0,0		
<b>TOTAL POPULATION ACTIVE</b>		69,6	66,8	+ 2,8		
Retraités		18,3	22,5	- 4,2		
Sans activité professionnelle		12,1	10,7	+ 1,4		
Dont...	Chômeurs n'ayant jamais travaillé	0,3	0,4	- 0,1		
	Militaire du contingent	0,0	0,0	0,0		
	Elèves ou étudiants de plus de 15 ans	7,2	5,2	+ 2,0		
	Sans activité professionnelle de moins de 60 ans	2,5	2,5	0,0		
	Sans activité professionnelle de plus de 60 ans	2,2	2,6	- 0,4		
<b>TOTAL PERSONNES DE REFERENCE</b>		100,0	100,0	0,0		

477

Tableau 7 : Les changements du commerce dans le Marais (1965-1990).

Part de chaque branche dans le Marais	1965	1990	Évolution (%)
Alimentation	20,3%	13,5%	- 44,7
Textile-Habillement	27,0%	21,9%	- 32,2
Équipement maison	10,7%	6,2%	- 51,3
Bijouterie	10%	6,7%	- 43,6
Objets d'art	4,9%	16,4%	+ 177,7
Loisirs	7,6%	10,4%	+ 14,5
Sous Total	80,5%	75,2%	- 22
Restauration-Hôtellerie	18,4%	20,6%	- 8
Agences voyage, immobilières, banques	1,1%	4,2%	+ 234,8
Total	100% (N=2188)	100 % (N=1826)	- 16,5

Source : FAURE Juliette, Le Marais, Le Marais, organisation du cadre bâti, Paris, L'Harmattan, 1997.

## 2. Le Village : des transformations plus ambiguës, une gentrification de type « marginal ».

Concernant le Village, les données présentées sont le fruit d'un travail personnel de traitement des données de recensement de 1971 à 2001. Nous n'avons pas eu le temps, ni la possibilité de traiter les données de recensement de 2006 à l'échelle souhaitée. Nous avons travaillé à l'échelle du secteur de recensement (SR) et avons agrégé les données des secteurs suivants : 42, 44 à 46, 49 à 53. Ce découpage du Village est différent de celui proposé par Van Criekingen, dans son travail de thèse, ce qui explique quelques variations dans les résultats, notamment pour 2001. Mathieu Van Criekingen n'avait retenu que quatre secteurs de recensement pour définir le Village Gai, en l'occurrence, les secteurs 44, 50, 52 et 53. Nous avons élargi cette délimitation pour rendre compte de l'extension du Village, notamment à l'Ouest. Or, l'examen des données montre que cette extension explique des résultats moins nets et clairs que ceux de Van Criekingen (Van Criekingen, 2001). Par exemple, on a constaté que les secteurs 52 et 53, situés autour de la rue Amherst ont des sociologies très gentrifiées et probablement très gays : la part des ménages solos y étant toujours supérieure à 60% depuis 1991, et atteignant parfois plus de 70% certaines années. Par ailleurs, on constatera aussi que les changements et les spécificités des nomenclatures canadiennes de classement des professions masquent en partie certaines transformations sociologiques. Nous n'avons pas pu travailler sur ces classements pour 1971, nous n'avons pas pu non plus aller au-delà des grandes catégories professionnelles, ce qui empêche notamment de distinguer certaines catégories de professionnels et d'employés du tertiaire. Nous avons également choisi de comparer le Village à la Région Métropolitaine de Montréal dans son ensemble (R.M.R, sigle utilisé dans les tableaux.).

Tableau 7 : Population et ménages du Village et de Montréal dans son ensemble depuis la fin des années 1960.

	1971	1981	1991	1996	2001
Population Village	20 430	12 809	12 320	12 965	14 499
Population RMR Dont ville de Montréal	2 743 210 1 214 380	2 828 349 1 760 122	3 127 242 1 775 691	3 326 452 1 775 788	3 426 350 1 812 723
Nombre ménages Village	8210	6350	6695	7130	7800
Nombre ménages RMR Dont ville de Montréal	806 025 394 725	1 026 920 687 780	1 235 725 757 525	1 341 270 773 400	1 417 365 805 820
Part des ménages solos Village	42,3%	52,2%	59,3%	56,7%	56,9%
Part ménages solos RMR	14,94%	23,7%	27,2%	29,3%	30,9%
Part ménages de plus de 4 personnes Village	20,8%	10,8%	5,7%	6,4%	5,1%
Part des ménages de plus de 4 personnes RMR	41,7%	29,2%	23,4%	22,8%	21,2%
Part des 25-34 ans Village	12,1%	17,2%	23,9%	22,6%	22,6%
Part des 25-34 ans RMR	15,2%	17,7%	18,8%	16,4%	14,1%
Part des hommes Village	52,3%	52,3%	55,4%	56,4%	58,6%
Part des hommes RMR	49,3%	48,6%	48,4%	48,4%	48,3%

Tableau 8 : Diplômes et pauvreté dans le Village et dans Montréal.

	1971	1981	1991	1996	2001
Part des individus ayant fréquenté l'Université Village	4,2%	11,9%	22,9%	29,1%	30,0%
Part des individus ayant fréquenté l'Université RMR	9,4%	13,9%	18,6%	20,4%	19,1%
Part des ménages pauvres Village	—	59,8%	52,2%	58,5%	49,4%
Part des ménages pauvres RMR	—	24,6%	22%	27,3%	22,2%

Tableau 9 : L'évolution des catégories socioprofessionnelles dans le Village et à Montréal dans les années 1980.

	Village 1981	RMR 1981	Village 1991	RMR 1991
Effectifs actifs occupés + 15 ans	<b>4515</b>	1 304 600	<b>5525</b>	1 477 805
1	<b>6,7%</b>	11,2%	<b>12,5%</b>	15,7%
2	<b>14,7%</b>	8,2%	<b>19,8%</b>	10,8%
3	<b>54,0%</b>	45,8%	<b>51,0%</b>	46,3%
4	<b>24,3%</b>	26,2%	<b>12,3%</b>	21,9%

Lecture : Dans le tableau 8, on a calculé la part des actifs occupés dans quatre catégories professionnelles entre 1981 et 1991, numérotées de 1 à 4 selon la classification suivante.

1 : Directeurs, gérants, administrateurs et personnels assimilés. 2 : Professions techniques, sociales, religieuses et artistiques. 3 : « Cols blancs » : employés de bureau, personnels de la vente et des services. 4 : « Ouvriers » : travailleurs de la transformation, fabrication, du bâtiment et des transports.

**Tableau 10 : L'évolution des catégories socioprofessionnelles dans le Village et à Montréal dans les années 1990.**

	<b>Village 1996</b>	<i>RMR 1996</i>	<b>Village 2001</b>	<i>RMR 2001</i>
Effectifs actifs occupés + 15 ans	<b>5440</b>	<i>1 502 380</i>	<b>7 100</b>	<i>1 678 720</i>
A	<b>9,7%</b>	<i>10,4%</i>	<b>12,8%</b>	<i>11,5%</i>
B	<b>22,2%</b>	<i>23,7%</i>	<b>21,2%</b>	<i>21,7%</i>
E	<b>10,1%</b>	<i>7,5%</i>	<b>11,3%</b>	<i>8,7%</i>
F	<b>16,1%</b>	<i>4,0%</i>	<b>12,5%</b>	<i>4,2%</i>
H + J	<b>9,7%</b>	<i>21,6%</i>	<b>6,9%</b>	<i>21,0%</i>

Lecture : Dans le tableau 10, on a procédé au même calcul que précédemment, mais la nomenclature a changé et permet des distinctions à présent plus fines. Elle permet notamment de montrer le poids spécifique des professions culturelles et artistiques dans le Village. Selon Van Crieelingen, elles occupent plus de 34% des professionnels du Village contre 16% dans l'ensemble de Montréal. La classification est établie de la manière suivante.

A : Gestion, cadres supérieurs et directeurs B : Affaires, finance et administration E : Sciences sociales, administration publique, enseignement et religion F : Arts, cultures, sports et loisirs H : Métiers, transports et machinerie J : Transformation, fabrication et services d'utilité publique.

## Annexe 3. Les entretiens.

Une partie conséquente du matériau empirique produit est composée d'entretiens. Au final, nous disposons d'un corpus de 61 entretiens dont 47 réalisés auprès de gays habitant ou ayant habité le Marais ou le Village au cours de leur vie et 14 entretiens informatifs. Le tableau suivant présente les caractéristiques de ces entretiens et leur répartition selon les deux terrains.

**Tableau 1 : Caractéristiques des 61 entretiens.**

	<b>Entretiens informatifs</b>	<b>Entretiens approfondis</b>
Nombre (Marais, Village)	14 (M = 9 ; V = 5)	47 (M = 31 ; V = 16) dont 5 couples (M = 3 ; V = 2).
Population	Agents immobiliers (3), responsables associatifs (3), employés ou syndicats commerces gays (4), autres habitants (2), chercheurs (2).	52 hommes gays ayant habitant ou ayant habité le quartier (M = 34 ; V = 18)
<b>Effectif total</b>	<b>N = 14</b>	<b>N = 47</b>
Durée moyenne	Entre 45 minutes et 2h	Entre 2h et 7h
Lieu des entretiens	Bureau, café ou domicile	Domicile de la personne, 5 entretiens sur lieu de travail ou dans un café

Sur un total de 61 entretiens, 40 ont été réalisés à Paris et 21 à Montréal. La répartition 2/3, 1/3 entre Paris et Montréal correspond au rôle initial inégal des deux terrains dans cette thèse. Sur les 47 entretiens réalisés auprès d'habitants, 5 ont concerné des couples gays interrogés ensemble au moment de l'entretien, ce qui aboutit à 52 cas de gays ayant habité à un moment de leur vie le Village ou le Marais. Sur les 61 entretiens, 4 n'ont pas été enregistrés et parmi les 57 enregistrés, 3 n'ont pas été retranscrits et ont seulement fait l'objet d'écoutes et de prises de notes. Nous avons globalement exploité tous les entretiens réalisés, même si leur intérêt relatif explique leur utilisation inégale dans le manuscrit. Nous présentons ici quelques informations sur le contenu, la préparation et le déroulement des entretiens approfondis permettant de mieux comprendre l'organisation du guide d'entretien présenté ensuite. On présente également la liste détaillée des personnes interrogées.

## 1. Quelques principes et quelques leçons méthodologiques

La première caractéristique de ces entretiens est leur longue durée comprise entre 2h et 7h, due aux nombreux thèmes du guide : l'emménagement et le logement, la trajectoire résidentielle d'ensemble, l'immeuble et le voisinage, le quartier et la vie dans le quartier, les sorties et les loisirs, les lieux gays, la trajectoire scolaire et professionnelle, les sociabilités et la famille, puis un retour sur les homosexuels et le quartier, enfin, le vécu de l'homosexualité. La grande majorité d'entre eux s'est déroulée au domicile de l'enquêté afin de « voir » le logement, d'y observer certains éléments (décoration, aménagement, mobilier) mis en relation avec le discours de l'enquêté, de recueillir un enregistrement audible et d'entrer progressivement dans la « vie » de l'individu en entrant chez lui. Certains enquêtés nous ont alors fait visiter leur appartement, nous ont expliqué en détail les travaux effectués. On a pu également relever des détails matériels servant d'indicateurs empiriques une fois mis en relation avec des pratiques résidentielles et des trajectoires sociales racontées en entretien : la présence d'une immense bibliothèque, celle d'affiches ou de disques classiques de la culture homosexuelle, un frigidaire vide chez certains, un écran plasma ou l'absence de téléviseur chez d'autres. Ces détails peuvent se révéler importants lorsqu'une bonne partie des questions de recherche porte sur des rapports au logement et au quartier. Au final, le fait de se trouver au domicile de la personne interrogée nous paraît vraiment un élément central et un complément d'informations très riche dans la réussite de ce type d'entretiens.

Un autre principe méthodologique était de partir de la situation d'emménagement en présentant la recherche comme centrée sur le quartier, ses transformations et les conditions de vie des habitants. La dimension « gay », souvent mentionnée au départ, par les enquêtés eux-mêmes, ne structurait ni le début de l'entretien, ni la présentation de la recherche. A la surprise de certains enquêtés, on s'attachait à des questions très précises sur les conditions d'entrée dans le logement, comme sur l'ensemble de la trajectoire résidentielle reconstituée de manière exhaustive au début de l'entretien. Les dimensions « gay » de l'entretien arrivaient ensuite mais souvent à l'initiative de l'enquêté : nous voulions avant tout replacer ces habitants dans leur statut d'habitant avant de les situer par rapport à leur orientation sexuelle. Le thème de l'homosexualité est apparu la plupart du temps d'une manière moins limpide et plus délicate dans l'interaction de l'entretien que les parties de description de son logement ou de ses pratiques du quartier, ce qui justifie pleinement d'avoir placé des questions sur le vécu de sa propre homosexualité en fin de guide. Généralement d'ailleurs, on a pu sentir combien la confiance et la fluidité introduite par deux ou trois heures d'entretien permettaient d'en venir à ce thème d'une manière beaucoup plus « naturelle », voire d'aboutir à des confidences relativement intimes (sexualité, amour, conflits familiaux, sida) de la part d'individus que nous ne connaissions pas et que nous

n'avons, pour une majorité d'entre eux, jamais revus depuis. Concernant la classification canonique du type d'entretiens réalisés, selon nous, tout entretien est semi-directif, les notions même d'entretiens directifs ou d'entretiens libres n'ayant aucun sens. Un entretien se définit comme une série de questions posées et une série de réponses apportées avec plus ou moins de détails et d'informations. Par définition, l'enquêteur dirige en posant des questions préparées à l'avance, l'enquêté y répond plus ou moins longuement, plus ou moins précisément, orientant en retour la parole de l'enquêteur. Au-delà de ce principe général, nous avons tenté de creuser ces réponses selon deux logiques : une logique de détail et une logique de récit. La logique de détail repose sur l'attention portée aux pratiques et aux indicateurs objectivables : on ne demande pas simplement aux enquêtés si « ils vont dans des bars gays », mais on leur demande plutôt si ils y vont, puis dans lesquels, à quelle fréquence, avec qui, à quels moments en général, ce qu'ils y font, si ils y connaissent du personnel, d'autres clients, si ils y sont toujours autant allé dans leur vie, si ces lieux ont changé, si ils se sentent à l'aise dans ces lieux et pourquoi, si tous les lieux se ressemblent et pourquoi, etc. La logique de récit tente par ailleurs de « faire raconter » aux enquêtés leur vie, mais aussi leurs pratiques : ainsi, on leur demande par exemple à ce sujet, de nous raconter « Comment ça s'est passé la dernière fois que vous êtes allé dans un lieu gay ? » quitte évidemment à rebondir en cas de récit elliptique ou incomplet. Ces deux précautions ont permis d'obtenir des entretiens qui ne se résument pas à des questionnaires ou des discussions simplement informatives, mais qui fournissent des données détaillées et des discours situés dans des parcours sociaux. L'intérêt pour certaines pratiques résidentielles s'est accentué en cours d'enquête, venant compléter des thèmes qui nous paraissaient déjà centraux. C'est pourquoi certains thèmes a priori anecdotiques en début de recherche ont été explorés de manière systématique : la recherche initiale du logement, l'installation concrète dans le logement, les repas et l'alimentation, les sociabilités et leur inscription locale (immeuble, quartier), la fréquentation des cafés non gays du quartier, les balades dans le quartier, les occasions de sorties du quartier de résidence et les lieux de ces sorties, les modes et les types de déplacement dans la ville, la prise de rendez-vous (professionnels et amicaux), les réceptions chez soi, notamment familiales, les départs en week-ends et/ou en vacances.

Il s'agissait aussi de saisir la place et le rôle de la séquence résidentielle dans le quartier au regard de l'ensemble de la trajectoire socio-résidentielle des enquêtés : durée de résidence, investissement matériel et affectif dans ce logement et ce quartier. L'importance accordée aux trajectoires sociales et biographiques dans la compréhension des pratiques explique la place importante du récit de cette trajectoire dans les entretiens : trajectoire résidentielle d'abord, puis ou conjointement, trajectoires professionnelle (en commençant par la trajectoire scolaire), familiale et conjugale, mais aussi trajectoire et carrière homosexuelle, chemin faisant et en fin d'entretien. Ces récits de soi apparaissent nécessaires pour répondre à de nombreuses questions : ce quartier est-il une étape importante dans l'acquisition de quel statut social ? Habiter ici est-ce assumer une homosexualité parfois inacceptable pour la famille, le milieu social d'origine, l'individu lui-même ? Est-ce l'une des conditions socialement nécessaires à certains modes de vie typiquement homosexuels impossibles à conduire ailleurs ? Bref, c'est la mise en relation de cette présence résidentielle et d'une configuration biographique et historique qui informe sur le sens que les individus donnent à cette étape de leurs parcours. De ce point de vue, l'un des enseignements méthodologiques de la conduite de ces entretiens est l'intérêt de placer assez tôt le récit exhaustif de la trajectoire résidentielle. Cette question souvent déconcertante pour les enquêtés en même tant qu'anodine renvoie a priori et d'abord à des éléments matériels et une suite d'informations objectives : elle ne demande pas

tellement de se dévoiler. Or, c'est exactement le contraire qui a lieu en entretien : très rapidement, la description des logements, des quartiers et des villes, des déménagements et des emménagements amènent à parler de soi, de sa vie et de bien d'autres choses (le travail, les relations amoureuses et familiales, les amis, le revenu, les goûts, les événements biographiques marquants, les habitudes, etc). Très tôt dans l'entretien, on fait donc parler et raconter (y compris en relançant) l'enquêté et très tôt aussi, on apprend beaucoup d'informations qui permettent de cerner un parcours, d'insister par la suite sur certains autres thèmes : la famille, le parcours professionnel ou la carrière gay. Dès lors, ce récit nous a paru faciliter l'entrée dans l'entretien, en même temps qu'il suscitait l'anecdote précise, le détail de certaines informations et un premier cadrage d'un parcours qui n'était plus seulement résidentiel mais biographique.

Enfin, les entretiens insistent sur les pratiques, les lieux et occasions de ces pratiques. En effet, des micro-récits, des descriptions exhaustives de voisinage et une liste de lieux suggérés peuvent faire émerger à la fois des informations factuelles mais aussi des subjectivités dans la manière de parler, de réagir, de sourire ou de ne rien avoir à dire sur tel ou tel lieu. Par exemple, la liste des lieux gays proposés aux enquêtés a fait émerger la question des normes corporelles que nous avons envisagé par l'observation mais dont nous ne mesurons pas la portée. De même, les descriptions précises demandées sur le voisinage ont permis d'aller au-delà des discours convenus sur des relations formelles s'arrêtant au « bonjour, bonsoir ».

Evidemment, une telle entreprise dépend aussi des interlocuteurs et de leur plus ou moins grande facilité ou envie de se raconter. Or, la passation des entretiens a été relativement aisée : nos enquêtés, pour des raisons sociologiques évidentes, étaient bavards, voire même avides de se raconter. Cela tient à leur capital culturel globalement élevé, favorisant la maîtrise du langage et de l'interaction face à un sociologue, mais aussi, souvent, à leur plaisir manifeste à revenir sur leur parcours homosexuel comme expérience plus ou moins heureuse. La construction de ces entretiens et cette capacité à se raconter expliquent la longueur des entretiens : les plus courts durent 2h tandis que deux entretiens ont duré près de 7h, l'un avec un couple, l'autre avec un seul individu, comédien et très prompt au récit de soi comme du quartier (entretiens réalisés en deux parties). La principale difficulté a finalement concerné le recrutement des enquêtés. Il fallait recruter des individus selon deux critères de départ : leur homosexualité et leur présence résidentielle dans les deux quartiers à un moment donné de leur vie. Le critère de l'homosexualité est sans doute le plus problématique puisqu'il offre peu de prises statistiques et qu'il est difficile de mettre en place une stratégie systématique à l'échelle du quartier pour obtenir des personnes dont on est sûr qu'elles soient homosexuelles. On peut imaginer leur demander directement mais cette procédure expose à des échecs et des interactions complexes que nous avons pu expérimenter. Nous avons abordé cette question dans le chapitre 3 et de ce point de vue, nous n'avons pas tellement abouti à une procédure de recrutement systématique : seule le temps d'immersion et les effets de réseaux nous paraissent augmenter significativement les chances de recruter des enquêtés de ce type. Ces entretiens permettent de saisir tout ce qui pourrait faire ou non que des gays, à un moment de leur vie, dans un contexte personnel et historique aussi, apparaissent comme des acteurs de la gentrification du quartier ; des acteurs, cela signifie toute une palette de situations, des plus actifs dans leurs pratiques au plus discrets dans leur présence. L'idée n'est pas de montrer à tout prix que tous les gays sont des acteurs essentiels de la gentrification d'un espace urbain. Il faut en effet spécifier à chaque fois de quel gay on parle, de quel contexte personnel, de quelle époque et de quelles pratiques ou discours il est question. On trouve sans doute des gays faiblement investis dans un processus de gentrification local, mais il s'agit alors de comprendre pourquoi.

## 2. Guide d'entretien.

Les guides d'entretien ont été utilisés dans le cadre des entretiens approfondis. Par souci de concision, on présente ici uniquement le guide d'entretien ayant servi pour interroger les gays ayant habité le Marais au cours de leur vie. Certains passages du guide ont été aménagés pour les entretiens réalisés dans le Village, en particulier la liste des lieux gays ou non du quartier qui était évidemment différente. De même, dans le cas des individus ayant quitté le Marais, certaines formulations écrites étaient modifiées à l'oral.

**Guide d'entretien** *Personnes habitant le Marais (ou ayant habité le Marais dans le passé)* « Voilà, donc on va commencer par parler un peu du logement du Marais, je voulais d'abord savoir depuis quand vous habitez ici (quand vous avez habité le Marais) ... **[Thème 1 : le logement]** Emménagement - **Quand êtes vous arrivés dans ce logement ? Comment s'est passé l'emménagement ? Comment avez-vous trouvé ce logement ? Combien de temps ça a pris ? Ça a été facile ? Vous cherchiez quel type de logement ? Vous avez procédé comment ?** - Vous cherchiez ce quartier en particulier ? Quels étaient les autres quartiers envisagés ? Pourquoi ? Est-ce que le Marais vous faisait envie ? Pour quelles raisons ? Vous connaissiez le quartier avant ? Depuis quand ? Vous y veniez souvent ? Pourquoi ? - Est-ce que le prix vous a posé problème à ce moment là ? Est-ce que vous avez respecté le prix que vous vous étiez fixé initialement ? Est-ce que vous avez visité d'autres appartements dans le quartier ? Pourquoi vous avez choisi celui-là ? Quelle était sa situation géographique dans le Marais ? Est-ce que vous diriez que c'était là que vous souhaitiez habiter ? Le logement - Quelle superficie ? Locataire ou propriétaire ? Prix d'achat ou du loyer ? Vous trouvez le prix cher ou plutôt raisonnable ? Et les prix dans le Marais ? Qui habitait dans cet appartement avant vous ? Est-ce que vous avez rencontré cette personne et est-ce que vous pouvez m'en parler ? - **C'est un appartement confortable ? Spacieux ? Agréable ? Avantages et inconvénients de cet appartement ? Les conditions de logement, c'est important pour vous ? Vous passez beaucoup de temps chez vous ? Vous avez fait des travaux ici ? Vous comptez en faire ? Est-ce que vous avez l'intention de rester dans cet appartement ? Combien de temps ? Pourquoi ? Pour aller où ?** Trajectoire résidentielle Alors, maintenant on va parler un peu des différents lieux où vous avez vécu et on va commencer par le début : - Vous êtes nés où ? En quelle année ? J'aimerais que vous me décriviez votre maison familiale ? C'était comment ? Grand ? Confortable ? - Et puis, ensuite on va parler des logements successifs, des villes et des quartiers où vous avez vécu jusqu'à aujourd'hui en fait ? Les appartements et vos conditions de logement ? Avec qui habitez vous alors ? Quelle était votre activité à ce moment là ? Pouvez-vous me raconter pourquoi vous avez déménagé à chaque fois et comment ça s'est passé ? On va faire ça successivement à partir du moment où vous avez quitté le domicile familial, donc vous en partez à quel âge ? **[Thème 2: L'immeuble et son ambiance dans le Marais]** - Comment décririez vous votre immeuble ? C'est un immeuble ancien ? Vous connaissez un peu les voisins de votre immeuble ? Des amis, de simples connaissances, des gens avec qui vous faisiez des choses ? Invitations, sorties, fêtes dans l'immeuble ? Ce sont des gens que vous voyez souvent ? Pourquoi ? - Je voudrais maintenant que vous me décriviez les gens qui habitent dans votre immeuble, leur âge, s'ils sont seuls ou pas, on peut commencer par le 1<sup>er</sup> étage... - Du coup, c'est plutôt quel type de personnes qui habitent dans votre immeuble ? Des jeunes ? Des familles ? Quels milieux sociaux ? Quels métiers ? Des homos ? - Et dans la rue ou le quartier, vous connaissez des gens: même question, des amis proches, de simples connaissances ? Vous faites des choses ensemble ? Comment les avez-vous rencontrés ? - Est-ce qu'il y a des problèmes



dans l'immeuble ? Bruit, travaux etc ? Est-ce que l'ambiance générale est agréable dans l'immeuble ? Dans la rue ? - **Dans vos autres logements, est-ce que vous connaissiez vos voisins ? Pouvez vous me décrire un peu vos relations avec vos voisins dans vos autres logements ? Est-ce que vous aimez les relations de voisinage ? C'est important pour vous ? Est-ce que l'ambiance est bonne ici ?** [Thème 3: Le quartier du Marais]

- Si vous deviez donner un nom au quartier où vous habitez, vous diriez quoi ? - **Délimitation: comment vous délimiteriez le Marais ? Est-ce que c'est un quartier agréable à vivre ? Pourquoi ? Quels sont les endroits, les rues que vous aimez bien dans le Marais ? Ceux que vous n'aimez pas ? Comment qualifieriez-vous ce quartier ? Est-ce que ce quartier est bourgeois selon vous ? Pourquoi ?** - La rue dans laquelle vous habitez, comment la décririez vous ? Commerçante, résidentielle ? Qui habite dans cette rue selon vous ? Cette rue a changé depuis que vous habitez ici ? - **A propos des commerces dans le quartier, vous trouvez que le quartier est pratique ? Est-ce que vous en fréquentez beaucoup ? Lesquels ? Les commerces de proximité boulangeries, pharmacie, poste, épicerie ? Dans quels lieux allez vous pour ces services là ? Pour vos courses d'alimentation ? Où ça ? Pourquoi ? - Est-ce qu'il y a des commerces spécifiques que vous fréquentez souvent ? Lesquels et pourquoi ? Est-ce que le Marais est d'après vous un quartier bien équipé, pratique ? Est-ce qu'il y a des choses qui manquent ici ? - Est-ce que vous avez une activité particulière dans le quartier ? Sport, loisir, association, activité culturelle ? Dans d'autres quartiers ? Il y a beaucoup de choses à faire dans le Marais de ce point de vue ? - Qu'est-ce qui vous paraît important dans les qualités d'un quartier ? La qualité des logements ? Leur prix ? Les commerces ? L'architecture ? L'ambiance ? L'animation des rues ? Le type de voisinage ? Les activités et équipement ? La situation géographique ? L'image de ce quartier ? Son histoire ? La circulation ? La présence de lieux gays ?** [Thème 4: les sorties et les loisirs]

- Est-ce que vous avez beaucoup de temps libre en général ? Que faites vous de votre temps libre ? Ça a toujours été comme ça ? Qu'est-ce qui a changé ? Vous aimeriez avoir plus de temps pour vos loisirs ? Comment s'est passé votre dernier week-end ? Vous avez fait quoi ? - **Est-ce que vous allez souvent au restaurant ? Fréquence ? A quelle occasion ? Avec qui ? Et où aimez vous bien aller ? Par exemple, sur le dernier mois, pouvez-vous me raconter vos derniers repas au restaurant ?** - Est-ce que ça a toujours été comme ça ? - Les restaurants du Marais ? Vous en connaissez ? Vous en fréquentez ? Lesquels et pourquoi ? Et quand vous n'y habitez pas c'était pareil ? - Les restaurants gays: vous en connaissez, lesquels ? Vous y êtes déjà allé ? Quand ? Avec qui ? - Et les bars et les cafés, vous y allez souvent ? Fréquence ? Occasion ? Lesquels ? Où ? Avec qui ? Par exemple, sur le dernier mois, pouvez-vous me raconter vos dernières sorties dans des bars ou dans des cafés ? - Et ça ça a changé ça aussi ? Et quand vous n'habitez pas dans le Marais ? - Est-ce que vous allez souvent au théâtre, au cinéma ou voir des expositions ? Vous allez où en général ? Voir quoi ? Avec qui ? Sur le dernier mois, pour ces sorties, pouvez vous me raconter comment ça s'est passé ? [Thème 5: les lieux gays]

- Est-ce que globalement vous fréquentez des lieux gays ? Lesquels et pourquoi ? Fréquence ? Est-ce que ce sont des lieux que vous avez toujours fréquenté ? Qu'est-ce qui a changé dans ces endroits ? - Les bars gays: est-ce que vous fréquentez des bars gays ? Fréquence ? Occasion ? Lesquels ? **Est-ce que votre fréquentation de ces lieux a changé quand vous êtes arrivés dans le Marais ? Pourquoi ? Est-ce que vous les fréquentez davantage quand vous étiez plus jeune ?** - En général, comment ça se passe quand vous allez dans un bar gay ? Vous y allez seul ? Vous connaissez des gens qui y travaillent ? Vous y rencontrez des gens que vous connaissez déjà ? De nouvelles connaissances ? Vous y avez rencontré des amis ? - Et ceux du Marais, pouvez vous m'en parler ? Lesquels connaissez vous le mieux ? Vous y allez souvent ? Régulièrement ? Depuis quand ? Avec qui ? - Est-ce qu'il y a des lieux différents selon vous ou est-ce que les bars gays du Marais

se ressemblent ? - Les boîtes de nuit et discothèques gays: est-ce que ce sont des endroits où vous allez souvent ? Fréquence ? Occasion ? Lesquels ? Est-ce que votre fréquentation de ces lieux a changé quand vous êtes arrivés dans le Marais ? Pourquoi ? Est-ce que vous les fréquentez davantage quand vous étiez plus jeune ? - En général, comment ça se passe quand vous allez dans une boîte gay ? Vous y allez seul ? Vous connaissez des gens qui y travaillent ? Vous y rencontrez des gens que vous connaissez déjà ? De nouvelles connaissances ? Vous y avez rencontré des amis ? - Et dans le Marais, pouvez-vous me parler des boîtes gays ? Lesquels connaissez-vous ? Vous y allez souvent ? Régulièrement ? Depuis quand ? Avec qui ? - Et en dehors du Marais, les boîtes gays vous y allez souvent ? Où ? Fréquence ? Circonstances ? La dernière fois que vous y êtes allé ? - Les saunas et les sexclubs: ce sont des endroits que vous fréquentez ? Que vous avez fréquenté ? Fréquence ? Époque ? Circonstances ? Lesquels ? Situés où ? Est-ce que ce sont des endroits que vous appréciez ? Est-ce que le public est différent des bars selon vous ? C'est quoi le public ? Jeunes, vieux, etc ? Vous y avez rencontré des gens que vous avez revus par ailleurs ? - Et le monde associatif gay ? Vous connaissez un peu les associations ? Vous avez déjà fait partie de l'une d'elles ? Pourquoi ? Vous avez déjà participé à certaines manifestations associatives du monde gay ? Racontez moi... **A présent, je vais vous donner le nom de certain lieux gays ou non, situés dans le Marais ou non, et vous me direz si vous connaissez ce lieu, comment vous le connaissez, si vous y êtes déjà allé, et ce que vous en pensez, donc d'abord des lieux situés dans le Marais la plupart sont plutôt des lieux gays mais pas seulement:** [Liste de lieux] **Marais (gay ou pas)** Les mots à la bouche, Blue Press Book, L'Impact, Le QG, Le Pick clop, La Perle, Les Marronniers, Le Café Beaubourg, Le Oh! Fada, Le Kofi, L'Okawa, Le Coxx, Le Raidd, Le Carré, L'Open café, L'Amnésia café, Le Dépôt, Le Sun city, Le Central, Le Quetzal, Le Duplex, La Petite vertu, Le Réconfort, Le Gay choc, Mariage Frères, Space Hair, La Garçonnière, Le pain quotidien, Le Tango, Le Mixer **Ensuite des lieux qui ne sont près ou en dehors du Marais** **Le Tropic café, Le Banana, Le Petit Prince, Le Pop'in, Les Docks, le London, Le Queen, Le Rex, Le Pulp, Le Vinyl, Le Folies Pigalle, La Scène Bastille, L'Amnésia, Le Back up, L'Elysée Montmartre, Le Bataclan, Le West Side, Le Riyad, Univers Gym, Le Keller, L'interface** Globalement que pensez-vous des lieux gays à Paris ? En province ? Qu'est-ce qui fait la qualité d'un lieu gay ? Qu'est-ce qui vous attire dans un lieu gay ? Est-ce que vous y rencontrez des gens ? Est-ce que vous avez l'impression de vous reconnaître dans ces lieux là ? Pourquoi ? Est-ce que ce sont des lieux qui sont importants pour vous ? Est-ce que cela a changé avec l'âge ? **[Thème 6: la profession]** Je vais changer un peu de sujet et je voudrais savoir ce que vous faites dans la vie, votre profession ? Depuis quand ? Vous travaillez où ? - Quelle formation avez-vous ? Vous avez un diplôme ? Vous avez fait des études ? Où ? Quand ? - Ensuite, vous avez travaillé ? Vous pouvez me raconter un peu votre vie professionnelle depuis la fin de vos études jusqu'à aujourd'hui ? [Précisions: poste, durée, employeur, lieu de travail, conditions, satisfaction, départ, lien avec les déménagements ?] - Avez-vous l'intention de changer de travail ? Est-ce que votre travail vous plaît ? Il vous demande beaucoup de temps ? D'investissement ? Vos revenus à peu près ? - **Et l'ambiance au travail ? Vous vous entendez bien avec vos collègues ? Vous les voyez en dehors du travail ? Fréquence ? Occasion ? Lieu ? Sont-ils au courant de votre homosexualité ? - Est-ce que diriez que vous connaissez beaucoup de monde, que vous avez beaucoup de relations dans votre vie ?** **[Thème 7: les sociabilités]** - **Famille:** est-ce que vous avez beaucoup de relations avec votre famille ? Pouvez-vous me décrire votre famille ? - **Vos parents ?** Age ? Profession ? Où vivent-ils ? Est-ce que vous êtes proches d'eux ? Est-ce que vous avez beaucoup de relations avec eux ? Est-ce que vous les appelez, voyez souvent ? Fréquence ? Comment décririez-vous le milieu social dont-ils viennent ? - **Frères et sœurs ?** Nombre ? Age et profession ? Où habitent-ils ? Relations avec eux ? - Autres membres de

la famille ? Lesquels ? Description de ces personnes et de vos relations avec elles - **Amis**: est-ce que vous diriez que vous avez beaucoup d'amis ? Est-ce qu'il y a beaucoup de gays parmi vos amis ? Proportion ? Est-ce que vous pourriez me décrire les 3 personnes que vous voyez le plus souvent ? Age ? Profession ? Circonstances de la rencontre ? Relation ? Fréquence ? Qu'est-ce que vous faites ensemble ? Vos amis gays ? Comment les avez-vous rencontrés ? Où ? Quand ? Est-ce que vous avez rencontré des amis dans les lieux gays ? Est-ce que ce sont des lieux favorisant la rencontre d'amis selon vous ? Des lieux conviviaux ? Pourquoi ? - **Voisins** (Reprise si pas d'informations): connaissances ? Combien ? Qui sont-ils ? Circonstance de la rencontre ? - **Relations Affectives** : est-ce que vous avez un concubin ou un petit copain actuellement ? Votre dernière relation affective ? Comment ça s'est passé ? Si ça ne vous embête pas, est-ce que vous pouvez me parler de vos relations amoureuses au cours des dernières années ? - Est-ce que vous avez été pendant longtemps avec un garçon dans votre vie ? Vous avez habité avec lui ? Où ça ? Est-ce que la vie en couple est différente pour vous de la vie de célibataire ? Pourquoi ? **[Thème 8: les homosexuels et le Marais]** Pour revenir au quartier du Marais, en quoi constitue-t-il un quartier gay selon vous ? - Les homosexuels et les lieux gays du Marais: comment vous décririez les bars gays du Marais ? Est-ce que ce sont des lieux qui ont changé depuis ces dernières années ? Pourquoi ? Que pouvez vous me dire de la clientèle de ces établissements ? - Est-ce que vous vous sentez chez vous dans ces lieux là ? Est-ce que vous êtes à l'aise quand vous y allez ? Qu'est-ce qui peut vous gêner ? Est-ce que vous avez l'impression de faire partie d'une communauté gay ? Est-ce que cette communauté c'est celle des bars gays du Marais ? - Les homos résidant dans le Marais: est-ce que selon vous il y a beaucoup de gays qui habitent le Marais ? Est-ce que vous en connaissez ? Est-ce que vous l'avez observé vous-mêmes ? Est-ce que ce sont les mêmes qui habitent dans le Marais et qui vont dans les bars gays du quartier ? - Le quartier gay : que pensez-vous globalement du Marais ? Est-ce que le Marais correspond bien à l'idée d'un quartier gay ? Pourquoi ? Est-ce que selon vous ce quartier gay a changé depuis ces dernières années ? En quoi ? Est-ce que c'est important pour vous qu'un tel quartier existe ? Est-ce que cela vous dérange ? Pourquoi ? - Et les autres lieux gays parisiens ? Qu'est-ce que vous en pensez ? En quoi sont-ils différents du Marais ? En quoi sont-ils semblables ? **[Thème 9: l'homosexualité]** Enfin, je voudrais finir par quelques questions sur votre vision de l'homosexualité, est-ce que vous diriez que **votre homosexualité a rendu votre vie différente** ? Est-ce que cela a influé sur votre vie en général ? - **Conséquences**: Sur votre vie familiale et vos relations avec les membres de votre famille ? Sur vos relations amicales ? Sur votre vie professionnelle et vos choix de carrière ? Sur vos sorties, vos loisirs ? Sur vos déplacements dans la ville ? **[Renseignements personnels]** Rappel de: - Votre age, votre profession, votre niveau scolaire ? - Profession des parents, âge, lieu de résidence ? - Et les grands parents ? Origines géographiques et sociales ? Paternels, maternels ?

### 3. Liste et présentation des enquêtés

Les personnes interrogées pendant cette recherche sont au nombre de 61. Durant l'enquête, 14 personnes ont été interrogées lors d'entretiens informatifs et exploratoires : ces entretiens sont répertoriés dans le tableau 2. Dans un second temps, 47 entretiens approfondis ont permis d'interroger 52 individus en tant qu'habitants gays, actuels ou anciens, du Marais ou du Village. Les tableaux 3 et 4 présentent ces 52 individus et leurs caractéristiques sociologiques. On a distingué les enquêtés parisiens (tableau 3) et les enquêtés montréalais (tableau 4). On trouvera ainsi trois tableaux présentant l'ensemble des entretiens exploités dans les pages suivantes.

Tableau 2 : Les 14 entretiens informatifs et exploratoires.

Lieu	Prénom	Fonction
Paris	Véronique	Habitante hétérosexuelle, association de riverains, 3 <sup>ème</sup> arrondissement
Paris	Xavier	Agent immobilier <i>La Garçonnière</i>
Paris	Thierry	Responsable <i>SNEG</i>
Paris	Victor	Ancien serveur <i>Piano-Zinc</i> et animateur karaoké <i>Gai Moulin</i>
Paris	Alexandre	Agent immobilier généraliste, 4 <sup>ème</sup> arrondissement.
Paris	André	Ancien habitant hétérosexuel, association des Amis du Marais
Paris	Bernard	Habitant hétérosexuel, président association de riverains des Haudriettes
Paris	Laura	Chercheuse, habitante lesbienne, 4 <sup>ème</sup> arrondissement
Paris	Yves Chauviré	Chercheur
Montréal	Lise	Directrice du Centre Communautaire Gai et Lesbien de Montréal.
Montréal	Simon	Directeur Société de Développement Commercial du Village
Montréal	Pierre	Agent immobilier, gay
Montréal	Guillaume	Ancien habitant gay et membre d'une association gay de Montréal
Montréal	Max	Employé librairie gay, Village

Tableau 3 : Les 34 individus interrogés en entretiens approfondis à Paris (31 entretiens, 34 individus).

Individu Date	Prénom fictif	Âge	Statut résidentiel et période dans le Marais	Profession	Origines sociales	Situation conjugale
1 2005	<b>Patrice</b>	47	Propriétaire, 4 <sup>ème</sup> 1997-2005 (en cours)	Cadre formateur médical, salarié CDI	Père militaire, puis comptable, mère fonctionnaire aux PTT	Couple non cohabitant (depuis 4 ans)
2 2005	<b>Igor</b>	34	Locataire, 4 <sup>ème</sup> 2000-2005 (en cours)	Scénariste et script cinéma, indépendant	Profession des parents inconnus, famille bourgeoise	Célibataire, vit seul
3 2005	<b>Karim</b>	33	Locataire, 4 <sup>ème</sup> 2001-2005 (en cours)	Assistant vendeur dans un commerce	Père ouvrier, mère sans emploi	Célibataire, vit seul
4 2005	<b>Stéphane</b>	40	Locataire, 3 <sup>ème</sup> 1995 – 2005 (en cours)	Journaliste, pigiste, monteur, DJ	Parents ouvriers	Célibataire, vit seul
5 2005	<b>Philippe</b>	50	Propriétaire, 20 <sup>ème</sup> 2000-2005 (en cours) Ancien propriétaire, 4 <sup>ème</sup> 1983-1992	Cadre de banque, puis consultant financier, indépendant	Père diplomate, mère fonctionnaire, catégorie A, à l'OCDE	Couple non cohabitant (depuis 17 ans)
6 2005	<b>Alexandre</b>	42	Propriétaire, 4 <sup>ème</sup> 1998-2005 (en cours)	Cadre commercial, salarié CDI.	Parents agriculteurs	Couple cohabitant
7 2006	<b>Jérémy</b>	28	Locataire, 3 <sup>ème</sup> 2004-2006	Infographiste, salarié CDI	Père agent immobilier, mère inspecteur des impôts	Célibataire, vit seul
8 2006	<b>Marc</b>	47	Locataire, 11 <sup>ème</sup> 2006 (en cours) Ancien locataire, 3 <sup>ème</sup> 1999-2006	Journaliste, rédacteur en chef magazine gay	Père policier, mère	Célibataire, vit seul
9 2006	<b>Goran</b>	28	Locataire, 4 <sup>ème</sup> 2004-2006 (en cours)	Infirmier, salarié CDI	Mère employée, père profession inconnue (immigrés polonais)	Couple cohabitant
10 2006	<b>Jérôme</b>	36	Locataire, 4 <sup>ème</sup> 1999-2006 (en cours)	Directeur commercial, salarié CDI	Père ouvrier paysagiste, mère bibliothécaire	Couple cohabitant
11 2007	<b>Gérard</b>	65	Propriétaire, 3 <sup>ème</sup> 1976-2007 (en cours) Habitant	Employé, retraité	Parents ouvriers	Célibataire, vit seul
12 2006	<b>Damien</b>	26	Locataire, 4 <sup>ème</sup> 2004-2006 (en cours)	Sans emploi, puis vendeur BHV <i>Homme</i>	Parents bouchers- charcutiers à leur compte	Couple cohabitant

**Tableau 4 : Les 18 individus interrogés en entretiens approfondis à Montréal (16 entretiens, 18 individus) en 2007.**

Individu	Prénom fictif	Âge	Statut résidentiel et période dans le Marais	Profession	Origines sociales	Situation conjugale
1	<b>Claude</b>	36	Locataire Village 2001-2005 (en cours) Ancien locataire Village 1995-1998 ; 1999-2001	Instituteur	Père maçon, mère serveuse	Couple cohabitant
2	<b>Yann</b>	48	Propriétaire 2000-2007 (en cours)	Psycho-éducateur, puis cadre supérieur du travail social	Père mineur, mère sans emploi	Couple non cohabitant (depuis un an)
3	<b>Denis</b>	43	Locataire Village 2001-2005 (en cours)	Barman dans un bar gay	Père musicien et professeur de musique, mère courtière en assurances	Célibataire, vit seul
4	<b>Silvio</b>	42	Locataire Village 2004 – 2007 (en cours)	Barman dans un bar gay et coiffeur à domicile	Père haut fonctionnaire, mère enseignante	Célibataire, vit seul
5	<b>Pierre-Yves</b>	42	Locataire Village 1999-2007 (en cours) Ancien locataire Village 1995-1997	Responsable qualité en recherche d'emploi	Père fonctionnaire de police, mère secrétaire dans une entreprise	Couple cohabitant
6	<b>Jean-Paul</b>	57	Locataire Village 2005-2007 (en cours)	Employé, en pré-retraite	Parents commerçants à leur compte (épiciers)	Couple cohabitant
7	<b>Raymond</b>	62	Locataire Village 1988-2007 (3 appartements, en cours) Ancien locataire Village 1969-1970 ; 1974-1981	Employé, retraité	Père agent immobilier, mère inspecteur des impôts	Célibataire, vit seul
8	<b>Gaël</b>	36	Locataire Village 1999-2007 (en cours)	Libraire	Père éducateur spécialisé, mère institutrice	Couple cohabitant, avec Pierre
9	<b>Pierre</b>	38	Locataire Village 1999-2007 (en cours)	Cadre commercial d'entreprise	Père ouvrier, mère ?	Couple cohabitant, avec Gaël
10	<b>Jacques</b>	41	Locataire Montréal-Ouest 2005-2007 Ancien locataire Village 1989-1992 ; 2001-2005	Gérant d'une galerie d'art et dentaire (galerie d'art et dentaire)	Père enseignant, directeur d'école, mère enseignante	Couple cohabitant
11	<b>Andrew</b>	28	Locataire Village 2005-2007 (en cours)	Etudiant en littérature et vendeur à mi-temps	Père commerçant, mère employée	Célibataire, vit seul

Les matériaux empiriques présentés dans le chapitre 3 sont le résultat d'un travail d'enquête étalé sur une période de 3 ans et demi environ de l'automne 2004 à l'été 2008. La restitution des données, des résultats et de l'enquête masque en partie les aléas du terrain, les obstacles rencontrés et surtout le rythme souvent irrégulier de l'enquête. Ces dimensions imprévisibles, et parfois chaotiques, du travail de terrain nous paraissent fondamentales dans la pratique du sociologue. C'est à ces difficultés qu'est consacrée cette annexe parce qu'elles constituent aussi des objets et des éléments d'analyse, qu'elles resituent la relation entre le chercheur et son terrain et qu'elles traduisent parfois aussi, en filigrane, des dimensions et des caractéristiques spécifiques à l'objet de recherche. Pour faciliter le récit, il sera conduit ici à la première personne du singulier.

Il faut donc rappeler les difficultés des débuts de l'enquête et les réticences que j'ai manifestées face au terrain. Ces difficultés initiales ont convergé vers un sentiment double : celui de perdre du temps et de ne pas « avancer », celui aussi de « manquer » son objet et de ne pas parvenir à l'atteindre pendant plusieurs mois. Ces deux sentiments sont liés et renvoient à une difficulté à entrer dans son terrain. D'abord, enquêter sur un quartier peut sembler bien difficile lorsqu'on le connaît mal ou peu et expose au problème de savoir ce qu'est exactement un quartier. Par où et par qui doit-on commencer exactement ? Que doit-on chercher et à qui doit-on s'adresser pour y accéder ? On a vu par exemple que la recherche d'enquêtés gays ayant habité ou habitant encore le quartier avait amené de nombreuses stratégies et de nombreuses difficultés en début d'enquête. Les échecs répétés pour obtenir ces enquêtés ralentissaient beaucoup l'enquête et tendaient à faire penser que ces individus n'existaient pas ou étaient très peu nombreux, ce qui remettait en cause l'intérêt et la pertinence de la recherche. Mais cela traduisait également des réticences face au terrain et des difficultés à l'affronter. La multiplication des voies institutionnelles pour accéder aux individus eux-mêmes en est un symptôme : si elle a des vertus rassurantes et donne le sentiment d'un contrôle de l'enquête, elle était surtout confortable psychologiquement car j'y trouvais un paravent provisoire face aux enquêtés. On peut recenser plusieurs difficultés initiales dans l'enquête qui renvoie à cette ambiguïté entre ce qui relève du terrain lui-même et ce qui relève d'un rapport encore frileux face à celui-ci : difficulté à trouver des enquêtés, difficulté à obtenir un rendez-vous pour un entretien, difficulté à investir les lieux gays du Marais et à identifier des acteurs ou des réseaux de ce « petit monde ». Dans cette phase de l'enquête, le plus rassurant est souvent le refuge dans la théorie au motif qu'il ne sert à rien d'aller sur le terrain tant que l'on ne sait pas ce que l'on y cherche, tant que l'on ne dispose pas d'hypothèses assez robustes. Après coup, c'est largement ce que j'avais fait pendant l'année de master 2 portant en partie sur le sujet de thèse. Ces mois d'hésitations et d'incertitudes n'ont pas été inutiles, ni gratuits : ils ont effectivement nourri l'ensemble de la recherche et permis de construire un dispositif théorique. Plus encore, il me semble que ce moment est inévitable dans une enquête sociologique. Souvent absent dans la présentation des résultats d'une recherche, il en fait pourtant partie et apporte des éléments d'analyse. Par exemple, il a nourri la réflexion sur la visibilité et l'invisibilité homosexuelles en ville. Si le Marais offre aujourd'hui un exemple de visibilité accrue des homosexuels dans l'espace urbain prenant parfois des formes spectaculaires, cette visibilité n'est pas une porte d'entrée si efficace qu'il y paraît pour traiter des transformations du quartier, des caractéristiques de sa vie résidentielle ou même du rôle des gays dans ce quartier. La plupart des interactions avec la clientèle des terrasses gays du Marais n'a notamment pas fourni beaucoup de pistes dans la recherche d'enquêtés parce que cette clientèle était composée de parisiens, de banlieusards, de touristes français et étrangers qui n'habitaient pas le quartier et ne connaissaient pas de gays habitant le quartier. Vécu comme un échec et une difficulté à rencontrer les bonnes



personnes, ce résultat a en réalité reformulé la question des relations entre espace public et espaces résidentiels dans un tel quartier. Du point de vue méthodologique, cet exemple m'a amené à repenser les lieux, les moyens et les vecteurs d'accès au terrain en fonction des différentes questions de recherche (aspects résidentiels, dimension commerciale, images du quartier, socialisation par les lieux gays). Théoriquement, il a également permis de s'éloigner d'emblée des thèses du territoire communautaire puisque cette homogénéité gay se fragmente au grès des formes de présence et des types de population gay que l'on y trouve. Ainsi, les premiers mois de l'enquête ont été marqués par une remise en cause des préjugés sur le quartier investi mais cette remise en cause ne nourrissait pas en parallèle d'avancée importante concernant les données et mes propres questions de recherche.

Ces tergiversations de départ avaient en réalité deux origines distinctes. D'une part, j'étais encore peu familier du terrain d'enquête. Un quartier gay a beau se donner à voir au passant comme un espace spectaculaire, et par raccourci, un quartier à l'identité claire, cohérente, stable et affichées comme telle, dès les premières investigations auprès de ces marqueurs de l'identité gay du quartier, les choses semblent plus complexes. D'autre part, ces difficultés venaient également de mon attitude face au terrain. Peu habitué à la pratique de terrain en début de thèse, mes craintes et mes réticences étaient nombreuses. L'activité de chercheur reste une pratique sociale prise dans des contraintes, des normes et des significations valables pour d'autres activités : la présentation de soi, les motifs de l'action et les manières de se conduire y sont fondamentales, elles le sont d'autant plus dans des lieux gays où les enjeux de drague, de séduction et les rituels de la rencontre occupent une place importante. Mais les pratiques d'enquête sont aussi des activités socialement « étranges » au sens où les acteurs du terrain ne comprennent souvent pas très bien ce que le chercheur fait là, ce qui motive sa présence, ce qui définit son statut. J'ai souvent pu avoir le sentiment de passer pour un voyeur, voire un dragueur pour certains et ces différents rôles plus ou moins disqualifiants ont été source de malaise, de gêne et de difficultés à se positionner dans un tel environnement. Ces interférences entre logique d'enquête et logiques sociales sont inhérentes au métier de sociologue, ce n'est pas une nouveauté, mais elles produisent des difficultés réelles et considérables qui expliquent, selon moi, un certain nombre d'échecs au début de cette enquête. La méconnaissance des terrains, la force de certaines représentations sociales pré-construites à leur sujet et les difficultés à gérer ma position d'enquêteur ont largement pesé sur les premiers mois d'enquête. Cela renvoie aussi au fait qu'une enquête n'est jamais un « long fleuve tranquille » et qu'elle est soumise à un rythme irrégulier : certains tournants sont décisifs sans qu'il ne soit réellement possible de les provoquer. Plusieurs d'entre eux me paraissent aujourd'hui importants dans l'enquête parce qu'ils ont fait avancer les démarches et généré des changements de points de vue. Ils sont globalement apparus à partir de l'été 2006, soit au milieu de l'enquête.

Un premier tournant a concerné justement ma présence sur le terrain et ma façon de la gérer dans l'interaction enquête/vie personnelle. Naïvement, et pétri d'un positivisme excessif, j'avais imaginé initialement que cette enquête devait être totalement imperméable à ma vie personnelle : l'enquête sociologique était donc considérée comme une activité professionnelle, avec des plages horaires et des lieux précis, un rôle et des attitudes pré-établies, des objectifs définis. Cette conception rigide de l'enquête a pourtant montré ses limites. L'engagement comme bénévole au CGL traduisait les ambiguïtés de départ puisqu'il s'agissait d'une activité personnelle ouvrant des portes sur le terrain. J'ai rapidement constaté qu'aucun bénévole ou adhérent n'habitait le Marais. Le CGL n'apportait pas ce qui était espéré et ne servait plus à grand chose de ce point de vue. Cependant, il était fréquent que des bénévoles me proposent d'aller boire un verre dans le Marais après une réunion ou après une permanence. En tout début d'enquête, je ne parvenais pas à

saisir ces opportunités parce qu'elles relevaient d'un entre-deux, entre ma vie personnelle et l'enquête et j'étais mal à l'aise avec cet entremêlement. Progressivement, j'ai accepté ces invitations et passé de plus en plus de temps avec ces quelques personnes dans les lieux gays du Marais. Non seulement le fait d'accepter cet entremêlement entre vie personnelle et enquête effaçait mon malaise en stricte situation d'observation mais cette nouvelle position permettait d'accéder à des choses, des gens, des logiques sociales peu visibles jusque là. En particulier, je constatais par exemple que le réseau des connaissances établies via l'association « collait » assez mal avec les logiques de la gentrification. Si certains étaient dotés de ressources culturelles (les jeunes en particulier), la plupart des bénévoles ne ressemblait pas du tout à des gentrificateurs. Ils vivaient en banlieue ou dans des arrondissements périphériques, ils occupaient des emplois peu qualifiés et surtout avaient des modes de vie très éloignés de ceux décrits chez les gentrificateurs. Ils composaient une population de clients gays des établissements du Marais, qui n'avait pas accès aux logements du quartier et qui ne percevait pas du tout le quartier selon les images traditionnelles des gentrificateurs. Le quartier ne faisait pas tellement sens pour eux, ce sont plutôt des lieux gays bien circonscrits et des réseaux relationnels ancrés dans ces lieux qui produisaient une convivialité de sortie, des relations de séduction et une sociabilité exclusivement homosexuelle. Des valeurs telle que la culture et la réflexion, le mélange des genres et le métissage, la convivialité et l'authenticité d'un lieu disparaissaient largement derrière des normes corporelles et sexuelles, un humour et un langage spécifiquement gays, une hégémonie homosexuelle masculine, et aussi un découpage du monde en deux catégories très clivées, celles des hétéros « ailleurs » et un monde gay duquel ils sortaient peu. Cette phase de l'enquête a facilité les moments de présence dans les lieux gays du Marais mais aussi transformé ma vision de ces établissements commerciaux dans lesquels se joue bien autre chose qu'une simple gentrification de fréquentation. A quelques centaines de mètres de là, mais dans un univers social fondamentalement différent, j'ai également à nouveau rompu les frontières entre vie personnelle et enquête de terrain. J'avais initialement isolé mon réseau de connaissances personnelles du contenu et du déroulement de l'enquête. Ce choix de départ se justifiait alors par des motifs aussi nombreux que flous : ces gens n'habitent pas le Marais, je n'ose pas leur demander telle chose, la proximité relationnelle va affecter l'objectivité de l'enquête, une « vraie » enquête ne procède pas avec ses amis ou ses connaissances. Les difficultés ont pourtant amené à contre-cœur à mobiliser des connaissances personnelles, souvent homosexuelles, ou évoluant dans certains milieux professionnels (cinéma, culture, journalisme, architecture). Or, une fois ces démarches entreprises, force est de constater que l'enquête a véritablement accéléré et qu'elle est devenue beaucoup plus facile et efficace. Les interlocuteurs étaient non seulement plus faciles à atteindre et à convaincre, mais aussi faciles à revoir par la suite, à « suivre » et à faire participer à l'enquête. C'est ainsi qu'un réseau d'enquêtés et de relations avec ces enquêtés a progressivement émergé autour de deux ou trois individus centraux et d'un bar gay bien différent de ceux évoqués précédemment, le *Duplex*. Ce réseau comportait plusieurs gays habitant le quartier et dont les profils sociologiques correspondaient clairement aux « gaytrificateurs » recherchés. J'ai pu les interroger mais aussi passer du temps en leur compagnie au *Duplex*. Sans cette entrée, je n'aurais probablement pas vu les mêmes choses dans ce bar, pas donné le même sens aux interactions observées. Encore fallait il accepter l'idée selon laquelle un engagement personnel du chercheur sur le terrain n'est pas nécessairement nuisible aux résultats, voire même qu'il les rend plus riches. Je ne Sans entrer en détail dans les rouages de ce débat épistémologique traditionnel des sciences sociales, ce retour d'expérience vise simplement à nuancer certaines postures ultra-positivistes à l'égard du terrain. L'engagement personnel sur le terrain fait voir les choses différemment : le chercheur ne les voit pas nécessairement « mieux » ou n'en voit

pas forcément « plus », mais il voit déjà quelque chose. Après un master 2 en grande partie « extérieur » à son terrain, je constate que ce type d'interactions entre vie personnelle et travail d'enquête apporte davantage qu'il ne retire à la qualité et à la quantité des données.

Le second tournant important correspond au séjour de recherche et d'enquête à Montréal intervenant à un moment où l'enquête parisienne perdait de son efficacité. La décision d'enquêter sur le Village renvoyait à différentes raisons déjà mentionnées. Au printemps 2007, j'ai décidé de programmer ce séjour en constatant que le terrain parisien était un peu saturé. En termes d'agenda de recherche, il était également temps de se rendre à Montréal et d'y entamer le travail d'enquête. Le séjour à Montréal n'a pas duré très longtemps mais a permis de produire rapidement un matériau empirique conséquent. C'est pourquoi je me suis limité à un mois et demi d'enquête, durée plus courte que celle prévue initialement. Dans la conduite de l'enquête, le séjour à Montréal a cependant été très bénéfique et a, lui aussi, constitué une sorte de tournant dans la manière dont j'ai conduit mes recherches. Le premier apport a bien sûr été celui du dépaysement. En anthropologie, on a depuis longtemps décrit ce que produit l'enquête loin de « chez soi » et notamment la manière dont un contexte empirique différent produit des points de vue différents et transforme souvent le regard du chercheur lui-même. Montréal n'est pas un lieu aussi exotique que certaines contrées explorées par les anthropologues : les repères quotidiens occidentaux ne sont pas radicalement transformés pour un jeune français. Cependant, un dépaysement a bien eu lieu, accentué par la méconnaissance préalable de cette ville, ce pays et ce continent nord-américain. Je ne connaissais personne à Montréal. J'avais, un mois avant de partir, établi des contacts via Internet avec quelques personnes : deux associations gays de Montréal, la Société de Développement Commercial du Village, un couple gay habitant le quartier et tenant un blog sur la vie gay montréalaise. En arrivant, les premières visites du quartier ont surtout servi à se familiariser avec certains repères : la géométrie du quartier, son organisation et sa superficie, le nom des rues, le nom des lieux. Il fallait aussi s'adapter à l'organisation de l'espace dans une métropole nord-américaine, appréhender ce qui y fait « quartier » et comprendre le sens des délimitations du Village. L'extension et la géographie rectiligne du Village m'ont par exemple fait prendre conscience de l'étroitesse, de la densité du bâti et de la géographie très européenne des rues du Marais gay. J'ai également mesuré les différences notoires de paysage urbain, d'image et d'ambiance de quartier entre un quartier central parisien très gentrifié et un quartier montréalais tel que Centre-Sud. Le fait de se retrouver seul ou presque face à un terrain inconnu a, paradoxalement, stimulé mes initiatives et m'a, je crois, désinhibé. Le journal de terrain traduit ce sentiment d'aller vite, de rencontrer rapidement beaucoup de gens et d'oser davantage, comme si ce terrain était plus facile mais aussi comme si je m'y sentais plus à l'aise, plus décomplexé et d'une certaine manière plus « libre » (Encadré 1).

**Encadré 1 : Quand l'enquête marche mieux : extraits du Journal de terrain. 14/04/2007**

- [Première visite du Village] « Dans la librairie, j'ai abordé Geneviève pour lui expliquer ce que je cherchais, je me suis lancé, elle n'a pas du tout eu l'air surprise. Elle m'a donné son numéro et m'a expliqué que son frère était gay et qu'il pourrait sans doute me renseigner sur les années 70. Je dois la rappeler demain, elle vit en banlieue. (...) Rencontre avec Michel qui tient un hôtel gay dans une petite rue du quartier, perpendiculaire à Sainte-Catherine, il a l'air sympa et habite aussi dans le quartier. Il n'avait pas le temps de parler mais m'a proposé de repasser dans la semaine pour voir ce qu'il peut faire. » **19/04/2007** - « Une semaine seulement et déjà plein de choses, plus que je n'aurai pu imaginer, ça avance très vite, beaucoup plus qu'à Paris, c'est plus facile d'être ici juste pour faire ça. Pour le moment, je n'ai que ça à faire aussi, c'est bizarre d'aller aussi vite, déjà 4 entretiens de prévu !!! » **21/04/07** -

« Réunion de l'Association des Pères Gays de Montréal dans une école du Plateau. La salle est fermée, tout le monde décide d'aller dans un café du Village. On m'emmène en voiture, personne n'a l'air étonné que je vienne, tout le monde me souhaite la bienvenue à Montréal. Soirée discussion sur les problèmes des pères gays et de leurs anciennes compagnes, mères de leur enfant (...) Je sympathise avec Richard, qui me parle d'un ami gay vivant dans le quartier (Raymond), il me rappellera pour me confirmer l'entretien. (...) Il n'y a pas beaucoup de jeunes, mais je me sens très à l'aise toute la soirée : les choses sont faciles, les gens semblent plus disponibles, je leur présente les choses en disant que j'ai peu de temps et je mets plus la pression, mais ça marche beaucoup mieux ! » 1/05/2007 - « Répétition de la chorale gay de Montréal, *Ganymède*, au Centre communautaire. Déjà un résultat : on dirait qu'ils habitent tous dans le Village ! (...) A la fin de la répétition, je me retrouve à la porte d'entrée de la salle avec une file d'attente de choristes habitant le Village et qui me laissent tous leurs coordonnées avec leur plage de disponibilité. C'est génial ! Ils sont tous très sympas, certains ont l'air très enthousiaste. Claude « *adore la France* », il trouve ça bien de faire une thèse, il me donne son numéro, et insiste pour que je l'interroge. Déjà un entretien avec Léo dès demain matin et 14 numéros de téléphone d'un coup ! Il faudra réfléchir à cette chorale : pourquoi autant de gays qui habitent le quartier ? Pourquoi on ne retrouve pas la même chose à Paris ? Et comment se fait-il que j'ai autant de succès ici ? Bon, ça vient du quartier mais ça vient aussi de moi ! »

Ces extraits montrent en partie comment, à Montréal, le sentiment d'efficacité, puis d'effervescence du terrain sont apparus pour la première fois dans cette enquête. Des caractéristiques propres au terrain peuvent l'expliquer : l'utilité pour l'enquête des associations (à l'inverse du cas parisien) traduit en partie les différences de conception et d'histoires des communautés gays dans les deux contextes. Mais tout ne vient pas du quartier lui-même. Les conditions d'urgence, la peur de ne pas obtenir d'entretiens, le statut de jeune étudiant français « un peu perdu » que je présentais aux gens, l'anonymat total dans lequel j'ai commencé cette enquête sont autant d'éléments décisifs expliquant l'ampleur du travail accompli en un mois et demi. Comme s'il était plus facile d'enquêter loin de chez soi qu'à proximité, le terrain montréalais a fonctionné aussi comme un révélateur et une expérience enrichissante dans l'apprentissage du métier de sociologue. De retour en France, j'étais frappé par ce résultat : il est apparu clairement avec le recul et a redonné du rythme à la fin de l'enquête à Paris, à partir de l'été 2007.

Un dernier tournant a prolongé ces avancées durant la dernière année d'enquête où j'ai réalisé une bonne partie des entretiens parisiens et des observations ethnographiques sur une période relativement condensée. Ce changement est venu principalement du recentrage et de l'investissement plus intensif d'un matériau plus restreint mais plus précis. Par le biais du *Duplex* et de quelques enquêtes coopératives, j'ai réussi à intensifier le rythme des entretiens. Contrairement à un système de recrutement pré-établi et systématique, ce sont plutôt des interactions et des vecteurs d'entrée plus ciblées qui ont alors permis de recruter des habitants gays du quartier. Parmi ces vecteurs spécifiques, on peut donc citer le *Duplex* et les rencontres que j'y ai faites à l'automne 2007 : ce lieu si particulier a orienté le type de populations que j'ai alors fréquenté et le type d'enquêtés interrogés. De la même manière, j'ai suivi une partie de la campagne électorale des municipales de 2008 dans le quartier et fréquenté puis interrogé un certain nombre de gays habitant le quartier et investis dans les sections locales du Parti Socialiste. J'ai alors vu converger les voies d'entrée sur le terrain entre l'automne 2007 et le printemps 2008 : pour la première fois dans cette enquête, j'ai eu (enfin !) le sentiment d'être « pris par mon terrain » tant l'enquête, ses acteurs et ses logiques semblaient contaminer en retour certains moments de ma vie personnelle.

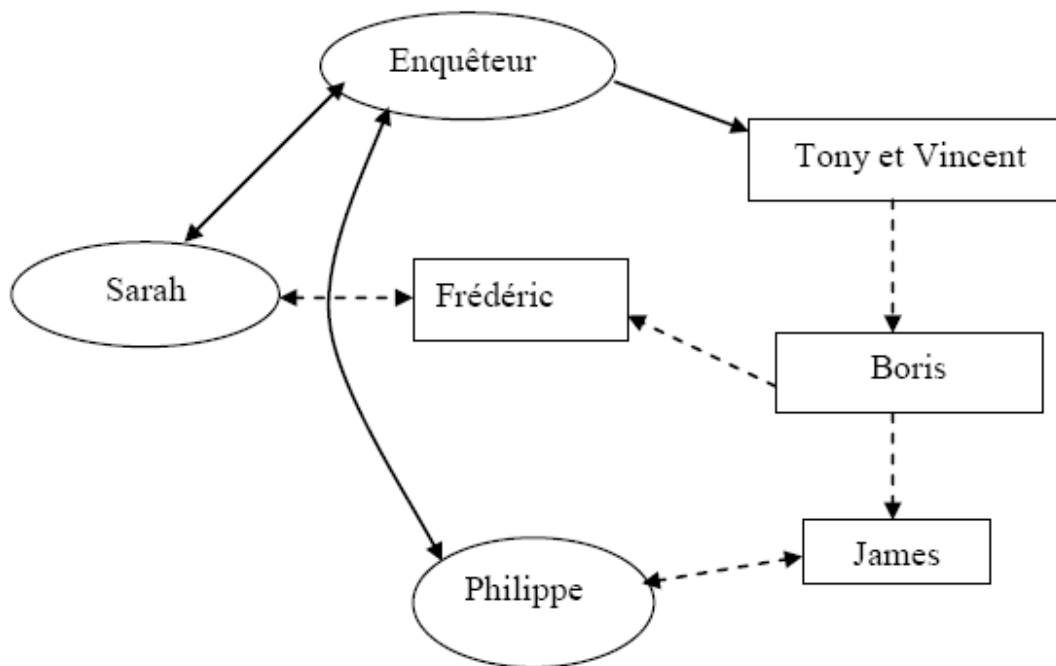
L'encadré ci-dessous rend compte de cet engrenage réticulaire et des surprises du terrain lorsque, par des canaux différents, une relation interpersonnelle devient redondante, par exemple dans le cas du lien avec Frédéric (Encadré 2).

**Encadré 2 : Réseau personnel, enquête et engrenage du terrain : le cas de Frédéric.**

\_ Dans le schéma, les ellipses concernent des individus que je connaissais en dehors de l'enquête : des amis (Sarah) ou de simples connaissances (Philippe). Les rectangles concernent des « enquêtés » interrogés en entretien pendant l'enquête. Les flèches désignent des contacts : en pointillés, des contacts indépendants moi, en plein, des relations directes avec moi. Le sens des flèches donne le sens du contact. Ainsi, je rencontre Tony et Vincent, Boris demande à John de participer à l'enquête, Frédéric et Sarah se connaissent, Philippe et moi nous connaissons, tout comme John et Philippe. Tout commence au Duplex, où lors d'une soirée passée en compagnie de Philippe, je rencontre Vincent qui accepte de participer à l'enquête. L'entretien a lieu deux semaines plus tard, en deux fois et en couple avec son compagnon Tony. Ils me donnent les coordonnées de Boris que je rencontre quelques jours plus tard pour l'interroger. Boris me donne, la semaine suivante, les adresses mail de deux autres gays et habitant le Marais : John et Frédéric. Je prends rendez-vous par mail avec eux, en commençant par Frédéric. Dans le journal de terrain, on trouve le passage suivant :

« **Le 28 Novembre 2007**, j'ai fixé l'entretien avec Frédéric pour la semaine suivante, le jeudi 6 Décembre à 18h, chez lui, au 23, rue Rambuteau. Il est critique de cinéma aux Inrockuptibles et copain avec Boris. Il a l'air sympa. **Mardi 4 Novembre**, Sarah m'appelle pour me proposer de dîner ensemble le lendemain soir, mercredi 5 Novembre. Sarah est une amie de l'ENS, avec qui j'ai habité un an en colocation dans la résidence de l'ENS lorsque j'étais en première année. Agrégée de lettres, elle est à la Femis et a un peu abandonnée les Lettres pour devenir scénariste de cinéma : elle est très « branchée », connaît beaucoup de monde dans le milieu du cinéma, sort beaucoup dans les lieux parisiens à la mode. Elle habite avec son copain, journaliste, dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement, rue Chapon. Elle fréquente beaucoup de gays à la Femis mais n'a jamais réussi à me fournir des enquêtés. En début de thèse, on avait discuté de mes enquêtés et je me disais que les gaytrifieurs que je cherchais étaient exactement ses amis de la Femis et les gays qu'elles fréquentent (notamment son cousin, styliste connu, mais n'habitant pas le Marais). **Mercredi 5 Novembre**, elle m'appelle vers 18h pour me donner rendez-vous au *Taxi Jaune*, bar-restaurant du 3<sup>ème</sup> arrondissement : lieu un peu vieillot et suranné du quartier, ancien bistrot populaire où on croise des cinéastes, des jeunes artistes, des gens de la mode, etc. Elle me donne rendez vous vers 20h en me disant qu'elle ne sera peut être pas seule. En sortant du métro Temple, vers 19h45, j'écoute un nouveau message qu'elle vient de me laisser : elle est en retard mais elle a invité un ami à elle, Frédéric, critique de cinéma, très sympa, qu'elle veut me présenter. « *Tu le reconnaitras, il sera tout seul, les cheveux longs, je vous rejoins, à tout à l'heure* ». Le prénom et la profession me mettent la puce à l'oreille, je rappelle Sarah. « *C'est qui ce Frédéric ? C'est pas Frédéric X quand même ? Mais, tu le connais ? Ben, je dois le voir demain pour un entretien pour ma thèse, mais je savais pas que tu le connaissais ! Ah mais c'est trop drôle, oui bien sûr c'est lui !* ». J'arrive au *Taxi Jaune* et retrouve effectivement Frédéric : « *Frédéric, je crois qu'on se connaît, on doit se voir demain pour un entretien... Ah mais c'est toi ? Le thésard en socio ? Sarah ne m'avait pas dit ! Mais elle ne le savait pas !* » Pendant la soirée, nous avons discuté de cette histoire : ils ont beaucoup ri, j'étais mal à l'aise. Cette soirée amicale n'allait-elle pas biaiser l'entretien ? J'ai pensé à ça toute la soirée et ils ont senti mon malaise : Frédéric n'a pas arrêté de me dire « *Ne t'inquiète pas, je répondrai très sérieusement, comme si on s'était jamais vu* » ce qui renforçait encore le biais selon moi. J'ai été un peu obligé de dévoiler une partie de mon sujet car Sarah n'arrêtait pas d'en parler, de dire que j'avais

inventé un mot « la gaytrification ». Au fur et à mesure nous avons parlé d'autres choses et je me suis un peu détendu. En rentrant, j'essaie de mettre ça sur le papier. Deux choses me viennent à l'esprit. D'un côté, j'ai l'impression qu'il est temps d'arrêter cette enquête, je me sens oppressé et envahi par la thèse : je ne peux pas aller dîner avec une copine sans retomber en plein dedans. Je ressens ce que j'ai lu pendant toutes mes études dans les manuels de méthodologie et que je ne ressentais jamais : « être pris » par son terrain et ne plus trop savoir comment s'en protéger. D'un autre côté, j'ai l'impression d'avoir réussi ce que je voulais faire. Quand je voyais les amis gays de Sarah, je me disais toujours que c'était cette population là que je devais atteindre, que c'était ce genre de gays qui pouvaient être de « vrais » gentrificateurs, et j'avais l'impression de ne pas les atteindre dans les bars gays ou au CGL. J'ai voulu passer par d'autres moyens et passer par des voies qui ne m'étaient ni familières, ni proches. Le fait de retomber finalement sur Sarah en étant passé par tous ces chaînons et d'arriver à Frédéric par des gens que je ne connaissais pas, me donne l'impression que j'ai réussi à retrouver ce que je cherchais en procédant un peu bizarrement, en construisant mon enquête avec mes propres moyens pour finalement parvenir à ce que je visais au départ. **Le 6/11/2007.** Retour de l'entretien avec Frédéric. Finalement, ça s'est très bien passé. On a discuté un peu au départ de la situation cocasse de la veille, mais l'entretien a pris le dessus. Frédéric s'est même beaucoup livré, je ne m'attendais pas à ça. J'avais l'impression, la veille, de quelqu'un qui contrôle un peu tout et tout ce qu'il dit, mais, ce soir, il s'est raconté très facilement (voir les passages sur son ex, sur les milieux branchés qu'il fréquente moins, les amis d'amis qu'il n'aime pas trop, même sur Sarah qu'il connaît peu en fait). Il faudra reprendre ces passages là, beaucoup de choses à utiliser. Il m'a aussi donné le numéro de ses voisins du dessous ».



Cet exemple illustre à sa manière le type d'événements qui marque le déroulement d'une enquête et avec laquelle on « vit » pendant un temps. L'enquête de terrain que j'ai conduite a connu des obstacles, des échecs mais aussi des tournants et des rythmes irréguliers. A certains moments, j'ai eu le sentiment d'être trop loin du terrain, en fin

---

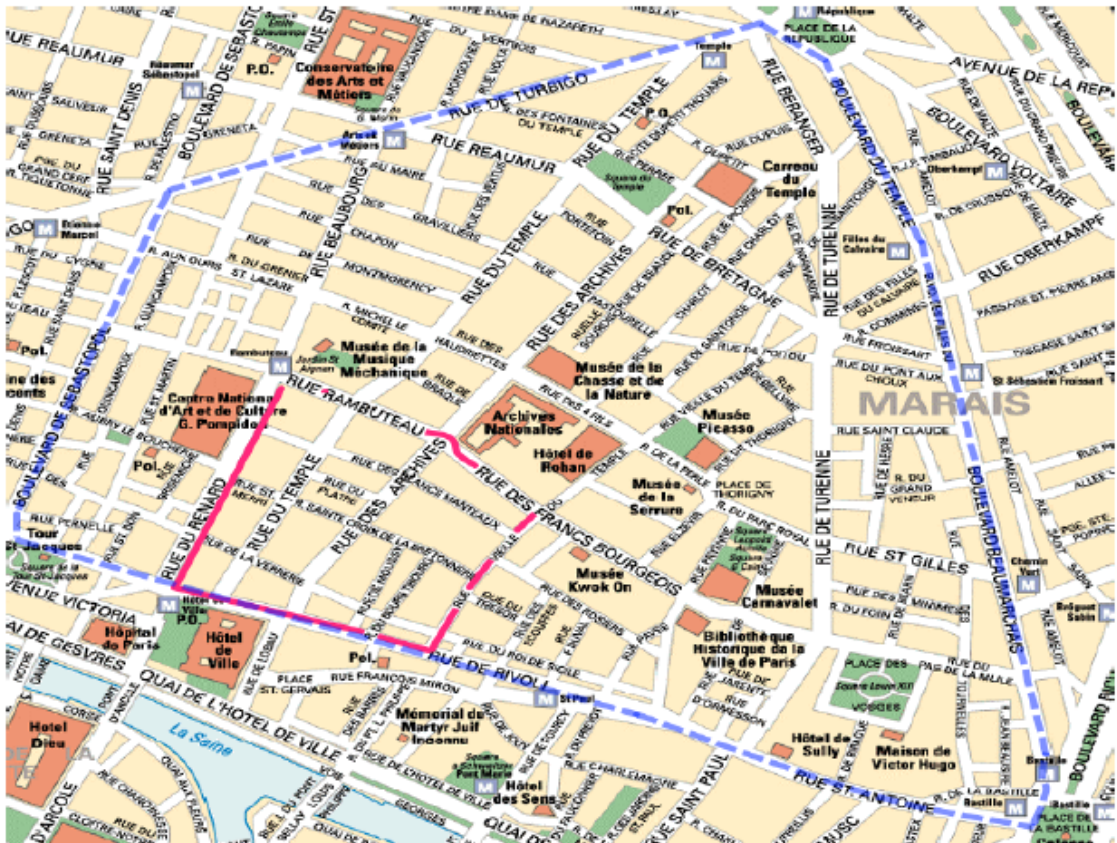
d'enquête au contraire, j'ai ressenti le besoin de « couper » avec un terrain devenu quasiment quotidien, voire envahissant. J'ai tendance à penser qu'au bout d'un moment, il est temps aussi que cela s'arrête et que ce sentiment de « ras-le-bol » est un bon indicateur de la fin d'un terrain. Par ailleurs, le fait d'avoir analysé les données et rédigé cette thèse à distance du terrain m'a semblé plus confortable et plus satisfaisant intellectuellement. Le recul pris depuis la fin de l'enquête n'offre pas seulement l'occasion de raconter concrètement ce qui s'y est passé mais peut parfois servir l'analyse et nourri la démonstration. J'ai voulu restituer dans cet appendice un certain nombre d'exemples de ces moments où la manière même dont les choses arrivent, se passent ou ne se passent pas met en lumière certaines dimensions de la gaytrification.

## **Annexe 5 : Quelques images du Marais et du Village.**

Pour terminer cette série d'annexes, on propose quelques photographies du Marais et du Village venant illustrer et donner corps à certaines thématiques évoquées dans cette thèse, en particulier au sujet des espaces publics, de certaines rues et de certains commerces. Pour faciliter la localisation de ces lieux, on replace ici les deux plans de localisation des deux quartiers présentés dans le chapitre 3.

### **1. Plans du Marais et du Village.**

---



Plan du Marais : le Marais (pointillés bleus), le Marais gay (trait rose).

Carte réalisée par l'auteur à partir d'un plan en libre-accès sur un blog, sur Internet (<http://critikparis.unblog.fr/files/2008/01/plan2.jpg> )





Plan du Village (trait rose) dans le Centre-Sud de Montréal

Source : Carte construite à partir d'une carte en libre accès sur le site Internet de la Société de Développement Commercial (S.D.C.) du Village, <http://www.sdcvillage.com>

## 2. La rue gentrifiée et ses formes.



*La rue Vieille-du-Temple partie nord, Marais.*



*La rue Sainte-Catherine Est dans le Village.*



*La terrasse de la Chaise au Plafond, rue du Trésor, Marais.*





*La boutique de vêtements American Apparel, rue du Temple, Marais.*



*La clientèle « débordante » du café la Perle, vers 19h, au mois de Mai, au croisement rue de la Perle, rue Vieille-du-Temple.*



*La rue Sainte-Catherine, entrée Ouest, début Mai, Village.*



*Le marché Saint-Jacques, rue Amherst, en fin de matinée, Village.*





*Édifices de type néo-victorien, dans la partie nord de la rue Amherst, Village.*



*Édifice réhabilité, rue Beaudry, Village (Henri habite avec ses colocataires au 1<sup>er</sup> étage)*



*Immeuble restauré, rue des Tournelles, Marais (Éric habite au dernier étage)*

## **2. L'envers du décor et les images alternatives.**



*Des secteurs encore non réhabilités dans le Haut-Marais (3<sup>ème</sup> arrondissement)*





*L'entrée d'un grossiste asiatique en textile, rue des Gravilliers, Marais.*



*Un exemple du bâti vétuste de la rue Alexandre de Sève, Village.*



*Un ancien bistrot du secteur nord-ouest du Marais, rue des Vertus, transformé par Martin en La Petite Vertu.*

### **3. Présence et marqueurs gays.**

**La rue arc-en-ciel : rainbow-flag et accommodements.**



*La station de métro Beaudry, au cœur du Village.*





*L'angle des rues Sainte-Croix de la Bretonnerie et Vieille-du-Temple, Marais.*



*Le Resto du Village, rue Wolfe, Village.*



*L'imposant complexe Bourbon au croisement de la rue Sainte-Catherine et de la rue Champlain, Village.*



*L'agence bancaire Desjardins, 1660 rue Sainte Catherine Est, Village.*





*La Taverne Normandie, 1285 rue Amherst, Village*

### **D'autres marqueurs**



*La terrasse du Quetzal, vers 18h, le jour de la Gay Pride 2007, Marais.*



*La boutique de sous-vêtements Les dessous d'Apollon, rue du Bourg-Tibourg, Marais. // Une campagne publicitaire des commerçants gays du Village*



*Le Dépanneur du Village, rue Sainte-Catherine, Village.*





*Un projet immobilier gay, Village.*





*La terrasse du bar « non gay » le Carrefour, rue des Archives, Marais.*